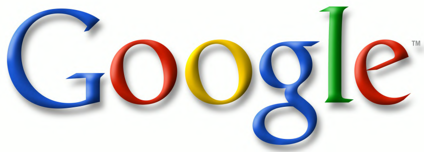
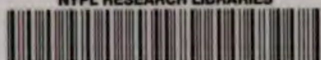


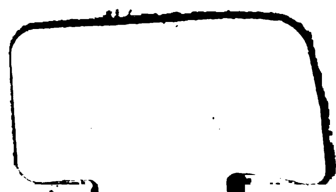


Fasz. 44

a4



49046



MAGASIN

THÉATRAL,

CHOIX DE PIÈCES NOUVELLES

JOUÉES SUR TOUS LES THÉATRES DE PARIS.

TOME PREMIER.



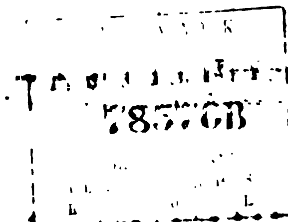
PARIS.

MARCHANT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

—

1834





Printed in France.

L'HOMME DU SIÈCLE,

ÉVÉNEMENS HISTORIQUES EN QUATRE ACTES ET QUINZE TABLEAUX,

PRÉCÉDÉS

DU 13 VENDÉMIAIRE,

PROLOGUE D'UNE GRANDE HISTOIRE,

Par M. Prosper.

LE 13 VENDÉMIAIRE,

PROLOGUE.

—

Le théâtre représente le portail de l'église Saint-Roch et les rues qui y aboutissent.

SCENE PREMIERE.

Des habitans traversent les rues ; des crieurs publics distribuent leurs feuilles ; des patrouilles d'infanterie et de dragons paraissent sur le théâtre.

LE CRIEUR. Voilà qui vient de paraître, un décret d'urgence de la Convention nationale qui nomme le citoyen Barras général en chef de l'armée de l'intérieur et le général Bonaparte commandant en second. Voilà qui vient de paraître ; ça ne se vend qu'un sou.

UNE FEMME. Qu'est-ce que ça, le général Bonaparte ?

UNE AUTRE FEMME. Tu ne te souviens plus?... c'est ce petit dur-à-cuire qui a repris Toulon aux Anglais.

SCENE II.

BARRAS, BONAPARTE, JUNOT.

BARRAS. Oui, mon cher Bonaparte, je vous ai demandé à la Convention pour commander sous moi.

BONAPARTE. Je suis étonné, citoyen représentant, que la Convention soit allée chercher dans la retraite et dans l'oubli un officier disgracié par le ministre de la guerre Aubry, pour lui confier une mission aussi délicate.

BARRAS Je vous avouerai avec franchise que, dans ce dangereux moment, peu d'officiers généraux sollicitaient cette marque de confiance.

BONAPARTE. Je le crois.

BARRAS. Je me suis souvenu de vous, je me suis souvenu du siége de Toulon, de votre bravoure, de votre persévérance, et je vous ai désigné comme l'homme qu'il nous fallait.

BONAPARTE. Je ferai mon possible pour ne pas tromper vos espérances.

BARRAS. D'après tous les rapports qui me sont arrivés cette nuit, les sectionnaires semblent disposés à nous disputer vivement le terrain.

BONAPARTE. Ce qui peut arriver de plus heureux à la Convention est une résistance armée; le succès mettrait évidemment la puissance et le droit de son côté.

BARRAS. Mais pensez-vous que nous soyons en mesure pour disperser et forcer les rebelles ?

BONAPARTE. Si l'on m'avait donné hier le commandement, j'aurais pu ce matin me rendre maître des différentes positions qui avoisinent les Tuileries et les quais. Les sectionnaires, s'ils ont parmi eux quelque général qui entende la guerre, ne manqueront pas de s'emparer de la position de Saint-Roch. Cependant, aussitôt que les troupes de Menou seront réorganisées, je déboucherai par ces rues, pour isoler la section Lepelletier des autres sections révoltées. Quelques pièces de canon chargées à mitraille nous rendront facilement maîtres de la rue Saint-Honoré. Rien n'est encore perdu ; ici comme à Toulon, je réponds de tout si l'on veut me laisser agir.

BARRAS. Vous êtes libre, je prends tout sur ma responsabilité ; cependant, agir aussi hardiment serait peut-être une grande faute, car nous ignorons l'esprit de la population de Paris.

BONAPARTE. Cette incertitude provient de l'hésitation du gouvernement : le peuple, ne voyant pas où l'on veut le conduire, reste impassible et désaffectionné ; cependant rien

n eût été plus facile que de rallier tous les citoyens. Le mouvement qui vient d'éclater est évidemment contre-révolutionnaire et royaliste. En exposant clairement les faits, la Convention eût été certaine de rencontrer la sympathie du peuple. (*Les cris de* vive la nation! vive la république! *se font entendre.*) Vive la nation! vive la république! ces cris ne prouvent rien; en guerre civile, tout le monde invoque la patrie.

JUNOT. Général, irai-je m'assurer de ce qui se passe?

BONAPARTE. Va, mais sois prudent. (*Bonaparte examinant la position.*) Oui, citoyen Barras, cette position est excellente, et Menou n'aurait jamais dû l'abandonner; il pourra nous en coûter cher pour la reprendre.

On entend les cris de *vive la Convention.*

BARRAS. Ce sont des amis!

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, JUNOT, CHEFS DE SECTIONNAIRES.

TOUS. Vive la Convention!

JUNOT. Les patriotes du faubourg Saint-Antoine, au nombre de quinze cents hommes environ, dont voici quelques-uns des chefs, sont en marche pour se réunir aux troupes de la Convention.

BONAPARTE. Bon augure! le peuple est pour nous.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LES PATRIOTES DU FAUBOURG SAINT-ANTOINE.

TOUS. Vive la Convention! à bas les royalistes! à bas l'étranger!

BONAPARTE, *à Barras.* Vous le voyez, ces mots de royalistes et d'étrangers marchent toujours ensemble.

TOUS. Des armes! des armes.

BONAPARTE. Citoyens, on va vous en distribuer: des braves tels que vous sauront les rendre redoutables aux ennemis de la patrie.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DRAGONS *qui se replient.*

BONAPARTE. L'ennemi s'avance sans doute?

L'OFFICIER DE DRAGONS. Oui, général, des rassemblemens nombreux se dirigent vers nous.

BONAPARTE. Nous allons battre en retraite; mais on nous verra bientôt marcher en avant... Citoyens et soldats, c'est aujourd'hui que nous sauverons la patrie

TOUS. Des armes! des armes!

Les patriotes se retirent. ils sont bientôt suivis des sectionnaires qui éclairent leur mouvement.

SCENE VI.

LE COMTE DE MAULEVRIER, LE VICOMTE DE CASTELLANE, SAINT-JULIEN, SECTIONNAIRES.

SAINT-JULIEN. Il paraît que les sections se maintiennent toujours dans les sentimens que nous désirons.

LE COMTE. Encore quelques heures et la république française une et indivisible ne sera plus qu'une excellente monarchie, avec un roi par la grâce de Dieu.

LE VICOMTE. Ces bons Parisiens sont les gens les plus commodes du monde à attraper; nous avons crié plus haut qu'eux: vive la liberté! et les voilà qui crient plus haut que nous: à bas la Convention! Ce n'est pas pour le leur reprocher, mais nous leur avons fait de belles promesses.

SAINT-JULIEN. Le peuple ressemble aux enfans, il faut toujours tout lui promettre.

LE COMTE. Quitte à ne rien tenir.

SAINT-JULIEN. C'est parbleu bien comme je l'entends. Ah çà! nos hommes du lendemain sont-ils prêts à agir?

LE VICOMTE. Aussitôt les conventionnels pendus ou fusillés, nous montons à cheval, et nous proclamons Louis XVIII.

LE COMTE. Et le gouvernement provisoire?

SAINT-JULIEN. Il est nommé.

LE VICOMTE. Ah çà! pas de gens tièdes, pas d'hommes à double face, il nous faut des royalistes purs.

SAINT-JULIEN. Messieurs, craignons d'aller trop vite; il serait possible que les sections si long-temps abusées nous abandonnassent devant l'armée de la Convention.

LE VICOMTE. Belle armée! quatre mille cinq cents hommes réunis en toute hâte à la plaine des Sablons, sans chefs, sans généraux en réputation pour la commander. Vous avez vu hier comme nous avons traité Menou.

LE COMTE. On dit que Barras vient d'être nommé pour commander les troupes républicaines.

LE VICOMTE. Grand général, ma foi! un coquin calqué en petit sur le modèle de Néron, croyant pouvoir en même temps se gorger d'or, de plaisir et de sang.

SAINT-JULIEN. Je connais l'officier général qui commande sous ses ordres, c'est un homme à craindre.

LE VICOMTE. Le petit Bonaparte! allons donc! je vous promets de lui donner une bonne leçon.

On entend le rappel; les tambours paraissent, suivis de gardes nationaux et de sectionnaires.

SAINT-JULIEN, *sur les marches de Saint-Roch.* Citoyens! vos sections vous convoquent! Accourez défendre vos femmes, vos enfans, vos biens, qui sont tous menacés par une nouvelle terreur. La Convention, cette caverne infâme, veut encore nous décimer à l'aide de nouveaux Robespierre, de nouveaux Couthon, Saint-Just et autres scélérats. Nous

avons assez souffert. Réunissons-nous tous autour de l'autorité communale, renversons d'odieux tyrans et mettons promptement en activité cette belle constitution républicaine qui doit sauver la France et nous rendre le repos. Aux armes ! aux sections !

TOUS. Aux armes ! aux sections !

LE VICOMTE. Un moment, citoyens. L'ennemi doit déboucher par ces rues ; embusquons-nous dans ces maisons, prenons position sur les marches de Saint-Roch, et défendons vaillamment les approches de la section. Quels sont les braves qui veulent demeurer avec moi ?

TOUS. Nous demeurons.

LE VICOMTE, *aux conjurés.* Vous, mes amis, ne tardez pas à nous envoyer du renfort.

Saint-Julien et le comte se retirent. Les troupes de la Convention arrivent et se mettent en bataille dans le manége ; Saint-Julien reparaît à la tête d'un grand nombre de sectionnaires qui prennent position sur le théâtre.

SCENE VII.

BONAPARTE, BARRAS, JUNOT, FONTENAY, ETC.

BARRAS. Nos colonnes d'attaque sont-elles disposées ?

BONAPARTE. Oui, général.

BARRAS. Attaquez. Faites faire une dernière sommation.

Le trompette sonne.

LE VICOMTE. Qui vive ?

JUNOT. France !

LE VICOMTE. Et nous aussi, nous sommes pour la France.

JUNOT. Nous sommes en même temps pour la loi. (*A Fontenay.*) Citoyen, faites votre devoir.

FONTENAY. Au nom de la Convention nationale...

LE VICOMTE. A bas la Convention ! plus de tyrans !

LES SECTIONNAIRES. A bas la Convention ! plus de tyrans !

JUNOT, *à Fontenay.* Donnez-moi votre papier. (*Aux sectionnaires.*) Au nom de la Convention nationale...

LE VICOMTE. Non, non, à bas les tyrans !

LES SECTIONNAIRES. A bas les tyrans ! à bas les tyrans !

JUNOT. Hommes aveuglés, voulez-vous m'écouter ?

LE VICOMTE. Non, non, vive l'officier ! vive l'armée !

LES SECTIONNAIRES. Vive l'officier ! vive l'armée ! à bas la Convention !

JUNOT. Je venais annoncer le pardon à ceux qui mettraient bas les armes à l'instant même ; maintenant, je vous déclare que vous serez tous traités comme des rebelles.

Les sectionnaires font feu sur Junot.

BONAPARTE. Grenadiers, en avant !

Attaque et prise de Saint-Roch.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU. — L'armée française à Milan.

PERSONNAGES.

BONAPARTE, général en chef.
JUNOT.
LE PRIEUR.
IL SIGNOR MELZI.
UN GÉNÉRAL AUTRICHIEN

PERSONNAGES.

PETRUCCIO, portefaix.
UN SBIRE.
MARGARITA, femme du peuple.
DEUX HABITANS.
SOLDATS FRANÇAIS *et* AUTRICHIENS, MOINES, PEUPLE.

Le théâtre représente une partie de la ville de Milan ; un aqueduc au fond ; un palais et des monumens à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

Des habitans de diverses classes traversent et stationnent sur la place publique. Petruccio, portefaix, et autres hommes du peuple sont assis sur les marches de l'aqueduc.

PETRUCCIO. Eh bien ! signori, que dit-on de nouveau à Milan ?

PREMIER HABITANT. Des bruits sourds se répandent par la ville ; cependant on affirme tout bas que l'avant-garde française est entrée hier à Crémone.

DEUXIÈME HABITANT. Et les Autrichiens, que font-ils ?

PREMIER HABITANT. Craignant un mouvement populaire, ils mettent le château en état de défense, et y laissent pour garnison l'élite de leurs troupes ; le reste a pris les armes ce matin au point du jour et occupe les diverses places de la ville.

PETRUCCIO. Si vous ne savez que ça de nouvelles... Mais voici Margarita : c'est le meilleur trompette de la ville, surtout depuis que son mari a été mis à l'ombre par les Autrichiens.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, MARGARITA, FEMMES DU PEUPLE.

MARGARITA. Eh ! que faites-vous là, vous autres ?

PETRUCCIO. Tu le vois bien : nous nous reposons.

MARGARITA. En effet, vous avez entrepris de grands travaux ! Pendant que vous dormez au soleil, nos meilleurs citoyens sont incarcérés, jugés et condamnés... L'inquisition autrichienne pèse sur nous à côté de celle de Rome : il faut secouer toutes ces chaînes ; la France nous en donne l'exemple, et plusieurs de nos compatriotes les plus distingués n'attendent qu'un signal pour se mettre à la tête du mouvement. Debout, mes amis ! debout ! l'heure de la liberté vient de sonner pour l'Italie.

PETRUCCIO. Bah ! bah ! personne ne bouge ; et d'ailleurs les riches et les puissans trouvent que la liberté est un mets trop recherché pour le peuple.

MARGARITA. Ont-ils donc le palais plus délicat que nous ! je vous l'annonce, mes amis, le banquet est servi, ayez le courage de vous lever et d'y prendre place : qui donc osera vous défendre de vous y asseoir ?

PETRUCCIO. Ah ! s'il y avait parmi le peuple deux cents bons garçons comme moi...

UN HABITANT. Vous êtes fou, Petruccio.

PETRUCCIO. On me l'a déjà dit plusieurs fois.

UN HABITANT. Restons tranquilles, mes amis ; les guerres des grands ne doivent être pour nous qu'un spectacle.

PETRUCCIO. J'aimerais assez y jouer un rôle.

MARGARITA. Si tu te conduis comme un lâche, bien certainement tu joueras celui de pendu.

PETRUCCIO. Patience ! le chanvre qui doit me serrer le cou n'est pas encore filé... Comme elle y va, la commère !

MARGARITA. Et vous autres, ne ferez-vous rien pour la patrie ? Attendez-vous que le sort des armes, après vous avoir faits sujets de l'Autriche, vous rende esclaves de la France ?

PETRUCCIO. La république française ne fait point d'esclaves ; elle est l'alliée des peuples et l'ennemie des rois.

MARGARITA. Montrez-vous donc dignes d'une si noble alliée ! déclarez-vous, et que l'Italie ait au moins la gloire d'entendre proclamer par des voix italiennes la liberté de la patrie... Allons, Petruccio, allons, mon brave ! toi, que toujours on a vu le premier courir sur les sbires et sur les commis de la douane, n'auras-tu du courage que pour frauder les droits ou soutenir des tapageurs ? J'ai vu des temps où ta voix soulevait le peuple comme un ouragan ! N'es-tu plus le même ? As-tu peur aujourd'hui ?

PETRUCCIO, *se levant brusquement*. Peur : Cette diable de femme me déchire avec son mépris ; ses railleries sont comme un fer ardent qui me brûle... Petruccio, avoir peur ! et peur d'un Autrichien !

PREMIER HABITANT. De la prudence, signori ; rentrons chacun chez nous : voici les Autrichiens qui montent dans la ville.

PETRUCCIO. La place publique est mon chez moi ; c'est celui du peuple qui n'a guère que cet asile. Je reste ici.

TOUS. Nous restons tous.

PETRUCCIO. Au diable les Autrichiens ! Eh bien, Margarita, ai-je peur ?

MARGARITA. Tu es un brave, je te reconnais.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, UN GÉNÉRAL AUTRICHIEN, LE PRIEUR, TROUPES, ETC.

LE GÉNÉRAL AUTRICHIEN. Ainsi donc, monsieur le prieur, Sa Majesté impériale peut compter sur vous ?

LE PRIEUR. Nos intérêts, notre penchant et les ordres de Rome répondent de notre inviolable fidélité.

LE GÉNÉRAL AUTRICHIEN. Cependant je dois vous prévenir qu'il faut que j'évacue Milan à l'instant même, pour renforcer l'armée impériale.

LE PRIEUR. C'est un malheur, sans doute ; mais il nous permettra de vous montrer notre puissance. Nous allons servir votre maître, monsieur le général ; n'oubliez pas que si Milan, Pavie et les fiefs impériaux se révoltent et font une puissante diversion en votre faveur, nous sommes en droit d'espérer que Sa Majesté ne négligera pas nos intérêts.

LE GÉNÉRAL AUTRICHIEN. Mon père, vous serez cardinal à la nomination de l'Autriche, et toutes nos promesses seront remplies.

PETRUCCIO. Marché fait : voilà un coquin qui en achète un autre... Paierons-nous ? Si vous m'en croyez, nous ne nous montrerons pas si dupes.

Les troupes autrichiennes défilent et s'éloignent au milieu des murmures du peuple.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, *le général autrichien excepté.*

LE PRIEUR. Mes frères, que signifie cette conduite ? vous accueillez par des risées les alliés du saint siége et les soldats de votre souverain ! N'êtes-vous plus bons catholiques ? notre Saint-Père a-t-il cessé de mériter votre respect et votre dévouement ?...

PETRUCCIO. Le pape est maître à Rome et n'est rien ici ; notre sort dépend de nous seuls, et si nous voulions, malgré le Saint-Père et l'Autriche...

LE PRIEUR. Insolent ! Oses-tu bien parler ainsi devant moi ?

PETRUCCIO. Qu'êtes-vous donc pour que je me gêne ? un homme couvert d'une robe blanche, et rien de plus ?

LE PRIEUR. Infâme ! je t'excommunie.

PETRUCCIO. Paroles en l'air !

LE PRIEUR. Je t'interdis les sacremens, la terre chrétienne.

PETRUCCIO. Et moi, je t'interdis le rire, le plaisir et la liberté : qui perd ou gagne, dis-le-moi ?

Le bourdon se fait entendre.

LE PRIEUR. Malheureux ! savez-vous que ce signal peut être celui de votre mort ? A l'heure où je vous parle, Uberto Pascali, que vous connaissez tous, le plus habile médecin de la Lombardie, une de vos idoles populaires, est conduit au supplice des traîtres, et il vient mourir ici sur cette place, au milieu de vous tous, qui, à l'instant même, avez osé invoquer l'étranger.

Silence général.

SCENE V.

LE CORTÉGE D'UBERTO, *entouré de moines et de soldats.*

LE CHEF DES SBIRES. Uberto Pascali, vous êtes condamné à mort pour avoir pris parti pour la France.

LE PRIEUR. Par grâce spéciale, l'église admet le condamné aux derniers sacremens.

Il fait signe de le conduire à l'église.

MARGARITA, *à Petruccio.* Laisseras-tu périr ce brave homme ?

PETRUCCIO. Uberto Pascali est innocent.

LE SBIRE. Qui ose ici défendre le condamné ?

PETRUCCIO. Moi, nous tous.

TOUS. Oui, nous tous.

PETRUCCIO. Camarades, il n'est pas question maintenant de Français ni d'Autrichiens, mais d'un compatriote, d'un honnête homme, d'un père de famille, qui va mourir pour quelques paroles en l'air.

LE SBIRE. Si tu ajoutes un mot, je te fais conduire en prison.

PETRUCCIO. Oui dà ! et si je refuse de m'y rendre ?

LE SBIRE. Châtié sur l'heure.

PETRUCCIO. Tu le seras avant moi... Enfans ! sus aux sbires.

Le peuple se jette sur les sbires et délivre le prisonnier.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, JUNOT, DRAGONS, MELZI *et* LA DÉPUTATION ITALIENNE.

JUNOT. Que vois-je là ? des stylets et des poignards ! Milanais, que tout rentre dans l'ordre ; sachez que, l'armée française étant maîtresse de Milan, la clémence et la générosité doivent y régner avec elle.

MARGARITA. Colonel, ce brave homme et les siens viennent de sauver du supplice le docteur Uberto, un ami de la France, un patriote.

JUNOT. Voilà un brave garçon... Mon ami, reconduisez hors de Milan sans insulte, mais sans retard, tous ces moines fainéans et leurs partisans fanatiques.

PETRUCCIO. Allons ! mes excellens pères, il faut nous mettre en devoir de courir comme des lièvres ; car la colère du peuple italien, lorsqu'elle s'allume sur le midi, ne se calme souvent que le soir, avec la brise des montagnes, et après avoir fait répandre bien des pleurs et du sang.

LE PRIEUR. J'en appelle au pape.

PETRUCCIO. Appelles-en au diable ! ton vrai patron. Marche !

LE PRIEUR. Ce terrain est sacré.

PETRUCCIO. Il n'y a rien de sacré que la volonté du peuple. Allons ! marche, te dis-je ! et vivent l'Italie et la liberté !

Les moines sont emmenés.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, *les moines exceptés.*

JUNOT. Que les députations du peuple se rassemblent. Vous, signor Melzi, présidez-les ; rédigez vos demandes au général en chef, et tenez-vous prêt à lui faire connaître les vœux de vos compatriotes.

MELZI. Je convoquerai les notables habitans aussitôt qu'à la tête du clergé j'aurai présenté au général Bonaparte les clefs de la ville de Milan.

Entrée de l'armée française sur l'aqueduc, joie du peuple ; le clergé sort de l'église ; Melzi présente les clefs à Bonaparte.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, BONAPARTE, ETAT-MAJOR, SOLDATS.

MELZI. Général, vous venez de délivrer la Lombardie du joug de ses oppresseurs, nous garderons éternellement la mémoire d'un aussi grand bienfait ; nous n'avons pas attendu vos dernières victoires pour faire parvenir nos vœux jusqu'à vous, ils vous étaient déjà connus.

BONAPARTE. L'Autriche vous avait imposé le joug de l'esclavage, la France vient vous délivrer. Italiens ! lorsqu'à la tête de la brave armée française, j'ai franchi les monts qui nous séparaient, nous n'avons tous poussé qu'un cri : Italie ! Italie ! Que ce cri prophétique soit répété par vous. S'il existe encore dans vos veines quelques gouttes de ce vieux sang romain, que les destinées de la patrie vous rallient tous ; levez-vous, mais sous un seul drapeau ; combattez s'il le faut, mais pour une seule cause, pour l'indépendance nationale et pour reconquérir avec elle l'oubli du passé, l'admiration de vos contemporains et l'estime de la postérité.

MELZI. Voici les votes des notables habitans ; à leurs protestations écrites se joignent les acclamations du peuple, tous vous demandent pour la patrie indépendance et liberté.

BONAPARTE. Habitans de la Lombardie, citoyens de la nouvelle république cisalpine, au nom de la nation française, je vous déclare libres et peuple constitué.

LE PEUPLE. Vive la France !

LES TROUPES. Vive l'Italie !

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIÈME TABLEAU.

—

Bonaparte incorruptible.

BONAPARTE, général en chef.
LE CARDINAL BUSCA.
LE COMMANDEUR D'EST.
LE PRINCE BELMONTE, envoyé de Naples.
L'ENVOYÉ DE SARDAIGNE.
L'ENVOYÉ DE VENISE.
BUGNET, payeur général.
JUNOT, colonel.
EUGÈNE BEAUHARNAIS, capitaine.
UN COMMIS.

Le théâtre représente une salle gothique d'un château-fort.

SCENE PREMIERE.

LE PAYEUR GÉNÉRAL BUGNET, *à son bureau.*

JUNOT, *entrant.* Bonjour, mon cher payeur général... Mais que vois-je? bon Dieu! que de richesses! des diamans, de l'or! des tableaux précieux!

EUGÈNE. Nos curieux de Paris seraient bien étonnés s'ils nous voyaient aussi riches.

BUGNET. Le général Bonaparte fait la guerre à la manière des Romains : non seulement son armée vit dans l'abondance, mais elle enrichit encore la patrie. Voilà un bel exemple à suivre pour nos généraux.

JUNOT. Il y en a peu qui le suivront.

BUGNET. Tant pis pour eux; car à côté des belles pages de leurs campagnes il y aura de honteuses marges. Victoires et dilapidations, tout se sait, tout se dit, et la postérité n'est que l'écho des contemporains. Ah çà! qui vous amène, jeunes gens? Je parie que Junot vient me demander quelques avances; il s'adresse mal, pour que je le refuse.

JUNOT, *riant.* Eh bien! vous vous trompez, le général nous envoie ici pour recevoir les ambassadeurs étrangers.

BUGNET. Ici! au milieu de leurs dépouilles? il veut donc les punir deux fois? (*Aux commis.*) Dépêchez-vous, mettez toutes ces caisses en ordre. Les bordereaux sont-ils prêts? donnez, que je les vérifie et que je les signe... Vous permettez...

JUNOT. Comment donc! (*A Eugène.*) Ah çà! que dis-tu de l'idée de ton père, qui métamorphose des aides de camp en diplomates?

EUGÈNE. C'est qu'il n'a pas de grands secrets à cacher.

JUNOT. Dis plutôt qu'il a peut-être de bonnes vérités à faire connaître. Si ces vieux fous m'interrogent, je ne pèserai guère mes paroles... gare la bombe!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LE COMMANDEUR D'EST, L'ENVOYÉ DE VENISE.

LE COMMANDEUR. Monsieur le colonel Junot, enchanté de vous rencontrer. (*A Eugène.*) Mille pardons, je ne vous voyais pas; j'espère que monsieur le vicomte Beauharnais me pardonnera ma distraction.

EUGÈNE. Monsieur le commandeur d'Est, la république française est une mère qui traite tous ses enfans avec égalité, je suis le citoyen Beauharnais.

L'ENVOYÉ. Moi aussi, je suis républicain... à ma manière, à la vérité... D'honneur, je ne vous croyais pas si purs: on nous avait parlé d'une si singulière façon de plusieurs de vos généraux, de votre Directoire lui-même... Recevez, je vous prie, mes regrets, mes félicitations.

LE COMMANDEUR. Mes excuses, mon admiration!

L'ENVOYÉ. Nous pouvons compter sur quelques égards; car ni Venise, ni le duc de Modène n'ont point armé contre les Français.

JUNOT. Aussi conserverez-vous vos états.

L'ENVOYÉ. Oh! Venise ne craint rien.

LE COMMANDEUR. Mais mon frère le duc de Modène craint tout; je ne me fais pas illusion sur notre faiblesse : aussi que demandé-je? la neutralité. Je ne vous cache point, messieurs, que j'ai le plus grand intérêt à voir son excellence le marquis de Bonaparte... car on m'a bien assuré qu'il était marquis avant la révolution...

JUNOT, *à Eugène.* S'il croit le séduire avec ces qualités-là!

LE COMMANDEUR. Je disais donc que j'avais le plus grand intérêt à voir son excellence avant ce fourbe de cardinal Busca...cet homme-là sacrifierait l'Italie sans scrupule.

L'ENVOYÉ. Mais non sans indulgence.

JUNOT. Pas mal, pour un Italien.

L'ENVOYÉ, *fièrement.* Colonel! Venise a toujours été indépendante du Vatican, et dans le temps où la France elle-même frémissait devant la tiare, le lion de Saint-Marc bravait Rome et ses foudres.

EUGÈNE. Vous asservissiez alors une partie de l'Italie, aujourd'hui nous l'appelons tout entière à la liberté et à l'indépendance.

L'ENVOYÉ. Venise est prête à vous seconder, et nous osons espérer que vous ne refuserez pas votre concours à cette noble tâche. Permettez-nous de voir votre général avant les envoyés des cours étrangères.

EUGÈNE. Ma foi, je n'y vois pas d'obstacle... et toi, Junot?

JUNOT. Ni moi non plus; au reste, je suis enchanté de trouver l'occasion de faire une campagne diplomatique contre le cardinal Busca et les plénipotentiaires de Naples et de Sardaigne... Le général va se rendre ici, profitez des dix minutes pendant lesquelles nous allons retenir le cardinal et ses alliés.

Junot et Eugène se retirent.

SCENE III.

LE COMMANDEUR, L'ENVOYÉ DE VENISE.

LE COMMANDEUR. Dix minutes, c'est bien peu.

L'ENVOYÉ. C'est assez, ou c'est trop. Allons, monsieur le commandeur, du courage et de

la présence d'esprit : songez que vous jouez les destinées de la maison d'Est.

LE COMMANDEUR. En cas de non succès, mon frère peut-il espérer trouver un asile sûr à Venise?

L'ENVOYÉ. Sans doute! (*A part.*) Pourvu qu'il apporte avec lui ses trésors.

BUGNET. Voici le général en chef.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, BONAPARTE.

BONAPARTE. Vous ici, messieurs! déjà! mais vous avez devancé vos collègues, vous êtes sans doute les troupes légères de la coalition?

L'ENVOYÉ. Nous sommes, et nous voulons rester les alliés de la république.

LE COMMANDEUR. Et les amis sincères et dévoués de monsieur le général en chef.

BONAPARTE. Amis dévoués et sincères! tous ceux de la France sont les miens. Au reste, messieurs, la force et la victoire donnent toujours des partisans.

L'ENVOYÉ. Nous ne voulons pas attendre que la défaite probable d'Alvinzi vous donne sur nous les droits vulgaires de la fortune, et nous ne craignons pas, général, de nous déclarer pour vous pendant que vous avez en tête un ennemi puissant et implacable.

BONAPARTE. Je vous remercie, messieurs; quelles troupes joignez-vous aux nôtres?

LE COMMANDEUR. Mon frère le duc de Modène n'a point de soldats; mais il possède des trésors.

BONAPARTE. A la bonne heure, et Son Altesse nous offre?...

LE COMMANDEUR. Quatre millions (*avec intention*) en or!

BONAPARTE. C'est fort bien... et la sérénissime république? car, je n'en doute pas, elle a aussi des offres à nous faire.

L'ENVOYÉ. Le sénat vous supplie d'accepter sept millions.

BONAPARTE. Quoi! toujours de l'or! mais des soldats?

L'ENVOYÉ. Des soldats! Venise n'en pourrait guère offrir qu'à la république française, et à quoi lui serviraient-ils! Des alliés peu aguerris lui nuiraient peut-être, et d'ailleurs n'a-t-elle pas pour elle le génie du plus grand général et la bravoure de la première armée du monde? Venise préfère se conduire en amie discrète et véritable du général Bonaparte : les sept millions du sénat ne sont offerts qu'à lui.

LE COMMANDEUR. Les quatre millions du duc de Modène n'ont pas une autre destination.

BONAPARTE. Eh bien! Bugnet, que dites-vous de cela?

BUGNET. Je dis, général, que sept et quatre font onze.

BONAPARTE. Voilà bien la réponse d'un faiseur de chiffres et d'un sournois.

L'ENVOYÉ, *bas au commandeur*. Il est à nous!

LE COMMANDEUR, *de même*. Vous croyez?

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, JUNOT.

JUNOT. Son Eminence le cardinal Busca attend les ordres du général en chef.

BONAPARTE. Mes ordres! je n'en ai point à donner à un prince de l'église; qu'il entre sans tarder, ou j'irai au-devant de lui.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE CARDINAL BUSCA, LE PRINCE DE BELMONTE, L'ENVOYÉ DE SARDAIGNE, ETC.

BONAPARTE. Je dois des excuses à Votre Éminence... Messieurs, je suis tout prêt à vous entendre; mais pardon, avant de m'occuper de vos affaires, je vous demanderai la permission de m'inquiéter des miennes... Messieurs, vous n'êtes pas de trop... Dites-moi un peu, Bugnet, dans quel état se trouve ma fortune?

BUGNET. Général, la caisse de l'armée vous doit un peu plus de 100,000 fr.

BONAPARTE. Et toi, Junot, fais-moi part de la situation de ma caisse particulière.

JUNOT. Il ne vous reste guère que 25,000 fr.; le surplus de l'argent que vous m'avez confié a été employé, selon vos ordres, à donner quelques secours à des officiers blessés ou démontés.

BONAPARTE. Ainsi donc, je suis à la tête de 125,000 fr. Messieurs, c'est toute ma fortune : en supposant que le Directoire me laisse encore un an ou deux à la tête de l'armée française, je quitterai l'Italie conquise et pacifiée avec environ 12 ou 15,000 livres de rentes.

BUGNET. Vous serez le plus pauvre général de la république.

BONAPARTE. Et vous, monsieur l'intéressé, qui avez eu tant de millions en maniement, que possédez-vous?

BUGNET. Ma place, mon général, et mon honneur.

BONAPARTE. C'est la gloire d'un comptable... c'est assez pour vous; mais je dois me montrer pour mes amis plus exigeant qu'ils ne se montrent eux-mêmes. Junot, vous verrez demain les fournisseurs de l'armée, et vous leur signifierez de ma part qu'il faut qu'ils s'arrangent entre eux pour faire au payeur général une gratification de 100,000 francs.

BUGNET. Mais, général, je ne puis.

BONAPARTE. Ici chacun doit m'obéir. (*Aux envoyés.*) Messieurs, parlons de vos affaires maintenant, et parlons-en aussi librement que nous avons parlé des nôtres.

Monsieur l'envoyé de Venise, votre république m'offre sept millions; il m'est impossible de les accepter, car il faudrait pour cela respecter le territoire de vos états de terre ferme, ce que je ne puis ni ne veux promettre, à moins que l'Autriche ne prenne le même engagement. Cependant, pour prix de vos offres généreuses, je veux vous donner un conseil dont vous ferez bien de profiter. Le lion de Saint-Marc se fait vieux; il n'a plus

ni dents pour se défendre, ni griffes pour attaquer; n'essayez donc pas de lui faire pousser d'inutiles rugissemens; qu'il continue à dormir, mais qu'il dorme pour tous... vous m'entendez.

Monsieur le commandeur d'Est, la république accepte les quatre millions que lui offre le duc de Modène; vous y joindrez quelques tableaux de vos grands maîtres. Paris doit être la capitale des arts et de la gloire.

Monsieur l'envoyé de Sardaigne, je n'ai rien à vous dire, votre maître a laissé passer l'heure de la démence.

Monsieur le prince Belmonte, si demain au coucher du soleil la division de cavalerie napolitaine n'a point quitté l'armée autrichienne, vous pouvez annoncer à votre roi qu'avant deux mois la maison de Bourbon aura cessé de régner sur Naples.

Quant à vous et à votre cour, monsieur le cardinal Busca... je devrais vous rendre tous responsables du sang que vous m'avez forcé à répandre. Croyez-vous que les millions, les diamans et les tableaux précieux que je vous ai arrachés suffisent à l'expiation d'aussi grands crimes? Non, Eminence, il faut que le pape, qui a abusé de sa puissance temporelle, voie une partie de cette puissance lui échapper. La ville et le territoire d'Avignon appartiendront désormais à la France. Les légations de Bologne, de Ferrare et de la Romagne accroîtront le territoire de la république transpadane; vous rétablirez à Rome l'école française des arts.

LE CARDINAL. Rome obéira, général; mais, de grâce, n'exigez pas davantage.

BONAPARTE. Trouvez-vous que ce soit trop! Eh bien! je veux accorder en même temps que je retire; vous pouvez personnellement, monsieur le cardinal, obtenir une récompense à laquelle vous devez attacher un grand prix... je puis disposer pour vous d'une couronne.

LE CARDINAL. Une couronne! et laquelle?

BONAPARTE. Celle du martyre!.. tremblez de la mériter.

Bonaparte se retire; le cardinal et les envoyés demeurent consternés.

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU.

TROISIÈME TABLEAU.

—

Passage du pont d'Arcole.

Le théâtre représente les bords de l'Adige et le pont d'Arcole, des marais et une chaussée.

BONAPARTE.
UN OFFICIER HONGROIS.
UN OFFICIER FRANÇAIS.
MISCOT, Grenadier.
UN TAMBOUR.
OFFICIERS-GÉNÉRAUX ET SOLDATS FRANÇAIS ET AUTRICHIENS.

SCENE PREMIERE.

L'officier hongrois est assis au milieu de soldats français.

MISCOT. Voilà un triste temps pour l'Italie, de la pluie et toujours de la pluie. Par bonheur que nous avons une suspension d'armes de vingt-quatre heures. Allons, allons, il fera beau temps demain au point du jour, et le soleil luira pour les braves... n'est-ce pas, mon officier?...

L'OFFICIER HONGROIS. Qu'il se lève radieux ou non, peu m'importe, je n'en serai pas moins prisonnier.

LE TAMBOUR. Consolez-vous, les armes sont journalières : vaincus hier, vous pouvez être victorieux demain.

L'OFFICIER HONGROIS. C'est ce diable de demain qui n'arrive jamais. Beaulieu nous l'a promis dix fois; j'espérais quelque chose du vieux Wurmser; mais, bah! et voilà maintenant Alvinzi qui nous tient le même langage, je n'y crois plus.

LE TAMBOUR. Encore une bataille comme la dernière, et je ne sais pas, ma foi! si nous ne serons pas plus embarrassés que vous.

L'OFFICIER HONGROIS. On dit que nos troupes se sont bien montrées à Caldiéro.

Bonaparte s'avance incognito vers le bivouac, en examinant la position de l'ennemi.

MISCOT. Pas mal, pas mal! Vos Hongrois ont surtout bien défendu les bonnes redoutes qui les couvraient. Cette journée nous a coûté cher.

L'OFFICIER HONGROIS. Vous croyez donc que cela pourra bien tourner pour nous?

MISCOT. Hum!... Ah çà! dites donc, vous autres, est-ce que nous n'allons pas assembler notre petit conseil et juger nos généraux?

L'OFFICIER HONGROIS. Juger vos généraux!

BONAPARTE, *s'avançant*. Écoutons; je ne serais pas fâché de connaître leur opinion.

MISCOT. Oui, c'est notre habitude après chaque affaire, nous donnons et ôtons les grades; Bonaparte lui-même a passé devant nous. Caporal à Lodi, nous l'avons fait sergent à Castiglione.

L'OFFICIER HONGROIS. Voilà qui est curieux, sur mon honneur? si nos soldats en agissaient ainsi dans l'armée autrichienne!

MISCOT. Vous ne seriez pas aussi souvent frottés, n'est-ce pas?

LE TAMBOUR. Il me semble que nous ne sommes guère en train aujourd'hui.

MISCOT. Pourquoi donc? le combat de Caldiéro n'est qu'une partie nulle, nous avons eu la première manche à la bataille de la Brenta...

LE TAMBOUR. Pauvre manche! Si la seconde ne vaut pas mieux, nous aurons un habit diablement déguenillé.

MISCOT. Je conviens que l'uniforme n'est pas brillant, mais patience! comme disent les Italiens... Voyons, appelle les noms.

LE TAMBOUR. Masséna!

MISCOT. Celui-là s'est bien montré, comme d'habitude.

LE TAMBOUR. Vaubois!

MISCOT. Il a perdu du monde; mais ce n'est pas sa faute. On dit cependant que Bonaparte a grondé sa division, qui a demandé,

pour toute réponse, à marcher à l'avant-garde.

LE TAMBOUR. Il gronde souvent, le petit caporal, et si on le grondait, lui!

MISCOT. Hé! hé! il l'a peut-être un peu mérité hier.

BONAPARTE, *s'avançant encore.* Vraiment! Je suis curieux de savoir...

MISCOT. Le petit caporal! je suis pincé!

LE TAMBOUR. Voulez-vous vous asseoir, mon officier?

BONAPARTE. Volontiers. (*Il prend place au bivouac.*) Voilà une froide nuit. Eh bien! camarades, que disions-nous?

LE TAMBOUR. Nous disions, mon officier, que le petit caporal a fait hier des brioches.

BONAPARTE. Oui-dà! et qui disait cela?

LE TAMBOUR. Le vieux Miscot, et il doit s'y connaître, il a fait toutes les campagnes de la révolution.

MISCOT, *à part.* Ces diables de conscrits commettent toujours des inconséquences; en voilà un qui est assez en retard pour ne pas avoir reconnu le général en chef.

BONAPARTE. Ah! c'est donc toi, vieux grognard, qui trouves que Bonaparte...

MISCOT, *embarrassé.* Oui, je l'ai dit.

BONAPARTE. Et comment pourrais-tu prouver?...

MISCOT. Écoutez donc, la pluie avait tellement détrempé les terres que notre artillerie n'a pu servir... Ensuite de çà, l'ennemi était retranché, nous n'étions pas en nombre, et de plus fatigués par des marches forcées... Mon avis est qu'il fallait attendre du renfort ou le beau temps.

LE TAMBOUR. Des renforts ou du beau temps! je suis aussi de cet avis. Ah çà! conserverons-nous à Bonaparte ses galons de sergent?

MISCOT, *à Bonaparte.* A vous la parole, mon officier.

BONAPARTE. Hum!... toutes réflexions faites, je lui laisserais ses galons, mais à condition qu'il les gagne deux fois demain.

MISCOT. Bien jugé!

TOUS LES SOLDATS. Oui, oui, bien jugé.

LE TAMBOUR. Oh! oh! bien jugé! comme vous êtes indulgens!... Je ne connais pas comme vous Bonaparte, puisque j'arrive à peine du dépôt de Nice, mais il me semble que le gaillard fait plus de bruit que de besogne... Savez-vous que cette maudite affaire d'aujourd'hui...

[BO]NAPARTE. Vous pensez tous que cela va [...], n'est-il pas vrai? Je suis assez de votre a[vis]; et vous, monsieur l'officier hongrois, que dites-vous de tout cela?

L'OFFICIER HONGROIS. Que diable voulez-vous que je dise? on ne sait jamais que penser avec votre Bonaparte, nous n'y comprenons plus rien.

MISCOT, *aux soldats.* C'est fameux! c'est à lui qu'il parle.

L'OFFICIER HONGROIS. Il est tantôt devant nous, tantôt sur notre queue, tantôt sur nos flancs, on ne sais jamais comment il faut se placer. Sa manière de faire la guerre est insupportable, elle viole tous les usages, toutes les règles, et, au moment où l'on croit le tenir, c'est lui vous tient.

BONAPARTE, *se levant.* Soldats! vous l'entendez; l'ennemi lui-même, au milieu de ses succès, est frappé de vertiges; il nous craint, profitons de son trouble, attaquons-le; plus nombreux que nous, abandonnons-lui la plaine; portons le champ de bataille sur des chaussées où le nombre ne pourra rien contre le courage. Rappelez-vous vos victoires passées, elles sont un heureux présage pour l'avenir.

TOUS. En avant! Vive le petit caporal!

BONAPARTE. Je retrouve toujours mes soldats.

Les tambours battent la diane, les troupes prennent les armes.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, EUGÈNE BEAUHARNAIS.

EUGÈNE. Les divisions Masséna et Augereau sont en marche, et, avant une heure, elles s'établiront sur la chaussée qui traverse les marais. Le camp de Vérone a pris les armes et se dirige sur Arcole.

BONAPARTE. Fort bien; Eugène, tu vas te mettre à la tête de la colonne d'avant-garde.

Entrée des généraux; bataille d'Arcole. Après plusieurs charges, les Français sont repoussés. Bonaparte arrive.

BONAPARTE. Le salut de l'armée est derrière ce pont; il faut l'emporter de vive force ou renoncer à la victoire. Soldats, vous allez combattre à Arcole, souvenez-vous de Lodi!

Il saisit un drapeau et s'élance sur le pont.

TOUS. En avant!

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

ACTE DEUXIÈME.

Premier Tableau. — Les pestiférés de Jaffa.

PERSONNAGES.	*PERSONAGES.*
BONAPARTE.	LARREY, Chirurgien en chef.
EUGÈNE BEAUHARNAIS.	UN OFFICIER FRANÇAIS.
JUNOT.	SOLDATS MALADES. OFFICIERS ET GÉNÉRAUX.

Le théâtre représente l'intérieur d'une mosquée turque servant de quartier-général et d'ambulance.

SCÈNE PREMIERE.

LES PRÉCÉDENS, BONAPARTE, *suite.*

BONAPARTE. Eh bien, Eugène! la reconnaissance que tu viens de faire à la tête des guides a-t-elle réalisé mes espérances?

EUGÈNE. Nous n'avons rencontré que quel-

ques Arabes, des Maugrebins et deux Tartares qui allaient porter l'ordre au gouverneur turc du fort El-Aritche de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

BONAPARTE. Djezzar lui aura promis des secours, c'est sans doute pour cela qu'il harcelle d'aussi près notre arrière-garde. Junot, il faudra le dégoûter de cette poursuite.

JUNOT. Ce ne sera pas ma faute si nous nous séparons sans nous être donné quelques bonnes tapes d'amitié.

BONAPARTE. Sois prudent! Quant aux Maugrebins, Kléber les contient sur ma droite avec sa division : je ne crains donc rien, non : car avec des soldats tels que ceux qui m'ont suivi, j'irais à la Mecque et à Jérusalem si cela entrait dans mes plans... Junot, cours prévenir le chirurgien en chef Larrey... Ah! le voici.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LARREY.

BONAPARTE. Docteur, j'ai voulu vous voir, parce que vous êtes un homme de tête et de bon conseil. Vous connaissez la position de l'armée; l'ennemi nous suit comme une proie que les fatigues, les maladies et le désert doivent lui livrer. De notre prompt retour au Caire dépend donc notre salut; mais comment franchir l'espace qui nous sépare? Parmi nos soldats, beaucoup sont malades, un plus grand nombre craint l'épidémie, tous sont découragés. Dans cette position cruelle, plusieurs de nos généraux et des principaux employés de l'armée sont venus me trouver; ils m'ont donné le conseil, les uns d'abandonner nos malades, les autres de hâter la fin de leurs souffrances avec le secours de l'opium : que pensez-vous que je doive faire?

LARREY. Général, je ne jouerai point avec vous le sentiment ni la philanthropie, mais je vous dirai tout simplement que je pense absolument sur cet article comme Dégenettes, qui vous a déjà répondu qu'il était médecin pour guérir et non pour tuer.

BONAPARTE. Mon cher Larrey, je vous avais toujours regardé comme un homme de talent, vous êtes maintenant à mes yeux le premier chirurgien et le plus honnête homme du monde. Non, nous n'abandonnerons pas ceux de nos malades qui pourront être transportés sans danger de mort. Que dites-vous d'eux?

LARREY. Quelques-uns sont en péril, mais tous craignent...

BONAPARTE. Oui, ils se croient frappés sans ressource, l'armée partage leur terreur panique; c'est pour la détruire en partie que j'ai ordonné d'établir ici mon quartier général; je veux faire plus, je veux voir les pestiférés, je respirerai le même air qu'eux, je toucherai leurs plaies, non pour les guérir, comme les anciens rois de France (mon cher, ce soin vous regarde), mais pour convaincre tout le monde du danger des préventions.

JUNOT. Quoi! mon général, vous voulez...

EUGÈNE. Ce serait une témérité, et elle pourrait nous coûter cher à tous. Au nom de l'armée, général, au nom de votre famille, de ma mère...

BONAPARTE. Mon fils, ne plaçons pas nos affections au travers de nos devoirs; il faut aujourd'hui que nous soyons hommes et soldats, demain nous serons époux et pères.

EUGÈNE. N'oubliez pas qu'une imprudence enleva Alexandre à la gloire et à la puissance à trente-trois ans.

BONAPARTE. Oui, mon jeune philosophe, mais Alexandre avait rempli sa carrière, la mienne commence; le monde était plein de lui, il ouvre à peine les yeux sur moi. Je ne terminerai point ici mes destinées, je sens en moi un avenir immense; je dois vivre pour la gloire de mon pays, et, j'ose le dire, pour la postérité. Rassurez-vous donc, mes amis, je ne mourrai point sur la terre d'Égypte... Docteur, faites transporter ici tous nos malades... Junot, que l'armée se tienne prête à marcher... Eugène, que les portes soient ouvertes, afin que les soldats qui le désirent puissent pénétrer ici.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, CHIRURGIENS, *conduisant les malades, puis* JUNOT.

BONAPARTE. Hé! voilà un vieux camarade du siége de Toulon; pourquoi as-tu l'air si triste? souffres-tu?

LE SOLDAT. Dam! mon général, cette diable de peste, ça n'est pas gai.

BONAPARTE. Tu t'es toujours moqué du sabre et du boulet; crois-tu la peste plus dangereuse?

LE SOLDAT. On dit qu'on en meurt toujours.

BONAPARTE. Je te dis qu'on en guérit souvent; n'est-il pas vrai, docteur?

LARREY. Très-souvent, surtout lorsque l'imagination du malade ne s'effraie pas.

BONAPARTE. Entends-tu? entendez-vous tous? Mes enfans, croyez Larrey, c'est un homme de talent, un homme d'honneur; il ne vous trompera pas. (*S'adressant à un autre pestiféré.*) Voyons, toi, montre-moi ton mal. (*Le soldat découvre sa poitrine.*) Ce n'est que cela! (*Il y touche.*) Tiens! tu vois que je ne crains pas la contagion! Va, va, ces bobos-là ne t'empêcheront pas de faire une bonne étape aujourd'hui.

LARREY. Ah! mon général, comment une armée ne serait-elle pas invincible sous un chef tel que vous?

BONAPARTE. Bon! bon! vous avez fait votre devoir; je fais le mien : nous ferons tous le nôtre.

TOUS. Oui, oui!

JUNOT, *accourant.* Général, les Turcs et les Arabes investissent le camp de toutes parts et menacent d'attaquer la ville.

BONAPARTE. Ces hordes ne soutiendront pas la présence de nos grenadiers, laissez-les

approcher et que le canon des remparts en fasse justice. (*Le canon se fait entendre.*) Soldats nous allons retourner au Caire, et vous nous suivrez tous; si les moyens de transport nous manquent, les officiers, les généraux feront ce que Larrey a déjà fait pour nos blessés. Ils donneront leurs chevaux. Je donnerai le mien le premier, et je marcherai à la tête de nos grenadiers.

TOUS. Vive Bonaparte! vive le général!

Les malades se soulèvent, et tendent leurs mains vers Bonaparte en signe de reconnaissance. Tableau.

Deuxième Tableau.

—

Révolte du Caire.

BONAPARTE.
EUGÈNE BEAHARNAIS.
JUNOT.
LE GÉNÉRAL DUPUIS.
LE GÉNÉRAL BARAGUEY.
UN ULÉMA.
IOUSSOUF.
SULEIMAN.
UN OFFICIER.
MISCOT.
UN SOLDAT.
TURCS, ARABES, FAQUIRS, DERVICHES. TROUPES FRANÇAISES, ETC.

Le théâtre représente une place du Caire, avec une grande mosquée au fond. A droite et à gauche des bâtimens orientaux.

SCENE PREMIERE.

MISCOT, UN SOLDAT, IOUSSOUF.

Des soldats français fument à côté d'habitans turcs; des femmes, couvertes de leurs voiles et suivies d'esclaves, traversent la place pour se rendre au bain.

MISCOT. Je n'ai pu encore parvenir à savoir de quelle couleur sont les yeux des femmes.

UN SOLDAT. Tels sont les usages musulmans.

MISCOT. Chien d'usage! ils sont tous contre nous.

UN SOLDAT. Fais-toi turc!

MISCOT. Pourquoi pas! le général Menou a déjà pris le turban; je ne vois pas ce qui empêcherait un grenadier de suivre l'exemple d'un général de division.

UN SOLDAT. Avec cela qu'avec ta paie tu pourrais avoir des femmes, des esclaves et des chevaux.

MISCOT. C'est juste... Parlez-moi de la France! Les femmes sourient au plus aimable, et le raisin mûrit pour tout le monde.

IOUSSOUF. Eh quoi! soldat franc, serait-il vrai que dans le pays où tu reçus le jour, les femmes marchent à visage découvert, et se promènent libres au milieu des hommes?

MISCOT. Elles rient, elles chantent, elles dansent avec qui bon leur semble.

IOUSSOUF. Et les maris, que disent-ils?

MISCOT. Rien.

IOUSSOUF. Giaour, tu veux, selon l'humeur de ta nation, te divertir aux dépens d'un étranger; l'autre jour tu me racontais que tu avais vu, dans le Frangiskan, des escadrons entiers courir sur les fleuves, sans que le poil du pied des chevaux fût seulement mouillé! et aujourd'hui, tu viens me dire que les femmes sont libres! De par Mahomet! ton pays est celui des merveilles ou celui des menteurs!

MISCOT. Je te jure, sur ma foi...

UN SOLDAT. A quoi bon? Un Arabe qui ne connaît que le kangiar, le cordon, les eunuques et les sables du désert, ne pourra jamais croire à la glace de nos hivers et à la sagesse de nos femmes.

MISCOT. Quant à ce dernier article, il y a bien des Français qui sont Turcs..... mais c'est égal, vivent les Françaises! il n'y a que ça de bon... Allons! voilà encore ces diables de mamamouchy qui viennent faire leurs salamalecks. Camarades, retirons-nous; nos généraux nous ont expressément ordonné de respecter la religion des naturels du pays; les gaillards ne badinent pas avec leurs faquirs, et il ne faudrait pas dix paroles légères pour faire briller mille poignards. Allons, allons, venez.

Les soldats se retirent.

SCENE II.

IOUSSOUF, UN ULÉMA.

Les Ulémas, les faquirs et les derviches descendent lentement vers la place.

L'ULÉMA. Mes frères, il est temps d'agir; ne laissons point aux infidèles le loisir de se reconnaître et de réparer leurs pertes : annonçons-leur l'esclavage et la mort... Ioussouf, mon fils, es-tu bien certain des nouvelles que tu m'as apportées?

IOUSSOUF. Saint uléma, mes yeux ont vu Djezzar repousser plusieurs fois les infidèles loin des remparts de la ville; mon fils Suleiman est demeuré sur les lieux avec ordre de venir m'apprendre ce qui pourrait arriver d'important. J'attends son retour.

L'ULÉMA. Prosternons-nous vers la Mecque, et prions Dieu et son prophète, afin qu'ils lui fassent le désert comme un jardin plein de fleurs et de fruits.

Tous s'agenouillent et prient.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, SULEIMAN *arrive à cheval.*

IOUSSOUF. Gloire à Dieu! c'est Suleiman!

L'ULÉMA. Que deviennent les giaours?

SULEIMAN. Ils sont en ce moment la proie de la guerre et de la peste, et ils marchent sur le Caire poursuivis par Djezzar et entourés par les fidèles tribus.

L'ULÉMA. Gloire à Dieu! ils périront tous! Mes frères, point de retard. Vous, enfans d'Ismaël, répandez-vous comme un torrent dans la ville, armez vos serviteurs et vos amis... Quant à nous, ministres de la sainte Loi, nous allons courir aux mosquées, et du

haut de leurs minarets nous appellerons tous les croyans à la défense de l'islamisme. Que nos paroles soient des torches! Que nos gestes deviennent des kangiars! Venez, mes frères, venez, Mahomet bénira nos efforts.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

IOUSSOUF, SULEIMAN.

IOUSSOUF. Enfant de mon adoption, pourquoi n'as-tu pas frappé le chef des giaours, ainsi que je l'avais commandé?

SULEIMAN. Dieu a mis un voile devant mes yeux, car je n'ai jamais pu trouver la place de mon kangiar.

IOUSSOUF. Retourne sur tes pas, suis le chef des infidèles, comme le chien altéré suit la source d'eau vive, et ne reparais devant moi que pour m'apporter ou sa tête ou son sang.

SULEIMAN. Que la volonté de Mahomet s'accomplisse; mon père, bénissez mon voyage.

Il s'agenouille, et son père le bénit.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE GÉNÉRAL DUPUIS, LE GÉNÉRAL BARAGUEY, OFFICIERS ET SOLDATS.

DUPUIS. Vous dites donc, capitaine, que les Turcs et les Arabes se sont réunis ce matin en grand nombre dans cette mosquée?

LE CAPITAINE. Oui, mon général.

BARAGUEY. C'est sans doute pour quelque cérémonie religieuse, nous approchons du ramazàn.

DUPUIS. Mon cher général, la religion, je le crains bien, est étrangère à tout ceci, une grande fermentation règne dans la ville. On parle de malheurs arrivés à notre armée de Syrie; on répand même le bruit de la mort du général en chef.

BARAGUEY. Démentons ces nouvelles, ajoutons à l'armement du fort de Boulack, et envoyons demander des renforts aux généraux les plus voisins.

DUPUIS. Quels sont ces hommes? (*Aux Arabes.*) Approchez? que faites vous ici?

IOUSSOUF. Je viens de prier.

DUDUIS. Et toi?

SULEIMAN. J'arrive du désert.

DUPUIS. Dans quel but?

SULEIMAN. Pour voir mon père.

DUPUIS. Que se passe-t-il au désert? as-tu entendu parler de notre brave armée de Syrie? les mamelucks ont-il pris les armes?

SULEIMAN. J'ignore le sort de votre armée et celui de votre sultan, mais j'ai rencontré les mamelucks de Mourad, jamais je ne les avais vus en aussi grand nombre; leurs chevaux font élever jusqu'aux cieux les sables du désert.

On entend la générale.

DUPUIS. La générale qu'on bat dans la ville m'explique tout... Je vais établir dans cette place et dans cette maison l'état-major-général... Courez promptement aux casernes; c'est ici que vous viendrez chercher des ordres.

BARAGUEY. Je me rends à Boulak, mes amis, il n'y a pas un instant à perdre.

Ils sortent précipitamment.

SCENE VI.

IOUSSOUF, SULEIMAN.

IOUSSOUF. Pars, Suleiman, et remplis ta tâche comme je vais remplir la mienne.

Suleiman s'éloigne au galop. Ioussouf se retire sur les marches de la mosquée. Un tambour paraît battant la générale. Ioussouf l'ajuste et le tue; un grenadier l'aperçoit et lui tire un coup de fusil. Combat entre les Français et les Arabes. Le général Dupuis est blessé à mort.

DUPUIS. Commandant, les troupes ont-elles pris les armes?

LE COMMANDANT. Nous sommes tous assiégés dans nos quartiers, et ce n'est qu'à travers mille périls et après avoir perdu la moitié de nos soldats que nous sommes parvenus jusqu'ici. Nous vous savions presque seul, mon général.

DUPUIS. Commandant, je vous remercie. J'ai défendu, tant que je l'ai pu, l'honneur du drapeau national... Camarades, je vous le confie, combattez pour lui, combattez pour moi, qui vais mourir; sauvez-nous tous deux de l'opprobre de tomber au pouvoir de ces brigands.

TOUS LES SOLDATS. Nous le jurons! vive la république!

LES TURCS. Allah! Allah!

DUPUIS. Quels nouveaux malheurs annoncent ces cris sauvages?

LE COMMANDANT. Les mamelucks viennent de pénétrer dans la ville. Camarades! ferme! à vos rangs.

DUPUIS. Mettez-moi devant l'ennemi. (*On entend le canon.*) C'est l'armée de Syrie! vive la France!

Il expire.

ENTRÉE DE L'ARMÉE DE SYRIE.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, BONAPARTE, JUNOT, EUGÈNE, ÉTAT-MAJOR.

BONAPARTE. Soldats, la trahison nous avait devancés, mais nous l'avons suivie aussi rapide que l'aigle. Les chefs et les fauteurs de la révolte seront punis.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, *Ulémas et Arabes conduits par des Soldats.*

BONAPARTE. Hommes pervers, vous m'aviez promis sur vos têtes, vous m'aviez juré sur le tombeau de Mahomet une fidélité inviolable, j'avais respecté votre religion, je vous avais laissé vos biens, vos dignités; répondez, ne suis-je pas aujourd'hui le maître de ce tout ce que je vous avais si généreusement accordé? (*Les Turcs se prosternent.*) Il vous reste encore une espérance de salut; allez

trouver vos frères égarés, faites-leur poser les armes, et je promets que les chefs seuls de la révolte seront punis. Songez que si dans cinq minutes je n'obtiens pas une soumission complète, la mort vous atteindra tous, allez...

(*Les ulémas se retirent.*

JUNOT. Mon général, les coquins vont se soumettre.

BONAPARTE. Je ne l'espère pas, la douceur et la clémence sont sans pouvoir sur de tels fanatiques. (*On entend la fusillade.*) Eugène, monte à Boulak, et que le canon du fort foudroie cette mosquée au premier signal.

Combat. Les mamelucks chargent les Français, et sont repoussés par les dragons. Bonaparte arrive à la tête des guides, les Turcs sont vaincus. Tableau.

Troisième Tableau.

—

Jugement de Moreau.

BONAPARTE, Premier Consul.
JUNOT, Général.
EUGÈNE BEAUHARNAIS, Colonel.
MOREAU, Général.
LE GRAND-JUGE.
UN SECRÉTAIRE.
UN HUISSIER.

Le théâtre représente le cabinet du Grand-Juge.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND-JUGE, UN HUISSIER.

LE GRAND-JUGE, *à l'Huissier*. Allez trouver le général Moreau, et dites-lui que je l'attends ici, dans mon cabinet..... songez, monsieur, que vous répondez de sa personne. (*Examinant des papiers.*) Ce procès est une affaire déplorable... Moreau sur le banc des criminels! le vainqueur de Hohenlinden accusé de trahison! et toutes ces sollicitations qui se croisent, tous ces vœux qui se combattent... Les amis du premier consul acharnés à la perte de Moreau; les royalistes et les démagogues empressés à le défendre... Bonaparte seul paraît neutre... que m'importe ce déchaînement de haines et de passions? grand-juge, premier organe de la loi, je serai impassible et froid comme elle... Voici l'accusé.

SCENE II.

LE GRAND-JUGE, MOREAU.

LE GRAND-JUGE. Asseyez-vous, général, j'ai cru devoir à votre nom, à votre gloire, à vos services, une instruction plus libre qu'on ne l'accorde à un accusé vulgaire. Une grave accusation pèse sur vous, veuillez me donner les moyens de la détruire.

MOREAU. Je pourrais répondre à mes ennemis comme ce consul romain : Citoyens! à cette époque je sauvai la patrie, venez avec moi au Capitole, et allons rendre grâces aux dieux.... Quelles sont les preuves de mes prétendus crimes?

LE GRAND-JUGE. Des émissaires du gouvernement assurent que vous avez envoyé votre aide de camp Lajolais auprès du prétendant réfugié en Angleterre.

MOREAU. Quand la police accuse, la justice doit absoudre.

LE GRAND-JUGE. Des personnes plus dignes de foi assurent que vous avez vu et reçu chez vous l'ex-général Pichegru, notoirement connu comme proscrit et conspirateur.

MOREAU. Dans nos discordes civiles, chacun a été à son tour au faîte et au bas de la roue. Dumouriez, Carnot, Barthélemy, Lafayette lui-même, ont commandé les armées, gouverné la France, puis se sont vus exilés et bannis; les sentimens d'un honnête homme ne peuvent être aussi variables que la politique. Je conviendrai donc que j'ai vu Pichegru, mais comme un ancien compagnon d'armes malheureux, et qui méritait ma pitié. Depuis quand est-ce un crime de voir et de secourir un proscrit?

LE GRAND-JUGE. C'est souvent une faute, et toujours une grande imprudence; il n'en faut pas davantage pour alarmer justement l'autorité.

MOREAU. L'autorité d'aujourd'hui pouvant être demain l'ennemie de l'autorité qui lui succède, comment puis-je éviter de blesser l'une ou l'autre?

LE GRAND-JUGE. Des chefs royalistes, je citerai Bouvet et Lozier, ont déposé de votre connivence avec Georges Cadoudal, Jules et Armand de Polignac, Rivière et autres.

MOREAU. Tous ces noms me sont inconnus; parlez-moi de Souvarow, de Mélas, de l'archiduc Charles, et je pourrai répondre.

LE GRAND-JUGE. Pouvez-vous préciser les diverses occupations qui ont employé votre temps les 4, 5, 6 pluviôse et jours suivans?

MOREAU. Ma vie intérieure est trop insignifiante pour que je garde le souvenir de ce que j'ai pu faire.

LE GRAND-JUGE. C'est malheureux : vous comprenez, général, que tout accusé se tirerait facilement d'embarras, si des réponses comme les vôtres étaient admises..... Toutefois, quelles que soient celles que vous puissiez faire entendre devant le tribunal, veuillez les signer.

MOREAU, *à part*. Cet homme est un vrai juge; je craignais de trouver ici un Jeffries ou un Laubardemont. Voyons, examinons ces papiers... Dans quel dédale me suis-je plongé! nulle issue pour en sortir! Ah! j'ai eu tort d'ouvrir mon ame à une jalousie si peu digne de moi : la gloire de Bonaparte ne détruisait pas la mienne!... Maudits soient mes amis et leurs imprudens conseils!

LE GRAND-JUGE. Eh bien! général.

MOREAU. Monsieur, voici mes réponses écrites et signées.

LE GRAND-JUGE. Avez-vous quelques demandes à faire?

MOREAU. Je demande mes juges.

LE SECRÉTAIRE, *entrant*. Le tribunal est assemblé.

LE GRAND-JUGE. Général, vos vœux sont comblés; puissiez-vous triompher de l'accusation qui pèse sur vous, comme vous l'avez fait des ennemis de la patrie!

Un officier de gendarmerie et l'huissier entrent. Moreau s'éloigne entre eux.

LE SECRÉTAIRE. Citoyen grand-juge, le général Junot et deux autres officiers demandent à vous voir.

LE GRAND-JUGE. Je ne puis les recevoir maintenant: après le jugement je suis tout à eux. (*A part.*) Cependant, s'ils avaient quelques communications à me faire dans l'intérêt de la justice... (*Haut.*) Donnez des ordres pour que ces généraux soient admis dans mon cabinet.

Il sort.

SCENE III.

L'HUISSIER, BONAPARTE, JUNOT, EUGÈNE.

JUNOT. Le cabinet du grand-juge?

L'HUISSIER. C'est ici, mon général.

JUNOT. Laissez-nous... Conçoit-on ce grand-juge? refuser de nous recevoir!

BONAPARTE. Il a fait son devoir.

JUNOT. Cependant, premier consul, ma visite et mon nom auraient dû lui faire soupçonner que je venais de votre part.

BONAPARTE. C'est précisément pour cela qu'il n'a pas voulu te recevoir. Au reste, je suis bien aise qu'il ait agi de la sorte. Bien certainement, je ne viens pas ici pour influencer les juges; mais cette affaire est assez importante pour que j'en suive avec intérêt tous les détails..... Personne ne sait que je suis ici?

JUNOT. Personne.

BONAPARTE. Eugène, rends-toi au tribunal; fais en sorte de ne pas être remarqué, et viens m'avertir de ce qui se passera.

Eugène sort.

SCENE IV.

BONAPARTE, JUNOT.

JUNOT. La circonstance est grave; les officiers et les généraux qui ont servi dans l'armée du Rhin sont mécontens du procès de leur général.

BONAPARTE. C'est assez naturel : l'armée d'Italie n'eût pas été flattée, je pense, de ma mise en accusation; moi, au moins, je n'ai jamais pactisé avec l'étranger.

JUNOT. Moreau est bien coupable.

BONAPARTE. C'est un homme faible, échauffé par son amour-propre; il voit mal, et se laisse gouverner par des intrigans.

JUNOT. Il est jaloux de vous.

BONAPARTE. C'est un hommage involontaire qu'il me rend.

JUNOT. Il se croit le premier général du monde.

BONAPARTE. Oh! le premier!

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, EUGÈNE.

EUGÈNE. Le tribunal est comble; je suis parvenu cependant à y faire entrer un officier des guides.

BONAPARTE. Moreau est-il devant ses juges?

EUGÈNE. Il venait de paraître.

BONAPARTE. Comment a-t-il été accueilli?

EUGÈNE. Le public s'est levé en sa présence, et les soldats lui ont présenté volontairement les armes.

JUNOT. C'est une trahison! un complot formé.

BONAPARTE. Eh! non, non, les soldats ont été justes à l'égard de Moreau : pour eux, c'est un général naguère victorieux; pour le public, c'est un illustre accusé; pour nous seuls, qui connaissons le fond des choses, c'est un coupable, et encore ne l'est-il que politiquement parlant.

JUNOT. Sa condamnation serait juste cependant; elle est nécessaire, pour vous surtout, premier consul.

BONAPARTE. Pour moi! s'il est condamné, je lui ferai grâce.

EUGÈNE. Je l'ai toujours pensé.

JUNOT. Grâce! quand sa mort peut vous délivrer...

BONAPARTE. Sa mort! fou que tu es, veux-tu que l'on dise que je l'ai fait condamner parce que je le craignais? Sa vie, au contraire, importe à ma gloire, mais la condamnation de ses actes, de ses principes, de son opposition serait utile à la France et à mon gouvernement. Sous ce point de vue, j'avoue que j'en ai besoin.

JUNOT. Cette politique est trop haute pour moi. Je ne vois qu'une chose, la France; tout ce qui n'est pas l'ennemi de l'étranger est son ennemi.

Un huissier entre, et remet une lettre à Eugène.

EUGÈNE. Moreau est jugé.

BONAPARTE. Quel est son arrêt?

EUGÈNE. Deux ans de prison.

BONAPARTE. Deux ans de prison! cette peine est trop légère ou trop forte; trop légère si Moreau est coupable de ce dont on l'accuse, trop forte si son crime n'est pas évident. Moreau méritait la mort ou l'acquittement.

EUGÈNE. Il existe cependant des degrés dans le mal. Je suis convaincu que Moreau ne pouvait avoir les mêmes idées que Georges, que les Polignac, ni même que Pichegru.

JUNOT. Bah! bah! tous ces gens-là sont du même bord.

BONAPARTE. Junot, cours trouver le grand-juge, et transmets-lui cet ordre.

JUNOT. Ah! premier consul, vous en revenez donc à mes idées?

Il sort.

SCENE VI.

EUGÈNE, BONAPARTE.

BONAPARTE. Eugène, tu vas te tenir prêt à monter à cheval à la tête des guides.

EUGÈNE. J'ose vous recommander la clémence.

BONAPARTE. Sois tranquille, tu sais que je ne suis sévère qu'à mon corps défendant.

EUGÈNE. Quelles sont mes instructions?

BONAPARTE. Attends-les. J'ignore encore si tu commanderas une escorte d'honneur ou une garde de sûreté.

EUGÈNE. La première de ces missions peut seule me convenir. Premier consul, songez que je suis votre fils adoptif.

BONAPARTE. Tu l'es aussi d'affection. Ne crains rien, te dis-je. Savary est-il en bas?

EUGÈNE. Je l'ai entrevu dans la cour.

BONAPARTE. Cela suffit. Va le rejoindre et attends mes ordres; je ne t'en donnerai jamais que tu ne puisses exécuter avec honneur.

Eugène sort.

SCENE VII.

BONAPARTE, *seul*.

Que va-t-il me dire? Son inimitié est évidente... Cependant ce n'est point un méchant homme; le renfermer est une chose indigne, le laisser libre sans être assuré de sa foi serait une imprudence... Que faire?...

SCENE VIII.

BONAPARTE, MOREAU.

MOREAU. Que me veut-on? (*Apercevant Bonaparte.*) Bonaparte!

BONAPARTE. Ma présence vous surprend, général?

MOREAU. Il est vrai. Cependant j'aurais dû m'attendre à vous rencontrer ici; vous venez sans doute jouir de votre triomphe et de mon malheur?

BONAPARTE. Vous me jugez mal. Vous m'avez toujours mal jugé.

MOREAU. En effet, ma présence en ces lieux le prouve.

BONAPARTE. C'est vous qui vous êtes fait mon ennemi; en mille occasions je suis allé au-devant de vous. Je le pouvais, ma gloire n'avait rien à envier à la vôtre. Je vous ai associé au 18 brumaire, je vous ai donné le commandement de l'armée d'Allemagne; je vous aurais nommé avec joie mon beau-frère. Comment avez-vous répondu à ces nobles avances? Je vous ai toujours trouvé en opposition ou à l'écart, vous avez cherché à ridiculiser mes plus sages mesures, mes plus nobles institutions... La Légion-d'Honneur a été l'objet de vos sarcasmes, et cependant, général, vous devez comprendre ce que je puis faire avec la Légion-d'Honneur?

MOREAU. Nouveau Mahomet, vous voulez faire des séides.

BONAPARTE. Je veux distinguer tous les braves et les habiles; je veux, en un mot, faire une aristocratie de courage et de talens. Vous pouviez y occuper une des premières places, ce n'est pas moi qui vous ai rejeté.

MOREAU. Le rôle que vous me destiniez n'était pas digne de moi. Premier consul, bien qu'inhabile aux intrigues, je connais assez les hommes pour les deviner à leurs actes. Vous m'avez associé au 18 brumaire, mais pour m'y faire perdre de ma popularité et de mon influence. Dans cette fatale journée, je ne me suis montré que comme un satellite qui tournait autour de l'astre principal. Je commis une grande faute alors, ma place était près des conseils que je devais protéger; mais l'histoire, je l'espère, me pardonnera cette erreur. J'étais plus accoutumé à commander à des soldats qu'à comploter avec des intrigans.

BONAPARTE. Depuis, vous avez pris quelques leçons.

MOREAU. C'est vous qui m'y avez forcé... Pourquoi avez-vous désiré me voir? Si ce n'est pas pour triompher de mon infortune, c'est encore moins, j'ose le croire, pour tenter de m'acheter. Ce n'est donc que pour deviner mes vues, mes projets, mes sentimens? Eh bien, vous me connaîtrez tout entier. Je ne suis point ici devant un tribunal, je parle à un homme sans doute plus heureux que moi, peut-être plus délié politique, mais à qui je ne le cède en rien comme soldat et comme général.

Bonaparte, il y a long-temps que je t'ai deviné; tu aspires au pouvoir suprême, tu y touches, et, à moins d'un assassinat, tu dois y parvenir. Mais tous ces généraux, tous ces ambitieux qui t'adorent, sont des gens nouveaux qui attendent des honneurs et des richesses. Ils ont été des moyens pour toi, tu n'en es qu'un pour eux; une fois tous parvenus au but de leurs vœux, vous cesserez de marcher ensemble.

Moi seul, j'ai refusé ta faveur et ton alliance; j'ai été ton ennemi; je t'ai fait la guerre, maladroitement sans doute, et d'une manière peu digne de moi; mais j'avais compris que Bonaparte et Moreau ne pouvaient suivre la même route. J'ai désiré ta ruine, je la désire encore. Tu me tiens en ta puissance, venge-toi, assure ton avenir; car tant que je vivrai, je suis à craindre; les fautes que j'ai faites me serviront de leçons, et tu pourrais un jour te repentir cruellement de m'avoir laissé vivre.

BONAPARTE. Je me repentirais bien davantage de commettre un crime en t'ôtant la vie. La loi a respecté ta tête, je respecterai la loi... Nous nous sommes assez vus; j'ai tenté encore une fois de changer ta destinée, elle est plus forte que ma volonté... Soyons donc ennemis, mais pour qu'il continue d'être le mien avec honneur, le héros de Hohenlinden ne peut subir la honte d'une prison; va, pars, tes biens te seront conservés, ta famille et tes amis peuvent te suivre, tu es libre.

MOREAU. Tu as tort, Bonaparte, l'Europe est pleine de tes ennemis; j'irai en Angleterre, en Allemagne, en Russie, j'irai partout enfin où l'on s'armera contre toi.

BONAPARTE. Que m'importe!..... soulève l'Europe, soulève le monde entier, je vous

draverai tous en m'appuyant sur la France... Tu es libre, te dis-je...

Il lui fait signe de sortir.

MOREAU. Au revoir, Bonaparte.

Il s'éloigne fièrement.

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

Quatrième Tableau.

—

Le camp de Boulogne.

NAPOLÉON.
JUNOT, Général.
EUGÈNE BEAUHARNAIS.
LE CHANCELIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR.
MISCOT.
LE TAMBOUR-MAJOR.
UN TAMBOUR.
MARÉCHAUX, GÉNÉRAUX, OFFICIERS, SOLDATS, SAVANS ET ARTISTES.

Le théâtre représente le camp de Boulogne. Sur le devant, la tente de l'Empereur. Au fond la mer et la flotille.

SCENE PREMIERE.

JUNOT, EUGÈNE, MARÉCHAUX, OFFICIERS, SÉNATEURS, SAVANS ET ARTISTES *désignés pour recevoir la décoration de la Légion-d'Honneur.*

JUNOT. Messieurs, l'Empereur va bientôt arriver au camp: tout est prêt pour la cérémonie, les aigles et l'étoile de la Légion-d'Honneur vont être distribués devant l'élite de la nation et de l'armée. C'est un beau jour pour nous.

EUGÈNE. Et ce beau jour aura plus d'un lendemain! l'honneur et le mérite ne meurent point en France, et il y aura toujours à récompenser.

JUNOT. Le chancelier de la Légion-d'Honneur attend les grands dignitaires de l'ordre; si vous le permettez, messieurs, je vais vous montrer le chemin.

Les grands dignitaires s'éloignent, les artistes et les savans causent entre eux dans le fond.

UN TAMBOUR. Dites donc, major, tous ces pékins-là ont donc obtenu aussi des armes d'honneur?

LE TAMBOUR-MAJOR. Et de fiers!

LE TAMBOUR. Je ne les croyais pas si braves; cependant en Égypte, pour dire la vérité, j'en ai vu quelques-uns qui faisaient joliment le coup de sabre.

LE TAMBOUR-MAJOR. Bah! ils ont bien fait autre chose!

LE TAMBOUR. Vraiment!

LE TAMBOUR-MAJOR. Tiens! celui qui est là-bas, eh bien! c'est le sénateur Monge.

LE TAMBOUR. Ah! oui, un savant qui sait tout.

LE TAMBOUR-MAJOR. Cet autre qui regarde la mer et le ciel en faisant de si grands gestes, c'est David.

LE TAMBOUR. Connu! nom d'une pipe! c'est un gaillard qui fait de iolis portraits.

LE TAMBOUR-MAJOR. Dites donc, vous autres, vous voyez que nous allons nous trouver en assez bonne compagnie, des maréchaux, des sénateurs, des peintres, des savans... enfin tous hommes chiqués, tous lapins finis, chacun dans son genre.

LE TAMBOUR. Oui, oui, ce sera assez divertissant de se voir membre de la Légion-d'Honneur... avec ça qu'il y aura 250 fr. de rente, ce qui ne gâte rien.

LE TAMBOUR-MAJOR. A quoi diable penses-tu ?...

LE TAMBOUR. Dam! je pense à tout.

Les tambours battent au champ.

LE TAMBOUR-MAJOR. Voilà l'Empereur! Mes amis, à nos postes!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, NAPOLÉON, ÉTAT-MAJOR BRILLANT.

NAPOLÉON. Soldats! c'est aujourd'hui la fête des braves, la fête de l'honneur, vous y êtes tous invités.

MISCOT. Oui, mais il n'y en a pas mal qui ne tâteront guère de la cuisine.

NAPOLÉON. C'est ta faute, ou plutôt celle de ta fortune : car tu es un brave, toi, je te reconnais pour un homme d'Égypte... Comment se fait-il que tu n'aies pas obtenu une arme d'honneur?

MISCOT. Ah! dam! la fabrique allait peu de mon temps, et puis, comme vient de le dire votre Majesté, ce coquin de sort m'a toujours été contraire.

NAPOLÉON. Sois tranquille, le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme.

MISCOT. Oh! je l'espère bien ; d'ailleurs, j'ai encore plus d'une campagne dans le ventre.

NAPOLÉON. Et moi, plus d'une croix à donner. Va, tout s'arrangera, nous sommes gens de revue.

MISCOT. Et de parole, sire.

Musique militaire ; les officiers portant des aigles montent sur l'estrade. Le chancelier de la Légion-d'Honneur s'y place, tenant en main le casque de Bayard ; l'Empereur s'asseid sur son trône.

LE CHANCELIER. Au nom de l'Empereur Napoléon, je proclame membres de la Légion-d'Honneur les généraux, officiers, soldats et citoyens dont je vais appeler les noms. Voici le serment que les légionaires doivent répéter après moi... Je jure fidélité aux lois de l'empire, à la patrie à l'honneur. Masséna, maréchal d'empire.

NAPOLÉON. Vainqueur de Zurich et de Rivoli, enfant chéri de la victoire, recevez le grand aigle que vous avez si bien conquis.

LE CHANCELIER. Michel Ney, maréchal d'empire.

NAPOLÉON. Je suis certain que l'ennemi verra de bien près la devise de la légion.

LE CHANCELIER. David, peintre!

NAPOLÉON. C'est à l'Italie, la reine des arts, à nous envier maintenant. (*Un voltigeur sort des rangs et vient s'agenouiller sur l'estrade.*) Quel est ton nom?

LE SOLDAT. Édouard Marcel.

LE CHANCELIER. Il n'est pas sur la liste.

NAPOLÉON. Que veux-tu?

LE SOLDAT. Je veux la croix. On dit qu'on la donne à tout le monde.

NAPOLÉON. Moi, je ne la donne qu'à ceux qui l'ont méritée. L'as-tu gagnée, toi?

LE SOLDAT. Non, sire, mais je la gagnerai.

NAPOLÉON. Je t'en fais l'avance. Songe que Masséna a commencé comme toi.

LE CHANCELIER. Lannes, maréchal d'empire!

NAPOLÉON. Les soldats t'ont surnommé le Roland de l'armée, sois toujours digne d'un si beau nom.

LE CHANCELIER. Eugène Beauharnais, colonel des guides!

NAPOLÉON. Celui que j'ai nommé mon fils sera toujours, j'en suis certain, également fidèle à la France et à l'honneur. (*Au chancelier.*) Au nom de tous ces braves, ajoutez celui d'un vieux soldat... Chancelier, appelez Pierre Miscot, grenadier de la garde impériale.

LE CHANCELIER. Pierre Miscot, grenadier.

MISCOT. Présent.

NAPOLÉON. Approche... mets-toi à genoux. (*Il lui donne la croix.*) Tu vois que j'ai de la mémoire. Tu serviras d'exemple aux jeunes conscrits.

MISCOT. Et je vous promets, sire, d'en faire tuer plus d'un.

On entend le canon.

NAPOLÉON. L'Angleterre nous appelle! soldats, l'entendez-vous?

TOUS. En avant!

NAPOLÉON. Faites avancer les porte-aigles. (*Les officiers qui doivent porter les aigles s'approchent; l'Empereur les leur remet.*) Soldats! vous venez de recevoir vos aigles, songez à les illustrer!

TOUS. Nous le jurons.

Un aide de camp arrive et remet des dépêches à l'Empereur.

NAPOLÉON. Soldats! l'or de l'Angleterre a triomphé encore une fois; l'Autriche vient de courir aux armes, et a envahi la Bavière. Les Russes s'avancent à marches forcées; courons à eux, il faut que cette campagne se termine par un coup de tonnerre, et que la grande nation, libre d'entraves et de soins, puisse enfin glorieusement parcourir les nobles destinées qui lui sont réservées.

TOUS. En Allemagne!

Les officiers qui ont reçu les aigles les agitent, tous les regards se portent vers l'Angleterre. Tableau.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Premier Tableau. — Banquet de la Garde impériale aux Champs-Élysées.

PERSONNAGES.

NAPOLÉON.
JUNOT, Général.
MISCOT.
RAPP, Général.
UN TAMBOUR-MAJOR.
UN TAMBOUR.
DEUX DAMES DES HALLES.
ÉTAT-MAJOR, GARDE IMPÉRIALE, DAMES DES HALLES.

Le théâtre représente les Champs-Elysées; la Garde impériale est assise autour de tables couvertes de bouteilles et de mets.

SCENE PREMIERE.

JUNOT, RAPP, GÉNÉRAUX ET GRENADIERS DE LA GARDE IMPÉRIALE.

JUNOT. Allons, mes amis, une chanson!

MISCOT. Volontiers, mon général; en voilà une nouvelle, et dont l'auteur fait quelque bruit dans le monde.

LE TAMBOUR-MAJOR. Ce Miscot est-il femme!...

JUNOT. C'est de Désaugiers, sans doute?

LE TAMBOUR. Mon général, c'est d'un plus bel homme.

LE TAMBOUR-MAJOR. Silence, rafla!

JUNOT. Voyons si les beaux hommes ont de l'esprit.

LE TAMBOUR-MAJOR. Ils ont tout.

MISCOT, *chantant.*

Napoléon est Empereur, etc.

LE TAMBOUR-MAJOR. A toi, rafla, le deuxième couplet; mon général, il est un peu chiqué celui-là, je m'en flatte.

LE TAMBOUR, *chantant.*

V'la-t-il pas c't empereur autrichien, etc.

RAPP. C'est ça, morbleu! des chansons à l'honneur de Napoléon; d'abord, c'est dans l'ordre; mais ensuite il en faut de drôles: l'Empereur veut qu'on chante, qu'on boive.

MISCOT, *buvant.* J'obéis à l'empereur.

RAPP. Boire, c'est très-bien; mais ce n'est pas assez; il faut rire, s'égayer; je déclare que le premier qui n'aura pas l'air de s'amuser en sera pour trois mois de cachot.

JUNOT. Mon cher général, voilà une menace capable de rendre tristes comme des bonnets de nuit les plus gais de nos grognards.

RAPP. Comment diable! avec du champagne à discrétion?

MISCOT. Quelque chose de rare que du

champagne ; quand on a bu du johannisberg et du tokay.

LE TAMBOUR. Et dans la timbale d'or de François, rien que ça !

JUNOT. Laissez-moi faire ; et je réponds de les mettre en gaieté avant qu'il soit peu.

RAPP. A la bonne heure, mais il faut qu'on s'amuse ; l'Empereur me l'a ordonné positivement.

JUNOT, *à un officier*. Faites approcher les dames de la halle : les grenadiers les invitent à prendre place.

LES GRENADIERS. Bravo ! bravo ! place ! place !

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LES DAMES DES HALLES.

JUNOT. Venez, mesdames, venez, j'espère que vous n'avez pas peur de la gloire ?

PREMIÈRE DAME. Peur ! non, mon petit, nous connaissons c'te gloire-là.

DEUXIÈME DAME. Oui-dà !

LE TAMBOUR-MAJOR. Et depuis long-temps ?...

DEUXIÈME DAME. Méchant rantanplan !

MISCOT. Par ici, ma princesse...

PREMIÈRE DAME. Il n'y a pas de presse, mon ancien ; t'as trop de chevrons.

RAPP. Ah ! voilà une bonne farceuse.

PREMIÈRE DAME. Doucement, l'Allemand.

RAPP. Hé ! la commère, apprenez que je suis Français, et bon Français, morbleu ! de père en fils.

PREMIÈRE DAME. Oui, bouffi... Va, je te connais ; j'sais que t'es un pays pour le cœur et le bras, mais pour la langue, en retard, mon canard.

Les soldats rient aux éclats.

RAPP. Le premier que j'entends rire...

DEUXIÈME DAME. Tu le fais rire.

La gaieté des soldats redouble.

RAPP. Morbleu !

JUNOT. L'Empereur a ordonné positivement qu'ons 'amuse.

RAPP. C'est vrai. Eh bien ! qu'ils s'amusent donc.

Il s'éloigne.

DEUXIÈME DAME. Adieu, l'ourson !

PREMIÈRE DAME, *à Junot*. Eh bien ! gouverneur de mon cœur, est-ce qu'on ne pourra pas lui parler à ton Empereur ?

JUNOT. Très-facilement, au contraire Sa Majesté va se rendre ici.

PREMIÈRE DAME. Entendez-vous, les commères ? préparez vos becs.

MISCOT. Il ne faudrait pas trop casser les vitres.

DEUXIÈME DAME. Quelle huître ! nous dirons ce qu'il faudra dire.

PREMIÈRE DAME. Sans doute ; nous savons vivre. Dites donc, mes mignonnes, il me semble qu'un verre ou deux de champagne ne ferait pas de mal pour nous délier la parole ?

LES GRENADIERS. C'est çà... Buvons, buvons !

MISCOT, *trinquant*. Sans rancune, méchante.

PREMIÈRE DAME. (*Elle boit.*) Ma foi, c'est du vrai.

JUNOT. Pour que la gaieté soit parfaite, je n'ai plus qu'à m'en aller.

Il se retire.

PREMIÈRE DAME. Je veux payer mon écot : allons, une chanson.

Elle chante.

AIR NOUVEAU.

Fi de la bataille !
Fi de la mitraille !
Tous ces bons guerriers
Ne nous r'vien't jamais tout entiers.
C'est à Cythère
Que les combats
Ont des appas.
Mais, pour nous plaire,
Je vous le dis tout net...
Faut être au complet.

MISCOT. Mais nous y sommes au complet.... présent à l'appel ; c'est égal, quoique vous ayez voulu nous égratigner, petite mère, c'est à ravir.

PREMIÈRE DAME. Tu me fais rougir... à vous autres, maintenant.

MISCOT. J'obéis à la beauté comme à l'Empereur. Écoutez ça, camarades ; c'est pour l'honneur du corps.

Même air.

Nous aimons nos aises,
Au diable les fadaises !
Nous n'en voulons plus,
C'est autant de boulets perdus.
Les citadelles,
Pour des soldats,
Qui n' boud'nt pas,
Sont comm' les belles ;
J' vous l' dis haut,
Tout ça se prend d'assaut.

PREMIÈRE DAME. Tiens ! l'ancien, pas si serin !

RAPP, *revenant*. Ah ! ah ! vous chantez donc maintenant ! tout-à-l'heure cependant, quand j'ai commandé une chanson...

PREMIÈRE DAME. Tais-toi donc. Commande la manœuvre, à la bonne heure ; mais apprend que la gaieté vient comme elle peut et quand elle veut.

JUNOT, *qui s'est rapproché*. C'est parler en sage.

PREMIÈRE DAME. Comme une image.

On entend les cris de vive l'Empereur

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, NAPOLÉON, ÉTAT-MAJOR.

TOUS. Vive l'Empereur !

NAPOLÉON. Mes enfans, ne vous dérangez pas ; je viens ici pour partager vos plaisirs, et non pour les troubler... Ah ! il me paraît que vous avez de la société ?

MISCOT. Et de l'aimable, mon Empereur ! les dames de la halle.

NAPOLÉON. C'est fort bien, ce sont de bonnes commères.

PREMIÈRE DAME. Et qui n'aiment guère la guerre.

NAPOLÉON. J'entends; vous ne la voulez faire qu'à vos maris?

PREMIÈRE DAME. Oui, mon fils... mais faut en avoir; et les hommes commencent à être rares.

NAPOLÉON. Rares, regardez autour de vous, la bonne : il me semble qu'il y a de quoi faire un choix.

PREMIÈRE DAME. Ah! mon roi! des soldats comme les tiens font de tristes maris, des maris toujours absens, et qui aiment mieux leur Empereur que leurs femmes.

NAPOLÉON. Bah! bah! pourvu qu'un homme reste deux mois par an auprès de sa femme, cela suffit pour la paix du ménage et la prospérité de l'état.

PREMIÈRE DAME. Ah! mon petit chat! nous sommes plus friandes... Sois gentil; fais la paix, et laisse-nous nos hommes à jamais...

RAPP. Retirez-vous, insolente, ou morbleu!...

PREMIÈRE DAME. Tiens! monsieur Barbe-Bleue!

NAPOLÉON. Laissez-la parler; bien que mes ennemis publient le contraire, j'aime la vérité, surtout quand elle me vient du peuple... Donnez-moi un verre?... Au peuple français, à l'armée, à la garde impériale!

Il boit.

TOUS, *le verre en main*. A l'Empereur!

Napoléon se retire; les soldats montent sur les tables et les bancs, en continuant les acclamations.

FIN DU PREMIER TABLEAU.

Deuxième Tableau.

—

Le Congrès des Rois.

NAPOLÉON.
EUGÈNE BEAUHARNAIS.
JUNOT.
LE GRAND-DUC CONSTANTIN.
MISCOT, Grenadier.
L'HUISSIER.
LA REINE DE PRUSSE.
LE ROI DE BAVIÈRE.
LE ROI DE WURTEMBERG.
LE ROI DE NAPLES.
LE GRAND-DUC DE SAXE-WEIMAR.
LE GRAND-DUC DE BADE.
L'ÉLECTEUR DE SAXE.

Le théâtre représente un salon du roi de Saxe à Erfurth.

SCENE PREMIERE.

LA REINE DE PRUSSE.

LA REINE. Mesdames, je suis ici incognito. Ne l'oubliez pas, je vous prie. (*Seule.*) La Prusse a tout à craindre si le roi arrive à Erfurth avant que j'aie pu voir Napoléon; sa franchise et sa bonne foi compromettraient nos intérêts. Il a cru devoir faire la guerre; il a cru avoir des torts à venger; il le dira, et Dieu sait ce qu'il peut en coûter, même à un roi, pour oser dire la vérité à un vainqueur. Si du moins le grand-duc avait agi auprès de Napoléon...

SCENE II.

LA REINE, LE GRAND-DUC.

LE GRAND-DUC. Vous ici, madame? Je vous avais cependant priée...

LA REINE. Je n'ai pu modérer mon impatience. Eh bien?

LE GRAND-DUC. Tout semble nous servir; soit amitié, soit politique; Napoléon paraît recevoir favorablement nos insinuations. Je lui ai parlé du désir qu'aurait eu l'empereur Alexandre de nouer d'une manière indissoluble les liens d'une alliance durable. Il m'a aussitôt interrogé sur ma sœur, sur le caractère de l'impératrice douairière.

LA REINE, *vivement*. Et que lui avez-vous répondu?

LE GRAND-DUC. Que ma mère, de qui la jeune princesse dépend, avait encore certaines préventions contre la France.

LA REINE. Il a dû comprendre que c'était contre lui.

LE GRAND-DUC. Sans nul doute! cela nous donnera le temps de la réflexion.

LA REINE. L'empereur Alexandre consentirait-il à un tel mariage?

LE GRAND-DUC. Peut-être.

LA REINE. Prenez garde, prince, ne vous jouez pas à cet homme; il est effrayant de gloire et de puissance.

LE GRAND-DUC. J'en conviens; mais j'espère prouver au conquérant, au héros, à l'aventurier, que, s'il nous a donné des leçons de guerre, il peut en recevoir de politique de ces Russes ignorans et barbares, qu'il dépréciait si bien dans son *Moniteur*.

LA REINE. Que dit-il de la Prusse?

LE GRAND-DUC. Il est toujours furieux contre vous; mais j'espère beaucoup de l'influence de mon frère et de la mienne. Les expressions de sa colère sont toujours les mêmes, mais le ton est déjà changé.

LA REINE. Le moment de me présenter à lui est arrivé.

LE GRAND-DUC. Je réclame auprès de Votre Majesté l'honneur de lui donner la main; mais avant je désire que mon frère vous fasse part des dernières lumières qu'il aura pu recueillir. Venez, madame, les salons se remplissent déjà de monde... retirons-nous par cette galerie.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

MISCOT, L'HUISSIER.

L'HUISSIER. Mon ami, je vous dis qu'on n'entre pas.

MISCOT. Tu vois bien que si, puisque me voilà.

L'HUISSIER. N'avez-vous pas vu tous ces rois, ces princes, ces illustres personnages qui attendent le lever de l'Empereur? A coup sûr, vous n'avez pas la prétention de passer avant eux ?

MISCOT. Pourquoi pas? Je les ai souvent affrontés ou devancés sur le champ de bataille.

L'HUISSIER. Belle raison! allons, il faut vous retirer, ou je vais appeler.

MISCOT. Laisse-moi tranquille, ou mille tonnerres!

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, JUNOT.

JUNOT. Eh bien! qu'est-ce, mon vieux? tu violes la consigne?

MISCOT. Pardon, excuse, mon général, mais il faut absolument que je parle à l'Empereur.

JUNOT. Tu lui parleras à la parade.

MISCOT. Non, c'est du secret, et les camarades ne doivent pas entendre...

JUNOT. En ce cas, tiens-toi dans cette galerie, et, si je puis trouver le moment favorable, je t'appellerai.

MISCOT, *à l'huissier*. Hein! tu vois.

NAPOLÉON, *de son cabinet*. Junot! Junot!

JUNOT, *à Miscot*. Retire-toi, allons, vite.

MISCOT. N'oubliez pas, mon général, que c'est diablement pressé.

JUNOT. Sois tranquille.

Miscot se retire.

SCENE V.

NAPOLÉON, JUNOT.

NAPOLÉON. Junot !... Ah! vous voilà, général; je vous ai déjà demandé deux fois.

JUNOT. Mille pardons, sire, mais je n'ai pu arriver plus tôt; je me suis vu retenu dans les cours du palais et dans les appartemens par un embarras de rois... C'est encore là un des inconvéniens de votre gloire.

NAPOLÉON. L'estafette de Paris est-elle arrivée?

JUNOT. Oui, sire, voici les dépêches... Sa Majesté le roi de Prusse est attendu ici d'un moment à l'autre.

NAPOLÉON. Tant mieux, je traiterai plus à mon aise avec ce prince et ses ministres qu'avec la belle protégée de mon frère de Russie.

JUNOT. Il y a là une douzaine de têtes couronnées qui attendent le lever de Votre Majesté.

NAPOLÉON. Je suis prêt à les recevoir.

JUNOT. A propos, j'oubliais... un vieux grenadier de votre garde est ici près; il dit qu'il faut abolument qu'il vous parle... lui dirai-je de revenir?

NAPOLÉON. Non, non, qu'il vienne.

JUNOT. Les rois attendront donc...

NAPOLÉON. Mes soldats sont mes premiers amis, mais qu'il se hâte.

CENE VI.

LES PRÉCÉDENS, MISCOT.

NAPOLÉON. Ah! ah! c'est toi. Que me veux-tu?

MISCOT. Sire, il m'est arrivé un grand malheur.

NAPOLÉON. Quelque passe-droit, quelque punition trop sévère.

MISCOT. Ce n'est pas cela.

NAPOLÉON. Vieux fou! je parie que tu veux te marier à quelque jolie Saxonne?

MISCOT. Dieu m'en garde, sire, je n'épouserai jamais que l'aigle du régiment.

NAPOLÉON. A la bonne heure! mais voyons, explique-toi, va vite et franchement.

MISCOT.. Eh bien, donc, sire, j'ai une brave femme de mère qui était heureuse, grâce à la haute-paie que lui faisaient ses quatre enfans, dont deux dans la garde et deux dans les cuirassiers.... mais sa chaumière vient d'être brûlée, bestiaux, fourrages, meubles, tout a été consumé; il ne lui reste plus que soixante-dix-huit ans et des larmes... c'est pas assez.

NAPOLÉON. La mère d'un de mes braves doit compter sur moi... Junot, prends son nom, afin que le ministre de l'intérieur vienne promptement à son secours... Es-tu content?

MISCOT. Non.

NAPOLÉON. Comment?

MISCOT. C'est pas des recommandations qu'il me faut; c'est de l'argent, et de l'argent comptant.

NAPOLÉON. Je comprends, tu viens me demander un ordre pour en toucher tout de suite.

MISCOT. Ce n'est pas encore ça..... je ne veux pas de bon.

NAPOLÉON. Tu es bien difficile.

MISCOT. Ce n'est pas que je trouve votre signature mauvaise, mais le temps que les commis aient enregistré, timbré, paraphé, il n'y aura plus de vieille mère pour Miscot... Vous donnez vite, vous; eux, ils paient lentement.

NAPOLÉON. Il a raison... enfin, tu voudrais...

MISCOT. Moi, je n'y vais pas par quatre chemins, je viens vous emprunter de l'argent, de la main à la main, comme ça se fait entre gens qui se connaissent depuis long-temps... Je crois bien que mon colonel m'aurait rendu ce service-là, mais vous êtes plus riche que lui, et j'ai pensé que ça vous gênerait moins.

NAPOLÉON. Tu as bien fait de me donner la préférence, je crois que je puis arranger ton affaire sans compromettre le trésor de l'état. Combien te faudrait-il?

MISCOT. Une cinquantaine de napoléons, sans vous offenser, mon Empereur.

NAPOLÉON. Je veux t'en donner cent.

MISCOT. Donner, dites-vous? non pas, s'il vous plaît. Si à la parade vous m'aviez dit : Miscot, tu t'es bien battu, tu vas aller en sémestre, voilà quelques napoléons pour dan-

ser à la barrière, bien; mais je viens ici vous demander à emprunter, et voilà tout... Je ne veux pas qu'il vous reste l'idée que j'aie voulu vous surprendre... Vous avez votre paye et j'ai la mienne... Tenez, mon Empereur, voilà mon livret, j'ai six mois d'arriéré de ma croix et de ma solde, le quartier-maître vous rendra votre argent.

NAPOLÉON. Garde ton livret, mon vieux, entre deux soldats comme nous la parole suffit; je vais te donner ton argent.

MISCOT. Je puis me flatter qu'il ne sera pas mal placé, je vous paierai les intérêts à la première bataille.

NAPOLÉON, *se fouillant.* Allons! je n'ai pas d'argent, c'est la centième fois que cela m'arrive.

MISCOT. Il paraît, sire, que les jaunets manquent à l'appel?

NAPOLÉON. Je l'ai déjà dit à M. de Bausset, je veux qu'on mette toujours de l'or dans mes poches : ils ont tous de l'argent, excepté moi... Comment! un vieux soldat, un ami se présente à moi, et je ne puis le secourir sans mettre tout le monde dans la confidence de ses peines..... (*A Junot.*) Voyons, général, êtes-vous plus riche que moi?

JUNOT. Sire, par hasard je suis en fonds, voilà ma bourse.

NAPOLÉON. Grand merci, général. (*La donnant à Miscot.*) Tiens! prends, et cours vite écrire à ta mère pour la consoler.

MISCOT. Sire, je lui dirai que cela vient de vous.

NAPOLÉON. Bien, mon ami.

MISCOT. Quant à moi, sire, je penserai à votre bonté depuis le matin jusqu'au soir, afin qu'il n'y ait pas un moment de la journée où je ne sois prêt à donner ma vie pour un si brave Empereur... (*Revenant.*) A propos, sire, vous savez que la somme sera déposée chez le quartier-maître?

NAPOLÉON. Tu me rendras cela, quand tu seras colonel.

MISCOT. Alors, mon Empereur, pour avancer l'époque du paiement, je vais prier mon capitaine de commencer par me faire caporal.

Il sort.

NAPOLÉON. Voilà des cœurs! ah! rien de ce que je ferai pour eux ne sera perdu.

JUNOT. Sire, les rois attendent toujours.

NAPOLÉON. Fais entrer!

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, ROIS *et* PRINCES.

L'HUISSIER, *annonçant.* Sa Majesté le roi de Bavière, Sa Majesté le roi de Wurtemberg, Son Altesse Impériale le vice-roi d'Italie, Sa Majesté le roi de Naples.

NAPOLÉON. Mon frère de Bavière, vous devez être content de moi?

LE ROI DE BAVIÈRE. Sire, il faudrait être ingrat, croyez que je n'oublierai jamais vos bienfaits. Deux fois vos armes victorieuses ont sauvé mes états héréditaires. Et vous venez d'ajouter le Tyrol à mes possessions.

NAPOLÉON. C'est une belle et bonne province, mon amitié ne s'arrêtera pas là; votre maison a toujours été une bonne alliée de la France, qu'elle lui demeure fidèle, et le rang de la Prusse peut lui appartenir un jour..... J'aime à croire aussi que mon frère de Wurtemberg est satisfait..... (*A Joseph.*) Et vous, mon frère Joseph, êtes-vous content de vos nouveaux sujets? je vous ai déjà donné Naples, j'espère bientôt y joindre la Sicile. (*A Eugène.*) Qu'avez-vous, prince? la fortune du roi de Naples excite-t-elle votre ambition? vous connaissez mes vues pour vous en Allemagne.

EUGÈNE. Sire, les grandeurs dont Votre Majesté m'a comblé ont dépassé mes espérances.

NAPOLÉON. Eh bien! qui vous inquiète? parlez, mon fils.

EUGÈNE. Je puis perdre ce titre.

NAPOLÉON. Avez-vous cessé d'en être digne?

EUGÈNE. J'ose croire que non. Cependant des bruits sourds me font craindre que ma mère.....

NAPOLÉON. Eugène, quelque sacrifice que le salut de mon empire impose à mes sentimens, Joséphine sera toujours l'amie de mon choix, et toi, tu ne cesseras point d'être mon ami, mon fils.

L'HUISSIER. Le grand duc de Saxe-Weimar, Son Altesse le grand-duc de Bade, Son Altesse Royale l'électeur de Saxe, Son Altesse le prince de Lichtenstein, ambassadeur d'Autriche.

NAPOLÉON. Mon hôte, je remercie Votre Altesse de sa noble hospitalité.

L'ÉLECTEUR DE SAXE. Sire, Votre Majesté peut commander en ces lieux, j'ai déjà donné des ordres pour que mes troupes cèdent à la garde impériale l'honneur de veiller sur vous.

NAPOLÉON. Mon frère, je me crois parfaitement en sûreté chez vous. Dans le palais de l'électeur de Saxe, d'un prince honnête homme, la garde ordinaire du souverain est ce qui convient davantage à un ami; vos gardes saxonnes sont d'ailleurs un superbe corps.

LE GRAND-DUC DE SAXE-WEIMAR. Sire, j'ai une grâce à demander à Votre Majesté.

NAPOLÉON. Votre Altesse n'a qu'à parler.

LE GRAND-DUC. Mon neveu, le prince de Léopold de Saxe-Cobourg demande à servir près de vous comme aide de camp.

NAPOLÉON. Ce désir est flatteur pour moi. Le prince a-t-il fait la guerre?

LE GRAND-DUC. Oui, sire, mais il oubliera bien vite ce qu'il en a appris, pour ne se souvenir que des leçons d'un aussi grand maître.

NAPOLÉON. Mon frère l'électeur de Saxe, l'Autriche et la Russie, viennent de m'envoyer leurs ratifications; je suis heureux de vous saluer le premier du titre de roi et de grand-duc de Varsovie; vous me serez, j'en suis certain, un allié fidèle.

LE ROI DE SAXE. Mon frère, lié par les

traités avec la Prusse et la Russie, j'ai été le dernier prince allemand admis à l'alliance de Votre Majesté. Si la fortune vous devenait un jour contraire, je serais également le dernier à vous abandonner.

L'HUISSIER. Sa Majesté la reine de Prusse! Son Altesse le grand-duc Constantin!

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LA REINE DE PRUSSE, LE GRAND-DUC.

NAPOLÉON. Ah, madame, cette visite est une faveur, le grand-duc Constantin m'est témoin que je voulais hier prévenir Votre Majesté.

LA REINE. Votre Majesté avant fixé la plus inconstante divinité, ne doit point s'étonner si nous autres, simples mortelles, nous ne nous montrons pas moins prévenantes que la fortune.

NAPOLÉON. Ah! madame! que dites-vous? votre illustre prédécesseur soutenait que la fortune était toujours du côté des gros bataillons.

LA REINE. Cette fois elle a été du côté des talens et du génie...

NAPOLÉON. Vous me rendez confus...

LA REINE. Nous avons appris à vous admirer; à la vérité, il nous a fallu un peu de temps.

NAPOLÉON. Il n'en faut point auprès de vous.

LA REINE. Votre Majesté est trop polie; quant à moi, je reconnais mes torts, mes préventions. Oui, prince, je l'avoue hautement, j'ai mal compris les temps; le trône du grand Frédéric me semblait nous donner des droits à l'arbitrage de l'Europe; nous nous sommes crus les héritiers de son génie, quand nous n'étions que les successeurs de sa puissance...... Ce fol orgueil nous a perdus, mais j'espère que le héros du siècle ne voudra pas punir un noble roi et un peuple généreux des erreurs d'une faible femme; sa gloire est trop brillante.....

NAPOLÉON. Madame, mes sentimens personnels vous sont soumis; j'ai prouvé à la princesse de Hasfeld que lorsque je pouvais pardonner...

LA REINE. La conduite de Votre Majesté fut admirable en cette circonstance, elle m'a vivement émue. Je ne vous cacherai pas que, dès cet instant, abjurant toute haine et toute prévention, mon désir sincère a été de devenir l'alliée de la France et l'amie de Napoléon.

LE GRAND-DUC. A cette époque, Votre Majesté m'a souvent parlé dans ce sens.

NAPOLÉON. Combien je regrette que ces bonnes dispositions de la reine m'aient été connues si tard!

LE GRAND-DUC. C'est la faute des événemens.

LA REINE. C'est un peu la mienne aussi; j'étais honteuse de m'être laissé abuser sur le compte de Votre Majesté, je n'osais revenir brusquement; ma dignité de reine, mon orgueil de femme... (*Souriant.*) Votre Majesté doit nous connaître?

NAPOLÉON, *souriant*. J'avoue, madame, que je connais mieux la guerre.

LA REINE, *avec grâce*. Vous ne nous la ferez plus, n'est-il pas vrai?

NAPOLÉON. A vous, madame, je veux être désormais le plus dévoué de vos admirateurs.

LA REINE. Vous me le promettez?.. eh bien! faisons la paix. J'en veux un gage.

NAPOLÉON, *prenant une rose*. Que cette rose, moins belle que vous, nous tienne lieu de traité.

LA REINE. Je l'accepte... mais avec Magdebourg.

NAPOLÉON. Magdebourg! cette ville reviendra un jour au roi de Prusse; elle n'est qu'une sûreté entre mes mains.

LA REINE. Qu'en avez-vous besoin maintenant? ne nous entendons-nous pas?

NAPOLÉON. J'ai déjà promis de diminuer la contribution de guerre...

LA REINE. Oui, l'empereur Alexandre et le grand-duc m'ont instruite de vos bonnes intentions.... montrez-vous tout-à-fait généreux... allons, rendez-moi Magdebourg.

NAPOLÉON. Madame, laissons ces graves questions à nos ministres, au roi votre époux.

JUNOT, *annonçant*. Sa Majesté le roi de Prusse arrive dans les cours du palais.

LA REINE, *à part*. Il vient trop tôt, tout est perdu!

NAPOLÉON, *au grand-duc*. Ah! mon frère! quel piége vous m'avez tendu!

LE GRAND-DUC. Je vous ai vu plus embarrassé que devant l'ennemi.

NAPOLÉON. Mille fois, mais je suis sauvé. Madame, veuillez accepter ma main, et allons recevoir votre époux.

LA REINE. Faudra-t-il que je vous quitte avec le regret de vous avoir trouvé moins grand que je ne l'avais cru?

NAPOLÉON. Madame, c'est la faute de ma destinée.

La reine fait un mouvement pour refuser la main de l'Empereur; elle l'accepte enfin, et s'éloigne en lui parlant avec chaleur.

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU.

Troisième Tableau.

—

Le Bal de l'Hôtel-de-Ville.

NAPOLÉON.
MARIE-LOUISE.
LE PRÉFET DE LA SEINE.
MARÉCHAUX, OFFICIERS, REINES ET DAMES.

Le théâtre représente un riche salon.

NAPOLÉON, MARIE-LOUISE, LE PRÉFET DE LA SEINE, MARÉCHAUX, OFFICIERS, etc.

LE PRÉFET. Sire, Paris a ressenti plus qu'au-

cune ville de l'empire la joie que fait naître l'hymen de Votre Majesté. Avec sa royale souveraine la France a conquis la paix ; la prospérité du commerce, l'éclat des arts en seront les fruits. Permettez-nous, sire, au nom de votre bonne ville, de déposer aux pieds de votre auguste épouse les présens que l'usage autorise et que le cœur est heureux d'offrir.

NAPOLÉON. Je reçois avec plaisir les témoignages de l'amitié de ma bonne ville de Paris. Ils sont magnifiques et dignes d'elle; mais je ne serai point ingrat : en échange de ces brillans tributs de son industrie, je lui donne les drapeaux pris sur l'ennemi, ils serviront à orner la demeure de nos vieux soldats et le temple de l'Éternel.

Bal.

ACTE QUATRIÈME.

Premier Tableau. — L'île d'Elbe.

NAPOLÉON.
DROUOT, Général.
CAMBRONNE, Général.
LE COMTE DE SAINT-VALLIER.
LE CAPITAINE ADAM.
MISCOT.
UN POLONAIS.
UN CENT-SUISSE.
MARCHAND, valet de chambre.
LE CAPITAINE MÉJEAN.

Le théâtre représente la maison habitée par l'Empereur.

SCENE PREMIERE.

CAMBRONNE, MARCHAND.

CAMBRONNE. L'Empereur est-il venu ?
MARCHAND. Non, mon général.
CAMBRONNE. Qui sort d'ici ?
MARCHAND. Le capitaine du brick de guerre en relâche au port, et ce jeune comte, vous savez ?...
CAMBRONNE. Ah ! oui, le commissaire secret de Louis XVIII. Pourquoi l'avez-vous souffert ?
MARCHAND. Je n'ai pas d'ordre contraire.
CAMBRONNE. L'Empereur est trop confiant. Le voici.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, NAPOLÉON.

NAPOLÉON. Ah ! ah ! c'est vous, général ; vous n'étiez pas à la manœuvre ?
CAMBRONNE. Non, sire ; mais un officier chargé de dépêches est arrivé d'Allemagne.
NAPOLÉON. L'avez-vous vu ?
CAMBRONNE. Non, sire ; nous nous cherchons inutilement depuis deux heures.
NAPOLÉON. Courez après lui ; peut-être m'apporte-t-il des nouvelles de ma femme et de mon fils. Vous me retrouverez ici.

SCENE III.

NAPOLÉON, *seul.* Cette vue est délicieuse ! Là-bas est la France ! j'y pense toujours ! Allons ! allons ! efforçons-nous d'oublier le plus beau rêve... Où est mon Plutarque ?.... Ce Marius, deux fois proscrit et deux fois triomphant, est un singulier exemple des vicissitudes de la fortune... (*Il prend le livre.*) Un papier ! (*Il lit.*) « Sire, tenez-vous sur vos » gardes ! » Toujours des avertissemens ! voudrait-on violer les traités ?... non, je ne puis le croire... d'ailleurs, ne suis-je pas ici sous la sauve-garde de l'Autriche et de la Russie ? Oui ; mais la trahison, les moyens secrets... Je n'ai jamais craint la mort sur un champ de bataille, je ne la craindrai pas davantage sur ce rocher. (*A Marchand.*) Marchand ! mon déjeuner ; je ne me suis jamais senti autant d'appétit... ce vent de mer est un excellent cuisinier, tout est bon avec lui. (*On apporte le déjeuner.*) Capitaine Méjean, j'ai remarqué ce matin que le peloton de droite avait mal conversé ?
LE CAPITAINE. C'est vrai, sire. (*A part.*) Il voit tout.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, UN CENT-SUISSE, UN POLONAIS, UN PAYSAN, MISCOT.

LE CENT-SUISSE, *en dehors*. Je veux le voir, je veux entrer !
LE POLONAIS ET LE PAYSAN. Nous aussi, nous aussi !
LE CAPITAINE. On n'entre pas.
NAPOLÉON. Qu'est-ce ?
LE CAPITAINE. Un Cent-Suisse de la maison de Louis XVIII, et en grand uniforme.
NAPOLÉON. Un Cent-Suisse ! le roi de France et de Navarre veut donc m'effrayer ? Qu'il entre : y a-t-il aussi là des étrangers, des voyageurs ?
LE CAPITAINE. Oui, sire.
NAPOLÉON. Laissez-les tous approcher ; il y en a peut-être dans le nombre qui arrivent de France.

Le capitaine fait un signe ; le Cent-Suisse, le Polonais et Miscot entrent.

NAPOLÉON. Ah ! ah ! c'est toi, Petit ! tu fais donc toujours du tapage ?
PETIT. Dam ! sire, un tambour-major !

NAPOLÉON. Comme te voilà affublé !

PETIT. Sire, ne m'en parlez pas... Ils ont prétendu, parce que j'étais tambour-major dans votre garde, que j'étais assez bel homme pour me faire Cent-Suisse; mais je n'ai pu oublier que j'ai été un de vos grognards, et j'ai déserté.

NAPOLÉON. A te parler franchement, ton ancien uniforme t'allait mieux.

PETIT. Au diable les côtelettes !

Il déchire ses brandebourgs.

NAPOLÉON. Tu as déserté; sais-tu que c'est une faute grave?

PETIT. Sire, j'en conviens, mais je n'y pouvais plus tenir.

NAPOLÉON. On vous traitait donc mal?

PETIT. Faites excuse! Quant à la paye, c'était bien; mais quant à l'honneur, à la considération... quel déchet! Lorsque les enfans nous voyaient passer, ils disaient: Tiens, un Cent-Suisse! c'est-il drôle! Et puis, les femmes... Enfin, j'en ai eu bien vite de trop, et me voilà. Sire, je viens vous demander l'ancienne capote et les boutons à l'aigle.

NAPOLÉON. Je te recommanderai à Cambronne.

PETIT. Grand merci, mon Empereur.

NAPOLÉON, *au Polonais*. Un lancier polonais! Ami, qui t'amène?

LE LANCIER. Le malheur; le czar de Russie, roi de Pologne, nous a réclamés comme ses sujets, et Louis XVIII nous a renvoyés comme étrangers.

NAPOLÉON, *à part*. Quelle faute! (*Haut.*) Vos lettres de naturalisation ont été signées avec du sang sur vingt champs de batailles... Que puis-je faire pour toi?

LE POLONAIS. Sire, je ne demande qu'une lance et du pain.

NAPOLÉON. Les Polonais ont des droits sur le dernier morceau de pain de Napoléon...

MISCOT. Il est toujours le même... Hum! hum!

NAPOLÉON. Ah! ah! encore une vieille connaissance. Eh bien! mon pauvre Miscot, que viens-tu faire ici? voudrais-tu quitter la garde?

MISCOT. Il n'y a plus de garde impériale; il y a les grenadiers royaux, et encore sont-ils à Metz, tandis que les mousquetaires gris et rouges, les chevau-légers, les gendarmes, les Cent-Suisses, les gardes de la porte, etc., etc., sont aux Tuileries et à Saint-Cloud.

NAPOLÉON, *à part*. Ah! quelle faute! quelle faute encore! Quoi! retrouver le plus beau trône après vingt ans d'exil, et recommencer les mêmes fautes! inquiéter le peuple sur son existence, le blesser dans les sentimens d'égalité qui lui sont chers, humilier les soldats, les dégrader pour ainsi dire, en leur enlevant leurs vieux uniformes, leurs vieux drapeaux, les insignes de leur ancienne gloire, leur seule et véritable dotation! Mais ces Bourbons, c'est donc la fatalité qui les aveugle!... J'avais renoncé à tout; une nouvelle existence commençait pour moi daus cette île, et voilà que leurs folies semblent vouloir m'en arracher!...

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, CAMBRONNE.

CAMBRONNE. Que tout le monde se retire... Grenadier, ne laissez approcher personne.

NAPOLÉON. Qu'est-ce à dire, général?

CAMBRONNE. Lisez, sire.

NAPOLÉON. Une lettre d'Eugène.

Il lit

« Mon cher général,

» On m'a fait donner ma parole de ne » point écrire et de ne point chercher à voir » celui que je ne puis oublier. (Bon Eugène!) » Je tiendrai ma promesse; cependant je » crois devoir vous prévenir, comme un vieil » ami, que vous ayez à quitter promptement » l'île d'Elbe... Le séjour des côtes de l'Italie » est malsain, c'est la route d'Afrique, et les » vents de cette région donnent la mort. Au » reçu de cette lettre, retournez en France... »

Il réfléchit.

CAMBRONNE. Eh bien, sire?

NAPOLÉON. Eh bien! général, Eugène vous donne peut-être un bon conseil.

CAMBRONNE. S'il est bon pour moi, il est encore meilleur pour Votre Majesté.

NAPOLÉON. Retourner en France!

CAMBRONNE. Tous vos amis vous y engagent, le peuple vous attend, l'armée vous désire.

NAPOLÉON. Non, non, je ne puis sur de simples soupçons; je ne ferai rien que je n'aie vu Drouot.

CAMBRONNE. Il sera peut-être trop tard; il est sans doute encore à Naples.

UN OFFICIER. Sire, le général Drouot.

CAMBRONNE. Son arrivée vaut une victoire.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, DROUOT.

NAPOLÉON. Quoi! déjà de retour! Eh bien! quelles nouvelles?

DROUOT. Sire, la guerre est déclarée, le roi de Naples a pris les armes et a envahi les légations.

NAPOLÉON. L'imprudent! il nous perd.

DROUOT. J'ai tout tenté pour faire changer ses desseins; il a été inébranlable. J'ai contribué à la chute de l'Empereur, m'a-t-il dit, je veux lui ramener la fortune.

NAPOLÉON. L'insensé! ne sachant faire rien à propos, ni la paix, ni la guerre.

DROUOT. Sire, il faut l'excuser, j'ai vu de mes propres yeux les preuves de la mauvaise foi de la Sainte-Alliance. On veut détrôner Murat et confiner Votre Majesté à Sainte-Hélène.

NAPOLÉON. Ah! il commence à trembler pour lui. Croyait-il donc se sauver sans moi?

Comme Bernadotte, il n'a pas conspiré avec Moreau et tramé ma ruine à Leipsick. Quant à moi, je demeurerai ici; malheur à mes ennemis, s'ils osent relancer le lion dans le dernier refuge qui lui reste! mais je ne veux pas rompre le premier les traités que j'ai consentis.

DROUOT. Que dites-vous, sire? Voulez-vous attendre sans défense les coups qui doivent vous frapper? Songez-vous que deux frégates anglaises peuvent bloquer l'île, et que six mille hommes de débarquement suffiraient pour nous faire prisonniers?

NAPOLÉON. Croyez-vous, général?...

DROUOT. Au nom de vos amis, sire!

NAPOLÉON. Pas un mot de plus. Voyons maintenant le travail.

DROUOT. Voici les journaux de France... Quelle bassesse! quel déchaînement!

Il rejette les papiers.

NAPOLÉON. Lisez toujours, général; à travers les enflures, les flagorneries et les diatribes, les faits restent les mêmes, et c'est l'important. Dire que j'ai été un despote, un tyran, ce n'est pas nier que j'ai été l'Empereur élu du peuple. Dire que les Bourbons sont des princes vertueux et légitimes, ce n'est pas nier davantage que la nation ne veut pas de leur gouvernement. Aux injures près, je m'entends très-bien avec mes amis.

DROUOT. Sire, craignez la perfidie des souverains.

NAPOLÉON. J'ai traité de bonne foi, j'ai cédé beaucoup trop peut-être; mais si l'on exigeait davantage, je pourrais jeter mon épée dans la balance.

UN OFFICIER. Le capitaine Adam et le comte de Saint-Vallier demandent à présenter leurs respects à Votre Majesté.

NAPOLÉON. Ils prennent mal leur temps: cependant qu'ils entrent... dans ce moment je dois tout écouter, tout voir.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE, LE COMTE.

NAPOLÉON, *au comte*. Bonjour, monsieur; eh bien! quand nous quittez-vous?

LE COMTE. Sire...

NAPOLÉON. Capitaine Adam, je ne vous ferai pas la même question: je sais que vous et votre équipage avez besoin de repos.

LE CAPITAINE. Sire, je compte cependant mettre à la voile sous deux jours; je vais en Grèce.

NAPOLÉON, *au comte*. Voilà une superbe occasion pour vous, monsieur, vous qui aimez les beaux sites et qui écrivez.

LE COMTE. Désespéré! mais je ne puis profiter... cette lettre de mon gouvernement, que je viens de recevoir à l'instant...

NAPOLÉON. Eh! mais, d'après cela, je puis vous regarder comme une espèce d'ambassadeur au petit pied. Eh bien! monsieur, qu'avez-vous à me dire?

LE COMTE. Sa Majesté le roi de France et de Navarre désire que votre petite armée soit licenciée.

NAPOLÉON. Et, pour me forcer à exécuter ce désir d'une manière digne d'elle, je parie que ma pension est supprimée.

LE COMTE. Il est vrai que les embarras de l'état forceront de suspendre jusqu'à nouvel ordre... mais Votre Majesté peut réclamer.

NAPOLÉON. C'est bien mon intention. Drouot, vous aviez raison, voici l'éclair qui précède la foudre; mais je ne l'attendrai pas immobile... Cambronne, faites battre le rappel, que tous mes soldats prennent les armes.

Cambronne sort.

DROUOT. Sire, vous nous sauvez tous!

LE COMTE. Sire, qu'allez-vous faire?

NAPOLÉON. Ce qu'exigent mon honneur, ma sûreté, ma gloire!

LE COMTE. Vous ne pensez pas à marcher presque seul à la conquête d'un empire de trente millions d'habitans.

NAPOLÉON. Seul! dites-vous, monsieur, et comptez-vous pour rien mes filles immortelles! Marengo, Austerlitz, Iéna, Wagram et Montmirail marcheront devant moi; elles me couvriront de leurs lauriers, elles me rendront sacré pour tout bon Français.

LE COMTE. Sire, permettez-moi d'écrire à ma cour, je suis certain que le roi vous rendra justice.

NAPOLÉON. Non, monsieur, il faut que je traite personnellement avec Louis XVIII: dans vingt jours je serai aux Tuileries, et, s'il veut m'attendre, je lui prouverai qu'un Empereur électif peut se montrer plus généreux qu'un roi légitime.

On entend les tambours.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CAMBRONNE.

CAMBRONNE. Sire, les troupes sont sous les armes.

NAPOLÉON. Qu'elles s'embarquent! Messieurs, le sort en est jeté... nous allons conquérir la France, mais je veux que ce soit l'arme au bras.

FIN DU PREMIER TABLEAU.

Deuxième Tableau.

—

Le plateau de Waterloo.

NAPOLÉON.
NEY.
CAMBRONNE.
MURAT.
UN AIDE DE CAMP.
UN MARÉCHAL DES LOGIS DE DRAGONS.
TROUPES FRANÇAISES.
TROUPES ANGLAISES.

Le théâtre représente une partie du champ de ba-

taille de Waterloo. On entend dans le lointain le bruit de la canonnade.

SCENE PREMIERE.

NAPOLÉON, CAMBRONNE, NEY, ÉTAT-MAJOR.

Au lever du rideau, le plateau est occupé par les troupes anglaises; il est enlevé à la baïonnette par les grenadiers de la garde.

DROUOT, *à Napoléon*. Sire, vous désiriez ce plateau pour observer les mouvemens de l'ennemi; la garde vient de l'enlever à la baïonnette.

NAPOLÉON, *prenant place sur le plateau, examine le mouvement de l'ennemi avec sa lunette*. L'ennemi s'est déjà replié sur la seconde ligne; messieurs, jamais bataille ne s'est présentée si belle et si sûre; si tous les mouvemens que j'ai ordonnés sont exécutés ponctuellement, nous coucherons ce soir à Bruxelles, et demain nous recueillerons d'immenses résultats.

LE MARÉCHAL NEY. Sire, l'ennemi a des masses profondes, et qui n'ont point encore été entamées. Si Votre Majesté veut me confier deux divisions et une partie de la garde impériale, je m'engage à enfoncer le centre de Wellington et à le rejeter en désordre sur la forêt de Soignes.

NAPOLÉON. Maréchal, j'ai la plus grande confiance dans votre bravoure et dans votre habileté; mais le mouvement que vous me conseillez serait prématuré; je n'engagerai pas la garde impériale avant de savoir si Grouchy a reçu mes dernières instructions, et s'il est en mesure de les exécuter. Messieurs, nous jouons aujourd'hui les destinées de la France, et nous en sommes peut-être à notre dernier combat.

CAMBRONNE. Votre Majesté étant à notre tête, nous avons encore dix batailles malheureuses à livrer avant de cesser d'être redoutables à l'étranger.

NAPOLÉON. Mon cher Cambronne, j'aime à vous entendre parler ainsi. Si tous les Français pensent comme vous, nous pouvons encore, avant trois mois, devenir les arbitres de l'Europe.

LE MARÉCHAL NEY. Sire, le général Domont envoie prévenir Votre Majesté qu'un corps de huit à dix mille Prussiens vient de paraître sur notre droite, le canon tonne en effet de ce côté.

NAPOLÉON. Et Grouchy! que devient-il? sans doute, il suit l'ennemi... Général Duhesme, portez-vous avec ma jeune garde au-devant des Prussiens et empêchez leur jonction à l'armée anglaise. Vous, maréchal, demeurez ici, faites créneler la Haie-Sainte; repoussez l'ennemi s'il ose se présenter, mais ne hasardez aucun mouvement avant de savoir l'issue de la manœuvre des Prussiens. Messieurs, suivez-moi.

SCENE II.

LE MARÉCHAL NEY, OFFICIERS *et* SOLDATS.

LE MARÉCHAL NEY, *aux soldats*. Allons, camarades, de l'activité! mettons-nous en mesure de bien recevoir l'ennemi.

Les soldats obéissent aux ordres du maréchal, mettent les canons en batterie, et prennent diverses positions.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, NAPOLÉON.

NAPOLÉON. Tout va bien, le mouvement de ma jeune garde a arrêté brusquement l'ennemi, il n'est point en force, et ses attaques n'ont plus rien d'inquiétant... Mais Grouchy! qui me donnera des nouvelles de Grouchy?

LE MARÉCHAL NEY. Sire, nous allons être attaqués.

Le canon gronde.

NAPOLÉON. Pour cette fois, c'est Grouchy! Messieurs, la bataille est gagnée maintenant.

Un aide de camp arrive au galop.

L'AIDE DE CAMP. Sire, l'armée prussienne, ayant dérobé une marche au maréchal Grouchy, vient d'entrer en ligne tout entière; notre droite est débordée, et le village de la Haie menacé.

NAPOLÉON. Maréchal, défendez le village. Cambronne, à la tête de ma vieille garde, allez prendre vos lignes contre les colonnes anglaises. Mes amis, la victoire nous est arrachée; mais nous pouvons encore combattre pour l'honneur du champ de bataille.

On exécute le mouvement.

LE MARÉCHAL DES LOGIS DE DRAGONS. Sire, nous sommes trahis! plusieurs généraux haranguent leurs troupes et les engagent à passer à l'ennemi.

NAPOLÉON. Les as-tu vus? les as-tu entendus?

LE DRAGON. Non, sire; mais le bruit s'en répand partout.

NAPOLÉON. Les seuls traîtres sont ceux qui calomnient l'armée; retourne à ton corps, et dis à tes camarades que les généraux qu'on accuse viennent de se faire tuer, à l'instant même, sur le champ de bataille.

LE DRAGON. Vive l'Empereur!

NAPOLÉON. Il n'y a plus d'Empereur, mais il y a encore une France! Soldats, vive la France!

LES SOLDATS. Vive la France!

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DROUOT.

DROUOT. Sire, encore un moment, et la retraite devient impossible.

NAPOLÉON. Ne me parlez pas de retraite, mes amis; c'est ici qu'il faut mourir!

LES ANGLAIS. Huzza! huzza!

DROUOT. Ferme, Cambronne! Soldats, faisons-nous jour à travers l'ennemi.

LES ANGLAIS. Rendez-vous! rendez-vous!

CAMBRONNE. La garde meurt et ne se rend pas!

DROUOT. En avant!

TOUS LES SOLDATS. En avant!

La garde charge les Anglais; Cambronne tombe blessé en leur pouvoir, Napoléon et les bataillons d'escorte se font jour à travers l'ennemi. Tableau.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

2

LA

VISITE DOMICILIAIRE,

DRAME EN UN ACTE,

Par MM. Daubigny et Adolphe Poujol,

REPRÉSENTÉ, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 15 NOVEMBRE 1833.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme D'ALBY, marquise, riche veuve (38 ans).............	Mme Grévedon.	LOUISE, fille de Giraud-Sertorius (17 ans)....................	Mlle Habeneck.
GUSTAVE D'ALBY, son fils (21 ans)....................	M. Daverne.	DUFOUR, officier municipal, (45 ans).................	M. Ferville.
GIRAUD, sous le nom de SERTORIUS, accusateur public....	M. Klein.	MORELLI, domestique de Mme d'Alby (40 ans)........	M. Numa.

La scène se passe en 1793.

Le théâtre représente un petit salon gothique avec une porte au fond ; à droite du spectateur, une porte secrète pratiquée dans la boiserie ; à gauche, une porte donnant sur le parc ; auprès, une table avec un tapis, et sur laquelle deux bougies finissent de brûler.

SCENE PREMIERE.

Mme D'ALBY, *seule.*

Au lever du rideau, elle est en scène et près de la porte secrète, qu'elle cherche à ouvrir.

Vains efforts, cette porte secrète ne peut céder... depuis si long-temps qu'elle n'a été ouverte. (*Parcourant la scène.*) Que faire, mon Dieu?... le jour commence à paraître, Gustave peut arriver d'un instant à l'autre, et, si je ne parviens à le cacher à tous les yeux, il est perdu!... malheureuse mère! (*Après un moment de réflexion, et comme frappée d'une idée subite.*) Ah! un seul moyen me reste, confions tout à Louise... je devais redouter son beau-père; mais elle est ma fille adoptive, et je ne puis douter de son cœur. (*Remontant la scène et appelant.*) Louise! Louise!

SCENE II.

LOUISE, *entrant par le fond*, Mme D'ALBY.

LOUISE, *frappée de la pâleur et de l'agitation de la marquise.* O ciel, madame, comme vous êtes pâle et tremblante!...

Mme D'ALBY. Ce n'est rien, Louise, un peu de fatigue seulement; mais, dis-moi, tu ne t'es pas couchée?

LOUISE. Madame m'avait annoncé qu'elle veillerait toute la nuit.

Mme D'ALBY. Bonne Louise! (*Avec abandon.*) Tu m'es donc bien attachée?

LOUISE. Je vous dois tant!

Mme D'ALBY. Il s'agit d'un secret, il y va de ma vie... Pardonne, ma chère Louise, si j'ai tant tardé à te le confier, il doit être ignoré de tous, et surtout de ton beau-père.

LOUISE. Ah! oui, madame, les terribles fonctions qu'il remplit... mais croyez-vous qu'il oublierait que quinze ans il fut le régisseur de vos biens; qu'il vous doit sa fortune?

Mme D'ALBY. De la reconnaissance dans ces temps désastreux... Mon enfant, je te le dis à regret, mais le mari de ta mère, partisan zélé de la révolution, croirait peut-être se faire un mérite aux yeux du pouvoir, en lui livrant un homme dont la tête est proscrite; mais hâtons-nous. (*Elle prend Louise par la main et la conduit vers la droite.*) Regarde, dans la jointure de ce panneau, il y a un bouton de cuivre de la même couleur que la boiserie.

LOUISE, *après avoir regardé.* Je le vois, madame; que faut-il faire?

Mme D'ALBY. Le presser fortement, tandis que de mon côté je ferai jouer un second ressort.

Louise presse le bouton. La marquise exécute ce qu'elle vient de dire, et la porte secrète s'ouvre.

NOTA. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier occupe la droite de l'acteur.

LOUISE, *étonnée*. Une issue secrète!

Mme D'ALBY. Elle communique à une chambre pratiquée dans ce pavillon, et inconnue à tout le monde.

LOUISE. Mon Dieu, madame, à quoi donc cette chambre a-t-elle servi ?

Mme D'ALBY. A soustraire jadis à une mort certaine le premier propriétaire de ce château : il la fit construire lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il était protestant, il aima mieux s'ensevelir vivant dans cette retraite ignorée que de quitter la France, ou d'abjurer sa religion.

LOUISE. Et aujourd'hui?

Mme D'ALBY. Aujourd'hui, comme alors, elle aidera à sauver un malheureux.

LOUISE. De qui madame la marquise veut-elle parler ?

Mme D'ALBY. De mon fils.

LOUISE, *avec joie*. M. Gustave !... reviendrait-il ?

Mme D'ALBY. Aujourd'hui même, avant une heure peut-être.

LOUISE. Il revient; mais, hélas! toujours proscrit! libre, il ne se cacherait pas.

Mme D'ALBY. Oui, toujours proscrit et condamné à mort comme émigré. Officier dans les gardes, il crut de son devoir de suivre les princes sur une terre étrangère. Voilà son crime ; j'ignore quelle circonstance a pu le ramener dans sa patrie ; tout ce que je sais, c'est qu'errant et fugitif, il a trouvé un asile à la ferme de Bazanville. Morelli, ce domestique de confiance que mon époux, dans ses derniers voyages, amena d'Italie avec lui, est allé le chercher. A la faveur de la nuit, mon fils entrera facilement dans ce château, et s'y tiendra caché jusqu'au moment où il pourra sans danger gagner de nouveau une terre hospitalière; trois coups frappés à la petite porte du parc seront le signal de son arrivée. Mais déjà il devrait être ici... Pourquoi ce retard? aurait-il été reconnu? cette pensée me glace d'effroi !

LOUISE. Calmez-vous, madame.

Mme D'ALBY. Louise, n'as-tu rien entendu? (*On entend frapper trois coups à la porte du parc.*) Le signal !

LOUISE. Ah! je comprends et partage votre joie.

Mme D'ALBY. Tiens, Louise, voici la clef de la petite porte du parc... Va, cours, amène-moi mon fils.

LOUISE, *à part, en sortant*. Je le verrai la première. Elle sort par la porte à gauche.

SCENE III.

Mme D'ALBY, *seule*.

Il est là, près de moi, et bientôt je le serrerai dans mes bras ! Heureux moment pour le cœur d'une mère! Gustave est sauvé, on le croit en Angleterre.. Morelli m'a donné tant de preuves d'attachement...et Louise... à dix-sept ans on rêve le bonheur et l'on ne trahit personne... On approche !.. c'est lui ! c'est mon fils !

SCENE IV.

LOUISE, GUSTAVE, Mme D'ALBY, MORELLI.

GUSTAVE, *se jetant dans les bras de Mme d'Alby*. Ma mère!

Mme D'ALBY. Mon cher Gustave, te voir, t'embrasser après deux années de souffrance... conçois-tu ma joie... mon bonheur?

GUSTAVE. Et moi, près de tout ce qui m'est cher, ne suis-je pas le plus heureux des fils ? (*Se retournant vers Louise.*) Que je t'embrasse aussi, ma bonne Louise, ma compagne d'enfance.

Mme D'ALBY, *à Morelli qui se tient à l'écart*. Approche, Morelli, viens recevoir les remerciemens d'une mère qui te doit plus que la vie.

GUSTAVE. Un tel service ne se paie point avec de l'or.

MORELLI. Vous m'avez cru digne de votre confiance, je l'ai obtenue tout entière ; c'est tout ce qu'il me faut.

Mme D'ALBY. Le jour est venu, personne dans le château n'a pu vous voir?

LOUISE. Personne, madame. Morelli et moi, nous allons veiller à ce qu'aucun de vos gens ne pénètre jusqu'ici.

Elle sort par la porte du fond. Morelli emporte les flambeaux qui sont sur la table, et sort par la porte à droite.

SCENE V.

GUSTAVE, Mme D'ALBY.

Mme D'ALBY. Pauvre Gustave, combien tu as dû souffrir!

GUSTAVE. J'aurais succombé à l'excès de mes maux, si l'espérance de vous revoir un jour n'avait ranimé mes forces, soutenu mon courage ; loin de vous, ma pensée ne vous quittait pas, je jugeais de votre inquiétude, de votre douleur, par les tourmens affreux qui déchiraient mon ame.

Mme D'ALBY. Pour arriver jusqu'à moi, que d'obstacles il t'a fallu vaincre, que de privations tu as endurées ! Ah ! mon cœur se brise en songeant aux dangers qui t'environnaient. Mais quelle circonstance assez impérieuse a pu te ramener en France?

GUSTAVE. J'ai combattu contre la république.

Mme D'ALBY. Dieu! et je te presse encore dans mes bras!

GUSTAVE. Un décret de la Convention nationale condamnait à être fusillés dans les vingt-quatre heures tous les royalistes qui seraient pris les armes à la main; j'étais du nombre des vaincus, et j'allais subir les rigueurs de la loi, lorsqu'un officier de l'armée républicaine eut pitié de ma jeunesse, de mon désespoir... car, en pensant à vous, ma mère, je pleurais... Au péril de sa vie, il sauva la mienne, il me rendit la liberté, et me facilita les moyens de fuir.

Mme D'ALBY. O le plus généreux des hommes! il a compris quelles devaient être les angoisses d'une mère dont le fils est conduit au supplice. Mon Dieu, fais qu'un jour je puisse le retrouver!

GUSTAVE. Je n'eus pas le temps de lui exprimer ma reconnaissance. Obligé de me dérober à tous les regards, je me réfugiais pendant le jour dans quelque endroit isolé, et ne marchais que la nuit; j'avais la mort pour perspective si j'étais reconnu. Enfin, après deux mois d'un pénible voyage, j'atteignis la ferme de Bazanville, j'y reçus tous les secours dont j'avais un si pressant besoin; je pus alors, sans crainte, vous instruire de mon sort, et le moment où je vous ai revue a plus qu'effacé plusieurs mois de souffrances!.... Mais vous, ma mère, noble et riche, n'avez-vous pas tout à redouter de ceux qui nous gouvernent?

Mme D'ALBY. Voulant te conserver ta fortune, mon cher Gustave, j'ai fait à cette secrète pensée toutes les concessions voulues par le malheur des temps; je suis parvenue à obtenir la bienveillance des autorités de la ville, et principalement celle de Sertorius, aujourd'hui accusateur public, autrefois Giraud, ancien régisseur de mes biens.

GUSTAVE. Le beau-père de Louise?

Mme D'ALBY. Lui-même. Deux motifs m'ont déterminée à l'admettre dans ma société, l'amitié que je porte à sa fille et les ménagemens que la prudence me conseille de garder avec lui; j'ai mis tous mes soins à conquérir l'affection du pauvre en soulageant sa misère, et je me suis rendue nécessaire au riche en veillant à ses plaisirs. Tu vois donc, mon ami, que j'aurais vécu dans une sécurité parfaite, si à tout moment je n'eusse tremblé pour tes jours.

SCENE VI.

LES MÊMES, LOUISE*.

LOUISE. Madame, mon père vient d'arriver au château, il demande à vous parler. Je l'ai empêché de pénétrer jusqu'ici; il attend dans le grand salon.

Mme D'ALBY, *à part*. Que la présence de cet homme m'est pénible! (*Haut.*) Je vais me rendre près de lui. Gustave, je suis forcée de te quitter, mais je le puis sans dangers pour toi; en cas de surprise, (*lui montrant le panneau qui cache la porte secrète*) tu sais que tu trouveras derrière cette boiserie un refuge assuré. Songe qu'en entrant dans cette chambre elle renfermera mon trésor le plus précieux.

GUSTAVE, *regardant sortir la marquise*. Bonne mère!

La marquise sort par le fond.

SCENE VII.

LOUISE, GUSTAVE.

Moment de silence.

GUSTAVE, *avec amitié*. Louise...

LOUISE. Monsieur Gustave...

GUSTAVE. Combien j'ai de plaisir à reconnaître en toi cette petite fille qui promettait de devenir un jour si jolie, et qui a tenu parole.

LOUISE. Vous me flattez, monsieur Gustave.

GUSTAVE. Je dis la vérité... mais pourquoi ce *vous* sévère, ce *monsieur* respectueux? Autrefois tu me tutoyais.

LOUISE. Vous étiez bien jeune alors... moi, j'étais encore une enfant, et d'ailleurs nous ne nous étions jamais quittés.

GUSTAVE. L'absence t'aurait-elle fait perdre le souvenir de la tendre amitié qui nous unissait?

LOUISE, *vivement* Oh! non, monsieur Gustave; mais, vous l'avouerai-je, près de vous, maintenant, je me sens plus timide et commence à entrevoir la distance que le sort a mise entre une jeune fille obscure et l'héritier d'une noble famille.

GUSTAVE. Louise, aujourd'hui cette distance n'est plus rien; d'ailleurs elle n'existera jamais entre nous, pour toi, je veux être toujours un frère. Ne te souvient-il plus de ces temps heureux où tu me donnais ce nom?

LOUISE. Les souvenirs d'enfance ne s'effacent jamais.

GUSTAVE. Eh bien, alors, oubliant notre longue séparation, oubliant et ma naissance, et ma fortune, redeviens la jeune fille d'autrefois, avec sa gaîté et son aimable abandon... parle-moi le langage d'une sœur, d'une amie; c'est celui qui convient entre nous, et que les circonstances d'ailleurs autorisent... (*avec une sorte de dédain*)

* Louise, Gustave, Mme d'Alby.

puisque maintenant tout le monde se tutoie.

LOUISE. Il est vrai ; mais j'ai beaucoup de peine à m'y résoudre ; et quand par hasard je dis toi à quelqu'un, je suis toujours prête à lui en demander excuse.

GUSTAVE. Avec moi c'est différent... Allons, ma jolie petite sœur, pour nous rappeler entièrement le passé, un mot d'amitié et ta main.

LOUISE, *émue, après un moment de silence et d'hésitation.* Tiens, Gustave, la voilà.

GUSTAVE, *lui saisissant la main et la baisant.* Ah ! j'ai retrouvé ma sœur !

SCENE VIII.

LES MÊMES, MORELLI.

MORELLI, *en entrant et restant au fond du théâtre.* Le citoyen Sertorius !

LOUISE. Vite, Gustave, il n'y a pas un instant à perdre. (*Faisant jouer le panneau.*) De la prudence surtout, ne sors de cette chambre que lorsque tu entendras un seul coup frappé sur la boiserie.

GUSTAVE. Oui, ma chère Louise.

Il entre dans la chambre. Louise referme promptement le panneau, et Sertorius paraît.

SCENE IX.

MORELLI, SERTORIUS, LOUISE.

Ce dernier en entrant examine sa fille et Morelli, et jette autour de lui des regards scrutateurs.

SERTORIUS, *après un moment de silence.* Eh bien ! vous voilà tous les deux interdits... redouteriez-vous ma présence ?

MORELLI, *avec le plus grand sang-froid.* Moi, citoyen ? pas du tout.

LOUISE, *balbutiant.* Mon père...

SERTORIUS, *à Louise.* Mais qu'as-tu ?... ton trouble est visible. Tiens, Louise, te voilà telle que j'ai trouvé la citoyenne d'Alby, lorsque tout-à-l'heure je me suis présenté devant elle : depuis deux jours elle ne reçoit personne ; dès lors j'ai conçu des soupçons, que son air inquiet et embarrassé n'a fait que confirmer. Plus de doute : ceci cache quelque mystère qu'il m'importe de découvrir.

LOUISE, *à part.* Rien ne lui échappe.

SERTORIUS. J'ai vainement interrogé la citoyenne d'Alby ; elle n'a fait à toutes mes questions que des réponses évasives, dont je n'ai pas été la dupe. Elle paraît craindre de se confier à moi, à moi, qui lui porte un si vif intérêt, moi, le beau-père de sa fille adoptive ; mais enfin, puisqu'elle ne m'a pas jugé digne de sa confiance, je prétends la servir malgré elle. Tu es sa confidente, son amie, et ce que je n'ai pu obtenir de sa fierté, je l'obtiendrai, j'espère, de ta soumission à mes ordres. Parle donc, je le veux.

LOUISE, *qui a repris un peu d'assurance.* Vous êtes dans l'erreur, je ne sais rien ; mais je suppose que vos conjectures fussent vraies, dites-moi, mon père, chez ces austères Romains dont on est si fier aujourd'hui d'emprunter les grands noms, qu'aurait-on pensé d'un père qui eût forcé sa fille à lui révéler un secret qui ne lui appartient pas, et de la jeune citoyenne qui aurait lâchement trahi sa bienfaitrice ?

SERTORIUS. Fort bien. (*Prenant Louise par la main, et la conduisant à l'un des côtés du théâtre.*) Louise, écoute, quand on confie un secret à Sertorius, il n'en abuse point, mais lorsqu'on le lui cache, et qu'il le pénètre, il en sait tirer parti. Laisse-moi.

LOUISE, *à part.* Il me fait frémir... courons prévenir Mme d'Alby.

Elle sort.

SCENE X.

MORELLI, SERTORIUS.

SERTORIUS, *à part.* Je devais m'attendre à une pareille réponse, suite de l'éducation que la marquise lui a donnée.

MORELLI, *à part, regardant Sertorius.* Sa fille n'a rien dit, le citoyen Sertorius va m'interroger.

SERTORIUS, *toujours à lui-même.* Essayons de faire parler ce domestique ; je jouerais de malheur si j'allais encore trouver là de la dissimulation.

MORELLI, *à part.* Il parle de moi.

Il se dirige vers la porte.

SERTORIUS, *à Morelli.* Morelli, demeure.

MORELLI, *à part.* Nous y voilà.

SERTORIUS. J'ai à te parler.

MORELLI. A moi, citoyen ?

SERTORIUS. A toi-même... Il s'agit de choses très-graves, et qui tendent à te compromettre de la manière la plus terrible.

MORELLI. Me compromettre ! vous voulez plaisanter.

SERTORIUS. Dans mes fonctions je ne plaisante jamais. J'ai reçu une dénonciation contre la citoyenne d'Alby ; on y parle de toi.

MORELLI. C'est beaucoup d'honneur que l'on me fait.

SERTORIUS. On te signale comme possédant toute la confiance de l'ex-marquise, comme un homme adroit, dangereux, initié dans tous les secrets de ta maîtresse et l'aidant de tout ton pouvoir dans ses desseins contre la République.

MORELLI. Ah ! je conspire contre la République !

SERTORIUS. Hier au soir tu as quitté furtivement le château, et tu n'es rentré qu'au jour ?

MORELLI. Et parce que j'ai passé une nuit loin du château, je suis suspect ?

SERTORIUS. J'ai su te distinguer entre les gens de Mme d'Alby. Tu n'es pas un domestique ordinaire, tu ne manques pas d'esprit ; ton langage et tes manières annoncent que tu as reçu une certaine éducation.

MORELLI. Vous êtes bien bon, citoyen ; moi, je ne me connais qu'un seul petit talent, celui de l'observation... Oui, j'aime à me rendre compte des motifs secrets qui font agir les personnes qui viennent habituellement ici : je remarque leurs paroles et leurs actions ; je compare leur conduite passée avec celle présente ; j'observe leurs sourdes manœuvres, et toujours je devine le but caché qu'elles se proposent d'atteindre.

SERTORIUS. Mais voilà de la véritable politique. Écoute, Morelli, j'ai de l'amitié pour toi, et je serais fâché qu'il t'arrivât malheur. Quelque chose d'important occupe la marquise, tu connais son secret ; en me le révélant, tu peux rendre un grand service à la République.

MORELLI, *souriant*. Et la République... c'est le citoyen Sertorius !

SERTORIUS. Tu crois qu'un intérêt personnel...

MORELLI. Je ne crois pas, j'en suis sûr.

SERTORIUS, *irrité*. Sais-tu que je puis te faire repentir de ce doute injurieux ?

MORELLI, *avec calme*. Je sais que votre signature peut m'envoyer en prison, me traduire devant le tribunal révolutionnaire ; mais savez-vous ce que je dirai au tribunal révolutionnaire ? je dirai à mes juges : « Citoyens, vous croyez que c'est par civisme, républicanisme ou patriotisme que le citoyen Sertorius m'amène devant vous ! vous êtes dans l'erreur ; il ne s'agit nullement ici des intérêts ou du salut de la République... le citoyen Sertorius est amoureux. »

SERTORIUS, *étonné*. Moi, amoureux !

MORELLI, *continuant*. « Oui, citoyens juges, malgré ses importantes fonctions, l'accusateur public a trouvé le temps d'être amoureux d'une veuve, jeune encore, et de plus, il est épris d'une fortune de cinquante mille livres de rentes ; enfin le citoyen Sertorius voulait épouser la ci-devant marquise d'Alby. C'est là le but secret de toutes ses pensées, de toutes ses démarches, de toutes ses actions. Votre collègue, le frère et ami que vous a donné la République, plus habile, et surtout plus prévoyant que vous, sait très-bien que dans ce temps de troubles et de révolutions, il ne faut qu'un jour pour que le parti vainqueur prenne la place du parti vaincu : il veut donc, en cas d'une réaction qu'il prévoit, et qu'il désire peut-être, se ménager une planche de salut, et tandis que vous, patriotes purs et désintéressés, vous paieriez de vos têtes votre amour sans bornes pour la patrie, votre ancien collègue se tirerait doucement d'affaire en conservant une femme d'un grand nom et une fortune immense. » Voilà, citoyen Sertorius, ce que je dirais au tribunal révolutionnaire, si votre signature avait la fantaisie de m'y traduire. Eh bien ! ai-je le talent de l'observation ? vous ai-je bien deviné ?

SERTORIUS. Accuse-t-on sans preuves ? où sont les tiennes ?

MORELLI. Je l'avoue, je n'en possède aucune ; (*Sertorius fait un geste de satisfaction.*) mais vous ne pouvez me perdre sans perdre la marquise, et alors il vous faut renoncer à la femme que vous aimez, et aux cinquante mille livres de rentes que vous aimez plus encore.

SERTORIUS, *étonné*. Quel homme es-tu donc ?

MORELLI. Un homme qui de l'antichambre devine tout ce qui se passe dans le salon. Tenez, citoyen Sertorius, il vaut mieux nous entendre ; agissons d'accord, (*regardant mystérieusement autour de lui*) et j'assure la réussite de toutes vos espérances.

SERTORIUS. Que ne parlais-tu d'abord ainsi, mon cher Morelli... oui, mets la marquise à ma discrétion, et je te donne... une place... (*signe négatif de Morelli*) de l'argent... (*Même signe.*) Veux-tu la petite métairie qui avoisine le château ?

MORELLI. Je ne veux ni de l'argent ni de la petite métairie.

SERTORIUS. Que veux-tu donc ?

MORELLI. Comme vous, j'ai de l'ambition, comme vous, depuis long-temps, je suis amoureux en secret, comme vous, je veux me marier : donnez-moi votre belle-fille, et je vous donne la marquise.

SERTORIUS, *étonné*. Tu veux épouser ma fille ?

MORELLI. Oui.

SERTORIUS, *avec mépris*. Toi, misérable ! un valet !

MORELLI. Mais il n'y a pas plus loin du domestique à la fille du régisseur que du régisseur à la dame du château.

SERTORIUS. S'allier à un homme qui a porté la livrée!

MORELLI. La République a décrété l'égalité; mais ce qui, bien plus qu'un décret de la Convention, rend le citoyen Morelli l'égal du citoyen Giraud, dit Sertorius, c'est que le même intérêt les réunit.

SERTORIUS. Ma fille ne peut t'aimer.

MORELLI. Mme d'Alby vous aime-t-elle?

SERTORIUS. Moi, sacrifier Louise!

MORELLI. Je vous sacrifie bien la marquise.

SERTORIUS. Demande-moi ce que tu voudras, je souscris à tout, mais renonce à un projet aussi ridicule.

MORELLI. Je veux votre fille ou rien.

SERTORIUS. L'entretien que nous venons d'avoir ensemble m'éclaire suffisamment. Je sais ce qu'il me reste à faire. (*A part.*) La municipalité est à deux pas, et dans quelques instans... (*Haut.*) Tu apprendras bientôt que j'aurai su me passer de ton secours. Malheur au domestique s'il ose révéler ce qu'il vient d'apprendre! et rappelle-toi que jamais ma fille ne sera la citoyenne Morelli.

Il se dispose à sortir.

MORELLI, *l'arrêtant.* Souvenez-vous que sans moi jamais la marquise d'Alby ne deviendra la citoyenne Sertorius.

Sertorius sort.

SCENE XI.

MORELLI, *seul.*

Qu'a-t-il voulu dire? et que prétend-il faire? par quelque mesure violente intimider Mme d'Alby, lui arracher par des menaces... Le citoyen Sertorius veut l'égalité, mais pour lui seulement; il trouve très-bien la loi qui comble la distance qui le sépare de la marquise, mais il veut toujours voir la distance qui s'élève entre sa fille et le domestique.

SCENE XII.

MORELLI, Mme D'ALBY.

Mme D'ALBY, *vivement.* Je te cherchais, Morelli. Je viens de voir sortir Sertorius, la colère est empreinte sur tous ses traits. Il était avec toi, m'a dit Louise?

MORELLI. Il est vrai, madame.

Mme D'ALBY. Que s'est-il donc passé entre vous?

MORELLI, *embarrassé.* Madame la marquise...

Mme D'ALBY. Je comprends, ayant échoué près de sa fille, Sertorius aura essayé de te séduire, d'ébranler ta fidélité.

MORELLI. Je puis vous assurer...

Mme D'ALBY. De l'or ou la prison : voilà les armes dont il aura sans doute fait usage; mais je connais ton ame, et j'ai deviné ta réponse. Ah! dans ces temps désastreux, où la délation semble être à l'ordre du jour, qu'on est heureux d'avoir des serviteurs tels que toi! Toi, tu ne me trahiras pas, n'est-ce pas, Morelli?

Ici on entend des voix dans la coulisse. Louise entre précipitamment.

SCENE XIII.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE. Ah! madame, des soldats viennent d'arriver au château, ils se sont emparés de toutes les portes, et ils ont reçu l'ordre de ne laisser sortir personne.

Mme D'ALBY. Grand Dieu!

LOUISE. L'officier municipal qui est à leur tête, ayant appris que vous étiez dans cet appartement, m'a ordonné de le conduire près de vous... il me suit.

Mme D'ALBY, *avec effroi.* Serions-nous découverts?

MORELLI. Non, non, madame...(*A part.*) Le régisseur agit avec passion et colère; pauvre moyen pour réussir!

LOUISE, *qui a remonté la scène.* Les voici!

SCENE XIV.

LOUISE, DUFOUR, Mme D'ALBY, MORELLI, UN OFFICIER.

DUFOUR, *tenant un papier à la main.* Citoyenne d'Alby, voici l'ordre qui m'enjoint de me présenter ici, veuillez bien le lire.

Il le lui remet.

Mme D'ALBY, *après avoir lu.* Une visite domiciliaire! Citoyen, dans quel but et pour quel motif a-t-on provoqué une démarche aussi rigoureuse?

DUFOUR. Mon devoir me commande de faire les recherches les plus exactes chez vous... j'ignore le reste. L'officier de service près de moi va visiter vos jardins, et fouiller votre parc... Veuillez désigner quelqu'un pour l'accompagner.

Mme D'ALBY. Mon cher Morelli, vous allez me rendre ce service.

MORELLI. Moi, madame? (*Bas.*) J'aurais désiré rester près de vous pour raffermir votre courage.

Mme D'ALBY, *de même.* Je ne manquerai ni de sang-froid, ni de prudence. (*Haut.*) Prenez les clefs des serres et de l'orangerie.

MORELLI. Oui, madame.

Mme D'ALBY. Ah! n'oubliez pas celle de la Glacière.

MORELLI, *en s'en allant.* Il suffit, ma-

dame. (*A part.*) Une visite domiciliaire... sans aucun indice... le régisseur reviendra au domestique.

Il sort par le fond. L'officier le suit.

SCENE XV.

LOUISE, DUFOUR, Mme D'ALBY.

DUFOUR. Vous prévenez la demande que j'allais vous faire des clefs de vos appartemens.

Mme D'ALBY, *à Louise*. Louise, dites au concierge de vous donner toutes les clefs du château... vous me les apporterez.

Louise sort.

SCENE XVI.

Mme D'ALBY, DUFOUR.

Mme D'ALBY, *présentant une clef à Dufour*. Voici la clef de mon secrétaire., celles des autres meubles sont aux serrures.

DUFOUR. C'est bien... mais nous sommes seuls... et personne ne peut nous entendre?

Mme D'ALBY, *étonnée*. Non, citoyen... mais pourquoi cette question?

DUFOUR. Écoutez-moi, madame; vous ne me connaissez pas?

Mme D'ALBY, *toujours étonnée*. Non, monsieur... cependant j'ai entendu parler de vous de la manière la plus avantageuse... toute la ville se réjouit d'avoir pour magistrat un honnête homme... il y a en a si peu maintenant en place...

DUFOUR. Et la ville a raison : si dans les temps de révolutions, les honnêtes gens, soit par peur, soit par délicatesse, ne fuyaient pas les places, on n'aurait pas pour fonctionnaires publics tant d'intrigans et de fripons. Moi, madame, je suis un franc patriote, j'adore la République et la liberté... et nous devons différer sur ce point d'opinions.

Mme D'ALBY. Comme tous les Français, j'ai salué avec ivresse l'aurore de la révolution; mais...

DUFOUR. Mais vous ne voudriez pas des visites comme la mienne, des comités, des tribunaux révolutionnaires, et surtout d'un accusateur public comme le citoyen Sertorius? Moi, je n'en veux pas plus que vous... quand la France fut menacée par l'étranger, je volai aux frontières... une blessure me força de quitter la carrière militaire et c'est une balle française qui me l'a faite... ces blessures sont peu honorables... Privé de combattre pour la République, je voulus du moins être utile à mes concitoyens, et j'ai accepté la place d'officier municipal de cette ville. En la prenant j'ai empêché un fripon de l'avoir, et je me suis dit que si je n'y pouvais pas faire grand bien, je pourrais peut-être empêcher beaucoup de mal. Voilà, madame, ma profession de foi. Maintenant, revenons à vous.

Mme D'ALBY. Monsieur, je ne devine pas.

DUFOUR. Je sais fort bien que je ne trouverai dans les caves de votre château, dans la glacière de votre parc, ni dépôt, d'armes, ni amas de munitions, et que votre secrétaire ne recèle aucune correspondance avec Pitt et Cobourg.

Mme D'ALBY. Je désirerais voir en France un temps plus heureux; mais jamais je ne servirai en rien ses ennemis.

DUFOUR. Je vous crois... je vous ai dit qui j'étais.... parlez-moi donc franchement: n'avez-vous rien de caché ici?

Mme D'ALBY, *balbutiant*. Que voulez-vous dire, monsieur? moi, j'aurais caché!

DUFOUR. Vous avez un fils?

Mme D'ALBY, *à part*. O ciel! (*Haut et interdite.*) Un fils? oui, monsieur.

DUFOUR. Une mère brave tout pour un fils chéri.

Mme D'ALBY, *à part*. Que je souffre!

DUFOUR. Un décret de la Convention enjoint à tout citoyen de faire un don volontaire à la patrie de vieux parchemins auxquels on tient quelquefois beaucoup, de son or, de son argenterie... peut-être le désir de conserver à votre fils une partie de son héritage vous a-t-il portée à dérober à tous les yeux des objets précieux... une femme se prive difficilement de ses bijoux, de ses diamans...

Mme D'ALBY, *à part*. Ah! je respire. (*Haut et se remettant.*) J'ai satisfait sans murmurer au décret de la Convention. J'ai déposé à mon district l'or que je possédais et des parures qui depuis long-temps m'étaient inutiles.

DUFOUR. Et qu'un Sertorius aura peut-être mis dans sa poche.... Excusez toutes ces questions; mais c'est que devant les agens que la loi me commande d'amener avec moi j'aurais été fâché de découvrir des objets de prix, qu'il ne serait plus en mon pouvoir de vous laisser.

Mme D'ALBY. Je vous remercie, monsieur, d'une telle attention; je vous le répète, je ne possède plus rien, et toutes vos recherches seront vaines.

DUFOUR. Tant mieux! car, s'il faut vous le dire, je connais particulièrement toutes les localités de ce château... je n'y viens pas aujourd'hui pour la première fois... Vous étiez bien jeune alors... ce fut à l'époque où votre père fit faire de nombreu-

ces réparations... J'étais alors entrepreneur; la boiserie de ce salon est mon ouvrage...

Mme D'ALBY. Que dites-vous, monsieur?

DUFOUR. Votre père, qui m'accordait sa confiance, ne voulut pas qu'un autre que moi en fût chargé.

Mme D'ALBY. Grand Dieu! serait-il donc vrai que ce fut vous...

DUFOUR. Vous en doutez? je veux vous en donner une preuve convaincante.

Il se dirige vers le panneau.

Mme D'ALBY, *hors d'elle-même, se précipitant vers lui.* Arrêtez, monsieur, arrêtez!

DUFOUR, *allant au panneau et se disposant à l'ouvrir.* Je vais vous prouver que ce panneau est bien mon ouvrage et que j'en connais le secret.

Mme D'ALBY, *le retenant.* N'ouvrez pas, monsieur, n'ouvrez pas, ou je meurs à vos pieds.

DUFOUR. Quel trouble!... qu'avez-vous donc, madame?

Mme D'ALBY, *au dernier degré de l'égarement.* Ayez pitié d'une malheureuse mère!

DUFOUR. Que dites-vous? (*Il court à la porte du salon, la ferme et revient.*) Vous pouvez parler.

Mme D'ALBY, *montrant la porte secrète.* Mon fils est là... mon fils émigré... mon fils proscrit, condamné à mort! Vous sauverez mon fils... n'est-ce pas?... vous le sauverez...

DUFOUR. Tout ce que je pourrai faire sans trahir mon devoir... mais vous ignorez sans doute la mesure rigoureuse que Sertorius a fait prendre dernièrement au comité révolutionnaire, relative aux émigrés, et dont l'exécution m'a été confiée... n'importe. Quels sont vos projets?

Mme D'ALBY. Je voulais, dans quelques jours, à l'aide d'un déguisement, faire franchir la frontière à Gustave...

DUFOUR. Eh bien! qu'il parte, j'assurerai sa fuite... je lui donnerai une feuille de route comme réquisitionnaire; mais nous n'avons pas de temps à perdre... Il faut que je voie votre fils pour remplir son signalement; je ne puis revenir ici sans éveiller les soupçons...

Mme D'ALBY. Vous allez le voir, monsieur.

Elle va au panneau, presse le ressort. Le panneau s'ouvre.

SCENE XVII.

LES MÊMES, GUSTAVE.

Mme D'ALBY, *appelant Gustave.* Gustave, viens remercier le plus généreux des hommes.

GUSTAVE, *paraissant et jetant les yeux sur Dufour.* Ma mère, que vois-je? Grand Dieu, c'est le brave officier qui sauva mes jours!

DUFOUR*. Quoi, c'est vous que je retrouve ici?

Mme D'ALBY, *saisissant la main de Dufour, qu'elle baigne de ses larmes.* Vous avez fait pour lui plus qu'une mère, il vous devra deux fois la vie.

DUFOUR. Vous me remercierez quand il sera hors de danger.

Mme D'ALBY, *à Gustave.* Mon fils, il veut encore te donner les moyens de fuir.

GUSTAVE. Si, pour m'arracher à la mort, vous alliez vous compromettre! Dans ce temps de terreur l'humanité est un crime.

DUFOUR. Je n'ai accepté un emploi que pour empêcher le mal... je remplirai ma tâche jusqu'au bout... Mais d'un instant à l'autre on peut venir nous interrompre, je vais prendre les notes dont j'ai besoin pour le signalement.

Il tire de sa poche des tablettes, puis écrit en regardant Gustave.

Mme D'ALBY. Gustave... vois ce qu'il fait pour toi!

DUFOUR, *serrant ses tablettes.* J'ai tout ce qu'il faut... En vous renvoyant ce soir sous enveloppe le procès-verbal de la visite domiciliaire, j'y joindrai la feuille de route.

GUSTAVE. Comment jamais m'acquitter envers vous?

DUFOUR. En ne portant plus les armes contre la France. Nous voulons être libres, égaux : si vous ne partagez pas l'avis de la majorité, éloignez-vous et ne la combattez pas.

GUSTAVE. Pouvez-vous croire que maintenant j'irais combattre la République, quand c'est un soldat républicain qui me conserve deux fois à ma mère?

DUFOUR, *lui prenant la main.* Bien, bien.

LOUISE, *en dehors, parlant très-haut.* Mon père, si c'est au citoyen Dufour que vous voulez parler, il est là qui attend ces clefs.

Mme D'ALBY. Encore Sertorius... Vite, mon fils, dérobe-toi à ses regards...

Gustave rentre, le panneau se referme; Dufour reste auprès de la table, Mme d'Alby se dirige vers la porte.

SCENE XVIII.

Mme D'ALBY, DUFOUR, LOUISE, SERTORIUS**.

Mme D'ALBY. Vous avez bien tardé, ma

* Dufour, Gustave, Mme d'Alby.

** Dufour, Mme d'Alby, Sertorius, Louise.

chère Louise ; le citoyen Dufour attend depuis long-temps.

LOUISE. Le concierge n'était pas chez lui.

Mme D'ALBY, *prenant les clefs et les remettant à Dufour*. Tenez, citoyen.

SERTORIUS, *à Dufour*. Vous n'avez donc pas encore terminé votre opération ?

DUFOUR. Il me reste à visiter ces appartemens. (*A Mme d'Alby.*) Vous allez m'accompagner.

Mme D'ALBY. Je suis à vos ordres.

Elle sort avec Dufour par la porte du parc.

LOUISE, *à Sertorius*. Mon père, vous ne les accompagnez pas ?

SERTORIUS. Non, je reste ici.

LOUISE, *à part*. Quelle rage mon père a-t-il aujourd'hui de venir au château ? et pourquoi veut-il toujours s'arrêter dans cette pièce ?... Retirons-nous, car mes regards pourraient me trahir.

Elle suit Dufour et Mme d'Alby.

SCENE XIX.

SERTORIUS, *seul*.

Grâce au ciel, la visite domiciliaire touche à sa fin... on ne découvrira rien... Dufour est un de ces patriotes de bonne foi, mais sans aucune espèce d'énergie : il ne se livrera pas à des recherches très-sévères... mais la marquise aura appris par cette mesure de quoi je suis capable... Cela peut me servir plus tard... Je n'en reviens pas ; comme ce misérable valet a su lire dans ma pensée ! Adroit, dissimulé, comme moi, il veut parvenir... comme moi, il veut épouser la femme qui lui plaît, et s'élever hors du rang de ce peuple dont nous flattons les intérêts, parce que le peuple, qui se dérange quand il est mal, fait seul les révolutions, et que les révolutions nous procurent des places, des honneurs et des richesses...

SCENE XX.

SERTORIUS, MORELLI.

MORELLI, *entrant*. Citoyen Sertorius, j'étais sûr de te trouver ici.

SERTORIUS. Quel est le résultat des recherches ?

MORELLI. On n'a rien trouvé de suspect dans le ci-devant château de la ci-devant marquise d'Alby.

SERTORIUS. Tu ne pouvais m'annoncer une nouvelle plus agréable.

MORELLI. Le citoyen pense-t-il ce qu'il dit ?

SERTORIUS. Oui, mon cher Morelli, depuis que je t'ai quitté, j'ai fait des réflexions... je renonce entièrement à mes projets...

MORELLI. C'est comme moi.

SERTORIUS. Je laisse la marquise libre.

MORELLI. Vous pouvez marier votre fille à qui vous voudrez.

SERTORIUS. C'était folie de ma part.

MORELLI. C'était à moi une folie bien plus grande que de me contenter de la fille du régisseur, tandis que je puis avoir la dame du château.

SERTORIUS, *étonné*. Hein ! que dis-tu ?

MORELLI. La chose la plus simple... le secret que je vous aurais confié vous rendait maître de la destinée de Mme d'Alby. Mais pourquoi donc, moi qui connais seul ce secret, en laisserais-je à un autre l'avantage ! Epouser la marquise est une fort bonne idée !... je m'en empare et l'exploite à mon profit.

SERTORIUS. Et tu t'imagines qu'elle consentirait...

MORELLI. Eh ! qui parle de consentement ? Citoyenne Giraud, citoyenne Morelli, qu'importe pour elle ? Elle se donnera à celui des deux qui lui dira : « Tu vas m'épouser, ou... »

SERTORIUS. Ou...

MORELLI. Voilà ce que je sais et ce que tu ignores.

SERTORIUS. Mais tu es donc bien sûr de ton fait ?

MORELLI. Vous en jugerez plus tard.

SERTORIUS. Morelli, je vois ta ruse... Tu as voulu m'amener à te proposer moi-même Louise. Eh bien ! si je te disais : Elle est à toi.

MORELLI, *tirant un papier de sa poche*. Allons donc, j'étais tellement persuadé que vous en viendriez là, que d'avance j'avais rédigé ce petit acte.

SERTORIUS. Donne. (*Après avoir lu.*) Mais quoi, tu exiges plus que tu ne m'avais d'abord demandé !... Tu veux que ma fille t'apporte en mariage ma nouvelle acquisition, le domaine de Beauregard.

MORELLI. Quand, par sa faute, on a manqué un bon marché, il en coûte toujours plus cher pour le renouer.

SERTORIUS. Ce domaine est d'un rapport considérable...

MORELLI. Que vous a-t-il coûté ? une poignée d'assignats ou une dénonciation.

SERTORIUS, *prenant le papier*. Je t'accorde tout et je signe. (*Il va à la table, et signe ; puis revenant à Morelli qui veut prendre le papier.*) Mais donnant, donnant.

MORELLI. C'est juste... (*Bas et en confidence.*) La marquise a un fils émigré.

SERTORIUS. Je le sais.

MORELLI. Il a combattu contre la République.

SERTORIUS. Je le sais.

MORELLI. Condamné à mort, il a pu s'échapper... il est caché ici...

SERTORIUS. Ici?

MORELLI. Tout près de nous, (*montrant le panneau*) cette boiserie masque une porte secrète.

SERTORIUS, *avec joie*. A merveille!

MORELLI, *lui arrachant le papier, et voyant qu'il est surpris de son action*. Eh bien! vous ai-je livré la marquise?

SERTORIUS, *lui donnant la main*. Te voilà mon gendre!

SCENE XXI.

LES MÊMES, DUFOUR, Mme D'ALBY*.

DUFOUR, *à Sertorius*. Citoyen, voici le procès-verbal qui constate que mes recherches n'ont amené aucune découverte.

SERTORIUS, *à Mme d'Alby*. Citoyenne, il m'a été pénible de commander une pareille mesure; mais l'ordre du représentant du peuple était si précis!

Mme D'ALBY. Vous avez rempli votre devoir.

DUFOUR, *avec intention*. Ce soir je vous enverrai une copie de ce procès-verbal, qu'aux termes de la loi je ne puis vous refuser.

Mme D'ALBY, *de même*. Je compte sur vous.

SERTORIUS, *bas à Morelli*. Rends-toi à la municipalité. Après ce qui vient de se passer, il serait peut-être dangereux de charger Dufour de préparer les deux actes de mariage. C'est au citoyen Roland, son adjoint, que tu t'adresseras. Que dans une heure nous n'ayons plus qu'à signer.

MORELLI, *bas*. Rapportez-vous-en à moi.

Il sort.

DUFOUR, *à part, et qui a entendu quelques mots*. Il envoie Morelli à la municipalité! moi aussi, j'irai à la municipalité! (*Haut*.) Adieu, madame, je me retire, je n'oublierai pas ce que je vous ai promis.

Il salue et sort.

SCENE XXII.

Mme D'ALBY, SERTORIUS.

Mme d'Alby se dispose à sortir, Sertorius l'arrête et la conduit sur le devant du théâtre.

SERTORIUS. Avant de vous quitter, citoyenne, il me reste encore à vous adresser mes sincères remerciemens pour les soins que vous avez bien voulu prodiguer à ma Louise.

Mme D'ALBY. Je n'avais pas de fille, Louise m'en a tenu lieu... Mais pourquoi ces remerciemens? voudriez-vous me retirer mon enfant chéri?

SERTORIUS. Louise a dix-sept ans, et je la marie.

Mme D'ALBY, *étonnée*. Vous la mariez?... mais Louise ignore encore ce mariage... elle m'en aurait instruite.

SERTORIUS. Elle l'apprendra quand il en sera temps.

Mme D'ALBY. Croyez-vous qu'elle y consente?

SERTORIUS. Élevée par vous, je ne doute pas de son obéissance aux volontés de celui qui lui tient lieu de père.

Mme D'ALBY. Pardonnez à mes questions... j'ai toujours regardé Louise comme ma fille... une mère s'intéresse vivement au bonheur de son enfant, et je vous avoue que ce mariage si précipité...

SERTORIUS. Quand vous en saurez le motif, vous verrez que je ne pouvais agir différemment.

Mme D'ALBY. Mais enfin, l'époux que vous lui destinez...

SERTORIUS, *appuyant*. Vous est connu particulièrement...

Mme D'ALBY. J'ai beau chercher, je ne vois personne...

SERTORIUS. Mais, citoyenne, c'est assez nous être occupés de ma fille, parlons de vous maintenant.

Mme D'ALBY. De moi?...

SERTORIUS. Avez-vous bien réfléchi à la position dans laquelle vous vous trouvez? Veuve d'un ex-noble, mère d'un émigré, possédant une fortune immense, vous êtes en butte à toutes les attaques, à une foule de dénonciations... La visite domiciliaire que j'ai été obligé d'ordonner aujourd'hui est une preuve de ce que j'avance.

Mme D'ALBY. Je ne crains pas qu'on surveille mes démarches.

SERTORIUS. C'est très-bien... mais ce qu'on n'a pas trouvé un jour, on peut le trouver un autre. Croyez-moi, vous n'avez pas un moment à perdre: ainsi, pour mettre votre fortune, votre liberté, vos jours mêmes, à l'abri de tant de dangers, il vous faut un protecteur...

Mme D'ALBY. Un protecteur?

SERTORIUS. Je connais un homme qui met toute son ambition à obtenir ce titre précieux.

Mme D'ALBY. Il peut compter sur ma reconnaissance.

SERTORIUS. Depuis long-temps il vous a voué l'estime la plus vraie, peut-être même qu'un sentiment plus tendre... que l'espérance de parvenir un jour à vous

* Mme d'Alby, Dufour, Sertorius, Morelli.

plaire, lui a déjà fait méconnaître son devoir; et lui ferait braver pour vous tous les dangers.

Mme D'ALBY. Je lui sais gré de tant d'intérêt... mais...

SERTORIUS. Mais vous comprendrez facilement que pour déjouer les intrigues qui se forment contre vous; rendre nulles les dénonciations, et fermer la bouche aux ennemis de tout ce qui est noble et riche, il faut qu'il ait un titre qui lui permette de vous protéger ouvertement... je n'en vois pas d'autre que celui de votre époux.

Mme D'ALBY. Lui, mon époux!

SERTORIUS. Au premier abord, cette proposition doit vous surprendre, je le conçois facilement... Cependant, en y réfléchissant...

Mme D'ALBY. Je me suis promis de ne jamais me remarier...

SERTORIUS. Il est des circonstances qui maîtrisent les volontés; et ces circonstances sont arrivées... Un hymen qui autrefois aurait blessé toutes les convenances, n'est plus aujourd'hui que la chose la plus ordinaire. Veuillez considérer, d'ailleurs, qu'il occupe le premier emploi de la ville... que les protections qu'il a dans le Comité de salut public lui permettent d'aspirer à toutes les places, et qu'à la prochaine législature il peut être nommé représentant du peuple.

Mme D'ALBY. Ma seule ambition est de vivre obsure et ignorée.

SERTORIUS, *avec intention*. Mais, citoyenne, vous avez un fils... qui, je crois, est loin de vous.

Mme D'ALBY. Mon fils... oui, citoyen, il est en pays étranger.

SERTORIUS. Eh bien! arrivé au faîte du pouvoir, qui empêchera votre époux de se servir de son crédit, de celui de ses amis, pour faire rayer le nom du citoyen d'Alby de la fatale liste? Alors quel bonheur pour vous de presser dans vos bras un fils chéri, que vous ne deviez jamais revoir!

Mme D'ALBY. L'espoir que vous me faites entrevoir ne peut se réaliser; cessons un entretien pénible pour tous deux...

SERTORIUS. Ainsi, vous le refusez?

Mme D'ALBY. Je le dois à mon fils, à la mémoire du marquis d'Alby...

SERTORIUS, *après une pause*. Cependant il faut que vous soyez ma femme.

Mme D'ALBY, *avec dignité*. Votre femme!

SERTORIUS. Aujourd'hui.

Mme D'ALBY. Aujourd'hui?...

SERTORIUS. Aujourd'hui même!... Ecoutez: dans ce moment on dresse à la municipalité deux actes de mariage... le premier, entre le citoyen Sertorius et la citoyenne d'Alby; le second est celui de Louise Sertorius avec le citoyen... savez-vous quel est l'époux que je donne à ma fille?

Mme D'ALBY, *étonnée*. L'époux que vous donnez à votre fille?

SERTORIUS, *la regardant fixément*. C'est le citoyen Morelli.

Mme D'ALBY, *au dernier degré de l'étonnement*. Morelli!

SERTORIUS, *la prenant par la main*. L'homme qui a toute votre confiance, (*lui montrant le panneau*) le dépositaire de votre secret.

Mme D'ALBY. Ah! je suis trahie! mon fils est perdu!

SERTORIUS. Sa destinée est entre vos mains.

Mme D'ALBY. Morelli!... grand Dieu! (*Tombant aux genoux de Sertorius.*) J'embrasse vos genoux... par pitié, ne livrez pas mon Gustave, mon unique enfant...

SERTORIUS. Mais d'un mot vous pouvez le sauver...

Mme D'ALBY. C'est ma fortune que vous voulez? eh bien! je vous la donne... je vous la donne tout entière.

SERTORIUS. Je vous l'ai dit, depuis longtemps je vous aime... c'est votre main que je désire... elle m'appartiendra. L'amour m'a fait oublier mon devoir, vos mépris peuvent me rendre à la raison.

Mme D'ALBY. Non, non, vous n'aurez pas cette barbarie; vous n'enverrez pas à la mort un malheureux plus à plaindre que coupable, le fils de celui qui vous combla de bienfaits, le fils de la femme que vous dites aimer.

SERTORIUS. Mais c'est vous, vous, sa mère, qui serez cause de sa perte...

Mme D'ALBY. O mon fils! moi te livrer!

SERTORIUS. J'attends votre réponse.

Mme D'ALBY. O mon Dieu! à quoi suis-je réduite?

SERTORIUS. Pour moi, ma résolution est inébranlable; je deviendrai votre époux, ou votre fils...

Mme D'ALBY. Plus bas, plus bas!... le malheureux peut nous entendre... Accepterait-il jamais un tel sacrifice?

SERTORIUS. Vous consentez donc?

Mme D'ALBY, *résignée*. Oui. (*A part.*) Il m'en coûtera la vie?

SERTORIUS. Je cours tout préparer; c'est ici que nous signerons les deux actes. Par considération pour vous; par déférence pour moi, l'officier municipal apportera le registre de l'état-civil. Approuvez-vous ces arrangemens?

Mme D'ALBY. Tout ce que vous voudrez.

Elle se jette dans un fauteuil.

SERTORIUS. Je vous laisse et reviens tout-à-l'heure. (*Il fait quelques pas pour sortir, puis revient vers Mme d'Alby, qui est assise et accablée.*) Pendant mon absence gardez-vous de changer la détermination que vous venez de prendre... ne cherchez pas à faire évader votre fils... le château est toujours surveillé, et l'émigré se livrerait sans espoir d'être sauvé. Adieu... je reviens à l'instant.

Il sort.

SCENE XXIII.

Mme D'ALBY, *seule.*

J'avais besoin d'être seule... j'ai de la peine à rassembler mes idées... à me remettre de tant d'émotions. Est-ce un rêve?... Non, je l'ai bien entendu... Le misérable! il a osé me demander ma main... et moi, j'ai consenti! Hélas! ne le fallait-il pas?... Mais je ne souffrirai pas long-temps... Que Gustave s'éloigne au plus vite... qu'il s'éloigne!... surtout sans connaître à quel prix je le sauve...

SCENE XXIV.

LOUISE, Mme D'ALBY.

LOUISE. Pardon, madame la marquise... c'est mon père qui m'envoie près de vous...

Mme D'ALBY, *à part, avec un soupir.* Son père!

LOUISE. Je l'ai rencontré comme il vous quittait... « Louise, m'a-t-il dit, je sais que le jeune Gustave est ici; mais tout s'arrangera pour le mieux. Ton sort est fixé, je te marie... Va trouver Mme d'Alby; aujourd'hui même elle sera ta mère... » A ces mots, il m'a laissée, et bien intriguée, comme vous pouvez croire. Je viens vous supplier, ma chère bienfaitrice, de me donner l'explication de ce mystère.

Mme D'ALBY, *à part.* Je n'ose lui apprendre la vérité. (*Haut.*) Louise, ne m'interroge pas... (*Louise lui baise la main*) pauvre enfant!...

Elle sort.

SCENE XXV.

LOUISE, *seule.*

Sa fille?... et comment? (*Frappée d'une idée subite.*) Comment? mais en épousant son fils... la femme de Gustave d'Alby! Pour moi tant d'honneur, tant de félicité! Mon Dieu! j'en deviendrai folle... car je l'aime... oh! je l'aime!... Et lui, il m'aime aussi... oui, oui, ce matin, à cette place, en me rappelant le passé, il cachait son amour sous l'apparence de l'amitié. Par quel miracle tout cela s'est-il arrangé? Mon père aura été informé de l'arrivée de Gustave... Il a voulu le sauver... Gustave aura dit qu'il m'aimait... Alors, en le mariant à la fille d'un patriote, il échappe à la terrible loi... Voilà comme tout cela est arrivé, et voilà comme je serai la plus heureuse des femmes.

SCENE XXVI.

LOUISE, SERTORIUS, MORELLI *.

LOUISE. Mon père, je sais tout maintenant.

SERTORIUS. C'est bien. (*A Morelli.*) Le citoyen Roland n'est pas encore arrivé?

MORELLI. D'après sa promesse, il ne peut tarder...

LOUISE, *qui est allée regarder à la porte du salon.* Mon père, voici M. l'officier municipal... il tient sous son bras un grand registre... (*frappée d'une idée subite*) ah! le registre des mariages!

SERTORIUS. Louise, va prévenir la citoyenne d'Alby que nous sommes tous réunis, que nous n'attendons plus qu'elle.

LOUISE, *souriant.* J'y vais... Ah! mon père, vous oubliez encore quelqu'un. (*Elle va pour sortir, et s'arrête à la porte.*) Entrez, citoyen Dufour.

SERTORIUS *et* MORELLI. Dufour!

SERTORIUS. Quel fâcheux contre-temps!

MORELLI. Que vient-il faire ici?

Louise salue Dufour et sort.

SCENE XXVII.

MORELLI, DUFOUR, SERTORIUS.

DUFOUR, *à Sertorius.* J'ai des reproches à vous adresser, citoyen Sertorius... vous vous mariez, vous mariez votre fille, et vous voulez donner à un autre le plaisir d'assurer votre bonheur? J'ai réclamé mes droits, et je vous apporte les deux actes que vous avez demandés.

SERTORIUS. Excusez, citoyen Dufour, je ne voulais pas abuser de votre complaisance.

DUFOUR. Vous badinez; non seulement c'est un plaisir pour moi, mais c'est même un devoir. N'êtes-vous pas mon collègue? J'aurais été au désespoir qu'un autre ait procédé à la célébration de ce mariage!

Il va à la table sur laquelle il dépose le registre.

SERTORIUS. Je vous sais gré de votre démarche. (*Bas à Morelli en passant auprès de lui.*) Au fait, que peut-il savoir?

* Morelli, Sertorius, Louise.

MORELLI, *de même, à Sertorius.* Et que peut-il faire?

DUFOUR, *montrant le registre.* Ces deux actes que j'ai trouvés tout préparés m'ont, je vous avoue, vivement étonné.

SERTORIUS. Oui, je conçois.

DUFOUR, *venant sur le devant de la scène**. Ils ont été l'objet d'une détermination bien soudaine; ce matin, je crois, il n'en était encore nullement question.

SERTORIUS. Vous êtes dans l'erreur, depuis long-temps nous nous en occupions.

DUFOUR. Oui, vous deux, c'est possible! mais votre fille et la marquise songeaient-elles aussi depuis long-temps à ces mariages?

SERTORIUS. La mesure rigoureuse qui a été prise aujourd'hui contre la citoyenne d'Alby l'a déterminée. Elle veut se soustraire à des dangers qui peuvent se renouveler tous les jours.

DUFOUR. Et votre fille a-t-elle aussi quelque danger à redouter? Citoyen Morelli, dans la position où vous vous trouvez, pour devenir le gendre d'un homme tel que le citoyen Sertorius, le gendre du premier fonctionnaire de la ville, ou je me trompe fort, ou il faut que vous lui ayez rendu un service important.

SERTORIUS. En effet, je dois beaucoup au citoyen Morelli.

MORELLI. Ne parlons pas de cela.

DUFOUR. Et vous, mon cher collègue, pour que l'ex-marquise se détermine à vous donner sa main, ne faut-il pas qu'elle ait contracté envers vous une obligation bien puissante, ou qu'elle ait acheté un silence bien nécessaire?

SERTORIUS, *bas à Morelli.* Il se doute de quelque chose!

MORELLI. Laissons-le dire, et allons droit aux signatures.

DUFOUR. Le mariage de votre fille, citoyen Sertorius, m'a rappelé qu'il y a un mois on est venu me trouver pour le même motif. Il s'agissait d'un oncle qui voulait sacrifier sa nièce. Ce n'est pas si révoltant qu'une fille, n'est-ce pas, citoyen Sertorius! La jeune personne était le prix de la plus infâme délation. J'ai déjoué cette intrigue criminelle. J'ai parlé le langage de l'honneur à l'oncle égaré par une basse cupidité, et le délateur intimidé a rendu sa parole.

MORELLI. C'est fort heureux pour la jeune personne; car bien d'autres auraient dit à l'officier municipal: « Vous êtes ici pour nous marier, pour recevoir nos *oui* et nos signatures, vous n'avez rien de plus à demander. »

DUFOUR. Vous en connaissez de capables de tenir ce langage?

MORELLI. Oui, citoyen Dufour, j'en connais, et très-particulièrement.

DUFOUR. C'est ce que nous verrons.

* Morelli, Sertorius, Dufour.

SCENE XXVIII.

LES MÊMES, Mme D'ALBY, LOUISE*.

Mme d'Alby est pâle, Dufour va au-devant d'elle.

DUFOUR, *à la marquise.* Vous vous doutez du motif qui m'amène?

Mme D'ALBY. Oui, citoyen.

DUFOUR. Les témoins sont là. Vous avez consenti?

Mme D'ALBY. Il le fallait!

DUFOUR, *bas à Mme d'Alby.* Ce mot dit tout. Prenez courage.

Mme D'ALBY. Ne craignez rien, je serai calme et résignée.

MORELLI, *bas à Sertorius.* Le moment d'agir est venu.

SERTORIUS. Nous voici rassemblés; citoyen Dufour, ayez la bonté de nous lire...

Dufour passe auprès de la table.

LOUISE, *vivement.* Attendez donc, mon père, il manque encore ici quelqu'un, la personne sans laquelle on ne peut rien conclure. (*Elle va au panneau et le tire en disant:*) Venez, venez, monsieur Gustave.

GUSTAVE, *sortant de sa cachette.* Que veux-tu, ma chère Louise?

Mme D'ALBY. O ciel! Louise, qu'as-tu fait?

SCENE XXIX.

LES MÊMES, GUSTAVE**.

GUSTAVE, *jetant les yeux autour de lui.* Pourquoi êtes-vous réunis? Mais je ne vois que des amis. (*Apercevant Sertorius.*) Ah! ciel! ton père!

LOUISE. Oui, mon père, qui sera bientôt...

Elle s'arrête, n'osant pas achever sa phrase, en voyant l'expression de tristesse et de contrainte qui règne sur tous les visages.

Mme D'ALBY. Gustave, retire-toi, je t'en conjure, ta présence est inutile.

GUSTAVE. Et tout me dit qu'elle est nécessaire: les pleurs que vous cherchez en vain à me cacher, l'air de mystère qui règne parmi vous, (*désignant Sertorius*) la présence de cet homme, Louise qui m'appelait avec joie, et que je vois inter-

* Morelli, Sertorius, Mme d'Alby, Dufour, Louise.

** Morelli, Sertorius, Dufour à la table, Mme d'Alby, Gustave, Louise.

dite et tremblante. Oui, je dois rester! et je resterai!

MORELLI. Nécessairement le citoyen aurait fini par être instruit de ce qui va se passer, autant qu'il le sache tout de suite. N'y va-t-il pas de son intérêt?

Mme D'ALBY. Gustave, épargne ta mère! éloigne-toi, mon ami!

GUSTAVE. Il s'agit de mon intérêt, a-t-il dit; et vous voulez que je vous quitte? Je saurai tout, ma mère!

SERTORIUS. Puisque le citoyen l'exige, commencez.

DUFOUR, *lisant.* « Acte de mariage entre la citoyenne Louise Giraud-Sertorius... »

LOUISE, *regardant Gustave.* Gustave!

GUSTAVE, *lui prenant la main.* Louise!

DUFOUR, *continuant.* « Et le citoyen Benoît Benjamin Morelli. »

LOUISE, *avec force.* Moi, sa femme, la femme de Morelli! (*A Dufour.*) Monsieur, vous avez mal lu. (*A son père.*) Mais dites-lui donc qu'il s'est trompé; ne m'avez-vous pas dit que j'allais être la fille de Mme la marquise d'Alby?

GUSTAVE, *comme frappé d'une idée subite.* Sa fille!

DUFOUR. Un instant. (*Continuant de lire.*) « Acte de mariage entre le citoyen Bernard Giraud Sertorius et... »

Il regarde Gustave et Mme d'Alby.

GUSTAVE, *allant à Dufour.* Lisez, lisez, monsieur!

DUFOUR. « Et Marie-Madeleine de Lostange, veuve d'Alby. »

LOUISE. Vous épousez mon père?

GUSTAVE. Ma mère, vous ne dites rien?

Mme D'ALBY. Pardonne, mon fils, pardonne!

DUFOUR, *bas à Gustave.* Elle devait vous sauver!

LOUISE, *qui a entendu ces mots et qui examine la figure de son père.* Le sauver! ah! je comprends tout. (*A Dufour.*) Monsieur, citoyen, je dirai oui! oui, j'en aurai le courage.

GUSTAVE, *l'arrêtant en lui prenant la main, et saisissant aussi celle de la marquise.* Chère Louise! et vous, ma mère, vous vous sacrifiez pour moi! mais ma vie vaut-elle deux avenirs de larmes, de honte et de désespoir? Louise, je t'aime, et mon plus grand désir aurait été de te nommer mon épouse! Vous, ma mère, les décrets de la proscription peuvent anéantir de vains titres; mais la noblesse de l'ame, celle des sentimens, sont innées en vous, l'amour maternel vous a égarée. Rappelez-vous que vous êtes toujours la femme d'un officier aussi brave que noble; que mon père est mort au champ d'honneur, et que votre fils, digne de vous et de lui, ne peut racheter ses jours en vous vouant toutes les deux à l'opprobre et au malheur! Adieu, ma mère! adieu, Louise! (*donnant une poignée de main à Dufour*) protégez-les!

DUFOUR. Qu'allez-vous faire?

GUSTAVE. Me livrer moi-même au tribunal!

Mme D'ALBY, *se précipitant vers son fils.* Mon fils, arrête!

LOUISE, *de même.* Gustave! Gustave!

DUFOUR, *le ramenant.* Leur destinée est la vôtre: vous devez vivre pour elles! restez!

GUSTAVE. Quoi! vous voulez...

DUFOUR. Restez, vous dis-je! (*Allant à la table et prenant le registre.*) Citoyenne d'Alby, et vous, Louise Giraud, consentez-vous à mettre vos signatures sur ces deux actes de mariage!

LOUISE, *avec empressement.* Oui, oui, citoyen.

DUFOUR, *leur montrant le registre.* Venez donc signer.

GUSTAVE, *avec feu.* Jamais devant moi!

DUFOUR, *bas à Gustave, en le tirant à l'écart.* Silence! N'avez-vous donc plus de confiance dans le soldat républicain? *Mme d'Alby et Louise vont à la table et signent. A Sertorius et à Morelli.*) Elles ont signé; maintenant vous devez remplir vos engagemens: (*montrant Gustave*) il faut que ce jeune homme quitte la France, vous avez promis de protéger sa fuite.

SERTORIUS. Parlez, je le servirai de tout mon pouvoir.

Mme d'Alby est assise à la gauche du théâtre, Louise et Gustave sont auprès d'elle.

MORELLI. Je n'ai qu'une parole.

DUFOUR, *tirant de sa poche un papier.* Cette feuille de route lui permet de gagner la frontière sans craindre aucun danger; je ne puis la délivrer que sur l'attestation de deux témoins, vous allez m'en servir.

SERTORIUS. Rien de plus juste, donnez.

DUFOUR. A vous, citoyen Morelli.

MORELLI. Ma signature sauvera le citoyen Gustave, je m'estime trop heureux!

Il signe.

DUFOUR, *prenant la feuille de route et la donnant à Gustave.* Vous n'avez plus rien à redouter.

GUSTAVE, *la refusant.* J'accepterais le prix de la honte de ma mère et du malheur de Louise...

DUFOUR, *sévèrement.* Vous pouvez la prendre. (*A Sertorius et à Morelli, leur mon-*

trant le registre.) Vos deux signatures sur ce registre, et toutes les formalités voulues par la loi sont remplies. (*A Sertorius.*) Vous, vous êtes l'époux de l'ex-marquise d'Alby, (*A Morelli.*) Et vous, celui de Louise Giraud-Sertorius.

SERTORIUS. Nous allons remplir la dernière formalité.

Ils vont à la table et se disposent à signer.

DUFOUR, *arrêtant Sertorius.* Ne voyez-vous aucun empêchement à signer ces tes?

SERTORIUS. Quel empêchement voulez-vous qu'il y ait?

MORELLI. Chacun de nous est libre... parfaitement libre et majeur.

DUFOUR. Cherchez bien, citoyen Sertorius.

SERTORIUS, *prenant la plume.* Voici ma réponse.

DUFOUR. Comme il vous plaira; seulement je dois vous prévenir qu'en signant ces actes, vous signez votre arrêt de mort.

SERTORIUS, *laissant tomber la plume.* Comment!

MORELLI. Que dites-vous?

DUFOUR. La dernière séance du comité révolutionnaire est-elle donc déjà effacée de votre mémoire?

SERTORIUS. Quel rapport...

DUFOUR. La peine de mort fut portée contre quiconque tenterait de soustraire un émigré à la rigueur des lois. Cet arrêté fut pris sur la proposition d'un membre républicain pur et désintéressé... et l'exécution en fut confiée à un collègue dont on suspectait le zèle et le patriotisme.

SERTORIUS, *bas à Dufour.* De grâce...

DUFOUR. Le républicain pur et désintéressé qui fit prendre l'arrêté, c'est vous; le patriote suspect chargé de l'exécution, c'est moi... Maintenant, prononcez, quel est mon devoir?

SERTORIUS. Ce serait une indigne trahison!

DUFOUR. Et c'est vous qui parlez ainsi: voyons qui de nous deux serait le plus coupable? Vous vous êtes servi du pouvoir que la loi vous donne pour placer une malheureuse mère dans la cruelle alternative de perdre son fils, ou d'accepter un époux que tout lui ordonne de rejeter... vous avez fait de votre fille adoptive le prix de la plus vile délation... Prenez-y garde, si vous signez ces actes, ils deviennent vos accusateurs; si vous dénoncez l'émigré, sa feuille de route revêtue de vos signatures viendra encore déposer contre vous. (*Moment de silence.*) Eh bien! qui vous empêche maintenant de signer? Ah! rappelez-vous le mariage dont je vous ai parlé tout-à-l'heure : le dénonciateur confondu rendit la parole qu'il avait reçue.

MORELLI. Citoyen Sertorius, la délicatesse m'oblige à vous dégager de votre promesse.

DUFOUR. L'oncle déchira un acte que la cupidité avait fait dresser... (*Sertorius déchire les deux actes de mariage*) et l'officier municipal promit de garder le silence... (*A Morelli.*) Quant à vous, comme on ne s'acquitte des services tels que les vôtres qu'en les payant, on vous donnera de l'or! mais croyez-moi, quittez la France, on n'y aime pas les délateurs.

Morelli s'éloigne.

Mme D'ALBY, *à Dufour.* Monsieur, que de reconnaissance!

GUSTAVE. Quel homme êtes-vous?

DUFOUR. Un vieux soldat, qui ne voit d'ennemis que sur le champ de bataille... un républicain qui veut faire aimer la République, enfin, un véritable ami de la patrie, qui pense que, quelle que soit la forme du gouvernement, on doit faire taire son opinion devant les lois, et les lois mêmes devant l'humanité.

FIN.

PARIS. — Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



LE ROYAUME DES FEMMES,

OU

LE MONDE A L'ENVERS,

PIÈCE FANTASTIQUE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE CHANTS ET DE DANSES,

Par MM. Charles Desnoyer et Cogniard,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 5 décembre 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
ÆLLORA, reine du pays.	Mmes GAUTHIER.	RODOLPHE, artiste français.	MM. FOSSE.
XERESSA, ministre de l'intérieur.	SOPHIE.	BERNARD, son compagnon.	CONSTANT.
LE MINISTRE DE LA GUERRE (femme).	SUZANNE.	REYONSED, naturel du pays.	FRANCISQUE Jᵉ.
LE MINISTRE DE LA JUSTICE, *id.*	MAGAR-G.	LUCIDOR, homme du sérail.	NEUVILLE.
LE MINISTRE DE LA MARINE, *id.*	LAURE.	UN AUTRE HOMME DU SÉRAIL.	ALEXANDRE.
TROMBOLLINA, major de la garde.	LECOMTE.	LE SÉRAIL DE LA REINE (hommes).	
AXANNERA, capitaine.	HÉLOISE.	GARDES DE LA REINE (femmes).	
UN GARDE (femme).	IRMA.	PERSONNAGES ACCESSOIRES.	

La scène se passe dans un pays lointain qui n'a pas encore été découvert.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une galerie très-riche dont la décoration ne ressemble en rien à celle de nos salons. Des meubles élégans d'une forme toute particulière. Au fond, des jardins de plein-pied avec la galerie et séparés d'elle par une galerie en guise de porte. Une espèce de sopha à droite, un autre à gauche.

SCENE PREMIERE.

RODOLPHE, BERNARD.

(Rodolphe est assis sur l'un des sophas, à droite, Bernard est étendu sur l'autre et dort profondément.)

RODOLPHE. Le jour commence à paraître et il dort encore, lui ! il peut dormir... ah! je le plains ! moi, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit... l'espoir, la surprise, l'impatience... au milieu de tous les prodiges qui nous entourent, en songeant à cette île merveilleuse où nous a jetés notre étoile, et surtout cette femme charmante qui nous a donné l'hospitalité, j'ai bien vite oublié toutes les fatigues de notre voyage.

BERNARD, *rêvant*. Merci, madame, merci, votre champagne est délicieux.

RODOLPHE. Allons, voilà mon escamoteur qui rêve encore, non pas aux attraits, aux charmes de notre hôtesse et de ses compagnes, mais seulement au souper qu'elles nous ont offert.. (*Se levant.*) Pauvre garçon ! tu ne mérites guère de partager mes aventures... Bernard ! Bernard ! allons, réveillez-vous.

BERNARD, *s'éveillant en sursaut*. Hein ! plaît-il? qu'est-ce que c'est? Ah! c'est vous, monsieur Rodolphe... que le bon Dieu vous bénisse de m'avoir éveillé!.. j'étais à table.

RODOLPHE. En rêve.

BERNARD. Enfin j'y étais... et comme hier soir je savourais encore les mets les plus exquis... et ce vin, ce vin miraculeux qu'on nous a servi entre la poire et...

RODOLPHE. Vous appeliez cela du champagne !

BERNARD. C'est un nom comme un autre que je lui donnais, un nom d'amitié, car je n'ai jamais vu en France ni dans toute l'Europe un vin qui valût celui-là ; mais tout dans ce pays est tellement extraordinaire.

RODOLPHE. Et nous y sommes venus d'une manière si merveilleuse, si invraisemblable...

BEERNARD. Si jamais nous écrivons nos mémoires, je suis sûr qu'on ne nous croira pas.

RODOLPHE. On est si incrédule quand on n'a pas voyagé !

BERNARD. Oh! c'est vrai, car moi-même avant notre brusque départ j'étais d'une incrédulité! je me suis surpris à ne pas ajouter foi aux voyages du capitaine Gulliver; je révoquais en doute l'existence des Géans et des Lilliputiens; je soutenais effrontément qu'il n'y avait pas au monde un royaume gouverné par des chevaux, que le pays de Cocagne était une chimère... enfin, jusqu'à ce pauvre Robinson Crusoé que je traitais d'imposteur... je vous demande un peu, Robinson Crusoé! Grand voyageur, va ! je te rends justice, à présent que nous sommes confrères, et ton éditeur ajouterait à tes aventures une douzaine de volumes que je croirais tout jusqu'à la dernière ligne.

RODOLPHE. Il est certain que tout est possible après ce qui nous est arrivé.

BERNARD. Enfin il y a huit jours encore, nous étions à Paris.

RODOLPHE. A peu près, car nous n'avons pu calculer au juste le temps qu'a duré notre voyage.

BERNARD. Je crois bien; quand on voyage dans les espaces imaginaires... en ballon.

RODOLPHE. Il me semble que nous sommes encore à Tivoli, et que cet illustre aréonaute vient nous proposer de partager les plaisirs de son ascension... comme artiste, comme peintre, j'accepte dans l'espoir de trouver le sujet d'une composition nouvelle.

BERNARD. Moi, comme escamoteur, prestidigitateur de Tivoli, ayant promis sur l'affiche d'escamoter quelqu'un de la société, j'accepte ainsi que vous, nous montons les premiers...

RODOLPHE. Mais, à l'instant où notre homme va nous suivre... brrrrr.

AIR : *Voyage*, etc.

Le ballon part et nous emporte,
Tous deux nous voilà dans les airs;
Le vent nous pousse et nous transporte
Au milieu d'un autre univers;

BERNARD.

A plus d'une tempête,
Ferme nous tenons tête,
Nous fiant, non sans peur,
Au p'tit bonheur.
Notre nacelle,
Qui chancelle,
Nous en fait voir de chaqu' couleur.

RODOLPHE.

Là, le soleil luit.

BERNARD.

Ici, c'est la nuit.

RODOLPHE.

Tantôt chaudement,

BERNARD.

Tantôt froidement.

RODOLPHE.

Long-temps ballotés,
Long-temps cahotés,
Abîmés, perclus,
Et n'en pouvant plus...

TOUS DEUX.

Nous nous disions : nous sommes perdus!

BERNARD, *s'interrompant*. Quand tout-à-coup notre ballon s'arrête... puis prenant une marche contraire, il redescend peu-à-peu en nous balançant délicieusement...

RODOLPHE. Et bientôt nous sommes déposés dans un jardin magnifique...

BERNARD. Je m'élance avec vous... tous les deux nous touchons la terre, et nous nous écrions avec transport :

RODOLPHE *et* BERNARD, *ensemble*.

Voyage, voyage,
En ballon qui voudra!
Pour moi cette rage
Jamais ne me prendra. (*ter.*)

RODOLPHE. Il faisait nuit, mais une illumination brillante avait remplacé le jour... nous nous trouvons entourés d'une foule de femmes ravissantes... une surtout, celle qui semblait commander à toutes les autres... ah! mon ami, qu'elle est jolie!...

BERNARD. Ma foi, moi, je n'ai pas fait d'exception, je les ai trouvées toutes fort agréables, et mon admiration a été au comble quand la table a été servie.

RODOLPHE. Mais où sommes-nous? quel est ce pays? et à quelle aventure sommes-nous donc réservés?

BERNARD. Nous pouvons le savoir... venez avec moi... et comme on parle français dans ce pays...

RODOLPHE. Oui, nouvelle merveille! nouvelle invraisemblance pour ceux à qui nous conterons notre histoire.

BERNARD. Le premier venu ou la première venue nous expliquera.,.

RODOLPHE. Moi, je reste ici, je veux attendre...

BERNARD. Votre belle inconnue, n'est-ce pas? eh bien! à votre aise : moi, je vais à la découverte, et je vous raconterai tout ce que j'aurai vu.

AIR : *Allons, amis, de la philosophie.*

RODOLPHE.

Fions-nous à la destinée
Qui dans ces lieux nous conduit par la main.

BERNARD.

Mon avenir, c'est ma journée,
Pourquoi songer au lendemain?
Au diable le chagrin!
Je nargue le chagrin.

RODOLPHE.

Ah! malgré moi je songe à ma patrie :
Oui je regrette et la France et Paris;
Mais à l'aspect d'une femme jolie,
Je crois encore être dans mon pays.

ENSEMBLE.

Veille sur nous, ô destinée!
Conduis-nous toujours par la main.
Mon avenir, etc.

(*Bernard ouvre le rideau au fond de la galerie, et sort par les jardins.*)

SCENE II.

RODOLPHE, *seul*.

Je ne sais pourquoi... j'ai dans l'idée qu'il a bien fait de s'éloigner, elle va venir, peut-être, je vais la revoir!.. et serai seul! seul auprès d'elle!.. je l'espère du moins, et toutes ces informations qu'il va prendre, c'est elle qui me les donnera... ah! je suis trop heureux.

AIR : *Un seul jour je serai maître.* (N. seigneur.)

Malgré moi, j'ai quitté la France,
Hélas! adieu, beau ciel de France!
Ne plus te voir, sol enchanté,
Séjour à jamais regretté,
Pays des arts (*bis*), de la beauté!..
Mais faut-il donc perdre toute espérance! (*bis*)
Un cœur d'artiste est toujours là.
Non, non, non, non,
Je ne veux pas perdre toute espérance,

Et ma gaieté me reviendra.
C'en est fait (*bis*), le plaisir déjà me gagne :
Si mes jours en ce lieu doivent finir,
Eh qu'importe? en avant les châteaux en Espagne !
Je vais lire dans l'avenir.
Et d'abord, femme charmante
A mes yeux se présente
Mon regard bientôt l'enchante;
Femme aimable autant qu'aimante,
Que ta voix rende à mon cœur
L'espérance et le bonheur,
Que de plaisirs! combien de scènes ravissantes!
Combien de femmes séduisantes!
Ici j'entends partout dire : C'est le français!
Oui, vraiment, toutes sont charmantes.,.
. Et si je voulais!
Que je changerais!
Quel succès!
Ici, j'entends partout dire : c'est le français!
Et chaque jour nouveau succès!

(*Parlé.*) Mais impossible... mon cœur est pris ; je ne puis plus aimer qu'une seule femme.

Une seule! oui, je l'adore.
Dieu d'amour, toi que j'implore,
Rends-moi celle que j'adore, (*bis*)
L'avenir.., ah! je l'ignore...
Dieu d'amour, rends à mon cœur
L'espérance et le bonheur.

On vient, je crois... oui... je ne l'aperçois pas encore; mais je reconnais quelques-unes de ses compagnes... le singulier costume ! allons, elles m'expliqueront peut-être tout ce qui se passe dans cette île.

SCÈNE III.

RODOLPHE, TROMBOLINA, NELLORA, AXANNERA, PLUSIEURS FEMMES.

(Ici entrent, au fond par le jardin, deux pelotons de femmes qui marchent au pas et les armes à la main; elles ont sur la tête un petit bonnet dans le genre phrygien, une espèce de redingote très-courte en drap bleu de ciel; les jambes nues, des espèces de sandales, des ceintures en argent, de petits cimeterres à la grecque, des lances avec une bannière couleur de feu, et sur le cimier de leur casque, des plaques de la même couleur. Axannera est à leur tête et semble les commander.)

CHOEUR DES FEMMES.

AIR : *Entendez-vous; c'est le tambour.*

Marchons, marchons, voici le jour;
Bientôt l'exercice commence,
A notre Reine qui s'avance
Offrons nos vœux et notre amour.

TROMBOLLINA, *entrant.*

Mesdames, nous avons promis
De garder cette capitale...

TOUTES.

Nous le jurons!

RODOLPHE.

De ce pays
C'est la garde nationale.

Reprise du chœur.

Marchons, etc.

(*Trombollina salue militairement Rodolphe qui s'incline.*)

RODOLPHE, *à part.* Je ne puis comprendre.

AXANNERA. Voici la reine.

RODOLPHE. La reine!.. je ne me trompe pas, c'est elle!.. elle, une reine! est-il possible ?

Reprise du chœur.

(Nellora entre en scène; son costume est dans le même style que les autres, mais beaucoup plus riche, elle a une couronne sur la tête. Mouvement des femmes analogue à celui de nos soldats lorsqu'ils présentent les armes.)

NELLORA, *après un salut affectueux de Rodolphe, se tournant vers les femmes.* Mesdames et braves camarades, je suis contente de votre zèle, de votre bonne tenue... le sort de la patrie, celui de vos maris et de vos enfans est entre vos mains, c'est à vous de protéger un sexe faible et sans défense.

RODOLPHE. Qu'entends-je?

AIR *d'Adolphe Adam.* (Introduction de Casimir.)

NELLORA.

Guerrières de tous grades
Dociles à ma voix,
Mes braves camarades,
Défendez à la fois
Le bon ordre et les lois.
Ce sexe qu'on encense
Vous promet au retour;
Pour votre récompense,
En avant, en avant! (*bis.*)
Marchez, le pays vous appelle,
Courageux et fidèle
A la foi du serment,
Un soldat va toujours en avant;
Ce drapeau quand il le faudra,
Signal de gloire,
A la victoire
Vous conduira.
Et vous, Messieurs, soyez toujours exempts d'alarmes;
Faut-il courir aux armes?
Nous sommes là.

(*Chœur.*) En avant, etc.

NELLORA.

La reine, ma voisine,
Dans le dernier congrès,
Me fit très-bonne mine,
Et vota pour jamais
Le maintien de la paix.
Ma voisine est sincère
Et je n'en doute pas;
Mais sans croire à la guerre
Je suis prête aux combats.
En avant, etc.

SCÈNE IV.

NELLORA, RODOLPHE.

RODOLPHE, *à part.* Décidément nous ajouterons un nouveau chapitre aux voyages de Gulliver... Elle reste !.. elle s'approche de moi !..

NELLORA. Bel étranger, vous me pardonnerez de m'occuper avant tout des affaires de mon royaume; mais le devoir me réclame.

RODOLPHE. Madame... certainement... Votre Majesté... (*A part.*) Si je sais comment lui parler, je veux bien que le diable m'emporte!

NELLORA. Allons, je respecte votre timidité, et je ne veux pas être plus long-temps importune... toute reine que je suis, je connais les égards qui sont dus à une personne de votre sexe.

RODOLPHE. De mon sexe!

NELLORA. Je me retire... adieu, bel étranger... je ne tarderai pas à vous revoir..... (*Elle s'approche d'avantage encore de Rodolphe et lui baise la main avec respect.*)

RODOLPHE. Elle ne se gêne pas, elle me baise la main...

NELLORA, *à part*. Parole d'honneur, il est charmant.

AIR *de la romance du Contrebandier*.

Oui, je garde l'espoir
D'en faire la conquête...
Ah! pour moi quelle fête!
Adieu, Monsieur, au revoir!

TOUS DEUX.

Au revoir! au revoir!

NELLORA.

La Reine auprès de vous s'oublie,
Objet charmant, pardonnez-lui,
Je n'ai pas vu jusqu'aujourd'hui
Une personne aussi jolie,
Aussi jolie!

RODOLPHE.

Je suis jolie!

ENSEMBLE.

NELLORA.

Oui, je garde l'espoir
D'en faire la conquête...
Ah! pour moi quelle fête!
Adieu, Monsieur, au revoir!

RODOLPHE.

Elle a conçu l'espoir
De faire ma conquête,
Ah! pour moi quelle fête!
Adieu, Madame, au revoir!

(*Nellora sort.*)

SCÈNE V.

RODOLPHE, *puis* BERNARD.

RODOLPHE. Par exemple, c'est trop fort, ce n'est plus de la surprise... mais de la stupéfaction! J'ai beau me creuser la tête...

BERNARD, *entrant en courant*. Ah! mon cher ami, si vous saviez...

RODOLPHE. Quoi donc?

BERNARD. J'ai à vous raconter les choses les plus étranges, les plus incroyables.

RODOLPHE. Et moi aussi, mais parlez d'abord.

BERNARD. C'est ici le monde renversé... tout ce qui se passe est juste la contrepartie de ce que nous voyons dans le nôtre. Par exemple, vous croyez peut-être qu'ici nous autres hommes, nous sommes les maîtres et gouvernons comme en France? du tout... ce sont les femmes qui sont les maîtresses absolues. Dans ce pays, les hommes doivent soumission et obéissance à leurs femmes, et les femmes protection à leurs maris... et ainsi de suite, elles ont leurs casernes, leurs bureaux, leurs conseils d'état, leurs chambres de représentantes, etc., etc.

RODOLPHE. Je n'en reviens pas.

BERNARD. Je crois bien, moi qui suis habitué aux prestiges et à la fantasmagorie... j'en suis encore tout hébêté... et pourtant c'est comme je me suis fait l'honneur de vous le dire.

AIR *du Roi d'Yvetot*.

La femme est pleine de valeur
De force et de science,
Elle est soldat ou procureur,
Lois, commerce, finance,
Elle fait tout.

RODOLPHE.

Et son amant?

BERNARD.

Fait la soupe et garde l'enfant.

RODOLPHE.

Vraiment!

ENSEMBLE.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon pays que celui-là, là! là!

BERNARD.

Jeune fille aux yeux séducteurs,
Près d'un garçon trop sage,
Pour cacher ses desseins trompeurs
Parle de mariage;
Le jeune homme modestement
Répond : demandez à maman.

RODOLPHE.

Vraiment!

ENSEMBLE.

Oh! oh! oh! oh! etc.

RODOLPHE. Et qui diable vous a donné tous ces détails?

BERNARD. Un de ces messieurs avec qui j'ai fait connaissance, et qui m'a dit aussi ce que c'était que la reine de l'endroit.

RODOLPHE. La reine! je l'ai revue! c'est elle.

BERNARD. Qui donc?

RODOLPHE. Notre hôtesse.

BERNARD. Pas possible.

RODOLPHE. Si, vraiment.

BERNARD. De plus fort en plus fort!... Je vous apprendrai d'abord qu'elle se nomme Nellora.

RODOLPHE. Nellora!

BERNARD. C'est une petite femme charmante, vive, légère, étourdie, colère et absolue dans toutes ses volontés..... incapable de supporter la moindre contradiction.

RODOLPHE. Que dites-vous?

BERNARD. A cela près, une reine excellente, adorée de ses sujettes et de ses sujets... Mais ce qui est plus extraordinaire, elle n'a pas encore jeté le mouchoir à aucun des hommes de son sérail.

RODOLPHE. Le mouchoir! les hommes de son sérail!

BERNARD. Oui, la reine a un sérail... mais elle n'en profite pas, aussi est-elle blâmée par toute sa cour.

RODOLPHE. Blâmée!

BERNARD. Et surtout par la présidente du conseil des ministres, qui est, dit-on, un fort mauvais sujet. Rester sage, disent toutes ces dames, en parlant de la reine,

rester sage jusqu'à vingt ans !.. passe encore si c'était un homme, mais une femme! c'est du dernier ridicule, c'est un contre-sens.

RODOLPHE. Elle est sage! Ah! quel plaisir j'éprouve...

BERNARD. Attendez donc... on marche de ce côté... oui vraiment... c'est un naturel du pays.

RODOLPHE. Il n'est pas mal.

BERNARD. L'air un peu bête.

RODOLPHE. Eh! mais il pleure, je crois.

BERNARD. Ça n'a rien d'étonnant; dans cette île nous pleurons avec une facilité.. et nous avons des vapeurs.

RODOLPHE. Vraiment.

BERNARD. C'est à ce point-là... Nous allons lui demander le sujet de ses larmes... ça nous distraira.

RODOLPHE. Pas de mauvaise plaisanterie.

BERNARD. Laissez-moi faire.

(Reyonsed entre en scène; son costume doit avoir quelque chose d'efféminé et même d'enfantin : pantalon fermé au bas par une coulisse, et tenant en haut à la veste avec des boutons de métal, aux pieds de petits brodequins; le col découvert: une petite collerette brodée; couronne de roses.)

SCENE VI.

LES MÊMES, REYONSED.

REYONSED.

AIR : *Ah! ah! ah!*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Quel poids je sens là
Ah! pauvres hommes
Que nous sommes
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Quel poids je sens là!
Etre trahi comme cela!

Oui, je tomberai aux genoux de la reine, elle ne repoussera pas ma prière, et j'en suis sûr... mais je ne suis pas seul.

BERNARD. Non, jeune homme, vous êtes avec des amis.

RODOLPHE. Qui s'intéressent à votre sort.

BERNARD. Et à qui vous ne refuserez pas de confier le motif de vos chagrins.

REYONSED. Ah! je vous en prie, ne m'interrogez pas; ne me faites pas rougir en vous dévoilant un secret que je voudrais me cacher à moi-même.

BERNARD. Ah! mon Dieu!

REYONSED. Si pourtant je dois en croire l'indulgence que je lis dans vos regards, si votre cœur n'est pas tout-à-fait inaccessible aux erreurs et aux faiblesses de notre sexe...

RODOLPHE. Parlez, parlez... j'ai toujours été très-faible.

BERNARD. Et moi donc... j'ai eu des faiblesses... désespérantes... Allons, jeune homme, du courage!

REYONSED. Apprenez donc d'abord que je me nomme Reyonsed.

BERNARD. C'est un joli nom... un peu difficile à retenir, mais c'est égal.

REYONSED. J'appartiens à une famille pauvre, mais honnête.

BERNARD. C'est toujours comme ça; comme dans les romans et dans les mélodrames.

REYONSED. Proclamé le plus sage de tous les jeunes gens de cette île... j'allais être couronné... rosier.

RODOLPHE. Rosier!

BERNARD. Ah! oui, comme chez nous on couronne des rosières.

REYONSED. Mon avenir était riant et pur, j'étais le plus heureux des hommes, lorsqu'hier maman m'a chassé de chez elle malgré les prières et les larmes de papa.

BERNARD. Et pourquoi cela, mon pauvre ami?

REYONSED. Pourquoi? Je suis sûr que vous allez me mépriser... et pourtant il n'y a pas eu de ma fante... Ah! perfide Xéressa!

BERNARD. Qu'est-ce que c'est que Xéressa?

REYONSED. Une des premières personnes de la cour, la présidente du conseil des ministres.

BERNARD, *à Rodolphe*. Ah! oui... ce mauvais sujet dont je vous parlais tout-à-l'heure.

REYONSED. C'est elle qui fut la cause...

RODOLPHE. Comment cela?

REYONSED. Moi, je ne pensais à rien... je travaillais à ma fenêtre, je filais, je tricotais.

BERNARD. Ah! vous tricotiez!

REYONSED. Et tous les jours en se rendant à la chambre des représentantes, Xéressa passait devant moi; elle me regardait avec une audace qui me faisait baisser les yeux, et je l'entendais dire à une femme de sa suite : Ventre-bleu! voilà une jolie personne !... c'était de moi qu'elle parlait. Si bien qu'à force de passer et de repasser sous ma fenêtre... un jour... juste la veille de celui où je devais recevoir le prix de ma sagesse... Xéressa m'écrivit un billet pour me supplier de la recevoir en l'absence de mes parens. Il s'agissait, disait-elle, du bonheur de toute sa vie. Moi, naïf, trop naïf, hélas! j'accordai ce qu'elle demandait... elle vint le soir même..

AIR : *Faut l'oublier.*

Mais une fois dans ma chambrette
Me peignant sa trop vive ardeur,
Elle attaqua mon faible cœur,
Et chiffonna ma collerette.
Bravant mes pleurs et mon courroux,

De mon malheur elle fut cause ;
En vain j'implorais à genoux...
Je ne puis plus avoir la rose,
Comprenez-vous, comprenez-vous ? (*bis*)

BERNARD. Mais, dam ! à peu près.

REYONSED. Enfin mon malheur fut au comble... Ah ! ne m'accablez pas de reproches... si je fus coupable, j'expie bien cruellement ma faute. Ma mère entra au moment où la présidente du conseil me dérobait un baiser ; elle appella en duel la séductrice.

BERNARD *et* RODOLPHE. En duel !

REYONSED. Mais elle, vaine, orgueilleuse de son rang, refusa de se battre avec une simple bourgeoise... Ma mère me dit que je la déshonorais, me souffleta, et me mit à la porte... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu, que je suis malheureux ! Vous me méprisez, n'est-il pas vrai ?

BERNARD. Allons, le voilà qui pleure encore... est-il bonasse, est-il bonasse !

RODOLPHE. Consolez-vous.

REYONSED. Jamais.

Reprise de l'air : Ah ! ah ! ah !

Ah ! ah ! ah ! etc.

RODOLPHE.

La reine pourra, je pense,
Apaiser votre douleur.

REYONSED.

Non, j'ai perdu le bonheur
En perdant mon innocence.
Ah ! ah ! ah ! etc.

(*Regardant dans le fond*) Ah ! mon Dieu !

BERNARD. Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

REYONSED. La voilà, c'est elle ! elle vient de ce côté.

RODOLPHE. Qui donc ?

REYONSED. Xéressa, ma séductrice.... Tenez, la voyez-vous à la tête de tout le conseil ?

BERNARD. Elle est jolie, ma foi.

REYONSED. Ah ! cachez-moi, cachez-moi, je vous en prie ; ou plutôt, je sors, car j'étouffe et je finirais par me trouver mal.

(Il sort.)

SCENE VII.

RODOLPHE, BERNARD, XERESSA, LES TROIS AUTRES MINISTRES *tenant comme Xéressa un portefeuille sous leur bras* TROMBOLLINA.

CHOEUR DES QUATRE MINISTRES.

AIR : *Un bandeau couvre les yeux.*

Notre reine nous attend,
Hâtons-nous, mais lentement,
Et nous ferons bien sans doute,
Car un bon gouvernement
Doit aller doucement, doucement ;
On peut tomber en route.

(*Trombollina et Axannera entrent à la tête de quelques gardes.*)

TROMBOLINA, *à Axannera.* Capitaine, placez des gardes à toutes les issues, que personne ne puisse interrompre le conseil.

AXANNERA. Oui, Major.

BERNARD, *bas à Rodolphe.* Voilà un petit capitaine qui me plairait assez.

TROMBOLLINA, *aux Ministres.* Excellences, la Reine va se rendre ici à l'instant même.

RODOLPHE. La reine, je vais la revoir !

BERNARD, *bas à Rodolphe.* C'est étonnant comme la Grosse-Majore me regarde ! J'aime mieux la capitaine.

TROMBOLLINA *à Rodolphe et Bernard.* Jeunes étrangers, veuillez vous retirer.

RODOLPHE. A l'instant.

BERNARD. Cependant, Majore...

TROMBOLLINA. Il le faut, ma consigne avant tout.

BERNARD. Vous voulez faire la méchante, ma Grosse-Majore : mais je suis sûr que vous êtes une bonne enfant. (*A Rodolphe*) Elle a une bonne boule, la Majore.

TROMBOLLINA. Certainement qu'il me serait doux d'obliger des personnes de votre tournure ; mais quand je suis sous les armes, je ne connais pas de préférence.

AXANNERA. Voici la Reine !

TROMBOLLINA. Allons, mille tonnerres ! allez-vous-en... vite, vite.

(Elle leur prend la main et les fait sortir par la droite ; la Reine entre de l'autre côté.)

SCENE VIII.

LES MÊMES, NELLORA.

NELLORA. C'est bien, je reçois toujours avec plaisir l'expression de vos vœux et de votre dévouement ; veuillez vous asseoir. (*On s'assied*) Madame de l'Intérieur, c'est vous qui m'avez fait demander ce matin la convocation du conseil. De quelle importante affaire avez-vous à nous entretenir ?

XÉRESSA. Reine, nous croyons devoir rappeler à Votre Majesté qu'il faut une héritière à la couronne.

NELLORA. Une héritière ?...

XÉRESSA. La raison d'état qui doit être placée au-dessus de tous les principes de philosophie et de toutes les affections du cœur veut que la reine ne laisse point éteindre sa dynastie..... Vous pouviez, à l'exemple de vos illustres aïeules, profiter des priviléges de votre sérail ; vous ne l'avez pas voulu.

NELLORA. Non, sans doute, et je ne le voudrai jamais... Non pas que je prétende à une vertu, une austérité de mœurs et de principes qui n'est pas l'apanage de notre sexe..... au contraire ; mais que voulez-vous, Excellences ? quand je regarde autour de moi... dans mon sérail.., je ne vois personne qui me plaise ; aucun de ces messieurs ne me semble digne d'être élevé jus-

qu'à moi. Me voir obligée de choisir parmi eux, c'est un tourment, c'est un esclavage auquel vous soumettez votre reine... et je voudrais souvent pouvoir renoncer à ce privilége, ce sérail que vous appelez le plus bel article de la liste civile.

XÉRESSA. Il faut pour le bien de l'état que la reine, après avoir licencié son sérail, se décide à épouser le prince Draïcnolab, son noble parent.

NELLORA. Jamais!... ou plutôt, Mesdames, je m'en rapporte à vos excellences.

(Le conseil se lève à l'arrivée de la Reine.)

AIR *du major Palmer.*

Vous, madame de la guerre,
Dites-moi, qu'en pensez-vous?
En ce jour que dois-je faire?
Me faut-il prendre un époux?

LE M. DE LA G.

Grande reine, je le pense...
Sans faire de longs discours...

NELLORA.

Avec plaisir, excellence,
Je les écoute toujours.
Madame de la marine,
Jamais vous ne me flattez;
Parlez.

LE M. DE LA M.

Comme ma voisine
Je pense.

NELLORA.

Vous m'enchantez!
Madame de la justice?

LE M. DE LA J.

J'ai la même opinion,
Je le dis sans artifice.

NELLORA.

Quel accord! quelle union!
La Reine vous remercie;
J'aime à prendre vos avis:
Et mon cœur les apprécie...

XÉRESSA.

Donc, ils vont être suivis?

NELLORA.

Non pas; il faut que je veuille,
Et je ne veux pas.

XÉRESSA.

Eh bien,
Je vous rends mon portefeuille.

(*Les quatre ministres se lèvent.*)

LE M. DE LA G.

Moi, le mien.

LE M. DE LA M.

Le mien.

LE M. DE LA J.

Le mien.

NELLORA, *se levant aussi.*

Ah! si j'allais les reprendre,
Que je vous attraperais!
Car en parlant de les rendre,
Vous vous cramponnez après.
Mes desseins sont immuables,
Ils auront force de loi:
Mes ministres responsables,
Daignez penser comme moi;
Car, j'écoute ainsi qu'une autre
Les avis, et je veux bien
Vous jurer d'être du vôtre...
Lorsque vous serez du mien.

LES QUATRE MINISTRES, *ensemble.*

Elle écoute comme une autre!
Tous les avis, et veut bien
Nous jurer d'être du nôtre,
Tant que nous serons du sien.

XÉRESSA. Songez-y bien.. Vous touchez à votre vingtième année, et un article de notre constitution exige qu'à cet âge...

NELLORA. La reine se marie? Eh bien! je n'obéirai pas, et j'abolirai une loi qui me rend esclave plus que la dernière de mes sujettes.

XÉRESSA. Que dites-vous? abolir une loi! mais c'est un coup d'état.

NELLORA. J'en conviens, madame de l'Intérieur; mais il le faut.

AIR *de la Vieille.*

N'en déplaise à votre sagesse!
J'oserai braver cette loi.
Dans ses périls, dans sa détresse,
Le pays peut compter sur moi;
Mais de mon cœur je veux être maîtresse,
Sans réserve il est bien à moi;
Et pour cela que m'importe la loi?
Jamais pour moi, jamais de mariage;
Car je suis reine et je hais l'esclavage;
Oui, désormais je veux être volage:
Du brun au blond on me verra courir,
Car tel est notre bon plaisir.

C'en est fait, je dis adieu à la sagesse, à la fidélité, ce sont des vertus pour l'autre sexe, des préjugés pour le nôtre.... Oui, morbleu! je veux être toute ma vie le plus brave officier, mais en même temps le plus mauvais sujet de mon royaume.

XÉRESSA. Reine, je vous en supplie...

NELLORA. C'en est assez, la séance est levée.

SCENE IX.

LES MÊMES, RODOLPHE, AXANNERA, BERNARD, REYONSED.

RODOLPHE, *en dehors.* Je vous dis qu'il faut que nous parlions à la reine.

AXANNERA, *entrant avec lui.* Mais non, c'est impossible.

BERNARD. Capitaine, nous vous en supplions; soyez gentil, capitaine, voyons.

AXANNERA. Non, il m'en coûte de refuser des personnes comme vous et surtout des étrangers, mais cela ne se peut pas.

NELLORA, *à part.* C'est lui! que me veut-il? (*Haut.*) Axannera, laissez-les entrer.

RODOLPHE. Reine, nous venons vous demander justice.

BERNARD. Oui, reine, nous venons vous demander justice: ça doit être dans les choses possibles..... Comme c'est ici le monde à l'envers.

NELLORA, *à Rodolphe.* Justice pour vous?

RODOLPHE. Non, pour un de vos plus fidèles sujets, innocente victime de la séduction: confiant et crédule, il a ajouté foi aux promesses, aux protestations d'amour d'une personne de votre suite, et maintenant...

BERNARD. Oh ! dam, maintenant...

NELLORA. De ma suite, dites-vous ?

BERNARD. Oui, reine, la présidente du conseil, rien que ça.

XERESSA. Moi !

NELLORA. En vérité ! Comment, vous, madame de l'Intérieur... une séductrice ! Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

BERNARD. Ça la fait rire ! Eh bien ! c'est une manière assez drôle de rendre la justice.

RODOLPHE, *amenant Reyonsed.* Venez, venez, jeune et intéressante victime.

XERESSA. Reyonsed !

BERNARD, *poussant Reyonsed et le faisant tomber à genoux.* Allons donc, farceur, du courage !

REYONSED. Eh bien ! oui, j'en aurai.... Grande reine, ma mère, ma respectable mère, qui a servi vingt-cinq ans avec honneur dans les armées nationales, s'est vue forcée de chasser de sa maison un fils qu'elle adorait... Et moi, je suis puni d'uue faute bien involontaire, car, je le jure, avant de connaître la perfide, j'étais vertueux, j'étais pur, j'étais innocent. j'étais...

NELLORA. C'est assez.... je vous prends sous ma protection.

REYONSED. Que le ciel vous le rende !

NELLORA, *riant.* Eh bien ! madame, qu'en dites-vous ? Ah ! vous prétendez me dicter des lois, me rendre esclave ! il faut pour vous plaire que je prenne un époux !

RODOLPHE. Un époux !

NELLORA. Et vous, de votre côté, vous séduisez les jeunes gens de mon royaume, vous portez dans les familles le trouble et la désolation... Xéressa, vous épouserez ce jeune homme.

XÉRESSA. Moi !

NELLORA. Vous.

REYONSED. O ma mère ! tu me pardonneras, je serai marié.

XÉRESSA, *bas à Nellora.* Reine, je ne puis consentir....

NELLORA. Je le veux.

XÉRESSA. Mais que dira ma famille ?

NELLORA. Je le veux.

BERNARD. C'est clair.

XÉRESSA. J'obéirai. (*A part.*) Je suis d'une colère !

NELLORA, *à Rodolphe.* Quant à vous, jeune étranger, je vous remercie de la confiance que vous avez eue en ma justice.

BERNARD, *s'inclinant.* Reine, ça ne vaut pas la peine...

NELLORA, *à Rodolphe.* Votre nom ?

BERNARD, *très-fortement.* Antoni-Polycarpe-Onésime Bernard.

NELLORA, *avec impatience, à Rodolphe.* votre nom, vous ?

RODOLPHE. Rodolphe.

NELLORA. Eh bien ! Rodolphe, vous recevrez avant peu une preuve éclatante de notre faveur royale...et d'abord nous vous invitons à la fête que nous donnerons dans notre palais pour le mariage de votre protégé.. Que le jeune fiancé soit conduit dans le sérail, et que sa toilette de marié soit faite aux frais de la couronne. Capitaine, et vous mesdames, suivez-moi.

AIR : *Vive, vive l'Italie.*

Ah ! quelle heureuse journée !
Oui, pour que votre hyménée
Se célèbre avec éclat,
Je veux signer au contrat.

RODOLPHE, BERNARD ET REYONSED.

Quelle bonne souveraine !
Crions tous : vive la Reine !

NELLORA, *à Xéressa.*

Vous qui du mariage
M'avez tant vanté les attraits,
Ce lien vous engage,
Soyez heureuse désormais.
Si jamais, à ma cour,
D'être esclave à votre tour
Vous vous plaignez un jour,
J'en rirai.

XÉRESSA, *à part.*

Je me vengerai.

(*Chœur.*) Ah ! quelle etc.

(Tous les personnages sortent excepté Rodolphe, Bernard et Trombollina.)

SCENE X.

RODOLPHE, BERNARD, TROMBOLLINA.

RODOLPHE. Eh bien ! Bernard !

BERNARD. Eh bien !

RODOLPHE. Vous recevrez avant peu, m'a-t-elle dit, une preuve éclatante de notre royale faveur.

BERNARD. Et moi... est-ce que je ne recevrai rien ?

TROMBOLLINA. Monsieur Antoni, j'aurais deux mots à vous dire.

BERNARD. A moi, Grosse-Majore ?

RODOLPHE. A merveille... Profitez de l'occasion, je vous laisse seul avec madame... Madame, votre nom, s'il vous plaît ?

TROMBOLLINA. Trombollina.

BERNARD. Ah ! mon Dieu !

RODOLPHE. Eh bien ! madame Trombollina, il vous aime, il vous adore, il l'a dit.

BERNARD. Qu'est ce que vous dites donc là ; est-ce que vous êtes fou ?

RODOLPHE. Ne vous dérangez pas : je vous laisse avec Trombollina.

(Il sort.)

SCENE XI.

TROMBOLLINA, BERNARD.

BERNARD. C'est une mauvaise farce qu'il me joue là.

TROMBOLLINA. Je suis trop heureuse, bel étranger...

BERNARD. Mais non, pas du tout, n'en croyez rien... c'est faux, c'est archi-faux, mon ami est d'une légèreté...

TROMBOLLINA. Pourquoi vous en défendre? est-ce donc un crime d'être sensible? l'habit militaire vous plaît, cela se conçoit.

BERNARD, *à part*. Ah! mon Dieu! quelle position! si ce n'était pas un vieux troupier encore!

TROMBOLLINA. Pourquoi cette timidité? voyons, enfant... laissez parler ce petit cœur-là... moi, d'abord, je suis toute ronde, je vous en préviens, il ne faut pas vous effaroucher si j'y vais un peu cavalièrement... le militaire est galant... mais il n'aime pas à soupirer indéfiniment; ainsi pas de façons, corbleu!.. allons, gros boulot!

(Elle lui prend la main.)

BERNARD. Finissez donc, majore Trombollina, c'est un enfantillage, je suppose.

TROMBOLLINA. Un enfantillage... pas du tout...

BERNARD, *à part*. Décidément, elle y tient, la grosse farceuse.

TROMBOLLINA. Voyons, vilain, faites une petite risette.

BERNARD. Une risette?

TROMBOLLINA. Voulez-vous rire tout de suite?

BERNARD. Ah! ah! ah! je n'ai jamais ri tant que cela, que le diable m'emporte!

TROMBOLLINA. Oh! il jure; oh! c'est délicieux! moi qui adore les hommes qui jurent.

BERNARD, *à part*. Vous verrez qu'elle sera tout-à-fait folle de moi, si je lui dis que je suis sapeur de la garde nationale.

TROMBOLLINA. Ma foi, je n'y tiens plus, il faut que je l'embrasse.

BERNARD. M'embrasser... ah! je vous en supplie, Trombollina; par exemple, pour qui me prenez-vous?

TROMBOLLINA. Oh! je suis accoutumée à ces façons-là.

AIR : *Est-il supplice égal?*

BERNARD.

De grâce, laissez-moi.

TROMBOLLINA.

Quand je t'offre ma foi,
Ça ne peut te déplaire.

BERNARD.

Vrai, j'en ai le frisson.

TROMBOLLINA.

Allons, pas de façon,
Mon amour est sincère.

BERNARD.

Dieu! quelle horreur!
Son audac' me fait peur.

TROMBOLLINA.

Eh quoi! rien ne te touche!

BERNARD, *à part*.

Le sex' me plaît,
Mais quand il est trop laid,
Alors je suis farouche.

Laissez-moi, laissez-moi, c'est affreux d'abuser... grosse-major, je vous déteste... Trombollina, vous êtes un monstre!

ENSEMBLE.

BERNARD.

De grâce, laissez-moi,
Et gardez votre foi,
Vous ne sauriez me plaire,
Vrai, j'en ai le frisson.
Soyez moins sans façon,
Madam' la militaire.

TROMBOLLINA.

De grâce, écoute-moi,
Quand je t'offre ma foi,
Ça ne peut te déplaire!
Reviens à la raison,
Accepte sans façon
L'amour d'un militaire.

TROMBOLLINA. Oh! je saurai bien t'atteindre.

BERNARD. Oui, je t'en souhaite!

(*Elle poursuit Bernard qui se sauve de tous côtés. Il chante en courant :*)

Tu n'auras pas ma rose, (*bis*)
Car tu la flétrirais. (*Bis.*)

SCENE XII.

LES MÊMES, AXANNERA, GARDES.

TROMBOLLINA. A ma petite maison.

(Les femmes se saisissent de Bernard pendant le chœur suivant.)

ENSEMBLE.

Reprise de l'Air : *Est-il supplice égal?*

BERNARD.

De grâce, laissez-moi, etc.

TROMBOLLINA.

De grâce, écoute-moi, etc.

TOUTES LES FEMMES.

Elle n'aime que toi,
Elle t'offre sa foi,
Ça ne peut te déplaire;
Reviens à la raison,
Accepte sans façon
L'amour d'un militaire.

(Elles se sont emparées de lui et l'emportent dans leurs bras. — La toile tombe.)

ACTE II.

L'intérieur du sérail. Costumes enfantins dans le style de celui de Reyonsed. Ce dernier s'avance au milieu de quelques hommes qui achèvent sa toilette de marié. Les autres hommes du sérail s'occupent à des jeux divers; les uns jouent au volant, d'autres font de la tapisserie; un plus jeune habille une poupée; un autre arrange un bouquet, etc... un autre file une quenouille; quatre négresses offrent des rafraîchissemens.

SCENE PREMIERE.

REYONSED, LUCIDOR, TOUS LES AUTRES HOMMES DU SÉRAIL.

CHOEUR.

AIR : *Clic, clac.* (Ad. Adam.)

Ah! pour nous, quel plaisir, quelle fête
Il trouve une épouse... ah! le beau jour que celui-là!
Célébrons la noce qui s'apprête...
Amis, espérons qu'autant nous en arrivera.

LUCIDOR.

Il est joli comme un ange,
Plaçons encor ce bouquet.

REYONSED.

O ciel! c'est la fleur d'orange,
J'étouffe dans mon corset.
Cachons bien le trouble qui m'agite;
Moi qui suis nerveux, j'ai bien peur de me trouver [mal:
Malgré moi mon pauvre cœur palpite;
Puis-je sans rougir porter c'bouquet virginal?

Reprise du chœur.

Ah! pour nous, etc.

REYONSED. Merci, mes amis, merci... et puissé-je vous servir ainsi le jour de vos noces!

UN DES HOMMES. Tiens, voici l'étranger dont on nous a parlé.

LUCIDOR. On dit qu'il va devenir un de nos rivaux... Ah! je le déteste d'avance!

TOUS. Et moi aussi.

REYONSED. C'est un bel homme.

LUCIDOR. Un bel homme? Je ne suis pas de votre avis... c'est vrai qu'au premier coup-d'œil il a de l'éclat, mais au détail il perd joliment... d'abord il est trop grand... et puis pas d'expression dans la figure.

UN AUTRE HOMME. Et quel air effronté!

LUCIDOR. Comme une femme.

REYONSED. Allons, allons, vous êtes sévères... C'est mon ami d'abord, c'est à lui que je dois mon mariage, et je veux le défendre... Je conviens qu'il a le teint trop brun, le pied trop grand, la taille pas assez bien prise, et le nez un peu fort; mais c'est égal, il est gentil... et je suis sûr qu'avec un peu de blanc et de rouge et une toilette comme les nôtres... il sera fort agréable.

TOUS. Silence! le voici...

SCENE II.

LES MÊMES, RODOLPHE.

RODOLPHE. Messieurs, j'ai l'honneur...

REYONSED. Bonjour, mon cher ami; nous parlions de vous.

LUCIDOR. Et nous faisions votre éloge... Il est charmant, ce jeune étranger!..

TOUS. Charmant! charmant!

RODOLPHE. Bien obligé. (*A part.*) Il faudra que je dégourdisse tous ces gaillards-là.

(Une ritournelle.)

SCENE III.

TOUS. Qu'est-ce que c'est?

LES MÊMES, AXANNERA, *suivie de* QUATRE GARDES *portant un carreau sur lequel est un mouchoir brodé en or.*

TOUS. Ah! le mouchoir!

RODOLPHE. Le mouchoir.

LUCIDOR. Pour qui donc? pour moi peut-être!

AXANNERA, *s'inclinant devant Rodolphe.* De la part de la reine à M. Rodolphe.

RODOLPHE. A moi!

TOUS. C'est pour lui...

AXANNERA.

AIR *de Guillaume-Tell.* (Vaud.)

Gage d'amour, entre vous deux
Il va rapprocher la distance,
Et grâce à ce don précieux,
Vous devenez une puissance.
Nellora perd sa liberté,
Oui, cette reine si sévère
Reconnaît votre autorité:
Pour vous seul, qui savez lui plaire,
Elle cesse d'être sévère,
Car les puissances de la terre
Sont esclaves de la beauté.

Chœur des quatre femmes.

Oui, les puissances de la terre
Sont esclaves de la beauté;
Rendons hommage à la beauté.

REYONSED. C'est très-bien, la beauté vous remercie. Mon cher ami, je vous fais mon compliment.

RODOLPHE. C'est incroyable!

LUCIDOR. C'est une injustice! moi qui attends depuis trois ans!

UN AUTRE. Nous qui sommes esclaves... qui avons renoncé pour jamais au mariage.

LUCIDOR. Et c'est un nouveau venu qui nous sera préféré, qui deviendra le favori de la reine!

RODOLPHE. Le favori!.. Voyons, que dois-je répondre à sa majesté?

REYONSED. Parbleu! c'est tout simple... on se laisse faire.

RODOLPHE, *à lui-même.* Eh bien! non.. puisque c'est ici le monde renversé, je veux agir en conséquence; je sens que j'aime, que j'adore Nellora... mais je ne veux pas être son esclave. Ici les femmes

nous attaquent, c'est à nous de leur résister; elles sont audacieuses, c'est à nous d'être vertueux et sévères : non! je ne veux pas de ce mouchoir.

LUCIDOR. Que dit-il?

AXANNERA. Prenez-y garde, jeune étranger, si vous offensez la reine... vous vous exposez à être enfermé dans la prison des hommes repentans.

RODOLPHE. La prison des hommes repentans!

REYONSED. Oui, certainement, et vous passerez toutes vos journées à ourler des mouchoirs et à faire des layettes.

RODOLPHE. Des layettes! me priver de ma liberté... c'est ce que nous verrons. En attendant :

AIR : *Vaudeville final de l'homme qui bat sa femme.*

Dites à la reine
Que je brave son pouvoir
Et qu'elle reprenne
Son royal mouchoir.

REYONSED.

Mais elle est princesse.

LUCIDOR, *à part.*

Mon Dieu, qu'il est sot!

REYONSED.

Faut de la sagesse,
Mais pas trop n'en faut.

ENSEMBLE.

RODOLPHE ET TOUS LES HOMMES.

Dites à la reine
Que je brave son pouvoir, etc.

LES FEMMES.

Quoi! dire à la reine
Qu'il a bravé son pouvoir, etc.

(*Axannera sort avec les gardes et le mouchoir.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, *excepté* AXANNERA *et ses* GARDES.

LUCIDOR *et* REYONSED. Quelle audace!

RODOLPHE. Ah! cela vous étonne, vous qui vous laissez gouverner par des femmes, quand vous devriez être les maîtres.

REYONSED. Nous, les maîtres... nous, faibles hommes... cela s'est-il jamais vu?

RODOLPHE. Eh! sans doute... dans mon pays... en France!

LUCIDOR. En France?

REYONSED. Ah! en France... j'connais.

RODOLPHE. Et partout, excepté dans votre île.

REYONSED. Que dites-vous? comment, chez vous, ce sont les hommes qui font les lois?

RODOLPHE. Sans doute.

LUCIDOR. Qui portent les armes?

RODOPHE. Certainement.

REYONSED. Et un homme peut avoir des maîtresses sans rougir?

RODOLPHE. Et il a le droit de leur être infidèle.

REYONSED. Tiens, tiens, tiens, tiens, tiens!

LUCIDOR. Mais c'est très-gentil, un monde comme celui-là..

REYONSED. Çà m'irait joliment!

TOUS. Et à moi aussi, et à moi aussi.

(Un garde apporte une lettre.)

LE GARDE. Pour M. Reyonsed.

REYONSED. Pour moi, donnez... Combien... ah! franc de port. (*Le garde sort.*) Vous permettez... (*Il lit.*) Ah! grands dieux, elle m'échappe, l'infâme!

RODOLPHE. Qu'avez-vous?

REYONSED, *lui donnant la main.* Voyez, voyez... c'est Xéressa qui refuse de m'épouser... elle me menace de mauvais traitemens si je persiste à exiger sa main... c'est une femme qui a la réputation de battre les hommes.

LUCIDOR. Nous serons donc toujours victimes!

REYONSED. Je suis perdu!.. plus d'espoir!

SCÈNE V.

LES MÊMES, BERNARD, *habillé grotesquement à la mode du pays, avec une couronne de fleurs sur la tête.*

BERNARD, *de la coulisse.* Quelle infamie! quelle horreur!

AIR : *C'est affreux.*

C'est affreux,
Scandaleux,
C'est vraiment épouvantable!
C'est affreux,
Scandaleux,
A-t-on vu rien de semblable?
Cette femme abominable
Me fera donner au diable...
Ah! qu'un homme est malheureux
Quand il a d'aussi beaux yeux!
Je voudrais être hideux.

RODOLPHE. Qu'y a-t-il, qu'avez-vous?

BERNARD. Ce que j'ai, mon cher... quel événement... je l'ai échappé belle... on m'a enlevé.

TOUS. Enlevé!

BERNARD. Oui, c'est Trombollina... jamais je n'ai vu de femme aussi entreprenante que celle-là. Elle m'a entraîné dans sa petite maison; elle m'a fait prendre le costume du pays; enfin elle veut absolument me mettre dans mes meubles.

RODOLPHE. Dans vos meubles!

BERNARD.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Ah! dans quel pays nous sommes,
Je m'en souviendrai long-temps,
Vouloir enlever les hommes!
Oui, c'est un vrai guet-a pens,
C'est un affreux contre-sens.
C'est une chose anti-naturelle,
C'est immoral, c'est inhumain,
C'est monstrueux, atroce... enfin,
C'est pir' que la Tour de Nesle
De la Porte-Saint-Martin. (*bis.*)

REYONSED. La Porte-Saint-Martin!... j'connais pas.

RODOLPHE. Ah ça! décidément ces dames veulent donc se moquer de nous?

REYONSED. Parce qu'elles sont les plus fortes.

BERNARD Eh! non... parce que vous êtes des cornichons.

REYONSED. Des cornichons... j'connais pas... Mon cher monsieur Rodolphe, je vous en supplie, emmenez-moi dans votre pays.

LUCIDOR. Et moi aussi.

TOUS. Et moi aussi, et moi aussi.

RODOLPHE. C'est impossible, mes amis.

BERNARD. A moins d'avoir une foule de petits ballons... des ballons-*omnibus*... Il n'y a qu'un seul moyen de nous tirer de là.

TOUS. Lequel?

BERNARD. C'est de vous révolter.

REYONSED. Nous révolter! Etranger, vous perdez la tête.

RODOLPHE. Oui, oui, vous avez raison, mon cher Bernard, c'est à nous de leur faire comprendre qu'à l'homme seul appartiennent la force et l'énergie, et que lui seul doit commander; moi, je me charge de le dire, de le prouver à la reine... elle va venir... je l'attends; vous, mettez-vous à leur tête, forcez les portes du sérail, que tous les hommes soient libres, et qu'ils viennent réclamer leurs droits!

BERNARD. Ça suffit... je me sens électrisé. Viens, jeune homme; venez tous, conscrits: je vais vous dessiller les yeux et vous apprendre à vous connaître.

REYONSED. Ça me fait l'effet de la dernière extravagance; mais c'est égal, je m'abandonne à vous, je n'ai plus rien à perdre, je jette mon bonnet par-dessus les moulins.

TOUS. Et moi aussi, et moi aussi.

BERNARD. Allons, en route.

AIR *de Blanchard.*

Oui, la victoire est certaine,
Allons donner le signal;
Je te nomme capitaine,
Je me nomme général.
Vos coutumes sont trop sottes,
Bientôt nous les changerons;
Vos femm's portent les culottes,
Qu'ell's reprennent les jupons.
En avant!
En avant!
Marchons! le pouvoir nous attend.

CHOEUR.

En avant, etc.

(Reyonsed et tous les hommes du sérail semblent trembler encore en répétant ce refrain, et marchent à reculons.)

BERNARD. Comment! qu'est-ce que vous faites? je vous dis en avant... vous allez en arrière.

Reprise générale du chœur.

En avant! *bis.*
Marchons, le pouvoir nous attend.

(*Tous, excepté Rodolphe, sortent en courant à la suite de Bernard.*)

SCÈNE VI.

RODOLPHE, *seul.*

Allons, je suis content de moi; elle va venir, elle sera furieuse. Mon plan n'est pas encore bien arrêté, toutes mes idées se croisent, se confondent dans ma tête... N'importe, à la grâce de Dieu! de la folie, de l'extravagance: dans tous les pays du monde, c'est auprès d'une femme le meilleur moyen de réussir.

AIR: *Aux armes, Janissaires* (Hérold).

Silence! elle s'avance,
Quel bonheur est le mien!
Pour venger son offense...
Pas encor! ce n'est rien;
J'attends sans frayeur,
Je braverai sa colère,
Je suis téméraire,
Et d'elle je n'ai pas peur.

(*Il va pour sortir.*)

SCENE VII.

RODOLPHE, AXANNERA, DEUX GARDES.

AXANNERA, *entrant.* On ne passe pas.

RODOLPHE.

Même air.

Va, de m'enfuir j'ai perdu l'espérance,
Car, je le jure, avec de si beaux yeux,
Gentil soldat, tu me retiendras mieux
Qu'avec ce glaive ou le fer de ta lance.
De mes sermens pourquoi te défier?
Je suis heureux d'être ton prisonnier,
Oui, trop heureux d'être ton prisonnier.
J'attends sans frayeur;
O ma belle
Sentinelle
Surveille avec zèle.
Mais de toi je n'ai pas peur.

AXANNERA, *parlant.* Voici la reine.

RODOLPHE, *parlant aussi.* La reine!

(*Reprenant le refrain.*)

J'attends sans frayeur,
Reine, je suis téméraire;
De votre colère,
Majesté, je n'ai pas peur.

(*La reine entre par le fond, il va s'asseoir et fait semblant de ne pas la voir.*)

SCENE VIII.

RODOLPHE, NELLORA.

NELLORA, *au fond.* Ah! l'on rejette mes présens.... on me dédaigne, moi!... nous allons voir.

RODOLPHE, *à part.* Nous allons voir.

NELLORA, *à part.* Il n'a pas seulement l'air de faire attention à moi... après tout, c'est un homme, il faut faire quelques concessions à sa coquetterie naturelle.... (*Elle s'approche de lui, et tousse.*) Hum! hum!... Voyez un peu s'il tournera la tête... décidément il faut lui parler... oh!

je saurai bien vaincre ses rigueurs. (*S'approchant de lui.*) Monsieur.

RODOLPHE, *se retournant avec indifférence.* Ah! c'est vous, reine! que désire votre majesté?

NELLORA. Vous me le demandez... savez-vous que j'aurais le droit, monsieur, d'être en colère contre vous!

RODOLPHE. En colère!. et pourquoi?

NELLORA. Pourquoi?.. mais en vérité je vous admire; quand sur tous mes sujets je vous donne la préférence, quand je vous accorde un honneur que briguent tous les hommes de mon royaume, c'est un refus dédaigneux que j'éprouve!

RODOLPHE. Oui, reine, j'ai refusé votre présent, parce que ce n'est pas le cœur d'une femme qui me l'a offert, mais le caprice d'une souveraine; je l'ai refusé parce que les franges dorées de votre mouchoir cachaient la chaîne d'un esclave.

NELLORA, *à part.* Quelle audace! quelle fierté! quelle énergie!.. Eh bien! ce petit air mutin me plaît et je le préfère au ton mielleux de tous les hommes de ma cour... celui-là du moins n'est pas flatteur. (*Haut.*) Rodolphe, je vous déplais donc beaucoup?

RODOLPHE. Oui... et non.

NELLORA. Expliquez-vous.

RODOLPHE. Il y a en vous deux personnes! Nellora jeune, belle, aimable, oh! celle-là ne peut déplaire; mais celle que je n'aime pas, c'est Nellora fière de son rang, et faisant sentir à tous qu'elle est la maîtresse absolue.

NELLORA. C'est donc la reine que vous n'aimez pas? il faut pourtant bien qu'il y en ait une.

RODOLPHE. Je crois que les choses en iraient mieux, si au lieu d'une reine il y avait un roi.

NELLORA. Un roi! ça serait gentil!

RODOLPHE. Pourquoi pas?

NELLORA. Il m'amuse, ma parole d'honneur! Comment! enfant que vous êtes, vous vous croyez capable de commander; il faut pour cela toute la force, toute l'énergie d'une femme... Croyez-moi, aimable Rodolphe, occupez-vous de toilette, de chiffons, et laissez-nous les affaires les plus sérieuses. Je serai la plus heureuse des femmes, si vous me permettez de venir quelquefois oublier près de vous tout ce qu'elles ont de triste et d'ennuyeux. Répondez, dites que cette rigueur de ce matin n'était que passagère, parlez... ah! parlez, le sort le plus brillant vous attend.

RODOLPHE. Je suis touché de vos sentimens à mon égard; mais je vous l'ai déjà dit, vous êtes reine.

NELLORA. Eh bien?

RODOLPHE. Eh bien!

AIR *de Gillette.*

De femme enchanteresse
Je puis être l'ami,
Mais non d'une princesse
Etre le favori.
Loin de la grande dame
A l'instant je fuirai,
Mais auprès de ma femme
Je resterai.

NELLORA.

Auprès de votre femme?..

RODOLPHE.

Je resterai.

NELLORA. Par exemple!.. je ne m'attendais pas à cela... Ah! ah! ah! ah!

RODOLPHE. Vous riez!

NELLORA. C'est qu'en effet c'est très-plaisant... songez donc un peu, monsieur Rodolphe, à la distance qui nous sépare!

RODOLPHE. Qu'importe?

NELLORA. Moi, votre femme?

RODOLPHE. Pourquoi pas?

NELLORA. Jamais.

RODOLPHE. Nous verrons.

AIR *de la Visite à Bedlam.*

J'en fais le serment, auguste reine,
Oui, je serai victorieux.

NELLORA.

Monsieur, vous perdez votre peine,
Et je le jure... par vos yeux.
Je puis y perdre, et c'est dommage,
Votre amour; mais le mariage,
Tra la la la, tra la la la,
Ne me parlez pas de cela.

Moi, m'enchaîner pour la vie! oh! non, je veux garder ma liberté.

RODOLPHE. Et moi la mienne.

NELLORA. Mais, Rodolphe, vous êtes fou, mon ami; voyons, devenez plus raisonnable... je vous aime, moi, je vous adore.

RODOLPHE, *minaudant.* Madame, désormais je ne dois plus vous entendre.

NELLORA. Allons, vous n'êtes pas aussi cruel que vous voulez le paraître.

RODOLPHE. Si fait.

NELLORA. Oh! non.

RODOLPHE. Je vous dis que si.

NELLORA. Je vous dis que non.

RODOLPHE, *à part.* Le fait est qu'il faut du courage pour lui résister, et jamais de ma vie je n'aurais cru...

NELLORA. Qu'est-ce que vous dites?

RODOLPHE, *faiblissant.* Rien... Tenez, je vous en prie, laissez-moi.

NELLORA. Je ne vous laisserai pas... je suis décidée à triompher de votre indifférence.

RODOLPHE, *avec le ton d'une femme qui va céder.* Mauvais sujet!..

NELLORA. Eh bien! oui, je le suis, je veux l'être.

AIR *Précédent.*

Ecoute-moi, je t'en supplie...
Ah . je braverai ton courroux...
De t'adorer toute la vie,
Je fais serment... à tes genoux.
N'abuse pas du pouvoir de tes charmes,
Vois mon amour, et vois mes larmes.

RODOLPHE. Elle pleure! pauvre petite femme.

NELLORA. Eh bien ! Rodolphe ?

RODOLPHE. Eh bien ! Majesté...

Reprenant l'air,

Tra la la la, tra la la la.
Ne me parlez pas de cela.

NELLORA. Oh! c'en est trop... je n'ai pas l'habitude de voir ainsi mes volontés méprisées... prenez-y garde, ma bonté peut se lasser à la fin.

RODOLPHE. J'en suis désolé, mais je veux sortir de ce palais.

NELLORA. Restez, je vous l'ordonne... bientôt vous saurez ce qu'il en coûte de blesser le cœur d'une reine.

RODOLPHE, *riant.* Ah ! mon Dieu, vous m'effrayez !

NELLORA. Nous verrons si la prison des hommes repentans vous semble un séjour plus agréable que le palais de Nellora.

CHOEUR D'HOMMES.

AIR *Belge* (arrangé par M. Pâris.)

En avant, amis, du courage!
En avant, marchons, marchons!
Plus de crainte, plus d'esclavage,
Adieu l'empire des jupons.
Aux armes! non, plus d'esclavage!
Aux armes! oui, nous triompherons!

NELLORA. Quel est ce bruit?

RODOLPHE. Entendez-vous? ce pouvoir dont vous êtes si fière... dans un instant il ne sera plus entre vos mains.

NELLORA. Comment! que voulez-vous dire?

SCENE IX.

LES MÊMES, TROMBOLLINA, XÉRESSA, *et les trois autres* MINISTRES, *leur portefeuille sous le bras.*

Chœur de la Ferme de Bondy.

Reine, apprenez la nouvelle,
Vraiment l'aventure est belle,
Contre notre autorité
Le beau sexe est révolté. (*bis.*)

NELLORA.

Expliquez-vous, je vous en prie,
Eh! quoi! les hommes contre nous
Sont révoltés? quelle folie!
Ce n'est rien, allons, calmez-vous.

XÉRESSA.

Ils veulent usurper l'empire
Et gouverner la nation.

NELLORA.

Eh! mais vraiment c'est un délire!

RODOLPHE.

C'est une révolution.

Reprise.

Ah! quelle étrange nouvelle, etc.

NELLORA, *après le morceau.* Des hommes qui se révoltent!.. c'est impossible.

XÉRESSA. Et savez-vous qui a excité tous ces troubles?.. c'est...

CRIS DANS LA COULISSE. Vive Rodolphe Ier !

NELLORA. Vive Rodolphe Ier!

RODOLPHE. C'est moi, madame, c'est moi-même, et je vais rejoindre mes sujets.

NELLORA. Vos sujets!

RODOLPHE. Eh bien! oui; maintenant au diable le personnage que j'ai joué avec vous jusqu'à présent, au diable l'esclavage, la timidité, je redeviens Rodolphe le français, Rodolphe l'artiste et le mauvais sujet... et pour commencer je vous embrasse toutes...

TOUTES. Nous embrasser!.. par exemple!

(Il embrasse Nellora.)

NELLORA. Je ne sais plus où j'en suis.

TROMBOLLINA. Rien que pour la rareté du fait... je me laisserai faire.

RODOLPHE. Au revoir, mesdames.

TROMBOLLINA. Eh bien ! et moi ?

RODOLPHE. Au revoir, vieille folle !

AIR *Belge.*

En avant, marchons, du courage!
En avant, marchons! marchons!
Plus de crainte, plus d'esclavage,
Adieu l'empire des jupons!
Aux armes! non, plus d'esclavage!
Aux armes! oui, nous triompherons!

(*Il sort.*)

Reprise du chœur.

SCENE X.

LES MÊMES, *excepté* RODOLPHE.

NELLORA. Quelle audace!

TROMBOLLINA. Quelle insolence !

XÉRESSA. Nous embrasser?

TROMBOLLINA. Oui, nous embrasser! toutes... excepté moi... c'est un impertinent.

NELLORA. Mais il faut arrêter cette sédition avant qu'elle n'ait pris un caractère sérieux... je vais monter à cheval et me montrer au peuple...

XÉRESSA. Pour si peu de chose! y pensez-vous?.. dans un instant tout sera rentré dans l'ordre.

NELLORA. Vous croyez? (*Elle marche vers une croisée.*) Ah! mon Dieu!

TOUTES. Qu'est-ce que c'est?

AIR *du Trio du Pré-aux-Clercs.*

Ecoutons... du silence!
Je les vois... par ici...
C'est Rodolphe! il s'avance!
Oui! vraiment... le voici!
Regardez... à leur tête,
Le voilà! c'est bien lui!
Il commande... on s'arrête,
Comme il est obéi!
Mais je suis téméraire (*bis.*)
Et j'attends sans frayeur, (*bis.*)
Car de cette colère
Je ne puis avoir peur;
Non, Messieurs; je n'ai pas peur.
(*L'orchestre continue l'air en sourdine.*)

NELLORA. A merveille ! ma garde accourt ! la voici !

LE MINIST. DE LA MARINE. On va se battre.

LE MINISTRE DE LA GUERRE. Contre des personnes du sexe... Oh ! non, non, ça ne se peut pas.

TROMBOLLINA. Ça ne se doit pas. Arrêtez!

TOUTES. Arrêtez !

LE MINIST. DE LA JUSTICE. M. Rodolphe marche toujours en avant.... Ciel ! qu'est-ce que je vois !

TOUTES. Quoi donc ?

LE MINISTRE DE LA JUSTICE. Comme ici tout-à-l'heure on s'embrasse !

TOUTES. On s'embrasse ?

TROMBOLLINA. J'y cours.

NELLORA. Non, restez, je vous l'ordonne... Ah! mon Dieu ! tous nos soldats sont désarmés.

TOUTES. Désarmés ?

LE MIN. DE LA JUST. Par des hommes!

TROMBOLLINA. Quelle humiliation !

Reprise de l'air.

Ce projet téméraire
Réussit.,. ô douleur !
Bravant notre colère,
Le Français est vainqueur :
Hélas ! notre colère
N'a pu lui faire peur...
Enfin, le voilà vainqueur !

SCENE XI.

LES MÊMES, REYONSED, AXANNERA.

REYONSED, *une épée au côté, le casque en tête, arrivant avec Axannera et des gardes.* Arrêtez! arrêtez! je suis un parlementaire, place au parlementaire!

XÉRESSA. Comment! c'est vous, monsieur!

REYONSED. Silence, madame ! à présent la femme doit se taire devant son mari. Je viens offrir de la part du roi une capitulation honorable.

TOUTES. De la part du roi !

REYONSED. Voici la capitulation. (*Il déroule une grande pancarte et lit ; toutes les femmes se pressent autour de lui.*) « Sa Majesté Rodolphe Ier a ordonné et ordonne » ce qui suit : »

TOUTES. Écoutons, écoutons.

REYONSED. « Article 1er. Le sérail de la reine est à jamais aboli.

NELLORA. Adopté.

TOUTES. Adopté.

REYONSED. « Article 2. L'homme et la » femme sont égaux devant la loi, quels que » soient d'ailleurs leurs titres et leur rang. »

XÉRESSA. Je proteste.

TROMBOLLINA. Et moi aussi.

TOUTES. Et moi aussi.

REYONSED. Silence, mesdames !

NELLORA. L'article est adopté.

REYONSED, *reprenant sa lecture.* « Article 3, premier paragraphe. C'est » un crime pour un homme d'être infidèle » à sa femme. »

TOUTES, *applaudissant très-fort.* Bravo ! bravo ! bravo !

REYONSED. Nous y reviendrons. (*Lisant.*) « Second paragraphe. Mais c'est aussi un » crime pour une femme d'être infidèle » à son mari. » (*S'interrompant pour applaudir de toutes ses forces.*) Bravo! bravo!

XÉRESSA. Je proteste.

TOUTES. Et moi aussi.

REYONSED. Silence, mesdames ! (*A Xéressa qui veut toujours parler.*) Silence, ma chère amie ! je vous ordonne de vous taire.

XÉRESSA. Vous m'ordonnez !.. vous, ce matin encore !..

REYONSED. Ah !.. ce n'est plus ça, ce n'est plus ça du tout ; je vous aime, je vous adore ; mais faut marcher droit, ou sinon... Le paragraphe est adopté.

TOUTES. C'est une injustice !

REYONSED, *achevant de lire.* « Article » 4me et dernier : Désormais les hommes » feront la guerre, et les femmes feront » la soupe. »

TOUTES. Je proteste...

TROMBOLLINA. Je demande la parole.

NELLORA. Non, non, l'article est adopté; la clôture !

PLUSIEURS FEMMES. La clôture !

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR : *Moi, je flâne.*

La clôture ! (*bis.*)
Nous demandons la clôture ;
La clôture !
Je le jure,
Nous la voulons,
Nous l'aurons.

TROMBOLLINA.

Sur l'article en question
Je veux...

NELLORA.

Tout est dit, je pense.

LE MIN. DE LA J.

Ecoutons.

LE MIN. DE LA G.

Jamais.

REYONSED.

Silence !

TROMBOLLINA.

Faire une observation.

LE MIN. DE LA G.

Non, non.

TROMBOLLINA.

Il faut que je dise...

LE MIN. DE LA G.

Rien du tout.

TROMBOLLINA.

Nous risquerons
De voter une bêtise.

LE MIN. DE LA G.

Eh bien ! nous la voterons.

Reprise très-bruyante du chœur.

La clôture, etc.

NELLORA. La clôture est prononcée à la demande générale.

REYONSED, *parlant à la cantonnade*. Venez, sire, on accepte la capitulation.

SCENE XII.

TOUS LES PERSONNAGES, RODOLPHE, *l'épée au côté, une couronne à la main;* BERNARD, REYONSED, *et* LES HOMMES DU SÉRAIL, *ayant conservé leurs costumes, mais avec le casque et la lance;* LES FEMMES *désarmées*.

CHOEUR D'HOMMES.

AIR *Belge*.

En avant, amis, du courage!
En avant, marchons! marchons!
Plus de crainte, plus d'esclavage,
Adieu l'empire des jupons!
Victoire!.. non, plus d'esclavage!
Victoire... enfin, nous triomphons!

RODOLPHE, *à Nellora*.

En ce jour, le peuple me donne
Tout ce pouvoir qui n'est pas sans danger
C'est un fardeau que la couronne,
Pour l'adoucir daignez le partager.

CHOEUR GENERAL.

LES HOMMES.

En avant, etc.

LES FEMMES.

C'en est fait... pourtant du courage!
Il nous faut courber nos fronts;
Mais reprenant tout l'avantage,
Bientôt nous l'emporterons.
Courage!.. non, plus d'esclavage!
Courage!.. oui, nous triompherons!

NELLORA, *aux femmes*. Mesdames, consolons-nous. Désormais laissons à ces messieurs toute l'apparence du pouvoir; nous, nous en garderons toute la réalité.

RODOLPHE. Comme en France!

NELLORA. Rodolphe, voilà ma main.

XERESSA, *à Reyonsed*. Voici lamienne.

REYONSED. Souvenez-vous du deuxième paragraphe.

TROMBOLLINA, *à Bernard*. La mienne.

BERNARD. Ah! je reste garçon.

AIR *de la Famille de l'Apothicaire*.

NELLORA.

Allons, messieurs, régnez sur nous.

RODOLPHE.

Nous régnerons bien.

NELLORA.

Dieu le veuille!

XERESSA.

Et nous, allons planter nos choux,
Loin des ennuis du portefeuille.
Voilà le monde renversé;
Mais qui jamais aurait pu dire...
(*Montrant Reyonsed.*)
« Que ce petit nez retroussé
» Changerait les lois d'un empire! »

CHOEUR.

«Oui, ce petit nez retroussé
»A changé les lois d'un empire.»

REYONSED. Vive Rodolphe Ier!

TOUS. Vive Rodolphe Ier!

NELLORA. Mon cher Rodolphe, que la fête préparée pour le mariage de ce jeune homme vous rappelle une dernière fois ces usages que vous avez renversés, et pour quelques instans encore, soyez avec nous, monsieur, dans le royaume des femmes!

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR: *Amis, cette partie* (3e acte, Pré-aux-Clercs.)

Le plaisir, quel dommage!
Est si prompt à s'enfuir;
Pour l'atteindre au passage,
Vite il faut le saisir.

BALLET.

(Les hommes sont assis, les femmes vont les inviter. Les femmes font danser les hommes, les poursuivent et finissent par leur prendre leurs bouquets ou leurs rubans. Après la danse, exercices des femmes avec la lance à la main, grand combat au sabre et au bouclier. Enfin, tout le monde se groupe autour de la reine, montée sur un pavois que portent les négresses. Elle remet son épée à Rodolphe, que Xéressa couronne.)

RODOLPHE, *au public*.

AIR: *Merveilleuse par ses vertus* (Lanterne sourde)

A quoi nous servent les grandeurs,
Et le pouvoir et la couronne?
Il me faut descendre du trône
Pour venir nommer les auteurs.
Il faut que je me rappelle,
Plaignez-moi, tous ces noms-là,
Ils sont une kyrielle
Que l'affiche étalera.
Voyons pourtant, cherchons un peu,
Car de mémoire je me pique:
Nommons d'abord pour la musique,
Hérold, *Auber* et *Boyeldieu*.

Et divers autres que l'on aime...
Nous avons du *Rossini*,
Je crois qu'il s'est glissé même
Un vieil air du bon *Grétry*.
Puis aux gens de cette maison
Venons ici sans plus attendre:
Ballet de monsieur *Alexandre*,
Décors de *Philastre* et *Cambon*,
Mise en scène de *Granville*...
Nommons enfin chacun sa part,
Les deux auteurs du vaudeville,
Charles Desnoyer et *Cogniard*.
Grâce à ces messieurs je suis roi;
Mais cette couronne éphémère,
On peut la briser au parterre;
Vous, mesdames, protégez-moi.
Ah! souvent lorsqu'on nous juge,
Lorsqu'on nous condamne, hélas!
Vous seriez notre refuge;
Mais vous n'applaudissez pas!
Qui pourrait en être offensé?
Ah! dans le *Royaume des femmes*,
Vous devez applaudir, mesdames,
Car c'est le *Monde renversé*.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, No. 46, AU MARAIS.



LE SAUVEUR,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR

MM. LÉON HALEVY ET LHÉRIE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 12 DÉCEMBRE 1833.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
ARTHUR	MM. LHÉRIE.
DE LUSSAN, jeune propriétaire	DAUDEL.
NORBLIN, oncle de Léonie	ROLAND.
ANTINOUS, ancien danseur retiré	ODRY.
MICHEL, vieux domestique d'Arthur	BOSQUIER.
LÉONIE D'ARGENS, jeune veuve	Mmes ROLAND.
VALENTINE DE LOSTANGES, son amie	PAULINE.
JEANNE, paysanne, au service de Mme d'Argens	FLORE.
UN VALET de Mme d'Argens	VÉSIAN.
INVITÉS à la fête.	

La scène est au château de Mme d'Argens, à quelques lieues de Paris.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon richement meublé, ouvert au fond sur une galerie; à droite du spectateur, une porte communiquant à l'appartement de Mme d'Argens. Du même côté, un guéridon sur lequel il y a des livres.

SCENE PREMIERE.

NORBLIN, JEANNE.

NORBLIN, *entrant par le fond et apercevant Jeanne qui sort de chez sa maîtresse.* Jeanne, ma nièce est-elle chez elle?

JEANNE. Oui, monsieur. (*Se mettant devant Norblin qui s'avance vers la porte.*) Mais on n'entre pas.

NORBLIN. Et pourquoi?... ne suis-je pas son oncle?

JEANNE. Oui; mais vous êtes un homme aussi.

NORBLIN. Ah! elle s'habille? Que ne le disais-tu tout de suite? En vérité, au lieu de faire de toi sa seconde femme de chambre, ma nièce aurait bien dû te laisser à ta basse-cour.

JEANNE. Près d' mes vaches, n'est-ce pas?

NORBLIN. Juste!

AIR : *du Vaudeville du Petit courrier.*

C'était là que dans ton emploi
Tu pouvais être nécessaire;
Dans un salon que veux-tu faire?
C'est un poste au-dessus de toi.

JEANNE.

Je fais comm' tant d' gens pleins d'audace,
Qui s' mett'nt tout d' suite où c' qu'on est l' mieux;
S'ils ne sont pas bons pour la place,
La place est toujours bonn' pour eux.

NORBLIN, *riant.* Ah! ah! ah! elle n'est pas trop bête... Mais pour faire sa toilette de si bonne heure, Léonie a donc des projets?

NOTA. Les personnages sont inscrits en tête de chaque scène comme ils sont placés au théâtre, en commençant par la gauche du spectateur.

JEANNE. Je n' sais pas si elle a des projets, mais je sais qu'elle a l' dessein d'aller à c' matin à Paris.

NORBLIN. A Paris?...

JEANNE. Pour voir sa parente, Mme d'Arbelle, qu'est très-malade; mais elle reviendra pour le bal que vous lui donnez c' soir à l'occasion d' sa fête... C'est pas qu'elle s'en soucie au moins, de c' bal-là.

NORBLIN. Que veux-tu dire?

JEANNE. C'est que depuis quinze jours madame est d'une humeur qui m' suffoque : elle nous boude, nous gronde, et tous les quarts d'heure envoie demander à la grille du château si l'on n'a pas reçu de lettres pour elle.

NORBLIN, *à part*. Nous y voilà!

JEANNE, *avec un gros rire*. Eh! eh! eh! eh!... Thibault à qui je parlais d' ça m'a dit que madame avait p't-être un amoureux.

NORBLIN, *sévèrement*. Jeanne! une femme comme il faut n'a pas d'amoureux.

JEANNE. C'est vrai... je me trompe... c'est des amans.

NORBLIN. Jeanne!... je vous dis que l'humeur de ma nièce ne vient pas de ce que vous croyez.

JEANNE. Dam! Thibault m'assure qu'il est triste comme ça quand il m'arrive de ne pas lui donner d' rendez-vous à la marre aux oies...

NORBLIN. Il est possible que ça fasse cet effet-là à M. Thibault.

JEANNE. Ça n'empêche pas qu'il faut qu'il y ait quelqu' chose...

NORBLIN, *se fâchant*. Jeanne!

JEANNE. T'nez, hier, pendant qu'vous étiez à la chasse avec M. de Lussan, croiriez-vous qu' monsieur... je n' me souviens jamais d' son nom... c' voisin d' campagne, c't ancien danseur d' l'Opéra...

NORBLIN. Antinoüs?

JEANNE. Antoïnus... c'est ça... lui qui amuse tant madame, parc' qu'il est si drôle... eh ben! il n'a pas pu la faire rire un' seule petite fois.

ANTINOUS, *dans la coulisse*. Laissez donc, laissez donc!... Est-ce qu'on m'annonce, moi?

JEANNE. Quand on parle du loup...

SCENE II.

NORBLIN, ANTINOUS, JEANNE.

ANTINOUS, *entrant légèrement, les pieds en dehors*. J'ai mes entrées ici, comme dans les coulisses de l'Opéra... Ah! le voilà, ce cher ami!

NORBLIN. Bonjour, Antinoüs.

JEANNE. Antinoüs! c'est ça... quel drôle de nom! j' peux pas m'y faire.

ANTINOUS, *pirouettant du côté de Jeanne*. Eh bien! grosse joufflue, qu'est-ce qu'il y a?

JEANNE. Dites-moi donc, monsieur, pourquoi que vous vous app'lez Antoïnus?

ANTINOUS. Antinoüs. Ce nom, ma chère, me fut donné pour la grâce de mes manières et l'élégance de ma personne. J'ai débuté en 94 dans les Cascades et les torrens. J'étais délirant quand j'embrassais une nymphe ou une Amadryade.

Il veut embrasser Jeanne.

JEANNE. Mais, finissez donc.

ANTINOUS. Sois donc tranquille; je suis blasé... On n'a pas été trente ans à l'Opéra... Mais, voyons, parlons de choses sérieuses. Avons-nous découvert enfin notre mystérieux inconnu?

JEANNE. Oh! là-dessus, moi, j' sais c' que j' pense.

ANTINOUS. Elle pense!

NORBLIN, *vivement*. Voyons, qu'est-ce que c'est?

JEANNE. Eh bien!... m'est avis que cet inconnu c'est un joli jeune homme qu' j'ai vu rôder plusieurs fois autour du parc...

NORBLIN, *à part*. Diable! (*Haut.*) Et qui peut te donner cette idée?

JEANNE. Voilà!... Vous savez qu' madame d'Argens, vot' nièce, m'a emmenée à Paris y a un mois.

NORBLIN. Après?

JEANNE. Toutes les fois qu' nous traversions en calèche les Champs-Elysées, l' même joli jeune homme caracolait autour d' la voiture.

ANTINOUS. Ah! il caracolait... à pied ou à cheval?

NORBLIN. Mais laissez-la parler.

JEANNE. Un soir, madame m'emmène à l'Opéra... qu'est-ce que j' vois dans une loge en face de nous?... l' même joli jeune homme...

ANTINOUS. Qui caracolait encore?

JEANNE. Non, mais qui prom'nait toujours ses yeux d' notre côté.

ANTINOUS. Bon! c'étaient ses yeux qui caracolaient.

NORBLIN, *vivement, à Jeanne*. As-tu remarqué si ma nièce le regardait?

JEANNE. Jamais... mais j' suis sûr qu'elle l'a vu.

NORBLIN, *avec humeur*. Taisez-vous, Jeanne, et laissez-nous; vos suppositions n'ont pas le sens commun. (*Bas à Antinoüs.*) Il faut absolument que notre plan s'exécute.

ANTINOUS, *bas*. Vous pouvez compter sur moi; mais vous me direz quel est notre plan.

NORBLIN. Jeanne, sortez!

ANTINOUS. Jeanne, sortez!

JEANNE, *à part, en s'en allant*. Ah! mon Dieu! est-il drôle, c' monsieur Antoïnus!... j' donnerais je n'sais quoi pour le voir danser.

Elle sort.

SCENE III.

NORBLIN, ANTINOUS.

NORBLIN. Ah! mon cher Antinoüs, Léonie me désespère.

ANTINOUS. Ce pauvre ami!

NORBLIN. Ma nièce, veuve à vingt ans, joint

aux charmes de la beauté les attraits plus positifs d'une grande fortune.

ANTINOUS. Tout cela n'est pas désespérant.

NORBLIN. Oui, mais elle a aussi l'imagination la plus capricieuse... la tête la plus inflammable...

ANTINOUS. C'est une beauté volcanique.

NORBLIN. Avec un pareil caractère, on devrait toujours fuir les aventures; eh bien! ma nièce ne s'avise-t-elle pas, il y a six mois, d'aller un soir faire en batelet, sur la rivière qui borde notre parc, une promenade nocturne et sentimentale!

ANTINOUS. C'est très-romanesque.

NORBLIN. Le vent souffle... le batelet chavire...

ANTINOUS. Bien.

NORBLIN. Ma nièce tombe dans la rivière.

ANTINOUS. Très-bien.

NORBLIN. Elle va se noyer...

ANTINOUS. Parfait.

NORBLIN. Tout-à-coup un jeune inconnu s'élance, se précipite dans les flots, dépose sur la rive ma nièce évanouie, et dès qu'il la voit reprendre ses sens, s'échappe et disparaît.

ANTINOUS. Oh! parfait!... oh! que c'est bien!... oh! que c'est *jeune-France!*... il doit avoir une barbe à la Henri III.

NORBLIN. Ce n'est pas tout: le lendemain de cet événement arrive un vieux domestique, chargé d'un message et qui refuse obstinément de dire le nom de son maître et sa résidence.

ANTINOUS. Il est peut-être à Sainte-Pélagie.

NORCLIN. Dès ce moment une bizarre et mystérieuse correspondance s'établit entre Léonie et le sauveur anonyme qu'elle n'a jamais vu.

ANTINOUS. Oh! la fantasque idée!

NORBLIN. Mais j'ai mon plan... et elle épousera M. de Lussan, un bon garçon, franc chasseur, et l'un des plus imposés de notre beau département de Seine-et-Oise.... Justement, le voici.

ANTINOUS. Voici notre digne ami!

SCENE IV.

NORBLIN, DE LUSSAN, ANTINOUS.

NORBLIN. Je vous attendais avec impatience... il n'y a pas un instant à perdre... Voulez-vous, mon cher de Lussan, épouser ma nièce, ou ne le voulez-vous pas?

DE LUSSAN. Je veux l'épouser!... une femme charmante, qui réunit tout: les grâces, l'amabilité...

ANTINOUS. Et quarante mille livres de rentes... ah! farceur!

DE LUSSAN. Oh! ce n'est pas cela qui me détermine!... Dieu merci, je suis assez riche.

NORBLIN. Eh bien!... si vous désirez la main de ma nièce, il n'est, je vous le répète, qu'un moyen... un seul, de l'obtenir; c'est de lui déclarer que c'est vous qui lui avez sauvé la vie!

ANTINOUS, *avec enthousiasme*. Ah! bravo! bravo!... Je ne m'y attendais pas... c'est dramatique au dernier point.

DE LUSSAN. Mais encore une fois, réfléchissez aux difficultés.

ANTINOUS. Oui! oui, voyons les difficultés. (*A Norblin.*) D'abord Jeanne dit que votre nièce a vu son véritable sauveur.

NORBLIN, *appuyant*. J'ai la certitude du contraire.

DE LUSSAN. Mais son nom qu'il met au bas de toutes ses lettres?

NORBLIN. Elles ne sont signées que du prénom d'Arthur, qui est aussi le vôtre.

ANTINOUS, *finement*. Oui; mais les réponses? Vous ne songiez pas aux réponses!

NORBLIN. Les réponses sont adressées poste restante à Versailles.

DE LUSSAN. Mais depuis quinze jours que, grâce à vous, je suis au château, il aura écrit.

NORBLIN, *vivement*. Depuis quinze jours j'intercepte toutes ses lettres, attendu que, puisque le sauveur de ma nièce est ici, il n'a plus besoin de lui écrire. Je vous ai donné sur l'accident tous les renseignemens que vous pouvez désirer. Ce que je fais là n'est peut-être pas très-délicat; mais avant tout l'avenir de ma nièce.

ANTINOUS, *avec chaleur*. Les oncles vous excuseront; vous pouvez en appeler au tribunal des oncles, à tout ce qui porte un cœur d'oncle!

NORBLIN. Ne dois-je pas suspecter les intentions d'un homme qui s'enveloppe de tant de mystère?

ANTINOUS. C'est peut-être un garçon pâtissier... (*Passant entre de Lussan et Norblin.*) Ceci me rappelle une anecdote qui arriva, dans mon jeune temps, à l'une des plus riches héritières de ma province. C'était une fille de qualité, dans la fleur de l'âge... belle comme les amours; absolument comme votre nièce... Un soir qu'elle se promenait en bateau sur un fleuve (je ne me rappelle pas le nom du fleuve), la barque chavira: la jeune héritière se noyait... comme votre nièce... lorsqu'elle fut sauvée par un être mystérieux et fantastique qui la déposa évanouie sur le rivage... absolument comme votre nièce... Dès ce moment, l'imagination naturellement rêveuse et vagabonde de la jeune fille ne connut plus de frein. Cet être généreux qui lui avait sauvé l'existence ne sortit plus de sa pensée!... « Où est-il?... où est mon sauveur?... je veux mon sauveur!... » Mais lui, modeste, comme tous les sauveurs, se tenait à l'écart sans se faire connaître. La jeune personne refusa les partis les plus brillans; elle refusa successivement un receveur-général, un duc et pair, et un danseur de l'Opéra... enfin toutes les sommités sociales. Son vertueux père se désolait!... un jour enfin il vient apprendre à sa fille qu'on a découvert son sauveur. «Ah! s'écrie-t-elle, qu'il vienne! que je le voie!... je veux l'épouser!... à lui

ma fortune !... à lui mes trésors !... à lui ma jeunesse !... à lui, etc. ! » On cherche en vain à la détourner de ce projet ; on lui dit que son sauveur est de la condition la plus humble, de la profession la plus obscure... elle ne veut rien entendre ; elle veut le voir. Enfin on arrache le sauveur à la modeste ferme où il vivait exempt de souci et de toute ambition... on lui amène... elle veut se jeter à son cou... C'était un chien de Terre-Neuve !... et avec toute la bonne volonté du monde, on ne put l'admettre dans la famille.

DE LUSSAN. L'anecdote est plaisante.

ANTINOUS. C'est délirant.

NORBLIN, *à de Lussan.* Allons, voyons, mon ami, décidez-vous... Ma nièce va ce matin faire une visite à Paris. Avant son départ... risquez l'aveu.

DE LUSSAN. Eh ! bien, écoutez, je me décide, mais à une condition ; c'est que si notre stratagème réussit, la veille du mariage je découvre tout à Léonie, et je lui apprends la vérité.

ANTINOUS. Non, non.

NORBLIN. Soit donc, puisque vous le voulez ainsi.

ANTINOUS. Eh bien, oui.

NORBLIN. Mais elle vient ; nous vous laissons seuls avec elle.

DE LUSSAN, *les retenant.* Non pas, non pas ; je veux que vous restiez pour me prêter main forte.

NORBLIN. Allons, du courage et de l'aplomb.

ANTINOUS, *lui prenant la main.* Moi, je n'ai qu'une chose à vous dire : de l'aplomb et du courage ; l'esprit tendu et les pieds en dehors ! et partez de là.

SCENE V.

ANTINOUS, NORBLIN, DE LUSSAN, LÉONIE, *entrant par la droite.*

ANTINOUS, *à part.* La voilà ! Les jeux et les grâces sont sur ses pas.

LÉONIE, *à Norblin.* Bonjour, mon oncle. Messieurs...

Elle fait la révérence à Lussan et à Antinoüs.

DE LUSSAN, *bas à Norblin.* Je n'ai jamais été si embarrassé.

ANTINOUS, *bas.* Nous vous soufflerons !...

LÉONIE. Mon oncle, je vais à Paris !...

NORBLIN. Je le sais.

LÉONIE. Mais je reviens ce soir !

DE LUSSAN. Nous l'espérons !

ANTINOUS. Car vous êtes la divinité de ces lieux !

LÉONIE, *riant.* La divinité?

ANTINOUS. Oui, madame, partout où vous êtes vous me représentez un être supérieur. (*Bas à de Lussan.*) Remarquez bien comme je vais lui tourner ça...

Se posant en danseur près de Léonie et se donnant des grâces.

AIR : *Je sais attacher des rubans.*

Dans un verger si nous nous arrêtons,
Je crois que vous êtes Pomone ;
Près d'un ruisseau si nous nous promenons,
En vous soudain une nymphe m'étonne !
Vous devenez Flore à mes yeux,
Dans un jardin quand je vous vois sourire !
Et dès que l'air agite vos cheveux,
Je voudrais être le zéphire !...

LÉONIE, *riant.* Ah ! vous voudriez être le zéphire ?

ANTINOUS, *avec fatuité.* J'ose le vouloir... j'ai la méchanceté de le vouloir.

LÉONIE, *gaîment.* Croyez-moi, monsieur, contentez-vous d'être Antinoüs.

ANTINOUS. C'est déjà pas mal. (*Bas à Lussan.*) Voyez-vous l'effet que je produis !

UN DOMESTIQUE, *paraissant au fond.* La voiture attend madame à la grille.

LÉONIE. Il n'y a point de lettre pour moi ?

LE DOMESTIQUE. Non, madame.

Il sort.

LÉONIE, *à part.* Pas un mot depuis quinze jours !

NORBLIN, *bas à Lussan.* Allons, parlez, voilà le moment.

ANTINOUS, *de même en le poussant.* Parlez donc.

DE LUSSAN, *à Léonie.* Oserais-je vous prier, madame, de m'accorder quelques instans ?

LÉONIE, *souriant.* Quel air solennel !... à vous seul, M. de Lussan ?

DE LUSSAN. A moi, madame, (*vivement*) et à ces messieurs ? (*Bas à Norblin.*) Si je sais par où commencer...

ANTINOUS, *bas.* Par le commencement.

LÉONIE. Je vous écoute.

DE LUSSAN, *poussant un profond soupir.* Ah !...

LÉONIE. Oh ! mon Dieu !... M. de Lussan ! quel soupir !

DE LUSSAN, *bas à Norblin.* C'est un début tout comme un autre.

ANTINOUS, *à part.* C'est bien bête !

DE LUSSAN. Soupir bien naturel, madame : vous partez !

ANTINOUS, *à part.* Oh ! que c'est rococo ! Vous partez !... On sait bien qu'elle part !

LÉONIE. Permettez-moi de m'étonner d'un regret aussi vif et aussi soudain. Depuis quinze jours que je dois à mon oncle le plaisir de votre connaissance...

NORBLIN, *bas à Lussan.* Allons !... du pathétique.

DE LUSSAN, *bas.* Vous allez voir !... (*Haut.*) Depuis quinze jours !... ah ! sans doute, c'est depuis cette époque seulement que j'ai le bonheur de me trouver auprès de vous, de vous voir à tous les instans... mais avant cela, madame, je vous connaissais... (*Avec un ton solennel, prenant la main de Léonie.*) Léonie ! vous souvient-il de cette soirée où vous avez failli périr dans les flots ?

LÉONIE, *avec chaleur*. S'il m'en souvient!... ah! monsieur, oublierai-je jamais l'homme généreux qui risqua sa vie pour sauver la mienne? Non, de tels souvenirs ne s'effacent pas; car, vous le savez, la mémoire du cœur est la plus fidèle.

NORBLIN, *bas à Lussan*. Bien entamé.

ANTINOUS, *bas à Lussan*. Chauffez!... chauffez!...

DE LUSSAN. Ainsi donc il vous souvient de ce jeune homme qui, à la lueur d'un éclair,

LÉONIE, *étonnée*. D'un éclair!...

DE LUSSAN *continuant*. Au bruit du tonnerre!...

LÉONIE, *de même*. Du tonnerre!... Mais, monsieur, il n'y avait ni éclair ni tonnerre!

ANTINOUS, *à part*. Il s'enfonce!...

DE LUSSAN, *bas à Norblin*. Il paraît qu'il ne tonnait pas...

NORBLIN, *bas à Lussan*. Allez donc, ça ne fait rien...

ANTINOUS, *à part*. Quelle boulette!

DE LUSSAN. Ah! madame, dans la terreur qui s'était emparée de vous, pouviez-vous remarquer le ciel en feu, le bruit de la foudre?

LÉONIE. Mais, monsieur, vous-même, qu'en savez-vous?

DE LUSSAN, *interdit*. Comment, madame! ce que j'en sais? (*Bas à Norblin.*) Ah çà! mais dites donc; c'est vrai, je n'en sais rien.

NORBLIN. Il doit connaître mieux que vous ne pensez, Léonie, toutes les circonstances de cet événement; elles sont gravées dans sa mémoire en caractères ineffaçables.

LÉONIE, *à Lussan, avec chaleur*. Se pourrait-il, monsieur? Qui aurait pu vous instruire? Connaîtriez-vous l'homme à qui je dois la vie!

DE LUSSAN. Eh bien! Léonie, si je le connaissais?

LÉONIE. Oh! monsieur, nommez-le-moi, je vous en conjure!

DE LUSSAN. Si j'étais maître de son secret?

LÉONIE, *très-vivement*. Nommez-le; qu'il sache combien son souvenir m'est cher! combien je brûle de m'acquitter envers lui!

DE LUSSAN. Eh bien, si je... si ma voix... si cet aveu... mais vous comprenez que dans ma position... (*Bas à Norblin.*) Allez donc, je m'embrouille.

ANTINOUS, *à part*. Il patauge terriblement.

NORBLIN, *à part*. Maladroit! (*Passant près de Léonie.*) Eh bien, Léonie, si je vous peignais la longue torture de cet homme courageux, lorsqu'éloigné de vous, il forma le projet de ne jamais vous révéler son nom, d'éviter toujours votre approche, ne voulant pas devoir à la reconnaissance un bonheur qu'il n'attendait que de l'amour, si je vous peignais le charme de cette mystérieuse correspondance qu'il entretint avec vous sous le nom d'Arthur...

LÉONIE, *à part*. Il sait tout.

NORBLIN, *continuant*. Son ivresse, lorsqu'en réponse aux lettres qu'il avait osé vous écrire, il reçut de vous les témoignages de l'intérêt le plus tendre.

LÉONIE, *avec beaucoup de chaleur*. Ne l'avait-il pas mérité? Oh! je le vois, mon oncle, il est votre ami, il vous a tout révélé. (*Vivement.*) Son nom!

ANTINOUS, *vivement*. Son nom, monsieur!

NORBLIN. Eh bien, oui, son secret lui échappe... il se nomme, il se découvre... il est là... devant vous, plein de joie, d'espérance, de crainte, et attendant son arrêt!

Il montre Lussan.

LÉONIE, *étonnée*. Monsieur de Lussan!

ANTINOUS, *feignant la surprise*. De Lussan! grand Dieu!

Il serre Lussan dans ses bras.

ENSEMBLE.

AIR *de Michel et Christine.*

LÉONIE, *à part.*

Quoi! c'est lui!
C'est celui
A qui
Je devrais la vie!
Ah! mon ame ravie
Rêvait un autre que lui!

ANTINOUS *et* NORBLIN.

Oui, c'est lui,
C'est celui
A qui
Tu devais / Vous devez } la vie.
Ah! son ame ravie
D'avance pensait à lui!

DE LUSSAN, *à part.*

Aujourd'hui
Si celui
A qui
Nous devons sa vie,
Revoyait Léonie,
Pour moi tout serait fini!

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. Mademoiselle Valentine de Lostange.

SCENE VI.

ANTINOUS, DE LUSSAN, VALENTINE, LÉONIE, NORBLIN.

VALENTINE, *à la cantonnade*. Je ne serai qu'un instant.

LÉONIE, *allant au-devant d'elle*. Valentine ici! qui me procure cette bonne fortune?

VALENTINE. Vos meilleurs amies vous voient si peu, qu'il faut bien venir vous embrasser en passant.

LÉONIE. Comment! vous ne nous restez donc pas?

VALENTINE. Impossible! je vais au Hâvre... ma chaise de poste passe près de votre maison de campagne... Je fais arrêter pour voir une ingrate amie qui m'oublie; dites encore que l'on ne pense pas à vous!

LÉONIE. Que vous êtes bonne!

VALENTINE. Eh bien, monsieur de Lussan,

vous avez dit pour toujours adieu à Paris? Vous êtes toujours le même, chasseur infatigable!

ANTINOUS. Et nageur intrépide.

DE LUSSAN, *bas à Antinoüs.* Vous tairez-vous?

NORBLIN. Oui, mademoiselle Valentine, nous vous présentons celui qui pour Léonie s'est jeté dans la rivière...

ANTINOUS. Tout habillé.

VALENTINE. Est-il possible? Mais, Léonie, vous ne m'aviez rien dit de cette aventure.

ANTINOUS. C'est que nous ne connaissions pas encore le généreux mortel... mais à présent...

VALENTINE, *à Lussan.* Quoi! monsieur...

AIR : *C'est bien monotone.*

Vous avez conservé sa vie!

ANTINOUS.

Pour ça quel courage il fallait!...

NORBLIN.

Mais c'est surtout sa modestie
Qui rend encor plus beau ce trait.

VALENTINE, *à Lussan.*

Que pour ce touchant épisode
Je vous embrasse!

DE LUSSAN.

De bon cœur.

Bas à Antinoüs, après avoir embrassé Valentine.

Ah! voilà qui me racommode
Avec le métier de sauveur!

LÉONIE. Et qu'allez-vous faire au Hâvre, Valentine?

VALENTINE. Un voyage d'affaires... des nouvelles de l'Ile de France, que j'attends avec impatience depuis plus d'un an... Un jeune créole, parent de ma famille, dont les intérêts me sont confiés, et qui depuis long-temps ne nous a point donné de ses nouvelles.

LÉONIE. Comment, vous ne pouvez pas seulement nous consacrer un jour? J'allais à Paris... mais j'aurais ajourné ce départ, nous avons ce soir un petit bal...

VALENTINE, *regardant Léonie et de Lussan.* Avant-coureur d'un mariage, peut-être?

NORBLIN. Eh! cela pourrait bien être.

LÉONIE, *avec humeur.* Mon oncle!... Mais vous-même, Valentine, si riche, si heureuse, si indépendante, pourquoi n'avoir pas songé à vous marier?

VALENTINE. Oh! moi, c'est différent... Léonie, si vous m'aimez, ne me parlez pas de cela... maintenant je ne me marierai jamais.

ANTINOUS, *à part.* Elle a aussi un sauveur dans la tête.

VALENTINE. Je suis vraiment honteuse d'être venue vous faire à la campagne une visite de cérémonie; mais mon postillon s'impatiente...

LÉONIE. Je vais vous accompagner jusqu'à votre voiture; et moi, je monte dans la mienne pour me rendre à Paris. *(Bas à Lussan.)* Monsieur de Lussan, quand je serai revenue, je désire avoir avec vous un entretien particulier.

ANTINOUS, *à part, se frottant les mains.* Bon! un rendez-vous!

AIR : *Walse de Robin.*

NORBLIN, *à Léonie.*

Nous avons la douce espérance
De te voir bientôt de retour...

LÉONIE.

A ce soir!...

NORBLIN, *montrant de Lussan.*

Pendant ton absence,
Songe qu'ici l'on meurt d'amour!

LÉONIE.

Suis-je donc si chère à son ame?

DE LUSSAN.

Pour vous, dans mon transport nouveau,
Je me mettrais au feu, madame!...

ANTINOUS.

Tout comme il s'est jeté dans l'eau

ENSEMBLE.

LÉONIE, *à part.*

Ils gardent la douce espérance
De me voir bientôt de retour!
Ah! malgré ma reconnaissance,
Pour lui je n'aurai point d'amour!

VALENTINE, *à part.*

Ils gardent la douce espérance
De la voir bientôt de retour...
L'hymen, avant peu, je le pense,
Sera le prix de tant d'amour!

NORBLIN, DE LUSSAN, ANTINOUS.

Nous avons la douce espérance
De { te / vous } voir bientôt de retour!
A ce soir, pendant { ton / votre } absence
{ Songe / Songez } qu'ici l'on meurt d'amour!

SCENE VII.

NORBLIN, DE LUSSAN.

DE LUSSAN. Ouf!

NORBLIN. Eh bien, qu'avez-vous donc? cela s'est passé à merveille.

DE LUSSAN. Vous m'avez mis dans une situation!

ANTINOUS. J'étais sûr que ça réussirait... les femmes sont toutes comme cela... Je les ai toujours séduites avec une foule d'aimables impostures et un amas de voluptueux mensonges.

DE LUSSAN. Non, vous avez beau dire, je ne me prêterai pas plus long-temps à une pareille comédie; il est de mon honneur de détromper Léonie; elle m'a demandé un entretient à son retour, je lui dirai tout.

NORBLIN. Lussan, je me brouille avec vous si vous persistez dans ce dessein; d'ailleurs, je prendrai tout sur moi, et je m'engage à vous faire obtenir plus tard votre pardon.

DE LUSSAN. Mais cependant...

ANTINOUS. Allons, venez, être éminemment pusillanime! nous allons hâter les préparatifs

de la fête, il faut qu'elle soit magnifique; et à la fin du souper, je lance le quatrain obligé, dans lequel je vous proclame le premier plongeur de France et de Terre-Neuve.

Il sort avec de Lussan.

SCENE VIII.

NORBLIN, *puis* JEANNE.

NORBLIN. Ce Lussan me fait trembler avec ses scrupules! mais je saurai bien l'empêcher de faire à Léonie cette maladroite confidence.

JEANNE, *entrant*. Monsieur, il y a là un vieux domestique qui d'mande à parler à Mme d'Argens... à elle seule.

NORBLIN, *à part, effrayé*. Ah! mon Dieu! si c'était le domestique du sauveur!

JEANNE. Faut-il lui dire que madame est sortie?

NORBLIN. Non, non, fais-le venir. *(Jeanne sort.)* S'il apportait quelque lettre! il faut que je l'interroge. Dans quel embarras me suis-je fourré?

SCENE IX.

NORBLIN, MICHEL, JEANNE.

NORBLIN, *à part*. C'est lui!

MICHEL. Monsieur, pourrait-on parler à Mme d'Argens?

NORBLIN, *à Jeanne*. Jeanne, laisse-nous.

JEANNE, *à part*. Qu' c'est déplaisant!... on vous renvoie toujours quand ça commence à d'venir intéressant.

Elle sort.

SCENE X.

MICHEL, NORBLIN.

NORBLIN, *à part*. Tâchons de savoir la vérité. *(Il s'assied.)* Mon ami, Mme d'Argens est absente; mais je suis son oncle.

MICHEL. Ce n'est pas tout-à-fait la même chose.

NORBLIN. Tu peux tout me dire.

MICHEL, *fausse sortie*. Puisque madame est sortie, je me retire.

NORBLIN. Reste... Pourquoi tout ce mystère? tant de précautions est inutile. Je sais tout: ton maître est celui qui a sauvé la vie à ma nièce?

MICHEL. Cela est vrai.

NORBLIN. Est-il ici?

MICHEL. Non, monsieur.

NORBLIN. Mais alors pourquoi ne vient-il pas lui-même?

MICHEL. C'est qu'apparemment il a de bonnes raisons pour cela.

NORBLIN. C'est que probablement il ne se sent pas digne d'approcher de ma nièce.

MICHEL, *avec fierté*. Monsieur, mon maître a droit à l'estime de tout le monde.

NORBLIN. Mais enfin on se fait connaître... on a un nom, un état, un rang.

MICHEL. Ou on n'en a pas.

NORBLIN, *à part, se levant*. Ah! plus de doute! c'est quelque aventurier! Quelle idée! ma nièce ne revient que ce soir, si je profitais de son absence? si je faisais venir cet inconnu? si à prix d'or, j'obtenais qu'il s'éloignât, qu'il cessât d'écrire à Léonie? *(Haut.)* Mon ami, je veux absolument parler à ton maître, je veux l'entendre.

MICHEL. Impossible, monsieur.

NORBLIN. Comment, impossible?

MICHEL. Oui, monsieur, il n'y faut pas songer; il n'y a qu'une chose qui pourrait le faire venir ici.

NORBLIN, *avec joie*. Eh! dis-la donc.

MICHEL. Ce serait d'apprendre que madame n'y est plus.

NORBLIN. Singulière manière d'aimer!

MICHEL. C'est la sienne.

NORBLIN, *vivement*. Eh bien! cela se rencontre à merveille: dis-lui que Mme d'Argens est absente, mais que moi, son oncle, je désire l'entretenir... dis-lui qu'il y va de son bonheur, de son avenir!... *(A part.)* Dix mille francs comptant, s'il s'éloigne.

MICHEL. Je vais le lui dire; et s'il consent à venir, où faudra-t-il l'amener?

NORBLIN. Ici même.

MICHEL, *avec beaucoup de mystère*. Mais, monsieur, avant de le voir, promettez-moi de ne jamais révéler à personne... surtout à Mme d'Argens, ce que mon maître vous aura appris dans cet entretien.

NORBLIN, *à part*. Ah! mon Dieu! mais qu'est-ce que c'est donc que cet homme-là? *(Haut.)* Je te le promets.

MICHEL, *après avoir fait quelques pas pour sortir*. Vous me le promettez.

NORBLIN. Oui... va, va.

Il sort.

SCENE XI.

NORBLIN, *seul*.

Tout me l'annonce, le mystère dont s'entoure le jeune homme n'est que trop justifié! mais il faut que je prévienne de Lussan de cette rencontre; il faut qu'il assiste à cette entrevue; il se convaincra par lui-même que notre stratagème est non seulement très-innocent, mais encore très-moral.

SCENE XII.

NORBLIN, JEANNE.

JEANNE, *arrivant en riant*. Ah! ah! ah! j'en rirai pendant vingt-quatre heures sans débrider.

NORBLIN. Jeanne, où est M. de Lussan?

JEANNE. Dans le parc, et joliment en colère, allez! toutes les vieilles femmes du village viennent l'embrasser, disant comme ça qu'il est le sauveur d' madame... C'est M. Antinoüs qui les a lâchées sur lui.

NORBLIN. Jeanne, tu viendras me prévenir dès qu'un jeune homme et le vieux domestique arriveront ici.

JEANNE. Oui, monsieur.

NORBLIN. N'y manque pas au moins.

Il sort par le fond, à gauche.

SCENE XIII.

JEANNE, *puis* LÉONIE.

JEANNE. Eh bien, moi, je n' croirais jamais que M. d' Lussan soit l' sauveur d' madame. (*Étonnée en voyant Léonie qui entre.*) Ah! mon Dieu! c'est elle.

LÉONIE, *entrant par le fond à droite*. Tiens, Jeanne, prends mon châle et mon chapeau.

JEANNE. Comment, madame, déjà de retour d' Paris?

LÉONIE. J'ai rencontré sur la route un messager qui m'apportait des nouvelles rassurantes de ma parente.

JEANNE. Nous ne savez pas, madame? tout l' monde dit au château que c'est M. de Lussan qui vous a sauvée.

LÉONIE, *avec humeur*. Jeanne, laissez-moi.

JEANNE. N'est-ce pas, madame, que ça ne peut pas être?

LÉONIE, *avec impatience*. Jeanne, je veux être seule, sortez!

JEANNE, *sortant*. Je disais aussi... ça ne peut pas être.

Jeanne sort.

SCENE XIV.

LÉONIE, *seule*.

Ils croient tous que je lui dois la vie! mais moi-même, que dois-je en penser?... Depuis cette fatale confidence, je ne sais plus ce que j'éprouve!... puis-je reconnaître dans M. de Lussan, l'auteur de ces lettres ingénieuses et touchantes qui me charmaient, que je relisais tant de fois? Combien mon cœur m'a trompée?... Il me disait: Celui que tu aimes, celui qui t'écrit, c'est ce jeune homme qui, à Paris, te suivait partout, au spectacle, dans les promenades!

AIR *nouveau de M. Charles Tolbecque.*

Aussitôt qu'une lettre
Venait charmer mon cœur,
J'en pensais reconnaître,
Le soir, le jeune auteur;
Et le voyant sourire,
Dans ses yeux pleins d'esprit
Je croyais encor lire
Ce qu'il m'avait écrit.
Quoi! ces lettres charmantes
De Lussan me viendraient!...
Ces phrases si brûlantes
De son cœur sortiraient!...
Qu'il est loin de me plaire
Par tout ce qu'il m'a dit!...
Et combien je préfère
Ce qu'il m'avait écrit!

Ah! éloignons cette pensée!

Elle s'assied, prend un livre, l'ouvre et lit avec distraction. Pendant ce temps, Arthur paraît suivi de Michel. Il entre avec joie, sans voir d'abord Léonie, et semble contempler l'appartement avec bonheur; puis il voit une femme assise, s'approche et la regarde avec un mélange de crainte et d'ivresse.

SCENE XV.

MICHEL, ARTHUR, LÉONIE.

LÉONIE, *se retournant et apercevant Arthur*. Grand Dieu! c'est lui! (*Elle se lève précipitamment. Arthur la regarde avec douleur, semble éprouver un combat pénible, et s'éloigne vivement; elle court à Michel, qui va suivre son maître. Musique dans l'orchestre depuis l'entrée jusqu'à la sortie d'Arthur.*) Au nom du ciel, restez et dites-moi pourquoi votre maître me fuit ainsi!

MICHEL. Ah! madame, ne m'interrogez pas.

LÉONIE. C'est bien lui qui m'écrivait les lettres que vous m'apportiez?

MICHEL. Oui, madame.

LÉONIE, *avec joie*. Ah! de quel poids mon cœur est soulagé!... Mais son nom, je vous en supplie?

MICHEL. Vous le savez, Arthur!

LÉONIE. Où est-il né?

MICHEL. A l'Ile-de-France.

LÉONIE. Ses parens?

MICHEL. Je ne lui en connais pas.

AIR *d'Aristippe.*

Vieux serviteur, je l'aime comme un père;
Je reste seul son guide et son appui.
Le ciel, hélas! sur la terre étrangère,
Ne lui laissa que le cœur d'un ami!
Ses maux, ses douleurs, ses alarmes,
Je les partage; un pareil sort m'est doux!
Vous m'avez coûté bien des larmes
Depuis qu'il en répand pour vous!

LÉONIE. Pour moi!

MICHEL. Je suis déjà venu ce matin, madame, pour vous apporter cette lettre.

LÉONIE, *la prenant vivement*. Donnez, donnez!... (*Elle lit.*) « Vous me devez la vie, et »vous voulez ma mort! votre silence me tue.» Mon silence! mais c'est lui qui depuis quinze jours ne m'a point répondu.

MICHEL. Depuis quinze jours, madame, il vous a écrit quatre fois.

LÉONIE, *vivement*. Je suis trompée, trahie ! Allez, rejoignez votre maître... dites-lui qu'il vienne, qu'il vienne ce soir... Je suis à lui s'il m'obéit, à un autre s'il ne se rend pas à ma prière... Allez, allez donc !

MICHEL, *tristement*. Madame, il viendra.

Il sort.

SCENE XVI.

LÉONIE, *seule*.

Ah ! je respire maintenant ! C'est bien lui que mon cœur avait deviné ! Ah ! monsieur Norblin, monsieur de Lussan, voilà les complots que vous tramez ! mais c'est Norblin, Norblin seul, je le parierais, qui a inventé cette ruse. Je me rappelle maintenant l'embarras de M. de Lussan, son trouble... Oui, mon oncle seul est coupable : mais je ne lui en veux pas, je suis si heureuse ! Les voici, amusons-nous à leurs dépens.

SCENE XVII.

NORBLIN, DE LUSSAN, LÉONIE.

NORBLIN, *au fond, bas à de Lussan*. Léonie de retour ! en voilà bien d'une autre !

DE LUSSAN, *de même*. Tant mieux, je vais tout lui apprendre.

NORBLIN, *de même*. Gardez-vous-en bien.

LÉONIE. Ah ! c'est vous, messieurs ! vous devez trouver mon retour bien précipité ?

DE LUSSAN. Madame, on ne se plaint jamais que de votre absence.

LÉONIE, *avec ironie*. Mais j'ai pensé que nous recevrions aujourd'hui mille visites au château, qu'on viendrait à l'envi fêter celui à qui je dois tant, et j'ai voulu être témoin des félicitations que lui attirera sa belle action.

Elle appuie sur ces derniers mots.

DE LUSSAN. Madame, je suis confus de tant de bonté... (*Bas à Norblin.*) Je grille à petit feu.

LÉONIE, *avec ironie*. Arthur (car vous me permettrez, n'est-ce pas, de vous donner toujours ce nom ?) Arthur ne doit pas être étonné de la reconnaissance que je lui témoigne.

DE LUSSAN, *bas à Norblin*. Elle a un ton railleur qui me pétrifie.

LÉONIE, *avec ironie*. Arthur me pardonnera-t-il la froideur que je lui ai montrée ce matin, l'indifférence avec laquelle j'ai reçu sa confidence ? j'ai eu tort, mille fois tort.

Elle se retourne pour rire.

DE LUSSAN. Ah ! madame, il était bien naturel... (*Bas à Norblin.*) Norblin, nous sommes perdus !

NORBLIN, *bas*. Elle aura vu Arthur... et cette grosse sotte de Jeanne qui ne m'a pas prévenu !

LÉONIE, *avec la même ironie*. Mon oncle, j'oubliais de vous dire qu'un jeune homme auquel j'ai beaucoup d'obligations est venu ici tout-à-l'heure, et j'ai cru devoir l'inviter à la fête que vous me donnez.

DE LUSSAN, *bas à Norblin*. C'est Arthur.

NORBLIN, *de même*. Je vais avoir une attaque d'apoplexie.

SCENE XVIII.

NORBLIN, DE LUSSAN, ANTINOUS, *en costume de bal*, LÉONIE.

ANTINOUS, *à la cantonnade*. Placez des fleurs dans le grand escalier, préparez les rafraîchissemens... Madame, permettez-moi de féliciter de nouveau notre cher de Lussan ! tant de courage, de générosité...

DE LUSSAN, *à part*. Le bourreau !

LÉONIE, *riant*. Je vous permets tout.

ANTINOUS. C'est que non seulement il pouvait se noyer, mais encore attraper un rhume fort dangereux.

DE LUSSAN, *bas à Norblin*. Dites-lui de se taire, ou j'éclate.

ANTINOUS, *bas à Lussan*. Dites donc, mon ami, je n'ai pu achever le quatrain que je vous avais promis ; j'en suis resté au cinquième vers : ça ne vient pas ; j'ai changé d'idée... au lieu d'un quatrain, j'ai fait faire une tourte, ça sera plus généralement goûté.

SCENE XIX.

LES MÊMES, INVITÉS.

FINALE.

De M. Charles Tolbecque (Folbert).

CHŒUR, *à Léonie*.

Chacun de nous ici partage
Votre ivresse et votre bonheur ;
Nous accourons tous rendre hommage
A votre généreux sauveur.

LÉONIE.

Mes amis, je vous remercie...
(*A part.*)
Arthur ne paraît pas !... ah ! qu'il tarde à venir !...

DE LUSSAN, *bas à Norblin*.

Je veux parler à Léonie !...

NORBLIN, *de même*.

Lussan, y pensez-vous ?...

DE LUSSAN, *de même*.

Il est temps d'en finir.

LÉONIE, *à part*.

Il ne vient pas.

ANTINOUS, *à Lussan*.

Mon cher, que je vous félicite ;
De la beauté fidèle protecteur !...
(*Aux invités.*)
Messieurs, admirez sa conduite ;
Admirez sa noble conduite ;
Voilà ! voilà le généreux sauveur !

ENSEMBLE.

CHŒUR.

A son courage

Rendons hommage.
DE LUSSAN, *à part.*
Vraiment, j'enrage
De mon malheur.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* M. Arthur !

Mouvement.

ANTINOUS, *à part.* Encore un Arthur !

SCENE XX.

LES MÊMES, ARTHUR, *en élégant costume de bal,* MICHEL.

Musique et contredanses dans l'orchestre pendant le dialogue.

LÉONIE, *à part, avec joie.* C'est lui !

NORBLIN, *à part.* Comment nous tirer de là?

Arthur s'approche de Léonie et la salue.

LÉONIE, *à part.* Il ne me dit rien.

ANTINOUS. Maintenant, messieurs, l'écarté; et nous, mesdames, les contredanses !

NORBLIN, *bas à Lussan.* Lussan, invitez Léonie; je vais pendant ce temps parler à ce jeune homme.

DE LUSSAN, *à Léonie.* Madame, me ferez-vous l'honneur...?

LÉONIE. Monsieur, je ne danse pas maintenant.

DE LUSSAN. Madame, j'attendrai.

Les quadrilles se sont formés.

ANTINOUS. Il manque un vis-à-vis. (*Allant vers Léonie et prenant sa main et celle d'Arthur.*) Madame, daignez, je vous en supplie, compléter le quadrille. En face de moi, madame, en face de moi !

Il entraîne Léonie et Arthur, qui vont se placer en face d'Antinoüs et de sa danseuse; on danse. Antinoüs danse ridiculement.

DE LUSSAN, *indigné.* Elle accepte après m'avoir refusé !

LÉONIE, *à part, regardant Arthur.* Je ne comprends rien à son silence... ce n'est pourtant pas à moi à parler la première.

DE LUSSAN, *qui a traversé la scène derrière les danseurs, se trouve près d'Arthur et lui saisit le bras avant que celui-ci ait dansé. Bas.* Monsieur, vous me rendrez raison... (*Elevant un peu la voix.*) Entendez-vous, monsieur? vous me rendrez raison.

LÉONIE, *qui a entendu.* Grand Dieu ! un duel ! (*La danse s'interrompt; à Arthur.*) Monsieur Arthur, vous ne répondrez pas à cette provocation, jurez-le-moi.

Arthur est embarrassé, il la regarde, et ne répond rien.

LÉONIE. Comment! monsieur! vous me refusez !... je veux cette promesse, je la veux, je l'exige.

Arthur garde le silence; puis, comme par un grand effort, il prend dans sa poche un médaillon, et le met avec mystère dans la main de Léonie.

LÉONIE. Un portrait d'homme! (*Elle retourne le médaillon et lit.*) « Dernier présent d'un » père à son pauvre enfant sourd-muet ! »

TOUS, *répétant.* Sourd-muet !

Léonie tombe évanouie. On la soutient, on la secourt. Arthur, qui après avoir remis le médaillon, s'est rapproché du vieux Michel en lui serrant la main, s'élance vers Léonie quand il la voit s'évanouir. La toile tombe.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente un salon ; porte au fond ; porte latérale à droite ; une autre petite porte à gauche, sur le premier plan. Près de cette petite porte un guéridon. Plusieurs fauteuils.

SCENE PREMIERE.

JEANNE, *seule.*

Qu'est-ce qui aurait jamais dit ça ? ce monsieur Arthur qu'est si gentil, qu'a si bonne tournure, être sourd-muet !... n' pouvoir ni entendre ni parler !... c'est ça un malheur !

AIR : *des bons Gendarmes.*

Tous ses traits sont faits à merveille :
Ses yeux sont on n' peut plus brillans !
Et dir' qu'il pèche par l'oreille,
Et qu'il n' possèd' pas ses cinq sens !...
Voyez donc comme il faut prendr' garde !...
Un homme qu'a l'air d'êtr' si bien!...
C'es-à-dir' que, quand on le r'garde,
On jur'rait qu'il n' lui manque rien.

SCENE II.

JEANNE, ANTINOUS.

ANTINOUS, *entrant.* Bonjour, aimable joufflue, bonjour, mon gros cœur... peut-on t'embrasser, aujourd'hui ?

JEANNE. Du tout, du tout, monsieur Antoïnus. Mon Dieu ! qu' ces vieux garçons sont mauvais sujets!

ANTINOUS. Frivole villageoise, va!... Mais parlons sérieusement. Jeanne, Mme d'Argens est-elle de retour ?

JEANNE. Eh ! mon Dieu, non !... est-ce drôle, ça, dites donc, monsieur Antoïnus ? Madame, qui part pour Paris, sans dire pourquoi, le lend'main d' cette soirée, il y a un grand mois, et qui n'emmène personne !...

ANTINOUS, *avec malice.* Oh! personne... personne... c'est-à-dire...

JEANNE. Eh ben ! quoi ? c'est-à-dire...

ANTINOUS. C'est-à-dire... tu ne comprends pas que M. Arthur, l'intéressant jeune homme, le romanesque sourd-muet, est peut-être bien du voyage.

JEANNE. Voyez-vous, l' vieux méchant!

ANTINOUS. Ménagez vos expressions, Jeanne; *méchant*, je ne dis pas, je m'en flatte même; je suis très-*méchant*; mais *vieux!* vous me blessez.

JEANNE. Comment pouvez-vous dire qu' m'sieur Arthur est allé à Paris avec madame, puisque tous les matins il envoie son vieux domestique s'informer si madame est r'venue?

ANTINOUS. C'est vrai, Jeanne, je vous dois une réparation : je veux vous embrasser.

JEANNE, *le repoussant.* Encore! j' n'ai pas besoin de réparation.

ANTINOUS. Mais songe donc, Jeanne, que j'ai passé trente ans de ma vie, de ma belle vie, au milieu des nymphes et des déesses, et qu'une simple mortelle comme toi ne saurait me toucher. J'ai été nourri de délices, abreuvé de jouissances, saturé de voluptés. Trente fois de suite j'ai vu Bigottini dans le simple appareil d'une beauté... elle était naïade, j'étais flot, elle se baignait dans mon sein... je suis parfaitement blasé... Laisse-moi t'embrasser.

JEANNE. Du tout, du tout... v'là M. Norblin; c'est bien fait.

Elle se sauve.

SCÈNE III.

DE LUSSAN, NORBLIN, ANTINOUS.

NORBLIN, *entrant.* Bonne nouvelle! ma nièce revient aujourd'hui même... je viens de recevoir une lettre d'elle qui m'annonce son arrivée pour ce matin.

ANTINOUS. Et garde-t-elle toujours le même silence sur les motifs de ce voyage ?

NORBLIN. Toujours. Elle n'a rien voulu me répondre sur ce point. (*A de Lussan.*) Mais je suis sûr qu'elle ne pense plus à votre infortuné rival.

DE LUSSAN. Mais croyez-vous qu'elle ait pu oublier la ruse dont je me suis rendu coupable envers elle?

NORBLIN. Coupable, coupable!... Ah çà, voyons, en bonne conscience, pensez-vous qu'elle puisse songer à épouser un sourd-muet?

ANTINOUS. Ce serait absurde ! Il est vrai que les femmes sont si capricieuses ! Elles sont si capricieuses, les cruelles femmes !... Et puis le geste, c'est une chose si éloquente que le geste!... Vous ne connaissez pas la puissance du geste auprès des femmes.

DE LUSSAN. Au surplus, mon cher Norblin, malgré mon amour pour votre charmante nièce, je suis bien résolu à n'accepter jamais sa main sans son cœur... et si l'amour de Mme d'Argens pour l'homme qui lui a sauvé la vie survit à la découverte de son fatal secret, eh bien! je me sens d'avance tout disposé à pardonner à M. Arthur, et bien plus, à en faire mon ami.

NORBLIN. Et moi, je ne veux pas qu'il y ait de sourd-muet dans ma famille. L'agréable intérieur !... Faites donc la conversation!... moi qui suis bavard, avec ça.

ANTINOUS. Et puis, c'est très-dangereux! Vous êtes menacé d'être grand-oncle d'un petit marmot qui sera toute sa vie condamné à jouer la pantomime. Ce M. Arthur a agi comme un vil hypocrite. Un sourd-muet devrait toujours prévenir une femme de sa malheureuse position... Il devrait écrire sur son chapeau : « Je suis sourd-muet ; femmes, passez de l'autre côté. »

DE LUSSAN, *riant.* Certainement; celui-là va se faire aimer de loin, par correspondance.

ANTINOUS. Il est déplorable de voir un jeune homme plaire ainsi par surprise et attendre qu'il ait porté le ravage dans le cœur d'une femme, pour venir lui dire, au bout de six mois : Je suis sourd-muet... vous allez être malheureuse toute votre vie... j'en suis bien fâché!... Je suis sourd-muet... arrangez-vous.

NORBLIN, *riant.* Eh ! sans doute, cela devrait être défendu.

ANTINOUS, *s'échauffant.* On devrait défendre les sourds-muets... Il n'y a pas de gouvernement possible avec des gens qui ne veulent rien entendre.

SCENE IV.

LES MÊMES, MICHEL, *puis* JEANNE.

MICHEL, *entrant timidement, et restant au fond.* Messieurs, je vous demande bien pardon.

NORBLIN. Allons, encore ce vieux domestique !

MICHEL. Ne trouvant personne dans l'antichambre, je suis venu jusqu'ici... Madame est-elle de retour ?

NORBLIN. Non,

ANTINOUS. Non.

MICHEL. Et vous ignorez toujours l'époque de son arrivée ?

NORBLIN. Oui.

ANTINOUS. Oui.

DE LUSSAN. Non, Michel ; nous croyons que madame revient ce matin.

NORBLIN, *bas à de Lussan.* Mais vous avez tort.

DE LUSSAN. Moi, je veux une franche guerre; pourquoi donc redouter l'approche de l'ennemi ?

NORBLIN, *de même.* Générosité!... beaux principes!... métier de dupe!... vous verrez !

DE LUSSAN. Je ne verrai jamais cela.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Pour son adresse et son mérite,

J'entends souvent qu'on vante un fripon...
Et comme une dupe l'on cite
L'homme honnête, sincère et bon!...
Eh bien! le soin avant tout qui m'occupe,
C'est d'être en paix avec mon cœur!
Selon moi la plus grande dupe
C'est celui qui manque à l'honneur.

ANTINOÜS. Mais c'est très-bien!... très-bien, ce que vous dites là; moi qui suis danseur, je ne dirais pas mieux.

MICHEL, *à Norblin.* Enfin, madame revient aujourd'hui?

NORBLIN. Monsieur Michel, dites à votre maître qu'il s'intéresse beaucoup trop aux actions de Mme d'Argens, et que moi, son oncle, je le dispense de sa sollicitude.

ANTINOÜS. Nous le dispensons de sa sollicitude!... Entends-tu, valet? exprime-lui cette idée, si tu le peux, au moyen de ta misérable gesticulation.

Il parle avec les doigts.

JEANNE, *accourant.* V'là madame qui arrive!

NORBLIN. Ma nièce!

JEANNE. Mam'selle Valentine de Lostange est avec elle.

Jeanne sort à l'entrée de Léonie et de Valentine.

SCENE V.

DE LUSSAN, MICHEL, *au fond*, VALENTINE, LÉONIE, NORBLIN, ANTINOÜS.

LÉONIE, *entrant.* Bonjour, mon oncle.

Elle l'embrasse.

ANTINOÜS, *bas à Norblin.* Oh! gros oncle! vous êtes content, hein?

VALENTINE, *à Norblin.* J'ai voulu vous ramener moi-même votre nièce.

LÉONIE, *à Valentine.* Et vous passerez quelque temps avec nous, vous me l'avez promis.

DE LUSSAN, *à Léonie.* Madame, veuillez recevoir mes complimens.

LÉONIE. Bonjour, monsieur de Lussan... Monsieur Antinoüs... (*Elle lui fait un geste d'amitié en souriant. Apercevant Michel, avec émotion.*) Ah! c'est vous, Michel?

MICHEL, *approchant.* C'est moi, madame, qui suis venu tous les jours depuis votre départ...

LÉONIE. Michel, dites à votre maître que j'arrive à l'instant, et que je le recevrai avec plaisir aujourd'hui même.

MICHEL, *avec joie.* Oh! quel bonheur!

Il sort.

NORBLIN, *bas à Léonie.* Mais, ma nièce, y songez-vous? recevoir ce jeune homme!

LÉONIE. Monsieur Norblin, je vous aime, je vous honore comme un bon parent, comme un ami dévoué; mais je désire être maîtresse de mes actions... Voulez-vous, mon oncle, me permettre de rester un instant seule avec mon amie?

NORBLIN. Comment donc, ma nièce... (*Bas.*) Mais, je vous en prie, songez aux suites de votre imprudence.

AIR : *Ronde d'une Nuit au Château.*

(*A part.*)
Quelle singulière femme!

ANTINOÜS, *à part.*
J'en demeure stupéfait!
Pour faire parler son ame
Il faut que l'on soit muet...

DE LUSSAN, *à Léonie.*
Ma ruse fut-elle un crime?

LÉONIE.
Non, je n'ai point de couroux,
Et vous avez mon estime...

ANTINOÜS, *bas à Lussan.*
Le reste n'est pas pour vous!

ENSEMBLE.

LÉONIE, *à part.*
Je ne veux être la femme
Que de celui qui me plait!
Pour faire parler mon ame,
Il faut que l'on soit muet.

VALENTINE, *à part.*
En lui parlant de sa flamme
Je vois bien qu'on lui déplaît;
Mais près d'une telle femme
On ne peut rester muet.

NORBLIN, DE LUSSAN, ANTINOÜS.
Quelle singulière femme!
J'en demeure stupéfait!
Pour faire parler son ame
Il faut que l'on soit muet.

SCENE VI.

VALENTINE, LÉONIE.

VALENTINE. Eh bien! ma chère Léonie, m'expliquerez-vous enfin tout ce mystère?

LÉONIE. Depuis que vous êtes revenue du Hâvre, et que vous m'avez rencontrée à Paris, ma conduite, je l'avoue, a dû bien vous étonner.

VALENTINE. Vous qui aimiez tant le monde, et que le monde chérissait, rompre tout-à-fait avec lui!... car, à Paris, vous ne voyiez personne que moi, et vous ne sortiez de votre solitude que pour vous faire conduire tous les jours rue Saint-Jacques, où vous preniez, disiez-vous, des leçons d'anglais.

LÉONIE. Cette manière de vivre convenait à la situation de mon esprit. Valentine, vous allez tout savoir : et d'abord, apprenez que je vous ai amenée ici, comme ma meilleure amie, pour vous rendre témoin de mon bonheur.

VALENTINE, *lui prenant la main.* Vous me tranquillisez.

LÉONIE, *continuant.* Et de l'exemple que je vais donner en me mettant au-dessus du préjugé.

VALENTINE, *vivement.* Au-dessus du pré-

jugé !... Ah! Léonie, vous me faites trembler !

LÉONIE. Rassurez-vous : je ne compromettrai en rien mon honneur... D'ailleurs, maintenant ma résolution est irrévocable ; car je vais le voir... il va venir.

VALENTINE, *avec un intérêt marqué*. Qui? parlez, je vous en supplie.

LÉONIE. Sachez donc que j'aime, que je vais épouser... mais ne vous effrayez pas.

VALENTINE, *souriant*. Ah! mon Dieu ! cet homme est donc d'une laideur!...

LÉONIE, *vivement*. Gardez-vous de le croire.

VALENTINE. Mais alors, quel est-il?

LÉONIE, *un peu gaîment*. C'est un sourd-muet!

VALENTINE, *vivement et très-émue*. Ah! mon Dieu !

LÉONIE. J'en étais sûr... vous vous affligez pour votre amie... Et quoique prévenue de l'étrangeté de mon choix, votre imagination ne pouvait prévoir un si horrible malheur.

VALENTINE, *troublée*. Comment!...celui que vous aimez... que vous épousez...

LÉONIE, *vivement*. Ah ! ne m'en détournez pas... Il a tous les droits à mon amour, à ma reconnaissance... Jamais je ne serai à un autre qu'à Arthur!

VALENTINE, *vivement et plus troublée*. Arthur!...O ciel! que dites-vous?... il se nomme Arthur?

LÉONIE. Eh bien! oui... Mais, Valentine, d'où vient ce trouble... cette émotion?

VALENTINE, *se remettant*. Oh! rien... une conformité de nom... (*Vivement.*) Mais continuez... Comment avez-vous connu ce jeune homme?

LÉONIE. Il me sauva la vie; car c'était lui, et non pas M. de Lussan.

VALENTINE, *l'interrompant*. Mais son nom de famille... ses parens, quels sont-ils?

LÉONIE. Je l'ignore... Seulement, obligé de paraître un jour devant moi, car jusque là il fuyait ma présence, il vint... et, forcé de m'avouer son fatal secret... ah! puisse le ciel me pardonner le mal que je lui fis en cet instant... il glissa dans mes mains ce portrait qui m'apprit combien il était à plaindre, et combien je devais l'aimer!

Elle tire le portrait de son sein, et le montre à Valentine.

VALENTINE, *à la vue du portrait*. Ah!... (*A part.*) Grand Dieu!... qu'ai-je vu?

Elle paraît souffrir.

LÉONIE, *vivement*. Valentine, qu'avez-vous?

VALENTINE. Ne vous alarmez pas... un peu de malaise... la fatigue de la route...

Elle s'assied.

LÉONIE. Mais vous changez de visage; vous souffrez... Oh! mon Dieu! du secours!

Elle sonne.

SCENE VII.

JEANNE, NORBLIN, VALENTINE, LÉONIE, ANTINOUS, DE LUSSAN.

JEANNE, *accourant*. Qu'est-ce donc, madame?

NORBLIN, *entrant*. Qu'est-ce donc, Léonie?

LÉONIE. Mademoiselle Valentine qui s'est trouvée subitement indisposée.

Norblin va près de Valentine.

ANTINOUS, *bas à de Lussan*. Un évanouissement!... c'est très-bon ton.

VALENTINE, *se levant*. Je suis fâchée, messieurs, que vous vous soyez dérangés, et que mon amie se soit inquiétée pour si peu; je vais beaucoup mieux.

LÉONIE, *à part*. C'est singulier!... ce trouble au nom d'Arthur... cette émotion à la vue de ce portrait... Quel soupçon!

JEANNE, *annonçant à la porte du fond*. M. Arthur!

Valentine fait un mouvement. Jeanne sort.

SCENE VIII.

NORBLIN, VALENTINE, LÉONIE, ARTHUR, ANTINOUS, DE LUSSAN.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR *de Marie*.

VALENTINE, *à part*.

Ah! c'est bien lui!... mon sang se glace...

LÉONIE, *à part*.

Elle se trouble en le voyant!
Combien son aspect l'embarrasse!...

VALENTINE, *à part*.

O! grand Dieu!... pour moi quel moment!

Arthur baise la main de Léonie, à qui il remet un bouquet; puis saluant tout monde, il regarde Valentine avec attention, et semble, à son aspect, éprouver un sentiment nouveau et inconnu. Suite du morceau.

NORBLIN, *bas*.

Comme il regarde Valentine!

DE LUSSAN, *à part*.

Ceci devient mystérieux!

LÉONIE, *à part*.

Secret fatal, que je devine!

ANTINOUS, *de même*.

Le muet est-il curieux!

ENSEMBLE.

LÉONIE, *à part*.

Ciel!... serais-je trahie?
Affreux pressentiment!...
Ah! de la jalousie
J'éprouve le tourment!

VALENTINE, *de même*.

Que mon ame est saisie!
Je ne puis plus long-temps
Braver de Léonie
Les regards pénétrans!

NORBLIN, DE LUSSAN, ANTINOUS.

Que leur ame est saisie!

Quel trouble en ce moment
Agite Léonie
Et cause son tourment ?

LÉONIE.

Ciel !... serais-je trahie ? etc.

VALENTINE.

Que mon ame est saisie, etc.

VALENTINE, *après le morceau.* Voulez-vous me permettre, Léonie, de me retirer dans mon appartement ? je ne me sens pas bien.

LÉONIE, *avec intention.* En effet, vous paraissez souffrante... Je vais vous accompagner. (*A part.*) Ne la quittons pas qu'elle ne se soit expliquée, et que tous mes doutes ne soient éclaircis.

ANTINOUS, *à part.* Il y a du mic-mac !

LÉONIE, *prenant ses tablettes.* Un mot d'abord pour Arthur... (*Elle écrit.*) « Je vous » laisse avec ces messieurs ; nous nous rever» rons bientôt : vous habiterez le pavillon du » parc ; soyez-y comme chez vous. »

Elle remet ses tablettes à Arthur, qui lit avec ravissement ce qu'elle a écrit.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LÉONIE, *à part.*

Ciel !... serais-je trahie ! etc.

VALENTINE, *à part.*

Que mon ame est saisie ! etc.

NORBLIN, DE LUSSAN, ANTINOUS.

Que leur ame est saisie ! etc.

Léonie sort avec Valentine.

SCENE IX.

NORBLIN, ANTINOUS, ARTHUR, DE LUSSAN.

NORBLIN, *à part.* Valentine et Léonie semblent bien émues... Qu'est-ce que cela signifie ?

Arthur relit ce que vient de lui écrire Léonie et couvre les tablettes de ses baisers.

ANTINOUS, *remarquant ce mouvement.* Mais il outrage les bienséances !

DE LUSSAN. Ah ! mon Dieu ! quelle joie !... C'est singulier ! quoique mon rival, il m'intéresse.

NORBLIN. Et moi aussi.

ANTINOUS. Et moi aussi.

Arthur se retire au fond du salon, où il regarde des tableaux.

NORBLIN. Voyons, monsieur Antinoüs, vous qui avez fait une étude si approfondie du geste, vous qui n'avez pas oublié votre profession d'ancien mime, vous devriez nous servir d'interprète, et nous aider à parler à ce jeune homme.

ANTINOUS. Rien de plus facile.

NORBLIN. Vous pourriez, par exemple, l'interroger sur Valentine.

DE LUSSAN. Fi donc !... surprendre ses secrets !... ce serait mal... Moi, je m'y oppose.

NORBLIN. Toujours vos scrupules !... Eh bien ! Antinoüs, faites-lui une question importante... une question grave, qui le mette à même de déployer son intelligence.

ANTINOUS. Attendez... (*Après avoir réfléchi.*) Je vais lui demander s'il aime le melon.

DE LUSSAN. Eh ! non.

ANTINOUS. Laissez donc !

Il va chercher Arthur, qui est toujours au fond du salon, et l'amène sur le devant de la scène. Il traduit sa question par gestes, en figurant un melon, qu'il semble couper par tranches ; puis il coupe une tranche en morceaux, semble en savourer le parfum, et en offre à Arthur. Arthur impatienté lui tourne le dos en se moquant, et va regarder les gravures du salon.

DE LUSSAN. Vous voyez bien qu'il ne vous entend pas.

ANTINOUS. C'est qu'il n'aime pas le melon.

DE LUSSAN. Je vais lui écrire une question. (*Il demande à Arthur les tablettes que celui-ci a gardées à sa main ; Arthur les lui donne ; de Lussan écrit.*) « Pourriez-vous, monsieur, » par le seul secours des gestes, exprimer » toutes vos pensées ? »

Il fait lire ces mots à Arthur. Arthur prend le crayon à son tour et écrit.

DE LUSSAN, *lisant ce qu'Arthur lui présente.* « Toutes, jusqu'aux pensées les plus abs» traites. »

ANTINOUS. C'est bien abstrait.

NORBLIN. Ah ! par exemple, c'est un peu fort !... Je voudrais bien savoir comment il prendrait part à une conversation... sur la politique, maintenant qu'elle se fourre partout... Faites-lui définir, par exemple, ces trois formes de gouvernement : *Le roi absolu, le roi constitutionnel,* et *le président d'une république ;* je l'en défie !

ANTINOUS. C'est très-abstrait.

DE LUSSAN. Ah ! parbleu, nous allons voir ! (*Il écrit.*) Je lui exprime le désir que nous éprouvons de lui voir faire ces trois définitions.

De Lussan montre les tablettes à Arthur. Arthur, après avoir lu, répond qu'il va se rendre à ce désir ; ils s'asseyent.

DE LUSSAN. Voyons d'abord *le roi absolu !* Comment s'en tirera-t-il ?...

De Lussan montre de nouveau les tablettes à Arthur ; Arthur exprime par sa pantomime la royauté absolue : il désigne une couronne, un grand cordon, une physionomie sombre et soupçonneuse. Traçant des caractères sur l'une de ses mains qu'il élève, il fait ensuite un signe négatif pour indiquer qu'il n'y a point de lois. Puis il indique le front pour annoncer que, dans la volonté d'un seul, réside la souveraineté. Il fait ensuite un geste de commandement, de menace : on le supplie, on l'implore les mains jointes ; il refuse, il s'emporte... Arthur termine le tableau en figurant le gibet et les menottes.

NORBLIN. Bravo! c'est effrayant de vérité!...

DE LUSSAN. C'est très-éloquent...

ANTINOUS. C'est infiniment éloquent... mais, moi, j'aurais fait quelque chose de plus simple... Le roi absolu!...

Antinoüs se lève, prend une pose imposante, et exprime d'une façon burlesque l'idée de domination absolue. Sa pantomime semble dire : «Ah! petit drôle, tu oses te trouver sur mon chemin! » il termine par un coup de pied au derrière.

NORBLIN, *riant*. Toujours plaisant, Antinoüs!... Ah! voyons le roi constitutionnel!...

Arthur, après que Lussan lui a montré les tablettes, exprime par sa pantomime la royauté constitutionnelle. Il désigne encor une couronne, un grand cordon; mais, indique-t-il, il y a aussi la loi, qu'il figure par la paume de ses mains, sur lesquelles il trace des caractères. Il joint et élève ses deux mains, et figure ainsi les tables de la loi, devant lesquelles il s'incline. On vient le supplier; il semble répondre qu'il n'est rien, que la loi est tout, et tandis qu'une de ses mains se place sur sa couronne, il courbe cette couronne sous l'autre main qu'il élève, pour annoncer la suprématie de la loi sur la royauté.

NORBLIN. Très-bien, la puissance de la loi... il se place au-dessous de la loi.

DE LUSSAN. Eh bien! qu'en dites-vous, Antinoüs?

ANTINOUS. C'est fort bien... mais j'aurais encore fait quelque chose de plus simple pour peindre une monarchie constitutionnelle...

Antinoüs fait l'action d'un jeune homme qui s'assied le plus près possible d'une table richement servie; il flaire les morceaux, il découpe; il fait sauter les bouchons de Champagne; il verse et boit à plusieurs reprises, puis s'étend sur son fauteuil et s'endort. *Voilà le gouvernement représentatif.* De Lussan et Norblin se mettent à rire. Arthur partage leur gaîté.

NORBLIN, *montrant Arthur*. Je 'attends à la république.

DE LUSSAN. Oui, voyons le président de la république...

De Lussan montre encore les tablettes à Arthur, et les lui rend. Arthur dépeint par sa pantomime le président d'une république: il exprime que là il n'y a ni couronne ni grand cordon, ni crachats, mais que tous sont égaux; il indique le niveau de tous les rangs, puis figure une balance, pour désigner le règne de la justice. Il procède ensuite à une élection : ses regards semblent se fixer sur un personnage* qu'il reconnaît un homme de tête et de cœur, qualités qu'il indique en plaçant sa main sur son front et sur son cœur; il semble écrire des votes; il prend son chapeau pour figurer l'urne du scrutin; il semble y jeter les bulletins; puis il les compte, et voit avec joie que l'homme dont il désirait l'élection obtient la majorité des suffrages; il l'engage à se placer sur une estrade, qu'il peint par sa pantomime... Puis il s'assied, se couvre et agite une sonnette comme pour ouvrir une séance législative.

DE LUSSAN. Bravo!... c'est parlant.

ANTINOUS. C'est très-bien, mais, moi, j'aurais encore fait quelque chose de plus simple... La république!

Antinoüs se lève, va au fond du salon, puis revient, s'approche de Norblin toujours assis, le prend gracieusement par la main, puis lui fait le geste d'aller ailleurs, et s'assied à sa place en marmottant : «*Ote-toi de là que je m'y mette!*» Tous rient et se lèvent.

NORBLIN. Eh bien, Antinoüs, cela doit vous encourager. Demandez-lui donc par gestes s'il est sourd-muet de naissance ou par accident?

ANTINOUS. Très-volontiers.

Antinoüs essaie de traduire en gestes cette question : après avoir touché ses oreilles et sa bouche pour indiquer l'absence de la parole et de l'ouïe, il approche l'une de ses mains du plancher pour indiquer un petit enfant, et fait le geste de le bercer dans ses bras; ensuite il figure une chute, et reporte sa main à sa bouche et à ses oreilles, comme pour dire : « Il ne parle ni n'entend plus.»

NORBLIN. Qu'est-ce que c'est que ça?

ANTINOUS. C'est l'accident.

Arthur hausse les épaules, rit au nez d'Antinoüs, et dit à Lussan que c'est un homme sans cervelle, ce qu'il désigne en plaçant sa main sur son front, et en indiquant avec ses doigts quelque chose de très-menu. Il termine en figurant des oreilles d'âne, et sort en riant, après avoir salué Norblin et de Lussan.

SCENE X.

NORBLIN, ANTINOUS, DE LUSSAN.

ANTINOUS. Nous sommes mystifiés!...

NORBLIN. Pourquoi donc cela?

ANTINOUS. Nous sommes mystifiés!... ce n'est pas un sourd-muet.

DE LUSSAN. Allons donc! vous voulez rire!...

ANTINOUS. Ce n'est pas un sourd-muet!... S'il était sourd-muet il me comprendrait.

DE LUSSAN. Voyez la belle raison!... vous êtes fou!...

ANTINOUS. C'est un atroce mystificateur...

NORBLIN*. Eh! mais, de Lussan, savez-vous que notre ami Antinoüs pourrait fort bien dire la vérité sans s'en douter?...

ANTINOUS. Comment sans m'en douter?... je m'en doute parbleu bien!...

DE LUSSAN, *à Norblin*. Vous aussi, vous croyez...

NORBLIN. Mais écoutez donc... il m'ouvre les yeux, moi...

* L'acteur chargé du rôle d'Arthur, pour rendre cette pantomime plus claire, peut fixer ses regards sur l'un des personnages en scène, sur M. de Lussan.

* Antinoüs, Norblin, de Lussan.

ANTINOUS. Vous les avez deux fois plus grands!... oh! les beaux yeux!

NORBLIN. Si l'on avait voulu mettre à l'épreuve la sensibilité de ma nièce?... si c'était un piége tendu à son caractère noble et généreux?... si c'était une gageure, une comédie?...

ANTINOUS, *avec finesse*. Eh! n'avez-vous pas remarqué comme moi le trouble de mademoiselle Valentine à la vue d'Arthur, comme elle lui lançait des regards?... Il y a là-dedans quelque chose de louche!...

NORBLIN. Peut-être une réunion d'étourdis, de femmes coquettes, de têtes légères, comme il y en a tant à Paris, a-t-elle formé ce complot, qui aura pris naissance dans un flacon de Champagne, et qui aura pour dénouement le déshonneur d'une femme!

ANTINOUS. C'est une coalition féminine, une œuvre du démon.

DE LUSSAN. Ah çà! mais vous allez finir par me convaincre... non, c'est que l'idée d'être pris pour dupe me met hors de moi!... être vaincu par un rival, rien de plus naturel; cela se voit tous les jours...

ANTINOUS. Et c'est drôle...

DE LUSSAN. Le lendemain on prend sa revanche, mais être mystifié!...

ANTINOUS. Ça passe la plaisanterie! et nous qui nous amusons à lui faire mimer les trois pouvoirs!...

NORBLIN. Moi qui le regarde faire *le roi absolu!...*

ANTINOUS. Et moi qui lui demande s'il aime le melon!...* je vous le répète, il n'est pas sourd-muet!

NORBLIN, *à Antinoüs*. Eh bien! si vous avez cette pensée, il est un moyen infaillible de nous convaincre et de convaincre ma nièce!

ANTINOUS. Voyons, quel est-il?

NORBLIN. Tout-à-l'heure, quand M. Arthur va se trouver en présence de Léonie, approchez-vous de lui et dites-lui des injures...

ANTINOUS, *reculant*. Laissez donc, il est gentil votre moyen!

DE LUSSAN. Mais il est excellent!

ANTINOUS, *reculant*. Laissez donc, il est gentil votre moyen!

DE LUSSAN. Mais il est excellent!

ANTINOUS. Du tout, du tout, je n'en veux pas...

DE LUSSAN. Mais voyons, raisonnez un peu; de deux choses l'une: ou M. Arthur n'entendra pas, ou il entendra.

NORBLIN. S'il n'entend pas, s'il ne témoigne aucune émotion, alors nos soupçons n'ont pas le sens commun, car on ne peut supposer qu'il se contraigne au point de se laisser offenser devant Léonie.

ANTINOUS, *criant*. Et s'il entend!... mais vous ne songez donc pas qu'il peut entendre! c'est effrayant!

NORBLIN. Alors, vous l'aurez convaincu de fraude, vous aurez démasqué l'imposture, et vous nous aurez rendu à tous le plus grand service.

ANTINOUS. Mais il est capable de se porter à des extrémités, ce malheureux-là!...

DE LUSSAN. Encore mieux! il n'y aura plus moyen de douter.

ANTINOUS. Eh bien! vous arrangez ça très-bien, vous! Allons, tenez, c'est égal, je me risque, je me dévoue!...

Ici Jeanne passe la tête par la petite porte à gauche du spectateur.

NORBLIN.

AIR: *Ici de ma confiance.*

Retournons auprès de ma nièce!...
Nous en viendrons à notre honneur...

ANTINOUS.

Oui, confondons par notre adresse
Ce rusé mystificateur...

DE LUSSAN.

Prouvons-lui que notre lumière
Perce les projets les plus noirs...

ANTINOUS, *avec chaleur.*

Et que c'est en vain qu'il espère
Trouver en nous des éteignoirs...

TOUS TROIS.

Retournons auprès de { ma / sa } nièce;
Nous en viendrons à notre honneur.
Oui, confondons par notre adresse
Ce rusé mystificateur!

Ils sortent par le fond; Jeanne, qui a écouté, entre en scène aussitôt qu'ils sont partis.

SCENE XI.

JEANNE, *puis* MICHEL.

JEANNE, *seule*. Mais c'est une horreur ce qu'ils viennent de dire! et c' monsieur Antoinus, est-il féroce quand il s'y met!... (*Courant à Michel, qui entre par la porte du fond.*) Mais v'nez donc, monsieur Michel, où est votre maître?

MICHEL. Monsieur Arthur? il court dans le parc comme un fou... il tient à la main des tablettes qu'il m'a dit être de madame d'Argens... il les lit, il les embrasse!... je ne l'ai jamais vu si joyeux... et moi-même, ça m'a gagné (*il rit*) je suis tout content!

JEANNE, *à part*. Pauv' cher homme, va! il ne s' doute pas... (*Haut, mystérieusement.*) Monsieur Michel, est-c' que M. Arthur connaît mam'selle Valentine?

MICHEL. Non... mais moi, je crois avoir vu cette figure aux colonies, à l'époque où un vieil intendant confia à mes soins M. Arthur, qui n'avait encore que quatre ans.

JEANNE. Eh bien! voyez un peu comme ils sont méchans! ils étaient là trois tout-à-l'heure qui complotaient contr' votr' maître.

* Norblin, Antinoüs, de Lussan.

(*Baissant la voix.*) Ils disaient qu'il connaît mam'sell' Valentine, qu'il trompe madame.

MICHEL. Quelle calomnie!...

JEANNE. Si ce n'était que ça encore... mais ils soutiennent qu'il n'est pas sourd-muet... qu'il joue la comédie...

MICHEL. Ah ! plût au ciel !...

JEANNE, *très-vite.* Certainement, c'est c' que je m' suis dit : plût au ciel qu'il parle! C'est si agréable d' parler! mais enfin, puisqu'il a l' malheur d'être sourd-muet, ou l' bonheur, on n'ait pas, puisqu'il a su plaire comme ça, il n' faut pas qu' des intrigans viennent prétendre qu'il n'est pas sourd-muet... C'est une horreur! Non, c'est que, voyez-vous, M. Michel, l'injustice, moi, ça m' révolte, ça m' bouleverse, ça me met hors de moi!... c'est comme si on m' disait que j' suis muette.

MICHEL, *riant.* Ah! on aurait tort.

JEANNE. Mais c'est qu'ça n'est pas tout, ils vont faire une épreuve en présence de ma maîtresse... et m'sieu Anotinus, vous savez bien, va s' moquer de M. Arthur, d'vant tout l' mond', pour voir s'il entend.

MICHEL. Sois tranquille, va!

JEANNE. Prétendr' qu'il n'est pas sourd-muet! oh! les scélérats!...

MICHEL. Mais va! mais va donc!

JEANNE. C'est que je l'aime tant, moi!... il est si gentil!... Adieu, m'sieu Michel... n' manquez pas d' lui dire, au moins!...

Elle sort.

SCENE XII.

MICHEL, LÉONIE, NORBLIN.

Tous deux entrent par la porte à droite.

LÉONIE, *très-émue.* Allons donc, mon oncle, je ne puis vous croire: jouer un pareil rôle, ce serait odieux!

MICHEL, *à part, dans un coin.* Comme elle est agitée! il faut que je prévienne mon maître de ce complot...

Il fait quelques pas pour sortir, et observe Léonie.

LÉONIE. Et pourtant tout me l'indique! Je suis trahie! je suis trompée! Valentine refuse de m'expliquer le trouble que cause en elle la vue d'Arthur... (*Appelant.*) Jeanne! (*Voyant Michel.*) Ah!... Michel!... où est votre maître? cherchez-le, je veux le voir, le voir à l'instant.

MICHEL. J'y vais, madame.

Au moment où Michel va sortir, Arthur paraît au fond.

LÉONIE, *vivement.* C'est lui!

MICHEL, *à part.* Ah! mon Dieu! et comment faire maintenant pour l'instruire?... (*Avec joie en remarquant la petite porte à gauche.*) Ah!

Il sort par cette porte.

SCENE XIII.

NORBLIN, DE LUSSAN, ANTINOUS.

Arthur est joyeux de revoir Léonie, et s'approche d'elle avec transport.

LÉONIE, *à part, le considérant.* Cependant ses traits annoncent la franchise... Redemandons-lui mes tablettes.

Elle lui fait signe qu'elle veut écrire. Arthur lui rend ses tablettes.

LÉONIE, *écrivant.* « Vous me trompiez! »

Elle montre à Arthur ce qu'elle vient d'écrire. Arthur exprime la surprise et le désespoir ; il proteste de sa sincérité et de son amour.

LÉONIE, *écrivant et montrant à Arthur.* « Vous connaissez Valentine? »

Arthur jure que non.

LÉONIE, *même jeu.* « Vous ne l'avez jamais vue? »

Arthur hésite quelque temps avant de répondre ; il semble recueillir ses souvenirs, et répond enfin : «Jamais!» Il veut prendre la main de Léonie ; elle la retire ; il reste consterné.

NORBLIN, *à Léonie.* Vous avez vu son hésitation... Au surplus, voici de Lussan et Antinoüs; ils ont imaginé une épreuve décisive... Nous allons voir si ce monsieur joue réellement la comédie.

Antinoüs et de Lussan paraissent au fond.

LÉONIE. Mais que vont-ils faire?

NORBLIN. Vous allez voir.

SCENE XIV.

ARTHUR, ANTINOUS, DE LUSSAN, NORBLIN, LÉONIE, *puis* MICHEL.

Arthur, désespéré des soupçons et de la froideur de Léonie, est allé s'asseoir, abattu, sur un fauteuil près de la petite porte à gauche ; sa tête est appuyée sur sa main.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Musique du Comte Ory.

ANTINOUS.

Faisons silence!
Avec prudence
Que l'on s'avance.
Chut! taisons-nous!

DE LUSSAN.

Silence! silence!
Mes amis, taisons-nous!
Chut! taisons-nous!

(*Bas à Antinoüs.*)

Mais surtout qu'il ne puisse lire

Ce que vous direz... sur vos traits.
ANTINOÜS, *de même.*
Je saurai prendre un doux sourire,
Tout en lâchant mes quolibets.
LÉONIE.
Mais qu'est-ce que cela veut dire?
NORBLIN, *bas.*
Chut! chut!... vous jugerez après.
DE LUSSAN, *à part.*
Ah! qu'Antinoüs me fait rire! (*bis.*)
ANTINOÜS, *à part.*
Je crois que j'aurai du succès. (*bis.*)

Musique dans l'orchestre jusqu'à la reprise du morceau.

NORBLIN, *bas à Antinoüs.* Surtout mettez-y des ménagemens... n'allez pas de prime-abord lui dire des injures... cherchez-lui querelle adroitement.

ANTINOÜS, *de même.* Rapportez-vous-en à moi... J'ai été trente ans à l'Opéra... (*Il va près d'Arthur en riant, et lui frappe sur l'épaule. Arthur veut se lever; il le fait rasseoir, et lui dit d'un air aimable:*) Vous êtes un intrigant.

Arthur le regarde et reste impassible. Antinoüs lui sourit.

LÉONIE, *fâchée.* Mais que veut dire, monsieur Antinoüs, une pareille scène?...

NORBLIN, *bas à Léonie.* Mais laissez donc; c'est une épreuve.

ANTINOÜS, *revenant à eux, bas.* Une adroite épreuve.

DE LUSSAN, *bas à Antinoüs.* Mais mettez-y plus de formes.

ANTINOÜS, *bas.* En effet, intrigant est un peu fort. (*S'approchant de nouveau d'Arthur en riant, et lui frappant sur l'épaule.*) Vous êtes un gredin!

Arthur se retourne, le regarde qui sourit, et il reste toujours impassible.

ANTINOÜS, *retournant près de Norblin, de Lussan et de Léonie, qui forment un groupe à la droite du spectateur.* Il n'entend pas.

En ce moment, Michel entr'ouvre doucement et sans être vu la petite porte près de laquelle Arthur est placé, lui remet un billet et referme la porte; ce mouvement a lieu pendant que les autres personnages se consultent.

ANTINOÜS, *revenant à Arthur en souriant toujours.* Vous êtes un profond scélérat!...

Arthur, qui a parcouru rapidement le billet, qu'il a caché dans sa main en le froissant avec colère, se lève et applique à Antinoüs un vigoureux soufflet.

ANTINOÜS. Il entend!

Michel est sorti du cabinet au bruit du soufflet, et il contient son maître.

Suite du morceau.

TOUS, *excepté* MICHEL.
Quelle imposture!
La chose est sûre;
Oui, je le jure,
Il entendait!
Ah! cette ruse
Est sans excuse!
Oui, tout l'accuse,
Il nous trompait!
LÉONIE.
Oui, Valentine,
Je le devine,
Me trompait aussi dans ce jour.
NORBLIN.
Cette trame
Est vraiment infâme.
ANTINOÜS, *se tenant la joue.*
C'est qu'il a frappé comme un sourd.
LÉONIE.
Voyez pourtant sa contenance,
Et sa surprise, et son silence!...
Dans le doute encor je balance.
NORBLIN.
Mais que penser de tout cela?
ANTINOÜS.
Il a beau garder le silence!...
Plus de doute... (*montrant sa joue*) la preuve est là.
TOUS, *excepté* MICHEL.
Quelle imposture! etc.

Michel retient son maître, qui semble défier M. de Lussan

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur d'un élégant pavillon, un petit salon à pans coupés, une fenêtre à gauche et à droite. Au fond, une porte à deux battans, et, de chaque côté de cette porte, une armoire de bibliothèque avec une ouverture en losange fermée avec un rideau vert. Une petite porte, à gauche du spectateur, au premier plan, et, à droite, une autre porte donnant sur un escalier dérobé. Au fond, près de la fenêtre de gauche, un guéridon, et, à droite, une autre petite table; sur les deux tables, de l'encre et du papier.

SCENE PREMIERE.

MICHEL, JEANNE.

JEANNE, *entrant par le fond*. Psitt! psitt! Monsieur Michel!... votr' maître y est-il?

MICHEL. Non, il est sorti...

JEANNE. Sorti?... déjà!...

MICHEL. Ah! Jeanne!.., j'ai bien peur que nous n'habitions pas long-temps ce pavillon où madame d'Argens nous a logés...

JEANNE. Il est certain que l' temps se brouille de tous les côtés.

MICHEL. M. Arthur est allé au village voisin chercher ses pistolets.

JEANNE. Tiens!... et pour qui qu'il est allé chercher ça?

MICHEL. Pour se battre avec M. de Lussan, qui a imaginé ce complot... Je lui ai porté le cartel.

JEANNE. Le cartel!... c'était donc le p'tit morceau d' papier que M. de Lussan lisait tout-à-l'heure?... il n'y a pas de danger de c' côté-là... M. d' Lussan dit que l' soufflet de m'sieur Antoinus, ça n' prouve rien... et qu'avant de s' battre avec m'sieur Arthur, il veut être ben sûr qu'il n'est pas sourd-muet... parc' que sans ça tout le mond' lui jet'rait la pierre, s'il venait à blesser ou à tuer c' pauvre jeune homme... enfin, voici ce qu'ils vont faire pour savoir la vérité...

MICHEL. Quoi donc?

JEANNE. Quand M. Arthur sera rentré ici, et qu'il s'ra tout seul, ils crieront: « Au feu! » au feu! M. Arthur! le feu est au pavillon! » Vous sentez que s'il n'ouvre pas la porte à ce bruit-là, c'est qu'il est sourd-muet! Et m'sieur de Lussan a juré qu'alors il ne se battrait pas avec lui... C'est un bon humain dans l' fond que m'sieur de Lussan.

MICHEL. Oh! Jeanne, que tu es bonne fille! ce que tu viens de m'apprendre me tire d'une grande inquiétude! il n'y a pas de risque que je prévienne mon maître de ce complot-là!

JEANNE. Mais, c'est pas pour vous dire ça que j' suis venue... j' n'ai fait que profiter de l'occasion, parc' que la langu' me démangeait...

MICHEL. Qu'y a-t-il donc encore?

JEANNE, *mystérieusement*. Y a... quelqu'un qui voudrait voir monsieur Arthur en secret... c'est la dame de c' matin... vous savez?... mamzell' Valentine!

MICHEL. Mademoiselle Valentine?

JEANNE. Oui, cette amie d' madame... Une colonne de l'île de France...

MICHEL, *avec intérêt*. L'île de France?... serait-ce donc bien elle que j'aurais vue à la colonie?...

JEANNE, *vivement, montrant la petite porte à droite*. Elle viendra par cette petit' porte... qui donn' sur un escalier dérobé.

MICHEL. Soyez tranquille... aussitôt qu'il sera rentré... je lui annoncerai que cette demoiselle veut l'entretenir en secret...

JEANNE. Comment donc allez-vous lui dire ça?...

MICHEL. Par signes!...

JEANNE. Dieu! que j' voudrais savoir parler comm' vous!... Montrez-moi donc comme on dit: Je vous aime!

MICHEL. Très-volontiers. C'est tout simple!..,

Il met la main sur son cœur.

JEANNE. Tiens, mais j' parle muet avec Thibault! Et comment dit-on: Vous êtes laid, j' peux pas vous souffrir?

MICHEL. Comme cela...

Il promène sa main sur la figure de Jeanne, en faisant une grimace; puis il recule en faisant un geste de dégoût.

JEANNE. Bon! bon! j' sais ben à qui j' dirai ça.

SCENE II.

JEANNE, ANTINOUS, *la figure enveloppée dans un foulard*, MICHEL.

ANTINOUS. Michel, votre maître est-il ici?

MICHEL. Il rentre dans un instant.

ANTINOUS. Ah! tant mieux! (*A part.*) Il n'y est pas, je puis dire tout ce que je voudrai... Je suis d'une colère!...

JEANNE. Pourquoi donc, m'sieur Antoi-

nus, avez-vous la figure entortillée comme ça ?

ANTINOUS. Ce n'est rien... c'est une fluxion, je me suis fait arracher une dent. (*A Michel.*) Mais que ton maître tarde à venir !

MICHEL. Qu'avez-vous donc de si pressé à lui faire dire?

ANTINOUS. J'ai, que depuis ce matin j'ai quelque chose sur le cœur...

JEANNE. Je croyais que c'était sur la joue.

ANTINOUS. Jeanne, sortez, ou je me verrai forcé de sévir contre vous.

JEANNE. Oh ! vous n' me faites pas peur.

MICHEL, *bas à Jeanne.* Sait-il que l'on doit crier *au feu !* Est-ce qu'il est aussi du complot?

JEANNE, *bas à Michel.* Non, cett' fois... ils n' l'en ont pas mis, ils disent comm' ça qu'il est trop maladroit.

ANTINOUS, *se promenant agité.* Jeanne, sortez, vous dis-je ! (*A part, se tenant la joue.*) Ça me fait un mal !

JEANNE. Oh ! n' vous fâchez pas, monsieur Antoinus, je m'en vas. (*Bas à Michel.*) Dites donc, j' vas lui dire... vous savez ben... (*Elle s'approche d'Antinoüs et lui dit en pantomime :*) « Vous êtes laid, j' peux pas vous souffrir. » (*Haut.*) J' lui ai dit, j' lui ai dit.

Elle sort.

SCÈNE III.

MICHEL, ANTINOUS.

ANTINOUS. Qu'a-t-elle voulu me dire?... en vérité, c'est une maladie! depuis quelque temps on ne fait plus ici que gesticuler... (*Se tenant la joue.*) On se croirait à l'établissement des télégraphes publics... Mais revenons au sujet qui m'amène. (*A Michel.*) Ton maître s'est permis ce matin certaine vivacité; nous ne sommes pas encore assez liés pour que je lui permette de pareilles familiarités, je viens lui en demander raison...

MICHEL, *à part.* Je ne puis m'empêcher de rire. (*Haut.*) Soyez sûr qu'il acceptera votre défi.

ANTINOUS. Il le faudra bien... je veux d'abord venger mon honneur... un soufflet !... ça m'a remué, et pourtant je suis blasé...

MICHEL. Justement voici mon maître, il a de quoi vous satisfaire à l'instant.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ARTHUR.

Arthur tient à la main une boîte à pistolets, et la pose sur la petite table, à gauche ; il ouvre la boîte et examine les armes sans voir Antinoüs**.

* Michel, Jeanne, Antinoüs.

** Arthur, Michel, Antinoüs.

ANTINOUS, *à Michel.* C'est inutile, Michel... dites-lui que je viens savoir comment il se porte... et que je suis enchanté d'avoir fait sa connaissance.

Il ôte son foulard.

MICHEL. A la bonne heure, je vais arranger votre affaire... (*A part, allant à son maître.*) Disons lui d'abord que mademoiselle Valentine désire l'entretenir secrètement.

Il s'approche d'Arthur, et s'explique par signes; il nomme Valentine par l'alphabet digital, et dit le reste en pantomime. Arthur exprime sa surprise, et fait entendre à Michel qu'il est prêt à recevoir Valentine.

ANTINOUS, *à part.* Est-ce qu'il serait véritablement sourd-muet ?

MICHEL, *à part, en regardant Antinoüs.* A son tour maintenant.

Il dépeint à Arthur, en riant, un homme qui a reçu un soufflet et qui veut se battre. Arthur, riant aussi, imite la figure et la démarche d'Antinoüs.

ANTINOUS, *à part.* Je crois qu'il se permet de me parodier.

Michel fait apercevoir à Arthur qu'Antinoüs est là.

ANTINOUS, *à part.* Que lui dit-il donc ?

Arthur va à Antinoüs en retenant son rire, et lui serre la main à le faire crier; puis il le conduit près de la boîte aux pistolets, en prend un, et lui offre l'autre.

ANTINOUS, *consterné.* Il n'y va pas par quatre chemins. (*Prenant à part Michel.*) Michel, écoutez-moi... je suis convaincu du triste sort de votre maître... je ne dois plus lui en vouloir... Dites à cet infortuné que je consens à tout oublier.

MICHEL. Alors, je vous laisse ensemble pour que vous vous expliquiez vous-même.

ANTINOUS. Du tout, du tout, Michel, c'est expliqué.

MICHEL, *à part.* Allons savoir le moment où l'on doit crier au feu !

Il va pour sortir.

ANTINOUS, *lui prenant la main et voulant le suivre.* Je ne te quitte pas, Michel.

Arthur retient Antinoüs par le bras, et d'un geste lui ordonne de rester en scène. Michel sort.

SCÈNE V.

ARTHUR, ANTINOUS.

ANTINOUS, *à part.* Où diable me suis-je fourré ?

Arthur va fermer la porte du fond à double tour et en retire la clef.

ANTINOUS, *l'observant.* Mais c'est infâme; il n'a pas le droit d'attenter à ma liberté individuelle. (*Avec frayeur, pendant qu'Arthur retourne à la petite table où sont les armes.*) Allons, voilà qu'il va encore vers ses maudits pistolets!... Il fait son brave parce qu'il voit que j'ai peur... Grand lâche!... Il faut absolument que je lui fasse comprendre que je suis satisfait du soufflet que j'ai reçu, et que je ne demande pas autre chose. (*S'approchant d'Arthur, qui s'est assis et qui écrit. Élevant la voix.*) Monsieur, je suis content... l'affaire est arrangée.

Arthur se lève, et pour toute réponse il montre à Antinoüs le papier sur lequel il vient d'écrire.

ANTINOUS, *lisant :* « Comme je ne manque » jamais mon homme, voici de l'encre et » du papier, asseyez-vous, et faites votre tes» tament. »

Arthur montre à Antinoüs la petite table qui est à droite, et l'y conduit.

ANTINOUS. Mais, monsieur... je vous assure que je n'ai pas eu l'intention de vous offenser... Je vous promets bien, monsieur...

Arthur force Antinoüs à s'asseoir et à prendre la plume; puis retourne à l'autre table, examine les armes, les apprête en riant, et pendant ce temps tourne le dos à Antinoüs.

ANTINOUS, *à part, se levant doucement.* Il faut absolument que je lui échappe... Mais comment faire?... le scélérat a fermé toutes les portes. (*Regardant la fenêtre de droite, qui est entr'ouverte.*) Je tomberais sur des cloches... ça ferait du bruit... (*Ouvrant l'armoire du même côté.*) Ah! dans cette bibliothèque... fourrons-nous dans l'Encyclopédie.

Il entre dans l'armoire, et en referme la porte sur lui. Arthur se retourne et reste stupéfait de la disparition d'Antinoüs; il cherche, aperçoit la fenêtre ouverte, et exprime par un geste qu'elle est près du sol, et que sans doute il aura sauté. Au même instant il voit s'ouvrir la petite porte de droite... Valentine paraît.

SCÈNE VI.

ARTHUR, ANTINOUS, *caché dans la bibliothèque,* VALENTINE.

Arthur va lui prendre la main et la fait asseoir.

ANTINOUS, *soulevant le rideau vert de l'armoire, et passant sa tête par le losange.* Une femme! l'infâme Tartufe!

Il rentre la tête et laisse tomber le rideau.

VALENTINE. Je tremble!... je n'ose soutenir ses regards... N'importe, j'ai dû le voir, et je dois tout lui dire...

Arthur s'asseoit près d'elle, lui demande le sujet de sa visite, et lui présente un calepin pour qu'elle puisse lui répondre. Valentine lui fait signe qu'elle n'en a pas besoin et qu'elle saura se faire comprendre. Arthur lui en exprime son étonnement, sa joie, jette le calepin, et ajoute qu'en effet, avec les yeux et les gestes, l'écriture est inutile.

VALENTINE. Il a raison, avec le cœur et les yeux on peut tout se dire... Depuis combien de temps est-il en France?

Elle lui fait cette question par signes : elle trace d'abord un cercle, ce qui exprime l'année, lève successivement plusieurs doigts, puis montre le sol. Arthur trace aussi le cercle de l'année, il lève l'index, puis le partage en deux.

VALENTINE. Un an et demi!... a-t-il jamais eu connaissance de son père?

Elle se lève, tâche de donner à sa physionomie un caractère mâle, prend une attitude fière, et cherche à réveiller les souvenir d'Arthur. Arthur fait le geste de l'incertitude; puis il se lève à son tour; il figure un hausse-col, des épaulettes, une épée qu'il tire du fourreau, puis un combat.. Il semble recevoir un coup au cœur et retombe sur son fauteuil comme expirant.

VALENTINE. On lui a dit que son père était un militaire et qu'il est mort à la suite d'un duel. (*Avec émotion.*) Mais lui a-t-on parlé de sa mère?

Elle lui désigne celle qui l'a porté dans ses bras. Arthur montre d'abord la même incertitude; puis il indique la taille d'un très-jeune enfant, lève quatre doigts, ensuite dépeint une femme qui rejette un enfant de ses bras, puis la fuite d'un vaisseau sur les vagues.

VALENTINE, *d'une voix altérée.* Il sait qu'elle l'a délaissé alors qu'il n'avait que quatre ans, et qu'elle a mis l'Océan entre elle et lui... Lui en veut-il de l'avoir abandonné?

Sa figure prend une expression de haine, de courroux; elle demande à Arthur s'il éprouve ce sentiment pour celle qui l'a rejeté. Arthur lui répond que non; il pardonne à sa mère, et prie chaque jour le ciel pour elle.

VALENTINE, *très-émue.* Il ne lui en veut pas... et prie le ciel pour son bonheur!... Se la rappelle-t-il seulement un peu?...

Elle lui fait cette question en se posant la main au front, puis en la promenant autour de son visage. Arthur réfléchit... il la dépeint jolie, petite...* puis il regarde Valentine fixement et semble étudier sa figure. Valentine se trouble... se sent oppressée... se rassied. Arthur étonné se lève, lui prend la main. . la soutient.

VALENTINE, *avec une émotion croissante.* Il me regarde; mes traits ne lui paraissent pas étrangers... il a comme un vague souvenir du passé... Ah! traçons-lui sur le papier ce qu'il cherche à lire dans mes yeux, ce que je tremble de lui faire comprendre!

* L'acteur chargé en province du rôle d'Arthur modifiera cette réponse selon la taille de l'actrice qui remplira le rôle de Valentine, rôle créé à Paris avec tant de talent par Mlle Pauline.

Elle va à la table qui est à droite, et écrit. Arthur la regarde avec surprise pendant qu'elle écrit, la physionomie d'Arthur exprime tour à tour l'espérance, la douleur... Ce dernier sentiment finit par l'emporter, il semble se dire : « Oh ! non, non... je ne la retrouverai jamais ! »

VALENTINE, *écrivant*. « La fille d'un riche » colon de l'Ile-de-France fut séduite par un » officier de marine qui l'épousa secrète- » ment; elle en eut un fils sourd-muet de » naissance ; il ne put connaître son père, qui » mourut avant d'avoir embrassé son enfant ! » Sa mère, plus jalouse de sa réputation que » du bonheur de son fils, le confia à des » mains étrangères, croyant, à force de ri- » chesses, le dédommager de la perte d'une » mère !... Depuis ce temps le remords l'ac- » cable... elle a manqué à la nature... à son » enfant... elle est là, devant lui... qu'il ne » la maudisse pas et lui pardonne !... »

Elle se lève et lui remet en tremblant ce quelle vient d'écrire. A mesure qu'Arthur lit sa figure exprime le sentiment de la surprise... l'attendrissement, la douleur... Après ces mots : « *Elle est là devant lui...* » il lève les yeux, et voit Valentine tremblante, les mains jointes et les yeux pleins de larmes. Il la regarde d'abord fixement; puis il s'élance et la presse dans ses bras. Musique dans l'orchestre pendant qu'Arthur lit ce que Valentine a écrit.

VALENTINE. Mon fils... mon Arthur !... ah ! voilà le premier moment de bonheur que je goûte depuis vingt ans.

Arthur la regarde avec tendresse, la serre de nouveau dans ses bras ; tout-à-coup il exprime son désespoir de ne pouvoir parler.

VALENTINE.

AIR : *Vous le voyez.* (de Yelva).

Ah ! de mes torts me voilà bien punie !
Je le privai de sa mère autrefois,
Et quand à lui le ciel m'a réunie,
Je parle en vain !... il n'entend pas ma voix !
J'oublierais tout, mes larmes, ma misère,
Si mon Arthur, que je tiens dans mes bras,
En m'embrassant pouvait dire : Ma mère !
Mon pauvre enfant ne me le dira pas !

Mais, non !... que jamais ce fatal secret ne transpire ! qu'il me sauve de la honte !...

Elle lui fait signe de se taire et de tenir à jamais caché ce qu'il a appris. Arthur lui rend le papier en jurant qu'il gardera toujours le secret ; il serre de nouveau sa mère contre son cœur.

ANTINOUS, *passant encore la tête*. Dans les bras l'un de l'autre ! c'est un attentat à la morale publique !

DE LUSSAN *et* NORBLIN, *criant dans la coulisse*. Au feu ! au feu ! monsieur Arthur, le feu est au pavillon !

VALENTINE, *effrayée, pendant qu'Arthur, toujours calme, la regarde avec tendresse*. Ah ! mon Arthur !...

ANTINOUS, *s'agitant dans la bibliothèque*. Au secours ! je suis enfermé ! ouvrez ! ouvrez donc ! de l'air !...

Les cris au feu continuent. Valentine explique rapidement à Arthur le danger de leur position ; elle peint les flammes, l'incendie... Arthur s'élance à la porte du fond, et il l'ouvre. Léonie, de Lussan et Norblin paraissent.

SCENE VII.

ARTHUR, VALENTINE, LÉONIE, NORBLIN, DE LUSSAN, ANTINOUS, *toujours dans l'armoire*.

LÉONIE, *avec étonnement*. Valentine ici !

ANTINOUS, *dans l'armoire*. De l'air ! de l'air ! ouvrez donc !

Mouvement de surprise.

NORBLIN, *lui ouvrant et le faisant sortir ; il est tout pâle*.* Rassurez-vous, brave Antinoüs ! c'est une dernière ruse de notre façon pour savoir si monsieur Arthur est véritablement sourd-muet.

ANTINOUS. Lui ! il est sourd comme une taupe.

DE LUSSAN, *à Antinoüs, lui montrant la bibliothèque*. Mais que faisiez-vous donc là-dedans ?

ANTINOUS. Je lisais.

LÉONIE, *à Valentine*. Madame, veuillez nous expliquer votre présence ici.

VALENTINE, *après avoir fait à Arthur le signe du mystère*. Elle est toute naturelle ; j'ai entendu ces cris... ils m'ont effrayée... j'ai pris le premier corridor venu... j'ai monté un escalier... et je me suis trouvée ici.

ANTINOUS, *bas à Léonie*. Mensonge ! j'étais caché dans cette bibliothèque, j'ai tout vu...

LÉONIE, *vivement*. Qu'avez-vous vu ?... parlez !

ANTINOUS. Au nom de la pudeur, ne m'interrogez pas !...

LÉONIE Je l'exige !

ANTINOUS. C'est qu'il s'est passé des choses ! on n'a jamais entendu une pareille conversation.

LÉONIE. Mais enfin que disaient-ils ?

ANTINOUS. Ils disaient... ils disaient... ils ne disaient rien !... et je n'en dirai pas davantage.

LÉONIE. Mes soupçons ne m'avaient pas trompée !... (*A Valentine*.) Valentine, moi qui vous regardais comme ma meilleure amie... me trahir ainsi !... abuser un cœur qui s'ouvrait à vous !... devais-je m'attendre à cette trahison...

VALENTINE. Quoi !... vous croyez !

ANTINOUS, *bas à Léonie, se frottant les mains*. C'est son amante !

LÉONIE. Et moi qui bravais pour lui tous les préjugés d'une société dont il ne doit at-

* Arthur, Valentine, Léonie, Antinoüs, Norblin, de Lussan.

tendre que de la pitié! lui, dont je voulais être le guide, le consolateur!

VALENTINE, *avec chaleur.* Ah! Léonie, vous pouvez bien l'aimer, mais je défie qu'on puisse l'aimer plus que moi.

LÉONIE. Ah! c'en est de trop.

ENSEMBLE.

AIR : *Chœur de Wallace.*

Ah! quelle perfidie!
Désormais sans pitié,
Il faut donc que je fuie
L'amour et l'amitié!

NORBLIN, *à Léonie.*

Après leur perfidie,
Sois pour eux sans pitié!
Montrant de Lussan.
Je t'offre, Léonie,
L'amour et l'amitié.

DE LUSSAN, *montrant Léonie.*

A femme si jolie
Si mon sort est lié,
Elle aura pour la vie
L'amour et l'amitié.

VALENTINE.

Vous n'êtes point trahie.
Désormais sans pitié,
Pourquoi fuir pour la vie
L'amour et l'amitié?
A Léonie.
Un instant, je vous prie!...
Écoute...

LÉONIE, *vivement.*

Non! jamais!

VALENTINE.

C'est la voix d'une amie!...

ANTINOUS.

Nous sommes sourds-muets!

LÉONIE. Monsieur de Lussan, donnez-moi la main...

De Lussan saisit avec empressement la main de Léonie. Mouvement de fureur d'Arthur.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ah! quelle perfidie! etc.

NORBLIN.

Après leur perfidie, etc.

DE LUSSAN.

A femme si jolie, etc.

ANTINOUS.

Ah! quelle perfidie! etc.

VALENTINE.

Vous n'êtes point trahie! etc.

Léonie, de Lussan, Norblin, et Antinoüs sortent.

SCENE VIII.

ARTHUR, VALENTINE.

Arthur, en voyant partir Léonie, qui a pris la main de M. de Lussan, exprime avec douleur qu'elle va épouser son rival; il paraît furieux, et demande à Valentine ce qu'il a fait.

VALENTINE. Me croire sa maîtresse!

Elle lui fait comprendre les soupçons dont ils sont l'objet en plaçant la main sur son cœur et en figurant un échange d'anneaux entre elle et Arthur. Arthur est révolté de cette pensée.

VALENTINE, *vivement.* Si je n'éclaircis pas ce fatal mystère, il perd celle qu'il aime... allons, il le faut... qu'il remette ce papier à Léonie! ma honte en sera le prix; mais il sera heureux.

Elle prend le papier qu'elle a placé dans son sein, le remet à Arthur en lui faisant comprendre qu'il faut sur-le-champ le porter à Léonie. Arthur saisit avec joie le papier, le baise avec transport. Plein d'ivresse, il fait quelques pas pour sortir, puis se retourne et aperçoit sa mère tremblante et pleine de honte; il s'arrête, redescend la scène, et déchire l'écrit.

VALENTINE, *attendrie.* Il se sacrifie pour moi.

Arthur place la main sur son cœur, il lève successivement plusieurs doigts d'un air de dédain; puis, regardant Valentine, il ne lève qu'un seul doigt.

VALENTINE, *au comble de l'émotion.* On peut avoir plusieurs amours; mais le ciel ne nous donne qu'une mère. Mon fils!... ah! je n'y résiste plus!

AIR : *Les devoirs de la chevalerie.*

Ma honte, hélas! faut-il donc qu'il l'expie?
Non, c'est à moi d'en subir le tourment...
Courons, courons détromper Léonie,
Du désespoir préservons mon enfant.
Faut-il encor, par ce fatal mystère,
De son destin aggraver la rigueur?
Non, c'en est fait... disons : Je suis sa mère!
Donnons-lui tout... tout, jusqu'à mon honneur!

Mais cachons-lui ma résolution; car il la combattrait.

Elle fait signe à Arthur qu'il la reverra bientôt, et sort par la porte du fond.

SCÈNE IX.

ARTHUR, *puis* MICHEL.

Arthur seul, se livre à sa douleur... Sa mère.. il est cause de ses chagrins... sa maitresse... il va la perdre. Il ne lui reste pas de consolation. Mais oui, il lui en reste une: il va se battre avec de Lussan... avec ce rival détesté; il fait le geste de charger un pistolet; il tire sa montre, et voit avec joie qu'il est près de sept heures.

MICHEL, *entrant, une lettre à la main.* Remettons la réponse de M. de Lussan.

Arthur ouvre la lettre; il lit, et paraît bouleversé; c'est comme un dernier coup de foudre qui l'accable. Il est anéanti, et témoigne un désespoir amer. Il tend la lettre à Michel, et lui fait signe de lire.

MICHEL, *prenant la lettre et lisant.* « Monsieur, permettez-moi de vous exprimer mes

» regrets sincères des torts que je puis avoir » envers vous : votre position, qui me fait un » devoir de ces excuses, m'empêche aussi d'ac- » cepter le cartel que vous m'offrez. Quant » à Mme d'Argens, je ne profiterai point » auprès d'elle des avantages que le sort me » donne, et je la laisserai entièrement maî- » tresse de décider entre vous et moi. ARTHUR » DE LUSSAN. » Mon pauvre maître! on ne veut même pas lui faire l'honneur de se battre avec lui!

Arthur, égaré, hors de lui, court à la boîte aux pistolets; il en saisit un.

MICHEL. Grand Dieu! que va-t-il faire? se tuer! (*Il saisit le bras d'Arthur, et veut lui arracher l'arme.*) Mon maître! mon cher Arthur! que je regarde comme mon fils, que j'ai élevé!

Arthur ne paraît rien vouloir écouter.

MICHEL, *avec désespoir*. Mes efforts sont inutiles... Au secours!

Arthur repousse Michel, et, le pistolet à la main, entre dans le cabinet dont la porte est à gauche ; il referme violemment cette porte.

MICHEL, *après avoir secoué la porte*. Il est perdu!... mon Dieu!... que faire!... au secours!... au secours!...

Il court au fond.

SCÈNE X.

MICHEL, VALENTINE *et* LÉONIE *se tenant par la main*, DE LUSSAN, ANTINOUS, NORBLIN, ARTHUR, *dans le cabinet*.

LÉONIE. Michel, pourquoi ces cris? qu'avez-vous?

MICHEL, *montrant le cabinet*. Mon maître! il est là... enfermé... il va se tuer!

TOUS. Arthur!

VALENTINE. Mon fils!

DE LUSSAN, *courant à la porte du cabinet*. Enfonçons cette porte!

De Lussan et Michel enfoncent la porte du cabinet. Arthur sort du cabinet le pistolet à la main ; voyant de Lussan, il lui saisit le bras d'un air de menace ; de Lussan lui montre Valentine et Léonie qui se tiennent tremblantes et éplorées... Léonie place sa main sur son cœur. Le pistolet tombe des mains d'Arthur ; il s'élance aux genoux de Léonie, se relève, embrasse sa mère, voit de Lussan lui tendre la main ; il la saisit et presse aussi celle de son vieux domestique.

ANTINOUS, *avec un attendrissement comique*. Je ne sais pas ce que j'éprouve, je suis pourtant blasé... eh bien! je me sens tout attendri. (*Tendant la main à Arthur.*) Allons! tenez, je ne vous en veux pas non plus... un soufflet, pour un sourd-muet, c'est un simple écart de conversation.

Léonie dit à Arthur : *Je t'aime!* en se servant du langage des doigts.

VALENTINE, *traduisant les signes de Léonie*. « Je t'aime! » Comment, Léonie, vous auriez appris?

LÉONIE. Certainement! et mon voyage à Paris! et mes fréquentes courses rue Saint-Jacques!

ANTINOUS, *bas à Norblin*. Voilà deux gaillards qui vont joliment jouer la pantomime!

CHOEUR.

AIR :

Sans parler, sans se faire entendre,
Il a su peindre son ardeur.
Avec des yeux, une ame tendre,
On trouve le chemin du cœur.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



LES FAUSSAIRES ANGLAIS,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

Par MM. de Laboullaye et Eugène Cormon,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 17 DÉCEMBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LORD HAVERELL	M. St.-Ernest.	UN CRIEUR PUBLIC	M. Fleury.
SIR RICHARD, jeune magistrat.	M. Cullier.	UN OFFICIER	M. Chazotte.
HARVEY, fermier de L. Haverell.	M. Montigny.	CLARISSE, fille de L. Haverell.	Mlle Sophie.
DICKSON, paysan	M. Prosper.	BETTY, femme de Dickson	Mme Chalbos.
WILLIAMS, domestique	M. Fiot.	UNE PAYSANNE	Mlle Héloïse.
PREARCE, domestique	M. Jacinthe.	Soldats, Villageois, Dames, Messieurs.	
UN ALDERMAN	M. Emile.		

ACTE PREMIER.

Une campagne à deux milles de Londres. A gauche, le château de L. Haverell. Au fond, un village. A droite, un bosquet avec un banc.

SCENE PREMIERE.

BETTY, DICKSON, Paysans et Paysannes.

Ils ont tous des bouquets à la main. Au lever du rideau, Dickson et Betty arrivent en scène en se donnant le bras; ils viennent regarder dans le château; puis ils remontent la scène et font signe aux autres paysans d'avancer.

DICKSON. Par ici, vous autres, par ici!

BETTY. Vous pouvez avancer, il n'y a personne.

DICKSON. Lord Haverell et sa fille ne sont pas encore revenus; il faut les attendre.

BETTY. Et, dès qu'ils arriveront, en avant les bouquets et les complimens! Le meilleur moyen de témoigner à Lord Haverell notre reconnaissance et notre dévouement, c'est de bien célébrer la fête de sa fille.

DICKSON. Il l'aime tant, sa fille!

BETTY. Et elle le mérite bien, car elle est aussi bonne qu'elle est jolie!

DICKSON. Et puis d'ailleurs, lord Haverell n'est-il pas notre bienfaiteur à tous? Il n'en est pas un seul parmi nous à qui il n'ait rendu quelque service. Aussi, dans tout le canton, on ne voit jamais un mendiant, jamais un ouvrier sans ouvrage. Il trouve moyen de faire du bien à tout le monde, et sa maison est ouverte à tous les malheureux.

BETTY. Voilà ce qui s'appelle employer dignement sa fortune!

DICKSON. Eh bien! quoique ça, à le voir, on ne croirait pas qu'il a le cœur si bon et l'ame si généreuse.

BETTY. C'est vrai, au moins!

DICKSON. Il est souvent triste.

BETTY. Bourru.

DICKSON. Son front ne se déride que lorsqu'il parle de sa Clarisse.

BETTY. Un jour, il vous traite avec amitié, avec bienveillance; le lendemain, à peine s'il vous adresse la parole.

DICKSON, *à voix basse*. En un mot, il est diablement original, lord Haverell!

BETTY. Et ça n'empêche pas que lorsqu'on le connaît on l'aime tout de suite.

DICKSON. C'est lui, le voilà!

BETTY. Allons, attention!

SCENE II.

Les Mêmes, L. HAVERELL, CLARISSE.

Lord Haverell et sa fille arrivent par le fond. Tous les paysans, avec Dickson et Betty à leur tête, s'avancent vers eux et offrent leurs bouquets à Clarisse.

LES PAYSANS. Vive miss Clarisse!

CLARISSE, *prenant les bouquets.* Merci, mes bons amis, merci.

BETTY. Miss Clarisse, c'est aujourd'hui votre fête, et nous ne l'avons pas oubliée.

DICKSON. Dickson, m'a dit notre femme hier soir, tu iras demain cueillir les plus belles fleurs de notre jardin, tu en feras deux bouquets, un pour moi, un pour toi, et à midi, au moment où miss Clarisse reviendra du sermon avec lord Haverell, nous irons nous mettre en sentinelle sur leur passage avec tous les habitans du pays.

BETTY. Pour lui offrir, cette année comme les autres, nos fleurs, nos vœux et notre amour.

LES PAYSANS. Vive miss Clarisse!

CLARISSE. Mes amis, je ne puis dire tout ce que j'éprouve de joie et de bonheur en ce moment. . . . .

DICKSON. J'aurais eu dix arpens de terre à labourer que je n'aurais pas touché à la charrue avant de vous avoir souhaité votre fête. N'est-ce pas, vous autres?

LES PAYSANS. Oui, oui!

CLARISSE. Voyez donc, mon père, que ces bouquets sont beaux et avec quel empressement ils me sont offerts!

HAVERELL. Chère Clarisse!

CLARISSE. C'est à vous, mon père, que je dois un hommage si doux, si flatteur.

HAVERELL. A moi, Clarisse?

CLARISSE. Prenez-en donc la moitié, vous dont les nombreux bienfaits se répandent chaque jour sur cette contrée, vous que chérissent ces braves paysans, vous qu'ils ont décoré si justement du beau nom de père des malheureux!... Oh!... à vous aussi ces fleurs, à vous leur hommage, à vous leur bénédiction!

Lord Haverell vivement ému presse sa fille sur son cœur.

LES PAYSANS. Vive lord Haverell!

HAVERELL. Je veux m'unir à vous pour que la fête de ma Clarisse soit un jour de plaisir et de joie pour tous. Clarisse, c'est toi que je charge de donner les ordres nécessaires : que ce soir tout le monde se rassemble ici, devant le château.

CLARISSE. Je me charge de tout ordonner.

HAVERELL. Ce que tu feras sera bien fait et je l'approuve d'avance.

Clarisse va pour rentrer au château.

DICKSON, *regardant au loin.* Un cavalier se dirige par ici au galop.

CLARISSE, *regardant aussi.* C'est sir Richard Nelson.

DICKSON. Il s'arrête, il descend de cheval; le voilà qui vient de ce côté.

HAVERELL. Nous sommes revenus à propos pour le recevoir.

SCENE III.

LES MÊMES, SIR RICHARD.

Sir Richard arrive suivi d'un jockey auquel il remet en entrant son chapeau et sa cravache. Il s'approche de lord Haverell qui lui présente la main, puis il salue respectueusement Clarisse.

RICHARD. Je devine, mademoiselle, à ces fleurs que vous tenez à la main, que d'autres m'ont devancé et que j'arrive un peu tard. Permettez cependant que je vous offre aussi mes vœux et mon hommage.

CLARISSE. Sir Richard, cette attention de votre part...

RICHARD. Je ne fais que remplir un devoir qui m'est bien cher, et j'avoue que je serais peiné si je pouvais penser que mon arrivée ici vous a surprise.

HAVERELL. Mon cher Richard, voilà qui est on ne peut plus aimable. Mais comment avez-vous pu vous absenter de Londres aujourd'hui, accablé comme vous l'êtes d'affaires importantes?

RICHARD, *en regardant Clarisse.* Je les ai toutes oubliées... D'ailleurs, avec le désir de voir ceux que l'on aime... on est bien vite auprès d'eux... et il y a si peu de distance d'ici à Londres!

HAVERELL. Allons, puisque vous avez tant fait que d'abandonner la cité, j'espère que vous nous resterez toute la journée?

RICHARD. Certainement.

HAVERELL. A la bonne heure.

CLARISSE. Mon père, vous savez que j'ai des ordres à donner; sir Richard, vous m'excuserez.

HAVERELL. Va, mon enfant, sir Richard est de nos amis, il permettra...

RICHARD. Je serais désespéré que mon arrivée pût vous déranger en rien.

HAVERELL, *aux paysans.* Mes amis, à ce soir!

Les paysans sortent par le fond. Clarisse rentre dans le château. Richard l'accompagne, lui baise la main et la regarde s'éloigner.

SCENE IV.

SIR RICHARD, L. HAVERELL.

RICHARD. Combien vous devez être heureux, Mylord, d'avoir une fille telle que miss Clarisse! Beauté, grâces, talens, elle réunit tout ce qui fait l'ornement de son sexe.

HAVERELL. Rien ne pouvait m'être plus agréable, Richard, que de vous entendre parler ainsi.

RICHARD. Nous sommes seuls, Mylord,

écoutez-moi, car j'éprouve le besoin de vous ouvrir mon ame.

HAVERELL. Parlez, sir Richard.

RICHARD. Vous connaissez mes sentimens pour miss Clarisse; je n'ai pu la voir sans éprouver pour elle l'amour le plus tendre. Devenir son époux, consacrer ma vie entière à son bonheur, au vôtre, voilà le but de mes espérances les plus chères; un mot de vous peut les détruire ou les réaliser.

HAVERELL. Ai-je donc besoin de vous faire une réponse? Depuis long-temps n'avez-vous pas deviné le vœu secret de mon cœur, et pouvez-vous douter de mon consentement à une union que je désire autant que vous, sir Richard? (*Il lui tend la main.*) Quel parti plus avantageux pouvais-je souhaiter à ma Clarisse? Héritier d'une des premières familles de Londres, attaché à la magistrature, lancé dans la carrière la plus brillante, la plus honorable, quelle femme ne serait fière de porter votre nom? Et vos qualités personnelles ne me répondent-elles pas du bonheur de ma fille?

RICHARD. Ah! Mylord, je jure que votre attente ne sera pas trompée!

HAVERELL. J'accepte votre serment, Richard. En vous confiant ma Clarisse, c'est vous confier plus que ma vie, car je la donnerais sur l'heure pour cet enfant chéri, pour cet ange de douceur et de vertu!... Ma fille!... je l'aime tant... Et puis c'est le portrait frappant de sa mère!... Ma fille!.. ah! j'ai pour elle une tendresse sans bornes. un respect, une vénération qui ressemblent à un culte. Aussi toutes mes affections se sont concentrées là, et si, dans mon cœur, il est à côté de l'amour de ma Clarisse une place que je puisse donner à l'amitié, cette place, Richard, elle sera pour vous seul.

RICHARD. Et je m'en rendrai digne. Mais miss Clarisse m'a-t-elle jugé aussi favorablement que vous?

HAVERELL. Je suis certain qu'elle ne me désapprouvera pas. Mais quel est ce bruit?

Un homme paraît dans le fond; il bat un roulement de tambour, et bientôt plusieurs paysans se rassemblent autour de lui.

SCENE V.

LES MÊMES, UN CRIEUR PUBLIC, PAYSANS, PAYSANNES.

Ils occupent le milieu du théâtre. Haverell et Richard restent sur l'avant-scène et écoutent attentivement. Peu à peu Haverell prend un air sombre et rêveur.

LE CRIEUR PUBLIC, *tirant de sa poche une pancarte qu'il déroule et qu'il lit.* « Le » gouvernement, instruit qu'un nombre » considérable de faux billets de banque » a été répandu dans les environs de la » capitale, a donné les ordres les plus » sévères pour que la justice atteigne les » coupables. Toutes les personnes qui » auraient entre les mains de fausses » bank-notes sont sommées de les re- » mettre à l'autorité, et celles qui, au mé- » pris de cette ordonnance, chercheraient » à en mettre en circulation, seraient » arrêtées et livrées aux tribunaux. »

Les paysans battent des mains et s'éloignent. Richard occupe le milieu de la scène.

RICHARD. Toujours ces fausses bank-notes! Conçoit-on que depuis des années le commerce anglais en soit infecté sans qu'on ait pu découvrir les misérables auteurs de ce crime! Ah! Mylord, quel service il rendrait à la société, celui qui, consacrant tous ses travaux, tous ses efforts à remonter à la source de cette fabrication, parviendrait à livrer les coupables! La sévérité de nos lois nous vengerait alors des maux qu'ils nous ont causés!

HAVERELL. Oui... vous avez raison.... ce serait un grand service; mais sans doute les criminels sont sûrs de l'impunité. Il est même probable qu'ils ne sont plus en Angleterre.

RICHARD. N'importe! les recherches n'en doivent pas être moins actives.

HAVERELL. Je crains qu'elles n'aboutissent à rien.

RICHARD. Peut-être, Mylord.

HAVERELL, *étonné.* Que dites-vous?

RICHARD. Il faut que je vous fasse part de mes espérances. J'ai juré mort aux faussaires! Déjà j'ai fait des démarches qui ont été couronnées de quelque succès.

HAVERELL. Comment?

RICHARD. J'ai presque acquis la certitude que le foyer d'où sortent les fausses bank-notes est dans ce canton.

HAVERELL, *effrayé.* Dans ce canton?

RICHARD. Peut-être même à peu de distance d'ici.

HAVERELL. Mais qui peut vous faire croire?

RICHARD. J'ai observé que dans ce canton, plus que dans tout autre, il circule beaucoup de faux billets, surtout à l'époque des marchés. Lundi dernier encore, à Richemond, un des plus riches marchands de grains en a reçu plusieurs. Il m'a même communiqué certains soupçons que j'éclaircirai. Je me proposais de vous consulter à cet égard.

HAVERELL, *vivement.* Moi!... en quoi pourrais-je?...

RICHARD. Vous devez connaître presque tous les habitans des environs. Qu'est-ce qu'un certain Harvey?

HAVERELL, *dans le plus grand trouble.* Harvey, dites-vous?

RICHARD. Vous le connaissez?

HAVERELL. C'est un de mes fermiers.

RICHARD. Quelle opinion avez-vous de lui?

HAVERELL, *cherchant à se remettre.* Il est depuis long-temps à mon service... jamais je n'ai rien eu à lui reprocher. Est-ce lui qu'on accuserait? quelles sont les preuves? Ah! parlez! vous savez que la calomnie est prompte à se répandre, et les magistrats doivent se défendre de trop de précipitation!

RICHARD. Je vous ai dit, Mylord, que ce n'étaient encore que des conjectures. Quelques particularités dont je suis instruit, et par-dessus tout, le mystère dont l'existence de cet homme est entourée, ont éveillé ma sollicitude. Il est possible que ces soupçons n'aient rien de fondé; l'intérêt que vous portez à Harvey, la confiance que vous lui accordez me rendront plus circonspect encore; mais, je le répète, je ne négligerai rien pour arriver à la vérité. Avec la protection du gouvernement et avec la persévérance surtout, j'espère réussir.

HAVERELL. Je le souhaite bien vivement.

WILLIAMS, *sortant du château.* Mylord, on vous attend au salon.

HAVERELL. Je vais m'y rendre. Richard, vous venez avec moi.

RICHARD. Je vous suis.

Lord Haverell rentre avec Richard. Au même instant on voit Harvey paraître dans le fond. Il porte sous le bras un énorme sac d'argent. Il s'avance et regarde lord Haverell rentrer au château, puis il va s'asseoir sur le banc.

SCENE VI.

HARVEY, *seul*

Sa fête, aujourd'hui!... Et sans doute le château du noble lord Haverell est encombré de grands seigneurs, tous empressés de venir rendre hommage à sa fille! Et sans doute les paysans de ce canton ont été invités! Oh! personne n'aura été oublié!... Lord Haverell aura pensé à tout le monde!... excepté à moi! à moi qui l'ai fait ce qu'il est aujourd'hui Maintenant arrivé au faîte des honneurs et des richesses, il dédaigne et méprise l'instrument qui l'a élevé. Eh bien, je l'en ferai souvenir!... Oui, ma résolution est prise! (*Il se lève.*) Dès demain je parlerai! — Lord Haverell habite tour à tour, à la campagne, un superbe château, à Londres, un magnifique hôtel,.. moi, je vis depuis des années emprisonné dans une ferme bien triste, bien solitaire; à trois lieues dans les montagnes! Lord Haverell est comblé d'égards, de titres, de distinctions... moi, je suis le fermier Harvey, et rien de plus. — Lord Haverell est recherché de la noblesse, chéri de tout le monde... moi, je suis détesté dans tout le pays!... oh!... il faudra que cela finisse! Assez long-temps j'ai souffert en silence... Je viens réclamer ma part de bonheur... et ce bonheur!... je le trouverai là!... auprès d'elle que j'aime depuis si long-temps!... Haverell!... malheur à toi si tu rejettes ma demande, si tu oublies qu'il est un secret qui unit nos deux destinées!... oh!... alors!.... malheur à toi! — On vient!

Il va se rasseoir sur le banc.

SCENE VII.

PAYSANS, PAYSANNES, BETTY, HARVEY.

CHOEUR.

Venez, venez, accourez tous,
Voici l'instant du rendez-vous.
Que pour la fête
Chacun s'apprête,
Il faut se divertir,
Vive le plaisir!

BETTY.

A notre aimable maîtresse
Sachons prouver notre tendresse;
Allons,
Préparons
Nos jeux et nos chansons!

CHOEUR,

Venez, venez, accourez tous, etc.

Des domestiques sortent du château et apportent deux ou trois tables, puis des verres et des bouteilles. Les paysans rangent les tables dans le fond et placent des bancs tout au tour.

BETTY. Très-bien!... des tables pour ces messieurs!.... Oh! les hommes!.... les hommes!... avec eux il n'y a pas de fête complète sans ça!

UNE PAYSANNE. Mais où est donc Dickson?

BETTY. Il va venir... il est resté à la maison pour recevoir et payer des grains qu'il a achetés au dernier marché de Richmond; oh! je ne suis pas en peine de lui!... Ah ça! vous autres, dépêchez-vous! nous allons placer ces guirlandes ici, autour de ce bosquet. C'est là que sera miss Clarisse. (*Elle s'approche du banc sur lequel est assis Harvey.*) Un étranger! (*Harvey se retourne.*) Ah! c'est vous, Harvey?

LES PAYSANS. Harvey!...

HARVEY, *se levant.* Oui, le fermier de

lord Haverell, l'habitant de la ferme des montagnes qui vient prendre sa part de la fête. (*Rumeur parmi les paysans.*) il paraît que vous ne vous attendiez pas à me voir ici!

BETTY. C'est que, voyez-vous, monsieur Harvey, vous y venez si rarement.

HARVEY. C'est juste; mais à partir de ce jour j'y viendrai plus souvent.

BETTY, *en se reculant peu à peu.* Ah! vous viendrez plus souvent?

HARVEY. Oui.

BETTY. Tant mieux!... nous vous aimons tous beaucoup.

HARVEY. Il y paraît!

BETTY, *à part, au milieu des autres femmes.* Cet homme m'effraie.

Elle lui tourne le dos, tout le monde en fait autant.

UNE PAYSANNE. Son regard a quelque chose de dur.

BETTY. De sinistre.

LA PAYSANNE. Il avait bien besoin de venir ici!

BETTY. Avec ça qu'on fait courir de mauvais bruits sur son compte. Mais silence, voici Mylord.

SCENE VIII.

LES MÊMES, L. HAVERELL.

Pendant cette scène les paysans sont dans le fond; ils achèvent de ranger les tables; les paysannes attachent des guirlandes au bosquet. Haverell et Harvey sont sur l'avant-scène.

HAVERELL, *aux paysans.* C'est bien, je suis aise de vous voir exacts à revenir.

HARVEY, *s'approchant d'Haverell.* Mylord!

HAVERELL, *en se retournant.* C'est vous, Harvey!

HARVEY. Oui, Mylord.

HAVERELL, *brusquement.* Que venez-vous faire ici?

HARVEY, *lui présentant le sac d'argent.* Vous apporter l'argent de vos fermages.

HAVERELL. C'est bon, donnez. (*Il prend le sac et le remet à un domestique.*) Portez ceci dans mon cabinet.

HARVEY, *lui présentant des papiers.* Voici mes comptes!

HAVERELL. C'est inutile gardez.

HARVEY. Comment, Mylord, vous recevez sans compter!

HAVERELL. J'ai confiance en vous.

HARVEY. C'est égal, je pourrais me tromper, il faut compter avec tout le monde, même avec.... ses amis.

HAVERELL, *avec impatience.* Donnez donc, je les vérifierai plus tard. Avez-vous pris ce qui vous revient?

HARVEY. Pas un schelling de plus ni de moins.

HAVERELL. Et vous repartez à l'instant!

HARVEY. Non, Mylord. Il y a une fête ici.

HAVERELL. C'est celle de ma fille.

HARVEY. Je le sais, Mylord, vous ne m'y avez pas invité, mais j'y reste; nous avons à parler longuement ensemble, et demain...

HAVERELL. Demain je retourne à Londres où les élections m'appellent.

HARVEY. Eh bien, demain je serai à Londres en même temps que vous.

HAVERELL! Qu'est-ce à dire?

HARVEY. Que je ne retournerai point à la ferme; que je m'ennuie de servir les autres, et que je veux devenir mon maître... Mylord voudra bien pourvoir à mon remplacement.

HAVERELL. Quels sont vos motifs?

HARVEY. J'ai des idées d'indépendance, de liberté!... Que voulez-vous!.. c'est la folie du siècle; elle gagne tout le monde, et je m'en ressens.

HAVERELL. Seriez-vous, par hasard, mécontent de nos relations ensemble?

HARVEY. Oh! nullement!... je veux même les rendre plus intimes.

HAVERELL. Je ne vous comprends pas, Harvey, expliquez-vous.

HARVEY. Plus tard, Mylord, demain. Ce n'est pas le moment... On vous attend... voyez. (*Clarisse entre en scène suivie de Richard et des amis de lord Haverell. Les paysans les saluent. Musique en sourdine.*) D'ailleurs je veux être seul avec vous.

HAVERELL. Seul?

HARVEY, *appuyant.* Seul.

HAVERELL. A demain donc.... à Londres.

HARVEY. A demain, Mylord.

HAVERELL. Que peut-il avoir à me dire, et que signifie ce mystère?

SCENE IX.

LES MÊMES, CLARISSE, RICHARD; INVITÉS, BETTY.

Lord Haverell va s'asseoir avec sa fille sous le bosquet. Richard est auprès d'eux. Harvey est appuyé contre le mur du château. Les paysans tirent quelques coups de feu.

LES PAYSANS. Vive miss Clarisse!

BETTY. Et ce Dickson qui ne revient pas!

UNE PAYSANNE. Qui peut le retenir?

BETTY. Je l'ignore. Il sait cependant que nous avons besoin de lui pour nous faire danser.

LA PAYSANNE. Comme c'est désagréable!

BETTY. Je cours le chercher.

Elle sort par le fond.

SCENE X.

Les Précédens, *moins* BETTY.

CLARISSE, *apercevant Harvey, et allant à lui.* Bonjour, Harvey; pardon, je ne vous avais pas aperçu.

HARVEY. Vous êtes trop bonne, Miss, de faire attention à moi; je n'en vaux pas la peine, et je vais vous débarrasser de ma personne.

CLARISSE. Eh bien! est-ce que je vous fais peur?

HARVEY. Peur!... vous...,.oh! jamais!..

CLARISSE. Restez donc.

HARVEY, *regardant Haverell.* Ma présence pourrait ici ne pas plaire a tout le monde.

CLARISSE. Quelle idée!... Allons, approchez-vous; ne restez pas ainsi seul à l'écart. (*Elle le prend par la main.*) Venez, venez.

HARVEY. C'est pour vous obéir.... Bonne et jolie comme vous l'êtes, que n'obtiendriez-vous pas?

CLARISSE. Des complimens... Je vois, Harvey, que vous n'êtes pas incorrigible.

HAVERELL, *aux paysans.* Allons, allons, que les danses commencent.

CLARISSE. Je veux en donner moi-même le signal.

RICHARD. Daignerez-vous accepter ma main?

CLARISSE. Avec plaisir.

HARVEY, *à part.* L'aimerait-elle?

RICHARD. Eh bien! qu'attendons-nous?

LA PAYSANNE. Les musiciens que Dickson devait amener... et personne! Mon Dieu! Miss, si vous vouliez.... vous êtes si obligeante!

CLARISSE. Parlez, que puis-je faire?

LA PAYSANNE. Vous savez de si jolies ballades!...

CLARISSE. Oh! s'il ne faut que cela pour vous mettre en train, je ne demande pas mieux.

LA PAYSANNE. Vite, vite... en place, et du silence.

CLARISSE.

Pour la danse vive et légère,
Filles, appelez votre amant;
Vous, messieurs, quittez votre verre,
Car votre belle vous attend.
Ah! quand le plaisir nous invite,
Bien fou vraiment qui le laisse échapper.
Jeunesse, hélas! passe vite!
Le temps perdu ne peut se rattraper.

ENSEMBLE.

CHOEUR.

Pour la danse vive et légère, etc.

CLARISSE.

Tra la, tra la la!
Filles, appelez votre amant.
Tra la, tra la la!
Oui, votre belle vous attend.

LA PAYSANNE. Voilà les musiciens!

Tous les paysans se placent. Ballet. A la fin, on entend des cris dans la coulisse.

BETTY, *dans la coulisse.* Au secours! au secours!

HAVERELL. Quels sont ces cris?

SCENE XI.

Les Mêmes, BETTY, *accourant.*

BETTY. Mylord, et vous, Miss, venez, venez, je vous en supplie, me prêter votre appui.

HAVERELL. Quel malheur vous menace?

BETTY. Dickson, mon pauvre mari!...

HAVERELL. Eh bien! que lui est-il arrivé?

BETTY. Des gardes viennent de l'arrêter.

HAVERELL. L'arrêter, et pourquoi?

BETTY. Je jure Dieu, Mylord, qu'il est innocent.

HAVERELL. Je le crois, mais calmez-vous.

CLARISSE. Allez mon père, allez.

HAVERELL. Richard, venez avec moi.

RICHARD. C'est inutile, les voici.

SCENE XII.

Les Mêmes, DICKSON, UN ALDERMAN, Soldats.

DICKSON, *se débattant* Mais je vous dis, je vous proteste que je n'en savais rien... C'est une indignité d'arrêter ainsi des pauvres gens pour des crimes qu'ils n'ont pas commis!

BETTY. C'est une atrocité.

L'ALDERMAN. Vous ferez valoir vos raisons plus tard.

RICHARD, *allant au-devant de lui.* Un moment, Monsieur, je vous prie.

HAVERELL. Le motif de cette arrestation? Qu'a fait cet homme? de quoi l'accusez-vous, enfin?

L'ALDERMAN, *montrant un papier.* D'avoir voulu passer la fausse bank-note que voici.

RICHARD. Encore!...

HAVERELL, *à part.* Dieu!

HARVEY, *bas à Haverell.* Prends donc garde, tu pâlis.

Ils échangent entre eux un coup d'œil rapide.

DICKSON. Oh! Mylord, je vous assure que je n'en savais rien; vous me connaissez, je suis un honnête homme.

RICHARD. Mais ce billet, comment se trouve-t-il entre vos mains?

DICKSON. Je l'avais reçu en paiement au dernier marché, et si j'avais pu soupçon-

ner qu'il était faux, je l'aurais porté à monsieur l'Alderman plutôt que de vouloir le passer. Moi! passer de faux billets!... moi! faire un métier comme celui-là!... Ah! Mylord, dites-leur donc que je ne suis pas capable d'une pareille infamie!

HAVERELL. Monsieur, je me porte caution de ce brave paysan, sa probité m'est connue.

DICKSON. Vous l'entendez!

HAVERELL. Et j'espère que, sur ma parole, vous n'hésiterez pas à lui rendre la liberté.

BETTY. Ah! Mylord, que de reconnaissance!

HAVERELL. Voici la valeur en or de la bank-note, veuillez me la remettre.

L'ALDERMAN. Je suis désolé de vous refuser, Mylord; mais cela m'est aussi impossible que de relâcher cet homme; en le faisant, je manquerais à mon devoir. Sir Richard vous dira que la justice doit avoir son cours. (*Aux soldats.*) Allons, messieurs, partons.

HAVERELL. Eh quoi, sir Richard!

RICHARD. Ici je ne puis rien; nous verrons demain à Londres.

HARVEY, *à Haverell.* A demain, aussi, Mylord, à Londres.

L'Alderman fait signe aux soldats de partir; Betty se jette aux genoux de Richard et de Clarisse; Dickson fait un mouvement pour se sauver; mais il est retenu par les soldats. Haverell et Harvey semblent réfléchir; les paysans sont consternés. Tableau.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon de l'hôtel de lord Haverell, à Londres. Ameublement riche; entrées principales dans le fond; portes latérales.

SCENE PREMIERE.

WILLIAMS, PEARCE, UN AUTRE DOMESTIQUE.

WILLIAMS. Tout est-il préparé comme Mylord l'a recommandé? Avez-vous eu soin de faire porter à leurs adresses les lettres que je vous ai remises?

PEARCE. John est en course depuis deux heures; il ne peut tarder à rentrer. Quant au salon tout est disposé pour recevoir la compagnie qu'attend Mylord... A propos de Mylord, avez-vous remarqué comme il est agité ce matin?

WILLIAMS. On le serait à moins, un jour comme celui-ci, au moment de la signature du contrat de mariage de sa fille. Et puis l'arrestation de ce paysan qui l'a fait revenir précipitamment à la ville!... Ce pauvre Dickson!... Savez-vous que son affaire n'est pas bonne, au moins? Mais voici Mylord.

SCENE II.

LES MÊMES, HAVERELL.

HAVERELL. Qu'on me laisse seul. (*Les domestiques sortent.*) Ah! Williams, dès qu'Harvey arrivera vous le laisserez entrer.

WILLIAMS. Oui, Mylord. (*A part et en sortant.*) Pearce a raison, Mylord n'est pas tranquille.

Il sort.

SCENE III.

L. HAVERELL, *seul.*

En vain je cherche à m'étourdir!... je ne sais quels funestes pressentimens m'assiégent. Depuis cet événement d'hier, je tremble malgré moi, comme à l'approche d'un grand malheur. Qu'ai-je à craindre cependant?... Qu'y a-t-il de commun entre Dickson et moi? Et qui oserait me soupçonner?... Si pourtant la fortune allait se lasser de m'être favorable... Si un accident imprévu!... ah! cette idée me fait frémir!... Perdre en un jour le fruit de tant de veilles et de soins!... Et ma fille! ma Clarisse que deviendrait-elle si jamais le secret de ma fortune était découvert!... Le désespoir, la honte... voilà donc quel serait son partage? Pour prix de son amour, je lui lèguerais l'ignominie... la mort peut-être!... la mort, comme à sa mère... Oh! mon Dieu! Dieu vengeur! à moi anathème, remords, malédiction!... mais grâce, pitié pour Clarisse!... Mais calmons-nous. Ma tendresse s'alarme à tort... Cet hymen qui fait mon orgueil et ma joie... il va se conclure; dans un instant je vais en présence de tous mes amis nommer sir Richard mon gendre. Il a voulu que cette union ne souffrît pas d'autre retard; il ne sait pas que je la désirais encore plus vivement que lui. (*Il regarde à la pendule.*) Une heure... Harvey tarde bien à venir!... Il a, dit-il, des idées d'indépendance: voudrait-il quitter l'Angleterre?... Oh! si cela était, j'achèterais son exil au prix de l'or!... je n'aurais plus auprès de moi cet homme qui me poursuit sans cesse comme un remords!

SCENE IV.

L. HAVERELL, HARVEY.

HARVEY, *paraissant à la porte du fond.* Tu es seul?

HAVERELL. Je t'attendais.

HARVEY. C'est bien!... Donne des ordres pour qu'on ne puisse nous interrompre.

HAVERELL *sonne, Williams paraît.* Je n'y suis pour personne, vous m'entendez?

WILLIAMS. Oui, Mylord.

Il sort et referme la porte.

HARVEY, *se jetant dans un fauteuil.* Ah! maintenant plus de gêne, de contrainte; parlons à cœur ouvert comme deux vieux amis.

HAVERELL. Eh bien, Harvey, voyons, que me veux-tu?

HARVEY. Oh! un moment! un moment!... laisse-moi respirer; car j'ai à te parler longuement... Aussi feras-tu bien de te mettre là, à côté de moi, dans un fauteuil.

HAVERELL. C'est inutile.

HARVEY. A ton aise, chacun est libre. Cependant tu aurais été plus à même d'entendre la proposition que je viens te faire... et puis cela m'aurait évité de parler haut, ce qui est toujours inutile. Mais tu aimes mieux rester debout, ainsi soit!

HAVERELL. Allons au fait.

Il se promène de long en large pendant qu'Harvey lui parle.

HARVEY. Écoute : Haverell, il y a vingt ans que j'eus le bonheur de faire connaissance avec toi, alors que, jeune, riche et avide de plaisirs tu dissipais ta fortune en folles orgies!... Le jeu, l'amour, la table étaient nos seules occupations. Je me rappelle encore avec délices nos joyeux soupers à la taverne du Léopard; le vin de France pétillant dans nos verres; à nos côtés des femmes dont les regards inspiraient amour et volupté!... Oh! le bon temps et la belle vie que nous menions, n'est-ce pas!

HAVERELL. A quoi bon revenir sur le passé?

HARVEY. Nous avions les mêmes goûts, le même besoin de dissipation, avec cette seule différence que ton nom était noble et le mien roturier, que tu avais de l'or et que je n'avais pour toute fortune que celle des autres.

HAVERELL. Tu n'as pas eu à te plaindre de moi?

HARVEY. Non, certes, car le jeune lord choisit l'homme du peuple pour son compagnon de débauches: il daigna s'abaisser jusqu'à lui... (*Mouvement d'Haverell.*) Ou si tu l'aimes mieux, tu voulus bien m'élever jusqu'à toi! Tu étais prodigue, semant l'or à pleines mains sur ta route... je ne t'en fais pas un reproche... mais par malheur les guinées s'écoulèrent et avec elles amis, maîtresses et folles orgies.

HAVERELL. Oui, je n'eus bientôt plus en perspective que l'affreuse misère.

HARVEY. Moi seul, je ne t'abandonnai pas; moi seul, je te prouvai que j'aimais mes amis pour eux-mêmes. Après mille tentatives infructueuses pour ressaisir la fortune, j'eus enfin l'heureuse idée de mettre à profit ton talent d'imitation.

HAVERELL, *se rapprochant subitement d'Harvey.* Tais-toi, tais-toi.

HARVEY, *plus bas et en se levant.* Si nous réussissions, ce moyen devait nous enrichir; c'était jouer notre honneur, qui était peu de chose, et notre vie, ce qui valait un peu mieux. C'était un coup de dé.

HAVERELL. Il est vrai; ce fut toi qui conçus ce projet.

HARVEY. Le succès demandait de l'adresse et de l'audace. A nous deux nous avions l'un et l'autre; nous nous partageâmes les rôles. Pour plus de sûreté, tu continuas à paraître un lord opulent, et moi, obscur fermier, j'émettais à mes risques et périls les produits de ton adresse. Jusqu'à ce jour tout a réussi au gré de nos désirs... je me flatte que tu ne te repens pas d'avoir suivi mes conseils?

HAVERELL. Non; mais aujourd'hui la justice est sur tes traces, on peut nous découvrir... il faut nous séparer.

HARVEY. Nous séparer!... non pas, s'il vous plaît. Ce n'est pas là ce que je veux.

HAVERELL. Explique-toi.

HARVEY. Je suis las de la vie que je mène, et je veux en changer... Depuis quinze ans, seul j'ai supporté toutes les privations et en bonne conscience ne me dois-tu pas quelque dédommagement?

HAVERELL. Que veux-tu, de l'or?

HARVEY. J'en ai plus qu'il ne m'en faut et sans ta permission.

HAVERELL. Eh bien! voyons... parle, ce qui te manque, puis-je te le donner?

HARVEY. Oui.

HAVERELL. Qu'est-ce donc?

HARVEY. Ta fille!

HAVERELL. Clarisse!

HARVEY. Elle-même!

HAVERELL, *comme anéanti.* Oh! misérable!

HARVEY, *avec ironie.* Ne nous fâchons pas, mylord, je te pardonne ce premier mouvement. Mais suis-je donc un parti si désavantageux?

HAVERELL, *s'échauffant peu à peu.* Quelle audace !... mais tu n'y penses pas !

HARVEY. Au contraire... il y a longtemps que j'y songe... car il y a longtemps que je l'aime, ta fille.

HAVERELL. Unir ma Clarisse, un ange ! à un homme comme toi !

HARVEY. Les extrêmes se touchent, dit un proverbe, et l'amour naît des contrastes. (*Il lui présente la main.*) Allons, sans rancune... c'est une affaire convenue, n'est-ce pas ?

HAVERELL. Jamais la fille de lord Haverell ne deviendra la femme d'un Harvey.

HARVEY. Je l'ai cependant mis dans ma tête et cela sera.

HAVERELL, *furieux.* Jamais ! non, jamais!

HARVEY, *avec calme.* Tu sais cependant que je ne suis pas d'un caractère à renoncer en si peu d'instans à ce que je veux depuis des années?

HAVERELL. Je ne vous répondrai plus.

HARVEY. Comme tu voudras, Haverell, mais penses-y bien. Songe quelles pourraient être les suites d'un refus ; songe que ton sort dépend de moi : fortune, honneur, considération, tu as tout usurpé; d'un mot je puis tout détruire. Ta vie même est dans mes mains.

HAVERELL. Tes menaces ne m'intimideront pas, et dussé-je tout sacrifier, dussé-je devenir ta victime... jamais je ne consentirai à ce que tu me proposes.

HARVEY. Tu te perds Haverell ! Écoute ! j'ai pitié de toi. (*Mouvement d'indignation de la part d'Haverell.*) Je veux bien te laisser encore le temps de la réflexion... Regarde cette pendule, dans une heure je viendrai chercher ta réponse.

Il sort.

SCENE V.

LORD HAVERELL, *seul.*

Oh ! je te comprends, Harvey ! si je ne me rends pas à tes désirs, tu es homme, je le sais, à aller me dénoncer... mais je saurai prévenir ta vengeance, et dès ce soir je ne te craindrai plus... Le moment est venu de renoncer à cette criminelle industrie... d'en anéantir toutes les traces, il le faut, et je le ferai aujourd'hui même.

SCENE VI.

CLARISSE, LORD HAVERELL.

CLARISSE, *entrant précipitamment.* Ah ! mon père, si vous saviez quel bonheur !... il est sauvé !

HAVERELL. De qui parles-tu?

CLARISSE. De Dickson ; il vient d'être rendu à la liberté.

HAVERELL. Il se pourrait ! mais comment !

CLARISSE. C'est à sir Richard que nous le devons... lui-même vous donnera d'autres détails... mais j'entends la voix de Dickson... oh ! c'est bien lui !... que je suis contente !

DICKSON, *en dehors.* Je vous dis qu'il y est pour nous.

SCENE VII.

LES MÊMES, DICKSON, BETTY.

Dickson entre en se débattant avec Willams.

DICKSON. Il faudrait bien voir qu'on voulût m'empêcher d'entrer ici, de venir remercier mon bienfaiteur. (*Se jetant aux genoux de lord Haverell.*) Ah ! mylord, sans vous, sans votre recommandation auprès de sir Richard, j'étais un homme perdu.

BETTY. Aussi nous vous sommes dévoués à tout jamais.

DICKSON. Je suis prêt à tout pour votre service, excepté de retourner en prison.

HAVERELL. Expliquez-moi donc comment sir Richard a découvert...

DICKSON. Pour cela je n'en sais rien ; dam ! quand on sort d'un cachot et qu'on n'est pas accoutumé à ces endroits-là, on a les idées un peu troublées ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le particulier qui m'avait donné en paiement cette malheureuse bank-note m'a bien reconnu ; il s'est rappelé toutes les circonstances, l'endroit, l'heure où il me l'avait remis, et, qui plus est, il m'en a remboursé la valeur en bonnes pièces d'or. Ce n'est pas, du reste, à quoi je tenais le plus pour le moment, car pour être libre, j'en aurais donné quatre fois davantage.

HAVERELL. Et cet homme s'est donc reconnu coupable; il a donc tout avoué?

DICKSON. Coupable !... il ne l'était pas plus que vous et moi !... c'était un brave marchand qui avait lui-même reçu dans la journée une douzaine de ces faux billets... les coquins en sèment partout.... Ah bien, oui !... coupable ! il suffit de le voir un seul instant pour reconnaître qu'il est incapable d'une scélératesse comme celle-là ! Ah ! soyez tranquille, je n'y serais pas repris !... un faussaire !... il me semble que maintenant je le sentirais d'une lieue de loin. Ça doit avoir une mine, rien que d'y penser, j'en frémis!...Concevez-vous, mylord, qu'il puisse exister des êtres assez infâmes !...

HAVERELL, *à part.* Que je souffre !

DICKSON. Mais on les trouvera, sir Richard me l'a bien promis, et il faut espé-

rer qu'ils subiront le supplice qu'ils méritent.

HAVERELL, *avec impatience*. Assez, assez!

BETTY, *bas à Dickson*. Tu as été trop loin, tu l'as fâché.

DIKSON, *à Betty*. Dam! que veux-tu, on n'est pas maître de soi! (*Haut.*) Mylord, nous allons vous quitter, nous allons retourner chez nous, rassurer nos parens, nos amis qui doivent être bien inquiets.

CLARISSE. Oh! oui!... votre arrestation a suspendu hier toute la fête. Chacun était dans les larmes. Allez les consoler. Dites-leur surtout la part que nous avons prise à vos peines.

HAVERELL. Dites-leur qu'au premier jour je leur conduirai ma fille et mon gendre.

BETTY. Miss Clarisse se marie?

CLARISSE. J'épouse votre protecteur... sir Richard.

DICKSON. Ah! tant mieux. Tenez, miss, vous ne pouvez deviner toute la joie que ça me fait éprouver.

CLARISSE. Mes bons amis!

HAVERELL, *à part*. Et moi qui cherchais depuis hier par qui je pourrais remplacer Harvey! (*Haut.*) Dickson, j'ai une proposition à vous faire.

DICKSON. Parlez, mylord, pourrais-je rien vous refuser?

HAVERELL. Harvey me quitte.

CLARISSE. Comment!

HAVERELL. C'est une affaire convenue entre lui et moi depuis une heure.

DICKSON. Eh bien! franchement, mylord, je vous dirai que je n'en suis pas fâché. Je ne crois pas que personne le regrette dans le pays.

HAVERELL. Voulez-vous le remplacer à la ferme?

DICKSON. Si je le veux, mylord, pouvez-vous me le demander? Qu'en dis-tu, Betty?

BETTY. Certainement que nous le voulons. Qui ne se trouverait heureux de servir un aussi bon maître!

HAVERELL. Je n'y mets qu'une condition. Harvey est parti de la ferme pour n'y plus rentrer. Il faut vous y rendre immédiatement. J'irai moi-même y coucher ce soir pour vous installer.

DICKSON. Nous partons à l'instant.

HAVERELL. Clarisse vous remettra les clefs du vieux château; c'est là que je loge habituellement.

BETTY. Oh! je connais bien le vieux château dans le fond du parc. Les gens du pays disent qu'il y vient de temps à autre des lutins. On a fait je ne sais combien d'histoires et de ballades là-dessus... Et c'est là, mylord, que vous voulez loger?

HAVERELL. C'est mon habitude, et d'ailleurs c'est le moyen de ne déranger personne... Vous aurez soin de me préparer du feu dans la grande pièce au bas de l'escalier... Allez, et je vous rejoindrai dans quelques heures.

DICKSON. Nous ne perdrons pas une minute.

CLARISSE. Mais, mon père, ce voyage ne saurait-il se remettre?

HAVERELL. Ma fille, il est indispensable.

Clarisse sort avec Dickson et Betty.

SCENE VIII.

HAVERELL, *seul*.

Oui, je partirai ce soir, il le faut pour ma tranquillité, pour le bonheur de ma fille, et cette nuit tout sera fini... Mais Dickson et sa femme ne concevront aucun soupçon... Ils ne savent pas que dans ces ruines abandonnées, où nul autre que moi peut-être ne voudrait séjourner quelques heures, se trouvent des trésors qui enrichiraient vingt familles. Si pourtant ils allaient épier mes démarches... si une fatale curiosité les entraînait sur mes pas?... pendant qu'il en est temps encore, empêchons-les de se rendre à la ferme... mais, moi-même, ce départ précipité au moment où je conclus l'hymen de ma fille, que va-t-on en penser?... Qu'en dira sir Richard? qu'en diront nos amis? (*Après un moment de réflexion.*) Non, j'y pense... J'aurais tort de retenir Dickson... qu'il parte, c'est le moyen de justifier mon absence, c'est le seul prétexte qui me soit offert, il faut en profiter

WILLIAMS, *annonçant*. Sir Richard.

Il sort.

SCENE IX.

L. HAVERELL, RICHARD.

RICHARD. Je me suis bien fait attendre, mylord; mais vous connaissez les devoirs de ma charge, et jamais ils ne m'ont été plus doux à remplir qu'aujourd'hui.

HAVERELL. Je le sais, Richard, et nous avons ma fille et moi de vifs remercîmens à vous faire... l'intérêt que vous avez pris à Dickson...

RICHARD. Est celui que je dois à tout innocent que l'on accuse, mylord. Les fonctions d'un magistrat sont parfois bien pénibles; la sentence que, comme juge, comme organe de la loi, il prononce contre un coupable déchire souvent son cœur, lorsqu'elle ne révolte pas son hu-

manité... Jugez de son bonheur, quand il peut concilier avec les mouvemens de son ame les intérêts de la justice et de la société!

HAVERELL. De tels sentimens, Richard, ajouteraient, s'il était possible, à l'estime que vous m'avez depuis long-temps inspirée... mais par quel moyen avez-vous pu disculper ce pauvre Dickson?

RICHARD. Je vous ai fait part hier, mylord, de la déposition que j'avais reçue. Ce négociant qui, au dernier marché de Birmingham, a touché en paiement tant de faux billets, est revenu ce matin. En rassemblant ses souvenirs, il a reconnu qu'un de ces mêmes billets avait été remis par lui à un paysan des environs. Frappé subitement de la pensée que ce pouvait être Dickson, je l'ai confronté avec lui et il l'a reconnu de manière à ne me laisser aucun doute; mais je dois vous le dire, la déposition de ce négociant, en même temps qu'elle a justifié Dickson, a augmenté les charges qui pesaient déjà sur Harvey.

HAVERELL. Serait-il possible!

RICHARD. De graves soupçons s'élèvent maintenant contre cet homme, et le mystère dont il environne son existence, les bruits qui circulent sur sa jeunesse, passée dans le jeu et dans la débauche, sur ses anciennes liaisons avec des gens que la société réprouve, tout porte à croire que la rumeur publique ne l'accuse pas à tort. Je vous engage à vous défier de cet homme.

HAVERELL, *avec embarras*. Je suis allé au-devant de votre pensée... depuis ce matin il n'est plus à mon service.

RICHARD. Ah! je vous en félicite.

HAVERELL. Mais laissons cela, car je devine que d'autres pensées vous occupent.

RICHARD. Vous avez raison, l'instant de mon bonheur approche, et vous me voyez au comble de la joie... hier encore, je n'osais espérer que si tôt...

HAVERELL. Voici ma fille!

SCENE X.

LES MEMES, CLARISSE.

RICHARD, *allant au-devant d'elle, et lui prenant la main pour l'amener en scène*. Ah! venez, Clarisse, venez vous joindre à moi pour remercier votre père qui a daigné hâter notre union... ah! maintenant devant lui, je peux sans crainte vous parler de mon amour... vous interroger sur le vôtre.

CLARISSE. Maintenant devant mon père je ne crains pas de l'avouer, oui, Richard, je serai heureuse et fière d'être votre épouse, et cet amour que vous avez pour moi depuis long-temps, je le partage.

RICHARD. O bonheur!

HAVERELL, *au milieu d'eux*. Ma fille!... mes enfans, sur mon cœur!

Il les presse dans ses bras.

WILLIAMS, *annonçant*. Plusieurs personnes descendent de voiture.

HAVERELL. Faites entrer.

SCENE XI.

LES MÊMES, INVITÉS, *puis* LE NOTAIRE, *puis* HARVEY.

Plusieurs personnes entrent. Les domestiques donnent des siéges. Lord Haverell salue tout le monde avec sa fille. Harvey paraît au fond : il reste derrière et écoute.

HAVERELL. Ce jour, mylords, comptera parmi les plus beaux de ma vie, car aujourd'hui j'assure l'avenir et le bonheur de ma fille. Voici mon gendre, sir Richard Nelson que je vous présente.

HARVEY, *à part*. Qu'entends-je?

HAVERELL. Et j'espère que vous voudrez bien signer le contrat qui va l'unir à ma Clarisse.

HARVEY. Ah! malédiction!

HAVERELL, *au notaire*. Eh bien! cet acte?...

LE NOTAIRE. Le voici, mylord.

Il le met sur la table.

HAVERELL, *présentant la plume à sa fille*. Clarisse, à toi à signer la première.

Clarisse signe, puis Richard, Haverell et les personnes présentes.

HARVEY, *à part*. Mariée .. à sir Richard! il me l'avait caché.

HAVERELL, *à part*. Tout est fini, je respire!

HARVEY, *bas à Haverell*. Haverell, c'est donc là la réponse que tu me préparais?

HAVERELL, *de même*. Ce mariage était convenu depuis long-temps, pouvais-je le rompre?

HARVEY. Moi, je l'empêcherai de s'accomplir.

HAVERELL. Tu oserais?

HARVEY. Tout pour me venger de toi.

HAVERELL. Harvey, du calme! demain, ici à dix heures, je t'attendrai. (*A part.*) Demain je le braverai sans crainte. (*Haut.*) Mais ici, devant tout ce monde, pas un mot... éloigne-toi, Harvey, à demain!

SCENE XII.

LES MÊMES, WILLIAMS, BOURGEOIS.

WILLIAMS Mylord, plusieurs électeurs demandent à vous parler.

Plusieurs bourgeois entrent.

PREMIER BOURGEOIS. Mylord, vous connaissez le résultat de l'élection préparatoire de ce matin. La vieille aristocratie a eu jusqu'ici le dessus. Les Stratford, les Blumenthal ont à force d'or fait triompher leurs créatures. Il ne nous reste plus qu'un candidat à présenter, dans les trois jours, une nouvelle réunion a lieu. On veut un homme riche, titré; et cependant le peuple a besoin d'un député qui lui soit dévoué, qui défende ses droits et son argent. Malgré votre naissance, votre rang, nous connaissons votre indépendance, la fermeté de votre caractère, votre bienfaisance pour les malheureux. Nous venons, au nom des électeurs réunis à la taverne d'Écosse, vous offrir leurs voix.

HAVERELL. Messieurs, un tel honneur...

LE BOURGEOIS. Est le plus grand que nous puissions conférer à un citoyen. Est-il un plus beau titre que celui de mandataire du peuple, une mission plus noble que celle de protéger et défendre ses droits!

RICHARD. Acceptez, mylord, acceptez.

LE BOURGEOIS. Oh! nous connaissons sir Richard; lui aussi est l'ami du peuple.

HAVERELL. Eh bien! messieurs, cette mission que vous venez m'offrir, je serai fier de la devoir à vos suffrages. Dites aux électeurs que j'accepte, que je souscris d'avance à tous les engagemens qu'on exigera de moi.

HARVEY, *à part.* Ignominie! Haverell membre du parlement! cela ne sera pas!

LE BOURGEOIS. Mylord, nous pouvons compter sur vous?

HAVERELL. A la vie et à la mort!

LE BOURGEOIS. Le rendez-vous est fixé demain soir à la taverne.

HAVERELL. J'y serai.

Les bourgeois sortent, Williams rentre.

WILLIAMS. Mylord est servi!

HAVERELL, *prenant la main de Clarisse.* Viens, ma fille.

Il sort avec elle, tout le monde le suit; Richard, au moment de sortir, est retenu par Harvey.

HARVEY, *à part.* Perdre le père par le fils, et me venger de tous les deux à la fois. Ah! quelle idée!... (*A Richard.*) Pardon, monsieur, deux mots, je vous prie.

SCENE XIII.

RICHARD, HARVEY.

RICHARD. Que voulez-vous?

HARVEY. Oh! soyez tranquille, je ne vous retiendrai pas long-temps; dites-moi, que fait-on au complice d'un criminel, lorsqu'il dénonce le véritable coupable?

RICHARD. Mais pourquoi une semblable question dans ce moment?

HARVEY. Veuillez y répondre.

RICHARD. On diminue la peine, on lui fait grâce quelquefois.

HARVEY. Eh bien! sir Richard, il en est un que je veux vous livrer.

RICHARD. Un coupable! mais quel est-il?

HARVEY. Un faussaire.

RICHARD. Un faussaire! son nom?

HARVEY. Vous le saurez plus tard; si je vous le disais maintenant, vous ne me croiriez pas.

RICHARD. Mais il faut des preuves.

HARVEY. Vous en aurez.

RICHARD. Eh bien! dans deux heures, chez moi, j'y serai pour vous entendre.

HARVEY. Dans deux heures, soit! et ce soir je serai vengé!

Tous deux se séparent.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle basse dans l'intérieur d'un vieil édifice. Au fond, un œil-de-bœuf, et au-dessous une chaîne qui retient une galerie en dehors. A droite, une grande porte en fer conduisant à un escalier. A gauche, une autre porte plus petite, servant de communication avec une chambre voisine. Dans l'intérieur de cette salle, un poêle en fonte garni de larges tuyaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

DICKSON, *puis* BETTY.

Le premier entre une lanterne à la main.

DICKSON, *à Betty qui le suit.* Par ici, femme, par ici, nous y voilà!

BETTY. J'ai failli dix fois me briser les os dans cet escalier.

DICKSON. Heureusement que le vent qui souffle par les meurtrières a ménagé ma lanterne. Dieu me damne si nous eussions pu jamais retrouver notre chemin .. sais-tu que voilà une singulière habitation!... En voyant ces grilles de fer, on dirait l'intérieur d'une forteresse, ou l'une des tours du monastère de Widfire; et cette salle basse, comme elle est triste!

BETTY. Et dire que lord Haverell préfère ces vieilles ruines noircies au joli pavillon qu'il a fait construire auprès de la ferme!

DICKSON. Par saint Jacques de Cantorbéry, mon patron, jamais les rayons du

soleil n'ont pénétré dans cette chambre; elle est presque aussi lugubre que le cachot où ils m'avaient mis hier, et ce n'est pas pour dire, il n'était pas gai. Je n'y ai passé qu'une nuit; mais je m'en souviendrai toute ma vie.

BETTY. Vois donc cette porte en fer (*elle montre la porte au bas de l'escalier*) avec ces deux énormes verroux... quand on est enfermé ici on ne doit pas craindre les voleurs!

DICKSON. Je gage qu'un homme seul y soutiendrait un siége contre vingt des plus vigoureux coquins du canton.

BETTY. A moins que l'on n'entre par cet œil-de-bœuf, en escaladant la galerie qui donne sur la fondrière.

DICKSON. Et cette chaîne que tu vois là, crois-tu qu'elle y soit pour rien? Sois tranquille, que jamais pélerin se montre là haut...

BETTY. Quelle invention! Tiens, Dickson, cet édifice a dû servir de repaire à quelque faux-monnayeur.

DICKSON. Chut! après le malheur qui m'est arrivé, ne parle jamais de ces gens-là devant moi; je crois que si jamais je devais en voir un en face je mourrais de frayeur; mais l'heure s'avance, il fait nuit close, lord Haverell devrait être arrivé; n'oublions pas qu'il nous a recommandé de lui faire du feu.

BETTY. Du feu, par cette saison!

DICKSON. Ah! dam, vois-tu, ce logement est probablement humide, et puis je ne connais qu'une chose, quand on est au service des autres : obéir et se taire! voilà ma devise à moi.

Il allume le poële.

BETTY. Et ta devise est sage; mais, à propos, miss Clarisse accompagne-t-elle son père?

DICKSON. Je ne le pense pas; elle doit avoir de l'occupation, les apprêts de son mariage... Hein! qu'est-ce que j'entends? je ne me trompe pas, c'est la voix de lord Haverell.

HAVERELL, *dans la coulisse*. Dickson!...

SCENE II.

LES MÊMES, LORD HAVERELL.

HAVERELL, *entrant précipitamment*. Dickson! ah! tu es ici!

DICKSON. Oui, mylord, j'allumais du feu dans ce poële, suivant vos ordres.

HAVERELL. C'est bien. (*Il parcourt la chambre et regarde attentivement autour de lui, à part.*) Tout est bien comme je l'avais laissé... je me suis repenti un instant de leur avoir confié les clefs de ce bâtiment, mais la réflexion m'a rassuré... Comment auraient-ils pu se douter... Clarisse!

SCENE III.

LES MÊMES, CLARISSE, *suivie d'un domestique qui porte le manteau de lord Haverell, et un petit nécessaire de voyage. Clarisse a un manteau écossais.*

BETTY. Comment, miss, vous ici?... nous ne vous attendions pas.

HAVERELL. Oui, elle a voulu venir absolument; faites, je vous prie, préparer pour elle le petit pavillon de la ferme; ayez soin qu'elle ne manque de rien. (*Avec bonté.*) Betty, je vous la recommande.

BETTY. Vous n'avez pas besoin de ça, mylord, pour que j'y apporte tous les soins possibles.

Elle sort suivie du domestique et de Dickson qui emporte sa lanterne, après avoir allumé des bougies placées sur une table.

SCENE IV.

LORD HAVERELL, CLARISSE.

CLARISSE. Mon père, êtes-vous réellement décidé à passer la nuit ici, seul?

HAVERELL. Tu sais que ce ne sera pas la première fois.

CLARISSE. Cela m'inquiète.

HAVERELL. Enfant!... Des affaires importantes, la vérification des comptes d'Harvey, m'occuperont une partie de la nuit... Clarisse, pourquoi t'inquiéter?

CLARISSE. Eh bien, oui, je suis un enfant, une folle... mais aussi pourquoi avoir choisi ce logement isolé, auquel depuis si long-temps je vous supplie de renoncer?

HAVERELL. C'est la dernière fois que j'y viendrai, je te le promets.

CLARISSE. Si vous étiez resté à la ferme, j'aurais été près de vous, j'aurais pu vous aider, accourir au premier mot sorti de votre bouche, et demain, au réveil, vous embrasser et vous donner ma première pensée.

HAVERELL. Ma Clarisse, tant d'amour pour ton père est ma plus douce récompense.

CLARISSE, *allant s'asseoir auprès du poële.* Eh bien, je vais vous attendre, je vous regarderai travailler, peut-être même pourrai-je vous être utile; mais du moins je ne serai pas séparée de vous. D'ailleurs, vous le savez, depuis quelque temps vous paraissez souffrant, cette nuit encore...

HAVERELL. Eh bien! cette nuit...

CLARISSE, *se levant.* Votre sommeil a été agité : ce matin ne m'avez-vous pas appelée auprès de vous à la pointe du jour?... Une sueur froide inondait votre front, un rêve terrible...

HAVERELL, *avec embarras*. Il est vrai ; mais ce soir, je suis bien, très bien... Et toi, voudrais-tu qu'à ton retour à Londres sir Richard te trouvât moins jolie ? Clarisse, de la raison, retourne à la ferme, je vais t'y conduire moi-même.

CLARISSE. Oh ! étourdie! moi qui oubliais... cette fois, mon père, vous ne pourrez me refuser. N'avez-vous pas auprès d'ici une autre chambre?

HAVERELL. Où donc?

CLARISSE, *désignant la chambre à gauche*. Là!

HAVERELL. Là ! .. Y penses-tu ?... une chambre qui n'a pas été habitée depuis près de dix années !

CLARISSE. Que m'importe, pour une nuit?

HAVERELL. Je le répète, c'est impossible, cette chambre...

CLARISSE. Fut celle de ma mère, de ma mère que vous aimiez tant, et qui, comme moi, n'eût jamais voulu se séparer de vous.

HAVERELL. Clarisse! quel souvenir tu me rappelles... eh bien! apprends que ta mère aussi voulut une seule nuit coucher dans cette chambre ; j'eus la faiblesse d'y consentir, et trois jours après, je n'avais plus d'épouse ! (*A part.*) L'infortunée avait surpris mon secret, elle en mourut de douleur et de honte!

CLARISSE. Ma mère morte, morte pour avoir couché dans cette chambre... vous m'effrayez!... Quelques dangers vous menacent donc ici? Eh bien, je dois les partager, je ne vous quitte plus.

HAVERELL. Oh! tu ne resteras pas ici... car, vois-tu, je pousse la crainte, la superstition jusqu'à redouter qu'il ne t'en arrivât autant.

CLARISSE. Mon père!

HAVERELL. Je l'exige... je t'en prie!

CLARISSE. J'obéirai.

SCENE V.

LES MEMES, DICKSON, BETTY.

BETTY. La chambre de miss est prête.

CLARISSE. Mon père, je me retire.

HAVERELL. Adieu, mon enfant.

CLARISSE, *tombant à genoux*. Mon père, avant de vous quitter, répétez-moi qu'aucun péril ne vous menace.

HAVERELL, *la relevant et la pressant contre son cœur*. Ma fille, ma Clarisse, rassure-toi.

Il la conduit jusqu'à la porte ; Clarisse sort précédée de Betty.

DICKSON. Mylord n'a besoin de rien?

HAVERELL. Non, Dickson, vous pouvez vous retirer, ayez soin de fermer bien exactement toutes les portes.

DICKSON. Vous pouvez vous en rapporter à moi, mylord.

Il sort, Haverell ferme la porte.

SCENE VI.

LORD HAVERELL, *seul*.

Voilà donc la dernière nuit que je passerai dans cette chambre ; y pénètre demain qui voudra, je n'aurai plus rien à craindre ; les menaces d'Harvey m'ont causé un effroi! et cependant n'est-il pas mon complice?... en me dénonçant, ne s'accuserait-il pas lui-même, et le coup qui atteindrait ma tête ménagerait-il la sienne? N'importe, ne négligeons aucune précaution et effaçons jusqu'aux dernières traces du crime qui m'a tenu trop long-temps sous la dépendance de cet homme : détruisons tout ce qui pourrait m'accuser, et que si Harvey parle, il reste confondu. Qu'il se présente alors, qu'il me dénonce!... ce ne sont pas des dénonciations qu'il faut aux juges, mais des preuves, et je vais les anéantir. (*Il se dirige vers un angle du mur et soulève une trappe.*) Voilà donc la source de ma fortune! (*Il tire une boîte remplie de cachets, de planches et de fioles; il les brise.*) Mettons au feu ces débris. (*Il ouvre la porte du poêle et les y jette.*) Que tout disparaisse à la fois, et les instrumens du crime, et les derniers produits du crime. (*Dans ce moment on frappe vivement à la porte ; Haverell se précipite sur la trappe qu'il referme et écoute avec anxiété.*) Qui peut venir à cette heure?

DICKSON, *en dehors*. Mylord, c'est moi, Dickson, ouvrez vite!

HAVERELL. Dickson!

SCENE VII.

LORD HAVERELL, DICKSON.

DICKSON, *d'un air effaré*. Quel événement affreux! ah! mylord, si vous saviez!

HAVERELL. Eh bien?

DICKSON. Un détachement de soldats accompagnés d'un officier de police vient de se présenter à la ferme, Harvey est avec eux.

HAVERELL. Harvey! quoi! si tôt!

DICKSON. Ils parlent encore de fausses bank-notes et se disent chargés de faire une perquisition.

HAVERELL. Dickson, votre domicile est illégalement violé, et vous ne devez pas le souffrir. Appelez à votre aide vos voisins, repoussez la force par la force, vous en avez le droit.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CLARISSE.

CLARISSE, *effrayée*. Mon père, qu'est-ce que cela signifie?

HAVERELL. Ce n'est rien... calme-toi.

DICKSON. Ecoutez!

On frappe à coups redoublés.

HAVERELL, *hors de lui*. Ils frappent à la porte qui donne sur cet escalier! Pas une minute à perdre!... Dickson, courez à leur rencontre, dites-leur que je les défie de pénétrer jusqu'à moi, à moins que je ne le veuille!

Il pousse Dickson en dehors, et jette vivement sur lui la porte dont il ferme les verroux.

CLARISSE. Mes pressentimens ne m'ont donc pas trompée!

SCENE IX.

L. HAVERELL, CLARISSE.

HAVERELL. Allons, achevons notre ouvrage! (*Il aperçoit sa fille qui pâle et tremblante, s'apppuie sur le poêle.*) Ciel!.. Clarisse!.. malheureuse, tu es restée là!.. (*Courant écouter à la porte.*) Et plus de moyen de l'éloigner!.. d'ouvrir cette porte!.. car ils sont là!.. faudra-t-il donc que devant elle!... Ah! ma tête s'égare!...

CLARISSE. Mon père!.. vous courez un danger!.. faites-le-moi connaître, car ce danger, quel qu'il soit, je le partage.

HAVERELL. Je ne puis t'expliquer... entre dans cette chambre.

CLARISSE. Mais cette chambre est celle de ma mère! Ne m'avez-vous pas dit tout-à-l'heure qu'elle était morte pour y être entrée une seule fois?

HAVERELL. Que faire?... que faire?... mais, Clarisse, si tu restes, peut-être aussi que, comme elle, tu mourras de douleur et d'effroi.

CLARISSE. Je mourrai! qu'est-ce donc?

On entend du bruit au dehors.

HAVERELL. Je les entends!.. Clarisse, sur les cendres de ta mère, jure-moi de ne jamais révéler ce qui va se passer devant toi.

CLARISSE. Je le jure.

HAVERELL. Maintenant n'hésitons plus, ou je suis perdu.

Il court à sa cachette, prend des paquets de billets et les jette dans le poêle.

CLARISSE. Que faites-vous?.. pourquoi brûler ces billets?

HAVERELL. Ecoute, ces gens qui sont là! qui frappent à cette porte!.. ces gens, ils cherchent un faussaire!.. et ces billets...

CLARISSE. Eh bien?

HAVERELL. Ils sont faux!

CLARISSE, *tombant à la renverse dans un fauteuil*. Grand Dieu!... se peut-il?

HAVERELL. Une fatale imprudence!.. une erreur bien coupable sans doute put seule me conduire là!

CLARISSE, *anéantie*. Oh! oui, une imprudence!.. J'ai besoin de le croire... Vous, si bon, si généreux, vous ne sauriez commettre une action basse et déshonorante, Ah! répétez-le-moi, dites que vous n'êtes pas coupable!

Elle tombe à ses pieds.

HAVERELL, *lui fermant la bouche*. Tais-toi, les instans sont précieux. Plus tard tu sauras tout. Songe que s'il en restait un seul, ton père subirait le supplice des infâmes!

CLARISSE, *saisissant des mains de son père des billets qu'elle jette au feu*. Ah! brûlez-les!.. brûlez-les...

On entend de nouveau du bruit au dehors. Un coup de pistolet fait voler en éclats le vitrage de l'œil-de-bœuf; Harvey paraît au balcon.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, HARVEY *au balcon*.

HARVEY, *s'adressant aux soldats qui sont en dehors*. Le voici!.. soldats, hâtons-nous; dans quelques minutes il ne serait plus temps! Haverell, vous êtes notre prisonnier.

HAVERELL, *froidement*. Volontiers; mais un peu plus tard, vous attendrez, s'il vous plaît.

HARVEY. Au nom du roi et de la loi, rendez-vous et ouvrez la porte, ou à l'instant même je fais feu sur vous.

HAVERELL. Dénonciateur et assassin?.. oh! tu auras bien mérité ta grâce!.. tire donc si tu veux!

HARVEY. Malédiction!

HAVERELL. Eh quoi! tu hésites!.. je savais bien que tu n'étais qu'un lâche!

Pendant ce dialogue, Clarisse, à genoux devant le poêle, est entièrement occupée à brûler les bank-notes que son père lui jette; Haverell va prendre la dernière poignée et referme la trappe.

HAVERELL. Clarisse, c'est la dernière! (*Les soldats frappent à la porte.*) Mais avant de la détruire il faut que je me venge!

Il tire la chaîne qui soutient le balcon; Le balcon s'écroule avec fracas, et Harvey tombe en poussant un cri; Haverell revient alors et jette au feu les dernières bank-notes, sa fille et lui les regardent brûler, puis Clarisse se relève.

CLARISSE, *avec explosion*. Plus rien!.. maintenant, mon père, c'est moi qui vais ouvrir.

Elle va ouvrir la porte; aussitôt des soldats entrent en scène, suivis d'un officier de justice, de Betty, de Dickson et de paysans.

SCENE XI.

L. HAVERELL, CLARISSE, DICKSON, BETTY, UN ALDERMAN, UN OFFICIER, SOLDATS, PAYSANS.

HAVERELL, *affectant le plus grand calme*. Messieurs, bien qu'à cette heure la loi n'autorise pas à pénétrer dans le domicile d'un citoyen, je mets celui-ci à votre dis-

position. Je respecte le caractère dont vous êtes revêtus, entrez et veuillez n'expliquer le motif qui vous amène.

L'ALDERMAN. Vous êtes accusé d'avoir fabriqué de fausses bank-notes. D'après les indications qui nous ont été données, il devrait s'en trouver ici une grande quantité. Notre devoir est de faire des recherches.

HAVERELL. Et je ne m'y opposerai pas !

CLARISSE. Oh ! cherchez, Messieurs, cherchez... mon père ne craint rien. Tenez, dans cette chambre... oh ! mon Dieu, vous pouvez chercher partout.

Elle ouvre elle-même la chambre ; Pendant que l'on cherche, on entend des pas précipités dans la coulisse, et Richard entre en courant.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, SIR RICHARD.

RIC. Ah ! Mylord !... et vous, Clarisse !

CLARISSE. Richard !

RICHARD. Que viens-je d'apprendre !.. c'est vous, Mylord, vous qu'on dénonce comme faussaire ?

CLAR. Calomnie, Richard, calomnie...

HAVERELL. Et qui ose m'accuser ?

RICHARD. Harvey, votre fermier... celui qu'hier vous défendiez avec chaleur.

HAVERELL. Harvey.

RICHARD. C'est à moi que ce matin il a fait sa déposition, sans vous nommer... c'est moi qui l'ai transmise à la justice. Mais vous êtes innocent, c'est une calomnie affreuse et dont vous serez vengé. Maintenant que je vous ai vu je suis tranquille, ce calme n'est pas celui d'un coupable.

HAVERELL. Affreuse situation !

L'ALDERMANN. Rien... absolument rien. (*A l'officier qui ressort du cabinet.*) Et vous, monsieur l'officier, avez-vous découvert quelque chose ?

L'OFFICIER. Rien.

L'ALDERMAN, *apercevant le portefeuille d'Haverell.* Quel est ce portefeuille !

HAVERELL. Le mien, ouvrez-le.

L'Alderman l'ouvre et en tire des billets.

CLARISSE, *à son père.* Dieu ! des billets.

HAVERELL. Silence.

L'ALDERMAN. Ils sont bons.

CLARISSE. Vous le voyez, monsieur, mon père est innocent.

SCENE XIII.

LES MÊMES, HARVEY, *soutenu par deux soldats ; il a la tête fracassée.*

HARVEY. Innocent ! oh ! tu te trompes, jeune fille ! Cherchez encore.

L'ALDERMAN. Vos indications étaient fausses, nous n'avons rien trouvé.

HARVEY. Je l'ai vu... de mes propres yeux... jeter dans ce poêle des masses de bank-notes.

L'ALDERMAN. En effet, ce poêle est encore brûlant. (*Il l'ouvre.*) Rien que des cendres et quelques morceaux de fer noirci.

HARVEY, *aux soldats.* Brisez ces tuyaux, la flamme aura sans doute épargné quelques débris.

Les soldats brisent les tuyaux et les frappent à terre.

HARVEY. Rien... que de la fumée et de la poussière.

CLARISSE, *à part.* Il est sauvé. (*A l'alderman.*) Eh bien, Messieurs, êtes-vous satisfaits ?.. Et toi, Harvey, toi qui fus recueilli dans cette maison, toi que mon père combla de ses bienfaits, sans doute pour de l'or, tu as calomnié, vendu ton bienfaiteur ?

HARVEY. O rage !

HAVERELL. Dis-moi, Harvey, chercheras-tu encore à t'introduire par escalade chez les gens ? Le plancher de ce balcon est un peu plus glissant que le pavé de Londres ; Harvey, qu'en penses-tu ?.. Mais tu meurs, et ces mots vont te poursuivre jusqu'à ton dernier soupir : Honte au calomniateur !

LES PAYSANS. Honte au calomniateur !

HARVEY, *avec rage.* Tu triomphes, lord Haverell, et moi, moi, je meurs ta victime.

LES PAYSANS. Honte au calomniateur !

HAVERELL. Laissez, mes amis, laissez-le mourir en paix.

HARVEY. Tu ajoutes encore l'insulte et le mépris. Ah ! lord Haverell ! (*Il saisit un morceau de tuyau de poêle et va le lancer à Haverell, il tombe du tuyau deux ou trois lambeaux de bank-note.*) Mais, attendez... ne voyez-vous pas, là, ces lambeaux ?...

Il se précipite dessus ; lord Haverell a fait un mouvement pour s'en emparer ; les gardes l'ont retenu.

CLARISSE. Grand Dieu !

HAVERELL. Oh ! malheur !

HARVEY, *triomphant et montrant ces lambeaux.* Quand je vous disais...

HAVERELL. Clarisse, je suis perdu !

CLARISSE, *tombant sur une chaise.* Mon père !

HARVEY, *à Haverell.* Eh bien, lord Haverell, ces mots : Honte au calomniateur ! me poursuivront-ils encore ? (*Aux paysans.*) Et vous, ne direz-vous pas maintenant : Mort, mort au faussaire !

LES PAYSANS. Oui... mort au faussaire !

HARVEY, *se traînant jusqu'à Haverell.* Haverell, je te l'avais bien dit, nos destinées étaient inséparables... la mort à tous deux ; mais à toi l'échafaud.

Il tombe et meurt ; Clarisse se jette dans les bras de son père. Consternation générale. Tableau.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue St.-Louis, 46.

MAGASIN THÉATRAL, COLLECTION A 3 S. LA FEUILLE.
CHEZ MARCHANT, EDITEUR, BOULEVART ST-MARTIN, N° 12.

LE MAGASIN PITTORESQUE,

REVUE EN QUINZE LIVRAISONS;

Par MM. Dupeuty, F. de Courcy et Maurice Alhoy.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS,
LE 31 DECEMBRE 1833.

PERSONNAGES	ACTEURS.
BASANE, vieux libraire.	M. Prosper.
JOUFFLUL, son garçon de boutique.	M. Hyacinthe.
LE GRATIS, journal.	M. Lhérie.
PERLIMPINPIN, perruquier dramatique.	
LA MÈRE GIGOGNE.	
LE MARIN DE LA GARDE.	
ROUKOULINOFF.	M. Odry.
PICPUS.	
BARAGONINO.	M. Dubourjal.
LA CONCURRENCE.	Mlle Jenny-Colon
CLÉOPATRE couturière.	
PHRASIE, modiste.	
PAMÉLA, fleuriste.	
UN COLEUR.	M. Vésian.
Théatres.	
Romans.	
Personnages accessoires.	

La scène est à Paris

LE

MAGASIN PITTORESQUE.

Le Théâtre représente une boutique de vieille librairie; sur les rayons sont plusieurs collections d'in-quartos et d'in-folios.

SCENE Ire.

BASANE, JOUFFLU.

Au lever du rideau, Joufflu entre par le fond, portant une pile de livres grands et petits; Basane assis devant une table, feuillète un registre couvert en parchemin. Il a des lunettes vertes.

BASANE. Eh bien! Joufflu, tu rentres déjà les livres de l'étalage, mon garçon?

JOUFFLU. Dam! v'la bentôt l'heure de les coucher ces pauvr's livres.

Il les range.

BASANE, *la plume à la main.* Voyons, qu'est-ce qu'il faut que je porte à la vente?

JOUFFLU. Rien du tout, comme à l'ordinaire...

BASANE. C'est extraordinaire... Comment, tu n'as pas même vendu un petit *Dictionnaire de Moréri;* une *Maison rustique*, un *digeste*, un *Parfait notaire.*

JOUFFLU, *laissant tomber des livres.* Ah!.. si!.. si!..

BASANE. Si quoi?..

JOUFFLU. J'ai vendu mon petit couteau pour déjeûner.

BASANE. Ça n'est pas de mon fonds... mais aussi, tu ne sais pas t'y prendre... tu vends mal...

JOUFFLU. Je ne vends pas mal, puisque je ne vends pas du tout... Ils n'en veulent pas de vos livres, ils disent que c'est des bouquins...

BASANE. Des bouquins!..

JOUFFLU. Ils lisent pendant une heure... tant qu'ça les amuse... et puis après, ils disent. Tiens, n'y a pas d'images...

BASANE. Ne faut-il pas leur mettre des vignettes dans la *Grammaire de Lhomond* et des culs de lampe dans *les Racines grecques*...les ânes!..

JOUFFLU, *montrant un livre.* Il n'y a que c't'in-douze-là, qui aille un peu, tout broché qu'il est.

BASANE. *Le Cordon bleu*... Fi, Joufflu... fi... je rougis de l'avoir dans mes cases... C'est un mauvais livre...

Air: Vaudeville de Gusman.

Mes vieux auteurs, voilà ce qui m'enflamme,
Tous ces trésors, maintenant sans débit
C'est la nourriture de l'âme,
La nourriture de l'esprit!

JOUFFLU.

Je n' prétends pas ici vous chercher noise,
Mais y n' faut pas vous y tromper,
Sans la *Cuisinière bourgeoise*
Hier encore on s' couchait sans souper.

BASANE. C'est égal...je ne renoncerai pas à mes principes... J'y mangerai plutôt mon fonds...

JOUFFLU. Si les rats vous laissent quelques chose...

BASANE. La pauvre vieille librairie est morte... Les mauvais auteurs l'ont tuée.

JOUFFLU. Avec ça, il y a tant de concurrence, aujourd'hui...

BASANE. Tu as raison, Joufflu, c'est la concurrence qui me perd.

SCÈNE II.

Les Mêmes, LA CONCURRENCE... *Elle est vêtue d'un costume moitié or, moitié argent... Elle porte les attributs de Mercure.*

LA CONCURRENCE. Au contraire, je viens te sauver...

BASANE. Comment, ma jolie dame, c'est vous qui êtes la Concurrence...

LA CONCURRENCE. En personne.

Air *de Caroline.*

C'est la concurrence
Qui stimule en France
Le progrès,
La concurrence
Double les succès.

Oui, tout, grâce à moi,
Est en émoi,
A bon marché
Tout a marché;
On faisait bien
Ce n'était rien
On veut mieux faire,
Partout le talent
Dit: en avant
Français, à toi le premier rang.
Déjà de nous
On est jaloux
En Angleterre.
C'est la concurrence, etc.

C'est par son secours
Que tous les jours
Nous admirons
Et nous lisons
Nouveaux tableaux,
Nouveaux journaux
Et nouveaux drames!
Qui fait à Paris
Que les maris
De temps en temps
Sont moins méchans
Et même sont de vrais amans
Avec leurs femmes...
C'est la concurrence
Qui stimule en France
Le progrès,
La concurrence
Double les succès.

BASANE. Charlatanisme que tout cela... je ne donne pas là-dedans... retournez rue Vivienne, place de la Bourse, et ne profanez pas le quai de la Volaille et des gens de plume.

LA CONCURRENCE. Tu es un entêté; mais je veux te servir malgré toi.

JOUFFLU, *à part.* Vieille tortue, va!..

BASANE. Mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse?..

LA CONCURRENCE. Du nouveau...

BASANE. Avec quoi?

LA CONCURRENCE. Avec du vieux... est-ce que tu t'imagines qu'on invente quelque chose aujourd'hui... on compose, on écrit, on imprime, on dessine, on burrine... tout ce qui a été composé, écrit, imprimé, dessiné, burriné... seulement pour changer... on fait un peu plus mal, et ça fait très-bien... c'est moderne, c'est piquant... c'est à la mode, et surtout, c'est pittoresque...

BASANE. Qu'est-ce que c'est que ça... le pittoresque.

LA CONCURRENCE. C'est une société en commandite, entre le classique, le romantique, le fantastique et le dramatique... par exemple l'architecture, où tous les styles sont mêlés, tous les âges confondus... pittoresque... les feuilletons des théâtres, où l'on parle de tout, excepté de la pièce et des acteurs... pittoresques; ces tableaux dans lesquels les rivières sont indigo, les nuages olive, et les femmes pistache... pittoresques... archi-pittoresques...

BASANE. Je comprends... c'est un mot élastique.

LA CONCURRENCE. Comme les nouveaux corsets en caoutchou qui vont à toutes les tailles.

BASANE. Mais je n'en ai pas, moi... de pittoresque... je ne vois guère ici que la tête de Joufflu...

JOUFFLU. Et votre nez donc?..

LA CONCURRENCE. Ne vois-je pas là vingt exemplaires de l'Encyclopédie... c'est la mine qu'il faut exploiter... c'est la source qu'il faut tarir... prends des ciseaux... coupe, taille, rogne .. tout cela, remis à neuf et accompagné de portraits de grands hommes et de grosses bêtes, de beautés contemporaines et de monumens gothiques, formera le recueil le plus bizarre, le plus varié de notre époque à deux sous... enfin, le véritable *Magasin pittoresque!..*

Air: *J'en ouvrais, j'en ouvrais.*

A deux sous!.. *bis.*
Jamais on n' pourra vendre au-dessous!
A deux sous! *bis.*
Venez, nous en avons pour tous.

O Paris! ville unique
Où l'on offre aux passans
Le papier mécanique
Et même le *Bon Sens!*

A deux sous! *bis.*
Jamais, etc.

Grâce à cette débacle,
Bientôt nous verrons tous,

Pour aller au spectacle,
Les billets de vingt sous,
A deux sous ! *bis.*

Jamais, etc.

Le rabais va s'étendre
Et certains députés
Finiront par se vendre
Comm' ies petits pâtés!
A deux sous ! *bis.*
Jamais on n' pourra vendre au-dessous!
A deux sous ! *bis.*
Venez, nous en avons pour tous.

BASANE. Mamzelle la concurrence, vous me montez décidément la tête...

JOUFFLU. Elle est bien faite pour cela.

BASANE. Vous changez le cours de mes idées...

LA CONCURRENCE. Je vais changer bien autre chose...

Elle agite en l'air son caducée : le théâtre change, et représente un magasin ouvert sur le fond. Les murs sont placardés d'images grotesques, dans le genre de celles que contiennent les publications à deux sous... la houpelande de Basane est tombée, et il se trouve vêtu d'un costume couvert du haut en bas des dessins du *Magasin pittoresque*. Musique à l'orchestre.

JOUFFLU. Dieu, comme vous êtes bien mis...

BASANE. Concurrence, vous êtes pour moi la fontaine de Jouvence.

LA CONCURRENCE. J'étais bien aise de faire cela pour toi...

BASANE. Que de remercîmens.

LA CONCURRENCE. Et je vais en faire autant ponr une trentaine de tes confrères... Adieu!.. je cours leur donner l'idée de la *Lanterne magique*, de la *Mosaïque*, du *Musée des Familles*, du *Magasin universel*, du *Magasin théâtral*, de la *France pittoresque*, du *Voyage pittoresque de l'Histoire naturelle pittoresque*, et de l'*Encyclopédie pittoresque*, sans préjudice des autres pittoresques qui pourront venir.

JOUFFLU. Dites donc : et moi qui ne suis pas changé?

LA CONCURRENCE. Au revoir... te voilà relevé... tu n'as plus qu'à marcher... Je reprends mon vol, et je vais t'envoyer tous les originaux modernes qui peuvent figurer dans ta collection.

ENSEMBLE.

A deux sous; *bis.*
Jamais on n' pourra vendre au-dessous.
A deux sous; *bis.*
Venez, nous en avons pour tous.

Elle sort.

SCÈNE III.

BASANE, JOUFFLU, *puis* LE GRATIS.

JOUFFLU, *regardant de tous côtés.* Regardez donc les belles images... des palais, des arcades... des colonnades... des cascades!

BASANE, *de même.* C'est presque d'aussi bon goût que les embellissemens qu'on a fait subir au château des Tuileries.

JOUFFLU, *entrant; il est habillé en conducteur d'omnibus, et sur son chapeau ciré on lit: Gratis, en grosses lettres.* Je suis encore meilleur marché...

Air : *J'observe.*

J'annonce, *ter.*
J'admets la d'mande et la réponse :
J'annonce, *ter.*
En tout pays,
Comme à Paris,
On reçoit mon journal gratis.
Bien différent de mes confrères,
Au public je me suis donné :
Et j' tire à trent' mille exemplaires
Sans avoir un seul abonné.
J'annonce, etc.

BASANE. Le journal gratis... qu'est-ce que c'est que ça?..

GRATIS. La trompette du commerce, l'ordre du jour de l'industrie, la renommée à quatre roues!.. Il ne connaît pas le journal gratis! mais tu n'as donc, malheureux, jamais été en omnibus, ni en dames-blanches, ni en trycicles, ni en écossaises, ni en obligeantes, ni en orléanaises, ni en batignolaises, ni en versaillaises?.. Tu n'as donc jamais été ni à Passy, ni à Issy, ni à Neuilly, ni à Jouy, ni à Bondy, ni à Lagny, ni à St-Denis, ni à Montmorency?

JOUFFLU. Avez-vous fini?

GRATIS. Chaque voiture publique est un cabinet de lecture où le conducteur distribue notre feuille à tous les voyageurs sans aucune rétribution.

BASANE. Ça doit trouver des partisans parmi les personnages économes; mais je ne vois pas trop où sont vos bénéfices...

GRATIS. Tous ceux qui font des annonces se trouvent naturellement les actionnaires de l'entreprise.

BASANE. Ah! farceur de Gratis... vous faites payer aussi les annonces.

GRATIS. Tout comme le grands journaux qui donnent l'immortalité à tant la ligne,

BASANE. Et les *Petites-Affiches*?

GRATIS. Enterrées... enfoncées pas le journal *gratis!* Voyez plutôt mon dernier numéro.

Il en offre un exemplaire à Basane et à Joufflu.

BASANE, *lisant.* « Chantier couvert... » bois au poids, tout scié, tout fendu, » tout rendu... »

JOUFFLU. On finira par le vendre tout brûlé...

BASANE, *lisant.* « Champs-Elysées d'hi- » ver, rue St-Honoré, n° 359, au second, » au-dessus de l'entresol, la porte au fond » du corridor... »

JOUFFLU. Comment! les Champs-Elysées dans une maison?

GRATIS. On les rentre pour l'hiver, comme les orangers.

BASANE, *lisant.* « Sylvestrines... autre- » ment dit chapeaux de bois... »

GRATIS. On les repasse avec un rabot.

BASANE. « Croûtes de Marseille, pâtisserie provençale *. »

JOUFFLU. C'est ça qui doit être du nanan!..

GRATIS.

Air : *Je loge au quatrième étage.*

A Paris, des Bouches-du-Rhône
Nous tombe un pâtissier phénix;
Et déjà Marseille détrône
Les petits pâtés de Félix.
Les croût's mérit'nt la préférence,
Pas un gourmand ne dira non.
Seul'ment je crains la concurrence
A l'ouverture du salon.

JOUFFLU. Et des découvertes nouvelles, en v'là-t-y...

GRATIS, *lisant.* On ne peut pas suffire aux brevets d'invention... *Fauteuils à vapeur,* autrement dits, *fauteuils de Gille...* au moyen desquels on saute en l'air comme une autoclave : on est là, bien tranquillement dans son fauteuil... on fait la sieste, on s'endort. Pff! pff! pff! collé au plafond!

BASANE. Ça vous réveille en sursaut...

JOUFFLU. Ça doit être gênant...

GRATIS, *continuant.* *Silographines*, tableaux sur toiles cirées qui valent bien ceux qu'on fait sur toiles vernies. *Bambou fébrifuge;* quand on attrappe la fièvre en chemin, on avale sa canne... *Appareils contre la surdité.* On se trouve entouré de dix-huit aunes de tuyaux de cuivre très-légers, très-commodes.

JOUFFLU. Oui, j'en ai vu un... on a l'air d'être dans un cor de chasse.

GRATIS. Et les ventes!.. il n'en manque pas, j'espère.

BASANE, *lisant.* « La Table des maréchaux » donnée par Napoléon à la ville de Paris, » est exposée à être vendue tous les jours, » hôtel Boufflers, boulevart des Italiens. »

GRATIS. Ne pas garder un cadeau de l'Empereur.

Air :

De l'Itali', d' la Prusse et d' l'Allemagne,
Eh quoi, l'on met à l'encan les vainqueurs!
Des douze preux de Charlemagne
Ah! conservons les dignes successeurs,
Gardons chez nous les dignes successeurs.
Pour leur rançon cotisons-nous d'avance,
Contre un affront sachons les protéger,
Qu'il n' soit pas dit qu' des maréchaux de France
Se sont vendus à l'étranger.

(*On entend la trompette d'un omnibus.*) Adieu, j'entends un omnibus, et je vais me distribuer.

Il sort en chantant.

ENSEMBLE.

J'annonce, etc.

BASANNE *et* JOUFFLU.

L'annonce *ter.*
Admet la d'mande et la réponse,
L'annonce *ter.*
En tous pays,
Comme à Paris,
Ne se donne jamais gratis.

SCENE IV.

BASANE, JOUFFLU.

JOUFFLU, *au fond.* Que de monde, que de monde devant notre porte!.. Jusqu'aux sergens de ville qui regardent nos images!

BASANE, *inquiet.* Des sergens de ville!

JOUFFLU. Est-ce que ça serait, par hasard, u e visite domiciliaire?..

BASANE. Pourvu que ce ne soit pas celle du Gymnase... (*Le prenant à part.*) Dis donc Joufflu, on vient peut-être saisir un ouvrage politique.. va cacher toute l'édition de la *Cuisinière bourgeoise...* va, mon garçon.

JOUFFLU. Oui, notre maître...

BASANE. Toute l'édition! entends-tu? je n'ai pas envie de passer pour un bousingot.

Les *Pâtisseries Provençales* de monsieur MOULLET, rue de Richelieu, n° 92, ont une renommée qui n pouvait échapper à une mention honorable.

Les *Croûtes de Marseille,* si connues dans le Midi de la France, se naturalisent à Paris, où elles obtiennent la vogue.

Joufflu va pour sortir; on entend au dehors des cris aigus et perçans.

JOUFFLU. Ah! mon Dieu! qu'est-ce qui crie comme ça?.. on dirait de la mère Gigogne qui accouche.

BASANE. C'est peut-être mademoiselle Angèle de la Porte St.-Martin qui s'amuse à faire l'enfant.

JOUFFLU. Ça va faire une nouvelle pratique pour madame Lebreton...

BASANE. Et ses ingénieux biberons. Non, non, c'est la librairie moderne qui met au monde quelques nouveaux romans.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA MÈRE GIGOGNE, *puis divers* ROMANS *et un* COLLEUR D'AFFICHES.

LA MÈRE GIGOGNE, *entrant de côté.*

Elle a un écriteau devant elle sur lequel est écrit : *Librairie moderne.*

Air : *Gai, gai, marions-nous.*

Gai, gai, vite accouchons
D'un ouvrage,
A tant la page...
Gai, gai! vite accouchons
De livres mauvais ou bons!

De mes volum's superflus
Chaque jour grossit la foule;
Bref, je suis comme la poule,
J' ponds un œuf, tous les matins...
Gai, gai, vite etc.

(*Elle pousse des cris aigus.*) Hi! hi! hi!

JOUFFLU. Qu'est-ce qu'elle a donc à pousser comme ça des cris d'aigle?

LA MÈRE GIGOGNE. J'édite, j'édite, j'édite... hi! hi! hi!..

Un des côtés de sa robe s'entrouvre : il en sort un enfant de Paris, coiffé d'un bonnet phrygien bleu; il va donner des coups de pied dans les jambes de Joufflu.

JOUFFLU. Veux-tu finir, méchant gamin, avec ton bonnet de police!

BASANE. C'est *Paris révolutionnaire.*

JOUFFLU. Il m'a fait une drôle de révolution...

LA MÈRE GIGOGNE. Hi! hi! hi!

L'autre côté de sa robe s'entrouve et il en sort Thadéus le ressuscité, en fantôme, avec une corde au col en forme de cravate à rosette.

BASANE. Aimes-tu mieux *Thadéus le ressuscité?*

JOUFFLU. Il a un faux air de l'Opéra-Comique, ce revenant-là...

LA MÈRE GIGOGNE. Hi! hi! hi!

Sa robe s'entrouvre de chaque côté, et il en sort successivement : *Lélia*, costume moitié homme, moitié femme; *le Brasseur roi*, avec une couronne de houblon; et *les sept péchés capitaux*, une canne à pêche à la main.

BASANE. Ah! monsieur ou mademoiselle Lélia... roman très-moral.... « L'auteur en défendra la lecture à sa fille... »

JOUFFLU. Et ce gros sire avec sa couronne d'houblon?

BASANE. C'est le Roi brasseur...

JOUFFLU. Il paraît que ce n'est pas de la petite bière...

Il montre le pêcheur.

LE PÉCHEUR. Moi, je m'accuse d'être les sept péchés capitaux.

JOUFFLU. Bah! bah! péchés cachés sont à moitié pardonnés...

LA MÈRE GIGOGNE, *poussant de nouveaux cris.* J'édite, j'édite, j'édite encore... hi! hi! hi!

BASANE. Non, non, assez, nous n'en voulons plus.

La robe s'entrouvre encore, et *le Marin de la Garde* en sort l'arme au bras.

JOUFFLU. Ah! celui-là est plus gentil que les autres...

BASANE, *au marin.* Monsieur est, sans doute, de la garde nationale?

LE MARIN, *gaîment.* Au contraire, de la garde impériale...

BASANE. *La Garde Impériale*... dans les temps ça faisait un fameux volume! c'est dommage que l'édition commence à s'épuiser...

LE MARIN. Vous voyez devant vous un de ses derniers exemplaires...

Air *de la prison d'Edimbourg.*

Marin de la garde,
Voilà mon refrain :
France, Dieu te garde...
Et vogue le marin!

Dans une tempête,
Je naquis sur l'eau;
C'est une corvette
Qui fut mon berceau,
Plus tard, avec rage,
Contre les Anglais,
Leste à l'abordage,
Moi, je répétais :
Marin de la garde, etc.
Tralala, tralala.

Un jour, par la guerre
Jeté dans le nord,
Matelot sur terre,
Je disais encor;
Bravant la misère
Et l'affreux climat :

Du pain à ma mère !
Ma vie à l'état !..
Un jour, par la guerre,
Jeté dans le nord,
Matelot sur terre,
Je disais encor :

Marin de la garde,
Voilà mon refrain :
France, Dieu te garde...
Et vogue le marin !
Tralala, tralala.

Vers la fin du deuxième couplet, un colleur est entré dans le magasin, il porte une échelle et colle partout des affiches où on lit : PAR AN 4 FR., *Journal des Connaissances utiles, rue des Moulins, N° 18.*

JOUFFLU. Eh bien! eh bien! dites donc, vous, l'autre... est-ce que vous prenez le magasin pour une place publique?..

BASANE. Il est défendu de rien déposer contre les murs.

LE COLLEUR. J'ai le droit d'afficher partout!

LE MARIN. C'est le journal des connaissances inutiles.

TOUS. A la porte.

LE COLLEUR. Je veux coler... et je colerai!..

CHOEUR.

Air : *C'est la rage.*

Quelle cole, *bis.*
Il veut nous r'mettre à l'École,
Quelle cole, *bis.*
C'est l'journal
Du carnaval.

Pendant ce chœur on a fait descendre le coleur de son échelle; il poursuit Basane sur le dos duquel il cole une de ses affiches, il en pose une également sur le gilet de Joufflu. Tumulte général... Ils sortent tous, excepté Basanne et Joufflu.

SCÈNE VI.

BASANE, JOUFFLU.

JOUFFLU, *se moquant de Basane.* Ah! monsieur Basane, comme il vous a arrangé!

BASANE, *de même.* Et toi, donc?

JOUFFLU. Est-ce que j'ai quelque chose?

BASANE. Tu es abîmé de connaissances utiles.

JOUFFLU. Et vous, vous en avez plein le dos.

BASANE. Heureusement par derrière, ça ne se voit pas...

Il tourne le dos au public. On entend en dehors les cris : *Houra! houra!*

BASANE, *effrayé.* As-tu entendu, Joufflu?

SCENE VII.

LES MÊMES, ROUKOULINOFF.

ROUKOULINOFF, *entrant.* Houra! houra! houra!

JOUFFLU, *reculant.* Ah! mon Dieu! c'est un cosaque!

ROUKOULINOFF. Un délicieux cosaque!.. voyez plutôt mon profil grec!.. et les anneaux de ma blonde chevelure.. Eh! bien, mon ramage est encore plus gentil que mon plumage.

Il prend du tabac dans une tabatière d'écorce de bouleau.

BASANE. Seriez-vous par hasard, marchand de ces ignobles tabatières à un sou importées de votre pays.

ROUKOULINOFF. Je suis artiste... chanteur italien, foi de moscovite...

JOUFFLU. Vous?..

ROUKOULINOFF. Roukoulinoff!.. premier sansonnet de l'Opéra buffa! et la preuve que je suis chanteur italien, c'est que je vais vous chanter un air Russe (*A la cantonnade.*) Par ici, par ici, mes musiciens, mes bons musiciens... (*Trois musiciens Russes entrent avec des instrumens d'une longueur différente.*) Vous qui m'avez suivi... accompagnez-moi.

Air *cosaque.*

Barinia, soudarinia,
Pajalaïti, routchkou...
Barinia, soudarinia,
Pajalaïti, routchkou...
Protch, protch attaïdi
Kakoï, bis pakoïnoï,
Protch, protch attaïdi,
Kakoi, bis pakoïnoï... ih!!!

(*Parlé.*) Traduction en bon français...

Il chante.

Ma p'tite dame, ma chèr' princesse,
Donne-moi ta menotte...

(*Parlé.*) Réponse de la princesse.

Fin de l'air.

Loin! loin! va-t-en d'ici,
Tu m'embêtes, tu m'embêtes,
Loin! loin! va-t-en d'ici,
Tu m'embêtes, tu m'ennuies!.. ih!!!

Parce que, voyez-vous, protch, protch, ça veut dire : loin, loin... Je voulais d'abord me lancer dans la musique française, mais votre langue m'embarrassait,

j'aurais lâché quelque liaison dangereuse, et on m'aurait dit que je faisais des cuirs de Russie.

BASANE. Des concerts russes... des chanteurs russes... des tabatières russes... mais c'est donc une invasion.

ROUKOULINOFF. Nous voulons mettre Aubert et Boïeldieu à la tartare.

BASANE. J'aurais cru que le théâtre Italien devait avoir une troupe italienne?

ROUKOULINOFF. Qui est-ce qui vous dit le contraire, il faut bien que nous soyons Italiens, sans ça nous n'aurions jamais eu notre privilége... Tenez, voilà comme ça s'est passé, une supposition, une fiction que vous êtes le gouvernement... vous!..

JOUFFLU. Il est bien assez pittoresque pour ça.

ROUKOULINOFF. J'arrive dans le cabinet du gouvernement; moi, artiste étranger; et je lui dis... voyons, devinez un peu ce que je lui dis...

BASANE. Mais, vous dites... Monsieur le ministre?

ROUKOULINOFF. Je dis : Votre Excellence... ça ne se dit plus, mais ça se tolère. Alors le ministre me dit : pas d'Excellence, c'est mauvais Excellence, appelle moi tout bonnement monseigneur... alors, je pars de là, moi... je pars du pied gauche, et j'explique mes raisons au gouvernement sur ce pied-là... Le gouvernement me répond : Artiste étranger, quelle que soit ta patrie, quelle est ta troupe? tous Italiens, ou pas d'argent... sur-tout pas de Français...

JOUFFLU. C'est juste!

ROUKOULINOFF. Voilà, gouvernement, voilà ma troupe : mademoiselle *Récitatigo*, Andalouse; moi, *Roukoulinoff*, Tartare mant-chou; mademoiselle *Rouladniger*, Norvégienne; madame *Tragiquenchritz*, Bohémienne; vous voyez bien que vous ne pouvez pas nous refuser vos petits trois cent mille francs. C'est légal, mes enfans, à vous la subvention.

JOUFFLU, *recevant les deux sous*. Ça commence bien... mais attendez donc, il me semble que j'ai déjà vu cette tête là quelque part.

ROUKOULINOFF. Aux Bouffes.

JOUFFLU. Non... chez un papetier qui vend du plâtre... dans le passage du Panorama...

ROUKOULINOFF. Ce jeune France aura vu mon buste chez *Susse*, entre *madame Gibou* et *madame Pochet*.

JOUFFLU. Oui, à côté d'un bâton de cire à cacheter...

BASANE. Si on se permettait de mouler mon né...

ROUKOULINOFF. Bah!.. personne ne se fâche... tout le monde est à la queue pour devenir une caricature... une horrible caricature...

JOUFFLU, *allant au fond et revenant*. Monsieur Basane!.. monsieur Basane!.. voilà encore des souscripteurs!.. c'est un détachement des théâtres de Paris.

ROUKOULINOFF. Des artistes français... je me sauve...

BASANE. Vous avez raison, les Français n'aiment pas les Cosaques.

ROUKOULINOFF, *aux musiciens russes*. Je m'en vas, accompagnez-moi encore... vous avez chacun une note... si vous êtes bien sages, on vous en donnera deux.

Il reprend.

Barinia, Soudarinia, etc.

Les musiciens le suivent en jouant de leurs instrumens.

SCÈNE VIII.

BASANE, JOUFFLU, L'OPÉRA-COMIQUE, *en vieux faucheur*; Mlle SOMNILOQUE, *sous le costume de la Somnambule, un bougeoir à la main*; LE THÉATRE NAUTIQUE, *sous la forme d'un fleuve coiffé d'une borne-fontaine*; UNE ACROBATE, *avec les attributs du drame*; LE PÈRE BERTRAND, *marchand de marrons*; *puis* LA DANSEUSE DE VENISE.

CHOEUR.

Air : *Vaudeville de l'école de Brienne.*

Chaqu' théâtre désire
Augmenter vos lecteurs...
Vous pouvez nous inscrire
Parmi vos souscripteurs.

Basane va se placer à sa table et les divers théâtres se présentent tour-à-tour devant lui pour se faire inscrire.

BASANE. Ah! une acrobate de chez madame Saqui.

JOUFFLU.

Sur la corde on se blase,
Ils jou'nt, changeant d' métier
Aussi bien qu'au Gymnase
Le dram' sans balancier.
Bonsoir, bell' Funambule,
(*A mademoiselle Somniloque.*)
Bonjour, Pièce en faveur.

BASANE, *la regardant.*

C'est comm' la Somnambule.

JOUFFLU.

C'est encor' du bonheur.

ENSEMBLE.

CHOEUR.

Chaqu' théâtre désire, etc.

JOUFFLU et BASANE.

Chaqu' théâtre désire
Augmenter nos lecteurs,
Nous allons les inscrire
Parmi nos souscripteurs.

JOUFFLU. Tiens, v'là l' père Bertrand, le marchand d' marrons du Théâtre-Français,

BASANE.

Au lieu d' pièce une satyre,
Ah! ce n'est pas assez...
Du feu, Raton ne tire
Que des marrons glacés.
(*Voyant la flotte qui s'approche.*)
Le théâtre nautique,
Ancien théât' Feydeau;
V'là donc l'art dramatique
Qui va tomber dans l'eau.

(*Parlé*) Je vous retiens une baignoire... et prenez garde de vous noyer.

TOUS.

Chaqu' théâtre désire, etc.

BASANE, *montrant la danseuse de Venise qui entre en dansant.*

D' la danseus' de Venise,
J'aime assez les couplets;
Mais s'il faut que je l' dise,
C'est un succès d' mollets.

JOUFFLU.

V'là l'Opéra-Comique
Qui vu qu' ça n'est pas cher
Apporte à notr' boutique
Sa recette d'hier...

C'est toujours deux sous de plus.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Chaque théâtre désire
Augmenter vos/nos lecteurs!

BASANE. Ne vous gênez pas, mademoiselle la danseuse de Venise, faites comme chez vous... dansez-nous une de vos jolies scènes.

La danseuse de Venise exécute un pas.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PERLIMPINPIN, *avec une boite de poudre et une houppe à la main.*

PERLIMPINPIN, *entrant.* Ah! je vous tiens, mesdames les pièces... (*secouant sa houppe.*) Houppe! houppe! houppe!

TOUS. C'est le perruquier dramatique.

PERLIMPINPIN. Oui, je suis Perlimpinpin... houppe!.. houppe!.. houppe!.. je ne connais que ça... J'ai le monopole des pouffes, des chignons, des catacouas et des perruques dans tous les théâtres, même à l'Odéon qui fait de l'argent depuis qu'il est fermé.. houppe!.. houppe!.. houppe!..

Air du Chanteur éternel.

Un œil de poudre! *bis.*
A cette mode il faut bien se résoudre,
Un œil de poudre. *bis.*
Nous revenons
Aux ailes de pigeons!

Le rococo
Avec *Mannn Lescaut*,
Revint à l'*Opéra*,
Qu'alors on répondra,
Soudain quel *vert go*;
On s'en donne à gogo
Depuis *madame Angot*
Jusqu'à la *Camargo*.
J'en ai donné
Sur le né
Au pierrot
Débureau;
J'en ai mis sur le front
De *madame d'Egmont*;
J'ai poudré *Dubarry*,
Le petit *Lazary*,
Et même ce bon *monsieur Marty*!..

Un œil de poudre, etc. *bis.*

Sophie Arnould
Me doit tout,
Sans moi, pas
De *Faublas*...
Pas de *Père et Parrain*
Sans la poudre au jasmin;
Que d' succès en tous lieux
Tirés par les cheveux!
Et qui jettent de la poudre aux yeux!..
Grands et petits
Théâtres de Paris,
Ambigu, Séraphin,
Ou porte *Saint-Martin*,
Sans moi, pas de recette.
Il faut choisir enfin

La poudre d'Escampette,
Ou de Perlimpinpin !..

Un œil de poudre ! *bis.*
A cette mode il faut bien se résoudre,
Un œil de poudre ; *bis.*
Nous revenons
Aux ailes de pigeons !

Houppe !.. houppe ! je ne connais que ça !.. (*Allant vers l'Opéra-Comique.*) Ah ! ce pauvre Opéra-Comique, comme il est défrisé... un œil de poudre...

On entend plusieurs coups de canon.

BASANE. Une salve d'artillerie !..

Un chapeau à trois cornes suspendu à un fil, descend des frises. Il est surmonté d'un aigle qui tient dans son bec une branche de laurier.

TOUS. Qu'est-ce que c'est que ça ?

PERLIMPINPIN. C'est le théâtre du Cirque-Olympique sous la forme du chapeau de l'*Homme du Siècle*... (*Tout le monde se découvre.*) Houppe ! houppe ! un œil de poudre...

Il va pour le poudrer.

JOUFFLU, *l'arrêtant.* Minute !.. celui-là ne se sert que de poudre à canon...

BASANE. Ah ! ça, dites donc, ce chapeau là... il me semble que tous les ans on nous le retappe à neuf, chez Franconi.

PERLIMPINPIN.

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Panorama de gloire et de vaillance,
L' Cirque-Olympique est fait, nous le savons,
Pour nous montrer les grands homm's que la France
A vu surgir au siècle où nous vivons...

BASANE.

En fait d' grands homm's la recette se fonde
Sur celui-là... toujours sur celui-là...

PERLIMPINPIN.

(*Parlé.*) Dam ! que voulez-vous ?..

Fin de l'air.

La France est comm' la plus bell' fill' du monde,
Elle ne peut donner que ce qu'elle a.

Bis en chœur.

Nouveaux coups de canon : le chapeau remonte et disparaît dans les frises.

C'est égal... il me faut des pratiques... à vous, mesdames... demandez, commandez... voulez-vous être accommodées...

Il veut poudrer les différentes pièces de théâtres.

Mlle SOMNILOQUE, *se révoltant.* On veut nous réduire en poudre.

TOUS, *de même.* A bas la poudre !

PERLIMPINPIN. Eh ! malheureux, que deviendrez-vous sans ça... toi, théâtre nautique, théâtre vague... qui n'as en perspective que des pièces à la rame et des naufrages sur l'eau filtrée !.. et toi, vieux faucheur, tu as tant fauché et refauché ton *Pré aux Clercs*, que tu n'as plus de foin dans tes bottes... et toi surtout, ingrat Vaudeville qui n'as pas inventé la poudre ; mais qui as usé au moins trois cents sacs d'amidon ?.. vous ne voulez pas de la houppe !.. mauvaises têtes !.. je plains votre aveuglement et je jette des flots de poussière sur mes obscurs blasphémateurs.

Il leur lance de la poudre.

TOUS, *se sauvant.* Au secours ! au secours !

BASANE. On ne s'y voit plus dans mon magasin...

PERLIMPINPIN. Elles se sauvent ! houppe ! houppe ! houppe ! je ne connais que ça...

Il poudre Basane et Joufflu et s'esquive après les théâtres en répétant :

Un œil de poudre, etc.

SCENE X.

BASANE, JOUFFLU, *puis* PICPUS.

JOUFFLU, *les yeux fermés.* Regardez-moi donc, not' maître...

BASANE, *de même.* Comment veux-tu que je regarde ?.. je n'y vois plus.

Ils font quelques pas et s'entrechoquent.

JOUFFLU. Ah ! voilà que j'y vois d'un œil... j'aperçois un individu en habit puce.

PICPUS. Sans être trop curieux, où prenez-vous le Magasin barbaresque ?

BASANE, *se frottant les yeux.* Pittoresque, si ça vous est égal.

PICPUS. Comme vous voudrez... romanesque, arabesque, gigantesque, pédantesque, burlesque ou grotesque... j'y suis presque...

BASANE. C'est moi.

PICPUS. Citoyen Magasin... imaginez-vous que j'ai imaginé de donner de l'éducation à des petits animaux malfaisans..., de très-jolis petits animaux malfaisans !..

JOUFFLU. C'est peut-être des ours.

BASANE. Ou des boas constrictor !

PICPUS. Des petits êtres moins féroces et plus délicats... tel que vous me voyez, je suis directeur de spectacle... je me nomme Picpus, naturaliste étranger, exhibiteur extraordinaire des... (*Il lui parle bas à l'oreille. Haut.*) travailleuses... patronisées par la famille royale d'Angleterre, (*ils ôtent tous trois leurs chapeaux*) et honorées de la confiance de tous les souverains de l'Europe. (*Même jeu.*)

Il se gratte.

BASANE. Comment les souverains?

PICPUS. Les souverains les plus absolus. (*Même jeu.*)

Air : *Le luth galant.*

De ces insectes incommodes par fois
Petits et grands nous subissons les lois.
Là, de l'égalité la preuve se découvre; (ouvre
Chez le riche et le pauvre il faut bien qu'on leur
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois.

(*Se grattant.*) Restons un peu tranquille.

BASANE. Il a été fait mention de vos jeunes élèves dans un article raisonné du *Journal des Debats*... et j'ai vraiment une démangeaison...

Il se gratte.

JOUFFLU. Moi aussi...

Il s'éloigne de Picpus.

PICPUS. Voilà ma petite affiche!.. ma pauvre petite affiche...

Il déroule une énorme pancarte.

JOUFFLU. Ah! banquiste que vous êtes...

PICPUS. Moi, banquiste? vous faites tort à vos connaissancces... apprenti pittoresque...

Air *de Turenne.*

Sur leur affich' promettre des miracles,
Des directeurs maint'nant c'est le trafic...
Et c'est ainsi que dans les autr's spectacles
On ne craint pas d'attrapper le public...
Mais nous n'avons point d'artifices...
Chez nous ce n'est pas comme ailleurs...
Et là ce sont les spectateurs
Qui vienn'nt attraper les actrices...

JOUFFLU, *se grattant.* Je crains bien d'avoir fait la conquête d'une de ces demoiselles...

PICPUS, *comme faisant une annonce.* « Messieurs, Mesdames, vous êtes avertis de » ne pas confondre mon établissement » avec celui d'un individu totalement » étranger à l'histoire naturelle de monsieur de Buffon, qui n'est qu'une mauvaise et plate copie de mes sauteuses... » de mes piquantes bayadères!.. »

SCENE XI.

LES MÊMES, BARAGOUINO.

BARAGOUINO. « Messiou, Mesdames, lé » poublic il est averti dou nou pas confon» dre mon expositione aveo celle d'oune » individu nommé Picpous, qui n'est » qu'oune mauvaise et plate coupie de la » mienne et tout-à-fait indigne de la » boune compagnie. »

Il se gratte.

JOUFFLU. Encore de la concurrence.

BASANE. Ah! ça, mon magasin va devenir un grenier à...

BARAGOUINO, *à Picpus.* Te voilà, sarlatane!..

PICPUS. Te voilà, vil saltimbanque!..

BARAGOUINO. Contrefactour.

PICPUS. Plagiaire.

BARAGOUINO. Classique.

PICPUS. Romantique.

BARAGOUINO, *deroulant sa pancarte.* Vi voyez deux industrieuses qui sé battent en douel au bois de Boulogne. Les flurets ils sont boutonnés, et les témoins ils déclarent qué l'honnour il est satisfait.

PICPUS, *montrant aussi son affiche.* Vous voyez là lord Wellington, un Anglais très-connu, et pas mal mis en habit rouge, monté sur son cheval de bataille...

BARAGOUINO. Oune sallé de bal dans laquelle *doux* de ces demoiselles habillées en dames, et *doux* autres en messieurs dansent la galuppe. La mousique est de Roussini.

PICPUS. Un éléphant, armé en guerre, traîné par une seule jeune première... Je compte en dresser une à traîner le budjet...

BARAGOUINO. Vi remarquerez qué les travailleuses a de Moussu... sont d'origine canine...

PICPUS. Il est vrai que les caniches sont mes correspondants dramatiques, chargés de faire les engagemens dans ma troupe, mais je civilise mes artistes, et elles s'attachent à moi.

BARAGOUINO. Jé me pique d'être lé créatour du zenre.

PICPUS. Je n'aurais qu'à relever ma manche pour prouver que je suis un disciple d'*Épicure*... au surplus, tout ça c'est des petits cabotinages... Je vas vous expliquer... vous voulez empêcher de sauter le petit animal malfaisant... pas vrai... vous lui passez tout bonnement au cou un poids de cinq cents livres... il ne saute plus... à preuve : une personne de la société aurait-elle par hazard u...ne... chose à me prêter... (*Montrant la boîte du souffleur.*) Je vais la faire travailler sur cette boîte, comme une grande personne.

BARAGOUINO. Tou es un gâte-métier... nous nous battrons.

PICPUS. Ça va... c'est-à-dire nos actrices se battront à outrance.

BARAGOUINO. En attendant souls moi à la poulice correctionnelle.

PICPUS. Ça va... allons trouver les magistrats irréprochables. (*A part.*) Fameux, fameux, Baragouino... notre procès féra du scandale et nous gagnerons tous tous les deux des bonnes petites pièces cent sous.

BARAGONINO, *bas à Picpus.* Entendu, compère. (*Haut.*) Viens paradiste, marsand d'ourviétan...

PICPUS, *bas à Baragouino.* Bon... bon!.. traite-moi de voleur!.. dis-moi les horreurs de la vie, ça augmentera la recette.

BARAGOUINO. A l'audience!.. et emportons notre dossier sur le dos.

Ils se mettent au cou les deux affiches.

PICPUS. Viens, brigand... viens chez Thémis!

BARAGONINO. Il faut sauter le pas.

PICPUS. Finis coronat opus!..

Ils sortent tous les deux en sautant comme des puces.

SCENE XII.

BASANE, JOUFFLU.

BASANE Sais-tu, Joufflu que ça devient piquant.

Bruit confus de voix au dehors.

JOUFFLU. Qu'est-ce qui crie donc comme ça?

BASANE, *allant voir.* Un rassemblement d'ouvriers... ah! mon Dieu! les voilà qui s'avancent... on dirait qu'ils sont en jupon.

JOUFFLU. C'est peut-être des garçons boulangers...

BASANE. Eh! non... ce n'est pas des ouvriers... c'est des ouvrières.

SCENE XIII.

LES MÊMES, *puis* CLÉOPATRE, PHRASIE, PAMÉLA, *et plusieurs* OUVRIÈRES.

Cléopâtre entre suivie de plusieurs pelotons d'ouvrières; elles sont toutes coiffées d'un chapeau d'homme et portent des lances sur les flammes desquelles est écrit : *Frangères, Fleuristes, Modistes, Lingères, Brodeuses, Bordeuses, Chamarreuses, Brunisseuses*, etc. Cléopâtre porte des épaulettes et tient une épée. Deux chefs de peloton portent chacune une bannière; sur l'une on lit : *Révolte des femmes*; sur l'autre : *Coalition d'ouvrières.*

CHŒUR.

Air des Fileuses.

Allons, braves ouvrières,
Tout's au pas
Ne reçulons pas!
Allons, plantons nos bannières...
Liberté
Pour la beauté.

CLÉOPATRE.

Jurons de briser, Mesdames,
Le joug qui nous humiliait!
Il est bien temps que les femmes
Fassent leur vingt-neuf juillet.

CHŒUR.

Allons braves ouvrières, etc., etc.

JOUFFLU. Quelle jolie armée d' voltigeuses!

BASANES, *montrant Clépâtre.* Surtout la générale en chef.

CLÉOPATRE. Vous voyez devant vous une députatioù des ouvrières de Paris; moi, Cléopâtre, je suis couturière...

PAMÉLA. Moi, je suis fleuriste!..

UNE OUVRIÈRE. Moi, lingère!..

UNE AUTRE. Moi, frangère!..

UNE AUTRE. Moi, bordeuse!..

UNE AUTRE. Moi, brodeuse!..

UNE AUTRE. Moi, brunisseuse!..

UNE AUTRE. Moi, chamarreuse!..

PHRASIE. Et moi, modeuse!..

CLÉOPATRE. Nous avons formé une coalition dont j'ai été nommée présidente à la volubilité des voix, et nous venons faire insérer dans le *Magasin pittoresque*, la déclaration des droits de la femme.

BASANE. Encore une coalition. Voyons, Mesdemoiselles, qu'est-ce que vous voulez... voyons, belle Cléopâtre?

CLEOPATRE. Nous voulons travailler très-peu et gagner beaucoup... nous voulons que les maîtresse entrent dans les ateliers en nous fesant trois révérences... au lieu de six jours de travail, nous voulons six dimanches par semaine, sans compter les lundis... voilà...

TOUTES. Voilà!..

CLÉOPATRE. Sans ça, nous restons les bras croisés; quant à moi, je déclare qu'on ne doit plus compter sur l'aiguille de Cléopâtre.

JOUFFLU. Eh! bien, on s' passera de vous... on fera comme pour les boulangers, on ira chercher la main-d'œuvre dans les régimens.

CLÉOPATRE, *riant.* C'est ça... les hussards seront couturières, les grenadiers fleuristes, les cuirassiers feront des corsets, les carabiniers se mettront marchandes de modes et les tambours-majors plumassières...

BASANE. D'ailleurs, si on manque d'ou-

vrières françaises, l'étranger vous en fournira; on fera venir des Espagnoles, des Italiennes, des Allemandes, on prendra des Bavaroises...

CLÉOPATRE. Grand bien vous fasse... au surplus, ce n'est rien que ça, et nous avons bien d'autres prétentions, ma foi.

BASANE. Est-ce que vous voulez être ministres, par hasard?..

PAMÉLA. Pourquoi pas, au moins on lirait dans le journal : Le Roi a reçu en audience particulière, mesdemoiselles Phrasie et Paméla, et a travaillé ensuite avec mademoiselle Cléopâtre...

JOUFFLU. Mais c'est le monde renversé...

CLÉOPATRE. Nous avons été hier à l'Opéra voir *la Révolte au Serrail*, et ça nous a donné de fameuses idées.

BASANE. Vous avez trouvé des idées là-dedans?.. vous êtes bien heureuses.

PAMÉLA. C'est une belle pantomine.

CLÉOPATRE. Un joli poëme.

JOUFFLU. C'est vrai, j'ai lu dans *l'Entr'acte* qu'on y voit quatre-vingt-dix-neuf femmes sous le costume de la Vérité, sortant d'un puits artésien.

BASANE. Fi, l'horreur!.. (*A part.*) J'irai voir ça et j'emporterai mes lunettes vertes.

CLÉOPATRE. Maintenant ce sont les femmes qui en remontreront aux hommes... D'abord, nous sommes lasses d'être victimes, nous allons victimer à notre tour!

TOUTES. Oui, oui!

CLÉOPATRE. La grisette s'émancipe.

TOUTES. Nous nous émancipons.

PHRASIE. Nous voulons toutes devenir des grandes dames...

BASANE. Comment, cette petit là aussi!

CLÉOPATRE. Toutes les Françaises sont égales devant la loi... plus de petites chambres au cinquième... plus de petits bonnets de bourre de soie; plus d'étudians en droit, de clercs de notaire... nous voulons des beaux appartemens, des voitures, des diamans, des ambassadeurs, des diplomates qui aient le droit de passer des cachemires en contrebande, pour nous en donner davantage... et voilà!

TOUTES. Et voilà.

BASANE. Vous êtes folles.

CLÉOPATRE. C'est à prendre ou à laisser: vous avez fait la loi, messieurs les hommes... la loi du plus fort; mais il faut qu'on change le code pour nos étrennes, et qu'on dise en 1834 : « Le mari doit » obéissance à sa femme; la femme est le » chef de la communauté. »

TOUTES. Oui, oui!

BASANE. Je vous dénoncerai au procureur du roi.

CLÉOPATRE. Eh bien! portez-lui en même temps notre acte de coalition; en voici les clauses avec les signatures de toutes celles qui savent écrire.

JOUFFLU, *regardant*. Ah! que de croix!

CLÉOPATRE.

Air nouveau de Tolbecque.

On ne recevra plus de lettres,
On n' caus'ra plus sur l'escalier;
On n' regard'ra plus par la f'nêtre,
Et l'on n' pourra plus se permettre
D'aller avec un cavalier
En cabinet particulier.
Voilà,
Oui, voilà.
Pendant ce temp-là
L'amour dormira,
L'amant gémira;
Après ça
On verra
Qui cédera!

CHOEUR.

Voilà,
Oui, voilà, etc.

CLÉOPATRE.

Même air.

Sur les ân's plus d'prom'nade équestre,
Sur les princip's soyons à ch'val...
Mettons l' sentiment en séquestre,
Refusons les billets d'orchestre,
Et cette année en carnaval,
Fesons relâch' même au Wauxhal.
Voilà!
Oui, voilà! etc.

CHOEUR.

Voilà!
Oui, voilà! etc.

BASANE. Vous êtes des anarchistes... des Robespierristes!..

CLÉOPATRE. Et vous, un vieux rococo. Allons, mesdemoiselles, le jour de gloire est arrivé; triomphons par la douceur, et allons arracher les yeux à toutes celles qui ne seraient pas pour notre désordre de choses!..

TOUTES. Aux ateliers! aux ateliers!

Elles exécutent des manœuvres au commandement de Cléopâtre; on entend au dehors le bruit d'une trompette; puis divers cris : *V'là le Pilori, le Journal du Pilori. Glaces à deux sous. Cognac, Cognac, Cognac, Cognac.*

JOUFFLU. Ah! venez donc voir, venez

donc voir! sont-ils cocasses... C'est encore des matériaux qui nous arrivent.

BASANE. J'en suis bien fâché, mais je n'ai plus de place pour eux, mon premier volume est complet, et je vais mettre sous presse... Mamselle la générale, prêtez-moi main-forte pour les empêcher d'envahir mon magasin.

CLÉOPATRE, *commandant*. Voltigeuses, croisez baïonnettes!..

Elles vont toutes au fond en croisant leurs lances. Musique. — En ce moment le théâtre change et offre l'aspect d'une apothéose pittoresque.

SCENE XIV.

LES MÊMES, PICPUS, PERLIMPINPIN, BARAGOUINO.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Air : *Ah! que le nouvel an achève.*

C'est le règne du pittoresque,
On en met dans tout
Et partout!
Oui, notre siècle un peu burlesque
En a fait l'oracle du goût!

BARAGOUINO.

Par livraisons tout se présente,
Et des livres passant aux moëllons,
V'là qu'à *Maisons* l'on met en vente,
Des p'tit's maisons
Par livraisons.

CHOEUR.

C'est le règne du pittoresque, etc.

JOUFFLU.

Joignant l'agréable à l'utile,
Nous avons des pâtés d' bon thon,
Des restaurans à domicile,
Et des gigots en édredon.

CHOEUR.

C'est le règne du pittoresque, etc.

BASANE.

Nous aurons, dit une revue,
Des trottoirs en fer : quel bonheur,
On f'ra des courses dans la rue,
Avec des bottes à vapeur.

CHOEUR.

C'est le règne du pittoresque, etc.

PERLIMPINPIN.

Des professeurs de logogriphes
Ont, sur l'aiguille de Luxor,
Trouvé dans les hiérogliphes
Des passag's de Mari' Tudor...

CHOEUR.

C'est le règne du pittoresque, etc.

PICPUS.

Sur l' boul'vard on traîne à bras d'homme,
Pour l'agrément du Parisien,
Des petits omnibus qu'à Rome
Inventa l'emp'reur Vespasien.

CHOEUR.

C'est le règne du pittoresque, etc.

CLÉOPATRE, *au public*.

Si le magasin qu'on vous donne!..
Vous offre quelques nouveautés,
N'oubliez pas que l'on s'abonne
Au théâtre des Variétés!..
Notre magasin pittoresque,
S'il n'est pas l'oracle du goût,
Dans son langage un peu burlesque,
Bien ou mal vous parle de tout.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Notre magasin pittoresque, etc.

FIN.

IMP. DE CHASSAIGNON, RUE GIT-LE-COEUR, 7.



A TROIS SOUS LA FEUILLE.
MARCHANT, Éditeur, Boulevart Saint-Martin, n° 12.

LE SERF ET LE BOYARD,

DRAME EN TROIS ACTES,

Imité de l'allemand,

Par M. T. Sauvage.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 31 DÉCEMBRE 1838.

PERSONNAGES	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES*	*ACTEURS.*
LE PR. ALEXIS WOLODIMIR.	M. FOSSE.	OSSIP, serf favori d'Alexis.	M. FRANCISQUE.
LA COMT. EMMA LAZINSKI.	Mlle MATHILDE.	PETEROFF, serf du prince.	M. PROSPER.
ISIDORE, frère naturel d'Alexis.	M. ST-ERNEST.	FŒDOR. id.	M. ÉMILE.

La scène est au château de Wolodimir, dans l'empire russe.

ACTE I.

Une salle du château. — Portes latérales, porte au fond.

SCENE PREMIERE.

FŒDOR, PETEROFF, OSSIP, SERFS.

Ils sont tous groupés autour de Peteroff; Ossip est seul assis à l'écart sur la gauche.

PETEROFF. Oui, frères, me voilà revenu parmi vous; après quinze ans d'absence et de voyages, je me retrouve aux lieux où je suis né.

OSSIP. Et serf en revenant comme serf tu es parti!

PETEROFF. Oui; malgré cela, ni moins joyeux ni moins content.

OSSIP. A la bonne heure!

FŒDOR. Par Saint Alexandre Newski, je ne m'attendais guère à te revoir des nôtres!

PETEROFF. Je faisais partie, vous le savez, des quinze cents moujicks donnés par le vieux prince en présent de noce à sa nièce Linska; la jeune dame, qui aime le luxe, nous changea un jour contre un attelage du Meklembourg, six chevaux magnifiques, un marché d'or, ils valaient mieux que nous. Une fois dans la circulation, je n'ai plus fait que passer de main en main; enfin, il y deux mois, un coup de dés m'a rendu au fils de mon premier maître, le prince m'a gagné au jeu contre l'enseigne Borickloff.

OSSIP. Notre maître se laisse toujours duper.

PETEROFF. Ils ont joué très loyalement.

OSSIP. Loyalement, soit!.. mais on l'a payé en mauvaise monnaie.

PETEROFF. Il n'aurait pas voulu de toi, fou!

OSSIP. Un joueur n'a pas besoin de la folie des autres.

PETEROFF, *bas à Fœdor*. Ossip est donc toujours le même?

FŒDOR, *de même*. Toujours mauvais plaisant; seulement la tête un peu plus dérangée qu'avant ton départ.

PETEROFF. Et le favori du jeune prince comme il l'était de son père?

FŒDOR. Et, je crois, plus maître ici que lui.

PETEROFF. Ah! ça, avant que je reprenne mes travaux, mets-moi un peu au courant de tout ce qui se passe ici, car je n'y suis plus du tout.

FŒDOR. Oui, oui, tout est bien changé depuis quinze ans.

PETEROFF. Le vieux prince Pierre Wolodimir est mort... je le savais; mais je pensais que le jeune prince Alexis lui avait

seul succédé et je t'ai entendu parler d'un Isidore, d'un frère...

FOEDOR. Plus âgé qu'Alexis; il n'était pas au château lorsque tu y vins et n'y parut que pendant ton absence... tu n'as pu le connaître.

OSSIP. C'est aussi mon cousin.

PETEROFF. Ah! bah! tu plaisantes!

OSSIP. Nullement; car cette parenté est une honte pour ma famille. Ma mère avait une sœur... elle était jeune et jolie... elle plut au prince...

PETEROFF. Ainsi frère illégitime.

OSSIP. Oui... et pis que cela!

FOEDOR. La mère d'Isidore mourut; le prince se maria; la princesse, qui était un ange de bonté, prit l'enfant, l'éleva comme le sien... elle l'aimait autant et l'on eût dit leur mère à tous deux... C'est ainsi que notre jeune maître apprit dès le berceau à regarder Isidore comme un frère.

PETEROFF. Je comprends à présent.

FOEDOR. Les choses continuèrent sur le même pied après la mort de la princesse, jusqu'à ce qu'Isidore partit pour les pays étrangers afin d'achever son éducation, de se perfectionner dans la peinture... que sais-je, moi? il y a déjà huit ans de cela.

OSSIP, *se levant brusquement*. Allons, c'est assez de repos, à l'ouvrage! vous n'allez pas en manquer, le retour d'Isidore, le frère du prince; peut-être un mariage... partez, préparez tout dans le château pour la réception de ce frère, pour la fête que l'on donne à la comtesse Emma... partez.

Les serfs s'éloignent.

SCÈNE II.

PETETOFF, OSSIP.

PETEROFF. Un mariage! serait-ce cette comtesse Emma Lazinski, dont les domaines touchent à cette terre? Je l'ai vue à Saint-Pétersbourg.

OSSIP. Fâcheuse affaire pour nous. Un amant malheureux est un mauvais maître, et le prince ne me semble pas heureux dans ses amours.

PETEROFF. Si elle était notre égale j'en serais bien amoureux aussi!

OSSIP, *vivement*. Toi! insensé! tu penses à l'amour! un serf, un être qu'on vend, qu'on change, qu'on donne, qu'on joue!. Qui veux-tu aimer? une femme que ton maître peut enlever à tes côtés pour satisfaire ses désirs ou l'offrir aux plaisirs d'un hôte libertin?.. dans quel but veux-tu aimer? pour augmenter le nombre de ces créatures que l'on bat, que l'on fouette... aimer!.. le peux-tu même? ton âme t'appartient elle? peux-tu en disposer sans l'aveu de ton maître?

PETEROFF. Voilà de singulières raisons; à t'entendre on dirait qu'il nous est défendu d'aimer! cela ne t'est-il jamais arrivé à toi?

OSSIP, *avec un frémissement*. A moi!. oui!.. oh! oui, j'ai fait cette folie une fois... c'est une drôle d'histoire.

PETEROFF. Vraiment! en effet, toi amoureux! ça doit être amusant, conte-moi ça.

OSSIP. Vois-tu, Peteroff, je suis né serf: mon père, ma mère l'étaient, et cependant, dans mon enfance, je ne pouvais m'accoutumer à cet état. J'avais peine à comprendre pourquoi il me fallait penser, dire, souffrir, ou faire ce qu'un autre m'ordonnait... cela me paraissait bizarre.

PETEROFF. Rien de plus simple pourtant: tu es serf. Au reste, je ne connais pas d'état plus heureux que le nôtre: nous mangeons à la table d'autrui, buvons à son verre, couchons dans son lit, portons ses habits, et pour tout cela, nous n'avons pas un souci... Les soucis sont la part du maître à qui nous naissons, à qui nous mourons.

OSSIP. Je ne pouvais penser ainsi; je le payais souvent d'une manière cruelle. Parfois, il est vrai, j'échappais à la punition par des folies et des bons mots; c'est ainsi que peu à peu je suis devenu le bouffon du château. Homme raisonnable, on me traitait en esclave; fou, j'obtins presque la liberté.

PETEROFF. C'était bien calculé. Les bouffons sont toujours les mieux traités.

OSSIP. Oui, comme les singes et les perroquets. En effet, je menais une assez douce vie, notre maître ne pouvait se passer de moi, je croyais être bien sûr de sa bienveillance... lorsque je vis Axinia: c'était la plus jolie des femmes de la princesse... esclave comme moi. Nous nous prîmes d'amour l'un pour l'autre... dans ce temps-là mes traits n'étaient pas encore déformés par le rire forcé auquel je suis contraint; l'amour me fit perdre la tête: je commençai à croire que nous n'étions pas tout-à-fait maudits de Dieu, et que nous pouvions prétendre au bonheur comme les hommes libres... Dis, n'étais-je pas bien fou?

PETETOFF, *avec intérêt*. Eh bien! qu'arriva-t-il?

OSSIP. Nous demandâmes au prince la permission de nous marier. Il refusa, disant que je ne serais plus aussi amusant, aussi gai quand j'aurais une femme et des enfans. Et il avait raison! pour être gai sans cesse, il faut avoir le cœur vide. Nous eûmes beau prier, supplier, il nous dit non. C'était justice: il était le maître. Moi, fou que j'étais, je voulus l'emporter:

« Il s'appaisera, quand nous serons unis » secrètement. » Axinia répondit à mon amour; bientôt il ne fut plus possible de cacher notre mariage, elle allait devenir mère; nous nous jetâmes aux genoux du maître, nous baisâmes la poussière de ses pieds... en vain! Moi, je fus rudement châtié... elle, une femme est toujours mieux traitée, le maître la donna à un autre serf, valet d'écurie qui se maria, pour la troisième fois... A l'autel, oh! ce fut une joyeuse noce! à l'autel, Axinia dit: non! On feignit de ne pas l'entendre, car le prince avait ordonné le mariage. Comme elle vit que cela n'empêcherait rien, elle se livra au désespoir, et mourut en mettant au monde mon enfant.... mais, Dieu soit loué! elle l'emporta avec elle dans la tombe... Eh! bien, frère! pourquoi ne ris-tu pas!

PETEROFF, *essuyant une larme.* Rire!.. pauvre Ossip!

OSSIP, *durement.* Allons, à ton poste... Les voici, le fils du meurtrier d'Axinia.

Des serfs paraissent portant un album, une boîte à pistolets; bientôt arrivent Isidore et Alexis les bras entrelacés. Isidore remet à Peteroff son manteau, son chapeau; Ossip, Peteroff et les serfs qui portent les effets d'Isidore sortent par la droite.

SCÈNE III.

ISIDORE, ALEXIS.

ALEXIS, *serrant la main de son frère.* Encore une fois, sois le bien venu dans la maison paternelle, cher Isidore?

ISIDORE. Merci, mon ami. Ton accueil m'est doublement cher aujourd'hui, que la mort a fermé la bouche d'où j'espérais entendre ces paroles bienveillantes. J'étais à Venise lorsque la triste nouvelle m'est venue, je songeais avec regrets à cette demeure... où je ne devais plus retrouver notre bon père... mais dis, pensait-il à moi?

ALEXIS. Sa mort fut prompte; cependant en ce cruel instant il me serra la main et prononça péniblement ton nom; sa dernière volonté était sans doute que je fisse pour toi ce qu'il n'avait pu faire... car il était extraordinaire, et, je l'avouerai, je fus frappé d'étonnement lorsqu'en parcourant les papiers je ne trouvai nulle disposition en ta faveur. Point de testament qui assurât ton sort.

ISIDORE. En ai-je besoin? ne sommes-nous pas frères?

ALEXIS. Oui, oui! et tu peux être sans crainte.

ISIDORE. Je le suis... Te voilà maintenant maître de la destinée de plusieurs milliers d'hommes, sois juste, affable, bon! Oublie ce malheureux droit que la tyrannie a donné à nos aïeux. Que de fois la rigueur de notre père m'a fait verser des larmes. Tu es un enfant des jours de lumière, laisse ta bonté triompher de l'esprit de ténèbres qui veut encore gouverner le monde par ses gothiques lois.

ALEXIS. Je ne te dirai pas de croire à mes paroles, mon frère, mais demande quel adoucissement a déjà éprouvé le sort de mes serfs.

ISIDORE. Reçois mes actions de grâce avec les leurs; car je sais, je n'oublierai jamais que ma mère était esclave... Oui, tu es bon et tu resteras tel; mais prends garde à bien choisir celui qui te représentera. Que ce ne soit pas un de ceux qui ont eux-mêmes porté la chaîne, elle endurcit le cœur comme la main, et l'esclave se venge de ses maux passés sur ceux qui lui obéissent.

ALEXIS. J'y veillerai moi-même.

ISIDORE. En ce moment, sans doute; mais plus tard...

ALEXIS. Peut-être toujours.

ISIDORE. Toujours! tu pourrais te fixer dans ces contrées éloignées de la capitale, toi! ami du fracas et du tumulte, qui dans ton enfance ne trouvais jamais la tempête assez bruyante!

ALEXIS. J'ai suivi nos armées, habité les camps, je me suis embarqué pour l'Amérique sur les flottes de l'Angleterre, rien n'a pu, j'en conviens, affaiblir cette horreur du calme et du repos, assouvir ce besoin d'agitation que j'éprouvais alors. Nulle part je n'ai trouvé le bonheur.

ISIDORE. Pour y parvenir, ce n'est point à ton imagination vive et ardente qu'il fallait demander des conseils, c'est à ton cœur. Le bonheur se trouve dans l'amour, l'amitié, la culture des arts, les affections douces et les plaisirs purs.

ALEXIS. Je ne le croyais pas jusqu'ici; mais à présent je suis de ton avis.

ISIDORE. Quel changement!

ALEXIS. Si tu savais... si je pouvais te dire... mais non... plus tard, je t'apprendrai cela. Nous sommes pour long-temps ensemble, n'est-ce pas mon frère?

ISIDORE. J'espère que rien ne nous forcera de nous séparer.

ALEXIS. Oui, tu resteras avec moi... dans cette terre... tu y retrouveras une ancienne connaissance, une amie de notre enfance.

ISIDORE. Qui donc?.. qui veux-tu dire?

ALEXIS. La comtesse Emma Lazinski.

ISIDORE. Elle!.. elle est ici!

ALEXIS. Depuis un mois; le château de

sa famille est voisin du mien. D'où vient ton étonnement?

ISIDORE, *troublé*. Je ne savais pas qu'elle fût dans ce pays.. elle ne m'avait pas dit...

ALEXIS. Comment!.. mais, en effet, je me rappelle... elle m'a raconté t'avoir rencontré dans ses voyages en Italie, tu lui enseignais la peinture.

ISIDORE. Il est vrai; sa mère, qui l'accompagnait alors, me témoignait de l'amitié...

ALEXIS. Tu parais fatigué... le voyage?..

ISIDORE. Quelques instant de repos suffiront pour me remettre; permets-moi de me retirer.

ALEXIS. Soit! ton appartement est préparé. (*Il frappe dans ses mains: Ossip paraît à la porte de droite.*) Ossip, conduis mon frère.

ISIDORE. Je te reverrai bientôt.

Il sort par la droite.

SCENE IV.

ALEXIS, *seul*.

Quel étonnement! quel trouble lorsque j'ai nommé la comtesse! son retour l'a frappé! Il a passé près d'elle une année, en Italie; sans doute dans l'intime familiarité des pays étrangers. Il était son maître; il la voyait tous les jours... S'il était possible... que cela ne soit pas!.. O ciel! épargne-nous ce malheur.

Ossip rentre.

SCENE V.

OSSIP, ALEXIS.

ALEXIS. Ossip!

OSSIP. Excellence!

ALEXIS. J'ai besoin de ton adresse.

OSSIP. Disposez-en : elle est à votre service comme tous mes vices et toutes mes qualités.

ALEXIS. Il m'importe de savoir comment... quelle sorte de liaison existe entre la comtesse Emma et mon frère.

OSSIP. Ah, ah!

ALEXIS. Je veux dire... sous quels rapports... si c'est une simple connaissance.

OSSIP. Je vous comprends parfaitement, Excellence.

ALEXIS. Tu vas fréquemment chez elle, tu connais ses femmes... examine, interroge; et viens me dire ce que tu auras appris.

OSSIP. Vos ordres seront exécutés. Cela n'est pas difficile... plut au ciel que toutes les vérités fussent confiées à des femmes, l'erreur serait bientôt bannie de la terre.

ALEXIS. Pomptitude et silence;

OSSIP. Cela s'entend.

ALEXIS. Je compte sur toi.

SCENE VI.

OSSIP, *seul*.

Voyez donc, il me met lui-même l'arme dans la main... Ces enfans ne sont pas difficiles à mener... J'ai déjà été le confident du père, et je lui ai versé plus d'une fois la cigüe, pour le remercier de ses bontés envers Axinia... le fils n'aura pas d'hydromel non plus... Eh! mais, c'est Isidore, avec la comtesse! Comme l'amour rend clairvoyant... Le prince a deviné juste... S'il en est ainsi... Axinia, tu seras bientôt vengée... Surveillons-les.

Il s'éloigne.

SCENE VII.

EMMA, ISIDORE.

Ils entrent en parlant.

EMMA. Oui, j'ai compté les secondes, mon ami, et l'aiguille divisa-t-elle le temps en moindres parties, mon cœur impatient les eût aussi comptées.

ISIDORE. Si j'avais pu prévoir que je vous trouverais ici, je n'aurais pris aucun repos.

EMMA. Votre dernière lettre m'arrivait à peine, lorsque j'appris que votre père n'était plus. J'accourus aussitôt ici, pour qu'auprès d'un grand chagrin vous trouvassiez un peu de joie.

ISIDORE. Un peu de joie! Oh! vous m'apparaissez comme un ange consolateur auprès du tombeau de mon père.

EMMA. J'acquitte ainsi une sainte et ancienne dette, car vous avez aussi essuyé mes larmes lorsque je perdis ma mère à Rome... Que ne sommes-nous toujours restés dans cette belle contrée qui vit naître notre amour!

ISIDORE. Il manque là beaucoup de choses qui nous charment ici. Comme les souvenirs de mon enfance se présentent à moi, au milieu de ces huttes couvertes de mousse! La lumière pâle du soleil, les nuages grisâtres, me plaisent même en me rappelant mes premiers jours.

EMMA. Oui, nous sommes dans la patrie, mais aussi il faut songer aux soins de la vie; ce que vous désiriez, je l'ai fait. Mon bon oncle l'a promis, il vous employera dans les ambassades, et mettra à profit votre connaissance des langues étrangères.

ISIDORE. Merci, aimable amie.

EMMA. Puissé-je ainsi assurer votre bonheur!

ISIDORE. Qui s'y oppose?

EMMA. A l'étranger, vous avez vécu à votre gré, pendant huit années, libre de toute dépendance; pourrez-vous vous ac-

contumer à la contrainte, dans votre pays, supporter la dure réalité? Ici, rien n'est encore mûr, c'est l'hiver de la civilisation, l'artiste n'y est pas honoré comme il doit l'être; en Italie, il n'en est pas ainsi.

ISIDORE. Oh! que de fois j'ai rêvé que les beaux-arts nous donnaient l'éclat de la gloire... Mais cela ne peut-être... la vie est triste et froide, il faut s'assujettir et supporter... Moi, surtout, né dans une condition obscure...

EMMA. Isidore, vous avez appris de quelle façon inconcevable votre père vous a oublié... Il n'a pas même laissé un acte auquel nous ne songeâmes jamais, mais qui devient aujourd'hui indispensable, une lettre d'affranchissement.

ISIDORE. Une lettre d'affranchissement! en ai-je besoin? ne suis-je donc pas libre, n'ai-je pas été élevé en homme libre? N'est-ce pas assez de la tache de ma naissance, suis-je donc encore né esclave?

EMMA. Je ne croyais pas moi-même que cette formalité fût nécessaire; mais votre mère était esclave, et vous portez son nom; pardonnez, mon ami, si je m'occupe d'un sujet aussi pénible pour vous, un seul doute sur votre liberté détruirait tous nos projets, tous nos plans.

ISIDORE. Mon frère me donnera cette lettre dès que je le voudrai.

EMMA. Veuillez-le donc aujourd'hui-même, à l'instant, s'il est possible... car je crains...

ISIDORE. C'est une ame noble.

EMMA. Oui, mais il est esclave de ses passions. Toujours entouré de serfs courbés devant leur maître futur, comment aurait-il appris à se maîtriser lui-même! Non, non, je ne me fie pas à lui... car, hélas!.. il m'aime.

ISIDORE. Lui, grand Dieu!. Voilà donc ce secret qu'il semblait vouloir me confier, qui remplissait son cœur, et paraissait prêt à s'en échapper!

EMMA. Jusqu'à la mort de votre père, nous ne nous étions vus que rarement; je vins ici, je le trouvai abattu par la douleur... Il me parut se plaire dans mon château, où je lui offris des consolations..... Pouvais-je agir autrement avec le frère de mon ami? Peu à peu son but changea, et lorsque je songeai à me montrer plus réservée, il se montra tout-à-coup avec toute la violence de sa passion... Cachez-lui bien notre amour, jusqu'à ce qu'il est signé cet acte!

ISIDORE. Cacher notre amour!.. me taire!... Oui, je me tairai, s'il n'est pas trop tard, s'il ne m'interroge pas... N'exigez pas de moi une basse dissimulation.

EMMA. Obtenez promptement cette lettre, alors cesseront mes craintes, alors nous pourrons espérer un bonheur que nous promettait ma mère, elle avait reçu nos avœux... à son lit de mort, sa main a béni notre union.

ISIDORE. Rassure-toi, chère Emma, rien ne mettra obstacle à l'accomplissement de ses vœux... Je vais demander cet acte.... comment résister à tes désirs... Qu'elle soit libre au moins la main qui presse la tienne!

EMMA. Adieu, j'attends avec impatience le résultat de cette démarche... Adieu!

Elle sort par le fond, Isidore la reconduit, puis rentre à droite.

SCENE VIII.

OSSIP, *qui a paru de temps en temps pendant la scène précédente.*

Aimé de la comttesse! De la belle, de la riche Emma! Son mari! Pourquoi pas, s'il est libre... On ne s'effarouche pas de sa naissance; n'a-t-elle pas son manteau d'hermine qui couvre tout cela? Ainsi libre, aimé, riche, et même seigneur, propriétaire de serfs, et cependant c'est un bâtard... Et moi, lorsque j'aimais, j'étais à la chaîne comme un chien; foulé aux pieds comme un chien... J'ai vu ma femme traînée à l'autel avec un autre.. je l'ai vue, pendant un mois minée par le désespoir... puis mourir, et cependant je suis né d'une union bénie! Le péché du père et l'infamie de la mère feront donc la fortune des enfans? Eh! ce serait le monde renversé..... Il faut qu'il reste serf, je le suis bien, moi, et nos mères étaient sœurs! Il est né dans l'abjection, pourquoi veut-il s'élever au-dessus de ses frères, et se mêler aux élus! Il faut qu'il reste serf: si j'ai empêché son affranchissement auprès du vieux maître, je l'empêcherai bien aussi auprès du jeune. Il faut que personne ne soit libre je ne le veux pas, personne, que ceux que Dieu a choisis. Contre ceux-là, je ne puis rien... que grincer les dents de rage.

SCENE IX.

OSSIP, ALEXIS.

ALEXIS. Eh bien! as-tu appris quelque chose... des nouvelles certaines?..

OSSIP. Oui, Excellence, je suis encore tout ému du bonheur de mon cousin.

ALEXIS. Comment, quel bonheur?

OSSIP. Je n'ai pas eu besoin d'aller bien loin à la recherche des nouvelles,..., elles sont venues me trouver..

ALEXIS. Explique-toi.

OSSIP. La comtesse est venue ici...

ALEXIS. Ici?

OSSIP. Pour voir Isidore... causer avec lui.

ALEXIS. Enfin...

OSSIP. J'ai entendu leur entretien.... votre excellence avait bien raison, ils s'aiment depuis des années, depuis leur voyage de Rome. Feue la comtesse connaissait leur amour et l'approuvait... que Dieu bénisse leur union!

ALEXIS. Que l'enfer plutôt... mais non, ce sont des contes absurdes... elle, née auprès du trône, pour les grandeurs; porter un tel nom!.. héritière d'une si glorieuse race et lui, né dans la hutte d'un esclave!.

OSSIP. Oui, monseigneur; mais c'est un homme sensé que mon cousin, un savant, un peintre habile... les grandes dames aiment la peinture... et la comtesse est indépendante.

ALEXIS, *à lui-même.* Ainsi s'expliquent ses rares visites ici... et la froide politesse...

OSSIP. Je ne savais pas que votre excellence aimât la comtesse. Bon Dieu! comme cela s'accorderait bien: la naissance, le rang, la richesse, l'âge... je ne peux plus me réjouir du bonheur de mon cousin... il devrait se retirer par respect pour votre Excellence... même par amour pour la comtesse... mais il ne le fera pas, je le connais, il a toujours été orgueilleux... il voudra s'élever... il ne reculera pas.

ALEXIS. Il ne reculera pas! et je puis...

OSSIP. C'est un avantage et aussi un inconvénient d'être de si haute naissance que votre excellence... si, à cause de votre rang, vous n'étiez pas obligé de vous montrer généreux, si vous pouviez agir tout bonnement contre nous autres, vous n'auriez qu'un mot à prononcer, un seul mot et tout serait dit.

ALEXIS. Un seul mot?.. et ce mot?

OSSIP. Ma tante n'appartenait-elle pas à votre père? n'est-elle pas votre propriété même dans la tombe? et le fils de votre esclave n'est-il pas votre serf?.. Bien? si vous lui disiez: tu n'aimeras pas la comtesse, je ne le veux pas... pourrait-il se mettre en révolte contre son maître? il l'aimerait en secret... soit! mais pourrait-il l'épouser sans votre permission? pourrait-elle donner sa main de comtesse à un serf?

ALEXIS, *qui l'a regardé fixement, après un silence.* N'es-tu donc qu'un fou, qui, sans y songer, joue avec ces terribles idées comme un enfant avec un serpent... ou bien es-tu un envoyé de l'enfer, qui vient au-devant de nos désirs criminels pour nous précipiter dans l'abyme? fou ou démon, ton conseil est infernal.

OSSIP. Ce n'est pas un conseil, Excellence; je sais trop bien qu'il ne me convient pas d'en donner à un prince. Je vous ait dit seulement ce que je pense et c'est mon devoir; car, si je suis à vous, ma tête vous appartient aussi et les pensées qu'elle enfante de même... mes paroles sont peut-être celles d'un fou.,. mais elles ont un certain goût de sagesse.

ALEXIS Lui! qui me témoigne tant d'amitié, le bien-aimé de ma mère le fils de mon père, qui, dans mon enfance turbulente, a mille fois risqué sa vie pour la mienne... lui, mon esclave! j'oublierais quel sort lui réservait mon père, ce qu'il m'ordonnait à son lit de mort... O crime! crime contre tout ce qui est bon et sacré..

OSSIP. Votre père n'a rien ordonné... il a prononcé son nom et voilà tout... s'il avait voulu l'affranchir, il l'aurait fait par un testament...

ALEXIS. Silence! silence là-dessus. Sors et prie-le de venir... j'ai besoin de lui parler.

OSSIP. Ah! comme il va bénir votre bonté!

Il sort.

SCENE X.

ALEXIS, *seul.*

Ils s'aiment! ils veulent s'épouser! rêves d'une imagination égarée Erreur née dans ces pays où règne une folle égalité, où les plus humbles ne craignent pas de porter leurs regards jusqu'aux plus élevés... ici ils reconnaîtront l'impossibilité de leurs projets... Et s'ils persistent?.. s'ils persistent.. oh! non... s'ils le veulent?... eh bien!... alors...

Isidore entre.

SCENE XI.

ISIDORE, ALEXIS.

ISIDORE. J'ai rencontré ton messager. J'avais le même désir, je voulais te parler.

ALEXIS. Que voulais-tu moi?

ALEXIS. Te prier d'accomplir une formalité que l'on me dit être nécessaire et qui est sans doute dans tes intentions, de me donner une lettre d'affranchissement.

ALEXIS. Je te la promets... su l'auras bientôt.

ISIDORE. Non pas bientôt, mon frère; dans une affaire de cette importance ne laissons rien dans le vague.

ALEXIS. Tu es bien pressant! te méfies-tu de moi?

ISIDORE. Je me méfie du temps qui peut amener des événemens inattendus... si un malheur... si je passais à tes héritiers, compté parmi tes esclave...

ALEXIS. A la bonne heure demain.. après-demain.

ISIDORE. Non, mon frère, aujourd'hui même; il ne faut qu'un instant.

ALEXIS. Soit, aujourd'hui même, si tu me dis le vrai motif de ton impatience.

ISIDORE. Je te l'ai dit.

ALEXIS. Non tu ne l'as pas dit... tiens! tu rougis! la honte couvre ton front... tu n'entends rien au mensonge... tu aimes, tu bâtis de brillans projets sur cet amour.. oui, je l'ai deviné, tu es aimé de la comtesse Emma... ne le nies pas.

ISIDORE. Pourquoi le nier, si tu le sais? j'en suis fâché pour toi; tu n'as pas appris par une voie que la loyauté approuve, ce que nous avions le droit et le besoin de tenir secret... Nier! dois-je craindre ton jugement? oui, je l'aime; déjà depuis trois ans nos cœurs sont unis.

ALEXIS. Cependant .. où te conduira cet amour?

ISIDORE. A l'autel... au bonheur!

ALEXIS. Est-il possible? elle et toi! c'est bien, elle a été faible et tu la punis de sa faiblesse par le don de ta main.... sais-tu bien où tu es né?

ISIDORE. Je ne le sais que trop! mais il eût été généreux à toi de l'oublier... c'est l'être peu que de réveiller les fautes d'un père que la terre recouvre.

ALEXIS. La faute est à lui, mais à toi la honte. Ne lève pas ainsi le front on y voit le signe de ton abjection... il ne m'est pas permis de songer à la fille des Czars; si j'avais cette audace, je serais un traître; car je ne suis pas né sur la pourpre. La naissance règle notre sort; supporter le tien. Personne ne songe à humilier celui qui se tient à sa place. Si tu fais descendre la noble Emma jusqu'à toi, tu l'exposes à la haine de ses parens, au mépris et à la dérision du monde... alors ta honte est mille fois plus méritée. Tu es un bâtard d'âme et de corps. Subis ton sort.

ISIDORE. Wolodomir, modère-toi! j'ai supporté l'humeur altière de ton enfance.. il y a huit ans de cela... je ne pourrais aujourd'hui supporter les injures de l'homme fait! Que veux-tu de moi? La comtesse espère...

ALEXIS. Elle espère, qu'elle folie! elle court à sa ruine. Tu dois la retenir, la preserver d'elle-même, si tu as vraiment de l'amour pour elle.

ISIDORE. Un bonheur inespéré me donne un ange, peut-être en dédommagement de ma naissance, et je le repousserais, non! l'abnégation de soi-même est au-dessus des forces humaines... la vie n'est rien pour moi ei ce n'est avec elle...

ALEXIS. Sais-tu que je l'aime?

ISIDORE. Oui, je le sais, je le sais!

ALEXIS. Elle le sait aussi, il faut que le monde le sache... oui, je l'aime; je n'aimai jamais, je n'aimerai jamais qu'elle: c'est mon amour qui me donne la vie.

ISIDORE. Pauvre frère!

ALEXIS. Le suis-je, ton frère! eh bien! ne détruis pas mon espoir. Prends pitié de moi... Ton cœur est tranquille, ton âme est calme; tu peux y renoncer... moi, je ne puis que mourir.

ISIDORE. C'est à toi, qui l'aimes à peine depuis autant de semaines que moi d'années... à toi qui ne l'aimes pas, qui ne peux l'aimer.

ALEXIS. Je ne puis l'aimer! pourquoi? elle est d'une haute naissance; je suis de la race de Rourick; elle est riche, je le suis davantage. Que veut-elle? de l'éclat; je puis la couvrir de perles et de diamans comme l'image d'une sainte... de l'amour... oh! qui aime plus ardemment que moi.... (*Il s'avance vers Isidore.*) Je te supplie, et si je voulais...

ISIDORE. Si tu voulais...

ALEXIS. Non, non, frère! tu l'aimes, je le vois bien; je ne le nie pas... je sais aussi que tu veux ses biens, son or.. Prends la moitié de mon héritage; prends davantage: laisse-moi le plus pauvre de nous deux; promets-moi seulement, jure-moi que tu ne la verras plus, que tu t'éloigneras, que tu seras mort pour elle... pour toujours.

ISIDORE. Jeune insensé, qui me croit sans âme parce qu'il me voit sans fureur! Modère-toi, et songes-y: à quoi te servirait que je t'écoutasse? Elle me regretterait ou me mépriserait; mais elle ne t'aimerait pas.

ALEXIS. Elle m'aimerait! l'oubli entrerait dans son cœur... Au nom de l'amitié fraternelle, Isidore!

ISIDORE. L'amitié fraternelle ne vas pas si loin.

ALEXIS. Tu refuses ton frère?

ISIDORE. C'en est assez, te dis-je. Je me mépriserais moi-même si je me rendais à tes prières.

ALEXIS. Méprise-toi donc, car tu renonceras à la comtesse.

ISIDORE. Qui m'y forcera?

ALEXIS, *s'approchant fièrement*. Où est ta lettre d'affranchissement, esclave?

ISIDORE. O ciel!

ALEXIS. Tu pâlis, tu trembles devant ton maître... Serf! entends mes ordres... n'approche plus d'elle, ne la regarde plus... Sois aveugle quand elle paraîtra, sourd quand elle t'adressera la parole... ne songe plus à elle, arrache son image de ton cœur. Je ferai suivre tes pas, surveiller ton sommeil, et si tu me désobéis, même de pensée, redoute la colère de ton maître.

ISIDORE. Insensé! misérable!.. si je ne respectais en toi le souvenir de mon père, de ma bienfaitrice... Fuyons, fuyons pour toujours... que cette pensée ne me fasse pas commettre un crime.

Il va s'éloigner; le prince frappe dans ses mains.

SCENE XII.

ALEXIS, ISIDORE, OSSIP, PETEROFF, FŒDOR, Serfs.

ALEXIS, *aux serfs*. Emparez-vous de ce rebelle; qu'on l'enferme.

ISIDORE. Que personne ne le tente, s'il tient à la vie.

OSSIP, *à demi-voix*. Cédez, rendez-vous; je connais le prince: la résistance serait inutile.

ISIDORE. Oui, tu as raison, ton conseil est bon... Venez, venez.

On l'attache.

OSSIP, *à part*. Bravo! prince Alexis... tu gagneras ainsi la haine de la comtesse et non son amour; tu ne l'auras pas, et lui non plus... Il ne faut pas que le bonheur entre dans une maison où ils ont brisé le cœur de ma femme.

ISIDORE, *s'avançant au milieu de la scène*. O mon père! du haut du ciel contemple ton ouvrage.

Les serfs l'entourent; on va l'emmener. Alexis est absorbé; sur le côté en face. Ossip regarde les deux frères avec une joie féroce.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Une prison; au fond, une fenêtre grillée; une porte à gauche.

SCENE PREMIERE

ISIDORE, *assis sur une pierre*, OSSIP.

OSSIP, *entrant*. Bonjour, Isidore Pawlitsch; avez-vous bien dormi?

ISIDORE. Je désire que mon frère ait dormi aussi paisiblement que moi.

OSSIP. Avez-vous un frère? je n'en savais rien... vous avez rêvé cela... C'est une mauvaise habitude que de regarder ses rêves comme des réalités.

ISIDORE. Que me veux-tu?

OSSIP. Ah! oui... Notre maître vous fait demander si vous avez fait vos réflexions.

ISIDORE. Il n'est pas besoin de réflexions.

OSSIP. C'est ce que j'ai dit. Je sais ce que c'est que l'amour... et la comtesse est si belle, si douce, si aimable, que vous ne seriez pas digne... Enfin, il faut vous décider... Si vous obéissez à notre maître, vous aurez la liberté et de l'argent tant que vous en voudrez... vous pourrez même faire le portrait de la comtesse et l'emporter. Si vous vous opposez au maître, vous resterez serf, et, comme serf, vous ne pourrez jamais posséder la comtesse... Eh bien?

ISIDORE. Je m'en tiens à ma première réponse.

OSSIP. J'en étais sûr... et, quand je vois cette noble comtesse aussi belle... Mais, songez-y bien, au moins.

ISIDORE. Tu connais ma résolution, instruis-en ton maître.

OSSIP. C'est inutile; dans ce cas, j'ai l'ordre de vous faire habiller.

ISIDORE. Habiller... pourquoi?

OSSIP. Pour prendre le costume de votre état, celui d'un esclave, d'un serf... ne l'êtes-vous pas?

ISIDORE. Oui... O mon père! pourquoi avoir éveillé dans mon cœur des sentimens plus nobles et plus généreux, si c'était là le sort que tu me destinais?

OSSIP. Ah dam! lui, il n'y pensait pas; mais dans cette vie il faut s'attendre à tout... D'ailleurs, que vous demande-t-on? d'endosser une livrée.

ISIDORE. La livrée... moi! c'est un complot infernal... Non...

OSSIP. Etes-vous si fier, mon cousin? nous le portons tous... votre mère, car les femmes aussi sont esclaves, votre mère la portait; d'ailleurs, soyez tranquille, c'est une fantaisie, un caprice... A quoi seriez-vous bon comme serf? il vaut mieux vous laisser libre.

ISIDORE. Mais paraître à ses yeux, aux regards... d'Emma, peut-être sous ce costume avilissant... jamais... je ne le puis.

OSSIP. Vous avez tort de refuser ce que vous feriez pour un bal de carnaval. Ce déguisement ne change rien à votre position... c'est moi qui l'ai choisi : un bel habit de chasseur vert comme le printemps; vous aurez presque l'air d'un colonel des gardes. Vous allez le voir, je vais le chercher. (*Il sort.*)

Isidore est absorbé dans ses réflexions; un serf frappe en dehors à la fenêtre: il l'ouvre, le serf lui remet une lettre et disparaît.

SCENE II.

ISIDORE, *seul.*

Une lettre! elle est d'Emma... elle sait tout. (*Il lit.*) « Vous êtes au pouvoir d'un » insensé; au nom du ciel point de résis- » tance à ses volontés... conformez-vous » autant que possible à sa folie; ne vous » attirez pas d'indignes traitemens... Je » pars cette nuit pour Moscou. La volonté » de notre souverain est, Dieu merci, plus » forte qu'une loi barbare. Au nom de notre » amour, soyez patient dans le malheur. » EMMA. » Oui, ta prière est sacrée : il le faut. Qu'amènerait la résistance, d'horribles scènes... du sang... et nous sommes fils du même père.

SCENE III.

OSSIP, ISIDORE.

OSSIP, *portant un habit de chasseur qu'il dépose sur le banc de pierre.* Le voici, cet habit... Ne faut-il pas se faire tant prier pour paraître quelques instans aux yeux de votre frère sous ce costume? (*Regardant l'habit.*) C'est magnifique!.. j'en serais fier, moi. Il est vrai que je suis serf de nom et d'âme, n'est-ce pas?

ISIDORE. Elle ne doit plus rester que quelques instans dans ce pays, ainsi je ne paraîtrai pas devant elle.

OSSIP. C'est devant lui seul, dans un pavillon écarté du jardin que j'ai ordre de vous conduire. Si vous ne le contrariez pas, son caprice passera.

ISIDORE. Elle le veut... allons, du courage, soumettons-nous.

Il défait son habit.

OSSIP. A la bonne heure, donc!

ISIDORE, *prend l'habit et le repousse.* Je ne puis... il le faut pourtant.

Il l'endosse, Ossip l'aide.

OSSIP. Et des armes aussi. (*Il prend le couteau de chasse et le tire du fourreau.*) Et mortelles!

ISIDORE, *reculant.* Non... je ne veux pas de cette arme!

OSSIP. Pourquoi donc? cela est indispensable avec ce costume. (*Il lui passe le ceinturon.*) Un fameux chasseur, qui a peur d'un couteau de chasse. (*Le regardant*) En vérité cet habit vous va mieux que l'autre... je suis tout joyeux de vous voir ainsi: vous voilà un des nôtres, aussi je veux vous tutoyer, vous appeler mon cousin... Sois le bien venu, cousin! que diable aussi allais-tu faire parmi les élus? ils t'auraient regardé par-dessus l'épaule, remercié d'un coup-d'œil quand tu les aurais salués très-humblement, tu ne pouvais les aimer et il ne t'était pas permis de les haïr. Est-ce là vivre? la comtesse sans doute... mais tu ne peux l'avoir et il y a de jolies filles parmi nous... Te souviens-tu d'Axinia?

ISIDORE. Je n'oublierai jamais la compagne des jeux de mon enfance, elle était si bonne et si belle! une fleur qu'on a écrasée sans pitié! hier encore, en visitant le tombeau de mon père, je me suis agenouillé sur sa tombe

OSSIP, *lui prenant vivement la main.* Vous l'avez fait?.. tu as prié?.. oui, oui, je le crois tu as bon cœur, tu n'es pas de cette race des maîtres .. laisse-les, laisse-les! tu seras heureux avec nous, je parlerai pour toi, tu ne resteras pas laquais, et bien que tu ne sois pas un enfant légitime, tu n'es pas moins mon cousin... Mais viens, viens au tombeau d'Axinia, c'est aujourd'hui l'aniversaire de sa mort.

Il l'entraîne. — La décoration change.

SCENE IV.

Des jardins élégans. A gauche, un pavillon ouvert dans lequel on voit une table préparée pour un déjeûner.

ALEXIS, *seul.*

Il entre sa montre à la main.

Elle va venir! dans une heure! j'ai peine à contenir mon impatience, je ne puis respirer... ma poitrine est oppressée? pourquoi?.. suis-je le coupable? non, non, c'est elle qui, foulant aux pieds toutes les convenances, s'attache à un esclave, je serai entr'eux comme un juge terrible.

Il se verse du vin et boit.

SCENE V.

OSSIP, ALEXIS.

ALEXIS. Eh bien, s'est-il rendu?

OSSIP. Non, Excellence! il s'est laissé habiller; l'habit de chasseur lui sied à ravir.

ALEXIS. Il s'est laissé faire?

OSSIP. Oui, Excellence, sans résister, tranquillement comme si ça lui convenait, comme si c'était le costume de grand-veneur qu'on lui apportât; seulement il ne sait pas la rencontre que vous lui ménagez.

ALEXIS. Il est tranquille, et l'enfer est dans mon cœur!.. je suis le malheureux, et il est au comble de la félicité... que craint-il? sa véritable richesse, son bien le plus précieux, l'amour de la comtesse, il ne peut la perdre. Quoi, je puis couvrir d'or tout cet espace, trente mille créatures humaines sont ma propriété et je ne puis

triompher d'un esclave! O je briserai cette fierté! je rejetterai dans son âme les angoisses qu'il me fait éprouver.

OSSIP. J'oserai vous donner un conseil, monseigneur, ne les laissez pas près l'un de l'autre, cela no vaut rien, j'y ai songé... envoyez-le plutôt dans vos terres éloignées, à Perme. Cette entrevue serait sans effet, vous pouvez humilier la comtesse, mais non lui ôter son amour.

ALEXIS. Je ne veux point de son amour, je la hais. Le prince Wolodimir demandera-t-il en suppliant ce qu'elle accorde à un esclave?.. je ne veux point de son amour! je ne veux qu'assouvir ma haine: oui, je le jure, je veux la couvrir de honte.

OSSIP. N'importe, je vous conseille encore de ne pas les faire trouver ensemble.

ALEXIS. Silence! silence, fou!

OSSIP. Fou! soit; vous n'avez pas moins suivi mon conseil hier... si je suis un fou, qu'est donc celui qui suit mon avis?

ALEXIS. Silence, te dis-je!

SCENE VI.

LES MÊMES, PETEROFF, SERFS.

PETEROFF. La comtesse entre au château.

SCÈNE VII.

ALEXIS, EMMA, OSSIP, SERFS.

Le prince est allé au-devant d'Emma; il lui donne la main et l'amène à l'avant-scène. Il fait un signe à Ossip qui disparaît.

ALEXIS. Vous avez daigné madame, ne pas rejeter mon invitation.

EMMA. J'ai d'autant moins voulu vous refuser, que nous seront plus long-temps sans nous voir..

ALEXIS. Quoi, voulez-vous nous quitter'

EMMA. Demain de bonne heure je pars, je me rends dans mes terres, près de Kasan; je ne les ai pas visitées depuis mon retour, je veux connaître l'état de mes vassaux et savoir s'ils sont traités avec humanité. Vous savez, prince, combien peu il est permis de se fier aux intendans.

ALEXIS, *impatient et sans l'écouter.* Vous avez parfaitement raison. (*A Peteroff.*) Le déjeûner!

On sert le déjeûner; Alexis conduit Emma à la table; ils s'asseyent.

SCENE VIII.

OSSIP, *conduisant* ISIDORE, *en chasseur,* ALEXIS, EMMA, *assis dans le pavillon,* PETEROFF, FŒDOR, SERFS.

OSSIP. Avancez, ne craignez rien, vous êtes avec des amis.

ISIDORE, *reconnaissant Emma.* Dieu! que vois-je... Emma! misérable, où m'as-tu conduit?

Il se trouve près du prince et en face d'Emma.

ALEXIS. Une de vos connaissances, si votre mémoire ne vous trahit pas.

EMMA, *regardant Isidore.* En effet... je n'aurais pu reconnaître l'ancien ami de ma mère sous ce costume.

ISIDORE. Le costume n'a rien changé aux sentimens qui lui avaient mérité cette honorable distinction.

ALEXIS. Comment, serf, tu parles!

EMMA. Calmez-vous, prince je vous prie... je suis la cause de cette injuste rigueur.

ALEXIS. Du vin, chasseur, du vin.

Ossip passe un flacon à Isidore; la comtesse le prend.

EMMA. Permettez que je me serve moi-même.

ALEXIS. De grâce.

EMMA. Permettez que je sois aussi votre échanson.

ALEXIS, *à part.* Serpent, ne pourrais-je donc t'écraser? (*Haut.*) Ce laquais est d'une maladresse... son séjour à l'étranger l'a entièrement gâté... mais un prompt châtiment.

ISIDORE, *s'avançant.* Madame...

EMMA, *l'arrêtant d'un signe.* Il deviendra docile, prince, il saura céder à la nécessité... mais j'oublie que mes préparatifs de départ m'appellent... (*Elle se lève.*) Je suis fâchée, prince, de me montrer si avare de mon temps avec vous.

Elle descend en scène vers la droite.

ALEXIS, *debout, toujours près de la table.* Cette prompte retraite m'annonce que mon accueil n'a pas su vous plaire... Peut-être êtes-vous blessée de voir votre ancien maître changé en valet... Sans doute c'était une plus noble fonction, celle de vous instruire.

EMMA. Tout homme peut élever jusqu'à lui son état.

ALEXIS. Malédiction! (*Il se verse et rend le flacon à Isidore.*) Tiens... De quelle faveur peut se vanter mon esclave... L'air de l'Italie fait tant de miracles qu'il a effacé la trace de son collier, et l'a placé sur la même ligne de la comtesse Emma.

EMMA. Ce n'est pas l'Italie, mais la noblesse de son âme qui l'a rendu digne de moi.

ALEXIS. Digne! Ah! que ce mot est froid... Point de contrainte pour moi, point de fausse honte! Une si noble passion, doit-on craindre de l'avouer hautement... Vous

croyez peut-être que je serai jaloux du bonheur d'un esclave?

EMMA. Prince, je suis chez vous.

ALEXIS. Le bonheur!.. Je veux boire à votre bonheur futur. (*A Isidore.*) Verse... (*Isidore est tremblant, il verse mal, le prince le saisit à la gorge.*) Misérable drôle!

ISIDORE, *tirant son couteau de chasse.* Meurs donc, puisque tu le veux, infâme!

EMMA. Isidore!

Elle se jette entre Isidore et Alexis, au moment où son amant se précipite, le couteau de chasse à la main.

ISIDORE. Grand Dieu! êtes-vous blessée, comtesse!.. (*Il jette le couteau de chasse, prend Emma dans ses bras, et la place sur une chaise.*) Oh! pardonne à un insensé... ouvre les yeux, laisse-moi voir mon pardon dans tes regards.

EMMA, *revenant à elle.* Calme-toi, mon ami, ce n'est rien... l'émotion seulement, Au prix de tout mon sang, j'aurais voulu t'épargner ce terrible moment!

ALEXIS, *aux serfs.* Quoi! lâches, vous restez-là... Saisissez l'assassin de votre maître, qu'on l'emmène, qu'on l'enchaîne jusqu'à ce qu'on ait prononcé sa sentence.

On entraîne Isidore.

EMMA. Prince! un mot, un seul!

ALEXIS. Qu'on l'emmène.

EMMA. Au nom du ciel!

ALEXIS. Obéissez, ou craignez ma colère.

On emmène Isidore.

SCENE IX.

ALEXIS, EMMA.

ALEXIS. Maintenant, madame, qu'avez-vous à me dire?

EMMA, *accablée.* Rien... je ne sais... je ne sais plus rien.

ALEXIS. Rien... Eh bien! achevez votre ouvrage, donnez-lui votre main, soyez la femme de mon esclave, et mon esclave vous-même.

EMMA, *se ranimant.* Oui, je l'aime, et j'en suis fière. Son amour est honorable; tandis qu'il fait oublier par sa vertu la faute de votre père, vous la rappelez par vos vices; vous demandiez mon amour, le vôtre serait celui d'un tigre. Vous n'aurez que ma haine... J'ignorais encore ce poison... mais vous me l'avez fait connaître, je vous hais! Que cette faute retombe encore sur votre tête.

Elle sort.

ALEXIS, *la suivant jusqu'au fond.* Emma! écoutez-moi, je vous en conjure.

SCENE X.

OSSIP, ALEXIS.

ALEXIS. Rien! Je n'ai pu rien obtenir... pas un mot, pas un regard! Qu'elle est noble et belle dans sa colère! dois-je l'aimer ou la haïr! Quelle patience contre mes sarcasmes! Quelle douceur contre ma rage... Comme elle sacrifiait généreusement sa vie pour son bien-aimé... Oh! si je pouvais dire seulement une fois elle est à moi... et puis mourir! (*A Ossip, qui sort du pavillon en fredonnant et en pinçant une guitare.*) Que fais-tu ici?

OSSIP. J'essaie une ballade, Excellence, pour vous la chanter ce soir, si vous ne pouvez dormir.

ALEXIS. Plût au ciel! qu'on pût m'endormir avec des refrains! Dormir! lorsque la rage dévore mon cœur... Dormir! lorsquelle m'est ravie... et par qui?

OSSIP. Oh! celui-là ne nuira pas longtemps à votre Excellence; il est dans les fers, et, si vous le livrez aux juges, marqué, et pour la vie dans les mines.

ALEXIS. Il le mérite. Je l'ai supplié, conjuré; il a rejetté mes offres, mon or, levé son arme sur moi! Ah! je sens ma tête se briser lorsque je pense à lui... Quel que soit son sort, il le mérite.

OSSIP. Et c'est ainsi que vous voulez plaire à la comtesse?

ALEXIS. Comment l'obtenir? dis-moi à quel prix... Il me la faut... entends-tu... il me la faut.

OSSIP. Je n'y puis rien, monseigneur.

ALEXIS. Non... Eh bien!.. cherche... invente un moyen, esclave... pense pour ton maître... Je ne le puis, moi, ma tête est ardente... Tu es calme, toi, comme Satan... réfléchis, tu auras des trésors... la liberté...

OSSIP. Vraiment!.. Pourriez-vous ressusciter les morts?

ALEXIS. Que veux-tu dire?

OSSIP. Vous ne le pouvez pas... alors que m'importe la liberté?.. Je n'ai pas de conseil à vous donner; mais tenez, écoutez cette ballade que je repassais quand vous êtes venu; c'est une histoire à peu près semblable à la vôtre.

ALEXIS. Voyons, la musique calmera peut-être mes sens.

OSSIP, *chante.*

Air de M. Pâris.

De Fœdora le sort trahit les armes...

(*Il s'interrompt.*) Fœdora, seigneur, était une princesse qui s'était révoltée contre son souverain.

Il reprend.

De Fœdora le sort trahit les armes,
Son beau visage est inondé de larmes!
Las! songe-t-elle aux maux qu'elle a soufferts?
Non; du vainqueur elle brave l'outrage:

Mais sur un autre il peut porter sa rage,
Celui qu'elle aime, Iwan est dans les fers!

Le Tzar brûlait d'un ardeur non moins vive...
Ecoute enfin, dit-il à sa captive,
A ton amour deux partis son offerts,
Iwan périt si tu restes fidèle,
Mais suis mes pas ce soir à la chapelle,
Et dans l'instant je fais tomber ses fers!

ALEXIS. Et Fœdora, que répond-elle?

OSSIP. Je n'en sais rien, Excellence; mais sans doute elle y consent, si elle aime en effet Iwan.

ALEXIS. Eh bien, je veux, comme le Tzar, mettre un prix à la tête de mon esclave, le marchander avec elle... O marché infâme! mais il le faut...elle ou la mort!

Il va pour sortir, Ossip l'arrête.

OSSIP. Ecoutez-moi, Excellence; au nom de votre amour, n'allez pas chez elle; ou je me trompe fort, ou avant peu elle viendra vous supplier de rendre la liberté à Isidore..... et quand on demande à capituler, on est prêt à se rendre.

ALEXIS. N'est-ce pas, elle consentira...

OSSIP. Certainement... après bien des soupirs et des pleurs cependant... mais le temps appaise tout, et à la longue elle l'oubliera... Qu'y a-t-il donc de si terrible là-dedans!.. que de jeunes filles sont forcées de se marier contre leur gré... vous aussi vous avez connu une infortunée.

ALEXIS. C'est bien! assez...

OSSIP. Sans doute! que sont les maux d'un serf? n'est-il pas né pour souffrir... les larmes des esclaves n'inspirent que du dégoût aux maîtres.

ALEXIS. Et si sa haine pouvait céder à mon amour.

OSSIP. Oh! alors... mais c'est un point fort douteux... Rentrez dans votre appartement; moi, j'attends ici la comtesse, car elle y viendra, soyez en sûr, et tenez la voilà, j'irai vous rendre compte de ses intentions, éloignez-vous.

ALEXIS. Je t'attends.

Il sort par le pavillon.

SCENE XI.

EMMA, OSSIP.

EMMA. C'est toi que je cherchais, Ossip; il faut délivrer Isidore, je te donnerai de l'or.

OSSIP. Moi, madame la comtesse! Ah! comment une dame vertueuse comme votre Excellence peut-elle venir tenter ainsi un pauvre serf?

EMMA. Permets que l'infortuné ait recours à la fuite, tu le peux je le sais, et nul autre que toi...

OSSIP. C'est pour cela que votre Excellence ne devrait pas chercher à me séduire; j'ai toujours servi mes maîtres avec fidélité et je ne commencerai pas à présent à les trahir... j'aime Isidore, c'est mon cousin... mais ce serait mon fils, je ne pourrais le tirer de là et lui épargner le châtiment qu'il a mérité.

EMMA. Qu'il mérite! n'as-tu pas vu comme il a été cruellement excité.

OSSIP. Je l'ai vu et mon cœur en a saigné; mais l'esclave doit supporter en silence la colère de son maître... Isidore est serf, et la rebellion à main armée contre le prince est haute trahison...

EMMA. O mon Dieu! que faut-il faire?.. j'irai trouver le Czar.

OSSIP. Dieu est en haut et le Czar est loin... si vous voulez le sauver, il faut vous hâter, car une fois livré au tribunal rien ne pourrait l'empêcher de subir son terrible arrêt..

EMMA. Tout espoir m'est donc ravi.

OSSIP. Que ne vous adressez-vous au prince?

EMMA. A lui?

OSSIP. Lui seul peut faire remise du châtiment.

EMMA, *tombant sur un siège*. Lui seul!.. O mon Dieu! tes épreuves sont cruelles. (*Silence.*) Je puis le délivrer!.. je le dois! ah! mon cœur se révolte... non, non, je dois le sauver, l'amour le plus vrai est celui qui se sacrifie. Je parlerai à ton maître.

OSSIP. Excellence, que ce soit bientôt, car regardez...

SCÉNE XII.

EMMA, OSSIP, ISIDORE, PETEROFF, FŒDOR, SERFS.

Isidore enchaîné, est conduit par les serfs, Il paraît au fond.

EMMA. Grand Dieu! où le conduisent-ils?

OSSIP On va le livrer aux juges... et alors plus d'espoir...

EMMA. Malheureux!

OSSIP. Quel chagrin pour votre Excellence, s'il fallait vous-même déposer contre lui.

EMMA, *au fond*. Arrêtez!

Le cortège s'arrête à sa voix. Isidore qui avait la tête baissée la relève.

ISIDORE. Emma!

Il veut s'avancer; on le retient.

EMMA. C'en est fait, les doux rêves de bonheur sont évanouis .. tout est fini pour moi! (*A Ossip.*) Dis à ton maître que la la lettre d'affranchissement d'Isidore soit remise dans les mains du prêtre, et dans une heure... qu'il vienne à l'autel... il y trouvera sa victime.

Elle tombe évanouie sur le fauteuil.

OSSIP. Ah?,, une pâle fiancée!

Fin du second acte.

ACTE III.

Un immense vestibule, orné de caisses et de fleurs. De chaque côté des portes conduisant aux appartemens, vers le milieu du théâtre, des portes en vitrages garnies de grands rideaux. — Il fait nuit, le théâtre n'est éclairé que par des candelabres.

SCENE Ire.

PETEROFF, FŒDOR, SERFS.

Au lever du rideau, les portes vitrées sont ouvertes et laissent le théâtre dans toute sa profondeur. Les serfs boivent et se livrent à différens jeux. Peteroff chante; on danse sur le refrain.

PETEROFF.

RONDE.

Air de C. M. de Wéber.

Par fois en cachette,
Fille du matin
Va dans le retraite
Trouver le devin :
Dis-moi si l'on m'aime,
Dis-moi, si moi-même
Je puis faire le serment
De n'aimer jamais qu'un amant!

— Laissons mon grimoire,
Répond le devin,
J'aime mieux en croire
Tes yeux que ta main.
J'entends leur langage;
Mais fille à ton âge
Ne peut faire le serment
De n'aimer jamais qu'un amant.

Bientôt vint pour elle
S'offrir un époux;
D'abord à sa belle
Les nœuds semblent doux,
Et dans son ivresse
Elle dit sans cesse:
J'en puis faire le serment,
Mon époux sera mon amant.

Hélas! la pauvrette
Ignorait l'amour!
Ce dieu qui la guette
Bientôt eut son tour,
L'époux qu'on abuse
De rien ne l'accuse;
Il sait qu'elle a fait serment
De n'aimer jamais qu'un amant.

SCÈNE II.

LES MÊMES, OSSIP.

OSSIP. Allons, c'est bien! réjouissez-vous!

PETEROFF, *buvant.* Tu vois nous sommes en train.

OSSIP. Il y a de quoi.

FŒDOR. Sans doute! le maître, en raison de son mariage, nous accorde des grâces, des faveurs, des récompenses...

OSSIP. Lesquelles?

PETEROFF. Dix d'entre nous pourront aller à Pétersbourg exercer un état.

OSSIP. Pourvu qu'ils payent la permission peut-être plus qu'ils ne gagneront.

FŒDOR. Cinq autres vont se marier?

OSSIP. Tu appelles cela un grâce, une récompense?

PETEROFF. Ah! tu vois toujours tout en noir; si l'on t'écoutait l'on ne jouirait jamais de rien. Frères, ne faites pas attention à lui, continuons nos jeux.

On se remet à danser.

OSSIP. Oui, oui, dépêchez-vous de vous amuser.

FŒDOR. Pourquoi?

OSSIP. Pourquoi? parce que ça ne dure pas long-temps.

FŒDOR. Notre maître n'est-il pas au comble de ses vœux?

OSSIP. A présent; il est à la chapelle, le prêtre l'unit à celle qu'il aime; mais attendez son retour, ses réflexions... (*A part avec un rire infernal.*) ses remords... je vous réponds que ce bonheur-là vous vaudra plus de coups de knout que vous n'avez bu de verres d'hydromel. Rangez-vous et prosternez-vous; voici nos maîtres.

SCENE III.

LES MÊMES, EMMA, ALEXIS.

Les serfs sont rangés et inclinés. Alexis conduit Emma par la main : elle est en costume de mariée.

ALEXIS. Enfin, tous mes souhaits sont accomplis, vous êtes à moi.

EMMA. Oui, le ciel a reçu mes sermens.

ALEXIS. J'ai aussi tenu ma promesse... vous avez l'affranchissement d'Isidore... voulez-vous que je lui fasse remettre?..

EMMA. Non... sa présence ici serait également pénible pour tous... je l'engagerai moi-même à s'éloigner.

ALEXIS. Je m'en rapporte à votre prudence.

EMMA. Les événemens se sont succédés avec une telle rapidité que vous n'avez pu en instruire votre famille, la mienne .. il ne serait pas convenable, je pense, d'attendre plus long-temps.

ALEXIS. Je vais faire à l'instant partir des courriers, annoncer à tous nos amis, notre bonheur, notre union, et je reviens auprès de vous. (*Il baise la main d'Emma.— A Ossip.* Tu diras à Isidore que des chevaux l'attendent à la porte du château.

Il sort. On ferme les portes vitrées et les rideaux du fond. Le théâtre reste éclairé par des candelabres. Les esclaves se retirent.

SCENE IV.

EMMA, OSSIP, DES FEMMES.

Ossip reste au fond observant Emma; il feint d'arranger les draperies.

EMMA. Il va venir !.. je vais le voir... encore une fois, et puis jamais... ah !.. (*Elle porte la main à son cœur et sent le bouquet nuptial; elle touche sa tête et frémit.*) Ces ornemens ! pourrais-je, ainsi parée, m'offrir à ses regards... Epargnons-lui ce supplice...

Elle les arrache.

OSSIP, *qui s'est avancé et la regarde.* Mon maître a été exigeant... je doute qu'une pareille union ait heureux résultats...

EMMA. Hélas ! je vois de sombres nuages s'amonceler dans l'avenir ; mais je suivrai ma route avec courage... Dieu m'aidera à supporter mes maux. J'ai besoin de forces, à présent; car mon sort ne peut changer.

OSSIP. Ne peut-il changer ?.. un mariage forcé serait-il valable ?..

EMMA. Il n'était pas forcé: j'ai consenti volontairement... j'ai seulement contraint mon cœur, et maintenant il me faut estimer, honorer, aimer même, celui...

OSSIP. Je vais vous envoyer Isidore, Excellence.

Il sort, les femmes sortent aussi.

SCENE V.

EMMA, *seule.*

Je n'ai plus qu'une espérance : c'est de ne pouvoir résister à cette pénible lutte... O mon Dieu ! si cette espérance est coupable, pardonne, j'attendrai avec résignation l'heure que tu auras désignée. (*Pause.*) J'approche d'un moment affreux... Pauvre Isidore !.. je vais lui remettre sa lettre d'affranchissement.... Si je lui écrivais.... non, ce serait une lâcheté cruelle... refuser à cet infortuné un dernier adieu !.. Peut-être parviendrai-je à adoucir l'amertume de notre séparation.

SCENE VI.

EMMA, OSSIP, *puis* ISIDORE.

OSSIP. Isidore, Excellence !

EMMA. Qu'il entre.

Ossip fait entrer Isidore et se retire.

ISIDORE. Vous m'avez fait appeler ?

EMMA. Et je vous attendais avec impatience, mon ami... voici la lettre d'affranchissement qu'on vous avait injustement refusée. J'ai pensé que vous aimeriez à la recevoir de la main d'une amie.

ISIDORE, *regardant le papier.* Mon affranchissement ! je ne pouvais le recevoir que de vous, puisque c'est vous qui l'avez acheté.

EMMA. Vous savez...

ISIDORE. De quel prix vous avez payé ma liberté... Je devrais vous remercier, mais je ne me sens pas capable d'apprécier une action si peu commune.

EMMA. Je vois peu d'amitié dans ces paroles... Je ne retrouve pas en vous cette force d'âme qui m'a si souvent soutenu moi-même dans mes douleurs.

ISIDORE. Ah ! qu'un instant a tout changé ! une heure dans les fers a renversé toutes mes pensées.

EMMA. Ah ! quittez ce ton froid et amer, je ne l'ai pas mérité ; il me déchire... Croyez que le combat a été douloureux... interrogez votre cœur... j'ai versé bien des larmes; mais l'espoir d'un autre avenir a soutenu mes forces... qu'il ranime votre courage... Oui, mon ami, nous serons un jour réunis.

ISIDORE. Vous vous trompez, madame, si vous pensez que le chagrin de vous perdre, le désespoir de renoncer à votre amour, me dicte le langage que je vous tiens, tout cela est passé... Aussitôt que je me vis traîné devant vous en habit d'esclave, exposé à ses féroces mépris, je connus les humiliations qui vous attendaient à mes côtés, et je renonçai à vous... Oui; si la liberté m'eut été rendue lorsque ma main était encore armée, je me serais plutôt donné la mort, que de placer cette main flétrie dans la vôtre.

EMMA. Calmez cette exaltation, Isidore.

ISIDORE. Ecoutez-moi, madame, et vous saurez me comprendre : on m'a couvert de la livrée d'un valet, on m'a forcé d'en faire les fonctions serviles, pour vous humilier en moi. J'ai dû obéir pour échapper à un châtiment plus avilissant encore... on m'a enchaîné, menacé d'une condamnation infamante, de la flétrissure !... Vous croyez peut-être m'en avoir délivré... non... la honte, l'horreur de moi-même me l'on fait subir à mes yeux. Et comment m'avez-vous racheté de cette condition de la bête de somme ? à quel prix ? Vous vous êtes sacrifiée à ce jeune audacieux, à ce barbare... vous avez immolé vous, moi et mon amour... et pourquoi ces horreurs ? avais-je commis un crime ? non, j'étais né maudit ; j'étais né pour ramper, pour être foulé aux pieds... Le sentiment de sa propre estime seul peut élever l'homme... Ce sentiment n'est plus en moi... je me méprise...

EMMA. Mon ami, mon ami, comment pouvez-vous vous mépriser parce que vous êtes malheureux ?

ISIDORE. Oh ! vous ne pouvez sentir ce que j'éprouve... votre sexe et le nôtre ne comprendront jamais de la même manière cette horrible situation... Votre honneur, c'est la chasteté ; la liberté est le nôtre...

L'esclave est déshonoré..... l'esclavage est la mort de l'ame.

EMMA. C'était une acte d'oppression injuste... Vous êtes libre, ne vous remettez pas vous-même dans les fers... Pourquoi ce découragement? vous êtes jeune, riche..

ISIDORE. C'est cela! jetez-moi une aumône... on ne peut offenser un esclave.

EMMA. N'ai-je donc plus de droits sur votre sort... Eh bien! repoussez mes dons... retournez dans le beau pays où nous étions heureux, respirer l'oubli de vos chagrins avec cet air délicieux dont nous enivrait l'Italie... Que les beaux-arts...

ISIDORE. Les arts! il faut être libre pour les cultiver. Non... tout est passé... je puis m'ouvrir une autre route... Avez-vous encore quelque chose à m'ordonner?

EMMA. Non, nous allons nous séparer... pour la vie. Il me reste une consolation : c'est de voir que vous avez pris un parti... Qui peut vous ravir la noblesse de l'ame?.. honorez en vous l'ami que s'était choisi mon cœur, et pour lequel il s'est brisé aujourd'hui; l'ami à qui je n'ai renoncé que pour cette vie. C'est ma dernière prière, ma dernière volonté.

ISIDORE. Adieu!

SCENE VII.

EMMA, *seule; elle tombe à genoux.*

Je mets mon sort en tes mains, ô mon Dieu! dirige son cœur, prête-lui ta force, et ne le laisse pas succomber. (*Elle se relève.*) Ah! la crainte est revenue dans mon ame... Je vais voir cet homme!.. Mon courage est prêt à m'abandonner.

SCÈNE VIII.

OSSIP, EMMA.

OSSIP. Le prince demande s'il peut voir Votre Excellence?

EMMA. Oui... tout-à-l'heure... dans quelques instants... Je veux sortir pendant cette nuit tranquille; le calme de la nature appaisera l'agitation de mon esprit.

SCENE IX.

OSSIP, *seul.*

Par saint Alexandre! une joyeuse noce! oui, une joyeuse noce... comme celle d'Axinia... (*Il s'assied dans un fauteuil.*) Je veux attendre mon maître ici pour lui présenter le coup du soir: de l'absinthe et du fiel... ce ne sera pas un soporifique. Il ne le faut pas non plus... j'ai passé bien des nuits sans dormir! Une nuit comme ça, sans sommeil et dans le désespoir est un avant-goût de l'enfer... L'on n'a jamais de si mauvaises pensées que dans ces nuits-là. Il ne faut pas qu'il dorme... Je l'entends!

Il fait semblant de dormir.

SCENE X.

OSSIP, ALEXIS.

ALEXIS, *sans voir Ossip.* Je brûle!.. tout me semble en feu!.. Je veux et je n'ose la voir... (*Il voit Ossip et le regarde quelques momens.*) Il dort, je crois... oui, par l'enfer! un cœur plein de haine et de venin!.. pas une bonne action dans sa vie, une foule de noirceurs, et il dort!.. Allons, s'il peut dormir, et dormir tranquillement, pourquoi le coupable redouterait-il la mort, qui n'est qu'un sommeil? (*Il le secoue.*) Lève-toi.

OSSIP, *se réveillant en sursaut.* Ah! Dieu! Excellence, pardonnez...

ALEXIS. Est-ce ici que tu dois dormir?

OSSIP. Je croyais que Votre Excellence ne rentrerait pas ici... qu'elle resterait près de sa belle épouse.

ALEXIS. Silence... je reste ici.

OSSIP Votre excellence plaisante.

ALEXIS. Serpent...(*Il le pousse.*) es-tu ivre?

OSSIP. Non, Excellence, je vous assure... mais j'ai bu à votre santé et à celle de notre nouvelle princesse, c'était mon devoir... c'est un mauvais serviteur que celui qui ne se réjouit pas du bonheur de ses maîtres. Et puis, je voulais m'étourdir sur mes chagrins... c'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort d'Axinia, c'est singulier!.. jour de noce et jour de mort... comme si cela pouvait aller ensemble... la pauvre Axinia! celle-là aussi on l'avait inhumainement contrainte.

ALEXIS. Misérable! n'est-tu pas l'auteur de ce que j'ai fait.., par tes insinuations.

OSSIP. Sans doute, un serf doit faire tout ce qu'il peut pour le bonheur de son maître... s'il y a faute, cela retombe sur son maître... j'ai dit ce que j'ai voulu..... c'était à vous de réfléchir,..

ALEXIS. Isidore est-il déjà parti?

OSSIP. Probablement! du moins ses chevaux sont déjà loin... mais fut-il à dix mille werstes, fut-il dans la tombe, il vous fermera toujours le cœur de la comtesse... vous auriez dû y penser.

ALEXIS. Hélas! oui... le seul bruit de son nom, son ombre, son avenir, tout élève une barrière entre elle et moi... Oh! que n'ai-je eu le courage d'y renoncer, je serais heureux... heureux en voyant leur bonheur et leur reconnaissance...

OSSIP. Je crois seulement que votre bonheur n'aurait pas duré long-temps.

ALEXIS. Oui, je le pouvais... maintenant elle est à moi!.. et... n'a-t-elle pas juré à l'autel de m'aimer?

OSSIP, *riant.* Eh! eh! quand on a peur on promet l'impossible.

ALEXIS. Silence! infame reptile! que peut ton venin contre une créature céleste? Oh! qu'elle était belle dans sa tristesse, dans sa pâleur! lorsqu'elle priait, je l'entendais dire doucement: Seigneur, prenez pitié de moi! Lorsque le prêtre nous appela, elle s'avança d'un pas ferme et assuré... la piété lui donnait des forces... et moi je tremblais près d'elle à peine ai-je pu dire oui!.. et elle est à moi, cet ange... Oh! s'il n'existait plus, lui! mon mauvais génie.

OSSIP. Il n'aurait pas dû naître du tout.

ALEXIS. Pourquoi tous deux avons-nous vu le jour? car il n'est pas de paix possible entre nous.

SCENE XI.

ALEXIS, ISIDORE, OSSIP.

Isidore est entré pendant la phrase précédente.

ISIDORE. Peut-être par ma mort...

ALEXIS. Toi! encore ici! que veux-tu?

ISIDORE. Tu vas l'apprendre... Ossip, sors. ALEXIS. Demeure!

ISIDORE. J'y consens. *(A Ossip.)* Reste donc; mais au premier signe, au premier geste. *(Il lui montre un pistolet.)* Tu es mort.

ALEXIS. Viens-tu m'assasiner?..

ISIDORE. Silence et écoute-moi! tu sais ce que tu as fait; tu as détruit tout le bonheur que j'espérais en ce monde, tu as rompu tous les liens qui m'attachaient à la vie... je ne vis plus que pour un sentiment... la vengeance! je viens la chercher. *(Il lui présente un pistolet.)* Prends

ALEXIS. Moi, mon frère!

ISIDORE. Est-ce en frère que tu m'as traité? Cependant, grâce à ta générosité, je suis libre, je suis ton égal.

ALEXIS. Ah! c'était juste.

ISIDORE. Pourquoi donc y mettre un prix?

ALEXIS. J'ai déjà causé ton infortune.

ISIDORE. Que peux-tu craindre encore?

ALEXIS Oui, je comprends tes regrets, ton désespoir... Je ne suis pas insensible à ta peine... nous aurions dû nous aimer... Pourquoi cette femme elle est venue se placer entre nous? mais notre sort est fixé, elle est à moi, tu n'as plus rien à attendre... va-t-en

ISIDORE. Ce n'est pas ainsi que nous devons être séparés.

ALEXIS. Ta raison est égarée, fuis.,

ISIDORE. S'il en était ainsi, tu baignerais déjà dans ton sang... décidons lequel de nous doit faire place à l'autre, car nous ne pouvons plus vivre tous deux... si je succombe... c'est fini, tu la possèdes sans crainte. Si c'est toi .. si c'est toi, je recouvre la paix et le calme... je m'éloigne; mais dans mon exil, je saurai qu'elle est délivrée à jamais de l'exécrable union que tu l'as forcée de contracter devant Dieu! *(Il tend le pistolet.)* Prends. Prends!

ALEXIS, *le saisissant* Donne! tu as raison, je le sens; nous ne pouvons plus vivre tous deux... Oui, tu es la malédiction que m'a léguée mon père... tu es l'envoyé de ce dieu sévère qui punit dans les enfans les fautes de leurs parens... Allons, jouons notre sort avec ces dés de plomb! *(Il se place.)* Tu es l'offensé, tire.

ISIDORE. Non, je ne veux point d'avantage; être ou n'être pas, la balance est égale pour moi... Ossip, prends cette balle; lorsque tu la laisseras tomber, nous tirerons ensemble. ALEXIS. Soit.

Ossip prend la balle, s'éloigne. Les deux frères se placent à dix pas et diagonalement. Alexis, au fond à gauche, Isidore, vers l'avant-scène à droite. Ossip laisse tomber la balle. ils tirent, tous deux tombent

OSSIP, *s'avançant entr'eux, puis levant les mains au ciel.* Axinia!

SCENE XII.

LES MÊMES, FŒDOR, PETEROFF.

PETEROFF. O ciel! que se passe-t-il donc?

OSSIP. Ils ont joué leur vie et perdu tous les deux... Pauvre cousin! pourquoi a-t-il voulu être libre?

SCENE XIII.

LES MÊMES, EMMA.

EMMA. Qu'ai-je entendu! *(Ossip lui montre les deux frères.)* Dieu! *(Elle se jette près d'Isidore.)* Ne meurs pas, Isidore, mon ami, ou je meurs avec toi *(Il fait un mouvement.)* O Dieu! Il respire encore!

ISIDORE. Toi, ici!.. ah! je n'osais espérer te revoir... Pardonne. *(Il cherche à baiser sa main.)* Merci de ton amour; il n'a pu me conserver la vie, mais il adoucit ma mort.

EMMA, *poussant un cri.* Ah! il meurt.... *(Elle tombe sur lui en silence, puis se mettant à genoux.)* Repose, infortuné, jusqu'au temps où nous serons réunis... Nous avons beaucoup souffert l'un pour l'autre, nous méritons de nous revoir un jour.

OSSIP, *s'avançant.* Veuve du prince Wolodimir tes serfs t'offrent leurs hommages.

EMMA, *se relevant.* Je repousse ce funeste héritage. Isidore, la liberté de mes serfs est le monument que j'élève à ta mémoire.

OSSIP, *seul debout.* Liberté, ce mot ne trouve plus d'écho dans mon cœur.... il ne le fait plus tressaillir... Chère Axinia! Pourquoi si tard. *(Levant les mains au ciel.)* Vois-tu, prince Wolodimir, je suis maintenant plus puissant que toi. Le ver que tu as foulé aux pieds a rongé les solives de ta maison... elle s'écroule, et il rampe sur ses ruines.

IMP. DE J.-R. MEVREL, PASSAGE DU CAIRE, 54.

MAGASIN THÉATRAL, COLLECTION A 3 S. LA FEUILLE.
CHEZ MARCHANT, EDITEUR, BOULEVART ST-MARTIN, N° 12.

LE CHATEAU D'URTUBY,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

Paroles de MM. G. de Lurieu et Raoul,

MUSIQUE POSTHUME

DE HENRI BERTON FILS.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 14 JANVIER 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LÉON DE MAINEVAL.	MM. PONCHARD.
DELMAR.	RÉVIAL.
QUIMBEL, nctaire*	FARGUEIL.
MUSCAGORY, concierge du château.	HÉBERT.
MICHEL.	CHARLES.
ÉLISE DE CHATENAY, jeune veuve.	Mmes PRADHER.
DOMINICA, nièce de Muscagory.	DUPUIS.
PAYSANS et PAYSANNES.	

La scène est au château d'Urtuby dans la Basse-Navarre.

* Ce rôle qui n'a pas de chant, peut être joué par le premier comique.

IMP. DE CHASSAIGNON, RUE GIT-LE-CŒUR, 7.

AUX MANES

DE

HENRI BERTON FILS.

Un fléau d'affreuse mémoire
Naguère épouvantait Paris;
Vertus, beauté, talens et gloire,
Rien ne put le fléchir : il fut sourd à nos cris...
Henri Berton, tenant la lyre,
Tomba foudroyé sous ses coups;
Les derniers chants, enfans de son délire,
L'infortuné les modulait pour vous.

Bientôt vous allez les entendre.
Lui seul, hélas! il manque au rendez-vous.
Qu'il eût été joyeux d'être au milieu de nous!..
Ses amis empressés seraient venus lui prendre
La main, en lui disant : « C'est bien... »
Cette main s'est glacée... Et de ce cœur si digne
De ce feu créateur, il ne reste plus rien...
Ces chants pleins d'avenir étaient le chant du cygne.

Vous les adopterez, oui, Messieurs, car son nom
Du succès fut toujours le gage;

* Ces vers ont été lus, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le jour de la première représentation du *Château d'Urtuby*.

Oui, son aïeul, Pierre Berton,
Par ses accords, enivrant un autre âge,
De *Gluck* lui-même obtenait le suffrage.
Plus fier, plus mâle en ses accens,
De son fils le brillant génie
Grandit encore avec les ans,
Et dans la France entière on répète les chants
Et d'*Aline* et de *Stéphanie*.

Ainsi la gloire, aimant à proclamer ce nom,
Sur ses tables d'airain grava trois fois : Berton.
Henri, console-toi, puisqu'en mourant tu laisses
Pour héritage à tes enfans,
Trois générations de talens;
C'est la plus belle des noblesses.

De ses travaux lorsqu'il n'a pu jouir,
Pour un artiste qui succombe,
C'est, hélas! bien plus que mourir.
Ce fut le sort d'Henri... Grâce à vous, sur sa tombe,
Que ses enfans, quand ils iront prier,
Puissent porter demain quelques brins de laurier.



LE CHATEAU D'URTUBY.

Le théâtre représente un riche salon. (Siècle de Louis XIV.) Trois grandes portes au fond, ouvrant sur une galerie qui laisse apercevoir les montagnes de la Basse-Navarre. Trois portes latérales; à gauche du spectateur, l'appartement d'Élise; à droite, la chambre de Léon; à gauche et la plus rapprochée de la scène, la porte du cabinet où est enfermé Quimbel. A droite, une fenêtre à balcon. Du même côté, une table couverte d'un tapis et tout ce qu'il faut pour écrire. Une guitare suspendue au lambris.

SCÈNE Ire.

DOMINICA, MUSCAGORY, MICHEL,
PAYSANS BASQUES.

CHŒUR.

Salut, salut au cher Muscagory,
Au bon concierge, à notre ami!
Quel plaisir aujourd'hui!
Enfin le sort prospère
Donne un propriétaire
Au château d'Urtuby.

MUSCAGORY.

Pas si fort, pas si fort,
Car il est là qui dort.

LES FILLES.

Appui de nos familles,
Il dotera les filles,

LES GARÇONS.

Mariera nos garçons,
Quel bonheur nous aurons...

MUSCAGORY.

Ce soir, ou demain, j'espère,
On le complimentera,
Voyons de quelle manière
Devant lui l'on paraîtra.

CHŒUR.

Voyons, voyons... que faut-il faire?

MUSCAGORY.

D'abord, rentrez dans le salon voisin,
Et revenez soudain,
Deux à deux, en cadence,
Célébrer la présence
Du comte d'Urtuby.
Mes chers amis, je suis Son Excellence.
Je vous attends ici...

Les paysans sortent et rentrent à l'instant.

LES PAYSANS.

Nous revenons deux à deux, en cadence,
Célébrer la présence
Du comte d'Urtuby.

MUSCAGORY.

A merveille, je suis ravi,
Bravo, brava, bravi!
Alors, moi, je m'avance...
Vous l'entourez en ce moment,
Et je lui fais ainsi mon compliment:

1er *Couplet.*

Chacun vante nos jeunes filles,
Vous venez, et soudain, dans le beau des jours,
Je les vois encor plus gentilles,
Car le plaisir nous embellit toujours.
Moi-même, ô rare jouissance!
Je sens que j'embellis déjà,
Et ce sera votre auguste présence
Qui produira cet effet-là,
Qui produira ce grand miracle-là.

CHŒUR.

Et ce sera votre auguste présence, etc.

MUSCAGORY.

Si le premier lui plaît,
Nous passons au second couplet.

2e *Couplet.*

L'adjoint se plaint que les naissances
Vont toujours décroissant sur notre état civil.
Jadis, nous étions en avance,
Quel changement! d'où cela provient-il?
Mais bientôt, j'en ai l'assurance,
Le canton se repeuplera,
Et c'est encor votre auguste présence
Qui produira cet effet-là,
Qui produira ce grand miracle-là.

CHŒUR.

Et c'est encor votre auguste présence, etc.

MUSCAGORY.

Silence!
Prudence!
Un peu moins de fracas,
Enthousiasmez-vous plus bas.

NOTA. Le premier acteur inscrit est toujours placé à la gauche du spectateur.

Car vos chants, en ces lieux, troubleraient son (sommeil.
Dans le jardin allez m'attendre,
J'irai vous y reprendre,
Aussitôt son réveil.

CHŒUR.

Nos chants ici troubleraient son sommeil,
Allons dans le jardin, attendre son réveil.

Les paysans sortent.

SCÈNE II.

DOMINICA, MUSCAGORY, MICHEL.

MUSCAGORY. En silence... bien... très-bien, mes amis... Comme ça défile, comme ça manœuvre, ces français, ils sont tous nés soldats.

MICHEL. On dirait de vieilles moustaches!

MUSCAGORY. Ce n'est pas étonnant, je les commande, moi, basque de naissance et de cœur... moi, Muscagory, concierge inamovible de l'antique et célèbre château d'Urtuby, l'une des merveilles de la Basse-Navarre! Depuis que j'exerce, et voilà vingt ans... il a eu successivement dix maîtres au moins ce magnifique domaine! et cependant, le croirait-on, pas un n'a daigné le visiter.

DOMINICA. En vérité!...

MUSCAGORY. Pas un seul... c'est inimaginable, enfin Dieu soit loué... j'en tiens un... Il est arrivé, bien arrivé... et ce sera le premier visage de propriétaire avec lequel j'aurai l'honneur de me trouver face à face... quand je dis face à face... ce n'est pas encore bien sûr...

DOMINICA. Comment! il est ici, et il n'est pas sûr qu'il y soit...

MUSCAGORY. Ça vous étonne, ma chère petite nièce, et c'est pourtant comme ça... Ce-jourd'hui, cinq de juillet, à trois heures de relevée, est entré au grand galop, dans la cour d'honneur, une voiture de poste... clic, clac!.. six chevaux, deux postillons... c'est la première, à ma connaissance... deux jeunes gens très-élégans... deux parisiens, ça se voit tout de suite, quoique je n'en aie jamais vu... en descendent lestement... fort bien... ces Messieurs se présentent au nom du propriétaire, c'est très naturel.

DOMINICA. Alors, vous vous êtes avancé...

MICHEL. Vous les questionnez...

DOMINICA. Vous leur demandez leurs noms...

MUSCAGORY. C'est ce qui vous trompe, je ne me suis pas avancé, je n'ai questionné personne, je n'ai demandé le nom de personne... je sais seulement que l'un s'appelle Delmar... il a l'air d'un original.. toujours des mots à double entente où le diable ne comprendrait rien, ni moi non plus... quant à son compagnon de voyage... comment se nomme-t-il?.. c'est ce que j'ignore... à peine ai-je eu le temps de l'envisager... en arrivant, il s'est retiré dans cet appartement. (*Il désigne la porte à droite du spectateur.*) mais ce n'est pas tout.

MICHEL ET DOMINICA. Ah! voyons...

MUSCAGORY. A peine l'inconnu était-il entré là, (*Montrant le cabinet à gauche du spectateur*) qu'un autre monsieur, un blond, qu'on avait vu arriver par la petite porte du parc... se glisse furtivement vers le château .. je veux l'arrêter... l'interroger... Monsieur Delmar vient à lui... lui prend la main affectueusement : «Vous me l'aviez bien dit... charmante acquisition, mon cher, c'est une excellente affaire», lui dit monsieur Delmar (remarquez bien ceci).. puis, il lui parle à l'oreille, et enfin que pensez-vous qu'il en fait?

DOMINICA. Dame...

MUSCAGORY. Il l'amène ici, l'introduit poliment dans ce cabinet... un instant après... crac... on met le verrou... et bon soir.

MICHEL. De sorte que ces deux messieurs sont toujours-là...

MUSCAGORY. C'est-à-dire, ici, et là... l'un des deux, à coup sûr est le propriétaire... il arrive incognito, il veut nous surprendre... est-ce le monsieur de gauche, est-ce le monsieur de droite? voila toute la question... mais je crois entendre la voix de M. Delmar.

DOMINICA. C'est lui-même...

MICHEL. Avec une belle dame...

MUSCAGORY. Une dame... une dame. . tu te trompes... non, parbleu, il a raison... ah! ça, mais d'où nous tombe-t-elle cette dame... je m'y perds. Vite, vite, sortez.

Dominica et Michel sortent.

SCÈNE III.

ELISE, DELMAR, *entrant par le fond*, MUSCAGORY,

DELMAR. Monsieur Muscagory, veuillez à l'instant faire préparer cet appartement pour Madame.

MUSCAGORY. Oui, Monsieur, j'y vais... (*à part.*) Qu'est-ce que cela signifie?.. oh! je le saurai... Elle est charmante, cette petite dame-là...

Il s'incline et sort par le fond.

SCÈNE IV.

DELMAR, ELISE.

ELISE. Mais je ne reviens pas de ce que

vous me dites, mon cousin; quoi, votre ami, monsieur Léon de Maineval est ruiné?..

DELMAR. Oui, ma cousine...

ELISE. Que je le plains!..

DELMAR. Vous, le plaindre! un ingrat, qui n'a pas craint de vous oublier, lorsque vous aviez la bonté de renoncer pour lui aux douceurs du veuvage...

ELISE. Vous me comprenez mal... Je plains l'homme malheureux, mais pour celui qui m'a si indignement trompée; je n'ai plus qu'indifférence! comment! il il ne lui reste rien de la riche succession que lui a laissée son oncle.

DELMAR, *souriant*. A peu près...

ELISE. Ce superbe château, que l'année dernière, dans son enthousiasme amoureux il voulait m'offrir quand il deviendrait riche...où est-il maintenant?

DELMAR. Vous le voyez.

ELISE. Quelle plaisanterie!

DELMAR Ce n'en est pas une; des huit cent mille francs de l'héritage, Léon en a dissipé la moitié; le reste, il me le remit pour le placer dans une maison de banque, mais je le connaissais, je prévoyais jusqu'où pourraient aller ses folies... je n'ai point suivi les intentions de mon ami et j'ai mieux aimé acheter pour lui, à son insçu, ce château et ses magnifiques dépendances.

ELISE. Ainsi donc, grâces à vous...

DELMAR. Il n'a pas tout perdu, mais il le croit... Mon ami, me suis-je écrié, lorsqu'il est venu m'annoncer son désastre: hélas! tout t'accable à la fois... ton banquier a fait faillite ce matin.

ELISE. La leçon est cruelle...

DELMAR. Rassurez-vous, la surprise que je lui ménage, en adoucira l'amertume...Ce pauvre Léon! figurez-vous son désespoir; il se jette sur mes pistolets... j'appelle on le saisit...on l'embarque dans ma voiture, et, fouette cocher, je le conduis ici, dans son propre château... c'est, lui dis-je, l'acquisition toute récente d'un de mes meilleurs amis .. vous voyez que je ne l'ai pas trompé... aujourd'hui le nouveau propriétaire en prend possesion, et je veux te faire faire sa connaissance...

ELISE. Mais il vous aura demandé le nom du propriétaire...

DELMAR. Sans doute... mais point d'embarras, je l'ai nommé sans façon, le comte d'Urtuby, c'est le nom de cette terre.

ELISE. Je me figure déjà l'étonnement de votre ami... que fait-il en ce moment?..

DELMAR. Il est là, dans cet appartement; il repose... Mais, ma cousine, que je vous remercie encore d'avoir bien voulu, sur mon invitation mystérieuse, vous arrêter à ce château avant de vous rendre à Saint-Sauveur, et suspendre en ma faveur un voyage d'agrément.

ELISE. Un voyage de santé...

DELMAR. De santé, c'est juste, avec cette figure... comment donc, il y a même urgence.

ÉLISE. J'espère que vous allez me dire quel rôle m'avez destiné? que ce ne soit pas au moins celui d'une femme indulgente, car je vous en avertis, je suis furieuse contre monsieur de Maineval et je suis bien décidée à ne jamais lui pardoner.

DELMAR. Oh! ma cousine, on dit ces choses-là...

ÉLISE, *gravement*. Et on les pense, Monsieur.

Premier couplet.

DELMAR.

Si trop souvent, amans coupables,
Sexe charmant, nous t'offensons,
Nos torts, crois-moi, sont excusables,
Car à toi seul nous les devons.
Ce que par dépit tu nous ôtes
Quand tu le rends nous y gagnons.
Sur tes bontés nous spéculons
Et nous faisons beaucoup de fautes
Pour avoir beaucoup de pardons.

Deuxième couplet.

ÉLISE.

De ces messieurs c'est le langage:
« Oui j'eus des torts et je promets
« Qu'à l'avenir je serai sage. »
Mais l'avenir ne vient jamais.
Dans leurs façons toujours plus hautes
Ils en font tant quand nous cédons,
Qu'à nos bontés nous renonçons.
Hélas, Messieurs, pour tant de fautes
Où trouver assez de pardons.

DELMAR. Vous êtes sévère.

ÉLISE. Je le dois... mais enfin à quoi puis-je vous être utile?

DELMAR. Vous saurez tout... mais à condition que vous n'aurez pas moins de discrétion qu'un de mes amis comme vous nécessaire à mon plan et que j'ai caché dans ce cabinet...

ÉLISE. Quels préparatifs! vous m'effrayez.

DELMAR. Je ne veux que le bonheur de Léon... (*On entend crier derrière le théâtre: Vive monsieur le Comte!*) Entendez-vous déjà les paysans du domaine qui célèbrent l'arrivée du prétendu comte d'Urtuby... On vient... c'est Léon sans doute.

ÉLISE. Sortons, sortons, je ne veux pas le voir.

Elle sort précipitamment et au moment où Delmar va pour la suivre, il est arrêté par Quimbel qui sort mystérieusement du cabinet à gauche.

SCENE V.

QUIMBEL, DELMAR.

QUIMBEL. Psit, psit... puis-je sortir?

DELMAR. Que faites-vous?

QUIMBEL. Il y a trois mortelles heures que vous me tenez ici.

DELMAR. Restez-y jusqu'à ce que je vous avertisse.

QUIMBEL. Mais je voudrais savoir...

DELMAR, *le poussant vers le cabinet.* Plus tard... rentrez... ne bougez pas.

QUIMBEL. Mais enfin...

DELMAR, *le poussant dans le cabinet.* Rentrez, vous dis-je!.. Rejoignons ma cousine et mettons-là bien vîte au fait de mes projets.

Il sort.

SCÈNE VI.

LEON, *seul.*

Ces maudits paysans! me réveiller... au plus beau de mon rêve... un homme ruiné! c'est manquer d'égards... au moment où j'étais possesseur d'un château magnifique, quand j'allais le faire assurer... Et cette Elise qui m'aimait, que je n'ai pas craint d'abandonner, je la voyais, j'étais heureux... mais en songe...

AIR.

Sommeil, sur nous, quelle est donc ta puissance?
De nos maux seul consolateur,
Par toi nous trompons la souffrance
Et nous croyons retrouver le bonheur.
Rêve agréable
Mensonge aimable,
Pourquoi cesser
De me bercer?
Fâcheux réveil,
De mon sommeil
Combien l'erreur
Flattait mon cœur.
Le joli songe!
Vraiment je suis tenté
De croire ce mensonge
Une réalité.
Rêve agréable.
Mensonge aimable,
Pourquoi cesser
De me bercer?
A mon bonheur rien ne manquait,
Au plus charmant objet
Un doux nœud m'unissait.
Le bal était fini... chacun se retirait...
Nous étions seuls... minuit sonnait...
Quand tout-à-coup ces maudits paysans
De ce rêve enchanteur ont retiré mes sens...
Fâcheux réveil!
De mon sommeil
Combien l'erreur
Flattait mon cœur.
Rêve agréable,
Mensonge aimable,
Pourquoi cesser
De me bercer?

SCENE VII.

LEON, DELMAR.

DELMAR. Enfin te voilà levé... eh bien! dormeur, comment trouves-tu ce château?

LÉON. Superbe! je n'eusse pas mieux désiré pour moi...

DELMAR, *appuyant.* Vraiment!

LÉON. Quel site pittoresque! ces montagnes qui s'élancent dans les airs... cette cascade... un lit délicieux... C'est singulier, mon ami, depuis que je n'ai plus rien comme je suis devenu connaisseur! Pourtant j'avais une maison excellente. Roi de la fashion, je réunissais dans mon petit hôtel de la rue de Londres tout ce que Paris renferme de plus brillant... aussi quelle élégance, quel luxe!.. Darrac et Lesage s'étaient surpassés... Une domesticité d'élite, un chasseur immense, un groom imperceptible!

DELMAR. Et tes équipages!

LÉON. Et mes chevaux anglais... allaient-ils bon train?

DELMAR. Comme ta fortune.

LÉON. Une cave inépuisable...

DELMAR. Des amis toujours altérés.

LÉON. Et mon cuisinier... un transfuge du café de Paris... quel homme! quel génie gastronomique! Ma foi, mon ami, si le maître de la maison répond à tout ce que je vois, ce doit être un bien galant homme et je brûle de faire sa connaissance.

DELMAR, *appuyant.* Je la regarde comme faite.

LÉON. Tu crois.

DELMAR, *de même.* Sans doute, un ex-mauvais sujet comme toi.

LÉON. Un mauvais sujet en retraite! quel bonheur! nous sympathiserons. Je viendrai passer ici tous mes étés.

DELMAR. Tu y seras comme chez toi.

LÉON. Nous écrirons nos mémoires... avec pièces justificatives: les billets doux...

DELMAR. Les factures non soldées.

LÉON. Quinze gros volumes... une, deux trois, quatre éditions.

DELMAR. Que dis-tu? quatorze éditions!

LÉON. Comme la Contemporaine... et voilà notre fortune plus solide, plus brillante que jamais.

DELMAR. Tu es habile à faire des romans.

LÉON. C'est la consolation de l'affligé...

DELMAR. Et la désolation du public.

LÉON. Je me sens en verve, ces lieux sont inspirateurs,

DUO.

LÉON *et* DELMAR.

Montagnes de Navarre,
A mes/ses regards surpris
Que votre aspect répare
L'absence de Paris.
Cimes sauvages,
Pics sourcilleux,
Sur vos nuages
Chargés d'orages
Je marcherai comme les dieux.

LÉON.

Cascades murmurantes,
Vos ondes bondissantes
Semblent tomber des cieux.

DELMAR.

Quel admirable paysage!
Ce séduisant panorama
Est bien digne de ton hommage.

LÉON.

Mais, mon ami, malgré cela
C'est bien moins beau qu'à l'Opéra.
Sur la fougère
Dès le matin
Gente bergère
Vive et légère
Danse au bruit du tambourin...
Pâtre de la montagne,
La presse l'accompagne
Castagnettes en main.

DELMAR.

Ici respire l'innocence.
L'amour chez ces braves gens-là
Augmente par la résistance.

LÉON.

J'aime bien mieux, malgré cela,
L'innocence de l'Opéra.

ENSEMBLE.

Montagnes de Navarre,
A mes/ses regards surpris
Que votre aspect répare
L'absence de Paris.
Ah! je le vois, à mes/tes esprits
Rien ne pourra rendre Paris,
Séjour qui seul réunit tout,
Les arts, l'amour et le bon goût.
Il n'est pour moi/pour toi qu'un seul Paris.
Vive Paris! vive Paris!

LÉON. Et ce maître de la maison dont tu me disais tant de bien, est-il arrivé?

DELMAR, *avec une intention marquée.* Oui, il est arrivé.

LÉON. Je m'en suis douté au sabat de ces endiablés de paysans. Allons, il faut que tu me présentes.

DELMAR. Certainement; mais... vois-tu... ce monsieur d'Urtuby est un original, il veut garder l'incognito le premier jour.

LÉON. Je comprends... pour mieux juger son monde... encore dans mon genre... c'est donc pour cela que l'on m'a fait tant de salutations à mon arrivée, on m'aura pris pour lui...

DELMAR, *avec une intention marquée.* En effet, depuis que tu es ici... je te trouve un air de propriétaire.

LÉON. Allons, viens, je lui garderai le secret... eh! bien, tu hésites, encore...

DELMAR, *feignant de l'embarras.* Mon ami, c'est que... outre le Comte, il nous est arrivé... devine... une dame...

LÉON. Une dame!.. si elle est jolie... je m'explique, tes craintes...

DELMAR. Ce sera bientôt la maîtresse de la maison, notre hôte se marie.

LÉON. Comment, ici...

DELMAR. Ici même.

LÉON. Quelle est la future?

DELMAR. Une veuve.

LÉON. Jeune?

DELMAR. De vingt ans au plus.

LÉON. Et je la connais?..

DELMAR. Beaucoup...

LÉON. Son nom?..

DELMAR. C'est ce qui va t'étonner... ma cousine...

LÉON. Madame de Chatenay?..

DELMAR. Elle-même.

LÉON. Est-il possible, et c'est toi qui m'amènes...

DELMAR. Ma foi, mon cher, j'ignorais absolument ce mariage... cela vient de se conclure.

LÉON. on ami, je ne puis me trouver ici avec elle... ne m'expose pas à revoir cette perfide, cette charmante Elise... Dieu merci, je ne l'aime plus... non, plus du tout... ce dernier trait... oui, c'est bien décidé... Mais si je la revoyais... qui sait? je me passionnerais de nouveau peut-être... de l'amour chez moi, c'est rare... mais quand j'en ai, mon sang bouillonne, je m'emporte, je ne me connais plus... c'est plus fort que moi... Mon ami, partons, partons de grâce... Ciel! c'est elle...

SCÈNE VIII.

ÉLISE, DELMAR, LÉON.

ÉLISE, *à Léon.* Comment, vous ici, Monsieur?

LÉON, *troublé.* Madame...

DELMAR, *bas à Elise.* Je vous l'avais bien dit... amoureux fou.

ÉLISE, *bas à Delmar.* Vous le flattez... je ne sais si je dois...

DELMAR, *bas à Elise.* Songez à votre promesse. (*Haut à Léon.*) Je vais annoncer ton arrivée au Comte.

LÉON, *bas à Delmar.* Gardes-t-en bien.

DELMAR. Je te laisse avec Madame.

LÉON, *bas à Delmar.* Je suis au supplice...

DELMAR. Ma cousine, soyez tranquille, son parti est pris, et en vérité j'admire son calme et sa résignation.

Il s'éloigne en faisant des signes d'intelligence à Élise et sort par la porte du fond.

SCÈNE IX.

ÉLISE, LÉON, *puis* DELMAR.

Moment de silence. Embarras de Léon.

LÉON. L'agréable conversation.

ÉLISE. C'est ce que je me disais.

LÉON. Mais pourquoi cet embarras... ce que je viens d'apprendre me prouve que le passé n'est plus rien pour vous... ainsi, tous deux, soyons indulgens, et croyez-moi, faute de mieux, restons bons amis...

ÉLISE. Monsieur ..

LÉON. On vous aime, Madame, vous consentez à des nœuds bien désirés sans doute.. .qui peut le comprendre mieux que moi, et votre heureux époux...

ÉLISE. Il n'a tenu qu'à vous de n'avoir rien à lui envier... mais votre silence, votre abandon....

LÉON. C'est vrai... je sais le peu que je vaux... Mais espérez-vous mieux aujourd'hui?.. tenez, Madame, je vous dois une dernière preuve d'attachement... celui que vous épousez, le connaissez-vous bien?

ÉLISE, *avec intention.* Oui, Monsieur, très-bien.

LÉON. J'en doute... entre nous... c'est le plus mauvais sujet...

ÉLISE. Prenez garde, Monsieur, vous ne savez pas de qui vous parlez...

LÉON. Oui, Madame, un très-mauvais sujet... je vous en donne ma parole, et je ne puis voir sans étonnement, sans dépit, que vous approuviez en lui...

ÉLISE. Ce que je blamais en vous?

LÉON. Oui, Madame.

ÉLISE, *avec intention.* Moi, je me l'explique parfaitement.

LÉON. Et vous n'êtes pas effrayée de votre avenir?

ÉLISE. Nullement.

LÉON, *avec chaleur.* Eh! bien, moi, Madame, il m'inquiète. Il me trouble... cet époux... ah! du moins, s'il avait ma sincérité, mon cœur... s'il vous aimait comme je vous aimais... comme je vous aime... encore peut-être...

ÉLISE. Encore, Monsieur... vous le savez, tout est fini entre nous, et je vous rencontre fort à propos pour vous rendre votre dernière lettre...

LÉON, *vivement, à part.* Elle ne l'a pas quittée!..

ÉLISE, *à part.* Vraiment, je commence à croire que Delmar avait raison...

DUO.

ÉLISE, *montrant la lettre.*

La voilà donc cette épître jolie,
Ecoutez-moi, Monsieur...

LÉON.

Madame, épargnez-moi...

ÉLISE, *lisant.*

« Comptez toujours, ma douce amie,
» Sur mon amour et sur ma foi,
» Et si jamais je vous oublie,
» Que la foudre tombe sur moi. »

LÉON.

Madame, épargnez-moi...
(*A part.*) Qu'avec plaisir je la revoi...
Je la trouve encore plus jolie.
Se peut-il qu'un rival me l'enlève en ce jour...

ÉLISE.

Son ardeur se ranime, ah! pour moi, quel beau jour.
Lui rendant la lettre.
Reprenez-la.

LÉON.

Je vous jure encor...

ÉLISE.

Plus de sermens.

LÉON.

Je vous promets...

ÉLISE.

Vaine promesse.

LÉON.

De vous aimer...

ÉLISE.

Non, non.

LÉON.

De vous aimer sans cesse.

ÉLISE.

Adieu, Monsieur l'heure me presse,
Adieu, je rejoins mon époux.

LÉON, *à part.*

Son époux!.. ah! je sens renaître mon courroux.

ÉLISE.

Quel dépit, quelle jalousie.

LÉON.

Rien ne peut calmer ma furie.

ÉLISE.

J'éprouve un trouble égal au sien.

LÉON.

Elise! Elise! est mon unique bien.

ENSEMBLE.
Mon cœur palpite,
Comme il s'agite,
Comme il bat vite.

ÉLISE.

Ah! quel bonheur!

LÉON.

Ah! quel tourment!
Moment cruel.

ÉLISE.

Moment charmant!

ENSEMBLE.
De m'adorer toute la vie
Il fait le doux serment.

LÉON.

De vous aimer toute la vie,
Je fais ici le doux serment.

ÉLISE.
Plus de dépit, de jalousie.
LÉON.
Plus de dépit, de jalousie.
ÉLISE.
Plus de courroux, que tout s'oublie.
LÉON.
Plus de rigueur, que tout s'oublie.
ÉLISE.
Ah! malgré moi je crois à son serment.
LÉON.
Et rendez-vous aux vœux de votre amant.
ÉLISE, *à part.*
Ah! quel bonheur, il m'aime encore.
(*Haut.*) Cessez, Léon... que faites-vous?
LÉON.
Je brave tout je vous adore,
Et je le jure à vos genoux...

Il se jette aux pieds d'Elise.

DELMAR, *entré avant la fin du duo, et se plaçant vivement entre Elise et Léon.* Que vois-je! Imprudent... aux pieds de ma cousine... mais tu n'y penses pas .. quand son mari est si près d'elle!!

LÉON. Eh! que m'importe...

DELMAR Ma cousine, rentrez de grâce dans votre appartement.

LÉON, *avec force.* Elise, je vous reverrai.

ÉLISE. Gardez-vous en bien...

DELMAR, *bas, reconduisant Elise.* Il enrage...

Elle rentre dans son appartement.

LÉON, *vivement.* Tu le vois, je suis aimé... et ce rival, ce rival invisible, je saurai le trouver, nous nous battrons, je le tuerai...

DELMAR. Oh! par exemple, je voudrais bien voir cela...

LÉON. Oui, mon ami, je le tuerai...

DELMAR. Silence, malheureux, et suis moi...

Il sort rapidement par le fond en emmenant Léon.

SCÈNE X.

QUIMBEL, *seul. Il entr'ouvre la porte du cabinet, passe la tête, et voyant qu'il est seul marche droit à la fenêtre.*

Ouf! je meurs d'ennui, d'inquiétude et de chaleur dans ce maudit cabinet... arrive que pourra, de l'air à tout prix. (*Il ouvre la fenêtre.*) Oh! la douce chose que la liberté... et la fraîcheur... je respire... je recommence à retrouver mes idées... vraiment Delmar fait de moi tout ce qu'il lui plaît... Il a voulu que le contrat d'acquisition de cette terre fut passé à Tarbes, dans mon étude, c'est une attention délicate. Hier, il m'écrit un mot : Je vous attends... J'arrive, me voilà, et sans autre explication il me claquemure là-dedans pendant trois mortelles heures... Il appelle cela les privilèges de l'amitié, bien obligé... O ma Joséphine! ô toi! angélique et sensible veuve, ma future idolâtrée; je me suis pourtant arraché de tes bras... te quitter ainsi, la veille de l'hymen... et du danger peut-être!! quand une maudite lettre anonyme, lettre diabolique... la voilà... je la lis et la relis sans cesse... elle est là, toujours là comme un cauchemar... (*Il lit.*) « J'aime Joséphine, j'aime avec fureur, » je suis entreprenant... tremblez! » Et le *postscriptum*... « J'arriverai à Tarbes mer» credi matin. » C'est à faire frémir de positif... Mercredi, c'est aujourd'hui, bien aujourd'hui... Mille idées plus bizarres les unes que les autres me bouleversent l'imagination... Oh! je n'y tiens plus... si ce rival... il faut que je parte sur le champ; mais Delmar... il me retiendra, il exigera... partons sans rien dire, c'est le plus sûr... Oh! Quimbel, mon ami, c'est absurde d'être notaire quand on veut faire du sentiment.

Muscagory entre par le fond avec deux flambeaux.

SCÈNE XI.

QUIMBEL, MUSCAGORY, *puis* LÉON.

QUIMBEL. Le concierge... sachons de lui si quelque voiture...

MUSCAGORY, *à part, posant les flambeaux sur la table.* Bon, voici l'homme blond... air distingué... physique de propriétaire... je ne me suis pas trompé... (*Haut à Quimbel.*) J'interromps peut-être Monsieur... je suis Ignace-Magloire Muscagory, concierge de ce château.

QUIMBEL. Je le sais.

MUSCAGORY, *à part.* Parlons-lui de sa propriété, ça lui fera plaisir et il jasera... (*Haut.*) Si j'osais demander à Monsieur comment il trouve ce château...

QUIMBEL. Très-beau.

MUSCAGORY. Monsieur a fait là une excellente affaire...

QUIMBEL. Si j'en faisais tous les jours de pareilles, le métier serait bon.

MUSCAGORY, *à part.* Il appelle ça un métier, propriétaire.

QUIMBEL. C'est une affaire d'or.

MUSCAGORY. Sans compter que le notaire...

QUIMBEL, *étonné.* Hein!.. le notaire...

MUSCAGORY. Avec cela ce Quimbel... il vous plume sa clientelle... et des deux mains le gaillard.

QUIMBEL, *avec colère.* Assez, trop, même... Monsieur Muscagory, brisons là. (*A part.*) Ah ça, pour qui me prend-il donc?

MUSCAGORY, *à part.* J'aurai fait quelque bêtise.

QUIMBEL, *en appuyant.* Monsieur Quimbel est mon ami... mon ami très-particulier, et je ne souffrirai pas qu'en ma présence... mais je veux bien tout oublier... (*A part.*) J'ai besoin de lui. (*Haut.*) Monsieur Muscagory.

MUSCAGORY. Monsieur.

QUIMBEL. Dites-moi, pourrais-je trouver une voiture, une patache, une cariole, n'importe?

MUSCAGORY. Fi donc! Monsieur plaisante, une cariole, une patache... une cariole... quand nous avons ici la meilleure chaise de poste.

QUIMBEL. Dont je pourrai disposer?

MUSCAGORY. A l'instant même.

QUIMBEL. Eh bien, faites mettre les chevaux à la chaise de poste... je veux partir.

MUSCAGORY. Oui, Monsieur. (*A part.*) Tous mes préparatifs flambés!..

QUIMBEL. Mais secrètement; j'ai mes raisons. Dès que la voiture sera prête vous m'avertirez.

MUSCAGORY. C'est convenu... mais le postillon qui est parti.

QUIMBEL. Il faut m'en chercher un autre.

MUSCAGORY. Attendez, j'ai votre affaire: mon neveu, le plus fameux postillon de l'endroit. (*A part.*) Il n'a jamais mené, mais c'est égal.

QUIMBEL. Tenez, et dépêchez.

MUSCAGORY. Oui, oui, Monsieur. (*A part.*) Une pièce d'or... c'est bien lui... voilà ce qu'on peut appeler un propriétaire modèle.

Léon paraît au fond.

QUIMBEL, *à part.* Où suis-je venu me fourrer?

LÉON, *bas à Muscagory, qui sort en s'inclinant.* C'est monsieur d'Urtuby.

MUSCAGORY, *à Léon.* Oui, Monsieur.

SCÈNE XII.

QUIMBEL, LÉON.

LÉON, *à part.* A la fin je le trouve.

QUIMBEL, *allant vers le cabinet.* Allons faire mon porte-manteau.

LÉON. Monsieur, de grâce... ne craignez rien; je respecte votre incognito; je sais ce qui vous amène ici...

QUIMBEL, *à part.* Il est plus heureux que moi.

LÉON. Vous devez être au comble de vos vœux, l'union que vous allez former...

QUIMBEL. Ah! vous savez donc...

LÉON. Delmar m'a tout dit.

QUIMBEL. Delmar est votre ami... c'est aussi le mien... Il m'a promis d'assister à mon mariage, et j'espère que vous serez assez bon pour m'accorder la même faveur.

LÉON, *froidement.* Monsieur, sans doute... très-flatté.

QUIMBEL. Vous serez enchanté comme moi... J'aurai l'honneur de vous présenter ma jeune future... un cœur tout neuf... une veuve qui raffole de moi... et de la capitale. Elle voulait absolument faire la noce à Paris; mais j'ai tenu bon...

LÉON. Elle se fera ici?

QUIMBEL. Oui, Monsieur; et, Dieu merci! encore vingt-quatre heures et je suis son époux, son heureux époux.

LÉON, *à part.* Pas de temps à perdre... abordons franchement la question. (*Haut.*) Monsieur, sans doute la confidence que je vais vous faire vous semblera singulière, bizarre même...

QUIMBEL. Parlez, Monsieur, parlez... asseyons-nous... mes conseils vous sont acquis de droit; j'ai de l'expérience par état; je vous écoute.

Ils s'asseient.

LÉON. Tout m'engage à vous parler à cœur ouvert... il sera d'ailleurs facile de s'entendre... entre anciens mauvais sujets comme vous et moi...

QUIMBEL, *regardant derrière lui.* Moi, un mauvais sujet?

LÉON. Pas de modestie, je le sais.

SCÈNE XIII.

LÉON, QUIMBEL, ÉLISE.

Elise sort de son appartement et les écoute.

LÉON. Voici le fait, vous allez vous marier...

QUIMBEL. Je vous l'ai dit, j'épouse une petite femme charmante...

ÉLISE, *à part.* La chère Joséphine dont m'a parlé Delmar.

LÉON. Et celle à qui vous devez vous unir, vous croyez qu'elle vous aime?

QUIMBEL. Oui, Monsieur; mais que vous importe?

LÉON. Et si je vous disais, moi, qu'on vous trompe.

QUIMBEL. Ah, Monsieur, si vous la connaissiez!..

LÉON. Je la connais.

QUIMBEL. Vous la connaissez?..

LÉON. Mieux que vous...

QUIMBEL. Mieux que moi!

LÉON. Et ce n'est pas vous qu'elle aime.

QUIMBEL. Qui vous l'a dit?

LÉON. Elle.

QUIMBEL. Elle?

LÉON. Ce matin même... et vous ne l'épouserez pas.

QUIMBEL. Qui m'en empêchera, s'il vous plaît?

LÉON. Moi...

QUIMBEL. Vous!

LÉON. Je l'aime...

QUIMBEL. Vous l'aimez!.. (*Il se lève vivement, à part.*) C'est mon anonyme... c'est mon anonyme... Quel regard féroce! (*Haut.*) Comment, Monsieur, me relancer jusqu'ici... Seriez-vous, par hasard, ce terrible rival?

LÉON. Si vous voulez bien le permettre.

ÉLISE, *à part.* De mieux en mieux.

LÉON. Mais nous serons bientôt d'accord... Quelles sont vos armes?

QUIMBEL, *dissimulant sa frayeur.* Ah! vous voulez vous battre... que diable, il fallait donc le dire tout de suite; vous êtes là pendant une heure à me faire un tas de questions.

LÉON. Décidez-vous... est-ce l'épée?

QUIMBEL. Je ne me bats jamais à l'épée, Monsieur.

LÉON. Va donc pour le pistolet.

QUIMBEL. Ah! bien oui, encore moins.

LÉON. A quoi vous battez-vous donc?

QUIMBEL. Je me bats... à rien du tout... Monsieur, j'ai des principes, des mœurs, de la moralité; je connais les lois... « Article 1er de la loi du 29 mars 1829; » article unique et qui ne me sort pas de la tête : « Les duels sont prohibés. » Oui, Monsieur, les duels sont prohibés. Je respecte le code, moi! je suis bon citoyen... Je paie mes portes et fenêtres; je monte ma garde; je ne suis pas habillé, c'est vrai, mais personne n'a le droit d'exiger davantage... Monsieur, j'épouserai, et malgré vous, dès demain, dès ce soir s'il le faut.

LÉON. Si vous me tuez, soit.

QUIMBEL. Vous êtes fou.

LÉON. Le plus grand sang-froid, vous le voyez... vous me tuerez ou je vous tuerai.

QUIMBEL, *à part.* Le choix est agréable.

ÉLISE, *à part.* Ceci devient sérieux.

LÉON. Sortons, Monsieur, sortons.

QUIMBEL, *criant.* Un guet-à-pens; c'est abominable!

LÉON. Venez, Monsieur, venez.

QUIMBEL, *de même.* Je ne sortirai pas... je me cramponne ici... Je ne sortirai pas.

ÉLISE, *à part.* Il faut que j'intervienne; il est capable de le tuer par amour pour moi. (*Haut, et se plaçant entre Quimbel et et Léon.*) Eh! mon Dieu, Messieurs, qu'y a-t-il donc?

QUIMBEL. Eh! c'est Monsieur qui extravague.

LÉON. Madame vous arrivez fort à propos.

QUIMBEL. Oui, Madame fort à propos.

LÉON. J'aurais voulu éviter cette scène... Monsieur prétend être aimé; je soutiens le contraire; il n'en veut rien croire, et j'espère que vous allez être assez bonne pour l'en convaincre.

ÉLISE. Comment, vous voulez...(*A part.*) J'ai bien envie de m'amuser de leur erreur.

LÉON. Prononcez, Madame, prononcez.

QUIMBEL, *avec force.* Oui, Madame, prononcez...(*A part.*) Je ne connais pas cette dame, mais c'est égal.

ÉLISE. Vous devez concevoir toute la difficulté de ma position; mais puisque vous l'exigez, je m'expliquerai : je serai juge, mais juge inexorable, songez-y bien, Messieurs.

LÉON. Parlez, Madame.

ÉLISE. Résumons la question. D'un côté un homme estimable, la candeur même, de mœurs simples et douces...

QUIMBEL. Et même patriarchales... j'ose le dire.

ÉLISE. Dont l'âge et l'expérience sont des garanties de sécurité et de bonheur pour sa jeune épouse... De l'autre côté, un homme qui a poussé l'ingratitude jusqu'à oublier une femme qui s'était confiée à ses promesses; que ces sentimens avaient touchée, et qui s'en faisait un bonheur pour toujours...

LÉON. Madame...

ÉLISE. Ah! ne m'interrompez pas. Quand dans une entrevue qu'elle aurait dû fuir, peut-être, elle fut assez indulgente pour lui pardonner des torts inexcusables.

QUIMBEL, *à part.* Ce n'est plus ça.

ÉLISE. Aucune considération ne l'arrête : ni l'accueil hospitalier qu'il reçoit d'un homme qui ne l'a jamais connu, ni le scandale d'une scène qui peut alarmer, compromettre même celle qu'il prétend aimer encore.

LÉON, *à Elise.* De tels reproches...

ÉLISE. J'ai promis d'être impartiale... Une telle conduite vous dit assez quelle doit être la détermination d'une femme justement offensée. Comparez-la, Monsieur, cette conduite irréfléchie, à la douceur, à la patience, aux procédés de cet homme honnête et délicat.

QUIMBEL. *A part.* A la bonne heure.

ÉLISE. et prononcez vous-même votre arrêt.

LÉON. Juste ciel!

QUIMBEL. C'est résumé comme un premier président.

ÉLISE. Vous m'avez comprise, c'est assez... (*A Quimbel.*) Monsieur, voici ma main.

On entend une guitare.

DOMINICA. Une guitare.

ÉLISE. C'est Léon.

DELMAR. Ecoutons.

ÉLISE. La romance de rigueur... oh! c'est un enlèvement dans les formes.

LÉON, *en dehors.*

Le voilà, chère Elise,
L'instant pour moi si doux;
La nuit nous favorise,
J'accours au rendez-vous.
Rassure-toi, gentille dame,
Et crois à mon serment.
Que peux-tu craindre en ce moment?
L'époux qui te réclame
A le cœur d'un amant.

TOUS.

Il enlève sa femme,
C'est un époux charmant.

DELMAR. Allons, ma cousine, vous lui devez une réponse. Muscagory, vite la guitare.

MUSCAGORY. La voilà, la voilà.

ÉLISE.

Elle vient d'entendre
La voix du troubadour,
Son cœur sensible et tendre
L'a payé de retour.
Sans crainte, à l'espoir qui vous berce,
Troubadour, livrez-vous;
Ici, que peuvent les jaloux,
L'amour aujourd'hui verse
Tous ses bienfaits sur nous.

MUSCAGORY.

Oui, mais il pleut à verse.

TOUS.

Le charmant rendez-vous.

DELMAR. Muscagory, éteins les lumières; ma cousine, donnez le signal.

Elise frappe trois coups dans sa main et se retire au fond du théâtre. Delmar, Muscagory et Dominica la suivent. L'obscurité est profonde.

SCÈNE XXI.

DOMINICA, MUSCAGORY, DELMAR, ÉLISE, LÉON, *entrant par la fenêtre et s'avançant à tâtons vers le devant de la scène.*

LÉON, *à mi-voix.* Elise... Elise... êtes-vous là?.. point de réponse!.. Elise!.. Cependant, j'ai entendu le signal très-distinctement... c'est bien elle qui a chanté... Elise... Elise!..

En ce moment, les portes du fond s'ouvrent, la galerie paraît éclairée. Une foule de paysans en habits de fête portant des rameaux, des bouquets et des flambeaux, et ayant à leur tête Élise. Delmar, Muscagory et Dominica, entrent tout-à-coup en criant: *Vive M. le Comte,* saluent et entourent Léon.

SCÈNE XXII.

DOMINICA, MUSCAGORY, ÉLISE, LÉON, DELMAR, PAYSANS *et* PAYSANNES.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quel bonheur, aujourd'hui,
Comble notre espérance;
Nous venons tous ici
Célébrer la présence
Du comte d'Urtuby.
Quel plaisir, quel plaisir! enfin, le sort prospère
Donne un propriétaire
Au château d'Urtuby.

LÉON. Des révérences... des chansons... des bouquets... Ah! Delmar, explique-moi.

DELMAR, *avec emphase.* Mon cher, c'est la réception solemnelle du comte d'Urtuby. Ordinairement, le propriétaire fait son entrée par la porte, toi tu entres par la fenêtre; c'est beaucoup plus original...

LÉON, *au comble de la joie.* Que dis-tu? moi le propriétaire de ce château... Elise... là, près de moi! Elise, ma femme! Ah! non, tu me trompes.

DELMAR. Oui, tu es riche encore, grace à tes quatre cents mille francs... je t'expliquerai cela.

QUIMBEL, *dans la coulisse.* C'est une indignité... c'est une infamie...

DELMAR. Mais quel est ce bruit?..

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, QUIMBEL, *le front meurtri, le chapeau écrasé, les vêtemens et les cheveux en désordre. Il entre par le fond suivi de Michel en postillon.*

Rire général.

DELMAR. Ah! c'est vous, dans quel état vous voilà, mon cher Quimbel.

QUIMBEL. C'est une horreur! ouf! je n'en puis plus.

ÉLISE. Que vous est-il donc arrivé?

QUIMBEL. C'est ce drôle, malgré mes cris: arrêtez donc, postillon! pas si vite! Ah! bien oui, versé tout à plat dans le fossé du château... J'en suis quitte pour quelques contusions à la tête... vous voyez...

DELMAR. Il ne pouvait vous arriver une plus heureuse catastrophe...

QUIMBEL. Qu'appelez-vous une heureuse catastrophe?

DELMAR. Nous avons besoin de votre ministère... mon ami épouse Madame.

QUIMBEL, *étonné.* Monsieur épouse Madame! (*A Léon.*) Vous renoncez donc à ma Joséphine?..

LÉON. Je n'ai jamais connu de Joséphine... Cher Delmar! chère Elise! comme vous m'avez tourmenté!

ÉLISE. Avouez que vous le méritiez bien.

LÉON. Ami sincère, femme charmante, je retrouve tout, j'ai triplé ma fortune.

Reprise du chœur.

Quel bonheur aujourd'hui
Comble notre espérance;
Nous venons tous ici
Célébrer la présence
Du comte d'Urtuby.
Quel plaisir, quel plaisir enfin, le sort prospère
Donne un propriétaire
Au château d'Urtuby.

FIN.

L'AMITIÉ D'UNE JEUNE FILLE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES ET EN CINQ TABLEAUX,

Par MM. Valory et Saint-Gervais,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 19 DÉCEMBRE 1833.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
	Prologue.		
LE COMTE DE CLAINVILLE.	M. DARGENT.	DÉSIRÉE, pensionnaire.	Mme DUMOULIN.
CÉCILE, sa fille.	Mlle THÉODORINE.	LAURE, pensionnaire.	Mlle MÉLANIE.
HORTENSE, orpheline.	Mme CAMILLE VAND.	MADELON, fille de service.	Mlle LÉONTINE.
L'ABBESSE.	Mme BOURDEAU.	PENSIONNAIRES.	
LA SOUS-MAITRESSE.	Mlle ALPHONSINE.		
	Pièce.		
LENOIR, officier municipal.	M. ROYER.	TROIS VOYAGEURS.	M. SAINT-PAUL. M. VICTOR. M. ALEXIS.
ALBERT, vieux soldat, intendant du comte de Clainville.	M. CAM. GUELOT.	CÉCILE CLAINVILLE.	Mlle THÉODORINE.
CHARLES, son fils, lieutenant.	M. ISIDORE.	HORTENSE.	Mme CAMILLE VAND.
MARIAC, guichetier.	M. ARNALD.	MARGUERITE, fermière.	Mme DUMAS.
ROMULUS, épicier, greffier.	M. REBARD.	ROSALIE, sa nièce.	Mlle PAULINE.
JEAN-LOUIS, garçon d'auberge.	M. PALAISEAU.	JEANNETTE, sa nièce.	Mme ADOLPHE.
UN BRIGADIER de gendarm.	M. CHARLES.	MADELON.	Mlle LÉONTINE.
UN CONDUCTEUR de dilig.	M. ALPHONSE.	PEUPLE, BOUQUETIÈRES, GENDARMES, UN OFFICIER MUNICIPAL.	
UN GREFFIER du trib. révol.	M. ALPHONSE.		
UN DOMESTIQUE.	M. ADRIEN.		
UN PAYSAN.	M. ROUSSEAU.		

LE COUVENT DE BOUXIÈRES.

PROLOGUE *.

Le théâtre représente un jardin. Un bosquet, côté cour; deux chaises de jardin, des fleurs, et quelques statues. Une croix au premier plan côté jardin.

SCENE PREMIERE.

DÉSIRÉE, LAURE, JEUNES PENSIONNAIRES.

DÉSIRÉE. Oh! la grande curieuse; toujours aux écoutes.

LAURE. Ecouter, c'est la meilleure manière pour entendre.

DÉSIRÉE. Je te défends de nous suivre, comme c'est ton habitude.

LAURE. Oh! mon Dieu, ce n'était pas du tout pour savoir vos secrets; je venais prier une de ces demoiselles de me montrer à nuancer la tapisserie.

DÉSIRÉE. Nous avons bien le temps! tu ferais bien mieux d'aller finir ton *pensum*, c'est plus pressé.

* Les directeurs pourront facilement supprimer le Prologue.

LAURE. Il y a long-temps qu'il est fait, et que mon devoir est terminé. Désirée, donne-moi une leçon sur mon canevas.

DÉSIRÉE. Laisse-moi tranquille... Est-elle impatientante!

LAURE. Ah! si la bonne Hortense était là, elle ne me refuserait pas, elle.

TOUTES. Oh! la bonne Hortense!

DÉSIRÉE. Dis donc la sotte, la sauvage, et qui a été admise dans cette maison par la plus grande injustice, car elle n'est pas noble; on ne sait ni qui elle est ni d'où elle sort, on ne lui connaît point de parens. Jamais personne ne vient la voir; elle ne reçoit aucun cadeau à sa fête ou aux étrennes; c'est, dit-on, l'abbesse défunte, l'ancienne directrice de cette maison qui

l'avait recueillie, et l'a recommandée à la charité de la maison.

LAURE. Ça n'empêche pas qu'Hortense soit complaisante. (*A part.*) Toutes les fois que je ne peux pas faire mon devoir, c'est elle qui s'en charge.

DÉSIRÉE. Complaisante!.. elle veut se populariser.

SCENE II.

Les Mêmes, MADELON.

MADELON, *arrivant avec un panier de pain et des confitures.* Au goûter, mesdemoiselles, au goûter!

TOUTES, *entourant Madelon.* A moi! à moi! à moi!

MADELON. En rang, mesdemoiselles.... c'est l'ordre de madame la Supérieure, et qu'elle dit, dit-elle toujours, Madelon, faut mettre au jeûne les plus gourmandes. Où est-elle, la plus gourmande? Ah! personne ne dit plus mot. (*Elle distribue le pain.*) C'est absolument comme quand j'étais fille de service chez les capucins.

DÉSIRÉE. Comment, Madelon, tu as été en service chez les capucins?

MADELON. De Beaugency, encore!

DÉSIRÉE. Et tu ne nous avais jamais parlé de cela?

MADELON. C'est qu'il n'est pas utile de tout conter à des jeunes filles. J'étais à la panneterie, pour le pain, parce que j'avais fait mon apprentissage dans le pétrin des pères chartreux de Vendôme.

DÉSIRÉE. Tu as été aussi chez les chartreux?

MADELON. En sortant des récollets, oùs que j'étais fille de basse-cour; et puis, toute petite, je suis été chez les carmes déchaussés pour raccommoder leurs bas. On est chrétienne, son salut avant tout. Mais vous me faites jaser là, vous autres, et mon ouvrage...

DÉSIRÉE. Combien y a-t-il donc que tu es dans cette communauté?

MADELON. Moi! il y aura un an cet été, à la Saint-Jean d'hiver.

TOUTES, *riant.* Ah! ah! ah!

MADELON. Elles me font tromper... j'veux dire, il y aura un an c't'hiver, à la Saint-Jean d'été.

TOUTES, *riant.* Ah! ah! ah!

MADELON. Riez, si vous voulez, mais c'est comme cela... je suis entrée ici, pardine, le même jour que mourut (*en souriant*) la protectrice de mamzelle Hortense.

TOUTES, *se rapprochant.* Ah!

MADELON. Et nous n'en sommes pas meilleures amies pour cela, moi et la protégée... ça tient peut-être à ma fierté; mais dam! que voulez-vous? moi, je n'aime que la noblesse, j'haïs les prolétaires.

DÉSIRÉE. Elle a de la dignité dans le cœur, Madelon.

MADELON. Un peu, qu'on en a... c'est ce que me disait toujours le supérieur des capucins, un superbe homme. Dieu! le beau capucin... Je suis très-fierte, je l'avoue. Tenez, quand il me faut faire queuque chose ici pour mamzelle Hortense, ça m' ravale... je m' dis : Faut-il qu'une fille comme moi, qu'a raccommodé les bas aux carmes déchaussés, serve une fille de rien. Je ne suis pas, moi, comme votre camarade, mamzelle Cécile.

DÉSIRÉE. Il est vrai que Cécile est incroyable. Comment s'imaginer que la fille de M. de Clainville, un général noble, fasse sa société intime de cette fille sans naissance!

MADELON. Oh! mais c'est que c'est les deux inséparables; c'est absolument comme Orestre et Pirade... elle sait pourtant bien tout ce qui s'en retourne.

DÉSIRÉE. Tu crois?

MADELON. Tiens, si je crois!.. je n'ai pas été sans lancer de temps en temps queuques mots; par exemple, que mamzelle Hortense n'avait jamais évu d'autre père que sa tante, la chanoinesse de Remiremont, qui y a servi de mère... qu' c'est elle qui l'a placée dans ce couvent de depuis son enfance, d'oùs qu'on voulait la renvoyer à la mort de la chanoinesse. C'te pauvre chanoinesse, en a-t-on dit sur son compte aux capucins!.. y en a-t-il évu des cancans, des calembourgs!.. Mais chut!.. v'là les deux inséparables! Tenez, regardez, si ce n'est pas comme feu saint Roch et...

SCENE III.

Les Mêmes, CÉCILE, HORTENSE.

CÉCILE. Madelon, donne-moi mon goûter.

MADELON. Le voilà.

CÉCILE, *regardant la corbeille.* Et celui d'Hortense?

MADELON. Ah! mon Dieu! étourdie que je suis... je l'ai encore oublié aujourd'hui.

HORTENSE, *souriant.* La faute n'est pas bien grande, tu la répareras demain.

MADELON, *à part.* Faut-il être tutoyée par une prolétaire!

CÉCILE. Tiens, Hortense, partageons ensemble.

Elle partage son goûter avec Hortense; les jeunes filles se pressent autour de Cécile, et laissent Hortense à l'écart.

DÉSIRÉE. Cécile, as-tu reçu des nouvel-

les de ton père? Que dit-on à la cour? Quelles sont les parures à la mode?

CÉCILE. Il y a quelques jours que je n'ai reçu de lettres, et mon père, vieux militaire, ne me donne pas souvent le bulletin des victoires remportées par les nouvelles modes sur les anciennes, qu'elles font battre en retraite.

HORTENSE. Mesdemoiselles, on assure que les taffetas pigeon-de-la-reine sont en vogue, et que la coiffure Antoinette est relevée encore de deux pouces.

MADELON. Vous verrez que les femmes finiront par s'accrocher en passant sous la porte Saint-Denis.

DÉSIRÉE, *d'un air dédaigneux.* Qui vous a dit cela?

Elles se regardent toutes d'un air d'intelligence.

HORTENSE. Je l'ai lu dans le *Mercure de France*, que M. l'aumônier a oublié dans la classe.

DÉSIRÉE. Vous aurez confondu... ces modes seraient ridicules.

HORTENSE. Il est vrai que je m'y connais fort peu.

DÉSIRÉE. J'allais vous le dire.

MADELON, *à part.* Bien répondu.

Elle sort.

SCENE IV.

LES MÊMES, *excepté* MADELON.

DÉSIRÉE. Mesdemoiselles, venez-vous jouer dans l'allée des marronniers? je vous montrerai aussi un album que mon oncle, M. de Noirville, m'a envoyé; un album bien curieux et bien instructif; c'est la collection des armes et armoiries des familles nobles de France.. Que toutes celles qui veulent voir leurs armes me suivent. Vous restez, Hortense?

Toutes les pensionnaires suivent Désirée, à l'exception de Cécile et d'Hortense; Laure s'est approchée d'Hortense, qui lui dit:

HORTENSE, *bas.* J'ai corrigé ton devoir, mais ne le dis pas.

Laure saute de joie, et sort.

SCENE V.

CÉCILE, HORTENSE.

CÉCILE, *les regardant sortir.* Folles qu'elles sont!.. Peut-on ainsi s'enorgueillir des avantages dus au hasard de la naissance! Hortense, mon cœur ne me trompa pas, quand il me dit, la première fois que je te vis, que ce n'était pas parmi ces jeunes filles vaines et moqueuses que je trouverais l'amie que je cherchais.

HORTENSE. Quelle douce sensation tu fis éprouver à mon ame, le jour où tu laissas tes orgueilleuses compagnes pour te rapprocher de moi! Alors je fuyais les pensionnaires de cette communauté, parce que leurs manières dédaigneuses m'intimidaient ou blessaient ma fierté; je ne me sentais soutenue ni considérée par personne; sans parens, sans amis, j'étais isolée parmi ce peuple d'enfans, qui tous parlaient de leur famille et de leur fortune. Je n'avais pas connu d'autre demeure que ce couvent, où je vivais depuis ma tendre enfance, le mystère avait présidé à ma naissance, le malheur menaçait toute ma vie; mais je te vis, Cécile! ta physionomie pleine de franchise, de douceur et de vivacité me plut au premier abord, et la jeune fille qu'on nommait la sauvage s'apprivoisa aussitôt qu'elle trouva un cœur qui put comprendre le sien.

CÉCILE. Sans toi, je serais morte d'ennui dans cette maison.

HORTENSE. Sans les secours et les consolations de ton amitié compatissante, la pauvre orpheline aurait versé bien des pleurs sur sa naissance et sur sa vie à venir.

CÉCILE. Mais elle oubliera tout ce qui a pu, jusqu'à ce jour, faire contraster son existence avec la douceur de la mienne. Il faut que nos jours coulent égaux en félicité... il faut que les mêmes rêves de bonheur nous bercent, et que les mêmes réalités s'accomplissent pour nous deux; je le veux.

HORTENSE. Si les circonstances obéissaient à ton cœur, Hortense n'aurait rien à envier du sort.

CÉCILE. Mais il faut leur commander aux circonstances, il faut être plus fortes qu'elles. Tiens, voilà nos plans: l'existence la plus brillante, ou du moins la plus heureuse, m'attend à ma sortie de pension; mon père, qui a déjà appris à te connaître dans mes lettres, me laisse maîtresse absolue de mes désirs, eh bien! je disposerai de la moitié de ses bienfaits en ta faveur... Jamais nous ne nous séparerons.

HORTENSE. Et la distance du rang, ma bonne Cécile, ne viendra-t-elle pas à chaque moment mettre un obstacle à tes projets?.. Une jeune fille sans nom, d'une naissance peut-être coupable, paraître à la cour!

CÉCILE. Eh bien! nous n'irons pas à la cour... aussi bien, avant peu, mon père n'y paraîtra-t-il peut-être plus.

HORTENSE. Que dis-tu?.. une disgrâce menacerait-elle le plus généreux des hommes, et le plus brave des défenseurs de la patrie?

CÉCILE. Ne t'affecte pas plus que mon

père ne s'est ému de la baisse de son crédit. Le comte de Clainville a la franchise d'un vieux militaire, et l'élévation d'esprit d'un homme instruit des besoins de son pays. Chaque jour il lui arrivait de porter aux pieds du trône les cris de mécontentement du peuple, il s'était fait l'avocat des classes souffrantes, il pensait que c'était une manière de faire sa cour que d'offrir au monarque l'occasion de récompenser la vertu ou de réparer l'injustice.

HORTENSE. Sa franchise aura déplu à ceux qui ont intérêt à ce que la vérité ne franchisse pas les portes du palais.

CÉCILE. Précisément; et mon père s'est retiré dans ses terres, attendant philosophiquement l'occasion de parler encore en faveur du peuple, à qui l'on doit bien au moins quelques droits en échange de la soumission que les grands lui demandent, et de l'argent qu'on est toujours prêt à lui faire verser... Vois-tu, Hortense, nous deviendrons campagnardes, nous habiterons avec les paysans qui entourent notre demeure... nous entendrons les chansons de joie du peuple, elles sont plus franches et plus gaies que les formules d'amitié de la cour. Dans un an, nous réaliserons ce plan d'association... En attendant, je vais profiter de quelques instans que durera encore la récréation, pour terminer la lettre que j'ai commencée hier pour mon père. Il y a douze jours qu'il m'a écrit... oh! que les militaires sont paresseux!

HORTENSE. Et moi, je vais terminer quelques lignes que j'ai encore à écrire.

CÉCILE. Je devine, tu t'es probablement chargée du devoir d'une paresseuse... c'est ton habitude... tu es vraiment l'éditeur responsable de toutes les punitions du couvent.

HORTENSE. Cette pauvre Laure! c'est lui faire tant de plaisir, et cela m'est si facile!

CÉCILE, *lui prenant la main*. Bonne Hortense, qui ne t'aimerait pas?

Elles sortent.

SCENE VI.

L'ABBESSE, LA SOUS-MAITRESSE.

L'ABBESSE, *entrant, une lettre à la main*. Oui, ma chère amie, les nouvelles les plus inquiétantes me parviennent de la capitale. Une personne bien instruite me montre l'horizon politique menaçant la France d'une prochaine tempête. L'inquiétude la plus grande règne à la cour, et la fermentation dans le peuple augmente à chaque instant. On parle de concessions faites par la cour aux idées nouvelles... un grand nombre de couvens sont déjà fermés; notre communauté est menacée du même sort; la protection de mon oncle pourra peut-être retarder de quelque temps l'exécution de cette mesure, mais tôt ou tard il faudra obéir.

LA SOUS-MAITRESSE. Espérons, madame, que les événemens ne prendront pas cette direction funeste.

L'ABBESSE. Que le ciel veille sur nous et sur le troupeau confié à mes soins! mais jusqu'au moment où les nouvelles se confirmeront... faites en sorte, Eugénie, de ne laisser rien transpirer de ces fâcheuses prévisions; que le travail et la règle de la maison ne soient aucunement interrompus.

SCENE VII.

LES MÊMES, CÉCILE, DÉSIRÉE, LAURE, MADELON, PENSIONNAIRES.

MADELON. C'est une horreur, une abomination!

L'ABBESSE. Eh bien! qu'as-tu donc, Madelon?

MADELON. Vous allez le savoir, ma mère; toutes ces demoiselles viennent se plaindre à vous. Comment! on vole dans cette maison.

L'ABBESSE. Un vol!

Toutes les jeunes filles entourent l'Abbesse.

TOUTES. Oui, ma mère.

MADELON. Parlez, parlez, mamzelle Désirée.

DÉSIRÉE, *en pleurant*. Vous savez, ma mère, que la princesse de Vaudemont, ma tante, m'a envoyé pour ma fête un joli porte-crayon en or avec les anneaux en pierreries; après l'avoir montré ce matin même encore avant la récréation, à toutes mes compagnes, je l'ai renfermé dans mon pupitre; et après la récréation, en rentrant dans la classe, j'ai trouvé le pupitre ouvert, et le porte-crayon avait disparu.

L'ABBESSE. Etes-vous bien certaine, Désirée, d'avoir remis ce porte-crayon dans votre pupitre?

DÉSIRÉE. Oui, ma mère.

MADELON. C'est une infamie!... jamais je n'ai vu pareille chose chez les capucins.

L'ABBESSE. Madelon, allez à votre ouvrage.

MADELON. J'y vais, ma mère... je me tais... mais si vous m'interrogiez, je pourrais dire...

L'ABBESSE. Avez-vous quelque révélation à faire sur cet événement?

MADELON. Des ravalations... non, ma mère.

L'ABBESSE. Je t'ordonne de parler.

MADELON. J'ai vu, au moment de la ré-

création, mamzelle Hortense dans la salle d'étude...

CÉCILE. Eh bien !... n'y étais-je pas aussi, moi?

MADELON. Mamzelle Cécile y était aussi; mais mamzelle Hortense était près du pupitre de mamzelle Désirée.

DÉSIRÉE. C'est vrai, j'ai remarqué qu'Hortense avait regardé hier à plusieurs reprises mon porte-crayon, et deux fois il a fallu le lui demander pour qu'elle me le rendît.

CÉCILE. Mais quelle conséquence voulez-vous donc tirer de là?... prétendez-vous laisser peser des soupçons sur Hortense?

MADELON. Moi, par exemple !... pas du tout... fi donc!

L'ABBESSE. Cécile, laissez-moi le soin de conduire cette affaire au jour. (*A Désirée.*) Ainsi vous pourriez penser, Désirée, qu'Hortense serait coupable?

DÉSIRÉE. Mais pourquoi n'est-elle pas avec nous? elle seule manque ici... et d'ailleurs, ma mère, Hortense, peu habituée aux présens que chacune de nous reçoit, se sera peut-être laissé tenter par la richesse de l'objet.

CÉCILE. O ma mère, ne les écoutez pas; leur jalousie contre Hortense les égare.

DÉSIRÉE. Nous, jalouses d'elle!...

MADELON. Oh! ma mère, j' dois dire aussi que lorsqu'on s'est aperçu du vol, j' m'ai rappelé une histoire pareille qu'est arrivée aux chartreux, et j'ai dit : Mesdemoiselles, que personne ne mette la main à son pupitre, ça fait qu'en faisant une perquisition on découvrira le voleur. Alors mamzelle Hortense a paru comme embarrassée : j' l'ai vue, avant de sortir de la classe, faire mine de vouloir glisser la main dans son pupitre, comme pour en soustraire queuque chose. Là-dessus j'ai fermé la classe à double tour, et on pourra faire une visite quand on voudra.

LAURE, *à Madelon.* Ce n'était pas le porte-crayon qu'elle voulait prendre... c'était autre chose; je le sais bien, moi...

MADELON. Taisez-vous, on ne vous demande pas votre avis... J'ai dit tout... j'ai ma conscience pour moi... Et voilà...

L'Abbesse parle bas à la Sous-Maîtresse.

LA SOUS-MAITRESSE. Madelon, viens m'ouvrir les portes de la classe.

Elle sort avec Madelon.

L'ABBESSE. Mais où est donc Hortense?

SCENE VIII.

LES MÊMES, HORTENSE.

CÉCILE, *avec véhémence.* La voici !... (*Elle court à Hortense et l'entraîne par la main auprès de l'Abbesse.*) N'est-ce pas, Hortense, que tu n'es pas coupable?... Oh! dis-leur, car je lis dans leurs physionomies qu'elles ne veulent pas me croire.

HORTENSE. Dieu! est-ce que je serais soupçonnée?

CÉCILE. Elles seules t'accusent; mais mon cœur est garant du tien... Oh! ne pleure pas; je te défendrai contre leur méchanceté. (*A l'Abbesse.*) Ne la condamnez pas sans m'entendre encore : il n'y a aucune preuve contre elle, et on ose l'accuser, elle la plus sage, la plus digne d'estime, la meilleure de nous toutes!

L'ABBESSE. Calmez-vous, mes enfans; je serai juste envers toutes. Les recherches que l'on fait dans ce moment m'éclaireront, et, quelle que soit la coupable, sa faute, pour l'honneur de la pension, restera ignorée; mais je déclare que je ne crois pas cette jeune fille capable de ce dont on l'accuse... Les notes que je reçois sur sa conduite sont trop favorables pour qu'on la puisse soupçonner d'une telle bassesse, quoiqu'elle ait pourtant fourni des armes contre elle, en laissant penser qu'elle avait l'intention de retirer quelque objet de son pupitre... Pourquoi, Hortense, avez-vous hésité à sortir en même temps que vos compagnes?... pourquoi vos larmes coulent-elles?...

On entend en dehors Madelon crier : *Réparation!* L'Abbesse se retourne. Laure s'approche d'Hortense.

LAURE, *bas.* Je vais tout dire.

HORTENSE, *bas à Laure.* Tais-toi.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA SOUS-MAITRESSE, MADELON.

MADELON, *criant.* Réparation! réparation!...

LA SOUS-MAITRESSE. Madelon, tais-toi donc.

MADELON. C'est que, voyez-vous, chez les capucins, quand on s'était trompé, on disait comme cela : Réparation, répara... tion!

LA SOUS-MAITRESSE, *à Désirée.* Soyez une autre fois moins étourdie, mademoiselle, et surtout moins prompte à accuser vos compagnes. (*Montrant le porte-crayon.*) Le porte-crayon était dans un étui d'éventail que vous aviez dans votre tiroir. (*Allant à Hortense.*) Et toi, Hortense, quand tu te chargeras de faire les pénitences d'une paresseuse, tâche de ne pas garder son cahier dans ta table, où je l'ai trouvé, car le mouvement généreux qui t'a portée à le cacher a donné des soupçons.

L'ABBESSE. Serait-il vrai, ma pauvre enfant?...

LAURE. Hélas! oui, madame, c'était pour m'épargner la honte qne la bonne Hortense s'est exposée à être soupçonnée.

MADELON, *à Laure.* Fi! la grande paresseuse!

CÉCILE. Eh bien! madame, ne le disais-je pas, qu'elle était la meilleure de nous toutes?

MADELON. C'est ben vrai!... ça a toujours été mon avis.

L'ABBESSE, *à Cécile et à Hortense.* Embrassez-moi, mes enfans: le bon cœur de l'une et la générosité de l'autre vous rendent également dignes de mon affection. Quant à vous, mesdemoiselles, retirez une leçon de cet incident qui vient de se passer; et puisse-t-il former entre vous et Hortense un lien d'attachement sincère!

HORTENSE. O ma Cécile! je n'oublierai jamais la confiance que ton cœur a mise en moi.

L'ABBESSE. Allez, mes enfans, reprendre le cours de vos travaux.

MADELON, *à Hortense.* C'te bonne mamzelle!... je savais bien, moi, que ça finirait comme ça... Y a-t-il du bon sens seulement, d'accuser une jeune fille sur une simple idée?... Enfin, c'est fini, Dieu merci!... et je peux dire que je vous ai joliment servie.

On entend deux tintemens de cloche.

LA SOUS-MAITRESSE. Une visite pour madame la Supérieure... Le comte de Clainville.

CÉCILE. Mon père!...

Elle sort.

SCENE X.

M. DE CLAINVILLE, L'ABBESSE, CÉCILE, HORTENSE.

CÉCILE, *dans les bras de son père.* Mon bon père!... que tu es aimable de venir me voir!

CLAINVILLE. Les événemens, ma chère enfant, m'ont laissé peu de loisir à consacrer à mes affections; en ce moment même, je dois sacrifier un instant le plaisir de causer avec toi à l'accomplissement d'un devoir que j'ai à remplir.

CÉCILE. Des affaires!.. tu prends bien ton temps! moi qui voulais te présenter ma bonne amie, mon Hortense.

CLAINVILLE. Dans un moment je serai à vous.... mais auparavant je dois faire une communication à madame la Supérieure. (*Les deux jeunes filles se tiennent un moment à l'écart et se promènent sans faire attention. Clainville s'approche de l'Abbesse.*) Madame, le motif de ma présence au couvent de Bouxières n'est pas seulement une visite faite à ma fille, un devoir politique m'amène près de vous : vous ignorez peut-être encore les événemens qui viennent de se passer dans un monde loin duquel vous vivez? La suppression des ordres religieux vient d'être décrétée par l'assemblée nationale.

L'ABBESSE. On m'avait fait déjà pressentir ce coup terrible.

CLAINVILLE. J'ai voulu, madame, être porteur moi-même de l'ordre de clôture de votre communauté, afin d'adoucir, autant qu'il est en mon pouvoir, la rigueur de l'arrêt qui vous frappe. On accorde aux chefs d'établissement le délai d'un mois pour obéir à la loi; mais le décret exige que les pensionnaires quittent les couvens à l'instant, sous les yeux même des commissaires...

L'ABBESSE. Que la volonté du ciel s'accomplisse!

CLAINVILLE. Le gouvernement national, en adoptant des mesures énergiques, a compris la position de ceux que le décret frappait, et des pensions assurent à toutes les religieuses retraitées une existence honorable et paisible.

L'ABBESSE. Monsieur le général, je remplirai le vœu de la loi.

Elle sort.

SCENE XI.

CLAINVILLE, CÉCILE, HORTENSE.

CÉCILE, *revenant à son père.* O mon Dieu! mon père, qu'as-tu donc dit à madame la Supérieure? Il m'a semblé voir des larmes dans ses yeux.

CLAINVILLE. Mon enfant, j'étais exécuteur de la volonté nationale, et j'ai annoncé à madame la Supérieure l'obligation dans laquelle elle se trouvait de rendre aujourd'hui même toutes les pensionnaires à leur famille.

HORTENSE, *s'approchant et écoutant étonnée.* Grand Dieu!

CÉCILE. C'est donc une mesure générale?

CLAINVILLE. Qui frappe toutes les communautés... Je viens te chercher, ma Cécile; nous ne nous séparerons plus.

HORTENSE, *à part.* Et la pauvre orpheline, que va-t-elle devenir?

CÉCILE, *apercevant Hortense près de s'évanouir, et volant à elle.* Hortense!.. Mon père, te souvient-il, il y a trois ans, quand tu m'amenas dans cette maison.... je ne pus retenir un soupir en jetant les yeux sur les fenêtres grillées du couvent; l'image de la liberté illimitée dont j'avais joui jus-

qu'alors près de toi et de mon frère se présenta vivement à mon esprit; habitué à lire dans l'ame de ta fille, tu y démêlas ce qui l'agitait, et tu me dis : « Ici, ta vie sera douce et occupée; les arts en rempliront les momens, et puis chaque situation de la vie a des douceurs qui lui sont propres; tu vas avoir des compagnes de ton âge; peut-être parmi elles trouveras-tu une amie dont la tendre affection partagera tes peines légères, tes petits chagrins, et alors tu me remercieras d'avoir eu du courage pour nous deux. » Eh bien! tu as dit vrai, je l'ai trouvée, cette compagne chérie. Si tes yeux pouvaient lire comme moi dans son ame, tu y trouverais le germe de toutes les vertus et de toutes les perfections... Ce couvent était son unique asile; elle n'a point de famille, point d'ami de qui elle puisse réclamer l'appui; elle ne connaît personne sur la terre que les religieuses qui l'ont élevée, et qu'un commun malheur va séparer d'elle... Nomme-la ta fille... fais-lui partager ta tendresse.... La nation, en t'envoyant faire un acte de sa volonté, n'a pas voulu que ce fût une action barbare, n'est-ce pas?.. Oh! j'ai deviné ton cœur... je vois une larme dans tes yeux.

CLAINVILLE. Ma Cécile; que la bonté de ton ame me rend heureux et fier!... Ma fille...

CÉCILE. Oh! dis, dis mes filles.

Elle amène Hortense près de son père, qui la serre sur son cœur.

CLAINVILLE. Oui, j'assurerai son sort... vous ne serez pas séparées.

HORTENSE. Ah! mon bienfaiteur!

CÉCILE. Regarde comme elle est émue; vois ses larmes de joie et de reconnaissance... Tu dois être bien heureux d'inspirer de tels sentimens!

CLAINVILLE. Venez toutes deux sur mon cœur... Oui, Hortense, vous serez ma fille; je donne à ma Cécile la sœur que son cœur a choisie... puissiez-vous vous aimer toujours!

CÉCILE, *à Hortense*. Ah! toujours!

HORTENSE, *émue*. O ma Cécile, mon cœur était à toi, désormais ma vie t'appartient.

SCENE XII.

LES MÊMES, L'ABBESSE, LA SOUS-MAITRESSE, PENSIONNAIRES, *puis* MADELON.

L'ABBESSE. Monsieur, le couvent de Bouxières sera fermé ce soir; les pensionnaires le quittent à l'instant même.

On voit dans le fond les jeunes filles s'embrasser.

MADELON, *un paquet de hardes sur le dos, et une cage à la main avec une pie dedans*. Ah! mon Dieu! mon Dieu! les pauvres pères capucins, qu'est-ce qu'ils vont devenir?

Tout le monde remonte la scène. Le rideau baisse.

FIN DU PROLOGUE.

L'AMITIÉ D'UNE JEUNE FILLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon du château de Clainville.

SCENE PREMIERE.

Au lever du rideau, Albert donne une leçon d'armes à Cécile; Hortense est assise à faire de la tapisserie.

CÉCILE, ALBERT, HORTENSE.

ALBERT. Vous ne voulez donc pas prendre votre leçon d'armes aujourd'hui? c'est dommage, vous faisiez des progrès sensibles.

CÉCILE. Avec un aussi bon maître que vous, mon cher Albert, cela n'est pas étonnant.

ALBERT. Il est vrai que j'ai été vingt ans prévôt de salle dans le régiment de votre père... et je vous jure que j'y serais encore sans cette maudite blessure qui m'a valu mon congé du gouvernement, et de monsieur de Clainville la place d'intendant que j'occupe dans son château. Oui, votre brave père m'y a installé il y a deux ans; parbleu, à l'époque où vous êtes revenue de votre couvent avec mademoiselle Hortense.

CÉCILE. Mon cher Albert, c'est aujourd'hui jour de courrier.

ALBERT. Oui, mademoiselle, et je vais donner un coup de pied jusqu'au bureau de poste.

HORTENSE. Espérons que cette fois ce ne sera pas inutilement, et que vous reviendrez avec des nouvelles du général ou de votre fils.

CÉCILE. Si cet espoir est encore déçu, j'y suis bien décidée, demain nous partons pour rejoindre mon père à l'armée...

ALBERT. Les paquets sont faits, la chaise de poste est prête... ainsi quand vous voudrez...

HORTENSE. Vous êtes bien sûr que personne ne se doute de notre résolution?

ALBERT. Personne.

HORTENSE. Dans ces temps de soupçon et de haine pour tout ce qui porte un nom illustre, qui sait si, en la voyant quitter ce château, on n'accuserait pas d'émigration la fille du comte de Clainville, lorsque sa seule intention, son seul désir est de revoir un père qui verse son sang pour son pays?

CÉCILE. Quoi! tu pourrais craindre..... Oh! non, ce serait calomnier le peuple....

ALBERT. Si j'en crois mes idées, votre voyage sera inutile, et nous allons apprendre que le retard que mon général a mis à vous écrire, il ne faut l'attribuer qu'à un commandement supérieur qu'il aura obtenu et qui l'aura appelé sur un point plus éloigné de nos frontières. La république doit avoir des récompenses pour les patriotes comme le général Clainville. C'est cela un citoyen! toujours en avant des idées généreuses qui germent lentement dans la tête des autres, méprisant les titres que la naissance donne, et n'estimant que les distinctions que le mérite procure, pensant au bien-être général avant de songer à lui-même, ne rêvant que la gloire de la nation à laquelle il est toujours prêt à sacrifier ses affections, son sang, sa fortune; demandant toujours de la liberté pour le peuple et jamais de place pour lui; voilà comme il a été de tous les temps, votre père, voilà comme il est encore; et aujourd'hui ces hommes-là, on ne les trouve pas à la douzaine. Quant à M. Frédéric, son fils...

CÉCILE, *tristement.* Vous ne pourriez pas en faire un portrait aussi flatteur... n'est-ce pas, Albert?

ALBERT. Ah! je suis loin de désespérer de lui. Les idées un peu orgueilleuses s'effacent dans les camps: s'il a eu quelque répugnance à perdre ses distinctions de noblesse, il en méritera de plus glorieuses; et quand il aura combattu pour le peuple et avec le peuple, il comprendra qu'il est bien plus beau de gagner des titres sur le champ de bataille que de les trouver tout faits en naissant, au fond d'une cassette ou sur une feuille de vieux parchemin.

CÉCILE. Puissiez-vous dire vrai!.. Mais l'heure s'avance, et je suis impatiente...

ALBERT. Je pars, mademoiselle.... et dans un instant je vous rapporte de bonnes nouvelles.

Il sort.

SCENE II.

HORTENSE, CÉCILE.

CÉCILE. Chère Hortense, oui, voilà deux ans que nous habitons ensemble ce château... loin de mon père qui, depuis le commencement de la révolution, s'est dévoué au service de la France; privée de mon frère, dont les opinions sont si peu en harmonie avec celles de sa famille, que serais-je devenue dans ce triste séjour, sans le secours de ton amitié?

HORTENSE. Encore, il y a un an, M. Charles, le fils du bon Albert, nous restait; il partageait nos promenades du matin, il écoutait nos lectures du soir... le devoir et l'honneur nous l'ont enlevé..... il est allé combattre les Prussiens...

CÉCILE. Qu'il est heureux... il est près de mon père... Ce départ-là t'a coûté bien des larmes.

HORTENSE. Que dis-tu?

CÉCILE. Oh! je les ai vues, quoique tu aies cherché à me les cacher... j'ai su lire dans ton cœur; et puis ta joie lorsque nous avons appris qu'il venait de gagner l'épaulette sur le champ de bataille; tes questions toutes les fois que je reçois des lettres de mon père ou de mon frère... Vois-tu, ce sont de ces confidences qui valent un aveu. Ne cherche pas à cacher ce tendre sentiment, il donnera de l'énergie à ton ame, car le moment va venir où nous aurons peut-être besoin de courage; deux jeunes filles seules en voyage, l'une allant retrouver son père...

HORTENSE. L'autre son bienfaiteur.

CÉCILE. Partageant désormais son existence au milieu des camps; car, je le sens, mon Hortense, loin de mon père, la crainte et l'ennui me tueraient; j'aime mieux, s'il le faut, trouver la mort près de lui...Mais voici Albert.

SCENE III.

LES MÊMES, ALBERT.

CÉCILE. Eh bien! mon ami.

ALBERT. Rien à la poste.

HORTENSE. Ah ! mon Dieu !

ALBERT. Mais c'est égal ; nous allons avoir des nouvelles de votre père, mon fils arrive de l'armée.

HORTENSE. Est-il vrai?

ALBERT. Avec une superbe blessure.

HORTENSE. Il est blessé !..

ALBERT. Eh ! mais, sans cela... est-ce que vous croyez que mon fils aurait quitté son poste dans un moment où toutes les nations sont coalisées pour empêcher la France de faire ses affaires comme elle l'entend? Il n'y a qu'un lâche qui ferait demi-tour aux frontières. Oui, mon Charles est blessé ; mais ce ne sera rien : quinze jours de bons soins, une demi-livre de charpie, et son bras ira encore repasser son sabre sur le dos des Prussiens.

CÉCILE. Mais d'où savez-vous...

ALBERT. C'est un des camarades de Charles qui a partagé avec lui le ricochet, et qui est arrivé au moment où je sortais du bureau de poste, qui m'a annoncé la nouvelle. Mon fils, m'a-t-il dit, est chargé par ses chefs de faire des réquisitions de chevaux dans le département; nous le verrons avant une heure. Mon pauvre Charles! je vais donc l'embrasser ! Il aura nombreuse compagnie pour lui faire fête. Je ne vous ai pas dit que la mère Marguerite et ses deux nièces étaient arrivées de la ferme?

CÉCILE. Ma nourrice?

ALBERT. Avec Rosalie et Jeannette.

CÉCILE. Mais pourquoi ne sont-elles pas venues au château dès leur arrivée?.. Ah! c'est bien mal à elles.

ALBERT. Oh ! elles ne vont pas tarder... elles avaient affaire à la municipalité pour des papiers... Tenez, je vous disais bien qu'elles ne se feraient pas attendre, les voilà toutes les trois.

SCENE IV.

LES MÊMES, MARGUERITE, ROSALIE, JEANNETTE.

CÉCILE. Eh! bonjour, mère nourrice.

MARGUERITE. Bonjour, ma Cécile, car je peux te donner ce nom-là ; t'es pas fière, toi, mon enfant, c'est pas comme ces jeunes filles de grande famille qui ne regardent plus leur nourrice dès qu'elle est payée, et qui, lorsqu'elle vient faire visite, vous la renvoient le plus vite possible, après l'avoir fait dîner à la cuisine.

CÉCILE. Ma bonne Marguerite, tu as eu tant de soin de mon enfance, qu'il faudrait que je fusse bien ingrate pour l'oublier... Eh bien! Jeannette et Rosalie, vous ne voulez donc pas m'embrasser?

JEANNETTE. Oh de tout mon cœur, mamzelle Cécile.

ROSALIE. Ah! je ne demandons pas mieux.

MARGUERITE. Ah ! mamzelle Hortense, je devrions vous en vouloir.

HORTENSE. Et pourquoi?

MARGUERITE. Parce que vos visites à notre petite ferme sont bien rares depuis quelque temps... c'est à peine si je vous ons vue deux fois pendant trois mois. Enfin il a fallu que la vieille Marguerite eût besoin au chef-lieu du canton pour vous voir... Mais faudra venir plus souvent, ma bonne Cécile... maintenant que je vais être toute seule dans ma ferme.

CÉCILE. Comment seule?.. est-ce que Jeannette et Rosalie...

MARGUERITE. Elles me quittent, mon enfant; ces jeunesses, ça vous a des idées d'ambition et de grandeur... ça veut aller à Paris... elles ont là une tante, Marie, ma sœur, qu'est cuisinière chez un... Comment donc que vous appelez ça?

JEANNETTE. Eh bien! oui, cuisinière chez un... Comment donc que tu nommes ça, Rosalie?

ROSALIE. C'est pas difficile... Elle est cuisinière chez un... Eh ben! v'là que ça m'échappe.

JEANNETTE. Un représentant du peuple.

MARGUERITE. Oh! c'est un grand seigneur d'à présent. Et cette tante leur a écrit pour les faire venir, afin de les placer toutes deux chez un ami de son maître, un autre représentant.

CÉCILE. Quand partez-vous?

JEANNETTE. Nous ne le saurons qu'en allant au bureau de la voiture, car auparavant nous avons été demander nos passeports.

ROSALIE. M'a-t-il fallu des si et des mais pour obtenir des papiers! O Dieu! a-t-il l'air sournois, ce municipal qui prend les signalemens! On dirait, quand il regarde une honnête figure, qu'il suppose toujours qu'elle appartient à un voleur.

ALBERT. Je vois qu'elles se sont adressées à M. Lenoir.

MARGUERITE. Comment l'appelez-vous, monsieur Albert?

ALBERT. Le chef municipal est monsieur Lenoir.

MARGUERITE. Mais il avait un autre nom?

ALBERT. Oui, il s'appelait M. de Noirville; il est d'une ancienne famille de robe... quelque procureur parvenu.

MARGUERITE. Du vivant de défunt mon homme, il nous a fait un procès qui nous

a coûté bon... Dans ce temps-là il faisait sonner gros comme le bras, devant les juges, sa qualité de noble.

ALBERT. Mais aujourd'hui il a tourné casaque, non pas comme les braves citoyens qui ont sacrifié leurs priviléges à l'intérêt de la patrie, mais comme ces coquins de grands chemins qui se décident à jeter une part de leur butin, quand ils voient que c'est le seul moyen de conserver le reste.

CÉCILE. Oh! c'est un bien méchant homme!

ALBERT. Si votre père n'avait pas un de ces noms honorables qui imposent silence à la calomnie, il y a long-temps que cette langue de vipère aurait essayé de jeter son venin sur une gloire qui lui fait trop de mal pour ne pas chercher à la flétrir.

CÉCILE. Enfin il vous a donné vos papiers?

MARGUERITE. Pas encore. Il nous a demandé où nous nous arrêtions ici; nous avons dit que je venions au château. C'est bon, qu'il a dit, on vous portera vos papiers; ainsi, vous autres, faut maintenant aller retenir vos places à la voiture.

CÉCILE. Je vous accompagnerai jusqu'au bureau, et vous reviendrez passer avec nous le reste de la journée pour célébrer le retour de Charles.

ALBERT. Il se fait bien attendre, monsieur l'officier. Je vais aller donner un coup d'œil sur la route.

MARGUERITE. Sans adieu, mamzelle Hortense.

Ils sortent tous excepté Hortense.

SCENE V.

HORTENSE, *seule.*

Chère Cécile! oui, je continuerai à partager tes inquiétudes, à deviner tes tristes pressentimens; mon esprit sera toujours inventif pour ranimer ton courage et tes espérances. Je ne manquerai jamais à la confiance de mon bienfaiteur. Il est encore tout brûlant sur mon front le baiser qu'il me donna au moment du départ... quand il me dit : Hortense, je te confie ma Cécile, il ne lui restera que toi. Si le sort m'est contraire, console-la... Que les événemens rendent nécessaires les preuves de mon attachement, et l'on verra avec quel élan Hortense saura payer la dette qu'elle a contractée envers son bienfaiteur...(*Réfléchissant.*) Quelquefois il se glisse dans mon ame de vagues terreurs... Ce monsieur Lenoir, dont parlait, il n'y a qu'un moment, la vieille Marguerite, m'a fait concevoir quelque crainte dont je ne puis me rendre un compte raisonné. J'ai remarqué qu'il affectait de chercher les momens où j'étais seule au château pour me parler un langage que je ne puis comprendre, et plus d'une fois il m'a semblé (*ici Lenoir paraît dans le fond*) lire sur la figure de cet homme une joie qui me fait peur; car il ne sourit que lorsqu'il fait le mal. (*L'apercevant.*) Ah! mon Dieu! le voilà.

SCENE VI.

HORTENSE, LENOIR.

LENOIR, *s'approchant hypocritement.* Seule au château, aimable Hortense!... Je m'applaudis de cette heureuse circonstance; nous pourrons reprendre la conversation où nous l'avions laissée la dernière fois que Mlle Cécile vint interrompre brusquement notre entretien.

HORTENSE. Mais, monsieur, je n'ai pas compris pourquoi vous vous étiez retiré à l'approche de mon amie. Tout ce que l'on veut me dire peut être entendu de Cécile. Je n'ai point de secret pour elle et n'en aurai jamais.

LENOIR. Nous différons en ce sens, et ce que j'ai à vous communiquer ne regarde qu'Hortense seule.

Il veut lui prendre la main, Hortense recule.

HORTENSE. Monsieur!

LENOIR, *souriant.* Hortense, les momens sont précieux, ne les perdons pas dans les détails d'une attaque calculée ni d'une résistance puérile. Vos charmes ont fait sur moi une impression dont vous avez dû la première vous apercevoir.

HORTENSE. Moi, monsieur!

LENOIR. Écoutez-moi. D'autres circonstances amèneront peut-être bientôt pour vous le besoin d'autres protections, et vous devez vous applaudir d'une affection qui vous prépare une existence au-dessus des caprices de la bienfaisance et indépendante des revers des emplois publics.

HORTENSE. Monsieur, si vos intentions étaient pures et dignes d'un cœur habitué à la vertu dont il a trouvé ici des exemples, tout en vous remerciant de l'intérêt que la pauvre orpheline a pu vous inspirer, je vous répondrais que jamais l'hymen n'enchaînera une vie qui doit rester liée à l'existence de la famille de mon bienfaiteur; mais, puisque votre langage ne cherche même pas à déguiser vos coupables sentimens, le respect que je me dois à moi-même et à l'habitation de mes protecteurs me défend de vous faire la réponse que m'inspirait votre démarche.

LENOIR. Cette brusque sortie était prévue, Hortense. Dans la famille qui vous a adoptée, il existe contre moi de fâcheuses préventions, je le sais. Tout le monde ne voit pas d'un bon œil mon ardent patriotisme...

HORTENSE. Jamais, monsieur, en ma présence, votre nom n'est sorti de la bouche de mes bienfaiteurs pour blâmer vos opinions qu'ils partagent et qu'ils honorent. L'indignation que j'ai fait paraître est l'expression de mes seuls sentimens.

LENOIR. Jeune tête de femme!.. folle raison d'enfant! Un mot la choque, une franchise qui n'est pas noyée dans les phrases de l'ancienne cour la blesse. Le bonheur de la fortune présente vous éblouit. Hortense, jetez les yeux sur l'avenir, sur les chances hasardées de la vie, que les événemens peuvent changer pour vous d'un instant à l'autre.

HORTENSE, *à part*. Encore son sourire! Il me glace d'effroi.

LENOIR. Dans les tempêtes politiques qui éclatent de toutes parts, bien fou qui ne se prépare pas un appui, un refuge... Qui dit que le protecteur de la veille ne cherchera pas lui-même protection le lendemain? Qui assure, dans ce temps, la durée d'un palais ou l'existence d'un homme en crédit?

Il sourit.

HORTENSE. Mais que peuvent avoir de commun ces terribles événemens avec ma vie inconnue, et qui ne s'attache à aucune pensée d'héritage et de possession?

LENOIR, *se remettant*. Je n'ai point prédit les événemens, je vous ai montré la possibilité des faits. J'ai tendu la main à la faiblesse d'une femme; je me suis offert comme sa providence, c'est à elle de calculer, et de choisir entre mon amour et mon indifférence... Vous y réfléchirez encore.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, CÉCILE.

CÉCILE, *apercevant Lenoir*. Vous ici, monsieur! Quel sujet vous amène?

LENOIR, *embarrassé d'abord*. J'étais venu... Je me suis rendu à votre château... pour remettre ces deux passe-ports aux nièces de la mère Marguerite; mais puisqu'elles sont absentes...

CÉCILE. Avoir pris vous-même cette peine!... Je vous remercie pour elles... Qu'as-tu donc, Hortense? comme tu parais émue!..

HORTENSE. Tu te trompes, mon amie, je n'ai rien. (*On entend dans la coulisse : Le voilà! le voilà!*) Quels sont les cris qui se font entendre?

CÉCILE. Ce sont ceux des jeunes gens du village qui accompagnent Charles, dont je venais t'annoncer l'arrivée.

HORTENSE. Tu l'as vu? Et sa blessure?

CÉCILE. Est très-légère.

LENOIR, *à part*. La joie anime sa figure.... il y a trop de satisfaction dans ses traits... Mes pressentimens se changent en certitude. . J'ai un rival, et c'est le fils d'Albert. Malheur! malheur à vous tous!... (*Haut.*) Il serait indiscret à moi de troubler par ma présence la joie que cause ici le retour de M. Charles... Je me retire.

Il salue et sort.

SCENE VIII.

CÉCILE, HORTENSE, CHARLES, ALBERT.

CHARLES, *à la cantonnade*. Oui, mes bons amis, mes braves camarades, j'irai tous vous voir.

ALBERT. Le voilà enfin, ce cher enfant!

CHARLES. Mesdemoiselles, permettez-moi de vous offrir mes très-humbles salutations.

ALBERT. Le bras en écharpe! ne trouvez-vous pas que ça lui va bien, mesdemoiselles? C'est sa première blessure.

CHARLES. J'espère bien que ça ne sera pas la dernière.

ALBERT. Gourmand! voyez-vous ça? il y prend goût... Tu es bien le fils de ton père... mais tu as encore de la marche pour me rattraper... J'en suis à ma dix-septième.

CHARLES. Eh bien! mon père, ce n'est jamais que seize qui me manquent, et du train que nous y allons!... avec toute l'Europe sur les bras...

ALBERT. Tu ne peux manquer d'avoir bientôt sur le corps une carte géographique, faite avec la pointe du sabre des Autrichiens, Russiens, Prussiens et autres paroissiens... Ah! pourquoi ai-je dans cette cuisse-là un demi-quarteron de plomb fondu! j'aurais tant de plaisir!... ah! ah! ah! Pardon, mesdemoiselles, je vous prenais pour un escadron de Kinserlitz.

CÉCILE. Charles, vous devinez mon impatience, vous entendez déjà ce que mon cœur demande... des nouvelles de mon père, de mon frère... Où sont-ils? quels dangers ou quelles fatigues les empêchent de me donner fréquemment de leurs nouvelles chéries?

CHARLES. L'éloignement de mon corps du poste occupé par M. de Clainville m'a mis dans l'impossibilité d'avoir par moi-même de ses nouvelles; mais cependant il ne se passait pas de jour que je ne m'informasse du général, et j'apprenais par les bulletins ou par les ordonnances les détails de ses faits d'armes. Après de nombreux traits d'héroïsme dans les plaines de Jemmapes, le général a quitté la Belgique pour se porter vers Mayence et défendre la fron-

tière attaquée sur ce point... Son éloge vole de bouche en bouche. La veille encore de mon départ, tous nos soldats s'entretenaient de son courage, et au bivouac ennemi on ne parlait que de son humanité.

CÉCILE. O mon Dieu! je te remercie! tu as veillé sur des jours qui me sont plus chers que les miens!.. Dites-moi, Charles, mon frère, sans doute, aura suivi la brillante trace de son père, il aura été aussi l'admiration de ses soldats et la terreur de l'ennemi?

CHARLES. M. Frédéric...

CÉCILE. Eh bien! Charles, vous n'osez m'en parler... Votre regard se détourne de moi... Quel présage de malheur...

CHARLES. Mademoiselle Cécile, ne m'interrogez pas... Charles n'aurait pas la force de répondre.

CÉCILE. Ah! mon Dieu!... Une balle meurtrière...

CHARLES. Non, il n'a pas trouvé la mort, du moins on le dit.

CÉCILE. Ah! vous me glacez d'épouvante! d'affreuses idées se pressent dans mon esprit... Achevez, Charles.

CHARLES, *regardant autour de lui si on l'écoute.* Après le glorieux combat où le général se couvrit de gloire, on crut monsieur Frédéric digne de la cause qu'il défendait; il fut envoyé vers les chefs ennemis pour traiter avec eux des intérêts de la république. Il ne revint pas au camp... Les bruits les plus fâcheux circulent sur son compte... On parle de plans livrés...

ALBERT. Une trahison!..

CÉCILE. Oh! l'on ne peut le croire... mon frère, un lâche! un traître! Ce sang-là ne coule pas dans les veines de notre famille.

HORTENSE. Cécile a raison... M. Frédéric est incapable...

CHARLES. Je donnerais ma vie pour le laver d'un soupçon si indigne.

CÉCILE. Je le répète, c'est impossible... Mais, hélas! je n'en puis douter, la flétrissure qui pèse sur mon frère est connue dans le village... C'est à cela que je dois attribuer l'accueil glacial et contraint que je viens de recevoir. Le peuple ne sera pas plus long-temps dans l'erreur. Je cours plaider devant lui la cause de mon frère, le supplier de suspendre son jugement, jusqu'à ce que la vérité ait été mise au grand jour.

ALBERT. Je vous suis.

Albert et Cécile sortent.

SCENE IX.

CHARLES, HORTENSE.

HORTENSE. Fasse le ciel que Cécile réussisse! mais il me semble que depuis quelques jours la fille du général Clainville n'est plus, comme autrefois, l'objet de l'affection des paysans. Le peuple est injuste.

CHARLES. Non, Hortense; mais il est défiant, il a été si souvent dupe de sa confiance. Malgré la gloire qu'il acquiert, le peuple aujourd'hui est malheureux; agité au dedans, attaqué au dehors, aigri par le sentiment de ses maux, aveuglé par ses passions, il est prêt à envelopper dans sa vengeance ceux même des nobles qui défendent ses droits.

HORTENSE. Heureusement le ciel nous a envoyé un défenseur.

CHARLES, *tendrement.* Oh! ma vie, ma vie entière à vous!.. S'il ne m'est pas permis de la conserver longue pour la partager avec Hortense, au moins que je la perde auprès d'elle et pour elle.

HORTENSE. Charles!..

CHARLES. N'est-ce pas à vous seule que je dois le peu d'illustration que mon nom a acquis dans les rangs de l'armée française? c'est l'envie d'être digne de vous qui m'a fait mépriser la mort. Quand une occasion de me distinguer se présentait, je pensais au plaisir que j'aurais en reparaissant devant vous, paré de l'épaulette; chaque blessure que j'affrontais me donnait une nouvelle joie; chaque danger, c'était une espérance: Hortense, dites-moi que je ne me berçais pas d'un bonheur imaginaire.

On entend sonner le tocsin.

HORTENSE. Ah! mon Dieu! Charles, cet affreux signal annonce-t-il quelque prochaine catastrophe?... Entendez-vous les sons du tocsin?.. Dans les campagnes, c'est toujours le présage de quelque sanglant attentat.

CHARLES, *prêtant l'oreille.* Il me semble entendre quelque tumulte dans la direction du château de la Guérinière; je vais savoir quels peuvent être la cause et le but de ce mouvement.

Il sort.

SCENE X.

HORTENSE, *seule.*

Ce bruit sinistre me fait mal... Encore quelque vengeance particulière, couverte du prétexte de l'intérêt général! Depuis quelques semaines, dans ce pays, naguère si calme, on n'entend que des sanglots, on ne voit que des larmes... Et Cécile ne revient pas... Cette demeure me paraît triste, j'éprouve un tressaillement que jamais la solitude ne m'a fait ressentir. (*Elle regarde au dehors, et fait un geste de terreur.*) Encore M. Lenoir!

Elle va pour rentrer dans son appartement.

SCÈNE XI.

HORTENSE, LENOIR.

LENOIR, *entrant*. Je vous inspire de l'effroi!

HORTENSE. J'étais préoccupée de l'événement annoncé par la cloche du hameau.

LENOIR. Ce n'est rien. Il s'agissait de donner une forte leçon aux propriétaires du domaine de la Guérinière. L'hypocrisie politique n'est pas de longue durée, il faut en faire justice; et voilà pourquoi, dans deux heures, il ne restera que des cendres de ce repaire féodal, à la conservation duquel vous vous intéressez peut-être.

HORTENSE. Ils ont incendié...

LENOIR, *paisiblement*. Précisément. Eh bien! c'est peut-être encore une leçon perdue; cela n'empêche pas que, près d'un domaine que la justice du peuple frappe ou brûle, s'élève un manoir où la trahison médite de nouveaux forfaits, et dans les familles qui entretiennent des intelligences avec les ennemis du pays, vous entendez des voix novices qui vous parlent de vertus et de nobles sentimens.

Il rit.

HORTENSE. Ce langage a un sens mystérieux que votre physionomie satisfaite pourrait seule me faire comprendre, si j'osais...

LENOIR. Oh! jeune fille, demande-moi sans préambule le mot de l'énigme, et j'achèverai avec franchise mon récit, je te dirai : La famille Clainville a jusqu'à présent abusé la nation par de faux dehors de patriotisme.

HORTENSE. Monsieur!

LENOIR. La famille qui donne l'hospitalité aux jeunes filles, et affiche ainsi de hautes qualités factices, est un antre de trahison où viennent aboutir les correspondances qui, si elles n'étaient détournées, feraient couler le sang des patriotes.

HORTENSE. Les preuves de cette affreuse inculpation?

LENOIR. Point de colère, les voici.

Il lui montre une lettre.

HORTENSE, *à part*. Une lettre du frère de Cécile... Ciel!

LENOIR. Elle est à l'adresse de Mlle de Clainville, un messager discret la portait; mais, plus vigilant que le crime, mon œil la guettait au passage. Voulez-vous en connaître le contenu?

Il lit.

« Ma Cécile,

» J'ai obéi à ma conscience; las de pro-
» diguer mon sang pour une ingrate pa-
» trie, j'ai quitté l'armée française, et j'ai
» cherché un refuge dans le camp des émi-
» grés. Imite mon exemple, ma chère
» sœur, abandonne au plus vite une terre
» abreuvée du sang le plus noble et le
» plus pur; viens me rejoindre à Coblentz.
» Tu m'aimes, tu suivras mon conseil, et
» bientôt je te presserai sur mon cœur. »

Eh bien! est-ce clair?

HORTENSE. Cette lettre du frère de Cécile, quelque coupable qu'elle soit, peut-on en faire un crime à celle à qui elle était adressée?

LENOIR. Non; ce serait injuste si Mlle de Clainville, sans doute déjà instruite de la trahison de son frère, n'avait pas pris la résolution de le suivre.

HORTENSE. Qui vous donne le droit de l'accuser de cette pensée?

LENOIR. Les préparatifs de départ qu'elle avait ordonnés...

HORTENSE. C'était pour rejoindre son père, et non pour émigrer avec son frère.

LENOIR. Pourquoi donc le mystère que l'on a mis, si l'intention était innocente?... Mais non, tout me le prouve, Mlle de Clainville est coupable.

HORTENSE. Vous ne le pensez pas...

LENOIR. Et maintenant, de deux choses l'une : ou cette lettre restera dans mes mains, ou bien elle sera remise aux vôtres. Comprenez bien, Hortense! l'exemple du château de la Guérinière peut vous dire le sort réservé au domaine de Clainville... Vous pouvez d'un mot sauver votre bienfaiteur, votre amie; il ne faut pour cela que revenir sur une décision prise à l'égard d'un magistrat public qui a daigné vous adresser ses vœux. Il est prêt à oublier vos emportemens, votre injustice. Que répondez-vous?

HORTENSE, *à part*. Quelle affreuse position!

LENOIR. Il vous faut de la réflexion? Je vais aider à vos pensées. Si la lettre parvient au comité de salut public; avant même, si le mystère est connu de la population, la proscription pèse sur une famille qui ne peut plus vous servir d'appui. Vous errez sans asile, sans protecteur. C'est une vengeance qui accomplit son œuvre jusqu'à la fin... et...

HORTENSE, *pleurant*. Et c'est ainsi que vous cherchez à séduire un cœur?

LENOIR. Je souffrais peut-être aussi, moi, quand vous me traitiez tantôt si dédaigneusement... Nous avons changé de rôle.

Il s'approche d'Hortense.

HORTENSE, *pleurant*. Malheureuse!

LENOIR. Venez, venez, confiez-vous à mon amour, à ma protection.

Il veut l'entraîner, quand Charles paraît.

SCENE XII.

CHARLES, LENOIR, HORTENSE.

CHARLES, *tirant son épée; il a toujours le bras en écharpe.* Scélérat!

HORTENSE. Charles!

LENOIR. Charles, je t'ordonne au nom de la loi....

CHARLES. Je t'ordonne en mon nom de quitter cette demeure et de n'y jamais rentrer; et si tu fais parler la loi que tu profanes pour me punir, je l'invoquerai, moi, pour te flétrir comme tu le mérites.

LENOIR. Hortense, modérez ce furieux, imposez-lui silence.

CHARLES. Sors, te dis-je, ou je ne réponds pas des effets de ma colère.

Lenoir sort en affectant de sourire.

SCENE XIII.

HORTENSE, CHARLES.

Charles pose son épée sur la table.

HORTENSE. Charles! qu'avez-vous fait, malheureux?

CHARLES. Vous le plaignez, et il était coupable d'outrages envers vous!

HORTENSE. Il peut perdre la famille Clainville, il est porteur d'une lettre interceptée qui prouve la désertion du fils du comte.

CHARLES. Ciel!

HORTENSE. Nous n'avons pas un moment à perdre. Cécile voulait aller rejoindre son père dans les camps; tous les préparatifs de voyage étaient faits, il ne faut plus songer à différer.

CHARLES. Lenoir n'est pas homme à laisser échapper l'occasion de se venger. Ah! pourquoi ne m'est-il pas donné d'être votre soutien! Homme du peuple, je préviendrais les terribles effets de la fermentation, si elle venait à se déclarer.

HORTENSE. Sans doute; maintenant l'asile d'un camp est plus sûr pour Cécile que la demeure paternelle; mais que d'obstacles encore à franchir! Monsieur Lenoir va exercer sa surveillance sur le château.

CHARLES, *après avoir réfléchi.* Hortense, le ciel m'inspire en ce moment le seul moyen peut-être qui puisse assurer votre sûreté. Il faut être capable d'une forte résolution, et d'une confiance à toute épreuve en moi.

HORTENSE. Ne vous est-elle pas acquise?

CHARLES. Ecoutez-moi, Hortense: nous sommes dans un temps de trouble et de danger qui permet peu de consulter les convenances ordinaires. Votre séjour, votre départ, je parle de Cécile et de vous, me font également trembler. Il est un moyen de parer à tout... osez vous confier au cœur d'un honnête homme; accordez-moi un titre qui me donne le droit de vous défendre; qu'avant de partir l'officier municipal joigne nos deux noms. Devenue la femme du lieutenant Albert, officier de la république, et chargé par elle d'une mission de confiance, votre amie vous accompagne; j'obtiens sans difficulté un passe-port pour vous deux... Hortense, ne vous effrayez pas, cet engagement, que sans doute votre cœur réprouve, ne sera que fictif entre nous; je n'en réclamerai jamais les droits, vous serez libre, je ne veux de vous aucune promesse, je n'attends aucun retour; je ne serai votre époux que pour vous protéger et sauver votre amie.

HORTENSE, *après un moment de silence.* Charles, votre proposition me touche autant qu'elle m'honore; je sens tout ce qu'elle contient de délicat, de généreux... Aurai-je jamais en moi de quoi récompenser un si noble dévouement?

CHARLES. Hortense, dites que vous consentez à être à moi... un mot, un seul mot, c'est ma vie que je vous demande.

HORTENSE. Oui... oui... nous sauverons mon amie... Mais, de grâce, Charles, pas une minute de retard!

CHARLES. A la petite ferme des Trois Routes, demain, dès la pointe du jour, des chevaux, une voiture seront préparés... Je me charge de tout.

SCENE XIV.

LES MÊMES, CÉCILE.

CÉCILE, *égarée.* Oh! la mort, la mort à Cécile!... car la honte est sur ses joues, et la douleur la plus amère dans son cœur... Le peuple a refusé de m'entendre... des paroles d'incrédulité, des cris de mépris ont accueilli la fille du général Clainville! Ils m'ont reproché ma noblesse, comme s'ils avaient oublié que mon père l'avait depuis long-temps offerte en sacrifice à l'opinion... Sur mon passage, je n'ai vu que des physionomies cruelles ou menaçantes, et, derrière les groupes, l'infernale figure de M. Lenoir, qui semblait rire de mes larmes... Ils savent tout, tout! Le déshonneur de mon frère tombe sur la famille... Ah!...

Elle tombe évanouie.

HORTENSE. Cécile... mon amie!.. reviens à toi!...

Elle appelle.

CHARLES. Hortense, au nom de votre sûreté à toutes deux, faites consentir Cécile au départ... Pas une minute à perdre. Je vais faire en sorte d'avoir mystérieusement des chevaux.... A cinq heures, à la

petite porte du parc; je viendrai vous chercher. Adieu... Hortense, du courage jusqu'à ce moment.

HORTENSE. Adieu, Charles.

SCENE XV.

CÉCILE, *couchée sur le canapé*, HORTENSE.

HORTENSE. Ses paupières sont fermées... elle semble goûter un peu de calme..... Dors, dors paisiblement, ma bien-aimée... ton sommeil repose mon ame... (*Elle fait quelques pas et regarde par la fenêtre.*) Il me semble entendre un bruit sourd dans la partie inférieure du château. Non, ce n'est rien... tout repose... écoutons.... N'est-ce pas le murmure lointain d'hommes, d'armes, de chevaux... non, c'est le bruit confus du vent qui s'engouffre dans les bois voisins.... (*Elle va à la fenêtre.*) Ah! mon Dieu!... qu'est-ce que c'est?..... (*Elle ramasse une pierre qu'on a jetée, et lit:*) «Faites » à l'instant vos préparatifs de départ, vous » n'avez pas un moment à perdre. Albert » vous défendra; mais il peut mourir sans » vous sauver.» Mais je ne m'abuse point.. des masses noires semblent s'avancer lentement sur la rive de la Moselle, un cortége nombreux débouche derrière la colline..... ce sont eux! (*Elle court à Cécile.*) Eveille-toi, ma bien-aimée, éveille-toi vite, nous sommes en danger.

On entend un cliquetis d'armes.

CÉCILE, *s'éveillant*. Un bruit d'armes!

HORTENSE. Entends-tu?... ils sont là... ils viennent pour nous égorger! Ah! nous mourrons ensemble!

CÉCILE, *fièrement*. Eh bien! voilà le moment; Hortense, tâche de surmonter ton trouble, regarde à la fenêtre pour voir si nous aurons le temps de faire quelques préparatifs.

HORTENSE. Hâtons-nous!

Elles entrent dans un cabinet; des coups violens sont frappés à la porte.

SCENE XVI.

CÉCILE, HORTENSE, *dans le cabinet*, ALBERT.

ALBERT, *entrant*. Mademoiselle Cécile, mademoiselle Hortense!.. où êtes-vous?

CÉCILE, *dans le cabinet*. Ici, mon ami.

ALBERT, *à Cécile*. Emportez l'or, les pierreries dont vous pourrez vous munir... je les tiens en respect avec ma carabine...... Il faut cinq minutes avant qu'ils aient enfoncé les portes ou escaladé les murs...... Pour gagner du temps je vais parlementer. (*Il ouvre la croisée du balcon.*) Qui êtes-vous, citoyens?

UNE VOIX. Porteurs d'ordres émanés du comité de salut public. De par la loi, ouvre la porte!

LE PEUPLE. A bas les nobles!

ALBERT. Citoyens! le propriétaire de ce château combat pour vos libertés dans les rangs des soldats de la nation.

LE PEUPLE. La porte! la porte!

Cécile et Hortense reviennent.

ALBERT, *à elles deux*. Dieu soit loué!.. vous voilà prêtes.

CÉCILE. Albert, ces tigres vont verser ton sang; viens, fuis avec nous.

ALBERT. J'ai soixante ans, mademoiselle Cécile, je n'ai plus que quelques jours à vivre... ne vous occupez pas de ça... Cette trappe cache une issue qui mène dans les bois... hâtez-vous... entendez-vous leurs cris?... ils nous saluent de leur mousqueterie..... Partez, partez, et je vais leur répondre.

Il ouvre la trappe, Cécile et Hortense disparaissent.

TOUS. La porte! la porte!

ALBERT, *tirant un coup de carabine*. Tenez, v'là la clef... Ah!... ils m'ont atteint.

L'escalade commence: on voit les têtes des assaillans paraître au balcon et par les fenêtres.

SCENE XVII.

ALBERT, LENOIR, *à la tête des assaillans*, PEUPLE.

ALBERT, *découvrant sa poitrine*. Je ne te répondrai pas, parce que ce n'est pas à mon âge que je commencerai à mentir. Quant à la mort, épargne-toi ce crime-là. Il ne faut qu'une balle pour la poitrine d'un brave, et je l'ai reçue...

Il tombe mort.

LENOIR. Perquisition partout!...

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Premier Tableau.

Le théâtre représente la cour de la ferme de Marguerite. A droite, la maison. A gauche, une grange. Au fond, un mur et une porte charretière ouvrant sur la campagne. Il fait nuit, l'orage gronde.

SCENE PREMIERE.

On frappe à la porte de la ferme à coups redoublés.

GARDES, PEUPLE, UN OFFICIER CIVIL, LENOIR, *en dehors*. MARGUERITE.

LENOIR, *en dehors*. C'est ici qu'il faut continuer nos recherches.

MARGUERITE, *à la fenêtre*. Qu'est-ce qui frappe de la sorte au milieu de la nuit?

LENOIR, *en dehors*. Ouvrez, au nom de la république.

MARGUERITE. Vous vous trompez sans doute de maison, messieurs, la vieille Marguerite n'a rien à démêler avec la justice ni avec le gouvernement.

LENOIR, *en dehors*. Obéis, ou nous enfonçons la porte.

MARGUERITE. C'est le municipal qui m'a donné hier les passe-ports! que peut-il me vouloir?... Je descends; entrez, messieurs.

LENOIR. Oui, entrez tous; et surtout que personne ne sorte..... personne, entends-tu bien, citoyenne? Si, comme nous le croyons, ta maison sert de refuge à deux rebelles que nous cherchons, nous aurons bientôt mis la main dessus... Réponds d'abord: Cécile Clainville et une autre jeune fille sont-elles réfugiées ici?

MARGUERITE. Réfugiées.... et pourquoi s'y cacheraient-elles, ces pauvres enfans?

LENOIR. Pourquoi? parce qu'elles n'ont pas le courage d'entendre la sentence qui atteint les ennemis de la nation.

MARGUERITE. Elles des ennemies de leur patrie!

LENOIR. Trêve de réflexions; tu n'as rien à avouer, n'est-ce pas?

MARGUERITE. Je n'ai vu personne; et d'ailleurs, si je connaissais leur retraite, croyez-vous pas que j'irais les livrer? La vieille Marguerite vous abandonnerait plutôt le peu de jours qui lui restent encore à passer sur la terre. Pauvres chers enfans!

LENOIR, *aux gardes*. Visitez cette ferme dans toutes ses parties. (*Il indique la porte de la grange.*) D'abord de ce côté.

Les gardes et les paysans entrent dans la grange.

MARGUERITE. Et c'est vous, monsieur Lenoir, qui dirigez ces poursuites? Voilà une belle campagne à faire que de se mettre à travers champs à la recherche de deux malheureuses filles.

LENOIR. Citoyenne, garde tes réflexions.

MARGUERITE. Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux vous mettre un mousquet sur l'épaule, comme les gars de not' pays, et aller faire le coup de feu avec les Autrichiens? mais vous n'aimez peut-être pas cette guerre-là. Vous, d'un sang noble, vous préférez le commandement d'une armée qui brûle les châteaux des nobles.

LENOIR. Si je n'avais pitié de ton âge...

MARGUERITE. Un crime te fait peur! dis plutôt que dans ce moment tu es fatigué d'en commettre.

L'OFFICIER, *rentrant avec les gardes*. Rien n'atteste dans ce corps de logis la présence des fugitives.

MARGUERITE, *à part*. Fasse le ciel qu'elles ne prennent pas dans ce moment le chemin de ma ferme!

Elle fait un pas vers le fond.

LENOIR, *l'arrêtant*. Où vas-tu? Demeure. (*Aux gardes.*) Vous, visitez maintenant la ferme.

Ils font un pas pour entrer dans l'intérieur. Marguerite se place au-devant d'eux.

MARGUERITE. Un moment... je vais vous accompagner. Comme vous y allez, vous autres, avec vos visites! on dirait que vous faites comme chez vous.

Elle entre dans la ferme, suivie de l'officier et des gardes.

SCENE II.

LENOIR, *seul*.

Quelle route ont-elles pu prendre? Tous les chemins, excepté celui de cette ferme, étaient gardés par les masses armées qui ont pris part à l'acte de vengeance exercé contre le domaine de Clainville; d'ici on voit encore les lueurs de l'incendie, et mon triomphe sera complet si je suis assez heureux pour mettre à exécution le mandat d'arrestation décerné contre la fille du général! Mais ils sont bien lents dans leurs recherches; je vais moi-même y présider.

Il entre dans la ferme.

SCENE III.

CÉCILE, HORTENSE, *paraissant au fond*.

Lenoir pensif ne les voit point.

CÉCILE. Voici la ferme de Marguerite. Dieu soit loué! Viens, Hortense.

On entend les voix des gardes qui reviennent de faire la visite.

HORTENSE. Un bruit d'armes! nous sommes perdues!

CÉCILE, *regardant la grange.* Ah! là!

Elles entrent dans la grange.

SCENE IV.

LENOIR, MARGUERITE, L'OFFICIER CIVIL, GARDES.

L'OFFICIER. Nous n'avons rien découvert.

LENOIR, *faisant un geste d'impatience.* Et dans cette grange?

L'OFFICIER. C'est par là que nous avons commencé.

LENOIR. Plus d'espoir! mais attendez donc...que vois-je là-bas? deux jeunes filles?

MARGUERITE, *à part.* Si c'étaient elles!

LENOIR. Elles viennent de ce côté! les voici.

MARGUERITE, *à part.* Dieu soit loué! ce ne sont pas elles. (*A Lenoir.*) Un instant, citoyen; je vous engage d'abord à mettre vos lunettes; je ne crois pas que vous trouviez capture ici. Les deux jeunes filles qui viennent à nous, ce sont mes nièces, ainsi que vous pourrez parfaitement les reconnaître.

SCENE V.

LES MÊMES, ROSALIE, JEANNETTE.

LENOIR, *à part.* Fausse espérance!... (*Haut.*) Approchez, jeunes filles.

JEANNETTE. Salut, respect, citoyen.

ROSALIE, *imitant sa sœur.* Citoyen, respect et salut.

LENOIR. Je les reconnais en effet pour les jeunes filles auxquelles j'ai délivré des passe-ports.

MARGUERITE. C'est ben heureux.

LENOIR. Mais comment se fait-il qu'au milieu de la nuit deux jeunes filles.....

MARGUERITE. Quant à ça, ça ne regarde pas la nation ni vous, entendez-vous bien? elles sont venues de nuit, ces jeunesses, parce qu'apparemment elles ont fait leurs adieux pendant le jour. Je vous le dis, parce que je ne veux pas qu'il y ait de mauvaises idées sur mes nièces, car autrement... Ah çà! voyons, en avez-vous bientôt fini de vos visites? ma maison sera-t-elle bientôt à moi? Vous faut-il aussi les clefs de la cave, celles du colombier? allez-y voir; mais ne restez pas ici une éternité. (*A part.*) Quand je veux de la société, je choisis mon monde. (*A ses nièces.*) Ah çà! vous autres, vous savez que c'est à six heures précises, ce matin, que le conducteur doit vous prendre ici.

JEANNETTE. Ah! oui, ma tante.

MARGUERITE. Nous avons un peu à jaser avant le départ; et comme c'est commode de faire ses affaires au milieu de ces sans-gêne. Venez un peu par ici, vous autres.

Elle emmène ses nièces sur le côté.

SCENE VI.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à Lenoir.* C'est une lettre qu'un messager extraordinaire vient d'apporter à l'instant: il en attend la réponse.

LENOIR, *regardant la lettre.* Le cachet du comité de salut public! (*Il ouvre la lettre.*) La place que je sollicitais depuis long-temps m'est accordée; mais il m'est enjoint de partir pour Paris à l'instant même. (*Une pause.*) Fâcheux contre-temps, au moment peut-être de voir mes vœux de vengeance réalisés!... A qui confierai-je le soin de diriger les poursuites? (*Pause.*) Le dévouement de Jérôme m'est connu, sa haine pour les nobles me donne une garantie de son zèle incorruptible. (*Il appelle.*) Jérôme!

L'OFFICIER CIVIL. Citoyen?

LENOIR. Approche. Cette dépêche rend mon départ pour Paris nécessaire; continue dans le pays les perquisitions les plus sévères, et quand les fugitives seront prises, que je sois le premier à en recevoir l'avis.

L'OFFICIER. Je vous en donne l'assurance.

LENOIR. Adieu, citoyens.

Il sort suivi de son monde.

SCENE VII.

MARGUERITE, JEANNETTE, ROSALIE.

JEANNETTE. C'est ben heureux! enfin les v'là partis! fasse le ciel que mamzelle Cécile et son amie échappent à ces méchantes ames!

Elle va au fond et suit de l'œil les mouvemens de la bande.

ROSALIE. Elles auront ben du mal; de tous côtés on ne rencontre que des gens armés, et ils vous regardent, dam! faut voir... c'est que ça fait peur, tant de gens que ça ensemble.

JEANNETTE. T'en verras ben d'autres quand j'allons être à Paris.

ROSALIE. Dieu! que ça doit être beau ce Paris! il y a trois choses que je veux voir d'abord, moi: c'est la République, le Pont-Neuf et la marmite des Invalides.

MARGUERITE, *revenant.* Ah çà! voyons, allez-vous faire votre paquet, vous autres? vous savez bien que le maître du bureau a dit que si vous n'étiez pas prêtes quand la voiture passerait, elle partirait sans vous.

JEANNETTE. Ah! ma tante, ça ne sera pas long, allez.

Marguerite les suit jusqu'à la porte de la chambre.

MARGUERITE. Toutes vos hardes sont sur le lit, dépêchez-vous.

Elles sortent.

SCENE VIII.

MARGUERITE, CÉCILE, HORTENSE.

HORTENSE. Je n'entends que la voix de Marguerite, il n'y a plus de danger ; ils sont partis... Cécile !

CÉCILE. Bonne Marguerite !

Elle va près d'une chaise ; à ce moment Marguerite aperçoit les jeunes filles ; elle vient sur le devant de la scène, va pousser un cri de surprise, se retient.

MARGUERITE. Vous !... vous ici ! (*Elle tombe à genoux.*) Ah ! mon Dieu, tu as fait un miracle en faveur de l'innocence.

CÉCILE. Je suis faible, mes jambes peuvent à peine me soutenir.

MARGUERITE. Attendez, attendez.

CÉCILE. Hortense, le premier moment de calme que je trouve doit être pour te remercier du tendre dévouement dont tu m'as donné une si grande preuve dans la nuit fatale qui vient de s'écouler. (*Elle l'embrasse.*) Bonne Hortense, tu t'es jetée pour moi à travers une vie d'amertume et de périls, car tu pouvais t'y soustraire ; on t'aurait pardonné, tu n'es pas de la famille de Clainville.

HORTENSE. L'amitié m'a fait passer ce sang-là dans les veines.

MARGUERITE. Maintenant nous n'avons pas à craindre d'être aperçues, et s'ils revenaient, la vieille Marguerite verrait sa maison réduite en cendres et la dernière goutte de son sang versée, avant de voir les colombes livrées à ces vautours... (*Elle apporte une jatte de lait.*) Laissez Marguerite vous servir ; après, vous lui conterez vos douleurs, et si elle peut vous être utile à quelque chose... mais mangez donc.

CÉCILE. La voix de M. Lenoir, qui est venue jusqu'au fond de notre retraite, a glacé tout mon sang.

On frappe à la porte de la ferme.

MARGUERITE. Qui peut frapper ?...

CÉCILE. Encore des dangers !

CHARLES, *en dehors*. Ouvrez, mère Marguerite, ouvrez !

HORTENSE *et* CÉCILE. La voix de Charles !...

Marguerite ouvre.

SCENE IX.

LES MÊMES, CHARLES.

CÉCILE, *courant à Charles*. Vous avez pu échapper, Charles ?

CHARLES. Plus heureux que mon père, mon courage m'a protégé.

CÉCILE. Et Albert ?

CHARLES, *tristement*. Il a payé de sa vie le dévouement qu'il avait fait paraître.

CÉCILE *et* HORTENSE. Ah ! mon Dieu !

CHARLES. Un moment après vous avoir quittées, je me suis jeté au milieu des flammes qui dévoraient déjà le château ; mon père luttait contre six assassins, je vole à son secours, je parviens à le dégager ; mais il avait été frappé d'une blessure mortelle. Ses derniers mots furent des vœux pour vous et pour le général Clainville. Je me battis en désespéré, et, au moment d'être accablé par le nombre, je trouvai un moyen de retraite, je m'étais déjà mis en route pour rejoindre cette ferme, quand une voix connue m'appela : c'était le jeune Gervais, le fidèle domestique de votre père, qui, travesti en berger, apportait des nouvelles du général, et une lettre pour vous, mademoiselle Cécile, et en même temps des instructions pour moi.

CÉCILE. Une lettre de mon père !..... Donnez, Charles... mais avec quelle émotion vous me remettez ce message...

CHARLES. C'est qu'il y a encore pour vous de nouveaux malheurs à apprendre.

CÉCILE. De nouveaux malheurs ?.. (*Elle va pour lire la lettre ; elle éprouve un tremblement.*) Hortense, tiens, lis... l'émotion, la crainte, m'ôtent l'usage de mes sens.

Hortense prend la lettre.

HORTENSE. Du courage, Cécile, écoute : « Fuis, ma fille, s'il en est temps encore ; » Albert te conduira à la ferme de l'Étang. »

CÉCILE. Albert !

HORTENSE, *continuant*. « Vous pourrez » y arriver en une nuit ; la contrée est dé» serte, tu y seras en sûreté. Je suis appelé » au tribunal révolutionnaire, accusé de » trahison. O liberté ! ô patrie ! et mon » sang coule des blessures que j'ai reçues » pour vous défendre ! Arme-toi de cou» rage, ma Cécile ; je te confie aux soins » de ta jeune amie ; elle t'aidera à suppor» ter le coup qui nous frappe ; rappelle » toute la fermeté que j'ai mise dans ton » ame, et s'il faut que nous succombions, » notre cause est trop belle pour regretter » une vie perdue pour elle. »

CÉCILE. Ah ! mon père ! (*Elle se remet.*) Mais ce n'est pas le moment des larmes... je le sauverai... j'en conçois le projet... c'est le ciel qui m'inspire... Hortense, tu rempliras les intentions de mon père en te rendant à la ferme de l'Étang, et là, tu attendras de nouveaux événemens... et des instructions.

HORTENSE. Et toi ?

CÉCILE. Moi, je pars pour Paris... j'irai demander, obtenir la grâce de mon père, ou mourir aux pieds de ceux qui me la refuseront.

HORTENSE. Et tu penses que je te quitterai ?.. Si tu pars, je pars, je reste, si tu restes ; je te suis partout ; ma vie t'appar-

tient; ton cœur t'inspire une résolution généreuse et hardie, laisse-moi en partager l'honneur et les dangers... O Cécile, pourrais-tu te résoudre à m'abandonner?

CÉCILE. Ne me fais pas pleurer, j'ai besoin de mes forces.

MARGUERITE. Mais pensez-vous, mademoiselle Cécile, aux dangers?

CÉCILE. Je les brave.

CHARLES. Le voyage offre mille difficultés.

HORTENSE. Charles, ne cherchez pas à intimider notre courage... plus il y aura de périls à courir, plus grand sera le bonheur de les vaincre.

CHARLES. Hortense, ne croyez pas que je pense à arrêter l'élan d'un si noble dévouement; moi-même je veux vous suivre.... Mais que dis-je?.. ne serait-ce pas augmenter vos dangers... ma présence près de vous vous trahirait; et, d'un autre côté, comment pourrez-vous vaincre les obstacles qui se présenteront? franchir la distance qui vous sépare du général... arriver à Paris au milieu des agens de la surveillance la plus active?

HORTENSE. Aidez-nous de conseils, Charles, mais de conseils qui nous facilitent les moyens de parvenir à notre but; car Cécile et Hortense sont vouées toutes deux à l'accomplissement de ce grand acte... n'est-ce pas, ma Cécile?

CÉCILE. Oh! oui... oui, Hortense.... réussir ou mourir... (*Une pause.*) Mais il me revient une pensée...mère Marguerite, dites-moi. (*Elle lui parle à l'oreille.*) C'est chez le représentant Rivarol, rue Saint-Lazare, n. 20, que se rendent vos nièces? elles ont des passe-ports, n'est-ce pas? (*Elle parle bas, et Marguerite semble indiquer la porte de la chambre où se trouvent ses nièces.*) C'est un moyen de réussir... Viens, viens, Hortense... ta voix persuadera de concert avec la mienne.

HORTENSE. Que veux-tu de moi?

CÉCILE. Tu le sauras.... mais viens.... Hâtons-nous...

Marguerite conduit Cécile et Hortense.

SCENE X.

CHARLES, *seul.*

Quel projet vont-elles mettre à exécution?.. Charles! Charles... était-ce donc là l'heureux retour que tu avais rêvé!.. Terribles événemens qui viennent briser tes espérances!.. Hortense, l'amie de ton cœur est séparée de toi par un dévouement que tu ne peux qu'admirer... Ton père enlevé à ta tendresse au moment où ses conseils auraient soutenu ton ame... il ne te reste que la chance des combats pour distraire tes affligeantes pensés... Pauvres jeunes filles! pauvre Charles!.. notre sort commun est bien digne de pitié.

SCENE XI.

CHARLES, LE CONDUCTEUR, MARGUERITE. On frappe.

MARGUERITE. Déjà la diligence!

LE CONDUCTEUR. Eh! mère Marguerite! où sont donc vos nièces? est-ce qu'elles ne sont pas prêtes?

MARGUERITE. Si fait, si fait... je vais les appeler.

LE CONDUCTEUR. Ah çà! j'espère qu'elles sont munies de bons papiers... car aujourd'hui, c'est de rigueur; et hier encore on a envoyé sur toutes ces routes-ci des ordres sévères pour arrêter, s'ils ne sont pas porteurs de passe-ports, les voyageurs masculins, et surtout féminins.

MARGUERITE. Ah! mon Dieu! (*Se reprenant.*) Heureusement, mes nièces n'ont rien à craindre.

LE CONDUCTEUR. Les parentes de la mère Frémont sont de bonnes patriotes, n'est-ce pas? Mais en route, il n'y a pas de temps à perdre... où sont-elles donc?

MARGUERITE, *appelant.* Jeannette, Rosalie!.. eh! dépêchez-vous donc!

HORTENSE *et* CÉCILE, *dans la coulisse.* Nous v'là, ma tante, nous v'là!

CHARLES, *à part.* Cette voix!..

SCENE XII.

LES MÊMES, HORTENSE, CÉCILE, *en paysannes.*

MARGUERITE. Allons donc, mes enfans, le conducteur s'impatiente.

HORTENSE. Nous voici.

CHARLES, *à part.* Ce sont elles! que de dangers les menacent!

MARGUERITE, *au conducteur.* Je vous recommande bien ces pauvres enfans... deux jeunesses toutes seules en route!

LE CONDUCTEUR. Soyez tranquille, je les prends sous ma protection.

CÉCILE, *bas à Marguerite.* Mère Marguerite, acceptez ce faible témoignage de ma reconnaissance, c'est un soulagement pour votre vieillesse.

HORTENSE, *tenant la main de Charles.* Charles, du courage.

CHARLES. Je serai digne de vous.

MARGUERITE. Adieu, adieu, mes chères enfans.

CHARLES. Puisse le sang de mon père servir au moins à les sauver!

LE CONDUCTEUR. En route! en route!

MARGUERITE, *priant.* Mon Dieu! conduisez-les à bon port, et prenez les jours de la vieille Marguerite.

Deuxième Tableau.

Le théâtre représente une salle d'auberge.

SCENE PREMIERE.

MADELON, JEAN-LOUIS, *entrant en scène.*

MADELON. Allons, v'là le couvert mis dans la salle à manger; la diligence peut arriver quand ça lui fera plaisir.

JEAN-LOUIS. Avec ça qu'il est joliment mis ton couvert.

MADELON. Ah! bah! c'est assez bon pour les voyageurs qu'on voit ici.

JEAN-LOUIS. Citoyenne Madelon, je te préviens que tes opinions te joueront queuque farce... prends garde, on sait que tu regrettes les ci-devant et que tu pleures les moines.

MADELON. Est-ce que ça te regarde, toi? je ne suis pas une ingrate, moi, et je m' souviendrai toujours avec plaisir que j'ai essuyé ma première assiette chez les Bénédictins et fait ma première salade chez les Capucins.

JEAN-LOUIS. Alors ne fallait pas te mettre fille d'auberge à Meaux, sur la grande route de Paris, où la nation passe à chaque instant pour se rafraîchir et casser une croûte.

MADELON. J'ai pas eu le temps de choisir une condition quand on a fermé le couvent de Bouxières, où j'étais comme une vraie poule en pâte; je me suis jetée dans la première place qui s'est présentée... je suis une victime de la révolution... Mais, Dieu merci, j'n'en ai pas pour long-temps à me compromettre ici... mon parrain qu'est concierge à la Conciergerie, m'a écrit qu'il voulait m'établir bouquetière sur la place du Palais de Justice, et après demain j' pars pour Paris.

JEAN-LOUIS. Eh ben! avant faudra que je te fasse donner un savon par l'épicier Romulus, le greffier de la commune.

MADELON. Eh ben! desserre les dents, et moi j'ouvrirai la bouche... hier je t'ai encore entendu dire du mal du papier-monnaie.

JEAN-LOUIS. Peut-on dire cela? moi qui bois du vin blanc pour sept ou huit mille francs... d'assignats...

MADELON. Et puis j'ai découvert aussi que tu faisais la commission pour changer les pièces d'or des nobles qui se cachent... tu sais ben que j't'ai vu... Républicain, va donc me dénoncer à présent.

JEAN-LOUIS. Chut! chut!... ce que je t'ai dit c'était pour rire... toutes les opinions sont respectables...

MADELON. V'là la maréchaussée qui vient pour voir les passe-ports: depuis qu'on a la liberté, on ne peut plus faire un pas sans permission... c'était pas comme ça du temps des réverends pères... Pauvr's pères!... comme ils doivent être maigris, eux qui s' nourrissaient si bien!

SCENE II.

LES MÊMES, LE BRIGADIER, *et* UN GENDARME.

JEAN-LOUIS. Bonjour, brigadier.

LE BRIGADIER. Bonjour, Jean-Louis.

MADELON. Pourquoi donc qu'on ne me dit pas bonjour aujourd'hui à moi?

LE BRIGADIER. C'est qu'il m'est revenu des choses...

MADELON. C'est ça, on aura fait des cancans de dessus mes opinions... (*Elle regarde Jean-Louis.*) Citoyen, demande à Jean-Louis, il répond de moi, lui...

JEAN-LOUIS. Oh! c'est vrai que maintenant elle est aussi bonne patriote que moi.

LE BRIGADIER, *l'embrassant.* Alors, citoyenne, fraternisons.

MADELON. Sur les deux joues... et à la nation... (*A part.*) Ne faut pas plaisanter avec les gendarmes.

On entend le bruit d'une voiture.

JEAN-LOUIS. V'là la diligence qui arrive.

Il sort.

MADELON, *à part.* J'verrons si les profits seront meilleurs aujourd'hui qu'hier... Entre douze voyageurs, ils m'ont donné six sous.

SCENE III.

LES VOYAGEURS, LE BRIGADIER, LE GREFFIER, LE CONDUCTEUR, HORTENSE, CECILE, MADELON, ROMULUS, *greffier.*

LE GREFFIER. Doucement, doucement, voyageurs... rangez-vous tous par la droite. Conducteur, la feuille...

MADELON. Il y a une bonne fournée aujourd'hui, à la bonne heure. (*Regardant Hortense.*) Ah! mon Dieu! mais je ne me trompe pas...

CÉCILE, *à Hortense.* Nous sommes reconnues...

HORTENSE, *bas regardant Madelon*.. C'est Madelon.

MADELON, *s'approchant Madelon*. Ne craignez rien, je devinons... Si Madelon peut vous être utile, elle est là... et d'aplomb... et voilà.

LE GREFFIER. Madelon, veux-tu bien ne pas te mêler aux voyageurs, que je les compte.

MADELON, *se retirant*. Je voulais voir si je ne reconnaissais pas par là queuque visage des environs... Vois-tu, moi, citoyen épicier, je suis peut-être la fille d'auberge qui a le plus de connaissances.

LE GREFFIER. Procédons à l'examen sévère des signalemens.

CÉCILE. Ah! mon Dieu! s'il allait découvrir la ruse... Hortense, prends bien garde de te trahir.

LE GREFFIER. On ne peut trop faire z'attention, car ces troupeaux de ci-devant qui sont en déroute ne se font aucun scrupule de fabriquer de faux papiers; mais, par bonheur, la municipalité a de bons yeux... Où donc sont mes lunettes?.. Ce n'est pas nous autres que l'on attrape... c'est nous qui attrapons les autres, n'est-ce pas, gendarme?

LE BRIGADIER. Je t'en réponds, citoyen épicier.

LE GREFFIER, *à un voyageur*. Où vas-tu, et qui que t'es ?

LE VOYAGEUR. Hein?

LE GREFFIER. Je te dis qu'est-ce que t'es.. à quoi que tu gagnes ta vie?

LE VOYAGEUR. Lis le passe-port.

LE GREFFIER. Ah! c'est juste! « Lebœuf, marchand de vaches, etc., etc. » (*Il rend le passe-port.*) T'es en règle. (*A un autre citoyen.*) Ah! je te reconnais... tu vends de la viande à la République... t'est un bon... honneur à ceux qui ne laissent pas jeûner la nation. Salue, gendarme. (*A un troisième passe-port, lisant.*) « Nez... cheveux... etc., etc... signes particuliers, enrhumé. » (*Le voyageur tousse.*) Il y a identité... tu peux circuler à pied ou à cheval... A vous autres, jeunesses... approchez.

LE CONDUCTEUR. Quant à celles-là... elles sont de ma connaissance, et me sont recommandées par la cuisinière d'un représentant du peuple...

LE GREFFIER, *se découvrant*. La cuisinière d'un représentant... les plus grands égards alors... (*Se ravisant.*) Montrez-moi vos passeports... (*Il donne à lire au gendarme.*) Rose Frémont!

CÉCILE. C'est moi, citoyen, et v'là ma sœur.

LE GREFFIER. « Taille... cheveux... et cætera... bouche, idem... Assurons-nous si la bouche est idem... c'est bien ça... et l'autre, Jeanne Frémont... ce passeport est en règle, et puis d'ailleurs elles connaissent la cuisinière d'un représentant du peuple.

HORTENSE, *à part*. Je respire!

LE GREFFIER. Et toi, là, qui te tiens derrière avec ton bonnet blanc, tu devrais savoir que c'est pas la couleur à la mode.

LE VOYAGEUR. Mes opinions sont connues, le bonnet n'y fait rien... t'as qu'à t'informer de Chauchaud, citoyen greffier.. Chauchaud, le marmiton de l'auberge de la Potence... d'ailleurs, v'là mes papiers.

LE GREFFIER. Voyons le signalement... « Tête de veau.... pieds de mouton.... oreilles à la poulette... » Qu'est-ce c'est que ça? (*Lisant.*) « Langue aux cornichons. »

LE VOYAGEUR. Ah! pardon... pardon... je me suis trompé, j'ai pris la carte de l'auberge pour mon passe-port.

LE GREFFIER. A d'autres, tu espérais nous tromper par ce faux signalement... c'est un ci-devant déguisé en marmiton... Gendarme, mets-y les menottes, la corde et les poucettes.

LE VOYAGEUR. Mais je vous dis...

LE GREFFIER. Il dit vous... c'est un émigré... qu'on l'emmène... et moi, j' vais faire mon rapport.

MADELON, *criant*. Les voyageurs à table!

LE GREFFIER. A table! je reste, il pourrait survenir des voyageurs...

LE CONDUCTEUR. Vivement, nous ne resterons qu'un petit quart-d'heure. (*Les voyageurs passent dans la salle à manger; à Hortense et à Cécile.*) Mes petites mères, vous devez avoir appétit, l'air de la grande route est vif suivez les v yageurs.

CÉCILE. Je vous remercie bien, monsieur le conducteur, nous ne nous mettrons pas à table.

LE CONDUCTEUR. Je voudrais ben voir ça... si la bourse n'est pas ben garnie, j'y suppléerons... Ah ben! la tante Frémont ferait un beau train, si elle savait que j'ai laissé jeûner ses nièces.. elle me pardonnerait davantage de vous avoir fait boire un petit coup de trop... venez, venez.

HORTENSE. Ne nous forcez pas; ma sœur se trouve un peu malade, et moi, la voiture m'a étourdie...

LE CONDUCTEUR. Ah! je vois ce que c'est... c'est timide... ça a peur de se trouver en tête-à-tête avec dix consommateurs...

CÉCILE. Nous prendrons seulement ici de quoi nous rafraîchir.

MADELON, *survenant*. Je vas vous arran-

ger tout ça, moi... je vas mettre ces deux jeunesses-là dans la petite salle voisine, à un bout de table, elles seront seules.

LE CONDUCTEUR. Eh ben! c'est ça... mais aie soin de ces petites mères, Madelon... si elles sont contentes, je te donnerai trois baisers pour ton pour-boire.

MADELON. Ils sont généreux comme ça les farceurs de conducteurs.

Le conducteur et Madelon sortent en plaisantant ensemble.

SCENE IV.

CÉCILE, HORTENSE.

CÉCILE. Dieu soit loué, Hortense, le ciel veille sur nous... sa protection est évidente.

HORTENSE. Que de fois je l'ai remercié dans le silence de la voiture... comme mon cœur a battu dans les premiers instans de la route!

CÉCILE. Heureusement, les voyageurs avec lesquels nous nous sommes trouvées paraissent bons, simples, et trop occupés de leurs affaires pour s'inquiéter des nôtres. Hortense, nous n'avons plus rien à redouter, nous sommes à Meaux, ce soir même nous arrivons à Paris, et là l'inspiration ne nous manquera pas pour aviser aux moyens de sauver mon père.

HORTENSE, *réfléchissant*. Je pense à une précaution que nous avons négligée et qu'il est peut-être encore temps de prendre: les assignats qui nous restent sont insuffisans pour les petits frais de route que nous avons encore à faire, il faudrait au plus tôt aviser au moyen de changer une pièce d'or.

CÉCILE. Ne pouvons-nous entrer chez une marchande, y faire emplette de quelque bagatelle, et obtenir cet échange avec sécurité?..

HORTENSE. Peut-être ici exciterions-nous les soupçons?

CÉCILE. Tu t'alarmes trop facilement!.. Quoi de plus naturel que deux voyageuses, même des habitantes des campagnes, aient une pièce d'or, fruit de leurs épargnes?

HORTENSE. J'aimerais mieux qu'un autre que nous se chargeât...

CÉCILE. Tu crois... eh bien! tiens, ce garçon...

HORTENSE. Sans doute.

SCENE V.

LES MÊMES, JEAN-LOUIS.

JEAN-LOUIS, *à part*. Elles ne sont pas mal construites du tout, du tout, ces jeunesses-là... La brune me revient assez à moi, et je n'haïrais pas non plus la blonde; elles m'plairaient ben toutes deux.

CÉCILE. Vous êtes de cette auberge, n'est-ce pas, mon ami?

JEAN-LOUIS. Je suis bien fâché, citoyenne paysanne, mais il faut que tu me dises tu, ou je ne vous répondrai pas.

CÉCILE. Eh bien! réponds-moi...

JEAN-LOUIS. Je fais partie de cette auberge; qu'est-ce qu'il vous faut, voulez-vous que j'aille vous acheter un fromage de Brie? Tous les voyageurs qui passent à Meaux achètent du fromage de Brie... ça coule de source.

CÉCILE. Non, écoute, c'est autre chose.. Quand nous avons quitté notre village, not' bonne mère nous a remis un louis de vingt-quatre livres.

JEAN-LOUIS. Un louis de vingt-quatre livres!.. diable! c'est de beaux partis que ces filles-là.

CÉCILE. Il nous en revient à chacune moitié, et avant de nous quitter, nous voulons partager...

JEAN-LOUIS. Le magot?..

CÉCILE. Mais il faut changer la pièce, et s'il y avait moyen...

JEAN-LOUIS. Dam! je ne le ferais pas pour d'autres que pour vous, car j'aurais trop peur de trahir la nation sans le vouloir, mais pour deux paysannes qui ne sont pas des nobles, ça se peut... La mère Simon la fromagère me fera ça, elle... Ah! ça, vous savez qu'il y a de la perte sur l'or?..

CÉCILE. Fais la commission pour le mieux.

JEAN-LOUIS. Sois tranquille, tu ne perdras pas plus de six francs... on n'est pas juif à Meaux... Mais parlons bas, je vois venir c'te sournoise de Madelon, faut nous méfier d'elle, c'est une fille qui est capable de faire pendre deux montagnes.

CÉCILE, *donnant le louis à Jean-Louis*. Tiens, voilà la pièce. Dépêche-toi, car la diligence ne tardera pas à se remettre en route.

SCENE VI.

LES MÊMES, MADELON.

MADELON. Quand vous voudrez, vous autres, vous mettre à table, vous êtes servies.

CÉCILE *et* HORTENSE. Merci.

Elles vont se mettre à table.

JEAN-LOUIS. Est-elle insolente, c'te Madelon!

MADELON. Tiens! faut-il pas prendre des mitaines pour servir des paysannes?

Elle sort.

SCENE VII.

JEAN-LOUIS, *regardant la pièce*.

C'est égal, ils ont beau faire afficher

que les assignats valent mieux que l'argent, et que le papier est bien plus précieux que l'or, ça a du mal à se mettre dans ma tête de patriote... Enfin, c'est pas ça la question.. il faut changer c'te pièce, voilà l'affaire, mais auparavant je ne serais pas fâché de savoir si elle est bonne... Qu'est-ce que j'entendons là? c'est un voyageur qu'on conduit ici. Comme il a l'air moulu! J' vois c' que c'est; il aura eu des difficultés avec les ornières de la grand'route, en sortant de Meaux.

SCENE VIII.

JEAN-LOUIS, LENOIR.

LENOIR, *aux domestiques*. Merci, vous dis-je, vos soins me sont inutiles, je ne suis pas blessé. Les chevaux et la voiture ont peut-être besoin de vous, allez voir, car je veux avant une heure reprendre la route de Paris.

JEAN-LOUIS. Citoyen, comme le bourgeois n'est pas ici pour cause d'absence, si t'as besoin d' queuqu' chose...

LENOIR. Merci, je ne veux rien.

JEAN-LOUIS, *à part*. Il n'a pas l'air aimable, le citoyen. Il est bien couvert tout d' même. Ce petit maigre-là doit être queuque gros fournisseur de la nation Mais j'y pense, il doit être au fait de la monnaie, il faut que je lui demande ce qu'il pense de mon jaunet. (*Haut.*) Sans t'interrompre, citoyen voyageur, voudrais-tu me dire si ce ci-devant-là est de bonne qualité?

LENOIR. De l'or!..

JEAN-LOUIS. Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc? il regarde ma médaille comme s'il n'en avait jamais vu.

LENOIR. Il paraît que tu fais de bonnes affaires, l'ami, pour avoir de ce métal dont on ne trouve plus guère, Dieu merci! Est-ce que tu cumulerais les fonctions de palfrenier avec celles d'homme d'affaires d'émigrés, hein?

JEAN-LOUIS. Oh! c't œil qu'il me lance!

LENOIR. Sais-tu que tu joues là ta tête?

JEAN-LOUIS, *effrayé*. Ma tête! ah! mais un instant, je suis trop attaché à ma tête pour la jouer.

LENOIR. De qui tiens-tu cette pièce d'or?

JEAN-LOUIS. Je la tenons de deux jeunes filles qui venont de leux village et qui m'ont chargé de la changer.

LENOIR. Tu vas me faire un conte, n'est-ce pas?

JEAN-LOUIS. Un conte! ah! mon Dieu! non.

LENOIR. Songe que tu parles à l'accusateur public du tribunal révolutionnaire.

JEAN-LOUIS, *plus épouvanté*. Ah! monseigneur... je veux dire monsieur... non je me trompe... citoyen... (*A part.*) V'là que j' patauge, je n' sais plus ce que je dis.

LENOIR. Amène-moi ces jeunes filles, je veux les interroger...

JEAN-LOUIS. Tout de suite, grand citoyen, elles sont là, et vous verrez...c'est-à-dire tu verras que ça n'est pas des aristocraques. (*A part, en sortant.*) Ah! mon Dieu! j'm'étions mis dans la gueule du loup.

SCENE IX.

LENOIR, *seul*.

Je brûle d'arriver à Paris, d'y apprendre l'arrestation de la fille du général... Mais Hortense..... elle aura suivi son amie..... Charles aura protégé leur fuite... Charles! à ce nom, je sens ma fureur s'accroître de tous les tourmens de la jalousie. Il est aimé, et moi, l'on me méprise... Hortense, tu paieras cher...

SCENE X.

LENOIR, JEAN-LOUIS.

JEAN-LOUIS, *entrant*. Venez, venez par ici. En v'là une des deux, grand citoyen, l'autre va venir, elle achève son dîner.

LENOIR, *apercevant Hortense*. Que vois-je? c'est elle! (*A Jean-Louis.*) Va porter l'ordre au commandant de la force armée de se rendre ici et d'investir cette maison.

JEAN-LOUIS. J'y cours. (*En sortant.*) Qu'est-ce que ça signifie?

LENOIR, *avec une joie féroce*. Je les tiens.

SCENE XI.

LENOIR, HORTENSE.

HORTENSE. Citoyen, que me veut-on?

LENOIR. Approchez.

HORTENSE, *poussant un cri*. Ciel! c'est lui!

LENOIR. Oui, c'est l'homme que tu as abreuvé de mépris, et qui tient à présent entre ses mains le sort de ton amie.

HORTENSE. Ah! monsieur, pitié, pitié pour elle, ou j'expire à vos pieds!

LENOIR. Relève-toi! cette position humiliante ne convient pas à ta dédaigneuse fierté. Hortense, je te le disais bien, l'instant n'est point éloigné où les protecteurs eux-mêmes auront besoin de protection; tu n'as pas tenu compte de mes paroles... eh bien! Cécile va porter sa tête sur l'échafaud, et toi, sa tendre amie, tu pourras dire: Voilà mon ouvrage! c'est moi qui lui ai donné le coup mortel, en repoussant avec mépris le seul homme au monde qui pouvait la protéger.

HORTENSE. O ciel! moi! je causerais la mort de ma Cécile! Oh! non, non, mon-

sieur, vous ne pouvez me faire si malheureuse... tant de cruauté...

LENOIR. N'est-ce pas toi qui m'en as donné l'exemple ? t'es-tu inquiétée des tourmens de mon ame quand tu as rejeté avec un dédain cruel l'expression passionnée de mon amour? Ton Charles, cet amant que tu adores, ne m'a-t-il pas injurié, menacé en ta présence? Il faut du sang pour laver tant d'affronts.

HORTENSE. Eh bien! prenez le mien; mais, au nom du ciel, épargnez la fille de mon bienfaiteur.

LENOIR. Non, non, tu ne souffrirais pas assez... c'est Cécile qui mourra; le coup te sera bien plus déchirant en passant par le cœur de ton amie.

HORTENSE. Ah! malheureuse! malheureuse! Mais n'est-il donc aucun moyen d'apaiser votre fureur?

LENOIR. Un moyen, dis-tu?

HORTENSE. Que puis-je faire? parlez; pour arracher Cécile à la mort, aucun sacrifice...

LENOIR. Même celui de ton amour pour ce Charles...

HORTENSE L'exigez-vous? (*A part.*) O Charles, je connais ton ame, toi-même tu me le commanderais. (*Haut.*) Eh bien! je vous jure...

LENOIR. Un serment de femme! non, non, il me faut une autre preuve que tu ne seras jamais à ton amant.

HORTENSE. Cette preuve, comment puis-je vous la donner?

LENOIR. En te donnant à moi.

HORTENSE. Consentir! jamais!

LENOIR. Jamais, dis-tu?

HORTENSE. Homme impitoyable, n'est-ce donc pas assez du sacrifice que je vous fais en vous jurant à la face du ciel de n'appartenir jamais à un autre?

LENOIR. Non; il faut que tu m'appartiennes, il faut que je puisse à mon tour insulter à l'amour de ton Charles, comme hier il insultait au mien.

HORTENSE. Cécile, pardonne-moi; mais un pareil dévouement est au-dessus de mon courage.

LENOIR. Eh bien, mes ordres sont donnés, dans un moment la force armée sera ici, et elle fera son devoir.

HORTENSE. Grâce! grâce!

LENOIR. Finissons... L'on vient, je crois.

HORTENSE. Attendez, attendez... Mais, vous-même, si la voix de l'amitié l'emportait dans mon ame sur celle de la vertu, quelle garantie me donneriez-vous de la liberté et de la vie de Cécile?

LENOIR. Tout ce que tu pourrais désirer.

HORTENSE. Ecoutez: il est un moyen qui peut nous satisfaire tous les deux; vous, en rendant mon évasion de vos mains impossible, moi, en assurant celle de Cécile.

LENOIR. Parle.

HORTENSE. Voici le passe-port de Cécile, vous allez le viser pour une terre étrangère; sous le nom d'Hortense, elle pourra s'éloigner.

LENOIR. Et toi?

HORTENSE. Et moi, je prends ici sa place et son nom; je deviens Cécile Clainville. De cette manière, votre proie reste entre vos mains; ma vie est à vous, et il ne me reste à choisir qu'entre votre amour et l'échafaud.

LENOIR. Une pareille substitution....

HORTENSE. Que craignez-vous? personne ne nous connaît... la ruse ne peut donc être découverte... J'entends du bruit.... vite, signez-moi le passe-port de Cécile.

LENOIR. Allons, j'y consens.

Il écrit le passe-port.

HORTENSE. On vient, ce sont eux... donnez, monsieur.

LENOIR, *pliant le passe-port qu'il a signé.* Un moment, vous avez encore une formalité à remplir.

SCENE XII.

LES MÊMES, MADELON, LE MUNICIPAL, LA MARÉCHAUSSÉE.

LENOIR. Saisissez-vous de la citoyenne Cécile Clainville.

LE MUNICIPAL. Où donc est-elle?

HORTENSE. Devant toi, citoyen!..

MADELON. Mais non, ça n'est pas...

HORTENSE, *bas.* Tais-toi.

LE MUNICIPAL. Ah! c'est la paysanne, je m'en avais douté.

LENOIR. Dressez le procès-verbal d'arrestation... Signe, citoyenne Clainville. (*Hortense signe. — Lenoir, à part.*) Elle ne peut plus m'échapper. (*Bas à Hortense et le lui remettant.*) Tiens, voici le passe-port de Cécile.

HORTENSE, *bas à Madelon.* Madelon, remets ce passe-port à Cécile, dis-lui qu'elle en fasse usage à l'instant même, qu'elle quitte la France... Dis-lui que je ne cours aucun danger; n'oublie pas... il y va pour elle de la vie.

MADELON. Soyez tranquille, mamzelle.

CÉCILE, *dans la coulisse.* Hortense! Hortense!

HORTENSE, *ôtant rapidement la clef de la porte.* Il faut la sauver malgré elle. Partons, messieurs.

CÉCILE, *en dehors, frappant à la porte.* Hortense! Hortense!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Premier Tableau.

Le théâtre représente une des salles de la Conciergerie. Une porte avec guichet au fond; une table côté cour, un registre et un encrier. Une corbeille de bouquetiere, côté jardin; trois chaises rustiques.

SCENE PREMIERE.

MARIAC, MADELON.

MADELON.

Père capucin, confessez ma femme,
Père capucin, confessez-la bien.
Si vous n' la confessez pas bien,
Je l'enverrai au pèr' gardien.
Père capucin, etc.
Tra déri déra, tra la, la, la, la!
Tra déri déra, tra la, la, la, la!

MARIAC. Que diable nous chantes-tu là?

MADELON. Mon oncle, c'était le chant national des capucins... c'est que vous ne savez pas, vous, mon oncle, je suis un enfant du couvent. Dites donc, mon oncle, vous avez eu une bien mauvaise idée de me faire quitter une place de fille d'auberge à Meaux pour m'établir bouquetière. V'là seulement trois jours que je suis en boutique, et toutes mes économies y ont passé.

MARIAC. En vérité?

MADELON. C'est pas étonnant, depuis que le gouvernement a donné congé à tous les saints du Paradis, il n'y a plus d'fêtes, et par conséquent, on n'achète plus d' bouquets pour les souhaiter... et par ainsi, les bouquetières sont enfoncées avec les saints, l'un portant l'autre; dire qu'à c'te heure saint Jacques, saint Joseph, saint Firmin, saint François ne sont plus que de la Saint-Jean.

MARIAC. Mais, dans cette prison dont je t'ai accordé l'entrée, ne fais-tu pas de bonnes affaires?

MADELON. C'est vrai qu'ici je m'en r'tire assez bien; mais, voyez-vous, ça m' fend l' cœur quand je vends un bouquet, de me dire qu'il n'aura pas le temps de se faner entre les mains de celui qui me l'achète.

MARIAC. Il est vrai que ça va vite, ici. Depuis un mois seulement, v'là déjà un registre rempli jusqu'à la couverture des noms de prisonniers.

MADELON. Et mamzelle Hortense, c'est-à-dire mamzelle Cécile Clainville?

MARIAC. C'est aujourd'hui qu'elle doit passer en jugement. Elle est protégée, à ce qu'il paraît, par le citoyen Lenoir, car voilà déjà trois jours qu'elle est ici, et ordinairement on ne les laisse pas languir si long-temps sans les juger.

MADELON. Est-ce que vous croyez qu'elle sera condamnée?

MARIAC. Parbleu! comme les autres.

MADELON. Pauvre fille!

MARIAC. En parlant de cela, il y a une jeune paysanne qui s'est présentée plusieurs fois au guichet, en demandant à voir la ci-devant.

MADELON, *à part*. C'est mamzelle Cécile.

MARIAC. Mais je lui ai fait répondre que sans ma permission expresse...

MADELON, *à part*. Je n' sais pas si j'ai bien fait de me prêter à ce qu'elle m'a demandé pour l'introduire ici... mais elle m'a tant priée, tant suppliée...

On entend un coup de marteau au guichet; une voix crie : *L'officier de ronde*. Mariac va ouvrir le guichet.

SCENE II.

LES MÊMES, CHARLES.

MARIAC. Salut, citoyen officier.

Il se remet à son ouvrage.

CHARLES, *à part*. A quelles pénibles fonctions suis-je obligé de me résigner..! (*Soupirant.*) Les soldats de la république descendus au rang des geôliers.

MARIAC. Il me semble, mon capitaine, que je n'ai pas encore eu celui de te voir dans ce domicile.

CHARLES. Mon régiment n'est à Paris que depuis hier.

MARIAC. Diable! on ne lui donne pas le temps de débrider. C'est qu'il y a de la besogne! si le soldat ne nous aidait pas à avoir un peu l'œil sur les pigeons que nous tenons en cage, nous ne pourrions pas y suffire... Tiens, citoyen capitaine, regarde seulement la liste de trois jours.

CHARLES, *à part, jetant les yeux sur les listes*. Que de victimes!.. mon Dieu! le nom de Cécile Clainville est sur la liste! Elle est ici?

MARIAC. Oui, depuis trois jours...

CHARLES, *à part*. L'infortunée! Et Hor-

tense, qu'est-elle devenue? Tous les renseignemens que j'ai pris sur elle ont été inutiles.

MARIAC. Tu connais donc la ci-devant?

CHARLES. Oui, nous sommes du même village. Ne pourrais-je la voir?

MARIAC. C'est impossible; elle est au secret; il n'y a que ma nièce qui puisse l'approcher pour la servir... c'est l'ordre du représentant Lenoir.

CHARLES. Lenoir! le misérable!

MARIAC. Qu'est-ce que tu dis là? est-ce que tu ne sais pas qui il est?

CHARLES. Tu vois bien que si... Suis-moi, je vais commencer ma ronde. (*A part.*) Peut-être trouverai-je le moyen...

MARIAC. Je suis à toi; mais, je t'en prie, pas de mots à double entente sur le citoyen Lenoir tant qu'il sera au pouvoir... après, à la bonne heure, tu pourras l'abîmer tant que tu voudras. (*A Madelon.*) Madelon, veille un peu au guichet, je vais conduire l'officier jusqu'au chemin de ronde.

MADELON. Soyez tranquille, mon oncle.

Ils sortent.

SCENE III.

MADELON, *seule.*

Ah! Dieu de Dieu! s'il n'y avait que cette porte-là à traverser pour être dans la ville, je crois que je leur donnerais à tous la clef des champs... c'est que j'suis sûre que c'est tous honnêtes gens ici... Y a p't' être des capucins.. Pauvr's frères capucins, c'est pour le coup qu'ils sont enfoncés! Si ce n'est pas une horreur d'faire mourir les gens parc' qu'ils n' sont pas d' vot' opinion. Moi, pour êtr' juste... si j'tenais les républicains, j'les f'rais tous pendre... J'suis du parti des modérés... c'est que je n' la cache pas mon opinion.. j' la crie à qui veut l'entendre... Dieu!... le citoyen Lenoir!... Vive la nation! vive la république!

SCENE IV.

MADELON, LENOIR.

LENOIR. C'est bien, petite, voilà de bons sentimens.

MADELON. C'est les miens, citoyen... la république l'une et invisible, je me ferais z'hacher pour elle. (*A part.*) Comme je suis politique. (*Haut.*) Permets, citoyen, que je t'offre ce bouquet d'oreilles d'ours.

LENOIR. Des fleurs... c'est bon pour des ci-devant.

MADELON. Pardon, je croyais que le coquelicot était antérieur à la noblesse; mais j'entends mon oncle qui revient... Ohé!... ohé! viens donc, citoyen mon oncle, le représentant Lenoir est là.

SCENE V.

LES MÊMES, MARIAC.

MARIAC. Citoyen, excuse, on ne peut pas suffire à la besogne... les prisons s'encombrent.

LENOIR. Sois tranquille, on fera bâtir.

MARIAC. A-t-on donc avancé aujourd'hui le moment de l'audience du tribunal révolutionnaire?

LENOIR. Non; comme hier, et la séance se tiendra dans une des salles de la prison.

MARIAC. La liste des accusés est-elle dressée?

LENOIR. Tiens, la voici. Fais descendre Cécile Clainville; veille aussi à ce que ta nièce ne fasse pas de trop longues séances dans la prison.... il ne convient pas que des femmes restent ici... le bon ordre et la morale le veulent.

MADELON, *à part.* Tartuffe! (*Haut.*) Je vais aller voir un peu ce qui se passe à la municipalité... Enfoncés les Capets... Les vrais Français, c'est les rouges de la section du Pont-aux-Choux!... Vivent les rouges!..

Elle sort.

SCENE VI.

LENOIR, *seul.*

Hortense va venir... Depuis trois jours que je l'ai fait écrouer dans cette prison, mes fonctions auprès du tribunal révolutionnaire m'ont empêché de la voir. Je ne suis pas fâché de ce retard. Les réflexions qu'ont dû lui inspirer l'aspect sinistre de ces lieux ne peuvent qu'être favorables à mes désirs. Elle sait qu'elle paierait de sa vie les nouveaux dédains qu'elle me ferait essuyer. Je dois compter sur son obéissance à mes volontés. La voici!

SCENE VII.

LENOIR, HORTENSE, MARIAC.

MARIAC. Approche là, ci-devant, le citoyen Lenoir veut t'interroger.

LENOIR, *à Mariac.* Que le passage de ce guichet soit interdit à tout le monde pendant l'interrogatoire que je vais faire subir à Cécile Clainville.

Mariac sort.

SCENE VIII.

HORTENSE, LENOIR.

HORTENSE, *à part.* Encore cet homme! J'espérais mourir avant de le revoir.

LENOIR. J'ai tardé à me rendre en ces lieux, Hortense, mais le temps passé loin de toi n'a pas été perdu, je l'ai employé à assurer ta grâce; maintenant, tu n'as plus rien à craindre.

HORTENSE. Que dites-vous, monsieur?

LENOIR. Tu ne paraîtras pas devant l'impitoyable tribunal. Avant une heure, tu seras rendue à la vie et à la liberté.

HORTENSE. Il serait vrai?

LENOIR. Pourvu que ce soit à moi que tu consentes à consacrer l'une et l'autre. Deviens la maîtresse de mon cœur, tes fers vont tomber, et les plaisirs de l'opulence vont succéder aux angoisses de la prison.

HORTENSE. Arrêtez, monsieur... cessez un discours qui m'outrage... O ciel! m'offrir la vie à de pareilles conditions... vous ai-je donc jamais donné le droit de me mépriser à ce point?

LENOIR. Songes-y bien : tu as pris la place et le nom d'une proscrite, tes déclarations, les miennes, les actes, les procès-verbaux, ont constaté l'identité... enfin tu es Cécile Clainville, accusée de haute trahison.

HORTENSE. Je le sais, monsieur, et je serai digne du nom que j'ai usurpé.

LENOIR. Lorsque, dans l'auberge de Meaux, je consentis à ta ruse, tu me fis la promesse...

HORTENSE. D'être à vous ou à l'échafaud.

LENOIR. Eh bien ?

HORTENSE. C'est à l'échafaud que je me donne.

LENOIR. Insensée, as-tu compté avec ton courage pour espérer accomplir une pareille résolution? Crois-tu qu'il y a assez de force dans ton faible cœur pour braver les tortures du supplice? envisageras-tu de sang-froid la hache fatale suspendue sur ta tête?... non, tu ne le pourras; à l'affreux aspect du bourreau, ton secret s'échappera malgré toi de ton sein; ta bouche trahira ton cœur... mais il sera trop tard alors...

HORTENSE. Quelque épouvantable que soit le sort qui m'attend, vous ne verrez pas ployer mon ame sous la crainte de le subir. Non, ma Cécile, je n'effacerai pas par une lâcheté le baptême d'amitié qui me transmet le nom de la fille du général Clainville. Vous me proposez de m'ouvrir les portes de mon cachot, et moi je vous demande en grâce de les fermer sur moi.

LENOIR. Mais c'est du délire... de la démence.

HORTENSE. C'est de la probité et de l'honneur. Ces deux mots-là pourront se graver sur ma tombe, car je n'aurai donné à personne le droit de flétrir ma vie.... Maintenant, monsieur, faites votre devoir, que vous soyez ici l'accusateur, le juge ou le bourreau.

LENOIR. Eh bien! qu'il soit fait comme tu le veux! dans un moment ton repentir sera impuissant. Le tribunal révolutionnaire va s'assembler, c'est moi qui remplirai le rôle d'accusateur.

HORTENSE. Et moi, j'invoquerai la justice des juges.

LENOIR, *appelant*. Mariac!.. rends-moi la liste des accusés qui doivent paraître aujourd'hui devant le tribunal : j'y ai oublié un nom... celui de Cécile Clainville. Suis-moi.

Ils sortent.

SCENE IX.

HORTENSE, *seule*.

Le monstre! Je n'avais que trop pressenti ses infâmes projets... Me voici livrée à sa rage! elle sera puissante; mais je la brave..... il y aura sans doute quelque sentiment de justice dans le cœur des autres juges, ils prendront pitié de moi, ils ne m'enverront pas à la mort. Charles! Charles! ton nom m'attache encore à la vie.

SCENE X.

HORTENSE, MADELON, CÉCILE, BOUQUETIÈRES, MARIAC.

MADELON, *frappant au guichet*. Mon oncle, les bouquetières de la section veulent à toute force vous offrir des fleurs et trinquer avec vous... avec toi.

MARIAC. Parbleu! j'ai ben le temps, au moment où le tribunal s'assemble.

MADELON. Ah! dam! tant pis, tire-toi de là comme tu voudras, les v'là. (*Allant à Hortense.*) Mamzelle Hortense, une grande surprise que je vous ménage... une visite.

HORTENSE. Que veux-tu dire?

MARIAC, *aux bouquetières*. Dans un moment je serai à vous, mais le service avant tout. Le représentant Lenoir m'attend au tribunal.

Les bouquetières se placent au fond de la scène, et Cécile s'approche d'Hortense, qui la reconnaît.

HORTENSE, *bas*. Ciel! Cécile...

CÉCILE. Hortense!

MADELON, *aux bouquetières*. En attendant que l'oncle donne audience, allons, citoyennes, vider une fiole à la cantine et trinquer à la nation.

LES BOUQUETIÈRES. Oui, à la nation.

Elles sortent.

SCENE XI.

HORTENSE, CÉCILE, *puis* MADELON.

HORTENSE. Cécile, que viens-tu faire en ces lieux?

CÉCILE. Empêcher ton sacrifice de s'ac-

complir. As-tu pensé un moment que je consentirais à te voir accepter des dangers qui ne sont que pour moi seule? Il faut que tes fers deviennent les miens... Les cachots sont mon partage....... mon ame aurait honte de mettre plus long-temps ton héroïsme à l'épreuve.

HORTENSE. Silence! silence, Cécile..... que ces murs n'aient pas d'échos pour ta demande... Pourquoi perdre dans un pareil débat des instans qui seraient précieux en les employant à réaliser les projets que nous avions formés en entreprenant notre voyage? Il s'agissait de demander la grâce de ton père... l'as-tu oublié?

CÉCILE. Le représentant auprès duquel nous pouvions espérer protection est absent; il revient aujourd'hui... Ecoute-moi, Hortense, je vais me faire connaître ici. Tu seras libre, et tu iras intercéder en notre nom pour obtenir la grâce du plus généreux des hommes.

HORTENSE. Y penses-tu bien?.. N'est-ce pas plutôt la fille du proscrit qui doit aller plaider cette noble cause? mon cœur serait-il aussi éloquent que le tien?... La conviction sortira mieux de ta bouche.... chaque phrase, chaque mot de toi briseront, anneau par anneau, la chaîne de la victime... Cécile, une fille qui prie pour son père doit attendrir les tigres les plus féroces.

CÉCILE. Mais tes dangers...

HORTENSE. Ne sont rien...... quelques jours de captivité, voilà tout.

CÉCILE. Tu ébranles ma résolution; tu jettes du doute dans mes volontés partagées entre un double devoir.

HORTENSE. Obéis au plus impérieux; va sauver ton père.

CÉCILE. Eh bien! je t'obéirai, et si les événemens trompent notre attente, si aucun espoir ne nous reste, je reviendrai... malgré toi, je parlerai... Je dirai : C'est moi qui suis la fille du proscrit... l'autre est Hortense, et alors tu me rendras mes fers, n'est-ce pas?...

HORTENSE, *à part.* L'on va venir me chercher pour paraître devant le tribunal; il faut l'éloigner. Écoute, Cécile, il te faudra peut-être de l'or pour pénétrer jusqu'au représentant... Au moment de notre séparation, c'est moi qui portais notre fortune... Madelon, conduis Cécile à ma chambre... prends adroitement la petite somme que contient ma cassette.

CÉCILE. Que ne m'accompagnes-tu?

HORTENSE. Voilà le geôlier...... (*Avec émotion.*) Je donnerais des soupçons.... (*Allant à Mariac.*) Va, mon amie, suis cette jeune fille. Je sais que c'est moi que vous venez chercher.

Elle se tourne vers Cécile et lui sourit. Cécile et Madelon sortent.

SCENE XII.

HORTENSE, MARIAC, *puis* LENOIR.

HORTENSE. Faut-il vous suivre?

MARIAC. Un moment; le représentant Lenoir a voulu encore t'adresser une question avant de te faire comparaître... Le voici.

Il sort.

LENOIR, *à Hortense.* La cloche annonce l'heure qui va être fatale à plus d'un ennemi de la nation..... Tu l'entends, citoyenne, elle t'appelle devant tes juges.

HORTENSE. J'attends avec calme l'arrêt de la justice des hommes.

LENOIR. Ce tintement lugubre n'ébranle-t-il pas un peu ta résolution? Ce signal n'a-t-il rien d'effrayant pour toi?

HORTENSE. Il doit moins épouvanter l'accusée que le juge qui voudrait sacrifier sa conscience à la haine.

LENOIR. Il en est temps encore; un mot de toi, et je détourne la sentence.

HORTENSE. Je ferai mon devoir, allez remplir le vôtre.

LENOIR, *d'une voix forte.* Que Cécile Clainville soit amenée devant ses juges.

Mariac rentre et emmène Hortense entre une haie de gardes. Au moment où elle disparaît, Charles revient de sa ronde.

SCENE XIII.

CHARLES, *seul.*

Je n'ai pu découvrir Cécile. Ici, toute question aux geôliers serait dangereuse, et les guichetiers ne me quittaient pas dans ma ronde, comme s'ils eussent soupçonné mon désir de demander aux captifs des renseignemens sur le sort de la fille du général.

SCENE XIV.

CHARLES, MARIAC.

MARIAC. Maintenant, je puis aller à la cantine recevoir les bouquets des braves citoyennes qui jugent à propos de me décerner une récompense nationale; c'est quelques chopines d'eau-de-vie que ça me coûtera. Pendant ce temps-là, on aura le temps d'expédier le procès de la citoyenne Clainville.

CHARLES, *à part.* Le procès de Cécile!..

MARIAC. C'est parbleu un beau brin de fille! Il serait à désirer pour elle qu'elle donnât dans l'œil à un de nos magistrats, ça la sauverait peut-être... Ah! mon Dieu! mais il y a du charivari aujourd'hui par-

mi les spectateurs du tribunal. (*On entend crier : A bas l'aristocrate!*) Ecoutez donc, citoyen capitaine.

CHARLES, *à part*. Le peuple égaré pousse des cris de joie en voyant une victime.

MARIAC, *écoutant encore*. Oh! comme les juges vont vite! ils pressent la besogne, ils en sont déjà à l'arrêt.

CHARLES. A l'arrêt!.. (*A part.*) Puisse-t-il être favorable!

On entend retentir des cris de joie et des battemens de mains.

MARIAC. C'est fini, elle est condamnée.

CHARLES. Condamnée!..

Il s'assied sur un banc, visiblement ému.

MARIAC, *tirant sa liste*. Il ne faut pas faire languir les juges... Au tour d'un autre... Allons chercher le second inscrit sur la liste.

Il sort.

SCENE XV.

CHARLES, HORTENSE.

Hortense est ramenée par un greffier qui s'éloigne aussitôt. Charles, accablé par sa douleur, est sur le banc.

HORTENSE. La mort!.. ils l'ont prononcée... (*Elle cherche des yeux.*) Et Cécile, est-elle partie?... De qui le savoir? à qui le demander? qui me dira si elle a franchi le guichet?... Peut-être cet homme... ce militaire..·

CHARLES, *sortant de sa rêverie*. Ciel! Hortense!..

HORTENSE, *se jetant dans ses bras*. Nomme-moi Cécile, entends-tu? c'est Cécile que tu presses sur ton cœur... Cécile condamnée à mort, heureuse de te retrouver, et ne demandant plus rien au ciel, puisqu'elle peut te revoir avant de quitter ce monde.

CHARLES. Mais quel affreux mystère tardes-tu encore à me dévoiler?

HORTENSE. Ton amante, ton épouse accomplit le sacrifice de l'amitié... Oh! ne va pas lui rappeler les sermens de l'amour, ils sont brisés par l'arrêt qui frappait la fille de notre bienfaiteur... N'est-ce pas, il n'y a pas de choix? il fallait mourir pour elle?

CHARLES, *attendri*. Mon amie!..

HORTENSE. Tu pleures, Charles..... Ah! éloigne-toi, tu ébranlerais ma force.

CHARLES. Ecoute une seule parole : Cécile est fugitive loin d'ici; le jugement qui la frappe ne peut l'atteindre. En te faisant connaître, la loi n'aurait aucune victime à frapper.

HORTENSE. Ne cherche pas à corrompre mon ame; fortifie-moi au contraire contre ma propre faiblesse. Ne donnerais-tu pas tes jours pour le bienfaiteur qui a pris soin de ta jeunesse? Ne lui abandonnerais-tu pas toutes tes illusions d'amour, tous tes rêves de félicité? Ton vieux père a donné sa vie pour eux, laisse-moi continuer son œuvre.

CHARLES. Eh bien! Hortense, Charles sera de moitié dans le sacrifice. Que ferait-il sur une terre où tu ne serais plus? qui le soutiendrait sans l'espoir de ta possession? Ces insignes d'honneur dont la nation a récompensé quelques services, je les foule aux pieds..... cette arme qu'elle m'a remise sera brisée contre mon sein.

HORTENSE. Tu vivras, mon Charles; il faut assurer la fuite et le repos de Cécile... entends-tu?... c'est le dernier vœu d'une ame que Dieu rappelle à lui... Ciel! Cécile!... Elle ne s'est pas encore éloignée!

CHARLES. Elle ici!

HORTENSE. Charles, soyons dignes l'un de l'autre; si d'un mot tu cherchais à détruire mon ouvrage, ma dernière pensée serait une malédiction pour toi... Cécile ne connaît point l'arrêt qui la condamne, qu'elle l'ignore jusqu'à demain.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, CÉCILE, MADELON.

HORTENSE. Cécile, le ciel nous a envoyé un ami fidèle... Charles est là; il se charge, à l'aide de ses protections, de te lever les difficultés qui s'opposeraient à tes démarches; n'est-ce pas, Charles?

CÉCILE. Mais qu'as-tu donc, Hortense? comme tes traits sont altérés!

HORTENSE. L'émotion causée par l'apparition de Charles.

CÉCILE. Charles, vous êtes aussi abattu, il y a des larmes dans vos yeux... On me cache quelque mystère...

HORTENSE. Pars, au nom du ciel, éloigne-toi... le salut de ton père l'exige.

CÉCILE. Songe bien, Hortense, que demain je viendrai reprendre mes fers... qu'alors aucun motif ne pourra me forcer à quitter de nouveau cette demeure.

HORTENSE. Oui... oui... demain... reviens...

Elle l'embrasse.

MADELON, *bas à Hortense*. Garde à vous, voilà le greffier qui vient vous lire votre arrêt.

HORTENSE. Charles, emmenez Cécile...

CÉCILE. Non, je veux rester...

SCENE XVII.

LES MÊMES, MARIAC, LE GREFFIER.

MARIAC. Citoyenne, le greffier vient te signifier ton arrêt.

CÉCILE. Son arrêt!

Musique en sourdine et lugubre.

LE GREFFIER *lit*. « Le tribunal révolu-
» tionnaire, assemblé pour connaître des
» crimes commis contre la sûreté de l'é-
» tat, après avoir entendu la défense de la
» fille Cécile Clainville, la condamne à la
» peine de mort. »

CÉCILE. La mort!

MARIAC, *à Hortense*. Suis-moi, citoyenne!...

CÉCILE. Arrêtez! arrêtez! vous allez frapper une tête innocente... Ce n'est pas elle, c'est moi qui suis Cécile, la fille du général Clainville.

MARIAC, LE GREFFIER. Que dit-elle?

HORTENSE. Ne la croyez pas, messieurs.

CÉCILE. Elle, c'est Hortense, c'est mon amie...

HORTENSE. Je te devine, tu voudrais me sauver au prix même de tes jours; un pareil dévouement me touche sans m'étonner; mais il ne s'accomplira pas. (*A Mariac.*) Je suis à vous, monsieur.

CÉCILE, *l'arrêtant*. Non... non... tu ne sortiras pas... Je suis Cécile! je suis Cécile! c'est moi qu'il faut conduire à la mort...

HORTENSE. Monsieur, sa douleur me déchire l'ame; par grâce, faites-la conduire hors de cette prison.

MARIAC, *à Cécile*. Allons, jeune fille.

CÉCILE. C'est un crime que vous allez commettre.

MARIAC, *aux guichetiers*. Éloignez-la.

CÉCILE. L'on ne m'arrachera que morte de ces lieux.

Les guichetiers la saisissent et la font sortir, Hortense fait un pas pour suivre Mariac. Le rideau tombe.

Deuxième Tableau.

Le théâtre représente une salle d'une des municipalités de Paris. Lenoir, premier officier municipal, occupe ce domicile; un grand balcon donne sur la place publique. Sur la cheminée, une pendule.

SCENE PREMIERE.

LENOIR.

Que la nuit m'a semblé longue!.. Enfin le jour est arrivé où cette Hortense recevra le prix de sa haine pour moi. Condamnée hier, elle va périr aujourd'hui... Mais à quoi pensent donc les agens de l'exécution... Quel retard!.. déjà le cortége devrait être en marche... et, de mes fenêtres, qui dominent la prison, je n'aperçois aucun préparatif... Ils savent cependant qu'il faut au moins vingt minutes pour parcourir la distance de la geôle à la place de l'exécution... Ah! je respire, la porte de la prison s'ouvre... la victime franchit le dernier guichet... elle monte dans le char fatal... (*On entend des voix du peuple.*) Que Satan le conduise... Quand l'aiguille de la pendule marquera trois heures, Hortense aura vécu. (*Au balcon.*) Elle s'éloigne. (*Il s'assied.*) Ma haine sera donc bientôt satisfaite.

SCENE II.

UN DOMESTIQUE, LENOIR.

LE DOMESTIQUE. Citoyen, voici des lettres; l'une d'elles m'a été remise presque mystérieusement par un messager qui aussitôt a disparu.

LENOIR. Donne. (*Le domestique sort. Il lit la lettre.*) Pas de signature... sans doute la répétition de ces fréquentes menaces anonymes dont on cherche à effrayer mon dévouement. (*Il lit.*) « Citoyen, je te donne
» avis des bruits qui circulent et semblent
» préparer une catastrophe dans laquelle
» nous et les nôtres sommes marqués com-
» me victimes. La Convention paraît vouloir
» lever la tête et renverser notre pouvoir;
» nos chefs les plus marquans sont, dit-on,
» menacés d'être mis hors la loi, et déjà ils
» sont à l'abri des poursuites. Adieu, un de
» tes fidèles agens. » Est-ce un piége pour éprouver mon courage ou me faire abandonner ma place d'officier municipal, dont un des protégés de la Convention a peut-être envie, ou bien le danger est-il réel?.. n'importe! il ne peut être encore imminent, il sera temps de préparer ma fuite...

On entend du bruit à la porte. Il appelle. Cécile entre.

SCENE III.

CÉCILE, LENOIR.

LENOIR. Cécile Clainville!... Qui peut t'amener vers moi, citoyenne?

CÉCILE. Mon devoir... Vous savez que Cécile Clainville, condamnée par ses juges, n'est pas dans les fers. Vous n'ignorez pas qu'une autre a usurpé ses droits à la mort. Cette autre, c'est mon amie, mon Hortense. Séparées par vos ordres lors de son arrestation, j'ai pu enfin pénétrer vers elle, j'ai

réclamé mes chaînes, j'ai voulu qu'on me restituât mon nom et mes périls en mettant fin au plus noble des sacrifices, ce fut en vain. Pendant ce débat, auquel la justice des hommes refusa son appui, une sentence de mort fut prononcée... Alors j'ai couru chez ces hommes de sang qui tiennent leurs glaives suspendus sur les têtes des vieillards et des vierges. Je me suis jetée aux genoux du premier magistrat.... Je l'ai trouvé moins cruel qu'on me l'avait dit, car son premier acte de pitié fut d'abord la grâce de mon père.

LENOIR. Le général Clainville!...

CÉCILE. La liberté va lui être rendue, et c'est Charles, officier de service près du magistrat que mes larmes ont attendri, qui a été chargé de briser les fers de mon père pendant que je viens travailler à la liberté d'Hortense. Il dépend de vous seul maintenant qu'Hortense devienne libre.... Ému par mes paroles et par le récit de l'acte de dévouement de mon amie, voici ce que le magistrat du peuple m'a dit : Jeune fille, ton amie vivra, et voici votre grâce à toutes deux. Va trouver l'officier municipal Lenoir, qu'il appose son visa à ma signature, et les cachots s'ouvriront pour laisser sortir ton amie... et il m'a remis cet acte en ajoutant : Hâte-toi.... car notre justice est prompte, et ce soir il ne serait peut-être plus temps.

LENOIR, *à part*. Heureuse pensée!.. j'ai fait avancer l'heure de l'exécution... (*Regardant la pendule.*) Gagnons du temps...

CÉCILE, *tendant le papier*. Citoyen, Hortense souffre... et moi, je souffre bien davantage encore.

LENOIR. Rien n'est désespéré, jeune fille... les désirs du président seront satisfaits... C'était un beau dévouement que celui de ton amie... quel malheur, si la mort en eût été l'unique récompense!..

CÉCILE. Mais, de grâce, signez. Le magistrat a dit : La justice est prompte... Ah! si elle allait trop se hâter...

LENOIR. Crainte puérile!... (*A part.*) Encore quelques minutes, et toute tentative pour la sauver deviendra inutile.

CÉCILE, *avec violence*. Ah ! mon Dieu !.. que vous y mettez de délai!

LENOIR, *regardant la pendule*. Sois satisfaite... (*Il regarde la pendule.*) Je vais signer.

Il signe.

CÉCILE, *prenant le papier*. Ah! citoyen, Cécile ne médira plus de la bonté de votre cœur.

LENOIR. Un moment.... Ton impatience allait me faire oublier qu'il faut que ce mandat de mise en liberté soit revêtu du timbre municipal, autrement il n'aurait aucune force.

CÉCILE. Ah ! mon Dieu !... et il faut aller encore le solliciter.

LENOIR, *avec douceur*. Non, jeune fille, c'est moi qui en suis dépositaire... Dans une minute je reviens.... Il est là, dans mon cabinet.

CÉCILE, *pleurant*. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu!.. encore un obstacle, un délai.

LENOIR. Enfant, que peux-tu craindre?

CÉCILE. Hâtez-vous donc! hâtez-vous! je vous le demande à genoux.

Lenoir entre dans son cabinet.

SCENE IV.

CÉCILE, *seule*.

Mon Hortense !.... je vais donc te sauver... revoir en même temps mon père et mon amie... Oh! ce sera à la fois trop de bonheur pour mon ame.... Mais comme il tarde donc! (*Elle écoute.*) Il me semble que j'entends comme les pas de quelqu'un qui s'éloigne... Si d'autres occupations venaient le distraire! Et puis, si cet homme avait conservé de la haine contre notre famille, contre Hortense... Oh! ce serait trop infâme! (*Elle écoute encore.*) Il ne revient pas... le temps s'écoule. (*Elle va au balcon.*) Cette porte résiste, elle est fermée de l'autre côté. (*Elle écoute encore. A ce moment on entend un crieur public crier : Demandez les détails de l'exécution qui va avoir lieu à l'instant de la ci-devant noble Cécile Clainville, atteinte et convaincue de conspiration avec les ennemis de la nation.*) Ah! mon Dieu! mon Dieu! l'instant fatal approche... quelques minutes encore, et il ne sera plus temps. Dans cet instant Hortense est entre les mains des bourreaux... C'est pour moi que son sang va couler... Que faire? (*Elle appelle.*) Citoyen Lenoir, citoyen Lenoir... (*Elle frappe à coups redoublés.*) Au nom du ciel, ouvrez! ouvrez!... J'entends quelqu'un... c'est lui...

SCENE V.

CÉCILE, LENOIR.

CÉCILE. Ah! venez donc, monsieur... venez donc... Ils annoncent déjà sa mort. Entendez-vous la voix de ce crieur public? Vite, vite, le cachet sur cette grâce... que je vole à la prison avant que la malheureuse... Eh bien! vous hésitez!... Où est donc ce timbre, ce cachet?

LENOIR. N'as-tu pas entendu le crieur public?.. La coupable a reçu son châtiment.

CÉCILE. Hortense...

LENOIR. Morte.

CÉCILE. Morte!

LENOIR. Sous le nom de Cécile Clainville.

CÉCILE. Ah! (*A ce moment, les cris du peuple se font entendre* : Elle est sauvée! elle est sauvée!) Sauvée!

Un domestique effrayé remet un papier à Lenoir.

LENOIR. Ciel!... notre parti succombe! Prenons nos effets les plus précieux...

Le domestique sort.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, *arrivant le sabre à la main*, HORTENSE, PEUPLE.

Hortense, évanouie, est portée par des femmes du peuple. Cécile est sur le balcon, et exprime par sa pantomime l'incertitude où la laisse la vue du corps d'Hortense.

CHARLES, *désignant Lenoir*. Arrêtez cet homme, il est mon prisonnier. (*A Cécile.*) Cécile, une heureuse révolution a brisé l'échafaud où elle allait monter, et proscrit le régime sanglant qui pesait sur la France.

On entend crier : *Vive la nation*!

LENOIR, *à part*. Je suis perdu!

CHARLES. Entendez-vous! le peuple manifeste la joie qu'il éprouve de voir enfin notre belle patrie libre du joug de la terreur...

CÉCILE. Mon Hortense, reviens à toi.... c'est Cécile qui t'appelle...

HORTENSE, *revenant à elle*. Que vois-je? Cécile! Charles! et plus de fers... plus de geôliers..... Où suis-je donc?.... O mes amis.... il me semble que je faisais un rêve affreux...

Elle regarde autour d'elle, et tombe dans les bras de Cécile.

CÉCILE. Nous sommes réunis.

HORTENSE *s'est levée, apercevant Lenoir, elle fait un pas en arrière et cache sa figure dans ses mains*. Encore cet homme!

CHARLES. Lui et les siens ne sont plus à redouter, la Convention nationale a renversé leur puissance.

On emmène Lenoir.

CÉCILE. Charles, allons au-devant de mon père. Peut-être quelques nouveaux dangers menacent-ils ses jours.

CHARLES. Ne craignez rien, mademoiselle Cécile. Dans un instant mon général va nous joindre. (*Au peuple et aux soldats.*) Mes amis, nous occuperons cette salle de la municipalité jusqu'à l'arrivée du nouveau magistrat nommé par la Convention, et après avoir prêté main-forte au rétablissement des lois, nous volerons à la frontière rejoindre nos frères sous les ordres du brave général Clainville, à qui la Convention a rendu l'épée que des traîtres lui avaient enlevée, et nous prouverons aux ennemis que l'étendard de la liberté rend inviolable et invincible le sol de la patrie.

TOUT LE PEUPLE. Vive la nation!

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

JE SERAI COMÉDIEN,

COMÉDIE EN UN ACTE

Par M. Charles Desnoyer,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR L'ANCIEN THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 26 JUILLET 1826,

ET REPRISE AU NOUVEL AMBIGU, LE 23 JANVIER 1834.

ERSONNAGES.	ACTEURS. 1826.	1834.	PERSONNAGES.	ACTEURS. 1826.	1834.
DORVAL, ...	M. BARON.	M. CHARLET.	ÉDOUARD, ami de Charles	M. CARON.	M. CULLIER.
AMÉLIE, sa fille, . .	Mme DUBOURJAL.	Mlle EMMA.	JUSTINE, soubrette .	Mlle CONSTANCE.	Mme ESTIVAL.
CHARLES, son neveu.	M. DAVESNE.	M. ALBERT.			

Le théâtre représente un salon. A la droite de l'acteur est un canapé sur lequel se trouve un schall négligemment jeté ; à la gauche une table et un fauteuil auprès.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE, JUSTINE.

JUSTINE. En vérité, mademoiselle, depuis hier je ne vous reconnais plus ; vous, ordinaïrement si vive, si enjouée, vous êtes devenue sombre, taciturne : on vous parle, vous ne répondez que par monosyllabes... Qu'est-ce qui vous afflige? Dites, en me confiant vos chagrins vous les soulagerez peut-être... allons...

AMÉLIE. Hélas!

JUSTINE. Eh bien! après? voilà un soupir qui me promet une confidence.

AMÉLIE. Ma pauvre Justine!

JUSTINE. Achevez.

AMÉLIE. Si tu savais!

JUSTINE. Mais je ne demande pas mieux que de savoir... Eh! mon Dieu! dites-moi tout.

AMÉLIE. Mon père veut me marier.

JUSTINE. Vraiment! et cela vous chagrine? Eh bien! vous êtes la seule de ce caractère-là. Et quel est l'heureux mortel qu'on vous destine pour époux?

AMÉLIE. Tu ne devines pas?

JUSTINE. Non, mademoiselle.

AMÉLIE. Mon cousin.

JUSTINE. M. Charles? Eh bien! je vous en félicite... vous aurez là un excellent mari.

AMÉLIE. Oui, un fou qui ne songerait à sa femme que lorsqu'il n'aurait rien de mieux à faire... Cette maudite manie dont il est possédé...

JUSTINE. Il est vrai qu'il en est parfois ridicule. Depuis qu'il s'est mis en tête de déclamer et de jouer la comédie, il ne rêve plus qu'à cela. Monsieur votre père a eu beau vouloir lui faire embrasser tour à tour plusieurs professions différentes, impossible. La médecine, le droit, le commerce, il a tout entrepris et n'a rien achevé : il en revenait toujours... à la comédie. Maintenant encore, il doit prendre chaque jour des leçons d'anglais et de mathéma-

tiques ; que fait-il? il remet à ses maîtres des cachets qu'ils ne gagnent pas, et se sauve au Conservatoire. Tout l'argent que son oncle lui donne pour ses menus plaisirs, à quoi le dépense-t-il ? à jouer la comédie en société, rue Chantereine, rue de Lancry, et chez M. Séveste, au théâtre des Martyrs.

AMÉLIE. Et tous les jours on le rencontre dans les rues, dans les promenades, chargé de brochures, et répétant des rôles, OEdipe, Hamlet, Othello, Manlius.

JUSTINE. Richard d'Arlington, Antony, et cætera.

AMÉLIE. Tout le monde le prend pour un fou.

JUSTINE. Je crois bien... il ne voit rien, il ne fait attention à rien, il fait de grands gestes à crever les yeux de tous ceux qui passent à côté de lui; il ne rêve absolument que la tragédie... et le drame. Vous lui parlez d'une affaire sérieuse, il vous débite une tirade de cinquante vers; vous lui demandez ce qu'il pense de votre toilette, il vous répond en prenant un air farouche : « Elle me résistait, je l'ai assassinée. » *

AMÉLIE. Et tu crois qu'une femme pourrait être heureuse avec lui?

JUSTINE. Pourquoi pas? elle serait libre au moins, elle pourrait faire tout ce qu'elle voudrait.

AMÉLIE. Tu ris, Justine!... Ah! si tu étais à ma place...

JUSTINE. Vous m'effrayez, mademoiselle. est-ce que par hasard il y aurait de l'amour sous jeu?

AMÉLIE. Moi, de l'amour! y penses-tu!

JUSTINE. Allons, soyez franche : ce n'est pas avec Justine que vous devez craindre de l'être.

AMÉLIE. Eh bien! je veux tout t'avouer. Malgré la folie de mon cousin, je rends justice à sa franchise et à la bonté de son cœur... je l'aime... comme j'aimerais un frère... mais quelle différence avec le sentiment que j'éprouve pour une autre personne que je n'ose nommer!

JUSTINE. Attendez donc; je soupçonne... certain camarade de M. Charles, certain officier... Vous baissez les yeux... mademoiselle... allons, je vois que j'ai deviné juste... c'est M. Edouard que vous aimez.

AMÉLIE. Plus bas, plus bas, je t'en prie.

JUSTINE. J'en étais sûre.

CHARLES, *déclamant dans la coulisse.*

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle.

* Dernière phrase d'Antony.

JUSTINE. Ah! ah! voici votre cousin; sauvons-nous, si nous ne voulons pas être étourdies.

AMÉLIE. Il n'est plus tems : le voici.

SCÈNE II.

JUSTINE, AMÉLIE, CHARLES, EDOUARD.

CHARLES, *entrant le premier*. Eh bien! entre donc, mon ami. (*Edouard paraît.*)

AMÉLIE. Que vois-je? M. Edouard!

CHARLES. Lui-même, ma petite cousine.

(*Déclamant.*)

Que j'éprouve de joie, et que cette embrassade
A réchauffé le cœur de ton bon camarade!

ÉDOUARD. Je vois, mon pauvre Charles, que tu es toujours le même. Mademoiselle, daignez agréer mon hommage.

AMÉLIE. Monsieur... vous nous avez bien négligés depuis quelque tems.

ÉDOUARD. Ah! mademoiselle, si vous connaissiez les motifs...

CHARLES. Ma cousine, il ne faut pas lui en vouloir, ce n'est pas sa faute. Je n'ai pas bien entendu toutes les raisons qu'il m'a données, parce que, vois-tu, j'avais dans la tête quelque chose qui m'occupait...

AMÉLIE. Sans doute quelque rôle de comédie.

CHARLES. Précisément. Figure-toi que j'étais sorti ce matin les poches pleines de brochures, comme tu vois, car je ne sors jamais sans cela, et je m'étais dirigé du côté des Champs-Elysées. J'arrive... il faisait un tems superbe... je prends *Iphigénie*, et je me mets à réciter tout haut le rôle d'Achille, sans faire attention à toutes les bonnes gens qui passaient et qui me prenaient peut-être pour un possédé. J'en étais au quatrième acte, tu sais bien, Edouard...

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi;
Seigneur, je l'ai jugé...

ÉDOUARD. Oui, oui, mon ami; mais abrège un peu ton récit; tu en aurais jusqu'à demain.

CHARLES. C'est juste. Dans le feu de la déclamation, j'entends une voix qui m'appelle : Charles!... je fais un mouvement, et qu'est-ce que je vois?... Edouard qui cherchait en vain à se faire entendre depuis cinq minutes, et qui riait comme un fou de ma distraction. Un peu stupéfait, d'abord, je pars enfin comme lui d'un grand éclat de rire. Je remets *Iphigénie* dans ma poche, je prends Edouard sous mon bras, et nous nous occupons en chemin, lui, à me faire sur son absence des détails très-

intéressans sans doute, mais par malheur perdus, et moi à répéter entre mes dents la fin du rôle que notre rencontre imprévue ne m'avait pas permis d'achever.

AMÉLIE. C'est bien honnête de ta part.

CHARLES. Bah! Entre amis est-ce qu'on se gêne! D'ailleurs, que veux-tu? c'est plus fort que moi.

ÉDOUARD. Eh! mon cher, tu n'as pas besoin d'excuses; n'ai-je pas eu le tems de m'habituer à ton caractère? mais pour le moment j'espère que tu laisseras la déclamation... mademoiselle, tu le vois, me reproche mon absence? tu m'accorderas bien au moins quelques minutes poureme disculper à ses yeux.

CHARLES. Comment donc! nous voilà prêts à t'entendre... Voyons, qu'as-tu fait tous ces jours-ci?

(Il écoute un instant, et, se retournant ensuite, il a l'air de répéter tout bas un rôle, jusqu'au moment où il oublie tout-à-fait les personnages en scène avec lui.)

AMÉLIE. Je n'ai pas prétendu, monsieur, vous demander compte...

ÉDOUARD. Et moi, mademoiselle, je crois de mon devoir de vous le rendre. J'avais à faire à mon père une demande d'où dépend le repos, le bonheur de ma vie; je suis allé le trouver à sa maison de campagne, je lui ai ouvert mon cœur; il a reçu avec indulgence l'aveu que je voulais lui faire, et je reviens, muni de son consentement, obtenir celui de deux autres personnes qu'il m'importe aussi d'attendrir en ma faveur, mais qui seront peut-être plus difficiles à émouvoir.

AMÉLIE, *à part.* O ciel!

JUSTINE, *à part.* Heureusement que le cousin est rentré dans son accès; il n'entend plus rien.

ÉDOUARD. Vous devinez sans doute, mademoiselle, que vous n'êtes pas étrangère à ma demande.

AMÉLIE. Moi, monsieur? vous voulez dire ma famille.

ÉDOUARD. Vous même, mademoiselle. Avez-vous pu vous abuser plus long-tems?

CHARLES, *déclamant.*

Que la nature donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait, pour barreau je choisis le théâtre;
Pour client, la Vertu; pour lois, la Vérité,
Et pour juges, mon siècle et la postérité.

JUSTINE, *à part.* Oui, déclame, pauvre fou, pendant qu'on travaille à te souffler ta prétendue!

ÉDOUARD. Par exemple, mon ami, tu conviendras...

CHARLES. Va toujours, ne fais pas attention. Ce n'était pas à moi que tu parlais, n'est-ce pas?

JUSTINE, *souriant.* Oh! non.

CHARLES. Eh bien! alors...

AMÉLIE, *à Edouard.* Monsieur, grâce à mon cousin, je suis encore à savoir ce que vous aviez à nous dire. Vous allez, je pense, vous présenter à mon père; c'est à lui, plus qu'à moi, que vous devez des excuses, si vous en avez à faire. Peut-être serez-vous plus heureux avec lui; du moins je pense que Charles, tout distrait qu'il est, n'ira pas vous interrompre jusque dans son appartement.

(Elle fait une profonde révérence et sort.)

CHARLES. Comment, diable! de l'épigramme, ma petite cousine.

JUSTINE. Elle a raison, monsieur, c'est très-mal à vous; nous interrompre au moment le plus intéressant. (*A part.*) Au milieu d'une scène de déclaration! (*Haut, à Charles.*) C'est affreux! c'est abominable!

(Elle sort.)

SCÈNE III.

CHARLES, ÉDOUARD.

CHARLES, *les suivant des yeux.* Ah çà! qu'ont-elles donc toutes les deux?

ÉDOUARD, *à part.* Que dois-je penser de ces dernières paroles?... Sans doute elle a compris mon aveu... Elle veut que je parle à son père... Oui, je le verrai, je lui remettrai la lettre que mon père lui envoie.

CHARLES. Eh bien! Edouard, est-ce que tu m'en veux aussi? tu sais que ce n'est pas ma faute.

ÉDOUARD. Ah! parbleu! s'il fallait se fâcher avec toi toutes les fois que ces choses-là t'arrivent, on aurait trop souvent à se raccommoder.

CHARLES. A la bonne heure! touche là.

ÉDOUARD. Je t'avouerai cependant que cette fois tu es venu m'interrompre bien à contre-tems.

CHARLES. Ah! tant pis! et pourquoi donc?

ÉDOUARD. Il faut que tu soies furieusement endiablé de la déclamation...

CHARLES. Peux-tu me le demander? toi qui me connais depuis mon enfance; toi qui as vu cette passion se former et s'accroître de jour en jour? Tu ne te souviens donc pas qu'au collége je vous étourdissais déjà des vers que je récitais continuellement? Tu ne te souviens pas que vous m'appeliez en riant l'Artiste, et que, moi, je m'en glorifiais? Que de fois, pendant l'absence du maître d'étude, ne suis-je

pas monté dans sa chaire pour déclamer avec emphase au milieu de vos applaudissemens...

Fuyez donc, retournez dans votre Thessalie ;
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.

Et cætera... Lorqu'un jour il me surprend dans un de ces beaux momens tragiques, et, sans plus de respect pour la dignité du roi des rois, me fait mettre à genoux, me condamne au pain sec... Que dis-je? il confisque mes rôles... il déchire sous mes yeux Achille, Oreste, Hamlet... Pour le coup, je n'y puis plus tenir ; je me lève exaspéré, et m'adressant à tous mes camarades : Mes amis, m'écriai-je, vous êtes témoin de mes affronts... Eh bien! partagez tous ma fureur. Guerre aux pédans!

Puissé-je, de mes yeux, y voir tomber la foudre,
Voir cette chaire en cendre et tous ces bancs en [poudre,
Voir le dernier pédant à son dernier soupir,
Moi seul en être cause, et mourir de plaisir!

ÉDOUARD. Oui, je me souviens de toutes les extravagances que je t'ai vu faire au collège... mais, depuis quatre ans, n'as-tu pas eu le tems de réfléchir et de te corriger? Décidément, est-ce que tu serais assez fou...

CHARLES. Que veux-tu, mon ami? je ne puis résister à cet ascendant qui me domine. Il faut que je sois comédien... Oui, je ris du préjugé, je brave tous les obstacles, j'affronte tous les malheurs... je serai comédien. En un mot, je me suis fait entendre par le comité du Théâtre-Français et j'attends mon ordre de début.

ÉDOUARD. Un début aux Français! mon pauvre ami, tu perds la tête.

CHARLES. Pourquoi?

ÉDOUARD. Songe donc à quel danger tu t'exposes.

CHARLES. Comment?

ÉDOUARD. Ta jeunesse...

CHARLES.

Je suis jeune, il est vrai; mais aux ames bien nées
Le talent n'attend pas le nombre des années.

ÉDOUARD. Mon cher, le public est difficile.

CHARLES. Je le sais; mais il est indulgent.

ÉDOUARD. Cependant si l'on te siffle?

CHARLES. Hein? qu'est-ce que tu dis? cela ne se peut pas. On ne siffle plus maintenant... c'est mauvais genre, le public est de trop bonne compagnie pour cela.

ÉDOUARD. Mais enfin, je suppose qu'on te siffle?

CHARLES. Alors...

ÉDOUARD. Alors tu quitterais le théâtre?

CHARLES. Au contraire... j'y resterais, et je travaillerais... Un artiste doit mettre à profit même les revers qu'il éprouve, et ne jamais perdre courage. Oui, si je tombe aujourd'hui, demain je travaillerai sur de nouveau frais ; demain je redoublerai d'efforts pour captiver la faveur du public. Du zèle, de la persévérance, quelques visites aux journalistes, quelques amis au parterre... et je suis sûr de réussir.

ÉDOUARD. Crois-moi, puisqu'il faut absolument que tu déclames, joue toujours la comédie comme tu l'as fait jusqu'à présent... en amateur... mais, crois-moi, n'en fais jamais ton état.

CHARLES. Et pourquoi donc en rougirais-je? pourquoi ne serais-je pas fier de vivre de mon talent comme le poète, comme le peintre vit du sien? Va, malgré le préjugé qui pèse encore sur la profession que je rêve, tous les hommes vraiment sensés savent ce qu'ils en pensent; et le comédien honnête homme leur paraît bien plus estimable que le riche indolent et orgueilleux qui lui refuse l'entrée de son salon.

ÉDOUARD. C'est superbe, mon cher; mais je passe dans l'appartement de ton oncle.

CHARLES. Attends donc... je cherche à me rappeler un morceau que je disais l'autre jour en société, et qui te prouverait bien...

ÉDOUARD. Non, non, grand merci; je te crois bien sans cela.

CHARLES. Oh! tu m'entendras, tu m'entendras malgré toi.

Il faut en convenir, c'est une chose étrange :
En ces lieux et partout Molière est admiré ;
Par deux cents ans d'honneur son nom est consacré..
Et parce que lui-même à la foule ravie
Récitait les beaux vers, enfans de son génie,
Il se déshonorait! il devenait enfin
Moins honnête le soir qu'il n'était le matin!...
Ainsi donc un ouvrage, en tout point estimable,
S'il est représenté deviendra condamnable!...
Mais qu'il ne le soit point, que, par un sot hon- [neur,
Tout le monde avec moi refuse d'être acteur,
Que sera désormais notre littérature?
Parlez, adieu l'espoir de sa splendeur future ;
Notre théâtre en est le plus ferme soutien :
Qu'il cesse d'exister, et le reste n'est rien.
Des succès de l'auteur, l'acteur est solidaire;
Lekain a partagé la gloire de Voltaire;
Justes ou non, ses coups frapperont les auteurs. *

ÉDOUARD. C'est superbe, mon cher, mais adieu.

(Il entre au fond.)

* Ces vers sont tirés d'une comédie de l'auteur qui n'a pas été représentée.

CHARLES. Comment, tu ne veux pas entendre le reste? Il n'y a plus que cent cinquante vers.

SCÈNE IV.

CHARLES, *seul.*

Ce pauvre Edouard!... toujours à me contredire! c'est comme au collége... alors, comme à présent, c'était bien le meilleur sujet du monde, l'écolier le plus sage, le plus laborieux... moi, c'est différent: je n'ai jamais rien fait... et c'est là ce qui m'attirait sans cesse les réprimandes de mon ami, plus encore, je crois, que celles de mes maîtres. Que de moyens n'a-t-il pas mis en usage pour me dégoûter de la comédie! Le langage de l'amitié, les reproches, l'ironie, que sais-je? il a tout essayé... ah bien oui!... Le diable, quand il s'en mêlerait, ne viendrait pas à bout de m'y faire renoncer... On est sans cesse à me corner aux oreilles qu'il n'y a rien de plus difficile... Oui, sans doute, pour celui qui ose y prétendre sans vocation: il trouve dans son chemin mille obstacles insurmontables: mais celui qui est né comédien les renverse tôt ou tard. Je suis bien jeune encore, moi... Eh bien! je voudrais jouer tour à tour dix rôles d'un genre différent, avec le même naturel; l'amoureux, le comique, le père noble, le premier rôle, rien ne m'effraie... et pourquoi? parce que la nature... Eh! mais je suis seul, personne ne viendra m'interrompre; si je m'essayais un peu dans tous les genres... D'abord, le petit amoureux bien tendre, bien sentimental... Ah! j'y suis: Je m'approche en baissant les yeux, et je dis.: « Madame, n'avez-vous pas prononcé le nom d'Ernest? oui, me répond-elle avec une douceur enchanteresse; oui, monsieur Ernest, nous nous reverrons... et elle s'enfuit... mais je crains qu'elle ne quitte le bal; je m'élance vers le vestibule; je me plante contre une colonne, et, les bras croisés, l'œil fixe, je reste là deux heures, épiant sa sortie. Enfin, c'est elle; je la reconnais à la légèreté, à la grâce de sa démarche... au froissement de sa robe mon cœur l'eût deviné! Je suis sa voiture, je ne la perds pas de vue; j'aurais devancé... bast! les chevaux eux-mêmes!.. Elle s'arrête, elle descend... où? ici, dans cet hôtel, je la laisse monter, je me glisse dans l'hôtel, je m'enferme dans ma chambre, et, heureux d'être sous le même toit qu'elle, je me couche et je m'endors en riant et en pleurant.* » Non, ce n'est pas cela... j'aimerais mieux un rôle d'étourdi, un mauvais sujet... parce que, de beaux rôles, et puis les bonnes fortunes... Non, non, les premiers rôles plutôt... les Talma... (*Il aperçoit un schall sur un canapé.*) Quelle idée! ce schall, que ma cousine a oublié, peut me servir à merveille... supérieurement imaginé!... (*Il se drape avec le schall devant une glace.*) Comment donc! mais je ne suis pas mal du tout comme cela... mettons-nous en scène... mais il me faut un interlocuteur, un Pyrrhus... où trouverais-je cela?... Eh! parbleu, voilà mon affaire... (*Il entre dans un petit cabinet à sa gauche, et en ressort immédiatement, tenant à la main une tête à perruque.*) La perruque de mon oncle! voilà Pyrrhus, voilà le fils d'Achille!

(Il fait une entrée tragique, et récite les vers suivans, le schall sur l'épaule, et s'adressant à la tête à perruque.)

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix,
Et qu'à vos yeux, seigneur...

SCÈNE V.

JUSTINE, CHARLES.

(La soubrette est entrée vers la fin de la scène précédente; après avoir un instant écouté Charles en souriant, elle part enfin d'un grand éclat de rire.)

JUSTINE. Ah! ah! ah! ah!

CHARLES. Hein! qu'est-ce que c'est?

JUSTINE. Bravo, monsieur, bravo! vous êtes charmant sous ce costume.

CHARLES, *se débarrassant du schall.* Comment, Justine, tu m'écoutais?...

JUSTINE. Oui, monsieur... et vous m'avez joliment fait rire.

CHARLES. Bien obligé. Je t'ai fait rire dans un rôle tragique. Justine, tu m'affliges...

JUSTINE. Mais tenez, une lettre pour vous.

CHARLES. Une lettre?... Ah! donne... c'est peut-être... (*Il la décachète.*) Précisément! mon ordre de début! on me l'accorde... Je débute aux Français... Ah! je suis trop heureux!

(Il saute de joie.)

JUSTINE. Est-ce qu'il perd la tête?

CHARLES. Mais quel rôle choisirai-je? voyons un peu.

JUSTINE. Monsieur...

CHARLES, *fouillant dans ses poches, et en tirant plusieurs brochures.* Ah! Justine, tiens, prends cette brochure... non, pas celle-là,

* Le *Mari et l'Amant.* (Comédie française.)

celle-ci plutôt... ni celle-là non plus... tiens... voilà.

JUSTINE. Pourquoi faire ?

CHARLES. Prends toujours.

JUSTINE. Mais enfin...

CHARLES. Donne-moi la réplique.

JUSTINE. Qu'est-ce que c'est que cela ?

CHARLES. Sais-tu lire ?

JUSTINE. Moi, monsieur ? couramment.

CHARLES. C'est tout ce qu'il faut. Connais-tu Roméo et Juliette ?

JUSTINE. Roméo et Juliette, si je les connais ? pas du tout... Une tragédie peut-être ?

CHARLES. Précisément, c'est un amant qui croit avoir perdu sa maîtresse, et il s'empoisonne pour aller la rejoindre.

JUSTINE. Ah ! mon Dieu ! ça doit être bien joli.

CHARLES. Tiens, mets-toi là... tu vas faire Juliette.

JUSTINE. Juliette !... ah ! oui, celle qui est morte ?

CHARLES. Du tout, elle ne l'est pas.

JUSTINE. Elle fait semblant ?

CHARLES. Oh ! tu me feras mourir d'impatience. Voyons... Lis un peu... au bas de la page.

JUSTINE, *lisant ridiculement.*

« Mon Roméo, c'est toi !
« De te voir le premier combien je suis heureuse ! »

CHARLES. Ce n'est pas ça, ma chère amie, ç'a n'a pas le sens commun : tu as absolument le même ton que lorsque tu dis à ta maîtresse : Voulez-vous que je vous mette vos papillotes ?

JUSTINE. Dam ! ce n'est pas mon état de jouer la tragédie.

CHARLES. Allons, tais-toi, tais-toi ! je me passerai de tes répliques. Ceci est un immense caveau... nous avons des tombes de tous les côtés... et voici la tienne.

(Il lui montre le canapé.)

JUSTINE. Ce canapé.

CHARLES. Je commence.

JUSTINE, *se couchant à demi sur le canapé.* Et moi, je ne dis plus rien... Je suis morte.

CHARLES, *lui jetant le schall sur la figure.* Et voilà ton linceul !

(*Il frappe les trois coups, puis entre dans une coulisse, et fait une entrée tragique.*)

Non, de rester ici je n'ai pas le courage !
Mânes des Capulets, que mon aspect outrage,
Pour rendre la vengeance à vos bras irrités,
Vos sépulcres ouverts vous ont-ils rejetés ?
Ah ! pardonne, Thibald, que ton ame inquiète
Accueille mes remords et mes pleurs !...

(*Regardant la soubrette qui a doucement retiré le schall de dessus sa tête.*)

Juliette !!!
Viens, Juliette ! viens ! je t'attends, je suis là !
Ne me laisse pas seul !... c'est toi, Juliette...

(*Il va la regarder encor, puis recule en arrière, et pousse un grand cri.*)

Ah !...

(*Jeu de physionomie tragi-comique de Justine.*)

C'est elle, je l'ai vue... il faut que je la voie.
Cet anneau, ce poison ! c'est la mort ! quelle joie !

(*Il fait semblant de s'empoisonner. Nouveau frémissement comique de la soubrette. Il vient tomber à ses genoux en pleurant, il lui prend la main.*)

O ciel ! est-ce déjà la mort ou le poison ?
Ou bien... est-ce l'enfer qui trouble ma raison ?
J'ai senti tressaillir cette main dans la mienne...
Sur le bord du cercueil que ta foi me soutienne,
O mon Dieu !

JUSTINE, *se levant à moitié et lisant sur la brochure.*)

Roméo !

CHARLES.

Quelle voix ! quels accens !

JUSTINE.

Roméo !

CHARLES.

Reste encor, douce erreur de mes sens !
Juliette, c'est toi !

(*Il lui fait quitter le canapé en l'attirant vers lui.*)

Regarde, je t'en prie,
Regarde, parle-moi, que je croie à ta vie.
Si tu pouvais savoir à quel point j'ai souffert
Quand ce tombeau fatal à mes yeux s'est offert !...
Et dans mon désespoir... O souvenir ! ô rage !
C'est l'enfer ! c'est la mort ! ah ! qu'il faut de courage !
Juliette !.. mon Dieu ! mon Dieu ! c'est trop souffrir !
Juliette !... Elle existe, et moi, je vais mourir !
Mourir ! va-t'en, va-t'en.. je te hais... non, je t'aime,
Va-t'en... Ah ! le poison me dévore ! Anathême !
Toi, reste sur ma tombe, il faut implorer Dieu...
Mais... je ne te vois plus...

(*Il parcourt le théâtre à grands pas, et pousse un cri.*)

Ah !... Juliette !... adieu ! *

(*Il tombe renversé la face contre terre.*)

JUSTINE, *courant à lui.* Ah ! mon Dieu ! monsieur ! qu'est-ce que vous faites ?

CHARLES, *se relevant à demi et riant aux éclats.* Eh bien ! je t'ai fait trembler, n'est-ce pas ?

JUSTINE. Vous ne vous êtes pas fait mal ?

CHARLES. Du tout... Ah ! mon Dieu !... (*Il tire sa montre.*) Déjà midi !... Adieu, mon enfant ; si mon oncle vient, tu lui diras que je suis sorti pour affaire.

JUSTINE. Mais, monsieur...

CHARLES. Il faut que je rende visite à

* Ces vers sont arrangés d'après une scène du cinquième acte de Roméo et Juliette, de M. Fr. Soulié. L'acteur chargé du rôle de Charles ne doit viser qu'à un effet comique dans cette scène. C'est une parodie de tragédie. L'effet sérieux serait toujours détruit par les mines de la soubrette.

tous les sociétaires... Mais dis-moi, Justine, conçois-tu mon bonheur? Il y a dix jours seulement qu'ils m'ont entendu, et déjà ils m'accordent...

JUSTINE. Quoi donc?

CHARLES. Comment! tu ne sais pas...

JUSTINE. Je ne sais rien.

CHARLES. Ah! ma chère... je suis au comble de mes vœux, et ma joie, mon ravissement...

JUSTINE. Mais enfin qu'avez-vous?

CHARLES. Ce que j'ai? ce que j'ai?... je débute au Théâtre-Français.

USTINE. Vraiment?

CHARLES. Parole d'honneur!

(Il sort en courant.)

SCÈNE VI.

JUSTINE, *seule.*

Il est fou... et c'est lui qu'on veut donner pour époux à ma maîtresse!... Joli mari, ma foi... Un homme qui ne songerait pas plus à sa femme qu'à ses créanciers; qui ne se mêlerait en rien ni de son ménage ni de ses affaires; qui serait absent du logis toute la journée, et qui, le soir, à son retour, n'aurait jamais à la bouche que cette phrase glaciale: « Ma chère amie, » je tombe de fatigue; j'ai joué dans deux pièces. » C'est fort agréable. Jamais de ma vie je ne prendrai un acteur pour amant... Mais je ne me trompe pas... monsieur Édouard.

SCENE VII.

JUSTINE, ÉDOUARD, *puis* AMÉLIE.

ÉDOUARD, *à Justine.* Ah! c'est toi, Justine.

JUSTINE. Oui, monsieur.

ÉDOUARD. Ce matin, tu m'as compris, n'est-ce pas?

JUSTINE. Oui, monsieur.

ÉDOUARD, *lui donnant une bourse.* Veux-me servir?

JUSTINE. Oui, monsieur.

ÉDOUARD. Et tu seras discrète?

JUSTINE. Oh! oui, monsieur... je le suis toujours en pareil cas... Tenez, voici ma maîtresse.

AMÉLIE, *entrant.* Monsieur Édouard!

ÉDOUARD. Amélie, dites-moi, je vous en conjure, dites-moi que l'aveu de ma tendresse ne vous a point déplu, que votre cœur...

AMÉLIE. Monsieur, de grâce, ne me parlez pas ainsi: je dépends de mon père; obtenez-moi de lui, et je suis prête à souscrire à son choix.

ÉDOUARD, *à part.* Ce mot me désespère. (*Haut.*) Je ne puis vous le cacher, M. Dorval m'a refusé; il a, dit-il, disposé de votre main.

AMÉLIE, *à part.* Ah! je ne l'avais que trop prévu. (*Haut.*) Adieu, monsieur Edouard.

ÉDOUARD. Vous sortez, mademoiselle?

JUSTINE, *retenant Amélie.* Non, pas encore; mais nous ne tarderons pas, car M. Dorval peut entrer d'un instant à l'autre... Auparavant, mademoiselle, il me semble prudent de nous expliquer.

AMÉLIE. Que veux-tu dire?

JUSTINE. Voici le fait: M. Edouard vous aime comme un fou, et, de votre côté, vous n'êtes pas éloigné de partager son amour.

AMÉLIE. Quoi! Justine...

ÉDOUARD. Serait-il vrai?

JUSTINE. J'en suis sûre.

ÉDOUARD. Et cependant un autre va devenir votre époux! un autre... Mais dis-moi, Justine, quel est donc ce rival, ce prétendu?

JUSTINE. C'est...

DORVAL, *appelant dans la coulisse.* Charles!

AMÉLIE. Mon père!

JUSTINE. Ah! monsieur, sauvez-vous.

ÉDOUARD. Mais enfin, dis-moi...

CHARLES, *déclamant dans une autre coulisse.*

Fuis, spectre épouvantable,
Porte au fond des tombeaux ton aspect redoutable.

JUSTINE. Voici l'autre, à présent!

DORVAL, *toujours dans la coulisse.* Charles!

JUSTINE, *à Edouard.* Sauvez-vous!

ÉDOUARD, *à Amélie.* Adieu, mademoiselle.

JUSTINE. Adieu... mais dépêchez-vous donc.

(Edouard sort à droite par une issue que lui indique la soubrette. Elles sortent par la gauche; Dorval entre par le fond.)

SCÈNE VIII.

CHARLES, DORVAL.

DORVAL. Charles! Viendra-t-il quand je l'appelle? Où diable s'est-il donc fourré?

CHARLES, *entrant par la droite, et sans voir son oncle.*

Eh quoi! vous ne le voyez pas!
Il vole sur ma tête... il s'attache à mes pas...
Je me meurs...

(*En se retournant comme pour éviter la vue du spectre qui le poursuit, il se trouve nez à nez avec son oncle.*)

DORVAL. Ah! tu te meurs!

CHARLES. Mon oncle...

(Il fait quelques pas pour s'esquiver)

DORVAL, *l'arrêtant*. Un moment, monsieur, un moment. J'ai deux mots à vous dire.

CHARLES. Mon oncle, je suis prêt à vous entendre.

DORVAL. Serez-vous bientôt las de l'étrange conduite que vous menez? Ne cesserez-vous jamais de nous étourdir comme vous faites; et voulez-vous décidément faire de ma maison une salle de spectacle?

CHARLES, *à part*. Que lui dirai-je?

DORVAL. Répondez, monsieur; quelle est votre intention?

CHARLES. Vous êtes irrité, mon oncle, et toutes mes paroles ne feraient que vous aigrir encore; je me tais.

DORVAL. Non, non, je veux te parler sans colère... Voyons, expliquons-nous franchement ensemble... Depuis près de quatre ans que je t'ai retiré du collége, quelle a été ta vie? celle d'un homme oisif, inutile à la société... Si tu as du cœur, comme je me plais à le croire, tu dois en être dégoûté, et tu te décideras à l'instant même sur le choix d'un état.

CHARLES. Mon oncle, je n'ai pas attendu vos reproches pour rougir de mon oisiveté, et si j'ai reculé tour à tour devant toutes les professions que m'offrait votre tendresse, croyez qu'au fond du cœur je regrettais vivement de ne pouvoir souscrire à vos vœux; mais je vous l'avouerai, un penchant irrésistible, une vocation décidée pour un état que je brûle encore d'exercer, me rendait incapable d'en remplir aucun autre.

DORVAL, *à part*. Que dit-il! (*Haut*.) Et pourquoi, si ton goût n'avait rien de honteux, ne me l'avoir point déclaré?

CHARLES Le préjugé m'imposait silence.

DORVAL. Le préjugé!.. Je t'entends... ton aveuglement me fait peine... Ecoute, Charles... Depuis la mort de mon frère, je t'ai traité comme mon propre fils; je n'ai point fait de différence entre toi et ma chère Amélie; tu as trouvé en moi toute l'indulgence que le père le plus tendre peut avoir pour son enfant... et, pour prix de mes soins, tu renoncerais à moi, à ta famille?.. tu préférerais à ma tendresse le triste honneur d'être applaudi sur un théâtre? Non, mon ami, non; si la passion qui t'entraîne n'a point encore altéré ton cœur, tu renonceras à ce funeste dessein, tu ne paieras pas mes bienfaits par tant d'ingratitude.

CHARLES. Que dites-vous, mon oncle? moi, passer pour ingrat à vos yeux! Ah! s'il était rien qui pût me détourner de ma résolution, ce serait cette affreuse pensée... Mais non, sans m'imposer d'injustes sacrifices, je vous convaincrai de ma reconnaissance... Vous m'accordez, je l'espère, un bon cœur et quelques qualités? dites-moi, les perdrai-je pour être comédien? en serais-je moins honnête homme, bon citoyen, bon fils?.. Si je consultais mon intérêt, je vous parlerais autrement; j'embrasserais pour vous plaire un état contraire à mes goûts, et vous me combleriez encore de vos bienfaits, et je serais riche sans avoir rien fait pour l'être. Mais en persistant dans mon dessein, quel espoir me reste-t-il? vous m'abandonnez; demain, peut-être, je serai le plus malheureux des hommes... N'importe, je saurai changer mon sort. Oui, je le sens à cette noble ardeur qui me transporte, je m'illustrerai dans un art dont on cherche tant à m'éloigner; et vous-même, témoin de ma gloire, vous me pardonnerez un jour; vous-même, vous serez obligé de me dire, en me tendant les bras: Charles, je ne t'en veux plus, tu as bien fait de ne pas suivre mes conseils.

DORVAL. Insensé! pour me faire oublier ton état, sais-tu bien qu'un talent même plus qu'ordinaire serait à peine suffisant? Et combien en vois-tu qui aient atteint ce degré de perfection où tu espères parvenir?

CHARLES. Un assez grand nombre encore pour m'inspirer une noble émulation.

DORVAL. Mais avant d'y arriver, as-tu compté toutes les humiliations, tous les caprices qu'il te faudra essuyer? As-tu prévu la jalousie de tes camarades, les cabales qu'ils élèveront contre toi, l'injustice du public, la malveillance de certains journaux?

CHARLES. Oui, mon oncle, et je n'en suis point effrayé.

(*Déclamant*.)

L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna;
Zoïle contre Homère en vain se déchaîna,
Et la palme du *Cid*...

DORVAL. Hein! qu'est-ce que c'est, comment?

CHARLES. Pardon, mon oncle, pardon, c'est l'habitude... Mais dites-moi, si je suis doué d'un véritable talent, que me fait la calomnie d'un libelliste? que me font les cabales de mes rivaux? Forceront-elles le public à changer de sentiment à mon égard? l'empêcheront-elles de rire ou de pleurer en m'écoutant?.. Le parterre, dites-vous, peut être injuste... non,

mon oncle; quelquefois, j'en conviens, il se laisse prévenir; mais, revenu bientôt de son erreur, il se plaît à rendre hommage à la justice. Et puis, à dire vrai, toutes ces cabales dont on parle tant... je sais ce qu'il en est...

DORVAL. Comment! tu prétends...

CHARLES. Je jouais dernièrement chez Séveste un rôle où il en est question...

DORVAL. Un rôle! chez Séveste!

CHARLES, *déclamant.*

Ces intrigues, d'ailleurs, et cette jalousie
Qui doivent, dites-vous, troubler, flétrir ma vie,
Chez l'homme de mérite on les voit rarement,
Il sait de son rival honorer le talent...
Et souvent il fait plus que lui rendre justice,
S'il le voit malheureux, craint-il un sacrifice
Pour le tirer de peine et sauver un ami?
Tous ses soins, ses travaux sont prodigués pour lui;
Et d'une ardeur sincère, aidant son infortune,
Avec lui, sans façon, il fait bourse commune.
Tels sont les comédiens: rivaux en fait d'honneur,
Ils sont frères entre eux dans un jour de malheur. *

DORVAL. Charles, vous tairez-vous enfin.

CHARLES. Mon oncle, j'ose l'espérer encore... vous vous laisserez persuader... vous conviendrez que le théâtre...

DORVAL. Répondez-moi: voulez-vous absolument me désobéir?

CHARLES. J'en serai au désespoir; mais il le faut.

DORVAL. Il le faut! Eh bien! apprends donc le sort qui t'était réservé, et que tu vas perdre par ta faute. C'était peu de t'avoir comblé de mes bienfaits jusqu'à présent; j'étais près d'y en ajouter un plus précieux encore; je voulais que tu m'appartinsses de plus près; en un mot, je te destinais ma fille.

CHARLES. Que dites-vous?

DORVAL. Oui, d'après le plan de bonheur que je m'étais tracé, ce soir même nous devions signer le contrat; dans peu de jours tu aurais reçu la main de ta cousine. Mais puisque ton extravagance te fait refuser mes bontés, puisque tu ne veux plus connaître que la colère de ton oncle, un autre sera son époux... (*Fausse sortie.*) Charles, il en est tems encore; je t'accorde une heure pour réfléchir. Puisque mes richesses, dis-tu, ne sont rien pour toi, ce dernier bien te tentera peut-être: ton sort est dans tes mains; je vais envoyer chercher mon notaire. Sois prêt dans une heure à épouser Amélie, en renonçant à ta folle résolution... sinon, n'attends plus rien de moi. Adieu.

Il sort.)

* Ces vers sont tirés d'une comédie inédite de l'auteur.

SCENE IX.

CHARLES, *seul.*

Je tombe de mon haut... moi, l'époux d'Amélie!... élevé auprès de ma cousine, accoutumé à la voir tous les jours, à la chérir comme ma sœur, il me serait doux, je le sens, de m'unir avec elle... mais il me faudrait renoncer à la gloire qui m'attend, et dont je me suis fait une si brillante image... Ah! le sacrifice est au-dessus de mes forces... Non, mon oncle, vous n'êtes pas raisonnable... mais que dis-je? vous vous rétracterez... Oui, j'en conserve l'espérance, tôt ou tard je triompherai de vos préjugés; j'épouserai ma cousine... et pourtant je serai comédien.

SCÈNE X.

CHARLES, ÉDOUARD.

CHARLES. Ah! c'est toi, Edouard, je te croyais parti.

ÉDOUARD. Je reviens à l'instant même... Mon ami...

CHARLES. Eh bien!

ÉDOUARD. Tu vois un homme au désespoir.

CHARLES. Et pourquoi?

ÉDOUARD. Charles, je puis t'ouvrir mon cœur?

CHARLES. Ne suis-je pas le meilleur de tes amis.?

ÉDOUARD. Eh bien! je suis amoureux.

CHARLES. Amoureux? tant pis! et de qui donc?

ÉDOUARD. De ta cousine.

CHARLES. D'Amélie. (*A part.*) Quelle rencontre?.. au moment même... (*Haut.*) Et pourquoi as-tu tardé si long-tems à m'en faire la confidence?

ÉDOUARD. Que veux-tu? je craignais de l'avouer à personne avant de pouvoir demander la main de celle que j'adore... Cette absence, ce voyage, dont tu ne m'as pas laissé le tems ce matin de t'expliquer les motifs, je l'avais fait pour obtenir le consentement de mon père... il me l'accorde... Je n'en suis pas plus heureux... M. Dorval me refuse.

CHARLES, *à part.* Pauvre Edouard!... Où diable va-t-il s'aviser d'être amoureux?

ÉDOUARD. Eh bien! Charles, tu ne me dis rien? tu ne m'adresses pas une parole consolante?

CHARLES. Dis-moi, ma cousine t'aime-t-elle?

ÉDOUARD. Je n'ose encore m'en flatter ; cependant...

CHARLES. Je t'entends. (*A part.*) Allons, adieu mon plan de bonheur, adieu mes projets de mariage... (*Haut.*) Mon ami, console-toi.

ÉDOUARD. Que dis-tu?

CHARLES. Mon oncle a refusé ce matin de t'accepter pour gendre... Avant ce soir il aura changé d'avis.

ÉDOUARD. Je ne te comprends pas.

CHARLES. Tu avais un rival.

ÉDOUARD. Un rival?

CHARLES. Je le fais disparaître.

ÉDOUARD. Et comment cela?

CHARLES. Il n'a pas d'autre volonté que la mienne.

ÉDOUARD. Mais je ne l'ai jamais vu.

CHARLES. Tu le connais depuis douze ans.

ÉDOUARD. Quoi ! ce serait...

CHARLES. C'est moi.

ÉDOUARD. Qu'entends-je!

CHARLES. La vérité.

ÉDOUARD. Tu crois que je pourrai consentir.

CHARLES. Mon ami, un comédien ne doit point se marier.

SCÈNE XI.

JUSTINE, AMÉLIE, CHARLES, EDOUARD.

CHARLES. Viens, ma bonne cousine, et quitte ce petit air boudeur qui ne va pas bien à ta figure. Tu vas être l'épouse...

JUSTINE. Oh ! ne vous pressez pas tant, monsieur, nous ne sommes pas décidées.

AMÉLIE, *bas*. Tais-toi donc, Justine. (*Haut.*) Je sais que mon père exige...

CHARLES. Du tout, pas encore; mais tout-à-l'heure il exigera que tu acceptes la main de mon ami.

JUSTINE. Comment?

AMÉLIE. De ton ami !

CHARLES. Oui, ma cousine, d'Edouard, et je ne crois pas que tu te fasses prier pour obéir.

AMÉLIE. Je ne puis comprendre...

ÉDOUARD. Oui, mademoiselle, Charles renonce à vous; c'est son aveuglement funeste, sa passion pour le théâtre...

AMÉLIE. Ah ! que me dites-vous ! Eh quoi ! Charles, tu pourrais...

CHARLES. Eh bien ! ne vas-tu pas aussi vouloir m'en détourner? Mes bons amis, je vous remercie de vos conseils; je crois qu'ils partent de votre cœur; mais ils ne m'est plus possible d'en profiter. Non mon parti est pris irrévocablement. Vous serez heureux, et moi... je serai comédien... et si je perds un instant l'amitié, la protection de mon oncle, il me restera pour me consoler l'espérance de la gloire, et le bonheur de mes amis.

ÉDOUARD. Notre bonheur ! ah ! tu le partageras toujours... Edouard, malgré ta folie, ne t'abandonnera jamais.

CHARLES. Oh ! je te crois. S'il est vrai que je me conduise en extravagant... eh bien ! tu me le pardonneras ; tu seras toujours mon guide, mon Mentor, mon frère. C'est à vous deux que je confierai tour à tour ou mon malheur, ou mes succès. Quelquefois je vous demanderai des conseils, plus souvent peut-être des consolations.

Tel est de l'amitié le pouvoir enchanteur,
Elle adoucit la peine, et double le bonheur.

JUSTINE. Voici monsieur, gare la tempête !

SCÈNE XII.

JUSTINE, AMÉLIE, CHARLES DORVAL, EDOUARD.

DORVAL. A merveille ! je ne suis pas fâché de vous trouver ensemble; serviteur, monsieur Edouard. Mon notaire vient d'arriver, et je ne crois pas qu'aucun obstacle s'oppose à la signature du contrat, n'est-ce pas, Charles ?

CHARLES. Mon oncle...

DORVAL. Eh bien !

CHARLES. Je suis pénétré de vos bontés ; mais il m'est impossible d'en profiter...

DORVAL. Que dis-tu ?

CHARLES. Un autre, d'ailleurs, possède le cœur de ma cousine: un autre que vous en jugerez sans doute plus digne que moi.

DORVAL. Un autre !

CHARLES. Edouard, viens te jeter aux genoux de mon oncle; malgré son erreur à mon égard, je le connais ; il ne se refusera point à ta prière, il ne pourra se résoudre à faire ton malheur et celui de sa fille.

DORVAL, *à Charles*. Eh quoi ! tu persistes donc toujours dans ton funeste égarement ?

CHARLES. J'ai tort, je le sens, mon oncle. Sans doute, après tous les soins que vous avez eus de mon enfance, après toutes les preuves de tendresse que vous m'avez données, je devrais, quelle que soit mon inclination, y renoncer, plutôt que de vous déplaire... mais en dépit de mon cœur, de toute ma reconnaissance, un

funeste ascendant m'entraîne.... C'est en vain que je voudrais y résister ; je vous promettrais, mon oncle, et tôt ou tard, je serais obligé de manquer de parole... C'est un délire, une rage; c'est... tout ce que vous voudrez ; mais enfin je ne suis plus maître de moi... vous me délaisserez, je serai malheureux, je supporterai les horreurs de l'abandon, de la misère... mais je serai comédien.

DORVAL. Tu le veux? il le faut. (*A Edouard.*) Edouard, soyez mon gendre. (*A Charles.*) Fais-toi comédien; je ne chercherai plus à t'en détourner... Mais, dès cet instant, ne te présente jamais devant moi.

ÉDOUARD. Que dites-vous, monsieur? Vous pourriez vous résoudre...

AMÉLIE. Mon père, vous ne voulez que mon bonheur, m'avez-vous dit? Croyez-vous que je puisse en jouir lorsque je verrai malheureux celui que j'aime comme un frère.

DORVAL. Amélie, ne me parle pas en sa faveur ; lui seul est dans le cas de me fléchir : il sait quel en est le moyen ; mais il se gardera bien de l'employer. Allons, mes enfans, suivez-moi ; venez, Edouard, puisque l'ingrat me refuse, venez recevoir la main de ma chère Amélie... (*A Charles.*) Adieu. Cours te précipiter dans cette fatale carrière où tu espères acquérir tant de gloire. Puisses-tu ne jamais t'en repentir! Puissé-je ne pas être vengé bientôt par les sifflets du parterre!

JUSTINE, *à part*. Le joli pronostic !

(Edouard et Amélie serrent tous deux la main de Charles avec amitié; Dorval, arrivé à l'entrée de son appartement, se retourne et leur fait signe de le suivre. Ils sortent en témoignant par leurs gestes l'intérêt qu'ils portent à Charles, et la peine qu'ils ont de se séparer de lui.)

AMÉLIE. Adieu, mon cousin.

EDOUARD. Nous nous reverrons.

CHARLES. Je l'espère.

ÉDOUARD. Je te le jure.

(Il sort.)

JUSTINE, *pleurant à moitié*. Adieu, monsieur Charles.

CHARLES. Adieu, ma pauvre Justine.

JUSTINE. Adieu, monsieur Roméo.

CHARLES. Adieu, Juliette.

SCÈNE XIII

CHARLES, *seul*.

Adieu, mon oncle, adieu ma cousine, adieu tout le monde.

(*Déclamant.*)

Adieu, Rome, je pars.

Mais je reviendrai, et dès ce moment je vais y travailler... Je débute, je suis couvert d'applaudissemens! les feuilles publiques se répandent en éloges sur le jeune débutant... Mon oncle les lit; déjà son courroux commence à s'évanouir ; il vient me voir jouer, et il me chérit plus que jamais... il m'embrasse, et ce qui vaut mieux encore, il m'applaudit... Ah! je suis trop heureux!... Mon cher oncle !... (*Il va embrasser la tête à perruque. Moment de silence.*) Cependant, si je ne réussissais pas, si le triste présage qu'il m'a laissé pour adieu allait s'accomplir... si un sifflet... Ah ! mon Dieu ! quelle funeste idée ! quelle incertitude cruelle...

Au public.

Messieurs, éclaircissez le doute qui m'accable
Et l'auteur et l'acteur vous adressent leurs vœux.
Par votre arrêt, heureux ou malheureux,
Tous deux nous implorons une main secourable.
Donnez un sourire à l'auteur,
Payez par un bravo les efforts de l'acteur...
Leur unique désir fut celui de vous plaire,
Et s'il fut téméraire,
Qu'un tel motif, du moins, les excuse à vos yeux.
Ne trompez point leur espérance,
En les applaudissant, montrez-vous généreux;
Et l'auteur et l'acteur ont besoin d'indulgence.

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

LE

FILS DE NINON,

DRAME EN TROIS ACTES MÊLÉ DE CHANT,

PAR

MM. ANCELOT ET HIP. RIMBAULT,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 23 JANVIER 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE MARQUIS DE VILLARCEAUX	M. SAINT-FIRMIN.	RAMBERT, homme de finances	M. PARENT.
LE MARQUIS DE LA CHATRE	M. CASIMIR.	NINON DE LENCLOS	Mme V. SAMBAZ.
CHARLES	M. MAILLARD jeune.	LA COMTESSE DE LA SUZE.	Mlle ESTELLE.
L'ABBÉ DE CHATEAUNEUF.	M. CUDOT.	NATHALIE, fille de Rambert.	Mlle CAROLINE.
CHAPELLE	M. MAILLARD.	LAURE, femme de chambre de Ninon	Mlle PREVOST.

La scène se passe au premier et au troisième acte, chez Ninon; au deuxième, chez Rambert; et au second tableau, chez Charles.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon; au fond, la porte d'entrée; à droite de l'acteur, la porte de la chambre à coucher; à gauche, porte conduisant à un escalier dérobé. Une toilette, des siéges, etc.

SCENE PREMIERE.

L'ABBÉ DE CHATEAUNEUF, LAURE, CHAPELLE.

CHATEAUNEUF. En vérité, Laure, cela est à la fois ridicule et cruel! Quoi! Ninon nous exiler dans Paris depuis quatre jours! s'absenter sans prévenir ses amis!

CHAPELLE. J'étais si troublé de cette absence, que j'ai passé ces quatre jours sans boire.

LAURE. Prenez garde, monsieur Chapelle, vous serez malade.

CHAPELLE. Je vais chercher le remède au cabaret : le vin est le seul ami qui ne nous abandonne pas.

LAURE. Il vous joue quelquefois de mauvais tours.

CHAPELLE. C'est vrai; mais je ne lui garde pas rancune.

CHATEAUNEUF. Et tu espères que ta maîtresse arrivera aujourd'hui?

LAURE. Je l'attends.

CHATEAUNEUF. Je reviendrai donc tantôt.

LAURE. Vous êtes toujours amoureux, monsieur l'abbé?

CHATEAUNEUF. En peut-il être autrement?

AIR : *J'ai pris goût à la république.*

Comment fuir, hélas! son empire?
Le temps ne fait que l'assurer!
En la regardant on l'admire;
Qui l'écoute doit l'adorer!
L'indulgente et bonne nature
A formé l'ame de Ninon
De la volupté d'Épicure
Et de la vertu de Caton.

CHAPELLE, *riant.* Soit..: mais Epicure domien.

CHATEAUNEUF. Tu diras à ta maîtresse que nous sommes furieux, et que nous viendrons déposer notre colère à ses pieds, ce soir.

LAURE. Je n'y manquerai pas, monsieur l'abbé.

CHAPELLE. A revoir, mon enfant... Allons, monsieur de Châteauneuf, suivez-moi.

Ils sortent.

SCENE II.

LAURE, *seule.*

Pauvre gens! ils ne se sont pas doutés que je les trompais et que mademoiselle de Lenclos est revenue de Montlhéry hier soir; mais

elle a voulu se reposer ce matin, elle n'est pas encore remise des fatigues du voyage. Il est midi, et elle n'a pas encore paru !... Voilà sa toilette préparée ; ses parfums, ses essences et cette eau favorite à laquelle elle doit tant... Ah ! n'oublions pas ses lettres : que de billets doux !... à près de cinquante ans, recevoir tant d'hommages ! Je connais bien des femmes, plus jeunes de moitié, qui se contenteraient de la moitié de ces déclarations.

Elle place les billets sur la toilette.

SCENE III.

NINON, *en négligé galant*, LAURE.

NINON, *appelant*. Laure !... (*Elle entre.*) Ah ! je te demandais.

LAURE. Je disposais votre toilette, madame.

NINON. C'est bien.

LAURE. Madame ne se ressent plus de sa fatigue, ni de la frayeur qu'elle a éprouvée ?

NINON. Oh ! très-peu... Tu n'as pas oublié mes ordres ?

LAURE. Non, madame : votre cocher ira trouver la personne à l'endroit indiqué ; la voiture sera bien fermée ; on prendra des détours pour arriver jusqu'ici.

NINON. Point de livrée ! que rien ne puisse me trahir ; seule tu te présenteras ; il faut absolument que ce jeune inconnu ignore chez qui on l'aura amené.

LAURE. Tout est prévu.

NINON. Je compte sur ton adresse et ta discrétion. Ah ! les lettres venues pendant mon absence ?

LAURE, *indiquant le paquet*. Les voici.

NINON. Bon Dieu, que de billets !... Laisse-moi.

Laure sort.

SCENE IV.

NINON, *seule*.

Elle s'assied près de sa toilette et décachète les lettres.

Des déclarations ! des reproches, des prières ! des menaces de suicides !... Est-ce bien à moi que tout cela s'adresse ? est-ce par souvenir, ou par mode, que l'on aime encore Ninon de Lenclos ?... Ce bon abbé de Châteauneuf !... son amour est devenu de l'entêtement !... Ah ! ceci est du marquis de La Châtre ; autre fou !... (*Elle lit.*) « Ninon, » m'avoir laissé si vite avec le souvenir d'un » bonheur qui pour moi ressemble à un rêve, » c'est un caprice vraiment criminel !... Je » ne sais si votre intention est de prolonger » mon deuil et mon veuvage ; mais je sais » que je ne manquerai pas un seul jour de » me présenter chez vous ; que j'épierai votre » retour, et qu'il faut vous attendre à une » scène affreuse. Je baise vos jolies mains.

» Le marquis de LA CHATRE. »

Ah ! mon pauvre La Châtre ! je crains bien que votre règne ne soit passé !... Est-ce ma faute, à moi, si pour lui l'amitié est arrivée si vite ? Est-ce ma faute si des événemens que je ne pouvais prévoir m'ont présenté un nouveau vainqueur ? (*Elle se lève.*) Pouvais-je deviner que je serais attaquée sur la grande route, et qu'un homme m'arracherait au péril ? Qu'il est brave et qu'il m'a paru beau mon libérateur ! Qu'il m'a été doux de le remercier !... J'ai hâte de le revoir !... Mais ce n'est pas Ninon qui le recevra ; trop de souvenirs sont attachés à ce nom ; son ame candide s'en effraierait peut-être !... C'est sous un nom supposé que je veux lui témoigner toute ma reconnaissance.

SCENE V.

NINON, VILLARCEAUX.

VILLARCEAUX, *entrant*. Vous voilà donc, ma chère Ninon ?

NINON, *surprise*. Ah !... (*Se remettant.*) C'est vous, mon ami.

VILLARCEAUX. Je vous ai surprise.

NINON. Oui ; mais bien agréablement : vous savez que je suis toujours heureuse de voir le marquis de Villarceaux.

VILLARCEAUX. Et qu'êtes-vous donc devenue pendant ces quatre jours ? Partir ainsi sans dire un seul mot !

NINON. Il le fallait.

VILLARCEAUX. Quelque nouvelle aventure ? M. de La Châtre m'est venu voir, il ne savait plus où il en était.

NINON. La Châtre est un enfant... Ecoutez : je peux tout vous dire aujourd'hui ; vous n'avez pas oublié M. de Gourville ?

VILLARCEAUX. Qui fut obligé de s'enfuir de France il y a quatre ans ?

NINON. Précisément ! Vous vous rappelez aussi les valeurs importantes qu'il m'avait confiées au moment de sa fuite ?

VILLARCEAUX. Sans doute ; une cassette renfermant une somme considérable.

NINON. Vous n'ignorez pas qu'il en avait laissé une pareille à un révérend père jésuite.

VILLARCEAUX. Je le sais ; eh bien ?

NINON. Eh bien ! il y a quelques jours, à mon grand étonnement, je reçois une lettre de ce pauvre Gourville ; n'osant pas reparaître à Paris, il avait fait réclamer par un tiers la cassette confiée au jésuite. Devinez ce que le faux dévot a répondu.

VILLARCEAUX. Qu'il allait s'empresser de la rendre.

NINON. Qu'il avait fait un saint emploi de l'argent.

VILLARCEAUX. En vérité ?

NINON. Il se sera dit sans doute :

AIR : *d'Aristippe.*

Peut-être, hélas ! un usage profane
En un plomb vil changerait cet or pur ;
De peur qu'un chrétien ne se damne,
Gardons son bien, et son salut est sûr ;
Entre mes mains cet or restera pur !
Gourville ainsi, grâce au dépositaire

Qui le priva de ces trésors maudits,
Peut bien mourir de faim sur cette terre!..
Mais il est sûr d'aller en paradis.

VILLARCEAUX. C'est un trait de générosité qu'il faudra signaler à Molière.

NINON. Je n'y manquerai pas... Gourville au désespoir me priait de lui faire remettre l'autre cassette, celle restée en ma possession; et je suis partie pour rendre moi-même le dépôt que j'avais reçu!... Voilà, monsieur, la cause de ma disparition subite; ai-je mérité d'être grondée?

VILLARCEAUX. Non, certes, et je ne vous ferai point l'injure de m'étonner de cette action. Où avez-vous rejoint Gourville?

NINON. A Montlhéry.

VILLARCEAUX. Et il vous a reçue...?

NINON. Avec un enthousiasme, des transports de reconnaissance... Il n'a fait qu'une faute.

VILLARCEAUX. Laquelle?

NINON. Il m'a offert une riche parure en diamans pour prix de ce qu'il appelait ma vertu.

VILLARCEAUX. C'est juste, il a eu tort.

NINON. N'est-ce pas?... J'ai d'autant mieux fait de refuser, que les diamans n'auraient pas été pour moi.

VILLARCEAUX. Pour qui donc?

NINON. Pour les voleurs.

VILLARCEAUX. Des voleurs.

NINON. Oh! une catastrophe affreuse!... Mademoiselle de Scudéry en fera le chapitre d'un roman. J'en ris maintenant, mais j'ai eu bien peur!... Imaginez-vous qu'hier soir, quand je revenais, et lorsque j'étais déjà près de Paris, deux hommes à figures sinistres ont arrêté ma voiture. Ce sont deux maladroits; ils auraient dû se présenter à mon départ, j'avais la cassette; mais, au moment où ils m'ont attaquée, j'étais comme Bias le philosophe, je portais tout avec moi.

VILLARCEAUX. Et ces trésors là ne sont pas pour des voleurs de grand chemin.

NINON. Heureusement le secours est arrivé à propos; j'ai été vaillamment défendue.

VILLARCEAUX. Qui fut assez heureux pour se trouver là?

NINON. Un jeune homme.

VILLARCEAUX. Un jeune homme?... Et son nom?

NINON. Je l'ignore; mais qu'importe son nom? son souvenir est gravé dans ma mémoire. Si vous saviez, mon ami, avec quelle ardeur il a poussé son cheval pour venir à mon secours! avec quel courage il a mis en fuite ces deux brigands!... Vous auriez cru un instant à l'existence de ces héros fabuleux auxquels rien ne résiste. Ma surprise ne fut pas moins grande lorsque, après m'avoir arrachée au danger, il s'approcha, et d'une voix aussi douce que calme vint achever de me rassurer.

VILLARCEAUX. Vous êtes sûre qu'il était calme?

NINON. La crainte du moins n'entrait pour rien dans son émotion; ce n'était pas elle qui faisait trembler sa main.

VILLARCEAUX. Je comprends... Ninon reverra sans doute son libérateur?

NINON. Je l'espère.

VILLARCEAUX. Quand?

NINON, *souriant.* Puisque vous êtes mon confesseur, je ne dois rien vous cacher : je compte le revoir aujourd'hui.

VILLARCEAUX. Je m'en doutais... Et La Châtre, que deviendra-t-il?

NINON. Ce que sont devenus les autres, un ami.

VILLARCEAUX. Vous vous êtes fait déjà bien des amis de cette façon-là.

NINON. Mais je n'en ai qu'un comme vous. Entre nous, Villarceaux, il existe un lien plus fort que tous les autres, et quoique la mort ait enlevé au berceau ce pauvre enfant...

VILLARCEAUX. Ninon!...

NINON. Ah! c'est juste; écartons ce souvenir! plus de vingt ans ont passé depuis cette époque; mais vous savez que mon cœur a de la mémoire; vous êtes pour Ninon beaucoup plus qu'un ancien amant.

VILLARCEAUX. C'est pour cela que je veux vous dire ma pensée toute entière. Ninon, vous êtes née en 1616, je crois?

NINON, *soupirant.* C'est une grande vérité.

VILLARCEAUX. Une vérité non moins grande, c'est que nous sommes en 1666. Tirez la conséquence.

NINON, *souriant.* Rien n'est plus facile.

AIR : *du Mari confident.*

J'ai cinquante ans, c'est bien compté,
Et c'est là ce qu'il faut conclure
D'un calcul qui pour la beauté
Est presque toujours une injure;
Mais mon miroir parle aussi, je l'entends,
Et d'après lui voilà ce que je pense :
C'est que je n'ai mes cinquante ans
Que sur mon acte de naissance.

VILLARCEAUX. Je n'ai plus rien à dire.

LAURE, *annonçant.* Madame la comtesse de la Suze.

VILLARCEAUX, *surpris.* La comtesse de la Suze!

NINON. Si matin!... Est-elle seule?

LAURE. Une jeune personne l'accompagne.

NINON. Faites entrer. (*Laure sort.*) Que peut me vouloir madame de la Suze? et quel motif a pu l'engager à venir chez Ninon?... Les préjugés perdraient-ils de leur force?... ou Ninon peut-elle être utile?

VILLARCEAUX. J'avoue que cela m'étonne. Je vous laisse.

NINON. Non, restez, et aidez-moi à la recevoir.

SCENE VI.

NINON, LA COMTESSE, NATHALIE, VILLARCEAUX.

NINON, *allant au-devant de Mme de la Suze.* Eh! madame, que je suis heureuse de vous voir!

LA COMTESSE, *l'embrassant.* Bonjour, ma toute belle! bonjour.

NINON. Me surprendre ainsi!

NATHALIE, *saluant Ninon.* Madame...

LA COMTESSE, *apercevant Villarceaux.* Comment! le marquis de Villarceaux!... En vérité, nous jouons de bonheur.

VILLARCEAUX, *saluant.* Je ne comprends pas, madame.

LA COMTESSE. Je m'expliquerai tout-à-l'heure, et vous me comprendrez. (*On s'assied; à Ninon.*) Ma chère, je vous ai amené ma filleule, Mlle Nathalie Rambert, fille d'un homme honorable, qui occupe un rang distingué dans la finance.

VILLARCEAUX, *à part.* Ah! je devine.

NINON. Je suis charmée de voir mademoiselle.

LA COMTESSE. Elle a voulu absolument vous être présentée; et j'ai cédé à son désir, car il s'agit d'un service à lui rendre.

NINON. Quoi! je serais assez heureuse...

LA COMTESSE. Écoutez-moi. Ma filleule, destinée à une grande fortune, a reçu une brillante éducation; il y a un an, elle fut envoyée à Évreux... On s'empressa autour d'elle, on lui adressa de nombreux hommages, et, bref, sa main fut demandée par deux jeunes gens dont l'un a su plaire à ma petite protégée; n'est-ce pas, ma bonne?

NATHALIE. Madame...

NINON. Pourquoi rougir ainsi? Il n'y a pas de mal à cela, mademoiselle.

LA COMTESSE. Il y a d'autant moins de mal qu'il paraît, d'après tout ce qu'on m'en a dit, que ce jeune homme mérite la préférence qu'elle lui accorde.

AIR : *du Baiser au porteur.*

Ma filleule de son hommage
Peut à bon droit s'enorgueillir :
C'est un jeune homme honnête et sage,
Que je voudrais voir accueillir. *bis.*
On prétend que son air affable
Le fait chérir.

NATHALIE.

Oui, mais, hélas!..
De quoi lui sert-il d'être aimable,
Puisque mon père n'en veut pas? *bis.*

NINON. Ah!

LA COMTESSE. Oui, ma chère, M. Rambert refuse son consentement.

NINON. Je conçois... le défaut de fortune.

LA COMTESSE. Ce n'est pas cela.

NINON. Qu'y a-t-il donc?

NATHALIE, *à demi-voix.* C'est parce qu'il n'a pas de nom.

NINON. Vraiment?

LA COMTESSE. Oui, sa naissance est un mystère, et le père de Nathalie regarde ce secret comme un obstacle à nos désirs.

NINON. Mais en quoi puis-je vous être utile?

LA COMTESSE. Je vais vous le dire: M. Rembert a fait revenir à Paris ma pauvre filleule, et le bien-aimé a dû rester à Évreux; mais je sais positivement que M. le marquis de Villarceaux connaît le père du jeune homme; j'ai des raisons de croire qu'il peut exercer sur son esprit une grande influence, et, sachant l'amitié qui vous unit à lui depuis si longtemps, je venais réclamer l'appui de cette longue amitié pour décider M. de Villarceaux à tenter près de ce père mystérieux une démarche qui aplanisse les obstacles dont nous nous plaignons.

NINON, *regardant Villarceaux.* Il me semble que c'est bien simple.

LA COMTESSE. C'est ce que je pensais: mais le marquis s'en défend avec obstination.

NINON. Oh! c'est mal.

VILLARCEAUX. Toute démarche serait inutile. Le jeune homme dont il s'agit ne doit connaître son origine que lorsque son père aura cessé de vivre: c'est une volonté inébranlable que je ne parviendrais pas à changer.

NINON. Ah! marquis, ce n'est pas votre dernier mot, et du moins, vous essaierez. (*A Nathalie.*) Soyez tranquille, mademoiselle; je vous promets que M. le marquis emploiera tous ses efforts pour réussir, et j'espère qu'il y parviendra.

VILLARCEAUX. Vous vous engagez beaucoup.

NINON. C'est une chose que vous ne pouvez raisonnablement refuser.

On se lève.

Mme DE LA SUZE. Allons, je vois que nous avons gagné un puissant auxiliaire. Toutefois, nous ne devons pas insister davantage; si M. Rambert en était instruit, il désapprouverait fort nos humbles supplications; mais cette pauvre petite a le cœur si malade!

NINON. Croyez, mademoiselle, que je partage vivement votre chagrin.

Mme DE LA SUZE. Adieu, ma toute belle; il faut absolument que vous remportiez cette victoire.

NINON. J'y mettrai tous mes soins.

NAAHALIE. Oh! tâchez, madame.

NINON.

AIR : *de la Maison de plaisance.*

Au revoir!
Bon espoir!
Adieu, mademoiselle :
Fiez-vous à mon zèle!
Bon espoir!
Au revoir!

Mme DE LA SUZE, *à Villarceaux.*

Vous le voyez, nous vous faisons la guerre;
C'est décidé, nous sommes ennemis;
Mais, en généreux adversaire,
N'oubliez pas que nous sommes amis :
De ma filleule il faut sécher les larmes,
Et prendre pitié de son cœur :
Notre alliée a du bonheur,
Et je peux compter sur ses armes!
Ninon, je compte sur vos armes.

ENSEMBLE.

NINON.

Au revoir!
Bon espoir!
Adieu, mademoiselle,
Fiez-vous à mon zèle,
Bon espoir!
Au revoir!

VILLARCEAUX.

Au revoir!
Au revoir!
Adieu, mademoiselle.
Fiez-vous à mon zèle.
Mais j'ai fort peu d'espoir!

NATHALIE *et* Mme DE LA SUZE.

Au revoir!
Bon espoir!
Vous nous serez fidèle!
J'implore votre zèle.
Au revoir!
Au revoir!

SCENE VII.

NINON, VILLARCEAUX.

NINON. Maintenant c'est à nous deux, mon ami.

VILLARCEAUX. A nous deux!

NINON. Vous êtes donc intimement lié avec le père de ce jeune homme?

VILLARCEAUX. Intimement.

NINON. Vous seul possédez son secret?

VILLARCEAUX. Moi seul.

NINON. Et c'est vous qu'il a chargé de veiller sur les intérêts de son fils?

VILLARCEAUX. C'est moi.

NINON. Usez donc de l'ascendant que vous donnent la confiance et l'amitié pour le décider à ne pas se cacher plus long-temps.

VILLARCEAUX. Tout ce que je dirais serait inutile.

NINON. Quel est donc cet homme-là?

VILLARCEAUX. C'est un homme d'honneur.

NINON. Une telle conduite permettrait d'en douter.

VILLARCEAUX. Ninon!...

NINON. Oui, sans doute, monsieur! Est-il homme d'honneur, celui qui prive son fils de ses embrassemens, de ses caresses? qui lui cache un nom... qu'il honorerait peut-être?

VILLARCEAUX. L'intérêt de son avenir, les préjugés du monde l'ont contraint à un silence qui lui a coûté beaucoup; qui, sans doute, lui coûte encore, mais qu'il ne doit pas rompre.

NINON. Quoi, Villarceaux! c'est vous qui parlez ainsi! c'est vous qui semblez approuver ce cruel égoïsme! Ah! si ce malheureux enfant, fruit de nos amours, avait vécu!...Voilà donc ce que vous feriez pour lui? Jamais vous ne lui donneriez le doux nom de fils? jamais vous ne permettriez qu'il vous appelât son père?

VILLARCEAUX, *troublé*. Que dites-vous, Ninon?

NINON. Oh! c'est une honte! Quand je lui donnai la vie, certes, sa naissance pouvait nuire aussi à mon avenir; mais, si la mort ne me l'eût enlevé, pensez-vous donc que ce froid calcul m'eût arrêtée? pensez-vous que j'aurais hésité à l'entourer de mes soins et de ma tendresse? Oh! non, je vous le jure!... mais c'est qu'il y a dans le cœur d'une mère un dévouement que vous ne comprenez, pas vous autres.

VILLARCEAUX. Avec quelle chaleur vous vous exprimez!

NINON. Cela vous étonne? mais c'est mon ame qui vous parle ici! Ah! que font de misérables intérêts, d'absurdes préjugés, placés dans la balance à côté du bonheur d'un fils? Quoi, Villarceaux! vous pourriez mettre au-dessous du respect humain l'existence sociale de celui pour qui la vie a été un don forcé?.. Soutenir une semblable thèse serait indigne de vous.

VILLARCEAUX, *à part*. Si elle savait...

NINON. Vous ne répondez pas! Écoutez-moi, monsieur: quand le sentiment de la justice ne vous dicterait pas la conduite que vous devez tenir aujourd'hui, un retour sur vous-même vous obligerait à prendre en main la défense de l'infortuné qu'un froid égoïsme veut condamner à d'éternels chagrins. Songez que vous aussi, vous avez été père.

VILLARCEAUX, *à part*. Malheureuse! que dit-elle?

NINON. Songez à ce que vous feriez si notre pauvre enfant vivait; allez trouver cet homme qui ose repousser son fils, et dites-lui: L'être que vous voulez enchaîner aux regrets et au malheur ne vous avait point demandé la vie; si sa naissance fut une faute, cette faute n'est point la sienne, et vous ne devez pas l'en punir! Ne le laissez pas isolé, sans appui, sans affections, sans bonheur dans ce monde où vous l'avez jeté, rendez-lui un père, et ne le forcez pas à maudire l'existence que vous lui avez donnée.

AIR: *Soldat français*. (Julien.)

Voilà, monsieur, comment il faut parler!
Ce pauvre enfant, vous devez le défendre!
Des bras d'un père on prétend l'exiler;
Mais cet appui, vous allez le lui rendre.
Qu'il soit sauvé par un doux souvenir!
Que cet enfant, plus heureux que le nôtre,
Vous bénisse dans l'avenir,
Puisque le ciel, pour vous bénir,
Ne vous a pas laissé le vôtre.

VILLARCEAUX. Ninon, qui résisterait à votre voix, à l'entraînement de vos paroles?

NINON. Ainsi, vous allez faire ce que je vous demande?

VILLARCEAUX. Oui, mon cœur est ému, vous réveillez en moi des sentimens que de froides convenances avaient étouffés.

NINON. Et vous espérez réussir?

VILLARCEAUX. J'en suis sûr.

NINON. Bien! je vous reconnais... Votre main, mon ami, et n'oubliez pas que deux pauvres jeunes gens attendent de vous le bonheur; hâtez-vous de le leur rendre.

VILLARCEAUX. Vous serez satisfaite, et plus que vous ne l'imaginez.

NINON. Comment?

VILLARCEAUX. Tout vous sera expliqué plus tard. A revoir, ma chère Ninon: vos pensées généreuses auront leur récompense.

Il sort.

SCENE VIII.

NINON, *seule.*

Que veut-il dire? Ah! cette cause que je viens de défendre, cet enfant abandonné, tout cela a reporté mes souvenirs vers une époque déjà bien loin de moi. (*Elle s'assied.*) Mon fils!... si Dieu me l'avait conservé, que de torts, que de fautes sa présence m'aurait épargnés! Et maintenant, si un miracle me le rendait, oserais-je me découvrir à lui? Ne craindrais-je pas de le voir rougir de sa mère?

AIR : *de Yelva.*

Jamais l'enfant qui me devait la vie
Avec amour ne m'ouvrirait ses bras;
Ce nom si doux, que toute femme envie,
Ce nom si doux, je ne l'entendrai pas!
A mon enfant je serais étrangère,
Et, devant lui, ma bouche se tairait!...
Mais, me voyant l'aimer comme une mère,
Autant qu'un fils peut-être il m'aimerait.

(*Se levant.*) Où ma pensée va-t-elle s'égarer? pourquoi rêver une chose impossible? En vérité, je suis folle. Allons, voici l'heure où j'attends quelqu'un... ces idées d'amour maternel me la faisaient oublier. Tout cela n'est qu'un vain songe; réveillons-nous, et redevenons Ninon de l'Enclos.

SCENE IX.

LAURE, NINON.

NINON, *à Laure, qui entre.* J'allais t'appeler. Je veux changer de toilette; j'ai besoin de toi.

LAURE. Je venais vous avertir que le marquis de la Châtre...

NINON. La Châtre!...

LAURE. Il est en bas, je l'ai aperçu.

NINON. Il choisit bien son moment.

LAURE. Madame le recevra-t-elle?

NINON. C'est impossible! absolument impossicle!... je ne l'ai point fait avertir de mon retour; je n'y suis pas!... Quoi que le marquis dise ou fasse, je n'y suis pas.

LAURE. En ce cas, madame, rentrez, car je l'entends qui monte.

NINON. Reçois-le, je me passerai de tes soins. Délivre-moi du marquis, et veille à l'arrivée de ce jeune homme; l'heure indiquée va sonner.

LAURE. Soyez tranquille, madame.

NINON. Je compte sur toi.

Elle rentre dans sa chambre.

SCENE X.

LAURE, LA CHATRE.

LAURE, *à part.* Il était temps, le voilà.

LA CHATRE, *entrant.* Ninon est ici?

LAURE. Monsieur le marquis voit que je suis seule.

LA CHATRE. Tu mens! Ninon...

LAURE. Est en voyage.

LA CHATRE. Elle est de retour depuis hier soir : si elle ne reçoit pas encore, l'ordre ne peut concerner le marquis de La Châtre.

LAURE. Pas plus lui que d'autres, puisque je suis seule.

LA CHATRE. C'en est trop! Je vais m'annoncer moi-même.

LAURE. A qui donc? il n'y a personne.

LA CHATRE, *à lui-même.* Serait-il vrai... mes gens auraient-ils été mal instruits? ou bien voudrait-on me jouer ici?

LAURE, *à part.* Il se consulte. (*Haut.*) Eh bien! monsieur, que décidez-vous?

LA CHATRE. Puisqu'il n'y a personne, je puis en prendre à mon aise, et personne ne le trouvera mauvais. Je suis horriblement fatigué, je vais me reposer.

Il s'assied près de la toilette.

LAURE, *à part.* Que fait-il?

LA CHATRE. Je suis à merveille, et je ne bougerai pas... Que je ne te retienne point... va, mon enfant, fais tes préparatifs pour le retour de ta maîtresse.

LAURE. Mais, monsieur le marquis, vous ne pouvez rester là.

LA CHATRE. Pourquoi non? as-tu peur que ma présence te compromette?

LAURE. Non... mais...

LA CHATRE, *se levant.* Tiens, tu es une folle! tu ferais bien mieux de tout m'avouer, de me dire ce qu'il en est.

Il lui présente une bourse.

LAURE. Monsieur le marquis!

LA CHATRE. Ne fais donc pas de façons. (*Laure prend la bourse.*) Ainsi, ta maîtresse est absente? J'ai tort de l'attendre?

LAURE. Franchement, monsieur, vous feriez mieux de revenir.

LA CHATRE. Oui, et le suisse me refusera la porte.

LAURE. Ah! monsieur le marquis sait des moyens d'éviter le suisse.

LA CHATRE. Cela est vrai; mais ces moyens dépendent de toi.

LAURE. Eh bien! voici la clef de l'escalier dérobé et de la petite porte; mais, de grâce, monsieur, ne me compromettez pas. Vous ne viendrez que ce soir?

LA CHATRE. Je te promets tout ce que tu voudras : donne.

LAURE. Prenez.

LA CHATRE, *à part.* J'éclaircirai ce mystère. (*Haut.*) Je cède et me retire.

Il sort par une porte à gauche de l'acteur.

LAURE, *seule.* Enfin il est sorti! (*On entend un bruit de voiture du côté opposé.*) Oh! mon Dieu! déjà!... il n'y avait pas un moment à perdre. (*Elle regarde dans l'antichambre.*) Le voilà!... beau jeune homme, ma foi!... Georges a quitté sa livrée : l'incognito est sévèrement gardé! Courons avertir madame.

SCENE XI.

CHARLES, GEORGES.

GEORGES. Entrez, mon gentilhomme, et veuillez attendre.

Il sort.

CHARLES, *seul*. Où suis-je? pourquoi tout ce mystère? pourquoi suis-je amené en ces lieux avec tant de précautions? Il y a dans cette aventure, en rapport avec ma destinée, quelque chose de romanesque et de bizarre qui me plaît et m'enchante. Qu'elle est belle, cette femme que j'ai eu le bonheur d'arracher au péril! qu'il y a de charme dans sa voix, de séductions dans son regard!... et que j'aurais été à plaindre si je n'avais pu la revoir!... Ah! soyons prudent; n'oublions pas qu'il m'avait été ordonné de rester à Evreux; que mes protecteurs ignorent que je suis à Paris, et qu'ils ne doivent pas l'apprendre. Je voulais la voir encore, celle qu'on me refuse avec tant mépris! c'est pour elle que j'ai tout bravé, et maintenant... que se passe-t-il dans mon ame?

AIR : *Une heure de mariage.*

C'est vainement qu'on m'enchainait
Aux lieux où n'est plus Nathalie;
Mais de l'amour qui m'entraînait
La puissance est-elle affaiblie?
La voir était tout mon bonheur!
Depuis hier qu'est-ce que j'éprouve?
Je cherche encor son image en mon cœur;
C'en est une autre que j'y trouve.

Ah!... on vient.

SCENE XII.

NINON, CHARLES.

CHARLES, *allant au-devant de Ninon*. Madame!

NINON. C'est vous, monsieur! soyez le bien venu : il me tardait de vous exprimer toute ma reconnaissance.

CHARLES. J'en mérite peu, madame, pour un service de si légère importance, que chacun vous l'aurait rendu ainsi que moi.

NINON. Tout autre peut-être eût essayé; mais réussi comme vous, non! Pardonnez-moi de ne pas vous avoir demandé plus tôt si vous n'avez point été blessé.

CHARLES. Je n'avais pas encore songé que j'aurais pu l'être. J'eusse été heureux d'une blessure reçue pour vous, et c'est pour cela sans doute que je suis sain et sauf.

NINON. Quelle idée!

CHARLES. Et vous, madame, vous n'avez rien souffert?

NINON. Non, rien... mais sans vous!... Quel bon génie vous a donc envoyé près de moi?

CHARLES. Depuis bien long-temps c'est ma seule chance heureuse.

NINON. Il me semble que le bonheur a été pour moi.

CHARLES. Souffrez que j'en prenne ma part: j'y suis si peu accoutumé!

NINON. Du découragement à votre âge! voilà qui n'est guère naturel.

CHARLES. Souvent c'est la situation où nous sommes placés qui fait notre caractère; et le mien n'est pas gai.

NINON. Votre situation est donc...?

CHARLES. Fort triste, madame.

NINON. Des malheurs de famille, peut-être?

CHARLES. Je n'ai point de famille : je suis orphelin.

NINON. Ah! et l'on vous nomme?...

CHARLES. Charles Bernard; mon enfance a été livré à des soins mercenaires; ma jeunesse est presque abandonnée.

NINON. Et vous devez à cette situation fâcheuse un caractère mélancolique.

CHARLES. Que l'aspect du monde n'a pas égayé. Né avec une ame ardente, passionnée, avide d'émotions, lorsque je me suis présenté aux hommes, je les ai trouvés froids et blasés: ils m'ont fait sentir que parmi eux l'orphelin n'était qu'un étranger. Alors j'ai pris leur société en dédain; ils m'ont fait misanthrope.

NINON. Misanthrope, à vingt ans?

CHARLES. Cela vous étonne? mais le malheur et la réflexion vieillissent. Je me passerai d'eux, me suis-je dit alors avec fierté! et pour atteindre ce but, j'ai étudié... mais l'étude, c'est trop calme... J'avais besoin d'user en fatigues le feu qui me dévore! Vous le dirai-je? je me suis livré avec fureur à la passion de la chasse; j'ai couru haletant au milieu des bois, j'ai effrayé, j'ai tué! La chasse, c'est pour moi comme une vengeance! Si je n'étais devenu chasseur, je crois, vraiment, que je serais devenu meurtrier.

NINON. Ah! mon Dieu! prenez garde, monsieur, vous allez me faire peur!

CHARLES. Je suis bien extravagant, n'est-ce pas? Veuillez me pardonner, madame! Dépend-il de moi de ne pas l'être? rien pour calmer l'agitation de mon ame; pas une voix amie pour adoucir ma sauvagerie, pour apprivoiser mon cœur!

NINON. Quoi! pas un sentiment tendre ne s'est fait jour au travers de cette misanthropie?

CHARLES. Si je disais non, je vous tromperais, et je ne veux pas vous tromper. Une fois mon cœur fut ouvert à de douces émotions; mais le dédain, le mépris m'ont repoussé.

NINON. Est-il possible?

CHARLES. Hier encore j'y pensais avec amertume; il me semble aujourd'hui qu'il me serait facile de n'y plus songer. Je ne sais ce que j'éprouve, mais il me semble que mon ame est plus calme, que j'ai trouvé une amie.

NINON, *à part*. Bon jeune homme!

CHARLES. J'ai sans doute l'honneur de parler à une noble dame; les précautions prises pour m'amener ici...

NINON. Ces précautions avaient un motif que vous connaîtrez un jour : je suis veuve d'un magistrat distingué, mais sans titre; madame Aubry, rien de plus.

CHARLES. Vous êtes veuve!... vous êtes libre!... oh! ne rougissez pas d'être mon amie!... nul ne vous le défendra, à vous!

NINON. Votre amie!...

CHARLES. Ne me refusez pas... l'amitié des

hommes, je la méprise : mais si vous saviez combien mon cœur blessé a besoin d'affection !... daignez venir à mon secours ! promettez-moi des consolations à mes peines, promettez-moi votre amitié.

NINON. La vôtre en serait le prix ?

CHARLES. Ah !... ce ne serait point assez pour payer le bonheur que je vous devrais ! mais la soumission la plus entière, le culte le plus religieux vous seraient voués ; et, quand vous m'auriez bien éprouvé, un jour je viendrais m'asseoir à vos côtés, ou à vos pieds, et que sais-je ? peut-être je lirais dans vos yeux autre chose que l'amitié !... oh ! alors, plus de découragement, plus de mélancolie, plus de tristesse !... Le ciel, la joie, l'amour !

NINON, *à part.* Comme il m'intéresse !

CHARLES. Vous ne répondez pas ? je comprends. Vous jugez d'avance que je ne saurais inspirer un pareil sentiment !... Non, ce n'est pas mon bon génie qui m'a conduit près de vous... Adieu, madame.

NINON. Quand viendrez-vous revoir votre amie ?

CHARLES. Qu'entends-je ?... vous consentez !...

NINON.

AIR : *Ah ! si madame me voyait.*

Je consens à vous recevoir.

CHARLES.

Vous êtes l'ange qui console.
Redites-moi cette parole.

NINON.

Oui, souvent revenez me voir !

CHARLES.

Souvent je reviendrai vous voir.
Il est bien doux, cet espoir qui m'étonne,
Vous ne voulez pas m'abuser ?
A moi votre main s'abandonne !

NINON.

Ah ! qui pourrait vous refuser ?
Qui pourrait vous la refuser ?...

SCENE XIII.

NINON, CHARLES, LA CHATRE, *sortant de la porte latérale.*

NINON, *à part.* La Châtre !... je suis perdue !

CHARLES. Qu'est-ce donc ?

Il se place entre eux.

LA CHATRE. Rien qui vous regarde, pour l'instant du moins, monsieur ; c'est une affaire entre madame et moi.

NINON, *bas à La Châtre.* Oh ! je vous en conjure ! ne me nommez pas.

LA CHATRE, *bas.* Je respecte trop la veuve d'un magistrat distingué pour abuser de sa position.

NINON, *à part.* Que va-t-il faire ?

CHARLES. M'expliquerez-vous, monsieur... ?

LA CHATRE. Patience, jeune homme !

CHAPELLE, *dans la coulisse.* Pardieu, je vous dis qu'elle y est, et que nous entrerons.

NINON, *à part.* Ciel ! la voix de Chapelle !

SCENE XIV.

NINON, CHAPELLE, CHATEAUNEUF, LA CHATRE, CHARLES.

CHAPELLE, *en pointe de vin.* Là, quand je vous disais qu'elle était de retour.

CHATEAUNEUF. Ah ! madame... faire fermer la porte à des amis !...

NINON. Pardonnez-moi, messieurs, j'étais occupée.

CHAPELLE, *riant.* Oh ! oui, je devine quelle occupation. Pauvre Châteauneuf !

NINON, *à part.* Je suis au supplice.

LA CHATRE, *bas à Charles.* A nous, à présent, monsieur.

CHARLES, *bas.* Parlez.

LA CHATRE, *bas.* J'ai tout entendu, il faut que vous ayez ma vie, ou que j'aie la vôtre.

CHARLES, *à part.* Un rival !

NINON, *à part.* Que disent-ils ?

CHAPELLE. Ah çà ! vous me permettrez, ma chère...

NINON, *bas et vivement en lui prenant la main.* Silence sur mon nom.

LA CHATRE, *bas à Charles.* Eh bien, monsieur ?

CHARLES, *bas.* Je serai à vos ordres ! Quand ?

LA CHATRE, *bas.* Demain,

CHARLES, *bas.* A demain.

NINON. Vous voudrez bien me pardonner messieurs...

CHAPELLE, *l'arrêtant**. Non, tête bleue ! nous ne vous pardonnons pas ; nous voulons savoir...

NINON. Monsieur Chapelle, l'état où vous êtes quand vous vous présentez chez moi me déplaît depuis long-temps ; toujours ivre devant une femme. Vous voudrez bien désormais m'épargner l'honneur de vos visites.

CHAPELLE. Comment ! moi qui viens de boire à votre santé, vous me chassez ?

NINON. Du moins je vous prie de ne plus revenir.

CHAPELLE. Eh bien, sarpejeu, je jure de m'enivrer tous les jours, et de ne pas me coucher sans avoir fait un couplet contre vous.

CHATEAUNEUF, *à Ninon.* Suis-je compris dans la proscription ?

NINON. Comme vous voudrez... J'ai besoin de repos, messieurs.

LA CHATRE, *bas à Charles.* Je compte sur vous.

CHARLES, *bas.* Vous ne m'attendrez pas.

FINAL.

AIR : *Final du premier acte de madame Dubarry.*

NINON.

De vos visites je suis lasse ;
On doit ici subir ma loi.
Messieurs, retirez-vous, de grâce ;
Je veux être libre chez moi.

CHAPELLE.

Nous renvoyer ! quelle infamie !
Femme ingrate, je te promets
De te traiter en ennemie,
Tu sauras bientôt mes couplets.

* Chapelle, Ninon, Châteauneuf, La Châtre, Ninon.

ENSEMBLE.

CHARLES.

Ma présence ici l'embarrasse,
Croit-il m'inspirer de l'effroi?
Ah! loin de céder, de céder la place,
Je veux que demain il soit puni par moi.

NINON.

De vos visites, etc.

CHAPELLE.

Perfide amie, elle me chasse,
Et sous prétexte que je boi.
Ma juste fureur ne te fera pas grâce,
Je ferai par jour un couplet contre toi.

CHATEAUNEUF.

Est-il possible que l'on chasse
Un amant soumis comme moi?
Ma juste fureur ne lui fera point grâce.
Je me vengerai, j'en donne ici ma foi.

LA CHATRE.

De trahison, mon ame est lasse;
Elle m'avait donné sa foi.
L'insolent rival qui croit prendre ma place
Doit être bientôt, bientôt puni par moi.

Tableau. Chapelle, Châteauneuf, Ninon, près de rentrer, Charles, La Châtre.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente un riche salon meublé. A gauche de l'acteur, une table garnie de ce qu'il faut pour écrire, et sur laquelle se trouvent un gros registre, un carton et divers papiers; au fond, la porte d'entrée; à droite et à gauche, des portes latérales.

SCENE PREMIERE.

RAMBERT, *assis à table et fermant un registre.* UN DOMESTIQUE *quelques pas derriere.*

RAMBERT. Allons, allons, tout cela est en règle, et Dieu merci, je n'ai pas à me plaindre des affaires. (*Au domestique.*) Emportez. (*Le Domestique prend le registre et le carton, et sort. Rambert se lève.*) Au moins, je ne suis pas un ingrat envers la fortune. Oui, je sais en jouir; je sais apprécier le bonheur qu'elle procure; c'est par elle qu'aujourd'hui je peux donner à ma fille, à ma chère Nathalie, un époux tel que je le désirais... un fils de famille, ma foi... c'est justice, chacun son contingent. D'une part, une bonne dot; de l'autre, un nom illustre.

AIR *de l'Écu de six francs.*

C'est un échange que j'approuve
Qu'avec un titre on ait de l'or,
Et qu'avec de l'or il se trouve
Un titre aussi, brillant trésor,
Car, dans son genre, un titre est un trésor:
La naissance vaut la richesse,
Un blason doit être brillant!
La noblesse a besoin d'argent,
L'argent a besoin de noblesse.

Mais assez de calculs pour aujourd'hui; j'ai là une lettre à laquelle je dois une réponse... voyons.

Il va s'asseoir.

SCENE II.

NATHALIE, RAMBERT.

NATHALIE, *entrant par la porte à droite de l'acteur.* Je vous dérange, mon père; vous écriviez?

RAMBERT. A M. Emilien Dumont, qui t'a demandée en mariage, tu sais?

NATHALIE. C'est la réponse?

RAMBERT. Oui; mais tu vois qu'elle n'est pas avancée... Je prenais la plume; et, toute réflexion faite, c'est toi qui me la dicteras ce soir.

Il se lève.

NATHALIE. Moi?

RAMBERT. Oui; je veux m'en rapporter à ta décision... Mais que cela ne te tourmente pas; c'est aujourd'hui ta fête, ne songe qu'à te faire belle et à te divertir... Eh mais! et ta toilette?

NATHALIE. Soyez tranquille, mon père, ce ne sera pas long.

RAMBERT. Ce ne sera pas long, ce ne sera pas long!... encore faut-il le temps. Je n'ai pas envie que les robes que j'ai payées, et fort cher, ma foi, ne me fassent point d'honneur; j'entends, au contraire, que ta parure efface celle de toutes tes jeunes amies qui vont venir... J'entends, que tu sois la reine enfin, c'est ma fantaisie.

NATHALIE. Je tâcherai de m'y conformer. Et vous, mon père, vous oubliez qu'il vous faut tout au moins une tenue de cour, lorsqu'on veut avoir une reine pour fille.

RAMBERT. C'est bien ce que je pense, la tenue de cour est de rigueur... et tu verras.

SCENE III.

LES MÊMES, LA COMTESSE DE LA SUZE.

LA COMTESSE, *paraissant à la porte du fond.* Vous êtes en conférence secrète?

RAMBERT, *allant à elle.* Madame la comtesse...

NATHALIE, *de même.* Ma marraine!

LA COMTESSE, *embrassant Nathalie.* Bonjour, ma belle. (*A Rambert.*) Est-elle avertie?

RAMBERT, *bas*. Non, madame la comtesse, je tiens à lui ménager la surprise jusqu'au dernier moment.

NATHALIE. Ah! ma marraine, pour cette fois, voilà une conférence secrète.

RAMBERT. C'est bon, c'est bon. (*Saluant*.) Madame la comtesse m'excusera si je la quitte, mais je suis encore en grand négligé.

LA COMTESSE. Allez, allez, mon cher Rambert, ne vous gênez pas.

RAMBERT. Et toi, mon enfant, tu sais ce que je t'ai dit.

AIR *nouveau* (de M. Piccini).

Je vais de ce pas
Avec soin faire ma toilette;
Toi, ne tarde pas,
Car tu ne seras
Jamais prête.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE DE LA SUZE.

Il va de ce pas
Avec soin faire sa toilette;
Elle sera prête;
Pour lui, on ne l'attendra pas.

NATHALIE.

Il va de ce pas
Avec soin faire sa toilette.
Oui, je serai prête,
Moi, l'on ne m'attendra pas.

RAMBERT.

Je vais, etc.

SCENE IV.

NATHALIE, LA COMTESSE DE LA SUZE.

LA COMTESSE. Il me semble, ma chère Nathalie, que tu n'as pas, comme de coutume, l'air triste et abattu.

NATHALIE. Pour ne pas affliger mon père, je m'efforce de cacher sous une apparence de gaîté le chagrin que j'ai dans le cœur; mais je ne croyais pas avoir si bien réussi que ma marraine pût s'y tromper elle-même, elle, ma confidente, mon amie...

LA COMTESSE. Oui, ton amie... Ainsi, cette tranquillité n'est que feinte... tu penses toujours à Charles?

NATHALIE. Toujours!

LA COMTESSE. Et tu ne crois pas être jamais heureuse sans lui?

NATHALIE. Jamais!

LA COMTESSE. Tu connais les préjugés de ton père; il attache aux titres la plus grande importance. Toute son ambition était de te trouver un époux qui t'apportât un nom en échange de ta dot; M. Charles sans famille ne pouvait lui convenir... M. Charles...

NATHALIE. Eh! mon Dieu! qu'importe comment on s'appelle, pourvu qu'on soit heureux? Il y a de l'injustice dans ces prétentions, dans cette fierté mal entendue; car M. Charles, qui est bien fier aussi, n'aurait pas dédaigné ma main, eût-il été fils de marquis ou de comte.

LA COMTESSE. Peut-être!

NATHALIE. Ah! j'en réponds... Oui, ma marraine, j'en réponds.

LA COMTESSE. Tu es bien sûre de ton fait... Allons, soit, nous verrons.

NATHALIE. Nous verrons?

LA COMTESSE. Oui... nous verrons.

NATHALIE. Comment?

LA COMTESSE. Tiens, chère enfant, mon amitié l'emporte, je n'y tiens plus, et je veux être la première à t'apprendre une bonne nouvelle.

NATHALIE. Ah! dites vite.

LA COMTESSE. Tu me remercieras bien?

NATHALIE. Dites d'abord.

LA COMTESSE. Eh bien, parmi les personnes qui vont se réunir pour la fête, il s'en trouvera une que tu n'attends pas.

NATHALIE, *vivement*. Ce n'est pas M. Emilien Dumont, toujours?

LA COMTESSE. Non, c'est un beau jeune homme que tu as déjà vu... souvent, bien souvent... toutefois, pas depuis quelques semaines... son nom, c'est...

NATHALIE, *qui devine, et à demi-voix*. Charles!

LA COMTESSE. Oui.

NATHALIE, *sautant au cou de la Comtesse*. Ah! ma marraine!

LA COMTESSE. Oui, Charles de Villarceaux, fils du marquis de Villarceaux.

NATHALIE. Marquis!... Il serait vrai!

LA COMTESSE. Oui, le marquis est son père, et sera bientôt le tien.

NATHALIE. Ah! je vous en prie, ne m'abusez pas!

LA COMTESSE. Des motifs que tu apprendras plus tard avaient rendu nécessaire le secret de cette naissance; enfin le moment est arrivé où le marquis a pu reconnaître et embrasser son fils; il a tout révélé à ton père, et Charles a été instruit de son sort. On lui a rendu toutes ses espérances aussitôt que l'état de sa santé a pu le permettre.

NATHALIE, *surprise*. Sa santé!

LA COMTESSE. Rassure-toi, il est hors de danger; mais il y a six semaines, environ, à l'époque où tu fus ramenée à Paris, il reçut dans un duel une blessure assez grave... On craignit pour lui toute émotion violente... et c'est hier seulement qu'il a connu sa nouvelle destinée.

NATHALIE. Enfin!

LA COMTESSE. Ton père voit dans ton alliance avec Charles le gage de ton bonheur et l'accomplissement de ses plus chers désirs. Jaloux de rappeler par une prompte démarche celui qu'il avait naguère éloigné de sa maison, il lui a écrit de se rendre ce soir ici.

NATHALIE. Mais alors, il devrait être arrivé.

LA COMTESSE. Impatience bien naturelle... pour que le temps te paraisse moins long, cours trouver ton père, et dis-lui mon indiscrétion.

NATHALIE. J'y vais... et d'ailleurs n'ai-je pas à m'habiller?

AIR :

Parée en vain de mes bijoux,
J'aurais mal souri tout-à-l'heure...
Peut-on, hélas ! aux yeux de tous
Paraître belle quand on pleure ?
Mais mon chagrin s'est en allé,
Déjà je dois être embellie...
Il sera là... mon cœur est consolé,
Je vais tâcher d'être jolie.

Elle sort.

SCENE V.

LA COMTESSE DE LA SUZE, *puis* VILLARCEAUX.

LA COMTESSE. Pauvre enfant! un seul mot devait la rendre au bonheur, pouvais-je tarder à le prononcer?... D'ailleurs, l'apparition inattendue de Charles pouvait lui causer une trop vive surprise. Passer si vite du découragement au bonheur... (*Le Marquis entre.*) Ah! c'est vous, monsieur le Marquis; hâtez-vous, venez jouir de votre gloire au milieu des heureux que vous avez faits.

VILLARCEAUX. Vous avez vu mon fils, madame la comtesse?... Dans son empressement, Charles m'a sans doute devancé?

LA COMTESSE. Non, et j'espère que vous allez le traiter avec sévérité; est-ce pardonnable? il n'a pas encore paru.

VILLARCAAUX. Ce retard m'inquiète; il devrait être ici.

LA COMTESSE. Bien! voilà des inquiétudes de père.

VILLARCEAUX. Qui vous paraissent bien soudaines, n'est-il pas vrai? Que voulez-vous? depuis que j'ai pressé mon fils contre mon cœur, depuis qu'il m'a nommé son père, il s'est révélé dans mon ame des sentimens qui m'étaient jusqu'alors restés étrangers. Tant qu'une barrière funeste nous avait séparés l'un de l'autre, Charles ne m'avait inspiré que le froid intérêt de l'amitié; je veillais de loin sur lui, sur sa conduite, et en cela j'accomplissais plutôt un devoir que je ne suivais un penchant; mais depuis hier quelle métamorphose! dès l'instant qu'il s'est jeté dans mes bras, qu'il a mouillé mon front de ses larmes, qu'il m'a remercié d'être son père, ma vie s'est confondue avec la sienne; il me semble que je n'existe plus que par lui, que pour lui, et j'éprouve une ivresse nouvelle et pleine de charmes à entendre prononcer seulement son nom.

LA COMTESSE, *souriant.* Et à qui êtes-vous redevable de ces joies dont vous ne vouliez pas?

VILLARCEAUX. A vous d'abord et à la meilleure des amies, à Ninon de Lenclos; sans elle, peut-être serais-je resté sourd à la voix de la nature. Je reculais devant l'opinion publique, et s'il faut tout vous dire, j'hésitais à autoriser une mésalliance avec la bourgeoisie, lorsque la bourgeoisie avait la première refusé de se mésallier; car sans mon nom, Charles n'aurait jamais épousé Nathalie... enfin; je me suis montré le plus faible.

LA COMTESSE. Dites le plus sage.

VILLARCEAUX. Ou le mieux conseillé.

LA COMTESSE. Ninon connaît-elle la détermination généreuse que vous avez prise?

VILLARCEAUX. Pas encore; de secrets motifs m'ont engagé à la lui cacher jusqu'à ce jour; mais elle l'apprendra bientôt. D'ailleurs depuis six semaines j'ai peu vu Ninon: obligé de me rendre à Evreux pour y chercher mon fils, qui, malgré la défense qu'on lui en avait faite, était venu mystérieusement à Paris. A mon retour ici, je l'ai trouvé malade d'une grave blessure reçue dans un duel dont il m'a jusqu'à présent laissé ignorer la cause, et presque tout mon temps s'est passé à lui prodiguer mes soins.

LA COMTESSE. Il est tout-à-fait bien maintenant.

VILLARCEAUX. Oui, et son retard me tourmente, je l'avoue. J'ai appris par son domestique, que, durant sa maladie, une femme venait le voir chaque jour; qu'elle prenait les plus grandes précautions pour n'être pas reconnue, qu'elle veillait à son chevet, et, à force de soin, prévenait le retour des accidens qui pouvaient menacer sa vie : enfin...

LA COMTESSE. Craindriez-vous quelque infidélité?

VILLARCEAUX. Que sais-je? Lorsque, hier, je lui eus revélé le secret de sa naissance, il ne m'a point parlé de son amour, comme je m'y attendais.

LA COMTESSE. S'il était possible?... Oh! ma pauvre Nathalie!

VILLARCEAUX. Espérons encore! peut-être me suis-je trompé; peut-être le bonheur d'avoir retrouvé un père remplissait-il toute son ame?

LA COMTESSE. Plaise à Dieu!

VILLARCEAUX. Voici M. Rambert; silence, je vous prie, sur des soupçons qui, je l'espère, sont sans fondemens.

SCENE VI.

LA COMTESSE DE LA SUZE, RAMBERT, VILLARCEAUX.

RAMBERT. Monsieur le marquis...

VILLARCEAUX. Ah! monsieur Rambert, je vous félicite, vous êtes un homme exact, vous.

RAMBERT. Est-ce que votre bru n'était pas là pour vous recevoir?

LA COMTESSE. C'est moi qui ai retardé Nathalie, en causant avec elle.

RAMBERT, *riant.* Vous me rappelez, madame la comtesse, que je suis très-irrité contre vous.

VILLARCEAUX. Oui dà!

RAMBERT. Ma fille ne vient-elle pas de me dire qu'elle savait..? Ah! madame la comtesse ne sera plus dans mes secrets. (*Au Marquis.*) Elle a prévenu Nathalie de la visite de M. Charles... c'est une trahison, et voici ma surprise manquée.

LA COMTESSE. Elle n'a été qu'avancée, et le-

seul reproche que j'ai à me faire, c'est de vous avoir privé d'en être le témoin.

RAMBERT. Si vous saviez comme elle est accourue! c'était une joie, c'étaient des mots entrecoupés, des caresses à n'en plus finir.

VILLARCEAUX. Il me tarde que mon fils... Dites-moi, mon cher Rambert, vous êtes bien certain que votre lettre lui est parvenue?

RAMBERT. C'est à lui-même qu'elle a été remise.

VILLARCEAUX. A la bonne heure; car moi, complice plus fidèle que madame, je ne vous ai point trahi; je n'ai point dit à mon fils un mot de notre petite fête. Vous désirez lui offrir une sorte de réparation en prenant l'initiative, lui tendre le premier la main en disant: Touchez là, mon fils; je ne doute pas de sa reconnaissance pour un tel procédé.

RAMBERT. Oh! je suis bien tranquille, il est trop épris pour ne pas recevoir avec empressement...

LA COMTESSE. Et moi, je commence à concevoir quelques craintes.

RAMBERT. Voici mes amis et nos parens... Et Nathalie qui n'est pas encore là!

Les portes du fond s'ouvrent et toute la société entre avec les politesses d'usage.

SCENE VII.

LES MÊMES, PARENS *et* AMIS DE RAMBERT.

RAMBERT. Soyez les bien venus, mes chers amis. J'ai l'honneur de vous présenser monsieur le marquis de Villarceaux, qui veut bien que ma fille soit aussi la sienne.

UNE JEUNE FILLE. Et Nathalie, où donc est-elle?

RAMBERT. Vous allez la voir bientôt.

UN PARENT. Et ton gendre futur?

RAMBERT. Mais nous l'attendons d'un moment à l'autre.

VILLARCEAUX, *à la Comtesse*. Mon Dieu! que fait-il?

SCENE VIII.

LES MÊMES, NATHALIE, *en toilette;* UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Mademoiselle Nathalie.

RAMBERT, *allant à elle et lui prenant la main.* Allons donc, ma fille, tout le monde est arrivé.

VILLARCEAUX. Venez, venez, mon enfant.

NATHALIE, *bas à la Comtesse.* Et lui?

La comtesse de la Suze lui impose silence. Rambert présente Nathalie à la société, qui lui offre ses félicitations en chantant le chœur.

CHOEUR.

En ce séjour
Chacun s'apprête
A célébrer un si beau jour.
Chantons, amis, car c'est la fête
Et de l'hymen et de l'amour.

NATHALIE. Pardonnez si je me suis laissé devancer par vous; ces vilaines robes ne vont jamais comme il faut.

RAMBERT. Excuse de femme... (*A la société.*) Ah çà, mais, puisque nous voilà en majorité, je ne vois pas pourquoi nous ne commencerions pas le bal... Allons, messieurs, offrez la main à ces dames.

UN PARENT, *à Nathalie.* Mademoiselle...

Il lui offre la main.

RAMBERT, *à Villarceaux*. J'aurais voulu que la première contredanse fût pour Charles; mais à qui la faute?

VILLARCEAUX. Il y a quelque chose d'extraordinaire dans ce retard; il faut que je sache...

LA COMTESSE, *à Villarceaux*. Attendez encore.

RAMBERT, *s'adressant à tous*. Eh bien! allons donc; qui nous arrête?

Les danses commencent. Rambert offre la main à la Comtesse et tous deux vont s'asseoir sur un des côtés de la scène. Le Marquis se promène dans les groupes, et ses regards, qu'il porte souvent vers la porte d'entrée, décèlent son inquiétude.

SCENE IX.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE,

Sans interrompre les danses, un Domestique paraît au fond, et cherche des yeux Rambert; il l'aperçoit et vient à lui. Villarceaux, par un mouvment naturel, s'est rapproché.

LE DOMESTIQUE. Une lettre pressée pour monsieur.

RAMBERT. Donne... On attend?

LE DOMESTIQUE. Non, monsieur.

Il sort.

RAMBERT, *ouvrant la lettre, et portant ses regards sur la signature.* Charles de Villarceaux! (*A ce mot, le Marquis s'est approché; la Comtesse s'est levée; Nathalie a quitté la danse et a fait quelques pas vers son père; les autres invités continuent à danser. Rambert lit bas; sa figure s'anime peu à peu, et lorsqu'il a terminé, il dit avec force :*) Quelle insolence!

Toutes les danses cessent.

VILLARCEAUX. Qu'est-ce donc?

RAMBERT, *avec amertume.* Lisez, monsieur le marquis; c'est de votre fils.

Il lui donne la lettre.

NATHALIE, *à la Comtesse.* Je tremble, ma marraine.

LA COMTESSE. Rassure-toi.

RAMBERT, *au Marquis, qui reste confus.* Eh bien! monsieur?

VILLARCEAUX. Je suis confus... permettez, de grâce... je cours...

RAMBERT, *l'arrêtant.* Ne prenez pas cette peine, monsieur. (*A tous.*) Mes amis, vous désiriez savoir tout-à-l'heure où était mon gendre futur; nous ne l'aurons pas. Voici ce qu'il m'écrit; écoutez : « Monsieur, lorsque » Charles n'avait à offrir à votre fille que son » amour, et point de nom, vous avez rejeté

» ses prétentions avec dédain. Aujourd'hui » qu'il est reconnu fils du marquis de Villar- » ceaux, vous venez au-devant lui, vous qui » lui aviez fermé votre maison ! Il n'est plus » temps, monsieur. La main que vous avez » refusée à Charles, quand il vous suppliait » de la lui accorder, Charles, fils du marquis » de Villarceaux, la refuse, à présent que » vous la lui offrez.

»CHARLES DE VILLARCEAUX.»

NATHALIE. Ce langage...

RAMBERT, *avec la plus vive amertume.* Vous avez entendu, mes amis. L'affront que je reçois est noblement excusé. Les motifs qu'on me donne sont raisonnables : un bourgeois refuse sa fille à un inconnu ; un fils de marquis doit refuser l'alliance d'un bourgeois... Du magistrat au bourgeois, la distance est la même que du bourgeois au bâtard... C'est juste, la conséquence est rigoureuse.

VILLARCEAUX, *à part.* Voilà mes soupçons justifiés. (*Haut.*) Monsieur, l'amertume de vos paroles s'explique facilement par ce qui nous arrive, et moi tout le premier, je me sens le cœur blessé par la conduite de mon fils. Mais n'accorderez-vous rien à ce ressentiment, qui sans doute s'est fait jour avec trop de rudesse, mais que vos premiers refus avaient dû provoquer dans une ame comme la sienne?

RAMBERT. Eh ! monsieur, ai-je marchandé quand il s'est agi de les lui faire oublier?

VILLARCEAUX. Laissez les conseils d'un père éclairer son amour pour votre fille.

NATHALIE, *avec fierté.* Ah! monsieur...

AIR : *Faut l'oublier.*

Son amour ! quel honneur insigne !
Ah ! j'y renonce pour jamais.

RAMBERT.

De tous les sermens qu'il a faits
Ma Nathalie était indigne.

VILLARCEAUX.

De larmes ses yeux sont remplis...
En vain la pauvre enfant veut feindre,
Je la plains...

RAMBERT.

Monsieur le marquis,
Ce n'est pas elle qu'il faut plaindre,
C'est vous d'avoir un pareil fils. *Bis.*

LA COMTESSE, *bas.* Marquis, quelle peut être cette femme qui entraîne votre fils à une pareille démarche?

VILLARCEAUX. L'orgueil blessé a pu parler un instant plus haut que l'amour ; mais...

RAMBERT. Ah ! cet amour que vous rappelez, ma fille, ainsi que moi, l'apprécie à sa juste valeur ; elle n'en fait pas plus de cas que de cette lettre.

VILLARCEAUX. Monsieur, je me retire.

RAMBERT, *le retenant.* Encore un moment, je vous supplie. (*A Nathalie.*) Te souviens-tu, mon enfant, que nous avons à écrire à M. Emilien Dumont? Tu m'as promis tantôt de me dicter toi-même la réponse.

NATHALIE. Je me le rappelle.

Il s'approche de la table à écrire.

LA COMTESSE, *à Nathalie.* Du courage.

VILLARCEAUX, *à part et inquiet.* Que va-t-il faire?

RAMBERT. Eh bien?

NATHALIE. Ecrivez, mon père, que la recherche de M. Emilien nous honore, et que je suis prête à suivre vos intentions. (*A la Comtesse.*) Hélas ! ce n'est pas là ce que j'espérais dicter.

RAMBERT, *au Marquis.* Vous l'avez entendu ; maintenant, monsieur le marquis, je n'ose plus vous retenir.

VILLARCEAUX. Adieu, mademoiselle... Adieu, comtesse. (*A part.*) Voilà donc ce que c'est d'être père !...

FINAL.

Musique nouvelle de M. Piccini.

LA COMTESSE DE LA SUZE, NATHALIE, VILLARCEAUX, RAMBERT.

Ah ! ma surprise est extrême,
L'ingrat ne veut pas qu'on l'aime.
Oui, ma surprise est extrême,
L'ingrat ne veut qu'on l'aime.

LA COMTESSE DE LA SUZE, *à Nathalie.*

Mon enfant, prends courage.

RAMBERT, *aux Convives.*

Bientôt le mariage.

NATHALIE, *avec désespoir.*

Bientôt le mariage !

VILLARCEAUX.

C'en est fait plus d'espoir !

NATHALIE.

Je ne dois plus le voir !

TOUS, *avec le chœur.*

Ah ! ma surprise est extrême,
L'ingrat (*bis*), ne veut pas qu'on l'aime,
Non, non, non, non, ne veut pas qu'on l'aime.

Le Marquis sort ; Nathalie est dans les bras de la Comtesse ; Rambert parle aux Convives.

Deuxième Tableau.

La chambre de Charles de Villarceaux, simple, mais d'un ameublement convenable. Porte d'entrée au fond. Portes latérales.

SCENE PREMIERE.

CHARLES, *seul.*

Madame Aubry ! elle va venir bientôt... Mon amie ! ma véritable amie !... Je ne puis rester en place ; mon sang se précipite avec violence ! jamais, je crois, attente ne m'a paru si longue ; et cependant, depuis ce duel, cette blessure qui m'a retenu près de six semaines... je l'ai vue chaque jour... Ah ! c'est pour cela que je l'attends avec tant d'impatience !... Le moment est arrivé de lui donner aussi mes preuves de reconnaissance et d'amour, de payer son dévouement et ses soins, de lui consacrer une existence que j'avais risquée pour elle, et quelle seule à ranimée

AIR : *Oui ; mais demain vous me mépriserez.*

A son aspect, je me sentais renaître.
Ange gardien, au sourire enchanteur,
Quand près de moi je te voyais paraître,
Ton souffle pur dissipait ma douleur.
Viens, ô reviens, j'implore ta présence ;

Restons ensemble, heureux ou malheureux.
Nous étions deux au jour de la souffrance ;
Pour le bonheur aujourd'hui soyons deux.

J'entends monter... on vient... Ah! courons à sa rencontre,

SCENE II.

CHARLES, VILLARCEAUX.

CHARLES, *à part*. Mon père!

VILLARCEAUX. Ma visite vous surprend, Charles? Vous auriez pu cependant la prévoir. Votre santé m'a inspiré de nouvelles craintes quand je ne vous ai pas vu paraître chez M. Rambert, qui comptait sur vous.

CHARLES. Quoi! mon père, vous êtes instruit de tout ce qui s'est passé?

VILLARCEAUX. De tout.

CHARLES. Et vous êtes étonné que je n'aie pas obéi au caprice qui me rappelait... Ne connaissez-vous pas ma réponse?

VILLARCEAUX. Je la connais.

CHARLES. Eh bien?

VILLARCEAUX. Et je la désapprouve. Si vous m'aviez consulté, Charles; si, avant d'agir sous l'influence d'un ressentiment peu généreux, vous vous étiez souvenu que vous avez un guide, mes conseils auraient peut-être prévenu les regrets que vous vous préparez.

CHARLES. M'auriez-vous donc conseillé d'accueillir l'insulte, et de remercier de l'outrage?

VILLARCEAUX. Non; mais d'oublier l'outrage, et d'accueillir la réparation offerte.

CHARLES. Ce que vous appelez une réparation, mon père, est une offense nouvelle. Il y a quelques semaines, Charles, que l'on repoussait, n'était-il pas le même, sauf le nom, que l'homme à qui l'on ouvre aujourd'hui les bras?

VILLARCEAUX. Et votre conduite, à vous, ne pourrait-elle pas s'expliquer ainsi?... Charles, sans titre, aimait Nathalie et brûlait d'obtenir sa main; mais Charles de Villarceaux n'a plus d'amour, et rougirait d'une alliance avec la fille d'un bourgeois.

CHARLES. On n'aura pas manqué d'interpréter ainsi ma pensée; mais vous, mon père, n'avez-vous pas imaginé que j'étais dirigé par un motif plus noble que des représailles indignes de moi?

VILLARCEAUX. Ce fut ma première idée, et je fis tous mes efforts pour la faire valoir auprès de M. Rambert.

CHARLES. Je comprends. Mais son espérance serait vaine. La vôtre, mon père, serait déçue si l'on avait supposé que, revenu d'un emportement irréfléchi...

VILLARCEAUX. De ce côté-là, rassurez-vous. Un autre parti s'était proposé, on en avait sans peine fait le sacrifice; mais l'on s'est hâté de l'accueillir, en ma présence, par une lettre que Nathalie elle-même a dictée.

CHARLES. Nathalie!... C'est ainsi que j'étais aimé!... Ah! mon cœur est soulagé!... Quelle différence!

VILLARCEAUX. Avez-vous à vous plaindre? Après la lettre adressée par vous à M. Rambert, Nathalie ne devait-elle pas, à votre exemple, s'armer de fierté et s'imposer l'oubli?...

CHARLES. Ce devoir, pour le remplir, elle a su trouver de l'énergie; quant à ceux que lui traçait notre amour, elle n'a pu trouver la force de s'en acquitter... Ah! si vous me disiez : J'ai vu couler les pleurs de Nathalie; par ses prières, par ses refus, elle a tâché d'ébranler son père; ces regrets, dont vous parliez tout-à-l'heure, se seraient, je le sens, éveillés dans mon ame; mais je vois quel cas l'on faisait de celui dont l'abandon a été si facile, et je vous remercie de me l'avoir appris. Je me trouve absous.

VILLARCEAUX. Absous!

CHARLES. Oui, mon père; si vous excusez un amour assez tiède pour disparaître devant les convenances, que penserez-vous d'un amour assez hardi pour les braver?... Que direz-vous d'une femme qui serait prête à compromettre ce qu'elle a de plus précieux au monde, sa réputation, pour celui des hommes qu'elle préfère à tous?

VILLARCEAUX. Charles, vous êtes sans expérience, et votre imagination ardente vous égare. Vous rêvez une passion romanesque, dont vous ne rencontrerez pas la réalité dans le monde.

CHARLES. Je l'ai trouvée, mon père... Une femme... elle ne sait pas encore que je suis votre fils, celle-là! une femme m'a donné ces preuves de tendresse qui vous semblent idéales. Quand ce duel, où je fus frappé, eut mis mes jours en péril, c'est elle qui a veillé sur moi.

VILLARCEAUX, *à part*. Nous y voici! (*Haut.*) Comment?

CHARLES. Après que vous m'aviez quitté, elle venait à son tour; je prenais de ses mains la potion qu'une main étrangère devait m'offrir, et ce breuvage présenté par elle devenait ainsi plus puissant à me guérir... Faible, sans voix pour la remercier, je l'apercevais seulement près de moi, et sa présence calmait mes souffrances; c'était comme un doux songe qui se prolongeait jusque dans mon sommeil, et quand je rouvrais les yeux, elle avait disparu... Peu à peu je sentis renaître mes forces. Je rassemblai mes idées, mes souvenirs; l'image de Nathalie me traversa l'esprit; elle n'était plus dans mon cœur... Maintenant, mon père, je vous en fais juge.

AIR : *Adieu, Benoît, tu n'as plus rien à faire.*
(De la vie de Molière.)

De votre fils aujourd'hui dans vos bras,
Répondez, je vous en supplie,
Le nom, la main n'appartiennent-ils pas
A la femme qui l'aime et qui sauva sa vie ?
Lorsque je pense à mes périls passés,
Comme à sa bonté tutélaire,
Je me dis : Puis-je vivre assez
Pour l'adorer et pour lui plaire?

VILLARCEAUX. Il est difficile de raisonner avec vous, Charles... Je le vois, vous êtes sous l'influence d'une vive passion... d'un

amour de vingt ans... Et comment se nomme..?

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. Madame Aubry!

CHARLES, *troublé*. C'est elle!

VILLARCEAUX. Mme Aubry, cette fois, a été mal informée; elle n'a pas attendu mon départ.

CHARLES. Mon père!... Ah! ce titre me donne tant de droits à votre bonté!... Souffrez que je la reçoive seul encore un instant.

VILLARCEAUX. Quel motif?...

CHARLES. Elle ignore encore mon nom... Aujourd'hui je devais le lui faire connaître. Laissez-moi le bonheur de lui apprendre que je suis votre fils; laissez-moi la préparer à vous voir.

VILLARCEAUX. J'y consens; mais je reviendrai... Il faut absolument que nous reparlions de cette affaire.

ENSEMBLE.

AIR *des Hussards de Felsheim.*

On redoute ici ma présence,
Et je troublerais l'entretien;
Mais je réussirai, je pense;
De tout savoir j'ai le moyen.

CHARLES.

Pour elle je crains sa présence,
Il troublerait cet entretien.
De réussir j'ai l'espérance;
Du mystère, et tout ira bien.

SCENE III.

CHARLES, NINON, *mise très-simplement.*

Le Marquis est entré par une porte latérale. Le Domestique introduit Ninon et se retire.

CHARLES, *allant à elle*. Entrez donc, mon amie... Comme votre main tremble!

NINON. En effet, je suis émue, et ne puis me défendre d'un trouble que je n'avais pas encore éprouvé en venant ici.

CHARLES. C'est un trouble de bon augure. (*Il lui approche un siége; tous deux s'asseyent.*) Qu'avez-vous?

NINON. Je ne sais... j'ai peur.

CHARLES. Pourquoi?

NINON. Après un combat dont j'avais été la cause involontaire, et dans lequel vous avez risqué votre vie, lorsque je vous ai su livré à des soins mercenaires, je n'ai point réfléchi ni songé à quoi je m'exposais; je n'ai point calculé ce qu'on pouvait dire, si j'étais découverte; je suis accourue près de vous.

CHARLES. Oui.

NINON. J'ai pansé votre blessure; j'ai étanché votre sang; puis, assise à votre chevet, les regards fixés sur votre front pâle, sur votre regard éteint, j'attendais qu'il se ranimât et me reconnût.

CHARLES. Je n'ai rien oublié.

NINON. Après un sommeil bien agité, vous me fîtes un signe : vous ne vouliez pas que je m'éloignasse... Je promis de revenir le lendemain...

CHARLES. Et chaque jour vous avez tenu votre promesse.

NINON. Ah! sans hésiter. Quelque chose me disait que ma présence vous était nécessaire, qu'elle soulageait votre douleur, et hâterait votre guérison.

CHARLES. Sans vous, sans vos soins touchans, j'aurais succombé.

NINON. Aussi, tant que vous auriez eu besoin que je fusse là, Charles, j'aurais continué à me rendre à vos côtés; mais maintenant que vous ne souffrez plus... vous êtes bien, n'est-ce pas?

CHARLES, *avec expression*. Ah! oui, bien.

NINON. A présent que vous n'êtes plus en danger, je puis penser à moi. Nous ne saurions, mon ami, oublier l'un et l'autre plus long-temps que je suis femme, et qu'un pareil médecin, près d'un malade de votre âge, est plus exposé que le malade lui-même.

AIR *de Caleb.*

Pour vous puisque tout danger cesse,
Grâce au ciel...

CHARLES.

Grâce à vous, je croi!

NINON.

Il faut, Charles, que je vous laisse,
Vous n'avez plus besoin de moi.

Elle se lève.

CHARLES.

C'est par vos soins que ma souffrance
Fut prompte à s'adoucir :
Mais qu'importe si votre absence
Doit me faire mourir?...
Pour prolonger votre présence
Ma blessure peut se rouvrir.

ENSEMBLE.

NINON.

Pour moi bonheur extrême!
Je sens combien il m'aime;
Faut-il, hélas! le fuir!
S'il devait en mourir!

Elle s'assied.

CHARLES.

Quelle douleur extrême!
Se quitter quand on s'aime?
Faut-il hélas! me fuir?
Si je dois en mourir!

NINON. Y songez-vous? cette entrevue doit être la dernière; et si vous ne m'aviez priée, si vous n'aviez paru la désirer avec tant d'ardeur... je n'ai pas eu la force de vous refuser. Que voulez-vous encore, Charles?

CHARLES. Vous peindre ce que je ressens pour vous, qui m'avez fait la vie précieuse en me la sauvant. Les douces attentions d'une sœur pour son frère, les craintes empressées, la tendresse inquiète d'une mère pour son fils, vous m'avez tout prodigué, et je ne vous suis rien, je ne vous étais rien.

NINON, *émue*. Vous étiez mon libérateur.

CHARLES. Ah! de grâce, n'attribuez pas au service que je vous ai rendu l'intérêt dont vous m'avez donné tant de preuves; et comme je dirais malheur à moi, si je ne pouvais prétendre à obtenir de vous qu'une affection de sœur ou de mère, je dirais encore malheur à moi, si vous n'aviez été que reconnaissante, car vous auriez accompli un devoir; nous se-

rions quittes l'un envers l'autre, et je ne veux pas être quitte, moi... Non, je vois en vous un ange bienfaisant qui m'a pris en pitié, et que j'ai pris en amour, en adoration. Oui, je vous aime... et vous ?

NINON, *troublée*. Moi !

CHARLES. Vous... ah ! de grâce, écoutez ma prière.

Il se jette à ses genoux.

NINON. A mes genoux ?

CHARLES. Puisque j'implore... je vous l'avais dit, qu'un jour à vos pieds, je vous demanderais de l'amour; eh bien ! voilà que ce cri s'est échappé de mon ame, voilà que vous l'avez entendu monter vers vous ! Rien qu'un mot, un seul... non, rien qu'un regard, un sourire... Oh ! ce regard, ce sourire, prolongez-les, ils me rendent heureux.

NINON. Charles !

CHARLES. Ah ! parle, que ta bouche confirme l'aveu de tes regards!

NINON. Vous le voulez?

Se levant.

AIR : *En attendant.*

Soyez aimé !
Je suis heureuse et fière
Si par ces mots votre cœur est charmé,
Pauvre orphelin, que le le destin contraire
Avait privé des baisers d'une mère...
Soyez aimé ! *bis.*

CHARLES. L'ai-je bien entendu? je suis aimé ! le bonheur commence donc pour moi! O vous qui ne savez de l'existence que la misère, prenez courage ; car moi, je ne voyais pas de fin à mes douleurs, et voilà qu'elles sont terminées, oubliées, et dans un instant changées en bonheur ! je suis aimé ! *(A Ninon.)* Et quand tu mérites des titres et des richesses, tu choisis Charles,qui ne peut t'offrir que son amour !... Ah ! tu seras son bien, son trésor, sa richesse à lui. Mais c'est que tu l'as dit, je suis aimé. Aimé ! Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! j'en deviendrai fou ! Tu régneras sur mon cœur, tu porteras mon nom, tu seras l'épouse...

NINON. Moi !

CHARLES. De Charles de Villarceaux.

NINON. O ciel ! qu'avez-vous dit?

CHARLES. Oui ! Lorsque mon bon ange vous a montrée à moi, je n'étais qu'un orphelin sans nom, sans famille, sans appui dans ce monde; mais enfin le cœur de mon père s'est ému, il m'a pressé dans ses bras !

NINON. Et votre père ?

CHARLES. Est le marquis de Villarceaux.

NINON. Villarceaux ! Et vous avez... vous avez vingt ans!

CHARLES. D'où vient ce trouble ?

NINON, *à part*. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu! serait-il possible?

CHARLES. Oh ! pourquoi t'effrayer ainsi ?... Avec cet amour que tu n'as pas dédaigné, je mets encore à tes pieds une fortune et un nom! Oui, tout est à toi, tout désormais t'appartient!

NINON. Silence ! silence !... Le fils de Villarceaux !... Et il disait... Oui, je m'en souviens....Ah ! j'ai donc bien failli, si j'ai mérité un tel châtiment !

CHARLES. Que vois-je ! D'où peut naître cette émotion ? Pourquoi ces larmes ?

NINON. Adieu, Charles... adieu !

CHARLES. Me quitter ? Oh ! non, cela ne se peut ! cela ne sera pas !

NINON. Laissez-moi vous fuir ! Vous le voyez, je tremble !... Laissez-moi, par grâce, laissez-moi !

CHARLES, *la retenant*. Non ! il n'est plus temps. Demeure !

SCENE IV.

LES MÊMES, VILLARCEAUX.

CHARLES, *allant à lui*. Ah ! venez, venez, mon père ; elle veut me quitter : de grâce, retenez-la.

NINON, *cherchant à se cacher*. Que vois-je? Villarceaux !

VILLARCEAUX, *approchant*. Madame, écoutez. *(La reconnaissant.)* Ninon !

CHARLES, *avec effroi*. Qu'entends-je?

VILLARCEAUX, *à part*. Juste ciel ! *(A Charles.)* Oui, Ninon de Lenclos. *(A Ninon.)* Oui, Charles de Villarceaux, mon fils. *(Bas.)* Et le vôtre !

NINON, *à part*. Il est donc vrai ?

CHARLES. Ninon de Lenclos !... Ah ! je vous en conjure, dites, dites que vous n'êtes pas cette femme !

NINON. Humiliée ! humiliée !... et par lui !

CHARLES. Mais parlez donc ! parlez ! Cette Ninon que ses folles amours ont rendue célèbre, ce n'est pas vous ! ce n'est pas la femme que j'aimais !

NINON. C'est elle !

CHARLES, *se jetant dans un fauteuil*. Malheureux que je suis !

NINON, *à Villarceaux*. Ah ! ne m'abandonnez pas ! Si vous saviez ce que je souffre !

VILLARCEAUX, *à demi-voix*. Ninon, vous vous trompiez d'amour.

NINON, *bas*. Oh ! silence !... il maudirait sa mère !

CHARLES. Rêves de bonheur et d'avenir, qu'êtes-vous devenus? C'est Ninon ! la folle et coupable Ninon !... Ah ! sortez, sortez, sortez !...

NINON, *à Villarceaux*. Vous l'entendez ? Il me chasse !... Emmenez-moi ! de grâce, emmenez-moi !

Il emmène Ninon : Charles est tombé dans un fauteuil, absorbé par la douleur.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente le salon du premier acte.

SCENE PREMIERE.

LAURE, CHAPELLE, L'ABBÉ DE CHATEAUNEUF.

L'ABBÉ. Aujourd'hui, tu ne nous diras pas, comme il y a deux mois, que ta maîtresse est en voyage.

LAURE. Non sans doute, monsieur l'abbé.

CHAPELLE. Eh! vive Dieu! tu dois nous laisser parler à ta maîtresse.

LAURE. Eh! vive Dieu! vous ne lui parlerez pas! Madame ne reçoit personne.

CHAPELLE. Soit! mais nous, c'est différent! Songe qu'il y a une réconciliation!... Pendant six semaines j'ai été brouillé avec Ninon; j'ai failli mourir de mon chagrin.

L'ABBÉ. Et des indigestions qu'il te cause.

LAURE. Comment?

CHAPELLE. Oui, un vœu que j'avais fait!... Conçoit-on qu'elle m'ait renvoyé, chassé, parce que j'avais une petite pointe de vin... un rien! Aussi, dans ma colère et dans mon désespoir, j'avais juré de ne point passer un seul jour sans m'enivrer, jusqu'à ce qu'elle m'eût accordé mon pardon!... Et je n'y ai point manqué, l'abbé est là pour le dire.

L'ABBÉ. J'ai eu pitié de toi, et j'ai obtenu de Ninon la permission de te ramener aujourd'hui.

LAURE. Ah! monsieur l'abbé raccommode les autres avec ma maîtresse!... Il devrait peut-être songer d'abord à lui-même.

L'ABBÉ. Que veux-tu dire?

LAURE. Je veux dire que madame ne peut vous souffrir maintenant.

CHAPELLE. Bravo, l'abbé! Je te fais compliment, tu avances! elle ne s'occupait pas de toi, tu lui étais indifférent; à présent, elle te déteste!... les choses marchent, et elle finira par t'aimer! les extrêmes se touchent.

L'ABBÉ. Oh! non, je suis inquiet: dans un moment de dépit, j'ai fait contre elle un quatrain...

CHAPELLE, Tu ne me l'as pas dit; est-il bon?

L'ABBÉ. Écoute :

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes faibles appas;
Mon amour te prêtait des charmes,
Ingrate, que tu n'avais pas.

CHAPELLE. Diable! diable!... si elle en a eu connaissance? Au reste, il n'en est que plus urgent que notre entrevue ne soit pas différée, Ah!... voici le marquis de Villarceaux, il va nous aider.

SCENE II.

LES MÊMES, VILLARCEAUX.

VILLARCEAUX, *entrant*. Chapelle et l'abbé de Châteauneuf! Qu'est-ce donc, messieurs? Vous attendez?

LAURE. Ces messieurs veulent entrer chez madame malgré moi.

CHAPELLE. Je te répète que notre brouille est terminée.

VILLARCEAUX. Comment Ninon a-t-elle passé la nuit?

LAURE. Plus tranquillement que les précédentes.

CHATEAUNEUF. Serait-elle vraiment malade?

VILLARCEAUX. Bien souffrante au moins: la moindre fatigue lui pourrait être nuisible. Permettez que je la voie d'abord, que je la tranquilise sur une affaire qui l'inquiète, et dès qu'elle sera en état de vous recevoir...

CHAPELLE. Vous nous ferez avertir au salon, où je vais l'attendre avec l'abbé. Il a son bréviaire pour prendre patience...

CHATEAUNEUF. Et toi, le cabaret de la Porte Saint-Antoine, qui n'est qu'à deux pas.

CHAPELLE. Fi donc! je ne bois plus.

CHATEAUNEUF. Depuis quand?

CHAPELLE. Depuis... demain. Allons, l'abbé, viens donc!

Il fredonne.

De ce doux jus de la treille
Emplissons chaque bouteille.

Ils sortent.

SCENE III.

VILLARCEAUX, LAURE.

VILLARCEAUX. Eh bien, Laure?

LAURE. Ne craignez-vous pas que la présence de ces messieurs ne soit dangereuse?

VILLARCEAUX. Ne m'avez-vous pas dit que le calme était revenu? Il faut en profiter pour tâcher de la distraire et pour écarter de son esprit toute réflexion pénible.

LAURE. Ah! monsieur le marquis, dans quel état vous l'avez ramenée il y a huit jours!... Savez-vous que, dans le délire de cette fièvre horrible qui m'a fait craindre pour ses jours, il y avait des mots: elle s'accusait...

VILLARCEAUX, *troublé*. Comment? que disait-elle?

LAURE. Monsieur le marquis, soyez sans inquiétude; ma maîtresse a toujours été bonne pour moi en même temps que généreuse: son

argent a payé mes soins; sa bonté, je la paierai en discrétion; car je ne suis pas ingrate.

VILLARCEAUX. Bien, Laure, bien!

Laure entre chez Ninon.

SCENE IV.

VILLARCEAUX, *seul.*

Pauvre Ninon! quelles traces profondes cette triste aventure a laissées dans son ame! et dans la mienne!... car si je ne lui avais pas caché son fils?... Mais, hélas! toute la prudence humaine échoue devant certains événemens qu'elle ne peut prévoir!... J'avais voulu lui arracher la possibilité de trahir son cœur de mère, de compromettre tout son avenir quand je lui annonçai la mort de cet enfant; car, moi, je n'étais pas libre alors!... Depuis, Ninon a gardé sa liberté, sa vie frivole et légère; et moi, j'ai gardé mon secret!... Ninon folle, mais charmante, qui a su parer ses torts de tant de grâce et de bonté que même l'amant abandonné ne peut auprès d'elle que pardonner le chagrin dont il souffre, et que moi-même aujourd'hui je ne peux trouver pour ses torts que des paroles de consolation! Et d'ailleurs, je suis le seul, peut-être, qui n'aie pas le droit de lui adresser des reproches! Ne suis-je pas le premier? Ah! nous nous étonnons, nous nous offensons, nous autres hommes, quand une femme, que nos discours ont séduite, use avec d'autres de cette morale facile que nous nous sommes efforcés de lui persuader!... Notre inconséquence est plus coupable que sa faiblesse!... Aussi, Ninon, je t'excuse et te plains.

AIR : *de Colalto.*

Malgré tes torts et malgré ma douleur,
Va, ne crains pas qu'un ami t'abandonne!
Ninon, d'un fils tu causes le malheur,
Tu fus coupable, hélas! mais mon cœur te pardonne!
Dois-je oublier qu'en de plus heureux jours,
Pour moi tu fus aussi tendre que belle?..
Je viens encore, à tes erreurs fidèle,
Te consoler de tes derniers amours.

SCENE V.

NINON, VILLARCEAUX.

Ninon entre appuyée sur le bras de Laure, qui sort. Villarceaux va au-devant de Ninon, qui s'assied.

NINON. Ah! Villarceaux!

VILLARCEAUX. Ma chère amie!

NINON. Mon ami, vous!... Ah! dois-je l'espérer encore? non, je ne mérite plus ce titre.

VILLARCEAUX. Ne vous exagérez point votre faute, Ninon; croyez que je l'apprécie sans trop d'indulgence ni de sévérité.

NINON. Quoi!... Lorsqu'après avoir rassemblé ce qui me reste de force, je parais devant vous en tremblant, et comme un coupable devant son juge; lorsque pour la première fois maîtresse de ma raison, je songe que le père de Charles est là; quand j'attends de lui un regard de mépris ou de colère, vos yeux et

Elle se cache la figure.

votre voix me rassurent! Votre affection pour moi est indulgente au point d'excuser une funeste folie. Ah! merci, mon ami!... Oui, Villarceaux, vous êtes le meilleur des hommes.

VILLARCEAUX. Comment ne pas vous plaindre et vous excuser? le mystère qui enveloppait le malheureux...

NINON. Si j'étais moins coupable, je vous le reprocherais, ce cruel mystère!... Mais non, non!... Grand Dieu, qu'est-ce qu'une mère qui ne sait pas deviner son fils?

VILLARCEAUX. Ce mystère, c'était pour vous, Ninon! votre intérêt m'en avait fait une nécessité. Quand cet enfant naquit, qu'aurait dit le monde? Et à cette époque j'espérais...

NINON. Oui, une autre route était devant moi! Je pouvais alors devenir la compagne honorée d'un homme estimable : je pouvais être une mère de famille entourée de respect! Je n'aurais jamais vu mon enfant étranger à sa mère, je ne l'aurais pas vu rougir à son nom!

VILLARCEAUX. Ah!

NINON. N'avez-vous pas, comme moi, compris sa pensée, lorsqu'à la place de celle qu'il aimait et qu'il estimait vous avez nommé Ninon?

VILLARCEAUX. Sa surprise...

NINON. Non, ce n'est point la surprise qui a causé son effroi! Et je devais m'y attendre!... (*Souriant tristement.*) Ne savez-vous pas, Villarceaux, que mon nom...

VILLARCEAUX. Est adoré de vos amis et béni des malheureux.

NINON. J'ai fait quelque bien; mais qu'importe? Le monde veut qu'on soit d'abord vertueux ou hypocrite : après cela seulement il vous sait gré de quelque chose.

VILLARCEAUX. Je ne vis jamais de si profondes et de si amères réflexions attrister votre visage! Quoi, vous, dont l'heureuse insouciance...

NINON. J'ai tort! chassons une idée qui m'accable et me fait mourir! Voyons l'avenir avec plus de calme, pour y retrouver quelque bonheur! Charles sait maintenant que la veuve qui pouvait être sa compagne, n'existe pas. Son dépit, sa colère m'ont maudite, moi qui, dans cette tendre sympathie, n'avais pas su reconnaître le cœur d'une mère! Ah! que ma punition soit seulement le regret de demeurer à jamais inconnue à mon fils! Qu'il ignore toujours que c'est à une femme faible et coupable qu'il doit la vie! Il en rougirait! et je ne veux pas que mon enfant rougisse de sa mère! Quant à ce sentiment qui l'attachait à moi, qu'il devienne une innocente amitié! j'y parviendrai par tous les soins que je prendrai pour son bonheur et son avenir. Avant ce funeste jour où son courage sauva ma vie, une jeune fille l'avait charmé; le refus du père l'a seul éloigné d'elle, Charles reviendra à Nathalie : votre nom qui le protége, une fortune indépendante, tout décidera le père.

VILLARCEAUX. Mais est-il encore temps? Nathalie a, devant moi, accepté la main d'un autre.

NINON. Mouvement de dépit que l'amour et la réflexion auront bien vite réprimé!

VILLARCEAUX. Depuis huit jours, je n'ai pas dû reparaître chez lui.

NINON. Espérons, mon ami! Charles sera l'heureux époux de Nathalie, et moi je verrai le bonheur de tout ce qui m'est cher.

VILLARCEAUX. Puissions-nous arriver à ce but!

NINON, *courant écrire à une table.* Ce mot à la comtesse de Suze, la marraine et la protectrice de Nathalie, pour la prier de l'amener à l'instant même.

Elle donne la lettre au Marquis, qui la remet au laquais.

VILLARCEAUX. Portez cette lettre et faites diligence.

Le laquais sort.

NINON. Et c'est à vous que je devrai tout! Ah! mon cœur est plus tranquille! C'est que cela fait tant de bien, de sentir qu'on a un ami!

VILLARCEAUX. Chère Ninon, cessez donc de vous affliger; voyez vos amis, recevez-les comme à l'ordinaire; la solitude ne vous convient pas. D'ailleurs, une retraite plus opiniâtre éveillerait l'attention; on en chercherait la cause, et c'est ce qu'il faut éviter.

NINON. Qui? moi, me voir de nouveau entourée de tous ceux que la mode enchaîne à mon char! Entendre encore les assurances d'un sentiment que je veux fuir désormais, et dont l'idée renouvelle toutes mes douleurs! ah! mon ami, c'est trop exiger.

VILLARCEAUX. Je vous en conjure: tenez, Chapelle et l'abbé de Châteauneuf sont dans votre salon; faites-les entrer.

NINON. L'abbé de Châteauneuf!... ah! le dépit lui a inspiré un quatrain contre moi.

VILLARCEAUX. Eh bien! amusez-vous à le tourmenter: la gaîté de Chapelle vous étourdira; je ne veux pas vous laisser en proie à vos tristes réflexions, et j'ai besoin de sortir.

NINON. Pour vous occuper de Charles?

VILLARCEAUX. Oui.

NINON. A cette condition, faites comme vous l'entendrez.

VILLARCEAUX. A la bonne heure! (*Il ouvre une porte latérale.*) Venez, mon cher Chapelle.

SCENE VI.

NINON, VILLARCEAUX, CHATEAUNEUF.

VILLARCEAUX. Quoi! l'abbé, vous êtes seul! où donc est Chapelle?

CHATEAUNEUF. Il voulait m'entraîner au cabaret; mais il va venir.

VILLARCEAUX. Cela n'est pas sûr.

CHATEAUNEUF. Enfin, madame, il m'est donc permis de pénétrer dans ce sanctuaire?

VILLARCEAUX. Vous voyez une divinité bien souffrante encore.

CHATEAUNEUF. C'était donc vrai?... Vous, malade! vous, triste! ah! cela n'est pas juste: la santé, le bonheur et la joie ne doivent pas quitter les lieux habités par Ninon.

VILLARCEAUX, *bas.* Parlez-lui donc!

NINON, *bas.* Je ne me sens plus ni gaîté ni courage.

VILLARCEAUX. J'allais sortir; vous permettez, monsieur l'abbé, que je vous laisse?

CHATEAUNEUF. Comment donc!

NINON. Vous reviendrez?

VILLARCEAUX. Je vous le promets.

SCENE VII.

NINON, CHATEAUNEUF.

CHATEAUNEUF. Eh! bon Dieu! veuillez me dire quel mal...

NINON. Rien, rien, qu'une indisposition sans danger!... mais, pendant ces jours de retraite, je n'ai su aucune nouvelle; qu'y a-t-il? qui occupe les salons de Paris?

CHATEAUNEUF. Je n'ai rien appris, peut-être parce qu'une seule pensée remplissait mon esprit.

NINON, *à part.* Sachons si quelque chose a transpiré. (*Haut.*) Quoi! pas une anecdote scandaleuse?

CHATEAUNEUF. Pas que je sache! Quelques amours commencés ou finis; quelques maris trompés, quelques amans quittés; rien enfin que de très-ordinaire.

NINON. Ainsi, vous ne vous rappelez pas même quelques bons mots, quelques épigrammes?

CHATEAUNEUF, *à part.* Aïe, aïe, aïe! est-ce qu'elle saurait...?

NINON. Vous ne répondez pas?

CHATEAUNEUF. Des épigrammes? Oh! mon Dieu, l'on n'en fait plus.

NINON. Vous croyez?

CHAPELLE, *en dehors.* Mais où donc est-il, cet introuvable abbé?

SCENE VIII.

NINON, CHATEAUNEUF, CHAPELLE.

CHAPELLE, *entrant.* Ah! le voici!... Ma foi, l'abbé, tu as eu grand tort: le vin... (*Apercevant Ninon.*) Que vois-je?... Non, tu as eu bien raison, puisque madame t'a permis de la voir, et que tu as eu ce bonheur un moment plus tôt.

NINON, *souriant.* Le vin était donc bien bon, monsieur Chapelle?

CHAPELLE. Est-ce que j'ai parlé de vin?

NINON. Oh! rassurez-vous! c'est une folie que j'excuse aisément aujourd'hui; elle est moins coupable et moins dangereuse que beaucoup d'autres.

CHAPELLE. Il y a une manière plus douce et plus agréable de perdre la raison; mais elle est plus de l'âge de l'abbé que du mien! pourtant auprès de Ninon je ne répondrais pas plus de ma sagesse que de la sienne.

NINON. Messieurs, ces fades déclarations, cet amoureux langage me choquent et m'offensent.

CHAPELLE. Quoi! vous proscrivez le vin et l'amour! ne recevez donc plus que des Trapistes.

NINON. Au moment où vous êtes entré, monsieur Chapelle, je demandais quelques nouvelles à M. de Châteauneuf : il semblait embarrassé ; aurait-il connaissance de certain quatrain tout récent?

CHAPELLE, *bas.* Oh! oh! l'abbé, tu es pris!

NINON. Voici ce quatrain ; je l'ai retenu : écoutez.

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes faibles appas ;
Mon amour te prêtait des charmes,
Ingrate, que tu n'avais pas.

CHATEAUNEUF, *d'un ton suppliant.* Madame!

CHAPELLE, *riant.* Celui qui a écrit ce quatrain est un monstre.

NINON. Non, c'est un fou!... Ecoutez la réponse.

Insensible à tes feux, insensible à tes larmes,
Je te vois renoncer à mes faibles appas ;
Mais si l'amour prête des charmes,
Pourquoi n'en empruntais-tu pas?

CHAPELLE. Ah! bravo, bravo!... La réponse est excellente.

NINON, *se levant.* Eh bien! messieurs, si j'ai quelques dispositions pour la poésie, ne pensez-vous pas que je dois me livrer à cette occupation?... Vous me permettrez donc de vous quitter pour consacrer à mes nouvelles études un temps si précieux.

Elle rentre dans sa chambre.

SCENE IX.

CHAPELLE, CHATEAUNEUF.

Ils restent tous deux à se regarder ; Chapelle rit.

CHATEAUNEUF, *d'un ton piteux.* Eh bien, Chapelle?

CHAPELLE. Eh bien, mon pauvre abbé, il faut prendre ton parti ; la poésie ne te réussit pas ; l'amour te tient rigueur. Crois-moi, laisse-les là tous les deux, et viens avec nous rire et boire.

AIR : *Verse, verse le vin de France.*

En peu d'instans tu sentiras
Le vin sur toi faire merveille ;
Joyeux buveur, tu laisseras
L'amour au fond de la bouteille,
De la bouteille!
La gaîté reprendra son tour,
Si tu veux me suivre et m'en croire ;
Le chagrin fuira sans retour,
A Bacchus reste la victoire!
Viens donc, pour perdre la mémoire!..
Au cabaret apprendre à boire,
Le vin seul guérit de l'amour.

L'amour m'a saisi quelquefois,
Mais il a bientôt lâché prise ;
Si d'un jeune et gentil minois
Tant soit peu mon ame est éprise,
Moi, je me grise!...
Ainsi j'évite, chaque jour,
Un danger funeste à ma gloire ;
Et d'une taille faite au tour,
D'un jupon de bure ou de moire,
Sans peine je perds la mémoire!...
Au cabaret apprends à boire,
Le vin seul guérit de l'amour.

CHATEAUNEUF. Tu en parles bien à ton aise.

CHAPELLE. Que diable!..... je prêche d'exemple.

CHATEAUNEUF. Si je pensais que j'eusse un rival...

CHAPELLE, *riant.* Oh! tu le tuerais... avec ton bréviaire.

CHATEAUNEUF. Chapelle!... est-ce que tu crois que j'ai un rival?

CHAPELLE, *l'imitant,* Mon cher abbé!... je ne le crois pas, j'en suis sûr.

CHATEAUNEUF. Et son nom?

CHAPELLE. Villarceaux.

CHATEAUNEUF. Villarceaux!... Mais leurs amours datent de vingt années!... et l'instant est mal choisi pour plaisanter de la sorte.

CHAPELLE. Je ne plaisante pas du tout!... Il ne s'agit que de s'entendre.

AIR : *du Verre.*

Villarceaux est son nom vraiment,
Et pourtant je peux te répondre
Que Villarceaux est innocent ;
Ils sont deux!... ne va pas confondre!
L'autre rappelle le marquis,
Mais en lui la jeunesse brille,
Et Ninon, en aimant le fils,
Reste fidèle à la famille.

CHATEAUNEUF. Serait-il vrai?... Ce jeune homme reconnu depuis si peu de temps par le marquis...

CHAPELLE. Est l'heureux mortel qui te coupe l'herbe sous le pied ; j'ai découvert cela tout en buvant. Que veux-tu? il a vingt ans, et il n'a pas de petit collet... Tiens, quand on parle du loup...

CHATEAUNEUF. Ah!... je suis d'une colère!...

CHAPELLE. Tais-toi!... il n'a pas l'air trop gai pour un amant heureux.

CHARLES, *entrant, et voulant s'éloigner en les voyant.* Ah! pardon, messieurs!

CHAPELLE. Entrez, monsieur, nous nous disposions à sortir.

A Châteauneuf.

AIR :

Marchons ; il faut que je te grise.
Laisse là ton air consterné.
L'abbé, souviens-toi que l'église
Abhorret à sanguine.

A Charles.

La maîtresse du lieu près de vous va se rendre.

CHARLES.

Monsieur, je vous rend grâce ; ici je vais l'attendre.

ENSEMBLE.

CHAPELLE.

Recevez nos adieux,
Et restez en ces lieux.
Toi, viens, mon pauvre ami,
Tu n'as que faire ici.

CHATEAUNEUF.

Celle dont mon ame est éprise
Aux longs regrets m'a condamné ;

Mais je me souviens que l'église
Abhorret à sanguine.

CHAPELLE.

Marchons ; il faut que je te grise.
Laisse là ton air consterné.
L'abbé, souviens-toi que l'église
Abhorret à sanguine.

CHARLES.

Celle dont mon ame est éprise
Au désespoir m'a condamné ;
Et, quoique mon cœur la méprise,
Vers elle je suis entraîné.

SCENE X.

CHARLES, *seul.*

Me voilà donc ici, moi qui voulais fuir et oublier à jamais cette femme qui m'a trompé ! Cette passion avait tellement rempli mon ame, toutes mes idées s'étaient tellement attachées à elle, que la perte de cette illusion me laisse seul au monde !... J'avais aimé, pourtant, Nathalie avait touché mon cœur ; je l'aimais de ce premier amour, simple, confiant, naïf ! mais là, des obstacles s'étaient présentés ; on avait calculé ma fortune, apprécié les avantages que j'offrais, et ni moi, ni mon amour, n'avions été placés dans la balance... La jeune fille avait eu quelque chose de plus cher que moi, sa réputation, son père le monde, que sais-je ?... Mais ici... une femme m'avait apparu ; elle m'avait dit, elle m'avait prouvé que le monde et ses convenances ne balançaient pas un instant mon intérêt à ses yeux. C'est mourant, pauvre, sans appui, sans nom, qu'elle m'avait cherché, secouru, aimé... Ah ! toute mon ame s'était donnée ! moi qui, privé de famille et d'amis, avais tant renfermé, tant comprimé de tendresse dans mon cœur ! comme j'avais abandonné ma vie à cet amour !... et j'étais le jouet d'une femme vaine, capricieuse, dépravée ! Oh ! comme elle a dû s'amuser avec ses amis de ma crédulité ! rire de ma confiance et de mon amour si pur !... Mais le mépris seul le remplace ; je sens le besoin de le lui montrer pour venger mon outrage !... Depuis ce jour funeste, que de résolutions contraires m'ont amené autour de cette maison qu'elle habite ! que de fois je suis venu au seuil de cette porte que je brûlais de franchir, et devant laquelle je m'arrêtais... Puis je fuyais, l'ame encore plus agitée, et mes souffrances étaient telles, que je ne me sentais plus le courage de les supporter, et que je pensais à y mettre un terme... Cette arme, elle ne m'a plus quitté... Là, sur ce cœur qui bat si violemment, ce poignard me soulage... je me dis : Si le mal devient insupportable, le remède est à côté... Mais j'entends du bruit, si c'était elle ?... non... Ah ! il faut encore attendre !

Il s'assied d'un côté du théâtre, de façon à n'être pas vu des personnes qui entrent.

SCENE XI.

LA COMTESSE DE LA SUZE, NATHALIE, CHARLES.

LA COMTESSE. Venez, ma chère ; Ninon a désiré vous voir, et vous lui devez bien cette visite.

NATHALIE. Madame, je vous ai suivie parce que vous l'avez souhaité ; et pourtant...

LA COMTESSE. Si vous n'êtes pas heureuse, ce n'est pas la faute de Ninon ; elle avait décidé M. de Villarceaux à reconnaître son fils.

CHARLES, *à part.* Qu'entends-je ?

NATHALIE. Hélas ! madame, tous ces souvenirs sont bien cruels, et j'aurais dû peut-être ne pas reparaître en ces lieux.

CHARLES, *à part.* Et c'est Ninon ?... Tout ceci est étrange !

NATHALIE. J'ai tant souffert depuis deux mois, que mon ame brisée n'a plus de volonté... avoir été trahie ainsi !

LA COMTESSE. Du courage, mon enfant.

CHARLES, *à part.* Sa voix m'a rappelé mes premiers sermens.

NATHALIE. Mais nous ne sommes pas seules !

LA COMTESSE. Qui donc nous écouterait ainsi ? (*Elle se retourne et voit Charles.*) Quoi, monsieur, c'est vous !

NATHALIE. Charles !

CHARLES, *qui s'est avancé vers Nathalie.* Pardon ! pardon, ange que j'ai tant offensé, je n'étais pas digne de ton amour !... Accorde ce pardon que j'implore, et que je meure moins malheureux !

NATHALIE. Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi cette cruauté, de m'avoir amenée ici ?

CHARLES. Quoi ! tu répands des larmes !... et c'est moi...

SCENE XII.

LA COMTESSE DE LA SUZE, NINON, NATHALIE, CHARLES.

NINON, *entrant et avec joie.* Charles avec Nathalie !...

LA COMTESSE. Charles !

NATHALIE. Ah ! c'est trop souffrir !

LA COMTESSE. Si j'avais pu soupçonner...

NINON. Nathalie, pourquoi ces pleurs ?... vous qui l'aimiez...

NATHALIE, *essuyant ses yeux et d'un ton ferme.* Oui, je l'aimais, madame, et mon bonheur était tout entier dans son amour !... mais, pour la dernière fois, ma bouche a rappelé des sentimens que je veux à jamais oublier.

NINON. Que dites-vous, ma chère Nathalie ? Revenu d'une erreur involontaire, que votre cœur doit pardonner, monsieur Charles, désormais...

NATHALIE. N'achevez pas, grand Dieu !

NINON. Pourquoi cette terreur ? Les obstacles aplanis par moi...

CHARLES, *à part.* Par elle!

NATHALIE. Oh! de grâce, madame, assez!... Ne dites pas que son cœur est libre! ne dites pas qu'il m'aime! vous me feriez mourir!

NINON. Nathalie, revenez à vous! la joie ne tue pas!

NATHALIE. Vous l'ignorez donc? Cette femme cruelle qui a égaré son cœur, qui nous a séparés, elle a rendu le mal irréparable.

NINON. Qu'entends-je?

NATHALIE. Pendant qu'une autre l'avait enchaîné, moi, je n'ai pas voulu rester libre!

NINON. Comment?

NATHALIE. Je suis mariée!... mariée! et ce mot vous dit assez que je ne puis rester ici un moment de plus!... Adieu donc, madame! Et vous aussi, monsieur, recevez mes adieux éternels! (*A la Comtesse.*) Venez, madame, venez!... Je souffre trop ici.

LA COMTESSE, *l'emmenant.* Malheureux enfant!

NINON, *à part.* Est-ce assez de châtimens, mon Dieu?

SCENE XIII.

NINON, CHARLES.

CHARLES. En vérité, ma raison s'égare!... Ninon, je venais t'accabler de mes reproches! et toi, tu disposais de moi, de mon avenir!... Qu'est-ce donc que ces projets, que cette folie, que cet amour que tu m'avais promis? que cette perfidie qui m'a trompé? que cette générosité qui veut me donner à une autre? Je m'y perds!... L'ame de Ninon peut-elle renfermer tant de contrastes?

NINON. Oh! Charles! calmez-vous, je vous en conjure!... calmez-vous, et écoutez-moi!

CHARLES. Me calmer!... mais ne voyez-vous pas que je suis calme? Savez-vous que je venais vous dire un dernier adieu?... mais cruel comme votre conduite envers moi!... mais irrévocable comme mon malheur!... J'avais eu l'idée de me tuer.

NINON. Grand Dieu!

CHARLES. En ce moment je n'ai plus de projet; je ne sais ni ce que je crains ni ce que je désire!... Ninon, tu ne m'aimes donc pas? tu voulais me donner à une autre?

NINON. Eh! malheureux! si vous pouviez lire dans mon ame... Elle est aussi troublée que la vôtre!...

CHARLES. Tu m'aimes donc aussi?

NINON. Pourquoi me parler d'aimer? Ne l'avez-vous pas renié cet amour pour Ninon dont vous rougissiez? Et vous avez bien fait, Charles! nos âges sont différens; nos idées ne sont pas semblables... nous nous sommes trompés en croyant à l'avenir... Moi, je n'ai pour vous que les sentimens d'une amitié sincère!...

CHARLES, *amèrement.* Ah! oui, vous m'avez indignement trompé!... Un nom qui n'était pas le vôtre! un langage qui n'était pas le vôtre! des promesses qui n'étaient pas dans votre cœur! tout a conspiré pour m'attirer dans le piége où je suis tombé!... Vous avez méconnu même les devoirs de vos pareilles.

NINON. Charles! Charles! entendre cela de votre bouche!

CHARLES. Il ne vous suffisait plus de vos seigneurs corrompus et blasés!... vous avez voulu exercer votre empire sur un cœur pur et sans défense contre la perfidie!... vous avez voulu surprendre un sentiment que vous ne pouviez plus éprouver.

NINON. Ah! c'en est trop, Charles! Quand j'ai vu que ma folie entraînait votre malheur, je me suis accusée moi-même, et avec plus de sévérité que ne l'ont fait vos cruelles paroles! Mais à présent écoutez-moi et rappelez le passé!... Votre bras m'avait défendue, et votre vie fut bientôt mise en danger par suite de ce sentiment que je n'avais pas cherché à faire naître, mais qui s'alluma dans votre cœur au premier moment qui vous rapprocha de moi!... Vous étiez en péril, je ne vis pas autre chose: on vous porta chez vous mourant, je n'eus pas une autre pensée! je vous suivis!... Il fallait un nom à cette femme trop fatiguée peut-être de celui de Ninon: il fallait n'attirer l'attention ni de vos amis ni des miens!... je le voulus simple, inconnu et n'offrant aucun souvenir!... mais chaque jour le soin de votre vie me ramena près du malade que j'aurais voulu sauver au prix de la mienne!... En voyant votre ame si naïve et si pure, je craignis de me faire connaître! Vos idées sévères, vos préjugés...

CHARLES, *amèrement.* Ah! oui, vous appelez ainsi tous les principes qui vous condamnent.

NINON. Charles! si vous pouviez savoir... ah! ces mots si durs, vous frémiriez d'avoir osé les prononcer!

CHARLES. Que dites-vous?

NINON. Depuis huit jours, en proie à une agitation cruelle, à une fièvre brûlante, à des tourmens que vous ne pouvez pas comprendre, je n'ai eu qu'une pensée!... Prenez ma vie, ô mon Dieu, m'écriais-je à chaque instant, et que l'avenir de Charles soit heureux!

CHARLES, *avec joie.* Vous avez dit cela? vous avez pensé cela?

NINON. Oui! et voyant combien votre cœur noble et tendre avait besoin d'affections, pensant aux vertus qui pouvaient mériter votre amour et assurer votre bonheur, le souvenir de l'innocente jeune fille qui avait eu vos premières pensées est venu m'apporter l'espérance de vous rendre heureux!... Je la croyais libre!...je l'aurais obtenue pour vous: prières, promesses, fortune, j'aurais tout employé pour vous, Charles, pour vous donner le bonheur!

CHARLES. Oh! qu'ai-je entendu?... Parle, parle encore! tes accens viennent du cœur: jamais la perfidie n'en trouva de semblables! Écoute! Je venais à toi le ressentiment et la colère dans l'ame!... eh bien! tout cède à ta voix si douce! Femme adorable, quel que soit ton nom, quel que soit le passé, dis-moi, répète-moi que tu partages mon amour!

NINON. Votre amour!... ah! malheureux, jamais!...

CHARLES. Tu mens à ton cœur! tu m'aimes!

NINON. De l'amitié la plus tendre.

CHARLES. Prends garde!... car à présent, vois-tu, mes idées, mes principes, mon premier amour, je t'ai tout immolé!... mais il me faut ton cœur!

NINON. N'achevez pas, insensé!...

CHARLES. Insensé!... mais ce dévoûment de tout-à-l'heure, ces sacrifices à mon bonheur, cette tendresse qui faisait trembler ta voix, c'était donc un jeu, une imposture, encore une trahison?

NINON. Charles! Charles! vous m'épouvantez!

CHARLES. Je te le répète : tremble d'avoir fait naître de nouvelles illusions, si tu veux les détruire encore! Je ne sais quel attrait irrésistible m'entraîne vers toi; je ne suis plus le maître de ma volonté!... je cède à ce délire qui bouleverse mon ame, à cette fièvre qui brûle mon sang! Il faut que ton cœur m'appartienne, ou je ne réponds plus de moi!... Vois-tu ce poignard?

NINON. Grand Dieu!

CHARLES. Il attend l'arrêt que tu vas dicter.

NINON. Ce poignard! Et contre qui?

CHARLES. Eh! le sais-je? Regarde-moi bien, Ninon! ne me comprends-tu pas? Que ferai-je de la vie si tu me repousses? La tienne m'est odieuse si elle appartient à un autre!

NINON, *se jetant à ses genoux*. Ah! par grâce!...

SCENE XIV.

NINON, VILLARCEAUX, CHARLES.

VILLARCEAUX, *entrant*. Que vois-je? Arrête, malheureux!

CHARLES. Laissez-moi!

VILLARCEAUX. Voulais-tu donc tuer ta mère?

CHARLES. Ma mère!

NINON. Oh! mon Dieu! prenez pitié de moi!

CHARLES. Ma mère! Ninon de Lenclos! Ah! je le disais bien que ce poignard me servirait! (*Il se frappe en répétant :* Ma mère.)

NINON. Mon fils! Charles! Sauvez mon fils! (*Approchant.*) Mort!

VILLARCEAUX. Mort!

NINON. O mon Dieu! suis-je assez punie?

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

MARCHANT, éditeur, boulevart Saint-Martin, N° 12.

LE PRIX DE VERTU,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN CINQ TABLEAUX,

Par MM. Brunswick et Barthélemy.

Représentée pour la première fois, sur le théâtre de la Porte Saint-Martin, le 5 février 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
COCQUART, Maire	MM. Serres.	JEANNETTE, Laitière.	Mmes Mélanie.
POLYCARPE, Adjoint.	St-Paul.	PLACIDE, Gardeuse de vaches.	Adèle.
GUICHET, Receveur des contrib.	Moessard.	OLYMPE, Blanchisseuse.	Maria.
THIMOTHÉE, Secrét. de la mairie.	Monval.	URSULE, Couturière.	Joly.
LE SOUS-PRÉFET		AGATHE, Gouvernante de Polycarpe.	St-Paul.
UN TAMBOUR.	Vissot.	Mme COCQUART.	Oudry.
UN MAÇON.	Fonbonne.	Villageois et Villageoises.	
UN INVITÉ, parlant.	Davesne.	Pompiers, Invités, etc.	

La scène se passe à Pantin.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente la place du village. A gauche, la maison de Jeannette.

SCÈNE I.

OLYMPE, URSULE, PLACIDE, LE TAMBOUR, HABITANS.

Au lever du rideau tout le monde entoure le Tambour de la Mairie qui lit à haute voix.

LE TAMBOUR. «Monsieur le Maire de Pantin fait à savoir à ses administrés, que demain, jour de la fête du pays, il y aura feu d'artifice, joûte sur l'eau, tir à l'oie et couronnement de la Rosière. Monsieur le Maire engage toutes les personnes du sexe qui ont des prétentions au prix de vertu, à aller se faire inscrire au secrétariat, en ayant soin de déposer toutes les pièces à l'appui de leur innocence.» (*Roulement.*) Dites donc, mademoiselle la Briche, ce sera-t-il pour vous, cette fois?..

UNE PAYSANNE. Non, je n'ai plus de prétentions.

PLUSIEURS PAYSANNES. C'est comme nous.

LE TAMBOUR. Allons, je vais tambouriner dans une autre rue.

CHŒUR.

Air *Voici le petit tambour.*

Jusqu'à d'main attendons tous.
Préparons nos habits d'fête,
Et que chacun s'apprête
A goûter (*bis.*) les plaisirs les plus doux.

Tout le monde sort, suivant le tambour, excepté Olympe, Ursule et Placide.

SCÈNE II.

OLYMPE, URSULE, PLACIDE.

PLACIDE. Dites donc, mesdemoiselles, il paraît que nous ne serons que trois concurrentes?.. La vertu est joliment rare à présent!.. mais tant mieux!.. ça fait que nous aurons moins de mal à nous faire nommer; quant à moi, monsieur le Curé m'a assuré que je possédais plus de vertu que n'en exige le programme.

URSULE. Tiens! un Curé!.. est-ce que ça se connaît en vertu?

PLACIDE. Certainement, et il m'en a dit long sur ce chapitre-là.

URSULE. Ah! ça, nous perdons notre temps là à jaser, au lieu d'aller nous faire inscrire.

PLACIDE. Ça m'y fait penser... vous n'savez pas.... Jeannette.... elle se met aussi sur les rangs? ça fait de la peine... une laitière qui va tous les jours à Paris, vendre son lait dont la vertu passe la barrière.

URSULE. Il se pourrait bien tout d'même qu'elle eût la préférence, elle est si intrigante! si adroite!

PLACIDE. Ursule dit juste... elle est aimée d'Hercule Timothée, le secrétaire de la mairie, il pourrait bien, tout d'même, donner un fier coup d'épaule à son innocence... tiens, mais la v'la qui vient en chantant, je crois.

SCÈNE III.

Les Mêmes, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Air *nouveau de M. Pilati.*

J'entends partout qu'on vante
La laitière et son lait,
Et ma mine agaçante
A tout le monde plait. *bis.*
On me conte fleurette,
Tout le long du chemin,
Aux passants je répète

Mon unique refrain:
Tra la la la la, tra la la la la.
Messieurs qui veut de mon lait,
V'là la laitière. *bis.*
A vos discours
Je dois m' montrer sévère,
Achetez si vous voulez me plaire
Et parlez moins d'amour.
Tra la la la la, tra la la la la.

Bonjour, mesdemoiselles.

PLACIDE. Comme tu est gaie ce matin?

JEANNETTE. Tiens, j'ai sujet de l'être, je me suis fait inscrire et je vais être rosière, ça ne peut pas me manquer.

PLACIDE. Après nous. s'il en reste.

URSULE. Toi; rosière! c'est une mauvaise plaisanterie!

JEANNETTE. Ce serait toujours moins drôle que si tu l'étais, toi.

PLACIDE. Mais nous, c'est différent, nous avons des droits superbes...

JEANNETTE. Eh bien! on s'en procurera des droits superbes...quand on n'en a pas, on en achète... Au surplus, j'ai des protecteurs...

PLACIDE. Ah! oui, Hercule Timothée, ton amoureux!

JEANNETTE. Et mon mari en perspective.

PLACIDE. Un amoureux! c'est une mauvaise recommandation pour la circonstance.

JEANNETTE. Si j'en ai un... ça prouve que j'ai du mérite... vous n'en avez pas, vous.

PLACIDE. Quoi! des amoureux?.. tant que nous en voudrons... et des hommes superbes! des sapeurs de la banlieue!

URSULE. Et que nous n'écoutons pas, ça pourrait nous compromettre.

JEANNETTE. Voyez-vous la couturière qui fait la sainte n'y touche... elle qui est toujours fourrée chez le Vicaire et qui ne parle que de ses principes... tes principes... on y croit assez pour ne pas s'étouffer...

URSULE. Si on peut dire!

PLACIDE. Il faut toujours qu'elle cancane de dessus les autres, c'te mauvaise langue...

JEANNETTE. Tiens, Placide, la gardeuse de vaches qui s'en mêle aussi... dis donc, Thomas le corroyeur est donc à son atelier, pour qu'on te retrouve par ici; va donc faire des cuirs avec lui, et, de temps en temps, prouve-lui ton attachement en lui donnant de bons coups de poing!.. A-t-on jamais vu c'te niaise?

OLYMPE. Laissez donc, Mesdemoiselles, si on voulait jaser sur son compte...

JEANNETTE. Qu'est-ce qu'on dirait? sentimentale blanchisseuse, au lieu de te faire lire des romans toute la journée, de faire du sentiment toute la semaine, et du romanesque tout le mois, occupe-toi d'empeser tes cols et tes cravates, tes pratiques s'en trouveront mieux.

PLACIDE. On n'a rien à lui reprocher de ce côté-là.

Air de Partie et Revanche.

On vante partout, je l' répète,
Sa sagesse et sa probité:
Sa lessive est toujours bien faite,
Pour sa blancheur son ouvrage est cité. *bis.*

JEANNETTE, *à Olympe.*

Alors, tu ne te doutes guère
De ce qu'on dit dans le pays.
Comme à ton linge, à ta vertu, ma chère,
Tu laisses trop prendre de mauvais plis.

OLYMPE. C'est l'envie qui te fait dire ça!

JEANNETTE. L'envie!.. parbleu, qu'aurais-je à vous envier? j'ai plus d'instruction que vous toutes, vous ne savez même pas lire... j'ai les manières plus comme il faut... quand je veux m'habiller, j'ai l'air d'une dame au moins, et je ne fais pas de cuirs.

PLACIDE. Tenez, Mesdemoiselles, ne l'écoutons pas, et allons nous faire inscrire.

JEANNETTE. C'est ça, allez tromper ces pauvres autorités.

CHŒUR

Air: *Travaillons, Mesdemoiselles.*

Moquons-nous du bavardage
Et des cancans du pays,
Puisqu'on couronn' la plus sage
Un' de nous aura le prix.

Reprise du chœur. Olympe, Placide et Ursule sortent.

SCÈNE IV.

JEANNETTE, *seule.*

Ah! elle croyent m'évincer!.. c'est ce que nous verrons... je tiens à avoir le prix, ça fait toujours bien .. surtout quand on va se marier... d'autant plus que Timothée n'en démordra pas, il ne veut épouser qu'u'ne rosière, il dit que c'est plus sûr... Dam! il voit comme ça, ce n'est pas sa faute. A propos de Timothée, où diable est-il donc?.. Ah! le voilà avec Michel

SCÈNE V.

JEANNETTE, TIMOTHÉE, UN MAÇON.

TIMOTHÉE, *au maçon.* Ainsi, c'est bien convenu, Michel, le feu d'artifice sera placé ici, et le tir à l'oie, en face les fenêtres de la mairie...

JEANNETTE. C'est gentil!.. à peine si tu m'adresses la parole!..

TIMOTHÉE. Impossible dans ce moment... je suis dans l'exercice de mes fonctions... A propos, Michel, n'oubliez pas les artichauts, monsieur le Maire les aime beaucoup...

JEANNETTE. Auras-tu bientôt fini?

TIMOTHÉE. Laisse donc, je m'occupe des préparatifs de notre fête, et je peux me vanter qu'elle sera un peu soignée... D'abord, nous aurons une colonne, grandeur naturelle.

JEANNETTE. Comme celle de la place Vendôme?

TIMOTHÉE. Oui, en raccourci... Et au-dessus nous inaugurons le buste de notre nouveau sous-préfet, avec son costume, et sa croix en verres de couleurs.

JEANNETTE. Ce sera très-gentil...

MICHEL. Vous n'avez plus rien à me dire?

TIMOTHÉE. Pour le moment, non. Soyez exact, car monsieur le Maire, l'Adjoint, et le receveur vont venir visiter les travaux. *Le maçon sort.*

SCÈNE VI.

TIMOTHÉE, JEANNETTE.

TIMOTHÉE. Maintenant, ma petite Jeannette, je laisse là le feu d'artifice pour être tout à ma flamme.

JEANNETTE. Je croyais que ces préparatifs vous l'avaient fait oublier...

TIMOTHÉE. Moi, l'oublier!.. mais elle me brûle, me dévore, et comme je ne suis pas incombustible, ça me fait de fameux ravages.

JEANNETTE. A la bonne heure... parce que si tu devenais moins aimable...

TIMOTHÉE. Jeannette ne plaisantons pas sur cette matière... Je suis très chatouilleux et de plus, jaloux... mais une fois marié, si tu me trompais, je serais capable... de me priver de toute nourriture...

JEANNETTE. Pauvre garçon! avec ça que tu as bon appétit!..

TIMOTHÉE. j'en ai encore moins que d'amour!.. allons-nous faire un joli petit ménage! tu as des économies! une jolie maison... moi, j'ai ma place de douze cents francs, je suis exempté de la conscription et de plus, vacciné... Eh bien! malgré tous ces avantages, je ne t'épouserais pas si tu n'étais point rosière... Je veux être sûr de la vertu de ma femme.

JEANNETTE. Et la mienne est intacte... tu peux mettre ta main au feu, sans crainte de me brûler.

TIMOTHÉE. Je te le répète, Jeannette, si tu n'es pas couronnée, je te méprise et te regarde comme au dessous de moi...

JEANNETTE. Je ne crains pas l'épreuve!

TIMOTHÉE. Alors bon!.. va à la mairie, te faire inscrire.

JEANNETTE. C'est déjà fait.

TIMOTHÉE Alors bon!.. rentre chez toi, parce que je te quitte... je vais aller revêtir mon uniforme.

JEANNETTE. Tu es donc de garde?

TIMOTHÉE. Jusqu'à demain matin, et avec d'autant plus de plaisir que j'y suis obligé.

Air : *Gymnasiens.*

Mais à mon poste, il faut me rendre vite,
A mon devoir toujours je suis rangé.

JEANNETTE.

Et moi je rentr' puis que je suis inscrite,

TIMOTHÉE.

Jeannette, au moins n'as-tu rien négligé?
Avais-tu pris tous tes papiers, ma chère?

JEANNETTE.

Je sais très bien, qu'il n' faut rien oublier
On a toujours, quand on veut êtr' rosière
Tant d' choses à vérifier.

Reprise à deux. Jeannette entre dans la maison qui est à gauche

SCÈNE VII.

TIMOTHÉE, *un instant seul, puis* GUICHET, ET POLYCARPE.

TIMOTHÉE. Enfin! je vais donc être marié à une rosière! heureux Timothée! tous tes rêves de bonheur vont donc se réaliser, mon garçon!

Air : *Avec lui, prends l'air séducteur.*

Dans ce pays depuis trois ans,
Je suis à l'affût des rosières,
Cela ne me réussit guères,
Il leur arrive toujours des accidents.
J' pourrai p' t'être en attraper une,
J'vais tenter encor la fortune. (*bis*:)
Si je tiens tant à la vertu,
C'est que j'aim' le fruit défendu.

POLYCARPE, *entrant*. Eh bien! Timothée... nos travaux avancent-ils?

TIMOTHÉE. Vos ordres M. Polycarpe, seront ponctuellement exécutés.

GUICHET. Il faut qu'il ne manque rien à la fête, je prétends qu'on s'amuse, qu'on boive, qu'on chante...

POLYCARPE. Mais Cocquard n'est pas encore ici!.. cours le prévenir que nous l'attendons!..

TIMOTHÉE. Oui, Messieurs. *Il sort.*

SCÈNE VIII.

POLYCARPE, GUICHET.

GUICHET. Je parie que ce libertin de Cocquard s'est arrêté en route, pour en conter à quelque fille du village.

POLYCARPE. Il est incorrigible.... un maire devrait au moins donner l'exemple de la morale à ses administrés.

GUICHET. Cependant; je l'aime assez; monsieur Cocquard, il est jovial, nos deux caractères sympathisent, il caresse les tendrons et moi la bouteille?

POLYCARPE. Finissez, monsieur Guichet.. vous me faites rougir... mais voilà Cocquard... tenez l'apercevez-vous... il prend le menton à une petite paysanne... c'est d'une inconvenance...

SCÈNE IX.

Les Mêmes, COCQUARD.

COCQUARD.

Air : *Flon, flon, lariradondaine.*

Quand je trouve une fille
Seule sur mon chemin,
Sitôt, mon cœur pétille,

Je l'embrasse soudain.
Flon flon flon.
Bravant les Epigrammes
Je suis dans ce pays,
Fort tendre avec les femmes,
Dur, avec les maris.
Flon flon flon.
On me recherche, on m'aime,
Chaque maman, enfin,
Quand on fait un baptême,
Me prend pour son parrain
Flon flon flon.

GUICHET. Toujours farceur! monsieur Cocquard?

COCQUARD. Que voulez-vous? c'est dans le sang.

Air *de la Colonne.*

Chacun de nous sur cette terre,
Par sa destinée est conduit,
L'un possède une âme guerrière,
Lorsque d'autres, craignant le bruit
Dans les bureaux travaillent avec fruit
Un autre, la gloire l'enflamme,
Il est auteur!.. c'était sa passion!
Moi, je n'ai de vocation,
Que pour bien attrapper ma femme.

POLYCARPE. Pouvez-vous bien parler ainsi lorsqu'il s'agit de couronner une rosière!

COCQUARD. A propos de rosière... on vient de me remettre la liste des concurrentes... elles sont quatre.

POLYCARPE. Tant que cela! la population s'améliore!

GUICHET. Et quelles sont elles?

Jeannette paraît sur le seuil de sa porte et écoute.

COCQUARD. Tenez, voici la liste: Jeannette, Placide, Ursule, Olympe. Pour ma art je les ignore.

GUICHET. Toutes vertus inconnues en effet.

POLYCARPE. Comment vous ne les connaissez pas! quant à moi, cela se conçoit, je ne suis adjoint que depuis un mois; mais vous, monsieur Cocquard...

COCQUARD. Que voulez-vous, mon commerce de quincaillerie me retient toute la semaine à Paris, et ce n'est guère que le dimanche que je me rends à Pantin pour administrer mes commettants...

GUICHET. Moi, ma recette absorbe tous mes instants.

POLYCARPE. Dans l'ignorance où nous sommes plongés nous pourrions bien faire un mauvais choix.

COCQUARD. Diable! n'allons pas nous tromper comme l'année dernière.

GUICHET. Mais comment faire pour ne plus être attrapés?

POLYCARPE. Ne donons que des accessits.

COCQUARD. Attendez! il me surgit une idée!.. que chacun de nous, ait ce soir une entrevue avec une des concurrentes.. en les questionnant adroitement, en les intimidant, on pourra arriver à connaître la vérité.

POLYCARPE. Y pensez-vous? mes principes s'opposent à ce que je risque un tête-à-tête, une fois le soleil couché?

GUICHET. Moi, je ne suis pas aussi scrupuleux que monsieur Polycarpe; mais précisément j'ai ce soir quelque receveurs, des confrères, à souper.

COCQUARD. Messieurs, tout doit fléchir devant les devoirs de notre place...

POLYCARPE. Mais, monsieur Cocquard..

COCQUARD. Et pourquoi voir toujours le mal, là, où il n'est pas? Je vous le répète, ces entrevues n'auront pour but que d'interroger les petites; et avec un peu d'adresse, on leur fera tout avouer.

Air *du Piége.*

En ne prenant avis que de nous trois,
N'écoutant pas les caquets du village,
Nous jugerons mieux que les autres fois
Quelle est la fille la plus sage:
Oui, notre choix sera bien entendu,
En apportant un soin extrême,
Et qu'aujourd'hui le prix de la vertu,
Ne serve pas à payer un baptême.

GUICHET. Allons, j'y consens; voyons, monsieur Polycarpe, en votre qualité d'adjoint, vous ne pouvez refuser de faire comme nous.

POLYCARPE. Puisque c'est dans l'intérêt de la commune et de la morale, je me sacrifie...

COCQUARD. Ah! ça, Messieurs, que cela se passe en tout bien tout honneur! (*à part.*) ça n'empêche pas que si la petite est gentille... nous verrons!...

GUICHET, *à part.* Entre la poire et le fromage, je pourrais bien lui dire deux mots.. (*Haut.*) Mais j'y pense, il y a quatre concurrentes, et nous ne sommes que trois...

COCQUARD. N'est-ce que cela qui vous embarrasse!... j'en prends deux... je vais écrire à Jeannette et à Placide.

GUICHET. Moi à Olympe

POLYCARPE. Et moi à Ursule.

Jeannette rentre et ferme sa porte avec force.

COCQUARD, Silence! (*Désignant la maison de Jeannette.*) Il me semble qu'on nous écoutait derrière cette porte...

POLYCARPE. Oh! mon Dieu! ma réputation!

COCQUARD, *bas.* Au surplus, j'ai pu me tromper... Allons, Messieurs, rédiger nos billets doux.

Air: *Ami, prouve ton zèle.*

Attendons nos rosières,
Nous saurons, à loisir,
Sur leurs vertus austères
A quoi nous en tenir.

Ils sortent.

SCÈNE X.

JEANNETTE, *sortant de la maison*

Voyez-vous ces autorités, comme c'est sournois! mais, Dieu merci, j'ai tout entendu! s'il ne s'agit que de montrer de la

sévérité, j'aurai la victoire! ah! bien oui, mais... si mes concurrentes allaient se montrer cruelles par hasard?.. Vous verrez que j'aurai assez de malheur pour qu'une d'elles s'avise de sortir de ses habitudes... c'est ce qu'il faudrait éviter!.. je tiens à mon Timothée, d'abord... il est bon aimable et confiant, ça ferait un excellent mari.

Air: *Jeune fille aux yeux noir*

Il est comme celui qu'avait rêvé mon âme,
Et je n'ai plus besoin maintenant de chercher.
De mon cher Timothée je veux être la femme,
Et pourquoi donc le sort viendrait-il l'empêcher?
Espérance,
Confiance,
A demain
Mon hymen.
Dieu, j'espère,
Est prospère
A mes vœux
Amoureux.

SCÈNE XI.

JEANNETTE, PLACIDE.

PLACIDE, *entrant*. Tiens, c'est toi, Jeannette! qu'est-ce que tu cherche donc là! t'as l'air toute pensive?

JEANNETTE. Oui, je cherche quelque chose...

PLACIDE. C'est comme moi... je cherche aussi quelque chose... qui puisse me lire cette lettre que le tambour vient de me donner.

JEANNETTE, *à part*. C'est le rendez-vous de Cocquard!..

PLACIDE. Au r'voir! j'vas chez l'menuisier qui m'expliquera...

JEANNETTE, *à part*. Oh! quelle idée?.. oui... c'est ça!.. (*Haut*.) Placide, je puis te rendre ce service... donne.

PLACIDE. Comment, tu veux bien...

JEANNETTE. Certainement. (*Lisant à part*.) «Mademoiselle, veuillez vous rendre ce » soir chez moi, à la brune, j'ai à vous dire » un mot, touchant l'affaire en question.., » il s'agit de vous faire nommer rosière. » Signé Christophe Cocquard.»

PLACIDE. Qu'est-ce que c'est?

JEANNETTE. C'est... c'est Thomas qui te prie d'aller flaner ce soir du côté de l'abreuvoir.

PLACIDE. Comment! toutes ces pattes de mouches ça veut dire ça? que c'est donc beau, l'écriture.

JEANNETTE, *à part*. Ah! si je pouvais aussi avec Ursule et Olympe...

PLACIDE. Dis donc, Jeannette, ne va pas dire à quelqu'un que j'ai reçu c'te lettre...

JEANNETTE. N'aie pas peur!.. A propos, sais-tu si Olympe et Ursule ont aussi reçu des billets de leurs amoureux?

PLACIDE. Je ne sais pas... tiens les v'la, faut leur demander.

JEANNETTE, *à part*. Elles aussi, ne savent pas lire.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, OLYMPE, URSULE.

PLACIDE, *à Olympe et Ursule*. Dites donc, vous autres, avez-vous reçu des déclarations?

URSULE. Qu'est-ce que cela veut dire?.. on n'oserait pas se permettre...

JEANNETTE. Eh bien! moi, je sais que vous venez d'en recevoir. Toi, Olympe, c'est ton petit clerc de notaire qui t'écrit... et toi, Ursule, c'est le vicaire.

URSULE. Comment! tu savais déjà qu'on nous avait remis...

JEANNETTE. Est-ce que je ne sais pas tout! Voyons, petites discrètes, puisque je n'ignore de rien, il vaut mieux que vous me montriez de la franchise. Donnez-moi vos billets que je vous les lise.

URSULE. Mais pas de bavardage au moins.

JEANNETTE. Cette bêtise!.. (*Regardant les lettres*.) De Polycarpe et de Guichet.

URSULE. Et que m'crit-il ce pauv' vicaire

JEANNETTE, *cherchant*. Il t'annonce qu'il sera chez lui après vêpres... et le clerc de notaire attendra sous les tilleuls la sentimentale Olympe.

URSULE. Peut-on vous écrire des choses comme ça la veille qu'on doit vous couronner?

JEANNETTE. Le lendemain, je ne dis pas... il ne faut pas aller à ces rendez-vous, Mesdemoiselles...

TOUTES. Certainement!

JEANNETTE, *à part*. Je suis sûre qu'elles n'y manqueront pas, Dieu merci, Je ne crains plus rien.

CHOEUR.

Air nouveau de M. Picini.

De la prudence,
Et du silence,
Tenons cachés,
Tous nos petits péchés.

JEANNETTE, *à part*.

Grâce à ma ruse,
Si je n'm'abuse,
D'avance j'en ris,
C'est moi qui recevrai le prix.

Reprise.

De la prudence. etc.

DEUXIÈME TABLEAU.

La scène se passe chez Polycarpe.

Le théâtre représente une chambre modestement meublée; une porte au fond, deux autres latérales. Au lever du rideau, Agathe est en scène et lit un journal.

SCÈNE I.

AGATHE, *seule*, *lisant*.

«Gazette des Tribunaux... un crime

»horrible vient de jeter la consternation »dans les environs de Compiègne... une »bande nombreuse de scélérats, après »s'être cachée toute la journée dans un »petit cabinet...» Que j'aime à lire tout ce qui est relatif aux brigands!.. il est vrai que maintenant ça me fait des frayeurs affreuses... Ah! mon Dieu! qui est là?

SCÈNE II.

AGATHE, POLYCARPE.

POLYCARPE. C'est moi, Agathe.

AGATHE. Vous m'avez causé une souleur!

POLYCARPE, *embarrassé*. Veuillez passer dans l'autre chambre, j'ai... à travailler dans celle-ci...

AGATHE. Dans l'autre chambre?.. qui est si grande!.. et seule!.. je n'oserai jamais.

POLYCARPE, *à part*. Et Ursule qui va venir!.. (*Haut.*) mais qu'avez-vous à craindre, je ne quitte pas celle-ci...

AGATHE. Allons, j'y consens, mais à une condition, si j'ai peur... si j'entends le moindre bruit, je reviendrai vous trouver.

POLYCARPE. Bien.

AGATHE, *à part*. Dieu merci, la fenêtre donne au-dessus du corps-de-garde...

POLYCARPE. Allez, mademoiselle Agathe. (*Agathe sort. Il ferme la porte à double tour.*) Dieu soit loué!.. elle ne verra pas Ursule! pauvre Agathe! quelle opinion elle aurait de moi, si elle savait qu'à une heure aussi avancée je reçois une jeune fille!.. elle me croit si pur... pour tout au monde je ne voudrais pas qu'elle sût... Diable de Cocquard!.. ah! s'il était encore temps, je ferais dire à cette petite de ne pas venir... ma réputation peut être compromise; oui, oui, je vais aller la prévenir... (*On frappe doucement à la porte.*) Ah! je suis perdu! (*Il va ouvrir.*) Entrez, Mademoiselle...

SCÈNE III.

POLYCARPE, JEANNETTE.

JEANNETTE, *avec hypocrisie*. Pardon, Monsieur, d'oser me présenter chez un homme veuf, à l'heure qu'il est... mais votre réputation est si intacte... que j'ai surmonté mes justes scrupules.

POLYCARPE, *à part*. Quelle timidité!.. ça me rassure.

JEANNETTE. Vous m'avez écrit...

POLYCARPE. Oui... Asseyons-nous et causons.

JEANNETTE, *alarmée*. Nous asseoir et causer!.. seuls... ensemble... j'ai des principes... et je dois sortir... dans l'intérêt de la morale...

POLYCARPE. Ne craignez rien... je suis marguillier... ce n'est pas sur moi qu'on oserait jaser.

JEANNETTE. Allons, je me rassure... au fait, ce n'est pas un homme de votre âge qui chercherait à tromper une pauvre fille innocente, quand même...

POLYCARPE. Vous me jugez bien... je ne ressemble pas à Cocquard... Vous le connaissez?

JEANNETTE. Non.

POLYCARPE. Tant mieux pour vous, ma chère Ursule... si vous saviez comme il est dangereux!..

JEANNETTE. Oh! j'ai eu affaire à bien d'autres!.. et cependant ma vertu est restée magnifique... j'ai des principes... d'ailleurs, mes mœurs me mettent à l'abri des embuches, et, quand ça ne suffit pas, j'égratigne.

Air : *Autrefois, je pleurais.*

Vieillards, jeunes garçons,
Connaissent mes façons,
On m'appelle entre nous,
La farouche aux yeux doux.
Quand un propos flatteur
Alarme ma pudeur,
L'eau bénite aussitôt
Est tout ce qu'il me faut;
J'adore la morale,
Et je fuis le scandale.
La vertu, la candeur, voilà ma passion.
Et je suis, en un mot, la morale en action.

POLYCARPE. Eh bien! voyez comme le monde est méchant! on prétend, ce n'est pas moi... que votre cœur n'aurait pas toujours été aussi cruel... vous comprenez?

JEANNETTE. Non... je n'y suis pas

POLYCARPE. Enfin, que vous ayez aimé un homme.

JEANNETTE. Fi! quelle horreur! vous me faites rougir! vous allez me faire trouver mal!..

POLYCARPE. Remettez-vous, mademoiselle Ursule, je n'en ai rien cru.

JEANNETTE. Vous m'avez rendu justice. Sans vouloir dire du mal de mon prochain, ce n'est pas Placide qui oserait me disputer le prix... une petite fille qui, l'année passée, a fait une absence de trois mois, et, quand elle est revenue, elle a dit qu'elle était allée voir sa tante... croyez ça, comme on dit, et puis buvez de l'eau! Je ne suis pas médisante, mais Olympe, la blanchisseuse, en voilà une effrontée! qui vous regarde les hommes en face sans baisser les yeux! et qui walse, Monsieur... elle walse!.. Et Jeannette! Ah! il est vrai qu'on ne sait et qu'on ne dit rien sur son compte...

POLYCARPE. Alors, il se pourrait bien qu'elle vous disputât le prix.

JEANNETTE, *levant les yeux au ciel*. Ah! Monsieur, si elle s'est toujours bien conduite, c'est qu'elle n'a pas quitté sa mère, c'est qu'elle n'a pas été, comme moi, exposée aux piéges, aux séductions du monde.

POLYCARPE. Comment! vous?

JEANNETTE. Oh! oui. j'ai eu deux années bien orageuses!

POLYCARPE, ne me cachez rien...

JEANNETTE. Oh! personne ne saura jamais... vous moins que tout autre...

POLYCARPE. Si vous avez quelque chose sur la conscience, dites-le... La bonté de Dieu est grande, et celle d'un marguillier doit l'être aussi; l'on rachète bien des péchés en apportant de la franchise...

JEANNETTE. Si ça ne m'empêche pas d'avoir le prix.

POLYCARPE. Nullement. (*A part.*) Ce doit être une misère, elle est si bien élevée.

JEANNETTE. Vous allez tout savoir... j'allais, dans une charrette, tous les jours, à Paris, porter du lait et du beurre; mais, hélas! à la barrière, on arrête, monsieur; on cherche la contrebande, et ces messieurs de l'octroi ont tant de priviléges... c'est une horreur que le gouvernement ne défende pas ces choses-là!.. à la barrière de Pantin, un commis, beau blond, ma foi, quand j'arrivais, ne manquait pas de visiter ma voiture... et tout ce qui était dessus... Enfin, monsieur, à force de nous voir, de nous parler, croiriez-vous qu'il a eu le front de me faire une déclaration... à moi qui ait des principes!..

POLYCARPE. Mais,.. je ne vois pas, jusqu'à présent.,.

JEANNETTE. Ah! c'est que vous ne savez pas tout... je ne sais vraiment comment vous dire ça...

POLYCARPE. De la confiance! parlez, parlez.

JEANNETTE. Figurez-vous qu'un beau soir, il vint me rendre visite... j'étais seule... après avoir parlé de mille choses, il osa m'entretenir de son amour, je le menaçai de ma colère, je fis tout ce qu'on doit faire en pareil cas, mais bath!.. il ne fit pas semblant de m'entendre... et il continua son petit bonhomme de chemin...

POLYCARPE. Mais... il fallait appeler les voisins, crier au secours...

JEANNETTE. Oh! je n'aime pas à déranger personne... Enfin, monsieur, il me prit la main... tenez, comme ça...

Elle lui prend la main.

POLYCARPE. C'est inutile, mademoiselle.

JEANNETTE. Non, c'est pour vous faire comprendre... puis, il passa son bras autour de ma taille... passez votre bras autour de ma taille.

POLYCARPE. Finissons, mademoiselle..

JEANNETTE. Non, je tiens à vous faire comprendre... ensuite, comment vous dire?

Air de *Léocadie*.

Mon commis avait le cœur tendre;
Et se jouant enfin de ma rigueur,
Dans ses bras, il osa me prendre,
Et me pressant avec ardeur,
Il fit rougir ma timide pudeur!
Pour mieux comprendr'son action téméraire,
Embrassez-moi tout comme il m'embrassa.

POLYCARPE, *après l'avoir embrassée.*

Malheureux! que viens-je de faire!..

JEANNETTE.

Et voilà (*bis.*) ce qui m'arriva.

POLYCARPE.

Ah! quel péché je viens de faire.

JEANNETTE.

Et voilà (*bis.*) ce qui m'arriva.

Et puis, il m'a délaissée, le scélérat! il s'est joué de mes larmes, il m'a abandonnée!..

POLYCARPE. Mais, vous avez dû le revoir, chercher à l'attendrir, à émouvoir son cœur...

JEANNETTE. Il n'y avait plus d'espoir!.. il était entré dans les gendarmes!.. Mais c'est assez vous importuner du récit de mes malheurs... Veuillez me faire savoir pourquoi vous m'avez écrit!..

POLYCARPE. C'est inutile maintenant. Je sais à quoi m'en tenir..,

AGATHE, *en dehors.* M. Polycarpe! M. Polycarpe! ouvrez-moi!..

JEANNETTE. C'est votre gouvernante!.. si elle me voit ici, ma réputation...

POLYCARPE. Et la mienne donc, mademoiselle?..

AGATHE, *en dehors.* Au nom du ciel! ouvrez... ma lumière s'est éteinte... j'ai cru voir une paire de bottes sous votre lit!

POLYCARPE, *bas.* Ne répondons pas!

AGATHE, *en dehors.* Vous n'y êtes pas, M. Polycarpe!.. Ah! je suis perdue!.. à la garde!.. au voleur!..

POLYCARPE. Malheureuse!.. elle va faire monter tout le poste...

JEANNETTE, *à part.* Tout le poste!.. et Timothée!..

POLYCARPE. Sortez vite, mademoiselle, qu'on ne vous voie pas chez moi.

JEANNETTE. Je puis compter sur le prix.

POLYCARPE. Certainement, vous le méritez!.. (*Jeannette sort.*)

SCÈNE IV.

POLYCARPE, AGATHE.

POLYCARPE, *ouvrant la porte.* Que diable avez-vous à crier comme cela?

AGATHE. Monsieur, ce sont vos bottes; mais il n'y a personne dedans.

TROISIÈME TABLEAU.

La scène se passe à la mairie, dans l'appartement du maire.

Un salon. Portes de côté et de fond,

SCÈNE I.

COCQUARD, *seul, regardant à la fenêtre.*

L'heure de mon premier rendez-vous

approche, et je ne vois rien venir! Est-ce que Placide me ferait faux bond?.. Elle doit cependant avoir reçu ma lettre!.. Je suis d'une impatience!..

Quand on attend sa belle,
Que l'attente est cruelle!

On vient!.. Si c'était madame Cocquard!..

Napoléon sur la colonne,
Fait un très-bon effet.

Non... personne! j'ai eu la chair de poule! (*On frappe.*) On frappe!.. c'est Placide!.. heureux Cocquard!.. Qui est là?

JEANNETTE, *en dehors, criant.* C'est moi! Placide!

COCQUARD, *allant ouvrir.* On y va! on y va! Quelle voix douce!

SCÈNE II.

COCQUARD, JEANNETTE.

JEANNETTE, *d'un air niais.* Vot' servante, monsieur le Maire.

COCQUARD. Te voilà, ma petite Placide! entre et ne fais pas de bruit!

JEANNETTE. Est-ce que vous avez des malades, ici?

COCQUARD. Non! mais parle plus bas, à cause de ma femme qui dort! Tu as le verbe un peu haut...

JEANNETTE. J'ai l'verbe haut? c'est pas étonnant quand on a l'habitude de parler à des vaches! C'est moi qui suis préposée à la garde de toutes les bêtes à cornes du pays... Tiens, c'est gentil, ici! vous êtes bien meublé... c'est plus cossu que l'écurie où j'couche.

COCQUARD, *à part.* Quelle aimable simplicité!.. (*Haut.*) Voyons, approche, n'aie pas peur. (*Il lui prend le menton.*) Sais-tu que tu es gentille?.. tu as un petit nez...

JEANNETTE. Mon nez vous a sauté aux yeux?.. il fait cet effet-là à tout le monde,

COCQUARD. Ah! ça... tu te mets donc sur les rangs cette année, pour avoir le prix de vertu?

JEANNETTE. Tiens, c'te bêtise! j'crois bien.

Air *de Fanchon.*

Je pass' dans le village
Pour être la plus sage...
Sur moi j'défends qu'on glose oui dà!
J'aurai le prix j'espère,
On me doit c'te récompense-là,
Car pour être rosière,
J'ai tout c'qu'il faut pour ça.

COCQUARD. Fort bien; mais as-tu fait toutes tes réflexions? ta conscience ne te reproche-t-elle rien?

JEANNETTE. Dam! monsieur l'Maire, j' sais pas, moi... c'est à vous de voir...

COCQUARD. Je ne demande pas mieux!.. je t'ai fait venir précisément pour juger par moi-même si tu étais digne...

JEANNETTE. Ah! n'craignez rien, allez toujours... pour ce qui est de l'innocence, j'en ai... qu'ça m'étouffe, quoi!.. aussi, quand les garçons me font des niches, j' leux y réponds par d'bons coups de poing, v'là mon système.

Air *du caporal et du paysan.*

Des coups d'poing *bis.*
Sur ce point
Quand je m'emporte
J'n'y vas point
De main morte,
Quand je vous donne un coup d'poing,
Pif, paf, pan, pan.
A droite, à gauche, en même temps,
Pif, paf, pan, pan,
J'n'aime pas les impertinens,
Messieurs, ça vous apprendra *bis.*
Qu'il faut êtr' près du sex' plus honnêt's qu'ça.

Qu'un garçon à la danse
Devienne entreprenant,
Auprès d'moi qu'il se lance
Et fasse son pédant!

Des coups d' poing, etc.

Qu'un freluquet s'avance
Pour me prendre un baiser,
J'défends mon innocence
Prête à s'humaniser.

Des coups d'poing, etc.

COCQUARD, *voulant lui prendre la taille.* Il paraît que tu es farouche.

JEANNETTE, *le repoussant.* Comme une carpe... Des coups d'poing.

COCQUARD, *reculant.* Hé! hé! c'est très-bien! mais l'excès en tout est un défaut!..

JEANNETTE. Oh! il faut être comme cela quand on veut avoir le prix.

COCQUARD. Et tu l'auras! si toutefois tu sors vainqueur de l'interrogatoire que je vais te faire subir.

JEANNETTE, *riant.* Ah! ah! ah! vous allez me confesser?

COCQUARD. Mais... à peu près. Tu dois me dire si tu n'as jamais manqué à tes devoirs: par exemple, je tiens à savoir si quelqu'un t'a pris le menton comme ça?..

JEANNETTE. Thomas, queuqu' fois.

COCQUARD, *lui prenant la taille.* Et t'a-t-il pris la taille comme cela, Thomas?

JEANNETTE. Non, oh! jamais!.. mais c'est François.

COCQUARD. Et François t'a-t-il déjà dit avec tendresse, en te serrant les mains: Je vous aime, Placide, quand ferez-vous cesser mon martyre?

JEANNETTE. Non, oh! jamais!.. mais c'est Baptiste.

COCQUARD.
Air *d'Yelva.*

Répond toujours avec cette assurance,
Un des galants, charmé de tes attraits,
A-t-il jamais, trompant ton innocence,
De son amour assuré le succès?

JEANNETTE.
Je n'comprends pas.

COCQUARD.

Tiens, lorsqu'il te rencontre,
Se permet-il ?.. je vais te faire voir...
Ce que j'entends... souffre que je te montre.
Il l'embrasse.

JEANNETTE.

Ça m'est encore arrivé z'hier soir.

COCQUARD.

Placide! ce que je te montre?

JEANNETTE.

Ça m'est encore arrivé z'hier soir.

COCQUARD. Eh bien! alors tu n'auras pas le prix.

JEANNETTE. Pourquoi donc cela?

COCQUARD. Parce que je suis certain maintenant que tu as été séduite?

JEANNETTE. Comment! j'ai été séduite! sans m'en douter... et je n'serai pas rosière. (*Elle pleure.*) Ah! ah!

COCQUARD. Elle va réveiller toute la maison!.. Veux-tu bien ne pas pleurer comme ça...

JEANNETTE. Il faut donc que je rie?.. (*Riant et pleurant tout à la fois.*) Ah! ah! ah! ah!

COCQUARD. Veux-tu bien te taire!.. (*A part.*) Au diable les niaises! ma femme peut entendre... Justement, la voilà!

SCÈNE III.

LES MÊMES, Mme COCQUARD.

Mme COCQUARD. Qu'est-ce que je vois là? une femme chez moi, à cette heure!

COCQUARD, *à part.* Je dois avoir deux pieds de rouge sur la figure.

Mme COCQUARD. Ah! vous avez cru que je dormais! ah! libertin! fi, monsieur Cocquard.

Air *du Philtre Champenois.*

Votre conduite est infâme,
Tromper ainsi votre femme,
Je devrais à tous deux,
Vous arracher les deux yeux,
Époux perfide et volage,
Quoi! vous osez à votre âge
Faire encore à mon front
Subir un pareil affront!

(*A Jeannette.*)

Vous, ici, que veniez-vous faire?
Pourquoi ce secret entretien?

JEANNETTE.

Je v'nais pour qu'on me fit rosière.

Mme COCQUARD.

C'était choisir un beau moyen.
Une fille sage, j'espère,
Ne vient pas, d'un air ingénu,
La nuit, chez le premier venu
Pour avoir le prix de vertu!
Votre conduite etc.

JEANNETTE. Ah! ça... qu'est-ce qu'elle a donc, la maîtresse?

Mme COCQUARD. Petite intrigante!

JEANNETTE. Ah!.. mais je ne vous dis pas de sottises, moi!

Mme COCQUARD. C'est une indignité, la colère me suffoque!.. Je vais tomber en faiblesse...

Elle tombe évanouie dans un fauteuil.

COCQUARD. Ah! mon Dieu! elle se trouve mal... elle a des spasmes! (*Il lui frappe dans les mains.*) Placide, appelle au secours... non, non.

Air *de la Gazza.*

Non, Placide, n'appelle personne,
Ce cordon fera venir la bonne,
Sonne vite, je te l'ordonne

JEANNETTE, *tirant un des cordons.*

Oui, monsieur le Maire, volontiers.

COCQUARD.

Mais veux-tu bien cesser, je t'en prie,
C'est la sonnette d'incendie,
Au lieu de la vieille Marie
Tu vas faire monter les pompiers.

JEANNETTE, *à part.*

Ah! maladroite, que viens-je de faire!
Timothée va découvrir le mystère!

COCQUARD, *à sa femme.*

Reviens à toi!

JEANNETTE, *à part.*

C'est lui, je crois,
Oui, je l'entends!

COCQUARD, *à sa femme.*

Reprends tes sens!

JEANNETTE, *à part.*

Ah! fuyons vite sa présence
S'il me voyait... plus d'alliance.
Elle s'échappe par la porte de droite.

CHŒUR DES POMPIERS, *en dehors.*

Mais vite, allons, ouvrez la porte,
Nous venons vous prêter main forte

COCQUARD.

Ah! que le diable les emporte!

LES POMPIERS, *en dehors.*

En ce lieu,
Nous éteindrons le feu!

COCQUARD, *allant ouvrir.* Un instant, messieurs, un instant...

TIMOTHÉE, *entrant, une lance à la main.* Où est le foyer de l'incendie?

Il court au bout de la chambre et dirigé son piston sur madame Cocquard, toujours évanouie.

COCQUARD. Arrêtez donc!.. vous allez inonder ma femme! renoncez à toutes vos pompes; madame Cocquard a eu une attaque de nerfs, j'ai voulu appeler du secours... et... je me suis trompé de sonnette.

Mme COCQUARD, *revenant à elle.* Où suis-je? pourquoi tout ce monde?.. Ah! c'est vous, perfide!

COCQUARD.

Air : *Vaudeville des mémoires d'un Colonel.*

Ah! contiens-toi... devant le monde, au moins,
Ne faisons pas mauvais ménage.

Mme COCQUARD.

J'en prends ces messieurs à témoins,
Vous êtes un époux volage.
Ingrat!.. vous vous faites un jeu

D'un amour que je ne puis feindre,
Vous me ferez mourir à petit feu...

TIMOTHÉE.

Ne sommes-nous pas là pour l'éteindre?

Vous n'avez plus besoin de nous, monsieur Cocquard, nous nous retirons.

COCQUARD. Allez, mes amis, je vous demande pardon de vous avoir dérangés.

TIMOTHÉE. Ma pompe est toujours à votre service, ainsi qu'à celui de madame votre épouse.

Air du Courrier de la malle.

Mais vite partons,
Redescendons,
Je le pense,
Notre présence
N'est plus mes amis,
Nécessaire dans ce logis.

QUATRIÈME TABLEAU.

La scène se passe chez Guichet.

Le théâtre représente l'appartement de Guichet. Porte au fond.

SCÈNE I.

GUICHET, LES INVITÉS, *tous à table.*

Air *du Pré aux Clercs.*

CHOEUR.

A ce joyeux festin,
Que la gaîté préside,
Qu'elle soit notre guide,
Amis le verre en main.

GUICHET.

Faisons jusqu'à demain,
Entendre ce refrain.

CHOEUR.

A ce joyeux festin, etc.

GUICHET, *se levant.* Mes amis et chers confrères, je propose de boire à la santé des contribuables, car sans eux, il n'y aurait plus de receveurs.

TOUS. A la santé des contribuables!

GUICHET. Et que Dieu leur prête de longues années!..

L'INVITÉ. Puisque voilà notre repas fini, est-ce que nous n'allons pas, comme à l'ordinaire, faire passer la vaisselle par la fenêtre?..

GUICHET. Aujourd'hui, nous dérogerons à nos usages... J'attends ici une jeune beauté de la banlieue, je suis chargé de constater si elle est farouche...

L'INVITÉ. Que nous ne vous dérangions pas... nous vous laissons!..

Tout le monde se lève de table.

GUICHET. Allons, au revoir... Soyez de bonne heure au bureau, et cinglez-moi ferme le contribuable, entre lui et moi, c'est une guerre à mort...

CHOEUR.

Air :

Mais vite partons,
Car le sommeil nous réclame,
Près de notre femme,
Nous nous reposerons.

Les invités sortent.

SCÈNE II.

GUICHET, *puis* JEANNETTE.

Pendant cette scène Jeannette a le ton leste et l'air délibéré.

GUICHET. Mais... si ma montre va bien, Il me semble que mademoiselle Olympe tarde un peu... elle a peut-être eu quelqu'affaire à terminer...

JEANNETTE, *dans l'escalier.* Finissez, messieurs, ou je me fâche...

GUICHET, *prêtant l'oreille.* C'est Olympe sans doute, et mes confrères veulent l'imposer... pour n'en pas perdre l'habitude. (*Ouvrant la porte.*) Eh! dites donc, messieurs!.. Respect aux propriétés, nous n'avons pas encore la loi agraire... Entrez, mademoiselle.

JEANNETTE, *entrant.* Pardon... Est-ce bien ici que demeure M. Guichet?

GUICHET. C'est moi, mademoiselle, je vous attendais. (*A part.*) Elle est piquante! (*Haut.*) Je vous demande pardon si ces messieurs se sont permis...

JEANNETTE. Oh, nous y sommes habituées!.. mon Dieu, monsieur quelle opinion allez-vous avoir de moi? me présenter chez un jeune homme à pareille heure!

GUICHET, *à part.* Elle me prend pour un jeune homme. (*Haut.*) Je trouve cette démarche toute naturelle.

JEANNETTE, *soupirant.* Ah!

GUICHET. Qu'avez-vous, mademoiselle?

JEANNETTE. Ah! c'est un grand malheur, quand la nature nous a donné une exquise sensibilité... une ame toute de sentiment.

GUICHET. Vous êtes donc romanesque, mademoiselle?

JEANNETTE. Hélas, que trop!.. et cela m'a causé bien des chagrins! le monde est si cancannier.

Air : *Ah! si madame me voyait.*

Il faut sans cesse être prudent,
Et des caquets bien se tenir en garde,
Si par hasard un homme vous regarde,
Qu'on sourie en le regardant,
Sur vous on tient un propos médisant :
Si l'on acceptait son hommage,
Si l'on souffrait qu'il s'tînt à vos genoux,
Il n'en faudrait pas davantage,
Pour qu'on fît des cancans sur vous.

GUICHET. Ne craignez rien, personne ne sait que vous êtes ici... la concierge seule pourrait se douter...

JEANNETTE. Oh! je ne crois pas qu'elle m'ait vue!..quand je rends des visites, j'ai pour habitude de passer raide devant les loges de portier...

GUICHET. C'est très bien vu...

JEANNETTE. C'est romanesque... ça rappelle la jeune châtelaine qui s'échappe à minuit du donjon... enveloppée d'une longue écharpe, elle passe devant les sentinelles endormies, et traverse en courant le pont-levis, pour aller rejoindre son chevalier...

GUICHET. Mais voilà tout un roman!..

JEANNETTE. C'est ma lecture favorite... Je déteste les choses qui arrivent naturellement, c'est trop facile. Vaincre les obstacles, tromper la surveillance, courir sur les toits au risque de se casser le cou... Voilà le charme de l'existence.

GUICHET. Certainement...

JEANNETTE. Et c'est ce qui fait que malgré la morale, je ne vous ai pas renvoyé la lettre que vous m'avez écrite!.. Ah! c'est un grand malheur quand la nature nous a donné une exquise...

GUICHET. Que dites-vous là?.. Ne trouvez-vous pas quelque chose de piquant dans notre entrevue? s'écrire sans se connaître... se parler sans s'être jamais vus... Voilà qui est romantique et sentimental!

JEANNETTE. Oui, c'est assez gentil!.. je dirai même, que c'est l'extraordinaire de l'aventure qui m'a plu... mais n'importe, ça pouvait compromettre ma réputation et ma tranquillité!..surtout si votre lettre était tombée dans les mains de Charles!..

GUICHET. Charles!..

JEANNETTE. C'est un de mes cousins... sous-lieutenant dans les chasseurs d'Afrique, jaloux et brutal comme un tigre!.. Un jour il a surpris un intéressant jeune homme qui était venu me rendre visite, et il l'a jeté par la fenêtre! heureusement que je ne demeurais qu'au troisième.

GUICHET. L'infortuné! il est mort?

JEANNETTE. Hélas, oui!.. c'était un des meilleurs employés de l'assurance sur la vie!.. une autre fois, poussée par le sentiment...

GUICHET, *tremblant*. J'espère que vous ne lui avez pas dit que vous veniez ici, au chasseur d'Afrique?

JEANNETTE. J'ai dissimulé, nous étions tous deux chez mon amie... il est sorti pour aller fumer un cigare, et j'ai volé au rendez-vous... C'est un grand malheur quand la nature nous...

GUICHET. Mais quand votre cousin reviendra... et quand il ne vous trouvera plus?

JEANNETTE. Il sera très vexé, d'autant plus qu'il s'était mis en frais... il devait rapporter des chataignes et deux bouteilles de cidre, vous voyez ce que vous me faites perdre!..

GUICHET. Pouvez-vous, dans une entrevue toute d'âme, penser à la nourriture...

JEANNETTE. Malgré le sentiment, je n'en mange et n'en bois pas moins!.. Ah! c'est un grand malheur...

GUICHET. Eh bien! si je vous offrais de remplacer le cidre par du Champagne... Hein?

JEANNETTE. Fi donc, le Champagne! c'est la perte des héroïnes de romans, c'est un vin dangereux...

GUICHET. Seulement un verre...

JEANNETTE. Je refuse... et cependant je suis Épicurienne.

GUICHET. Voyez comme ça se rencontre, je suis aussi de la secte d'Épicure...

Air : Vaudeville du Porteur d'eau.

A table mettons-nous tous deux,
Et vidons souvent notre verre.
A table, on ose avouer tous ses feux,
Femme s'y montre moins sévère :
Ne craignez rien, je suis discret,
Qu'à mon cœur, votre cœur réponde.

JEANNETTE.

Mais si Charles nous surprenait!
Tiens! au fait, on lui répondrait...
Le soleil luit pour tout le monde.

GUICHET.

Allons, table, etc.

MORCEAU D'ENSEMBLE
de M. Pilati.

JEANNETTE et GUICHET.

Que la gaîté nous accompagné,
Pour mieux atteindre le plaisir,
Buvons tous deux force champagne,
C'est le moyen de le saisir.

GUICHET.

Le vin, à table
Rend les yeux
Amoureux;
La femme aimable,
Il seconde nos feux.

JEANNETTE.

Mais silence! j'entends du monde!..
Qui parle et marche en bas?..

GUICHET.

Une patrouille fait sa ronde.

JEANNETTE, *à part*.

C'est lui, si je ne me trompes pas.

CHŒUR, *dans la coulisse*.

Garde à vous
Car la patrouille veille

Pour le repos de tous.
Sans crainte qu'on sommeille,
Dormez tous.

GUICHET.

Allons, prenez encore un verre,
Ne vous montrez pas si sévère.

JEANNETTE.

Ce que j'en fais, c'est pour vous obéir.
A force de Champagne,
Je sens le sommeil qui me gagne.

GUICHET, *à part*

Elle commence à batre la campagne.
Heureux Guichet! je la vois s'endormir!..

JEANNETTE, *s'endormant.*

Au sommeil malgré moi je cède!..

GUICHET.

Oh! tendre amour, viens à mon aide!
Dérobons un baiser.
Lorsqu'on sommeille on ne peut refuser.
(Il s'approche doucement et l'embrasse.)
Je suis dans la terre promise,
Au sein des plus belles houris.

Reprise du chœur.

Sans crainte qu'on someille,
Dormez tous,
Car la patrouille veille,
Garde à vous!

GUICHET.

Le bonheur et le vin me font perdre la tête!
Pour mieux célébrer ma conquête,
Dans ma joie, il faut que je jète
Assiettes, plats et flacons,
Ne craignez rien, j'en réponds.
Il jette tout le reste du souper par la fenêtre.

JEANNETTE, *feignant de s'éveiller.*

Où suis-je? O ciel! que faites-vous ici?

GUICHET.

A la fin d'un repas, toujours j'agis ainsi.

JEANNETTE.

Mais j'ai peur qu'on ne vous arrête.

GUICHET.

Eh! laissez donc, c'est le bonheur!

JEANNETTE, *à la fenêtre*

Ah! grand Dieu! quel malheur;
C'est la patrouille dans la rue
Qui sur la tête a tout reçu.

GUICHET.

La patrouille!.. je suis perdu!

JEANNETTE *à part.*

Et Timothé'!.. Je suis perdue!
Il va monter! Que devenir!
Ah! je vais être reconnue...

LE CHŒUR, *en dehors.*

Allons, il faut ouvrir,
La patrouille insultée
Veut être respectée;
Ouvrez la porte, allons.
Ou bien nous l'enfonçons.

GUICHET.

Je n'ouvre pas, ou le diable m'emporte!

JEANNETTE, *à part.*

Il vont briser la porte,
Timothé' me verra!
Je n'ai qu'un seul moyen... le voilà.
Elle éteint les bougies et ouvre la porte.

TIMOTHÉE, *entrant.*

Comment plus de lumière!
N'importe, je pourrai, j'espère,
Arrêter les inpertinens.

JEANNETTE, *à part, s'échappant.*

Tâchons de gagner la porte!..
Partons sans perdre de temps.

TIMOTHÉE, *saisissant Guichet.*

Qu'on me prête main-forte,
Car je tiens un des délinquans!

GUICHET.

Ecoutez-moi de grace!

TOUS.

Que justice se fasse,
Au violon le receveur!
Agissons de rigueur!

CINQUIÈME TABLEAU.

La scène se passe dans la grande salle de la Mairie.

Le théâtre représente la grande salle de la Mairie. A gauche, une table et des fauteuils autour; du même côté, une porte; une autre porte au fond.

SCÈNE I.

TIMOTHÉE, UN TAMBOUR.

LE TAMBOUR, *finissant de ranger la salle.* V'là qu'est fait, monsieur Timothée.

TIMOTHÉE. Et les fauteuils de ces messieurs?

LE TAMBOUR. Ils sont en place et tendent les bras à monsieur le Maire.

TIMOTHÉE. Mettez ce beau-là, en maroquin, ici.. bien... c'est pour le Sous-Préfet.

LE TAMBOUR. Est-ce qu'il doit honorer la cérémonie de sa présence?

TIMOTHÉE. Certainement... puisqu'il doit apposer son *veto* sur la vertu de la rosière... Maintenant il faut aller vous mettre en faction sur la grande route.

LE TAMBOUR. Je comprends... je battrai aux champs quand il passera.

TIMOTHÉE. Du tout. M. le Sous-Préfet nous a écrit qu'il arriverait incognito en coucou... mais c'est égal, nous voulons le recevoir avec tous les honneurs dus à son rang. Ainsi donc, vous viendrez nous avertir dès que vous verrez une grande poussière sur la route.

LE TAMBOUR. Il fait donc de la poussière, le Sous-Préfet?

TIMOTHÉE. Comme tous les gens en place.

LE TAMBOUR. Suffit, je vais me mettre à mon poste.

Il sort.

SCÈNE II.

TIMOTHÉE, *seul.*

Dire que c'est dans cette salle que je vais officiellement entendre proclamer rosière.. qui... je laisse encore le nom en blanc... et nos autorités qui sont là, dans ce cabinet... elles viennent d'écrire au sous-préfet qu'elles avaient choisi à l'unanimité... qui?... je laisse toujours le nom en blanc... Ah! Jeannette! Jeannette! quelle félicité!

Air *du fleuve de la vie.*

On m'assurait d'son innocence,
Malgré cela j' tremblais un peu,
Très-incertain dans ma croyance
J'étais dans le juste-milieu.
Mais maintenant je dois y croire,
Mon esprit en est convaincu,
J'vais donc voir enfin sa vertu
Sortir du provisoire.

SCÈNE III.

TIMOTHÉE, COCQUARD, POLYCARPE *et* GUICHET, *sortant du cabinet.*

COCQUARD. Allons, messieurs, cette fois du moins nous aurons bien choisi... ce ne sera pas comme l'année dernière, nous avions presque compromis le gouvernement.

TIMOTHÉE. Je crois même que vos supérieurs vous ont traité d'imbécille.

COCQUARD. Qu'est-ce à dire?.. ils m'ont appelé ganache, voilà tout.

GUICHET. Mais aujourd'hui, nous ne courons aucun risque, nous avons des preuves.

TIMOTHÉE, *à part.* Des preuves!.. quel bonheur!

COCQUARD. Certainement! puisque celle que nous nommons est la seule qui ne soit pas venue au rendez-vous... notre choix sera superbe cette fois, et c'est grâce à moi, car j'ai fourni l'idée.

POLYCARPE. C'est vrai, mais j'ai des remords, j'avais renoncé depuis long-temps...

GUICHET. Ma foi, tout bien pesé... je trouve que nous nous y sommes adroitement pris... et l'année prochaine...

COCQUARD, *riant.* Il faudra s'y prendre de même, n'est-ce pas, mauvais sujet?

TIMOTHÉE, *à part.* Qu'est-ce qu'ils disent donc?

POLYCARPE. Moi, je donnerai ma démission, mes mœurs et mon âge s'opposent...

COCQUARD. Que diable! d'une année à l'autre, vous avez le temps de vous faire absoudre.

POLYCARPE. N'importe.

Air *des Frères de lait.*

J'ai compromis le repos de mon âme,
Je me reproche cet éclat,
J'avais juré que jamais une femme
Ne détruirait mon vœu de célibat,
J'ai cédé presque sans combat.

COCQUARD.

Mais chaque année une fois, je le pense,
Vous pouvez bien obéir aux amours,
Car vous avez pour faire pénitence,
Trois cent soixante-quatre jours.

GUICHET. Ah! ça, messieurs, je vous propose en attendant la cérémonie de venir déboucher une bouteille de certain chambertin.

COCQUARD. Adopté à l'unanimité!

TIMOTHÉE. Oui, à l'unanimité!

GUICHET. Du tout... toi, tu resteras ici.

TIMOTHÉE. Est-ce que vous m'en voulez de vous avoir arrêté cette nuit!

GUICHET. Non, ce n'est pas cela... mais nous avons à causer d'affaires. Venez, messieurs.

CHOEUR.

Air : *plus d'crainte importune.*

Vidons la bouteille,
Fesons
Sauter les bouchons,
Le plaisir s'éveille
Au sein des flacons.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

TIMOTHÉE, *puis* JEANNETTE.

TIMOTHÉE. Ah! ça, qu'est-ce qu'ils ont donc voulu dire? si j'y ai compris un mot... Au fait, ça doit être comme ça; dans un gouvernement, quand les petits en savent trop, votre serviteur pour la mécanique.

JEANNETTE, *à part, passant la tête à la porte du fond.* Je les ai vus sortir... il n'y à pas de danger. Voilà Timothée! pauvre garçon, il ne sait pas ce que j'ai fait pour lui!.. (*Haut.*) Eh bien! qu'est-ce que ces messieurs ont décidé, ce matin?

TIMOTHÉE. C'est toi, Jeannette! Apprends que l'autorité supérieure a reçu la nouvelle officielle de ta vertu.

JEANNETTE. Vraiment? Eh bien! c'est une justice!

TIMOTHÉE. Je crois bien... dis donc... les autres qui voulaient te le disputer... ça fait de la peine.

JEANNETTE. J'vais donc être ta femme! tu seras mon petit mari!

TIMOTHÉE. Ah! Jeannette! quel mot as-tu dit là! il m'emplit de volupté... je vais me trouver mal de plaisir... Je vais perdre toutes mes connaissances.

JEANNETTE. Allons, Timothée, pas de bêtise!

TIMOTHÉE. Soutiens-moi, Jeannette, je défaille!.. (*Il va s'asseoir.*) Ça va mieux!.. Jeannette, pâle ma flamme d'un doux baiser!

JEANNETTE. Y penses-tu?.. Aujourd'hui?.. On n'aurait qu'à nous surprendre... D'ailleurs, il faut que je me sauve bien vite, avant que ces messieurs n'arrivent; je ne veux pas qu'ils me voient, j'ai mes raisons pour cela.

TIMOTHÉE. Ah! tu as tes raisons!.. C'est une raison; cependant, comme ils te proclameront, il ne serait pas mal qu'ils te voient à l'avance... je te présenterai comme ma petite femme.

JEANNETTE. Non, non... je tiens beaucoup... d'ailleurs, je ne suis pas habillée...

TIMOTHÉE. C'est juste... va mettre d'autres bas et tes souliers de prunelle, ça fait bien à l'œil.

JEANNETTE, *à part.* Échappons vite d'ici... Au revoir, mon petit Hercule...

TIMOTHÉE. Sans adieu, Omphale.

JEANNETTE, *apercevant Guichet qui entre.* Aie!.. M. Guichet!..

SCÈNE V.

LES MÊMES, GUICHET.

GUICHET, *à part, l'apercevant.* Eh! Je ne me trompes pas!... C'est Olympe!.. (*Bas à Jeannette.*) Que diable venez-vous faire à la mairie.

JEANNETTE, *bas.* Je venais parler à Timothée.

GUICHET. Il est, je pense, inutile de conserver le moindre espoir...

TIMOTHÉE, *à part.* Qu'est-ce qu'ils marmotent donc là tout bas! (*A Jeannette.*) Est-ce qu'il te manque quelque chose, hein?

JEANNETTE, *bas.* Au contraire!.. il m'assure que c'est une chose arrangée.

TIMOTHÉE. Bravo!

GUICHET. Qu'est-ce que c'est?..

TIMOTHÉE, *transporté.* C'est que c'est elle que j'épouse, M. Guichert.

GUICHET. Bah! vraiment?

JEANNETTE, *à part.* Le bavard!

GUICHET, *riant.* Très-bien, mon cher; je t'en fais mon compliment, épouse, épouse les yeux fermés... Ah! ah! ah!

JEANNETTE, *bas.* Monsieur... Il n'a pas besoin de savoir...

GUICHET. C'est juste! (*A part.*) Je sors, car je ne peux pas y tenir... Ah! ah! ah!

Il sort par la gauche en riant.

SCÈNE VI.

TIMOTHÉE, JEANNETTE.

TIMOTHÉE. Est-il aimable, ce M. Guichet!.. il rit parce qu'il est enchanté que nous nous marions... Il me porte un grand intérêt...

JEANNETTE. Il paraît... mais je me sauve; au revoir. (*A part.*) Évitons une autre rencontre. (*Elle va pour sortir, Polycarpe entre.*) Allons, à l'autre, à présent.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, POLYCARPE.

POLYCARPE, *à part.* Ursule ici!.. Ah! quelle pénible situation! (*Haut.*) Ces messieurs sont-ils arrivés?

TIMOTHÉE. M. Guichet est là, dans la salle à côté. Si vous saviez comme il est content!.. il a ri à se gonfler la rate!..

POLYCARPE. Pourquoi ça?

JEANNETTE, *à Timothée.* Tais-toi donc!

TIMOTHÉE. C'est de plaisir... Lorsque je lui ai présenté ma petite femme... Il était si joyeux de mon bonheur!.. Brave homme, va!

POLYCARPE. Ah! tu lui as présenté ta future!

TIMOTHÉE. Permettez que je vous l'offre aussi... La voilà!

POLYCARPE, *riant.* Comment? c'est elle que tu épouses?.. Ah! ah! ah!

TIMOTHÉE, *à Jeannette.* Il paraît qu'il est content aussi! Ah! ah! ah!

JEANNETTE, *à part.* Je suis au supplice!

POLYCARPE. Permets que je la félicite aussi. (*Bas à Jeannette.*) N'espérez pas devenir la femme de Timothée... il n'épousera qu'une rosière, et c'est Jeannette qui le sera.

JEANNETTE. Mais j'avais espéré...

POLYCARPE. Repentez-vous, mademoiselle, le ciel est miséricordieux... mais, après ce qui est arrivé, ne songez pas à ce mariage.

TIMOTHÉE, *à part.* Tiens, il lui parle bas aussi... (*Bas à Jeannette.*) Est-ce qu'il y aurait quelqu'anicroche?

JEANNETTE, *bas.* Au contraire, ça va bien.

POLYCARPE. Tu disque monsieur Guichet est là, je vais le rejoindre...

TIMOTHÉE. Je vous remercie de l'intérêt que vous me portez, monsieur Polycarpe.

POLYCARPE. Ah! parce que comme Guichet... ah! ah! ah!

Il sort en riant.

SCÈNE. VIII.

TIMOTHÉE, JEANNETTE.

TIMOTHÉE. Je puis me vanter d'être joliment aimé de mes chefs!

JEANNETTE, *à part.* Dieu merci! je l'ai échappé belle...

On entend rire dans le cabinet où sont guichet et Polycarpe.

TIMOTHÉE. Tiens, les entends-tu rire?.. sont-ils contens! Il faut avouer que je suis un être bien heureux!

SCÈNE IX.

Les Mêmes, COCQUARD.

COCQUARD, *entrant.*

Vive les fillettes,
Je veux chaque jour...

(*A part.*) Placide!.. heureux hasard!

TIMOTHÉE, *à Jeannette.* Tu vas voir!.. (*Haut.*) Monsieur Cocquard, permettez que je vous présente ma future.

COCQUARD, *riant.* Ça ta future!.. ah! ah! ah!

TIMOTHÉE, *à Jeannette.* Je te l'avais bien dit!.. ah! ah! ah!

JEANNETTE, *à part.* Que le diable l'emporte!.. (*Bas à Cocquard.*) Renvoyez-le, monsieur le Maire.

COCQUARD, *à part.* Elle a raison... (*Haut.*) Timothée, va voir dehors si j'y suis.

TIMOTHÉE. Oui, monsieur Cocquard... Ah! mais si vous n'y êtes pas?

COCQUARD. Tu viendras m'apporter la réponse.

TIMOTHÉE. Suffit... j'y vas. (*A part.*) Toutes les félicités me tombent sur la tête.

Il sort.

SCÈNE X.

JEANNETTE, COCQUARD.

JEANNETTE, *à part.* Il s'éloigne... plus de danger...

COCQUARD. Comment, Placide, tu vas épouser Timothée?

JEANNETTE. C'est lui qui veut, mais j' voulons pas, il n'est pas assez beau... j'aime mieux un bel homme... comme vous... Oh! vous êtes superbe.

COCQUARD. Tu t'y connais... Au surplus, tu dois comprendre que je n'eusse jamais consenti à cette union.

JEANNETTE, *à part.* Il le faudra bien.

COCQUARD. Que dis-tu?

JEANNETTE. Ah! j'dis qu'on vous aimerait dru, si vous n'étiez pas un coureur.

COCQUARD, *à part.* Encore une que j'ai ensorcelée.

JEANNETTE. Au r'voir monsieur Cocquard...

COCQUARD. Attends, attends, ma petite Placide... Elle est charmante... (*A part.*) Je veux la montrer à Polycarpe et à Guichet; ils enrageront de voir ma conquête. (*Appelant.*) Polycarpe! Guichet!..

JEANNETTE. Que faites-vous?

COCQUARD. Laisse donc... Polycarpe!

SCÈNE XI.

Les Mêmes, TIMOTHÉE.

TIMOTHÉE, *r'entrant vivement.* Eh vite, eh vite! monsieur Cocquard, voilà le Sous-Préfet qui arrive!

JEANNETTE, *à part.* Ah! je respire!

Elle s'échappe.

COCQUARD. Déjà! Où sont mes collègues?

TIMOTHÉE. Sous le pérystile.

COCQUARD. Je cours les rejoindre.

TIMOTHÉE. Eh bien! et votre écharpe?

COCQUARD, *fouillant dans sa poche.* C'est juste... où diable ai-je la tête?

Il se ceint d'une écharpe blanche.

TIMOTHÉE. Prenez donc garde à ce que vous faites.

COCQUARD. Allons, bon! voilà que je me trompe d'opinion. Il y a trois ans que ma femme n'a visiter mes poches; je lui avais dit de me débarrasser de cela... pas de le jeter...

Il en ceint un tricolore.

TIMOTHÉE. A la bonne heure! c'est plus décent.

COCQUARD. Sous le pérystile, as-tu dit?

Il va pour sortir; entre le Sous-Préfet suivi de Polycarpe et Guichet.

SCÈNE XII.

COCQUARD, POLYCARPE, GUICHET, TIMOTHÉE, LE SOUS-PRÉFET.

LE SOUS-PRÉFET. C'est bien, Messieurs; d'après ce que vous me dites, votre choix sera mieux fait que l'année dernière.

COCQUARD. Ça n'y ressemble pas du tout.

LE SOUS-PRÉFET. Tant mieux; car je vous assure que si le même scandale se fût renouvelé, de nombreuses destitutions auraient eu lieu.

POLYCARPE, *à Cocquard.* Décidément, vous avez eu raison.

LE SOUS-PRÉFET. Et la rosière a-t-elle fait connaître l'objet de son choix?

TIMOTHÉE. C'est moi qui suis l'objet... J'espère que vous nous accorderez votre bénédiction.

LE SOUS-PRÉFET. Puisque tout est prêt, commençons.

COCQUARD. Timothée, laissez entrer tout le monde.

Tout s'asseient. Timothée ouvre les portes du fond.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, JEANNETTE, PLACIDE. OLYMPE, URSULE, VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

CHŒUR.

Air: *Voici venir les fileuses.*

Pour nous quel beau jour de fête
Va se préparer ce matin.
A couronner l'on s'apprête
La rosière de Pantin.

LE SOUS-PRÉFET. La séance est ouverte.

COCQUARD, *Lisant son discours.* «Habitans de Pantin, la vertu est une chose si rare qu'on ne saurait trop récompenser la jeune fille qui... qui... il y a un pâté... enfin vous comprenez... Jadis dans Rome, l'imprudente vestale qui laissait éteindre son feu et dont l'innocence s'en allait en fumée, était condamnée à une légère amende ou à être enterrée toute vive... à son choix... Nos mœurs se sont améliorées; mais la vertu étant restée dans l'ornière, le gouvernement a pensé qu'il fallait la stimuler... c'est pourquoi la commune de Pantin accordera aujourd'hui une récompense honnête et proportionnée à la peine qu'éprouve une jeune fille qui... qui... autre pâté... enfin, vous comprenez toujours.

LE SOUS-PRÉFET, *se levant.* Les autorités constituées de Pantin, après un an de mûres réflexions, on fait choix de la nommée Jeannette Lemoine.

URSULE. C'est une injustice!..

OLYMPE. Nous en appelons!..

PLACIDE. Elle n'est pas plus sage que nous.

LE SOUS-PRÉFET. Silence! le jugement est rendu.

JEANNETTE, *à part.* Et ce n'est pas fini.

TIMOTHÉE, *à part.* Enfoncée, la concurrence.

LE SOUS-PRÉFET. Qu'on fasse approcher la nommée Jeannette...

JEANNETTE, *s'approchant du bureau et baissant les yeux* Me voici, Monsieur.

COCQUARD, *à part.* Que vois-je? Placide,

POLYCARPE, *à part.* Ursule!

GUICHET, *à part.* Olympe!

JEANNETTE, *à part.* Aie! aie! aie! voilà ce que je craignais!

LE SOUS-PRÉFET. Recevez mademoiselle, cette couronne et cette bourse...

COCQUARD. Un instant. Je demande à dire deux mots à Pla.., à Jeannette.

POLYCARPE, et GUICHET. Et nous aussi.

Tous trois s'avancent vers Jeannette qui est sur le devant de la scène.

COCQUARD, *bas à Jeannette.* Tu vas me faire le plaisir de m'expliquer...

JEANNETTE. Quoi donc?..

COCQUARD.

Air *du Château perdu.*

Allons enfin éclaircis mon scrupule
N'est-ce pas toi, Placide, réponds-moi,

POLYCARPE.

Que dites-vous c'est la prude Ursule...

GUICHET.

Non, c'est Olympe!.. vous êtes fou, je crois.

JEANNETTE, *timidement.*

Je suis les trois, pensant que votre audace
Triompherait de leur simplicité,
Pour les sauver, j'ai dû prendre leur place,
Ce que j'ai fait, c'est par humanité.

GUICHET. Nous avons été joués!..

POLYCARPE. Trompés.

JEANNETTE. Du moins, cette fois, c'est avec connaissance de cause.

GUICHET. Mais nous ne souffrirons pas...

COCQUARD. Chut!.. le Sous-Préfet nous regarde... le mieux est de ne rien dire... si l'on savait!.. je serais encore traité de ganache comme en 1833.

POLYCARPE. Moi... ma réputation serait flétrie...

GUICHET. Alors... ratifions...

JEANNETTE. Oh! mon Dieu! mes concurrentes ne valent pas mieux que moi!

LE SOUS-PRÉFET. Eh bien? Messieurs... est-ce qu'il s'élèverait quelque difficulté?

COCQUARD. Aucune, je vous assure... elle est plus rosière que jamais...

LE SOUS-PRÉFET. Jeannette, recevez le prix de votre sagesse et de votre bonne conduite.

TIMOTHÉE. Vive monsieur le Sous-Préfet Je vais donc pouvoir épouser une femme les yeux fermés!

JEANNETTE, *à part.* Dieu! qu'on a de mal à solliciter!

CHŒUR.

Air *du Petit Caporal.*

Que chacun applaudisse
Au choix de notre autorité,
Oui, c'est une justice,
Ell' l'a bien mérité.

JEANNETTE, *au public.*

Par jugement on me nomme Rosière,
Je suis la plus sag' du pays;
Mais ma conduite fut légère,
Ai-je bien mérité le prix?
Si vous montrez de l'indulgence
Après avoir tout entendu,
Oh, mieux que moi, vous méritez, je pense,
D'obtenir le prix de vertu.

CHŒUR.

Que chacun applaudisse, etc.

FIN.



LE
CURÉ MERINO,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par MM. Mallian, Pierre Tournemine et Bernard,

MUSIQUE DE M. PARIS, MISE EN SCÈNE DE M. GRANDVILLE,

COSTUMES D'APRÈS LES DESSINS DE M. ALFRED ALBERT;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 30 JANVIER 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JERONIMO MERINO, curé de Cobarrurias	M. Francisque.
DON ALVAREZ, seigneur espagnol	M. Albert.
NUGUEZ, mendiant	M. Montigny.
SANTNIO, beau-frère de Merino.	M. St-Ernest.
DON I. ZEPHIRO, fournisseur...	M. Prosper.
MICHELI, ami de Santnio	M. Emile.
DON TAPIA, moine	M. Charlet.
Un Chef de Guérillas.	
PIETRO, domestique de l'oncle d'Alvarez	Mme Emma.
DONA ELVIRE, jeune Espagnole, fille d'un officier	Mme Gauthier.
INESILLA, sœur de Merino et femme de Santnio	Mme Darcey.
DONA MATHÆA, abbesse du couvent de Sainte-Claire	Mme Desprez.
UNE SOEUR	Mlle Laure.
Un Crieur.	
Troupes de Guérillas, Moines, Mendians, Soldats, Hommes, Femmes du peuple	

La scène se passe en Espagne; le premier acte, au village de Cobarrurias; le second, dans les montagnes de la Vieille-Castille; le troisième, au couvent de Sainte-Claire; le quatrième, à Madrid, le cinquième, à Cobarrurias.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la place du village de Cobarrurias; à droite du spectateur, le portique d'une église; à gauche, la maison de dona Mathæa; près de cette maison, un banc. L'action commence en 1808.

SCENE PREMIERE.

MERINO, SANTNIO, INESILLA, NUGUEZ, Mendians.

(Nuguez est assis à la porte de l'église; des mendians sont groupés çà et là sur la place. Merino, Santnio et Inesilla entrent par la droite; Inesilla est appuyée sur le bras de Santnio. Merino marche à leur côté: il est vêtu en chevrier. Sa figure est pâle; sa démarche est lente et pénible. Arrivés au milieu du théâtre, ils s'arrêtent tous trois.)

MERINO, *s'asseyant sur un banc de pierre à gauche, et prenant la main de Santnio.* C'est ici qu'il faut nous séparer.

SANTNIO. Oui; toi, chez le desservant de Cobarrurias; nous, vers nos montagnes.

INESILLA. Adieu, mon frère; la maladie de notre vieux père n'offre plus de danger, et mon devoir est de suivre mon mari. Ce pauvre Santnio s'ennuyait tant de vivre loin de moi!

SANTNIO. Je t'aime tant, Inesilla! et puis, je ne sais, tu semblais avoir emporté avec toi tout mon bonheur: rien ne me réussissait en ton absence; c'est au point que moi, le premier chasseur de la Vieille-Castille, je passais des journées entières à battre nos environs sans tuer une seule pièce de gibier. Tu es ma vie, mon trésor, ma Providence, vois-tu?

INESILLA. Et toi, mon unique bien sur cette terre! Inesilla n'est pas seulement une femme dont la destinée est liée à la tienne et qui trouve sa chaîne légère; ce n'est pas seulement une épouse, c'est une amie, une compagne, qui a mis en toi ses joies et ses douleurs; et ne crois pas que ce soient là de vaines paroles, Santnio, mon Santnio!.. si jamais quelque danger te menaçait, Inesilla serait là pour le détourner ou le partager.

SANTNIO. L'amour et l'énergie d'une

bonne Espagnole, que souhaiter de plus !

MERINO, *avec chagrin.* Oh ! oui ; c'est un bonheur bien grand que celui d'être aimé de la sorte !. c'est un bonheur que je ne connaîtrai jamais, moi, que Dieu a marqué pour le sacerdoce, et pourtant !..

SANTNIO, *avec amitié.* Des regrets, frère ! Mais songe donc à l'avenir qui se présente devant toi ?.. Fils d'un paysan, beau-frère d'un pauvre montagnard comme moi, à quoi pouvais-tu prétendre ? Eh bien ! la Providence est venue à ton secours... Le curé de Valladolid t'a pris en amitié ; par ses soins, tu as été élevé au collége de Lerma : sous l'habit du chevrier, il y a un bachelier, un docteur, et peut-être plus encore, si tu consens à suivre les conseils de ta famille : le desservant de Cobarrurias, chez qui tu étudies en ce moment, est vieux ; nul doute qu'en peu de temps tu ne le remplaces, et alors ta fortune est faite : en Espagne, c'est une belle carrière que celle de l'église !

MERINO, *avec accablement.* Soit... Adieu donc, ma sœur ! adieu Santnio... Je serai prêtre.

(Il les reconduit tristement. Santnio et Inesilla disparaissent par le fond. Au même instant une violente altercation s'élève, parmi les pauvres qui assiégent l'entrée de l'église.)

UN MENDIANT. A moi la place.

UN AUTRE MENDIANT. J'y étais le premier.

PREMIER MENDIANT. Non !

SECOND MENDIANT. Si !

PREMIER MENDIANT. Non !

NUGUEZ, *assis.* Eh ! là, là ! enfans de l'Espagne, un peu de dignité, que diable ! on ne sort pas encore de vêpres, et d'ailleurs, j'ai idée qu'il serait plus facile à un chameau de passer par le trou d'un aiguille, comme dit l'Évangile, qu'aux fidèles qui sont là-dedans de passer par nos mains sans y laisser quelque chose.

SCENE II.

LES MÊMES, PIETRO.

PIETRO, *entrant vivement.* Enfin, me voilà donc de retour à Cobarrurias !.. De Valladolid ici la trotte est bonne, surtout par les montagnes.... Quel pays que cette Vieille-Castille !.. tout rochers ! c'est à se rompre le cou vingt fois pour une !.... (*Apercevant Nuguez qu'il reconnaît.*) Tiens, c'est le mendiant Nuguez : bonjour, mon ancien !

NUGUEZ, *de même.* Pietro !

PIETRO. Eh oui ! ce mauvais sujet de Pietro qui s'échappa de sa famille, il y a trois ans pour aller chercher fortune à Madrid.

NUGUEZ. Et tu l'as rencontrée ?

PIETRO. Sous les traits d'un grand d'Espagne qui m'a pris à son service... C'est un illustre et puissant seigneur que le comte d'Almeia !.. des titres, des honneurs... la faveur du vieux roi Charles IV et du roi Ferdinand VII, son fils, trente quartiers de noblesse et cent mille piastres de revenu.

NUGUEZ, *se levant et venant à lui.* Cent mille piastres de revenu !.. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'entrer là comme intendant ?

PIETRO. Vieux fou !.. Ah çà ! dis-moi, je viens ici chargé d'une mission, et il faut que tu m'aides à découvrir ce que je cherche... Le comte d'Almeia a un neveu...

NUGUEZ, *avec un soupir.* L'héritier des cent mille piastres...

PIETRO. Eh ! c'est ma foi douteux, attendu que l'oncle et le neveu ne s'entendent guère ensemble : l'un est un petit vieillard bien têtu, bien absolutiste, bien encroûté de préjugés ; l'autre, une de ces jeunes têtes échauffées par les idées généreuses que la révolution française a jetées au-delà des Pyrénées. Or, il y a à peu près deux mois, une querelle si vive s'éleva entre eux, qu'à la suite de cette querelle don Alvarez partit, décidé à rompre toute relation avec sa famille.

NUGUEZ. Don Alvarez !

PIETRO, *continuant.* On n'en avait plus entendu parler, lorsqu'un beau jour le comte apprit qu'il s'était arrêté à Cobarrurias, retenu par je ne sais quelle passion romanesque.

NUGUEZ. Et c'est vers lui qu'il t'envoie ?

PIETRO. Sans doute... Eh parbleu ! toi qui sais tout dans le pays, tu pourrais peut-être m'indiquer la demeure de don Alvarez ?

NUGUEZ, *lui faisant remonter la scène.* Inutile, tiens, regarde dans l'église, derrière ces deux dames agenouillées près de l'estrade à gauche.... Vois-tu ce jeune homme ?

PIETRO, *regardant.* Quelle ferveur !

NUGUEZ. Oh ! don Alvarez est un pieux Castillan, qui a pleine dévotion en dona Elvire.

(Mouvement de Merino, qui, pendant cette scène, est rentré, s'est assis sur le banc et semble plongé dans de profondes réflexions.)

PIETRO, *continuant, à Nuguez.* Dona Elvire ?

NUGUEZ. Elle tourne la tête ; sa mantille s'écarte : n'est-ce pas que c'est une belle jeune fille ? Sa mère, veuve d'un officier, habitait jadis Lerma ; des revers de for-

tune la forcèrent de quitter le monde, et elle vint chercher une retraite à Cobarrurias, où elle acheta la petite maison que voilà. (Il lui désigne celle à gauche.)

PIETRO, *avec plus d'intérêt*. Et c'est elle que j'aperçois auprès de dona Elvire?

NUGUEZ. Non, la pauvre femme! sa place est maintenant au cimetière du village.

PIETRO. Morte!...

NUGUEZ, *le ramenant sur le devant de la scène*. Il y a six mois; la vieille dame dont tu parles est la tante de dona Elvire. Elle se nomme dona Mathæa : elle est abbesse du couvent de Sainte-Claire, aux environs de Roa. A la nouvelle de la mort de sa sœur, elle s'est hâtée d'accourir auprès de dona Elvire, restée seule et isolée.

PIETRO. Et sans doute inconsolable?

NUGUEZ. Oh!.. plus d'une fois, moi, qui couche en face, sous le portique de cette église, j'ai vu et entendu la nuit certaines choses...

MERINO, *s'élançant vers lui avec impétuosité*. Tu mens, Nuguez : dona Elvire est un ange de pureté; je l'ai connue à Lerma, où s'écoula son enfance; je l'ai vue grandir en grâces et en perfections, et je témoignerai de sa vertu au prix de tout mon sang... mais non, pour te forcer au silence, ce n'est pas du sang qu'il te faut... Mendiant, voici ma dernière piastre; prends et tais-toi.

(Il lui jette une pièce de monnaie, et va se rasseoir sur le banc de pierre, la tête dans ses mains.)

PIETRO, *tirant Nuguez à part*. Quel est cet homme?

NUGUEZ. Une espèce de fou qui ne fait rien comme tout le monde. Fils du vieux chevrier Merino, il mène paître le troupeau de son père pendant la semaine, et les dimanches et fêtes il prend des leçons de théologie chez le desservant de Cobarrurias.

PIETRO. Avec quelle ardeur il a embrassé la défense de dona Elvire!

NUGUEZ. Oui, et pourtant j'espère que son illusion ne sera pas de longue durée, et qu'avant vingt-quatre heures... si certain projet, que j'ai promis de seconder, réussit...

PIETRO, *remontant avec lui la scène*. Une intrigue amoureuse? Oh! mon bon Nuguez, conte-moi cela.

(Fidèles sortant de l'église.)

NUGUEZ. Chut! on sort de l'église. Voici don Alvarez... A toi ton affaire, à moi la mienne.

(Il va prendre sa place parmi les mendians qui se pressent devant la porte de l'église. Plusieurs fidèles sortent et traversent lentement la place. Pietro s'avance vers don Alvarez qui a redescendu la scène.)

SCENE III.

LES MÊMES, DON ALVAREZ.

DON ALVAREZ, *avec passion*. Qu'elle était belle, agenouillée aux pieds des autels!.. que sa prière était vive et pure!.. Ah! dans ce moment j'étais jaloux de Dieu même!

PIETRO, *l'abordant*. Monseigneur...

DON ALVAREZ. Qui es-tu? que veux-tu?

PIETRO, *lui présentant un papier*. Ce message de la part du comte d'Almeia, votre oncle...

DON ALVAREZ. Mon oncle?.. encore de nouvelles persécutions sans doute. Donne.

(Il prend la lettre qu'il ouvre avec humeur. Pendant ce temps s'élève un grand tumulte : les mendians entourent avec des cris de joie don Tapia qui sort de l'église et traverse la scène.)

TOUS. Vive don Tapia! vive le supérieur des moines de Saint-François!

DON TAPIA, *accompagné de quelques moines, et s'adressant au peuple qui le suit*. Gloire à Dieu, qui nous a mis sur cette terre pour le soulagement de ses enfans! (*On entend une cloche dans le lointain.*) Ecoutez, c'est la cloche du couvent, qui vous appelle au repas du soir.

TOUS LES MENDIANS. La soupe!... la soupe!..

NUGUEZ, *à ses camarades*. En route!.. (*A don Tapia, avec respect.*) A vous le pas, mon révérend... L'Espagne est un corps dont les moines forment la tête, et les mendians la queue.

(Ils se précipitent tous à la suite de don Tapia qui s'éloigne.)

SCENE IV.

DON ALVAREZ, PIETRO, MERINO, *toujours assis à l'écart*; *puis* DONA ELVIRE ET DONA MATHÆA.

DON ALVAREZ, *lisant à part la lettre que vient de lui remettre Pietro*. « Madrid, 12 » avril 1808... Mon cher Alvarez, vos torts » à mon égard n'ont pu effacer dans mon » cœur l'amitié que je vous ai vouée, et » qui ne s'éteindra qu'avec ma vie. Depuis » votre brusque départ, je n'ai cessé » de veiller sur vous-même à votre insu. » L'agent mystérieux chargé de vous suivre » dans vos voyages, et de me rendre » compte de ce qui se passerait, n'a pas » tardé à m'instruire qu'une fatale passion » semblait s'être emparée de vous. Dona » Elvire ne saurait vous appartenir : le » rang, la fortune, tout vous sépare; » croyez-moi donc, renoncez à un mariage » qui ferait mon désespoir : l'héritier de » la noble famille d'Almeia ne saurait » s'allier à la fille d'un simple officier. » D'ailleurs, je ne vous laisserai pas igno-

» rer plus long-temps que mes mesures » sont prises... J'ai écrit confidentiellement à la tante d'Elvire : l'abbesse dona » Mathæa est une sainte femme qui vit » dans la crainte de Dieu, et qui connaît » trop le respect dû aux priviléges de notre » caste pour approuver la folle espérance » de sa nièce. » (*Parlant.*) Ah ! l'infâme complot !.. les voilà donc découverts les motifs de la résistance de dona Mathæa !.. résistance qui n'a fait qu'accroître mes transports et mon audace; car sans cela, aurais-je jamais conçu le projet qui, cette nuit même, doit assurer mon bonheur. (*Revenant à la lettre.*) Mais que peut-il encore avoir à me dire : que je retourne auprès de lui à Madrid. (*Continuant de lire.*) « Alvarez, ce n'est plus ma voix qui vous » appelle, c'est la voix du pays; vous n'i» gnorez pas les événemens qui se prépa» rent. Le roi Ferdinand, trop faible pour » résister à l'invitation que l'empereur » Napoléon lui a fait transmettre par l'or» gane du général Savary, vient de partir » pour Bayonne; puisse-t-il n'avoir pas à » se repentir de sa condescendance !.. Le » prince de la Paix a, dit-on, vendu l'Es» pagne aux Français. S'il en est ainsi, » il faut que tous les enfans de la vieille » Espagne se rapprochent et se tiennent » prêts... Venez, je vous attends... » (*Parlant.*) La vieille Espagne !.. oui; l'Espagne avec ses préjugés, l'Espagne inculte et barbare au milieu de la civilisation qui la presse de toutes parts; l'Espagne, restée jusqu'ici froide sous le soleil de la liberté qui échauffe l'Europe !. son Espagne à lui, et non pas la mienne !

PIETRO. Votre réponse à la lettre de monsieur le comte ?

DON ALVAREZ, *après avoir réfléchi un instant.* J'irai la lui porter moi-même.

PIETRO. En ce cas, je repars.

DON ALVAREZ, *l'arrêtant.* Non; tu m'as l'air d'un garçon hardi et intelligent, j'aurai peut-être besoin de toi.

PIETRO. Disposez de mon zèle.

DON ALVAREZ, *à lui-même.* Oui, c'est décidé... je reverrai mon oncle... Elle m'accompagnera, elle en a fait serment... Au lieu de prendre la route de France, comme nous en avions le projet, nous prendrons cette nuit celle de Madrid. C'est à l'hôtel du comte d'Almeia que j'irai frapper; c'est dans les salons du comte d'Almeia que je trouverai l'excuse de mon amour et de sa faiblesse... Quelqu'un?.. c'est elle.

(Elvire et sa tante sortent de l'église et se dirigent vers la maison à gauche; en apercevant Alvarez, Elvire n'a pu réprimer un mouvement, son livre de prières tombe. Merino, qui s'est levé brusquement à son approche, et qui, debout à l'écart, la suit des yeux, haletant et immobile, se précipite pour le ramasser, mais Alvarez l'a devancé.)

DON ALVAREZ, *bas à Elvire, en lui remettant son livre.* A minuit.

DONA ELVIRE, *d'une voix tremblante.* A minuit.

DONA MATHÆA. Eh bien! Elvire?

DON ALVAREZ, *à Pietro.* Viens.... suis-moi.

PIETRO, *à part.* Plaisir et profit, la belle vie !

DON ALVAREZ, *de même.* Minuit ! heure d'attente et de joie, ah ! quand arriveras-tu?

(Il s'éloigne suivi de Pietro; Merino, entraîné par un mouvement involontaire, s'est avancé vers Elvire, qui, au bruit de ses pas, presse sa marche et rentre dans la maison sans détourner la tête.)

SCENE V.

MERINO, *seul.*

Pas un regard !.. pas un sourire... pas une parole!.. et pourtant, jadis, elle me regardait, elle me souriait, elle me parlait avec bonheur!.. sa mère avait accueilli l'écolier de Lerma; j'étais chaque jour près d'Elvire ; chaque jour je la voyais croître en grâces et en beauté... Notre jeunesse, s'appuyant l'une contre l'autre, s'élevait vive et joyeuse; c'était un doux langage, c'étaient de naïfs aveux, c'étaient de tendres sermens qui, pour n'avoir jamais été prononcés, n'en étaient pas moins gravés au fond du cœur. Je me pris à l'aimer sans m'inquiéter d'autre chose, sans me dire : Elle est de noble origine, et toi, tu n'es que le fils d'un pâtre de Cobarrurias ; je ne regardais pas en haut, et quand par hasard je levai les yeux, et que je la vis au-dessus de moi, mon amour, au lieu de s'échapper, retomba au fond de mon ame. Je partis de Lerma, fou, désespéré, et je vins m'asseoir au foyer de mon vieux père. (*Ici la nuit est venue.*) Mais la Providence, qui se plaît sans doute au spectacle de nos douleurs voulut encore me rapprocher d'Elvire., : Elvire arriva à Cobarrurias, et s'établit dans cette maison... c'était un horrible tourment que de la voir ainsi chaque jour, à chaque heure, à chaque minute, et que de ne l'aimer que des yeux et de la pensée !.. Mais un autre supplice m'était réservé, la jalousie qui brûle et tue : don Alvarez!..— Si c'eût été Satan, je me fusse donné à lui au prix du trésor qu'il me ravissait; si c'eût été Dieu, je l'eusse maudit... c'était un homme, et mon premier cri fut un cri de vengeance; car ma main avait rencontré la garde d'un stylet... mais Elvire l'aimait, et ma haine

dut se taire devant son amour... le bonheur d'Elvire, même aux dépens du mien! (*Après un silence.*) Je connais leurs projets.. Alvarez, cette nuit Elvire t'appartiendra, mais toujours pure, toujours digne de respect et d'hommage... Alvarez, Merino a tout prévu; Merino veille sur toi et sur Elvire... et puis, le sacrifice accompli, que l'ange de Dieu qui me pousse vers les autels efface derrière moi les traces du passé; qu'il me dépouille de souvenir et d'espérance; qu'il arrache de mon sein les passions qui le dévorent, et qu'il me jette glacé entre ce monde et l'autre. (*Après une pause.*) L'église!.. Mais quelle est donc cette puissance bizarre et inconnue qui nous saisit à l'entrée de la vie, et nous pousse souvent là où nous ne voudrions pas aller... qui jette au hasard, à l'un une plume, à l'autre une épée; à l'un une casaque de soldat, à l'autre une robe de prêtre?.. Mais, sous cette robe, mon cœur oppressé bondira pour le monde: à moi le monde avec ses joies, ses douleurs, ses vertus et ses crimes... Non, l'église! me répond une voix plus forte que la mienne: mais en moi, mille pensées brûlantes, mille passions que vainement je combattrais, mais en moi, l'amour de la renommée, et quelque chose qui m'avertit que je suis né pour elle.... n'importe! l'église!... ainsi donc, mes jours pleins de brillantes illusions, mes nuits pleines de rêves ambitieux, tout cela n'était que mensonge!.. la Providence m'a pris par la main, et ne m'a mis face à face avec la gloire, que pour me dire ensuite: Retourne-toi, et rentre dans l'obscurité du sanctuaire. (*Retombant assis, et se couvrant le visage de ses mains.*) Ah! pitié, mon Dieu!.. ma tête se perd, je blasphêmerais!

(Moment de silence; Nuguez, couvert de haillons, un bâton à la main, s'avance lentement, et vient se coucher non loin de Merino, sous le portique de l'église.)

SCENE VI.

MERINO, NUGUEZ.

MERINO, *se retournant au bruit.* Qui va là?... (*Se levant.*) Ah! c'est toi, Nuguez?...

NUGUEZ, *qui l'a reconnu.* Il est près de minuit, et, en homme rangé, je rentre chez moi.

(Il jette son manteau par terre et l'arrange.)

MERINO, *l'examinant.* Que fais-tu?...

NUGUEZ. Mon lit.

MERINO. Ton lit.

NUGUEZ. Oh! il n'y manque rien: pour matelas les dalles doucement échauffées par le soleil de la journée; pour rideaux, l'obscurité qui nous entoure, et pour ciel, celui de là-haut.

MERINO. Et tu n'as pas d'autre asile que le portique de cette église?

NUGUEZ. A quoi bon payer un loyer quand on peut faire autrement?

MERINO, *avec intérêt.* Ah! oui, j'entends; la misère...

NUGUEZ. Fi donc! je suis mendiant, mais ce n'est pas à dire pour ça que je n'aie rien. Chacun son goût... Il y en a qui font le métier en grand, et d'autres en petit... j'aime mieux ça moi; c'est plus commode et moins gênant... au lieu d'avoir de la reconnaissance en habit brodé à tel ou tel prince, à tel ou tel ministre, eh bien! on n'en a qu'au public, et c'est comme si on n'en avait pas.

MERINO. Avant de faire ce que tu fais, tu as été soldat?

NUGUEZ. Quatre ans.

MERINO. Et pourquoi as-tu quitté le service?

NUGUEZ. Ah! dam! des raisons..... en temps de guerre, bon; mais en temps de paix, l'archange Michel lui-même ne pourrait s'y faire!...

MERINO. C'est un noble état que celui des armes.

NUGUEZ, *avec chaleur.* Oui, certes; aussi, mordieu, que jamais il se tire un coup de fusil en Espagne, et je veux être condamné à ne boire toute ma vie que de l'eau du Guadalquivir, si je ne jette aussitôt la béquille de côté!

MERINO. Tu reprendrais l'uniforme?

NUGUEZ. L'uniforme? pas si bête!... la guerre de partisans, la guerre pour son compte, la belle et bonne guerre espagnole. Le cœur bat bien sous l'habit du soldat; mais il bat encore mieux sous les guenilles du mendiant; au moment du danger, la pensée du soldat n'est pas seule avec lui; il pense à sa mère, à sa sœur ou à sa femme: le mendiant ne pense à rien, car il n'a rien; il ne tient à rien dans le monde; le soldat, satisfait de combattre, attend sa part de gloire au second rang; le mendiant, avide de butin, se précipite au premier et ne lâche prise qu'après qu'il est mort ou que la proie est dévorée.

MERINO, *avec enthousiasme.* Ce doit être un grand, un magnifique spectacle que celui d'une bataille!... La fumée, le bruit, l'odeur de la poudre, les imprécations de ceux qui tuent, les gémissemens de ceux qui meurent... et puis le chef, dont la voix vous est connue, et qui, passant à cheval devant vous, crie: En avant!... L'ennemi

recule ou tombe : tout cède, tout est renversé, et, debout au milieu du carnage, le général répète avec orgueil : La victoire c'est moi!... (*S'arrêtant tout-à-coup.*) Oh! mais qu'ai-je dit? Insensé!.... l'église!.... l'église!... (*Il s'éloigne précipitamment de Nuguez, qui, étonné de son enthousiasme, est resté muet, les yeux fixés sur lui. A ce moment, minuit sonne. A part.*) Minuit!.... minuit!..... Alvarez, je suis au rendez-vous...

(Il se cache derrière la colonnade de l'église.)

NUGUEZ, *se retournant.* Eh bien! où a-t-il donc passé?...

SCENE VII.

LES MÊMES, DON ALVAREZ, PIETRO, *une guitare à la main; puis* DONA ELVIRE.

DON ALVAREZ, *à Pietro.* Tiens-toi là, à l'angle de cette maison, et veille bien à ce que personne ne nous surprenne. (*Apercevant Nuguez et allant à lui.*) Fidèle à nos conventions...

NUGUEZ, *bas.* Je vous ai promis que, malgré le voisinage, je ne verrais ni n'entendrais rien de ce qui doit avoir lieu... promesse payée d'avance, promesse sacrée.

(Il s'enveloppe dans son manteau et se couche à terre dans l'attitude d'un homme profondément endormi.)

DON ALVAREZ. Ne perdons pas une minute. (*A Pietro.*) Le signal... (*Pietro exécute quelques mesures sur son instrument. A ce signal, dona Elvire sort de chez elle avec la plus grande précaution. Don Alvarez court à elle, et lui jette un manteau sur les épaules.* Elvire! ô bonheur!... Viens, partons.

MERINO, *se plaçant devant eux un stylet à la main.* Vous ne passerez pas... (*Mouvement de surprise.*) Don Alvarez, entre la maison de dona Elvire et la chaise de poste qui doit l'entraîner à Madrid, est un homme qui vous demande compte de vos projets, un juge de votre conduite.

DONA ELVIRE, *à Merino et vivement.* Merino! un tel éclat!... mais vous voulez donc me perdre?

MERINO. Je veux vous sauver... Serait-ce la première fois qu'un jeune et brillant seigneur aurait séduit et égaré une pauvre femme?... Serait-ce la première fois que, victime de trompeuses promesses, on aurait vu la confiance payée par la perfidie?

DON ALVAREZ, *passant à Merino.* Misérable!...

MERINO. Oh! j'ai le droit de parler ainsi, moi, que la Providence a placé auprès d'elle depuis son enfance; moi, premier confident de ses rêves de bonheur; moi, dont le dévouement est sans bornes; moi enfin, qui, debout au lit de sa mère mourante, ai fait le serment muet et solennel de la défendre et de la protéger.... Dona Elvire femme de don Alvarez, oui... Dona Elvire maîtresse de don Alvarez, non...

DON ALVAREZ. Qui t'a dit que je fusse assez lâche pour manquer à mes sermens, et qu'un prompt hymen...

MERINO. Entrez donc là, dans cette église, tout est prévu... grâce à moi, le prêtre attend... Eh bien! vous hésitez?...

DON ALVAREZ, *après un moment de silence.* Si tu jetais ce fer que je vois briller dans ta main, et venais à moi désarmé, je répondrais alors, parce qu'alors tu ne pourrais croire que ce sont tes menaces qui m'intimident. (*Merino jette l'arme qu'il tient et s'avance lentement près d'Alvarez. Don Alvarez va à dona Elvire.*) Venez, Elvire, c'est Dieu qui a jeté cet homme au-devant de nous, afin que notre union fût aussi pure que mon amour.

(Merino frappe à la porte de l'église qui s'ouvre. Don Alvarez y entraîne Elvire pâle et chancelante. Piétro les suit.)

SCENE VIII.

MERINO, NUGUEZ.

MERINO, *qui, sombre et pensif, s'est appuyé contre une des colonnes du portique.* C'en est donc fait, plus rien sur cette terre!...

(Long silence.)

NUGUEZ, *qui s'est levé de sa place, vient de tout observer et s'est approché de lui.* Dieu et l'Espagne.

MERINO, *comme frappé de ces paroles.* Dieu et l'Espagne?...

NUGUEZ, *l'amenant sur le devant de la scène.* D'aujourd'hui je t'ai compris, Merino : tu es de ces hommes qui, dans l'occasion, font de grandes choses...

MERINO, *le regardant fixement.* Et toi, de ces hommes avec lesquels on les exécute.

NUGUEZ. Entre nous donc, à la vie, à la mort... Le mendiant Nuguez au curé Merino.

MERINO. Le curé Merino au mendiant Nuguez...

ACTE II.

La scène est au milieu des sierras de la Vieille-Castille, en 1812, pendant l'occupation de l'Espagne par les Français. Le théâtre représente le sommet d'une montagne sur laquelle passe la route de Madrid. Au fond, un étroit et profond défilé; à droite du spectateur et vers le quatrième plan, une roche élevée dont la pointe avance jusqu'au-dessus du défilé. Une sentinelle est en faction sur la plate-forme de cette roche. Çà et là quelques troncs d'arbres et deux énormes brasiers autour desquels sont étendus des groupes d'hommes armés.

SCENE PREMIÈRE.

NUGUEZ, PIETRO, GUÉRILLAS.

(Sur un tertre à l'écart repose Nuguez; Piétro est auprès de lui. Au lever du rideau, le jour commence à poindre. Pietro s'éveille le premier et semble écouter avec joie un chœur chanté au loin par les postes avancés de guérillas, puis répété par l'écho sur la cime des rochers.)

CHOEUR.

Debout! debout! déjà l'aurore
S'étend sur la cime des monts;
Le danger va renaître encore;
Debout! debout, chers compagnons!

PIETRO, *frappant sur l'épaule de Nuguez.* Alerte, Nuguez; tu n'es plus sous le portique de l'église de Cobarrurias, où tu dormais si bien jadis.

NUGUEZ. Oui, il y a quatre ans, en 1808..... qui nous aurait dit, Pietro, le jour que nous nous sommes rencontrés, toi, cherchant don Alvarez, moi, demandant l'aumône aux passans, que nous nous retrouverions dans les montagnes de la Vieille-Castille?..

PIETRO. Les armes à la main.

NUGUEZ. Enfant!

PIETRO. Enfant!... songe donc que j'ai vingt ans, et que mon bras est assez fort pour envoyer une balle à l'ennemi, et mon cœur assez ferme pour ne point faillir à l'approche du danger?... Et puis... je ne sais... du moment que les Français eurent mis le pied sur la terre d'Espagne, cette terre devint brûlante sous mes pas.. plus j'admirais leur audace et leur grandeur, plus je les haïssais. .. le prince Joseph sur le trône de Ferdinand VII! Ferdinand VII prisonnier de Napoléon!... nos villes, nos campagnes, nos maisons, envahies par le vainqueur... ah! c'était affreux!... en vain, don Alvarez, qui, malgré les conseils de dona Elvire sa femme, et du comte d'Almeia son oncle, s'est déclaré pour les Josephinos, et prétend marcher à la conquête de nos libertés sous le drapeau de l'étranger, voulut-il m'entraîner sur ses traces, je pris un fusil et m'élançai vers nos montagnes, car c'est là qu'est maintenant le pays.

NUGUEZ. Quel enthousiasme!

PIETRO. Mais toi-même?...

NUGUEZ. Oh! moi, c'est différent... je n'ai pas vingt ans, vois-tu, et si je me bats, ce n'est ni parce que je hais les Français, ni parce que j'aime Ferdinand VII.

PIETRO, *étonné.* Et pourquoi donc?

NUGUEZ. Parce que j'y trouve mon compte.

PIETRO, *vivement.* Eh! quoi!... le patriotisme?...

NUGUEZ, *frappant sur sa ceinture pleine d'or.* En voilà du patriotisme, et grâce à ma carabine et au grand saint Janvier, mon patron, ça ne fait qu'augmenter..... aussi, pas de risque que je renonce de sitôt à l'ouvrage.. (*S'adressant à ses camarades.*) Hein!... qu'en dites-vous, mes anciens?.. ai-je bien tenu tout ce que je vous ai promis, le jour où, rassemblés sur la place de Cobarrurias, le canon qui grondait dans le lointain nous avertit tout d'un coup qu'il était temps de quitter le bâton du mendiant pour le fusil du guérillas? quel réveil!... Jadis, on nous méprisait, on nous heurtait du pied.... aujourd'hui, on pâlit à notre approche; nos lèvres ne s'ouvrent plus pour implorer la pitié, mais pour déchirer de bonnes cartouches à balles: nos mains ne se referment plus sur un maravédis jeté au hasard, mais sur la poignée d'un coutelas ou d'un stylet.... Vrai Dieu! la fête est belle, car nous avons poussé notre cri de joie!

LE FACTIONNAIRE *placé sur le rocher.* Qui vive?..

PLUSIEURS VOIX, *dans la coulisse.* Amis.

NUGUEZ. Ah! ah! ce sont nos éclaireurs qui rentrent de leur tournée de cette nuit.

SCENE II.

LES MÊMES, MICHELI, *avec une douzaine d'hommes.*

NUGUEZ, *allant à eux.* Eh bien! Micheli, quelles nouvelles?

MICHELI. Mauvaises: le général Foy, à la tête de ces damnés de Français, a, dit-on, attaqué et détruit un corps auxiliaire anglais aux environs de Burgos... il s'est ensuite emparé de Palencia et de Torde sillas.

NUGUEZ. Diable! diable! ça va mal; la sainte Vierge nous soit en aide!.. du reste, sait-on quelque chose de Santnio, qui nous a quittés hier avec sa bande pour faire une pointe sur le bourg d'Alqueva?

MICHELI. Rien encore... mais peut-être pourrait-on obtenir quelques renseignemens d'un voyageur que nous avons arrêté sur la route de Madrid, et que nous t'amenons.

NUGUEZ. Qu'il vienne...

(Micheli fait un signe à ses camarades, et l'on introduit don Ignacio Zephiro.... il est pâle, tremblant et prêt à s'évanouir.)

SCENE III.

LES MÊMES, DON ZEPHIRO.

NUGUEZ, *brusquement.* Approche... Ton nom?

DON ZEPHIRO, *avec les marques d'une vive frayeur.* Ignacio Zephiro.

NUGUEZ. Ton état?

DON ZEPHIRO. Bienfaiteur.... de.... de l'humanité.

NUGUEZ. Profession inconnue..... Tu n'en as pas d'autre?

DON ZEPHIRO. Fournisseur en vivres.

NUGUEZ. A la bonne heure, dis donc ça tout de suite... et que viens-tu faire dans ce pays?

DON ZEPHIRO. Travailler à la subsistence de ces milliers d'hommes armés qui couvrent aujourd'hui l'Espagne.... le militaire est si intéressant!...

NUGUEZ. Et toi si intéressé, n'est-ce pas?

DON ZEPHIRO. Ah! signor... quelle injustice! moi qui n'ai jamais gagné plus de 12 pour cent!

NUGUEZ. Tu n'es donc juif qu'à demi?

DON ZEPHIRO. Je suis d'origine espagnole.

NUGUEZ. Et à qui fournis-tu en ce moment? aux Josephinos, ou aux amis de la sainte cause?

DON ZEPHIRO. La politique m'est tout-à-fait étrangère...

NUGUEZ. J'entends; tu fais comme le diable qui, tombé dans un bénitier, jetterait, en se débattant, de l'eau bénite à tout le monde.

DON ZEPHIRO. Dam! l'humanité.... la charité chrétienne...

NUGUEZ. Tais-toi donc, vieil hypocrite: en fait de charité, je crois que tu ne la fais qu'à toi-même..... témoin cette ceinture si bien garnie qui te serre les reins.

DON ZEPHIRO, *détachant sa ceinture.* Oserai-je vous l'offrir, capitaine?... car, à ce ton imposant, à cet air majestueux, je devine que vous êtes le commandant du poste...

NUGUEZ. Je suis le guerillero Nuguez.

DON ZEPHIRO, *étonné.* Nuguez!... l'ex-mendiant Nuguez?

NUGUEZ. Le mendiant vaut mieux que le voleur... L'un demande, l'autre prend.. fournisseur breveté.

(En disant cela il arrache à don Zephiro la ceinture qu'il tient à la main et se l'attache autour du corps.)

DON ZEPHIRO. Il me semble qu'en ce moment?..

NUGUEZ, *vivement.* Paix!... contente-toi de répondre à mes questions. D'où viens-tu?

DON ZEPHIRO, *tremblant.* De Madrid...

NUGUEZ. Qu'as-tu vu?.. qu'as-tu appris sur ton chemin?

DON ZEPHIRO, *cherchant à se remettre.* J'ai fait une partie de la route avec Merino, le nouveau curé de Valladolid.

NUGUEZ. Ah! ah! Merino! et que t'a-t-il dit?

DON ZEPHIRO. Qu'il retournait à sa cure; qu'il rentrait dans la retraite.

NUGUEZ, *à part.* En voilà un sur lequel je me suis trompé...je croyais qu'il y avait en lui autre chose qu'un prêtre, et pas du tout!.. Merino, que le bruit des armes devait éveiller, s'endort depuis quatre ans, dans l'obscurité!.. Et pourtant, il n'ignore pas combien est grande en Espagne l'influence d'un ministre des autels... Merino! Merino!.. Enfin, la volonté de Dieu soit faite!.. Après?

DON ZEPHIRO, *continuant.* Le curé s'arrêta à un quart de lieue d'ici, et moi, je continuai de marcher; mais à peine m'étais-je aventuré dans ces montagnes, que je rencontrai, comme j'ai eu le bonheur de rencontrer ces messieurs, un certain Santnio...

NUGUEZ, *précipitamment.* Santnio!.. Eh bien?..

DON ZEPHIRO. Eh bien! il fuyait devant un détachement de Josephinos, commandé par don Alvarez.

NUGUEZ, *avec colère et le saisissant à la gorge.* Santnio! fuir devant les Josephinos!.. tu mens... et je devrais te faire sauter le crâne, pour t'ôter l'envie de prononcer de semblables paroles. (*Après une pause.*) Il y avait donc eu quelque engagement antérieur?

DON ZEPHIRO, *respirant à peine.* Oui, oui... pendant la nuit... un combat terrible... Accablés par le nombre, les guérillas ont battu en retraite, et s'ils ne sont promptement secourus...

NUGUEZ. Santnio en danger! Micheli, cours au Grand-Chêne... tu prendras les trois cents hommes qui s'y trouvent, et tu les conduiras...

MICHELI. Où?..

NUGUEZ, *designant don Zéphiro*. Voici ton guide.

DON ZEPHIRO, *éperdu*. Moi!..

NUGUEZ. Marche!.. ou, pour t'aider à franchir le défilé, je te jette du haut en bas de ces rochers.

DON ZEPHIRO. J'obéis, j'obéis... Salut, capitaine... Messieurs, j'ai bien l'honneur... (*A part en sortant.*) Le diable les emporte, et que saint Ignace, mon patron, me protége!..

SCENE IV.

NUGUEZ, PIÉTRO, GUÉRILLAS.

NUGUEZ. Ce démon de Santnio! impossible de le retenir; j'avais prévu qu'il lui arriverait malheur!.. maintenant...

PIETRO. Maintenant... il meurt peut-être en héros.

NUGUEZ. La belle avance pour lui, et pour cette pauvre Inesilla, sa femme, qu'il a laissée de côté depuis qu'on brûle des cartouches.

PIETRO. Ah! j'étais auprès de Santnio, lorsqu'il fit ses adieux à Inesilla!... Loin de l'affaiblir par de timides conseils, elle l'engageait à mourir, s'il le fallait, pour la sainte cause de l'Espagne, et si d'une main elle essuyait une larme, de l'autre elle lui présentait un fusil. Inesilla est espagnole dans l'ame, et son énergie ne restera point au-dessous du courage de Santnio.

NUGUEZ. Soit!.. Que Santnio meure, ce ne sera pour elle qu'un mari de moins; mais pour nous, qui l'avons proclamé notre chef suprême, plaçant en lui tout le succès de l'affaire?..

PIETRO. S'il arrivait un accident, n'es-tu pas là?

NUGUEZ. Moi, général?.. allons donc!.. Est-ce que je saurais conduire la barque?.. je ne suis bon tout au plus qu'en seconde ligne: je suis le bras, et Santnio la tête... Je n'en connais qu'une en Espagne qui vaille la sienne, vois-tu, l'homme à l'espingole...

(A ce nom tous les guérillas s'approchent de Nuguez avec curiosité.)

PIETRO. Ah! oui; cet homme mystérieux dont chacun parle et que personne n'a encore découvert; cet homme qui est partout et nulle part; cet homme qui, venu on ne sait d'où, apparaît au milieu du carnage et disparaît ensuite.

NUGUEZ. Ange ou démon, est-il vrai que jusqu'à présent le plus profond mystère l'enveloppe... son nom, sa retraite, tout est ignoré... On en raconte d'étranges choses; il était à Vada, à Xebec, à Somaya... Un sabre, des pistolets, une espingole contenant une poignée de poudre et quinze ou vingt balles, telles sont ses armes... Hardi cavalier, il mène toujours avec lui deux chevaux les plus beaux et les mieux dressés de la Castille... ces deux chevaux sont tellement habitués à suivre un pas égal, que, quelle que soit la rapidité de sa marche, ils vont de front et galopent comme s'ils ne faisaient qu'un... si bien que, lorsqu'il sent que celui qu'il monte est fatigué, il saute sur l'autre sans avoir besoin de ralentir sa course d'une seconde. Sa taille est petite, mais sa force prodigieuse; un masque d'acier couvre son visage, et jamais sa voix ne s'est encore fait entendre dans la mêlée, où il s'élance muet, terrible, renversant et écrasant tout ce qui se trouve sur son passage: génie vomi par la bataille, et que la bataille emporte avec elle!

LE FACTIONNAIRE. Qui vive?

NUGUEZ. Encore!.. quelque voyageur sans doute. Pardieu! je les trouve bien hardis de se risquer par le temps qui court! Ce serait à n'en plus finir, s'il fallait leur donner audience à tous... feu!.. On lui jettera ensuite une poignée de sable sur le corps, et on lui mettra une croix entre les bras, afin que les vers aient leur part, et que le diable n'ait pas la sienne... Eh bien?..

LE FACTIONNAIRE, *prêt à tirer, puis baissant tout-à-coup le canon de son fusil*. C'est un prêtre!..

TOUS. Un prêtre!..

(Ils se découvrent et s'agenouillent ou s'inclinent avec respect.)

SCENE V.

NUGUEZ, MERINO, PIETRO, GUÉRILLAS.

MERINO *entre lentement. Il cherche des yeux Nuguez, l'aperçoit, et, se dirigeant vers lui, en lui tendant la main*. Le curé Mérino au mendiant Nuguez...

NUGUEZ, *froidement*. Le mendiant Nuguez au curé Merino.

MERINO. Il y a long-temps que ces paroles furent prononcées entre nous pour la première fois.

NUGUEZ, *d'un ton de reproche*. Assez long-temps, pour que j'aie pu croire que vous en aviez perdu la mémoire.

MERINO. Et pourquoi?

NUGUEZ. On oublie tant de choses à Madrid, où vous êtes allé il y a six mois

MERINO. Je te comprends, ami, mais tu as tort; Madrid est bonne à voir aujourd'hui.

NUGUEZ. Madrid la française!.. Nul Espagnol de cœur n'y doit mettre le pied.

MERINO. Tout Espagnol de cœur y doit aller.

NUGUEZ. Pour être humilié par nos maîtres?

MERINO. Pour puiser dans la honte du vaincu la haine du vainqueur... Ah! je lis dans ton ame, Nuguez; cette énergie que tu avais devinée en moi, tu l'as crue éteinte parce qu'elle ne s'échappait pas en cris et en transports : Merino, curé de Valladolid, n'était plus pour toi Merino pâtre de Cobarrurias... et pourtant, jamais tempête plus violente n'a tourmenté son cœur!.. Pour bien concevoir cela, vois-tu; pour bien sentir quelle doit être l'horreur que m'inspirent les Josephinos, il faudrait m'avoir vu me débattant un jour sous la main de ces misérables, renversé, foulé aux pieds, puis, les épaules nues, attaché à un arbre du petit bois d'Ascaya, et ignominieusement flagellé...

NUGUEZ, *vivement*. Infamie!.. Et vous l'avez souffert?

MERINO, *froidement*. Ils étaient quatre... Quand ils furent partis, et que je revins à moi, je me trouvai seul... Un torrent coulait non loin de là, je m'y précipitai, décidé à ne pas survivre à ma honte... Dieu ne le voulut pas : rejeté sur la rive, j'entendis une voix qui me criait : A Madrid est un de ces rois préfets, que Napoléon couvre de sa grande épée, et à qui il donne assez de force et de puissance pour protéger les droits de chacun... Je partis donc ; mais entre Joseph et moi s'étaient déjà placés mes adversaires. Au crime, on ajouta l'outrage : on me chassa!..

NUGUEZ, *lui prenant la main avec le plus vif intérêt*. Ah! c'était affreux! mais qu'ai-je vu? du sang!..

MERINO, *la retirant vivement*. Du sang?..

NUGUEZ. Seriez-vous blessé, mon père?

MERINO, *embarrassé*. Non... ce n'est rien... Un homme de la bande de Santnio, que j'ai rencontré en venant.. Je l'ai secouru... et ce sang est probablement le sien.

(A ce moment, on entend au loin le bruit du canon et de la fusillade, auquel se mêle bientôt celui du tocsin appelant aux armes les populations des montagnes.)

SCENE VI.

LES MÊMES, MICHELI.

MICHELI, *entrant en désordre*. Alerte!.. en vain le brave Santnio dispute le terrain pied à pied... Le renfort que je lui ai amené est insuffisant... Cernés, enveloppés de toutes parts, lui et les siens sont perdus... Ecoutez : le feu se rapproche...

NUGUEZ, *vivement*. Aux armes! camarades... Que nul ne manque à l'appel, que nul ne s'endorme auprès d'un broc de vin ou d'un tison qui s'éteint, et ne laisse engourdir son sang, tandis que celui de ses frères coulera chaud sur ces rochers!.. (*A Mérino.*) Mon père, bénissez-nous..

(Ils s'agenouillent tous, moment de silence.)

MERINO. Au nom du Dieu des armées, soyez bénis! (*La fusillade devient plus vive.*) Debout! fils de la vieille Espagne : vos frères vous attendent, et l'ennemi est là...

(Il étend vers le défilé le crucifix qu'il tient à la main.)

NUGUEZ, *sortant en tête*. Aux armes!..

TOUS, *le suivant*. Aux armes!

(Ils sortent en tumulte.)

SCENE VII.

MERINO, *seul*.

(Il les a suivis des yeux, muet, immobile; mais tout en lui annonce une agitation difficile à dépeindre. Il fait quelques pas, chancelle, et vient tomber à genoux auprès du brasier allumé; là, il prête encore l'oreille aux cris de guerre qui, peu à peu, se perdent dans le lointain. Quand le silence est rétabli, il passe violemment la main sur son front, et s'écrie en délire.)

MERINO. Ah! anathême sur moi, qui porte un cœur de soldat sous l'habit d'un prêtre! sur moi, qui, ministre d'un Dieu de paix, m'enivre à l'idée du carnage! sur moi, dont les mains devraient être pures, et sont teintes de sang!.. Oui, ce sang, qui effrayait Nuguez, me réjouit, moi; car c'est le sang d'un ennemi tombé sous mes coups... Et comment aurais-je pu traverser ces montagnes où résonnait le bruit de la fusillade, sans qu'aussitôt se réveillât en moi cet instinct de destruction qui est ma vie!.. (*Après un court silence.*) Vous savez, mon Dieu, si je l'ai combattu? . jeûnes, prières, retraite, j'ai tout employé, et rien ne m'a réussi auprès de vous : eh bien donc! s'il y a crime, à vous le crime, Seigneur, puisque vous avez permis qu'un prêtre désertât le sanctuaire pour le champ de bataille. (*Se levant et avec plus de force.*) Merino, ta destinée est faite.. destinée de sang, et peut-être de gloire! Dans les temps de guerre et de désordres, est grand qui le veut... Il s'élève bien celui qui a le cœur ferme, le bras fort, et qui ne craint pas de mettre le pied sur sa tombe pour s'élancer vers l'immortalité... Mais qu'ai-je entendu... ces cris!..

SCENE VIII.

MERINO, SANTNIO *blessé*, PIETRO.

(Ces deux derniers personnages semblent poursuivis, et sortent du défilé. Santnio fait un dernier feu de la carabine qu'il porte, et se traîne mourant à l'entrée du chemin creux.)

PIETRO, *éperdu*. Du secours! du secours!..

MERINO, *courant à eux*. Grand Dieu!.. Santnio!..

SANTNIO, *se laissant tomber aux pieds de Mérino sans le reconnaître*. Votre bénédiction, mon père; que je meure en chrétien!.

MERINO, *lui prodiguant ses soins*. Mourir! toi, Santnio, mon frère!.. Oh! mais non, tu ne mourras pas : tiens, regarde, c'est moi; c'est Merino qui te parle.

SANTNIO, *affaibli* Merino! ah! c'est le ciel qui t'envoie pour recueillir ma dernière pensée... Inesilla! Inesilla!.. frère, c'est à toi que je la confie... Mes lèvres brûlent... de l'eau! ah! de l'eau! quelques gouttes d'eau!.. (*Ses yeux se sont fixés sur une source qui s'échappe d'un rocher à gauche.*) Là... là...

(Il se soulève avec effort, se traîne, aidé de son poignard et soutenu par Pietro et son frère; puis, après avoir bu quelques gouttes, il pousse un cri et s'évanouit.)

PIETRO, *pendant que Merino le panse*. Pauvre Santnio! je viens de le rencontrer à quelques pas d'ici, se traînant avec peine, la main sur cette large blessure. (*A ce moment, la fusillade devient plus vive, et semble plus rapprochée. Pietro saisissant un fusil.*) Vous, mon père, à ses côtés; moi, sur ce rocher, la poitrine à l'ennemi! (*Il gravit le rocher, va se placer sur la pointe et tire. A ce coup de feu, plusieurs ont répondu. Pietro laissant tomber sa carabine.*) Une balle au cœur!.. ah!.. (*A Merino.*) Mon pere! au nom de Dieu! la prière des morts pour Santnio et pour moi!

MERINO, *gravissant précipitamment le rocher*. Au nom de l'Espagne! la vengeance pour tous deux!

(Pietro chancelle, tourne sur lui-même et tombe précipité du haut du rocher dans le défilé. Merino prend sa place, ramasse sa carabine, charge, tire, recharge et tire encore. La fusillade, d'abord très-vive, se ralentit peu-à-peu et bientôt semble s'éloigner.)

MERINO, *revenant en scène*. Bravo! bravo! Nuguez... L'ennemi culbuté, refoulé sur tous les points!.. Ah! la bonne journée! Pas une des balles sorties de cette carabine qui n'ait rencontré la poitrine d'un Josephinos! Santnio, comme frère, je t'ai vengé! (*Jetant sa carabine et s'agenouillant auprès du corps de Santnio.*) Comme ministre de l'église, puissent mes prières t'ouvrir les portes du ciel!

SCENE IX.

LES MÊMES, NUGUEZ ET SES COMPAGNONS.

TOUS, *entrant*. Victoire!

NUGUEZ, *vivement*. Santnio!.. où est Santnio?.. Qu'ai-je vu! mort!..

MERINO. Non; Dieu n'a pas encore détruit son ouvrage... De prompts secours, et Santnio est peut-être sauvé.

NUGUEZ. A quelques pas d'ici, dans ces montagnes, est la cabane d'Inesilla; qu'on l'y transporte : si Dieu consent à prolonger les jours de Santnio en faveur de quelqu'un, ce sera en faveur d'Inesilla.

(Merino et quelques hommes soutiennent et emportent Santnio.)

SCENE X.

NUGUEZ ET SES COMPAGNONS; *puis ensuite* MERINO.

(Moment de silence. Le découragement s'est emparé des guérillas, qui, les yeux attachés sur Santnio, semblent voir s'éloigner avec lui toutes leurs espérances.)

MICHELI. Malheureux Santnio!

NUGUEZ, *avec accablement*. Plus malheureux encore, nous, qui restons sans chef et sans appui... Avec Santnio, nous pouvions beaucoup; sans lui, nous ne pouvons rien.

MICHELI. Qu'allons-nous devenir?

(Tous se rapprochent de Nuguez comme pour lui adresser la même question.)

NUGUEZ. S'il ne fallait que de l'audace pour commander, je vous dirais : Enfans, me voilà! mais, il faut autre chose, et je dis comme vous : Qu'allons-nous devenir?..

MICHELI. Séparons-nous; retournons chacun dans nos foyers, et peut-être que plus tard...

NUGUEZ. Des foyers?.. eh bien! est-ce que j'en ai, moi?.. que je retourne me coucher sous le portique de l'église de Cobarrurias! que je recommence à demander l'aumône!.. non pas; grâce au ciel, il existe encore quelques chefs catholiques en Espagne... ils ne valent pas Santnio, je le sais, mais qu'importe, ce sont des chefs : Pajellas, L'usua, Machon de Presencio, Latre de Celada del Camino, et tant d'autres!.. j'irai les rejoindre et je vous engage à en faire autant. (*Mouvement général.*) Est-ce donc à des gens de cœur comme nous, à attendre patiemment la fin de toutes choses? quoi! mourir régulièrement! être enterrés au cimetière! mêler sa cendre à celle de ces imbécilles de bourgeois qui pourrissent dans leurs linceuls, morts de fièvre ou tout au plus d'apoplexie?.. A nous, des hasards, un trépas violent, une haute potence avec un bon collier de chanvre, ou bien encore, du bruit, un combat, une balle qui arrive en face et jette raide sur le pavé.

TOUS. Partons!..

MERINO, *paraissant tout-à-coup, sur le*

rocher à droite. Un instant! Dieu, qui a mis dans vos cœurs cet enthousiasme, s'est aussi emparé du mien : il m'inspire, il m'exalte, il vous crie par ma voix que le temps des miracles est revenu. (*Descendant en scène.*) Mais pourquoi vous parler en prophète?.. à des soldats, il faut parler en soldat, ce chef qui vous manque, vous l'aurez... et ce n'est aucun de ceux que tu as nommés, Nuguez; ce chef, c'est l'aventurier de Vada, de Yebec et de Somaya. (*Écartant sa robe de prêtre et apparaissant en costume de guerre.*) C'est Jéronimo Merino... l'homme à l'espingole!!!

(Surprise générale.)

NUGUEZ, *avec étonnement*. Eh! quoi? tu serais?..

MERINO. Le successeur de Santnio, votre chef; je le suis, parce que je me sens au cœur et dans la tête tout ce qu'il faut pour cela; je le suis, parce que j'ai compris ce que vous valez et ce que je vaux... Trop long-temps j'ai lutté contre ma destinée; qu'elle s'accomplisse; qu'en sortant du carnage, je n'aie plus à cacher sous ma robe de prêtre mes mains teintes de sang; mais que je puisse les montrer avec orgueil en disant: J'étais à la bataille... Espagnols, ce masque d'acier qui jusqu'ici couvrait mon visage, je le brise: l'ennemi désormais me verra face à face...

(De bruyans et unanimes applaudissemens ont accueilli ces paroles. Tout-à-coup des cris de fureur se font entendre. Tout le monde se dirige vers le chemin creux. Don Tapia et plusieurs moines du couvent de Saint-François, amènent don Alvarez qu'ils ont fait prisonnier.)

SCENE XI.

DON TAPIA, ALVAREZ, MERINO, NUGUEZ, MOINES, GENS DE LA TROUPE DE MERINO.

DON TAPIA ET LES MOINES. Mort aux Josephinos!

NUGUEZ. Où avez-vous rencontré cet homme?

DON TAPIA. Dans les montagnes: séparé de sa troupe après le combat, il cherchait à fuir; nous l'avons arrêté, désarmé, et nous vous l'amenons pour qu'il soit fusillé sur-le-champ. Où est votre chef?

NUGUEZ, *lui montrant Merino*. Notre chef?.. le voilà.

DON ALVAREZ ET DON TAPIA, *en même temps*. Merino!..

MERINO, *qui n'a pas encore regardé le prisonnier*. Alvarez?.. Ah! sa vue a réveillé toutes mes tortures!..

(Après s'être remis il passe à lui, et du ton de l'intérêt.)

MERINO. Alvarez, te souviens-tu du chevrier de Cobarrurias!

DON ALVAREZ, *froidement*. Si près de la mort, je ne me souviens que d'Elvire, à qui je dois mes pensées... d'Elvire, que je laisse sur cette terre seule et abandonnée.

MERINO. Où est-elle?...

DON ALVAREZ. A Madrid.

MERINO. Heureuse?...

DON ALVAREZ. Autant qu'il a dépendu de moi qu'elle le fût jusqu'à ce jour.

MERINO, *à lui-même, après un moment de réflexion*. Qu'elle le soit encore, qu'elle le soit toujours... va-t'en, tu es libre.

(Étonnement général.)

DON TAPIA. La liberté pour un Josephino, pour un ennemi de l'Espagne?..

DON ALVAREZ, *vivement*. Ennemi de l'Espagne!... moi, qui n'ai pas dans le cœur une seule pensée qui ne soit pour elle!... Moine, ne crois pas que je cherche à éviter le sort qui m'attend, ou que je m'abaisse à vouloir me justifier à tes yeux; je sais que tes pareils ne pardonnent jamais; dès l'instant que, brisant mon épée sur les rochers fumans du sang de mes frères, je me livrai à toi, j'étais décidé à mourir; qu'on charge donc les armes, qu'on me place contre ces rochers, et que tout soit fini... mais qu'en tombant j'emporte du moins mon estime et celle de mon pays.

DON TAPIA. Ton pays! les Français, aux quels tu t'es joint, ne sont-ils pas nos oppresseurs?

DON ALVAREZ. L'homme qui les commande est un de ces hommes que Dieu envoie de loin en loin... sa mission est grande et sacrée... Moine, je te plains si tu ne vois dans Napoléon qu'un conquérant, moi, j'y vois autre chose. Napoléon a été choisi par la Providence pour saper les vieux trônes de l'Europe et pour faire crouler avec eux les abus et les préjugés... cette tâche accomplie, Napoléon disparaîtra dans la tempête, et alors, sur l'horizon agrandi, se lèvera le jour pur et brillant de la liberté!

DON TAPIA ET LES MOINES. Qu'il meure! qu'il meure!...

MERINO, *d'une voix forte et impérative*. Silence!.. moi seul ici ai le droit de commander, et j'engage quiconque l'oublierait, à se le remettre promptement en mémoire.... Approche, Alvarez. (*Après une pause.*) Depuis que nous nous sommes rencontrés sur la place de Cobarrurias, quelle a été ta vie?

DON ALVAREZ. Celle d'un soldat qui demandait chaque jour à Dieu la première part du péril, et à qui Dieu l'a souvent envoyée. Neveu du comte d'Almeia, jeune, riche, entouré de prestiges, j'aurais pu, m'appuyant d'un côté sur mon blason, et

de l'autre, sur ma fortune, m'endormir dans la mollesse et l'oisiveté, je ne l'ai pas fait.. J'ai combattu partout où il y avait à combattre ; ce matin encore; j'étais dans les montagnes, et c'est moi qui ai blessé votre chef Santnio.

TOUS. Toi!...

NUGUEZ. Assassin!...

DON ALVAREZ. Je l'ai frappé en face.

(Mouvement général; Merino fait un geste et le calme se rétablit.)

MERINO. A vous, don Tapia. Le ciel, dans sa libéralité, vous a départi de longues années... quel en a été l'emploi?... Eh bien?.. vous hésitez?.. je vais vous le dire, moi... Enfermé derrière les murs d'un cloître, étranger à la terre, tout au ciel, vous avez laissé tomber vos jours un à un... aucune de ces émotions qui font vivre ou tuent... aucune de ces passions qui produisent les grandes vertus ou les grands crimes, et vous voulez juger ceux qui n'agissent que par elles? et vous, qui ne savez pas le prix d'une heure dans la vie, vous demandez la vie d'un homme? ah! ce serait infâme!... Moine, retourne sonner les cloches de ton couvent... (*Retirant une carabine des mains de don Tapia, et la présentant à don Alvarez désarmé.*) Toi, soldat, prends cette arme et va mourir au champ de bataille.

NUGUEZ. Bien! bien! Merino!.... et maintenant; Nuguez te le dit au nom de tous: A toi nos cœurs et nos bras; à toi jusqu'à la mort!

TOUS. Jusqu'à la mort!

MERINO, *la croix dans une main et dans l'autre son espingole.* Marchons donc: dans une main le signe du salut, dans l'autre, la victoire!

TOUS, *se précipitant sur ses pas, et brandissant leurs armes avec enthousiasme.* La victoire!...

ACTE III

La scène se passe en 1818, dans le couvent de Sainte-Claire, aux environs de Roa. A gauche du spectateur, au second plan, une chapelle gothique et les bâtimens dépendans du cloître. De l'autre côté, un grand mur avec porte communiquant au-dehors, et, de ce mur jusqu'au fond, une galerie en ruines, au travers de laquelle on aperçoit les jardins. Plus loin, une muraille de clôture, et, au-delà encore, une vue des montagnes.

SCENE PREMIERE.

RELIGIEUSES, DONA MATHÆA, DONA ELVIRE.

(Au lever du rideau, le tocsin et des coups de feu se font entendre au loin; un bruit de tambour, d'armes et de pas précipités, annonce que des troupes défilent derrière le mur qui sert de clôture au couvent. Sur le devant de la scène, sont quelques groupes de religieuses, ayant chacune une bannière représentant des images différentes. Toutes sont agenouillées en face de la chapelle et prient avec ferveur.)

DONA MATHÆA, *s'adressant à une sœur qui tient un drapeau noir.* Exécutez mes ordres; en voyant ce signe de deuil, il n'est pas un Espagnol qui ose franchir cette enceinte, si ce n'est pour nous défendre. (*Aux autres religieuses.*) Vous, mes sœurs, demeurez en prières; puisse Dieu vous entendre et nous préserver des dangers qui nous menacent! (*Pendant ce temps, l'ordre de dona Mathæa vient d'être exécuté, et le signe de détresse a été hissé à une haute branche de fer fixée à l'angle du mur de droite. L'abbesse continuant.*) Malheureuse Espagne! depuis treize ans déchirée par la guerre civile et la guerre étrangère!.... Jadis Napoléon, aujourd'hui les Cortès!... deux partis en armes! d'un côté, l'armée de la foi, de l'autre, les troupes constitutionnelles!

DONA ELVIRE. Est-il vrai, ma tante, que le roi, prisonnier, ait été entraîné à Cadix?

DONA MATHÆA. On le dit... chère Elvire. Combien je me repens de t'avoir engagée à venir près de moi dans ces temps de troubles et de désordres! tu eusses été plus en sûreté à Madrid.

DONA ELVIRE. A Madrid! seule, isolée? car, vous le savez, plein d'enthousiasme, et n'écoutant que ce qu'il appelle son devoir, Alvarez s'est levé au premier cri de liberté, et a couru se ranger sous l'étendard du général l'Empecinado.

DONA MATHÆA. Ah! lorsque je m'opposais à ton mariage, c'est que je pressentais bien que don Alvarez serait un ennemi de plus à la sainte cause qu'a toujours défendue notre famille!.. Pauvre femme! à quels regrets un caprice de jeune fille n'a-t-il pas voué ta vie?

DONA ELVIRE, *tristement.* Un caprice!.. ma bonne tante, ne revenons point sur le passé: il est des chagrins dont rien ne console, et que le temps lui-même ne saurait affaiblir!... Un jour, lorsque j'aurai trouvé, dans cette retraite où j'entre à peine, le calme que j'y suis venue chercher, je vous ouvrirai mon cœur; mais jusque-là, ne renouvelez pas, par les reproches

de votre, tendresse des souvenirs que je dois effacer, et qui me détourneraient de l'œuvre que je veux accomplir; car ma résolution est prise : j'ai dit adieu au monde et je ne sortirai plus d'ici.

SCENE II.

LES MÊMES, UNE SOEUR.

DONA MATHÆA, *vivement*. Eh bien! ma sœur, le bruit semble s'être éloigné, sait-on enfin à quelle cause attribuer cette alerte?

LA SOEUR. Non, madame; personne encore ne s'est présenté au guichet, si ce n'est un homme accablé de fatigue qui vient d'apporter ce billet, ajoutant, aux plus instantes prières de vous le remettre, que dans quelques minutes il reviendrait en chercher la réponse.

DONA MATHÆA. Voilà qui est étrange!.. donnez. (*Elle prend le billet, et après l'avoir parcouru.*) Que vois-je!.... Ah! courez, prenez les clefs de cette porte, et dites à cet homme ainsi qu'à celui qu'il accompagne, que l'abbesse de Sainte-Claire est prête à les recevoir.

LA SOEUR. Mais, madame, cet homme était seul.

DONA MATHÆA, *vivement*. Allez, vous dis-je.

(La religieuse sort.)

SCENE III.

LES MÊMES, *excepté la sœur qui vient de sortir et qui reparaît bientôt.*

DONA ELVIRE, *à l'abbesse*. Que signifie?..

DONA MATHÆA, *rassemblant autour d'elle toutes les religieuses qui montrent autant de curiosité que dona Elvire*. Apprenez que l'engagement qui vient d'avoir lieu était entre les troupes du général l'Empecinado et les gens de Merino.

TOUTES, *vivement*. Merino!

DONA MATHÆA, *continuant*. Qu'il y était lui-même; qu'il a été vaincu, et que, sauvé comme par miracle, il est ici près, blessé et me demandant un refuge.

DONA ELVIRE, *vivement*. Ah! ma tante, vous avez bien fait; il faut le secourir.

(La sœur revient et court ouvrir la porte du fond.)

LA SOEUR, *regardant au dehors*. Cette place est déserte, ils ne seront vus de personne... les voici.

SCENE IV.

LES MÊMES, MERINO. NUGUEZ.

Nuguez porte Merino qui semble avoir presque perdu l'usage de ses sens. Il le pose sur un banc à droite; toutes les religieuses l'entourent avec le plus vif intérêt et cherchent à lui prodiguer leurs soins.)

NUGUEZ. Que le ciel soit loué! et que sa bénédition tombe sur vous, braves et dignes sœurs; enfin, le voilà en sûreté!

DONA ELVIRE, *vivement*. Grand Dieu! son sang coule...

(Et en même temps elle déchire une partie de son vêtement pour panser sa blessure.)

NUGUEZ. Oui... c'est un coup de sabre, dont heureusement il n'a reçu que la moitié, car j'étais là, moi, et voici l'autre.

(Il retrousse froidement sa manche et montre une large entaille sur son bras.)

DONA MATHÆA. Dans quel affreux état!.. (*S'adressant aux sœurs.*) Secourez aussi cet homme.

(Deux sœurs s'approchent de Nuguez et veulent le panser.)

NUGUEZ, *prenant le linge qu'elles lui destinent et s'enveloppant le bras lui-même.* Non, non, ma peau est trop noire et trop rude pour vos blanches mains : je me suis ainsi pansé cinquante fois, et ce sont ces chevrons-là qui témoignent de nos services, à nous autres guérillas. (*Montrant Merino.*) Occupez-vous de lui; sa vie est plus précieuse que la mienne. (*Une sœur vient d'apporter un flacon de vin : on en a fait boire à Merino, et l'on en présente également à Nuguez. Nuguez continuant.*) Oh! pour ça... à la bonne heure; ça nous fera plus de bien que tout le reste. Car nous sommes exténués de fatigue... lui surtout; seize lieues sans descendre de cheval, et un combat de plus d'une heure.

DONA MATHÆA. Mais comment se fait-il?

NUGUEZ. A la tête d'un corps de trois cents volontaires, nous nous rendions à Ormus, où nous attendent des forces plus nombreuses. Selon son habitude, Merino avait pris les devans: je l'accompagnais avec une poignée d'hommes, trop nouveaux, par malheur, car ils ignoraient qu'avec lui on se fait tuer plutôt que de fuir : nous venions de traverser Roa, lorsqu'à l'entrée de ce bourg, une bande, commandée par l'Empecinado lui-même, se présente à nous et nous barre le passage. Certain que la retraite est impossible, et qu'il lui faut accepter le combat, d'un coup-d'œil Merino les compte, et, d'une voix de Stentor : Amis, s'écrie-t-il, ils sont environ trois cents, nous sommes trente, chacun dix hommes, et à nous la victoire!

MERINO, *se levant précipitamment, et sans voir dona Elvire qui se mêle à ses compagnes et gagne l'autre côté de la scène.* La victoire!.. qui ose prononcer ce mot devant moi?.. Ignorez-vous donc que j'ai été vaincu?

(Il retombe sur le banc, et porte la main sur sa poitrine, avec les marques de la plus vive souffrance.)

NUGUEZ. Ah! ce n'est pas sans avoir long-

temps disputé le terrain au moins, et si la partie avait été moins inégale.... Mais patience, Santnio et le reste des nôtres ne peuvent tarder à nous rejoindre, et avec eux, du secours et de la vengeance.

MERINO, *vivement, puis d'une voix par fois entrecoupée.* Santnio! Ah! tiens, Nuguez, ne me parle pas de lui; c'est le mari de ma sœur; à ce titre, affection et fraternité, voilà ce qui devrait régner entre nous, et pourtant il n'en est pas ainsi. Depuis le jour où, à son défaut, je fus proclamé votre chef dans les montagnes de la Vieille-Castille; depuis le jour où, debout à côté de son corps sanglant, je saisis le pouvoir qui lui échappait, Santnio est devenu mon rival. Jaloux de mon autorité, Santnio semble prendre à tâche de me braver: aujourd'hui encore, s'il se fût rendu à mon appel... l'insensé! Oh! mais tu l'as dit, Nuguez, la vengeance!

NUGUEZ. A la bonne heure! c'est ainsi que tu es digne de nous et de toi. Cependant, avant de nous préparer à quitter cette retraite, prends encore quelques instans de repos; moi, je vais observer ce qui se passe au dehors et veiller à ta sûreté.

MERINO, *aux religieuses qui s'approchent de lui comme pour lui offrir de nouveaux services.* Merci, mes sœurs, je n'oublierai pas vos bons soins... Mais j'ai besoin d'être seul; laissez-moi. (*Nuguez vient de s'éloigner. Dona Mathœa fait signe aux religieuses d'obéir au désir de Merino; toutes se retirent alors en silence, à l'exception de dona Elvire qui, inquiète de l'agitation où elle le voit, s'est arrêtée au fond du théâtre. Merino, sans la voir, et se croyant seul.*) Vaincu!.. renversé de cheval!.. foulé aux pieds de mes indignes ennemis! Ah! pourquoi m'ont-ils laissé vivre?.. La vengeance!.. Nuguez me l'a promis... mais arrivera-t-elle? Et qui me dit qu'une seconde défaite ne complétera pas celle-ci?.. et puis, quelle sera la confiance de mes amis, lorsqu'il me retrouveront blessé et encore tout couvert de la poussière où m'ont traîné les soldats de l'Empecinado? Ah! qu'il n'en soit pas ainsi, plutôt la mort!.. (*Il saisit un de ses pistolets qu'il arme, et se jetant à genoux.*) Pardon, pardon, mon Dieu! écartez de moi ces pensées de suicide, car je n'y résisterais pas. (*Dona Elvire, qui l'observe, pousse un cri et s'élance vers lui. Merino, s'arrêtant stupéfait.*) O ciel! mes yeux ne me trompent-ils pas? dona Elvire!. l'épouse de don Alvarez, au couvent de Sainte-Claire! Don Alvarez n'existerait-il plus?

DONA ELVIRE, *dans le plus grand trouble.* Il existe, et j'ai frémi en apprenant que c'est par les troupes de l'Empecinado que vous avez été défait; car il commande sous ses ordres.

MERINO. Et vous êtes ici?.. Il a donc manqué au serment qu'il m'a fait de vous rendre heureuse? qu'il tremble alors! Il faudra qu'il me rende compte de vos larmes.

DONA ELVIRE. Mes larmes!.. ah! il ne les a pas causées, je vous le jure, et j'ai déjà trop de torts envers lui, pour ne pas le défendre contre votre colère. (*Mouvement de Merino.*) Oh! mais vous ne m'écoutez plus; ce regard morne et farouche.. Merino, vous avez une horrible pensée.

MERINO, *ne l'écoutant plus.* Vaincu!.. la honte! (*Fixant les yeux sur le pistolet qui est tombé de ses mains.*) Cette arme! (*A dona Elvire*) Eloignez-vous.

DONA ELVIRE. Oh! non.

MERINO. Je l'exige.

DONA ELVIRE, *avec un mouvement de frayeur.* Ah! vous voulez mourir!

MERINO, *hors de lui.* Oui!..

DONA ELVIRE. Mourir?.. est-ce donc à une femme à vous donner des leçons de courage?.. Ecoutez-moi; comme vous plus d'une fois j'aurais pu appeler la mort, car vous ne savez pas, oh! non, vous ne savez pas combien j'ai souffert depuis dix ans.

MERINO, *vivement.* Vous?

DONA ELVIRE, *vivement émue.* Cette confession, ce n'est pas à Merino, l'ami de mon enfance, que je consens à la faire: il m'a repoussée; c'est au prêtre que je m'adresse. (*Avec un ton solennel.*) Et le prêtre doit entendre avec calme la pénitente qui s'agenouille devant lui.

(Merino, pensif et troublé, se laisse tomber presque machinalement sur le banc. Il ôte les armes qu'il porte, tire une croix de son sein et la donne à baiser à dona Elvire qui vient de s'agenouiller devant lui.)

MERINO, *après un moment de silence.* Parlez; Dieu seul maintenant vous écoute, et le pécheur a droit à sa clémence.

DONA ELVIRE. Ah! que j'ai besoin de le croire, mon père! si vous saviez combien je suis à plaindre!.. et pourtant, loin d'avoir manqué à aucun des devoirs que l'honneur m'impose, je me suis sacrifiée pour les remplir. Devant les lois humaines, ma conduite est sans reproches, je le sais; mais devant ma conscience elle est coupable, affreuse, car c'est un grand crime, n'est-ce pas, que de recevoir la foi d'un époux, le cœur rempli d'un autre amour?

MERINO, *vivement attentif.* Que dites vous?

DONA ELVIRE, *continuant.* Que lorsque don Alvarez me déclara sa passion, un autre

occupait depuis long-temps toutes mes pensées. Mais cet autre, il était pauvre, obscur, et bien que j'eusse deviné son ame, que j'eusse pressenti quelles destinées l'attendaient un jour, j'en étais sûre, ma famille eût alors désavoué mon choix, et pourtant, je l'aimais, mon père, je l'aimais... à me rendre coupable, si, pour me défendre moi-même de ma propre faiblesse, je n'avais eu le courage d'élever entre nous une barrière insurmontable, j'acceptai les vœux de don Alvarez. Mais quelle chaîne! quel long supplice qu'un hymen sans amour!.. j'avais fui de Cobarrurias; mais j'y avais laissé tout ce qui pouvait m'attacher au monde: triste, abattue, oubliant même que le ciel m'avait donné un fils, j'espérais mourir de douleur... un événement vint rallumer la dernière étincelle de ma vie expirante: la guerre venait d'être déclarée; l'Espagne était en armes; lui aussi se leva pour défendre la patrie: bientôt, un nom ignoré jusqu'alors vola de bouche en bouche, et vint frapper mon oreille; ce nom, c'était le vô... (*Merino faisant un mouvement de surprise, Elvire confuse se reprend aussitôt*) c'était le sien: un homme fixait les regards de tous, et cet homme c'était lui!.. lui, combattant pour les principes dans lesquels fut élevée ma jeunesse; lui, alors grand, honoré, et ne devant sa fortune qu'à son génie, à son courage! (*S'animant par degrés.*) Je ne pus résister à tant de prestiges, ma passion se réveilla avec plus de force; il me semblait qu'en l'aimant je m'associais à sa gloire!. Avec quelle ivresse j'écoutais le récit de ses exploits! A chaque nouvelle action qu'on citait de lui, je sentais mon amour s'accroître: il devint un héros; j'étais en délire, j'étais presque folle!

MERINO, *se levant et ne pouvant se contenir davantage.* Assez, assez... oh! non; c'est impossible... tout ce que je viens d'entendre est un songe, car tu me montrais le ciel, et je sens que l'enfer est dans mon cœur. Aimé de toi!.. mais conçois-tu bien que si cet homme le savait, il y aurait aussi de quoi le rendre fou?

DONA ELVIRE, *toujours à genoux.* Ah! il ne m'aimait pas, lui!

MERINO, *avec véhémence.* Et qui te l'a dit? En te donnant à un autre, crois-tu qu'il n'a pas eu autant de courage que toi? Il ne t'aimait pas, dis-tu? Ah! ces paroles sont un blasphême, car il t'aime encore!.. non plus de cet amour d'amant qui d'abord a brûlé sa poitrine, mais de ce saint attachement qu'on a pour une sœur chérie, et s'il te voyait, Elvire, oh! j'en suis sûr. il te rappellerait tes devoirs; il te dirait: Pour te punir toi-même des torts que tu te trouves envers ton époux, tu as résolu de le fuir et de renoncer au monde? Tu as un enfant, et tu l'abandonnes? Mais cette faute est la seule que tu aies commise... (*la relevant*) Dieu ne demande pour le servir que des cœurs libres, et le tien ne l'est pas... Elvire, la société te réclame, et le cloître te repousse; sois épouse vertueuse, sois bonne mère, remplis la mission que la nature t'impose; c'est tout ce que le ciel exige de toi, c'est le plus bel hommage que tu puisse rendre à Dieu.

(En achevant ces paroles, Merino semble vivement ému. Il est debout, lève les yeux d'un air inspiré, et demeure les mains étendues sur la tête d'Elvire comme pour la bénir et appeler sur elle la bénédiction céleste.)

SCENE V.

LES MÊMES, *et bientôt après,* NUGUEZ.

(Quelques coups de feu au loin, des voix confuses, et un bruit de crosses d'armes résonnant à terre, se font entendre au dehors.)

MERINO, *changeant d'attitude et saisissant ses armes.* Quel est ce bruit?.. y aurait-il trahison? sont-ce des ennemis ou des frères?

DONA ELVIRE, *encore émue.* Ah! rassurez-vous; nul n'oserait en ces lieux...

NUGUEZ, *accourant en désordre.* Merino, un grand danger te menace...

MERINO, *avec sang-froid.* Qu'est-ce donc? pour la première fois on dirait que tu trembles?

NUGUEZ, *vivement.* Oui, mais pour toi seul, et c'est de rage!

DONA ELVIRE, *de même.* O ciel! qu'a-t-il à craindre?

NUGUEZ, *à Merino.* La troupe de l'Empécinado vient de rentrer dans ce village; elle cerne le couvent; Alvarez, que j'ai reconnu, en a fait enfoncer les portes, et il est sur mes pas.

DONA ELVIRE, *avec effroi.* Alvarez! ah comment éviter ses regards?..

(Elle aperçoit la chapelle et s'y précipite.)

NUGUEZ, *inquiet et vivement.* Merino, il faut fuir...

MERINO, *avec indignation.* Fuir?... et devant Alvarez? tu ne me crois pas capable d'une pareille lâcheté; tu m'aurais déjà brûlé la cervelle.

NUGUEZ. Mais...

MERINO, *avec colère.* Tais-toi, charge tes armes, donne ton ame à Dieu, et prépare-toi à mourir.

NUGUEZ, *à part en apprêtant ses pistolets.* Diable d'homme, va!

(En ce moment des sons de trompes sauvages se font entendre dans l'éloignement; tous deux prêtent l'oreille avec attention.)

SCÈNE VI.

MERINO, NUGUEZ, DONA MATHÆA et QUELQUES RELIGIEUSES.

DONA MATHÆA, *entrant précipitamment.* (*A Merino.*) Ah! mon père, qu'allez-vous devenir? car, ils me l'ont dit, ce n'est qu'à vous qu'ils en veulent. « S'il est ici, s'est écrié don Alvarez, il n'en sortira pas vivant. » Puis il a laissé dans le parloir les hommes qu'il commande, et s'est dirigé seul du côté de ces jardins.

MERINO, *souriant de rage.* Seul! l'imprudent!

DONA MATHÆA, *priant.* O mon Dieu! ne nous enverrez-vous donc aucun secours?

NUGUEZ, *prêtant toujours l'oreille, et entendant des sons de trompes plus rapprochés.* Ecoutez, écoutez... Oui, oui, cette fois, j'en suis sûr.

MERINO, *écoutant aussi.* En effet...

NUGUEZ, *de même.* Ce sont eux!.. ce sont nos frères!... et juste à point nommé. (*A part.*) Ah! il y a du bon Dieu là-dedans!...

(Il se signe.)

MERINO, *avec joie.* Qu'Alvarez vienne maintenant donc; c'est à lui de trembler!.

NUGUEZ, *précipitamment.* Il faut les prévenir, et je m'en charge. (*A dona Mathæa.*) La clef de cette porte?... (*A Merino.*) Tâche de contenir l'ennemi; gagne du temps, seulement quelques minutes; je n'en demande pas davantage pour revenir te délivrer, et les écraser tous.

(Dona Mathæa lui remet la clef qu'il demande; il ouvre la petite porte, et disparaît avec la plus grande promptitude.)

SCENE VII.

MERINO, DON ALVARES.

MERINO, *allant au-devant de lui de quelques pas.* Alvarez, c'est moi que tu cherches, n'est-ce pas! eh bien! me voici...

(Il va tirer sur lui.)

DON ALVAREZ, *froidement.* Arrête, Merino, et ne commets pas un meurtre inutile, un meurtre que tu ne manquerais pas de déplorer toute ta vie.

MERINO. Te trouverai-je donc toujours devant moi?

DON ALVAREZ. Oui, tant que tu combattras pour l'absolutisme et moi pour l'indépendance; mais je ne viens pas insulter à ta conviction, respecte la mienne, et sache que quelles que soient les couleurs qu'ils adoptent et le drapeau qu'ils défendent, entre deux hommes d'honneur, deux hommes réellement braves, il y a là (*il met la main sur son cœur*) quelque chose qui les rend dignes l'un de l'autre. Ecoute-moi: tout-à-l'heure pendant le combat que nous venons de te livrer, ta perte, je l'avoue, était le but ou tendaient tous mes efforts; ici, et maintenant que l'épée est rentrée dans le fourreau, ta vie est sacrée pour moi. Mais l'Empecinado qui te poursuit pensant que tu avais pu trouver un asile dans ce couvent, les perquisitions les plus minutieuses allaient y êtres faites; c'est alors que j'ai sollicité la permission de les diriger moi-même, non pour te livrer comme un lâche, mais pour te sauver à mon tour. (*Mouvement de Merino; Alvarez continuant.*) Te souviens-tu des montagnes de la vieille Castille? pourquoi serais-je moins généreux que tu l'as été? Merino, ce n'est pas ici que doit périr un homme tel que toi, c'est sur un champ de bataille, c'est en face du canon... d'ailleurs mes recherches sont terminées, je ne t'ai pas vu; accepte sans honte; fuis... seulement souviens-toi que nous sommes quittes, et que maintenant c'est la mort pour l'un de nous, à la première rencontre.

MERINO, *après un instant d'hésitation et de silence.* Ta main?... tu es un brave, et tu avais raison; il n'y a pas d'opinions, quelles qu'elles soient, que l'honneur ne rapproche.

(A ce moment des coups de feu se font entendre. Alvarez va sortir; des guérillas, Santnio et Nuguez à leur tête, entrent de divers côtés et lui barrent le passage.)

SCENE VIII.

MERINO, DON ALVAREZ, SANTNIO, NUGUEZ, GUÉRILLAS, MICHELI.

DON ALVAREZ, *avec rage.* Malédiction! à moi, soldats!

NUGUEZ. Peine inutile, nous venons de les relever de faction et ils se reposent maintenant.

DON ALVAREZ. Quoi! ces coups de feu...

SANTNIO. Etaient l'annonce de la défaite de ton chef.

MERINO, *vivement et avec joie en parlant à Santnio.* L'Empecinado vaincu, repoussé à son tour!.. Ah! répète-le-moi, frère; répète-moi que tu nous a vengés?

SANTNIO, *désignant Alvarez.* Vengeance incomplète tant qu'il subsistera un seul de nos ennemis.

MERINO. La personne de celui-ci est sacrée, qu'on lui livre passage; je le couvre de ma protection: de par Jeronimo Merino, passage à don Alvarez!

SANTNIO, *s'élançant sur Alvarez et le frappant.* De par Antonio Santnio, mort à don Alvarez!

(Alvarez pousse un cri et tombe.)

MERINO. *à Santnio.* Malheureux!....

SANTNIO. Ta parole est prompte, Merino, mais mon poignard l'est encore plus.

MERINO, *portant sa main sur la blessure d'Alvarez..* Frappé d'un stylet au cœur!.. lâcheté! trahison!

ALVAREZ, *expirant.* Liberté! liberté pour l'Espagne!

MERINO, *furieux.* Mort!... et tu l'as tué, toi?...

SANTNIO, *froidement.* Moi.

MERINO. Malgré mes ordres?

SANTNIO. J'ai eu pitié de ta faiblesse.

MERINO. Je n'aurai pas pitié de ta désobéissance.

SANTNIO. Je l'ai frappé aujourd'hui, jadis je le fus par lui, tiens, regarde.

(Il ouvre ses vêtemens et montre sur sa poitrine une large cicatrice.)

MERINO. Assassin, toi qui te sers du poignard contre celui qui s'était servi d'une épée!

SANTNIO. Traître, toi qui défends l'ennemi de ton frère contre ton frère!

MERINO, *hors de lui.* Un traître! moi!.. l'infâme!... (*Se tournant vers tous.*) Vous l'entendez? il m'insulte, il m'outrage.... Santnio, ma patience fut longue, mais l'heure du châtiment est enfin arrivée : tu n'es plus pour moi que le meurtrier d'Alvarez, qu'on s'en empare!

(Tous les guérillas font un mouvement.)

MICHELI, *se jetant devant Santnio.* Porter la main sur l'un de nos plus braves camarades, humiliation!...

SANTNIO, *se mettant en devoir de résister.* Qu'un seul ose donc m'approcher, et d'un coup de ce poignard encore sanglant, j'envoie son ame rejoindre les ames de ses pères!

MERINO, *aux guérillas.* Quoi! vous hésitez?... (*Il se jette furieux sur Santnio qu'il désarme et renverse.* Maintenant, qu'on le fusille. (*Mouvement.*) Mais non; je ne veux même pas lui accorder l'honneur de mourir en soldat; assassin, qu'on le livre aux juges des assassins.

SANTNIO, *avec rage.* Vaincu! désarmé. Oh! oui, la mort, la mort!... rien que pour cela, je l'ai bien méritée!

(Sur un geste de Merino, on va l'entraîner, dona Mathæa entre en ce moment suivie des religieuses; elle a entendu les derniers mots prononcés par Santnio, elle se jette aux pieds de Merino et semble le prier d'user de clémence. Dona Elvira sort aussi presque en même temps de la chapelle. A la vue d'Alvarez étendu à terre, elle pousse un cri et tombe sur son corps.)

MERINO, *donnant le signal du départ, puis venant à Elvire.* Veuve de don Alvarez, au nom de Dieu, dont je suis le ministre, je t'interdis le cloître!.. songe à tes devoirs de mère.

(Tableau.)

ACTE IV.

Le théâtre représente un appartement très-simple et mal décoré. A droite du spectateur, l'entrée d'une autre chambre. Au fond, la porte principale et une grande fenêtre avec persiennes, donnant à rez-de-chaussée sur la rue. A gauche, une seconde fenêtre et un bureau garni de papiers. De l'autre côté, au premier plan, un petit meuble; et au fond, suspendus à la muraille, deux sabres, deux fusils et une espingole.

SCENE PREMIERE.

NUGUEZ, *seul, assis près de la table et arrangeant des papiers. Il tient à la main une lettre dont il lit l'adresse.*

« A don Jéronimo Merino, rue del Calvario à Madrid.... » C'est bien cela. Madrid, au lieu des montagnes... La paix au lieu de la guerre... Allons, voilà donc encore une fois les affaires bâclées! La singulière vie que celle de sa majesté catholique Ferdinand VII! il passe son règne sur les grandes routes... En 1808, c'était de Madrid à Bayonne, en 1823, c'était d'abord de Madrid à Cadix et puis de Cadix à Madrid, ce qui vaut mieux pour lui... Ah! les cortès ont perdu là une belle partie, et jamais chance pareille ne se représentera pour eux. Mais Mérino, qui le reconnaîtrait à présent?... que fait-il ici? qu'attend-il? quels sont ses projets?.... Guerrier, la multitude le saluait avec enthousiasme et respect; on honorait alors jusqu'à ceux de sa suite : maintenant, Merino redevenu prêtre passe inaperçu sur cette place où sa présence ou celle des siens n'excite pas même la curiosité des désœuvrés et des enfans... Ah! il y a honte et pitié, et il est des momens où je serais presque tenté d'ajouter foi à certains bruits.... Oh! mais non, c'est impossible et si j'en acquérais la certitude...

SCÈNE II.

NUGUEZ, MICHELI.

NUGUEZ, *à Micheli qui entre.* C'est toi, Micheli, eh bien! qu'as-tu appris? notre pauvre ami Santnio...

MICHELI, *avec humeur.* Ah! c'est une infamie!... Que Merino voulant, au couvent de Sainte-Claire, punir ce qu'il appelait son insubordination, l'ait fait fusiller sur-le-champ, comme il en avait la première idée, certes! aucun de nous

n'aurait murmuré. Merino était notre chef et nous lui devions obéissance : mais que, refusant à Santnio la mort du soldat, il l'ait renvoyé devant des juges en robe, je déclare que c'est inique ; et ce qui est encore pis, c'est l'acharnement avec lequel il semble s'attacher à la perte de sa victime. En vain, arrachant Santnio à un tribunal décidé d'avance à le condamner, a-t-on obtenu qu'il fût transféré à Madrid, pour être jugé par des magistrats mieux disposés en sa faveur, l'implacable Merino l'a suivi à Madrid.

NUGUEZ. Ton amitié t'entraîne peut-être un peu loin, et je t'engage, camarade, à parler avec plus de ménagement du maître.

MICHELI. C'est qu'en vérité on ne sait que penser, lorsqu'on le voit d'un côté lutter contre les ministres du roi, en faveur du général constitutionnel l'Empecinado, et de l'autre, refuser l'appui de son nom et de son crédit à la cause de son beau-frère !

NUGUEZ, *réfléchissant*. Oui; tu as raison ; il y a là quelque chose d'étrange.

MICHELI. Au reste, tout cela touche à son terme ; c'est aujourd'hui que le jugement sera rendu, et je viens de la part de sa sœur, qu'il a refusé de voir jusqu'à présent, lui demander encore pour la dernière fois une entrevue... s'il refuse?...

NUGUEZ. Silence !... quelqu'un.

SCENE III.

LES MÊMES, ELVIRE, *en grand deuil*.

ELVIRE. Don Jeronimo Merino ?

NUGUEZ. Absent depuis quelques heures.

ELVIRE. Où est-il ?

NUGUEZ. A l'Escurial.

ELVIRE. J'attendrai.

(Nuguez lui ouvre la porte de l'appartement à droite; elle y entre.)

SCENE IV.

NUGUEZ, MICHELI.

NUGUEZ, *refermant la porte de l'appartement et s'adressant à Micheli, qui se dispose à s'éloigner*. Eh bien! où vas-tu donc?

MICHELI. Annoncer à Inesilla que la veuve de don Alvarez est ici, et qu'il n'y a plus rien à espérer.

NUGUEZ. D'où te vient cette idée?

MICHELI. Est-ce à toi de me le demander? Ne sais-tu pas, Nuguez, quelle est l'influence de cette femme sur Merino?.... Toi-même ne m'as-tu pas dit vingt fois ?..

NUGUEZ. Assez !... Je crois Merino capable de tout, excepté d'une faiblesse.

MICHELI, *plus bas*. Et moi, je le crois incapable de résister aux suggestions de dona Elvire ; nul doute qu'elle ne vienne ici pour affermir sa haine contre Santnio, elle qui, vêtue de deuil, le visage mouillé de larmes, n'a pas cessé, pendant ce fatal procès, de se présenter chaque jour au tribunal pour demander vengeance du meurtre de son mari. Nuguez, cette femme que je voudrais voir morte déteste Santnio, elle nous déteste aussi, nous qui fûmes ses anciens compagnons, et, j'en répondrais, cette visite à Merino ne peut avoir d'autre but que l'espoir de faire passer dans son cœur le sentiment qui agite le sien.

NUGUEZ, *à part et comme frappé des dernières paroles de Micheli*. Merino, parjure à ses amis !... (*Portant la main à un stylet caché sous son habit.*) Ah ! si je le savais!..

SCENE V.

LES MÊMES, MERINO, *suivi de* DON ZEPHIRO.

MERINO, *entre précipitamment, il se promène à grands pas dans la chambre ; puis, s'adressant à don Zephiro qui se tient encore sur la porte*. Entrez ! entrez, monsieur !.... (*Se laissant tomber dans un fauteuil.*) De l'air ?... ouvrez cette fenêtre !.... de l'air?... j'étouffe...

(Micheli ouvre la fenêtre à gauche.)

NUGUEZ, *à part en reconnaissant Zephiro*. Mon fournisseur de 1808 !...

ZEPHIRO, *de même*. Mon voleur des montagnes !...

MICHELI, *s'approchant*. Merino...

MERINO. Encore toi, de la part d'Inesilla, sans doute?... Ne t'ai-je pas dit hier que je ne voulais rien entendre?.. va-t'en ! va-t'en !...

(Micheli s'éloigne en laissant voir son mécontentement et faisant des signes à Nuguez.)

NUGUEZ, *avec humeur et à part*. Ah ! sortons....

MERINO. Reste, toi, Nuguez... je te l'ordonne...

NUGUEZ, *à part*. Je te l'ordonne... il ne dirait pas pire à son valet...

SCENE VI.

MERINO, NUGUEZ, ZEPHIRO.

MERINO, *à lui-même*. Madrid ! ville d'or et de fange !... Madrid que chacun vante et que moi j'exècre, pourquoi suis-je venu jeter mon existence entre tes murailles ?... et cet Escurial, demeure des rois, où tout devait être grand, et où tout est si petit, depuis le maître jusqu'au dernier valet !.. de loin, c'est quelque chose que le palais du souverain ; mais approchez, qu'y voyez vous? de l'or, du marbre, des habits brodés.. le mérite coudoyé par l'intrigue qui

se dresse sur la pointe des pieds... un Lusua, curé de Lerma ! un Alberini, officier général ! un Tapia, ex-franciscain, maintenant chanoine, dignitaire, confident de Ferdinand VII, que sais-je, moi?... et puis, cette foule au cœur vide vient, s'agite et tourbillonne autour d'un siége couvert de velours, et qu'on appelle un trône !. Le roi ? disais-je, je veux parler au roi. Et l'on me répondait insolemment : Parlez aux ministres ! Oh ! alors, je me lève enfin, sentant bien que je n'étais plus maître de ma colère. (*Se levant et se promenant.*) Mais que dis-je?... de la colère!... quand le mépris suffit.

ZEPHIRO, *s'avançant avec embarras.* Combien je suis heureux que don Jeronimo Merino ait bien voulu me distinguer au milieu de la tourbe qui encombrait les antichambres de sa majesté !

MERINO, *froidement.* Ne vous hâtez pas trop de me remercier; dans quelques minutes, vous vous repentirez peut-être d'avoir consenti à m'accompagner chez moi. Nuguez, ferme cette porte. (*Nuguez étonné va fermer la porte; Merino va ouvrir le petit meuble placé à droite, en tire un pistolet, l'arme, et le pose à côté de lui sur la table auprès de laquelle il revient s'asseoir. Zephiro effrayé de ces préparatifs a gagné l'autre côté de la scène. A Nuguez.*) La clef? (*Nuguez la lui donne. — Continuant.*) Nuguez, dis un peu à don Zephiro quel châtiment j'ai toujours infligé aux hommes qui, étant sous mes ordres, se permettaient le vol et le pillage.

NUGUEZ, *avec humeur.* Suis-je donc ici pour l'amusement de don Zephiro?

MERINO. Ah! pas de raillerie! Souviens-toi que ce fut pour cela que je fendis le crâne à Hornax. Hornax était pourtant mon meilleur ami : parleras-tu?

NUGUEZ. Eh parbleu ! on n'a qu'à le demander aux habitans de Torduellas, à ceux de Quintanilla, de Polès... Tout maraudeur était promené à travers la ville, battu de verges à chaque coin de rue, puis attaché à un poteau et mis à mort.

MERINO, *à Zephiro.* Vous l'entendez, monsieur? à mort! Ce que j'ai fait jusqu'à ce jour, je suis décidé à le faire de nouveau : grâce à vous, le bruit court dans Madrid que je commandais une troupe de brigands et non de soldats. Si vous avez dit vrai, ce pistolet sera pour celui de mes gens que vous me désignerez : si vous avez menti, il sera pour vous.

NUGUEZ, *après un court silence.* Ni pour lui, ni pour moi.

MERINO, *faisant un mouvement vers lui.* Ah ! c'est donc toi?

NUGUEZ. Arrête! quand cette ceinture tomba entre mes mains, tu n'étais pas encore notre chef.

MERINO. Donne!

(Nuguez hésite; pourtant il obéit, détache sa ceinture et la donne à Merino qui la vide sur la table.)

NUGUEZ. Un instant! ce serait me prendre plus que je n'ai reçu. Elle ne contenait que deux cents réaux à l'époque dont nous parlons.

MERINO. Deux cents réaux? (*Après avoir compté à la vue de don Zéphiro dont le visage s'est épanoui.*) Est-ce bien cela?

ZEPHIRO. Oui, oui... sans doute, et je vais...

MERINO. Arrière! Il faut que l'œuvre soit complète... de la part du guerillero Nuguez au fournisseur Zephiro : restitution. (*Il commande à Nuguez de remettre les deux cents réaux à don Zephiro; puis allant à la croisée, restée ouverte.*) Maintenant, de la part du fournisseur Zephiro au peuple espagnol...

NUGUEZ, *à Zephiro.* Restitution.

(Merino contraint Zephiro à jeter par la fenêtre l'argent qui vient de lui être remis. Zephiro, tremblant, hésite, passe devant le prêtre qui le menace, et obéit. Signes de joie en dehors.)

MERINO, *à Zephiro, en allant lui ouvrir la porte du fond.* Maintenant, monsieur, sortez, et soyez à l'avenir plus avare de vos paroles.

NUGUEZ, *secouant tristement la ceinture.* Il aurait bien dû l'être un peu plus de ma bourse.

MERINO, *revenant à lui après le départ de don Zephiro.* Fou que tu es, de t'affliger : je te donne plus que je ne t'ôte.

NUGUEZ, *vivement.* Quoi donc?

MERINO. L'honneur!

NUGUEZ, *à part.* Ah! Micheli a raison : il n'y a plus rien à faire avec cet homme-là... et je sens que je le hais.

SCENE VII.

LES MÊMES, INESILLA.

INESILLA, *dans la coulisse.* J'entrerai ! j'entrerai! vous dis-je.

MERINO. Ma sœur! (*A Nuguez.*) Va.... et qu'elle ne puisse pénétrer jusqu'à moi.

NUGUEZ, *allant à la porte.* Il est trop tard! la voici!.. (*A part.*) Deux cents réaux !

(Il sort aussitôt après l'entrée d'Inesilla.)

SCENE VIII.

MERINO, INESILLA *puis* ELVIRE.

MERINO, *avec impatience.* Que me voulez-vous?

INESILLA. Tu le demandes, toi, de qui dépend le sort de Santnio?

MERINO. Toujours Santnio!

INESILLA. C'est que dans ce nom est ma vie ou ma mort, ma joie ou mes tourmens; c'est que Santnio est tout pour moi, et que d'un seul mot tu peux me rendre la plus heureuse ou la plus infortunée des femmes. Oh! mais, tu ne m'écoutes pas!

ELVIRE, *sortant de l'appartement à droite.* Il vous entendra, madame.

MERINO et INESILLA, *avec surprise.* Dona Elvire!

INESILLA. La veuve de don Alvarez entre mon frère et moi! On ne m'avait donc pas trompée?

ELVIRE. Oh! rassurez-vous!.. ma présence n'a rien qui doive vous alarmer. Je ne suis pas ici la veuve de don Alvarez, je suis la compagne d'enfance de Merino; celle dont la voix eut jadis quelque empire sur son ame, et qui a résolu d'en faire un dernier essai en votre faveur.

MERINO. Est-ce bien vous qui parlez ainsi? vous, madame, dont la juste vengeance...

ELVIRE. Oui, la vengeance que donne la loi. Je n'ai rien négligé pour l'obtenir: on m'a vu au tribunal demander à grands cris la mort du meurtrier de mon mari. Le stylet de Santnio avait gravé sur le corps sanglant de don Alvarez mon devoir de femme: je l'ai rempli. Mais il en est un autre dont je dois m'acquitter. Merino, cette influence que le hasard et quelques souvenirs m'ont donnée sur vous, j'en serais responsable à Dieu, si je la répudiais en ce moment. Merino, je vous somme de séparer votre cause de la mienne; que la pensée d'Elvire s'efface devant les larmes de votre sœur!..

INESILLA, *l'implorant.* De ta sœur à genoux, de ta sœur se traînant à tes pieds, pâle et tremblante... au nom de notre enfance et de nos anciennes affections, au nom de notre père qui n'existe plus, et dont la bénédiction s'est étendue à tous ses enfans: grâce, grâce! pour Santnio!

MERINO, *avec embarras.* Votre douleur vous égare, Inesilla, et vous fait concevoir une trop haute idée de ma puissance. Le sort de Santnio ne dépend que de son juge: c'est à lui de décider.

INESILLA. Oh! vous savez trop bien que le juge n'est pas celui qui siége au tribunal: à lui à prononcer la sentence, à vous à la dicter... oui, à vous, qu'ils craignent tous, et dont ils n'attendent qu'un signe pour absoudre ou condamner.

MERINO. Erreur! J'ai voulu arracher le général l'Empecinado à l'injuste arrêt de la cour exceptionnelle de Roa, et je ne l'ai pu.

INESILLA. Cette bienveillance que vous avez témoignée à un étranger, que dis-je? à celui qui fut jadis votre ennemi, la refuserez-vous au compagnon de votre jeunesse? à celui dont vous avez tant de fois pressé la main, en l'appelant votre frère?.. oh! non! ce serait horrible, abominable! oh! non! n'est-ce pas? dis que tes ressentimens s'éteignent et que tu lui pardonnes... dis-le à ta sœur, ou plutôt à lui-même.

MERINO, *vivement.* Que je le voie! que je lui parle!

INESILLA, *allant au fond, et élevant la voix.* Santnio!

MERINO. Qu'entends-je? Santnio ici! chez moi!..

INESILLA, *rapidement.* J'ai obtenu des magistrats qu'il fût conduit en ces lieux, afin que dans vos embrassemens expirât votre haine.

MERINO. Jamais! jamais!

ELVIRE. Il le faut!.. Jadis au couvent de Sainte-Claire, vous m'avez rappelé mes devoirs... Merino, je vous rappelle aujourd'hui les vôtres. Dieu a marqué Caïn au front pour avoir tué son frère, ne l'oubliez pas! (*A Inesilla.*) Quant à moi, je me retire: ma place n'est plus ici... Quelle que soit l'issue de ce proces, demain je serai sur la route de Cobarrurias; c'est là que, me plongeant de nouveau dans la retraite dont je n'aurais jamais dû sortir, j'apprendrai au fils de don Alvarez à maudire les fureurs de la guerre civile, mais à pardonner au meurtrier de son père. Adieu!

(Elle gagne le fond, et s'y arrête un instant en considérant Merino.)

SCENE IX.

MERINO, INESILLA, *puis* SANTNIO, *conduit par deux soldats.*

INESILLA, *d'une voix étouffée par les sanglots.* Mon frère! mon frère!

MERINO, *qui est resté comme frappé des paroles d'Elvire.* Que Santnio vienne!..

INESILLA, *avec transport.* Ah! Dieu l'a donc permis?..

(Elle s'élance vers la porte du fond, et veut appeler; la voix lui manque; chancelante, elle s'appuie contre la porte, et fait signe à Santnio d'entrer. Santnio entre. Moment de silence. Merino, longtemps combattu, mais enfin subjugé et entraîné, se précipite dans les bras de Santnio, qu'il presse contre sa poitrine. Nouveau silence. Merino se dégage peu à peu, essuie une larme; et apercevant Inésilla qui le contemple.)

MERINO. Va-t'en, va-t'en, sœur; c'est la première fois de ma vie que je pleure,

et je ne veux pas que ce soit devant une femme.

INESILLA. Songe que j'attends à cette porte.

(Elle s'éloigne, ainsi que les deux soldats qui ont amené Santnio.)

SCENE X.

MERINO, SANTNIO.

MERINO, *étonné et considérant Santnio.* Tu ne pleures pas, toi?..

SANTNIO, *froidement.* C'est que je ne suis pas venu pour verser des larmes... Penses-tu qu'en me laissant conduire ici, j'aie eu le projet d'implorer ta pitié, moi, Santnio? Non, non! tu connais trop bien mon énergie pour croire qu'elle se soit usée dans les fers.

MERINO. Et que prétendais-tu donc?

SANTNIO. Te voir et te braver encore une fois en liberté avant que mon sort se décidât. Nous sommes seuls, Merino; seuls tous les deux... plus de femmes qui nous fatiguent de leurs cris; plus de vaines contraintes. Parlons franchement, et que les secrets de notre cœur soient mis à nu.

MERINO. Le mien un instant égaré revient à toi... frère, oublions le passé...

SANTNIO, *avec une rage concentrée.* Que j'oublie le passé, moi, à qui tu as tout ravi! moi, que de chef de guérillas tu as rejeté au dernier rang! moi, fait pour commander et que tu as forcé d'obéir!

MERINO. Dieu avait marqué ma place, et je l'ai prise... dans les temps de révolution, il y a de ces hommes qui, sans avoir peut-être plus de droits que d'autres, arrivent plus haut. Je te plains de t'être trouvé sur mon passage.

SANTNIO. Et moi, je te maudis; frappé, désarmé, puis poussé dans un cachot pour y attendre une condamnation infâme... Tu ne sais donc pas ce que c'est qu'un cachot?.. un sépulcre de pierre, où, seul avec soi-même, on n'a plus qu'un vœu, la liberté; qu'une pensée, la vengeance!

MERINO. La vengeance?

SANTNIO. Oui, vengeance active, implacable, et qui, jusqu'à mon dernier soupir te poursuivra toujours et partout.

MERINO. Ah! je fus donc bien inspiré, lorsque ma haine devança la tienne!

SANTNIO. Tremble! si j'échappe au sort qui me menace!

MERINO. Trembler!.. ah! ce mot décide : dès aujourd'hui, tu seras libre!

SANTNIO. Prends garde, Merino! En vain ta fausse générosité tenterait d'anéantir mes ressentimens, ils sont à moi, c'est mon bien, et nul n'a le droit d'en disposer, vois-tu?... Loin de nous les préjugés de famille ; nous ne sommes plus rien l'un pour l'autre: entre nous désormais la distance d'un stylet ?

MERINO. Eh bien ! soit... Le défi que tu me jetes, je serais le plus lâche des hommes si je ne le ramassais à l'instant. (*S'approchant de la table et prenant une plume.*) Je te l'ai dit : tu seras libre...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Don Tapia!

(Mouvement de Merino et de Santnio.)

SCENE XI.

LES MÊMES, DON TAPIA.

MERINO, *allant brusquement au devant de lui.* Que demandez-vous, monsieur ? Après ce qui s'est passé jadis entre nous, je croyais que nous ne devions plus nous revoir.

TAPIA. Le roi, affligé du procès qui s'instruit en ce moment contre un de ses plus fidèles sujets, Santnio, et ne voulant pas s'opposer ouvertement au cours de la justice, vous fait prier par ma voix d'user de votre influence sur les membres du tribunal.

MERINO. Ah! le roi souhaiterait?..

TAPIA. Au besoin, Sa Majesté l'ordonne.

MERINO. Un ordre! (*A part.*) A moi, qui n'en ai jamais reçu de personne.... Ferdinand me prendrait-il pour un de ces valets qui n'ont d'autre volonté que la sienne? (*Jetant les yeux sur Santnio.*) Un ordre!.. lorsque cette lettre en faveur de Santnio .. eh bien! non... non. (*Il prend la lettre, hésite un instant, la déchire et se met à en écrire une autre. Après avoir écrit:*) Holà! (*Les deux soldats qui ont amené Santnio reparaissent.*) Qu'on le ramène au tribunal.

INESILLA, *se précipitant en scène et courant à Merino assis près de la table où il écrit encore.* Mon frère!..

SANTNIO, *à part.* Inesilla à ses pieds, avilissement!.. Ah! mais patience!.. patience!

MERINO, *lui remettant le billet qu'il vient d'écrire.* Ce billet pour le président du tribunal.

INESILLA, *avec joie.* Courons!.. sauvé!. il est sauvé!

(Elle s'élance à la porte et disparaît.)

SANTNIO, *s'approchant lentement de Merino.* Adieu ! quoi qu'il arrive, haine à mort!

MERINO. A mort!..

(Santnio et les soldats s'éloignent par le fond.)

SCÈNE XII.

MERINO, DON TAPIA.

TAPIA. Don Jéronimo Mérino me permettra-t-il de le féliciter?

MERINO. Et de quoi donc, monsieur?

TAPIA. De s'être conformé aux vœux du roi.

MERINO, *avec ironie*. Ah ! dites à ses ordres!

TAPIA. Sa Majesté ne manquera pas de vous en témoigner toute sa reconnaissance..

MERINO, *avec un sourire forcé*. Peut-être!

TAPIA. Vous vous êtes présenté ce matin au palais. Son excellence le premier ministre regrette sincèrement que vous ayez refusé l'audience qui vous était offerte.

MERINO. Et qu'y a-t-il de commun entre le premier ministre et moi ? Ils sont vraiment étranges ces gens du pouvoir qui, parce qu'ils ont un portefeuille sous le bras, s'imaginent qu'on doit les connaître!.. Où etaient-ils, lorsque je combattais pour les principes qu'ils déshonorent? C'est un fou, disent-ils, en parlant de moi. Il a demandé, d'une part, la condamnation du royaliste Santnio, et de l'autre, l'acquittement de l'Empecinado le constitutionnel ; eh bien ! oui ! je demande la condamnation de Santnio, parce que, dans cette condamnation il y a ces mots écrits : Nul Espagnol, quelles que soient ses opinions, ne sera lâchement assassiné... Je demande l'acquittement de l'Empecinado, parce que l'Empecinado ayant obtenu un passeport signé du nom de Ferdinand, c'est avilir le nom de Ferdinand que d'avoir permis au corrégidor de Roa de s'emparer de sa personne.

TAPIA. Vous n'ignorez pas que, d'après des instructions du conseil, la cour royale de Valladolid a réclamé le prisonnier, et que le corrégidor Valdenebro a refusé de le rendre?

MERINO, *avec colère*. Il a refusé? et le fils du général Odonnel qui se trouve là, avec deux mille hommes et dix pièces de canon, n'a pas eu le courage de s'emparer de Roa et de son corrégidor Valdenebro? Valdenebro ! qui vendit à Joseph les plus nobles têtes de la Castille ! l'infâme ! et voilà !.. voilà les gens qu'on maintient au pouvoir !.. ah ! il faut que le gouvernement du roi se repose sur d'autres bases, ou je reprendrai les armes!..

TAPIA. Contre votre souverain?

MERINO. Contre les ennemis du pays, qui l'entourent.

TAPIA. Et quels sont ces ennemis?

MERINO. Ceux qui font métier de leur conscience, ceux qui cachent leur cœur et montrent leur visage à l'idole du jour, quelle que soit cette idole ; ceux qui depuis vingt ans, toujours à genoux devant chaque gouvernement, n'ont pas cessé de tirer à eux un lambeau de la puissance, afin d'en couvrir leur bassesse et leur nullité!

SCENE XIII.

LES MÊMES, NUGUEZ, *entrant pâle et consterné*.

MERINO. Qu'as-tu, Nuguez?.. ce trouble! cette pâleur !..

NUGUEZ, *avec émotion*. Je sors du tribunal, Santnio est condamné.

TAPIA, *vivement*. Condamné!

MERINO, *froidement*. A mort?

NUGUEZ. Aux présides!

TAPIA, *vivement*. Quoi, cette lettre aux juges?..

MERINO. Demandait la condamnation de Santnio.

NUGUEZ, *à part*. Il l'avoue!

MERINO, *se tournant vers Tapia*. Allez dire au roi que telle est ma réponse à l'ordre transmis par vous.

TAPIA. Il en est un autre auquel vous serez peut-être plus docile... Prévoyant votre résistance à sa volonté, Ferdinand vous avait donné d'avance Madrid pour prison.

MERINO, *souriant de pitié et après un moment de silence*. Nuguez, tu feras seller mon cheval de bataille, et tu prépareras mes armes ; aujourd'hui, comme tous les jours suivans, le prisonnier passera sur la place d'Orient, devant les fenêtres de Ferdinand VII, afin qu'il se souvienne que Merino existe encore... (*A Tapia.*) Vous, monsieur, sortez ; dès ce moment, plus rien de commun entre le valet de l'Escurial et le guérillero de la vieille Castille.

TAPIA, *allant sortir et à part*. Aussi dangereux ami qu'ennemi implacable... ah ! qui donc nous délivrera de cet homme ?

NUGUEZ, *se penchant à son oreille*. Pas si haut, mon père! il y a des vœux qu'on étouffe dans son ame et que pourtant Dieu exauce !

(Tapia étonné s'éloigne en regardant Nuguez, qui se tient à l'écart, pâle et immobile.)

SCENE XIV.

MERINO, NUGUEZ.

MERINO. Ferdinand! Ferdinand! l'Espagne si long-temps embrasée par la guerre civile, n'est pas encore refroidie, que déjà tu rallumes l'incendie!.. Prisonnier, moi!.. oh! non, ils ne l'ont pas cru... malgré le roi, malgré ses ministres, je quitterai Madrid, je partirai.

NUGUEZ, *à part*. Non.

MERINO, *continuant*. Je partirai seul s'il le faut... seul !.. qu'ai-je dit?.. et toi, Nuguez, mon fidèle Nuguez, tu me suivras, n'est-ce pas?

NUGUEZ, *avec embarras*. Te suivre?..

MERINO. Voudrais-tu donc m'abandon

ner? ne serais-tu plus le Nuguez d'autrefois... serais-tu changé?

NUGUEZ. Moi!.. non... mais toi?

MERINO. Douterais-tu de moi? tu ne me réponds pas... ah! je le vois, on veut faire de toi ce qu'on a déjà fait de tant d'autres, que je croyais mes amis... Nuguez!.. (*Celui-ci fait un mouvement.*) Mais pourquoi reculer ta main?.. c'est la première fois que tu me la refuses... ah! ta main... (*Il le touche, sent une arme sous son vêtement, l'écarte doucement, sans que Nuguez, atterré par son sang-froid, songe seulement à faire résistance, et en tire un couteau qu'il laisse tomber à ses pieds; après un long silence et du ton de la plainte plutôt que du reproche.* Ce couteau?..

NUGUEZ, *déconcerté*. Etait pour toi.

MERINO. Tu voulais m'en frapper?

NUGUEZ. Oui; mais j'ignore quel prestige t'environne; à ta vue, tout mon sang s'est glacé, j'ai senti mon courage s'évanouir, et je suis resté là, debout devant toi, cloué à cette place par je ne sais quelle volonté au-dessus de la mienne.

MERINO. Un meurtre!.. ignores-tu qu'il faut du sang pour expier un meurtre!

NUGUEZ. Ah! j'eusse versé le mien avec joie après avoir répandu le tien.

MERINO. Et qui t'a inspiré cette horrible résolution?

NUGUEZ, *avec émotion*. Ta conduite à l'égard de ceux qui furent autrefois tes amis; tes démarches en faveur de l'Empecinado; le procès de Santnio, sa condamnation; ma honte de ce matin... Ah! c'est que, vois-tu, il y a des cœurs, et le mien est de ce nombre, où tout se grave, le bien comme le mal. On te disait parjure à tes sermens, parjure à la bonne cause, je l'ai cru; j'avais été le premier à jeter dans ton ame des pensées de gloire, je voulus être le premier à étouffer en toi le germe de la trahison.

MERINO, *froidement et en ramassant le couteau qu'il lui présente*. Fais-le!.. il en est temps encore!

NUGUEZ, *avec désespoir*. Oui, je le reprendrai, mais pour me punir...

MERINO, *lui arrachant le couteau qu'il jette au loin*. Ah? tiens! tu es fou!.. toi! Nuguez!.. toi, mon meilleur, mon vieux compagnon d'armes! toi qui m'as vingt fois sauvé la vie aux dépens de la tienne! toi, m'assassiner! ah! oui, tu es fou!

NUGUEZ, *subjugué et se laissant tomber en pleurant aux genoux de Merino*. Infamie sur moi!

MERINO, *le relevant*. Ah! dans mes bras! contre mon cœur!.. c'est en le sentant battre que tu verras s'il est changé. (*Moment de silence, puis un grand bruit au dehors.*) Qu'est-ce que cela?

SCENE XV.

LES MÊMES, INESILLA.

INESILLA, *accourant dans le plus grand désordre*. Santnio, ton frère qui sort du tribunal où tu l'as fait condamner, et qui, chargé de chaînes, va passer devant tes fenêtres.

MERINO, *d'une voix étouffée*. Santnio!..

INESILLA, *ouvrant la fenêtre du fond*. Tiens! regarde! ah! tu n'oses pas!..

MERINO, *avec force*. J'ose toujours!..

(Il va se placer près de la fenêtre, en ce moment passe Santnio enchaîné et conduit par des soldats, la foule l'entoure.)

SANTNIO, *s'arrêtant devant la fenêtre, et malgré les efforts de ceux qui l'environnent, brisant sa chaîne et en jetant un fragment à Merino*. Merino, à toi cette partie de ma chaîne, je te rapporterai l'autre si jamais je sors des présides...

MERINO. Oui, si jamais!..

(Inésilla pousse un cri et tombe à la renverse auprès de Nuguez accablé. Merino referme vivement la fenêtre et s'éloigne.)

ACTE V.

La scène est a Cobarrurias en 1833, dans la chaumière où est né Merino. Le théâtre représente une chambre rustique. A droite du spectateur, un prie-dieu et au-dessus un crucifix encadré. De l'autre côté, au fond, une porte de dégagement. Au fond, qui est entièrement ouvert, on aperçoit la place du village, séparée seulement de cette habitation par un mur d'environ trois pieds de haut, au milieu duquel est une porte charretière servant d'entrée principale. Sur cette place, à gauche, la maison habitée par Elvire, et tout-à-fait au dernier plan, une montagne praticable.

SCENE PREMIERE.

UN CRIEUR, GUÉRILLAS, MENDIANS, PEUPLE, GARDES.

(Au lever du rideau, il fait nuit; un crieur escorté de quatre gardes, dont deux portent des flambeaux, est debout au milieu de la place, où la foule se presse avec agitation.)

LE CRIEUR, *lisant à haute voix*. Mort de sa majesté catholique Ferdinand VII; son frère don Carlos exclus du trône... proclamation de la reine Christine, régente du royaume, au nom d'Isabelle II.

(Cris dans la foule : *A bas Christine! à bas don Carlos! à bas! à bas!* Des poignards sont tirés, on s'attaque, on se pousse, le tumulte est au comble. En ce moment, une femme épouvanté se précipite à la porte, et, la trouvant fermée, se met à sonner avec force; une autre femme portant une lumière entre en scène par la gauche, et court ouvrir. La première est Elvire, la seconde Inesilla.)

SCENE II.

ELVIRE, INESILLA, *la foule s'est dispersée*.

ELVIRE, *en désordre*. Un asile! par pitié! un asile!..

INESILLA, *la reconnaissant*. Elvire! dona Elvire!..

ELVIRE, *avec effroi*. Ces cris... ce désordre... et puis au milieu de la foule en fureur, un homme au front sinistre, à l'œil menaçant... ce Micheli qui me hait autant qu'il vous est dévoué.

INESILLA. Micheli!.. erreur.

ELVIRE. Oh! non : je sens là quelque chose qui me dit que la haine de cet homme me sera fatale!.. tremblante, éperdue, je me suis élancée vers cette maison.

INESILLA. La femme de Santnio n'eût jamais frappé chez la veuve de don Alvarez.

ELVIRE. Eh quoi! toujours cette barrière entre nous! vouées à la retraite et aux larmes, Dieu ne semble-t-il pas nous avoir placées si près l'une de l'autre pour nous rapprocher par la douleur?.. Lorsque j'appris votre retour à Cobarrurias, dans la ferme où est mort votre père... moi, qui habitais la maison où était morte ma mère, je pensais que nos ressentimens s'effaceraient devant nos malheurs communs, et que deux femmmes innocentes toutes deux finiraient par se comprendre et se plaindre. Inesilla, êtes-vous donc coupable envers moi? le suis-je envers vous?... oh! non, vous n'avez pas oublié quelle a été ma conduite à Madrid... si Merino se fût rendu à mes vœux, Santnio n'eût pas étét condamné.

INESILLA. Il l'a été au nom de don Alvarez, et c'est un souvenir qui me restera toujours.

ELVIRE, *avec douleur*. Il ne me reste à moi qu'une tombe!

INESILLA. C'est quelque chose que la tombe de celui que nous regrettons : là du moins des larmes, des sanglots, des prières de chaque jour... une tombe! ah! que je préférerais une tombe à ce repaire de honte et de misère où j'ai vu s'engloutir mes affections!.. Après le jugement de Santnio, j'étais devenue presque folle; je voulus le suivre aux présides... je partis... l'horrible lieu que les présides d'Afrique!.. partout de hautes murailles, partout des bourreaux, partout et toujours le bruit des chaines!.. seule avec mes regrets, j'errai pendant quatre ans sous le soleil brûlant de Ceuta; pendant quatre ans je demandai à Dieu, avec des larmes et d'instantes prières, la délivrance de Santnio... Dieu me la refusa, et je revins ici les yeux secs, et le cœur fermé à toute autre émotion qu'à celle de la haine... ne me parlez donc plus d'un rapprochement entre nous... don Alvarez fut la première cause de mes maux, et jamais celle qui porte son nom ne trouvera en moi, quoi qu'elle fasse, qu'une profonde horreur.

SCENE III.

LES MÊMES, MICHELI.

MICHELI, *suivi d'un homme couvert d'un manteau et dont les traits sont cachés par un large chapeau*. Par ici!.. par ici!..

(Ils s'arrêtent tous les deux à la vue de dona Elvire; l'étranger, qui a témoigné la plus vive agitation à la vue d'Inesilla, se tient immobile à l'écart.)

ELVIRE, *s'éloignant précipitamment de Micheli*. Ah! encore lui!

MICHELI, *à part*. Toujours cette femme!

INESILLA, *allant à Micheli*. Qu'y a-t-il?.. que signifie?..

MICHELI, *les yeux attachés sur Elvire*. Nous ne sommes pas seuls.

ELVIRE, *à Inésilla.* Adieu, madame, le danger est passé, la nuit approche, et je me retire, regrettant de ne vous avoir pas trouvée moins injuste à mon égard.

(Elvire s'éloigne effrayée des regards sombres et farouches que lui lance Micheli. On la voit entrer au fond dans la maison à gauche.)

INESILLA, *vivement et après un moment de silence.* Micheli, mais enfin quel est cet homme?

SANTNIO, *se découvrant.* Eh quoi! tu ne l'a pas deviné?

SCENE IV.

INESILLA, SANTNIO, MICHELI.

INESILLA, *se précipitant avec joie dans les bras de son mari.* Santnio!

SANTNIO. Inesilla, mon Inesilla chérie!

INESILLA. Mon Dieu, qui m'avez donné la force de résister au chagrin, ne me refusez pas celle qu'il faut pour supporter la joie!

SANTNIO. Oh! ne crains rien, Inesilla; ne crains rien; la joie ne tue pas... si elle était mortelle, ne serais-je pas tombé expirant au seuil des présides, lorsque, secouant ma chaîne, je m'élançai au dehors, et que, pour la première fois après dix ans, l'air de la liberté vint frapper mon visage!

INESILLA. Libre!... tu es libre! ce n'est pas une erreur, un songe... c'est toi, c'est bien toi, mon Santnio!... comme tu as dû souffrir!

SANTNIO. Chacune de mes douleurs est gravée là, sur mon front ridé avant l'âge; oh! oui, j'ai bien souffert jusqu'au moment où j'ai conçu l'espérance de te revoir... (*Se retournant vers Micheli.*) Jusqu'au moment où ma main s'est ouverte à la main d'un ami... Ah! tu sais, Micheli, quels ont été mes transports, quand, me reconnaissant et me pressant contre ta poitrine, tu m'as dit, frère : Ici ton vieux compagnon d'armes; puis, me montrant de loin cette maison: Là bas, une femme qui t'aime encore plus que moi, Inesilla!...

INESILLA. Et pourquoi ne m'avoir pas prévenue de ton arrivée par une lettre? pourquoi n'avoir pas doublé mon bonheur en l'avançant de quelques heures?

SANTNIO, *avec embarras.* Je ne l'ai pu.

INESILLA. Qui t'en a empêché?

SANTNIO. Une volonté plus puissante que la mienne. (*Mouvement de surprise d'Inesilla.*) Ne m'interroge pas, car, vois-tu, il y a dans ce qui a précédé et dans ce qui suivra ma délivrance un de ces secrets dangereux à dire, dangereux à entendre. Qu'il vous suffise à tous deux de savoir que ce n'est ni par une évasion ni par des lettres de grâce que j'ai enfin conquis ma liberté... Oh! n'insistez pas; le secret dont je parle, il n'est qu'une seule personne en Espagne à qui je puisse et doive le révéler.

INESILLA, *avec inquiétude.* Et son nom?...

SANTNIO Merino!

INESILLA, *vivement.* O ciel! tu me fais trembler.

SANTNIO. Trembler pour mon ennemi?

INESILLA. C'est mon frère.

SANTNIO, *avec force.* C'est mon ennemi à moi... l'aurais-tu déjà oublié?

INESILLA. Je m'en suis souvenu tant que mon malheur a duré! mon malheur cesse, tu m'es rendu, et ma haine expire... Ah! Santnio, il est si doux de ne pas haïr son frère! de ne haïr personne!.. oui, personne... La veuve de don Alvarez ellemême, que je repoussais tout-à-l'heure... eh bien! si elle était là... je crois que je lui tendrais les bras.

MICHELI. Si elle était là, je me placerais entre elle et vous: c'est l'influence de cette femme sur Merino qui a fait le mal, et je ne pardonnerai jamais ni à cette femme ni à Merino.

SANTNIO, *avec une vive curiosité.* Merino!. et où est-il en ce moment? que fait-il?

MICHELI. On l'ignore... mais tout porte à croire qu'il n'est pas loin de Cobarrurias, On prétend que les anciens camarades se réunissent dans les montagnes. Et de plus, Nuguez, qui, depuis dix ans, avait repris la béquille de mendiant, vient de disparaître tout-à-coup.

SANTNIO, *souriant de pitié.* Ah! oui; Nuguez entre les mains de qui a glissé le poignard.

INESILLA. Des regrets pour un crime?

SANTNIO, *avec colère.* Le crime serait de laisser vivre ce prêtre soldat que l'enfer a jeté au milieu de nous. Malheur! malheur à lui, si je le rencontre!... Je n'ai pas oublié nos adieux : Merino, je te rapporte la moitié de ma chaîne.

(Grand tumulte au dehors.)

INESILLA, *remontant la scène.* Ce bruit...

MICHELI, *au fond.* C'est la bande de Merino qui vient d'entrer dans Cobarrurias... on accourt de ce côté.

INESILLA, *à Santnio.* Va-t'en, oh! va-t'en, je t'en conjure.

SANTNIO, *à Micheli.* Merino est-il parmi eux?

MICHELI. Non, car il serait à leur tête.

SANTNIO Tu as raison, Inesilla; il n'est pas encore temps de risquer ma vie.

(Il se dirige vers la petite porte de gauche.)

INESILLA. Où vas-tu de ce côté?

SANTNIO. Dans un asile sûr où j'attendrai le moment de m'élancer sur ma proie; car je l'aurai, vois-tu, dussé-je l'affronter sans défense, l'enlacer de mes bras, et lui broyer les os! (*Embrassant tour-à-tour Inesilla et Micheli.*) Avant la nuit.... je vous donne rendez-vous dans cette cabane si je dois vous revoir; sinon, tous les deux sur ma tombe... Entends-tu bien, Inesilla? ma tombe qui sera près de celle de Merino.

(Le bruit s'est rapproché; Santnio s'échappe par la petite porte qu'Inesilla referme derrière lui, tandis que Micheli essaie d'interdire l'entrée de la cabane à la troupe armée qui arrive de toutes parts sur la place.)

SCENE V.

INESILLA, MICHELI, TROUPE DE GUÉRILLAS.

TOUS, *se précipitant en scène*. Santnio! où est Santnio?

MICHELI. Santnio n'est pas ici.

LE CHEF DE LA TROUPE. Qu'on fouille cette maison, il nous faut Santnio mort ou vif.

TOUS. Santnio! Santnio!

(Violente agitation.)

SCENE VI.

LES MÊMES, MERINO, *en costume de guerre.*

MERINO. Que nul ne bouge!

INESILLA, *courant à lui.* Mon frère!... Ah! c'est Dieu qui vous envoie... n'est-ce pas que vous ne permettrez pas qu'on viole l'asile où nous avons reçu le jour; l'asile où est mort notre père?

MERINO, *froidement.* Non!.. (*Se tournant vers ses gens.*) Amis, nos périls et notre gloire vont renaître... Vous avez compté sur moi, et vous avez bien fait... car aujourd'hui comme autrefois, je suis digne et fier de marcher à votre tête. Mes mesures sont prises.. (*S'adressant successivement à plusieurs.*) Cette lettre pour Santo-Ladrone... celle-ci pour les autorités de Burgoz.... Toi, va retrouver nos amis réunis dans les montagnes; qu'ils se tiennent prêts à descendre en armes, lorsque la cloche du couvent voisin leur en donnera le signal. (*Au chef de la troupe.*) C'est toi que je charge de ce soin, rends-toi avec deux cents hommes aux portes de ce couvent, elles te seront fermées, tu les briseras, tu y trouveras don Tapia et Santnio...

INESILLA ET MICHELI. Santnio!...

MERINO, *continuant.* Oui, Santnio l'assassin, Santnio, qu'un pacte de sang a lié à mes ennemis; Santnio qui, pour prix de sa liberté, leur a promis ma mort, Santnio enfin que tu feras fusiller sur-le-champ.. (*Inesilla pousse un cri, chancelle et tombe évanouie. Merino continue.*) La cloche qui doit annoncer l'insurrection, annoncera en même temps la punition des traîtres.

MICHELI, *à part, en désignant la maison habitée par Elvire.* Elle annoncera aussi la vengeance: vengeance qui te frappera au cœur, Merino!

MERINO. Allez tous, et que votre retour soit prompt! Songez qu'avant un quart-d'heure je veux être obéi.

TOUS. Au couvent!

(Ils s'éloignent en tumulte. Merino, pâle et agité, va s'asseoir à l'écart, du côté opposé à celui où s'est évanouie Inesilla: il tire une montre de sa ceinture et reste immobile, les regards fixés sur le cadran. On entend répéter au loin les cris: *Au couvent! au couvent!* A ces cris, Inesilla, se réveillant comme en sursaut, jette les yeux autour d'elle et reconnaît Merino, en même temps que celui-ci, qui lui a vu reprendre ses sens, se dispose à sortir, pour ne voir et n'entendre ni ses cris ni ses larmes.)

SCENE VII.

INESILLA, MERINO.

INESILLA, *l'arrêtant avec force.* Oh non! tu ne sortiras pas que tu n'aies révoqué l'ordre terrible que tu viens de donner. Pour la seconde fois, je suis à tes pieds, Merino!.. Mais ici plus de Ferdinand VII, qui se place entre ta sœur et toi... plus d'orgueil révolté.. ici, mille souvenirs qui t'enveloppent et te pressent..... (*En cet instant, on voit Micheli traverser le fond du théâtre; il porte une torche allumée et entre par une fenêtre basse dans la maison d'Elvire. Inesilla continuant.*) Là, sur ce banc où tu es, s'asseyait jadis notre père; ce fut là qu'il nous bénit pour la dernière fois; ce fut là qu'il prit ma main et la plaça dans celle de Santnio, en nous disant: Soyez heureux!... et tu l'as oublié!... et tu veux la mort de Santnio, la mienne, toi!.....

(Ici une décharge de mousquets se fait entendre dans l'éloignement, et ce bruit est suivi d'un tintement de cloches lugubres.)

MERINO, *avec une joie convulsive.* Ah! Santnio n'existe plus!

INESILLA, *avec effroi.* Que dis-tu? cette cloche...

MERINO. Etait le signal de sa mort.

INESILLA, *poussant un cri.* Ah!... (*Avec désespoir.*) Ah! la vengeance, mon Dieu!.. la vengeance!...

SCENE VIII.

LES MÊMES, *puis successivement* MICHELI, GUÉRILLAS, PAYSANS ARMÉS, PEUPLE ET NUGUEZ.

MICHELI, *sortant précipitamment de la maison d'Elvire que le feu commence à dévorer, et s'arrêtant à la porte du fond, à Inesilla.* La vengeance! la voilà...

MERINO. Que vois-je!.. Elvire!...

ELVIRE, *sur le balcon de sa fenêtre et se débattant au milieu des flammes qui l'enveloppent.* Du secours!.. du secours!...

(Aux cris d'Elvire, Merino se précipite vers le fond.)

MICHELI, *lui barrant le passage en lui présentant un pistolet.* Pas encore, Merino...

MERINO, *hors de lui.* Incendiaire!...

(Micheli tire à bout portant sur Merino, mais l'amorce brûle seule, et il est en même temps renversé lui-même d'un coup de feu par un des guérillas accourus sur la montagne, et qui viennent d'être témoins du danger qui menaçait leur chef. Merino disparaît.)

INESILLA, *seule sur le devant de la scène, et pendant qu'une partie de la foule qui couvre la place s'emploie à porter secours afin d'arrêter les progrès de l'incendie, avec une joie feroce.* Oh! tu peux arriver jusqu'à elle, maintenant; ses cris ont cessé!... (*Se précipitant à genoux devant le crucifix.*) Mon Dieu, tout le reste de ma vie sera consacré à bénir votre justice... le cloître!... mon Dieu, le cloître!... J'en fais le serment.

MERINO, *entrant précipitamment en scène, et allant déposer sur un siége le corps d'Elvire qu'il porte dans ses bras. Avec un cri de douleur.* Morte, étouffée dans les flammes! morte!...

INESILLA, *avec joie, les yeux attachés sur le cadavre d'Elvire.* Merino, morte aussi!..

MERINO, *furieux.* Misérable!...

(Il tire son stylet.)

INESILLA, *tombant au pied du crucifix qu'elle lui montre.* J'appartiens à Dieu!...

(A l'air inspiré d'Inesilla, Merino recule comme glacé d'épouvante. Long silence, pendant lequel la foule armée s'est grossie, et groupée sur la place.)

MERINO, *avec explosion.* Soyez maudite, maison de mon père!... lieux où sont nées toutes mes affections, et où toutes mes affections expirent: la rage, le désespoir, plus rien que cela.

(Nouveau silence.)

NUGUEZ, *vêtu en mendiant, et s'approchant de Merino comme au premier acte.* Dieu et l'Espagne!

MERINO, *après un moment de silence et comme rappelé à lui-même.* Dieu... et l'Espagne?... Ah! oui; l'Espagne qui retentit du bruit des armes et m'appelle aux combats! Que m'importe Carlos, que m'importe Christine! maintenant la guerre pour moi, la guerre avec ses fureurs, la guerre de feu et de sang, la guerre où l'on ne vit plus que pour la gloire... Tu l'as dit, Nuguez, l'Espagne à qui je léguerai un jour mon nom, et Dieu à qui j'irai rendre compte de mon passage sur cette terre!... (*Lui présentant la main.*) Le curé Mérino au mendiant Nuguez!

NUGUEZ, *avec joie.* Le mandiant Nuguez au curé Mérino.

(A ce moment, un affreux craquement se fait entendre, c'est la maison d'Elvire qui s'écroule; la foule jette un cri et se précipite avec crainte sur la scène, où déjà les guérillas entourent Merino, les uns cherchant à lui cacher le corps d'Elvire, les autres lui faisant entendre le tocsin qui les a réunis, qui va leur amener de nouveaux frères, et tous lui jurant respect, obéissance et dévouement.)

FIN.

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, Nº 46, AU MARAIS.

LE MARI D'UNE MUSE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Bayard et Varner,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 6 FÉVRIER 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
PONCET	M. BOUFFÉ.	SUZANNE, cuisinière de Poncet.	Mme MONVAL.
CÉLESTE, sa femme	Mme A.-DESPRÉAUX.	FREMIOT, libraire	M. MONVAL.
LAMBERT, leur ami, médecin.	M. FERVILLE.	Mlle CAROLINE, modiste	Mlle GABRIELLE.
ÉDOUARD DE CHEVILLY	M. ALLAN.	DEUX JEUNES GENS, amis d'Édouard	M. RHOZEVIL. M. WELSH.
Mme ERNESTINE DE NOHAN, jeune veuve	Mme GRASSOT.	PLUSIEURS PERSONNES INVITÉES.	

La scène se passe à Paris, dans l'appartement de Poncet.

SCENE PREMIERE.

ÉDOUARD, *seul.*

Au lever du rideau, il est assis à la table, et écrit, un petit livre ouvert devant lui.

Que c'est bête de faire de l'esprit!... Je voudrais bien savoir comment font tant de gens qui n'en ont pas, pour trouver des poésies qui ont l'air d'en avoir... Me voilà réduit à copier des vers dans l'Almanach des Muses de 1788. (*Il écrit.*) Adorable cousine.... (*S'arrêtant.*) Diable! adorable cousine... Je ne peux pas dire cela à une femme dont je ne suis pas le cousin... Son nom, Céleste... Adorable Céleste... C'est cela...(*Regardant à droite.*) Ah! mon Dieu! je crois qu'on sort de chez elle!... Non, non... elle est occupée avec son libraire, pour la vente de son manuscrit... j'ai le temps.

Dites-moi vos secrets, adorable Céleste,
Vous que le ciel dota d'une muse divine.

Ah! voilà!... Divine, ça ne rime plus avec céleste... Je ne pense jamais à la seconde, moi... Muse divine... Qu'est-ce que nous avons pour rimer avec Céleste?... (*Cherchant.*) Déteste... peste... funeste... Ah! oui...

. . . . Adorable Céleste,
Vous que le ciel dota d'une muse fu.....

Ah! quelle bêtise!

SCENE II.

LAMBERT, ÉDOUARD.

LAMBERT, *entrant par le fond.* C'est bien... puisqu'il faut attendre, j'attendrai.

ÉDOUARD, *serrant vivement son papier.* Quelqu'un.

LAMBERT. Pardon, monsieur, que je ne vous dérange pas.

ÉDOUARD. Du tout, monsieur, au contraire, je... Eh! c'est le docteur Lambert.

LAMBERT. Comment, monsieur Édouard de Chevilly?

ÉDOUARD. Par quel hasard?...
Vous que le ciel dota d'une muse...

LAMBERT. Le hasard est tout simple... la saison des eaux est finie... je reviens avec mes malades... il y a trois jours que je suis arrivé... j'apprends que mon ami Poncet habite Paris, et j'accours chez lui pour le voir et l'embrasser.

ÉDOUARD. Ah! Poncet est votre ami?

LAMBERT. Intime... Son père, médecin estimé, a été mon premier professeur... il voulut bien me distinguer parmi ses élèves, et, depuis, il ne cessa de m'aider de ses conseils, de son expérience... il me donna mes premiers malades, et plus tard sa riche clientelle, dont son fils ne pouvait pas hériter... Je lui dois tout enfin : il m'aimait comme son enfant, et moi, j'aime Poncet comme un frère, par reconnaissance pour mon vieux maître... Je suis souvent son mentor, et même un peu sévère... mais ce cher ami, inspecteur des contributions indirectes à Toulouse, je ne m'attendais pas à le trouver à Paris, dans ce bel appartement, lié avec vous, un de nos fashionables.

ÉDOUARD, *un peu embarrassé.* Oh! c'est un homme... c'est un brave homme... que j'estime beaucoup... (*Changeant.*) Ah ça! dites-moi, docteur, la saison des eaux a-t-elle été brillante à Néris, cette année?

LAMBERT. Mais oui... on s'y est beaucoup amusé... d'autant mieux que nos malades se portaient fort bien... Pour que la réunion fût complète, il n'y manquait qu'une personne.

ÉDOUARD. Qui donc?

LAMBERT. Mais vous, monsieur Édouard.

ÉDOUARD. Moi!... on ne s'y est pas aperçu de mon absence.

LAMBERT. Ah! vous êtes trop modeste.

ÉDOUARD. Hem... modeste... (*A part.*) M'y voici.

. . . . Adorable Céleste,
Vous que le ciel dota d'une muse modeste.

Bravo!...

LAMBERT, *y allant aussi*. Eh bien! qu'est-ce donc?

ÉDOUARD. Rien, rien... une note que j'ai à apprendre... Cet aimable docteur... (*à part*) qui arrive tout exprès pour me donner une rime.

LAMBERT, *prenant l'Almanach des Muses*. Qu'est-ce que vous lisez là?... l'Almanach des Muses... des vers?

ÉDOUARD, *passant à droite*. Oui, des vers... j'aime beaucoup la poésie.

LAMBERT. La poésie de 1788... (*Remettant le volume sur la table*.) C'est singulier, je me rappelle le poète qui venait se rétablir d'une chute aux eaux de Néris... vous ne pouviez pas le souffrir... parce qu'il parlait poésie et qu'il vous lisait des vers..... vous lui coupiez méchamment la parole pour faire l'éloge en prose de vos chevaux, de votre brillant équipage, de vos promenades à Montluçon.

ÉDOUARD. Oui, cela amusait cette folle de Mme de Nohan... je faisais de la prose pour lui plaire.

LAMBERT. Et vous aimez les vers aujourd'hui!... Est-ce pour plaire à quelque beauté lyrique?

ÉDOUARD. Moi, par exemple... quelle idée!... J'aime la poésie pour elle... c'est-à-dire pour moi... c'est ma seule et unique passion.

LAMBERT. A la bonne heure... c'est la seule dont Mme de Nohan ne puisse pas être jalouse... Cette pauvre petite femme qui vous croit occupé d'elle, et qui n'était venue à Néris que dans l'espoir de s'y retrouver avec vous!

ÉDOUARD. Bonne Ernestine!... elle m'aime toujours?

LAMBERT. Plus que jamais... et d'une constance!... Tous nos jeunes gens qui cherchaient à lui faire la cour étaient éconduits sans pitié... elle n'avait d'autre plaisir que de m'appeler près d'elle pour me parler de vous... Je lui ai rendu plus de soixante visites comme ça... et à six francs la visite... ce qui ne laisse pas que d'être un amour un peu cher.

ÉDOUARD. Et vous ne l'en avez pas guérie?

LAMBERT. Au contraire, j'entretenais son mal... c'était là tout son bonheur... et puis, vous l'aimiez aussi, vous... je sais même que des idées de mariage...

ÉDOUARD. Oh! rien n'est moins sûr... n'en parlez pas... ce serait compromettre...

LAMBERT. Qui donc?... Mme de Nohan, la vertu même!

M. FREMIOT, *sortant de la chambre à droite*.. J'en suis fâché, je n'irai jamais jusque-là.

ÉDOUARD, *à Fremiot*. Eh bien!

FREMIOT, *à Édouard*. Ah! vous voilà, mon cher! (*Montrant Lambert*.) Est-ce que monsieur est le mari?

ÉDOUARD. Non.

FREMIOT. Je ne l'ai jamais rencontré.

ÉDOUARD. Avez-vous terminé?

FREMIOT, *dans le fond*. Non, c'est trop cher... mais nous verrons ce soir; l'effet de la lecture... Ah! les vers ne s'achètent plus comme autrefois... Adieu... à ce soir.

LAMBERT. Qu'est-ce que c'est?... un homme qui achète des vers!... Ah ça, on en fabrique donc ici?

ÉDOUARD. Mais oui... quelquefois.. (*A part*.) Il paraît qu'il ne sait pas...

LAMBERT. Ce n'est pas mon ami Poncet, j'espère... lui, le garçon le plus simple, le plus prosaïque...

ÉDOUARD. Allons donc, monsieur Poncet?

AIR de *Marianne*.

De ses finances bon ministre,
Signalant son activité,
Dans sa maison qu'il administre,
Il montre son habileté.....
L'économie
Est sa partie;
C'est lui qui doit ordonner le dîner.
Il n'a pas honte
De voir le compte
De l'épicier,
Et même du portier.

LAMBERT.

D'un homme est-ce là le partage?
Qu'a-t-il fait aux droits réunis?

ÉDOUARD.

Eh mais! il a sans doute appris
A faire le ménage.

PONCET, *en dehors*. Suzanne! Suzanne!

LAMBERT. Eh! mais... c'est lui que j'entends.

SCENE III.

ÉDOUARD, PONCET, LAMBERT, *puis* SUZANNE.

Poncet entre chargé de provisions. Il a un pain de sucre sous un bras, des livres sous l'autre, des journaux à la main.

PONCET, *entrant vivement par le fond*. Comment, ce cher Lambert est ici!

LAMBERT. Ah! mon Dieu! quel équipage!

PONCET, *à Lambert*. Attends, attends... (*Appelant*.) Suzanne, Suzanne... (*Suzanne arrive, sortant de la chambre à droite*.) Tiens, ma bonne, tu mettras toutes ces provisions dans la salle à manger. (*Il lui donne le pain de sucre et vide ses poches*.) On enverra des petits gâteaux de chez Thomas... (*Tendant la main à Lambert*.) Ce bon ami! (*A Suzanne*.) Je casserai le sucre moi-même. (*A part*.) Je me suis aperçu qu'elle l'aimait beaucoup... (*Haut*.) Ces livres ici... (*Désignant la table*. — *A Suzanne*.) Allons, va... nous causerons plus tard du menu.

SUZANNE, *posant les livres sur la table*. Oui, monsieur.

PONCET, *à Édouard, lui donnant un journal*. Bonjour, monsieur Edouard... Voilà l'annonce... elle y est.

ÉDOUARD, *prenant le journal*. Ah! voyons.

PONCET, *revenant à Lambert*. Et je n'étais pas là pour te recevoir... tu ne t'es pas fait annoncer à ma femme?

LAMBERT. Comment, ta femme!... tu es marié!

PONCET. Tiens, si je suis... Dites donc, monsieur Edouard... il me demande si je suis marié... pauvre innocent, va!... (*Courant après Suzanne qui sort.*) Ah! Suzanne, il faut commander deux pintes de punch à Mme Campagne... (*Revenant à Lambert.*) Si je suis marié... au fait, tu étais je ne sais où... à Néris... au diable... Mais tu ne lis donc pas les journaux?... Tu y aurais vu qu'après le dernier concours des jeux floraux, Mlle Céleste venait d'épouser, à Toulouse, M. Théodore-Anastase Poncet, un des employés les plus distingués des contributions indirectes... ce qui n'empêche pas que je viens d'envoyer ma démission.

LAMBERT. Tu quittes ta place!... tu es donc trop riche?

PONCET. Non, mais je le suis assez... en espérance, grâce à mon mariage... D'ailleurs la province, mon cher, ne peut pas nous aller... et puis ça me faisait perdre trop de temps... et mon ménage donc?

LAMBERT. Mais ta femme...

PONCET. Ma femme!... Ah! bien oui... elle a bien autre chose à faire... et sa réputation, et notre gloire! et les vers qu'elle a commencés; et ceux qu'elle doit finir!... ma femme qui est sans cesse sur le Parnasse, à causer avec Apollon... tu voudrais que je la fisse descendre de là, pour parler avec ses fournisseurs et sa cuisinière!... est-ce qu'elle entendrait le langage de ces gens-là?... c'est tout au plus si elle peut me comprendre, moi qui te parle.

LAMBERT. Mais tu as donc épousé une femme auteur?

PONCET. Ah çà! mon ami, d'où viens-tu donc?... quand je te dis que ma femme est Céleste... Mlle Céleste.

LAMBERT. J'entends bien: Mlle Céleste... mais encore....

PONCET. Oh! ma foi, si tu en es là... c'est à se casser la tête contre les murs.

ÉDOUARD, *se levant*. Comment, mon cher docteur, vous n'avez jamais entendu parler de cette jeune merveille... de cette dixième muse?

LAMBERT. Quel numéro?... car je connais, pour ma part, plus de vingt dixièmes muses... Ce que je vois de plus clair là-dedans, c'est que ta femme est poète, qu'elle fait des vers... et que tu en es enchanté.

PONCET. Si j'en suis enchanté... Tu crois donc que ce n'est rien: l'honneur, les égards, l'admiration qu'on partage avec une femme pareille?... car ça retombe sur moi... Tu crois donc qu'on ne sent rien, là... lorsque, partout où l'on va, on entend bourdonner autour de soi: «Quel est donc ce monsieur, blond, élancé?...—C'est le mari d'une femme d'esprit... de Mlle Céleste... de la muse du siècle.

AIR de *la Sentinelle*.

A ces discours, par ma femme applaudis,
Je sens naître un orgueil féroce;
Il me semble que je grandis;
J'ai six pieds... je suis un colosse...
A ma gloire donnant l'éveil,
Pour nous deux la sienne est commune...
Notre éclat est presque pareil,
Et, placé tout près du soleil,
Moi, je brille... comme la lune.

(*A Lambert.*) Tu souris. (*Prenant le journal des mains d'Edouard et le mettant dans celles de Lambert.*) Mais lis donc, malheureux... lis donc... tiens.

LAMBERT, *lisant*. « On annonce que Mlle Céleste. » (*S'interrompant et regardant Poncet.*) Mademoiselle...

PONCET. Oui, les muses sont toujours demoiselles...

LAMBERT, *continuant*. « Que Mlle Céleste » va publier un nouveau recueil de poésies... » Tous ceux qui les ont entendues assurent » qu'elles ne le cèdent en rien aux premières. »

PONCET. Ce cher M. Edouard! il sait si bien apprécier notre talent!

LAMBERT, *regardant Edouard en souriant*. Ah! c'est M. Edouard.

ÉDOUARD. J'écris toujours ce que je pense.

PONCET. Il paraît que tu le connais, lui... c'est bien heureux! un de nos jeunes poètes les plus distingués.

LAMBERT. Ah! monsieur ne se contente pas de lire des vers de 1788, il en fait aussi... et peut-être de la même année... je conçois... pour plaire aux muses.

ÉDOUARD. Monsieur!...

PONCET, *à Lambert*. Mais continue donc.

LAMBERT. Encore... (*Lisant.*) « Depuis » quelque temps, les nombreux recueils de » contes et nouvelles qui se publient maintenant contiennent des morceaux délicieux de cette dame, et de M. Poncet, son » mari. » (*S'arrêtant et regardant Poncet.*) Hem?...

PONCET. Va donc!... va donc!...

LAMBERT, *lisant le journal*. « Son mari... » et nous voyons avec plaisir qu'en ajou-

» tant un nom au sien, déjà si célèbre... » notre jeune muse s'est assuré une gloire » de plus... »

PONCET, *se rengorgeant.* Théodore-Anastase Poncet... une gloire de plus... C'est imprimé.

LAMBERT. Ce qui ne prouve pas que cela soit vrai... Comment! toi aussi?... Pour honnête homme, pour bon citoyen... bon mari même, je ne dis pas... c'est possible!... mais littérateur, toi!... allons donc.

ÉDOUARD. Pourquoi pas? il y en a tant d'autres!

PONCET. Eh bien! non, non... je suis franc avec toi... je ne veux pas te mettre dedans comme le public... c'est ma femme qui s'amuse à me faire une réputation, qui ne lui coûte rien, ni à moi non plus... Elle a du mérite pour deux; et comme nous ne faisons qu'un, nécessairement j'en prends ma part, sans lui faire de tort. Par exemple, elle donne des nouvelles ou des contes aux *Heures du soir*, au *Livre des Femmes*... et là, c'est bien CÉLESTE PONCET. Mais, dans *le Salmigondis*, *les Contes de toutes les couleurs*, *les Cent-et-Un*, et *les Cent et une Nouvelles* de M. Ladvocat, elle signe CÉLESTIN PONCET... Elle fait de moi un homme de lettres.

AIR : *Lise épouse le beau Gernance.*

De ce travail littéraire,
Chacun de nous solidaire,
Au succès qu'elle en attend
Apporte son contingent...
Du livre qui se publie
Pour assurer le renom...
Ma femme y met son génie...

LAMBERT.

Qu'y mets-tu?

PONCET.

J'y mets mon nom :
Moi, mon cher, j'y mets mon nom.

Et je ne suis pas le seul à Paris comme ça... C'est un titre qu'elle me donne en échange de la place que je lui ai sacrifiée.

LAMBERT. C'est juste.

PONCET. C'est très-juste... mais je ne fais pas comme les autres... je n'en suis pas plus fier.

ÉDOUARD. Vous avez tort... On peut être fier d'avoir uni son sort à celui d'une femme aussi distinguée par son esprit, ses talens, que par sa grâce et sa beauté, et monsieur sera de mon avis lorsqu'il la connaîtra.

LAMBERT. C'est ce que je demande... et si tu veux me présenter tout de suite...

PONCET, *l'arrêtant.* Un instant... comme tu y vas, toi... tu crois qu'on entre chez une muse comme chez une simple mortelle, à toutes les heures... pour troubler ses inspirations?... ce serait gentil!... Moi-même, je n'ai pas toujours la permission... non, vrai... Ce matin, je lui ai porté son café; elle ne m'a pas vu seulement... et quelquefois, la nuit, je me réveille... eh bien! pas du tout... elle est levée, elle compose... et je me rendors sans oser souffler le mot.

LAMBERT. Ça ne laisse pas que d'être fort agréable.

ÉDOUARD. Je crois l'entendre : c'est elle.

LAMBERT. Ah! c'est ta femme?...

PONCET. Chut! attends, il faut que je saisisse le moment favorable.

Elle sort de la chambre à droite; s'avance sans voir personne, des tablettes à la main; elle lit bas et gesticule. Elle est seule sur le devant de la scène : Édouard, Poncet et Lambert ont remonté le théâtre. Édouard est seul auprès de la cheminée; Lambert et Poncet au fond, vers la gauche.

SCENE IV.

LES MÊMES, CÉLESTE.

LAMBERT, *après un moment de silence, bas à Poncet.* Est-ce qu'elle ne nous voit pas?

PONCET, *bas.* Non, elle est dans le feu.

ÉDOUARD, *à part.* Dieu! qu'elle est jolie!

CÉLESTE, *animée, sur le devant de la scène.*
. . . . La gloire et la patrie.

LAMBERT, *à part.* Heim! qu'est-ce qu'elle a dit?

PONCET. Silence!... Elle s'occupe de son Napoléon... une élégie sur la statue de la colonne.

LAMBERT. Ah! elle s'occupe de son Napoléon... Elle devrait bien s'occuper un peu de son mari.

ÉDOUARD, *à part.* Est-ce qu'ils ne s'en iront pas tous les deux?

CÉLESTE, *gesticulant toujours avec force.*
. . . . La gloire et la patrie.

LAMBERT. Il paraît qu'elle ne sort pas de là.

PONCET, *qui va auprès d'elle.* Ma chère amie... (*Céleste lui fait un signe d'attendre.*) — *A Lambert.* Tu vois comme elle est aimable... (*Se rapprochant.*) Ma chère amie...

CÉLESTE. Allons, qu'est-ce encore?... que me voulez-vous?... Je n'ai qu'un moment pour le travail, et vous venez encore me le troubler... Vous êtes insupportable.

LAMBERT, *bas à Poncet.* Très-aimable.

ÉDOUARD, *de l'autre côté, à Céleste.* Pardon si des profanes...

CÉLESTE. Ah! monsieur Édouard! que je suis aise de vous voir!... Je viens de trouver quatre vers dont vous serez enchanté. Tenez. (*Elle lui montre ses tablettes.*) Depuis *le génie* jusqu'à *la patrie*.

PONCET. Tu vois... un peu d'impatience; mais elle revient tout de suite.

LAMBERT, *à part.* Oui, pour l'autre...

ÉDOUARD, *lisant les vers.* Délicieux!

PONCET. Ma chère amie...

CÉLESTE, *se retournant.* Eh bien!

voyons. (*Apercevant Lambert.*) Ah! monsieur, je n'ai pas l'honneur...

PONCET. C'est le docteur Lambert... un médecin...

CÉLESTE, *sèchement.* Mais je ne suis pas malade.

PONCET. Un de mes bons amis.

LAMBERT. Oui, madame, trop heureux que mon ami Poncet ait bien voulu me présenter à une personne d'un esprit aussi distingué...

CÉLESTE, *souriant.* Monsieur.

LAMBERT. Dont la réputation, comme les ouvrages, est déjà venue jusqu'à moi, bien loin de Paris... (*A part.*) Le diable m'emporte si je savais...

CÉLESTE, *très-aimable.* Monsieur, donnez-vous la peine de vous asseoir, je vous en prie.

PONCET, *bas.* Heim! elle est charmante!

LAMBERT. Oui... (*A part.*) En la flattant un peu.

ÉDOUARD, *à Céleste.* Ah! ce vers-là...

CÉLESTE. Eh bien!... vous n'êtes pas content?...

LAMBERT, *à Poncet.* Ta femme consulte M. Édouard!

PONCET. Toujours, toujours... C'est un homme de goût, d'esprit, de bon conseil : nous faisons des choses délicieuses ensemble.

LAMBERT. Avec toi aussi?

PONCET. Quelquefois... à moins que ce ne soient des morceaux de verve... alors tu conçois... un tiers, c'est un peu gênant.

LAMBERT. Oui, sans doute... (*A part.*) Un mari surtout.

CÉLESTE, *quittant Édouard.* Très-bien... cela sera mieux ainsi. (*A Lambert.*) Ah! faites-moi grâce, monsieur, si je suis préoccupée, distraite; c'est une élégie que je lis ce soir devant une assemblée nombreuse.

PONCET. Oui, une petite réunion de famille, cent cinquante personnes.

CÉLESTE, *à Lambert.* Et si monsieur voulait être de la famille?...

LAMBERT. Comment donc, madame! c'est un plaisir que j'accepte avec d'autant plus de reconnaissance qu'il n'est pas prodigué.

PONCET.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Là, tu verras un assemblage aimable
De jeunes gens, de fats, de connaisseurs,
De maint journal l'éditeur respectable,
Les vétérans de nos littérateurs...
Pour captiver cette foule enivrée,
Nous leur offrons, et nous en sommes fiers,
Des vers qui font seuls passer la soirée...

LAMBERT.

Et puis du punch qui fait passer les vers.

PONCET.

Non, les vers seuls font passer la soirée.

LAMBERT.

Et puis du punch qui fait passer les vers.

J'espère que nous entendrons aussi quelque chose de M. Edouard.

PONCET. Nous y comptons bien.

LAMBERT. Et moi aussi... (*A part.*) J'aurai l'Almanach de 1788 dans ma poche... (*Haut.*) Mais, pardon, madame... je conçois qu'un jour comme celui-ci on soit tout aux muses... et j'ai regret aux instans que je leur fais perdre.

PONCET, *à part.* Il est très-bien.

CÉLESTE. C'est la première fois, monsieur, que je ne les regrette pas.

PONCET, *à part.* Ils sont très-bien tous les deux.

LAMBERT.

AIR : *Venez, mon père, ah! vous serez content.*

A ce soir donc, ici je reviendrai
Applaudir, admirer madame;
Montrant Édouard.
Et pour cause, de monsieur je réclame
Quelques momens.

PONCET, *passant près de Céleste.*

Oui, je le retiendrai.
Je t'accompagne...
A Édouard.
Et vous rejoins ici.
A Lambert.
Heim! voyons, qu'en dis-tu, de grâce?

LAMBERT.

Que tu pourrais prendre un meilleur parti.

PONCET, *parlant.* Quoi?

LAMBERT.

Ce serait de garder ta place.

ENSEMBLE.

ÉDOUARD.

A ce soir donc, docteur, je vous verrai
Applaudir, admirer madame;
Puisque de moi votre amitié réclame
Un entretien... sur vous je compterai.

CÉLESTE.

De votre ami, monsieur, je tâcherai
De vous faire applaudir la femme;
Mais accordez, du moins je le réclame,
De l'indulgence aux vers que je lirai.

PONCET.

A ce soir donc, mon cher, je t'entendrai
Applaudir, admirer ma femme,
Et tu verras ici, loin qu'on me blâme,
Quels complimens de tous je recevrai.

LAMBERT.

A ce soir donc, ici je reviendrai
Applaudir, admirer madame;
A part.
Mais, entre nous, je crains au fond de l'âme
D'être de glace aux vers que j'entendrai.

Lambert et Poncet sortent par le fond.

SCÈNE V.

ÉDOUARD, CÉLESTE.

ÉDOUARD, *à part.* S'il pouvait ne pas revenir!

CÉLESTE, *qui n'a rien écouté.*

Et mon âme s'allume au flambeau du génie.

Oh! comme cela, c'est mieux... c'est beaucoup mieux...

Au flambeau du génie.

(*A Édouard.*) Et vous croyez qu'il y a de l'effet?

ÉDOUARD. Immensément... Il ne faudrait donc pas avoir un cœur d'homme, pour ne pas se récrier d'admiration à de si

beaux vers, sortant d'une bouche si belle! Il y a dans tout cela une âme de feu... On sent que le génie de Corinne y a passé.

CÉLESTE. Vrai... Il me semble que vous me flattez... mais c'est égal, cela me fait plaisir... Et vous, monsieur Édouard, avez-vous vaincu cette paresse qui ne vous laisse rien terminer?... avez-vous achevé cette épître que j'admire aussi... de confiance?

ÉDOUARD. Oui; mais je n'en suis pas content... Il y manque de l'inspiration... Une épître d'amour à une Sapho... un être idéal... une femme qu'on ne connaît pas... qu'on n'a jamais vue... comment voulez-vous que cela vous monte l'imagination?... Ah! pour bien peindre l'amour il faut aimer.

CÉLESTE. Oui, vous avez raison, je n'ai jamais été mieux inspirée qu'avant mon mariage.

ÉDOUARD. Et maintenant, vous chantez Napoléon et sa gloire?

CÉLESTE. Oui, c'est l'admiration; cela dure plus long-temps que l'amour.

ÉDOUARD. Mais ça ne le vaut pas... Vous avez raison... Comme l'on doit se sentir en verve, lorsqu'on peut se dire: Ces vers, qui me partent du cœur, tout brûlans de poésie et d'amour, ne sont pas de vaines phrases, des jeux d'esprit que l'on jette à la tête de quelques indifférens... ils s'adressent à un cœur qui les comprendra!... Oui, là, dans cette foule... il y a une femme... un ange qui partage tous les sentimens que j'exprime si bien... C'est pour elle que j'écris... c'est elle qui m'inspire... Et comment n'aurais-je pas du génie, lorsque je sais qu'au milieu des applaudissemens que je n'entendrai pas, ma plus douce récompense sera dans son sourire enivrant, dans ses yeux mouillés de larmes!... Ah! voilà du bonheur; c'est mieux que de la gloire.

CÉLESTE. Quelle chaleur!... quelle flamme brille dans vos yeux! C'est de l'enthousiasme lyrique: je vous garantis que vous êtes poète.

ÉDOUARD. Oh! je le crois.... surtout si vous étiez ma muse... si vous étiez pour moi cette femme dont je parlais tout-à-l'heure... cette femme dont les regards si doux...

CÉLESTE, *émue*. Assez, monsieur, assez.

ÉDOUARD. Oh! alors, inspiré par vous, comme je le suis en ce moment... que ne ferais-je pas pour vous plaire?

CÉLESTE. Pour me plaire... eh bien! en ce cas, terminez donc votre épître... j'y compte pour ce soir.

ÉDOUARD. Sans doute; mais, avant de vous quitter...

PONCET, *en dehors*. Venez par ici.

CÉLESTE. On vient nous interrompre... (*Montrant la porte à gauche.*) Passez là, dans mon cabinet. Il me semble que vous voilà en verve, et qu'il n'y a plus qu'à écrire.

ÉDOUARD. C'est ce que je vais faire... (*A part.*) Mais en prose... une bonne déclaration.... Il faut en finir... (*Haut.*) Madame... (*Il lui baise la main. A part.*) Je crois que le moment est venu.

Il entre dans le cabinet à gauche.

CÉLESTE, *seule*. Pauvre jeune homme!... quelle émotion! Je sens qu'elle m'a gagnée.

SCÈNE VI.

PONCET, CÉLESTE, *ensuite* Mlle CAROLINE, *à la fin* SUZANNE.

PONCET. Ma chère amie, je viens t'annoncer...

CÉLESTE. Encore quelque importun... Je ne puis voir personne... je n'y suis pas... Il faut changer ce vers.

PONCET. Ne te dérange pas, ma bonne. (*A part.*) Au fait, elle ne peut pas s'occuper de vétilles pareilles... Recevoir une marchande de modes... ça me regarde.

CÉLESTE, *à la table, écrivant*. Avec quel feu il me parlait!

PONCET, *à demi-voix à Mlle Caroline, qu'il va chercher à la porte du fond*. Entrez doucement... donnez-moi la toque.

Mlle CAROLINE, *ouvrant son carton*. Il ne faut toucher cela que des yeux.

PONCET, *de même*. Plus bas... ma femme travaille... C'est donc une couleur bien susceptible.

Mlle CAROLINE. Rose-grippe.

PONCET, *prenant la toque sur sa main*. C'est assez séduisant... Malgré cela, j'aurais désiré un nœud plus aérien... et puis... quelque chose qui... partant de là... après avoir serpenté gracieusement par ici!... viendrait se réunir à l'extrémité opposée... de manière à offrir une saillie... qui... se fondant dans l'ensemble, vous comprenez?

Mlle CAROLINE. Ni moi non plus.

PONCET. Est-ce bien cousu?

Mlle CAROLINE. Cousu!

AIR: *Un homme pour faire un tableau.*

Jamais, dans notre magasin,
On n'a cousu, j'ose le dire...
Pour fixer les plis de satin
Des épingles doivent suffire.

PONCET.

Oui, ces dames, je le conçoi,
N'attachent tout qu'à la légère,
Et voilà sans doute pourquoi
Leur vertu souvent ne tient guère.

Si on y mettait quelques épingles de plus!

CÉLESTE. Heim!... encore ici!... et

mais? c'est Mlle Caroline... (*Se levant vivement.*) Ah! Dieu! monsieur, prenez garde! ma toque! (*Elle la prend des mains de Poncet.*) Il fallait donc me prévenir.

PONCET. Tu étais trop occupée... tu n'y étais pas.

CÉLESTE, *essayant la toque devant la glace qui est sur la cheminée.* J'y suis toujours pour ma marchande de modes... On travaille, ça n'empêche pas d'avoir les yeux à son chapeau.

PONCET. C'est qu'on ne peut avoir la tête ailleurs... Ah! qu'elle te va bien!

CÉLESTE. Vous trouvez?

Mlle CAROLINE. C'est tout ce que nous avons de plus frais et de plus poétique.

PONCET. Délicieux, comme ça... Tu me fais l'effet de la Corinne de M. Gérard... avec une toque.

CÉLESTE. Je suis contente : cela fera très-bien ce soir aux lumières.

Mlle CAROLINE, *suivant ses pas.* Voici la petite note de madame... (*Silence de Céleste.*) La petite note.

CÉLESTE. C'est bien... je suis occupée... voyez mon mari.

PONCET. Heim!... elle n'y est plus.. (*A Mlle Caroline.*) Qu'est-ce que vous tenez là? Ah! le mémoire... parbleu! sans doute, ma chère, cela me regarde.

Mlle CAROLINE. Voici, monsieur. Je ne savais pas.

PONCET. Il n'y a donc pas long-temps que vous êtes dans les modes?... Dans tous les ménages bien constitués, ça regarde toujours le mari... Voulez-vous être payée tout de suite?

Mlle CAROLINE. Avec plaisir, monsieur.

PONCET. En ce cas vous repasserez demain, à midi.

SUZANNE, *entrant par le fond.* Mme de Nohan veut absolument entrer chez madame.

CÉLESTE. Mme de Nohan?... je ne connais pas.

PONCET. Encore une visite! attends, je vais renvoyer.

SCENE VII.

PONCET, ERNESTINE, CÉLESTE.

ERNESTINE, *entrant.* Eh! non... c'est Ernestine, Ernestine de Lussan, son amie.

CÉLESTE, *allant à elle.* Ernestine!

ERNESTINE. Cette chère Céleste!... qu'il y a long-temps que nous ne nous sommes vues!

CÉLESTE. Mais, je crois, depuis que nous avons quitté le pensionnat du Marais pour entrer dans le monde.

PONCET, *à part.* C'est une amie de pension.

ERNESTINE. Que veux-tu?...On se perd, on s'oublie... il nous arrive des choses si singulières... On m'a mariée tout de suite.

CÉLESTE. Et tu es heureuse?

ERNESTINE. Mais, oui, assez. Ce pauvre M. de Nohan m'a laissé une belle fortune.

CÉLESTE. Il est mort?

ERNESTINE. Un homme fort aimable... qui n'était pas jeune... un peu morose : c'était l'effet de ses douleurs.

AIR : *Vaudeville du Charlatanisme.*

En tous lieux il m'accompagnait,
Ce n'était pas fort agréable;
Mais, quand sa goutte survenait,
Il était vraiment fort aimable.
Alors j'allais au bal sans lui.

CÉLESTE.

Il te le permettait?

ERNESTINE.

Sans doute.
Il savait vivre, Dieu merci!
C'était un époux accompli.

PONCET, *à part.*

S'il avait eu toujours la goutte.

ERNESTINE. Je l'ai perdu, il y a deux ans, aux eaux de Bagnères, où son médecin l'avait envoyé pour sa santé. (*Essuyant des larmes.*) Oh! j'ai eu bien du chagrin, ma chère... moi, toujours si gaie, j'étais inconsolable... c'est tout simple; on ne perd pas un mari tous les jours... Enfin, j'ai quitté le noir... un peu tard... ça ne m'allait pas mal! maintenant, les convenances sont satisfaites : me voilà rendue aux plaisirs.

CÉLESTE. Et prête à te remarier?

ERNESTINE. Mais, peut-être... je te raconterai ça... un jeune homme charmant que j'ai connu l'année dernière aux eaux de Néris.

PONCET. Il paraît que les eaux sont favorables à madame.

ERNESTINE, *le regardant à peine. A Céleste.*) Ah! mais revenons à ce qui te concerne... Moi d'abord, je suis franche... je t'avais un peu oubliée... Mais, hier soir, j'étais dans une maison où l'on causait de la littérature, des hommes de lettres... des femmes surtout... j'écoutais à peine, je bâillais, j'allais sortir... personne ne faisait attention à moi... je trouve cela insipide... Mais tout-à-coup j'entends prononcer ton nom, avec des éloges... oh! mais des éloges!... On citait tes vers couronnés aux jeux floraux de Toulon ou de Toulouse, je ne sais pas bien ; on était enchanté... et moi plus que les autres... « Attendez donc, me suis-je écriée!... Céleste... Céleste Verneuil... mais je la connais... nous étions ensemble en pension... nous étions intimes. » — A ces mots, tout le monde m'entoure, me félicite... je deviens

la reine du salon ; et tous les jeunes gens viennent me faire la cour, pour se faire inviter chez moi, où ils espèrent bien te voir... Je le leur ai promis et tu tiendras ma promesse... tu viendras, je compte sur toi : je veux te présenter à ma société et jouir de ta réputation et de ta gloire... par contre-coup.

PONCET, *à part*. Voilà une amitié diablement intéressée !

CÉLESTE. Certainement : je vais peu dans le monde ; mais du moment que cela peut t'être agréable... et puis, j'ai tant de plaisir à te voir !... Si mon mari a le temps de m'accompagner...

ERNESTINE. Ton mari !... tu es mariée?... vrai ?... et dis-moi ?... Est-il jeune... est-il bien ?

CÉLESTE, *montrant Poncet*. Le voici.

ERNESTINE. Ça !... (*A part*.) Dieu ! qu'il est laid !... (*Plus haut*.) Je prenais monsieur pour un poète... (*A Poncet*.) Il l'est peut-être ?

PONCET, *modestement*. Eh ! eh !... très-peu... je me contente d'admirer les ouvrages de ma femme.

ERNESTINE. Et vous faites bien... Cette chère Céleste ! c'est une muse... elle se fait imprimer comme Mme de *Genlis*... Que je voudrais être là, dans un petit coin, pour te voir quand tu composes... quand tu es inspirée... ce doit être drôle !... Dis donc, nous sommes entre nous, est-ce que tu ne pourrais pas m'improviser quelque chose? des vers... oh ! presque rien... sur la moindre chose... sur ton mari ?...

CÉLESTE. Y penses-tu ?

PONCET. Pour cela il faut être en verve ; il faut avoir du temps... cela ne se fait pas si vite.

ERNESTINE. Des vers !... c'est singulier... on dit qu'il y a un monsieur qui en improvise trois ou quatre cents par heure... et des bouts-rimés, encore.

PONCET, *à part*. Que cette femme est frivole !

CÉLESTE. J'ai mieux que cela ; et si tu veux me faire l'amitié de venir ce soir ici... nous avons du monde.

ERNESTINE. Une soirée... Y fera-t-on de la musique ?... y dansera-t-on ?

PONCET. On y lira des vers, madame... une épître, une élégie... c'est une soirée toute littéraire : il y aura des savans, des journalistes, des femmes de lettres, des libraires, des membres de l'Institut.

ERNESTINE. Ce sera bien ennuyeux... c'est égal, j'y viendrai à cause de toi... Mais écoute un conseil d'amie : tâche que ce qu'on lira soit court... car, vois-tu, les poètes n'en finissent pas... et ça n'est pas amusant. Toujours des vers... Dam ! quand on n'en fait pas son état.

PONCET, *à part*. Son état !... Ah çà ! c'est une vandale que cette femme-là !

ERNESTINE. Mais adieu, je reviens bientôt... je vais conter tout cela à ma sœur.

CÉLESTE. Ta sœur !... Aglaé !... qu'est-elle devenue ?

ERNESTINE. Pas grand'chose... elle est mariée... dans la chicane... Une bonne petite femme qui ne s'occupe que de son mari, de ses enfans, de son ménage... Je la trouve toujours à faire des reprises et des coutures... un autre genre que toi, et que je ne conçois pas davantage... mais chacun prend son plaisir comme il l'entend.

AIR de *l'Écu de six francs*.

Moi, folle, j'aime ce qui brille ;
Tu prends le genre vaporeux ;
Elle, les mères de famille.
C'est, dit-on, le genre ennuyeux !... *bis*.
Tu vois quel partage est le nôtre.
Chacun son lot... il est si bon...
Toi, la rime... elle, la raison ;
Moi souvent ni l'une ni l'autre.

SCENE VIII.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *entrant vivement*. C'en est fait, elle saura...

PONCET. Ah ! monsieur Édouard !

ÉDOUARD, *se trouvant en face d'Ernestine*. Que vois-je ? Ernestine !...

ERNESTINE. Eh ! mais, je ne me trompe pas... M. Édouard... Vous ici !... mais d'où sortez-vous donc?

PONCET, *montrant le cabinet à gauche*. Sans doute de ce cabinet.

ERNESTINE. Mais on ne me disait pas... Au fait... on ne pouvait pas savoir tout le plaisir que j'aurais à vous revoir.

CÉLESTE, *à Ernestine*. Tu connais monsieur ?

ERNESTINE. M. Édouard ?... beaucoup, ma chère... C'était, l'an dernier, un de nos plus aimables et de nos plus brillans cavaliers, aux eaux de Néris... (*Bas*.) Celui dont je te parlais tout-à-l'heure.

CÉLESTE, *un peu émue*. Ah !

ERNESTINE. Chut !... (*A Édouard*.) Eh ! mais, qu'avez-vous donc, monsieur ?... Pourquoi cet air inquiet, embarrassé? Est-ce que vous êtes fâché de me trouver ici ?

ÉDOUARD. Moi ! au contraire... certainement, la surprise, l'émotion... (*A part, regardant Céleste*.) Elle se trouble.

ERNESTINE. Et moi qui, arrivée d'hier, vous demandais à tout le monde... Il paraît que vous connaissez monsieur... j'en suis bien aise, car Céleste est mon amie, et

je veux la voir souvent... (*A Poncet.*) Il vient souvent, n'est-ce pas?

PONCET. Oui, par amour de la poésie et des beaux vers.

ERNESTINE, *gaiement.* Lui aussi, il les aime... Il en fait peut-être?

ÉDOUARD. Assurément... quelquefois.

ERNESTINE. Vous!... ha! ha! c'est charmant!... Vous poète!... ha! ha! ha!

PONCET. Qu'est-ce qu'il y a donc de risible à cultiver les muses?

CÉLESTE. Je ne comprends pas.

ERNESTINE. Ah! c'est qu'alors je ne désespère pas moi-même... Ha! ha! ha! au fait, pourquoi pas?

ÉDOUARD. Mais, madame...

ERNESTINE. Non, non... ne vous fâchez pas... C'est peut-être pour ça que vous n'êtes pas venu aux eaux de Néris, où votre absence m'a causé bien du chagrin. Il fallait au moins m'écrire... en vers... (*Riant*) Ha! ha! ha! (*Mouvement d'Édouard.*) Eh bien, non!

AIR du *Galop de la Tentation.*

Je vous promets de ne plus rire;
Venez, monsieur... En chemin
J'ai bien des choses à vous dire.
Allons, donnez-moi la main.

TOUS.

Elle promet de ne plus rire;
Mais je crois que c'est en vain...
Sa gaieté, qui tient du délire,
Va la reprendre en chemin.

CÉLESTE, *à part, sur le devant du théâtre.* Ah! je ne sais ce que j'éprouve là... Ils s'aiment.. Eh! mais, que m'importe?

SCENE IX.

PONCET, CÉLESTE, *peu après* SUZANNE.

PONCET. La singulière personne que ton amie!... D'abord, elle ne fait pas attention à moi... elle me trouve laid,.. Je n'en crois rien... Mais ce pauvre M. Edouard... comme elle lui rit au nez!... Il est vrai qu'il a l'air de l'aimer, et réciproquement.

CÉLESTE. C'est bien, monsieur, c'est bien.

SUZANNE, *entrant par le fond; elle tient des lettres, des cartes et la Revue de Paris. A part.* Tiens, une lettre.... lui qui est toujours là!

PONCET. Eh! c'est Suzanne! (*A Céleste.*) Il paraît qu'elle n'aime pas la littérature, et qu'il lui cachait ses goûts pour ne pas l'offusquer. Ça me rappelle qu'à l'époque de mon mariage, pour te plaire, j'avais envie de dire que j'étais poète.

CÉLESTE, *comme frappée de ce qu'il dit.* Vous!... En vérité, vous avez des idées... (*A part.*) S'il nous trompait!

PONCET. Elle n'était pas mauvaise, l'idée. Tu aurais été ma muse. (*A Suzanne qui se trouve à sa droite.*) Eh bien! qu'est-ce que tu veux?

SUZANNE. Dam! monsieur, vous m'aviez dit de venir vous parler, et puis v'là des Revues, des cartes, des lettres pour madame.

PONCET, *à Céleste, qui est rêveuse.* C'est pour toi, ma bonne... Tiens, la Revue de Paris!... Notre nouvelle doit y être: M. Édouard l'a promis.

CÉLESTE, *prenant la Revue.* M. Édouard! (*Elle la jette sur la table.*) Donnez-moi mon écrin.

PONCET. Pour achever ta toilettte, tu feras bien. Il faut que je pense à la mienne. A propos, il y avait une maille à reprendre à mes bas à jour.

CÉLESTE, *avec impatience.* Eh! monsieur!

PONCET. C'est juste, tu ne te mêles pas de ça. (*Parcourant les cartes que Suzanne a apportées.*) Oh! que de cartes! une foule de noms que je ne connais pas... des invités... des amis de ce cher Édouard. (*Mouvement de Céleste.*) Pardon! je parle trop haut. Et tes lettres... les prends-tu?

CÉLESTE. Que voulez-vous que je lise tout cela? des lettres d'imprimeurs, de libraires... Peut-être des fadeurs, des complimens. Oh! maintenant, cela m'est bien égal. (*A Suzanne, qui est rentrée et qui lui remet son écrin.*) C'est bien.

PONCET. Eh bien, tu as tort... ça flatte toujours. Je vais les lire. (*Mouvement de Céleste.*) Oh! tout bas. Voyons.

SUZANNE, *qui est passée à la gauche de Poncet.* Monsieur, j'attends.

PONCET. Ah! oui. Les sirops sont-ils arrivés?

SUZANNE. On les apporte à l'instant.

PONCET. Les garçons qui doivent servir?

SUZANNE. Ils sont là.

PONCET. Je vais les voir... leur parler... (*A sa femme, montrant les lettres.*) C'est de ton nouveau libraire... il viendra ce soir... tant mieux... je ne le connais pas... nous ferons connaissance... Ah! c'est de ton imprimeur... il demande les épreuves.

CÉLESTE. Vous ne les avez pas corrigées?

PONCET. Pas encore. Ecoute donc, j'ai tant d'affaires... je ne peux pas y suffire, tout roule sur moi.

CÉLESTE. Voulez-vous attacher mon collier?

PONCET. Attends. (*Il pose les lettres qu'il tient, et va attacher le collier de sa femme.*) Mais sois sans inquiétude, je les corrigerai demain... pour aujourd'hui, impossible. Ah! Suzanne...

SUZANNE. Monsieur...

PONCET. Est-on venu de chez Mme Campagne? Et pour le champagne? Tiens, ça rime.

SUZANNE. Il y a plus d'une heure.

PONCET, *ouvrant des lettres.* Des invitations au bal. (*A Suzanne.*) Et de chez le pâtissier ?

SUZANNE. On va venir.

PONCET. Un billet de ce grand journaliste qui est venu dîner hier : il viendra ce soir.

CÉLESTE, *assise auprès de la cheminée.* Tant mieux ! Et puis, faites-lui votre cour, entendez-vous : c'est une puissance.

PONCET. Je lui ferai boire du punch. Ah ! Suzanne.

SUZANNE. Monsieur.

PONCET. Tiens, voici la clef de la cave. (*Il lui donne une clef.*) Celle du linge... (*Il lui en donne une autre.*) Ah ! attends... la clef de la petite armoire pour avoir de l'argenterie et de la bougie. Argenterie... bougie !... Encore ! décidément je suis en verve. Allons, va, que tout soit bien, comme je l'ai dit : j'irai tout-à-l'heure donner le coup d'œil du maître.

SUZANNE, *revenant.*
AIR du *Verre.*

Mais, monsieur, avant de sortir,
Voici mon livre de dépense...

PONCET.

Allons donc... adieu plaisir,
S'il fallait le payer d'avance !
Nous verrons tout cela demain.
Pour une fête littéraire,
Le beau début que l'examen
Du livre de la cuisinière !

SCENE X.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *à part.* Maintenant, je ne crains plus.. (*A Suzanne, qui sort.*) Eh bien, ma lettre ?

SUZANNE. Elle est avec le reste.

PONCET, *qui s'est assis sur la chaise auprès de la table, tenant une lettre.* En voilà une qui est parfumée. (*Apercevant Édouard.*) Eh ! monsieur Édouard !

CÉLESTE, *troublée.* Monsieur Édouard !

ÉDOUARD. Je vous dérange peut-être, madame ?

PONCET, *ouvrant la lettre.* Non, non... Où avez-vous laissé votre chère Ernestine? car il paraît que c'est une passion... Oh ! il ne faut pas vous troubler pour ça.

ÉDOUARD. Vous vous trompez... je ne me trouble pas.

PONCET. Tiens... en voilà une qui est drôle. (*Lisant.*) « Non, madame, non, ce » n'est pas en vers que je peindrai l'amour » qui me dévore »

ÉDOUARD, *effrayé, à part.* Qu'entends-je ?

CÉLESTE, *venant auprès de Poncet.* Que dites-vous ?

PONCET, *riant.* Oh ! rien, rien... ma femme me fait lire sa correspondance, et je tiens une déclaration... Nous allons rire. (*Lisant.*) « Non, madame, non, ce n'est » pas en vers que je peindrai l'amour qui » me dévore. »

ÉDOUARD, *à part.* Ma lettre !

PONCET, *continuant.* « Mon cœur est trop » impatient de s'épancher dans le vôtre, » pour se soumettre aux lenteurs d'un langage qui n'est pas le mien. »

ÉDOUARD. Ciel ! (*Voulant prendre la lettre.*) C'est assez.

CÉLESTE, *à part.* C'est de lui !

PONCET. Attendez donc. (*Lisant.*) « Je » ne suis pas poète... mais l'amant le plus » tendre, le plus... » Ah ! voyons le nom du personnage.

ÉDOUARD. Monsieur...

Poncet va tourner la page; Céleste prend vivement la lettre.

CÉLESTE. A quoi bon, monsieur ? qu'importe son nom ? quel qu'il soit, je n'en veux pas entendre davantage : et voilà le cas que je fais de sa lettre et de son amour.

Elle déchire la lettre.

PONCET. Ah ! je t'en prie, je veux savoir quel est ce petit monsieur-là... ne fût-ce que pour lui faire compliment, et lui donner une leçon. Tu le connais peut-être ?

CÉLESTE.
AIR de *Téniers.*

Non ; car alors je lui dirai : mon âme
De cet amour saura se garantir...
Ce n'est qu'un piége...

ÉDOUARD.

Y pensez-vous, madame ?
Tant de rigueur ?...

CÉLESTE.

Il n'en doit point souffrir.
De ces messieurs on sait la prévoyance,
Et celui-ci, prompt à tout calculer,
Auprès d'une autre aura trouvé d'avance
Les moyens de se consoler.

PONCET. C'est bien... mais tu en parles avec une émotion...

CÉLESTE. Moi ! Que voulez-vous dire ? quelle idée avez-vous ?

PONCET. Je n'ai pas d'idée... Mais c'est égal, je le connaîtrai... je crois même que j'y suis. D'abord il dit qu'il n'*est* pas poète.

ÉDOUARD. Laissons cela. (*Tirant un papier de sa poche.*) Voici les vers... l'épître que j'ai promise à madame pour ce soir.

PONCET. Ah ! enfin. (*A Céleste.*) Laisse-moi donc voir l'écriture : j'ai cru reconnaître...

ÉDOUARD, *à part.* Diable !

CÉLESTE. Eh ! mon ami, brisons là, je vous prie... c'est donner trop d'attention à une bagatelle...

PONCET. A la bonne heure, n'en parlons plus. Voyons vos vers, monsieur Édouard.

ÉDOUARD, *embarrassé.* Mes vers !... ah ! oui ! mon épître !

CÉLESTINE, *passant vivement entre eux.* C'est inutile, monsieur les lira ce soir...

vous l'entendrez... mais, pour l'instant, nous avons autre chose à faire. Vous, d'abord, votre toilette... et moi, je veux voir si rien n'est oublié.

PONCET. C'est juste... tu as raison... on va arriver, nous n'ayons pas de temps à perdre. Mon cher Edouard, vous voulez bien nous permettre, n'est-ce pas?

ÉDOUARD. Comment donc? je vous en prie.

PONCET, *bas à Édouard, pendant que Céleste est sur le devant à gauche.* Dites donc, je suis sûr que c'est ce petit myope qu'on voit partout, avec sa figure pâle, son air capable, et sa barbe de bouc.

CÉLESTE. Monsieur Poncet!

PONCET. Oui, j'y vais, j'y vais. En attendant, toi, là-bas, près de Suzanne, remplace-moi un peu.

CÉLESTE. Tout de suite.

SCENE XI.

CÉLESTE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *se jetant entre Céleste et la porte.* Ah! madame! écoutez-moi!

CÉLESTE. Laissez-moi, monsieur... éloignez-vous.

ÉDOUARD. Ah! de grâce, un mot, un seul, que je me justifie...

CÉLESTE. Voici votre lettre, monsieur.

ÉDOUARD. Non, madame, je ne la reprendrai pas, c'est à vous qu'elle s'adresse... Ah! si jeusse pensé que cette expression d'un amour si tendre, si sincère, pût un seul instant vous compromettre, je serais mort mille fois plutôt que d'avouèr mon secret. Mais pourquoi cet air de dédain? ce courroux que je lis dans vos yeux? Est-ce un crime de vous avoir écrit? en est-ce un de vous aimer?

CÉLESTE. C'en est un de ne vous être introduit chez moi que pour chercher à me séduire. Ces entretiens si doux où je livrais à vos conseils mes travaux et mes projets... où à chaque phrase, à chaque vers que nous lisions ensemble, je m'enivrais de vos éloges... c'était un piége que votre esprit tendait à mon inexpérience... à ma vanité peut-être.

ÉDOUARD. Oh! non, ne le croyez pas... c'était d'abord de la franchise, de l'amitié... Mais pensez-y donc : toujours près de vous... témoin de ces inspirations qui venaient exalter votre âme et la mienne... comment défendre mon cœur contre le charme d'une passion que vous peigniez si bien... d'une passion que je retrouvais partout... dans vos ouvrages, dans nos lectures... que plus d'une fois même j'ai cru voir dans vos yeux mouillés de larmes, lorsqu'à une belle pensée, à un beau vers, vous vous rapprochiez de moi, et que ma main pressait doucement la vôtre!

AIR : *Pour le trouver je vais en Allemagne* (d'Yelva).

En ce moment, il me semblait, madame,
De poésie et d'amour enivré,
Que cette ivresse de mon âme
Dans la vôtre avait pénétré.
Animés du même délire,
Nos cœurs toujours s'étaient si bien compris,
Que vous aimant sans oser vous le dire,
Je croyais vous l'avoir appris.

CÉLESTE. Ah! ce danger qu'il y avait à vous entendre, à penser avec vous, je ne le sentais pas alors... Ce n'est qu'en ce moment où je n'ose lire dans mon cœur...

ÉDOUARD. Grand Dieu! vous m'aimeriez!

CÉLESTE. Oh! ne le croyez pas... s'il était vrai, je voudrais l'ignorer moi-même... mais heureusement il n'en est rien... et vous-même, ce n'est pas moi, c'est Mme de Nohan que vous aimez.

ÉDOUARD. O ciel!

CÉLESTE. Elle me l'a dit... ici, devant vous... vous l'aimez... elle vous aime... elle sera votre femme.

ÉDOUARD. Jamais.

CÉLESTE. Vous vous trompez vous-même.

ÉDOUARD. Ne le croyez pas... jamais amour ne fut plus vrai, plus tendre... je vous le jure, je vous le jure à genoux.

CÉLESTE. Monsieur, monsieur, relevez-vous.

ÉDOUARD. Dites-moi que vous me croyez, que vous ne vous défiez plus.

CÉLESTE. Ah! vous me faites trembler, Édouard!.. (*Les portes du fond s'ouvrent.*) Ciel!

ÉDOUARD, *restant à genoux.* Votre mari! ne fuyez pas... ne tremblez plus.

SCENE XII.

LES MÊMES, LAMBERT, PONCET.

PONCET, *entrant avec Lambert.* Quand je te jure...

CÉLESTE, *bas.* Vous me perdez.

ÉDOUARD. Je vous sauve.

PONCET. Heim! Qu'est-ce que c'est?

LAMBERT. Parbleu! monsieur Édouard aux pieds de ta femme!

ÉDOUARD, *feignant d'écrire, très-haut.*
O grand homme! je mets à l'abri de ta gloire.
(*A Céleste.*) J'écris, madame.

CÉLESTE, *à part.* Mes vers de ce matin.
(*D'une voix tremblante.*)
Ma muse, faible encore, et mon jeune laurier...
(*A part.*) Je me meurs.

ÉDOUARD, *feignant d'écrire.* Délicieux!
Et mon jeune laurier.

PONCET, *s'avançant.* Tiens, des vers, monsieur Édouard.

ÉDOUARD, *faisant signe de la main.* Chut! ne troublez pas l'inspiration : j'écris.

PONCET. Ah! elle compose.

LAMBERT. Tu dis...

CÉLESTE, *avec plus d'assurance.*
Puisse mon nom grandir, ainsi que ta mémoire!

LAMBERT. Par exemple...

PONCET. Silence!

ÉDOUARD, *de même.*
Ta mémoire.

CÉLESTE.
Et suivre jusqu'au cieux l'étoile du guerrier.

PONCET. Bravo!

CÉLESTE. Ah! monsieur!

PONCET, *s'avançant.* Ah! pardon, pardon, je suis désolé...

LAMBERT, *à part.* C'est ça... il leur demande pardon à présent.

PONCET, *à Céleste.* Et tu dis que ces vers...

CÉLESTE. Sont les derniers de l'élégie que je vais lire sur Napoléon.

ÉDOUARD, *récitant de mémoire, le livre à la main.*
O grand homme! je mets à l'abri de ta gloire
Ma muse, faible encore, et mon jeune laurier...
Puisse mon nom grandir, ainsi que ta mémoire,
Et suivre jusqu'aux cieux l'étoile du guerrier!

(*A part.*) Je sais toute la pièce par cœur.

PONCET, *à Lambert.* Heim! qu'en dis-tu?

LAMBERT, *prenant le livre des mains d'Édouard.* Je dis que j'ai besoin de les lire.

CÉLESTE, *effrayée.* Monsieur!...

LAMBERT. Permettez... c'est que j'aime tant les beaux vers.

PONCET. Tant mieux pour toi, c'est le propre des belles âmes... je les adore... (*A Céleste.*) Ah çà! ma bonne amie, je venais te chercher; il y a beaucoup de monde dans le salon... des personnes que je ne connais pas, et parmi lesquelles j'ai retrouvé cette pauvre Mme de Nohan.

CÉLESTE. Ernestine?

LAMBERT. Encore toute triste, tout étonnée d'une brouille, d'une rupture qu'elle ne comprend pas.

CÉLESTE. Ah!

PONCET. Vrai!... Je conçois; une femme si peu littéraire...

AIR : *O troupes fantastiques.*

A Céleste.
Mais viens; on nous attend peut-être...
A Édouard.
Parmi ceux qui sont arrivés,
Tout d'abord j'ai cru reconnaître
La barbe de bouc, vous savez.
Dieux! quels mentons! quelles têtes!
On dirait de nos séducteurs
Qu'avant d'entrer dans les poètes
Ils ont servi dans les sapeurs.

ENSEMBLE.

LAMBERT.
Sa conduite est un peu légère;
Il trouve Céleste à son gré;
Mais j'ai su percer le mystère,
Et pour l'époux je veillerai.

ÉDOUARD.
L'aventure est trop singulière;
Entre deux belles je saurai
Garder celle que je préfère,
Quoique l'autre soit à mon gré.

PONCET.
Pour cette fête littéraire,
Moi, j'ai déjà tout préparé;
Je sais ce qui me reste à faire;
Dans la foule j'applaudirai.

CÉLESTE.
Ernestine est par trop légère...
Avec ses goûts je lui dirai
Que les miens ne s'accordent guère,
Et rarement je la verrai.

Poncet et Céleste sortent par le fond à gauche.

SCENE XIII.

LAMBERT, ÉDOUARD.

ÉDOUARD *va pour sortir aussi, Lambert le retient.* Eh bien, docteur, que me voulez-vous?... Vous voyez, on m'attend; je ne voudrais pas perdre une strophe.

LAMBERT. A merveille... Mais pourriez-vous me dire où se trouvent, dans ce livre, les vers que vous y écriviez tout-à-l'heure?

ÉDOUARD. Dans ce livre?

LAMBERT. Je n'y vois que des dépenses de ménage, et pas un hémistiche.

ÉDOUARD. C'est possible. Adieu, docteur.

LAMBERT, *le retenant.* Un moment. Vous le voyez, je sais très-bien ce que vous faisiez ici, aux genoux de Mme Poncet. Ah! vous ne me tromperez pas, moi, j'y vois clair... je ne suis pas le mari.

ÉDOUARD. Que voulez-vous dire?

LAMBERT. Que vous êtes amoureux de la dixième muse: c'est pour elle que vous êtes infidèle à cette pauvre Mme de Nohan, qui en mourra.

ÉDOUARD. Eh bien! oui, docteur, c'est vrai... et je souffre plus que vous, plus qu'elle-même, du chagrin que je lui cause; mais que voulez-vous? j'aime ailleurs.

LAMBERT. Ah! vous l'avouez donc... Madame Poncet...

ÉDOUARD. Eh bien! oui, docteur, oui, je l'aime... j'en suis fou...

LAMBERT. Mais le mari, monsieur, le mari!

ÉDOUARD. Eh bien! le mari... il n'est pas à plaindre... il ne se doute de rien.

LAMBERT. Et moi, monsieur, je vous ai dit quelles obligations j'avais au père de Poncet.

ÉDOUARD. Sans doute... et vous êtes trop reconnaissant de ce que vous devez au père pour mettre dans la tête de son honnête homme de fils des idées ridicules.

LAMBERT. Laissez donc... il saura tout.

ÉDOUARD.
AIR du *Premier Prix.*
Vous qui l'aimez.

LAMBERT.
C'est cela même.

ÉDOUARD.
Vous riez.

LAMBERT.
Ce n'est point un jeu.

ÉDOUARD.
Ce serait un moyen extrême,

LAMBERT.
Je veux le réveiller un peu...
Il connaîtra vos incartades.
ÉDOUARD.
Quel chagrin pour lui !
LAMBERT.
Je le sers.
Il faut avec certain malade
Employer parfois les amers.

PONCET, *en dehors*. Joseph ! Etienne!

ÉDOUARD. Monsieur, monsieur, je confie mon secret à votre honneur, à votre délicatesse.

SCENE XIV.

LAMBERT, PONCET, ÉDOUARD.

PONCET, *portant un petit plateau et un verre.* Joseph, Étienne... des glaces, du punch à ces messieurs. Acceptez donc, messieurs, je vous en prie... Ah! Lambert, tu n'étais pas là! que tu as perdu, va!... elle lit... tu n'as pas entendu le premier morceau!... Si tu savais quelle ivresse, quel succès!... je suis encore tout étourdi des *bravo*, des *brava*, et de deux ou trois verres de punch que j'ai bus dans mon enthousiasme... Je vais lui porter cette eau sucrée, pour la seconde lecture. (*A Edouard, qui sort.*) Monsieur Edouard, mon cher monsieur Edouard, passez dans la chambre à coucher... la couronne sous le coussin du canapé.

ÉDOUARD. Tout de suite. (*Allant à Lambert, qui fait un mouvement ; à demi-voix.*) A votre honneur, à votre délicatesse.

PONCET, *à Lambert.* Laisse-le donc aller... c'est une petite surprise que nous ménageons à ma femme... une couronne qu'on posera sur sa tête.

LAMBERT. Et tu te prêtes à cela?

PONCET.
AIR : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*
Il faut bien que je l'encourage.
LAMBERT.
Cela peut se faire autrement.
PONCET.
Demande un peu quel est l'usage;
A nos actrices de talent
Toujours, mon cher, une couronne
Est achetée on le conçoit.
LAMBERT.
Oui, par le public qui la donne.
PONCET.
Par le talent qui la reçoit.

Je l'ai commandée moi-même chez Mme Prévôt : une couronne de roses et d'immortelles.

LAMBERT. Tu es fou.

PONCET. Heim!... tu dis...

LAMBERT. Je dis que tu es fou, et que tu mérites bien ce qui va t'arriver.

PONCET. Qu'est-ce qui va m'arriver?

LAMBERT. Malheureux! tu ne vois pas que tu te rends ridicule.

PONCET. Moi!... Lambert, tu t'égares.

LAMBERT. Toi, brave et simple garçon, à qui il fallait une bonne femme de ménage, pour diriger ta petite fortune, tu te jettes dans des rêves, des illusions... Tu te démets de ta place, pour venir dissiper à Paris le peu que tu as en soirées, en folies, en frais de représentation et d'impression !

PONCET. Laisse-moi donc tranquille!... pauvre docteur, tu n'y entends rien... et nos poésies nouvelles qu'on va nous acheter dès ce soir!... et nos romans, qu'on nous paiera au poids de l'or!... Le génie de ma femme est une mine... Si tu entendais dans le salon !

LAMBERT. Qui?... des gens que tu ne connais même pas, que tu n'as jamais vus, des jeunes élégans qui ne disent pas un mot de ce qu'ils pensent, quand ils pensent... et qui viennent faire la cour à ta femme, à ton nez et à ta barbe, sans que tu t'en doutes.

PONCET. Lambert!

LAMBERT.
AIR : *Amis, voici la riante semaine.*
Comprends-moi donc... Une muse est mortelle,
Et tel alors qui cherche à l'entourer
De complimens si bien reçus par elle,
A son profit ne veut que l'enivrer...
En la flattant, on l'exalte, on l'enflamme;
Et cet encens qu'on lui prodigue ainsi,
Porte à la tête de la femme
Et quelquefois à celle du mari.

PONCET. Lambert!

LAMBERT. Les rendez-vous poétiques sont pernicieux, et pendant que tu tiens dans ton ménage la place de ta femme, on cherche à prendre la tienne.

PONCET, *à part.* Par exemple! il a des idées... et la lettre de ce matin!... Allons... ça n'a pas le sens commun...

SCENE XV.

PONCET, FREMIOT, DEUX JEUNES GENS.

FRÉMIOT. Il fait une chaleur... on ne peut y tenir.

PREMIER JEUNE HOMME, *s'asseyant sur la chaise qui est auprès de la table.* Avec cela que la poésie... ça vous échauffe diablement... j'ai une courbature.

DEUXIÈME JEUNE HOMME, *allant se placer debout auprès de la cheminée.* Et je ne peux pas trouver une glace.

PONCET, *son plateau à la main.* On va passer des plateaux à l'instant.

FREMIOT, *prenant le verre d'eau sucrée sur le plateau que tient Poncet.* Merci, monsieur, merci.

PONCET. Plaît-il!... Eh bien! il ne se gêne pas.

PREMIER JEUNE HOMME, *à Poncet.* Vous n'en avez pas un second?

PONCET, *au milieu d'eux.* Mon Dieu! non... je suis désolé... (*A part.*) Ah çà ! pour qui me prennent-ils donc?... Je n'en connais pas un.

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Savez-vous qu'Edouard nous a fait inviter à une drôle de soirée ?

PREMIER JEUNE HOMME. Ma foi, je ne trouve pas.

FREMIOT. Avouez du moins que la petite Céleste est fort jolie.

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Et du talent...

PONCET, *à part*. Ça se trouve bien... ils ne me connaissent pas, je vais jouir de notre gloire incognito.

FREMIOT. Oh! du talent... du talent...

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Il me semble pourtant que les dernières strophes qu'elle a lues sur Napoléon...

PONCET. Oui, je suis de l'avis de monsieur... il me semble que les dernières strophes...

PREMIER JEUNE HOMME. Allons donc... c'est commun en diable... ça m'a ennuyé à mourir : il n'y a rien à citer dans mon journal.

PONCET, *à part*. Ah! c'est un journaliste !... nous voilà bien!

DEUXIÈME JEUNE HOMME, *à Fremiot*. Je suis sûr que notre cher libraire en a meilleure opinion?

PONCET. Ah! monsieur est libraire... (*Montrant un plat de petits gâteaux qu'un domestique apporte.*) Prenez donc, je vous prie...

PREMIER JEUNE HOMME. Est-ce que vous achetez ça, Fremiot?

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Parbleu!... et très-cher encore.

PONCET. Certainement... (*A part.*) J'aime beaucoup ce petit-là.

FREMIOT, *mangeant un gâteau*. Moi... je n'en donnerais pas le petit gâteau que voilà... Ah bien! oui... des vers comme ceux-là!... j'en ai assez... on n'en vend pas un exemplaire... heureusement que cette chère dame ne compte pas là-dessus.

PONCET. Ah mon Dieu !

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Vous avez tort. Il y a là-dedans des morceaux qui sont très-remarquables.

PONCET. Superbes... (*A part.*) Il est très-bien, ce jeune homme-là.

PREMIER JEUNE HOMME. Ce sont peut-être ceux que son mari a faits : car ces muses ont toujours quelqu'un qui fait leur toilette.

PONCET, *se redressant*, *à part*. Tiens, ils croient que c'est moi.

FREMIOT. Est-ce qu'il a de l'esprit, son mari ?

DEUXIÈME JEUNE HOMME. M. Poncet!... un employé des contributions indirectes, qui a de l'esprit comme la cour des comptes... espèce de maître Jacques, m'a-t-on dit, qui soigne le dîner et fait des reprises, pendant que sa femme compose ! (*Riant.*) Ha ! ha ! ha !

PREMIER JEUNE HOMME, *riant*. Pas possible !... Ha ! ha ! ha !

FREMIOT, *riant*. Délicieux ! Ha ! ha! ha!

PONCET, *s'efforçant aussi de rire*. Bah ! ha ! ha !... (*A part.*) C'est un serpent que ce jeune homme !

PREMIER JEUNE HOMME, *qui s'est levé*. Mais alors, qui est-ce qui retouche donc les ouvrages de la belle ?

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Ah dam ! quelqu'un.

PONCET, *à part*. Je suis en nage.

FREMIOT. Quelqu'un qui lui fait la cour.

PREMIER JEUNE HOMME. Et qui est aimé d'elle ?

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Adoré.

PONCET, *à part*. Petit infâme! va!...

PREMIER JEUNE HOMME. Oh! dis-moi donc qui?

FRÉMIOT. Je le connais peut-être.

PONCET, *à part*. Du moins, je vais savoir...

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Comment ! vous ne vous en doutez pas?... Cet amant heureux... au fait, vous serez discret ?

PREMIER JEUNE HOMME *et* FREMIOT. Oui.. oui... c'est...

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Eh bien !... mais, chut! la voici... tout-à-l'heure.

SCENE XVI.

LES MÊMES, CÉLESTE.

CÉLESTE, *à toutes les personnes qui l'entourent*. Ah ! de grâce, messieurs... c'est trop, c'est trop... vous me flattez.

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Non, madame, jamais couronne ne fut mieux méritée...

PREMIER JEUNE HOMME. Des vers si beaux, si harmonieux!... Il y a long-temps que je n'avais eu autant de plaisir.

FREMIOT. Et vous lisez avec une âme... une expression.

PONCET, *à part*. Ah! les perfides! ils lui font des complimens.

CÉLESTE. Ainsi, vous êtes contens ?

PREMIER JEUNE HOMME. Enchantés.

FREMIOT. C'est du génie !

PONCET. Flattez, gueux que vous êtes !

UN DOMESTIQUE. Madame est servie.

CÉLESTE. Ah ! messieurs... le souper : passez donc, je vous en prie.

FREMIOT *et* LES DEUX JEUNES GENS.

AIR : *Ah ! le beau bal* (Seconde Année).

Ah! c'est charmant ! le souper nous réclame ;
Sans un souper, point de fête aujourd'hui.

PREMIER JEUNE HOMME.

Je ne te quitte pas.

FREMIOT.

Nous voulons de la dame
Connaître le galant.

PONCET, *à part*.

Tout mon corps a frémi.

PREMIER JEUNE HOMME, *à l'autre et à Fremiot.*
Je vous dirai son nom.

PONCET, *à part.*
Je me cramponne à lui.

TOUS.
Ah ! c'est charmant ! le souper nous réclame ;
Sans un souper point de fête aujourd'hui.
Point de fête aujourd'hui.

SCENE XVII.

CÉLESTE, *puis* EDOUARD.

CÉLESTE, *seule.* Qu'a-t-il donc ?... oh ! lui, il ne peut me comprendre... partager cet enivrement d'un triomphe qu'on doit à un autre.

ÉDOUARD, *entrant par le fond à gauche.* Eh bien ! madame ?

CÉLESTE. Edouard ! c'est à vous, à vous seul... oh ! venez... si vous saviez tout ce que j'éprouve... mon front est brûlant... mon cœur bat avec une violence...

ÉDOUARD. Ah ! quel enthousiasme ! et comme je jouissais de votre émotion... Pendant que vous lisiez et qu'on applaudissait, je ne respirais plus, et mon âme toute entière était suspendue à vos lèvres...

CÉLESTE. Oui, oui, je vous voyais... je ne voyais que vous !... parmi ces cris que chaque vers faisait naître, je n'entendais que votre voix... et cette couronne... j'ai vu d'où elle est venue tomber devant moi.

ÉDOUARD. Céleste !...

CÉLESTE. Mon ami !... ah ! vous ne m'avez pas ménagée... ma pauvre tête !... et avec quelle grâce, quel empressement vous m'avez préparé cette joie !... Oh ! j'ai cru que j'en mourrais... et sans cette exaltation qui me soutenait...

ÉDOUARD. Jamais je ne vous vis si belle.

CÉLESTE, *avec exaltation.* C'est que jamais je ne fus plus fière de mes succès... de la gloire qui m'environnait... c'est que jamais je ne fus plus heureuse de l'admiration de tous... de votre amitié...

ÉDOUARD. Ah ! dites mieux... de cet amour passionné que ce triomphe vient d'augmenter encore... Oui, je le sens désormais, mon bonheur, ma vie, c'est de vous aimer, d'être aimé de vous... de partager ces travaux, cette gloire !...

CÉLESTE. Assez ! oh ! assez... ne me parlez pas ainsi... dans ce moment, où ma raison s'égare... après tout ce que vous avez fait pour moi.

ÉDOUARD. Ma récompense est dans votre cœur... je n'en veux pas d'autre... Parlez, Céleste... ne craignez rien... abandonnez-vous à la foi de votre ami : dites-moi que vous m'aimez.

CÉLESTE, *avec exaltation.* Si je l'aime !... ah ! ne le voyez-vous pas ?

Elle se jette dans ses bras pour se cacher.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, LAMBERT.

LAMBERT. Vous êtes perdus !

CÉLESTE, *se relevant vivement.* Ciel !

ÉDOUARD. Lambert !

LAMBERT. Votre mari sait tout, madame.

CÉLESTE. Mais quoi donc, monsieur ?... quoi donc ?

LAMBERT. Vous me le demandez... Il sait que monsieur vous aime... il croit que vous l'aimez.

ÉDOUARD. Mais, docteur...

LAMBERT. Il se trompe sans doute... mais enfin, égaré dans la foule de vos amis qu'il ne connaissait pas... les indiscrétions railleuses (*à Édouard*) de vos confidens lui ont appris les motifs de vos visites... la cause de vos inspirations de fraîche date... et dans ces vers que vous avez lus, et dont la copie est tombée entre ses mains, Poncet a cru reconnaître l'écriture...

CÉLESTE. Ah ! grand Dieu !

ÉDOUARD. Imprudent !

CÉLESTE. Où fuir ?

LAMBERT. Restez... dans ce désordre...

ÉDOUARD. Ah ! docteur, docteur... allez le trouver... détrompez-le...

CÉLESTE. C'est lui !

SCENE XIX.

LES MÊMES, ERNESTINE.

ÉDOUARD. Non, non, remettez-vous.

ERNESTINE, *à Lambert.* Eh bien ! docteur, vous m'avez promis de me reconduire jusque chez moi : partons-nous ?

LAMBERT. Eh ! venez donc, madame... on parle de vous ici... on attend... on vous appelle.

ERNESTINE. Moi !

LAMBERT. Certainement... Monsieur nous parlait de ses torts envers vous, de son repentir, de son amour.

ÉDOUARD. Docteur, y pensez-vous !

LAMBERT, *à Édouard.* Laissez donc... (*A Ernestine.*) Et moi, je lui disais que vous lui pardonniez.

ERNESTINE. Jamais.

CÉLESTE, *à demi-voix.* Edouard.

ÉDOUARD, *de même.* Oh ! je vous jure...

LAMBERT, *retenant Ernestine.* Ah ! ne soyez point inexorable...

ERNESTINE. Non, c'est un ingrat.

ÉDOUARD. Que voulez-vous faire ?

LAMBERT. Vous donner l'une pour sauver l'autre.

ÉDOUARD. Je ne puis.

LAMBERT. L'autre, qui ne peut être à vous, (*A Ernestine, qui veut sortir.*) Restez.

ÉDOUARD, *à Lambert.* Mais...

CÉLESTE. Mon mari !

LAMBERT, *poussant Edouard près d'Ernestine.* Eh! allez donc, monsieur, allez donc... il est là...

SCENE XX.

LES MÊMES, PONCET.

ÉDOUARD, *balbutiant.* (*A Ernestine.*) Oui, madame... oui, certainement... je n'ai point oublié ce temps... où des sentimens... et puis ma fidélité...

LAMBERT, *bas à Edouard.* C'est cela... chauffez... (*Haut, à Ernestine.*) Oui, madame, vous ne serez point insensible à son amour... à nos prières... et surtout à celles de Mme Poncet... (*Bas, à Edouard.*) Courage... (*A Ernestine, regardant Céleste.*) De Mme Poncet, d'une amie de pension... qui ne veut qu'assurer votre bonheur.

CÉLESTE. Sans doute, tu sais tout l'intérêt...

PONCET. Ma femme...

ERNESTINE. Céleste!

ÉDOUARD, *à demi-voix.* Qu'entends-je!

LAMBERT, *de même.* Ferme à ses pieds... comme l'autre fois... ce matin...

ÉDOUARD.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Quand je reviens près de vous,
Et plus soumis et plus tendre,
Ah! devais-je donc m'attendre
A vous voir tant de courroux!
En vain je vous sollicite...

LAMBERT, *à Édouard.*

Quoi votre regard l'irrite!

ÉDOUARD.

Faut-il qu'à vos pieds?...

LAMBERT.

Bien vite.
Tombez donc... Jurez ici
D'être amoureux et fidèle;
Et, si ce n'est pour elle,
Que ce soit au moins pour lui.

ERNESTINE, *à Edouard.* Eh bien! je vous crois... je vous pardonne... Cette bonne Céleste!... voyez pourtant, j'osais avoir des soupçons!

CÉLESTE. Toi!

ÉDOUARD. Que voulez-vous dire?

LAMBERT, *riant.* Des soupçons!

PONCET, *en souriant.* Et moi aussi.

LAMBERT. Tiens, tu étais là?

PONCET. Oui, heureusement... j'arrive.

LAMBERT. Bah! tu ne fais que d'arriver? tant pis, tu n'as pas entendu ta femme employer sur M. Edouard toute l'éloquence de l'amitié, pour le ramener à Mme de Nohan... pour le décider à un mariage qui doit faire son bonheur, et celui de ses amis. Madame m'a prouvé qu'elle avait une âme aussi belle que son talent.

PONCET, *avec joie.* Ah! tu y crois donc enfin! Son talent! on a bien de la peine à t'arracher ce mot-là... Mais, j'y pense, cette chère amie... moi qui avais pu croire...

ERNESTINE. Quoi donc?

PONCET. Oh! vous ne le saurez pas, c'est trop bête! aller m'imaginer que cette écriture...

LAMBERT, *lui prenant le bras.* Au fait, comme tu es pâle! est-ce que tu es malade?

PONCET. Non, j'étais furieux, et je le suis encore contre M. Edouard.

ERNESTINE. Contre mon mari?

PONCET. C'est-à-dire contre ses amis... des jeunes gens d'un ton!...

ÉDOUARD. Parlez, monsieur, qu'ont-ils dit? je vais à l'instant...

ERNESTINE, *le retenant.* Par exemple!

PONCET. Du tout, du tout; je n'en ai rien cru, ou plutôt je n'en crois rien, car dans le moment...

CÉLESTE. Il se pourrait!

PONCET. Ils te traitaient comme Mme Cotin.

LAMBERT. Tu veux dire l'abbé Cottin... C'est donc ça que madame prenait tout-à l'heure une si belle résolution.

PONCET. Laquelle?

LAMBERT. D'échapper à cette vie de transports et d'enivrement, qui la met sans cesse en spectacle... et de retourner avec toi à Toulouse.

ERNESTINE. Nous quitter ainsi!... je m'y oppose, et mon mari aussi.

ÉDOUARD. Sans doute.

CÉLESTE, *passant auprès de son mari.* Et moi, je le veux... ce qui ne m'empêchera pas de penser à toi... de jouir de ton bonheur... mais de loin.

PONCET. Garder ma place... eh bien! je suis assez de cet avis-là... avec ça, que j'ai bien peur à présent que les vers ne fassent pas notre fortune... Mais c'est égal... ma femme en fera toujours... je le veux... je l'exige... je tiens à sa gloire.. D'ailleurs, à Toulouse, nous avons d'anciens amis à l'académie des Jeux floraux... des amateurs.. de jeunes poètes fort aimables...

LAMBERT, *à part.* Ah! diable! je ne serai plus là!...

CHŒUR.

AIR : *Final du Chaperon.*

Poésie, ô chimère!
Tu promets à nos vœux
Une gloire éphémère,
Mais tu fais peu d'heureux.

PONCET, *au Public.*

AIR des *Maris ont tort.*

Ma femme encor toute tremblante,
Près de vous me charge à regret
De suppléer sa muse absente,
De vous adresser un couplet...
Or, c'est le prémier que j'ai fait...
Puisse le public unanime
Dire de l'ouvrage nouveau...
A ce mot je cherche une rime,
Et je ne trouve que *bravo!*

TOUS.

Puissiez-vous, approuvant la rime,
Avec nous répéter *bravo!*

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

TROIS SOUS.

MARCHANT, ÉDITEUR, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

FLORE ET ZÉPHYR,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Augustin Lagrange et Eugène Cormon,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 9 FÉVRIER 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
DESROSIERS	M. THÉNARD.	Mme LEDOUX	Mme LECONTE.
ERNEST, son fils	M. ANDRÉ.	MATHILDE, sa nièce	Mlle SOPHIE.
JOLIVET, domestique de Mme Ledoux	M. FRANCISQUE je.	FANCHETTE	Mlle CLORINDE.
		DAMES ET MESSIEURS COSTUMÉS.	

La scène est à Brives-la-Gaillarde, chez Mme Ledoux.

Le théâtre représente un salon élégant. Entrée principale dans le fond ; portes latérales. Sur l'avant-scène de droite, une table sur laquelle sont des bougies allumées ; à gauche, une psyché.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOLIVET ; *à la cantonnade..*

(Il arrive par la gauche, apportant un plateau sur lequel sont quelques tasses, un sucrier, une cafetière.)

C'est bon !... c'est bon !... on y prendra garde une autre fois !.. (*Sur l'avant-scène.*) Dieu de Dieu, que c'est insipide les maîtres, eu égard aux domestiques! (*Il pose son plateau sur la table.*) Voyons un peu s'il est vrai que ce café soye amer !.. (*Il se sert une demi-tasse et goûte.*) Je crois bien qu'il est amer, s'ils ne mettent pas assez de sucre. (*Il remet du sucre dans sa tasse.*) Y a-t-il des êtres qui sont heureux ? ils naissent nés coiffés, tandis que d'autres sont obligés de s'échiner du matin au soir, depuis la Circoncision jusqu'à la Saint-Sylvestre, sans avoir le moindre agrément.

(Il boit.)

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Pourquoi ce Dieu qui nous créa
Et nous plaça sur cette terre,
A-t-il donné tout à ceux-là,
Et mis ceux-ci dans la misère?...
On est forcé d'en convenir,
C'est une injustic' révoltante ;
Au mond' chacun devrait venir,
Avec vingt mill' livres de rente.

Si jamais je deviens mon maître!... ce qui pourrait bien arriver, car enfin, avec une tournure comme la mienne !... on a vu des rois épouser des bergères ! au fait, je suis jeune... bien fait !...

(Se pavanant devant la psyché.)

AIR : *Oui, voilà pour une servante.* (Fra-Diavolo.)

J'ai vraiment pour un domestique,
Un je n'sais quoi d'original,
Ce maintien ! ce port ! ce physique !
Je crois qu'on en voit de plus mal. (*bis.*)

SCENE II.

JOLIVET, FANCHETTE.

(Elle est arrivée avant la fin du couplet ; elle regarde en riant Jolivet.)

FANCHETTE. Eh bien ! Jolivet, que fais-tu donc là devant cette glace ?

JOLIVET. Je faisais à part moi des réflexions philosophiques eu égard à la société en général et à moi en particulier. Je me disais qu'il était vraiment dommage qu'un joli garçon comme moi végétisse dans la triste et humiliante condition d'un mercenaire.

FANCHETTE. Quel diable de galimatias me fais-tu là?

JOLIVET. Je veux dire que je ne vois pas pourquoi je ne suis pas né, tout comme

un autre, marquis... ministre .. apothicaire... roi des Belges... la moindre chose, n'importe quoi.

FANCHETTE. Tu es fou, mon pauvre garçon.

JOLIVET. On est si heureux quand on est riche! rien à faire... on mange, on boit, on dort, on se promène toute la sainte journée à volonté, c'est superbe!... Si on a la moindre envie, (*avec mépris et fatuité*) on appelle son valet... « Chose, qu'on lui dit... une once de tabac?... voilà, monsieur!.. Chose, j'ai soif... un verre de Bordeaux... » on vous l'apporte de suite, et si l'on casse le verre, on ne le paye pas.

FANCHETTE. Je ne te comprends pas. Tu te plains sans cesse; moi, c'est tout le contraire.

AIR: *Pour la baronne.*

Toujours contente,
Je sais bien que je n'ai pas d'or,
Mais je ne suis pas exigeante,
Ma gaîté v'là tout mon trésor,
Et j'm'en contente.
Toujours contente,
Bertrand est bon, bel homme et brun,
Quand pour m'embrasser je l' tourmente,
S'il m'donn' deux baisers au lieu d'un,
Dam' j'm'en contente.

JOLIVET. Voilà, c'est que nos positions respectives ne sont pas analogues.

FANCHETTE. C'est juste!.. d'abord je suis femme...

JOLIVET. Moi! je ne le suis pas.

FANCHETTE. Je suis mariée...

JOLIVET. Moi! garçon et prolétaire.

FANCHETTE. Je demeure habituellement à la ferme.

JOLIVET. Et moi, à Brives-la-Gaillarde, où j'ai l'ennui d'être au service de madame Ledoux, votre marraine, dont je suis tout à la fois le cocher, le cuisinier, la femme de chambre, etc., etc., etc.

AIR: *J'nai pas vu ces bosquets de laurier.*

Je vous réponds que c'est un lourd fardeau,
Je ne gagn' pas mon argent à rien faire;
Et j'ai beau suer sang et eau,
Je ne peux pas la satisfaire.
J'perds le sommeil, j'perds l'appétit,
Pour elle enfin je me mets au supplice,
Et malgré ça, l'ingrat' me dit:
Que je suis trop jeun', trop petit,
Et qu' je n'peux pas fair' son service.

Avec ça qu'elle est d'une exigeance, c'est rien que de le dire... depuis quelque tems surtout, oh! elle est tourmentante!... il faut la pomponner de la tête aux pieds, si bien qu'à présent elle est blanche et rose comme une véritable poupée. Je l'ai lacée trois fois ce matin... j'ai cassé quinze lacets... j'en aurai une courbature... et puis ce sont des fêtes, des diners... encore ce soir un bal costumé! aussi je maigris à vue d'œil... je deviens à rien, quoi!...

FANCHETTE. Tu n'es qu'une mauvaise langue. (*On sonne dans la coulisse.*) Tiens, entends-tu la sonnette? ma marraine t'appelle, va, va donc.

(On sonne de nouveau.)

JOLIVET. C'est bon!... on y va!... on y court. (*A part, en sortant.*) Dieu de Dieu que c'est sciant!

(Il sort par la gauche, au même instant Ernest arrive par le fond.)

SCENE III.

FANCHETTE, ERNEST.

ERNEST. Comment, Fanchette, tu es ici?

FANCHETTE. Oui, monsieur Ernest. C'est aujourd'hui la fête de ma marraine et je n'aurais eu garde de manquer cette occasion pour venir la voir et l'embrasser, ainsi que ma sœur de lait, mamzelle Mathilde, que j'aime de tout mon cœur.

ERNEST. Mathilde t'aura raconté sans doute ce qui nous arrive.

FANCHETTE. Du tout. J'ai voulu demander de vos nouvelles, mais à peine j'avais prononcé votre nom qu'elle m'a fait signe de me taire, et j'aurais cru avoir commis quelque indiscrétion, si ma marraine n'avait pas ajouté tout de suite que vous étiez un jeune homme bien gentil, bien aimable... bien... enfin elle ne tarissait pas sur vos qualités... seulement ce qui m'a étonnée, c'est que plus elle faisait votre éloge, plus mamzelle Mathilde paraissait contrariée.

ERNEST. Ma pauvre Fanchette, je suis bien à plaindre.

FANCHETTE. Est-ce qu'elle ne vous aimerait plus?

ERNEST. Au contraire, et moi-même je l'aime chaque jour davantage.

FANCHETTE. Je vois ce que c'est. Il y a de la brouille.

ERNEST. Ça ne serait rien... Je serais moins triste.

FANCHETTE. Eh bien, qu'est-ce donc?

ERNEST. Ah!... c'est qu'il est arrivé des choses auxquelles nous ne nous attendions pas.

FANCHETTE. Comment!... Est-ce que par hasard vous auriez abusé?...

ERNEST. Fi donc!... quelle pensée!...

FANCHETTE. En ce cas, mettez-moi au courant bien vite, si vous ne voulez pas que je fasse des suppositions indiscrètes.

ERNEST, *confidentiellement.* Nos parens ne consentiront jamais à notre mariage.

FANCHETTE. Bah!... et pour quelle raison?

ERNEST. Mon père, séduit par les charmes de Mathilde, s'est avisé tout-à-coup d'avoir des idées de jeune homme... de mariage, de vouloir rétrograder.

FANCHETTE.

AIR *de l'Actrice.*

Des idées de mariage!...
Votre père!... plaisantez-vous?

ERNEST.

De Mathilde, malgré son âge,
Il pense à devenir l'époux.

FANCHETTE.

Conçoit-on rien à c'te folie?
Vouloir encor, vieux comme il l'est,
Prendre un' femme jeune et jolie...
J'vous d'mande un peu ce qu'il en f'rait?

ERNEST. Ce n'est pas tout encore.

FANCHETTE. Ah! ça se complique.

ERNEST. Désirant plaire à la tante de Mathilde et m'insinuer dans ses bonnes grâces, j'avais pour Mme Ledoux des attentions, des petits soins...

FANCHETTE. Bien!... j'y suis.

ERNEST. Tu comprends mon embarras, d'un côté, rival de mon père!... et de l'autre... pauvre Mme Ledoux, un demi-siècle!

FANCHETTE, *d'un air comiquement grave.* Monsieur Ernest, respect au sexe et à la vieillesse.

ERNEST. Enfin nous en sommes réduits à cacher notre amour et à ne nous voir qu'à la dérobée, mais voici Mathilde.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, MATHILDE.

(Ernest va au-devant d'elle et lui baise la main.)

MATHILDE. Bonjour, Ernest.

ERNEST. Ne crains-tu pas que ta tante ne vienne nous surprendre?

MATHILDE. Elle est à sa toilette, nous pouvons causer un moment sans crainte.

ERNEST. J'ai raconté nos peines à Fanchette.

FANCHETTE, *qui a paru réfléchir.* Oui, et je veux y mettre un terme.

MATHILDE. Que veux-tu dire?

FANCHETTE. Que je forcerai Mme Ledoux et M. Desrosiers à renoncer à leurs folles idées, et que je vous marierai tous les deux.

ERNEST. Quel est ton projet?

FANCHETTE. Je n'en ai pas.

MATHILDE. Et tu espères réussir?

FANCHETTE. Pourquoi pas?... croyez-vous donc que parce qu'on n'est qu'une pauvre petite paysanne sans éducation, il n'y a rien là-dedans? (*Elle se frappe sur le front.*) Allez, allez, la nature me donnera assez d'esprit pour vous tirer d'embarras.. Il s'agit d'amour et d'intrigue..., et là-dessus je suis femme plus qu'une autre; fiez-vous à moi, j'aurai le consentement de vos parens; car, comme dit le proverbe, ce que femme veut, Dieu le veut.

ERNEST. Nous acceptons.

MATHILDE. Nous nous en rapportons à ta haute sagesse.

FANCHETTE. Et vous faites bien!.. nous reparlerons de cela plus tard.

MATHILDE. Oui, ici, pendant qu'on dansera dans le salon, nous trouverons moyen de nous échapper un instant.

ERNEST. Et comme il est inutile qu'on se doute de notre petit complot... séparons-nous. Je vais vite mettre mon déguisement pour le bal, car l'heure s'avance.

AIR : *Travaillons, mesdemoiselles.*

Adieu donc, je te confie,
Mon plus doux, mon seul espoir,
Que l'amour et la folie
Viennent t'inspirer ce soir!

FANCHETTE.

Mais surtout de la prudence!

MATHILDE.

Tous deux nous serons discrets.

FANCHETTE.

Songez-y, de vot' silenc'
Dépendra notre succès.

ENSEMBLE.

ERNEST *et* MATHILDE.

Adieu donc, je te confie
Mon plus doux, mon seul espoir,
Que l'amour et la folie
Viennent t'inspirer ce soir!

FANCHETTE.

Tous les deux je vous marie,
Fiez-vous à mon savoir.
Oui, l'amour et la folie
Viendront m'inspirer ce soir!

FANCHETTE. Partez, partez vite,.., j'entends Mme Ledoux qui ne me paraît pas être de trop bonne humeur.

(Ernest sort par le fond, Mathilde par la porte de droite.)

SCENE V.

JOLIVET, Mme LEDOUX, *arrivant par la gauche*, FANCHETTE.

ENSEMBLE.

AIR : *Ah! cessez de vous défendre.*

Mme LEDOUX.

Ah! j'étouffe de colère,
Dieu! quel mauvais caractère.
Valet, trop audacieux,
Taisez-vous, je le veux.

Se permettre en ma présence
Une telle impertinence!
Sortez, retirez-vous,
Ou redoutez mon courroux.

JOLIVET.

Elle étouffe de colère,
Ah! la maudite galère!
Que je suis malheureux,
Que mon sort est affreux!
On n'a jamais vu, je le pense,
Une semblable arrogance.
Madame, calmez-vous,
Modérez votre courroux.

JOLIVET.

Mais franchement, je vous assure,
Que ce bonnet vous va fort mal.

Mme LEDOUX.

Il me sied très-bien, je le jure,
Et vous êtes un animal,
D'oser dire que ma coiffure
Est beaucoup trop jeune pour moi,
J'en suis encor toute en émoi!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Mme LEDOUX.

Ah! j'étouffe de colère, etc

JOLIVET.

Elle étouffe de colère, etc.

JOLIVET. Du reste, madame, ce que j'en dis, c'est pas que j'en parle.

Mme LEDOUX. Tais-toi... ces petites gens, ça veut se mêler de donner des conseils.

JOLIVET. Pourquoi pas?.. quand ces petites gens a du goût.

Mme LEDOUX. Du goût!.. tu me fais pitié.

JOLIVET. Apprenez, madame, que j'ai passé un semestre de deux mois et demi chez une marchande de modes.

Mme LEDOUX. Fanchette, je te prends pour juge. Comment trouves-tu ce bonnet?... N'est-ce pas qu'il va bien à l'air de ma figure?

FANCHETTE. Il vous sied à ravir, ma marraine.

JOLIVET, *à part*. Comme elle est flattante!

Mme LEDOUX. Voilà de la vérité!

JOLIVET, *à part*. Elle ressemble à un vrai cheval de corbillard.

Mme LEDOUX, *avec sévérité*. Jolivet, je crois que vous raisonnez.

JOLIVET. Du tout, madame, je faisais une observation... eu égard à moi seul.

Mme LEDOUX, *apercevant le plateau que Jolivet a laissé sur la table*. Comment, ce plateau est encore là!

JOLIVET. Dam! vous ne m'avez pas donné le tems de le remporter.

Mme LEDOUX. Si vous étiez moins musard...

JOLIVET. Je suis musard!

Mme LEDOUX, *voyant le sucrier vide*. Et le sucre? Me direz-vous ce qu'il est devenu? vilain gourmand!

JOLIVET. Oh! peut-on dire ça, moi qui suis sobre comme un dromadaire.

Mme LEDOUX. Allons, point de raisonnemens... Avance un siége devant cette glace.

JOLIVET. Avec plaisir, madame.

Mme LEDOUX. Maintenant, enlève tout cela, et va-t'en, butor.

JOLIVET. Toujours quelque chose d'aimable à vous dire! (*A part.*) Pas la moindre idée des convenances sociales! butor! elle traite ses valets comme de simples domestiques.

(Il va prendre le plateau.)

Mme LEDOUX, *assise*. Jolivet!

JOLIVET, *revenant auprès d'elle*. Madame?

Mme LEDOUX. Il me semble que j'avais quelque chose à te demander.

JOLIVET. Votre rouge?

Mme LEDOUX. Non.

JOLIVET. Votre graisse d'ours?

Mme LEDOUX. Non.

JOLIVET. La pommade pour les lèvres.

Mme LEDOUX. Non.

JOLIVET. Votre lait virginal?

Mme LEDOUX. Non, non, non.

JOLIVET. Que voulez-vous donc?

Mme LEDOUX, *se levant*. Rien.

JOLIVET. Tout de suite, madame.

(Il sort par le fond, emportant le plateau.)

SCENE VI.

Mme LEDOUX, FANCHETTE.

Mme LEDOUX. Ce garçon-là est d'une bêtise.

FANCHETTE. Que voulez-vous, peut-être il aura été changé en nourrice.

Mme LEDOUX. Avec ses raisonnemens saugrenus, il m'a mise tout en révolution.... Je sens tous mes nerfs qui se cabrent... Dis-moi, Fanchette, suis-je émue?

FANCHETTE. Où ça, ma marraine?

Mme LEDOUX Mes traits sont-ils altérés?

FANCHETTE. Pas le moins du monde.

Mme LEDOUX. Tu me comprends, toi!.. Que je voudrais t'avoir toujours auprès de moi!... C'est égal, va-t'en me chercher un verre d'eau.

FANCHETTE. Et de la fleur d'orange?

Mme LEDOUX. Oui, cela me calmera... me remettra.

(Fanchette sort.)

SCENE VII.

Mme LEDOUX, *seule*.

Je veux qu'il me trouve charmante!.. Oh! Ernest, mon cher Ernest!... tu serais bien ingrat si tu ne m'aimais pas; je ne

suis plus d'une extrême jeunesse, mais rassure-toi, sous cette poitrine bat un cœur qui n'a que vingt ans.

Air : *Souvenirs du jeune âge.*

Souvenirs du bel âge,
Rajeunissez mon cœur.
Rendez à mon visage
Sa grâce et sa fraîcheur!
Et ma jambe bien faite,
Et mon bras si dodu.
Ah! combien je regrette
Tout ce que j'ai perdu!

SCENE VIII.

Mme LEDOUX, JOLIVET, DESROSIERS.

JOLIVET, *annonçant.* M. Desrosiers!

Mme LEDOUX. Desrosiers! c'est on ne peut plus à propos. Faites entrer, faites entrer.

(Jolivet sort, Desrosiers entre.)

DESROSIERS, *une rose à la main.*

Air : *Menuet d'Exaudet.*

Recevez,
Acceptez
Mon hommage,
Prenez aussi cette fleur,
Qui de votre fraîcheur
A mes yeux est l'image.

Mme LEDOUX.

Grand merci,
Cher ami,
De l'hommage,
Que m'offre ici votre cœur;
Et j'en prends cette fleur
Pour gage.
De vous voir ma joie est grande!

DESROSIERS.

Pour vous faire une demande,
Je venais
Tout exprès;
Mais je tremble,
De vous en dire l'objet.

Mme LEDOUX, *lui faisant signe de s'asseoir.*

Causons à ce sujet
Ensemble.

(*Ils s'asseyent.*)

DESROSIERS.

Entre nous,
Voulez-vous?...
Non, je n'ose,
Vous avouer franchement
Ce qui de mon tourment
En ce jour est la cause.

Mme LEDOUX.

Calmez-vous,
Parlons-nous
Sans mystère;
Mon cher, nous nous entendrons,
Nous nous accorderons,
J'espère.

DESROSIERS. Ma chère madame Ledoux, de vous seule dépend tout mon bonheur!

Mme LEDOUX. Mon cher monsieur Desrosiers, un mot de vous, et je suis la plus heureuse des femmes.

DESROSIERS. Voyons, j'attends...

Mme LEDOUX. Moi, je vous écoute.

DESROSIERS, *hésitant.* Je voudrais...

Mme LEDOUX, *de même.* Je désirerais...

DESROSIERS. Me marier.

Mme LEDOUX. Moi, aussi... (*Avec crainte.*) Ce n'est pas moi que vous voulez épouser?

DESROSIERS. Non.

Mme LEDOUX. Je vous remercie.

DESROSIERS. C'est... Mathilde...

Mme LEDOUX, *se levant brusquement.* Ma nièce!... vous n'y pensez pas... moi, du moins, si je désire renouer les nœuds de l'hymen, c'est en faisant une union raisonnable, assortie... celui qui a su me plaire n'est pas un enfant, lui!... c'est un homme d'un âge mûr...

DESROSIERS. Ah! mon Dieu!... est-ce que par hasard ce serait sur moi que vous...

Mme LEDOUX, *faisant de la tête un signe négatif.* Rassurez-vous.

DESROSIERS. A la bonne heure! son nom? je vous prie.

Mme LEDOUX. Ernest.

DESROSIERS, *se levant.* Mon fils?

Mme LEDOUX. Lui-même.

DESROSIERS. Vous badinez.

Mme LEDOUX. En aucune façon.

DESROSIERS, *s'échauffant par degrés.* Mais, madame!

Mme LEDOUX, *de même.* Mais, monsieur!

DESROSIERS. Vous n'êtes déjà plus d'un âge!

Mme LEDOUX. Vous avez des expressions d'une grossièreté!

DESROSIERS. Voyons, réfléchissez.

Mme LEDOUX. Réfléchir!... monsieur, pour qui me prenez-vous? réfléchissez vous-même.

DESROSIERS. Moi, c'est autre chose!....

Mme LEDOUX. Et moi c'est différent!...

DESROSIERS. Il faut des époux...

Mme LEDOUX, *ironie amère.* Assortis, j'allais vous le dire... je ferais le malheur de Mathilde.

DESROSIERS, *de même.* Et croyez-vous qu'Ernest me remercierait de son bonheur.

Air : *Quoi! c'est vous qu'elle préfère?* (Duo de la Fausse Magie.)

Quoi! quoi! vous marier, ma chère!

Mme LEDOUX.

Oui, vraiment je l'espère.

DESROSIERS.

Vous?

Mme LEDOUX.

Moi!

DESROSIERS.

Vous?

Mme LEDOUX.

Moi!

DESROSIERS.

Quelle chimère! vous?

Mme LEDOUX

Moi!

DESROSIERS.

Vous?

Mme LEDOUX.

Moi!

DESROSIERS.

C'est à quoi l'on ne s'attend guère.

Mme LEDOUX.

Mais je ne sais pas pourquoi.
Là, soyons de bonne foi,
Vous seriez au moins son père!

DESROSIERS.

Vous seriez deux fois sa mère!

Mme LEDOUX.

Pour elle, quel sort prospère!

DESROSIERS.

Très-prospère!..

Mme LEDOUX.

Oui, je le crois!

DESROSIERS.

Heureux Ernest!..

Mme LEDOUX.

Je l'espère!...

DESROSIERS.

Je l'espère!...

Mme LEDOUX.

Je l'espère!...

DESROSIERS.

Dieu! quel avenir prospère!

Mme LEDOUX.

Oui, je le crois!..

DESROSIERS.

Voyez cette jeune fille,
Comme elle est fraîche et gentille!...
Elle a tout au plus quinze ans!

Mme LEDOUX.

Voyez cet enfant qui brille
De tout l'éclat du printems!...
Monsieur, l'on doit à votre âge
Renoncer au mariage,
C'est agir très-prudemment!

DESROSIERS.

Vous, me parler de mon âge,
Je trouve cela plaisant!

ENSEMBLE.

Quand on est prudent et sage,
On n'entre point en ménage,
De crainte d'un accident.

DESROSIERS.

Je la désole!..

Mme LEDOUX.

Il se désole!

TOUS DEUX, *ensemble*.

Ah! que la vieillesse est folle!
Qu'elle a peu de jugement!
C'est un spectacle amusant!

(*A la fin du morceau, Mme Ledoux, suffoquée par la colère, se laisse tomber sur un fauteuil.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, FANCHETTE.

(Elle apporte un verre d'eau, elle aperçoit madame Ledoux évanouie.)

FANCHETTE, *courant auprès d'elle*. Ah!.. mon Dieu!.. ma marraine... qu'avez-vous? elle se trouve mal!.. monsieur Desrosiers, mais venez donc à mon secours.

Mme LEDOUX, *se relevant vivement*. Qu'il ne m'approche pas, le monstre!...

FANCHETTE. Qu'est-ce qu'il y a?

Mme LEDOUX. Oh! rien!

DESROSIERS. Une bagatelle!

Mme LEDOUX. Me demander la main de Mathilde... pour lui.

DESROSIERS. Vous voulez bien celle de mon fils... pour vous!

FANCHETTE, *à part*. Bon!.. je comprends.

Mme LEDOUX. Monsieur, qui prend avec moi des airs!... un ton!...

FANCHETTE, *à Desrosiers*. Ah! monsieur Desrosiers!

DESROSIERS. Madame, qui se permet de me plaisanter!

FANCHETTE, *à madame Ledoux*. Ah! ma marraine!

Mme LEDOUX. Il m'appelle jeune fille

FANCHETTE, *à Desrosiers*. C'est très-mal.

DESROSIERS. Elle m'appelle enfant.

FANCHETTE, *à madame Ledoux*. Ce n'est pas bien! malgré ça, je gage vous mettre tous deux d'accord.

Mme LEDOUX. Je t'en défie.

DESROSIERS. C'est impossible.

Mme LEDOUX. Puis-je raisonnablement consentir?...

FANCHETTE. Pourquoi pas?

Mme LEDOUX. Jamais.

FANCHETTE. Cependant, je ne vois que ce moyen, si vous voulez que monsieur Desrosiers vous accorde son fils.

DESROSIERS. Allons donc... quelle folie.

FANCHETTE, *se retournant vivement vers Desrosiers*. Vous ne voulez donc pas épouser Mathilde?

Mme LEDOUX. C'est un enfant!

FANCHETTE. De seize ans!

Mme LEDOUX. Déjà!... comme le tems passe vite maintenant!

FANCHETTE. Il lui faut un mari qui ait de l'expérience, qui puisse la guider...

Mme LEDOUX, *à elle-même*. Cette jeune fille a plus de bon sens que je ne croyais.

DESROSIERS. Mon fils a tout au plus vingt-trois ans, puis-je songer à l'établir, quand il est encore dans la fougue de l'âge et des passions?..

FANCHETTE, *à Desrosiers*. Rassurez-vous! (*En montrant Mme Ledoux.*) Madame les calmera.

DESROSIERS, *à part*. C'est juste!.. (*A madame Ledoux.*) Madame Ledoux?

Mme LEDOUX. Monsieur Desrosiers?

DESROSIERS. Eh bien?

Mme LEDOUX. Qu'en pensez-vous?

FANCHETTE. Allons donc!... troc pour troc.

Mme LEDOUX. Accordé.

DESROSIERS. Décidé.

FANCHETTE. Arrêté à l'unanimité.

DESROSIERS, *à madame Ledoux*. Vous serez ma tante.

Mme LEDOUX. Et vous mon beau-père.

FANCHETTE. Reste à savoir si M. Ernest et Mlle Mathilde seront de cet avis-là.

DESROSIERS. Je voudrais bien voir !...

Mme LEDOUX. Ils refuseraient leur bonheur !

FANCHETTE. C'est qu'il y a une chose que vous ignorez... un petit obstacle... Ils s'aiment tous deux.

Mme LEDOUX. Grand Dieu !

DESROSIERS, *en même tems*. Il serait possible !

Mme LEDOUX, *avec dépit et colère*. Le petit séducteur !

DESROSIERS, *de même*. La petite coquette !

ENSEMBLE.

DESROSIERS.

AIR *du Mariage impossible*.

Eh, quoi ! monsieur le téméraire,
Vous, le rival de votre père !
Je vous apprendrai, je l'espère,
Tout le respect que l'on me doit.

Mme LEDOUX.

Ah ! cet aveu me désespère !
Mais je sais bien ce qu'il faut faire !
Je saurai montrer, je l'espère,
Tout le respect que l'on me doit !

(*Ils vont pour sortir.*)

FANCHETTE, *les retenant tous deux*.

Que faites-vous ?
Point de courroux !
Ayez recours à des moyens plus doux,
Se trop presser, ça ne vaut rien,
Ecoutez-moi, tout ira bien !
Surtout calmez votre colère,
Si vous voulez me laisser faire :
J'arrangerai bien cette affaire,
Vous pouvez vous fier à moi.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

DESROSIERS.

Eh ! quoi, monsieur le téméraire ! etc.

Mme LEDOUX.

Ah ! cet aveu me désespère, etc.

FANCHETTE.

Surtout calmez votre colère, etc.

Mme LEDOUX. Que faire ?

DESROSIERS. Oui, que faire ?

FANCHETTE. Feindre de ne rien savoir, les tromper adroitement, et profiter de leur dépit.

DESROSIERS. Elle a parbleu raison.

FANCHETTE. Et pour commencer, ma marraine, voici ce que je vous conseille.

(Elle la prend à part et lui parle bas à l'oreille.)

DESROSIERS, *pendant ce tems*. Ah ! monsieur mon fils, vous vous avisez d'être amoureux !... amoureux, sans ma permission !...

Mme LEDOUX, *à Fanchette*. Le tour sera délicieux !... et Mathilde sera punie, attrapée... ce sera bien fait... mais tu en es sûre au moins ?

FANCHETTE. Vous pouvez me croire... mais allez, allez vite, vous n'avez pas de tems à perdre.

Mme LEDOUX, *à Desrosiers*. Sans adieu ! cher beau-père.

DESROSIERS, *à madame Ledoux*. Au revoir, chère tante.

(Madame Ledoux sort par la droite.)

SCÈNE X.

DESROSIERS, FANCHETTE.

FANCHETTE. A nous deux maintenant !... Vous n'aurez pas à vous repentir de m'avoir écoutée.

DESROSIERS. Je ne serai point ingrat, mignonne. (*Fanchette le prend par la main, et l'amène avec de grandes précautions sur l'avant-scène, bas.*) Qu'est-ce qu'il y a ?

FANCHETTE. Personne n'écoute ?

DESROSIERS, *regardant autour de lui*. Personne.

FANCHETTE. Si vous n'y mettez bon ordre, votre fils enlève ce soir votre prétendue, à la faveur de la nuit et de leur déguisement...

DESROSIERS. Je suis mort ! un rapt ! un rapt infâme ! l'imprudent !... il ne sait pas quelles sont les conséquences d'une pareille démarche.

FANCHETTE. Oh ! que si, il sait que les suites d'un enlèvement sont d'ordinaire un bon mariage, et c'est sur les suites qu'il compte.

DESROSIERS. Je saurai bien l'en empêcher !... je lui parlerai d'une manière !... je l'enfermerai même s'il le faut.

FANCHETTE. Ce serait reculer pour mieux sauter.

DESROSIERS. Eh ! mon Dieu ! à quoi me résoudre ?

FANCHETTE. Allez trouver M. Ernest, dites-lui d'un ton bien amical...

DESROSIERS. Un ton bien amical !... avec un petit vaurien !

FANCHETTE. Eh !... n'est-ce pas vous qui serez le petit vaurien ?

DESROSIERS. C'est juste !

FANCHETTE. Dites-lui : « Mon cher Ernest, je veux intriguer une dame sans » éveiller les soupçons, fais-moi le plaisir » de me prêter ton déguisement pour une » demi-heure seulement. » Sans quoi, il n'y consentirait pas. Mamzelle Mathilde viendra en toute confiance, vous prendrez la place de votre fils, j'aurai soin que la voiture soit prête à la porte du jardin, et puis fouette cocher. (*Desrosiers fait un mouve-*

ment pour sortir, elle le retient.) Un moment, pendant que vous voyagerez, je persuaderai à M. Ernest que Mlle Mathilde est une infidèle...

DESROSIERS. Fort bien!

FANCHETTE. Une perfide que votre fortune a tentée...

DESROSIERS. Ma fortune et mon mérite!

FANCHETTE. Cela va sans dire... mais pour le consoler un peu, peut-être serait-il à propos de me laisser un mot d'écrit, par lequel vous permettrez à votre fils de se marier avec qui bon lui semblera.

DESROSIERS. C'est un trait de génie!... en vérité, je m'admire! comme j'arrange tout cela... avec toi.

FANCHETTE.

AIR : *Galop de la Tentation.*

Ah! j'en rirai comme une folle!

DESROSIERS.

Pour ne pas perdre de tems,
Adieu, je pars, je cours, je vole,
Je crois n'avoir que vingt ans.
(*Fausse sortie.*)

FANCHETTE, *le ramenant.*

Surtout n'oubliez pas de faire
Le consentement écrit!

DESROSIERS.

Crois-tu que l'amour, ma chère,
Me fasse perdre l'esprit.

FANCHETTE.

Non, pour ça vous êtes trop sage.
Trop raisonnable et surtout,
Je sais que l'amour à votre âge
N'fait plus rien perdre du tout.

ENSEMBLE.

DESROSIERS.

Ah! oui, vraiment je suis trop sage,
Trop raisonnable et surtout,
Je sens que l'amour à mon âge
Ne fait rien perdre du tout.

FANCHETTE.

Je sais que vous êtes trop sage,
Trop raisonnable et surtout,
Je sais que l'amour à votre âge
N'fait plus rien perdre du tout.
(*Desrosiers sort par le fond*)

SCÈNE XI.

FANCHETTE, *seule.*

Le voilà enfoncé jusqu'au cou, pauvre bon homme, va.. vive les vieilles têtes pour ne pas réfléchir!... mais qu'est-ce que tout ça va devenir?... oh! ma foi, je m'en tirerai comme je pourrai... Bon! voilà déjà le monde qui arrive.

SCÈNE XII.

FANCHETTE, JOLIVET, DAMES ET MESSIEURS COSTUMÉS, *arrivant du dehors et introduits par Jolivet.*

CHOEUR.

AIR *de Zampa.*

Allons, amis, le plaisir nous appelle,
A ce signal, hâtons-nous d'accourir,
Au rendez-vous, que chacun soit fidèle,
Jusqu'à demain il faut nous divertir.

JOLIVET. Par-ici, beaux masques, par ici, c'est dans le salon voisin que l'on danse.

(Les masques entrent dans le salon que leur désigne Jolivet.)

REPRISE DU CHOEUR.

Allons, amis, etc.

SCENE XIII.

FANCHETTE, JOLIVET.

FANCHETTE, *retenant Jolivet prêt à suivre les masques.* J'ai à te parler, bêta.

JOLIVET. Parlez.

FANCHETTE. Tu es adroit?

JOLIVET. Naturellement et sans efforts.

FANCHETTE. On peut compter sur ta discrétion.

JOLIVET. A la vie, et à la mort?

FANCHETTE. En ce cas, tu vas mettre la jument à la cariole.

JOLIVET. Impossible!

FANCHETTE. Tu me refuserais?

JOLIVET. Oh! pas pour moi, mais eu égard à l'animal... il est malade.

FANCHETTE. Ce n'est pas pour aller loin. D'ailleurs, avec un peu de ménagement... c'est toi qui conduiras.

JOLIVET. Impossible encore!

FANCHETTE. Pourquoi donc?

JOLIVET La cariole ne tient qu'à un fil, et je craindrais...

FANCHETTE. Qu'est-ce que ça fait?

JOLIVET. Mais si je verse...

FANCHETTE. Bagatelle!...

JOLIVET. Si je me casse le cou..

FANCHETTE. Je prends tout sur mon compte.

JOLIVET. En ce cas, ça ne me regarde plus. Vous m'apprendrez au moins ce que ça signifie?

FANCHETTE. Que t'importe!

JOLIVET. Bon!... quelles sont les personnes?

FANCHETTE. Ça ne te regarde pas.

JOLIVET. Bien!... où irons-nous?

FANCHETTE. Toujours tout droit.

JOLIVET. Bravo!

FANCHETTE. On te le dira en chemin.

JOLIVET. Ça me suffit!.. j'aurais desiré avoir quelques renseignemens de plus, mais ça me paraît assez clair comme ça.

FANCHETTE, *regardant dans la coulisse.* Dieux! voici ma marraine, va donc, bavard, va donc.

(Elle le pousse par les épaules.)

JOLIVET, *sortant par le fond.* Moi, bavard, oh! par exemple.

MATHILDE, *lui mettant la main sur la bouche.* Chut! Fanchette, c'est moi!...

FANCHETTE, *à elle-même.* Ils ne se sont pas reconnus!... Venons à leur secours.

(S'adressant à Mathilde qui, chacun de leur côté, détournent la tête pour n'être pas reconnus. A Ernest.)

AIR : *Bonheur de se revoir.*

Donnez-moi votre main...

ERNEST, *à part.*

Que va-t-elle lui dire?

FANCHETTE, *à Mathilde.*

La vôtre.

MATHILDE.

La voici.

(*A part.*)

Mon cœur bat de frayeur.

ERNEST, *à part.*

Je vais tout avouer...

MATHILDE, *à part.*

A peine je respire.

FANCHETTE, *unissant leurs mains.*

Tous deux soyez heureux!

(*A part.*)

Je ris de leur erreur.

MATHILDE, *à part.*

Ah! ah!... qu'est-ce que j'éprouve là?

ERNEST, *à part.*

Ah! ah! Dieu! quelle est cette main-là?

FANCHETTE.

Ah! ah! pourquoi trembler comme ça?
Ah! ah! retournez-vous donc par là.

(*Fanchette les retourne l'un vers l'autre. Ils hésitent à se regarder. Ils tombent à genoux en se reconnaissant.*)

MATHILDE, *avec la plus tendre surprise.* C'est toi!

ERNEST, *de même.* Par quel enchantement?

FANCHETTE, *les relevant.* Vous voyez l'enchanteur... Et voici le consentement de vos parens... Maintenant vous pouvez vous marier.

(Elle leur remet les papiers.)

ERNEST. Comment as-tu fait?

FANCHETTE. Je vous expliquerai cela plus tard.

(On entend dans la coulisse Jolivet qui appelle au secours.)

MATHILDE. Qu'est-ce que c'est que ça?

FANCHETTE. C'est la voix de Jolivet...

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, JOLIVET, *tout le monde accourant du salon, aux cris de Jolivet qui arrive par le jardin.*

CHOEUR.

Ah! quel vacarme (*bis.*)
Parmi nous vient jeter l'alarme!
Ah! quel vacarme! (*bis.*)
Dans la nuit,
Pourquoi tout ce bruit?

JOLIVET.

Dieu! quel malheur, quelle triste aventure!
Et cependant j'allais au petit pas...
Mais contre un mur accrochant ma voiture,
Dans le ruisseau, j'ai versé... patatras!..

ERNEST, *à Jolivet.* Mais qui conduisais-tu donc?

FANCHETTE. M. Desrosiers et Mme Ledoux.

MATHILDE *et* ERNEST. O ciel!

REPRISE DU CHOEUR.

Quelle imprudence! (*bis.*)
Secourons-les en diligence,
Quelle imprudence! (*bis.*)
Suspendons
Nos jeux, nos chansons.

(*On va au-devant de Desrosiers et de Mme Ledoux.*)

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, DESROSIERS, ET Mme LEDOUX.

Mme LEDOUX.

Continuation de l'air.

Quelle frayeur! j'en suis encore émue!

DESROSIERS.

Je ne sens plus mes jambes ni mes bras!

Mme LEDOUX.

Vite! un fauteuil.., ah! ce trait-là me tue!

DESROSIERS.

A cet affront je ne survivrai pas.

CHOEUR.

Quelle imprudence! (*bis.*)
Secourons-les en diligence!
Quelle imprudence! (*bis.*)
Suspendons
Nos jeux, nos chansons. *

Mme LEDOUX. De l'air!... des sels!... Je crois que je vais me trouver mal.

DESROSIERS, *à part.* Quelle situation!.. si l'on venait à découvrir!...

Mme LEDOUX, *de même.* Comment sortir de là?...

ERNEST. Mon père, qu'est-ce que ça signifie?.. où alliez-vous ainsi pendant la nuit?...

DESROSIERS. J'allais... j'allais. (*A part.*) Au diable. (*Jetant un cri de douleur.*) Oh! oh!... la jambe!...

MATHILDE, *s'empressant auprès de Mme Ledoux.* Ma tante, vous ressentez-vous encore de votre chute?

Mme LEDOUX. Ca ne sera rien... heureusement j'en serai quitte pour la peur.

MATHILDE. Aussi, pourquoi sortir à cette heure... sous ce déguisement?... en voiture?...

Mme LEDOUX, *embarrassée.* Pourquoi?... pourquoi?... je voulais te faire une surprise...

* Les acteurs doivent être placés dans l'ordre suivant en commençant par la droite. Ernest, Desrosiers, Fanchette, Mathilde, Mme Ledoux, Jolivet.

MATHILDE. Oh ! ma bonne tante, qu'est-ce que c'était ?

Mme LEDOUX. Plus tard tu le sauras.

FANCHETTE. Je vas vous le dire, moi.

DESROSIERS, *bas, tirant Fanchette par sa robe pour l'empêcher de parler.* Pas d'indiscrétion.

FANCHETTE, *bas à Desrosiers.* Ne craignez rien... vous allez voir. (*Haut et à Mathilde.*) Monsieur et Mme Ledoux ayant formé le projet de vous unir à monsieur Ernest, voulaient profiter de la présence de leurs amis pour annoncer cet heureux mariage, et quand cet accident leur est arrivé ils allaient... chercher le notaire... (*A Mme Ledoux.*) N'est-ce pas, madame?... (*A Desrosiers, bas.*) Vous voyez comme j'arrange les choses.

MATHILDE. Il serait vrai !

ERNEST. Mon père, que de reconnaissance !

Mme LEDOUX, *à part.* Si l'on m'y ratrape une autre fois !...

DESROSIERS, *de même.* Toute réflexion faite... je crois que j'aurais fait une bêtise... comme je le disais tout-à-l'heure, il faut des époux assortis.

CHOEUR.

AIR *de Zampa.*

Allons, amis, le plaisir nous appelle,
A ce signal hâtons-nous d'accourir,
Au rendez-vous que chacun soit fidèle,
Jusqu'à demain il faut nous divertir.

DESROSIERS *et* Mme LEDOUX *s'avancent en se donnant la main.*

Au public.

DESROSIERS.

AIR : *Vaudeville de l'Homme Vert.*

Messieurs, prenez pitié de Flore !

Mme LEDOUX.

Mesdames, protégez Zéphir.

DESROSIERS.

Pour elle ma voix vous implore

Mme LEDOUX.

Daignerez-vous le soutenir?
Déjà tombés dans une ornière,
Nous sommes à moitié rompus.

DESROSIERS.

Ici, ne nous faites pas faire
Encore une chute de plus.

FIN

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

LE

DOMINO ROSE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE-ANECDOTE, EN DEUX ACTES,

Par MM. Ancelot et Alexis de Comberousse,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 25 FÉVRIER 1834.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
SARTINES	M. CAZOT.	MOUETTE, agent de police.	M. HYACINTHE.
Mme DE SARTINES	Mme ROLAND.	ROSE, femme de chambre de Mme de Sartines	Mlle CL.-STÉPHANIE.
LE MARQUIS DE GIVRY.	M. ARMAND.	DAMES, MASQUES, DOMINOS, DOMESTIQUES.	
LEGRIEL, agent de police.	M. LEGRAND.		

La scène se passe à Paris, dans la maison de Sartines.

ACTE PREMIER.

Un salon de réception richement orné. Portes à droite et à gauche; à droite, au premier plan, une fenêtre.

SCENE PREMIERE.

Mme DE SARTINES, *puis* ROSE.

Au lever du rideau, Mme de Sartines est assise dans un fauteuil, un livre à la main.

Mme DE SARTINES, *à Rose qui entre.* Mademoiselle Rose?

ROSE. Madame?

Mme DE SARTINES. Avez-vous dit en bas que je ne voulais voir personne?

ROSE. Madame a l'air indisposé.

Mme DE SARTINES. Je m'ennuie.

ROSE. Eloigner tout le monde, ce n'est pas le moyen de se distraire.

Mme DE SARTINES. Où est mon mari?

ROSE. Il est à son audience.

Mme DE SARTINES. C'est bien, laissez-moi.

ROSE, *faisant un mouvement pour sortir et revenant.* Ah! pardon, madame, j'oubliais de vous demander si la porte doit être fermée à M. de Givry.

Mme DE SARTINES. Pourquoi supposez-vous qu'il doive être excepté?

ROSE. C'est que je pensais que l'ami particulier de la maison, un jeune seigneur aimable et spirituel...

Mme DE SARTINES. Comment le connaissez-vous si bien?

ROSE. Il venait souvent à l'hôtel de Tingry, où je servais avant d'entrer chez madame.

Mme DE SARTINES. Ah!

ROSE. Depuis huit jours, il a paru bien rarement ici; mais s'il revenait?..

Mme DE SARTINES. Exécutez mes ordres et faites-moi grâce de vos observations.

ROSE. Il suffit, madame. (*A part en sortant.*) Elle a beau vouloir se cacher, j'y vois clair.

SCENE II.

Mme DE SARTINES *seule. Elle se lève.*

Lui fermer ma porte!... Que je suis folle!.. Cela m'avancera beaucoup, si je ne cesse pas de penser à lui!.. Je ne l'ai pourtant vu qu'une seule fois depuis huit jours; et comme il était froid!.. Aussi, pourquoi l'ai-je désespéré? Son amour pour moi est si tendre et si dévoué!... Ah! il le porte ailleurs cet amour que je repousse!... Oui, cette dame de Ponchartrain si coquette, si vaine de sa beauté, il ne la quitte plus!... Je ne le souffrirai pas, je ne veux pas le souffrir; car c'est moi, c'est moi seule qu'il aime!.. Mais moi, je ne dois pas l'aimer!

AIR *de Céline.*

En songeant à son inconstance
Je sens que je dois le haïr;
Quand j'ai dit : Fuyez ma présence!
Comme il s'est pressé d'obéir!...
M'affliger est une folie,
Y penser n'est pas sans péril;
Quand le devoir veut qu'on oublie,
Pourquoi le cœur se souvient-il?

N. B. Les personnages sont inscrits en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier tient la gauche du spectateur. Les changemens sont indiqués par des notes au bas des pages.

N'importe, son infidélité serait mon supplice ; je veux le voir, oui, s'il vient, je le recevrai !... allons donner contre-ordre... Ciel ! c'est lui !... Ah ! toute ma colère renaît à son aspect !

SCENE III.

Mme DE SARTINES, GIVRY.

GIVRY. Veuillez vous rassurer, madame... On m'a dit en bas que vous n'étiez pas visible, j'ai demandé monsieur... et c'est monsieur que je viens voir.

Mme DE SARTINES. Ah ! c'est monsieur... eh bien, vous n'avez qu'à passer dans la salle d'audience.

GIVRY, *faisant quelques pas*. J'y cours à l'instant, madame... (*Revenant à elle vivement.*) Mais puisque le hasard m'amène près de vous, permettez que j'en profite pour vous demander compte de la cruauté avec laquelle vous traitez un homme...

Mme DE SARTINES. Prenez donc garde, monsieur de Givry, vous avez trop d'esprit pour vous servir d'une pareille phrase ; la cruauté d'une femme... c'est bien usé.

GIVRY. Votre conduite avec moi, madame, prouve que c'est toujours nouveau.

Mme DE SARTINES. Encore !.. ah ! laissons cela, je vous prie... Ne trouvez-vous pas que Mme de Ponchartrain était mise hier à merveille ?

GIVRY. Moi ! je ne m'en suis pas aperçu.

Mme DE SARTINES, *à part*. Le traître ! il est resté près d'elle toute la soirée ! (*Haut.*) Vous étiez donc aveugle ?

GIVRY. Ah ! plût à Dieu !

AIR *d'Aristippe*.

Quand vous passiez, si parée et si belle,
Devant mes yeux qui suivaient tous vos pas,
En vain mon cœur voulait être rebelle,
Dès qu'on vous voit on ne résiste pas.
A vos attraits j'ai dû rendre les armes,
Et maintenant je tremble à votre nom !
Mais un aveugle, auprès de tant de charmes,
Aurait du moins conservé sa raison.

Mme DE SARTINES. Vous savez, monsieur, ce que je dois penser de ces galanteries, et je vous engage à me les épargner.

GIVRY. Depuis huit jours, madame, mon absence vous a prouvé ma discrétion, et j'espère que vous m'en savez gré.

Mme DE SARTINES. Sans doute ; mais quoique vous fussiez éloigné, je n'ai point oublié le service que vous aviez réclamé de moi. J'ai parlé à mon mari de votre ami, le chevalier de Saint-Félix, qu'on menace de la Bastille, m'avez-vous dit, pour quelques couplets un peu gais sur Mme de Pompadour.

GIVRY. Quoi ! madame, vous avez songé ? Ah ! que je vous dois de remercîmens !

Mme DE SARTINES. Ne vous pressez pas tant de me remercier. J'ai été refusée, et si votre cousin met le pied dans Paris...

GIVRY. Il y est.

Mme DE SARTINES. L'imprudent !

GIVRY. Une affaire dont dépend toute sa fortune l'oblige d'y rester jusqu'à demain ; et je demandais que M. le lieutenant-général fermât les yeux seulement pendant vingt-quatre heures.

Mme DE SARTINES. C'était beaucoup exiger d'un homme payé pour les avoir toujours ouverts !

GIVRY. Il faudra donc que je lui parle moi-même.

Mme DE SARTINES. Il va venir ; je vous laisse... Ah ! n'oubliez pas que nous avons bal masqué ce soir !... Vous viendrez... avec madame de Ponchartrain ?

GIVRY. Toujours la marquise !.. Ah ! madame, que vous êtes injuste !

Mme DE SARTINES. Non, monsieur, je regarde et j'observe, voilà tout.

GIVRY. Si je vous disais ?...

Mme DE SARTINES. Et que pourriez-vous me dire ?

GIVRY. Ne m'avez-vous pas interdit les expressions d'un amour...

Mme DE SARTINES. Qu'une autre accueille avec plaisir.

GIVRY. Tout le monde n'est pas impitoyable.

Mme DE SARTINES. Oh ! la charité est une des vertus de Mme de Ponchartrain.

GIVRY. Du moins elle ne met pas sa joie à faire des malheureux.

Mme DE SARTINES. Elle met sa gloire à les consoler.

GIVRY. Il est si cruel d'aimer sans espérance.

Mme DE SARTINES. C'est un chagrin que vous n'aurez pas avec elle.

GIVRY, *piqué*. Peut-être, madame.

Mme DE SARTINES. Vous la trouvez si belle !... Ne vous ai-je pas entendu l'autre jour vanter sa grande taille, sa tournure noble et imposante ?

GIVRY. Je n'étais que l'écho du public, qui l'a proclamée une des plus belles femmes de Paris.

Mme DE SARTINES, *avec colère*. Elle a l'air d'un soldat aux gardes.

GIVRY. Sans doute, elle est loin de posséder vos grâces.

Mme DE SARTINES. Oh ! ne comparez pas ! je perdrais trop à la comparaison !... Je vous laisse chercher des consolations que madame de Ponchartrain ne vous refusera pas... Adieu, monsieur.

GIVRY. Je vous en conjure, madame.

Mme DE SARTINES, *à part.* Sortons, car je ne pourrais contenir ma colère.

Elle sort par la porte de gauche.

SCENE IV.

GIVRY, *seul.*

Elle me fuit, elle est irritée!...que faire? En vérité, cette situation est cruelle : d'un côté, une femme que j'aime et qui me repousse; de l'autre, une femme que je n'aime pas et qui m'attire!... Oh! il faut que cela finisse... Son cœur est à moi, son dépit, sa colère, tout le prouve!... Eh bien, je veux aujourd'hui même sortir de cette position pénible!... Pendant ce bal je pourrai peut-être... oui, c'est cela!... Que je la voie seule, que je puisse m'expliquer, lui ouvrir mon cœur, la convaincre de toute ma tendresse... et mon triomphe est assuré!... Ah! qui vient ici? c'est Rose, maintenant!... encore une qui pourrait m'adresser des reproches. Si je tentais de la rejoindre...

Il fait quelques pas vers la porte par ou est sortie Mme de Sartines.

SCENE V.

GIVRY, ROSE.

ROSE, *à Givry qui s'est arrêté à sa vue.* Pardon, monsieur le marquis, est-ce à madame que vous désirez parler?

GIVRY. Non, mon enfant... j'entrais chez monsieur.

ROSE, *avec malice.* Alors, vous vous trompiez de côté.

GIVRY. Ah!

ROSE, *désignant l'autre porte.* C'est par ici.

GIVRY, *avec humeur.* Bien obligé!

Il fait un mouvement.

ROSE, *l'arrêtant.* Mais savez-vous, monsieur, que vous êtes d'une exactitude admirable à présent?

GIVRY. Que veux-tu, ma chère? quand on sollicite...

ROSE, *avec intention.* Je croyais que monsieur n'en était pas aux sollicitations auprès de madame...

GIVRY. Mademoiselle Rose, pas de suppositions, je vous prie : je viens pour M. le lieutenant-général, entendez-vous? et pour une affaire que j'ai fort à cœur.

ROSE. Ah! votre cœur est pour quelque chose là dedans?

GIVRY, *à part.* Elle a des soupçons, il faut la ménager... (*Haut.*) Tu sais, ma petite Rose, que je t'ai toujours trouvée jolie?

ROSE. Autrefois... oui, vous avez pu vous apercevoir qu'on n'était pas à faire peur; mais les temps sont changés!

GIVRY. Tu ne l'es pas du tout, toi, ma belle.

ROSE. Oh! pardonnez-moi, monsieur; et tellement que je vais épouser Legriel.

GIVRY. Qu'est-ce que c'est que ça?

ROSE. Un des agens particuliers de monseigneur.

GIVRY. Ah! tu te maries? Tu aimes donc ce garçon?

ROSE. Mon Dieu, je l'aime raisonnablement.

AIR : *Faisons la paix.*

A son mari
Doit-on une tendresse extrême?
Il s'endort s'il est trop chéri :
Il faut prendre garde!... Et je l'aime
Comme un mari!
Oui, je l'aime comme un mari.

GIVRY. Je vois que tu as des principes.

ROSE. Et puis il a quelque argent, quelque espoir d'avancement, et l'ambition m'arrive maintenant que l'amour s'en va. (*Minaudant.*) Il faut bien faire une fin, les amoureux sont si volages.

GIVRY, *distrait.* Dis-moi, Rose, l'audience de M. le lieutenant-général doit être déjà commencée...

ROSE, *piquée.* Elle est finie, monsieur, et monseigneur ne peut manquer de venir ici... Je vous laisse terminer avec lui cette grande affaire qui ne regarde pas madame, et je me rends auprès d'elle.

Elle sort.

GIVRY. Décidément, cette petite Rose y voit trop clair... il faut me la rendre favorable : elle veut se marier, dit-elle... eh bien, qu'à cela ne tienne! un présent de noces, et elle se taira!... J'aperçois le lieutenant-général; n'oublions pas mon parent, mes amours ne le sauveront pas de la Bastille.

SCENE VI.

GIVRY, SARTINES.

SARTINES. Ah! ravi de vous voir, mon cher ami; je devine ce qui vous amène, ma femme m'en a déjà parlé...

GIVRY. Mme de Sartines a été bien bonne; puis-je espérer?

SARTINES. Impossible, mon cher, impossible... Pourquoi diable votre cousin s'avise-t-il de faire de l'esprit sur une belle dame avant qu'elle soit disgraciée?

GIVRY. Mais l'on ne vous demande que quelques heures...

SARTINES. La chanson est trop bonne.

GIVRY, *avec humeur.* Vous refusez?

SARTINES. Je n'accorde pas.

GIVRY. Eh bien! on se passera de votre permission.

SARTINES. Ah! l'on se passera de ma permission?...

GIVRY. Oui, monsieur, oui : croyez-vous donc qu'il soit si difficile, dans une ville comme Paris, de se dérober aux recherches de votre police? Eh! mon Dieu, il ne s'agit que de le vouloir.

SARTINES, *tirant un papier de sa poche.* Faites-moi le plaisir de lire ceci.

GIVRY, *lisant.* « A M. le directeur de la police de Berlin... » Mais je ne comprends pas...

SARTINES. Lisez toujours.

GIVRY, *lisant.* La personne que vous croyez en France demeure à Berlin, place du Grand-Frédéric, n° 20. Vous reconnaîtrez ses fenêtres à deux superbes rosiers et un jasmin qui les décorent. »

SARTINES, *reprenant la lettre.* Eh bien! que dites-vous de cela!

GIVRY. Je dis que vous savez à merveille ce qui se passe à Berlin; mais est-il bien sûr que près de vous... Paris est plus grand que la capitale de la Prusse, et Saint-Félix pourrait trouver un moyen...

SARTINES. Je l'en défie!

GIVRY. Vous êtes donc bien sûr de vos agens?

SARTINES. Assez pour qu'un individu signalé, si j'y ai le moindre intérêt, ne puisse faire un pas, un geste, un mouvement, sans que j'en sois instruit.

GIVRY. Laissez donc...

SARTINES. Voulez-vous en faire l'essai? Cinq cents louis que je vous dis demain matin, et depuis A jusqu'à Z, tout ce que vous aurez fait...

GIVRY. Ah! ceci est un peu fort! un gentilhomme comme moi, bien averti? Allons donc, tous vos limiers n'y feraient rien.

SARTINES. A merveille!... alors, vous acceptez mon pari?

GIVRY, *lui tendant la main.* Touchez là, et préparez vos cinq cents louis pour demain.

SARTINES. C'est-à-dire que vous me les compterez! voilà qui est bien convenu. Maintenant, mon cher Givry, si vous avez quelques engagemens mystérieux, je vous conseille en ami de manquer de parole.

GIVRY. Oh! j'espère bien vous échapper!

SARTINES. Nous verrons! Savez-vous que c'est un service que je rends à votre cousin Saint-Félix... si vous gagnez, il pourra à son tour tenter la fortune.

GIVRY, *à part.* Au fait, pendant que ses espions s'occuperont de moi, Saint-Félix aura plus de chances de leur échapper. (*Haut.*) Allons, c'est une affaire entendue.

SARTINES, *allant vers la porte par laquelle il est entré.* A compter de ce moment, toutes vos actions m'appartiennent.

GIVRY. Nous verrons bien.

SARTINES, *appelant.* Legriel!

GIVRY. Que faites-vous?

SARTINES. Pardon! une petite formalité indispensable.

SCENE VII.

GIVRY, SARTINES, LEGRIEL.

SARTINES, *à Legriel.* Tu vois monsieur, tu le connais?

LEGRIEL. J'ai cet honneur.

SARTINES. Eh bien! c'est un criminel d'état.

GIVRY. Doucement, diable! comme vous y allez!

LEGRIEL. Monseigneur plaisante?

SARTINES. Du tout, du tout, tu le surveilleras comme tel.

LEGRIEL. Alors, si nous conduisions tout de suite monsieur à la Conciergerie?

GIVRY. Un moment, s'il vous plaît!

LEGRIEL. Pour surveiller tous les mouvemens d'un homme, c'est vraiment admirable, je ne connais rien de mieux : des verroux d'une largeur!... des portes d'une épaisseur!... ça fait plaisir à voir.

GIVRY. Merci! un criminel d'état, ça se prend mort ou vif, et je vous ferai humblement observer qu'il n'entre pas dans mon pari de risquer tout-à-fait ma tête.

SARTINES. Non, non; soyez tranquille, il ne s'agit de la tête de personne.

GIVRY, *à part.* Qui sait?

SARTINES, *à Legriel.* Vous surveillerez monsieur sans gêner en rien sa liberté.

GIVRY, *à part.* J'en profiterai.

SARTINES. J'entends qu'il fasse absolument tout ce qu'il voudra.

GIVRY, *à part.* Il est impossible, pour un mari, d'être de meilleure composition.

SARTINES. Mais je veux le savoir.

GIVRY, *à part.* Ceci est de trop.

SARTINES, *baissant la voix à Givry.* Vous commencez, je gage, à trembler un peu pour vos cinq cents louis?

GIVRY, *de même.* Moi! (*montrant Legriel*) une figure comme celle-là me donnerait plutôt l'envie de doubler la somme. Adieu, monsieur le lieutenant-général. (*A Legriel.*) Monsieur Legriel, vous n'avez qu'à préparer vos jambes, je les exercerai.

LEGRIEL. A vos ordres, M. le marquis.

Givry sort en riant.

SARTINES, *regardant sortir Givry.* Ah! M. Givry, vous vous moquez de ma police! (*A Legriel.*) Vite, le plus habile de tes gens.

SCENE VIII.

SARTINES, LEGRIEL; *puis* MOUETTE.

LEGRIEL, *allant vers la porte et faisant un signe.* Pstt! (*Mouette paraît.*) La personne qui vient de sortir...

MOUETTE. J'ai vu.

LEGRIEL. En tous lieux, minute par minute.

MOUETTE. Suffit... (*Il fait quelques pas en courant, et revient.*) Mais, pendant que je suivrai celui-là, si je rencontre l'autre?

LEGRIEL. M. de Saint-Félix... Que faudra-t-il faire, monseigneur?

SARTINES. En charger un autre de tes gens, et tout quitter pour le marquis.

LEGRIEL, *à Mouette.* Va.

SARTINES, *à Legriel.* Ce sera jusqu'à demain votre seule et unique affaire... Et songez-y bien, s'il s'agissait de ma place, je ne demanderais pas plus de zèle, plus d'activité... ton avancement est à ce prix.

LEGRIEL. J'avancerai, monseigneur.

SCENE IX.

SARTINES, *puis* Mme DE SARTINES.

SARTINES, *allant vers la croisée.* Avec de pareils gaillards, je suis bien tranquille... Ah! voilà notre suspect qui monte dans un fiacre, et qui fait partir sa voiture devant, comme font nos duchesses en bonne fortune. Pauvre Givry!

Mme DE SARTINES, *entrant.* Il a prononcé le nom de Givry!

SARTINES, *toujours à lui-même.* Il compte probablement, pour cette nuit, sur quelque tendre et mystérieux asile.

Mme DE SARTINES. Que dit-il? (*Allant vivement à M. Sartines.*) Que regardiez-vous donc, monsieur, à cette fenêtre? vous paraissiez bien préoccupé?

SARTINES. Moi!... ah! rien; je réfléchissais seulement à la simplicité des goûts de M. de Givry, qui se contente d'une modeste voiture de place, tandis qu'il abandonne son vis-à-vis à son valet de chambre.

Mme DE SARTINES, *avec inquiétude.* Ah!... et quel motif?...

SARTINES. Il a sans doute, en ce moment, des raisons pour préférer l'incognito.

Mme DE SARTINES, *à part.* Oui, je devine!... quelque rendez-vous!... (*Haut.*) Et vous ne soupçonnez pas?...

SARTINES. Demain je pourrai, j'espère, vous en dire davantage.

Mme DE SARTINES. Davantage!... vous savez donc déjà quelque chose?

SARTINES. Mais je m'en doute au moins; il me semble qu'il est facile de deviner qu'un beau cavalier comme le marquis n'est pas sans avoir une amourette,

Mme DE SARTINES. Vous croyez?

SARTINES. Je dis une... peut-être deux, peut-être trois, quatre...

Mme DE SARTINES. Quelle horreur?

SARTINES. Ça vous étonne! eh! mon Dieu, madame, ce n'est pas la première fois que vous entendez pareille chose, je pense...

Mme DE SARTINES, *à part.* Me sacrifier ainsi!... (*Haut.*) Monsieur, vous êtes lieutenant de police, vous devez tout savoir...

SARTINES. Je l'espère bien.

Mme DE SARTINES. Il faut absolument que vous preniez des renseignemens sur la conduite de M. de Givry...

SARTINES. C'est bien mon intention.

Mme DE SARTINES. A l'instant... et que vous me disiez aujourd'hui même...

SARTINES. Aujourd'hui, aujourd'hui... vous attendrez bien à demain?

Mme DE SARTINES. Non, monsieur, non; car si la conduite de M. de Givry est aussi scandaleuse que vous le supposez, dès ce soir, je veux le prier de ne plus remettre les pieds ici.

SARTINES. Doucement, doucement... comme vous y allez, madame! chasser un de mes meilleurs amis, un homme charmant, plein d'esprit...

Mme DE SARTINES. Mais toutes ces brillantes qualités, monsieur, peuvent-elles excuser un manque d'honneur, de délicatesse?

SARTINES, *à part.* Est-elle sévère!... avec une femme comme celle-là un mari doit être bien tranquille. (*Haut.*) Mais depuis quand êtes-vous chargée de la police des mœurs de nos amis?... Et quel intérêt si grand?...

Mme DE SARTINES. Quel intérêt?... (*A part.*) J'ai manqué me trahir. (*Haut.*) N'a-t-il pas été question du mariage d'une de vos nièces avec M. de Givry?

SARTINES. D'une de mes nièces?... En vérité, c'est la première fois que j'en entends parler... mais quand cela serait vrai?... Allons, allons, ma chère, calmez-vous... Que diable, ordinairement vous avez plus d'indulgence, et je vous conseillerai, en ami, de ne laisser voir à personne de pareilles susceptibilités. Ce sont de ces ridicules qu'on supporte tout au plus dans une petite bourgeoise; mais vous, ma chère, vrai, cela vous ferait du tort à la cour! Croyez-moi, il faut être de son siècle.

AIR : *Ne raillez pas la garde citoyenne.*

N'affichez pas des vertus trop rigides,
Je suis charmé, je vous l'ai dit souvent,
De voir chez vous des principes solides;
Mais à la cour on n'est pas au couvent.
Quoi! pour si peu se fâcher de la sorte!
Tous nos amis ne sont pas des Catons;
Quelques maris sont trompés? Eh! qu'importe?
C'est un bonheur, puisque nous en rirons.
N'affichez pas etc. *Il sort.*

SCENE X.

Mme DE SARTINES, *puis* ROSE.

Mme DE SARTINES. Un fiacre?... Oui, c'est cela : il veut cacher ses démarches,

mais je les devine!... Et tout-à-l'heure encore il osait de nouveau me parler de son amour!... le perfide!... Quelque mystérieux rendez-vous avec Mme de Ponchartrain... je n'en saurais douter!... Eh bien! que m'importe?... Je ne veux pas l'écouter, je ne le veux pas!... Ses protestations de tendresse, je dois les repousser!... Mais il faut que je sache si mes soupçons ne me trompent point!... Il faut que je puisse le confondre, le convaincre de duplicité, de mensonge, et que je l'accable ensuite de tout mon mépris!... (*A Rose qui entre**.) Rose, mes chevaux sont-ils mis?

ROSE. Est-ce que madame va sortir?

Mme DE SARTINES. Oui, pour quelques instans : une visite à faire à Mme de Ponchartrain. (*A part.*) Je saurai si elle est chez elle.

ROSE. Voici bientôt l'heure où l'on va venir pour le bal.

Mme DE SARTINES. Je serai rentrée à temps.

ROSE. Voilà votre manchon, madame.

Mme DE SARTINES, *à part.* Ah! j'y songe! cette fille peut me servir. (*Haut.*) Rose, écoutez-moi : j'ai un léger service à vous demander.

ROSE. Que madame commande.

Mme DE SARTINES. Vous connaissez le marquis de Givry?

ROSE. Mais oui, madame.

Mme DE SARTINES. Vous savez qu'il vient ici souvent... familièrement?...

ROSE. Sans doute.

Mme DE SARTINES. Ces dames et moi nous nous sommes mis en tête de le plaisanter sur ses affaires de cœur... il a fait le discret; cela nous a piquées au jeu, et nous avons résolu de savoir un peu ce qu'il fait de par le monde.

ROSE, *à part.* Ah! ah! je ne m'étais pas trompée.

Mme DE SARTINES. Vous entendez bien, Rose, que tout ceci est un jeu, un simple amusement que nous voulons prendre, mes amies et moi.

ROSE. Oui, oui, madame, ce sera très-amusant.

Mme DE SARTINES, *avec intention.* Qui pourrions-nous charger de cela?

ROSE. Mais Legriel, madame.

Mme DE SARTINES. Vous avez raison. Je sais que ce garçon veut vous épouser quand ses appointemens seront augmentés; eh bien! je m'en charge, pourvu qu'il mette du zèle dans la mission que vous allez lui confier.

ROSE. Oh! soyez tranquille, madame.

* Rose, Mme de Sartines.

Mme DE SARTINES, *sortant.* C'est bien. N'oubliez pas.

SCENE XI.

ROSE, *puis* LEGRIEL.

ROSE. Je ne l'ai jamais vue si agitée... Allons, il paraît que M. le marquis ne se pique pas plus de constance avec les femmes de qualité qu'avec les femmes de chambre; ça me console un peu.

LEGRIEL, *entrant vivement.* Ah! mademoiselle Rose, est-ce vous?

ROSE. Mais oui, je soupçonne que c'est moi.

LEGRIEL. Oh! pardon!... c'est que je suis dans une joie, dans un enivrement!... Je sens une foule de sensations voluptueuses qui me bercent, qui me caressent!...

ROSE. Vous êtes bien heureux!

LEGRIEL. Oui, oui, vous l'avez dit, bien heureux! Enfin l'on rend justice à mon mérite... je vais être riche, considéré... dès demain la place d'inspecteur en chef et cette jolie main seront à moi.

ROSE. Comment cela?

LEGRIEL, *continuant.* Vingt fois j'ai risqué de me rompre les os et j'ai consumé toutes les ressources d'une intelligence peu commune, sans pouvoir parvenir à me faire remarquer de M. de Sartines; et aujourd'hui, en donnant seulement à mes jambes la peine de suivre un certain marquis de Givry...

ROSE, *surprise.* Le marquis de Givry!

LEGRIEL. Oui; conjointement avec Mouette, je ne dois pas le perdre de vue jusqu'à demain.

AIR : *Vaudeville du Piége.*

Depuis long-temps je trottais, je marchais,
Mais la fortune allait encor plus vite,
Et le bonheur que je cherchais,
Semblait éviter ma poursuite:
Jusqu'à présent l'occasion m'a fui,
Mais le marquis vient m'en présenter une :
Et c'est en courant après lui
Que j'attraperai la fortune.

ROSE. En vérité?

LEGRIEL. Je dois rendre compte à monseigneur de tout ce qu'il aura fait d'ici à demain.

ROSE, *riant.* Oh! la singulière chose!... Qu'on dise maintenant qu'il n'y a pas de sympathie entre monsieur et madame!... Ma maîtresse, tout-à-l'heure, presque dans les mêmes termes et aux mêmes conditions, vient de m'ordonner de vous charger...

LEGRIEL. De courir après le même individu?

ROSE. Justement.

LEGRIEL. Bah!... le mari et la femme, c'est drôle!... probablement, ce n'est pas pour le même motif... N'importe, une

besogne simple et des profits doubles... j'accepte, ma reine. Quand je pense que, dès demain peut-être, ma Rose m'appartiendra !... oh !... (*Il lui baise la main.*)

ROSE. Finissez donc! vous m'avez mordue!

LEGRIEL. C'est possible!... je crois que j'ai serré un peu fort.

ROSE. Vous m'avez fait mal.

LEGRIEL. C'est encore possible !... Effet du bonheur et de la contraction de la mâchoire.

ROSE. C'est l'ambition, plus que l'amour, qui vous trouble ainsi le cerveau.

LEGRIEL. L'un et l'autre se confondent dans mon ame : je l'avoue, être inspecteur, ce fut là le rêve de toute ma vie, et je devais parvenir, car j'étais né avec une vocation décidée.

ROSE. Vraiment?

LEGRIEL. Dès l'âge de six ans, pas plus haut que ça, je savais tout ce qui se passait dans mon honorable famille, si célèbre à la foire Saint-Laurent par son talent à danser sur une échelle sans casser le moindre œuf.

ROSE. Ah ! vous avez commencé si tôt?

LEGRIEL. Oui, et je me rappelle même qu'un jour je reçus, en guise d'honoraires, une flagellation conditionnée, parce que je fus témoin d'un baiser donné à ma respectable mère et, je crois, rendu par elle.

ROSE. Comment cela?

LEGRIEL. Oh ! vous ne devineriez jamais où je m'étais blotti pour observer sans être vu!

ROSE. Non, je ne devine pas.

LEGRIEL. Je le crois bien!... j'ai des ruses qui ne sont qu'à moi! Figurez-vous que je m'étais caché tout entier dans une culotte de mon grand-père.

ROSE. Est-ce possible?

LEGRIEL. Je regardais à travers une boutonnière.

ROSE. Ah! mon Dieu! vous me faites peur !... si vous alliez agir ainsi dans notre ménage?

LEGRIEL. Maintenant je ne pourrais plus me cacher dans une culotte; mais je vous avertis, Rose...

AIR : *Vaudeville des Limites.*

Songez qu'il n'est point de secret
Pour un agent de la police ;
Aisément il dérouterait
Les ruses de votre malice;
Un inspecteur partout se glisse !
Paris, de l'un à l'autre bout,
Devient prudent à son approche :
L'agent de police voit tout,
Quoiqu'il ait un œil dans sa poche.

Et si jamais vous vous permettiez...

ROSE. J'y ferai attention.

LEGRIEL. A la bonne heure!... Qu'est-ce que c'est? (*Après avoir ouvert une lettre que lui donne un agent.*) Tiens, c'est de Mouette!

ROSE. Ah! est-ce qu'il saurait déjà quelque chose?

LEGRIEL. C'est possible; Mouette est un joli sujet, il va bien, nous ferons de la bonne besogne. (*Lisant.*) « Monsieur mon » chef, depuis que je suis à la piste de mon» sieur de Givry, il m'a passé sous le nez » bien des malfaiteurs signalés, et entre » autres le nommé Saint-Félix; mais je » n'ai pas cru devoir m'interrompre dans » mes fonctions. » Et il a bien fait. (*Continuant de lire.*) « Vous ne sauriez vous faire » une idée de la peine que j'ai à courir » après ce damné marquis; j'aimerais » mieux l'arrêter cinquante fois. » Parbleu, il n'est pas dégoûté! (*A l'agent.*) Dis à Mouette que je lui défends la moindre distraction. (*L'agent va pour sortir.*) Attends, la nuit est venue, et dans l'obscurité ce n'est qu'à moi que je puis me fier... et puis ce diable de Mouette, avec sa manie d'empoigner, est capable d'arrêter le marquis, seulement pour l'empêcher de courir. Je vais le relever... conduis-moi. (*A Rose.*) Adieu, ma Rose.

ROSE. Adieu, mon petit Legriel.

SCENE XII.

ROSE, SARTINES.

SARTINES, *entrant.* Eh quoi ! l'on n'a pas encore allumé? (*A Rose.*) A quoi penses-tu donc, mon enfant? le monde va venir.

ROSE. Pardon, monseigneur, ça va être fait dans l'instant.

Sur les ordres de Rose, des domestiques allument des bougies et disposent tout pour la soirée.

SARTINES. Quel bonheur si, demain matin, j'apprends quelque piquante aventure dont Givry sera le héros! Cela grossira mes nouvelles à la main; le roi sera charmé, car sa majesté aime encore mieux ces affaires là que les autres...

AIR : *Vaudeville de la Famille de l'apothicaire.*

Chaque jour, pour le rendre heureux,
Je dois à la gaîté du prince
Livrer les récits scandaleux
De Paris et de la province :
En scandale, en vices pourtant
La cour de Versaille est fertile!...
Pour ne pas en être content,
Il faut qu'il soit bien difficile!

Les duchesses et les marquises en ont tant fourni qu'on ne trouve pas aisément du nouveau : j'inventerais bien quelques drôleries; cela m'est déjà arrivé, mais c'est toujours au-dessous de la vérité!... je ne sais pourquoi j'ai l'idée que ce Givry va me fournir une de mes meilleures histoires... Dis donc, Rose, ma femme est-elle chez elle?

ROSE. La voici, monseigneur.

SARTINES. Fort bien, j'aperçois déjà quelques dominos.

SCÈNE XIII.

SARTINES, Mme DE SARTINES, DAMES PARÉES, MASQUES *et* DOMINOS, *puis* GYVRY.

Mme DE SARTINES, *à part en entrant*. Mme de Ponchartrain n'était pas chez elle, j'en étais sûre, mais elle va venir au bal; j'ai su par sa femme de chambre qu'elle aurait un domino rose... Examinons.

Tout le monde continue d'arriver. M. et Mme de Sartines circulent dans le bal, en recevant les saluts de chaque personne. Givry arrive à son tour; il est suivi par un domino rose*.

GIVRY, *au Domino rose qui le tient par le bras*. Eh bien! beau masque, tu ne consens pas à me montrer ton visage?... Mais que veux-tu de moi? Quoi! tu ne me réponds pas! tu crains donc bien que je ne reconnaisse ta voix?... Ah! je veux savoir... (*Il fait un mouvement pour soulever le masque, le Domino l'arrête.*) Diable!... il paraît que, pour me retenir, tu comptes plus sur la force de ton bras que sur les charmes de ta figure.

SARTINES, *s'approchant***. Comment... vous ici, marquis! vous me faites la partie trop belle!

GIVRY. Il faut bien donner quelque relâche à ces deux grands escogriffes qui ne me quittent pas d'une semelle!

SARTINES, *bas*. Et vous les remplacez par une belle dame qui ne vous quitte pas davantage.

LE DOMINO, *bas à Sartines*. Monseigneur, c'est moi!...

SARTINES, *retenant un sourire*. Legriel!... je ne m'attendais pas à celui-là. (*A Givry.*) Je vous laisse, je vous laisse!... ah! ah! ah! je ne veux pas vous troubler dans votre bonne fortune.

GIVRY. Prêt à vous la céder, et de grand cœur!... ce masque ne dit mot et commence à m'impatienter.

SARTINES, *s'éloignant en riant*. Non, non! restez! je respecte le bonheur de mes amis.

Il va au fond se mêler aux groupes.

GIVRY. Ah çà, beau masque, expliquons-nous: tu ne prétends pas, sans doute, me garder toute la nuit près de toi sans me faire entendre une parole?

LEGRIEL, *prenant une voix de femme*. Pourquoi pas?

GIVRY. Tu parles donc, enfin!

Mme DE SARTINES, *dans le fond*, *à part*. Le voici!... et un domino rose!... Cette taille... oh! oui, c'est elle.

GIVRY, *au Domino*. Tu caches obstinément ta figure!... elle n'est donc pas jolie?

LE DOMINO. Que sait-on?

GIVRY. Viendra-t-il au moins un moment où tu me la laisseras voir?

LE DOMINO, *à part*. Quelle idée!... ça simplifierait joliment mon affaire. (*Haut en minaudant.*) Écoute, si tu consens à m'accompagner, en sortant d'ici, à minuit, je pourrai me décider peut-être.

Mme DE SARTINES, *qui s'est approchée en prêtant l'oreille**. Un rendez-vous! ah!... et c'est chez moi!... (*Elle s'avance vivement.*) monsieur de Givry, j'aurais un mot à vous dire.

GIVRY. A vos ordres, madame! (*Au Domino.*) Tu le vois, je suis obligé de te quitter.

LE DOMINO. Pourquoi donc? oh ne te gêne pas!... pourvu que je tienne la basque de ton habit, c'est tout ce qu'il me faut! cause tant que tu voudras.

Mme DE SARTINES, *à part*. Eh bien, elle ne le quittera pas! (*Haut à Givry.*) Je vois que vous êtes occupé trop agréablement, je n'insiste pas davantage.

Elle fait quelques pas.

GIVRY. De grâce, madame, daignez m'entendre!... je vous jure...

Mme DE SARTINES, *allant au fond*. Je vous défends de me suivre.

GIVRY. Mais je n'obéirai point.

Il fait un mouvement violent, se dégage de Legriel, et va rejoindre Mme de Sartines dans le fond.

LEGRIEL, *sur le devant*. Eh bien! eh bien! c'est une véritable anguille que ce marquis-là... Ah! il invite madame... s'il danse, il n'y a pas d'inconvénient; et puis le rendez-vous que je lui ai donné... il n'a pas fait semblant d'y prendre garde; mais c'est égal, c'est comme un fil que je lui aurais attaché à la patte; ces jeunes seigneurs se montent si facilement la tête. Il reviendra près de moi.

AIR *de la Catacoua*

Ma tâche devient très-facile,
Grâce à mon déguisement;
De mon aspect, doux et docile,
Je vais me faire un tendre amant!
Sa conquête, par lui pressée,
A ses transports résistera;
Il suppliera
S'enflammera!..
A mes genoux se précipitera!
Puis, quand la nuit sera passée,
Sa conquête l'empoignera.

Respirons un peu... v'là les roses du métier. C'est charmant un bal masqué... il aurait fallu rester dans la rue... je suis

* Givry, le Domino.

** Givry, le Domino, Sartines.

* Mme de Sartines, Givry, le Domino.

bien mieux ici... (*Les danses commencent. Désignant Givry, qui danse en ce moment avec Mme de Sartines.*) Je n'ai jamais vu d'homme si actif; le voilà qui tricote comme un zéphyr! Qui est-ce qui se douterait qu'il vient de me faire parcourir presque tous les quartiers de Paris!... Je vais toujours m'asseoir provisoirement; car j'en ai grand besoin.

Il s'asseoit dans un fauteuil.

GIVRY, *reconduisant Mme de Sartines, à qui il donne le bras, et s'arrêtant sur le devant de la scène* *. Que je meure à l'instant, madame, si la personne que cache ce domino m'est connue!

Mme DE SARTINES, *à part.* Quelle audace! (*Haut.*) Eh! monsieur, que m'importe! Je trouve seulement du dernier ridicule que vous osiez me parler d'amour, lorsque votre belle marquise (*elle désigne Legriel*) vous attend là, immobile, et refuse de danser, afin de ne pas vous perdre un seul moment de vue.

GIVRY, *à part.* Quelle émotion!

SARTINES, *les examinant* **. Ah! si cela continue, que deviendra mon rapport pour Versailles?... Voilà ce Givry qui cause tranquillement avec ma femme, comme un saint!

GIVRY. Pensez-vous réellement, madame, que cette pauvre marquise ait quelque amitié pour moi?

Mme DE SARTINES, *à part.* L'hypocrite! (*Haut.*) Ah! vous avez besoin que je vous l'assure?.. Vous n'avez encore obtenu aucune preuve... aucune faveur?

GIVRY. Je suis prêt à vous en faire le serment.

Mme DE SARTINES. Ainsi, tout-à-l'heure, elle ne vous a rien accordé? elle ne vous a pas offert...

GIVRY. Quoi donc, madame?

Mme DE SARTINES. Un rendez-vous.

Pendant toute cette scène on danse dans le fond, des masques passent et repassent.

GIVRY, *à part.* Et moi qui l'avais oublié!.. (*Haut, feignant d'être embarrassé.*) Et vous savez le jour?.. l'heure?

Mme DE SARTINES. J'en sais plus que vous ne voudriez

GIVRY. Eh bien! madame, il vous reste un moyen de me confondre... accordez-moi la même grâce, à la même heure... au même moment, et vous verrez...

Mme DE SARTINES. Qu'entends-je?

GIVRY. Ah! puisque vous êtes si sûre de mon amour pour une autre, que risquez-vous? Quand sonnera minuit, permettez que je vous voie, seule! que je me justifie!

Mme DE SARTINES. Vous justifier! et comment le pourriez-vous? Non, monsieur, non! je n'y consens point!

Elle s'échappe, Givry la suit vivement. Pendant ce dialogue, la tête de Legriel, emportée par le sommeil, tombe et se relève à plusieurs reprises.

LEGRIEL, *rouvrant les yeux avec effort.* C'est singulier l'effet que me fait la musique. On dirait que ça me berce... puis tout ce monde.... ces jolies femmes.... ça éblouit... je n'y vois plus.... Eh bien! eh bien! où est donc mon homme?.. Ah! le voilà... toujours avec madame.

Il s'assoupit de nouveau.

GIVRY, *revenant transporté.* O divine jalousie! que ne te dois-je pas!... ce rendez-vous que deux mois de soins et d'efforts n'avaient pu arracher... Et moi qui maudissais ce domino rose! c'est mon ange gardien, mon dieu tutélaire!..

SARTINES, *lui frappant sur l'épaule.* Eh bien, mon gentilhomme, comme vous paraissez joyeux!... je vous félicite.

GIVRY, *à part.* Le mari! il choisit bien son moment pour me féliciter.

SARTINES. On dirait que vous tenez déjà vos cinq cents louis!

GIVRY. Mes cinq cents louis!

SARTINES. Ce mot vous donne à réfléchir, n'est-ce pas? réfléchissez, réfléchissez, mon cher ami; vous ne m'échapperez pas, je saurai tout...

Il va dans le fond, et fait ses adieux aux gens qui commencent à sortir.

GIVRY. Ah! malheureux! qu'ai-je fait? ce rendez-vous qui me transportait de joie... je ne puis m'y rendre... surveillé, traqué par tous les limiers de la police... je la compromettrais, je la perdrais... et le lendemain le rapport au mari... Non, non, c'est impossible...

Mme DE SARTINES, *revenant en scène.* Quel supplice que ce bal! Enfin il va se terminer.

GIVRY, *s'approchant d'elle.* Ah! madame, un mot, je vous en supplie... cette faveur si inespérée... si grande... que je paierais de ma vie... aujourd'hui... un danger... un obstacle inattendu... insurmontable... oh! demain, demain, je vous en conjure.

Mme DE SARTINES. Ce soir, ou jamais!

Elle se mêle encore à la foule, adresse des salutations à tous les gens qui se retirent, et rentre chez elle.

GIVRY, *à lui-même.* Impossible de lui expliquer... de lui faire comprendre... Et c'est au moment où tous mes vœux sont comblés! Que faire, grand Dieu!...

* Legriel, assis, Givry, Mme de Sartines.

** Legriel, Sartines, au fond, Givry, Mme de Sartines.

ENSEMBLE.

AIR *final du 1er acte du Dandy* (M. Doche).

CHOEUR.

De la retraite voici l'heure,
Il faut partir, séparons-nous.

SARTINES.

De la retraite voici l'heure,
Il faut partir, séparons-nous.

GIVRY, *à part.*

Qui, moi, quitter cette demeure
Juste au moment du rendez-vous!

SARTINES, Allons, voici les salons qui se vident!.. Que faites-vous donc là pensif, mon cher Givry? il est temps de se retirer. (*Reconduisant le marquis.*) Adieu, mon cher ami, n'oubliez pas de revenir entendre demain le rapport de mes gens.

GIVRY. Je n'y manquerai pas. (*A part.*) Et je renoncerais!!!..

LEGRIEL, *se réveillant en sursaut.* Hein! qu'est-ce qu'il y a?.. Ah! mon Dieu, le voilà qui part! Est-ce qu'il va me faire courir encore?

SARTINES, *retournant parler à droite.* Ah! M. de Givry, n'oubliez pas les 500 louis.

Il entre dans son cabinet.

LEGRIEL, *au moment de sortir à droite pour suivre Givry, le voyant rentrer à gauche.* Eh bien! le voilà qui revient par ici! où va-t-il donc?

GIVRY, *entrant doucement à gauche, après être sorti par la droite, et se glissant chez Mme de Sartines.* A la garde de Dieu! tout plutôt que de perdre son amour!

LEGRIEL, *voyant Givry entrer.* Chez la femme du lieutenant-général!

ACTE DEUXIÈME.

Même décor.

SCENE PREMIERE.

LEGRIEL, *endormi dans un fauteuil, toujours en domino*, GIVRY.

GIVRY, *sortant avec précaution de la porte à gauche.* Hâtons-nous de sortir. (*Allant vers la porte du fond.*) Fermée!... que signifie cette précaution?... Serais-je découvert! (*S'avançant et voyant Legriel endormi.*) Legriel!... c'était le domino rose!... plus de doute... il m'a vu entrer dans cet appartement... Oh! pourquoi l'ai-je tant priée hier! (*Regardant Legriel.*) Le damné coquin! comme il ronfle!... Il me prend envie de l'assommer sur la place... ah! si je pouvais lui prendre la clef!.. (*Il cherche à glisser sa main dans la poche de Legriel, qui prononce quelques mots inarticulés, et s'agite comme s'il allait se réveiller.*) Impossible! ces gens-là ont un sommeil de lièvre... Que faire?.. je ne puis rester ici; on va venir... Ah! maudit soit mon pari! (*Ici on entend Rose qui fredonne.*) La voix de Rose! Dieu! quelle idée elle m'inspire!.. comment n'avais-je pas songé... oui, le motif est tout simple... Rose se marie... je veux lui faire un présent de noce, assurer son bonheur... c'est une dette que j'ai contractée... en la quittant, j'ai soin qu'elle m'accompagne jusqu'ici, et alors... Ah! monsieur Legriel, nous verrons tout-à-l'heure si nous ne vous forcerons pas à faire quelque changement à votre rapport.

Il rentre vivement par la porte d'où il était sorti.

LEGRIEL, *endormi, s'agitant.* Aïe!.. aïe!... pardon! pardon! grâce... monseigneur!... (*S'éveillant.*) Tiens, je ne vois plus de bâton... Où suis-je donc?.. Ah! Dieu merci! ce n'est qu'un rêve! j'en ai mal aux reins!

AIR *de Téniers.*

Là, je rêvais que, pour prix de mon zèle,
Monseigneur, armé d'un gourdin,
Me payait l'horrible nouvelle
Qu'il me faudra lui donner ce matin!
Coups de bâton, je vous reçus en songe;
Mais le réveil ne m'aura rien ôté!...
Je souffrais déjà du mensonge,
Et j'attends la réalité!

Chienne de commission! chien de déguisement! c'était bien la peine... (*Il ôte son domino, et le jette avec colère sur une chaise.*) Mais qui aurait pensé?... Je me disais: Suivre quelqu'un, l'espionner et rendre compte, c'est l'A B C du métier; je ne fais que ça depuis que j'ai l'âge de raison. Ce diable de marquis, il pouvait aller dans tout Paris; quand c'eût été chez Mme de Pompadour, je l'aurais dit hardiment. Il n'est qu'un seul lieu au monde, un seul que je n'oserais jamais signaler à monseigneur, et c'est justement celui-là qu'il va choisir!... (*Allant à la porte de gauche.*) Toujours fermée! (*Désignant l'appartement de Mme de Sartines.*) Il est encore là! ça ne le gêne pas, lui, il s'en moque. (*Tirant une clef de sa poche.*) Allons, maintenant que j'ai l'œil ouvert je puis ouvrir.

Il ouvre la porte du fond.

SCENE II.

MOUETTE, LEGRIEL.

MOUETTE, *entrant.* Monsieur Legriel, v'là mon rapport, et joliment conditionné! ma plume allait comme le vent, comme moi hier. Encore des profits qui vont tomber dans votre poche!

LEGRIEL, *d'un air sombre.* Oui, des profits!

MOUETTE. Je voudrais bien être à votre place.

LEGRIEL. Et moi aussi, je voudrais t'y voir à ma place... Ton rapport est donc fait?

MOUETTE. Oui, et le vôtre?

LEGRIEL. Ah! le mien... le mien... c'est là le difficile.

MOUETTE. Allons donc, monsieur Legriel, vous voulez plaisanter! vous m'avez relevé si tard hier, il n'a pu arriver des choses...

LEGRIEL. Ah! il n'a pu... eh bien! au contraire, Mouette, au contraire, il en est arrivé une... à renverser, à ruiner un honnête homme comme moi, à me faire gagner une volée!... Mouette, je suis un homme perdu!

MOUETTE. Vous ne savez donc pas ce qu'il a fait, ce M. de Givry?

LEGRIEL. Eh! mille tonnerres! c'est pour le trop savoir que je suis perdu!...

MOUETTE. Qu'est-ce donc qui vous embarrasse! Vous conterez ce que vous avez vu, et monseigneur sera bien content.

LEGRIEL. Content! content! il faudrait qu'il eût un drôle de caractère! un caractère fait exprès pour moi, pour la circonstance, enfin un caractère comme il n'y en a pas... Sais-tu où il est allé, cet enragé de marquis?

MOUETTE. Non; mais cela ne vous regarde pas; qu'est-ce que ça vous fait!

LEGRIEL. Ce que ça me fait!... chez madame?

MOUETTE. Madame...

LEGRIEL. Chez la femme du lieutenant-général!

MOUETTE. Hein?... comment?... Vous dites! Ah! juste ciel! la femme de notre grand chef! C'est-il Dieu possible!... Peste! je conçois maintenant... le rapport... Ah! ah! ah! il serait bon, celui-là!

LEGRIEL. Comprends-tu maintenant la difficulté!

MOUETTE, *riant toujours*. Oh! oui, très-bien... très-bien... Ah! ah!...

LEGRIEL. A-t-on jamais vu! cet imbécile qui me rit au nez! il y a de quoi rire peut-être... Hein, voudrais-tu être à ma place, à présent?

MOUETTE. Non pas, non pas; pas plus qu'à celle de monseigneur... Ah! ah! ah! faire si bien la police d'un royaume et n'y voir goutte dans sa chambre à coucher! vous avez joliment bien fait de me relever hier soir.

AIR *de Masaniello*.

Je suis aise, il faut que je l'dise,
Qu'à c'tt' heur'-là ç'ait été vot' tour;
La nuit, on peut fair' quelqu' sottise,
J'aime mieux travailler en plein jour!

LEGRIEL.

Me vois-tu dans l' moment funeste
Disant : Monseigneur, je venais...

MOUETTE.

Après?

LEGRIEL.

Hélas! tu sais de reste
Ce qu'il faudra lui dire après!
Mon pauvre ami, tu sais de reste
Ce qu'il faudra lui dire après.

MOUETTE. C'est juste, c'est juste : voulez-vous que je vous donne un bon conseil?

LEGRIEL. Eh! sans doute; que faut-il faire?

MOUETTE, *gravement*. Il ne faut pas dire ça.

LEGRIEL. Me voilà bien avancé!

MOUETTE. C'est la faute de ce marquis, aussi... Que diable! quand on fait de ces choses-là, on devrait penser au pauvre homme qui sera obligé de faire son rapport; mais, bah! tous ces beaux messieurs ne pensent qu'à eux.

LEGRIEL. Des égoïstes... quoi! et puis des mœurs!... pas de mœurs!

MOUETTE. Ça, c'est vrai, pas plus de mœurs que dessus ma main; mais enfin, il faut cependant que vous disiez quelque chose.

LEGRIEL, *résolu*. Non... je ne dirai rien.

MOUETTE. Comment ferez-vous?

LEGRIEL. J'écrirai... du moins je ne serai pas là quand la bombe éclatera. (*Sortant.*) A la grâce de Dieu!

SCENE III.

MOUETTE, *puis* ROSE *et* GIVRY.

MOUETTE. En v'là-t-il, en v'là-t-il, un événement! c'est assez commun, si l'on veut; mais personne communément n'est forcé d'en faire son rapport au mari. Legriel aura beau chercher, le dire ou l'écrire, ça ne rendra pas la chose plus agréable pour monseigneur. Ah! mon Dieu! j'entends du bruit du côté de l'appartement de madame... est-ce qu'il me faudrait, par hasard, faire un supplément au rapport de Legriel? Ce serait pour nous achever! (*Il se cache derrière un fauteuil.*) Je ferme les yeux d'abord.

ROSE, *entr'ouvrant la porte à Givry qui la suit*. Personne! vous pouvez sortir.

GIVRY, *contrarié, à part*. Personne! diable! ça ne fait pas mon affaire! ce coquin de Legriel qui s'avise de s'en aller...

MOUETTE, *à part*. Tiens, ce n'est pas la voix de Mme la lieutenante!

GIVRY, *à Rose*. Mais sommes-nous donc si pressés?... Reste encore.

ROSE. Ah! pas une minute. Songez,

monsieur, si l'on vous voyait, on pourrait croire... Dépêchez-vous, je vous en prie, et surtout prenez bien garde d'être aperçu.

GIVRY, *élevant la voix*. Sois tranquille, ma petite.

MOUETTE, *apercevant Rose*. Dieu de Dieu! qu'est-ce que j'entends là, et qu'est-ce que je vois?

ROSE. Que je sois tranquille! mais songez donc qu'on peut venir...

GIVRY, *à part*. C'est bien ce que j'espère. (*Haut, retenant toujours Rose.*) Allons, allons, ne sois pas si craintive. (*Apercevant Mouette.*) Bon! un de mes gardes-du-corps! elle est sauvée!

ROSE. Vous ne savez pas comme Legriel est jaloux. (*Apercevant Mouette à son tour.*) Miséricorde!

GIVRY. Qu'as-tu donc?

ROSE. Nous sommes découverts. Adieu mon mariage!

GIVRY. Au contraire... et si tu veux me suivre, mari, dot, cadeau... rien ne te manquera, je me charge de tout. Viens, viens.

Il l'entraîne.

MOUETTE. Ah çà! je ne rêve pas, je ne suis pas sourd, c'est bien Rose et M. de Givry... Ce n'est donc pas chez madame, mais bien chez... que le marquis... deuxième supplément! Ah! mon pauvre Legriel! te voilà joli garçon, à présent. S'il va écrire à monseigneur... il faut absolument que je lui dise... Diable! un moment! s'il est si inquiet sur la manière dont monseigneur prendra la chose, il me semble que je ne dois pas être plus rassuré sur la façon dont il la prendra lui-même.

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Me voilà bien embarrassé,
Je tremble, et ce n'est pas sans cause,
Dans quelque rang qu'on soit placé,
On n'aime pas savoir la chose.
Mon chef va se mettre en fureur,
Le coup lui semblera bien rude;
Je crois même qu'un grand seigneur
Montrerait moins de mauvaise humeur,
Par un effet de l'habitude.

Sartines passe dans le fond avec un domestique à qui il remet des papiers. Le domestique sort, et Sartines entre dans l'appartement de sa femme.

Cependant je ne puis pas, en conscience, laisser ce pauvre cher homme donner sa lettre!... Ah! quelle idée! oui, c'est bien cela... je tiens le moyen... je lui dirai... sans lui dire... il ne donnera pas sa lettre.

SCENE IV.

MOUETTE, LEGRIEL.

LEGRIEL, *entrant d'un air sombre*. J'ai beau faire... toutes mes précautions ne serviront à rien; il faut toujours en revenir là. Si je dis la chose, chassé, et si je ne la dis pas, encore chassé. (*Tapant du pied et s'arrachant les cheveux.*) Ah! mon Dieu! mon Dieu! qui viendra donc à mon secours?

MOUETTE, *s'avançant*. Moi, mon chef! (*A part.*) C'est le moment de lui glisser mon inspiration.

LEGRIEL, *surpris*. Toi, Mouette?

MOUETTE. Oui, moi, Mouette. Une idée! une idée qui ne vous serait jamais venue, à vous, qui laissera tout le monde tranquille, même monseigneur.

LEGRIEL. Ah! mon pauvre Mouette! tu serais bien habile.

MOUETTE. Mon Dieu, pas tant que vous croyez, c'est très-simple, allez; quelquefois il ne s'agit que de bien voir les choses.

LEGRIEL. Je les ai très-bien vues aussi.

MOUETTE. Peut-être.

LEGRIEL. Comment, peut-être?... Achève donc.

MOUETTE. Voilà ce que j'ai imaginé : la porte par laquelle M. de Givry s'est glissé hier soir conduit également, comme vous le savez, chez madame et dans la chambre de Mlle Rose.

LEGRIEL, *à part*. Ah! mon Dieu! quelle idée lui vient là! (*Haut, brusquement.*) Eh bien! qu'est-ce que cela prouve?

MOUETTE. Que M. le marquis peut aussi bien avoir pris à gauche qu'à droite.

LEGRIEL, *vivement*. Tu mens!

MOUETTE. Je le sais bien que je mens! (*A part.*) Il faut lui dorer la pilule pour que ça passe. (*Haut.*) Ce n'est pas vrai, bien certainement; mais rien ne vous empêche de le mettre sur votre rapport. Aux termes où vous êtes avec Mlle Rose, elle ne vous refusera pas ce petit service, j'en suis sûr; elle dira que c'est chez elle que M. de Givry est venu, il n'osera pas la démentir, et par cet heureux expédient...

LEGRIEL, *furieux*. Va-t'en au diable avec ton heureux expédient!

MOUETTE, *étonné*. C'est singulier, ça n'a pas l'air de vous sourire.

LEGRIEL. A-t-on jamais vu venir conter de pareilles bêtises à un pauvre homme qui a besoin de sa tête? (*Se promenant.*) Je suis comme sur des charbons ardens, ça m'étouffe... j'ai des vertiges...

MOUETTE. Mais si vous m'écoutiez... si vous me laissiez dire.

LEGRIEL, *se promenant toujours*. La perfide! qui me cajolait! Damné marquis!... aussi j'avais un guignon contre cet homme-là... j'étais sûr qu'il me jouerait quelque tour...

MOUETTE. Vous allez, vous allez, il n'y a pas moyen de vous arrêter; mais ceci n'est qu'une supposition plus ou moins ingénieuse.

LEGRIEL, *s'arrêtant brusquement.* Doute d'enfer! est-ce? ou n'est-ce pas?

AIR *du Carnaval de Béranger.*

Vois, grâce à toi, combien je suis à plaindre!
J'étais tranquille au moins de ce côté;
Pour mon bonneur je n'avais rien à craindre,
Tu ne m'as dit qu'un mot, et j'ai douté!
Quel est mon sort! comme une franche bête,
De monseigneur je déplorais l'affront!...
Ce que de loin je voyais sur sa tête
Semble à présent se dresser sur mon front!

Oui, regarde, Mouette, je suis sûr qu'il y a quelque chose.

MOUETTE. Rien du tout!... c'est une idée.

LEGRIEL. Mais cette idée fatale, je ne l'avais pas, je ne voyais pas ce beau marquis entre le petit escalier à gauche et la porte à droite... je ne voyais rien du tout; je nageais dans la confiance, dans le bonheur...

MOUETTE. Oui, vous nagiez drôlement! vous vouliez vous arracher les cheveux!

LEGRIEL. C'est égal, vois-tu, Mouette, tu es un brave garçon, un sujet précieux pour l'activité et la ruse, tu m'es attaché?

MOUETTE. Comme la vigne à l'ormeau.

LEGRIEL. Eh bien, mon cher ami, il me semble que je voudrais te voir au diable, ça me ferait plaisir de te donner une volée de coups de bâton... de t'étrangler!...

MOUETTE. Ah! par exemple! moi qui ne vous dis tout cela que pour vous rendre service.

LEGRIEL. Bien obligé! il est joli le service!

MOUETTE. Si vous refusez, allez faire votre compliment à monseigneur.

LEGRIEL. Ah! si l'on était sûr que ça n'est pas, ce serait assez bien inventé! mais des preuves! des preuves! donne-m'en donc!

MOUETTE. Mille si vous voulez. D'abord le marquis aurait-il imaginé de s'attaquer à une femme qui a une passion dans le cœur pour un individu possédant vos avantages.

LEGRIEL, *avec suffisance* Flatteur!

MOUETTE. Encore si vous aviez été mariés, je ne dis pas; mais, en conscience, il ne pouvait manquer de donner la préférence à monseigneur.

LEGRIEL. Tais-toi... le voilà... ah! mon Dieu! sa femme aussi!... je crois que je vais me trouver mal.

Ils reculent tous deux au fond.

SCENE V.

Mme DE SARTINES, SARTINES, LEGRIEL, MOUETTE.

Mme DE SARTINES, *amenée un peu malgré elle.* Mais, monsieur, je ne sais d'où vient une pareille fantaisie.

SARTINES. Mais, madame, ce n'est que pour obéir à vos ordres. Vous m'avez dit hier d'une manière si positive et si impérieuse que vous vouliez avoir des nouvelles de la conduite de M. de Givry que je tiens à vous satisfaire: mon pari avec lui m'en fournit le moyen; un rapport va m'être fait dans un moment, vous l'entendrez et vous jugerez.

Mme DE SARTINES. Hier je pensais que vous parliez sérieusement, et j'ai pu, par intérêt pour votre nièce... mais aujourd'hui qu'il ne s'agit que d'une folie... je ne vois pas pourquoi...

SARTINES. Une folie! mais je trouve très-raisonnable de gagner cinq cents louis et de convaincre un jeune étourdi de l'excellence de ma police.

Mme DE SARTINES. Lui et d'autres pourraient être convaincus de choses bien peu importantes à savoir.

LEGRIEL, *à part.* Je n'oserai jamais...

SARTINES. Malgré vos façons et vos scrupules, je suis sûr que vous mourez d'envie de savoir ce que ce mauvais sujet de Givry... (*apercevant Legriel qui se dirige vers la porte*), et tenez, voici justement un de ses historiographes.

Mme DE SARTINES, *à part.* Ah! mon Dieu!

LEGRIEL, *à part.* Je ne puis pas l'échapper!

SARTINES, *apercevant Mouette.* Et l'autre aussi! Eh bien, mes braves, sommes-nous prêts!

MOUETTE, *s'avançant hardiment.* Oui, monseigneur.

LEGRIEL, *à part.* Mouette a beau dire, je ne puis pas accuser Rose.

SARTINES, *à sa femme.* Asseyez-vous là, madame, et écoutez bien. (*A Legriel qui est resté consterné.*) Voyons, Legriel, approche et commence.

Ils s'asseyent.

Mme DE SARTINES, *à part.* Mon Dieu! que va-t-il dire!

LEGRIEL, *à part.* Commence!... Ça me fait l'effet du jugement dernier; je n'ai plus de sang dans les veines, bien sûr... et devant sa femme, encore!

SARTINES. Que diable fais-tu là, cloué à cette place? Est-ce qu'il manque quelque chose à ton rapport?

LEGRIEL. Oh! non, rien n'y manque... (*à part*) malheureusement. (*Haut.*) Monseigneur n'est pas seul; je pensais...

SARTINES. Oh! tu peux parler devant madame; elle le désire.

LEGRIEL, *à part, stupéfait.* Ah! en

voilà une qui a un drôle de goût!

Mme DE SARTINES, *se levant.* En vérité, monsieur, c'est trop exiger de ma complaisance, et je vous prie...

SARTINES, *la faisant asseoir.* Je vous prie, moi, de m'accorder un instant. Eh bien, Legriel, qu'attends-tu donc?

LEGRIEL. Oh! rien, monseigneur, seulement, comme c'est Mouette qui a eu l'honneur de suivre M. de Givry pendant la journée, si vous le permettez, je ne parlerai qu'après lui.

SARTINES. C'est juste. Mouette, parle.

MOUETTE *, *un papier à la main.* Voilà, monseigneur : M. le marquis est parti d'ici, et s'est rendu au café Procope, où il a déjeuné, et mangé prodigieusement. J'étais un des garçons qui servaient M. le marquis. Au moment où je lui apportais un salmis de bécasses qui avait, ma foi, une odeur excellente, il m'a lancé un coup d'œil, et le salmis est arrivé en ligne directe sur mon habit et sur ma veste; le tout m'avait coûté quatre-vingt-dix livres; j'ai porté cela en compte.

SARTINES. C'est bon, c'est bon; poursuis.

MOUETTE. De là M. le marquis est allé au jeu de paume de Maillard ; il a fait plusieurs parties, et n'a été ni heureux ni adroit, car les balles de M. le marquis me venaient toujours dans les jambes au lieu d'aller sur la raquette de son partner. De là... (Les heures sont écrites en marge, monseigneur pourra y jeter les yeux.) De là M. le marquis est allé chez Thuret, le baigneur. A peine avais-je commencé de déshabiller M. le marquis, qu'il m'a reconnu, apparemment; car il m'a pris par le chef et me l'a plongé, à plusieurs reprises, dans l'eau chaude de sa baignoire...

SARTINES. Il a voulu te laver la tête, mon pauvre Mouette.

MOUETTE, *continuant.* J'ai dû suivre M. le marquis avec l'humidité que cela m'avait occasionnée, et j'en aurai certainement un gros rhume, pour lequel je consommerai infiniment de réglisse; je la mettrai sur mon mémoire de frais, n'est-il pas vrai, monseigneur?

SARTINES. Oui, oui; après?

MOUETTE. Après M. le marquis s'est rendu dans la rue Charolais, chez Durieux, pour se faire accommoder. Comme je présentais la boîte au barbier, M. le marquis d'un mouvement de la main m'a jeté toute la poudre à la figure, et s'en est allé.

SARTINES, *riant.* Ah! ah! ah!

MOUETTE, *continuant.* Je n'y voyais plus; mais, à force de me frotter, j'ai rejoint M. le marquis au coin de la rue, et je l'ai suivi aux Tuileries, où l'on voulait m'empêcher d'entrer, me prenant pour un maçon à cause de cette poudre; mais j'ai montré mon œil. — De là, M. le marquis est allé à l'hôtel de Ponchartrain, où il a dîné et mangé, toujours prodigieusement. Après le dîner, M. le marquis allait se rendre à l'Opéra, où je me disposais à le suivre, quand M. Legriel m'a relevé.

SARTINES. Allons, c'est très-bien, mon garçon ; je suis content de ton zèle. A toi, Legriel.

MOUETTE, *bas Legriel* *. Il n'y a plus à reculer; n'oubliez pas mon moyen.

LEGRIEL, *de même.* Que le diable t'emporte! (*Haut.*) Dès le commencement de mes fonctions, un embarras se présente... (*à part.*) et ce n'est pas le seul (*haut*) la loge de Mme de Ponchartrain est à l'avant-scène, et de l'orchestre, gêné d'ailleurs par une contre-basse, je n'aurais pas pu voir. Donc, je suis allé au théâtre; mon frère, qui est figurant, allait faire un fleuve dans le ballet des *Quatre-Élémens;* je prends son costume, et, à la ritournelle, j'entre en scène avec une rivière. Nous commencions une courante quand le marquis me voit, se lève, laisse la marquise et s'en va; moi, je laisse ma rivière, je passe sous le char de Neptune, je me sauve; pour courir plus vite, je jette mes habits de fleuve dans le ruisseau. Je continue ainsi en chemise à poursuivre M. le marquis.

SARTINES. Ah! ah! ah! en chemise! Le voyez-vous, madame, courir ainsi dans la rue? Mais vous ne ririez pas, même quand le guet lui aurait donné les étrivières! Bravo! mon ami, bravo! voilà un trait qui te fait honneur.

LEGRIEL, *à part.* Quand il saura à quelle découverte ce beau trait m'a fait arriver...

SARTINES. Continue, continue; c'est tout-à-fait divertissant.

LEGRIEL. M. le marquis, à sa sortie de l'Opéra, entra au moins dans vingt maisons : dans l'une, M. le marquis voulant peut-être se débarrasser de moi, et par forme de plaisanterie, m'enferma dans une chambre et sortit; moi, je sautai par la fenêtre, ce qui me fit perdre de vue un instant M. le marquis.

Mme DE SARTINES, *à part.* Je suis au supplice.

SARTINES. Allons, va!

LEGRIEL, *tirant un papier de sa poche.* Ah!

* Mme et M. de Sartines, Mouette, Legriel.

* Legriel, Mouette, M. et Mme de Sartines.

voici la liste des maisons où M. le marquis est entré, la rue, le numéro...

SARTINES. Bon, bon, reprends ton récit.

LEGRIEL, *avec un gros soupir.* Enfin M. le marquis s'est décidé à venir ici.

SARTINES. Tu dis cela comme un homme désespéré ?

Mme DE SARTINES, *à part.* Saurait-il quelque chose?

LEGRIEL. C'est que voilà le moment où mes peines commencent, monseigneur!

SARTINES. En vérité? Conte-nous cela!

LEGRIEL. J'endosse un domino rose, j'arrive dans la salle de bal en même temps que le marquis, et je m'empare de son bras.

Mme DE SARTINES, *à part.* C'était Legriel! je suis perdue!

SARTINES, *riant.* Oui, je sais cela, et ce pauvre Givry, qui se croyait en bonne fortune, qui te disait, je gage, des douceurs!

LEGRIEL. Pas précisément. Bref, il a invité madame à danser.

SARTINES. Je l'ai vu comme toi. Passe à sa sortie d'ici, c'est ce qui m'intéresse.

MOUETTE, *à part.* Je le crois bien, qu'il avait intérêt à sa sortie; mais brrr...

LEGRIEL, *cherchant dans sa poche.* A sa sortie d'ici, monseigneur?

MOUETTE, *à part.* Ah! le malheureux! quelle bêtise! il va donner sa lettre! Est-il entêté donc!

Il fait des signes que Legriel ne voit pas.

LEGRIEL, *troublé.* A sa sortie, pendant que vous lui disiez adieu, monseigneur, il m'a semblé... j'ai cru voir....

Mme DE SARTINES, *à part.* Ah! je meurs! (*Haut.*) M. Legriel ne se permettra pas, sans doute, devant moi, de raconter des détails que je ne pourrais pas entendre.

SARTINES, *se levant aussi.* Oh! il gazera! Et cependant, tenez, je crois que vous avez raison, et qu'il vaut mieux que vous ne soyez pas présente.

Mme DE SARTINES, *à part.* Grand Dieu! en mon absence, il dira tout. (*Haut.*) Non, ce récit m'intéresse, et je ne serais pas fâchée de rester; je prie seulement M. Legriel de faire attention à ce qu'il dira.

SARTINES. A la bonne heure! Poursuis, Legriel.

Ils se rasseyent.

LEGRIEL, *à part.* Un goujon dans la poêle n'est pas plus à plaindre que moi!

SARTINES. Achèveras-tu? Tu disais que tu avais cru voir... quoi?

Mme DE SARTINES, *à part.* Quel châtiment!

LEGRIEL, *à part.* Je ne peux pas me décider à accuser Rose, et je ne peux pas me résoudre à dire...

SARTINES. Sais-tu bien que tu commences à m'impatienter?

LEGRIEL. J'y suis, monseigneur. (*A part.*) Ma foi, j'aime mieux mentir. (*Haut et d'un ton décidé.*) Enfin le marquis descend rapidement l'escalier, s'élance avec audace au milieu des équipages; je m'élance aussi, un cheval me renverse!

Mme DE SARTINES, *à part.* Je suis sauvée!

LEGRIEL. C'est ici, monseigneur, que j'ai besoin de toute votre indulgence, ici que je me suis rendu coupable d'une faute impardonnable; car, tandis que j'avais l'infamie, la petitesse d'employer toute mon attention, toutes les ressources de mon esprit à tirer une de mes jambes de dessous la roue d'un carrosse, M. de Givry employait les deux siennes à s'échapper, et quand je me suis relevé il avait disparu.

SARTINES. Disparu!

Mme DE SARTINES, *à part, se levant.* Il ne sait rien!

SARTINES, *se levant.* Comment, morbleu, au risque de te rompre le cou, tu sautes d'un second étage, et tu t'arrêtes devant une misérable roue de carrosse! Il y a que chose là-dessous.

LEGRIEL. Monseigneur, je vous jure qu'il n'y avait là-dessous que ma jambe.

SARTINES.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Une jambe? Eh! qu'importe, traître?
Réponds-moi! n'en as-tu pas deux?

LEGRIEL.

Monseigneur, j'aurais tort peut-être
Si je vous parlais de mes yeux :
Ne faut-il pas être des plus ingambes
Pour remplir un pareil devoir?
Avec un œil je sais que l'on peut voir,
Mais pour courir il faut deux jambes.

SARTINES. Tais-toi! (*A part.*) Me faire perdre cinq cents louis! m'exposer...

Mme DE SARTINES. Je demande grâce pour lui, monsieur; le zèle et l'adresse qu'il a montrés...

SARTINES. Eh! madame, c'est bien parce que je connais son adresse que je suis furieux! Apprenez qu'on ne m'abuse pas ainsi; je lis dans ses yeux qu'il ment, qu'il a vu des choses qu'il ne veut pas raconter, et je ne lui pardonnerai sa coupable réticence qu'à une condition; c'est qu'à l'instant même il va achever son rapport.

LEGRIEL, *vivement.* Mais monseigneur...

SARTINES, *l'interrompant.* Tu en sais plus que tu n'en as dit. Tu vas achever, sans omission, sans restriction, ou je te chasse, et Mouette aussi.

MOUETTE, *stupéfait, à part.* Mouette aussi!

Mme DE SARTINES, *à part*. O mon Dieu! moi qui croyais que c'était fini!

MOUETTE, *bas à Legriel*. Chef, je vas tout dire d'abord si vous ne vous décidez pas.

LEGRIEL, *bas*. Comment, tu veux... encore si j'avais prévenu Rose!

MOUETTE. Eh! vous la préviendrez après.

SARTINES, *à Legriel*. Parleras-tu?

LEGRIEL, *à lui-même*. Allons, il faut bien s'y résigner. Rose, vertueuse Rose!... pardonne-moi!

SCENE VI.

LES MÊMES, *puis* ROSE, GIVRY *au fond*.

LEGRIEL, *continuant de lire*. Vous saurez, monseigneur, que, pendant que vous faisiez vos adieux à M. le marquis, comme qui dirait à cette porte à droite, (*il la désigne*) tout-à-coup j'ai vu paraître à la porte à gauche... (*Au moment où il la désigne Rose entre par cette porte.*) Ah! mon Dieu! Rose à présent, je suis joli garçon! c'est le diable qui s'en mêle aujourd'hui.

SARTINES. Eh bien! pourquoi t'arrêtes-tu? Continue.

ROSE*. Monseigneur, c'est à moi de parler, c'est à moi, à moi seule, de subir les conséquences de mon imprudence, et de vous expliquer ce que la générosité de Legriel l'a forcé de vous taire.

LEGRIEL, *à Mouette*. Ah çà! que dit-elle donc? Est-ce que tu l'aurais prévenue?

MOUETTE. Du tout, du tout; il faut que ce soit d'instinct.

ROSE, *reprenant avec hésitation*. Monseigneur, Legriel savait parfaitement ce matin où M. de Givry avait passé le reste de la nuit.

SARTINES. Parbleu! je m'en doutais bien; mais qui l'empêchait de le dire?

ROSE. Une délicatesse qui lui ferme encore la bouche en ce moment.

LEGRIEL, *à part*. Voilà mes vertiges qui me reprennent.

ROSE. Il a craint de nuire à une femme qui doit lui appartenir, et que, malgré toutes les apparences, il estime trop pour la croire coupable. C'est chez moi que monsieur...

SARTINES, **Mme DE SARTINES**, **LEGRIEL** *et* **MOUETTE**, *ensemble, avec surprise, en se retournant*. M. de Givry!

ROSE, *continuant*, *montrant Givry*. Est venu en sortant du bal: il voulait échapper aux gens qui le poursuivaient, et il a pensé...

* Mme de Sartines, Sartines, Rose, Givry, au fond, Legriel, Mouette.

LEGRIEL, *au désespoir*. J'en étais sûr! animal de Mouette!

Mme DE SARTINES, *à part*. Je respire! il a gagné Rose.

SARTINES. Quoi, Givry, dans ma propre maison, presque sous ma clef; c'est d'une audace...

GIVRY*. Dont la fortune aurait dû me récompenser.

SARTINES. Au moins, Givry, vous conviendrez que depuis hier rien ne m'est échappé de vos faits et gestes et que j'ai gagné mon pari?

GIVRY. Oh! c'est juste! (*A part.*) J'ai joué à qui perd gagne!

Il remet une bourse à Sartines.

SARTINES. Et, malgré la généreuse hospitalité de Mlle Rose...

ROSE. Ah! monseigneur, c'était en tout bien tout honneur! J'espère que vous ne doutez pas de la pureté des motifs...

SARTINES, *riant*. Oh! non, ni Legriel non plus! A quand la noce?

ROSE, *bas à Legriel*. J'ai gagné ma dot!

LEGRIEL, *bas*. Dieu sait à quel prix!

ROSE, *toujours bas*. Imbécile! madame s'est chargée des frais! entends-tu? et c'est monsieur qui paie!

LEGRIEL. Vrai! Ah! vous pouvez vous vanter de m'avoir fait une fameuse peur!

SARTINES. Mon cher Givry, à l'avenir, si vous voulez être sûr du secret, je vous conseille en ami d'adresser vos vœux plus haut. (*A part.*) Une femme de chambre, c'est bien subalterne, ça n'amusera pas le roi.

LEGRIEL, *à Sartines*. Aurai-je de l'avancement, monseigneur?

SARTINES, *riant*. Oui, oui, mon garçon, et personne ne dira que tu ne l'as pas bien gagné.

LEGRIEL. Monseigneur est si bon qu'il y mettrait plutôt du sien.

CHOEUR,

AIR: *Quel doux moment!* (Saint-Denis.)

Quel doux moment (*bis*)!
Ah! vraiment
C'est charmant!
Par le plaisir
Tout va finir,
Plus de feinte,
De contrainte,
Ni de crainte
A l'avenir.

* Mme de Sarines, Sartines, Givry, Rose, Legriel, Mouette.

FIN.

PARIS. — Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LA CHAMBRE
DE MA FEMME,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR

M. Dumersan;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE JEUDI, 6 MARS 1834.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
GODINOT, marchand de vin de Bourgogne	M. PARENT.	EUGÈNE, peintre	M. ALEXIS.
COQUELET, marguillier	M. DOCHE.	Mlle ROBINET, couturière	Mme CHÉZA.
TOURTERELLE, musicien	M. RAYMOND.	MÉLANIE, sa nièce	Mlle CAROLINE.

La scène se passe chez Mlle Robinet.

Le théâtre représente une chambre; au fond, un lit dans une alcôve dont les rideaux peuvent se fermer. Quatre portes praticables. Une cheminée, une table et des chaises.

SCENE PREMIERE.

Mlle ROBINET, MÉLANIE, *assises et travaillant.*

Mlle ROBINET. Allons donc, allons donc, Mélanie, vous ne finissez à rien. Cette robe devrait être faite; mais vous vous occupez de toute autre chose que de votre travail.

MÉLANIE. Non, ma tante, je me suis encore couchée hier à minuit.

Mlle ROBINET. Je sais bien que vous veillez; mais c'est pour lire des romans.

MÉLANIE. Où en trouverais-je?

Mlle ROBINET. Au cabinet littéraire. Vous êtes abonnée au mois. Vous lisez M. Paul de Kock, M. Sue, Plik-plock, la Coura-catcha!

AIR : *de Jadis et Aujourd'hui.*

C'est une mauvaise lecture;
Cela vous peint la passion,
Et d'une fille, je l'assure,
Monte l'imagination.
Le soir, dans sa chambre on se sauve,
On veille tard; mais à ce jeu
Dans son cœur et dans son alcôve
On s'expose à mettre le feu.

MÉLANIE. Ma tante, je vous jure...

Mlle ROBINET. Ne mentez pas; je vous ai élevée dans les meilleurs principes, et j'espère que vous ferez honneur à votre éducation. Je jouis de l'estime de tout mon voisinage; j'y passe pour une femme sage, discrète, vertueuse...

MÉLANIE. Oui, ma tante.

Mlle ROBINET, *se levant.* J'espère même être reçue incessamment dame de charité, ce qui peut me mener loin.

MÉLANIE. Oui, ma tante; mais cela ne devrait pas vous empêcher de me marier.

Mlle ROBINET. Oui, avec votre M. Eugène, un petit mauvais sujet qui a fait son éducation dans des ateliers de peinture, et à qui j'ai bien défendu de remettre les pieds chez moi.

MÉLANIE. Il devrait faire mon portrait.

Mlle ROBINET. Il a refusé de faire le mien.

MÉLANIE. Parce que vous vous êtes brouillée avec son ami, ce pauvre M. Tourterelle.

Mlle ROBINET. Encore une bonne pièce... Un musicien de l'Opéra; cela fréquente les théâtres, les actrices; cela ne convient pas à une femme morale comme moi. Vous en épouserez un autre.

MÉLANIE. Oui, M. Eustache Coquelet, le neveu du marguillier de Saint-Séverin. Jamais.

Mlle ROBINET. C'est ce que nous verrons.

MÉLANIE. M. Coquelet vous protége, et il faut que ce soit moi qui paie la protection.

Mlle ROBINET. Cette robe est-elle finie?

MÉLANIE. Oui, ma tante.

Mlle ROBINET. Pliez-la; nous la porterons chez madame de Tourtenville, qui va ce soir à un grand bal, et en revenant nous ferons un petit souper auquel j'ai invité M. Coquelet. Dites-moi, qu'avons-nous? mais surtout ne me parlez jamais de votre Eugène!

MÉLANIE. Nous avons un pâté.

Mlle ROBINET. Bon!... Croyez qu'il veut vous tromper.

MÉLANIE. Un poulet rôti.

Mlle ROBINET. Après?.. Oh! les hommes! les hommes!

MÉLANIE. Des biscuits.

Mlle ROBINET. Vous les croyez tendres? eh bien, non.

MÉLANIE. Si fait, ma tante, ils sortent du four.

Mlle ROBINET. Qui?

MÉLANIE. Les biscuits.

Mlle ROBINET. Je vous parle des hommes. Allons, faites ce paquet, pendant que je vais là dedans préparer ce qu'il faut.

Elle sort par la première porte à gauche.

SCENE II.

MÉLANIE, *seule*.

Lisons donc enfin cette lettre qu'Eugène m'a glissée ce matin dans la main, comme je remontais avec ma crême, mes petits pains et mon cornet de café... Il m'a embrassée!... mais ce n'est pas ma faute.

AIR : *Vaudeville d'une heure de folie.*

Vraiment, c'était bien malgré moi;
Mais comment pouvoir me défendre?
D'abord, la surprise, l'effroi,
Et puis aussi son air si tendre!
Que de filles par un amant
Risquent ainsi d'être embrassées,
Lorsqu'elles ont un cœur aimant
Et les deux mains embarrassées!

Lisons cette lettre... Mais c'est l'écriture de ma tante! « A M. Tourterelle, musicien... » Comment donc! « Ingrat que » vous êtes, vous ne méritez pas le nom » que vous portez. Les tourterelles sont si » tendres! » Elle est folle. « Vous ne leur » ressemblez guère. Je vous défends de » me revoir jusqu'à ce que vous m'ayez » payé les cent écus que je vous ai prêtés » et dont vos meubles me répondent... » Comment, ma tante est amoureuse, à son âge?

SCENE III.

MÉLANIE, EUGÈNE.

Eugène est entré furtivement par la porte à gauche pendant que Mélanie lisait la lettre : il la saisit et la lui retire, en disant :

EUGÈNE. Pourquoi pas?

MÉLANIE, *jetant un cri.* Ah!... c'est vous, monsieur Eugène?

EUGÈNE, *à mi-voix.* Silence.

Mlle ROBINET, *en dehors.* Qu'avez-vous donc à crier?

MÉLANIE, *répondant.* Rien, ma tante. (*A Eugène.*) Elle va venir, sauvez-vous.

EUGÈNE. Sous cette table.

MÉLANIE. On va mettre le souper dessus.

EUGÈNE. J'en aurai l'odeur.

MÉLANIE. Mais ma tante...

EUGÈNE. Comment trouvez-vous sa lettre?

MÉLANIE. Chut; la voilà.

SCENE IV.

Mlle ROBINET, MELANIE, EUGENE, *caché sous la table.*

Mlle ROBINET, *apportant le pâté.* Pourquoi donc ce cri? Vous m'avez fait une peur!

MÉLANIE, *embarrassée.* C'est que j'ai eu peur... j'ai cru voir... j'ai vu...

Mlle ROBINET. Quelque bête? une araignée, une souris?

MÉLANIE. Oui, ma tante.

Mlle ROBINET. Il fallait appeler Raton... Voilà le pâté... Allez chercher le poulet, les biscuits, les confitures et le vin de Malaga, pour que le souper soit prêt quand nous rentrerons.

MÉLANIE. Oui, ma tante. (*A part.*) Pourvu qu'elle ne le voie pas.

Elle sort à gauche.

SCENE V.

Mlle ROBINET, EUGÈNE, *caché.*

MLLE ROBINET, *se parlant à elle-même.* Non, certainement, elle n'épousera pas ce petit sot, ce petit impertinent d'Eugène.

EUGÈNE, *caché.* Elle m'arrange bien.

MLLE ROBINET. Il ne vaut pas mieux que son ami.

EUGÈNE, *caché.* Qui se ressemble s'assemble.

MLLE ROBINET. Un fat qui m'a dédaignée... Mais, au fait, c'est un blanc-bec, tandis que M. Coquelet, marguillier de Saint-Severin est un homme de considération, qui m'a fait l'honneur de me remarquer, qui m'a même offert sa main... Quel malheur que je ne sache pas si je suis veuve ou non!

EUGÈNE, *caché.* Elle serait mariée!

MLLE ROBINET. Depuis six ans que je suis séparée de cet ivrogne de Godinot!

EUGÈNE, *caché.* Ah! c'est une dame.

MLLE ROBINET. Il doit être mort dans quelque cabaret, et faute d'un acte authentique, je suis condamnée... Ingrat Tourterelle...

MLLE MÉLANIE, *en dehors.* Ma tante, venez donc m'aider.

MLLE ROBINET. Me voilà.

Elle sort.

SCENE VI.

EUGÈNE, *sortant de dessous la table.*

Ah! ah! mademoiselle Robinet, vous êtes madame Godinot! c'est bon à savoir. Vous êtes en puissance de mari, et vous voulez disposer en despote de la main d'une nièce charmante. Non, non, c'est ce qui ne sera pas.

SCENE VII.

EUGÈNE, TOURTERELLE.

Tourterelle entre par la deuxième porte à gauche et retire la clef de la serrure.

EUGÈNE. Quelqu'un entre, je suis pris. Quoi! c'est toi Tourterelle?

TOURTERELLE. Rentrée en fa majeur, un bémol à la clef.

EUGÈNE. Qu'est-ce que tu me chantes là? Et comment es-tu entré?

TOURTERELLE. Par cette porte, dont j'ai conservé une double clef quand j'ai été obligé de céder mon appartement à cette arabe, à cette juive de demoiselle Robinet, pour monter dans une modeste chambre de l'étage supérieur. Je me suis rapproché du ciel. *Sic itur ad astra.*

EUGÈNE. Grande nouvelle, mon cher, Mlle Robinet est mariée.

TOURTERELLE, *avec horreur.* Mariée! la séductrice! et que voulait-elle donc faire de moi?

EUGÈNE. Elle se nomme madame Godinot.

TOURTERELLE, *surpris.* Godinot? Godinot! Est-ce bien là son nom?

EUGÈNE. Oui; pourquoi cette surprise?

TOURTERELLE. Redis-le-moi encore.

EUGÈNE. Je le tiens d'elle-même.

TOURTERELLE. Ah! mon ami, que je t'embrasse!

EUGÈNE. D'où vient cette joie?

TOURTERELLE. Godinot! Je tiens son illustre époux en ma puissance.

EUGÈNE. Quel prodige!

TOURTERELLE. Rien de plus simple.

EUGÈNE. Comment cela?

TOURTERELLE. C'est un compatriote, un Bourguignon comme moi, qui voyage pour des affaires de commerce, qui est arrivé ce matin même, et qui vient de me demander un bon hôtel garni.

EUGÈNE. Eh bien?

TOURTERELLE. Parbleu! je l'établis ici. J'ai une vengeance à exercer; tu ne sais pas qu'ayant jeté sur moi un œil de convoitise, Mlle Robinet cherche à m'empêcher d'épouser Henriette, la nièce de M. Coquelet.

EUGÈNE. Comme elle veut m'empêcher d'épouser la sienne.

TOURTERELLE. Oui; mais si nous avons le consentement de M. Godinot, nous nous moquerons bien du sien.

EUGÈNE. Ah! mon Dieu, dépêchons-nous de l'avoir. Où est-il ton Bourguignon?

TOURTERELLE. Je lui ai donné mon adresse; il va venir. Mais il faudra de la finesse pour le rapprocher de sa femme; car s'il se doutait qu'elle est ici, il reprendrait la diligence à l'instant même.

EUGÈNE. Comment comptes-tu le faire rester?

TOURTERELLE. En lui cassant les jambes.

EUGÈNE. Ah! mon Dieu!

TOURTERELLE. Et la tête...

EUGÈNE. Y songes-tu?

TOURTERELLE. Au moyen de quelques bouteilles de bon vin, car le Bourguignon n'est sensible qu'à cela. Mais j'entends ces dames, cachons-nous dans cette chambre.

Ils se sauvent dans un cabinet près de l'alcôve.

SCENE VIII.

Mlle ROBINET, MÉLANIE, *portant le poulet rôti, les biscuits, les confitures, des bouteilles, et posant le tout sur la table.*

ENSEMBLE.

AIR : *Fidèle pastourelle.*

Notre souper s'apprête ;
Les mets sont délicats ;
Je me fais une fête
De ce joli repas ;
Le devoir nous appelle ;
Mais, bientôt de retour,
A la gaîté fidèle,
On rira jusqu'au jour.

Mlle ROBINET.

Il faut quitter, ma chère Mélanie,
Ce ton maussade et cet air soucieux ;
On doit trouver en bonne compagnie
Un avant-goût des doux plaisirs des cieux !

Nous aurons M. Coquelet, son neveu Eustache... Allons donc, ma nièce, un peu de gaîté...

ENSEMBLE.

Notre souper s'apprête, etc.

Mlle ROBINET. Certainement j'ai des principes sévères, une moralité reconnue ; mais j'aime les plaisirs décens, ceux que l'on peut se permettre sans offenser le ciel... Que regardez-vous donc à terre?

MÉLANIE. Rien, ma tante. (*A part.*) Qu'il doit être mal à son aise !

Mlle ROBINET. Venez m'aider à avancer cette table.

MÉLANIE, *à part.* Ah ! mon Dieu ! (*Haut.*) Est-ce qu'elle n'est pas bien là ?

Mlle ROBINET. Qu'est-ce que vous cherchez? il y a donc quelque chose là-dessous?

Elle lève la nappe.

MÉLANIE, *à part.* Tout est perdu !

Mlle ROBINET. Il n'y a pourtant rien.

MÉLANIE, *à part.* Quelle peur elle m'a faite !

Mlle ROBINET. Je ne sais pas ce que vous avez aujourd'hui.

MÉLANIE. C'est vrai, je deviens peureuse... un rien m'effraie.

SCENE IX.

LES MÊMES, COQUELET.

COQUELET, *entrant tout doucement sur la pointe du pied et touchant légèrement Mlle Robinet sur l'épaule.* Bonjour...,

Mlle ROBINET, *effrayée.* Ah !

MÉLANIE, *de même.* Ah !

COQUELET. Est-ce que je vous fais peur?

MÉLANIE. C'est bien fait pour ça.

COQUELET. Je viens en passant vous dire un petit bonsoir, et vous demander à quelle heure le souper.

Mlle ROBINET. Nous allons chez une pratique porter une robe de bal, et je compte bien être de retour à dix heures.

COQUELET. Je serai exact. Le souper est mon repas favori, il rappelle l'ancien temps, le bon temps.

AIR : *Vaudeville de la Petite Gouvernante.*

C'était une chose jolie
Que ces fins soupers d'autrefois,
Où l'esprit, l'amour, la folie,
Appelaient seigneurs et bourgeois.
Les novateurs blâment ces vieux usages,
Et du progrès se disent les témoins ;
Mais aujourd'hui je dis qu'on est moins sage,
Puisqu'on fait un repas de moins.

Mlle ROBINET. Que vous êtes mondain pour un marguillier !

COQUELET. Que vous êtes sévère pour une dame de charité !

Mlle ROBINET. Est-ce que j'aurai ma nomination?

COQUELET. Je compte l'emporter d'emblée ce soir. C'est que cela n'est pas facile ; si vous saviez ce que c'est que cette assemblée de dévotes, de femmes bienfaisantes et vertueuses, c'est un enfer.

MÉLANIE. Pourquoi donc cela?

COQUELET. Elles se dédommagent entre elles de la contrainte où elles sont devant le monde.

Mlle ROBINET. Ah, monsieur Coquelet, vous êtes une mauvaise langue.

COQUELET. C'est vrai, on finit par ressembler à ceux que l'on fréquente.

Mlle ROBINET. Encore !

COQUELET. Vous avez raison, parlons d'autre chose.

Mlle ROBINET. Du mariage de votre neveu Eustache avec ma nièce.

MÉLANIE. Cela n'est pas pressé.

COQUELET. Du mien avec vous, mademoiselle Robinet.

Mlle ROBINET, *avec pruderie.* Je vous ai déjà dit que je ne pouvais pas me décider... je veux mourir demoiselle.

COQUELET.

AIR : *Ce boudoir est mon Parnasse.*

Ce projet est admirable !
Mais d'où vient cette rigueur
Quand on a cet air aimable,
Quand on porte un tendre cœur?

Grâces à nos lois morales,
Le Code a prévu cela.
On ne voit plus de vestales,
Si ce n'est à l'Opéra.

Mlle ROBINET. Comment pouvez-vous parler de toute ces choses diaboliques? est-ce que vous y allez, à l'Opéra?

COQUELET. Quelquefois, après vêpres.

Mlle ROBINET. Vous êtes un petit philosophe. Allez à votre assemblée. Madame de Tourtenville attend sa robe. Je ne veux pas la manquer; c'est pour un bal de bienfaisance, où l'on danse pour les pauvres de l'arrondissement.

COQUELET. C'est très-moral.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Cet ingénieux artifice
Tourne au profit des indigens;
J'aime à voir dans un bénéfice
Le noble usage des talens.
Voilà comme l'on est en France:
On chante par humanité,
On s'amuse par bienfaisance,
Et l'on danse par charité.

Je vous offre mon bras.

Mlle ROBINET. Je vous remercie. Avez-vous votre paquet, ma nièce?

MÉLANIE. Oui, ma tante. Faut-il éteindre la lumière?

Mlle ROBINET. Où en trouverions-nous à notre retour? Vous avez encore oublié d'acheter un briquet phosphorique. Donnez-moi la clef, que je ferme bien la porte à double tour.

COQUELET. Vous avez raison de prendre des précautions. Depuis que l'esprit humain se perfectionne, c'est incroyable ce qu'il y a de voleurs.

Mlle ROBINET. Mais comme vous pourriez être libre avant nous, monsieur Coquelet, prenez cette double clef.

Ils sortent à droite.

SCENE X.

TOURTERELLE, EUGÈNE, *déguisés en femmes.*

EUGÈNE, *avançant la tête.* Elles sont parties.

TOURTERELLE. Nous voilà maîtres du champ de bataille.

EUGÈNE. Mais dis-moi donc pourquoi tu nous as fait affubler de la sorte.

TOURTERELLE. Tu vas le savoir: d'abord tu t'appelles mademoiselle Robinet, et moi, mademoiselle Tourterelle. Je suis ma sœur.

EUGÈNE. Comment, ta sœur!

TOURTERELLE. Ma propre sœur. Tu m'appelleras ma nièce et je t'appellerai ma tante.

EUGÈNE. Mais à quoi bon?

TOURTERELLE. Pour me venger de cette maudite principale locataire, qui fait la dévote, qui prête à gros intérêts, et qui garde mes meubles en nantissement : car ce sont mes meubles! cette table si bien servie m'appartient; donc je puis disposer de ce qui est dessus.

AIR : *de Lantara.*

Allons, monsieur le moraliste,
Voilà de quoi vous occuper;
Comme moi vous êtes artiste,
Comme moi vous allez souper. *bis.*
De ce pâté va s'écrouler le cintre,
De ce bouchon se briser le lien,
Attaqués par un appétit de peintre,
Une soif de musicien.

On frappe deux coups.

On frappe, c'est notre homme; je vais au-devant de lui. Souviens-toi bien que tu es maîtresse d'hôtel garni.

Il prend un bougeoir et sort.

EUGÈNE, *seul.* Ce diable de Tourterelle a toujours quelque folie toute prête.

Air : *Vaudeville des Anglaises.*

Oui, selon son caractère,
Rire est toujours de saison.
Musicien, il faut faire
Mainte fugue à la raison.
A l'orchestre si l'on fronde
Son genre un peu trop uni,
Il peut faire dans le monde
Plus de bruit que Rosini.

SCENE XI.

LES MÊMES, GODINOT.

TOURTERELLE, *l'éclairant et faisant une petite voix.* Par ici, par ici, monsieur Godinot.

GODINOT. Il n'y a donc pas de portier dans votre hôtel garni?

TOURTERELLE. Non, monsieur; et cela pour la sûreté de la maison. Les portiers lisent les journaux, jouent aux cartes, reçoivent chez eux les cuisinières, et font des cancans avec les voisines. Ici, rien de tout cela. La maison est parfaitement tenue par ma tante. — Ma tante, voilà le monsieur dont mon frère vous a parlé.

GODINOT. Votre frère, c'est donc mon compatriote Tourterelle? Dieu! comme vous lui ressemblez!

EUGÈNE, *petite voix.* On se ressemblerait de plus loin. Mon neveu m'a dit, monsieur que vous veniez passer quelque temps à

Paris. J'espère que ma maison vous conviendra.

GODINOT. Je crois que oui, madame.

Air : *Restez, restez, troupe jolie.*

Vous avez des traits fort aimables,
Des yeux brillans, de doux souris,
Et ces manières agréables
Que les femmes n'ont qu'à Paris.
Je suis l'ami de la folie,
Et de Bacchus et des amours!
Et lorsque l'hôtesse est jolie,
L'hôtel garni me plaît toujours.

EUGÈNE. Vous êtes bien honnête. Puis-je savoir, monsieur, ce qui vous amène dans notre ville ?

GODINOT. D'abord, madame, des affaires de commerce. J'ai sur les bras deux cents pièces de vin de Mâcon, c'est lourd ; je voudrais m'en débarrasser.

EUGÈNE. Il faudra nous donner des échantillons

TOURTERELLE. Nous les goûterons ensemble.

GODINOT. Volontiers. J'en ai sur moi plusieurs taupettes. Je viens aussi pour consulter quelque jurisconsulte un peu ferré, afin de savoir si je ne pourrais pas obtenir séparation d'avec ma respectable moitié.

TOURTERELLE. Comment, monsieur Godinot, vous séparer de votre femme !

GODINOT. Pourquoi pas? Elle est prude et méchante! elle a passé sa vie à m'empêcher de boire!...

EUGÈNE. Mais les mœurs!

GODINOT. Les mœurs ne doivent pas me faire mourir de soif.

Air: *Voilà le Parnasse des Dames.*

Vraiment il est bien incommode
D'être marié pour toujours ;
Il faudrait placer dans le Code
Quelques termes un peu plus courts.
Si l'on n'y met pas le divorce,
Aux femmes il faut, pour changer,
Mettre un article qui les force
A ne pas nous faire enrager.

TOURTERELLE. Vous n'êtes pas galant.

GODINOT. Je le suis pour les femmes aimables, mais pas pour la mienne.

EUGÈNE. Voilà comme sont tous les hommes ; c'est pour ça que je n'ai jamais voulu en prendre.

GODINOT. Vous êtes demoiselle ?

EUGÈNE. Non, je suis...

TOURTERELLE, *bas.* Prends donc garde !

GODINOT. Si vous n'êtes ni mariée ni demoiselle, qu'est-ce que vous êtes donc?

TOURTERELLE. Ma tante Robinet est maîtresse d'hôtel garni.

EUGÈNE. Oui, et je vais vous chercher une robe de chambre et des pantoufles. (*Bas à Tourterelle.*) Il y en a dans ta chambre.

TOURTERELLE, *haut.* J'y vais moi-même, ma tante. Je veux vous en éviter la peine. (*Bas.*) Reste avec lui.

Il sort.

SCENE XII.

GODINOT, EUGÈNE.

GODINOT. Elle est charmante, votre nièce ; c'est étonnant comme elle ressemble à son frère !..

EUGÈNE. Vous connaissez donc beaucoup mon neveu?

GODINOT. Beaucoup, non. Je l'ai vu deux ou trois fois à Mâcon, chez une vigneronne de mes cousines ; il m'a fait des niches, car il est farceur ; mais j'ai un bon caractère, je ne me fâche jamais.

EUGÈNE. Vous avez raison. — Monsieur, notre souper était tout prêt, voulez-vous le partager ?

GODINOT. Comment donc! je suis trop heureux que vous vouliez bien charmer l'ennui de ma solitude. J'aime le bon vin et la bonne chère; mais je les trouve beaucoup plus agréables en bonne compagnie.

EUGÈNE. Voici ma nièce.

SCENE XIII.

GODINOT, EUGÈNE, TOURTERELLE.

TOURTERELLE.

Air : *Amis voici la riante semaine.*

Monsieur, voici l'ordinaire costume
Qu'aux voyageurs on présente en ces lieux.
Endossez-le pour éviter un rhume,
Et pour tisanne entamez ce vin vieux.
Après souper, ma respectable tante
Pourra venir bassiner votre lit,
Et vous offrir, de sa main complaisante,
Le lait de poule et le bonnet de nuit. *bis.*

GODINOT, *mettant la robe de chambre.* Mettons-nous d'abord à notre aise.

TOURTERELLE, *prenant son habit.* Faites ici comme chez vous.

GODINOT. Je voudrais aussi ôter ma perruque.

EUGÈNE. Donnez-la-moi, et prenez ce bonnet grec.

Il pose la perruque sur une tête à bonnet.

GODINOT. Ça doit bien m'aller. A Mâ-

con, nous sommes un peu retardataires, nous en sommes encore au bonnet de coton.

TOURTERELLE. Le bonnet de coton est bien rococo!.. Allons, mettons-nous à table.

Ils s'asseyent à table, Godinot au milieu.

GODINOT. Oui, et pour être gais, ne pensons pas à ma femme.

EUGÈNE. Pas plus qu'elle ne pense à vous.

TOURTERELLE. Parlez-nous plutôt de vos amours.

GODINOT. Ah bien, oui!

Air: *du Régent* (d'Adolphe Adam).

Ne me parlez plus désormais
Ni d'amour ni de mariage.
Moi, pour être heureux à jamais,
Au vin seul je veux rendre hommage. *bis.*
Lorsque l'on a donné sa main,
Quoiqu'on enrage au fond de l'ame,
Contre les chaînes de l'hymen,
Hélas! c'est en vain qu'on réclame. *bis.*
On ne peut pas changer de femme,
Au lieu qu'on peut changer de vin.

TOURTERELLE. Donnez-nous donc vos échantillons.

GODINOT. Bravo! Une taupette, deux taupettes! trois taupettes! (*Il en met une douzaine sur la table.*) Il faut vous avouer mon faible.... c'est le petit coup... Je m'étourdis facilement; mais ça m'est égal, parce qu'après ça je m'endors, et le lendemain il n'y paraît plus.

EUGÈNE. Et alors...

GODINOT. Je recommence comme si de rien n'était.

TOURTERELLE, *lui versant.* Recommençons tout de suite.

GODINOT, *buvant et se grisant.* Dites-moi donc, mesdames, est-ce que vous ne pourriez pas me faire placer mon vin?

TOURTERELLE. Si fait!... ma tante a une grande cave.

GODINOT. C'est que j'ai une nièce dont je suis tuteur, et dont la dot est hypothéquée sur le vin que je viens vendre à Paris.

TOURTERELLE, *bas.* Prends garde qu'il ne boive la dot de ta future.

GODINOT. De sorte que, comme j'ai peur d'avaler ma moitié, et que je ne voudrais pas boire la sienne, parce que j'ai de la probité... je voudrais... Mais je sens que je m'embrouille un peu... ce vin me monte au cerveau.

TOURTERELLE. Il faut le faire descendre avec un petit verre de Cognac.

GODINOT. Croyez-vous que ça le fera descendre?

TOURTERELLE. Oui, il vous grimpe à la tête ça, le fera tomber dans les jambes.

GODINOT. Au fait, je n'ai pas besoin de marcher.

TOURTERELLE. Goûtons au cognac de mademoiselle Robinet. Elle a une excellente cave, ma tante...

GODINOT, *buvant.* Je m'en aperçois... Ah çà, mesdames, savez-vous bien que vous flûtez joliment.

EUGÈNE. C'est pour vous tenir compagnie.

TOURTERELLE. Ma tante est si complaisante.

GODINOT. Vous êtes deux bonnes luronnes.

EUGÈNE. Non; seulement, c'est que nous ne sommes pas tartuffes.

GODINOT. Tant mieux.

EUGÈNE.

Air : *Vaudeville de la Famille du Porteur d'eau.*

Bien des gens à cacher leur jeu
Ici-bas mettent leurs études;
Quant à nous, je vous fais l'aveu
Que nous ne sommes pas des prudes. *bis.*
Sur les trois défauts c'est en vain
Que plus d'un moraliste glose,
Le jeu, les femmes, c'est vilain!..

TOURTERELLE.

Et nous leur préférons le vin.

EUGÈNE.

Il faut bien aimer quelque chose.

GODINOT, *se grisant.* Vous êtes de mon goût, mes petites mères!.. Ah çà, mais ne tournez donc pas comme ça!... vous me tournez la tête.

TOURTERELLE, *minaudant.* Vous êtes bien honnête.

GODINOT. Il faut que je vous embrasse!

TOURTERELLE. Ah! monsieur Godinot... pas moi! ma tante!

GODINOT. Ma foi, la tante est aussi gentille que la nièce... Permettez, mamselle Robinet que je vous souhaite le bonsoir.

EUGÈNE. Vous m'embrasserez demain matin.

Il se lève.

GODINOT. Faites-moi donc le plaisir de bassiner mon lit.

EUGÈNE. Je vais chercher la bassinoire.

TOURTERELLE. Ma tante! je ne veux pas rester seule avec lui.

Ils sortent.

SCENE XIV.

GODINOT, *seul et gris.*

Elles sont charmantes, ces petites chattes. Ce diable de Tourterelle m'a indiqué

là un hôtel garni qui me convient sous tous les rapports.

Air : *de l'Epicurien*.

Époux et Bourguignon,
En hymen j'eus bien du guignon,
Mais bon !
Je suis
Par mes ennuis
Du sot désir d'être mari
Guéri !
Ici,
Sans nul souci
Mon sort est en hôtel garni
Fini !
J'n'y veux, en franc vaurien,
Rien !
Que vivre en épicurien.

SCENE XV.

GODINOT, COQUELET, *avec un rat de cave allumé.*

COQUELET. Ces dames ne sont pas encore de retour. Que vois-je! un homme ! les débris du souper... trois couverts ! Ah par exemple ! Monsieur !

GODINOT, *gris*. Plaît-il, monsieur !

COQUELET. Que faites-vous là, s'il vous plaît?

GODINOT. Qu'est-ce que cela vous fait?

COQUELET. Voilà qui est singulier.

GODINOT. Si je suis singulier, vous êtes original.

COQUELET. En robe de chambre et en bonnet de nuit.

GODINOT. Quand on va se coucher.

COQUELET. Vous coucher !

GODINOT. J'attends que M[lle] Robinet vienne bassiner mon lit.

COQUELET. M[lle] Robinet ! Est-ce qu'elle est ici ?

GODINOT. Elle y était tout-à-l'heure, car je viens de souper avec elle.

COQUELET. Avec elle !

GODINOT. Et sa nièce. Deux femmes fort aimables !

COQUELET. La mystification est un peu forte! m'inviter à souper, et me faire venir pour en voir un autre à ma place !

GODINOT. Voyons, ne nous fâchons pas. J'ai soupé, mais en tout bien et tout honneur.

COQUELET. C'est une infamie !

GODINOT. Dites donc, mon ancien, une confidence ! Est-ce que vous seriez le galant de mamselle Robinet ?

COQUELET. Je n'ai pas de comptes à vous rendre. (*A part.*) Cet homme est gris !

GODINOT. Elle n'est pas mal, mamselle Robinet : moi je m'arrangerais tout aussi bien de la nièce. Il fallait venir plus tôt... nous aurions fait une partie carrée.

COQUELET. Voilà des propos de la dernière immoralité.

GODINOT. Dites donc, si ça ne vous convient pas, allez vous-en. Cette chambre est la mienne. Bonsoir.

COQUELET, *à part*. Et moi qui lui apportais sa nomination ! Moi qui voulais... plus d'affaires avec elle. Montons chez ce pauvre Tourterelle, à qui j'avais refusé ma nièce, et instruisons-le, ainsi que tous les voisins, de la conduite de ces femmes ! Nous aurons du scandale, et je serai vengé !

GODINOT. Qu'est-ce qu'il ragote donc là tout seul?

COQUELET, *furieux*. Bonsoir, monsieur. Je suis bien fâché de vous avoir dérangé.

GODINOT. Il n'y a pas de quoi. Voulez-vous prendre une goutte... du parfait amour?

COQUELET. Allez au diable.

Il sort.

SCENE XVI.

GODINOT *seul.*

Il n'est pas poli, le particulier. C'est un amoureux de la tante. Il paraît que ce sont des grivoises que ces teneuses d'hôtel garni. — Ah çà ! elles sont bien longtemps à m'apporter la bassinoire ! Bah ! je n'en ai que faire ! le sommeil m'emporte. Couchons-nous. Il ne faudra pas me bercer. (*Il se couche dans l'alcôve.*) De peur du feu, éteignons la lumière, et de peur des vents coulis, tirons les rideaux !

On l'entend bientôt ronfler.

SCENE XVII.

GODINOT, *endormi*, M[lle] ROBINET, MÉLANIE.

M[lle] ROBINET.

Air : *Entendez-vous, c'est le tambour*. (Fiancée).

Mon Dieu ! mon Dieu ! comme il fait noir !

MÉLANIE.

Quel embarras ! plus de lumière.
Mais la bougie était entière
Lorsque je l'allumai ce soir.

M[lle] ROBINET.

Il fait ici vraiment un vent extrême ;
Il faut qu'il ait cette nuit soufflé fort :
Ma lampe encor s'est éteinte de même.
Pour moi, je crois que l'on me jette un sort !

MÉLANIE.

Un tel malheur est fait pour nous;
Cette aventure est surprenante;
C'est singulier, ma chère tante;
Mais vraiment tout s'éteint chez vous.

Mlle ROBINET. Le feu est mort.

MÉLANIE. Oh! mon Dieu, oui.

Mlle ROBINET. Je ne voudrais pourtant pas me coucher sans souper.

MÉLANIE. Ni moi non plus.

M. Godinot éternue.

MÉLANIE. Dieu vous bénisse, ma tante.

Mlle ROBINET. Vous éternuez et vous me dites Dieu vous bénisse?

MÉLANIE. Je n'ai pas éternué, c'est vous.

Mlle ROBINET. C'est un peu fort.

MÉLANIE. Oui, vous avez éternué un peu fort, vous vous serez enrhumée du cerveau.

Mlle ROBINET. Vous êtes folle.

MÉLANIE. Je ne crois pas.

Mlle ROBINET. Encore si M. Coquelet arrivait, il aurait peut-être son rat de cave?

MÉLANIE. Il est tard, il aura été retenu: il ne viendra pas à l'heure qu'il est.

Mlle ROBINET. J'ai envie d'aller demander de la lumière chez les voisins.

MÉLANIE. Tout le monde se couche de si bonne heure dans la maison... excepté M. Tourterelle.

Mlle ROBINET. Par exemple! croyez-vous que j'irai chez un jeune homme à l'heure qu'il est?

MÉLANIE. Il faudra donc nous coucher sans souper.

Mlle ROBINET. Oh, mon Dieu, oui, il faut prendre son parti; nous déjeunerons demain de meilleur appétit.

MÉLANIE. Bonsoir donc, ma tante, je vais dans ma chambre.

Mlle ROBINET. Heureusement que je connais les êtres, je trouverai bien mon lit à tâtons.

Elle se dirige vers l'alcôve.

MÉLANIE. Ma tante, j'entends du bruit.

Mlle ROBINET. Où cela? Ne me faites donc pas peur.

MÉLANIE. C'est sur l'escalier. On ouvre la porte. Voilà de la lumière.

Mlle ROBINET. Dieu soit loué, c'est M. Coquelet.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, COQUELET, *avec sa lumière.*

Mlle ROBINET. Vous voilà donc, monsieur Coquelet? vous arrivez bien tard.

COQUELET, *très-composé.* Je suis déjà venu, mademoiselle.

Mlle ROBINET. En vérité? Pourquoi ne nous avez-vous pas attendues?

COQUELET. J'ai attendu, mademoiselle, et fort long-temps.

MÉLANIE, *lui prend son rat de cave et allume les chandelles qui sont sur la cheminée.* Permettez.

Mlle ROBINET. Vous devez avoir appétit.

COQUELET. Non, il est passé.

Mlle ROBINET. Oh! bien moi, j'en ai; ma nièce aussi. Mélanie, mettons-nous à table.

COQUELET, *à part.* Elle a de l'aplomb.

MÉLANIE. Eh bien, ma tante, où est donc le poulet?

Mlle ROBINET. En voilà les débris. Et le pâté?

MÉLANIE. Il est à moitié mangé.

COQUELET, *sérieusement.* C'est vrai.

Mlle ROBINET. Par exemple, monsieur Coquelet, voilà un tour auquel je ne m'attendais pas.

COQUELET. Ni moi non plus.

Mlle ROBINET. Avoir mangé seul notre souper!

COQUELET. Moi?

Mlle ROBINET. Et qui donc? Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez déjà venu?

COQUELET. Oui; mais...

MÉLANIE. Ma tante, regardez donc, trois assiettes dont on s'est servi, trois serviettes dépliées.

COQUELET. Vous voyez bien que ce n'est pas une seule personne qui a mangé ce souper.

Mlle ROBINET. Alors, monsieur, vous aviez donc amené de la compagnie?

COQUELET. Allons, mesdames, cessez de vous moquer de moi.

Mlle ROBINET. C'est vous qui vous moquez de nous; manger notre souper, dévorer un poulet et un pâté!

COQUELET. Ils ne me donneront pas d'indigestion.

Mlle ROBINET. Ni à moi non plus.

COQUELET. Vous ne me ferez pas croire que j'ai mangé tout cela.

Mlle ROBINET. Vous ne me persuaderez pas que j'ai soupé.

COQUELET. Je vous dirai pourtant qu'un homme a soupé ici avec deux femmes.

Mlle ROBINET. Avec deux femmes! c'est une horreur!

COQUELET. Oui, c'est une horreur.

Mlle ROBINET. Ces deux femmes-là doivent être deux... pas grand chose.

COQUELET. C'est vous qui le dites; mais l'homme qui était avec elles?

Mlle ROBINET. C'est un mauvais sujet.

COQUELET. Vous en convenez?

Mlle ROBINET. Vous devez le savoir.

COQUELET. C'est un ivrogne.

MÉLANIE. Ma tante, les bouteilles sont vides.

Mlle ROBINET. Comment pouvez-vous nous soutenir...?

COQUELET. Allons, mesdames, ne dissimulez plus; cet homme n'est pas moi, vous le savez bien, et, pour preuve, c'est que voici sa perruque.

Il montre la perruque sur la tête à bonnet.

Mlle ROBINET. Vous l'avez mise là pour me faire pièce.

COQUELET. Non, mademoiselle, et cet homme doit être ici, car la porte de l'allée est fermée, et tous les voisins sont sur l'escalier.

Mlle ROBINET. C'est pour me perdre de réputation. Allons, monsieur, sortez d'ici. Et vous, ma nièce, faites ma couverture. J'espère, monsieur, que vous entendez ce que cela veut dire?

COQUELET. Oui, mademoiselle, je vous comprends... (*A part.*) Dois-je sortir?

MÉLANIE, *qui a ouvert les rideaux, voit Godinot couché et jette un cri.* Ah!

Mlle ROBINET. Qu'est-ce que c'est?

MÉLANIE. Un homme.

Mlle ROBINET *et* MÉLANIE. Au secours! Au voleur!

COQUELET. Je n'y comprends rien.

SCENE XIX.

LES MÊMES, TOURTERELLE, EUGÈNE.

GODINOT, *sautant à bas du lit.* Comment! au voleur! ça me dégrise.

AIR *du Siége de Corinthe.*

TOUS.

Ah! quel vacarme épouvantable!
Quel bruit, quel train dans la maison!
Vraiment, il est abominable
De faire un pareil carillon.

Mlle ROBINET.

Dieu! qu'ai-je vu?

GODINOT.

Qu'ai-je aperçu?

Mlle ROBINET.

Objet affreux!

GODINOT.

Vous, madame, en ces lieux!

Mlle ROBINET.

C'est effroyable!

GODINOT.

Ah! c'est le diable!

TOURTERELLE.

Quel couple aimable!

Mlle ROBINET.

Je vais t'arracher les yeux.

TOUS.

Ah! quel vacarme épouvantable!
Quel bruit! quel train dans la maison,
Vraiment il est abominable
De faire un pareil carillon.

COQUELET. Quoi, madame, vous ignoriez la présence de cet homme ici?

Mlle ROBINET. Vous le voyez à la frayeur qu'il me cause.

GODINOT. Par exemple, si je m'attendais à la rencontre...

COQUELET, *à Godinot.* Pourriez-vous m'expliquer, monsieur, de quel droit vous vous êtes permis une pareille licence?

GODINOT. Pourriez-vous bien me dire, monsieur, de quel droit vous m'interrogez?

COQUELET. Que faites-vous ici?

GODINOT. Qu'y faites-vous vous-même?

COQUELET. Mais, mademoiselle, parlez-lui donc.

Mlle ROBINET. Que voulez-vous que je lui dise?

COQUELET. Après la position immorale dans laquelle je l'ai trouvé.

Mlle ROBINET. Malheureusement le monstre en avait le droit.

COQUELET. Le droit?

GODINOT. Oui, mon brave; apprenez que ce lit est le lit conjugal,

COQUELET. Conjugal?

TOURTERELLE, *riant.* Oui, monsieur, conjugal.

COQUELET. Comment, mademoiselle?

GODINOT. Je vous prie de croire que ma femme n'est point demoiselle.

COQUELET. Elle se donnait pour telle.

GODINOT. Voilà comme on est trompé... Mais à votre tour, monsieur, sur quel pied recevait-elle vos visites?

COQUELET. Monsieur...

AIR *de Voltaire chez Ninon.*

C'est en tout bien et tout honneur,
Et je lui dois cette justice.

GODINOT.

D'un époux craignez la fureur.

TOURTERELLE.

Messieurs, que ce débat finisse.

GODINOT.

D'elle je me croyais sauvé!
Quelle rencontre inattendue!

Mme GODINOT.

Voilà mon mari retrouvé,
Je suis une femme perdue.

TOURTERELLE. Je vois qu'il faut que je m'en mêle.

GODINOT. Laissez-moi tranquille, vous.

Ah çà, où est donc votre sœur, et cette autre Mlle Robinet, avec qui j'ai soupé?

EUGÈNE, *faisant la révérence.* Me voilà, monsieur Godinot.

GODINOT. Que le diable vous emporte! ne vous ai-je pas embrassé? Et l'autre?

TOURTERELLE. C'était moi, monsieur Godinot.

GODINOT. Vous êtes un mauvais farceur; car me faire rencontrer ma femme, c'était la plus mauvaise farce que vous pussiez me faire.— Ah çà, ma chère femme, puisque vous tenez hôtel garni, faites-moi donner une chambre... bien éloignée de la vôtre.

Mme GODINOT. Est-ce que vous plaisantez? Je ne tiens point hôtel garni.

GODINOT, *à Tourterelle.* Pourquoi donc me l'avez-vous dit, vous?

TOURTERELLE. Pour vous retenir ici et vous présenter mademoiselle votre nièce, à qui vous apportez cent pièces de vin de Mâcon pour dot, et mon ami Eugène, charmant garçon, qui en est amoureux!

COQUELET. Cent pièces de vin! un moment! mon neveu Eustache en est amoureux aussi.

GODINOT. Taisez-vous donc! (*A Mélanie.*) Qui aimes-tu, ma chère petite nièce?

MÉLANIE. M. Eugène, mon oncle; mais ma tante ne veut pas que je l'épouse.

GODINOT. Bon, cela me décide. Il sera ton mari.

MÉLANIE. Je veux bien vous obéir, mon oncle, mais à condition que vous vous raccommoderez avec ma tante.

GODINOT. Moi!

TOURTERELLE. Elle a une excellente cave!

GODINOT. Ah! voilà une raison.

TOURTERELLE, *à Mme Godinot.* Vous ne pouvez plus épouser ni M. Coquelet, (*bas*) ni moi.

Mme GODINOT, *bas à Tourterelle.* Taisez-vous, petit scélérat! (*Haut à Godinot.*) Si j'étais sûre que tu ne seras plus ivrogne!

GODINOT. Si j'étais sûr que tu ne serais plus pie-grièche!

Mme GODINOT. Je me corrigerai comme toi!

GODINOT. Et moi de même.

Mme GODINOT. Il boira toujours.

GODINOT. Elle sera toujours méchante.

TOURTERELLE. Mettez-y de la bonne volonté, et cela s'arrangera tôt ou tard.

VAUDEVILLE FINAL.

AIR NOUVEAU *de Mlle Nicette Dumersan.*

EUGÈNE.

Il est trop tôt, quand fillette naïve
A quatorze ans voit naître ses attraits,
Pour lui parler d'une flamme trop vive;
D'amour son cœur ignore les secrets!
Venez à temps pour qu'elle vous écoute,
Sachez saisir le moment avec art,
A quatorze ans, c'était trop tôt sans doute;
A quinze ans il serait trop tard.

Mme GODINOT.

Il est trop tôt, quand la nouvelle rose
Vers le matin n'est encor qu'un bouton,
De la cueillir avant quelle n'éclose
Et que sa pourpre ait orné le buisson.
Mais vers le soir, à travers la feuillée,
Ne restez pas trop long-temps à l'écart;
Vous pourriez bien la trouver effeuillée,
Si vous arriviez un peu tard.

COQUELET.

Il est trop tôt, lorsqu'une jeune veuve
Depuis un mois a perdu son mari,
De la tenter par une folle épreuve,
Et de vouloir être son favori.
Laissez pleurer la pauvre infortunée:
Mais voulez-vous avoir d'elle un regard?
N'attendez pas à la fin de l'année,
Vous pourriez arriver trop tard.

GODINOT.

Il est trop tôt, quand le blé n'est qu'en herbe,
Il est trop tôt, quand la vigne est en fleurs,
De moissonner pour le lier en gerbe,
Ou de vouloir se faire vendangeur.
Il ne faut pas se presser dans la vie;
Qui vient à temps est sûr d'avoir sa part.
C'est seulement quand la table est servie
Que je crains d'arriver trop tard.

TOURTERELLE.

Un peu plus tôt vous sortez du spectacle,
Onze heures doit vous chasser de chez nous;
Mais songez bien que c'est pour mettre obstacle
Aux noirs projets des voleurs, des filous.
Ces gens la nuit guettaient votre passage
Ou dans la rue, ou sur le boulevard;
Mais les voleurs auront cet avantage
Qu'ils pourront se coucher moins tard.

MÉLANIE.

Quand on vous offre une pièce nouvelle,
On voit venir différens spectateurs,
L'un qui veut bien soutenir notre zèle,
L'autre blâmant l'auteur et les acteurs.
Nous aimons bien les bravos, les éloges;
Dès l'ouverture accourez par égard:
Que, trouvant pleins le parterre et les loges,
La critique arrive trop tard.

FIN.

IMPRIMERIE DE VEUVE DONDEY-DUPRÉ,
Rue St-Louis, 46 (Marais).

LES QUATRE AGES
DU PALAIS-ROYAL,

HISTOIRE DRAMATIQUE EN TROIS ÉPOQUES,

Par M. Théaulon,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 13 MARS 1834.

LE DIABLE AMBASSADEUR.

PROLOGUE.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LE ROI DES ENFERS....	M. MASSON.	BELZÉBUTH................	Personnages muets.
ASMODÉE..............	M. GAL.	ASTAROTH................	
BELPHÉGOR............	M. BOUTIN.	MÉPHISTOPHÉLÈS...........	
BÉLIAL................	M. SAINVILLE.	DÉMONS..................	

La scène se passe dans la salle du trône, au palais des Enfers.

Scène Unique.

LE ROI, BÉLIAL, ASMODÉE, BELPHÉGOR, BELZÉBUTH, ASTAROTH, MÉPHISTOPHÉLÈS, *et* AUTRES DÉMONS *rangés autour du trône.*

CHOEUR.

AIR *d'Haydn.*

Nous voilà tous
Au rendez-vous! (*bis*)
Commandez-nous,
Et comptez sur notre zèle,
Croyez qu'il vous sera fidèle.
L'univers tremblera,
L'enfer rira.
En voyant sa puissance,
Vengeance,
Afin de te servir,
De t'obéir,
Où devons-nous courir?
Ah! pour nous quel bonheur!
Quel bonneur!
De plaire
A Satan, notre père
Et seigneur.

LE ROI. Esprits soumis à mon pouvoir, gloire et lumière de l'enfer, une grande infortune nous menace.... un grand homme, un génie, qui tient du ciel et de l'enfer.... le cardinal de Richelieu, fait élever au centre de Paris un palais somptueux, qui deviendra, dit-on, un séjour de béatitude terrestre, une Jérusalem nouvelle pour les élus qui pourront en franchir les portes.... cet édifice, enfin, doit tourner à la honte de l'enfer, et c'est ce qu'il faut empêcher.

TOUS. Nous l'empêcherons!

LE ROI. Quel est celui de vous qui veut aller en ambassade sur la terre?

ASMODÉE. Ce n'est pas moi.

TOUS. Ni moi, ni moi, ni moi!

LE ROI. Quelle est la raison de ce refus?

ASMODÉE. C'est la haine que nous portons à l'espèce humaine.

LE ROI. Qu'avez-vous donc fait de votre philosophie moqueuse, spirituel Asmodée?

ASMODÉE. Eh! seigneur, quelle philosophie tiendrait contre la déloyauté des hommes! Me faudra-t-il retourner sur la terre, pour qu'il prenne fantaisie à quelque nécromancien de me renfermer une seconde fois dans une bouteille, jusqu'au moment où un nouveau Cléophas viendra la briser par hasard, et me délivrer de ma prison?.. Eh! quel plaisir m'attendrait encore dans le monde?.. partout des hommes pires que des démons!

BELPHÉGOR. Et des femmes pires que des diables!.. Pour moi, foi de Belphégor, je ne retournerais pas sur la terre, quand je devrais partager avec vous la couronne infernale... je craindrais trop de rencontrer une autre Honesta.

LE ROI. Et vous, mon cher Belzébuth?

BÉLIAL. Oh! sire roi... ne comptez pas sur lui. Sa dernière mésaventure l'a tout-à-fait découragé, ce pauvre Belzébuth!.. Il vous avait promis l'ame d'un fameux surintendant des finances; quand il voulut s'en emparer, il se trouva que le surintendant n'avait point d'ame... elle était dans son coffre-fort!

(Tous les démons rient aux éclats.)

LE ROI. Il faut pourtant que l'un de vous, messires, se dévoue à la cause des enfers... il faut que l'un de vous retourne à l'instant sur la terre.

BÉLIAL, *s'avançant.* Sire roi, sans blâmer le refus de mes chers cousins, les démons ici présens.. je me chargerai, si tu veux, de la mission.

LE ROI. Toi, Bélial, le démon du scandale et de la corruption?

BÉLIAL. Oui, j'ai besoin de respirer le grand air... car tu sais que je ne suis pas allé sur la terre depuis la destruction, par le feu du ciel, des villes maudites de la Judée. Depuis ce jour, ma présence n'a plus été nécessaire sur la terre, tant les hommes étaient corrompus et pervers... je me suis reposé sur mes lauriers... mais je secoue ma longue paresse et je suis prêt à t'obéir. Parle, que faut-il faire?

LE ROI. Il faut t'emparer du Palais-Cardinal au nom de l'enfer.

BÉLIAL. Je comprends ! ma mission sera de m'établir dans le nouveau palais qui s'élève, et d'en faire un séjour de désolation et d'abomination comme je l'avais fait de ces villes fameuses...

LE ROI. C'est cela même.

BÉLIAL. Vous serez content de mon zèle. Quand finira mon ambassade?

LE ROI. Lorsque ce palais sera entièrement terminé... Alors, tu viendras rendre compte aux chambres de l'enfer de tout ce que tu auras fait pour notre gloire, et tu recevras, s'il y a lieu, une récompense nationale.

BÉLIAL. Je serai digne de mon pays !

LE ROI. Pars donc, enfant des ténèbres... je t'investis, dès à présent, de mon pouvoir surnaturel.

(Il le touche de son sceptre.)

BÉLIAL. Il ne me sera pas inutile, car il me faudra, là-haut, varier ma figure selon le temps et les gens qui apparaîtront dans ce fameux palais; je serai même peut-être forcé d'établir mon ame de démon dans le corps de quelque personnage célèbre.

LE ROI. Que ta volonté soit faite sur la terre!

ASMODÉE. Adieu, confrère Bélial... je te souhaite bien du plaisir sur le globe sublunaire.

BELPHÉGOR. Surtout, méfie-toi des femmes, la-haut.

BÉLIAL. Ce pauvre cousin Belphégor, il ne peut oublier son infortune conjugale.

BELPHÉGOR. J'aurais bien voulu t'y voir.

BÉLIAL. Merci de la préférence... adieu, mes très-chers cousins.

TOUS. A revoir, Bélial... à revoir.

BÉLIAL. A bientôt... dans deux ou trois siècles.

(Il disparaît dans un tourbillon de flammes.)

CHOEUR.

Vive l'enfer!.. que par une victoire
Notre ambassadeur Bélial
Assure à jamais notre gloire,
Au sein du Palais-Cardinal !

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE ÉPOQUE (1636).

LE PALAIS-CARDINAL,

OU

LA RÉPÉTITION DE MIRAME,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LOUIS XIII	M. PERRIN.
LE CARDINAL DE RICHELIEU.	M. DORMEUIL.
LE SURINTENDANT DES FINANCES	M. RHENNÉ
BOISROBERT, aumônier du roi et poète dramatique	M. SAINVILLE.
LE PÈRE JOSEPH, factotum du cardinal	M. BARTHÉLEMY.
UN JEUNE ABBÉ	Mlle GEORGINA.
UN HUISSIER DE LA CHAMBRE.	
LA DUCHESSE D'AIGUILLON, nièce du cardinal	Mme. DELILLE.
Mlle LENOIR, actrice de la Comédie-Française	Mlle FÉLICIE.
COURTISANS.	
QUELQUES ACTEURS.	
SUITE DU ROI.	

La scène se passe à Paris, dans le Palais-Cardinal, en 1636.

Un riche et vaste salon.

SCENE PREMIERE.

COURTISANS DU CARDINAL, *attendant audience;* LE PÈRE JOSEPH; L'ABBE.

CHOEUR.

AIR *d'Une visite à Saint-Cyr.*

Pour Richelieu quelle gloire!
Non, on ne voit rien d'égal,
Dans le monde et dans l'histoire, (*bis*)
A ce Palais-Cardinal.

(Le père Joseph entre.)

L'ABBÉ. Eh bien ! père Joseph, l'audience de son éminence va-t-elle bientôt commencer pour nous?

LE PÈRE JOSEPH. Je ne le crois pas; monseigneur est avec les acteurs de la Comédie-Française.

L'ABBÉ. C'est une indignité!.. préférer des comédiens aux gens d'église!

LE PÈRE JOSEPH. C'est que les uns sont, en général, plus amusans que les autres.

L'ABBÉ. Son éminence fait tout pour eux et ne fait rien pour nous.

LE PÈRE JOSEPH, *avec gaîté*. C'est que vous ne jouez pas dans ses tragédies.

L'ABBÉ. C'est ce Boisrobert, son ame damnée, qui l'éloigne de nous.

LE PÈRE JOSEPH. Il est sûr que M. l'abbé de Boisrobert est le démon tentateur de son éminence... C'est toujours lui qui amène ici... les acteurs... les actrices; c'est lui qui a donné à monseigneur l'idée de bâtir deux salles de spectacle dans le Palais-Cardinal... et qui fera de cette sainte maison un séjour de perdition, si on le laisse faire.

L'ABBÉ. Et c'est un pareil homme à qui son éminence vient de faire obtenir le titre d'aumônier du roi!.. C'est un vrai scandale... un aumônier qui fait des pièces de théâtre!

LE PÈRE JOSEPH. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il a reçu ce titre sans rire, lui qui rit toujours, et qui rit de tout.

L'ABBÉ. Patience! sa faveur peut avoir un terme: tout le clergé de Paris murmure.

LE PÈRE JOSEPH. Oui; mais tous les comédiens de France jouent ses pièces; le public les applaudit... et quand on a pour soi le public et M. le cardinal, on est bien fort.

L'ABBÉ. Quand il aurait pour lui tout l'enfer réuni, apprenez, père Joseph, que toutes nos dames scandalisées se liguent contre lui.

LE PÈRE JOSEPH. Un complot de femmes! le diable n'y résisterait pas. Mais, chut! le voici.

L'ABBÉ. Qui ça? le diable?

LE PÈRE JOSEPH. Eh! non! M. Boisrobert.

SCENE II.

LES MÊMES, BOISROBERT.

(L'orchestre exécute en sourdine la ritournelle du chœur du prologue.)

BOISROBERT. Messeigneurs, son éminence, fatiguée de ses longs travaux, ne vous donnera point audience aujourd'hui... Si l'un de vous a quelque placet à lui présenter, je suis chargé de les recevoir et de lui en rendre compte.

(Il fait signe au père Joseph de les prendre.)

L'ABBÉ, *d'un air très-humble.* Je recommande aux bontés de monsieur l'aumônier du roi ce placet que j'ai l'honneur de lui confier; il est apostillé par Mme la duchesse d'Aiguillon.

BOISROBERT, *à part.* Il est assez joli garçon pour cela. (*Haut.*) Cette apostille ne me surprend pas, monsieur l'abbé... vous avez une figure d'ange, et Mme la duchesse montra toujours une grande dévotion pour les séraphins... et les chérubins... Je me charge de votre placet.

L'ABBÉ. Monseigneur a trop de bonté. (*A part.*) Cet homme est profondément immoral.

BOISROBERT. Allez, messeigneurs, allez; son éminence vous recevra la semaine prochaine.

CHOEUR.

Pour Richelieu quelle gloire, etc.

(Ils sortent.)

SCENE III.

BOISROBERT, LE PÈRE JOSEPH.

BOISROBERT. Oui, tout le monde se récrie sur la magnificence de ce palais, et ce n'est pas pour rien qu'il a inspiré à Corneille ces vers de sa dernière comédie:

Non, l'univers entier ne peut rien voir d'égal,
Aux superbes abords du Palais-Cardinal.
Toute une ville entière, avec pompe bâtie,
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie...
Et nous fait présumer, à ses superbes toits,
Que tous ses habitans sont des dieux ou des rois.

LE PÈRE JOSEPH. Est-ce que son éminence serait réellement indisposée?

BOISROBERT. Non, mon vieux Joseph, non; mais elle se fait réciter à huis-clos quelques scènes de *Mirame*, dont la répétition doit avoir lieu tantôt, dans ce salon.

LE PÈRE JOSEPH. Allons, son éminence ne vit plus qu'avec des comédiens et des académiciens.

BOISROBERT. C'est le délassement d'un homme de génie.

AIR *de Préville.*

A ces flatteurs, froids automates,
Il consacre quelques momens;
Ensuite des fins diplomates
Il subit les longs complimens. (*bis*)
Des gens de cour bouffis d'impertinence
Il écoute les entretiens; (*bis*)
Puis aux acteurs, s'il accorde audience,
C'est pour changer de comédiens. (*bis*)

LE PÈRE JOSEPH. Monsieur l'abbé Boisrobert ne respecte rien... pas même les diplomates qui sont si dangereux.

BOISROBERT. Oui, pour ceux qui les emploient. Mais voyons ces demandes, puisque son éminence m'en a prié. (*Il en lit une.*) Le curé de Saint-Martin demande un manteau neuf d'écarlate pour habiller le saint de sa paroisse... Un manteau d'écarlate pour un saint de bois... il y a de quoi habiller dix pauvres! Saint-Martin se passera de manteau cet hiver. A propos de manteau, père Joseph, vous prendrez dans la garde-robe du cardinal son plus bel habit de ville, et vous le porterez chez l'acteur Montfleury. Son éminence lui en fait présent pour jouer *le Menteur.*

LE PÈRE JOSEPH. Il paraît que M. l'abbé aime mieux habiller le diable que les saints.

BOISROBERT, *riant.* C'est peut-être par esprit de corps.

LE PÈRE JOSEPH. Du reste, tout le monde sait que son éminence aime beaucoup M. Monfleury. Elle le comble de bienfaits.

BOISROBERT. C'est l'acteur favori du Palais-Cardinal; aussi monseigneur l'a-t-il richement marié à la fille du lieutenant-criminel du balliage de Rouen.

LE PÈRE JOSEPH. Oui: le père de la jeune personne ne voulait pas de cette mésalliance, mais le cardinal de Richelieu a dit: Je le veux... et il a bien fallu obéir.

BOISROBERT. Quel homme, que notre cardinal!

AIR *de la Robe et des Bottes.*

Son génie est sa seule règle ;
Il risque tout et ne néglige rien.
Son bras est ferme et son œil d'aigle
Voit à la fois loin, vite et bien,
Il fonde par philantropie
Un hôpital pour les pauvres perclus ;
Puis il crée une académie,
(*En riant.*)
Qui n'est au fond qu'un hôpital de plus.

LE PÈRE JOSEPH. Voici Mme la duchesse d'Aiguillon.

BOISROBERT. La nièce du cardinal... La dévote ne m'aime guère, je le sais, et je le lui rends bien... aussi je te laisse avec elle, et vais tout préparer pour la répétition de *Mirame.* (*A part.*) J'ai commencé dignement mon ambassade... le scandale est déjà dans le Palais-Cardinal.

(Il salue la duchesse qui entre.)

SCENE IV.

LE PÈRE JOSEPH, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, *salue Boisrobert qui sort.* Toujours ce Boisrobert !

LE PÈRE JOSEPH. On ne voit que lui dans le Palais.

LA DUCHESSE. Mauvais poète, plus mauvais ecclésiastique. Je ne conçois pas l'affection de mon oncle pour un pareil homme.

LE PÈRE JOSEPH. Je crois bien que le cardinal ne l'estime guère ; mais M. Boisrobert flatte sa manie pour les vers, pour le théâtre, et son éminence ne peut pas se passer de lui.

LA DUCHESSE. Nous saurons bien le forcer à s'en séparer. Mon oncle peut-il me recevoir ?

LE PÈRE JOSEPH. Il n'est pas seul, mais quand je lui dirai pourtant que madame la duchesse est là...

LA DUCHESSE. Dites-lui, surtout, qu'il est indispensable que je le voie à l'instant même.

LE PÈRE JOSEPH. Vous savez combien son éminence vous aime. Je vais l'avertir.

(Il sort.)

SCENE V.

Mme LA DUCHESSE D'AIGUILLON, *seule.*

LA DUCHESSE. Il me tarde de parler à mon oncle : il se trame quelque chose contre lui, et ma tendresse en est alarmée ; je crains qu'il ne finisse par être la victime de ces intrigues. Redouté du roi, en horreur aux étrangers dont il abaissa l'orgueil ; haï des gens de cour qu'il humilie sans cesse ; exposé aux complots, aux poignards : ce qui m'inquiète le plus pour lui, c'est sa toute-puissance.

AIR : *Romance de Garick.*

A ses projets réformateurs
Tout obéit jusqu'à son maître ;
Du faîte glissant des honneurs
Bientôt il pourrait disparaître !
Ses ennemis en ont l'espoir,
A ce revers il doit s'attendre :
S'il faut vingt ans pour monter au pouvoir,
Un jour suffit pour en descendre.

D'ailleurs, les prodigalités de mon oncle on alarmé ma famille, et je dois... Le voici.

SCENE VI.

LA DUCHESSE, LE CARDINAL.

LE CARDINAL, *à Joseph.* Faites distribuer cet or aux ouvriers du palais, et dites-leur que je suis content. Cet immense édifice semble être sorti comme par enchantement des entrailles de la terre.

LA DUCHESSE, *à part.* Il nous coûte assez cher.

LE CARDINAL. Bonjour à mon aimable nièce.

LA DUCHESSE. Je vous remercie, mon oncle, d'être venu si vite.

LE CARDINAL. Il s'agissait de vous voir... Eh bien ! que dit-on à la cour ?.. car ma goutte m'a empêché d'y paraître depuis un mois.

LA DUCHESSE. On dit que votre goutte est venue fort à propos pour cacher une disgrâce.

LE CARDINAL, *riant.* Une disgrâce ?

LA DUCHESSE. On assure que le roi est furieux contre vous.

LE CARDINAL. Furieux !... et pour quelle raison ?...

LA DUCHESSE. A cause de la magnificence que vous avez déployée dans votre palais : on lui a persuadé que vous aviez voulu, par cette pompe toute royale, élever le sujet audessus du souverain.

LE CARDINAL. Pas mal... pas mal, en vérité... Ils ont trouvé le seul moyen de me nuire auprès d'un prince dont l'esprit n'a pas une immense portée... On lui a dit cent fois que j'étais le véritable roi de France... il ne s'en est point alarmé... mais avoir un palais plus somptueux que le sien, c'est un crime de lèse-majesté !

LA DUCHESSE. Mais enfin, si vos ennemis l'emportent ?...

LE CARDINAL. Il faut bien vous l'avouer... Depuis huit jours le roi me boude... depuis huit jours il n'a pas daigné faire prendre mes conseils.

LA DUCHESSE. Vous voyez que c'est une vraie disgrâce.

LE CARDINAL. Oh ! j'ai un moyen infaillible de me réconcilier avec le roi.

LA DUCHESSE. Un moyen, et lequel ?

LE CARDINAL. Vous le saurez plus tard... qu'il vous suffise d'apprendre que mes ennemis se réjouissent trop tôt... Louis XIII et moi, nous ne pouvons nous séparer qu'à l'entrée des tombes royales de Saint-Denis... Ne dit-on rien de plus ?

LA DUCHESSE. On vous reproche, et en cela, je trouve qu'on a raison, votre goût pour les lettres, pour le théâtre.

LE CARDINAL. Voilà un singulier grief : n'ai-je à remplir que mes devoirs de prélat ?... ne dois-je aucune protection au premier des beaux-arts ?

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Faut-il qu'un ministre abandonne
Le goût, le talent et l'esprit
Qui font resplendir la couronne
D'un éclat que rien ne flétrit?
Des poètes comme les nôtres,
Songez-y, sont aussi des rois!
Et l'on voit ceux-là quelquefois
Régner plus long-temps que les autres.

LA DUCHESSE. Oui... mais vous allez trop loin : on dit que vous faites venir des comédiens chez vous.

LA CARDINAL. Aimerait-on mieux que j'allasse chez eux? Tant qu'on ne trouvera pas moyen de faire jouer des pièces sans acteurs, il faudra bien que j'en reçoive : j'ai fait construire exprès deux grandes salles de spectacle, et j'espère compter incessamment le roi lui-même parmi mes spectateurs.

LA DUCHESSE. Vous avez réponse à tout, mon oncle... Je désire beaucoup m'être trompée; mais j'ai peur d'avoir bien jugé.

SCENE VII.

LES MÊMES, LE PÈRE JOSEPH.

LE PÈRE JOSEPH. M. le surintendant des finances.

LA DUCHESSE, *bas.* Votre plus mortel ennemi !...

LE CARDINAL. Faites entrer.

LA DUCHESSE. Mon oncle, je vous quitte; mais je vous reverrai bientôt; car je suis tellement occupée de ce qui vous intéresse...

LE CARDINAL.

AIR *de Robin.*

Adieu donc, mon aimable nièce.

LA DUCHESSE.

Adieu ! prenez garde aux jaloux.

LE CARDINAL.

Je vois qu'il faut de la finesse.
Ah ! que n'en ai-je autant que vous!

LA DUCHESSE.

A ces rumeurs mettez un terme,
Bientôt vous les verrez soumis.

LE CARDINAL.

Malgré ma goutte, de pied ferme
J'attends, j'attends mes ennemis.

ENSEMBLE.

Adieu donc, mon aimable nièce,
De l'œil je suivrai les jaloux.
Je tâcherai pour la finesse
De prendre modèle sur vous.

LA DUCHESSE.

Croyez l'avis de ma tendresse;
Déjouez enfin les jaloux.
En fait d'esprit, en fait d'adresse,
Je sais qu'on peut compter sur vous.

(Elle sort.)

SCENE VIII.

LE CARDINAL, LE SURINTENDANT.

LE CARDINAL. Quel motif important me procure la visite de monsieur le surintendant?

LE SURINTENDANT. Il faut bien venir vous trouver, monseigneur, puisque, depuis un mois, vous êtes invisible.

LE CARDINAL. Je n'ai pas cessé de travailler, mais mon médecin ne veut pas que je sorte.

LE SURINTENDANT. Nous avons cependant à nous concerter pour des mesures bien importantes. L'Angleterre fait des armemens considérables.

LE CARDINAL. Je le savais, et je le lui ai défendu.

LE SURINTENDANT, *à part.* Il agit toujours en son nom.

LE CARDINAL.

AIR : *Un petit dr mon âge.*

Je l'ai voulu, le roi de France
En Europe est présent partout...
Dans mon active prévoyance,
Il ne suit rien et conduit tout.
La force que son nom lui donne
Au loin sait inspirer l'effroi;
Au monde entier il doit faire la loi
Et ne la subir de personne.

LE SURINTENDANT. Vous connaissez, monseigneur, l'intérêt que je vous porte?

LE CARDINAL. Oui, je sais combien il est vif.

LE SURINTENDANT. Je regrette que vous n'ayez pas dissipé vous-même les bruits que vos ennemis répandent contre vous auprès du roi.

LE CARDINAL. Lesquels?

LE SURINTENDANT. Ils disent... (ce sont vos ennemis qui parlent...)

LE CARDINAL. Parlez, monsieur...

LE SURINTENDANT. Votre magnificence contraste (suivant eux) avec la simplicité qui convient à un homme d'église.

LE CARDINAL. Qu'en dit le roi?

LE SURINTENDANT. Il semble partager ces impressions fâcheuses.

LE CARDINAL. Quand il connaîtra mes raisons...

LE SURINTENDANT. Croyez-moi, ne tardez pas à l'en instruire.

LE CARDINAL. Vous me rendrez ce service... ce sera un trait d'ami... Répétez, je vous prie, mais mot à mot, à sa majesté ce que je vais vous dire.

LE SURINTENDANT. J'écoute.

LE CARDINAL.

AIR *de Blanchard.*

Mille ouvriers depuis six ans
Ici trouvent une existence;
Leurs bras nourrissent leurs enfans;
Mon luxe fait leur opulence.
Au peuple il faut le travail et la paix;
S'il n'est pas heureux, il conspire;
Mais l'ouvrier qui construit des palais (*bis*)
Ne songe pas à les détruire.

LE SURINTENDANT. Je ne sais si sa majesté se contentera de cette explication.

LE CARDINAL. Ajoutez que si j'ai fait construire une demeure aussi magnifique, c'est que je la destinais à un roi.

LE SURINTENDANT. A un roi!...

LE CARDINAL. Oui, monsieur... et veuillez annoncer à Louis XIII que je mets à ses pieds les clefs de ce palais, à compter de ce jour il

devient le sien et celui des rois de France...

LE SURINTENDANT. Quoi ! monsieur le cardinal...

LE CARDINAL. Je n'ai qu'une crainte, monsieur le surintendant, c'est que sa majesté ne daigne pas accepter ; mais je compte sur vous pour la décider à m'accorder cette haute faveur... ne vous ai-je pas bien jugé ?

LE SURINTENDANT. Croyez bien, monsieur le cardinal, que je m'honorerai toujours...

ENSEMBLE.

LE CARDINAL.

AIR :

En chargeant d'un pareil message
Un autre serviteur du roi,
J'aurais vraiment cru faire outrage
A votre dévouement pour moi.

LE SURINTENDANT.

L'importance d'un tel message
Vous répond de ma bonne foi,
Et vous m'auriez fait un outrage
De choisir un autre que moi.

(Il sort.)

SCENE IX.

LE CARDINAL, *seul.*

Ce pauvre surintendant ne savait trop s'il devait me croire.

(Il sonne.)

SCENE X.

LE CARDINAL, LE PÈRE JOSEPH.

LE PÈRE JOSEPH. Monseigneur...

LE CARDINAL. Boisrobert n'est pas revenu ?

LE PÈRE JOSEPH. Non, monseigneur, pas encore. (*A part.*) Décidément il ne peut plus se passer de cet homme.

LE CARDINAL. Faites-lui savoir que je l'attends.

LE PÈRE JOSEPH. Oui, monseigneur.

(Il sort.)

SCENE XI.

LE CARDINAL.

LE CARDINAL. Je veux le consulter sur les portraits que je dois placer dans ma grande galerie... Philippe de Champagne, mon peintre favori, attend cette liste... et, parmi tant de grands hommes dont la France s'honore... le choix est embarrassant.

(Il réfléchit.)

SCENE XII.

LE CARDINAL, BOISROBERT.

BOISROBERT. Monseigneur a daigné me faire demander ?

LE CARDINAL. Tu sais trop bien, traître, que le poète-cardinal ne peut plus se passer de toi... Tout est-il prêt pour la répétition de *Mirame?*

BOISROBERT. Les acteurs sont arrivés au Palais-Cardinal. Ils prennent les costumes de leurs rôles... ces costumes sont d'une magnificence...

LE CARDINAL. Oui... j'ai dû ne rien épargner pour donner à cette tragédie tout l'éclat qu'elle me paraît mériter.

BOISROBERT. Et quel mérite en effet, monsieur le cardinal... aucun poète français n'a rien produit encore de si parfait !

LE CARDINAL. Corneille travaille-t-il toujours à sa tragédie du Cid ?

BOISROBERT. Toujours... il n'en veut pas démordre... il soutient que le sujet est noble, élevé, chevaleresque.

LE CARDINAL. Je ne le connais pas... mais, tenez, mon cher Boisrobert, souvenez-vous de ma prédiction : Corneille a de l'esprit, *le Menteur* l'a prouvé, mais il ne produira jamais une tragédie remarquable.

BOISROBERT. J'ose sur ce point, monseigneur, être d'un avis différent du vôtre.

AIR : *Connaissez mieux le prince Eugène.*

Des partis et de leur démence
Corneille peindra les combats.
Des auteurs la famille immense
De loin voudra suivre ses pas ;
Mais nul d'entre eux, moi, je le gage,
N'aura sa verve, ses talens,
Et le père aura l'avantage
De survivre à tous ses enfans.

LE CARDINAL. Voilà comme on gâte les auteurs qui commencent. (*Avec un peu d'humeur.*) Mais parlons d'autre chose, monsieur l'abbé ; a-t-on placé sur la porte de mon palais l'inscription que j'ai commandée ?

BOISROBERT. Oui, monseigneur... on y lit en lettres d'or... *Palais-Cardinal*, et cette inscription agite tous nos beaux esprits...

LE CARDINAL. En vérité ?

BOISROBERT. Le puriste Balzac prétend même qu'elle n'est ni latine, ni grecque, ni française.

LE CARDINAL, *irrité.* Balzac ne sera jamais de l'académie... du moins de mon vivant...

BOISROBERT, *à part.* J'ai un peu blessé l'amour-propre du poète... flattons celui de l'homme d'état.

LE CARDINAL. Je voulais vous consulter sur le choix des grands hommes qui doivent figurer dans la galerie du Palais-Cardinal.

BOISROBERT. Justement, monseigneur, Philippe de Champagne, que je viens de rencontrer, m'a remis une liste pour être soumise à l'approbation de votre éminence.

LE CARDINAL. Ah ! ah !.... voyons si ses grands hommes sont les miens... (*Il prend la liste.*) L'abbé Suger... le choix est excellent... c'est un beau nom que celui-là... sa situation ressemblait beaucoup à la mienne. Il fut forcé de gouverner à la fois l'état et Louis-le-Jeune... et il eut plus de mérite que moi, car son pupille n'était pas aussi docile que le mien.

BOISROBERT. Aussi..... l'Europe entière le sait bien... Louis XIII est roi de France..... mais c'est Richelieu qui règne pour lui. L'un est souverain par la grâce de Dieu, et l'autre par son génie et sa fermeté.

LE CARDINAL, *lui tendant la main.* Flatteur!...

BOISROBERT, *à part.* Nous voilà réconciliés.

LE CARDINAL. Jeanne d'Arc... Une femme parmi mes grands hommes!...

BOISROBERT. Monseigneur, celle-ci a sauvé la France.

LE CARDINAL. C'est juste.

BOISROBERT.
AIR *de Julie.*

Jeanne d'Arc, ce grand nom efface
Plus d'un nom qu'illustra l'honneur;
On lui doit la première place
Pour son courage et son malheur!
Et, quant à son sexe, je pense,
Il ne doit pas vous arrêter,
Puisque nul n'a pu se vanter
D'en connaître la différence.

LE CARDINAL. Bertrand Duguesclin..... La Trémouille... Bayard... bien!... Henri IV... très-bien!... (*Avec surprise.*) Louis XIII... Louis XIII!...

BOISROBERT. Monseigneur...

LE CARDINAL. Je vous comprends... il règne encore!... mais je ne vois là que vingt-trois noms... il manque le dernier...

BOISROBERT. Ce portrait est déjà fait, monseigneur...

RICHELIEU. Comment?

BOISROBERT. Philippe de Champagne m'a consulté sur le choix qu'il devait faire. Je connais, lui ai-je répondu, l'homme illustre qui vous manque.

AIR *des Pages du duc de Vendôme.*

Habile et profond politique,
Il embrasse tout dans l'état...
Il est poète dramatique;
Il sait encor, quoique prélat,
Pourvoir aux besoins du soldat.
Son cœur, qu'un noble feu dévore,
Fait respecter notre France en tout lieu...
Tandis que je parlais encore,
L'artiste peignait Richelieu!

LE CARDINAL, *à part.* Les flatteurs m'ont deviné.

SCENE XIII.

LES MÊMES, LE PÈRE JOSEPH.

LE PÈRE JOSEPH. Monseigneur, les comédiens de *Mirame* sont prêts à paraître devant votre éminence.

LE CARDINAL. Qu'ils entrent.

LE PÈRE JOSEPH, *en confidence.* C'est que l'ambassadeur de Venise et le nonce du pape sont là.

LE CARDINAL. Qu'ils attendent!

BOISROBERT, *à part, avec joie.* Comme l'enfer doit rire!!!

SCENE XIV.

LES MÊMES, M[lle] LENOIR, M[lle] LECUY *et autres* ACTEURS *en costume de théâtre.*

LE CARDINAL. Je ne vois pas Mondori... qui joue le principal rôle.

M[lle] LENOIR, *qui joue Mirame.* Monseigneur... il lui est impossible de venir... il est tombé, hier soir, d'une machine dans laquelle il figurait Jupiter.

LE CARDINAL. Le maladroit!.... la veille d'une représentation si brillante!.... comment veut-il donc qu'on répète?... c'est bien mal reconnaître...

BOISROBERT. Monseigneur, rassurez-vous, nous sommes seuls... je répéterai pour lui.

LE CARDINAL. Vous, Boisrobert... vous sauriez le rôle d'Arimant?

BOISROBERT. Les vers de monseigneur se retiennent si facilement... seulement, je prierai le poète de n'en rien dire au cardinal.... un aumônier du roi!

LE CARDINAL. Je serai discret.

BOISROBERT. On ne m'appellerait bientôt plus que l'abbé Mondori... je n'ai pas le costume, mais il me suffira du casque et du manteau.

LE CARDINAL, *à part.* Il a le diable au corps!... Joseph, veillez à ce que personne ne vienne nous interrompre..... commençons...

(On se place; le cardinal sur le devant, tournant presque le dos au public; il a le manuscrit de *Mirame.* Les acteurs sont sur des siéges, à droite et à gauche.)

MIRAME.

TRAGÉDIE.

(Boisrobert entre en scène avec le casque et le manteau; M[lle] Lenoir entre avec lui, une confidente la suit; un confident suit Arimant.)

ARIMANT.

Adorable beauté, je sens mon ame atteinte
De transports, de respects, de désirs et de crainte.
Vous causez mon silence, et lorsque je vous voi,
Pour être tout en vous, je suis tout hors de moi.
Devant l'aimable objet des beautés que j'admire,
Ayant trop à penser, je ne sais plus que dire.
(Il se met à genoux.)

MIRAME.

Levez-vous, Arimant.

ARIMANT.

Souffrez-moi...

MIRAME.

Je ne puis.

ARIMANT.

Je vous adore mieux dans l'état où je suis.

MIRAME.

Voulez-vous m'obéir, ou voulez-vous ma haine?

ARIMANT, *se relevant.*

Donc, je vous obéis.

MIRAME.

Quel motif vous amène?

ARIMANT.

Pour mourir à vos yeux, ou bien vous enlever.

MIRAME.

Vous, m'enlever?.. non, non, je ne puis approuver..

ARIMANT.

Consentez aujourd'hui que je porte la guerre
A cette bienheureuse et malheureuse terre,
Heureuse de porter un miracle parfait,
Mais malheureuse, hélas! du refus qu'on me fait.

MIRAME.

Je crains la guerre.

ARIMANT.

Eh bien! je vais briser mes armes;
Oui, puisque vous doutez du pouvoir de vos charmes,
Je quitte mon épée et déteste mon bras.
Je ne veux plus de cœur!. mais, Dieu! je ne puis pas
Me passer de mon cœur pour vous aimer sans cesse!

MIRAME.

Vous perdez la raison par excès de tendresse.
De quoi sert votre cœur quand le mien est à vous?
Vous devez le sentir, un seul suffit pour nous.
Si vous avez le mien à la place du vôtre,
Vous aurez tous les deux puisque l'un est dans l'autre.

ARIMANT.

Le vôtre est dans le mien, je vous en puis jurer.

MIRAME.

Le jour fait fuir la nuit; il faut vous retirer.
Déjà le blond Phœbus commence sa carrière.

ARIMANT.

Non, non, ce sont vos yeux qui font cette lumière.

MIRAME.

Prince, retirez-vous.

ARIMANT.

Objet de tous mes vœux,
C'est un trop grand effort, je ne puis!

MIRAME.

Je le veux.
Prince, retirez-vous.

ARIMANT.

Que faut-il que je fasse?
Mirame en même temps me retient et me chasse.

MIRAME.

Ah! je voudrais pouvoir me noyer dans mes pleurs!
Adieu donc!

ARIMANT.

Ah! ma vie! ah! mon ame! je meurs!

MIRAME.

Arimant!

(Bruit en dehors.)

SCENE XV.

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

LE CARDINAL. Que me veut-on?

JOSEPH, *en dehors*. Mais, madame la duchesse!... on ne peut pas entrer...

LA DUCHESSE, *entrant*. Il faut absolument que je lui parle... ah! mon oncle... le roi...

LE CARDINAL. Eh bien! le roi...

LA DUCHESSE. Son carrosse entre au Palais-Cardinal.

LE CARDINAL. Se peut-il?

BOISROBERT. Quelques instans de plus et sa majesté trouvait son aumônier dans une singulière attitude.

(Il sort et revient sans casque.)

LA DUCHESSE. On le dit plus irrité que jamais!...

LE CARDINAL, *à part*. Le surintendant n'aurait-il pas rempli la mission dont je l'ai chargé?... il aurait tort de se jouer à moi... je vais au-devant de sa majesté.

SCENE XVI.

LES MÊMES, UN HUISSIER *de la chambre*, LE ROI, LE SURINTENDANT.

L'HUISSIER, *annonçant*. Le roi.

LE CARDINAL. Quoi! votre majesté me fait l'honneur...

LE ROI. Puisque vous ne venez plus me voir...

LE CARDINAL. Je devais aujourd'hui même... sire...

LE ROI. On ne dira pas que vous êtes courtisan... monsieur le cardinal.

LE CARDINAL. Bouvard m'a défendu de sortir.

LE ROI. Votre médecin se fait mieux obéir que votre roi.

LA DUCHESSE, *à part*. Il est clair que c'est un reproche.

LE ROI. Vous ne craignez donc pas que l'absence vous fasse oublier?

LE CARDINAL. Je serais bien à plaindre, si rien ne me rappelait au souvenir de votre majesté.

LE ROI. Oui, vous espérez que les rebelles soumis, des victoires remportées, des provinces réunies à mes états, de beaux monumens élevés, de bonnes lois, vous rendent présent à ma pensée?

LE CARDINAL. Sire...

LE ROI. Mais j'ai encore auprès de moi des personnes intéressées à ne pas vous laisser oublier.

LE ROI, *regardant le surintendant*. Non, vos ennemis...

LA DUCHESSE, *à part*. Je l'avais bien dit.

LE CARDINAL. A-t-on fait part à votre majesté?...

LE ROI. Oui, sans doute, mais on trouve peut-être votre projet un peu hardi. Croyez-vous, monsieur le cardinal, qu'un roi puisse recevoir un présent d'un de ses sujets?...

LE CARDINAL. Sire, ce n'est pas un présent, ce n'est qu'une restitution.

AIR *de l'Angélus*.

Depuis long-temps de vos bontés
Chaque jour je reçois un gage;
Je vous dois tout, rang, dignités,
Et ma fortune est votre ouvrage. (*bis*)
Oui, sire, vos regards féconds
Ont protégé ma vaste course;
Quand je vous rends vos propres dons, (*bis*)
Le fleuve remonte à sa source.

LA DUCHESSE, *bas*. Quoi! mon oncle, vous avez donné ce palais?

LE CARDINAL. Silence!...

BOISROBERT, *à part*. La dévote n'est pas contente!

LE ROI. Je craindrais par un refus d'affliger votre reconnaissance...

LE CARDINAL. Vous acceptez donc, sire?

LE ROI. Oui, mais à une condition.

LE CARDINAL. Laquelle, sire?

LE ROI.

Même air.

Dans ce magnifique palais,
Qu'un roi n'eût pas créé peut-être,
Cardinal, demeurez en paix,
Après vous j'en deviendrai maître. (*bis*)
Sans nul crainte, sans débats,
Jouissez de votre partage,
Et surtout ne vous pressez pas (*bis*)
De me laisser votre héritage.

LA DUCHESSE. Ce vœu du roi est un bienfait de plus.

LE CARDINAL, *bas à la duchesse.* Je ne suis plus disgracié.

LE ROI. Je n'ai pas tout dit. (*Regardant le surintendant.*) Vos ennemis prétendent encore que vous vous faites plus malade que vous ne l'êtes, tout exprès pour ne pas venir au conseil...

LE CARDINAL. Croyez, sire, qu'on me calomnie.

LE ROI. Supposons, pour un moment, que l'on ait dit vrai, et que ce soit chez vous un parti pris... j'ai trouvé un moyen pour vous faire changer de résolution.

LE CARDINAL. Lequel, sire?

LE ROI. Vous ne voulez pas venir au conseil?

LE CARDINAL. Je ne le peux pas.

LE ROI. Eh bien! monsieur le cardinal, à compter de ce jour, le conseil se rendra chez vous.

LE CARDINAL. Votre majesté daignerait....

LE ROI... je daigne profiter de vos avis, de vos lumières, dont je ne puis me passer; je ne vous fais pas là une faveur bien grande.

LE CARDINAL. Le roi veut me combler...

LE ROI. J'ai chargé le surintendant de convoquer ici tous les membres du conseil.

BOISROBERT. Ce pauvre surintendant!...

LE ROI. Et avant de sortir du Palais-Cardinal, je veux voir toutes les merveilles qu'il renferme, votre chapelle d'argent, vos deux théâtres. (*Montrant Boisrobert.*) Si mon aumônier le permet, j'assisterai même à la représentation de votre tragédie de *Mirame.*

LE CARDINAL. Ah! sire, vous savez...

BOISROBERT, *bas au cardinal.* Ce jour-là, monseigneur, vous tâcherez de me faire doubler par Mondori.

LE CARDINAL, *bas.* Silence!

SCENE XVII.

LES MÊMES, L'HUISSIER.

L'HUISSIER *de la chambre.* Sire, les ministres sont arrivés.

LE ROI. Allons, cardinal, allons délibérer sur les affaires du royaume; si vous avez de la peine à marcher, appuyez-vous sur moi, ce ne sera qu'une revanche, car je me suis souvent appuyé sur vous.

CHOEUR.

AIR *du grand Frédéric.*

Honneur! honneur au prince auguste
Dont on révère l'équité;
En le nommant Louis-le-Juste
Devançons la postérité.

(On ouvre deux battans, et l'on aperçoit les ministres de Louis XIII debout devant la table du conseil. Le roi, donnant le bras au cardinal de Richelieu, se rend dans la salle des délibérations. Le rideau tombe.)

DEUXIÈME ÉPOQUE (1721).

LE PALAIS DE LA RÉGENCE,

OU

LA FÊTE ET L'ÉMEUTE,

OPÉRA-VAUDEVILLE EN DEUX TABLEAUX.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE RÉGENT	M. DERVAL.	CONVIVES DU RÉGENT.	
LE COMTE DE NOCÉ	M. SAINVILLE.	SOLDATS.	
LAGRANGE-CHANCEL	M. CISTY.	COLETTE, jeune ouvrière	Mlle AUGUSTINE.
COLIN LE BOSSU	M. LEVASSOR.	UNE JEUNE FILLE	Mlle OLYMPE.
LE MARQUIS DE ST-SIMON	M. DESROSSELLE.	JEUNES FILLES.	
UN EXEMPT	M. REMY.	DAMES DE LA COUR.	

La scène est à Paris, dans le jardin du palais de la Régence, en 1721.

Premier Tableau.

Le jardin du palais de la Régence; un immense marronnier au milieu du théâtre (c'est l'arbre qui devint depuis l'arbre de Cracovie). Un orage au lever du rideau.

SCENE PREMIERE.

COLETTE, *et* JEUNES FILLES *venant se réfugier sous le marronnier.*

AIR : *Il pleut, il pleut, bergère.*

Il pleut... venez bien vite
Sous l'arbre que voilà,
Cherchons, cherchons un gîte;
L'orage passera.
Ce rapide nuage
Portera ses faveurs.
On suit qu'un peu d'orage.
Fait éclore les fleurs.

COLETTE. Il faisait si beau tout-à-l'heure! heureuesment, le feuillage de ces arbres forme un abri impénétrable à la pluie.

UNE JEUNE FILLE. Oui, mais nous voilà forcées de nous arrêter dans le jardin de la Régence, et l'on dit qu'il est très-dangereux pour les jeunes filles.

COLETTE. Qui dit cela?... les vieilles demoiselles des alentours du Palais.

LA JEUNE FILLE. Ou les amoureux jaloux.

COLETTE. Ils ont pourtant fait une com-

plainte sur ce sujet... une espèce de ronde... Voulez-vous que je vous la chante ?

TOUTES. Oui, oui, oui !...

COLETTE. Vous répéterez le refrain, et nous le danserons sous ces arbres en attendant que l'orage cesse..... Tâchons de me rappeler.

(Elle cherche.)

SCENE II.

LES MÊMES, LE COMTE DE NOCÉ, *entr'ouvrant un buisson de lilas et montrant sa figure.*

(L'orchestre joue en sourdine quelques mesures de l'air du prologue.)

LE COMTE, *à part.* Voyons s'il n'y aurait pas là quelque joli minois pour embellir, ce soir, la petite fête que je donne au régent.

COLETTE. M'y voilà !... m'y voilà !...

RONDE.

AIR *nouveau de Mlle Megevand.*

Du jardin de la régence
Les bosquets si jolis
Plais'nt aux fill's de Paris,
Dont on vante l'innocence ;
Roses et lilas
Semblent y naître sous leurs pas.
Oui ; mais, hélas !
Dans ce jardin, petite,
Si tu crains les faux pas,
Passe bien vite, vite,
Et ne t'arrête pas.

LE COMTE, *à part.* Cette petite me paraît digne de figurer parmi nos odalisques.

ENSEMBLE.

Dans ce jardin, petite, etc.
(Elles dansent autour du marronnier.)

COLETTE.

2e *Couplet.*

La gentille Lucette
Traversait le jardin ;
La pauvrette soudain
Trouve un loup qui la guette.
(*Bas*)
Plaignez-la vraiment ;
Car ce loup, c'était le régent !

TOUTES.

Quoi ! le régent !

COLETTE.

Dans ce jardin, petite, etc.

ENSEMBLE.

Dans ce jardin, petite, etc.
(Elles dansent autour du marronnier.)

LA JEUNE FILLE. Colette, voilà Colin le bossu.

TOUTES. Colin le bossu !... Sauvons-nous !

(Elles s'enfuient ; Colin s'élance, saisit Colette par le bras, et la ramène en scène.)

SCENE III.

COLETTE, COLIN LE BOSSU, LE COMTE, *caché, et qui se montre de temps en temps.*

COLIN. Ah ! perfide !... je vous y prends !

COLETTE. Laissez-moi, monsieur Colin... laissez-moi... ou je crie.

COLIN. Criez !... criez !... je vous le conseille !... c'est bien plutôt moi qui dois jeter les hauts cris !... Ne vous ai-je pas défendu de mettre les pieds dans les jardins du palais de la Régence ?

LE COMTE, *à part.* Ah ! ah !...

COLETTE. Je n'étais pas seule !... d'ailleurs, quel mal y a-t-il à traverser ce jardin ?

COLIN. Vous me le demandez ?.... volage que vous êtes... mais, ne vous ai-je pas dit que le palais de la Régence était une autre Babylone... une autre Ninive... un séjour d'abomination, enfin... dont les femmes de Paris ne devraient pas approcher plus près que le Pont-Neuf !... Le palais de la Régence... mais, ça dit tout pour une ame vertueuse... et vous devriez rougir rien qu'en entendant prononcer ce nom.

COLETTE. Vous y venez bien, vous... car on dit que vous y passez toutes vos journées.

COLIN. Cette bêtise !... est-ce que je suis une jolie femme, moi !... Et puis, si je viens plus souvent que la moralité ne semble le permettre... c'est pour y rencontrer M. Dupont, dont j'y ai fait la connaissance et qui m'a promis de me faire placer dans les gabelles... puisque votre mère, malgré ma fortune, veut encore que j'aie une place pour vous épouser.

COLETTE, *à part.* S'il pouvait ne pas l'obtenir !

LE COMTE, *à part.* Eh quoi !... ce magot deviendrait le mari d'une si jolie personne !

COLIN. Ces grands parens sont-ils exigeans !... Je possède sept cents bonnes livres de rente et qui ne sont pas sur le livre de M. Law... C'est pourtant ce coquin-là qui est cause que je me suis arrondi... Aussi je l'estime, ce scélérat !... ce brigand de ministre ! Un jour, en passant dans la rue Quincampoix où était la banque, deux agioteurs qui ne savaient où signer un marché, me prièrent de leur prêter ma bosse pour leur servir de pupitre... Je me retourne, et quand ils eurent fini... vlan et vlan, je reçois un coup de pied d'une main et un louis de l'autre... Ça me parut drôle... et, depuis ce moment, je m'installai dans la rue Quincampoix avec une écritoire de corne, et le pupitre lucratif que la nature m'a donné.... Bienfaisante nature, va !... que je te remercie !... et pourtant tu pouvais faire davantage pour moi :

AIR : *Bossu par derrière.*

Si ta rigueur m'avait traité
En polichinelle,
J'aurais eu d'un double côté
Double clientelle,
Et j'aurais litière
A présent,
Si j'avais offert au passant
Pupitre derrière,
Pupitre devant.

COLETTE. Je vous conseille de regretter cela... vous n'êtes déjà pas si beau !

COLIN. Je ne suis pas beau, c'est vraisemblable... mais j'ai des écus, et pour mes écus, je

veux avoir une femme à moi tout seul... c'est-à-dire une femme qui ne vienne pas respirer l'air corrupteur et diabolique du jardin de la Régence.

COLETTE. Mais, puisque ça m'abrége de traverser ce jardin pour aller à ma boutique de parfumerie qui est rue Saint-Honoré, au coin de la rue Richelieu.

LE COMTE, *écrivant sur ses tablettes.* Rue Saint-Honoré, c'est tout ce que je voulais savoir.

(Il disparaît.)

SCENE IV.

COLETTE, COLIN LE BOSSU.

COLIN. Ça m'est égal, j'aime mieux que vous marchiez un peu plus et que vous ne bronchiez pas... Je suis jaloux, moi... jaloux comme dans la nouvelle tragédie de M. Arouet Voltaire, que je vous ai menée voir avant-hier, avec votre bonne femme de mère... Oh! Dieu! a-t-elle pleuré à *Zaïre*... et vous aussi, vous avez pleuré, Colette... et vous aviez raison... car j'ai tout le caractère d'Orosmane, et si vous m'étiez jamais infidèle... si... oh! Dieu!... je crois que dans ma fureur!.... vlan! .. (*Il se retourne comme pour poignarder Colette. Elle s'est enfuie.*) Eh bien! où est-elle donc passée ma Zaïre? vous pleurez... Colette!... Colette!... La colère d'Orosmane lui aura fait peur... J'ai tort d'être ainsi jaloux, soupçonneux, despote... je dirais presque Grand-Turc!... Les femmes n'aiment pas ça... d'ailleurs, Colette est l'innocence même, et ça doit me rassurer, malgré mon pupitre.

AIR *du Devin du village.*

Non, non, Colette n'est pas trompeuse...
Elle m'a promis sa foi,
Pourrait-elle être amoureuse
D'un autre berger que moi?
Non, non, etc.

Mais voici M. Lagrange-Chancel, ce fameux poète qui fait de si beaux vers contre le régent et qui me les confie en me recommandant de ne pas dire qu'ils sont de lui... Il n'y a pas de risque... car je ne les lis qu'à M. Dupont... mon ami... et je lui dis qu'ils sont de moi... ça me donne un certain relief à ses yeux... et comme il n'aime pas plus le régent que moi... ça me fera plus vite avoir ma place dans les gabelles...

SCENE V.

COLIN, LAGRANGE.

LAGRANGE. Ah! vous voilà, monsieur Colin... c'est vous que je cherchais.

COLIN. Oh! à l'heure qu'il est, on est toujours sûr de me trouver sous ces grands arbres, à attendre M. Dupont le philosophe.

LAGRANGE, *à part.* Il ne sait pas que ce M. Dupont n'est autre que le régent.

COLIN. M'apportez-vous quelques nouvelles strophes de vos philippiques pour le divertir, ce bon M. Dupont?

LAGRANGE. Silence!... en voici deux que je viens de composer en me promenant.

COLIN. Sont-elles aussi vigoureuses que les autres?... Les dernières étaient fièrement tapées... M. Dupont n'en revenait pas.

LAGRANGE, *à part.* Je conçois sa surprise!... (*Haut.*) Songez que vous m'avez juré de garder mon secret.

COLIN. Je me ferais couper en morceaux, plutôt que de nommer l'auteur de ces vers... D'ailleurs, M. Dupont n'aime pas plus le régent que vous et moi... car, on voit, à vos philippiques, que vous ne l'aimez pas... le régent.

LAGRANGE. Quel Français, digne de ce nom, pourrait l'aimer? N'est-ce pas le régent qui a ruiné la France!... le système de Law!

COLIN. Oh! moi. ce n'est pas pour ça que je le hais, que je l'abhorre... je l'exècre, parce qu'il n'y a, dans Paris, de femmes que pour lui... car il nous prend toutes les femmes .. ce Sardanapale...

LAGRANGE. J'aime à vous voir cette indignation... mais rassurez-vous...

AIR : *Tu ne vois pas, jeune imprudent.*

La foule de ses courtisans
L'abuse par un faux hommage.
C'est à travers des flots d'encens
Qu'ils lui présentent son image;
Mais moi, je veux, grâce au pouvoir
Des traits hardis que je lui lance,
Qu'il soit, en prenant son miroir,
Effrayé de la ressemblance.

COLIN. Ses courtisans sont peut-être assez scélérats pour ne pas lui montrer vos vers.

LAGRANGE. Oui, ils en sont bien capables... mais j'ai la certitude qu'il les a lus.

COLIN. Eh bien! ils ont dû lui faire plaisir... mais j'aperçois M. Dupont qui vient par là-bas... donnez-moi vite vos tablettes.

LAGRANGE. Les voici... surtout ne les égarez pas.

COLIN. Tiens!... est-ce que je ne sais pas ce que ça vaut?

LAGRANGE, *à part en sortant.* Observons bien l'impression que ces nouvelles strophes vont produire sur le régent... Si je pouvais lui faire ouvrir les yeux... mes philippiques seraient mon plus bel ouvrage, et la France me devrait des statues!

(Il sort.)

SCENE VI.

COLIN LE BOSSU, *seul.*

M. Dupont cause avec quelqu'un que je ne connais pas... attendons qu'il soit seul.

(Il s'éloigne un peu.)

SCENE VII.

LE RÉGENT *sous le nom de* M. DUPONT, LE COMTE DE NOCÉ.

LE RÉGENT. Eh quoi! mon cher comte... ce pauvre Law...

LE COMTE. Le rapport du lieutenant de police annonce que le peuple a chassé, ce matin, votre contrôleur-général de son hôtel auquel il voulait mettre le feu!...

LE RÉGENT, *riant*. Diantre !... c'eût été dangereux !.... tout notre trésor est en papier !...

LE COMTE. On ignore où M. Law s'est réfugié... le peuple le cherche partout pour le pendre.

LE RÉGENT. S'il peut parvenir jusqu'à mon palais, je réponds de ses jours... son système fut une grande erreur, peut-être... mais Law du moins était de bonne foi.

LE COMTE. A qui le dites-vous, monseigneur ?... n'est-ce pas moi qui vous l'ai donné pour contrôleur-général, malgré toute la cour ?... C'est comme si l'on suspectait ma loyauté... à moi !... Chacun a son système... ici-bas !... celui de Law n'a pas réussi... c'est un malheur !... Faut-il pendre un ministre pour quelques millions qui se sont égarés dans son portefeuille... on n'en finirait pas si l'on y regardait de si près... avec ces messieurs... Quant à moi, j'ai pour système que les princes doivent s'amuser, et s'amuser plus que les autres... car ils ont plus de peines et d'ennuis que personne.

LE RÉGENT, *riant*. Ce système est un peu le mien aussi... La fête que je donne ce soir à l'ambassadeur turc sera des plus voluptueuses... mon costume de calife est de la plus grande richesse...

LE COMTE. Pour qu'elle soit complète je vous ménage une surprise...

LE RÉGENT. Qu'est-ce donc, je vous prie, monsieur le comte ?... Allez-vous encore me jeter dans le plus grand embarras... en me forçant de donner audience à quelque nouvelle duchesse de Chavanne... une vertu qui a manqué de m'arracher les yeux ?

LE COMTE. Non ; ce n'est pas cela... une scène plus piquante, plus nouvelle !.. Six odalisques de quinze à vingt ans, qui, sultanes sans le savoir, viendront, ce soir, déposer aux pieds du calife tous les plus riches tissus de la France et les plus doux parfums de Paris.

LE RÉGENT. Comte, expliquez-vous.

LE COMTE. Vous ne comprenez pas ; les six plus jolies marchandes des environs du palais de la régence, qui croiront venir offrir à son excellence l'ambassadeur turc le produit de leurs boutiques respectives.

LE RÉGENT. Comte, vous êtes mon mauvais génie.

LE COMTE, *riant à part*. Il ne croit pas dire si vrai.

LE RÉGENT. Et pour cette fois, je ne puis consentir...

LE COMTE. Des scrupules, monseigneur, en vérité, je ne vous conçois pas !.. N'avez-vous pas acquis, par de brillantes et nobles actions, le droit d'avoir quelques faiblesses ?

LE RÉGENT. Il faut bien faire tout ce que vous voulez, vieux pervers ; mais surtout, que ces jeunes filles ignorent qui je suis. Et, dites-moi, sont-elles bien jolies ?

LE COMTE. La beauté... de l'innocence !

LE RÉGENT, *riant*. Et vous en avez trouvé six ?

LE COMTE. Ah ! j'ai bien cherché, mais il en est une surtout, une pauvre fille que sa mère veut sacrifier à un bossu. Vraiment, monseigneur, ne fût-ce que par humanité...

LE RÉGENT. Ce bossu, ne serait-ce pas ce petit homme que je vois rôder près d'ici ?

LE COMTE. Votre altesse le connaît ?

LE RÉGENT. Oui ; sous le nom de M. Dupont, je lui parle quelquefois, et le drôle me fait entendre de dures vérités. Il se dit l'auteur de certaines strophes énergiques, mais je ne suis pas sa dupe.

LE COMTE. Si votre altesse pouvait nous en débarrasser pour ce soir ; il est d'une jalousie effrénée, et je crains qu'il n'empêche sa prétendue de venir au palais.

LE RÉGENT. Il se rapproche de nous ; laissez-moi seul avec lui. (*Le comte va s'éloigner.*) Ah ! Nocé, encore un mot, envoyez à la recherche de Law, et qu'on l'amène secrètement dans mon palais, c'est un asile qu'on n'osera pas violer.

LE COMTE, *en sortant*. Il a beau faire, c'est un vieux damné que l'on attend là-bas... la voix du peuple est la voix du diable.

(Il sort.)

SCENE VIII.

COLIN, LE RÉGENT.

COLIN. Ah ! enfin, vous voilà seul, monsieur Dupont, je croyais que ce monsieur ne s'en irait pas.

LE RÉGENT. Un importun comme il y en a tant. Eh bien ! monsieur Colin, m'apportez-vous encore quelque bonne épigramme contre le régent ?

COLIN. Tiens ! Est-ce que ça se demande ? J'étais là à composer de nouvelles strophes pour mes philippiques... et j'étais en verve.

LE RÉGENT. Tant mieux ! car j'ai besoin de m'égayer, je suis tout triste aujourd'hui.

COLIN. Tout triste !.. Est-ce que vous auriez des bons sur le Mississipi ?

LE RÉGENT. Eh bon Dieu ! qui n'en a pas !

COLIN. Comment, vous avez aussi donné dans ce pupitre-là ?

LE RÉGENT. Que voulez-vous dire ?

COLIN, *gaîment*. C'est comme si je vous disais dans cette bosse-là !.. vous savez.

LE RÉGENT. Ah ! pardon ! je comprends.

COLIN. Pour moi, je n'ai jamais été la dupe du système de M. Law, et pendant qu'on passait un marché sur mon dos, je me disais en me frottant les mains, par devant... Encore un de fait.

LE RÉGENT. Il eût été plus généreux d'avertir vos cliens.

COLIN. Tiens ! tout ce qui se passait derrière moi ne me regardait pas ; je n'aurais eu aussi qu'à me fâcher des coups de pieds qui étaient comme le paraphe obligé de toutes les signatures, je fermais l'œil là-dessus... à cause des honoraires.

LE RÉGENT, *riant*. Voyons vos nouvelles strophes.

COLIN. Attendez, que je m'assure bien que personne ne nous écoute ; c'est que le régent

nous ferait un mauvais parti, surtout à moi, qui suis son ennemi déclaré.

LE RÉGENT. Vous lui en voulez donc bien ?

COLIN. Oh ! je le hais... comme tout... il m'a offensé personnellement.

LE RÉGENT. Vous ! je croyais que vous ne l'aviez jamais vu.

COLIN. C'est vrai !.. mais on dit que c'est le plus bel homme de Paris, et ça m'offusque, les beaux hommes, ça m'insulte physiquement.

LE RÉGENT. C'est une raison ; voyons vos vers, monsieur Colin.

COLIN. Ecoutez bien ça ; je voudrais que vous fussiez le régent seulement pendant un quart d'heure.

LE RÉGENT. Eh quoi ! vous auriez le courage de lui réciter vos vers en face ?

COLIN. Non ! je me gênerais !

LE RÉGENT, *le regardant fixement*. Eh bien ! lisez.

COLIN. Attention !

(Il lit avec emphase.)

Brûlant de la soif des richesses,
Le régent, au mépris des lois,
Veut donner trois fois aux espèces
Un prix au-dessus de leur poids.
Rome, si long-tems gémissante
Sous l'autorité flétrissante
Des Vespasien, des Galba,
Ne vit dans ces princes avares
Ni des rapines si barbares,
Ni des artifices si bas !

LE RÉGENT, *à part*. Quel tissu d'infamies !

COLIN. Hein ! qu'en dites-vous ? comme ça ronfle !

LE RÉGENT, *à part*. Ah ! si je connaissais l'auteur de ces vers... la Bastille ou les îles Sainte-Marguerite...

COLIN. Il paraît que ça vous fait un fier effet, cette fois-ci ; tant mieux, tant mieux, ça prouve que c'est bon. Ecoutez encore celle-ci ; c'est la plus pyramidale de toutes.

LE RÉGENT, *avec agitation*. Je vous écoute.

COLIN, *lisant avec encore plus d'emphase*.
Puisqu'en horreurs il est prodigue...
(*S'interrompant.*) Toujours le régent.

Puisqu'en horreurs il est prodigue,
Contre un coupable de son rang
Le fer serait la seule digue
Qui pût arrêter le torrent.
Comment, lorsqu'on prévoit sa chute,
Sous tant de bras qu'il persécute
N'est-il pas encore abattu ?...
J'entends tout un peuple qui crie :
Un crime fait pour la patrie
Devient un acte de vertu !

LE RÉGENT, *qui a eu peine à se contenir, éclatant avec violence, et lui arrachant les tablettes qu'il jette au loin*. Mais c'est la doctrine du meurtre cela, monsieur !

COLIN. Qu'est-ce qu'il a donc ? Est-ce que vous n'êtes pas content de celui-là ? il faut que vous soyez bien difficile.

LE RÉGENT. Etes-vous bien sûr d'être l'auteur de ces vers ?

COLIN. Tiens, si j'en suis sûr ! puisque je les faisais encore quand vous êtes arrivé.

LE RÉGENT. Vous mentez ; vous ne savez même pas ce que c'est que Vespasien et Galba.

COLIN. Non ! c'est vous qui me l'apprendrez... deux empereurs romains qui vivaient du temps du roi Dagobert. Mais, qu'est-ce qui vous prend donc aujourd'hui, monsieur Dupont, vous qui êtes ordinairement si doux, si aimable, si bon ?

LE RÉGENT. Adieu, monsieur. (*A part.*) Sortons, car je me trahirais.

(Il sort.)

COLIN, *le suivant*. Monsieur Dupont ! mon ami !.. il ne m'écoute plus.

SCENE IX.

COLIN, LAGRANGE.

LAGRANGE, *à part*. Le régent est furieux ! et peut-être cette leçon... oh ! malgré tout le danger, je me nommerais alors, car j'aurais bien mérité de mon pays.

COLIN. Ah ! vous voilà, monsieur Lagrange ; vous pouvez vous vanter d'avoir fait de fameux vers ; ce pauvre M. Dupont en a perdu l'esprit... avec ça qu'il n'est pas fort.

LAGRANGE. Rendez-moi mes tablettes.

COLIN, *les ramassant*. Les voilà. Est-ce que vous allez faire encore de nouvelles strophes pour demain ?

LAGRANGE. Pour demain ! à l'instant même, je suis en verve.

COLIN. Dites donc, s'il vous était possible de ne pas les faire si bonnes que les deux dernières... tâchez, hein... c'est trop bon, parole d'honneur !

LAGRANGE. Je les ferais cent fois plus énergiques encore, si je le pouvais, car ce que je viens d'apprendre a mis le comble à mon indignation. Ce soir, qui le croirait ! malgré la misère du peuple et la révolte qui cour les rues de Paris, une fête se prépare au palais de la régence, et cette fête, qui doit rappeler tout le luxe et toutes les voluptés de l'Asie, coûtera, dit-on, cinq cent mille livres tournois ! Quel cœur généreux pourrait se taire devant une si lâche prodigalité !

COLIN. Et dire que c'est nous qui payons tout ça. Tenez, tenez, regardez par là-bas, que de lampions aux fenêtres du régent... Oh ! moderne Nabuchodonosor, va !... et le peuple ne viendra pas souffler toutes ces lumières despotiques ?

LAGRANGE. Bah ! le peuple !

AIR : *Aux braves hussards du sixième*.

Quand on prépare sa ruine,
Quand ces jeux lui coûtent si cher,
C'est vainement qu'on illumine,
Le peuple n'y voit pas plus clair.

COLIN. Tiens ! au contraire.

Toujours offert en sacrifice,
Lorsqu'on lui prodigue en tout lieu
Les lampions et les feux d'artifice,
Le peuple, il n'y voit que du feu ! (*bis*)
Ce pauvre peuple, il n'y voit que du feu.

SCENE X.

LES MÊMES, UN EXEMPT, GARDES.

L'EXEMPT, *à Colin.* Au nom du roi, je vous arrête.

COLIN. Moi... et pourquoi faire?

L'EXEMPT. Pour vous conduire en prison.

COLIN. En prison?... je n'ai pas le temps... il faut que j'aille chercher ma prétendue à son magasin pour la conduire chez sa mère... vous repasserez demain.

(Il veut s'en aller.)

L'EXEMPT. Marchez, et ne répliquez pas!...

COLIN. Mais qu'est-ce que j'ai donc fait pour être arrêté?...

L'EXEMPT. Vous êtes l'auteur des philippiques.

LAGRANGE, *à part.* Qu'entends-je!

COLIN. Voyez-vous ça!... M. Dupont était tout bonnement une mouche!... et une fine mouche!.... oh! satané pendard!.... C'est égal, ça va faire un fier honneur aux bossus du dix-huitième siècle!

L'EXEMPT. Le temps presse... marchons!

LAGRANGE, *à part.* Ah! je ne dois pas le souffrir! (*Haut.*) Un moment!... vous avez l'ordre d'arrêter l'auteur des philippiques?...

L'EXEMPT. Oui, monsieur.

LAGRANGE. C'est moi!

L'EXEMPT. Vous monsieur... on m'a pourtant dit.

LAGRANGE. C'est une erreur... en voici la preuve...

(Il lui montre les tablettes.)

L'EXEMPT. En effet.

LAGRANGE. Puisque la vérité est arrivée jusqu'au régent, il est temps de quitter l'anonyme et de revendiquer les honneurs de la persécution.

L'EXEMPT. J'ai ordre de vous conduire à la Bastille.

LAGRANGE. Je suis prêt à vous suivre.

COLIN *bas.* Monsieur Lagrange, je vous prie de croire que je n'aurais rien dit... je me serais plutôt fait couper mon pupitre en deux... le bossu est malin, mais il est généreux!

LAGRANGE. J'apprécie votre courage, et j'attends de vous un service... je vous charge d'aller apprendre à l'instant, au foyer de la Comédie-Française, que Lagrange-Chancel vient d'être arrêté comme auteur avoué des philippiques.

COLIN. Vous pouvez compter sur moi... (*A part.*) Et j'irai de là chercher ma prétendue.

L'EXEMPT. Suivez-moi...

L'EXEMPT et LES SOLDATS.

AIR : *de Wallace.*

Allons, marchons bien vite;
A remplir mon devoir
Déjà la nuit m'invite;
Car on n'y peut plus voir.

ENSEMBLE.

LAGRANGE.

Allons, marchons bien vite.
Mais, trompant votre espoir,
Je voudrais à ma suite
Tout Paris pour me voir.

COLIN.

Il s'en fait un mérite.
Et, trompant leur espoir,
Il voudrait à sa suite
Tout Paris pour le voir.

L'EXEMPT et LES GARDES.

Allons, etc.

(L'exempt emmène Lagrange-Chancel; ils sortent tous.)

LE THÉATRE CHANGE.

Deuxième Tableau.

Boudoir élégant, s'ouvrant sur une immense galerie, ornée à l'orientale, et où l'on voit circuler les courtisans sous le costume oriental. Dans le petit boudoir, un riche divan entouré de cassolettes où brûlent des parfums, et près duquel est une table chargée de fruits et de sorbets. Une fenêtre à droite. On entend le son des instrumens au lointain.

SCENE PREMIERE.

CHOEUR.

AIR : *du final bachique des Deux Nuits.*

Ah! la fête
Est parfaite!
Tandis qu'on danse là-bas,
Mahomet ne défend pas
Ces vins délicats.
Amis, buvons, trinquons, chantons,
Débouchons les flacons,
Et que le choc du verre,
Où brille le Madère,
Chasse l'ennui sévère
Que l'on trouve à la cour.
Vive le vin, vive l'amour!

(Le régent, le comte et le marquis entrent après le chœur; en levant les draperies, on voit la fete.

LE RÉGENT *sous le costume d'Haroun-al-Raschid*, LE COMTE *en costume oriental*, LE MARQUIS DE SAINT-SIMON *tout en noir.*

LE RÉGENT. Comte, je vous félicite sur l'ordonnance de cette fête!... tout y est d'un luxe, d'une vérité... L'ambassadeur de la Sublime-Porte se croit transporté dans les palais des Califes de Bagdad.

LE MARQUIS, *avec sévérité.* Oui, mon prince... mais le son des instrumens vous empêche d'entendre les clameurs qui retentissent autour de ce palais.

LE RÉGENT. Vous aurez cru les entendre, mon cher Saint-Simon; je sais que dans votre sévérité à la Sully vous avez hautement blâmé cette fête... et vous supposez que le peuple partage votre courroux contre moi.

LE MARQUIS. Le peuple, monseigneur, est instruit que le contrôleur-général a trouvé un asile au palais de la Régence et une foule immense se rassemble sur la place... peut-être serait-il prudent d'interrompre des plaisirs...

LE RÉGENT. Le peuple croirait que j'ai peur... (*Au comte, tournant le dos au marquis.*) Parlez-moi plutôt de vos jeunes oda-

lisques... ce costume oriental m'a donné des idées...

LE MARQUIS, *à part.* Déplorable aveuglement!

LE COMTE. Elles n'attendent que l'ordre de votre altesse pour se présenter devant elle.

LE RÉGENT. Je suis prêt à les recevoir... (*Au marquis.*) N'oubliez pas, surtout, mon cher marquis, de faire remettre en liberté, cette nuit même... ce malheureux que j'ai fait arrêter comme l'auteur des philippiques... je suis vraiment fâché...

LE MARQUIS. C'était une mesure...

LE RÉGENT. Diabolique!...

LE COMTE. Oui, mais indispensable!... on est bien plus libre avec la femme, quand le mari est en prison.

(Rumeur lointaine.)

LE MARQUIS. Entendez-vous.... entendez-vous?

LE RÉGENT. Ils sont nombreux, à ce qu'il paraît!

LE MARQUIS. Faut-il faire doubler la garde du palais de la Régence?

LE RÉGENT. Non... mais faites doubler celle des Tuileries... on ne saurait trop veiller sur le jeune roi!

AIR: *T'en souviens-tu?*

Conservons bien cette tête chérie,
Je vois en elle un gage d'avenir.
C'est un dépôt que m'a fait la patrie,
De tout danger je dois le garantir.
Oui, redoublons de dévouement, de zèle,
Pour que l'histoire, un jour, dise de moi:
A ses plaisirs s'il fut toujours fidèle,
Il fut encor plus fidèle à son roi.

LE MARQUIS. C'est du moins une justice qu'elle ne vous refusera pas...

LE RÉGENT. Marquis, ayez soin, pendant le bal, de vous attacher aux pas de Cellamare... vous m'instruirez, heure par heure, de toutes ses démarches... surtout, que tous les officiers de service soient prêts à monter à cheval.

(Rumeur lointaine.)

LE MARQUIS. Songez que cette fête irrite encore le peuple!...

LE RÉGENT. C'en est assez, marquis. (*Le marquis sort.—Au comte.*) Faites monter ces jeunes filles.

LE COMTE, *avec joie, à part.* L'élève est digne du maître.

(Il sort.)

SCENE II.

LE RÉGENT.

LE RÉGENT. Il faut bien l'avouer, quand je me trouve entre le comte de Nocé et le marquis de Saint-Simon, je suis tenté de me croire entre mon bon et mon mauvais génie... Saint-Simon a peut-être raison... mais l'instant de ses remontrances est mal choisi... (*Il s'assied sur le divan.*) Le peuple!... eh! que me demande-t-il?... je fais pour lui tout ce qu'un prince doit faire... je lui consacre mes jours... qu'il me laisse mes nuits!... et mes contrôleurs-généraux.

SCENE III.

LE RÉGENT, LE COMTE, COLETTE ET CINQ JEUNES FILLES, *apportant dans des corbeilles le tribut de leurs magasins.*

LE COMTE, *riant.* Monseigneur, voici votre harem.

CHOEUR, *à voix basse.*

AIR: *du Genie de la Clyde* (2e acte).
Vaudeville (PANSERON.)

Ah! que votre excellence
Jette les yeux sur moi!
Une telle élégance
Serait digne d'un roi.
Je vends en conscience
Et ne surfais
Jamais...
Donnez la préférence
A ces objets
Parfaits.
Voyez, voyez, ces objets
Sont parfaits.

LE RÉGENT. Mon cher comte... elles sont toutes charmantes... (*Les jeunes filles saluent.*) Et ces étoffes... ces bijoux...

LE COMTE. Monseigneur ne voit rien encore!

(On entend la musique du bal; elle continue pendant toute la scène. Le régent se lève et s'approche des jeunes filles.)

LE RÉGENT. Oui, voilà des ouvrages qui semblent sortir de la main des fées!... (*A une jeune fille.*) Comment vous appelle-t-on, ma belle enfant?

PREMIÈRE JEUNE FILLE, *avec une révérence toute parisienne.* Fanchon, monseigneur.

LE RÉGENT, *à part.* Oh! Fanchon!... et vous, rose de Lutèce?

DEUXIÈME JEUNE FILLE, *de même.* Manon, monseigneur.

LE RÉGENT, *au comte, bas.* Bourreau!... tu n'as pas songé à les débaptiser... voilà de quoi détruire les illusions les plus robustes..... voyons... (*A une autre.*) Votre nom, perle d'occident?

TROISIÈME JEUNE FILLE. Margoton.

LE RÉGENT, *au comte.* Allons, de plus fort en plus fort!... (*A Colette.*) Je parierais, jeune fille, que votre nom ne ressemble en rien à celui de vos compagnes.

COLETTE. Je m'appelle Colette, monseigneur.

LE RÉGENT. Colette, ah! c'est déjà moins mal.

LE COMTE, *bas au régent.* C'est la fiancée du petit bossu.

LE RÉGENT, *bas au comte.* Quoi! cet ange! ah! le régent de France ne peut tolérer une pareille injustice... (*Aux jeunes filles.*) Jeunes houris... l'envoyé du prophète est enchanté de vos travaux... et je prends tout... oui, tout, sans marchander... je vais vous faire payer l'une après l'autre... et je vais commencer par la charmante Colette... Osmin, allez chercher ma casquette aux sequins d'or.

LE COMTE. Alli! Alla... venez, houris de la rue Saint-Honoré.

REPRISE DU CHOEUR.

Donnez la préférence, etc.

(Les jeunes filles suivent le comte, Colette est la dernière; le régent l'arrête.)

SCENE IV.

LE RÉGENT, COLETTE.

LE RÉGENT. Restez, ma belle enfant.

COLETTE. Oh ! non, monseigneur..... Je dois...

LE RÉGENT. Vous devez m'écouter... car je veux faire votre bonheur, en vous empêchant d'épouser M. Colin.

COLETTE. Quoi ! monseigneur, vous savez...

LE RÉGENT. Oui, mon ange, et je ne souffrirai pas que vous soyez si indignement sacrifiée.

COLETTE. Oh ! comme je vous aimerais..... si j'avais moins peur de vous !

LE RÉGENT. Vous avez peur de moi ?

COLETTE. On dit les Turcs si terribles pour les femmes...

LE RÉGENT. Ces pauvres Turcs, comme on les calomnie... Tenez, venez vous asseoir là, et goûtez de ces fruits, de ces sorbets...

COLETTE. Je n'ose...

LE RÉGENT. Votre Colin est, dit-on, si laid !

COLETTE, *s'asseyant*. Oh ! c'est bien vrai, ça, monseigneur... il vaudrait bien mieux qu'il fût Turc et que vous fussiez Français.

LE RÉGENT. Je vous remercie... pour la Sublime-Porte... Prenez cette coupe... c'est celle du bonheur.

(Rumeur plus rapprochée. On entends ces mots : Nous voulons le contrôleur-général.)

COLETTE, *se levant effrayée*. Ah ! mon Dieu !... qu'est-ce donc ?

LE RÉGENT, *toujours assis*. N'y faites pas plus d'attention que moi...

(*Se versant à boire.*)

AIR : *du Calife.*

Venez, rapprochez-vous, ma belle ;
Qu'importe une vaine clameur ?...
Pour soumettre un peuple rebelle,
Il suffit de montrer du cœur.
L'enfer et toute son escorte
Rugissent en vain à ma porte,
Quand ce doux instant me promet
Le paradis de Mahomet.

CHOEUR, *au dehors.*

La mort ! la mort !
Voilà son sort !

LE RÉGENT.

Oui, ce doux instant me promet
Le paradis de Mahomet.

SCENE V.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS. Pardon, monseigneur, si j'ose pénétrer jusqu'ici... mais le tumulte augmente à chaque instant, la foule est encore excitée par des mères éplorées qui demandent leurs filles... et votre garde s'est vue forcée de prendre les armes.

LE RÉGENT, *avec force*. Je lui défends d'en faire usage contre le peuple... Marquis, vous me répondez de cet ordre...

(Le marquis sort ; l'air reprend tout de suite.)

SCENE VI.

LE RÉGENT, COLETTE.

LE RÉGENT, *se levant.*

Même air.

Dans le paradis du Prophète,
Auprès d'innombrables beautés,
On trouve une éternelle fête
Au sein des douces voluptés.
Le vrai croyant pour récompense,
Enfin trouve là l'innocence...
Viens, car ton regard me promet
Le paradis de Mahomet.

LE CHOEUR, *en dehors.*

La mort !... la mort !...
Voilà son sort !

LE RÉGENT, *prenant Colette dans ses bras.*

Oui, ton doux regard me promet
Le paradis de Mahomet !

(Le régent veut entraîner Colette vers le divan ; elle se défend à peine. En ce moment, Colin le bossu brise la fenêtre à droite, et s'élance dans l'appartement.)

SCENE VII.

LES MÊMES, COLIN, LE COMTE.

LE RÉGENT. Hein !... qu'est-ce donc ?

COLETTE. C'est lui !...

COLIN. Oui, mon Turc, c'est moi !... Pardon, excuse, si j'entre comme ça, sans me faire annoncer.... mais ça pressait, voyez-vous... et pour arriver jusqu'ici je me suis mis à la tête de l'émeute... Qui m'aime me suive !... j'arrive tout seul ; mais c'est égal, je crois que j'arrive à temps... (*A Colette.*) Vous voilà donc !... perfide... infidèle... renégate... vous allez me suivre à l'instant... hors de ce palais, de cet infâme palais... où il y a des hérétiques à présent... comme si ce n'était pas assez du régent !

LE RÉGENT. Insolent !

COLIN. Tiens !... c'est M. Dupont... en Turc (*Il lui pousse des bottes.*) Ah ! satané farceur ! va !...

LE COMTE. Monsieur Colin, vous parlez au régent lui-même.

COLETTE. Le régent !...

COLIN. Hein ! que dites-vous ?... le régent ! ne me faites donc pas des peurs comme cela... Après tout, ce que je lui ai dit depuis quinze jours...

LE RÉGENT. Je devrais vous faire pendre !... pour vos philippiques.

COLIN. Oh ! c'est lui... c'est bien lui !..

(Il se met à genoux.)

LE RÉGENT. Je vous pardonne, à condition que vous n'épouserez pas cette aimable enfant.

COLIN. Avec plaisir, monseigneur.

LE RÉGENT. Je me charge de la doter et de la marier.

COLIN. C'est ça... nous ferons son bonheur à nous deux... vous, en la dotant... et moi, en ne l'épousant pas,..

LE COMTE. Il a du moins l'esprit bien fait.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS, LES JEUNES FILLES, CONVIVES *de la fête, accourant effrayés, ensuite le peuple armé,*

(Rumeur plus rapprochée.)

CHOEUR.

AIR *de la Muette.*

Entendez-vous cette clameur !
Vers le palais de la Régence,
Proférant des cris de vengeance,
Le peuple s'avance en fureur !...

LE MARQUIS, *accourant*. Monseigneur, le peuple va briser les portes du Palais!

LE RÉGENT. Faites-les-lui ouvrir... le peuple doit être de toutes mes fêtes... et je vais le recevoir moi-même... au haut du grand escalier.

LE PEUPLE, *entrant par les croisées*. Nous voulons la tête du contrôleur-général!

LE RÉGENT *remonte la scène*. Allez la demander aux lois... le régent ne peut pas vous la donner.

LA COUR. Vive le régent!

(*Le peuple tombe à genoux.*)

LE RÉGENT. J'en étais sûr! Celui qui les conduisit si souvent à la victoire ne peut pas craindre des Français.

TOUS. Vive le régent!

FIN DU PALAIS DE LA RÉGENCE.

TROISIÈME ÉPOQUE (1794).

LE PALAIS-ÉGALITÉ,

OU

LE SALON DE MADEMOISELLE MONTANSIER,

DRAME-VAUDEVILLE EN DEUX TABLEAUX.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BARRAS	M. L'Héritier.
SAINT-JUST	M. Anatole.
BONAPARTE, adjudant-commandant	M. Lamarre.
TALLIEN, représentant	M. Perrin.
CREPIN, cordonnier	M. Boutin.
TITUS-LE-ROUGE, perruquier gascon	M. Sainville.
LE RÉGISSEUR du théâtre	M. Gal.
TALMA	M. Masson.
SCEVOLA, valet	M. Remy.
UN AIDE DE CAMP	M. Lemeunier.
Mlle MONTANSIER	Mme Paul Zélie.
ADÈLE DE SAINT-GERAN	Mme Emma.
LOLOTTE, femme de chambre	Mme Aglaé.
Crieurs.	
Invités.	

Premier Tableau.

Le vestibule du théâtre Montansier, et à côté une boutique avec ces mots: *Crépin, cordonnier pour hommes et femmes.*

SCENE PREMIERE.

CRIEURS PUBLICS *dans la coulisse.*

PREMIER CRIEUR. Voilà le journal du père Duchesne... il est joliment intéressant... le voilà pour cinq centimes!

DEUXIÈME CRIEUR. Voilà la grande victoire remportée par les armées de la république française, contre les armées de Pitt et Cobourg... la voilà pour dix centimes!

TROISIÈME CRIEUR. Achetez le superbe calendrier républicain pour l'an II... le voilà pour trois décimes!

CRÉPIN, *dans la coulisse*. Hé!.. citoyen... à moi le calendrier républicain.

TROISIÈME CRIEUR. Voilà, citoyen.

LES CRIEURS, *en s'éloignant*. Voilà le journal... etc. Voilà la grande victoire... etc. Voilà le superbe calendrier... etc.

SCENE II.

CRÉPIN, *entrant en scène.*

Laisse-moi donc tranquille, toi... s'il fallait acheter toutes nos victoires, on se ruinerait!.. J'ai acheté le calendrier républicain, pour voir quel est mon patron à présent. Autrefois c'était saint Pierre, mais...

AIR *de Calpigi.*

Aujourd'hui l'on n'a plus d'estime
Pour les saints de l'ancien régime;
Et carottes, ognons, radis,
Ont usurpé le paradis. (*bis.*)
D'après leurs nouvelles coutumes,
Parmi tous ces saints en légumes
Voyons donc quel est mon patron?
Ah! grand Dieu!.. c'est saint Cornichon. (*bis.*)
Faut-il qu'un galant homme en soit réduit là?

(*L'orchestre fait entendre l'air du prologue en sourdine.*)

Qu'est-ce qui vient par ici? Eh! c'est le citoyen Titus-le-Rouge, ce perruquier du perron, qui bouleverse tout notre Palais-Royal par ses médisances et ses dénonciations.

SCENE III.

CRÉPIN, TITUS-LE-ROUGE.

TITUS. Bonjour, citoyen Crépin, comment te portes-tu?

CRÉPIN. Comme la nation, citoyen, et vous... c'est-à-dire, et toi?

TITUS. Oh! moi, cadédis, je suis le plus gros des Gascons et le plus brillant des coiffeurs du Palais-Égalité; aussi ma fortune s'arrondit comme ma personne... car il n'y a pas un seul jour où je sois obligé de dire, comme feu Titus, mon patron: J'ai perdu ma journée... Et le commerce de souliers, comment va-t-il, citoyen?

CRÉPIN. Mal, très-mal... il y a tant de va-nu-pieds dans ce moment-ci.

TITUS. C'est un propos séditieux, ça, citoyen Crépin... prends garde à toi, tu te feras in-

carcérer; tu sais que tu es déjà soupçonné d'être suspect, comme ancien cordonnier de la cour.

CRÉPIN. Et de quoi m'accuse-t-on, s'il te plaît?

TITUS. De regretter que la France ne soit pas sur le même pied que jadis.

CRÉPIN. Tout n'en irait peut-être que mieux!...

TITUS. Veux-tu bien te taire, aristocrate que tu es!... Si l'on t'entendait, j'aurais peut-être bientôt une tête de moins à coiffer... et ce serait dommage, car la tienne est bien cocasse.

CRÉPIN. Eh bien! c'est bon, telle qu'elle est, j'y tiens, à ma tête.

TITUS. Tu n'es pas difficile!.. encore, si elle était à la Caracalla... mais non, tu aimes mieux garder tes ailes de pigeon séditieuses.

CRÉPIN. Oui, j'ai été élevé dans la poudre, et j'y veux mourir!

TITUS. Ce que j'en dis, c'est par intérêt pour toi... la Titus est bien plus tôt coiffée: un coup de peigne, un peu d'eau fraîche, et l'on est Romain jusqu'au bout des cheveux... Cette mode fait des progrès étonnans!..

CRÉPIN. C'est pourtant vrai... tout le Palais-Royal...

TITUS. Silence, Crépin!... il n'y a plus rien de royal à présent... et ce palais est le Palais-Égalité! c'est le dernier propriétaire qui l'a voulu! Et c'est moi, qui étais son barbier particulier, qui lui avais donné le conseil de l'appeler comme ça!.. Le Palais-Égalité!.... quel nom digne de Rome et d'Athènes!... Je crois qu'il a porté bonheur à la maison... tout le monde s'enrichit, depuis le perron jusqu'au *camp des Tartares*, autrement dit les galeries de bois, et cependant il y a une fameuse concurrence; car aujourd'hui chacun fait le commerce.

AIR: *Pégase est un cheval qui porte.*

Le médecin vend des dentelles,
Le procureur vend du bonbon,
Le poète vend des chandelles,
Le comédien vend du savon.
Plus libre enfin dans sa démarche,
Le peuple fait tous les métiers...
Et le genre humain est en marche.

CRÉPIN.

Qu'il m'achète donc mes souliers.

TITUS. Ton tour viendra comme les autres... La fortune est en train de visiter ce local... Elle est entrée chez moi hier, elle entrera chez toi demain... Mais un endroit qu'elle aime de prédilection, la fortune, c'est le théâtre Montansier, que voilà..... on dirait qu'elle y a élu domicile.

CRÉPIN, *vivement*. Et la citoyenne Montansier mérite bien ça.... Quelle excellente femme!... douce envers tout le monde... généreuse envers les pauvres...

TITUS, *hochant la tête*. Ah! ah! elle m'est un peu suspecte aussi... Elle avait aussi ses entrées particulières à la cour, et regrette, comme toi, le temps passé.

CRÉPIN. Elle qui loge Barras dans sa maison, et reçoit Saint-Just, Robespierre, Billaud de Varennes?...

TITUS. Ce n'est pas une raison, et l'on dit...

CRÉPIN. C'est une infamie, entends-tu?.. La citoyenne Montansier est la Providence des pauvres!...

TITUS. Qu'appelles-tu la Providence?.. Si tu voulais bien dire l'Être suprême des pauvres!

CRÉPIN. C'est juste!... ils ont décrété ça; mais je m'embrouille toujours, moi, avec votre nouveau système.

TITUS. C'est que tu ne l'as pas bien dans le cœur comme moi, citoyen Crépin; mais ça viendra, et mes leçons... car je t'aime au fond, et pour rien au monde je ne voudrais te voir incarcérer...

CRÉPIN. Merci de ton intérêt.

TITUS. D'autant plus que je serais forcé de t'arrêter moi-même... car, pour récompenser mon civisme, on vient de me nommer commissaire-municipal du Palais-Égalité... avec la surveillance du théâtre Montansier... J'en suis bien content, capédébious... j'aime ce théâtre... Ils sont là un tas de farceurs... Baptiste Cadet, Volange et le jeune Brunet... A-t-il l'air bête, celui-là!

CRÉPIN. C'est ce qu'il faut pour ses rôles: on dit qu'il fera parler de lui.

TITUS. J'ai vu hier la petite Mars, qui a débuté dans le *Désespoir de Jocrisse*..... par le rôle de Jocrisse cadet.

CRÉPIN. Eh bien! que dis-tu de la débutante?

AIR: *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Pour mieux juger son avenir,
J'ai bien regardé la petite,
Et je soutiens qu'à réussir
Elle n'aura pas grand mérite.
En effet, grâce et sentiment,
Maintien décent, voix douce et pure,
Air ingénu, regard charmant,
Elle doit tout à la nature.

TITUS. Ce que j'en dis... sandis! Tu m'en diras des nouvelles dans quelques années.

CRÉPIN. Je suis de votre avis.

TITUS. Hein!...

CRÉPIN. C'est-à-dire de ton avis... (*A part.*) Le diable les emporte avec leur langage. (*Haut.*) Ah çà! vas-tu me coiffer, à présent?

TITUS. Impossible!... Barras m'attend pour sortir... d'ailleurs j'ai une expédition patriotique à faire avant tout... Je vais ceindre l'écharpe pour la première fois... Je te coifferai quand j'aurai rempli mes fonctions de municipal... Au revoir... mon petit Crépin.

(*Il lui frappe sur la joue d'un air de protection, et sort en fredonnant: Ah! ça ira, ça ira, etc.*)

SCÈNE IV.

CRÉPIN, *seul*.

L'impertinent! et dire qu'il faut être à tu et à toi avec des enragés de ce calibre-là!... moi... ancien cordonnier des dames de la cour... moi, qui ai eu l'honneur d'être aux pieds de la reine de France... (*Ici Adèle entre, et semble chercher une boutique.*) Mais voilà une paysanne qui a l'air de chercher une boutique: c'est la mienne, je crois.

SCENE V.

CRÉPIN, ADÈLE DE SAINT-GÉRAND, *en paysanne.*

CRÉPIN. Que demandes-tu, citoyenne?

ADÈLE, *d'un air timide.* Je demandons la boutique du citoyen Crépin.

CRÉPIN. C'est moi; qu'est-ce que tu lui veux?

ADÈLE, *regardant autour d'elle.* C'est vous? Voici une lettre de l'intendant du château de Saint-Gérand.

CRÉPIN. Saint-Gérand! mes meilleures pratiques... de l'ancien régime... En ai-je fait des souliers pour ces dames, et des bottes à l'écuyère pour ces messieurs!... (*Il décachète la lettre.*) Que vois-je!... un moment!... si c'était un piége de la police... Ce Titus-le-Rouge est capable de tout... et je ne connais pas cette écriture.

ADÈLE, *à part.* Il hésite. (*Haut.*)

AIR *des Deux Journées.*

Si votre cœur est généreux,
Oh! sauvez une pauvre fille
A qui des tyrans odieux
Ont ravi toute sa famille. (*bis.*)
Ah! pour un service rendu,
Je n'aurai point de récompense; (*bis.*)
Mais, aux yeux de la Providence,
Un bienfait n'est jamais perdu!

CRÉPIN, *à part.* Sa voix est trop douce pour être trompeuse... Et d'ailleurs, s'il n'y avait pas quelque danger à courir... où serait le mérite de rester honnête homme?... Je me risque!...

ADÈLE, *avec effroi.* Vous balancez?...

CRÉPIN. Non, non, entre, citoyenne..... C'est-à-dire, entrez, mademoiselle, dans ma boutique, je pourrai peut-être faire quelque chose pour vous.

ADÈLE, *avec ame.* Ah! l'on m'avait répondu de votre ame, et la mienne vous avait deviné.

CRÉPIN. Silence!

SCENE VI.

LES MÊMES, UN INCONNU.

L'INCONNU. Un mot, citoyen.

CRÉPIN, *à part.* Oh! celui-là n'est pas méchant!... (*A Adèle.*) Rentre, Justine, et prépare le dîner : deux heures vont sonner.

ADÈLE. Oui, citoyen, j'y vas.

CRÉPIN. Que me voulez-vous?... c'est-à-dire que me veux-tu, citoyen commandant?

L'INCONNU. Je te dispense de me tutoyer.

CRÉPIN, *à part.* A la bonne heure... en voilà un qui sait vivre.

L'INCONNU. Mes bottes à l'écuyère sont-elles prêtes?

CRÉPIN. Pas encore.

L'INCONNU. Mais je puis partir d'un moment à l'autre...

CRÉPIN. Je vous les ai promises pour décadi prochain, je ne peux pas vous les donner avant dimanche.

L'INCONNU, *élevant la voix.* Pour décadi, soit... Mais je les veux ce jour-là, entends-tu?

CRÉPIN, *étonné de son ton.* Vous les aurez!.. (*A part et en sortant.*) C'est la troisième paire qu'il va me devoir, et je n'ose jamais lui demander d'argent!.. Ce jeune homme a un air...

SCENE VII.

L'INCONNU, *seul, se promenant.*

Barras va descendre. Il veut me parler en particulier... qu'a-t-il à me dire?.. Il m'avait promis que je serais placé en prairial, nous voici en thermidor; deux mois se sont écoulés... rien... Oh! c'est une cruelle chose que d'avoir là de grandes idées et de ne pas trouver un homme pour vous comprendre, pour vous ouvrir la carrière. Attendre!.. toujours attendre!..

AIR : *T'en souviens-tu.*

Quand notre France, idole que j'adore,
A ses bourreaux est prête à se livrer,
L'inaction, je le sens, déshonore....
Français, il faut combattre ou conspirer...
Mais quand l'effroi de la guerre civile
Dans nos foyers vient partout l'assiéger,
L'homme de cœur n'a plus qu'un seul asile,
C'est le drapeau qui combat l'étranger.

Ah! voici Barras.

SCENE VIII.

L'INCONNU, BARRAS.

BARRAS. Bonjour, mon jeune commandant.

L'INCONNU, *avec amertume.* Jeune, oui, pour l'âge; mais cette ame a déjà vécu bien long-temps.

BARRAS. Toujours la même exaltation... Du sang-froid, jeune homme, du sang-froid... Songez que nous sommes sur un volcan.

L'INCONNU. Dites un mot, général, et bientôt...

BARRAS, *regardant si on les observe.* Silence!... (*Plus bas.*) Le moment n'est pas encore venu!... (*Riant.*) Parlons d'autre chose... je veux vous marier...

L'INCONNU. Moi?.. plaisantez-vous, général?

BARRAS. Non... il faut faire votre fortune par un bon mariage.

L'INCONNU. Que je sois général, d'abord, et tout me dit que je trouverai plus tard... un excellent parti.

BARRAS. C'est possible; mais...

L'INCONNU. Vous le savez.... je ne veux rien devoir qu'à moi-même.

BARRAS. Toujours fier... mais laissez-moi vous dire le projet que j'avais formé... Je connais une femme encore jeune, encore jolie, et qui a plus de cent mille francs de revenus.

L'INCONNU. Son nom?

BARRAS. Mademoiselle Montansier...

L'INCONNU, *souriant.* Une princesse de théâtre!...

BARRAS. Il ne s'agit pas de plaisanter... c'est la directrice du spectacle le plus suivi de Paris; c'est une des femmes les plus aimables du jour... un cœur excellent, une fortune solide, qui vous ouvrira toutes les portes... car sans argent on ne fait rien.

L'INCONNU. Je ne le sais que trop.

BARRAS.

AIR *de la Colonne.*

Le riche obtient les honneurs et les places,
Et l'on refuse l'indigent.
Pour conquérir les faveurs et les grâces,
Mon cher, que faut-il?.. de l'argent!
De l'argent!.. toujours de l'argent!

L'argent exerce un pouvoir despotique ;
Enfin je vous le dis bien bas,
(*Avec gaîté.*)
C'est le seul roi qu'on ne détrône pas,
Même dans une république.

L'INCONNU. Votre projet de mariage s'accorde bien peu avec mes idées..... je vous remercie toujours, général, j'y songerai..... j'y songerai !...

SCENE IX.

LES MÊMES, UN AIDE DE CAMP.

L'AIDE DE CAMP. Général, le citoyen ministre de la guerre te fait dire de passer chez lui ; il a des nouvelles importantes à te communiquer.

(Il sort.)

L'INCONNU, *vivement*. Le ministre de la guerre !... (*A Barras.*) Général, parlez pour moi... le moment est venu, peut-être.

BARRAS. Il y a ce soir grande réunion chez mon aimable hôtesse, venez-y... (*Bas.*) J'aurai peut-être une bonne nouvelle à vous annoncer.

L'INCONNU. J'y serai. (*Musique.*) Mais qu'entends-je?..... (*Il regarde.*) Des piques!.. une écharpe municipale !...

BARRAS. Quelque visite domiciliaire dans le Palais-Egalité... encore des victimes...

L'INCONNU. Les misérables !

BARRAS. Séparons-nous... car aujourd'hui tout leur est suspect.

(Ils sortent.)

SCENE X.

TITUS, *avec l'écharpe tricolore*, GENS DU PEUPLE, *avec le bonnet rouge et des piques.*

TITUS. Ça va bien !..... ça va bien.....! la terreur est dans le Palais-Égalité, et l'enfer doit être content.

(La musique continue, la patrouille passe.)

Deuxième Tableau.

Un salon chez mademoiselle Montansier.

SCENE PREMIERE.

Mlle MONTANSIER, CRÉPIN.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Entrez, entrez par ici, mon cher monsieur Crépin ; nous ne risquerons pas d'être surpris.... fermez la porte, d'abord... (*Il la ferme.*) Maintenant, parlez-moi sans crainte, cette jeune paysanne...

CRÉPIN. N'est autre que la fille cadette de M. le comte de Saint-Gérand... revenue de Bruxelles pour soigner son vieux père en prison... elle n'est arrivée que le lendemain de sa mort.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Pauvre enfant !

CRÉPIN. Elle avait cherché un asile chez un de ses fermiers, le misérable l'a dénoncée... Elle n'a eu que le temps de fuir... et l'ancien intendant du château... qui aurait jamais dit qu'un intendant serait plus honnête qu'un fermier ! il fallait une révolution pour cela... l'ancien intendant l'a gardée chez lui pendant un mois ; enfin, menacé d'une visite domiciliaire, sachant combien j'étais dévoué à la famille de Saint-Gérand, il me l'a adressée, habillée en paysanne, et comme votre appartement est grand, et qu'il s'agit d'une bonne action, j'ai pensé tout de suite à vous.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Merci, mon ami, merci !

AIR : *Te souviens-tu quand nous étions enfans.*

Ce qu'aujourd'hui votre zèle réclame
Pour un bon cœur est un devoir sacré ;
Songer à moi, c'était juger mon ame...
A votre espoir bientôt je répondrai.
Comptez, comptez sur ma reconnaissance !
A votre choix j'attache un double prix,
Car en sauvant les jours de l'innocence,
Je sauve un crime à mon pays !

CRÉPIN. Ainsi je vais la chercher?

MADEMOISELLE MONTANSIER. Allez.... ah ! faites-la monter par l'escalier du théâtre.

CRÉPIN. Oui, mademoiselle.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Vous dites qu'elle est jolie?

CRÉPIN. Comme un ange... des yeux si doux... une main et un pied... je l'ai connu tout petit, ce pied-là, et il n'a pas grandi du tout !

MADEMOISELLE MONTANSIER. Vous a-t-elle parlé de ses projets?

CRÉPIN. Elle espère pouvoir gagner un port de mer, et s'embarquer pour la Martinique, où le reste de sa famille s'est réfugié.

MADEMOISELLE MONTANSIER. La Martinique?.. j'ai passé ma première jeunesse dans ce pays-là, j'y ai eu de grands succès au théâtre... c'est là que j'ai commencé ma fortune ; j'y étais déjà directrice, et il serait possible... oui, l'idée est bonne... Allez chercher cette jeune personne, monsieur Crépin, et conduisez-la dans mon appartement, ma femme de chambre l'y attendra ; je vais lui donner mes ordres.

CRÉPIN. J'étais bien sûr que votre excellent cœur...

MADEMOISELLE MONTANSIER, *bas*. Silence, on vient !... (*Haut.*) Citoyen Crépin, apportez-moi mes souliers mordorés pour ma soirée d'aujourd'hui.

CRÉPIN. Oui, madame.... c'est-à-dire, oui, mademoiselle... c'est-à-dire, oui, citoyenne.

(Il sort.)

SCENE II.

Mlle MONTANSIER, LE RÉGISSEUR *du théâtre.*

MADEMOISELLE MONTANSIER, *au Régisseur qui entre.* Ce pauvre cordonnier de la cour ne se fera jamais au jargon d'à présent.

LE RÉGISSEUR. Il se croit un ci-devant comme ses pratiques.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Verteuil, je suis à toi. (*Elle sonne. Lolotte entre. A Lolotte, bas.*)

Ecoutez, Lolotte, on va vous amener une jeune paysanne, vous lui ferez prendre des habits de ville sur-le-champ.

LOLOTTE, *surprise.* A la paysanne!..

MADEMOISELLE MONTANSIER. Oui, silence... (*Lolotte sort. Au Régisseur.*) Eh bien! quelle nouvelle du théâtre, citoyen régisseur?

LE RÉGISSEUR. Le spectacle de ce soir ne peut pas aller; Volange a pris un coup de soleil hier à la fête de l'Être suprême.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Faites jouer Brunet; le public ne s'en plaindra pas.

LE RÉGISSEUR. Cela nous tire d'embarras. Nous donnerons Cadet Roussel barbier, et le Désespoir de Jocrisse, pour la continuation des débuts de la petite Mars.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Avec cela et la célébrité de notre foyer, nous aurons chambrée complète.

LE RÉGISSEUR. Comme tous les jours: Paris est le rendez-vous de l'Europe, le Palais-Égalité, le rendez-vous de Paris, et le foyer Montansier, le rendez-vous du Palais-Égalité: c'est un abrégé de l'univers.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Et quand je songe que l'an dernier, à la même époque, le jour de l'anniversaire de ma naissance, le dernier propriétaire de ce beau palais était là... il me semble le voir encore.

LE RÉGISSEUR. Et, si cela dure, de tous ceux qui viendront ce soir vous offrir leurs vœux, combien en restera-t-il l'année prochaine?

MADEMOISELLE MONTANSIER, *s'essuyant les yeux.* Ah! cette idée est pénible!... les hommes sont bien lâches ou bien fous!

LE RÉGISSEUR. Si, pour nous distraire, nous faisions notre répertoire de la semaine; c'est aujourd'hui septidi, 7 thermidor.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Déjà le 7, voyons ton agenda.

LOLOTTE, *bas.* Madame, cette jeune paysanne...

MADEMOISELLE MONTANSIER, *bas.* C'est bien... (*Haut.*) Tiens, Verteuil, arrange toi-même le répertoire comme tu voudras; tu me le soumettras ce soir... pour le moment je suis occupée d'une affaire importante.

(Verteuil sort.)

SCENE III.

Mlle MONTANSIER, TITUS, LOLOTTE.

TITUS. Citoyenne Montansier, je te salue fraternellement.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Ah! ah! c'est vous, citoyen Titus... vous arrivez fort à propos.

TITUS, *à part.* Cette femme est malhonnête!... elle ne veut jamais me tutoyer, mais patience!.. (*Haut.*) Citoyenne, je suis à tes ordres.

MADEMOISELLE MONTANSIER, *souriant.* Lolotte, mon peignoir. (*A part.*) Le bavardage de cet homme peut m'être utile pour mon projet. (*Haut.*) Lolotte, dites à cette jeune actrice de m'attendre.

LOLOTTE, *sortant.* Ah! c'est une actrice.

TITUS, *la coiffant.* Quelque nouvelle débutante pour ton théâtre, citoyenne?

MADEMOISELLE MONTANSIER. Non, citoyen, c'est une jeune actrice qui ne pourrait pas réussir à Paris, et qui va partir pour la Martinique.

TITUS. Eh donc!.. dans quel département est cela?

MADEMOISELLE MONTANSIER. C'est dans le département de l'Amérique.

TITUS. Capédébious!.. il faut aimer furieusement l'état de comédien, pour aller l'exercer si loin que ça!

SCENE IV.

LES MÊMES, SAINT-JUST, *en muscadin, avec un lorgnon, des fleurs, un flacon, etc...* UN VALET.

UN VALET, *annonçant.* Le citoyen Saint-Just.

MADEMOISELLE MONTANSIER, *toujours à sa toilette.* Bon! je comptais sur lui!

SAINT-JUST. Belle Sophie, reçois l'hommage d'un de tes plus sincères admirateurs.

TITUS. Bonjour, citoyen Saint-Just.

SAINT-JUST. Bonjour, Titus.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Viens-tu passer la soirée avec moi, Saint-Just?

SAINT-JUST. Oui, ma belle amie, car j'ai les nerfs horriblement malades; j'ai fait une longue séance avec mon ami Robespierre; nous avons signé seize cents arrestations en moins de trois heures, et je suis vraiment fatigué.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Cela se conçoit.

SAINT-JUST. Voici un bouquet charmant que je t'apporte.

MADEMOISELLE MONTANSIER, *le prenant.* Il est d'une fraîcheur...

SAINT-JUST. Nous l'avons cueilli ce matin, en ton honneur, mon ami Robespierre et moi, en nous promenant dans les jardins de Bercy.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Vous y allez souvent tous deux?

SAINT-JUST. Presque tous les jours.

AIR: *Avec Montaigne, avec Rousseau.*

Des ruisseaux le plaintif murmure
Et le chant si doux des oiseaux,
Des prés la riante verdure,
Ont des charmes toujours nouveaux!
A Paris, l'ennui qui nous gagne
Flétrit notre cœur abattu,
Et l'on adore la campagne,
Pour peu qu'on aime la vertu.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Je reconnais là ta galanterie.

SAINT-JUST. Oh! j'adore les femmes... je me mettrais au feu pour elles, et quand je suis obligé d'en envoyer quelques-unes au tribunal révolutionnaire, je me sens presque défaillir.

(Il prend son flacon et le respire.)

TITUS, *à part.* C'est ça qu'il se gêne beaucoup!

MADEMOISELLE MONTANSIER. J'aime à te voir dans ces dispositions; car j'ai un service à te demander pour une jolie femme.

SAINT-JUST, *galamment.* Je vais donc en obliger deux... est-ce une de tes parentes?

MADEMOISELLE MONTANSIER. Non, c'est une

eune actrice, une première amoureuse, qui arrive de province et ne peut se placer à Paris... je veux la faire passer à la Martinique, où j'ai laissé des souvenirs et des amis.

SAINT-JUST. Si elle est jolie, pourquoi l'envoyer chercher fortune si loin?.. que ne la prends-tu à ton théâtre?

MADEMOISELLE MONTANSIER. A mon théâtre... (*A part.*) Et moi qui n'avais pas songé à cette objection...

TITUS, *la coiffant.* C'est que la citoyenne a déjà beaucoup d'actrices et de fort jolies... je m'y connais...

MADEMOISELLE MONTANSIER. Oui, ma troupe est plus que complète... mais ce n'est pas là ce qui m'arrêterait; cette jeune personne est trop gauche, trop timide pour un théâtre de Paris... j'aime mieux qu'elle aille se former aux colonies, et quand elle aura du talent, elle reviendra débuter dans la capitale.

SAINT-JUST. A la bonne heure!.. et quel service attends-tu de moi, belle Sophie?

MADEMOISELLE MONTANSIER. Un mot d'écrit pour le département, afin qu'on lui donne un passeport.

SAINT-JUST. C'est précisément ma division; elle n'a qu'à se présenter de ma part.

MADEMOISELLE MONTANSIER. C'est qu'une jeune personne est toujours embarrassée, et je voudrais la dispenser d'aller dans les bureaux... J'ai pensé qu'un mot de toi...

SAINT-JUST. Soit; mais encore faut-il que je la voie pour envoyer son âge et son signalement. Mon ami Robespierre et moi, nous nous faisons une loi de ne jamais faire délivrer de passeport sans avoir vu l'individu qui nous est recommandé.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Je puis te présenter cette jeune actrice, elle est ici!

SAINT-JUST. Je ne serai pas fâché de la voir... l'aspect d'une jolie femme fait du bien à mes nerfs.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Je vais te la chercher... (*A part, en sortant.*) En même temps je lui ferai sa leçon.

SCENE V.

TITUS, SAINT-JUST.

SAINT-JUST. Eh bien! Titus, quelle nouvelle aujourd'hui?

TITUS. Aucune de bien importante... si ce n'est que les marchands du Palais-Egalité ne marchent pas avec la nation... ils regrettent presque tous leurs pratiques de l'ancienne cour... et si l'on ne fait pas des exemples... Moi, à ta place, citoyen représentant... je les ferais tous incarcérer, et je confisquerais leurs marchandises au profit de la nation.

SAINT-JUST, *riant.* C'est une idée comme une autre... ne sais-tu plus rien?

TITUS. Non, citoyen..... Ah! si... si... on a arrêté l'intendant du ci-devant comte de Saint-Gérand, qui avait donné asile à la citoyenne de Saint-Gérand, rentrée en France pour conspirer avec son père... On est sur les traces de la demoiselle, et si on l'attrape.....

SAINT-JUST, *à part.* Mlle de Saint-Gérand à Paris! elle à qui j'avais offert, il y a quatre ans, mes hommages, et dont la famille m'a cruellement dédaigné... moi, l'ami de Robespierre!.. Elle était, ma foi, fort jolie... mais si je trouvais l'occasion de me venger...

(*Il respire son flacon.*)

TITUS. Citoyen Saint-Just... veux-tu que je te donne un avis?...

SAINT-JUST. Parle.

TITUS. Méfie-toi de la citoyenne Montansier... cette femme n'aime pas la république... je m'y connais!...

SAINT-JUST. Tais-toi! (*A part.*) Que vois-je?.. Adèle de Saint-Gérand!...

SCENE VI.

LES MÊMES, Mlle MONTANSIER, ADÈLE.

MADEMOISELLE MONTANSIER, *donnant la main à Adèle.* Viens, ma petite, viens, je veux te présenter à un protecteur des arts.

TITUS, *à part.* Cadédis, elle est jolie, la débutante.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Titus...

TITUS. Citoyenne...

MADEMOISELLE MONTANSIER. Va-t'en.

TITUS. A la bonne heure... elle m'a tutoyé... c'est la première fois!

(*Il sort.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, *excepté* TITUS.

ADÈLE, *à part.* Saint-Just! je suis perdue!..

SAINT-JUST, *à part.* Faisons semblant de ne pas la reconnaître.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Eh bien! qu'as-tu donc, ma petite, cette émotion....

ADÈLE, *haut.* Elle est bien naturelle. (*A part.*) Trois ans d'absence et de chagrins ont bien changé mes traits, et peut-être cet homme...

MADEMOISELLE MONTANSIER. Hein! comment la trouves-tu?

SAINT-JUST. Charmante!

ADÈLE, *à part.* Ne me reconnaîtrait-il pas?...

SAINT-JUST, *à part.* La rencontre est des plus singulières... et j'en profiterai... (*Haut.*) Eh bien! jeune fille, on dit que tu veux aller charmer par tes talens les habitans du nouveau monde?.. Un si long voyage ne t'effraie donc pas?

MADEMOISELLE MONTANSIER, *bas à Adèle.* Du courage, il ne se doute de rien.

SAINT-JUST. Je vois avec peine que tu veux quitter la France... Je me sens disposé à t'aimer, moi; car tes traits me rappellent ceux d'une femme que j'ai adorée, idolâtrée... elle n'était pourtant pas aussi jolie que toi. D'abord elle était fière, et n'avait pas cet air doux, modeste, embarrassé, qui te sied si bien.

ADÈLE. Tant de bonté...

SAINT-JUST, *à part.* Elles me croient leur dupe... Pauvres femmes!...

MADEMOISELLE MONTANSIER. Voici bientôt l'heure où nos invités vont venir... Voilà tout ce qu'il faut pour écrire; voudrais-tu?..

(*Elle avance un guéridon.*)

SAINT-JUST, *s'asseyant.* Oui, je vais la recom-

mander... Il faut d'abord que je prenne son signalement. . Viens ici, que je te regarde... à mon aise.

ADÈLE, *à part*. Quel supplice!

SAINT-JUST. Mets-toi là! (*Il la fait placer devant lui, et écrit en la regardant avec affectation.*) Pourquoi donc baisser les yeux?..

AIR, *Il est gentil, mon cousin*.

Un pareil signalement
A tout le monde doit plaire;
Car c'est un portrait charmant
Que ma plume va faire.
(*Il entre.*)
Ce beau front où, sans détour
Ton ame entière respire,
Et cette bouche où l'amour
Plaça son doux sourire.

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE MONTANSIER, *bas*.

Montrez du courage, mon enfant,
L'épreuve sera bientôt finie,
La moindre faiblesse en ce moment,
Vous coûterait la vie.

ADÈLE, *à part*.

Son regard de tigre est si perçant,
Que de terreur j'ai l'ame saisie:
Mais j'aurai du courage un moment,
Il y va de la vie.

SAINT-JUST, *à part*.

Oui, voici bien le moment
De punir sa perfidie;
Mais c'est dommage, vraiment,
Car elle est bien jolie.
(*Haut.*)
Je m'oublie en vérité,
Et te servir est un délire;
Car contre la liberté,
Ton doux regard conspire.

ENSEMBLE.

Montrez, etc.

SAINT-JUST. Maintenant, il suffira d'un mot de moi... pour qu'on délivre ce passeport... et le désir que j'ai de vous obliger l'une et l'autre..... (*Il écrit.*) « Le chef de bureau Torquatus » fera faire sur-le-champ un passeport avec le » présent signalement et les noms qui sui» vent... » Les noms, quels sont-ils?

MADEMOISELLE MONTANSIER. Justine.

SAINT-JUST. Est-ce que tu crois savoir ses noms et prénoms mieux qu'elle-même?... Ton nom?

ADÈLE. Adélaïde Lambert.

SAINT-JUST, *à Mlle Montansier*. Tu disais Justine?

MADEMOISELLE MONTANSIER. Justine, Adélaïde, qu'importe? le nom propre fait tout.

SAINT-JUST. Je suis de ton avis. (*A part, en écrivant.*) « La demoiselle Saint-Gérand, que » cherche la police, est réfugiée au Palais» Égalité, chez la citoyenne Montansier. » (*Il cachète sa lettre.*) Avec ce petit mot, mademoiselle est sûre de ne pas attendre. Envoyez un domestique au département.

MADEMOISELLE MONTANSIER. A l'instant même. (*Elle sonne, un valet entre.*) Scévola, faites porter cette lettre. (*A Saint-Just.*) Ah! Saint-Just, on n'est pas plus aimable que toi. Mais voici l'ami Barras.

SCENE VIII.

LES MÊMES, BARRAS.

BARRAS. Pardon, Sophie, si je me suis fait attendre; mais le ministre de la guerre...

MADEMOISELLE MONTANSIER, *bas*, Saint-Just est là,

BARRAS. Ah! ah! c'est une aimable surprise... (*Allant à lui.*) Aurons-nous le plaisir de voir ton ami, ton inséparable?..

SAINT-JUST. Non... ce bon Robespierre ne viendra pas... il est désespéré... Mais la patrie avant tout!

MADEMOISELLE MONTANSIER. Eh bien! avez-vous parlé de votre folle idée à notre jeune commandant?

BARRAS. Pas encore. (*Bas.*) Je me garderai bien de lui dire qu'il a hésité.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Croyez-moi, mon ami, laissez là ce beau projet... Votre protégé est plus jeune que moi... et puis.., (*bas, et avec finesse*) je tiens plus à ma liberté... qu'à la liberté.

BARRAS, *bas en riant*. Prenez garde que Saint-Just ne vous entende. (*Haut.*) Mais voici, je crois, notre société habituelle.

MADEMOISELLE MONTANSIER, *bas à Adèle*. Du courage! mademoiselle..... vous êtes sauvée!

SCENE IX.

LES MÊMES, L'INCONNU, UN VALET.

LE VALET, *annonçant*. Le citoyen Bonaparte.

(L'inconnu entre, c'est Bonaparte.)

BARRAS, *allant à lui*. Saint-Just, et vous, citoyenne, je vous présente un général.

BONAPARTE. Quoi! mon ami....

BARRAS. Le ministre vient enfin de signer.

BONAPARTE. C'est à Barras que je devrai mon avenir!

BARRAS. Vous ne le devrez qu'à vous-même, général, et aux braves soldats que vous êtes appelé à commander...

BONAPARTE. Je les connais... Je les ai vus devant Toulon.

SAINT-JUST, *à part*. Ce jeune homme a trop d'ambition; il faudra s'en débarrasser.

BARRAS. Le ministre veut que vous partiez demain.

BONAPARTE. Oui, je partirai..... j'irai combattre les ennemis de la France en dehors... Mais qui la délivrera des tyrans qui l'écrasent?

LE VALET, *annonçant*. Le citoyen Tallien.

BARRAS, *à part*. Singulière coïncidence!

SCENE X.

LES MÊMES, TALLIEN.

TALLIEN. Bonjour, aimable directrice!

MADEMOISELLE MONTANSIER. Et Mme Tallien?.. elle m'avait promis...

TALLIEN. Je suis chargé de ses excuses... La citoyenne Beauharnais est venue l'enlever pour la conduire au théâtre des Arts... Laïs fait sa rentrée... Salut, Saint-Just!... (*Il lui serre la main.*) Et l'ami Robespierre?

SAINT-JUST. Toujours occupé de la patrie!.. Il ne prend plus aucun repos!.. il se tuera!

TALLIEN, *finement*. Si on lui en laisse le temps.

LE VALET, *annonçant*. La citoyenne Maillard, de l'Opéra.

(Une femme entre, Mlle Montansier va au-devant d'elle.)

LE VALET, *annonçant*. Le citoyen Martainville, le citoyen Talma.

(Ils entrent.)

BONAPARTE. Ami Talma... embrasse un général !

TALMA, *lui prenant la main*. Général ! général !... à votre âge !... quel avenir.....

(Déclamant)

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

BONAPARTE, *bas et vivement*. Silence !.... Ils seraient capables d'avoir peur de moi !

BARRAS. Au jeu, citoyen, au jeu !

(Musique. Deux tables se forment; l'une à la droite du public, où sont Tallien, Barras et deux autres, l'autre à gauche, où sont Mlle Montansier, Mlle Maillard, Saint-Just et un autre. Talma cause au fond avec Bonaparte. Tous les autres invités sont groupés çà et là. Tableau.)

SCENE XI.

LES MÊMES, LE RÉGISSEUR.

LE RÉGISSEUR, *bas à Mlle Montansier*. Citoyenne... voici notre répertoire... Si tu pouvais l'examiner ! l'imprimeur attend...

MADEMOISELLE MONTANSIER. Pardon, mes amis...

(Elle prend un papier des mains du Régisseur.)

SAINT-JUST. Peut-on savoir, belle Sophie, ce que tu vas nous donner de joli cette semaine?

MADEMOISELLE MONTANSIER. C'est le secret de la comédie.

(Elle lui donne le papier.)

BARRAS, *bas à Tallien*. Quand comptez-vous attaquer Robespierre?

TALLIEN, *bas*. Demain... nous sommes en mesure...

BARRAS, *bas*. Je vous seconderai !... Toutes les sections sont pour nous...

SAINT-JUST, *lisant*. Demain, 8 thermidor, *l'Entreprise difficile*...

BARRAS. Et quant au peuple...

SAINT-JUST, *lisant*. *Jeannot, ou les Battus paient l'amende*.

TALLIEN, *bas*. Ainsi demain 8, nous frappons le grand coup, et le 9 thermidor...

SAINT-JUST, *lisant*. *La Chute des tyrans*.

(En se retournant sa chaise chancelle.)

MADEMOISELLE MONTANSIER. Prends garde, tu vas tomber.

TALLIEN, *bas, à Barras*. Elle ne croit pas dire si vrai.

SCENE XII.

LES MÊMES, CRÉPIN.

CRÉPIN. Ah ! citoyens, le palais est rempli de soldats, cette maison est cernée.

BARRAS. A qui peut-on en vouloir ?

SCENE XIII.

LES MÊMES, TITUS, *avec l'écharpe;* SOLDATS.

TITUS. Au nom de la nation, j'arrête la citoyenne Montansier pour avoir donné asile à la fille du conspirateur Saint-Gérand.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Grand Dieu !

ADÈLE, *poussant un cri*. Ah !.... c'est moi qui vous perds !

TITUS. Emparez-vous de ces deux femmes !..

SAINT-JUST, *à part*. Je serai vengé !...

(Il respire son flacon.)

MADEMOISELLE MONTANSIER, *avec effroi, à Barras*. Mon ami !... mon ami !.. sauvez-moi !

BARRAS, *bas*. Rassurez-vous !.. ils n'auront pas le temps de faire de nouvelles victimes. (*A Tallien*.) Tallien, le 9 thermidor !..

TALLIEN. Le 9 thermidor !...

TITUS. Marchons !...

BONAPARTE, *à part*. Et je ne puis rien encore !

Tableau général, le rideau tombe.

FIN DU PALAIS-ÉGALITÉ.

QUATRIÈME ÉPOQUE (1844).

LE PALAIS-ROYAL,

OU

LE VIN, LE JEU, LES FEMMES,

VAUDEVILLE FANTASTIQUE EN TROIS TABLEAUX.

CANDIDE RIGOBERT, clerc d'huissier	M. A. TOUSEZ.
SAINT-LUC, dit l'ENFER	M. SAINVILLE.
UN COMMISSAIRE	M. MASSON.
Mme DUTROMBLON, armurière	Mme TOBY.
ANGÉLIQUE, sa nièce	Mme DORMEUIL.
UNE BONNE	Mme LISTEL.
UN SERGENT DE VILLE.	
UN GARÇON DE CAFÉ.	
HABITANS DU PALAIS-ROYAL, CURIEUX.	
PROMENEURS, L'HOMME A LA LONGUE BARBE.	

Premier Tableau.

Le jardin du Palais-Royal.

SCENE PREMIERE.

DES BONNES, *formant un demi-cercle, et faisant sauter des enfans à la corde longue;* DES PROMENEURS *les regardant;* DES LECTEURS DE JOURNAUX.

CHOEUR.

AIR *de la Balançoire.*

Sautez, sautez, enfans, avec courage,
Amusez-vous dans ce riant local;
Car le destin a placé pour votre âge
Tous les plaisirs dans le Palais-Royal.

(Après le chœur les bonnes se dispersent.)

ANGÉLIQUE, *à la cantonnade.* Ma petite, obligez-moi de garder notre magasin de bonbons, je vais chez ma tante de la galerie d'Orléans.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, MADAME DUTROMBLON.

MADAME DUTROMBLON. Que fais-tu donc dans le jardin du Palais-Royal toute seule, mon enfant?

ANGÉLIQUE. Oh! je ne fais que le traverser.

MADAME DUTROMBLON. Ce n'est pas un reproche que je te fais... Grâce au ciel... une femme honnête peut aujourdhui se promener sans danger dans le Palais-Royal... j'y viens tous les jours, et il ne m'arrive jamais rien. Aussi ce jardin est le paradis pour moi: le soleil y est si beau dans l'hiver, et l'ombre si fraîche dans l'été.. quand on a bien arrosé!

ANGÉLIQUE. Et puis, on y est si tranquille!

MADAME DUTROMBLON. Ajoute à ça que sans sortir de son magasin, sans même quitter son comptoir, on voit passer devant ses yeux tous les étrangers qui viennent visiter Paris... Mais tu me fais bavarder, et j'oublie ce que je venais te dire... Qu'est-ce que je venais donc te dire... ah! je venais t'apprendre que ton cousin Candide Rigobert, de Saint-Malo, arrive aujourd'hui à Paris.

ANGÉLIQUE. Mon cousin Candide!... aujourd'hui...et qu'est-ce qu'il y vient faire?

MADAME DUTROMBLON. Il vient m'apporter quinze mille francs que son patron, l'huissier chez lequel il travaille là-bas, a recouvrés pour moi... C'est le prix d'une fourniture que ton pauvre oncle avait faite à un armateur de Saint-Malo.

ANGÉLIQUE. Quel bonheur de revoir ce bon Candide!... il m'aimait tant!... Ma mère n'en veut pas parce qu'il n'a rien, ce pauvre garçon!.. mais dès que j'aurai appris mon état de confiseuse, trois soumissions respectueuses de fille majeure à mon excellente mère, et le mariage un mois après!

MADAME DUTROMBLON. C'est bon! c'est bon! Pour le moment, il faut que nous allions toutes les deux attendre à la voiture l'arrivée de ton cousin: toi, aux diligences Laffite et Caillard, et moi aux messageries de la rue Notre-Dame-des-Victoires... c'est très-essentiel... D'abord, ton cousin ne sait peut-être pas que mon magasin est dans la galerie d'Orléans; et puis, si avec mes quinze mille francs il allait tomber dans les griffes de quelque intrigant comme il y en a tant à Paris!

ANGÉLIQUE. Et surtout au Palais-Royal! ils semblent être là, en sentinelle, pour guetter les pauvres étrangers.

MADAME DUTROMBLON. Tiens! tiens! en fait d'intrigant... en voilà un fameux!

ANGÉLIQUE. Ce monsieur qui vient en fumant... M. Saint-Luc, dit l'Enfer... un pilier du Palais-Royal... on n'y voit que lui et l'homme à la longue barbe.

MADAME DUTROMBLON, *regardant*. Un aventurier qui a fait ici tous les métiers, et qui n'a jamais eu d'état... Depuis trente ans que je suis au Palais-Royal, c'est toujours le même homme, avec ses gros favoris noirs et sa barbe de bouc.

ANGÉLIQUE. C'est peut-être lui qui en a fait venir la mode.

MADAME DUTROMBLON. Je m'en vais, car je ne peux pas le souffrir... Cours vite aux diligences, et surtout n'écoute jamais cet homme-là, mon enfant... C'est un démon pour les femmes... il a fait du chagrin à toutes les marchandes du Palais-Royal.

(Elle sort.)

ANGÉLIQUE, *seule*. Écouter M. Saint-Luc! j'aime trop mon cousin Candide pour cela... M. Saint-Luc a pourtant voulu me faire la cour. Le voici, allons remplir les intentions de ma tante.

(Elle va pour sortir.)

SCENE III.

ANGÉLIQUE, SAINT-LUC.

SAINT-LUC, *l'arrêtant*. Vous me fuyez, suave marchande de bonbons?..

ANGÉLIQUE. Oui, monsieur, je suis très-pressée.

SAINT-LUC. Ah! c'est peut-être mon cigare qui vous fait peur... j'en fais volontiers le sacrifice à la douceur de vos charmes. (*Il le jette.*) Maintenant, si vous vouliez m'entendre...

ANGÉLIQUE. Tout ce que vous pourriez me dire serait inutile... Vous avez au Palais-Royal une réputation... on va jusqu'à dire que vous avez fait un pacte avec le diable.

SAINT-LUC. Que sait-on?... je suis peut-être le diable en personne.

ANGÉLIQUE. Ma foi!..

SAINT-LUC. Vous riez, petite méchante!..

AIR : *Vos maris.*

Je voudrais être le diable;
On me verrait, sans façon,
Prendre l'état agréable
De fabricant de bonbons. (*bis.*)
Oui, confiseur légère,
En devenant votre époux, (*bis.*)
Il me serait doux de faire
Des diablotins avec vous. (*bis.*)

ANGÉLIQUE. Je les ferai fort bien sans vous, monsieur Saint-Luc, dit l'Enfer... tenez-vous-le pour dit et ne me parlez plus, car vous me faites peur.

(Elle sort.)

SCENE IV.

SAINT-LUC, *seul.*

Merci! vierge au sucre candi... gênez-vous donc pour mademoiselle! (*Il reprend un cigare qui s'allume tout seul.*) Ce sont pourtant les vieilles marchandes du Palais-Royal qui m'ont fait la mauvaise réputation dont je jouis auprès des jeunes. (*Il s'assied.*) Parce que je les aimais sous l'empire, elle croient que je devrais les aimer encore... J'avais promis de les aimer toujours, c'est vrai... mais elles m'avaient promis de ne changer jamais, et depuis vingt-cinq ans elles n'ont fait que ça tous les jours... Plus malheureux encore que mon cousin Belphégor, j'ai trente Honesta illégitimes qui sont toujours à mes trousses... Il faut espérer que ces dames iront en paradis, car l'enfer ne serait plus tenable pour moi si elles y descendaient jamais. ... L'enfer! je vais donc le revoir après une absence de cent quatre-vingt-quinze ans...

À tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

D'ailleurs, que ferais-je encore sur la terre? Le Palais-Royal est terminé, ma mission est accomplie... il est temps d'aller rendre compte là-bas de mes longs travaux. Notre très-damné monarque sera-t-il content de moi?... Je l'espère... le Palais-Royal est bien loin de ressembler au Palais-Cardinal... C'était autrefois l'habitation d'un puissant prélat... le rendez-vous de tous les princes de l'église... j'en ai fait le temple du plaisir, de la folie... et le rendez-vous des industriels dans tous les genres.

AIR *du Pré* (arrangé par M. Auguste M***.)

Ce palais sans égal,
Ce bazar tout royal,
Ce caravansérail
Où tout brille en détail
Est un séjour plaisant,
Séduisant, amusant,
Où l'on peut à son goût
Trouver un peu de tout.
Oui, ce riche bazar
Sait offrir au regard
De ce vaste univers
Tous les hôtes divers;
Depuis l'hôte des mers
Jusqu'à l'hôte des airs;
Et depuis l'Iroquois,
Jusques au Champenois.
Là sont de riantes modistes,
Qui nous montrent leurs belles dents,
Plus loin on trouve des dentistes
Qui les placent pour quinze francs.
Près de là cette nymphe expose
Dans un comptoir avec fierté,
Son beau teint de lis et de rose...
Le peintre demeure à côté.
On voit là des coiffeurs,
On y voit des changeurs,
On y voit des graveurs,
Et des restaurateurs,
On y voit des auteurs,
Et puis des confiseurs;
On y voit des tailleurs,
On y voit des voleurs,
On y voit des acteurs,
On y voit des chanteurs,
On y voit des crieurs,
On y voit des flâneurs,
On y voit des fourreurs,
Des marchandes de fleurs,
D'élégans parfumeurs,
Et beaucoup de fumeurs.
Ici ce libraire vous garde
Ses romans tout nouveaux, tout frais,
Là, c'est la graine de moutarde,
Entre nous graine de niais.
A deux pas le bruit des fourchettes,

Et là d'affamés promeneurs;
A gauche, des marionnettes,
Et tout là-bas, de grands seigneurs.
On y trouve bottiers,
Tabletiers, bijoutiers,
Horlogers, opticiens,
Couteliers, physiciens,
Près d'un gros fabricant
D'or faux et de clinquant,
De croix et de rubans,
Sont des jouets d'enfans...
Bref ici tout se vend,
Papier, honneur, argent,
Conscience, talent,
Et jusqu'au sentiment.
Si bien que ce local,
Nommé Palais-Royal,
Serait plus justement
Nommé Palais marchand!

Je n'ai pas voulu le quitter, surtout, sans y faire rouvrir la salle Montansier... afin que ce palais eût deux théâtres comme au temps de Richelieu... et maintenant, je puis aller retrouver tous ceux que j'ai damnés dans ce brillant séjour... Mais je voudrais finir par un coup d'éclat, et emmener avec moi quelque ame originale pour égayer mon voyage et me servir là-bas de dernier trophée... Qui diable vais-je emporter!

SCENE V.

SAINT-LUC, CANDIDE RIGOBERT, *en provincial.*

CANDIDE.

AIR : *De mes derniers vingt sols.*

Bonheur sans égal,
Moment prospère,
Je suis sur la terre
Du Palais-Royal!
Il rend jovial
Même le plus sévère.
Dieu! le beau local
Que le Palais-Royal!
Partout maint riche marchand,
Des étoffes, des pierreries,
Des cafés, des femmes jolies...
(*Il frappe sur sa poche.*)
Et dire que j'ai de l'argent!
Bonheur sans égal, etc.

SAINT-LUC, *à part.* Voilà un nouveau débarqué... Pardieu! c'est l'ame qu'il me faut.

CANDIDE. Dieu! que c'est beau! que c'est beau!... et toutes ces écritures en or... (*Il lit*). *Aux trois Frères Provençaux.... Bains..... Dîners à quarante sous...* Et là, *Dentiste...* Et par ici, *Dentiste...* Et là-bas, *Dentiste...* Il paraît que les arracheurs de dents sont en majorité au Palais-Royal.

SAINT-LUC, *s'approchant.* Eh! bonjour, mon cher monsieur Candide Rigobert. (*Lui mettant la main sur l'épaule.*) Je m'en empare.

CANDIDE, *stupéfait.* Tiens! vous savez déjà qui je suis, monsieur?

SAINT-LUC. Par état, je sais tout, mon cher.

CANDIDE, *à part.* C'est un mouchard. On m'a dit que le Palais-Royal en était rempli; méfions-nous... (*Haut.*) Je n'ai rien à faire avec vous, monsieur.

SAINT-LUC. C'est ce qui vous trompe, monsieur Candide, car je suis envoyé par votre respectable tante, Mme Dutromblon, l'armurière.

CANDIDE, *à part.* Oh! je suis pris.

SAINT-LUC. Rassurez-vous, je devine vos projets... et je suis trop bon diable pour les contrarier.

CANDIDE. Comment, vous devinez?...

SAINT-LUC. Mais, certainement... je devine que vous êtes arrivé aujourd'hui à Paris, et que vous ne comptez vous présenter que demain chez madame votre tante.

CANDIDE. C'est cela même... c'est pour ça que je m'étais annoncé comme arrivant par les messageries royales ou Laffite et Caillard, et que j'ai pris la malle-poste.

SAINT-LUC. C'est un tour excellent, monsieur Candide!

CANDIDE. Voilà comme nous sommes à Saint-Malo........ de véritables pinsons qui faisons des farces de toutes les couleurs..... mais des farces atroces....... jusqu'à changer les enseignes, et mettre une tête à perruque à la porte de la sous-préfecture...... Ma foi, puisque vous êtes si bon enfant, je vous dirai donc toute mon histoire.

SAINT-LUC. Dites toujours... mais je la connais.

CANDIDE. Bah!

SAINT-LUC. Vous êtes clerc d'huissier, et votre patron vous envoie porter à votre tante une somme de quinze mille francs qu'il a fait payer pour elle.

CANDIDE. C'est vrai... je l'ai là... en quinze billets de banque. Je vois que vous connaissez ma tante.

SAINT-LUC. De plus, vous avez sur vous quinze cents francs que vous amassez depuis cinq ans sur vos appointemens, pour venir les dépenser en plaisirs au Palais-Royal.

CANDIDE. C'est vrai, depuis cinq ans... le Palais-Royal de Paris, c'était mon idée fixe... mais permettez-moi une question, une simple question... Quand vous aviez dix-neuf ans, et que vous aviez de l'argent comme moi... que faisiez-vous dedans le Palais-Royal?

SAINT-LUC. Je menais une vie d'enfer... le vin... le jeu... les femmes... j'étais partout.

CANDIDE. Justement, je ne veux pas aller autre part... le vin, le jeu, les femmes, voilà comme nous sommes à Saint-Malo... par malheur le beau sexe y est affreux... surtout pour les jambes... tandis qu'au vieux Palais-Royal, à ce qu'on dit... Un vieux clerc d'huissier, qui est venu à Paris en 1812, m'a donné la note de tout ce qu'il y avait à voir dans ce superbe établissement, et je ne veux pas entrer chez ma tante sans avoir tout vu, parce que, vous entendez bien, quand elle me tiendra, bonsoir la volupté... A propos de volupté, un monsieur m'a dit, dans la malle-poste, qu'au Palais-Royal il n'y avait plus ni bayadères, ni nymphes de Calypso... Est-ce possible, ça?

SAINT-LUC. Hélas! il vous a dit la vérité.

AIR *du Carnaval.*

Cette demeure étant toute royale,
Un magistrat, par un grave arrêté,
Y fit rentrer, un beau soir, la morale;
Mais la police a de l'humanité.
Et proscrivant ces beautés trop commodes,
Qui trafiquaient d'amour et de bonheur,
Elle y laissa les marchandes de modes
Pour adoucir cet acte de rigueur.

CANDIDE. Justement, j'adore les marchandes de modes, moi... A Saint-Malo, nous n'en avions qu'une, et quoiqu'elle fût boiteuse et bossue, elle avait un succès!...

SAINT-LUC. Pour les chapeaux?

CANDIDE. Non, pour sa beauté... toute la jeunesse du pays se la disputait.

SAINT-LUC. Quels enragés!

CANDIDE. Voilà comme nous sommes à Saint-Malo... des volcans en éruption... et comme je vous disais, des farceurs finis, jusqu'à dix heures moins un quart du soir... Si vous voulez, pour ne pas perdre de temps, nous allons commencer notre tournée... voici la liste de l'ami Duprotêt, c'est le vieux clerc dont je vous parlais tout-à-l'heure... (*Il prend sa liste.*) « Note des choses qu'il faut qu'un » jeune homme comme il faut aille voir au » Palais-Royal de Paris. 1° le bal sentimental, » autrement dit... »

SAINT-LUC. Voilà une chose que vous ne verrez pas.

CANDIDE. A cause? puisque j'ai de l'argent.

(Il fait sonner ses écus.)

SAINT-LUC. Il n'existe plus.

CANDIDE. Comment! ils ne m'ont pas attendu?...

SAINT-LUC. Eh! non, mon cher, il n'y a plus rien de sentimental.. au Palais-Royal.

CANDIDE. « 2° Le café des Aveugles. »

SAINT-LUC. Nous irons voir les aveugles.

CANDIDE. Dites donc... je crois qu'ils voudraient bien nous voir aussi... « 3° La belle » limonadière du café des Mille-Colonnes. » Oh! j'y tiens... parce que l'ami Duprotêt dit que c'est la plus belle créature...

SAINT-LUC. Vous pouvez la rayer aussi de vos papiers.

CANDIDE. Oh! pourquoi?... pourquoi?.. (*Il fait sonner ses écus.*) J'en ai!... j'en ai!...

SAINT-LUC. J'entends bien... mais depuis vingt-deux ans...

CANDIDE. Au fait, elle doit être un peu détériorée... C'est égal, je veux toujours la voir, afin de pouvoir dire un jour, quand je serai dans les hommes fossiles, j'ai vu la fameuse limonadière du café des Mille-Colonnes... C'est classique... « 4° Le café du ventriloque Borel. »

SAINT-LUC. Où diable va-t-il prendre encore celui-là?

CANDIDE. Un homme qui parle du ventre... ça doit être curieux à voir.

SAINT-LUC. Oui; mais les hommes qui parlent du ventre, ou plutôt les ventres qui parlent ne sont plus de ce côté-ci... Il faut passer l'eau pour les entendre.

CANDIDE. Alors, ajourné... « 5° Le n° 113, et Séraphin. »

SAINT-LUC. Ils sont porte à porte...

CANDIDE. « 6° Diner au caveau du Sauvage... » Pour trente sous, on a potage, trois plats au » choix, un dessert, une demi-bouteille de vin, » pain et cure-dents à discrétion. Nota : on » donne deux sous au garçon. (*On entend un coup de canon.*) Hein!... qu'est-ce que c'est donc que ça!

SAINT-LUC. Est-ce que le bruit du canon vous fait peur?

CANDIDE. Non, mais l'ami Duprotêt ne m'avait pas dit qu'il y avait du canon au Palais-Royal... Je le croyais l'asile des ris, des jeux et de la paix.

SAINT-LUC. Oh! rassurez-vous... celui-ci est des plus pacifiques.

AIR : *Connaissez mieux le prince Eugène.*

Dans les jours de notre puissance,
Quand la victoire nous guidait,
Toujours le canon de la France
En Europe retentissait.
Mais, nous ne lançons plus la foudre...
Des combats craignant le signal,
On ne charge jamais qu'à poudre
Le canon du Palais-Royal.

CANDIDE. Ah! et que font là-bas toutes ces braves gens?

SAINT-LUC. Ils règlent leurs montres; ce que vous avez entendu est le canon de midi.

CANDIDE. Je comprends... Je vais profiter de ça pour régler ma montre.

(Il prend sa montre.)

SAINT-LUC. Qu'est-ce donc que cela?

CANDIDE. Une emplette que j'ai faite là-bas, sous le vestibule du Palais-Royal... Le prince de Phalsbourg, un grand maigre, et l'amiral anglais, un gros court, ont acheté les pareilles en ma présence... le marchand me l'a dit... estimez-moi ça....

SAINT-LUC. Trente-neuf sous la chaîne, et vingt-neuf sous la montre.

CANDIDE. Comment dites-vous ça?

SAINT-LUC. Total, trois francs huit sous.

CANDIDE. Laissez donc, farceur!.. ça m'a coûté 140 francs, et c'est une affaire d'or.

SAINT-LUC. Non, c'est une affaire de crisocal.

CANDIDE. Puisque le marchand m'a donné son adresse pour la garantie de la montre... voyez plutôt... (*Il lui montre une carte*). « M. Duplongeon, horloger du théâtre nau- » tique. »

SAINT-LUC. Et vous avez donné dans ce théâtre-là... Il attend pour ouvrir que la mer arrive à Paris... une fameuse entreprise!

CANDIDE. Cher ami, je vous en prie, commençons, commençons notre tournée de voluptés... Respect à l'argent de ma respectable tante... (*il frappe sur sa poche*) mais guerre à mort aux économies de Candide Rigobert.

SAINT-LUC. D'abord, nous allons commencer par vous mettre à la mode.

la muraille. Ces dames vont nous attendre en prenant des glaces au café de Foy, et vous, messieurs, suivez-moi tous au n° 113.

CANDIDE. Ah! tant pire! de rechef au 113.

TOUS. Au 113! au 113!

(Reprise du chœur en sourdine.)

Dans le Palais-Royal, etc.

(Au moment où ils vont pour sortir, un sergent de ville entre par la porte secrète et les arrête.)

SCENE II.

LES MÊMES, UN SERGENT DE VILLE, LE GARÇON, *ensuite* LE COMMISSAIRE, Mme DUTROMBLON ET ANGÉLIQUE.

LE SERGENT. On ne passe pas!

(Le garçon va ouvrir la porte.)

SAINT-LUC. Pour cette fois nous voilà pris!

ANGÉLIQUE. Candide!.. mon cousin!.. dans quel état le voilà!...

MADAME DUTROMBLON. Nous arrivons trop tard peut-être!.. et mon argent, malheureux!..

CANDIDE. Votre argent n'a pas été malheureux du tout, chère et respectable tante, car il m'en a fait gagner gros comme vous... Voyez plutôt... des billets de banque... des napoléons... des écus de cinq francs... et des pièces de trente sols... en voilà-t-il! en voilà-t-il!... C'est pour gagner encore que nous retournons au 113. Gare que je passe!...

MADAME DUTROMBLON. Monsieur le commissaire, faites votre devoir.

LE COMMISSAIRE, *à Saint-Luc*. Vos papiers, monsieur?

SAINT-LUC, *à part, riant*. Allons, puisque la police s'en mêle, je vois bien qu'il est temps de décamper... je n'aurais plus d'agrément sur la terre... Heureusement, mon ambassade est finie.

LE COMMISSAIRE. Monsieur, j'ai eu l'honneur de vous demander vos papiers?

SAINT-LUC. Les voici... mon gentil commissaire...

LE COMMISSAIRE, *les prenant et lisant*. L'abbé de Boisrobert, aumônier du roi Louis XIII...

MADAME DUTROMBLON. C'est faux...

LE COMMISSAIRE. Monsieur, que signifie?...

SAINT-LUC. Pardon, magistrat irréprochable... ceci n'est pas de votre temps... mais celui-ci...

LE COMMISSAIRE, *le prenant*. Le comte Stanislas de Noé, premier gentilhomme de la garde-robe du régent...

MADAME DUTROMBLON. C'est encore faux!

CANDIDE, *à Angélique*. Est-elle acharnée après lui, ma tante!.. il lui aura fait quelque chose.

LE COMMISSAIRE. Monsieur, vous moquez-vous de moi? vous répondrez à la préfecture de police... Sergent de ville, empoignez-moi cet homme-là.

SAINT-LUC. Sergent, mon ami, tenez-moi bien, et prenez garde de tomber.

LE SERGENT. Marchez!

SAINT-LUC. Un moment... Messieurs et mesdames...

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Je suis le démon en personne,
Et de votre Palais-Royal
J'ai fait long-temps, sans que nul s'en étonne,
Un séjour vraiment infernal
Et surtout assez immoral!
Un bon préfet a détruit mon ouvrage,
La morale règne en ce lieu.
Je lui dis un dernier adieu;
Mais, pour y marquer mon passage,
J'y laisse les maisons de jeu!

LE SERGENT. Marchez, mauvais plaisant.

SAINT-LUC. Enfoncé, mon vieux!

(Ils disparaissent dans un tourbillon de flammes; tout le monde pousse un cri et se sauve.)

LE COMMISSAIRE, *seul*. Voilà un événement bien extraordinaire, je vais faire mon rapport au préfet de police.

(Il sort. Le théâtre change.)

Troisième Tableau.

La galerie d'Orléans illuminée et remplie de monde.

SCENE PREMIERE.

PROMENEURS, CURIEUX.

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR *du Cadet de famille.*

Promenons-nous dans cette galerie,
De tout Paris rendez-vous général.
Oui, l'on dirait vraiment d'une féerie!
Dans ce séjour tout est grand et royal.

SCENE II.

LES MÊMES, Mme DUTROMBLON, CANDIDE, ANGÉLIQUE.

MADAME DUTROMBLON. Le voilà, mes chers voisins, le voilà... l'enfant prodigue est retrouvé..... nous l'avons arraché des griffes du diable.

CANDIDE. Et je dis qu'il me tenait joliment!

(Coup de pistolet.)

TOUT LE MONDE. Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce donc ?...

CANDIDE. C'est le canon de minuit.

MADAME DUTROMBLON, *qui est allée regarder*. Ah ! grand Dieu !.. c'est un malheureux joueur qui avait tout perdu au 113 !.. (*A Candide.*) Voilà pourtant le sort qui t'attendait !.. Malheureux enfant... que cela te serve de leçon !..

CANDIDE, *frappant sur sa poche*. Puisque j'ai gagné...

ANGÉLIQUE. Mais tu pouvais perdre !

MADAME DUTROMBLON. Et perdre mon argent encore !.. ça fait frémir, rien que d'y penser.

CANDIDE, *frappant sur sa poche*. Oui, mais j'ai gagné... et avec cet argent infernal... j'épouse ma cousine...

ANGÉLIQUE. On ne peut pas mieux l'employer, mon cousin...

CANDIDE. Je t'épouse et m'établis au Palais-Royal, qui est un séjour... des dieux ! je n'irai plus au 113... (*frappant sur sa poche*) qui pourtant est bon à quelque chose ; mais j'irai encore quelquefois chez M. Véfour... pour y chanter... en chœur avec ma femme et ma respectable tante.

AIR *de la pièce*.

Dans le Palais-Royal,
Que la vie
Est jolie !
C'est toujours carnaval
Dans le Palais-Royal.

CHOEUR.

Dans le Palais-Royal, etc.

CANDIDE, *au public*.

Le diable m'a lâché,
Je n'en suis pas fâché ;
Mais à présent le *hic*
C'est l'diable de public !

CHOEUR.

Dans le Palais-Royal, etc.

Mme DUTROMBLON, *au public*.

Pour nos pauvres marchands,
Ne soyez pas méchans,
Car on leur fait payer
Assez cher de loyer.

CHOEUR.

Dans le Palais-Royal, etc.

CANDIDE, *au public*.

Le diable, bon enfant,
Nous emporte un sergent,
Le public de Paris
Aurait dû crier *bis* !

CHOEUR.

Dans le Palais-Royal, etc.

ANGÉLIQUE, *au public*.

Dans ces lieux, chaque soir,
Messieurs, venez nous voir,
Et malgré les jaloux,
Répétez avec nous :
Dans le Palais-Royal,
Que la vie
Est jolie !
Rendez-vous général
Dans le Palais-Royal.

(*L'homme à la longue barbe paraît.*)

CHOEUR *dansant autour de lui*.

Dans le Palais-Royal,
Etc., etc.

(Le rideau tombe.)

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

JULIETTE,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN SIX TABLEAUX,

Par MM. Albert, F. Labrousse et Alphonse Brot,

MUSIQUE DE M. PARIS,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ,
LE 4 MARS 1834.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
DELAMARRE, ancien négociant.	M. Ernest.	UN DOMESTIQUE..........	M. Vigel.
HENRI DE LA SALLE, capitaine de chasseurs..............	M. Albert.	Mme DELAMARRE...........	Mme Darcey.
LE CURÉ de Ruelle..........	M. Thénard.	JULIETTE, sa fille...........	Mme Gauthier.
LÉON, officier..............	M. André.	LAURE, id.................	Mme Balthazar.
ALFRED, officier............	M. Barbier.	LA VICOMTESSE DE CAUX...	Mme Després.
JOSEPH, domestique.........	M. Prosper.	JEANNETTE................	Mme Héloïse.
UN MÉDECIN..............	M. Charlet.	Officiers, etc.	

Le premier tableau se passe à Paris; le second, à Ruelle, village à 3 lieues de Paris; le troisième, chez Henri de la Salle, à Paris; le quatrième, dans la chambre de Laure, chez madame de Caux, à Paris; les cinquième et sixième, à Paris.

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

Un appartement à Paris.

SCENE PREMIERE.

LAURE, JULIETTE.

Au lever du rideau, Juliette est assise, la tête appuyée sur une de ses mains; elle lit avec beaucoup d'attention. Laure entre gaîment. Juliette l'aperçoit, laisse échapper un léger cri de surprise, et cache son livre avec précipitation.

LAURE. Eh bien! qu'as-tu donc, ma sœur? est-ce que je t'ai effrayée? Pourquoi caches-tu ce livre? te voilà toute émue et tremblante: on dirait que tu pleures; as-tu quelque chagrin? oh! dis-le-moi, pour que je puisse te consoler!

JULIETTE, *assise*. Je n'ai pas de chagrin, ma bonne Laure, tranquillise-toi, ce n'est rien; je lisais, et cette lecture m'a profondément touchée; j'ai senti malgré moi mes yeux se mouiller de larmes.

LAURE. Vraiment, c'est une lecture qui te trouble ainsi? il faut que ce soit bien intéressant; veux-tu me montrer ce livre?

JULIETTE, *embarrassée*. Ce livre... vois-tu, ma sœur, c'est...

LAURE. Eh bien, achève donc, c'est...

JULIETTE. C'est, c'est un secret...

LAURE. Un secret, ah! dis-le-moi, dis-le-moi, je t'en prie! c'est si joli, un secret!

JULIETTE. Prends bien garde, ma Laure; un secret, c'est une chose sacrée... promets-moi de n'en parler à personne.

LAURE. Je te promets tout ce que tu voudras, d'abord parce que je t'aime de tout mon cœur, ensuite parce que tu me le défends: tiens, vois, je suis toute joyeuse; je vais m'asseoir là, près de toi, et maintenant je t'écoute... voyons, parle...

Approchant un fauteuil.

JULIETTE, *lui donnant son livre*. Tiens.

LAURE. Comment, voilà tout ton secret! ce vieux livre...

JULIETTE. Laure, si tu savais comme ce livre est merveilleux! je l'ai trouvé par hasard sur une des cases de la bibliothèque de mon père, et je l'ai pris; voilà un mois qu'il ne me quitte pas.

LAURE, *nonchalamment*. Et comment appelles-tu ce livre?

JULIETTE. Werther!

LAURE. Werther!... Dis-moi, ma chère Juliette, veux-tu venir avec moi dans le jardin? Voyons, quitte un peu cet air de tristesse qui te sied mal et te fait ressembler à une souffrante. A dix-sept ans, peut-on s'ennuyer de vivre? souris-moi. (*Juliette pendant ce temps est rêveuse.*) Sais-tu que tu m'impatienterais, si tu ne me chagrinais pas? Tu es toujours triste, d'autres parlent: toi, ma sœur, tu penses, et Dieu seul connaît la nature de tes pensées; d'autres sourient, et ton regard est toujours soucieux; d'autres chantent, tu soupires. Allons, je t'en prie, sois joyeuse... eh bien! qu'attends-tu pour me suivre? viens donc...

JULIETTE. Tout-à-l'heure, j'aime mieux causer. (*Se levant.*) Bon Dieu, Laure, que tu es heureuse! jamais je n'ai vu une seule fois ton front chagrin : comment se fait-il que je ne te ressemble pas? Je voudrais trouver du plaisir dans tes amusemens, je ne le puis; quelquefois, pour ne pas te faire de la peine, je te suis, mais c'est un agrément aride; aussi te l'avouerai-je? par momens, j'envie ton insouciance.

LAURE, *passant le bras autour du cou de sa sœur*. C'est moi qui ai tort; vraiment c'est honteux, à mon âge, aimer des plaisirs qui n'appartiennent qu'à l'enfance ; je veux me corriger de ce défaut, être enfin raisonnable, sérieuse ; je prendrai exemple sur toi; tiens, je commencerai aujourd'hui même. Tu vas te mettre au piano... ah! tu me souris, j'étais bien certaine de te réjouir en te parlant de musique..... tu joueras, et moi, je chanterai ; ensuite, lorsque nous serons lasses du piano, lasses de coudre et de broder, tu me diras tout ce qui t'a donné du chagrin ou de la joie depuis ce matin, et quand tu auras fini, je te ferai, à mon tour, des confidences...

SCENE II.

LES MÊMES, M. *et* Mme DELAMARRE.

DELAMARRE. Bonjour, ma Juliette, bonjour, Laure.

Il les embrasse.

JULIETTE *et* LAURE. Bonjour, mon père.

DELAMARRE, *à* Mme *Delamarre*. N'est-ce pas, qu'elles sont ravissantes toutes les deux, et qu'on ne peut les contempler ainsi sans les aimer toujours?

JULIETTE. Mon père, que vous êtes bon!

DELAMARRE. Mon enfant, qu'as-tu donc aujourd'hui?

JULIETTE. Je n'ai rien, mon père.

DELAMARRE, *à sa femme* Et dire que bientôt peut-être je serai forcé de me séparer d'elle! ah! cette pensée me brise le cœur!

Mme DELAMARRE. Calme-toi, mon ami, ton départ n'est pas encore certain ; les nouvelles que tu attends d'un moment à l'autre peuvent être meilleures, alors tu ne serais pas forcé de t'éloigner de nous ; cachons-leur bien nos craintes, pourquoi les affliger d'avance?

DELAMARRE. Tu as raison, mon amie ; mais c'est une affreuse idée...

LAURE. Mon père, jusqu'à ce jour, vous n'avez eu pour nous que des paroles de joie, et aujourd'hui vous détournez vos regards des nôtres.

DELAMARRE. Ce n'est rien, mon enfant ; à mon âge, vois-tu, on a des inquiétudes, et quoique entouré d'une famille qu'on aime et qui vous aime, on souffre bien quelquefois ; à ton âge, au contraire, tout est riant et pur ; on ignore le chagrin, on ne croit qu'au bonheur.

JULIETTE. Voulez-vous que je me place devant le piano? peut-être que je vous distrairai comme autrefois? Si vous le souhaitez, je chanterai une romance nouvelle; la musique en est douce, elle vous réjouira, mon père. Vous m'avez bien des fois consolée lorsque j'étais triste, laissez-moi donc vous consoler à mon tour.

DELAMARRE. Ma fille, Dieu te sourira, car tu aimes ton père, car tu lui fais des momens de bonheur ; ce soir, je serai plus calme, je n'aurai plus de chagrin j'espère, et alors j'irai près de toi, et tu me chanteras cette romance qui te plaît tant, n'est-ce pas, Juliette?

JULIETTE. Oui, mon père.

Laure et Juliette se retirent dans un coin du salon et se mettent à causer.

DELAMARRE. Leur tendresse me fait mal!

Mme DELAMARRE. Je tremblais que tu ne te trahisses ; pauvres enfans, que je sois du moins seule à souffrir!

DELAMARRE. Tu dois me comprendre, toi qui les aimes, toi qui les as élevées! N'est-ce pas que c'est horrible, moi qui n'ai jamais pu passer un jour sans les voir?

Mme DELAMARRE. Tais-toi, mon ami, tais-toi ; vois, elles sont là toutes deux, près de nous, regarde un peu. Laure parle tout bas à Juliette, et Juliette lui répond en souriant : ne dirait-on pas deux anges?

DELAMARRE. Oh! oui, deux anges.

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. M. de la Salle!

DELAMARRE. Faites entrer.

SCENE III.

LES MÊMES, HENRI DE LA SALLE.

HENRI. Madame, mesdemoiselles, j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages.

DELAMARRE. Soyez le bien venu, mon jeune ami!

HENRI. Vous voyez, monsieur que je profite de la permission que vous m'avez donnée.

DELAMARRE. Et vous faites bien, capitaine; votre oncle en agissait ainsi avec moi, nous étions de vieux amis; je vous verrai toujours avec plaisir.

HENRI. Vous êtes trop bon, en vérité ; mon oncle me parlait si souvent de vous, qu'il y a justice à nous occuper un peu de lui : il vous aime bien, monsieur, et vous

êtes cause qu'il regrette plus que jamais Paris.

Mme DELAMARRE. Et vous, monsieur, vous accoutumez-vous à notre ville? On vous l'avait faite plus belle qu'elle n'est, sans doute?

HENRI. Je n'espérais pas tant, madame, j'y ai rencontré ce qu'on trouve rarement ailleurs, des amis francs et sincères.

Il presse la main de Mme Delamarre.

DELAMARRE. Pensez-vous y demeurer long-temps?

HENRI. Je voudrais que ce fût toujours; mais vous le savez, nous ressemblons un peu à des bohémiens, nous autres militaires: un jour dans une ville, un jour dans une autre; nous n'avons pas le temps de nous trouver heureux quelque part.

Mme DELAMARRE. Vous avez vu sans doute nos spectacles, nos soirées, nos bals?

HENRI. J'ai été enchanté, madame, et je vous dois des remerciemens. Mme de Caux, chez qui vous avez bien voulu me présenter, est une femme charmante et toute remplie de bienveillance; elle m'a fait l'honneur de m'inviter à sa dernière réunion: elle s'acquitte à merveille de son emploi de maîtresse de maison.

Mme DELAMARRE. Je suis ravie d'avoir pu vous être agréable, monsieur.

HENRI, *se retournant*. Mesdemoiselles vos filles sont musiciennes, à ce que je vois; c'est un art divin, délicieux! Vous voyez en moi un enthousiaste; j'aime la musique avec passion, je m'en occupe beaucoup, et, puisque vous m'accueillez avec tant de bienveillance, je vous demanderai la permission de venir quelquefois les accompagner.

DELAMARRE. Très-volontiers, capitaine; mes filles n'ont pas de plus doux passe-temps.

HENRI, *examinant la musique*. C'est là partition de Moïse, un des chefs-d'œuvre de Rossini.

JULIETTE. Vous avez raison, monsieur, un chef-d'œuvre!... pour moi, je n'ai jamais pu entendre sans tressaillir d'émotion *la prière*, cet hymne céleste que l'artiste a trouvé dans son ame, et qui ne pouvait exister autre part.

LAURE. Moi, monsieur, tout en admirant le génie de Rossini, je préfère la musique gracieuse, légère et savante tout à la fois, de Boïeldieu et d'Auber.

HENRI. Eh bien, mesdemoiselles, nous choisirons tour à tour dans leurs chefs-d'œuvre; je réclame à l'avance toute votre indulgence.

JULIETTE. Nous en aurons plus besoin que vous, monsieur.

HENRI. Je vous demande pardon, monsieur, si je vous quitte aussi brusquement; je vous avouerai qu'indépendamment du plaisir de vous voir, ma visite avait un but intéressé; je venais vous prier de me rendre un service.

DELAMARRE. Parlez, mon ami, parlez, je suis tout à vous.

HENRI. Je viens de recevoir une lettre de mon oncle, il m'envoie quelques valeurs dont j'aurais grand besoin avant leur échéance; j'ai pensé que, recommandé par vous à votre banquier, il pourrait me négocier cette affaire; seriez-vous assez bon, monsieur, pour m'adresser à lui?

DELAMARRE. Avec plaisir, mon ami; aussi bien j'ai besoin de sortir; et si vous le voulez, je vous y accompagnerai?

HENRI. C'est trop de complaisance; j'accepte cependant votre offre obligeante.

DELAMARRE. Eh bien, allons-y de suite!

HENRI. Madame, mesdemoiselles, je vous prie d'agréer mes salutations; je n'oublierai pas la gracieuse promesse que vous avez bien voulu me faire.

LAURE *et* JULIETTE. Monsieur...

DELAMARRE. Allons, adieu, mes enfans, je serai bientôt de retour.

Mme DELAMARRE, *à part, à son mari*. Ne tarde pas, mon ami, car je mourrais d'inquiétude.

DELAMARRE, *à Henri*. Venez, mon ami.

SCENE IV.

LAURE, JULIETTE, Mme DELAMARRE.

Mme DELAMARRE. Eh bien, mes enfans, qu'avez-vous fait aujourd'hui? Laure, es-tu toujours aussi rieuse? et toi, ma Juliette, aussi chagrine? Vous avez tort toutes deux, il faudrait que l'une réfléchît un peu moins, et l'autre un peu plus.

JULIETTE. Vous êtes bonne, ma mère... vous, au moins, vous n'avez jamais eu de secrètes pensées pour nous, nous sommes de moitié dans tout ce que vous éprouvez; eh bien, je vous en supplie, dites-moi ce qui peut avoir rendu ainsi mon père?

Mme DELAMARRE. Tu te trompes, ma fille, il est comme tous les autres jours.

JULIETTE. On aurait dit qu'il y avait du désespoir dans ses regards.

LAURE. Juliette a raison.

Mme DELAMARRE. Vous êtes deux enfans; mais parlons d'autre chose; pourquoi chercher à s'entourer d'idées sombres? Laure, montre-moi ta broderie.

LAURE. J'ai beaucoup travaillé aujour-

d'hui, nous ne sommes point allées au jardin.

Mme DELAMARRE. C'est bien, ma fille; et toi, Juliette, qu'as-tu fait? (*Juliette lui montre une tapisserie.*) Mais tu en étais là hier soir, tu auras passé sans doute ta matinée à réfléchir; je prétends que désormais tu sois raisonnable.

JULIETTE. Oui, ma mère.

Mme DELAMARRE. C'est bien, mon ange. Allons, mes enfans, reprenez votre ouvrage.

Elle sort.

SCENE V.

LAURE, JULIETTE.

La première partie de cette scène doit être jouée tout en brodant.

LAURE. Tu ne sais pas encore une chose? eh bien, Juliette, ma tante a demandé à maman qu'elle me laissât aller à une de ses soirées. Il y a si long-temps que je rêve ce bonheur, que l'idée seule me transporte. Eh bien! tu ne me réponds pas?

JULIETTE. Pardon, ma sœur... Ah! je m'en veux d'être ainsi.

LAURE. Juliette, ne trouves-tu pas comme moi que M. de la Salle a fort bonne mine?

JULIETTE, *sortant de sa rêverie.* Que disais-tu?

LAURE. Je te parlais du capitaine Henri de la Salle: n'est-ce pas que l'habit militaire lui sied bien? Je trouve que c'est le plus bel état qui soit au monde; tiens, ma chère sœur, si jamais je me marie, je veux épouser un militaire.

JULIETTE, *avec plus d'attention.* Tu dis donc que si tu fais un jour choix d'un mari, tu le prendras militaire? Pauvre sœur, tu as peut-être raison; mais si tu l'aimes pour lui, et non pour ses épaulettes ou son costume, quelle sera ton existence, si l'on vient t'apprendre un jour que ton mari est mort d'un coup de sabre ou d'un coup de fusil?

LAURE. Mort d'un coup de sabre ou d'un coup de fusil!... décidément, je n'épouserai point un militaire. N'as-tu pas remarqué le sourire qu'il nous a adressé en nous saluant?

JULIETTE. Non, je n'y ai point fait attention.

LAURE. Juliette, crois-tu vrai ce qu'on dit des militaires?

JULIETTE. Que dit-on d'eux?

LAURE. Que s'ils sont braves à la guerre, ils sont infidèles en amour.

JULIETTE, *avec terreur.* Ils sont infidèles en amour! Et toi, ressembles-tu à tout le monde, le crois-tu aussi?

LAURE. Oui, je crois que tout le monde dit vrai, je crois aussi que nous autres femmes, nous nous laissons prendre trop aisément à tous les dehors d'un militaire, leur costume nous séduit: tiens, moi-même tout-à-l'heure, je me suis un moment laissée aller à la bonne mine de M. de la Salle; mais cela a passé aussi vite que c'était venu.

JULIETTE, *avec émotion.* Viens, ma sœur, descendons.

DELAMARRE, *dans la coulisse.* Hâtez-vous, ne perdez pas une minute, vous entendez?

JULIETTE. C'est la voix de mon père!

SCENE VI.

LES MÊMES, DELAMARRE.

DELAMARRE, *entrant avec précipitation.* Ah! le ciel a été sans pitié, il n'a ni écouté mes prières, ni épargné mes cheveux blancs...

LAURE. Mon père, mais qu'avez-vous?

JULIETTE. Oh! oui, mon père, parlez, rassurez-nous.

DELAMARRE, *se plaçant entre ses filles et les entourant de ses bras.* Tout-à-l'heure, vous saurez... (*A part.*) Mon Dieu, et vous me laissez si peu d'instans pour goûter encore les émotions qu'un père peut seul comprendre... Où est votre mère?

LAURE. Là, dans son appartement; faut-il l'appeler?

DELAMARRE. Oui, Laure, va.

SCENE VII.

DELAMARRE, JULIETTE.

JULIETTE. Vous nous avez effrayées, mon père; qu'avons-nous donc à redouter?

LAURE. Voici ma mère!

SCENE VIII.

M. DELAMARRE, Mme DELAMARRE, JULIETTE, LAURE.

Mme DELAMARRE, *avec désespoir.* Mon ami, je le devine, hélas! il faut que vous partiez!

JULIETTE *et* LAURE. Partir!

DELAMARRE. Oui, mes enfans, je dois m'éloigner. Ah! je vous en prie, cachez-moi votre douleur, ou vous feriez faiblir le courage qu'il me faut, et que j'amasse avec peine dans mon ame...

JULIETTE. Mais, mon père, qui peut vous forcer?

DELAMARRE. L'honneur, ma fille, l'honneur, à qui je sacrifierais mes affections les plus chères, ma vie s'il le fallait! Écoutez-moi: une maison de New-York a manqué

aux engagemens qu'elle prit avec moi, et ceux que j'associai autrefois à mon entreprise ont fait aujourd'hui un appel à ma probité.

JULIETTE. Eh bien, mon père, vous êtes riche, donnez-leur ce que vous possédez; mais ne nous quittez pas...

DELAMARRE. Enfant, ce que je possède ne suffirait pas à réparer une perte si considérable... Ne vous l'ai-je pas dit, il y va de l'honneur?...voulez-vous que quelqu'un puisse dire là-bas : M. Delamarre n'est pas encore arrivé?... Je partirai, je vais partir.

JULIETTE *et* LAURE. Ah! mon père!

DELAMARRE. Mais il est des pensées qui adouciront l'amertume de mes regrets : vous êtes des filles tendres et respectueuses, vous avez grandi dans la pratique de nobles vertus dont vous ne pouvez désormais vous écarter... vous conserverez dans votre cœur les honorables sentimens que j'y ai fait germer pour accomplir ce que je regardais comme le plus saint de mes devoirs. Allez, mes filles, le monde me dira heureux pour avoir eu des enfans qui m'aimaient, et qui aimaient, ce qui est bien, encore plus que leur père... (*A Mme Delamarre.*) Mon amie, le moment est venu de tenir la promesse que nous avions faite autrefois à ma sœur; Laure, tu iras demeurer chez elle tant que durera mon absence.

LAURE. Quitter ma mère, Juliette!

DELAMARRE. Ma fille, il le faut. Voudrais-tu répondre par un refus à ma sœur, qui ne demande, en retour de son affection et de la fortune qu'elle te destine, qu'à te voir passer quelque temps auprès d'elle?

DELAMARRE, *à sa femme.* Vous veillerez bien sur ces deux enfans, n'est-il pas vrai?

Mme DELAMARRE. Oh! mon ami!

DELAMARRE. Ce n'est pas un conseil que je vous donne, c'est une prière que je vous adresse; vous connaissez vos devoirs de mère, ma femme... (*Haut.*) Mes enfans, adieu!

LAURE *et* JULIETTE, *pleurant.* Mon père!

Mme DELAMARRE, *d'une voix étouffée.* Mon ami...

DELAMARRE, *sanglotant.* Priez Dieu qu'il nous réunisse bientôt! Embrassez-moi maintenant, car demain vous ne le pourrez plus.

Deuxième Tableau.

Une chambre à la campagne de Ruelle.

SCENE PREMIERE.

Mme DELAMARRE, JULIETTE.

Mme DELAMARRE. Eh bien, mon enfant; te plais-tu toujours ici?

JULIETTE. Ne suis-je point près de vous? Comment une fille pourrait-elle s'ennuyer près d'une mère qui l'aime et le lui dit à chaque heure du jour? Allons, maman, embrassez-moi et promettez-moi que nous ne partirons pas.

Mme DELAMARRE. Ainsi, tu ne regrettes rien, ni tes amies, ni tes promenades?

JULIETTE. Vous savez bien que je n'ai guère d'amies; quant à nos promenades, il y en a partout où il se trouve de l'air, un beau ciel et de la verdure.

Mme DELAMARRE. Tu n'es donc pas chagrine de ne plus voir Laure?

JULIETTE. Et vous, ma mère, n'avez-vous pas été forcée de faire un sacrifice, lorsque vous vous êtes séparée de mon père?

Mme DELAMARRE. Oh! ne touchons plus au passé, il réveille trop de douleurs; occupons-nous plutôt du présent. Dis-moi, serais-tu bien aise de trouver ici ta sœur?

JULIETTE. Hélas! elle nous oublie peut-être, au milieu de tout ce grand monde qui l'entoure, au milieu de tous les plaisirs qui se succèdent pour elle; mais moi, quoique absente, j'y pense toujours.

Mme DELAMARRE. Et Laure pense toujours à nous.

JULIETTE. Est-ce qu'elle vous aurait écrit?

Mme DELAMARRE. Elle doit venir ce soir, tout-à-l'heure peut-être.

JULIETTE. Rien alors ne manquera à mon bonheur... Savez-vous que je ne me suis jamais trouvée si bien que depuis notre séjour ici?

Mme DELAMARRE. Aussi comme ton père sera heureux de te revoir, ma fille!... Il reviendra bientôt, j'espère, et ce sera pour ne plus nous quitter... Ensuite, tu n'es pas entièrement seule. Quelquefois nous recevons la visite d'un jeune homme, et cela distrait.

JULIETTE. N'est-ce pas, ma mère, qu'il est heureux que le hasard ait voulu que M. de la Salle habitât la même campagne que nous? Il est si bon, si rempli de soins, pour vous surtout, ma mère! il ne se passe pas un jour qu'il ne vienne nous rendre visite; et, vous l'avouerai-je, je me suis habituée à sa présence.

Mme DELAMARRE. En effet, c'est un jeune

homme qui me plaît, et je verrais avec joie se réaliser un jour tout le bonheur que j'ai rêvé pour toi. Allons, adieu Juliette.

JULIETTE. Est-ce que tu me quittes déjà?

Mme DELAMARRE. Es-tu donc seule avec tes livres et ta musique, capricieuse enfant?

JULIETTE. Ils me distrairont un moment; mais si tu ne revenais pas, je les oublierais bientôt.

Mme DELAMARRE. Je ne tarderai pas à revenir.

JULIETTE. Tu me le promets, n'est-ce pas?

Mme DELAMARRE. Oui, ma fille.

Elle sort.

SCENE II.

JULIETTE, *seule.*

Mes livres, ma musique, oh! oui, je les oublierais bientôt, et ce ne serait plus peut-être pour songer à ma mère. Il y a quelque temps encore, elle seule occupait toutes mes pensées! et maintenant c'est un autre... je ne veux plus me souvenir de lui, et involontairement je m'en souviens. Lorsqu'il est près de moi, je tremble, j'éprouve un sentiment de crainte que je n'éprouvais pas autrefois; et cependant j'aime mieux trembler et craindre ainsi que de ne pas le voir... Je ne voulais plus m'occuper de lui, et cependant... Voyons, peut-être que mon livre bien aimé me distraira. (*Elle s'assied et lit.*) Lisons, puisque c'est tout le bonheur qui me soit donné maintenant... « Comme » cette image me poursuit! que je veille » ou que je rêve, elle remplit seule mon » ame. » Dès que j'ouvre les premières pages de ce livre, je ne m'appartiens plus, je respire autrement que j'ai coutume de le faire... je me sens oppressée. Continuons... « Non, je ne saurais comprendre » qu'il pût en aimer une autre, quand je » l'aime si uniquement, si profondément; » quand je ne connais et ne vois que lui, » même pendant que je dors. » Et moi aussi, il me semble apercevoir ses regards, même pendant mon sommeil.

Henri paraît, s'approche lentement et en silence; Juliette reprend le livre qu'elle avait quitté, et continue intérieurement sa lecture. Henri se grandit derrière et tâche de voir le livre qui l'absorbe.

SCENE III.

JULIETTE, HENRI.

HENRI. Werther...

JULIETTE. Ah! (*Elle se lève.*) Vous m'avez fait peur, monsieur; je croyais être seule.

HENRI. Et je me repens de mon indiscrétion.

JULIETTE. Et moi, je ne m'en souviens plus.

HENRI. Vous lisiez Werther?

JULIETTE. N'est-ce pas un livre divin?

HENRI. Divin... Oh! vous avez raison de le nommer ainsi...

JULIETTE. Vous l'avez sans doute lu, puisque vous en parlez avec tant d'admiration?

HENRI. Si je l'ai lu!... Voyez-vous, il y a deux ouvrages que j'aime au monde, Werther, et puis un autre...

JULIETTE. Et cet autre, quel est-il?

HENRI. Cet autre, c'est l'œuvre d'un grand homme aussi, mais qui n'est pas de la même patrie que Goëthe.

JULIETTE. Et quelle est donc sa patrie?

HENRI. Il est né en Angleterre, comme Milton, et il était contemporain de la reine Élisabeth.

JULIETTE. Shakspeare!

HENRI. C'est lui, et son chef-d'œuvre, l'ouvrage que j'aime tant à lire, c'est une pièce de théâtre!

JULIETTE. Et cette pièce de théâtre s'appelle?...

HENRI. Roméo...

JULIETTE. Et Juliette... (*A part.*) Je suis bien sûre qu'il m'aime...

HENRI, *à part.* Comme elle est jolie! (*Elle ouvre son livre pour continuer sa lecture. Henri s'asseoit auprès d'elle.*) Vous tenez donc beaucoup à lire?

JULIETTE. Et vous...

HENRI. Comme vous voudrez.

JULIETTE. Et bien, causons. Si vous étiez venu ici ce matin, vous m'auriez vue toute chagrine.

HENRI. Pourquoi?

JULIETTE. Figurez-vous que ce matin, ma mère et moi nous sommes sorties pour visiter les environs; nous nous promenions depuis long-temps quand nous nous sommes trouvées près du cimetière.

HENRI. Vous y êtes entrées?

JULIETTE. Oui, et nous le parcourions en silence, lorsque tout-à-coup des chants retentirent au loin; nous écoutâmes saisies d'effroi, puis les voix devinrent plus distinctes, et nous aperçûmes à travers les branchages plusieurs jeunes filles vêtues de robes blanches : les unes pleuraient, les autres suivaient en récitant les prières des morts; quatre des plus grandes portaient une bière surchargée d'un drap blanc; derrière, une pauvre femme suivait. Ma mère m'entraîna, et, comme je lui demandais ce qui l'avait ainsi effrayée, elle me regarda avec angoisse et ne me répondit pas.

HENRI. Et qu'était donc cette femme qui marchait derrière ?

JULIETTE. C'était une pauvre mère qui suivait le convoi de sa fille.

HENRI. Ah ! vous m'avez ému !

JULIETTE. Cette scène m'a attristée ; et j'ai pensé aux larmes que répandrait ma mère si je mourais comme cette jeune fille.

HENRI. Vous croyez donc que votre mère et votre sœur vous pleureraient toutes seules ?

JULIETTE. Je le croyais ce matin encore.

HENRI. Et maintenant ?

JULIETTE. Maintenant, je ne le crois plus.

HENRI. Et vous avez raison. Oui, Juliette, il y a un homme dont l'ame toute entière est attachée à la vôtre, qui vous a voué son existence, qui depuis long-temps vous aime, sans jamais avoir osé vous le dire, et qui paierait de sa vie le bonheur d'être aimé de vous ; et cet homme, Juliette, c'est moi.

JULIETTE. Je l'avais presque deviné.

HENRI. Oui, n'est-ce pas que vous aviez compris mon cœur ? Mes regards vous avaient tout révélé... Je vous aime tant, Juliette !

JULIETTE. Eh bien, moi aussi, Henri, et je suis heureuse de vous le dire puisque cela vous fait tant de bien.

HENRI. Oui, Juliette, d'aujourd'hui j'existe seulement, d'aujourd'hui je crois au bonheur : vous êtes un ange bienfaisant que Dieu a placé sur cette terre pour consoler ma vie... mais il faut que votre amour soit comme le mien, immense, profond, sans bornes... dites, ma Juliette, dites, m'aimez-vous ainsi ?

JULIETTE, *se levant*. Oh ! oui... Mais j'ai bien à vous gronder aussi ; vous êtes venu tard aujourd'hui. Ce matin, quand je suis sortie, j'espérais vous rencontrer : j'ai tort peut-être de vous avouer cela, mais je m'en voudrais de vous cacher la moindre chose... Si vous saviez encore combien j'aime les promenades que nous faisons ensemble, quand je m'appuie doucement sur votre bras ! je me figure être votre femme, et je suis heureuse.

HENRI. Et moi !...

JULIETTE. Vous voyez donc bien, monsieur, que j'aurais raison de me fâcher si vous passiez un seul jour sans venir.

HENRI. Non, ma Juliette, pas un seul jour ; et cependant...

JULIETTE. Eh bien ! quoi donc ?

HENRI, *vivement*. Voici votre mère.

SCENE IV.

LES MÊMES, Mme DELAMARRE.

HENRI, *allant à elle*. Bonsoir, madame, je suis ravi de vous voir.

Mme DELAMARRE. Nous n'espérions plus vous voir aujourd'hui.

HENRI. Je suis enchanté que mes visites ne vous soient pas importunes, mesdames.

JULIETTE. Vraiment, notre village de Ruelle ne vous paraît pas trop ennuyeux ?

HENRI. Je le craignais avant mon arrivée ; grâce à vous, mesdames, je le trouve délicieux. (*Avec intention en observant Juliette.*) Et cependant, madame, je crois que je vais être forcé de vous quitter.

JULIETTE, *avec trouble*. Comment ? songeriez-vous à retourner à Paris ?

HENRI. Je crains que ma présence n'y soit bientôt nécessaire, mais pour quelques jours seulement.

Mme DELAMARRE. A la bonne heure.

HENRI, *voyant un mouvement de Juliette*. Cela n'est pas encore bien certain.

JULIETTE, *avec émotion*. Ah ! tant mieux !

On entend un bruit de voiture.

Mme DELAMARRE. Une voiture... c'est sans doute Laure qui arrive.

JULIETTE. Ma sœur. (*Elle ouvre la fenêtre.*) Oui, c'est elle.

HENRI. Je vous laisse, madame.

JULIETTE. Pourquoi ? ma sœur sera enchantée de vous voir.

SCENE V.

LES MÊMES, LAURE.

LAURE, *entrant*. Ma mère, Juliette !... (*Apercevant Henri.*) M. de la Salle... (*Henri prend son chapeau et veut se retirer.*) Est-ce que c'est moi qui vous chasse, monsieur ?

HENRI. Vous ne le pensez pas ; j'allais me retirer comme vous êtes arrivée... Bonsoir, mesdames.

Mme DELAMARRE. Je vous laisse partir, monsieur ; mais vous savez à quelles conditions.

HENRI. Je ne l'oublierai pas, madame.

Il regarde Juliette et sort.

SCENE VI.

LES MÊMES, *excepté* HENRI.

LAURE. Ah ! je vous revois donc toutes deux !... comme le temps m'a semblé long !

JULIETTE. Oh ! je t'en voulais d'être demeurée près d'un mois sans venir nous voir.

LAURE. Vous pensez peut-être que je ne me suis pas occupée de vous ?

Mme DELAMARRE. J'espérais que Mme de

Caux serait venue avec toi, et je m'en réjouissais.

LAURE. C'est avec beaucoup de peine que j'ai obtenu qu'elle me viendrait chercher, je reste avec vous quelques jours...

JULIETTE. Et c'est bien aimable à toi...

Mme DELAMARRE. Eh bien, te plais-tu au milieu de ce grand monde? ses plaisirs te transportent-ils toujours?

LAURE. Si vous étiez près de moi, je n'aurais plus rien à souhaiter.

Mme DELAMARRE. Mais tu dois être fatiguée, et je vais voir si l'on a préparé ta chambre.

LAURE. Oui, ma mère, je suis un peu lasse, j'ai dansé presque toute la nuit passée, et j'ai besoin de repos.

Mme Delamarre sort.

SCENE VII.

LAURE, JULIETTE.

LAURE. Dis-moi, Juliette, si tu étais bien gentille, tu viendrais demeurer à Paris.

JULIETTE. Et qu'y ferais-je?

LAURE. D'abord tu seras près de moi, et je me chargerai de te distraire ; ensuite tu finiras par trouver du plaisir à être jolie : si tu savais combien il y a d'enivrement dans cette parole : l'on va dans les soirées, chacun vous regarde, l'on entend autour de soi des complimens qui s'adressent à vous... Crois-tu que tout cela ne contribue pas à faire aimer la vie?

JULIETTE. Écoute, je me suis quelque fois ennuyée à la campagne, mais il y avait des momens où je ne souhaitais rien : ces soirées, ces amusemens qui te paraissent ravissans, me fatigueraient; je serais déplacée dans ce monde où tu es si bien... cependant...

LAURE. En vérité, tu es folle ; est-ce que tu as peur de me parler?

JULIETTE, *avec hésitation.* Au milieu de cette solitude qui fait rêver, on pourrait rencontrer...

LAURE. Achève donc!

JULIETTE. Quelqu'un dont la présence serait agréable...

LAURE. Mais il n'est pas besoin d'aller à deux lieues de la capitale pour se trouver auprès d'un tel bonheur.

JULIETTE, *prenant la main de sa sœur.* Je sais cela; mais si cette personne que l'on a rencontrée par hasard était un jeune homme, celui que tu aurais choisi dans ta pensée, bien long-temps avant qu'il ne se trouvât près de toi, t'adressait la parole; si ses regards t'avouaient presque ce qu'il n'ose t'avouer lui-même ; enfin, si tu étais sûre d'être aimée... que ferais-tu? Tu ne réponds pas...

LAURE. Si jamais tu le revois, ne lui parle que devant ma mère.

JULIETTE. Pourquoi, ma sœur?

LAURE. Parce que... parce que tu l'aimes. Mais nous nous entretiendrons de tout cela demain; je suis trop lasse ce soir... Allons, adieu, ma sœur. (*Elle l'embrasse.*) A demain...

SCENE VIII.

JULIETTE, *seule.*

Oui... oh! oui, je l'aime, son souvenir est toujours là; lui aussi, il a dit qu'il m'aimait... et je l'ai cru, sa voix était si persuasive en ce moment!... Mais il m'a parlé de partir... Oh! mon Dieu, faites que cela ne soit pas, pas même un seul jour... je souffrirais trop de son absence... Allons, je vais aussi rentrer dans ma chambre, penser à lui... toujours à lui.

Elle se lève pour entrer dans sa chambre à coucher, Henri entre par la fenêtre précipitamment.

SCENE IX.

HENRI, JULIETTE.

JULIETTE, *avec effroi.* Vous, Henri!

HENRI. Silence!

JULIETTE. Ici, à cette heure! pourquoi?

HENRI. Au nom du ciel, silence. Écoutez-moi, Juliette...

JULIETTE. Je ne dois rien entendre; sortez, sortez... demain.

HENRI. Mais demain il faut que je parte, Juliette, que je retourne à Paris; je viens d'en recevoir l'ordre; mais avant, j'ai voulu vous voir, vous parler sans témoin.

JULIETTE. Grand Dieu!

HENRI. J'ai franchi le mur du parc, et maintenant je ne puis sortir d'ici, je crains qu'on ne m'ait entendu.

La voix de Mme Delamarre en dehors.

JULIETTE. Ma mère, je suis perdue!

HENRI. Remettez-vous, je pars... je pars... (*Il court à la fenêtre et la referme aussitôt.*) Quelqu'un!... que faire, que devenir?... (*Indiquant la chambre de Juliette.*) Eh bien! là... là...

Il y entre, Juliette reste anéantie.

SCENE X.

Mme DELAMARRE, JULIETTE.

Mme DELAMARRE. Comment! tu n'es pas encore couchée, ma fille?

JULIETTE, *troublée.* Non, non, pas encore, ma mère.

Mme DELAMARRE. Mais il est déjà tard... Allons, dépêche-toi, Juliette. (*Elle va fer-

mer les portes et passe dans son appartement.) Bonsoir, ma fille...

JULIETTE, *avec égarement.* Bonsoir, ma mère. (*Elle court à la porte.*) Fermée!... (*Elle ouvre la fenêtre et aperçoit du monde. Elle s'élance vers la porte par où vient de sortir sa mère; elle la secoue avec force en appelant.*) Ma mère... ma mère... (*La voix lui manque, elle chancelle et tombe sur le parquet en disant.*) O mon Dieu... mon Dieu!...

ACTE DEUXIÈME.

Premier Tableau.

L'appartement de Henri de la Salle. Un domestique prépare le punch.

SCENE PREMIERE.

On entend chanter dans la coulisse.

Amis, chaque coupe étincelle,
Le vin en parfume le bord,
A pleins flots le plaisir ruisselle.
Amis, enivrons-nous encor.

JOSEPH, *seul.*

Oui, allez toujours de ce train-là, et que Dieu vous bénisse! S'amusent-ils, s'amusent-ils!... Parlez-moi de ça, c'est la peine de naître pour vivre de cette façon... Oh! coquin de sort, faut-il qu'il y ait des gens à qui rien ne manque, et d'autres... Les amis de M. de la Salle ne peuvent pas venir une fois chez mon maître sans que je asse des réflexions à m'hébéter... le chagrin vous gagnerait à la fin... (*Il boit.*) Pauvre espèce humaine, va : dire que ces richards n'ont qu'à souhaiter. Et nous autres... (*Il prend un biscuit qu'il trempe dans un autre verre de liqueur.*) Et nous autres pauvres diables, quel mal il faut nous donner pour avoir le pain grossier de l'existence et une boisson quelconque. Et on n'arrivera pas à changer tout cela? Depuis quelque temps cependant voilà bien des inventions nouvelles, des changemens, des mélanges de toute espèce. (*Il remplit avec de l'eau tout ce qu'il a bu.*) Mais voici nos officiers, ils changent de quartier, comme ils disent, toujours histoire de s'amuser... Allons, ma foi, ils se tiennent assez droits pour tout ce qu'ils ont bu...

SCENE II.

ALFRED, HENRI, LÉON, OFFICIERS.

Ils entrent en chantant et riant aux éclats.

LÉON. Le diable m'emporte, capitaine... Henri de la Salle, quels dîners nous donneras-tu quand tu seras colonel... Et encore ce punch, qui achèvera de nous éblouir...

ALFRED. Il veut abdiquer honorablement sa vie de garçon... C'est un moyen de nous faire gémir sur ces doux liens qui vont bientôt nous l'enlever.

LÉON. Alfred a fait sa rhétorique.

HENRI, *assis.* Son style est fleuri!

ALFRED. Tu parles donc enfin! Eh bien! mélancolique capitaine, j'ai volé ce que je viens de dire à un sous-officier qui fait des vers pour mes maîtresses...

LÉON. Et dernièrement à Lunéville ce sous-officier poète t'a volé à son tour!

TOUS. Quoi donc?

LÉON. Ta maîtresse, parbleu!

ALFRED. Le grand malheur! je l'aurais payé pour cela; une passion de quinze jours!

LÉON. Parbleu, tu devrais bien me rendre le même service avec une romanesque propriétaire... Je deviens absurde, ma parole d'honneur, je date d'un mois.., mais il faut tout dire, c'est la femme d'un huissier : j'ai des ménagemens à garder, et pour causes...

ALFRED. Mon cher, tu as raison, ce sont là d'excellens principes; je t'engage à t'y tenir, et à toujours vivre sur un pied de réserve avec le respectable corps des huissiers.

LÉON. Tenez, mes braves camarades, permettez-moi, tout en vous versant un verre de punch, permettez-moi de vous faire une question.

TOUS. Voyons, voyons...

LÉON. Je parle sérieusement, le diable m'emporte!... j'en jure par les yeux noirs d'une modiste qui m'a ourlé le foulard que voici... c'est encore un sentiment.

ALFRED. Est-il fat... et bavard! la question!

LÉON. La question, la voici : si vous voyiez un de nos anciens camarades, de bon vivant qu'il était, devenir tout-à-coup triste et sombre, comme... de la Salle, qui est là sur une chaise, recueilli ni plus ni moins que s'il était au sermon... (*Avec une gravité comique.*) et qu'il nous vînt à l'idée qu'il a cet air de patient, parce qu'il va sauter le fossé et s'enrégimenter dans la grande confrérie, que feriez-vous, je vous le demande?...

ALFRED. Il faudrait l'enlever et le sauver à tout prix... lui escamoter le cœur de sa belle...

LÉON. Ces moyens-là sont bons, et je lui dirais par-dessus le marché... (*A de la Salle.*) Si vous vous mariez, malgré ce petit cœur qui a eu tant de faiblesses... si

ce n'est que l'amour qui vous fait prendre femme et renoncer, à peu près, à la compagnie de bons enfans qui n'ont pas à se reprocher de s'être enivrés une seule fois sans vous; eh bien! capitaine de la Salle, le diable m'emporte, il faut que par amitié nous allions nous donner un coup de sabre... je vous tuerai pour vous empêcher de vous marier, ou vous me tuerez, et alors votre femme me vengera.

HENRI, *se relevant.* Vous êtes des fous; si je me marie, c'est que j'aime celle qu'on me destine.

ALFRED. Ma foi, elle est jolie.

LÉON. S'il fallait épouser toutes les jolies femmes auxquelles on a fait la cour, où diable en serions-nous... toi surtout... car enfin, ta Juliette était bien jolie, et cependant...

Fredonnant.

« Tes amours ont duré, etc. »

HENRI, *avec impatience.* Léon!...

LÉON. Ne vas-tu pas te fâcher à présent? Mais tu as beau faire, nous savons tous à quoi nous en tenir à cet égard.

HENRI. Je t'ai déjà dit, Léon, de ne jamais m'en parler...

LÉON. Voudrais-tu nous faire croire par hasard que tu es resté pendant plus de trois mois à Ruelle par amour pour la campagne et la solitude, toi qui nous as dit cent fois que tu la détestais?

HENRI. Encore une fois, Léon...

LÉON. Oui, je comprends, ce sont des souvenirs qui te gênent aujourd'hui, que tu penses au mariage. Allons, allons, chasse donc cet air sombre, qui te sied si mal, et qui te fait ressembler à un tyran d'ancien mélodrame, tout bourrelé de remords... Marie-toi, puisque tu y tiens tant... mais rappelle-toi bien que tu ne tarderas pas à regretter cette folle et joyeuse vie de garçon, qui n'a ni soucis ni lendemain.

HENRI. Ne faut il pas faire une fin?

LÉON. Oui, mais le plus tard possible... Cependant je suis forcé de convenir que c'est tentateur, une jolie veuve de vingt ans, le titre de vicomtesse, de la fortune, des espérances... des oncles et des tantes qui ne sont pas éternels, des cousins qui vont danser le galop chez les femmes des ministres... ma foi, ma foi, en réfléchissant un peu... cependant...

HENRI. Auras-tu bientôt fini tes commentaires?... Voyons, mes camarades, laisserons-nous éteindre la flamme de ce punch? que notre gaîté se rallume avec elle, allons, versez, et versez jusqu'à la dernière goutte.

ALFRED. A la bonne heure, le voilà ressuscité...

LÉON. C'est bien, versez, amis, versez... et buvons à sa santé.

TOUS. Oui, à la santé d'Henri!

HENRI. Je vous fais raison, la main sur le cœur, mes braves camarades.

LÉON. Et le front découvert, privilége que les garçons ne transmettent pas à tous les maris. Le diable m'emporte! pardonnez-moi cet éternel juron... il faudra tôt ou tard que je fasse comme notre chirurgien-major, qui, à force d'avoir vu des pièces moyen-âge, ne jure plus que par saint Denis ou saint Martin. Le diable m'emporte! il nous faut reprendre la chanson de tout-à-l'heure. Ecoutez-moi, et faites chorus... comme si nous dînions chez un notaire de Brives-la-Gaillarde:

> Amis, chaque coupe étincelle,
> Le vin en parfume le bord.
> A pleins flots le plaisir ruisselle;
> Amis, enivrons-nous encor.
> Elle n'est pas encor tarie;
> Vidons notre coupe gaîment.
> Le bonheur n'a pas de patrie,
> Il vient et fuit comme le vent.
> Amis, etc.
> Un jour à table, un jour en guerre,
> Nos instans nous sont tous comptés;
> Rapprochons chacun notre verre,
> Buvons à nos divinités...
> Amis, chaque, etc.

Il y avait long-temps que je n'avais chanté de si bon cœur.

ALFRED. Depuis le soir où tu as soupé chez cette baronne du faubourg Saint-Germain.

LÉON. Oh! ne renouvelle pas mes douleurs! La vieille folle de cinquante ans! me faire croire qu'elle n'en avait que de trente-cinq à quarante, et me garder jusqu'au lendemain, sous prétexte qu'elle risquait sa réputation en me laissant sortir de chez elle à une heure suspecte!... Pardonnez-moi, grand Dieu!...

Ils éclatent de rire.

SCENE III.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, *à M. de la Salle.* Monsieur, il y a quelqu'un qui demande à vous parler.

HENRI. A moi! je suis avec mes amis. Dis que je ne puis recevoir, que j'ai du monde chez moi.

LÉON. Parbleu, s'il ne l'a pas entendu, il y a mis de la mauvaise volonté.

JOSEPH. Monsieur, je lui ai dit que vous aviez du monde, mais il a insisté; il prétend avoir absolument besoin de vous parler.

LÉON. Que nous ne te gênions pas, Henri, nous allons nous retirer.

HENRI. Pourquoi donc? Faites passer dans le salon, je vais m'y rendre.

LÉON. C'est inutile, ne te gêne donc pas. Il commence à se faire tard, et il est bien temps de songer à notre toilette; n'allons-nous pas ce soir au bal chez Mme de Caux?

HENRI, *au domestique*. Qu'on entre, alors.

LÉON, *à Henri*. Dis-moi, expédie promptement ton importun visiteur, et sois assez bon ami pour me valoir au moins une contredanse avec ta belle prétendue.

HENRI. Volontiers.

JOSEPH, *revenant*. Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur.

Un prêtre entre. Les officiers, apercevant le prêtre, éclatent de rire.

HENRI. Monsieur, je suis à vous à l'instant.

LE CURÉ. C'est bien, monsieur.

HENRI, *aux officiers*. A ce soir, mes amis, au bal!

LÉON. Dis-moi donc, Henri, il paraît que c'est pour te confesser... Si par hasard il te refusait l'absolution, ne t'afflige pas... c'est moi qui te bénirai...

HENRI. Va donc, fou que tu es!...

LÉON, *dans la coulisse*. Adieu, Henri, à ce soir, bien du plaisir.

SCENE IV.

HENRI, LE CURÉ.

HENRI. Monsieur, je vous écoute... que me voulez-vous?

LE CURÉ. Monsieur, je suis importun, peut-être, mais j'ai pensé que vous m'excuseriez quand je vous aurais fait connaître les motifs qui m'appellent auprès de vous...

HENRI. Voyons, monsieur...

LE CURÉ. Je suis le curé de Ruelle...

HENRI. Le curé de Ruelle!

LE CURÉ. C'est une visite que vous n'attendiez pas; et moi, monsieur, il a fallu qu'un devoir à remplir parlât haut dans ma conscience pour me jeter ainsi, vieillard triste et chagrin, à travers ces fêtes de jeunes hommes que j'ai interrompues.

HENRI. Monsieur, je ne vois pas... et j'ai peine à comprendre quelle mission...

LE CURÉ. Je dois vous le déclarer d'abord, monsieur; le prêtre n'a rien à vous dire, mon ministère ne s'étend pas jusque là; mais en voyant quelqu'un se plaindre et gémir, il m'est venu au cœur une espérance de tarir des larmes, d'apaiser des douleurs, et je suis parti. — Permettez-moi de m'asseoir, monsieur; je suis bien vieux, et si fatigué... (*Il s'assied, souriant.*) Ce n'est plus le temps où les hommes de l'église et les gens de guerre pouvaient s'entendre avec un langage autre que le langage du monde; mais je suis vieux, bien vieux, comme je le disais tout-à-l'heure, et, n'est-ce pas, monsieur, qu'il reste encore quelque déférence pour des cheveux blancs, même quand les religions s'éteignent?

HENRI. Je vous entendrai volontiers, monsieur, et, croyez-le bien, je ne songe pas à séparer en vous le prêtre du vieillard.

LE CURÉ. Il y a trente ans que j'habite le village de Ruelle, il y a trente ans que je connais M. Delamarre, un homme d'une haute vertu, d'une vertu antique...

HENRI. Cela est vrai.

LE CURÉ. J'ai vu naître ses enfans, ses deux filles; je les ai vues grandir, si belles et si douces, qu'en les voyant, les hommes devaient croire aux anges, et que leur mère, si heureuse autrefois, s'accusait auprès de moi d'un orgueil que je n'ai jamais eu le courage de blâmer! Cette famille, que mes vœux suivaient dans le monde, au milieu duquel elle ne m'oubliait pas, cette famille venait souvent à Ruelle; elle y est venue encore une fois, il y a quelque temps, vous le savez... mais cette fois, mon amitié pour elle a été cruellement alarmée... vous comprenez, monsieur?

HENRI. Mais, monsieur, veuillez m'expliquer...

LE CURÉ. Écoutez-moi... Un soir, il y a très-peu de jours, j'allais quitter mon église, une jeune fille est venue se jeter à mes pieds au tribunal où, souvent, je m'assieds pour consoler. Cette jeune fille était pâle et tremblante; c'était Juliette. Je l'ai relevée, et je lui ai dit de ces paroles que la religion fait quelquefois trouver, et que le monde n'a pas encore remplacées dans ce qu'il appelle sa sagesse... Elle me parla de vous, monsieur, me fit l'aveu de toute sa faute. Il y avait du désespoir dans l'ame de cette enfant, un désespoir si effrayant, que, pour ne pas avoir à redouter le suicide dont je lisais la pensée sur son visage, je lui ai fait promettre devant Dieu, et en souvenir de sa mère, que sa faute ne serait pas suivie d'un crime...

HENRI. Que dites-vous, monsieur?

LE CURÉ. Je vous ai dit à quel degré de malheur cette enfant en était venue pour vous avoir aimé... Mais il ne vous est donc pas arrivé d'y songer un instant, monsieur? Et quelles graves préoccupations

vous ont détourné de celle qui se meurt pour avoir cru en vous?... Oh! ne me regardez pas ainsi, jeune homme, ne vous ai-je pas dit que j'avais vu naître cette jeune fille? Voulez-vous maintenant que j'aille lui faire creuser un tombeau, parce que maintenant votre fantaisie est ailleurs?.... Ainsi donc vous avez joué sans aucune pitié avec l'honneur et le repos de cette famille!

HENRI, *avec humeur*. Monsieur...

LE CURÉ. Ah! n'en venez pas à la colère, je vous parle un langage qui doit aller à votre cœur, je vous parle honneur et générosité. Pensez-vous, dites-moi, pensez-vous, quelle que soit la fougue de la jeunesse, qu'on puisse choisir ainsi une créature douce et faible, et la rejeter, toute flétrie, aux bras d'un père désolé? Non, non, en vérité, ceci est un crime, un crime à faire reculer vos camarades au milieu même d'une orgie... Mais le vieux curé de Ruelle ne s'en retournera pas sans emporter des paroles de consolation. Une voix vous parle au fond du cœur, monsieur, et j'ai compté sur ces nobles élans de la jeunesse qui poussent aux bonnes actions lorsque, quittant mon presbytère, je me suis promis d'y rentrer heureux de vous avoir rappelé aux sentimens de votre devoir et de la pitié... Ah! monsieur! faites-moi cette joie dans mes vieux jours! S'il ne nous est plus donné, à nous autres prêtres, d'étendre cette religion qui s'affaiblit, si notre ministère se resserre incessamment dans des bornes plus étroites, qu'on nous laisse encore le droit de soulager des souffrances... Parlez, monsieur, que faudra-t-il dire à cette enfant qui ne m'a pas envoyé, mais vers laquelle je voudrais, au prix de ce qui me reste à vivre, retourner avec un visage riant et des promesses de bonheur?

HENRI. Monsieur, vous me voyez vivement ému : il est vrai, bien vrai que j'ai aimé, que j'aime encore cette jeune fille; mais, vous le savez, chacun est lié par des exigences qu'il ne peut souvent rompre à son gré... ma famille...

LE CURÉ. N'achevez pas, jeune homme, n'achevez pas; vous avez beau dire, vous sentez bien dans votre ame que vous ne pouvez, pour un avenir si brillant qu'il soit, charger votre conscience d'un crime!... Croyez-le bien, le bonheur ne vous manquera pas quand le devoir sera rempli; lorsque la jeunesse s'en est allée, lorsque la vieillesse est venue, songez-y, nous aimons à regarder en arrière, les mains sur la conscience!...

HENRI, *après une pause*. Monsieur, j'apprécie, j'honore tout ce qu'il y a de bien et de noble dans votre démarche. J'aurais besoin de me rendre à votre voix, mais, je vous l'ai dit, ma famille a pris des engagemens en mon nom... moi-même j'y ai répondu. Ces engagemens sont devenus publics; c'est une famille puissante et placée haut dans le monde; quelque répugnance que j'éprouve maintenant, il ne m'est plus possible de rompre...

LE CURÉ. C'en est assez, monsieur, je le vois, c'est la plus lâche séduction, suivie du plus froid abandon.

HENRI. Monsieur!

LE CURÉ. Le pouvez-vous nier?... Mais votre famille, dont vous vous appuyez pour excuser votre abandon, votre famille a-t-elle exigé, monsieur, que vous en déshonoriez une autre, qui, avant vous, vivait heureuse et estimée?... Monsieur, je n'ai plus rien à vous dire, vous ne m'avez pas compris, je me retire; je retourne vers une pauvre jeune fille qui ignorera toujours la démarche que j'ai faite... En m'éloignant, je me revêts du caractère dont je m'étais dépouillé en entrant ici, afin de lui prodiguer les doubles consolations de l'amitié et de la religion; vous, monsieur, tâchez, au milieu des plaisirs et des fêtes, d'étouffer, s'il se peut, le remords qui tôt ou tard vous parlera haut; mais peut-être, quand vous viendrez à l'entendre, il ne sera plus temps. Fasse le ciel qu'au lieu d'une faute, vous n'ayez pas alors un crime à vous reprocher. Adieu, monsieur, souvenez-vous du vieux curé de Ruelle...

Il sort.

SCENE V.

HENRI; *puis* JOSEPH.

HENRI. Souvenez-vous du vieux curé de Ruelle, m'a-t-il dit!... Je ne sais quel étrange effet ces mots ont produit sur moi; il y avait quelque chose de solennel dans ce vieillard... C'est la première fois que je me suis senti si coupable!... Juliette, Juliette... ah! il y a des momens où elle est là, devant mes yeux... Cette jeune fille m'a donné tout ce que sa vie pouvait contenir d'illusion et d'amour, et ce bonheur m'a lassé. Elle souffre, mais le temps efface bien des souvenirs, tarit bien des larmes... (*Onze heures sonnent à la pendule.*) Déjà onze heures! comme je suis en retard! Et la vicomtesse qui m'attend!... (*Il sonne.*) Joseph! vite, mon habit!

JOSEPH, *revenant*. Voilà, monsieur...

HENRI. C'est bien. (*Il s'habille.*) Ma voiture est-elle prête?

JOSEPH. Je vais voir, monsieur.

SCENE VI.

HENRI, *seul.*

Oui, le bal me distraira... Oh! pourquoi donc songer au passé quand le présent est riant et l'avenir tout rempli de joie et d'amour?

SCENE VII.

HENRI, JOSEPH.

JOSEPH, *revenant.* Mme la vicomtesse d'Alby et sa mère, impatientées de vous attendre chez elles, arrivent à l'instant pour vous prendre, leur voiture est en bas!

HENRI, *à part.* La vicomtesse!... grand Dieu! Et je suis encore ici... comment pourrai-je m'excuser?... (*A Joseph.*) C'est bien, je descends...

SCENE VIII.

JOSEPH, *seul.*

Ma foi, depuis quelque temps, je ne comprends plus rien à Monsieur. Autrefois il était toujours gai, et maintenant il est triste et réfléchi; si c'est son futur mariage qui lui fait cet effet-là, que sera-ce donc quand il sera tout-à-fait marié? Cela le regarde, au fait. Et puis, que diable est donc venu faire ici ce vieux prêtre, dans une maison où il ne vient que des officiers, et où l'on n'entend que des jurons à faire dresser les cheveux?...En attendant, je vais toujours ranger tout cela... Les gaillards n'ont rien laissé, il n'y a pas de danger, ils auraient plutôt avalé les bols avec...

La porte s'ouvre violemment : Juliette entre pâle et défaite; elle tombe exténuée sur une chaise. Joseph reste tout saisi.

SCENE IX.

JULIETTE, JOSEPH.

JULIETTE. M. Henri de la Salle?

JOSEPH. Il n'y est pas, madame...

JULIETTE, *étonnée.* Il n'y est pas!

JOSEPH. Non, madame, il descend à l'instant, et je suis étonné que vous ne l'ayez pas rencontré.

JULIETTE. Comment, c'est lui que je viens de voir monter en voiture!...

JOSEPH. Oui, madame, pour aller au bal.

JULIETTE. Au bal!... Mais j'ai aperçu une jeune femme dans cette voiture; qui donc est-elle?

JOSEPH. Mais, madame...

JULIETTE, *avec jalousie.* Répondez-moi, répondez-moi donc!

JOSEPH. C'est madame la vicomtesse d'Alby qu'il accompagne au bal, et qui sera bientôt sa femme...

JULIETTE, *avec égarement.* Sa femme!... sa femme... dites-vous? (*Elle jette un cri déchirant.*) Ah! je suis perdue! je suis perdue... Elle s'enfuit; Joseph reste tout stupéfait.

Deuxième Tableau.

Le théâtre représente une chambre à coucher, un cabinet de côté; une table, deux fauteuils, un canapé, lit au fond, une grande glace riche; deux entrées latérales. Musique de bal dans la coulisse.

SCENE PREMIERE.

JULIETTE, *se traînant jusque dans sa chambre.*

O mon Dieu, tu m'as donc donné la force d'arriver jusqu'ici! pourtant il aurait mieux valu mille fois que je fusse morte en chemin... Laure n'est pas rentrée encore. Pauvre sœur, que de larmes elle répandra sur moi! et cependant elle est joyeuse maintenant, chacun lui sourit dans le bal! oh! cette musique m'est importune; que je souffre! que j'ai le cœur brisé!... (*Elle s'approche d'une porte de communication.*) Partout des jeunes filles richement parées, partout de brillans cavaliers; ah! toute cette pompe me fait mal! (*Avec amertume et en se retirant.*) Voilà bien le monde: ici, des pleurs, des sanglots, l'infamie; là, auprès de moi, la joie, les danses et l'amour; à mon tour aujourd'hui, demain, peut-être, ce sera le tour des autres.

Elle se traîne jusqu'au lit de Laure, et roule sur le carreau en jetant un cri, la musique cesse; la porte s'ouvre bruyamment. Laure entre et la referme.

SCENE II.

JULIETTE, LAURE.

LAURE, *à quelqu'un dans la coulisse.* Laissez-moi, laissez-moi, je ne veux rien entendre. (*Elle se jette sur le canapé.*) Pauvre sœur! l'a-t-on assez indignement outragée! Oui, seule, je l'ai défendue à haute voix... en plein bal, j'ai rejeté l'infamie sur celui qui avait voulu la flétrir. Comme il a pâli devant moi; pourtant j'ai bien fait de quitter le bal, je crois que j'y serais morte. (*Elle défait son écharpe et se regarde dans la glace; elle aperçoit un corps étendu à terre, se retourne avec effroi, jette un cri, et reconnaît sa sœur.*) Elle! c'est elle! ici... grand Dieu! comme elle est froide, son cœur bat à peine... Juliette! ma sœur!... elle ne m'entend pas... Que faire, que devenir?... je ne puis appeler pourtant... N'ai-je donc

que des larmes?... Ah! (*Elle aperçoit des sels sur la cheminée et lui en fait respirer.*) Elle revient à elle, elle ouvre les yeux!... merci, mon Dieu, merci!... Juliette, Juliette... c'est moi, mais réponds, réponds donc...

Juliette se soulève peu à peu en s'appuyant sur Laure, passe sa main sur son front, comme pour rappeler ses idées, regarde fixement sa sœur, et se jette dans ses bras.

JULIETTE. Ah! ma sœur...

Laure la fait asseoir sur le canapé, et s'asseoit auprès d'elle.

LAURE, *se levant et se plaçant devant elle.* Juliette... comment et pourquoi es-tu ici? (*Juliette se cache le front.*) Oh! je t'en supplie... apprends-moi vite si tu es revenue avec ma mère... Tu ne me réponds pas... Au nom du ciel, il faut que je sache si tu es revenue avec ma mère! (*Avec force.*) C'est Dieu qui t'envoie ici, béni soit-il d'avoir pris mes larmes en pitié! Tu connais Henri de la Salle, n'est-ce pas? (*Juliette relève la tête.*) Eh bien, l'on prétend... je ne puis achever.

JULIETTE, *sanglotant.* Comment, déjà... je ne croyais pas que le châtiment dût être si prompt à me frapper.

Elle se jette à genoux devant Laure.

LAURE. Qu'est-ce que tu dis, ma sœur? Tu parles de châtiment; tu es donc coupable! toi, à mes pieds, et pourquoi?

JULIETTE. C'est qu'il y a un horrible secret entre nous... Laisse-moi à tes genoux, je devrais être plus bas encore...

LAURE. Mais vous vous réunissez donc tous pour m'accabler? Oh! vous êtes bien cruels!

JULIETTE, *prenant une des mains de Laure et la posant sur son front.* N'est-ce pas que c'est du feu qui bout dans mon cerveau? Il me dessèche; c'est que lorsqu'une femme a oublié l'honneur, vois-tu, il n'est plus de repos au monde pour sa conscience... et moi, je suis cette femme! Ah! c'est un beau droit, ma sœur, que de pouvoir porter la tête haute partout, de parler sans rougir; mais il n'appartient qu'aux jeunes filles qui se conservent pures, et moi je ne le suis plus...

Elle se recouvre le visage de sa main.

LAURE. Ma sœur, ma sœur, dis-moi que j'ai mal entendu... mais que deviendrai-je, si tu t'accuses toi-même?

JULIETTE. Et que deviendrai-je, moi qui suis l'accusée et qui ne me défends pas?

LAURE. Mais on a donc dit vrai?

JULIETTE. Oui, on a dit vrai. (*Laure se retourne avec désespoir.*) Maintenant, tu ne me parles plus, tu as raison, je suis une fille déshonorée. (*Silence de Laure.*) Tu ne veux plus me voir... je suis morte pour ma famille: oh! que ne le suis-je réellement! Va, je ne t'adresserai pas de reproches, il ne me reste plus que le droit de ployer ma tête, de souffrir et de prier! Laure, si tu savais comme ta pauvre sœur a été brisée par le désespoir, si tu savais comme c'est affreux d'être abandonnée par l'homme qu'on aime... Je souffrais tant, que je résolus d'aller chez lui, il le fallait; d'ailleurs mon infamie me pesait... quand je suis arrivée, il venait de partir pour le bal, il y accompagnait une autre femme, une autre qu'il doit épouser bientôt... comprends-tu? oh! alors, ma tête s'est perdue; j'ai fui de chez lui, j'ai couru comme une folle, au hasard; enfin, épuisée de fatigue, je suis tombée sur le pavé... peu à peu, j'ai repris mes sens, je me suis ressouvenue... j'ai pensé à toi, et, presque mourante, je me suis traînée jusqu'ici!

LAURE. O mon Dieu! et ma mère?

JULIETTE. Avant de fuir, je lui écrivis une lettre dans laquelle je lui faisais l'aveu de ma faute: je lui marquais quelle était ma dernière espérance... j'implorais son pardon; mais je ne pus résister au désir de l'embrasser une fois encore avant de m'éloigner pour toujours peut-être... je pénétrai dans sa chambre, elle était endormie; hélas! quand j'ai senti sa respiration glisser sur ma joue, son visage effleurer le mien, j'ai perdu tout souvenir... je n'ai pu retenir un cri douloureux, ma mère s'est éveillée...

LAURE. Grand Dieu!

JULIETTE. C'était vraiment une situation horrible que la nôtre; nous étions plongées dans une obscurité profonde, ma mère, effrayée du désordre de mes idées et de mon désespoir, me pressait de questions, je ne pouvais lui répondre... Quand elle vit que je voulais la fuir, elle s'élança de son lit, m'étreignit dans ses bras, me conjura de rester, mais moi, je ne l'écoutai pas; désespérée, je m'arrachai d'auprès d'elle, et je m'enfuis alors, emportant ma honte, et poursuivie peut-être par sa malédiction!

LAURE. Mais c'est l'enfer que tout cela!

JULIETTE. Oui, l'enfer, avec toutes ses tortures, car tu ne sais pas tout encore, mon malheur est au comble... Laure, je suis mère!

Elle se cache la figure.

LAURE. Et Dieu l'a permis!

JULIETTE. Ne blasphème point le ciel, il n'est pas responsable de nos fautes.

On frappe à la porte.

SCENE III.

LAURE, JULIETTE, LA VICOMTESSE, *en dehors.*

LAURE. Tais-toi, tais-toi, Juliette, on a frappé.

LA VICOMTESSE, *en dehors.* Ouvre, Laure, c'est moi.

LAURE. Grand Dieu! ma tante!

JULIETTE. Ma tante?

LA VICOMTESSE. Ouvre-moi donc, Laure, m'entends-tu?

LAURE. Oui, ma tante, j'ouvre à l'instant, me voici.

JULIETTE. Mais je suis perdue!

LAURE. Rassure-toi, vite, cache-toi dans ce cabinet!... (*Elle va ouvrir.*) Ah! c'est vous, ma bonne tante, mais voyez donc comme je suis troublée; je m'étais jetée là sur ce canapé, j'étais presque endormie; je me suis réveillée en sursaut...

LA VICOMTESSE. J'étais inquiète de toi, Laure; tout ce monde s'est enfin retiré, et je n'ai pas voulu passer dans mon appartement sans savoir comment tu te trouvais; cette scène a dû te rendre bien malade, je te trouve en effet bien pâle, mon ange.

LAURE. Ce n'est rien, ma tante, un reste d'émotion seulement...

LA VICOMTESSE. Sais-tu, Laure, que tu as été bien inconséquente... Comment, te conduire ainsi en plein bal; mais en voulant défendre ta sœur, tu l'as compromise davantage: c'est un événement que chacun va arranger à sa fantaisie, et cela est d'autant plus fâcheux que ta sœur est coupable.

LAURE. Eh quoi, ma tante!...

LA VICOMTESSE. Oui, Juliette s'est déshonorée... Ne pleure pas ainsi, mon enfant; tu n'as rien à te reprocher, toi.

LAURE. Mais enfin, ma tante, si Juliette venait vous implorer, vous sentiriez-vous le courage de l'accabler comme les autres?

LA VICOMTESSE. Mais sais-tu bien que je ne te comprends plus, Laure?...

LAURE. Comment cela?

LA VICOMTESSE. Certainement: voilà une heure encore, tu criais tout haut que ta sœur était innocente, et maintenant tu cherches à l'excuser!

LAURE. Ma tante, ayez pitié d'elle, et Dieu se souviendra de vous là-haut!

LA VICOMTESSE. Laure, tu ne reverras pas ta sœur, je te le défends; et d'ailleurs, si elle osait se présenter ici, je la ferais chasser. (*Juliette effrayée renverse la chaise sur laquelle elle est assise dans le cabinet.*) D'où vient donc ce bruit? il y a donc quelqu'un dans ce cabinet?

LAURE, *toute émue.* Non, ma tante, je n'ai rien entendu.

LA VICOMTESSE. Il y a quelqu'un là-dedans, vous dis-je, et je veux savoir...

LAURE. Ah! par pitié, n'entrez pas; eh bien, oui, ma bonne tante, il y a quelqu'un, je vous dirai tout plus tard; mais n'entrez pas maintenant, n'entrez pas.

LA VICOMTESSE. Voilà qui est étrange, en vérité! je veux savoir ce que tout cela signifie... Laure, je vous ordonne de me donner cette clef.

LAURE, *vivement.* Écoutez donc, ma tante, plus tard, je...

LA VICOMTESSE. Je ne veux rien entendre; vous allez me donner cette clef, ou je sonne et fais briser cette porte; mais vous êtes donc coupable aussi pour me refuser si obstinément?

LAURE. Eh bien, ma tante...

JULIETTE, *ouvrant tout-à-coup la porte du cabinet, et s'arrêtant froidement sur le seuil.* N'outragez pas ma sœur, madame, il n'y a que moi de coupable ici.

LA VICOMTESSE, *étonnée.* Vous ici, mademoiselle? vous avez osé... (*A Laure.*) Voilà donc comme vous me trompiez? (*A Juliette.*) Mademoiselle, je vous ordonne de sortir de cette maison.

JULIETTE, *avec émotion.* Oui, madame, je vais me retirer. Adieu, Laure, adieu, car nous ne nous reverrons plus!

LAURE, *avec force.* Tu ne partiras pas, je ne veux pas que tu partes!

LA VICOMTESSE, *à Laure.* Vous savez ce que je vous ai dit, mademoiselle?

LAURE. Vous voulez donc qu'elle meure? si ce n'est point pour ma sœur, que ce soit pour moi, que ce soit pour ma mère, pour mon père. (*Elle cherche à mettre la main de sa sœur dans celle de sa tante.*) Il crierait partout que vous avez tué son enfant.

LA VICOMTESSE, *avec contrainte.* Eh bien, mademoiselle, restez ici, mais dès le matin vous retournerez chez votre mère; vous, Laure, venez avec moi.

Elle veut l'emmener.

LAURE, *avec force.* Non, je resterai ici, et puisque ni mes larmes, ni mes prières ne peuvent rien sur vous, je ne vous obéirai pas.

Elle jette ses bras autour de Juliette et la serre contre son cœur.

SCENE IV.

LES MÊMES, Mme DELAMARRE.

Mme DELAMARRE, *dans la coulisse.* Mon enfant, ma Juliette, ma fille!

JULIETTE, *dans un grand désordre.* Grand

Dieu, ma mère! cachez-moi, cachez-moi ! (*Elle se jette à genoux.*) Ma mère! ma mère !

Mme DELAMARRE, *jetant un cri*. Ah! ma fille, ma fille !

LAURE, *tombant à genoux*. Merci, mon Dieu, tu as eu pitié de nous.

JULIETTE. Ne me maudissez pas, ma mère, ne me maudissez pas!

Mme DELAMARRE. Te maudire, ma fille? tu es bien coupable; mais à Dieu seul appartient le droit de frapper et de maudire.

JULIETTE, *avec désespoir*. Ma mère!

Mme DELAMARRE *a peine à se soutenir, Laure la fait asseoir dans un fauteuil, elle est dans le plus grand désordre et étouffe de sanglots; peu à peu elle se ranime et continue*. Malheureuse enfant, comme tu m'as fait mal!... tout à la fois l'opprobre et l'abandon, c'est affreux! Tu ne pensais donc pas à tout ce que j'allais souffrir?... Abandonner ta mère! je voudrais me sentir le courage de t'accabler de reproches, à présent que je te revois, je ne le puis. Embrasse-moi donc, embrasse-moi. (*Se levant après une légère pause.*) Vous me pardonnez, n'est-ce pas, de ne point vous avoir parlé en entrant; voyez-vous, j'avais tant de tristesse dans le cœur que je n'ai vu qu'elle ici : je l'avais perdue, et je la retrouve; vous comprenez, n'est-ce pas? (*A Juliette.*) Viens, suis-moi, maintenant je te dois amour et protection plus que jamais.

JULIETTE. Soyez bénie, ma mère, car vous n'avez pas renié votre enfant.

Mme DELAMARRE, *à Laure*. Et toi, Laure, viens aussi, car la sœur qui oublierait sa sœur dans un pareil moment, serait mal vue de ce monde, et criminelle aux yeux de Dieu.

LA VICOMTESSE. Madame, vous n'emmènerez point Laure, je m'y oppose.

JULIETTE. Ma mère!

LA VICOMTESSE. Vous ne l'emmènerez point, vous dis-je!

Mme DELAMARRE. Laure est ma fille, et je puis faire ce que je veux de ma fille... J'ai ce droit-là, je pense?

LA VICOMTESSE. Je vous la refuse à regret, ma sœur; mais mon frère, en partant, a confié Laure à mes soins, et je la garderai jusqu'à son retour.

Mme DELAMARRE, *froidement*. Vous avez raison, ma sœur, je ne m'en étais pas souvenue. (*A Laure.*) Laure, ton père t'a confiée à ta tante, et je n'ai pas le droit de disposer de toi; demeure près d'elle, elle t'a environnée de tendresse, elle m'a remplacée. Va, ma fille, on doit aussi de la reconnaissance à celle qui nous tient lieu de mère. (*A Juliette.*) Et toi, viens, ma Juliette, car tu n'as plus que moi, et je dois t'accueillir... Oh! oui, tu es bien coupable, ma fille; mais si la société a le droit de te repousser, personne au moins ne pourra t'arracher des bras de ta mère... Viens, partons.

Juliette et Laure se jettent dans les bras de leur mère, qu'elles couvrent de baisers, Mme Delamarre les dégage de ses bras, et emmène Juliette; Laure veut se précipiter après elle en criant.

LAURE. Ma mère, Juliette!...

LA VICOMTESSE, *l'arrêtant par le bras*. Laure, restez...

ACTE TROISIÈME.

Premier Tableau.

Une chambre à la campagne.

SCENE PREMIERE.

Mme DELAMARRE, LE MÉDECIN.

Mme DELAMARRE. Ainsi donc, monsieur, je puis espérer que dans peu de jours cette pauvre enfant sera rétablie? vous me le promettez, n'est-ce pas?

LE MÉDECIN. Oui, madame; mais, je le répète, veillez surtout à ce qu'une émotion trop vive ne rende pas inutiles tous les soins qui lui ont été prodigués... Les affections morales défient souvent toutes les ressources de notre art et de notre expérience : si je ne me trompe, votre fille est depuis quelque temps sous l'empire d'un chagrin profond; souvenez-vous, madame, et je sais que je m'adresse à une bonne mère, souvenez-vous qu'il faut la mettre à l'abri de la plus légère impression.

Mme DELAMARRE. Je vous remercie, monsieur, et je comprends toute la gravité de vos conseils... nous vous attendrons demain?

LE MÉDECIN. Demain, oui, madame.

SCENE II.

Mme DELAMARRE, *seule*.

Oh! oui! elle a souffert; le docteur ne s'est pas trompé! mon Dieu, pourvu qu'il lui reste assez de force pour ce que l'avenir lui réserve encore!

SCENE III.

Mme DELAMARRE, LAURE.

Mme DELAMARRE. Eh bien! ta sœur?

LAURE. Oh! ma mère, si je la laisse seule

un instant, c'est qu'elle vient de s'endormir dans son fauteuil; elle repose là, près de sa fille, et j'ai voulu vous en avertir... c'est que vraiment elle est mieux, bien mieux, savez-vous?

Mme DELAMARRE. Oui, Laure, je le sais; mais il faut veiller autour d'elle... et...

LAURE. Ne craignez rien : d'abord personne ne doit entrer dans sa chambre que vous et moi, et les ordres du médecin seront suivis.

Mme DELAMARRE. Bonne Laure! tu aimes bien ta sœur... le monde et ses plaisirs n'ont pu affaiblir ton dévouement pour elle, et tu es venue partager sans hésiter notre retraite et nos douleurs.

LAURE. Oui, ma mère, c'est vainement que ma tante a voulu me retenir auprès d'elle. Pauvre sœur! elle est si à plaindre; et vous aussi, ma bonne mère! Mais dites-moi; vous n'avez donc pas reçu de lettres de mon père?

Mme DELAMARRE. Rien, mon enfant, rien; vois-tu, il est des instans où j'éprouve des craintes... s'il allait revenir, il la tuerait, sais-tu? Voilà donc à quel degré de malheur nous sommes tombées! la seule pensée de son retour m'épouvante. Mais sais-tu bien, Laure, qu'il est peut-être en route, car je ne puis m'expliquer autrement... son silence...

LAURE. Mon Dieu! si son absence pouvait se prolonger encore... peut-être le ciel viendrait-il à notre secours... peut-être une circonstance imprévue... peut-être cet homme...

Mme DELAMARRE. Lui, ma fille... lui, faire oublier à ta malheureuse sœur ce qu'il lui a fait souffrir! ne l'espère pas, car moi, je ne l'espère plus.

LAURE. Et pourtant, ma mère, ce n'est pas, dit-on, un homme dont le cœur soit fermé à tous nobles sentimens; si on pouvait tenter...

Mme DELAMARRE. Je l'ai vu, ma fille.

LAURE. Quoi, vous êtes allée?...

Mme DELAMARRE. Et que ne ferait-on pas pour voir sa fille revenir au bonheur! Je l'ai vu, je lui ai parlé comme parle une mère, avec désespoir, avec des larmes dans les yeux et les mains suppliantes!

LAURE. Et qu'a-t-il répondu, ma mère?

Mme DELAMARRE. Des paroles vaines... Il souffrait de nos chagrins, disait-il, mais cette réparation que je lui demandais, il ne pouvait la donner. Il m'a parlé d'engagemens pris ailleurs... de parens à ménager... de considérations qu'il avait à garder... Oui, Laure, c'est souvent ainsi, dans le monde; on flétrit une infortunée, on brise le cœur de ceux qui l'entourent et qui l'aiment; et puis le séducteur ose dire à une mère désolée qui supplie : Je vous plains, mais je vous laisse vos douleurs et votre honte, pour être fidèle à quelques engagemens où il y va de richesses à acquérir, de titres à donner; et le monde honore cet homme-là, et rit de la pauvre fille que la séduction aura tuée.

LAURE. Ma mère!

Mme DELAMARRE. Maintenant, que Dieu nous protége, mon enfant! quoiqu'il advienne, veillons sur ta sœur; elle a tant souffert, qu'il me semble à chaque instant que je vais la perdre.

LAURE. Elle vivra pour sa fille, pour sa fille dont la vue lui fait tant de bien.

SCENE IV.

Mme DELAMARRE, LAURE, JEANNETTE.

JEANNETTE, *accourant.* Ah! madame, madame, vous ne saviez donc pas qu'il devait arriver?

Mme DELAMARRE. Qui donc?

JEANNETTE. Eh bien! monsieur...

Mme DELAMARRE. Mon mari!

LAURE. Mon père? grand Dieu!

Mme DELAMARRE. Est-il possible, êtes-vous bien sûre que c'est lui?

JEANNETTE. Madame, je viens de le voir descendre de cheval à l'entrée de la cour; et tenez, ne l'entendez-vous pas?

DELAMARRE, *dans la coulisse.* Ma femme, mes enfans!...

Mme DELAMARRE. Ayez pitié de nous, mon Dieu!

LAURE, *s'appuyant contre la chambre de Juliette.* Elle est perdue!

SCENE V.

Mme DELAMARRE, DELAMARRE, LAURE.

DELAMARRE. Mon amie, ma femme, ma Laure... je puis enfin vous presser sur mon cœur. Ah! que le temps m'a semblé long, et que j'aurais voulu hâter le moment qui nous réunit! N'avez-vous pas songé, quand vous ne receviez pas de mes lettres, que j'accourais vers vous?

Mme DELAMARRE, *à part.* Ah! mon Dieu!

LAURE, *à part.* Je n'ose le regarder.

DELAMARRE. Eh bien! mais, en vérité, je crois que mon arrivée si brusque, si inattendue, vous a causé une émotion que je suis tenté de me reprocher... Mais où donc est Juliette?

Mme DELAMARRE. Mon ami... elle...

DELAMARRE. Eh bien! faites-la appeler...

Qu'attendez-vous? mon Dieu, mais, si cela continue, savez-vous que vous allez m'effrayer?.. Elle est malade? Juliette est malade! Répondez-moi donc! morte peut-être!... mais vous ne voyez donc pas que j'attends et que je tremble?

Mme DELAMARRE. Juliette est souffrante.

DELAMARRE. Pauvre enfant! je veux la voir... la voir à l'instant même.

LAURE. Attendez, mon père!

Mme DELAMARRE. N'entrez pas, votre vue la tuerait : plus tard...

DELAMARRE. Pourquoi donc plus tard? Et depuis quand la vue d'un père fait-elle mourir l'enfant qu'il aime et dont il est aimé? Il y a ici quelque mystère...Je veux voir ma fille, je veux la voir.

Mme DELAMARRE. Oh! monsieur, arrêtez; je vous dis à genoux et les mains jointes que votre vue la tuerait...

DELAMARRE. Qu'y a-t-il donc enfin? Vous me cachez un secret, un secret affreux. Il faut que j'entre dans cette chambre...

Il repousse sa femme qui lui barre le passage. Juliette, éveillée par le bruit, pousse un cri en apercevant son père.

LAURE, *à sa mère*. Elle est perdue...

Mme DELAMARRE. Mon Dieu, prenez pitié d'elle.

JULIETTE, *avec effroi dans la coulisse*. Mon père... ah!...

DELAMARRE. Malédiction!... (*Revenant*.) Ah! je comprends maintenant, et ce n'est pas un rêve! Laure, éloignez-vous, je vous l'ordonne... vous entendez... Vous, madame, restez...

SCENE VI.

DELAMARRE, Mme DELAMARRE.

DELAMARRE. Madame, regardez-moi... vous voyez, je suis calme encore, et pourtant l'enfer est dans mon cœur... bientôt, je ne pourrais répondre de moi-même... dites-moi... qu'avez-vous fait de mes deux filles?

Mme DELAMARRE. Ayez pitié de moi, monsieur, ne suis-je point assez malheureuse?

DELAMARRE. Pouvez-vous me jurer, madame, que la plus jeune de mes filles...

Mme DELAMARRE. Oui, monsieur, celle que vous ne m'avez pas confiée, hélas! mais l'autre...

DELAMARRE. Oh! ne me parlez plus de l'autre, je n'ai plus qu'une fille, je veux oublier celle à qui j'avais donné autrefois toute ma tendresse... Dieu sans doute a voulu me punir de cette injuste préférence; mais c'était mon premier enfant. A partir de ce jour, elle n'est plus de ma famille!

Mme DELAMARRE. Ayez pitié d'elle! si vous saviez...

DELAMARRE. Silence, madame, silence! Comment osez-vous penser que j'aie pitié d'elle? a-t-elle eu pitié de son père? Avez-vous eu pitié de moi, vous? Je suis parti, vous confiant ce que j'avais de plus cher en ce monde... je traverse les mers pour que ce nom de Delamarre ne souffrît pas la plus légère atteinte de déshonneur; et quand je reviens, madame, quand je reviens dans cette famille dont je m'étais énorgueilli autrefois; quand mon cœur bat avec force au souvenir de tout ce que j'éprouverais ici de bonheur et de joie! voilà que je trouve une fille marquée au front d'une tache d'infamie; voilà que ce nom que je porte, et que je vous avais donné honorable et respecté, est maintenant prononcé autour de nous avec scandale et dérision!... Mais vous ne comprenez donc pas tout ce qu'il y a de misère et de désespoir dans ce qui se passe au fond de mon ame; et vous voulez que j'aie pitié d'elle! que j'aie pitié de vous! Elle qui a oublié ce qu'elle me devait d'affection et de respect : vous qui n'avez pas su que le premier devoir d'une mère était de veiller sur sa fille! Madame, savez-vous que vous n'êtes plus devant un époux; mais devant un juge...

Mme DELAMARRE. N'est-ce pas assez de toutes les larmes que j'ai versées, monsieur? Le ciel a peut-être pardonné, et vous...

DELAMARRE. Les larmes ne lavent point une flétrissure, madame; je vous le répète, je suis votre juge... Qu'avez-vous fait de mon enfant? à qui pourra-t-on confier désormais l'honneur de sa maison, l'honneur de ses filles, si ce n'est pas à sa femme? Vous pleurez, vous pleurez... répondez maintenant; mais vous voyez bien que ma raison s'égare, vous devez bien comprendre que je ne suis plus maître de moi, et qu'il est des circonstances dans la vie où le bras qui a protégé frappe, où le regard qui a sauvé tue! Mais songez donc à vous, si vous n'avez songé ni à votre fille, ni à moi; car, je vous le jure, jamais vous ne vous êtes trouvée si près de Dieu!...

Mme DELAMARRE, *tombant à ses genoux*. Que votre volonté soit faite, monsieur, je ne m'en plaindrai pas!... c'est expier cruellement ma tendresse pour ma fille...

DELAMARRE, *la relevant*. C'est bien, madame! Écoutez-moi, il ne faut pas donner au monde une occasion nouvelle de se faire un jouet de notre honte et de nos douleurs... c'est assez figurer à la barre de l'opinion publique... Il y a déjà assez de scandale pour dépouiller ma tête de ces

cheveux blancs qu'on peut aujourd'hui regarder avec mépris... vous resterez ici, vous garderez la fille que je vous avais confiée, et moi je veillerai sur Laure, afin qu'il me reste au moins quelqu'un sur qui m'appuyer quand la mort viendra... Allez, madame, je veux être seul. (*Mme Delamarre veut en pleurant se rapprocher de son mari.*) Je vous dis que je veux être seul!...

Mme DELAMARRE, *s'appuyant contre la porte du fond*. Mon Dieu! ne nous abandonnez pas.

Elle sort.

SCENE VII.

DELAMARRE, *seul*.

Et maintenant, je sais ce qui me reste à faire...Que m'importent ces femmes qui ne savent que pleurer! Le lâche qui a porté ici la séduction ignorait-il qu'un homme pouvait revenir, un homme fort encore, et vigoureux comme la passion qui fermente en lui et qui le rajeunit pour la vengeance?... (*Il va ouvrir la porte de la chambre de Juliette.*) Juliette!

Elle se traîne péniblement et vient tomber sur un fauteuil.

SCENE VIII.

DELAMARRE, JULIETTE.

DELAMARRE, *la regardant*. Juliette, comment appelez-vous l'homme qui vous a séduite?

Juliette baisse la tête et garde le silence.

JULIETTE, *tombant à genoux*. Mon père...

DELAMARRE. Il faut me répondre, je le veux, vous parlerez. Je vous ai fait venir pour savoir le nom de votre séducteur, et vous me le direz... Vous n'avez pas tenu compte de l'affection de votre père, vous avez foulé aux pieds tout souvenir de vos devoirs envers lui; mais, songez-y, quand il ordonnera maintenant, il faudra lui obéir. Hâtez-vous, le nom de votre séducteur...

JULIETTE. Et qu'en voulez-vous faire?...

DELAMARRE. Ce que j'en veux faire?... Depuis quand les enfans criminels viennent-ils demander compte des actions de leurs parens? ceci est étrange, en vérité!... ce que j'en veux faire, vous ne le saurez pas, et cependant vous allez me dire son nom; car je l'ai résolu.

JULIETTE, *avec effroi*. Vous voulez vous battre!...

DELAMARRE. Oui, je le veux!

JULIETTE. Vous le voulez, et contre qui, grand Dieu!

DELAMARRE. Je ne vous écoute plus! Juliette, la patience d'un père se lasse quelquefois, l'ignorez-vous... si j'étais à votre place, je me hâterais d'obéir...

JULIETTE. Mon père, vous ne le saurez jamais.

DELAMARRE. Faites bien attention à vos paroles, car, je vous l'ai dit, la patience se lasse quelquefois, et la mienne est lassée! je saurai bien vous contraindre.

Il lui saisit les mains, elle se penche comme brisée par la douleur.

JULIETTE. Ne me tuez pas, ne me tuez pas, je ne crains point la mort; mais je suis mère, et si je vous demande la vie, c'est pour mon enfant!...

DELAMARRE. Ton enfant... mais c'est ma honte... Malédiction!

Il la repousse. Juliette tombe, le sang jaillit de son front; à cette vue, son père revient à lui; il la relève et étanche le sang qui coule.

JULIETTE. Cela ne sera rien, mon père, cela ne sera rien!

Delamarre se cache la figure de ses mains, laisse échapper quelques sanglots; puis, plus calme, il vient s'asseoir près de sa fille.

DELAMARRE. Vois si j'ai dû souffrir pour en venir à cet excès de colère et de rudesse, vois où le désespoir m'a réduit; j'ai été sans pitié pour toi, je t'ai torturée, toi, faible et malade... ma tête s'est égarée... j'en deviendrai fou, pauvre enfant!...

JULIETTE. Mon père, mon père!

DELAMARRE. C'est que depuis mon arrivée il me semble que je n'existe plus... Laisse-moi pleurer, les larmes soulagent... Hélas! après quinze mois d'absence... j'arrivais le cœur joyeux, tout m'avait réussi, je m'arrangeais un avenir si riant et si beau en souvenir du passé! En chemin, je ne pensais qu'au délire de vous embrasser, je souriais de la surprise et de la joie causées par ma présence inattendue, et quand je crois toucher à la félicité perdue, je la sens tout-à-coup se glisser entre mes doigts; au lieu de te presser sur mon cœur avec amour et bonheur, il m'a fallu te repousser avec désespoir... te maudire... L'infamie m'attendait, debout sur le seuil de ma porte! Oh! malheur!... malheur! et tu ne veux pas me dire le nom de l'infâme qui nous a fais tous si malheureux!

JULIETTE. C'est moi, mon père, moi seule qui ai tout brisé, tout détruit, tout anéanti.

DELAMARRE. N'est-ce pas qu'on a eu recours à bien des séductions pour te perdre? tu étais si jeune!...

JULIETTE. Hélas, mon père!

DELAMARRE. Tu vois donc bien que ceci ne peut rester impuni, qu'il faut que je voie cet homme qui m'a pris tout mon bonheur en ce monde et l'a jeté sous ses pieds pour quelques momens d'ivresse

dont il ne se souvient plus sans doute... Seras-tu sans pitié pour mes cheveux blancs? tu préfères donc qu'un autre vive plutôt que ton père? car tu me connais, tu ne peux pas espérer que je reste long-temps sur la terre si mon affront n'est pas réparé? Ma fille, j'attendais plus de toi; crois-tu qu'on ne doive rien à celui qui nous a donné la vie? N'est-ce pas que tu ne voudrais point avoir à te reprocher la mort de ton père, qui n'avait eu jusqu'à ce jour pour toi que des paroles de tendresse, des baisers d'amour et des regards de joie? Tu pleures, ma fille; tout-à l'heure tu étais à mes genoux, tu me suppliais et je t'ai écoutée... maintenant, je suis aux tiens, moi, ton père!... je te supplie à mon tour... son nom, son nom, Juliette, dis-moi son nom!

JULIETTE. Ah! mon père, votre bonté me tue... c'est maintenant surtout que je me sens coupable; c'est maintenant que je pleure sur moi et sur vous. Mon Dieu... Quel froid m'oppresse... là... de l'air... de l'air...

Elle s'évanouit.

DELAMARRE. Grand Dieu! Juliette! je l'ai tuée! Venez, du secours; mais venez donc, elle se meurt, secourez-la, secourez-la!...

SCENE IX.

Mme DELAMARRE, LAURE, DELAMARRE.

LAURE. Juliette!... ma sœur...

DELAMARRE. Ma fille, grand Dieu!

Ils se pressent autour d'elle pour la secourir. En délaçant sa robe pour la faire respirer, plusieurs lettres tombent à terre, Delamarre les saisit aussitôt.

DELAMARRE. Des lettres!... de lui, peut-être... oui. (*Froidement.*) Il n'a écrit que la moitié de son nom, je tracerai le reste avec du sang.

Deuxième Tableau.

Même décor.

SCENE PREMIERE.

DELAMARRE, *assis sur un canapé le bras en écharpe.*

C'est ainsi que le sort devait me servir! Ma vengeance s'arrête au moment où je voulais qu'elle frappât un coup de mort. Mais nous nous reverrons, jeune homme; le sang n'est pas si bien refroidi dans les veines du vieillard que bientôt il ne puisse se montrer à vous de nouveau, menaçant et terrible! je saurai encore une fois vous traduire sur un terrain où nous nous regarderons tous deux face à face!... Et puisque les hommes n'ont encore rien trouvé dans ce qu'ils appellent leur justice, rien qui vengeât un père offensé dans l'honneur de son enfant, eh bien, je veux user de la seule voie qui me reste... le duel! Ah! monsieur de la Salle! je ne vous épargnerai pas l'insulte, si l'insulte peut vous conduire où elle vous a conduit déjà, à dix pas devant moi, un pistolet dans votre main... Il avait refusé de marcher! il n'en voulait pas à ma vie, disait-il, il respectait ma vieillesse; le misérable, l'insensé! comme si maintenant ma vie était bonne à quelque chose, sinon à la jouer contre la sienne? Il céda pourtant, car je levai la main sur lui... Quand pourrai-je donc reparaître devant cet homme avec toute ma colère? Mais il faut du calme, le médecin l'ordonne, ou cette blessure me retiendra long-temps encore... Me calmer, et j'ai toute une vengeance dans le cœur! Mon Dieu! mon Dieu! que vous m'avait fait une misérable vieillesse!

Il pleure.

SCENE II.

DELAMARRE, LAURE.

LAURE, *entrant avec précaution.* Mon père!

DELAMARRE. Oh! c'est toi, Laure?

LAURE. Oui, mon père.

DELAMARRE. Viens, assieds-toi ici, près de moi; on dirait que tu viens de pleurer?...

LAURE. Moi, mon père!

DELAMARRE. Eh bien, dis-moi ce qui te fait souffrir? N'es-tu pas ma joie, mon bonheur à présent? Tu ne réponds pas, ma fille, tu ne m'aimes donc plus?

LAURE. Vous savez bien que je vous aimerai toujours.

DELAMARRE. Parle-moi donc, dis-moi ce qui t'attriste, mon enfant.

LAURE. Je n'oserai pas.

DELAMARRE. Tu n'oseras pas, mais n'es-tu point le seul enfant qui me reste? ai-je quelque chose à te refuser! oui, tu es mon seul enfant: il fut un temps où j'en avais deux, où je pouvais presser l'une sur mon cœur après y avoir pressé l'autre; un temps où je n'avais qu'à sourire!... Laure, ce temps n'est plus; je n'ai qu'une fille aujourd'hui. Eh bien! que peux-tu craindre près de moi? J'avais autrefois deux tendresses à donner à mes enfans, maintenant elles sont réunies en une seule, et je l'ai reportée toute entière sur toi; tu vois bien que je n'ai rien à te refuser.

LAURE. Mon père, c'était d'une pauvre

abandonnée que je voulais vous parler; c'était d'une pauvre fille qui vous aime comme moi, et qui est plus malheureuse que moi!

DELAMARRE, *se levant*. Assez, Laure!...

LAURE. Vous m'aviez dit, cependant, que vous m'écoutiez?... Laissez-moi vous parler un peu de ma sœur: avec qui voulez-vous que j'en parle, si ce n'est avec vous qui êtes son père?

DELAMARRE. Oh! oui, je le suis toujours, et c'est là ce qui me fera mourir, Laure.

LAURE. Que dites-vous, mon père!

DELAMARRE, *indiquant son cœur*. C'est là que je souffre. Il y a là une blessure qui me mine, une blessure contre laquelle l'art des médecins est impuissant!

LAURE. Mon père! non, non, vous ne mourrez pas... d'ailleurs je serai toujours près de vous, je vous veillerai, je prierai Dieu pour vous.

DELAMARRE. Bonne Laure!...

LAURE. Savez-vous bien que vous êtes mieux, bien mieux!

DELAMARRE. Tu crois, Laure?

LAURE. Oui, mon père, votre visage ne conserve aucune trace de souffrance; le médecin dit que vous serez bientôt rétabli!...

DELAMARRE. Il te l'a dit!

LAURE. Oui, mon père.

DELAMARRE. C'est vrai, je me sens plus fort. (*A part en se levant.*) Monsieur de la Salle, nous nous rencontrerons encore!

Il se promène.

LAURE. Eh bien, mon père, vous voilà retombé dans vos sombres idées... pourquoi?

DELAMARRE. Oh! non, je n'ai rien, embrasse-moi. (*Jetant un cri.*) Ah!

LAURE. Qu'avez-vous donc, mon père?

DELAMARRE. L'épaule me fait souffrir à l'endroit où la balle a passé!... (*A part, il s'assied.*) Capitaine Henri de la Salle, nous ne nous rencontrerons donc pas encore?...

LAURE. Mon père, ne reverrez-vous donc plus cette pauvre sœur?... Vous ne répondez point?

DELAMARRE. Laure, je vous l'ai déjà dit, ne me parlez plus de votre sœur... Tu le sais, cela me fait mal... Tu pleures? oh! pardon, ma fille, pardon, si je fais couler tes larmes!.. mais le devoir...

LAURE, *pleurant*. Il n'est pas de devoir qui commande à un père de repousser éternellement sa fille!

DELAMARRE. Il n'en est pas non plus qui commande à une fille de déshonorer son père; laisse-moi, Laure, laisse-moi!...

LAURE. Et moi aussi, vous me repoussez donc, mon père?

DELAMARRE. Ah! jamais, jamais!

LAURE, *avec insinuation*. Cependant ce doit être une chose bien horrible, n'est-ce pas, que d'avoir aimé un enfant, et de se contraindre ensuite à le haïr?

DELAMARRE. Horrible! ma fille, va, tu ne sais pas toutes les larmes que j'ai répandues; hélas!

LAURE. Ah! promettez-moi que vous reverrez ma sœur... Vous voyez bien qu'il vous reste encore quelque chose dans le cœur pour elle? Tenez, mon père, nous sommes seuls, personne ne vous verra, j'ai là une lettre d'elle; la voici... Ah! ne détournez pas les regards... si vous saviez combien elle a pleuré en l'écrivant; et puis, si vous saviez encore, il y a des momens, sa pauvre tête s'égare; ah! c'est affreux!... Si vous la voyiez, elle est si faible maintenant, si changée, elle se meurt presque... et dire qu'avec une parole vous pourriez la rendre à la santé!... Oh! pardonnez-lui, car vous aviez promis de lui pardonner... Tenez, mon père, mon bon père, voici sa lettre, prenez-la!...

Elle la lui glisse dans la main, son père détourne la tête pour lui dérober ses larmes.

DELAMARRE, *se levant*. Encore une fois, Laure, je veux être seul, je souffre, laissez-moi! mais laissez-moi donc.

LAURE. Oui, mon père, je me retire.

Elle s'éloigne les yeux toujours fixés sur son père, et, lorsqu'elle est presque sortie, voyant que son père est absorbé, elle redescend jusqu'auprès de lui.

LAURE. Eh bien! mon père, que lui dirai-je à cette pauvre sœur?

DELAMARRE, *attendri*. Tu lui diras que je lirai sa lettre.

Elle se jette au cou de son père qu'elle embrasse.

LAURE. Pauvre sœur! je cours la consoler.

SCENE III.

DELAMARRE, *seul*.

« Mon cher père,

« Vous refusez de me voir, refuserez-» vous de parcourir ces lignes que j'ai écri-» tes en sanglotant. Je ne chercherai point » à me justifier, je suis trop coupable. Vous » avez renoncé à m'aimer, vous le deviez » sans doute; mais je ne puis m'accoutu-» mer à ne plus vous voir. Ah! c'est une » chose bien pénible de demeurer si long-» temps loin de vous! il y des momens où » je me trouverais heureuse que vous me » maudissiez, au moins vous seriez près » de moi. Laure m'a dit que votre blessure

» était entièrement fermée, et j'en remer-» cie le ciel toutes les nuits; car la nuit je » ne dors plus, et je prie toujours. Vous » auriez pitié de moi si vous pouviez me » voir, ma pâleur vous effrayerait; moi, » elle me console : j'espère quelquefois que » vous ne laisserez plus qu'à mes remords » le soin de me punir. Est-ce que vous » m'avez condamnée éternellement? est-ce » que je suis destinée à ne fixer les yeux » sur vous que lorsque les vôtres ne pour-» ront plus me voir?... J'ai là de bien lu-» gubres pensées; mais est-il possible d'en » avoir d'autres? Eh bien! si vous avez ré-» solu que tout soit fini entre nous, écri-» vez-moi au moins quelques lignes, que » je passe le reste de ma vie à les relire! » (*Après avoir lu.*) Elle a dû souffrir cruellement cette pauvre Juliette!... Faudra-t-il toujours être inflexible? Oh! non, je sens trop que j'ai besoin de lui pardonner... Pauvre enfant, il y a si long-temps que je ne l'ai pressée sur mon cœur!...

SCENE IV.

DELAMARRE, JEANNETTE.

JEANNETTE. Monsieur, il y a là un étranger qui demande à vous parler.

DELAMARRE. Son nom?

JEANNETTE. Je le lui ai demandé, monsieur, mais il m'a répondu que c'était inutile, que vous le connaissiez bien, et qu'il désirait parler à vous seul.

DELAMARRE. A moi seul?

JEANNETTE. Oui, monsieur.

DELAMARRE. Eh bien, faites entrer.

Jeannette sort.

SCENE V.

DELAMARRE, *seul*.

Que peut-on me vouloir?

SCENE VI.

DELAMARRE, HENRI.

DELAMARRE, *se levant avec colère*. Vous ici, monsieur!... Je croyais que le malheur et la désolation que vous avez jetés dans cette maison vous auraient empêché d'en franchir le seuil! Sortez, monsieur, ce n'est pas ici que nous devons nous revoir; sortez!

HENRI. Monsieur, je vous conjure de m'écouter avec calme quelques instans seulement.

DELAMARRE. Du calme! vous me demandez du calme, et vous êtes là!... il y a dérision et folie dans vos paroles... Vous ne vous souvenez donc plus pour quelle part vous entrez dans les misères de ma vie? je ne l'ai pas encore oublié, moi!

HENRI. Ah! vous devez sentir qu'il a fallu un motif bien puissant pour me décider à me présenter chez vous.

DELAMARRE. Un motif?

HENRI. Je comprends toute votre colère, monsieur; aussi m'étais-je présenté chez ce digne prêtre, le curé de Ruelle, afin qu'il m'accompagnât et m'aidât à vous fléchir; l'amitié que vous lui portez me rassurait... il était absent; j'ai prié qu'on l'en prévînt à son retour : mais en attendant, je n'ai pu résister au désir de vous voir... je suis venu, et je ne sortirai pas que vous n'ayez consenti à m'entendre, car il le faut.

DELAMARRE. Il le faut... Et que pourriez-vous me dire?

HENRI. Je ne chercherai pas à me justifier...

DELAMARRE. Vous justifier!...

HENRI. Je ne le puis, je ne le veux pas, mais rappelez-vous cependant que lorsque vous êtes venu à moi, vous avez employé des paroles amères et insultantes, vous m'avez provoqué publiquement; vous avez levé la main sur moi, et tout cela s'est passé en présence de gens qui portent une épée et pour qui le point d'honneur est la première loi : l'homme devait répondre à l'homme.

DELAMARRE. Et vous avez bien fait, monsieur.

HENRI. Toutefois, ce n'est qu'avec désespoir que je me suis décidé à en venir là... Quelque chose aussi fort que le point d'honneur me parlait au fond de l'ame, et me criait que vous étiez le père de Juliette; cependant si j'avais cédé dans un pareil moment, j'eusse passé pour un lâche... même à vos yeux.

DELAMARRE. A mes yeux!... Savez-vous bien qui j'appelle un lâche, moi!... c'est l'homme qui s'est glissé dans une famille où il a été accueilli avec confiance et bonté; celui qui profite de l'absence d'un père pour déshonorer sa fille innocente et pure; celui qui, après l'avoir séduite, l'abandonne sans pitié... voilà celui que j'appelle un lâche!

HENRI. Monsieur!...

DELAMARRE. Oui, oui, monsieur, car vous avez abusé de l'amitié avec laquelle je vous ai accueilli; c'est à l'aide de la ruse et du mensonge que vous avez réussi... vous vous êtes fait un jeu de la crédulité de mon enfant... eh bien, trouvez-vous encore que vous n'êtes pas un lâche?... Vous avez raison, peut-être... vous êtes un infâme!

HENRI. Vous voyez donc bien que j'avais raison de vous demander du calme; ce que je viens vous dire en exige pourtant...

Contenez-vous, de grâce... Je l'avoue, jeté dans le monde, entraîné, étourdi quelque temps par les plaisirs qu'il m'offrait, j'ai pu, non pas oublier votre fille, mais imposer silence aux remords qui m'appelaient vers elle; aujourd'hui, tous ces obstacles sont brisés, ce sentiment que j'avais étouffé dans mon cœur s'est rallumé plus vif et plus brûlant; oui, je viens rendre le repos à une famille qui ne l'espérait plus, l'honneur à Juliette, un père à mon enfant!

DELAMARRE. Vous voilà bien, messieurs, qui vous faites un jeu cruel de la séduction; vous voilà bien: après avoir plongé dans le deuil celle que vous sacrifiez à votre vanité, vous l'abandonnez lâchement; vous vous riez d'elle au milieu des joies du monde; et lorsqu'enfin, lassés de plaisirs, vous vous apercevez que votre conduite est hautement blâmée; qu'elle peut être un obstacle à vos projets de fortune, alors vous revenez à elle, et vous croyez n'avoir qu'un mot à dire pour que tout soit effacé... Et qui vous dit, d'ailleurs, que ma fille y consentirait maintenant? qui vous dit que ce fatal amour n'est pas éteint dans son cœur que vous avez déchiré? Non, non, monsieur, la honte ne se lave pas si vite! Quelque effort que l'on tente, la tache reste toujours où elle a passé, et les ressentimens de l'honneur ne s'apaisent pas si aisément, jeune homme!

HENRI. Vous m'accablez bien cruellement, monsieur; vous le pouvez... et cependant vous auriez eu pitié de moi, peut-être, si vous saviez... Oh! ne me regardez pas ainsi en souriant d'incrédulité et de dédain... Oui, oui, monsieur, un brillant mariage m'est offert; des titres, des honneurs, de la fortune, je n'ai qu'un mot, un seul mot à dire... eh bien! je renonce à tout, je ne vous demande en échange qu'une parole de pardon; il y a ici une femme qui souffre, un enfant que je n'ai pas vu, un enfant à qui je dois mon nom, et qui n'a pas encore reçu mon premier baiser... Vous ne serez pas inflexible, vous ne me repousserez pas, vous me les rendrez... vous me les rendrez tous les deux, n'est-ce pas?... Mais répondez-moi, voyez, je pleure...

DELAMARRE, *après une longue contrainte.* Vous me jurez donc de la rendre heureuse?

HENRI. Oui, oh! oui, je le jure, monsieur...

DELAMARRE. Eh bien! à ce prix, peut-être je pourrai vous pardonner.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JULIETTE, LAURE, Mme DELAMARRE.

LAURE, *ouvrant la porte.* Viens, viens, ma sœur.

JULIETTE, *soutenue par sa mère, entre en tremblant et les yeux baissés; elle s'approche de son père, lève tout-à-coup les yeux, aperçoit Henri, et tombe en poussant un cri déchirant.* Ah!

Tous les personnages se regardent avec stupéfaction. Laure et sa mère s'empressent autour d'elle.

HENRI. Juliette!

DELAMARRE. Ma fille!

LAURE. Lui!

Mme DELAMARRE. Juliette! ma fille!

LAURE. Ma sœur! ma sœur!

La figure de Juliette exprime l'égarement; sa main, appuyée sur son cœur, indique que c'est là qu'elle souffre. On l'assied sur un canapé.

DELAMARRE, *à part.* Pauvre enfant! (*Allant à elle avec affection.*) Juliette, ma fille, reviens à toi, je t'aime, je te pardonne; viens dans mes bras, sur mon cœur...

JULIETTE, *d'une voix faible.* Mon père, mon bon père! ah!

Mme DELAMARRE. Grand Dieu, elle perd connaissance!

HENRI, *avec désespoir.* Oh! malheur et malédiction sur moi! (*Se jetant aux genoux de Juliette.*) Juliette, ma bien-aimée... entends-moi, réponds-moi... je suis à tes genoux, je t'implore... c'est moi, ton époux! (*Juliette dont la physionomie exprime la joie et la souffrance, revenue peu à peu à elle, sourit mélancoliquement, tend la main à Henri en signe de pardon, il la couvre de baisers. Laure et sa mère l'examinent avec anxiété. Henri, toujours à genoux.*) Tu me pardonnes, n'est-ce pas? dis que tu me pardonnes...

JULIETTE, *accablée.* Oui, oui, Henri.

HENRI. Désormais, Juliette, du bonheur, de l'amour, pour toujours!

Juliette retombe sur le canapé; sa tête se penche sur sa poitrine.

Mme DELAMARRE. Ma fille!

LAURE. Mon Dieu!

DELAMARRE, *égaré.* Froide, froide comme un cadavre...

Mme DELAMARRE. Du secours, du secours!

Elle ouvre la fenêtre, brise le cordon de la sonnette, qu'elle agite avec force; tous les domestiques accourent.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE CURÉ, DOMESTIQUES.

LE CURÉ, *effrayé*. Grand Dieu! qu'y a-t-il donc?

DELAMARRE, *avec désespoir au curé*. Ma fille, ma fille se meurt!

LE CURÉ. Juliette!... (*Apercevant Henri.*) Monsieur de la Salle, vous vous êtes souvenu du vieux curé de Ruelle; mais il est trop tard, je vous l'avais bien dit.

HENRI. Ah! Juliette!... Elle ouvre les yeux... elle revient à elle...

Juliette se ranime un peu, se soulève avec peine et retombe.

JULIETTE. Je souffre... là, là, j'ai froid, j'ai froid.

HENRI, *avec désespoir*. Dieu, anéantis-moi, mais ne l'abandonne pas.

Henri cherche à réchauffer les mains de Juliette dans les siennes; elle ouvre des yeux hagards, les fixe sur le vieux curé, à qui elle tend la main, et appelle son père du geste.

JULIETTE, *d'une voix éteinte*. Mon père, bénissez-moi... Henri, aimez ma fille... appelez-la Juliette... Laure, ma mère... je ne vous vois plus... ah! ah!

Henri se jette sur son corps en sanglotant; Delamarre tombe anéanti dans un fauteuil, Mme Delamarre se cache la tête dans ses mains, en fondant en larmes; Laure tombe à genoux près du corps de sa sœur, les mains jointes et les yeux levés au ciel. Le Curé debout, étendant les mains sur elle, dit après une longue pause:

LE CURÉ. Prends son ame en pitié, ô mon Dieu!... elle a tant souffert...

HENRI, *à Delamarre avec désespoir*. Ah! monsieur, vous me rendrez ma fille, n'est-ce pas?

DELAMARRE. Vous avez tué la mienne..

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.

UNE DAME DE L'EMPIRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Ancelot et Paulin

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 17 MARS 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
GUSTAVE DE SAVERNY, fils d'émigré	M. Ém. Taigny.	MADELEINE GORJU, femme d'un général	Mme Albert.
DUCROC, administrateur en chef de la Chancellerie	M. Lepeintre.	LA Mse DE VALLOMBREUSE.	Mme Guillemin.
UN DOMESTIQUE	M. Balard.	LOUISE DE FERRIÈRES, femme de chambre	Mlle A. Beauchêne.

L'action se passe en 1805. La scène est dans l'hôtel de la marquise, à Paris, faubourg Saint-Germain.

SCENE PREMIERE.

LOUISE, *seule*.

(Elle est assise près de la table, et tient une lettre ouverte.)

(*Elle lit.*) « Ma chère enfant, j'ai reçu » la somme que vous m'avez envoyée, et » je vous en remercie bien. Je vois pour- » tant avec peine que vous vous priviez » de vos petites économies pour venir au » secours de la pauvre vieille servante » qui vous a élevée ; et quand je pense, » moi qui vous ai vue naître, que vous » êtes réduite, pour vivre, à être femme » de chambre à Paris, je ne peux pas » vous dire le chagrin que j'éprouve. » Bonne Catherine! « Restée seule sur la » terre après la mort de votre malheu- » reux père, vous n'avez pas voulu de- » meurer plus long-tems avec moi qui ne » peux plus gagner ma vie. Vous avez » trouvé à vous placer à Paris ; mais, je » vous en prie, cachez toujours bien votre » nom! qu'on ne soupçonne pas que le » malheur des tems a fait tomber si bas » une noble demoiselle! je prendrai la » liberté de vous répéter ce que je vous » disais dans ma dernière lettre. La femme » de ce général, dont le nom est si sou- » vent cité dans les bulletins qu'on nous » lit quelquefois à la veillée, vous avait » témoigné de l'amitié quand elle a passé » par notre village, il y a trois ans ; elle » est peut-être à Paris; tâchez de la ren- » contrer, elle pourra vous être utile. » Excellente femme!.. elle ne songe qu'à sa petite Louise ; elle s'afflige de ma situation... et pourtant elle ne la connaît pas tout entière!... Plaise à Dieu qu'elle ne devienne pas plus mauvaise!.. Ce M. Gustave de Saverny, il est bien aimable ; ses manières avec moi sont si obligeantes et si douces!.. Ah! tâchons de n'y plus penser, et surtout prenons garde que la marquise de Vallombreuse ne soupçonne ce que je crois avoir deviné... les desseins qu'elle a formés sur lui!.. Il me faudrait quitter cette maison, et où irais-je? Cette protectrice dont Catherine me parle, où la trouver?.. On vient... C'est M. de Saverny.

SCENE II.

LOUISE, GUSTAVE, *entrant par le fond*.

GUSTAVE, *à part*. Elle est seule!.. (*Haut.*) C'est vous, mademoiselle Louise! ah! combien je me sais gré de l'heureuse inspiration qui m'a fait devancer l'heure du bal!

LOUISE. Madame la marquise est encore au *Te Deum* qu'on chante à Notre-Dame pour la victoire d'Austerlitz ; comment se fait-il, monsieur, que vous n'y ayez pas assisté avec elle?

GUSTAVE. J'ai trouvé moyen de m'en dispenser, et puisque j'ai le bonheur de vous rencontrer ici, je ne me plaindrai pas de son absence.

LOUISE. Mais elle se plaindra sans doute de la vôtre?

GUSTAVE. Dois-je donc me tenir toujours à ses côtés? J'ai vingt-deux ans, mademoiselle Louise, l'instant est venu de m'émanciper.

LOUISE. Je ne pense pas que ce soit l'avis de Mme la marquise.

GUSTAVE. Prétendrait-elle me traiter encore en petit garçon?

LOUISE. Oh! non, certainement! mais aux termes où vous en êtes avec elle...

GUSTAVE. Que voulez-vous dire?

LOUISE. N'est-il pas question d'un mariage?

GUSTAVE. Un mariage!.. avec Mme de Vallombreuse!.. Bonté divine!.. qui a pu vous faire croire...

LOUISE. Ce que j'ai entendu dire aux habitués de l'hôtel, quelques mots échappés à madame...

GUSTAVE. Ah! mon Dieu! est-ce qu'elle prétendrait?.. Oh! non...

LOUISE. Vous l'ignoriez?

GUSTAVE. En voilà la première nouvelle!.. Et la preuve, tenez, c'est la manière dont je l'ai connue à Londres dans l'émigration.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Orphelin, et sous la tutelle
D'un vieil abbé, mon digne précepteur,
Je fus par lui conduit chez elle;
Elle accueillit d'un air flatteur
Ma simplicité, ma candeur.
Elle lui dit, voyant mon air timide:
Je veux former votre élève chéri,
Je veux en faire un jeune homme accompli!...
Se pourrait-il, hélas! que la perfide
N'en voulût faire qu'un mari?

LOUISE. Je m'étonne que vous ne vous en soyez pas aperçu.

GUSTAVE. Je ne me méfiais de rien!... Depuis un mois que je suis arrivé à Paris, où voilà quatre ans qu'elle est rentrée, je prenais en patience le pédantisme de son salon aristocratique et sa prétention de m'apprendre les belles manières. J'étais reconnaissant de l'intérêt qu'elle me témoignait... mais, plus j'y pense, moins je peux partager vos idées à ce sujet. Vous êtes dans l'erreur.

LOUISE. Je suis sûre que madame se croit aimée.

GUSTAVE. Aimée d'amour!... cela n'est pas possible.

LOUISE. Pourquoi non? Pendant longtems elle a obtenu de nombreux et brillans hommages.

GUSTAVE. Mais les années sont venues y mettre un terme.

LOUISE. Voilà ce qu'elle ne soupçonne pas.

GUSTAVE. Son miroir a dû le lui dire.

LOUISE. Il paraît qu'elle ne l'a pas cru. Chaque jour, elle accuse la société d'avoir perdu ses plaisirs, et les hommes d'avoir renoncé au bon goût. Son cœur lui parle aujourd'hui pour vous, et elle n'imagine pas qu'il puisse y avoir autre chose que du bonheur et de l'amour dans ce que vous éprouverez quand elle vous fera l'aveu de ses projets.

GUSTAVE. Tout cela pourrait être vrai, si elle n'était pas venue au monde vingt ans trop tôt.

LOUISE. Elle l'oublie.

GUSTAVE. Mais moi, je m'en souviens.

LOUISE. Elle essaiera de vous faire perdre la mémoire.

GUSTAVE. Détrompez-vous, mademoiselle Louise; la bonté de Mme de Vallombreuse pour moi est toute maternelle. Je ne veux point croire à des projets qui me rendraient plus malheureux encore que je ne le suis; car, vous ne pouvez pas l'ignorer, si la reconnaissance m'amène chaque jour chez la marquise, j'y suis en même tems attiré par un motif plus puissant et plus doux.

LOUISE. Monsieur!

GUSTAVE. Vingt fois mes regards ont dû vous révéler ce qui se passe dans mon cœur.

LOUISE. Assez, monsieur, je vous en prie!... je me dois à moi-même, je me dois à ma maîtresse...

GUSTAVE. Votre maîtresse!... ce mot me fait mal dans votre bouche! vous qui semblez plutôt née pour donner des ordres que pour en recevoir.

LOUISE. Je ne suis qu'une femme de chambre... c'est en me résignant à ma position que je m'y ferai respecter. Quelle que soit la cause de mon état présent, ma situation, la vôtre m'obligent à vous interdire pour toujours un semblable langage.

GUSTAVE. Il n'est que trop vrai : fils de parens émigrés, je n'ai point de fortune à vous offrir; j'attends tout de la protection de Mme de Vallombreuse!... mais si quelque jour...

LOUISE. Qu'il ne soit plus question de cela, je vous en conjure, ou vous me contraindrez à sortir de cette maison, à rester sans asile, sans existence.

GUSTAVE. Que dites-vous?

LOUISE. Tel serait mon sort... J'en appelle à votre générosité... choisissez, ou votre oubli, ou ma misère.

GUSTAVE. Oh! alors, je vous oublierai, mademoiselle!... Je vous aime tant, que pour vous oublier, puisqu'il le faut, je serai capable de tout! de devenir mauvais sujet, de me jeter dans toutes les folies, toutes les dissipations.

LOUISE. Y pensez-vous?

GUSTAVE. Je ne vois que ce moyen-là!.. mais aussi vous m'en saurez gré, n'est-ce pas? Et si, pour échapper au malheur de ma situation, pour m'étourdir sur mon chagrin, je me livre à toutes sortes d'excès, si je fais la cour à d'autres femmes, vous vous rappellerez que c'est parce que je n'adore que vous, oui, vous seule.

LOUISE, *avec émotion*. Monsieur Gustave!

SCÈNE III.

LOUISE, LA MARQUISE, GUSTAVE

LA MARQUISE, *en dehors, avant de paraître*. Que sur-le-champ toute la façade de mon hôtel soit illuminée.

LOUISE, *s'éloignant de Gustave*. Ah!..

GUSTAVE. La marquise!

LA MARQUISE, *entrant, à part*. Seuls et ensemble!.. (*Haut et à Louise.*) Que faites-vous là, mademoiselle?

GUSTAVE, *s'avançant avec précipitation.* C'est moi, madame la marquise, qui, d'après votre invitation...

LA MARQUISE. Bonjour, Gustave, bonjour!.. (*A Louise.*) Eh bien! mademoiselle, vous ne me répondez pas?

LOUISE. Pardon, madame!... j'étais ici, parce que, dans les autres pièces, les apprêts du bal....

LA MARQUISE. Il suffit... laissez-nous jusqu'à ce que je sonne... Ah! tenez!... mon livre de messe. (*En le présentant à Louise qui s'éloignait, elle le laisse tomber.*) Que vous êtes maladroite!...

GUSTAVE, *ramassant le livre et passant entre Louise et la marquise.* Ce n'est pas mademoiselle, c'est vous...

LA MARQUISE, *à Louise.* Sortez donc!...

SCENE IV.

GUSTAVE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE. Vous avez bien peu d'usage du monde, Gustave!... Retenez, une fois pour toutes, qu'il est du plus mauvais goût de justifier nos gens devant nous.

GUSTAVE. Mais quand ils ont raison?

LA MARQUISE. Nos gens ont toujours tort.

GUSTAVE. Cependant la justice...

LA MARQUISE. Ah! pas d'idéologie!... c'est là ce qui a perdu la France!... Si, dans le faubourg Saint-Germain, nous nous rallions au nouvel empereur, c'est parce qu'il déteste les philosophes... avec lui on ne raisonne pas... c'est presque de l'ancien régime.

GUSTAVE. Avec la gloire et le génie de plus.

LA MARQUISE. On les lui passe à cause du reste... Vous voyez, je donne ce soir un bal en l'honneur de sa victoire d'Austerlitz.

GUSTAVE. Vous faites bien!... un si grand homme!.. Pour moi, je ne lui demande rien, mais je l'aime.

LA MARQUISE. Voilà la différence.... moi, je ne l'aime pas, et je lui demande beaucoup... Déjà réintégrée dans les biens de feu mon mari, j'espère encore... Tenez, mon cher Gustave, puisque votre précepteur n'est plus, je le remplacerai près de vous.

GUSTAVE. Madame... (*A part.*) Est-ce que Mlle Louise aurait dit vrai?...

LA MARQUISE. Je serai votre directrice, votre ange tutélaire.

GUSTAVE, *à part.* Diable!... ça devient inquiétant!...

LA MARQUISE. Comme le peu qui vous reste ne suffirait pas pour soutenir votre noblesse...

GUSTAVE. Ma noblesse?... oh! pour ce qu'elle vaut maintenant...

LA MARQUISE. Voudriez-vous n'être qu'un homme de rien?...

GUSTAVE. Il n'y a plus que ceux-là qui deviennent quelque chose.

LA MARQUISE. Erreur!.. cela va changer. Ce Bonaparte a du bon! il vient à nous... il sent bien, cet homme, qu'il n'a pour lui que son épée.

GUSTAVE. Convenez qu'elle en vaut bien une autre.

LA MARQUISE. Soit!.. mais, pour l'ennoblir, nous sommes comme les diamans qu'il tâche d'y incruster. Déjà il nous a rendu nos biens, notre religion... ce procédé méritait quelques égards, et le faubourg Saint-Germain a décidé de lui en montrer.

GUSTAVE. C'est bien honnête au faubourg Saint-Germain.

LA MARQUISE. Sans doute.

AIR *de Partie et Revanche.*

A ce soldat parvenu de la gloire,
En attendant mieux, nous offrons
Un dévouement, un amour provisoire;
Pour accepter ses bienfaits, nous avons
D'augustes approbations.
A ce parti, comptant sur notre zèle
La cour de France a su nous engager.

GUSTAVE.

La cour de France?... mais laquelle?

LA MARQUISE.

Celle qui vit à l'étranger;
La cour de France, elle est à l'étranger.
Hélas! elle est à l'étranger.

GUSTAVE. Mais, madame la marquise, auriez-vous la bonté de me dire quelles sont vos intentions à mon sujet?

LA MARQUISE. Vous le saurez quand il sera tems.

GUSTAVE. C'est que je serais bien aise de les savoir tout de suite.

LA MARQUISE. Fiez-vous à moi.

GUSTAVE, *à part.* Je commence à trembler.

LA MARQUISE. Je n'agis que pour votre bien, pour votre bonheur, enfant que vous êtes!... Tout ce que je vous recommande, c'est, ce soir, à mon bal, de combler d'attentions et de prévenances un administrateur en chef de l'archi-chancellerie, un courtisan, un familier de Cambacérès, le baron Ducroc.

GUSTAVE. Ducroc!.. cet ancien procureur si avide, si peu scrupuleux!..

LA MARQUISE. Lui-même.

GUSTAVE. Vous voulez que j'aime cet homme-là?

LA MARQUISE. Je ne vous parle pas de l'aimer.... au contraire.... je vous dis de lui faire amitié.

GUSTAVE. Par exemple!... lui que mon vieil abbé m'a souvent dépeint comme un sot, un homme dur et insolent.

LA MARQUISE. Oui, autrefois; mais aujourd'hui, fade et doucereux, pour singer l'ancienne cour... ne débitant que madrigaux, phrases de boudoir et couplets à la mode... Il va tous les soirs dans les théâtres apprendre son esprit du lendemain.

GUSTAVE. Mais comment oublier?...

LA MARQUISE. L'empereur veut qu'on oublie... A sa cour, le passé n'existe pas pour ceux qui prétendent à un avenir.

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. M. le baron Ducroc!

LA MARQUISE. Faites entrer. (*Le domestique sort.*) Gustave, n'allez pas me contredire... Sous ce régime-ci, on méprise, mais on ne boude pas... c'est dangereux.

SCÈNE V.

GUSTAVE, LA MARQUISE, DUCROC.

LA MARQUISE. Ah! monsieur le baron, combien je suis flattée!...

DUCROC, *une rose à la main*. Veuillez, madame, agréer mon hommage.

AIR : *Mon père était pot.*

Magistrat, galant tour à tour,
Pardonnez-moi si j'ose,
En homme de l'ancienne cour,
Vous offrir cette rose.
Quand de la beauté,
Mon œil enchanté
Y retrouve l'emblême,
Comme dans Fanchon,
Je vous en fais don
Pour vous rendre à vous-même.

Ah! ah! ah! c'est fort galant, n'est-ce pas?

LA MARQUISE. Monsieur le baron est un vrai marquis d'autrefois.

DUCROC. Oui, la légèreté de l'OEil-de-Bœuf... Ah! ah! ah!...

LA MARQUISE. Aussi, je compte sur vous pour faire ce soir les délices de mon bal.

DUCROC. C'était bien mon intention, mais un obstacle majeur...

LA MARQUISE. Vous nous manqueriez?

DUCROC. Désolé de vous causer cette peine.

LA MARQUISE. Non seulement à moi, mais à M. Gustave de Saverny, que je vous présente, et qui tout-à-l'heure encore m'exprimait son désir de faire votre connaissance.

GUSTAVE, *bas*. Mais, madame.

LA MARQUISE, *bas*. Chut!...

DUCROC. Ah! ah!... c'est ce jeune homme dont vous m'avez déjà parlé?...

GUSTAVE, *à part*. Le fat!...

DUCROC. Fils d'émigré?...

GUSTAVE. Oui, monsieur.

DUCROC. Rentré tard?...

GUSTAVE. Il y a un mois.

DUCROC. C'est trop tard, jeune homme.

LA MARQUISE, *vivement*. Retenu à Londres par les infirmités d'un vieil abbé, son précepteur.

DUCROC. Ah! un vieil abbé?.. c'est très-bien.... cela promet une éducation religieuse... nous aimons cela. Monseigneur l'archi-chancelier me le disait hier, en sortant des Variétés.... Ducroc, il faut pousser à la religion....

LA MARQUISE. Il a fermé les yeux de ce digne maître.

DUCROC. A merveille! voilà qui me fait plaisir... parce que la vertu dans un jeune homme... comme on chante à l'Opéra-Comique :

Quand on fut toujours vertueux,
On aime à voir lever l'aurore.

LA MARQUISE. Il aimerait beaucoup aussi à voir lever la confiscation jetée sur les biens de son père.

DUCROC. Ah! ceci est plus difficile.

GUSTAVE, *bas*. Quoi! madame, implorer un tel homme!...

LA MARQUISE, *bas*. Silence, donc! (*Haut. à Ducroc.*) Difficile pour vous, monsieur le baron!...

DUCROC. L'affaire est fort compliquée... D'après ce que vous m'aviez dit, j'ai examiné toutes les pièces à la chancellerie... les biens dont il s'agit étaient en effet dans les mains des Saverny avant la révolution; mais il y avait procès entre eux et les de Ferrières, et un premier jugement survenu dès 89 avait constaté les droits de cette famille.

LA MARQUISE. D'accord... mais le duc de Saverny était en possession lorsqu'il émigra, et, quant au comte de Ferrières, devenu général républicain, n'a-t-il pas été déporté par le directoire?... N'est-il pas mort avec tant d'autres à la Guyane?..

DUCROC. Je vous ferai observer qu'il a laissé une fille... on ne sait ce qu'elle est devenue... mais si elle se retrouvait!..

LA MARQUISE. Est-il possible?

GUSTAVE. C'est juste... Pauvre orpheline! ses droits sont sacrés.

LA MARQUISE, *bas*. Imprudent!.. (*Haut.*) Oui, c'est bien, Gustave, vous lui feriez une pension... car il suffirait à M. le baron de présenter en votre faveur un décret à l'archi-chancelier...

DUCROC. Permettez, permettez... Nous ne rendons les biens qu'à ceux qui donnent des gages à l'empire. Après les révolutions, il faut donner des gages.

LA MARQUISE. Prenez-vous les révolutions pour des jeux innocens?

DUCROC. Charmant!... exquis!... le calembourg s'y trouve... Je vous demande la permission de le donner à Brunet pour former l'esprit public.

LA MARQUISE. Soit!.. mais j'exige en échange un bon décret de restitution.

DUCROC. Si votre protégé nous avait servis.

LA MARQUISE. Et s'il vous sert?

GUSTAVE. Moi!

LA MARQUISE. Oui, Gustave, j'ai sollicité et j'obtiendrai pour vous une place près de l'empereur.

GUSTAVE. Près de l'empereur!... de ce héros!... je le verrais!... j'approcherais de lui!... Ah! quel bonheur!

DUCROC. Un beau mouvement, jeune homme... et si vous y joignez une belle place, on verra pour vos biens, et plus tard...

LA MARQUISE, *bas à Gustave*. Je veux que ce soit sur-le-champ.

GUSTAVE, *bas*. Mais, madame...

LA MARQUISE, *bas*. Laissez-moi faire. (*Haut.*) Revenons à mon bal. Cet obstacle, qui nous prive de vous, ne pourrait-il se vaincre?

DUCROC. Impossible!.. un ordre émané de monseigneur le prince archi-chancelier, qui tout-à-l'heure a daigné nous dire lui-même de sa propre bouche: « Messieurs, Sa Majesté l'empereur et roi, voulant honorer le général Gorju, qui s'est distingué à Austerlitz, a écrit à l'impératrice et reine de faire venir à la cour la femme de ce général. Cette dame a été présentée hier au petit cercle, où il paraît qu'elle a beaucoup amusé Sa Majesté l'impératrice et reine par l'originalité de son esprit et de ses manières. Elle et son mari vont être en faveur. »

LA MARQUISE. Eh bien?

DUCROC. Eh bien! ces paroles veulent dire en langage officiel: Hâtez-vous d'aller faire votre cour à cette dame, et de mériter sa protection par l'empressement de vos hommages... Et j'y vais ce soir.

LA MARQUISE. Ce soir?.. (*A part.*) Quelle idée! (*Haut.*) Non, monsieur le baron, vous n'irez pas.

DUCROC. Pourquoi?

LA MARQUISE. Parce que, pour la voir, il faudra que vous veniez à mon bal.

DUCROC. Comment?... est-ce qu'elle serait invitée?

LA MARQUISE. Elle va l'être... Une femme qui a de l'esprit, des manières; ce doit être une des nôtres!.. On s'est tant perdu de vue!.. C'est sans doute quelque demoiselle de grande maison qui aura épousé un général de l'empire?

DUCROC. Je l'ai supposé comme vous... Ca commence: l'empereur aime cette fusion-là.

LA MARQUISE. Eh bien! je l'engage; je lui écris pour excuser cette tardive et brusque invitation... ou plutôt, non; ce ne serait pas assez... Son adresse.

DUCROC, *présentant un papier*. La voici.

LA MARQUISE. Justement, ici tout près... Gustave, prenez ma voiture, et vous-même, de ma part, sous prétexte d'un oubli, d'un billet égaré... Enfin excusez-moi, et surtout ramenez-la.

GUSTAVE. Vous voulez?...

LA MARQUISE, *bas*. Elle est en faveur... J'ai mon projet... c'est pour votre fortune.

GUSTAVE, Ma fortune!..

LA MARQUISE, *à Ducroc*. Vous voyez, monsieur, ce que je fais pour vous avoir.

DUCROC. Je ne suis pas ingrat, madame, vous m'aurez... Comme dans la *Caravane:*

La victoire est à vous!...

Ah! ah! ah...

GUSTAVE, *à part*. Cet intérêt si vif... cet empressement de m'enrichir .. serait-ce en effet pour m'épouser ensuite?... Ah! plutôt cent fois rester pauvre!..

LA MARQUISE. A ce soir donc!

AIR: *Ne raillez pas la garde citoyenne.*

GUSTAVE.

J'y vais, madame.

DUCROC.

Et moi, du même pas,
Je sors aussi, mais pour me reconduire,
Marquise, au moins ne vous dérangez pas.

LA MARQUISE.

Permettez-moi...

DUCROC, *l'arrêtant*.

Non, cette politesse
Me fâcherait, je suis sans vanité;
Et, chez les gens d'une antique noblesse,
Je ne veux rien... rien que l'égalité.

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.

Gustave seul va vous reconduire
Mais revenez, monsieur, du même pas;
Et quoiqu'une autre à mon bal vous attire,
Vous y voyant, je ne me plaindrai pas.

GUSTAVE, *à part*.

En me servant, je prévois qu'elle aspire
A m'enchaîner... pour sortir d'embarras,
Au bal, ce soir, je recherche et j'admire
Quelqu'autre femme, et m'attache à ses pas.

DUCROC.

Adieu, madame, adieu, je me retire,
Mais je reviens au bal du même pas;
Au nom du ciel, vous, pour me reconduire,
Marquise, au moins ne vous dérangez pas.

SCENE VI.

LA MARQUISE, *seule*.

Allons, tout va bien! grâce à mon nouveau plan.... Mais d'où venait à Gustave cet air de mauvaise humeur et de contrainte?... Il n'a plus paru le même avec moi... Serait-ce Louise?.. oui, tantôt leur émotion à mon arrivée... leur embarras... Elle est jolie... mais Gustave, un jeune homme bien né, pourrait-il préférer cette fille à une femme dont le nom, dont la situation dans le monde doivent flatter son amour-propre?... Il sait quels hommages m'entouraient en France avant cette révolution qui a bouleversé tous les esprits, changé toutes les idées!... car, en vérité,

les hommes ne sont plus reconnaissables... ils ne s'occupent plus des femmes!... Avant la révolution, par exemple, un jeune homme comme Gustave serait-il resté là... près de moi... sans me parler d'amour?... Non, certes! j'aurais eu beau faire et beau dire... mais à présent!... c'est incroyable comme les jeunes gens sont réservés!... Ah! il faudra bien qu'on retourne aux anciens usages! Si ce Bonaparte veut que nous le soutenions, il faut qu'il nous rende tout ce que nous avons perdu!... En attendant, voyons cette petite Louise... je veux savoir ce que Gustave pouvait lui dire.

SCENE VII.

LOUISE, LA MARQUISE.

LOUISE. Madame a sonné?

LA MARQUISE. Louise.... que faisait ici M. de Saverny quand je suis entrée?...

LOUISE. Il venait d'arriver, madame.

LA MARQUISE. Il causait avec vous?

LOUISE. Il est vrai.

LA MARQUISE. Et que vous disait-il?

LOUISE. Que vouliez-vous qu'il me dît, madame?

LA MARQUISE. Point de déguisement.... Gustave m'a tout avoué.

LOUISE. Alors, madame, il a dû vous apprendre que je repoussais l'offre de son amour...

LA MARQUISE, *à part*. Son amour!... C'était donc vrai!.. (*Haut.*) Il suffit, mademoiselle... dès ce moment vous n'êtes plus à mon service.

LOUISE. O ciel! madame... et pourquoi?

LA MARQUISE. Pourquoi?.. Une femme de chambre séduire un jeune homme de haute naissance!... s'exposer à ses déclarations!.. Voyez s'il se serait avisé de m'en faire une à moi?...

LOUISE. Madame, quel est mon tort?... Je ne lui ai pas même dit que je l'aimais.

LA MARQUISE. Ah! vous l'aimez donc?.. Bien décidément, vous quitterez ma maison ce soir.

LOUISE. Ce soir!... et où chercherais-je un asile... moi qui ne connais personne à Paris?

LA MARQUISE. Eh bien! vous irez en province... je veux bien vous renvoyer dans votre famille.

LOUISE. Ma famille?... je n'en ai pas.

LA MARQUISE. Pas de famille!... qu'entends-je?... Moi qui vous avais prise de confiance... sans m'informer!... Qui êtes-vous donc? mademoiselle.

LOUISE. Épargnez-moi cette question, madame... Si des malheurs m'ont réduite à l'humiliation d'un pareil sort, je ne veux pas du moins la faire rejaillir sur le nom de mon père.

LA MARQUISE. Le nom de votre père!... c'est-à-dire qu'il avait un nom que vous avez soin de cacher pour le faire supposer illustre... C'est un genre de roman bien usé aujourd'hui, et l'on ne croit plus guère à ces orgueilleux mensonges.

LOUISE. Peut-on mentir en se taisant?

LA MARQUISE. Soit! à ces adroites réticences... cela revient au même. En un mot, prenez votre parti, et s'il ne vous faut qu'un bon sur mon homme d'affaires.

LOUISE. Non! madame... l'abaissement de ma situation ne s'est pas étendue jusqu'à mon cœur... et j'ai plus de force pour supporter votre dureté que vos aumônes.

LA MARQUISE. Ah! faites-moi grâce de ces beaux sentimens.

LOUISE. J'obéirai.

LA MARQUISE. J'y compte.

LOUISE, *à part, en sortant par le fond.* Allons, c'en est fait, je ne le verrai plus.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, *seule*.

Une intrigue!... avec elle!... oh non! ce n'était qu'une fantaisie d'un instant!... et c'est ma faute!... j'ai été avec lui trop imposante et trop sévère... il n'a pu croire à son bonheur!... mais le moment est venu... d'ailleurs mes démarches pour lui faire rendre ses biens... son assiduité près de moi... Dieu sait ce qu'on en dirait dans le monde, si elles n'étaient promptement légitimées!...

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, GUSTAVE.

GUSTAVE, *entrant par le fond*. Ah! madame!...

LA MARQUISE. Déjà de retour!... mon invitation a été refusée?

GUSTAVE. Pas du tout.

LA MARQUISE. Ah!... j'entends!... les apprêts d'une toilette...

GUSTAVE. Non!... la générale revenait, comme vous, du *Te Deum;* elle était encore toute parée : je me suis présenté, je lui ai offert et vos excuses et votre invitation; c'est à peine si elle m'a laissé achever. Elle m'a pris la main, s'est élancée dans votre voiture et a dit à la sienne de nous suivre.

LA MARQUISE. Eh bien! quoi donc alors? d'où vient votre air effaré?

GUSTAVE. Ah!... c'est que vous ne soupçonnez guère quelle personne vous avez invitée à votre bal.

LA MARQUISE. J'y suis!.. peut-être vieille et laide?.. il n'y a pas de mal à cela!

GUSTAVE. Au contraire!... vingt-six à vingt-sept ans, charmante, les plus beaux yeux! la taille la mieux prise!

LA MARQUISE. Ah! vous avez remarqué?..

GUSTAVE. Sans doute! à la faveur des illuminations qui ont lieu pour notre victoire ; et, assis près d'elle, je lui adressais les complimens, les hommages que m'inspiraient tant de charmes.

LA MARQUISE. Comment? des hommages?...

GUSTAVE. Ne m'avez-vous pas dit, madame, que la galanterie était le premier devoir de mon âge?

LA MARQUISE. Pas auprès d'une inconnue.

GUSTAVE. Oh! nous avions fait connaissance!.. elle répondait avec tant de naturel et d'abandon, que moi qui n'y suis pas habitué...

LA MARQUISE. Je vois tout!... imprudent! voilà pourquoi elle n'est pas avec vous : vous l'aurez offensée?

GUSTAVE. Je n'en ai pas eu le tems!... nous approchions de votre hôtel, dont la foule admirait la façade resplendissante; tout-à-coup, la générale pousse un cri, appelle le cocher, lui ordonne d'arrêter, et, comme il n'entendait pas, elle se penche, ouvre la portière, s'élance dans la rue, lui crie de continuer sa route, et se perd dans la foule en me laissant pour toute réponse à mes questions... Oh! je n'en reviens pas encore!

LA MARQUISE. Achevez!

GUSTAVE. Impossible de répéter devant vous!.. elle a juré!

LA MARQUISE. Juré?.. quoi donc?

GUSTAVE. Mon Dieu, rien!

AIR : *Un petit coin.*

Elle a juré! (*bis.*)
Oui, cette bouche si jolie
Elle a juré! (*bis.*)
Et non comme on l'eût désiré,
Un serment d'amour pour la vie!...
C'est avec bien plus d'énergie
Qu'elle a juré! (*bis.*)
Dieu sait comment elle a juré

LA MARQUISE. Est-il possible?... Mais ce n'est donc pas une personne de l'ancienne cour?

GUSTAVE. A moins que ce ne soit d'une cour comme celle du fameux duc de Beaufort.

LA MARQUISE. Le roi des halles?

GUSTAVE. Justement!.. j'ai idée qu'elle vient de là, et qu'elle retrouve quelquefois la langue du pays.

MADELEINE, *en dehors.* C'est bon, mes enfans!.. ne vous dérangez pas pour moi!

GUSTAVE. C'est elle! je reconnais sa voix.

LA MARQUISE. Une telle femme, ce soir dans mes salons!.. au milieu de tout le faubourg Saint-Germain!..

SCENE X.

GUSTAVE, MADELEINE, LA MARQUISE.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Mme la générale Gorju.

MADELEINE, *entrant et le saluant.* Merci! bien fâchée de la peine!

LA MARQUISE, *allant au devant d'elle.* Madame...

MADELEINE. Votre servante, madame la marquise, et en vous remerciant de votre honnêteté!.. vous, mon jeune monsieur, bien des pardons!.. Vous avez dû trouver que je n'avais guère d'usage d'avoir sauté comme ça?..

GUSTAVE. Je n'ai pensé qu'à votre danger.

MADELEINE. Ah bien! moi, pas du tout!.. c'eût été dans le feu que, pour la fille du bienfaiteur de mon mari, de son ancien général, j'aurais sauté tout de même.

LA MARQUISE. Comment?

MADELEINE. Oui, madame, je ne le cache pas : quand Gorju m'a épousée, ce n'était qu'un soldat!.. Il doit tout à un brave ci-devant qui a d'abord servi la république, et qui, depuis, est mort misérablement sous le directoire.

AIR *du Petit Courrier.*

Il sut distinguer mon mari,
L'fit monter en grade, et peut-être
C'est à ce servic' que j'dois d'être
L'égal' des grand's dam's d'aujourd'hui;
A mes camarades nouvelles,
Ancienn' fruitière, j'veux faire honneur;
Et si j'n'ai pas bon ton comme elles,
Je m'rattrap'rai sur mon bon cœur.

GUSTAVE. Mais cette jeune personne, vous veniez donc de la reconnaître?

MADELEINE. Eh! sûrement! Je l'avais trouvée, il y a trois ans, dans un village, quand j'allais rejoindre Gorju en Allemagne; elle était auprès d'une vieille servante, et je lui avais dit de s'adresser à moi, si jamais elle avait besoin de quelque chose. Depuis ce tems-là, je n'en avais plus entendu parler, quand tout-à-l'heure... et vraiment j'ai bien fait de courir après elle!.... Figurez-vous qu'elle était sans place, sans asile!.. Des malheurs qu'elle n'a pu me conter qu'en gros... parce que je sentais bien qu'il fallait la quitter pour venir vous demander pardon!

LA MARQUISE. Vous!.. ah! madame!..

MADELEINE. Et puis, c'est que j'ai encore quelque chose à vous demander.

LA MARQUISE. Parlez!

MADELEINE. C'est une heureuse idée que j'ai eue!.. cette jeunesse, c'est triste,

ça a bien souffert!... je me suis dit : Un bal, une fête, des danses!.. ça lui ôterait son chagrin comme avec la main!... et si madame la marquise permettait que ce soir.

LA MARQUISE. Comment donc? Regardez-vous ici comme chez vous.

MADELEINE. J'en étais sûre!.. Entre bonnes gens!.. Je l'ai fait reconduire chez moi, et j'ai donné ordre de la parer avec ce que j'ai de plus calé.. Je veux dire cossu.

LA MARQUISE, *à part*. Quel langage commun!

GUSTAVE, *à part*. Quelle bonté rare!(*Haut*) Je retournerai la chercher moi-même.

MADELEINE. Fi donc, monsieur!... Je ne suis pas assez mal éduquée pour vous donner cette peine-là... mon cocher doit être en bas... il ira la prendre; car moi aussi, j'ai une voiture... depuis ce matin... Un cadeau de l'impératrice.

LA MARQUISE. En effet, on dit que vous êtes très-bien auprès d'elle.

MADELEINE. Nous deux?... comme une paire d'amies!.. elle m'a fait conter toute mon histoire, les campagnes de mon homme, et notre pauvreté quand il faisait crédit de ses victoires à la république, et que je le soutenais en Italie avec ma petite boutique du marché des Innocens!.. l'impératrice a écouté cela d'un air si bon enfant, riant de tems en tems avec sa petite Hortense, quand il m'échappait un mot que j'aurais voulu pouvoir renfoncer, et ajoutant tout de suite : « Ne vous gênez » pas! je vous aime mieux comme ça que » toutes les belles parleuses de la cour. »

GUSTAVE, *à part*. Ma foi, et moi aussi!..

LA MARQUISE, *à part*. Quelle indignité! l'impératrice! Elle, ancienne marquise.

MADELEINE. Elle a fini par me dire : Demandez-moi tout ce que vous voudrez.

LA MARQUISE. Et qu'avez-vous demandé?

MADELEINE. Moi, rien!.. Je ne suis pas une mendiante!.. Mais ce matin, à l'heure du *Te Deum*, un carrosse, des chevaux magnifiques... un cadeau superbe!... J'étais presque honteuse d'y monter!... mais faudra bien m'y faire!.. ce ne sera pas pire que la peine que j'ai pour m'habituer à parler comme la société que je fréquente maintenant, la femme Augereau, la celle à Masséna, la celle à...

LA MARQUISE, *à part*. Quel style! Ah! si je n'avais pas besoin d'elle!.... (*Haut.*) Vous avez la vraie noblesse, celle des sentimens! et c'est ce qui me suggère une idée à laquelle je ne songeais pas d'abord.

MADELEINE. Quoi donc?

LA MARQUISE. C'est de vous intéresser en faveur de Gustave.

GUSTAVE. Mais, madame...

LA MARQUISE. Pas de fierté!.. si madame daigne vous accorder l'appui de son crédit.

MADELEINE. Comment donc?.. Un jeune homme si honnête, si bien embouché!...

LA MARQUISE. Gustave mérite tout votre intérêt; sa fortune dépend d'une décision de l'archi-chancelier, et si vous vouliez dire un mot...

MADELEINE. Pourquoi pas?... ce sera avec plaisir.

SCENE XI.

GUSTAVE, MADELEINE, LA MARQUISE, DUCROC.

DUCROC, *il entre en fredonnant*.
Enfant chéri des dames...

LA MARQUISE. C'est vous, monsieur le baron!

DUCROC. Vous voyez, marquise, fidèle à ma promesse.

LA MARQUISE. Et moi à la mienne!... car madame, à qui j'ai l'honneur de vous présenter...

DUCROC, *saluant*. Serait madame la générale?..

MADELEINE, *faisant la révérence*. Madeleine Gorju, pour vous servir.

DUCROC. Pour ne trouver que de très-humbles serviteurs, à commencer par moi.
C'est ici le séjour des grâces,
Leur mère est présente à mes yeux.

MADELEINE. Qu'est-ce qu'il chante donc? je n'ai pas de filles!

UN DOMESTIQUE. Madame la marquise, plusieurs voitures entrent dans la cour.

MADELEINE. Ah! mon Dieu! et la mienne que j'oublie de renvoyer chez moi pour prendre cette chère demoiselle.

LA MARQUISE. Demeurez!.. Gustave ira porter cet ordre à vos gens.

GUSTAVE. Tout de suite.

MADELEINE, *faisant la révérence*. Monsieur!... (*A la marquise.*) Je vous remercie bien... ça fera une agréable surprise à cette pauvre enfant.

LA MARQUISE. Je vous demanderai la permission de vous quitter un instant... M. le baron me remplacera près de vous.

DUCROC. Trop heureux!...

MADELEINE, *faisant la révérence*. Monsieur!...

LA MARQUISE, *bas à Madeleine*. Glissez-lui dans la conversation que vous vous intéressez à Gustave... c'est le favori de l'archi-chancelier.

MADELEINE, *bas*. Ça suffit!

LA MARQUISE, *bas à Ducroc*. Je vous avertis, dans votre intérêt, que c'est la favorite de l'impératrice... qui lui a promis tout ce qu'elle demandera.

DUCROC, *bas.* Tout?... je n'en veux pas davantage...

AIR : *Allons, viens au bal.* (De l'Orpheline.)

LA MARQUISE.

Je vais recevoir,
Car le devoir
Ailleurs m'entraîne;
Et j'en dois gémir,
Quand le plaisir
Ici m'enchaîne.

MADELEINE.

Sans façon,
Agissez donc;
Surtout pas d'gêne!
Pas d'compliment,
C'est trop vexant...
Trop ennuyant...

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.

Je vais recevoir, etc.

MADELEINE.

Allez recevoir...
Avec moi, c'soir,
Soyez sans gêne...
J'voudrais plus r'venir,
Si mon plaisir
Caussit d'la peine.

DUCROC.

Allez recevoir,
C'est un devoir
Qui vous entraîne;
Je dois m'applaudir
Que le plaisir
Chez vous m'enchaîne.

SCENE XII.

MADELEINE, DUCROC.

MADELEINE, *à part.* Un baron!... c'est sans doute de l'ancienne cour... n'allons pas lâcher quelques bêtises.

DUCROC, *à part.* On dit que c'est une grande dame... il faut prendre les belles manières avec elle. (*Haut.*) Je suis bien heureux de l'occasion que m'offre la marquise... Il n'est bruit, madame, que de votre entrevue avec sa majesté l'impératrice... Vous avez dû être contente d'elle, car c'est une ci-devant... mais le reste de la cour ne peut guère vous convenir.

MADELEINE. C'est vrai qu'ils ont de drôles de figures dans leurs beaux habits.

DUCROC. Vous avez remarqué cela tout de suite?... Vous n'êtes pas habituée à ce ton... à ces manières...

MADELEINE. Ça, c'est juste... je n'ai pas été élevée pour cette cour-là...

DUCROC. Je conçois... votre naissance... votre éducation...

MADELEINE. Oui... un autre genre... ça n'est pas ma faute.

DUCROC. C'est plein de parvenus... de gens de rien.

MADELEINE, *à part.* Diantre!.. il paraît qu'il est fier, le baron!.. (*Haut.*) Les gens de rien sont ceux qui font tout à cette heure!

DUCROC, *à part.* Du dédain!... comme c'est ancien régime!

MADELEINE. Il y a une chose ennuyeuse... c'est d'être obligée, pour entrer là, de mettre tous ces affiquets.

DUCROC, *à part.* Affiquets!... Pourquoi se permet-elle une semblable trivialité?

MADELEINE. Ecoutez... La marquise m'a dit que je pouvais m'adresser à vous pour un petit service.

DUCROC, *à part.* Elle sollicite... décidément c'est de l'ancienne cour. (*Haut.*) Je vous dirai, madame, comme un ministre disait à une reine : Si c'est difficile, c'est fait... si c'est impossible, ça se fera.

MADELEINE. Ah! c'est gentil ce que vous me dites là.

DUCROC, *à part.* Prend-elle ce ton-là par plaisanterie?

MADELEINE. Ainsi, vous protégerez mon petit jeune homme?

DUCROC. Ah! il y a un petit jeune homme? (*A part.*) Plus ancien régime que tout le reste.

MADELEINE. Oui, un bon jeune homme dont la fortune dépend d'un décret de l'archi-chancelier... Vous avez du crédit par là... vous êtes un bon enfant... on peut compter sur vous, n'est-ce pas? (*Elle ôte son gant, lui tend la main; il la saisit et la baise.*) Ah!... bien pardon de m'être dégantée, si j'avais su...

DUCROC. Et pourquoi donc auriez-vous voulu me dérober une si précieuse faveur? cette main que possède un homme trop heureux... Ces généraux sont privilégiés en tout... pour eux les plus belles fleurs de la vie, comme on chante au Vaudeville.

La victoire dans un laurier,
Une femme dans une rose.

MADELEINE. Pour ce qui est de la victoire, je ne dis pas... il est sûr que mon mari n'en laisse pas sa part aux autres... mais quant à sa femme...

DUCROC. Quoi donc! auriez-vous à vous plaindre de lui?

MADELEINE. Non, il est bon, brave homme, généreux... mais quelquefois un peu bourru...

DUCROC. Oh! quelle différence si j'étais à sa place.

MADELEINE. Je crois bien, vous êtes un pékin, vous.

DUCROC. Plaît-il?

MADELEINE. Je dis pékin... c'est un mot de mon mari... il appelle pékin tout ce qui n'est pas militaire.

DUCROC. C'est juste... comme nous disons, nous, que tout ce qui n'est pas militaire est civil.

MADELEINE. Ah! malin, je comprends...

DUCROC, *à part.* Elle a d'étranges manières... mais c'est égal, elle est char-

mante, en grande faveur... le général est à l'armée... ce serait un bon tour à lui jouer .. Il faut voir.

MADELEINE. Ah ça! vous ne m'avez pas répondu pour mon jeune protégé.

DUCROC. N'avez-vous donc pas compris, madame, qu'un désir de vous est un ordre pour moi?

MADELEINE. Alors vous ferez ce qu'on vous demande pour M. Gustave?...

DUCROC. C'est de M. Gustave, de la restitution de ses biens qu'il s'agit?

MADELEINE. Oui .. Il est gentil, n'est-il pas vrai, ce jeune homme?... et il parle si bien... tantôt il m'a dit des choses charmantes.

DUCROC. Ah! ah! est-ce qu'il aurait le bonheur de vous intéresser à un point...

MADELEINE. Du tout, du tout... Je le trouve aimable... ça n'est pas défendu, je crois... et puis, la marquise me l'a recommandé... et une bonne action à faire... j'y tiens, voyez-vous. Il faut arranger ça.

DUCROC. Ce sera très-facile, puisque vous le désirez.

MADELEINE. Eh bien! faites ça le plus tôt possible... vous m'obligerez.

DUCROC. Pour vous plaire, il n'est rien que je néglige. Je vais entrer dans ce cabinet... j'y rédigerai un projet de décret... j'ai toute l'affaire dans la tête .. je l'avais déjà examinée... Je porterai le décret à monseigneur l'archi-chancelier; il l'approuvera, car je lui dirai que l'affaire vous intéresse... et, pour prix de mon empressement à vous satisfaire, vous me permettrez de vous offrir quelquefois mes hommages... de me déclarer votre chevalier.

MADELEINE. Trop poli, en vérité.

DUCROC. Vous daignerez me recevoir?..

MADELEINE. Tant que vous voudrez.

DUCROC. Ah! ma gratitude...

MADELEINE. Il n'y a pas de quoi.

DUCROC. Oh! pardon, pardon! (*A part.*) Ça va bien!... (*Haut.*) Je vous laisse pour accomplir vos ordres.

AIR: *Partant pour la Syrie.*

A la chancellerie
Je courrai, dès ce soir;
Mais daignez, je vous prie,
Songer à mon espoir!
Comme Dunois, fidèle,
Je chante, en m'éloignant:
Vous serez la plus belle,
Et moi le plus galant.

SCENE XIII.

MADELEINE, *seule.*

Comme il est sucré, ce gros-là... Allons, voilà qui est à merveille... Cette marquise a été si obligeante pour moi que je devais bien quelque chose à son protégé... et puis, il me revient tout-à-fait, ce garçon... c'est poli, c'est modeste... Il a sans doute porté mes ordres à mon cocher... Comme cette pauvre jeune fille sera contente de venir à un bal au lieu d'être sur le pavé!.. Ah! elle ne s'attend guère à cette surprise-là.

SCÈNE XIV.

LA MARQUISE, MADELEINE.

LA MARQUISE. Je dois vous prier de m'excuser, madame; des soins indispensables m'ont retenue long-tems.

MADELEINE. Pas d'excuse, s'il vous plaît; là où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir... D'ailleurs, je ne me suis pas ennuyée, j'ai causé avec ce brave homme que vous aviez laissé près de moi.

LA MARQUISE. Et avez-vous eu la bonté de lui parler de Gustave?

MADELEINE. C'est arrangé... il va bâcler un projet de décret... et tout sera dit.

LA MARQUISE. Combien je vous devrai de remerciemens, et Gustave aussi... Mais est-ce qu'il n'a pas reparu?

MADELEINE. Je ne l'ai pas vu.

LA MARQUISE. Cette longue absence m'étonne. (*A part.*) Est-ce qu'il songerait toujours... Ah! il faut aujourd'hui même lui apprendre son nouveau sort.

MADELEINE. Tenez, le voilà qui vient... Eh mais! il a l'air soucieux...

LA MARQUISE. Oui, je sais, cela va changer.

SCÈNE XV.

LA MARQUISE, MADELEINE, GUSTAVE.

GUSTAVE, *à part, dans le fond.* Il faut qu'elle renonce à son projet... j'y suis bien décidé... mais comment faire?

LA MARQUISE. Arrivez donc, Gustave.

GUSTAVE, *à Madeleine.* Vos ordres ont été exécutés, madame, votre voiture est allée chez vous pour ramener la jeune personne.

MADELEINE. En vous remerciant, monsieur Gustave.

LA MARQUISE, *à Gustave.* M'expliquerez-vous pourquoi vous n'avez point paru dans les salons, et d'où vient cet air triste et inquiet?

GUSTAVE. Moi, madame?

LA MARQUISE, *d'un ton affectueux.* Oui, vous... convenez-en, et ce que vous n'osez dire, souffrez qu'on le devine.

MADELEINE. Allons, mon garçon, parlez; qu'est-ce qui vous chiffonne? il ne faut pas avoir l'air capon comme ça, cette bonne dame vous veut du bien; parlez-lui de vos affaires.

GUSTAVE. Madame a toujours été excellente pour moi, aussi ma reconnaissance...

LA MARQUISE. Ne parlez plus de cela, Gustave, obliger ses amis, c'est travailler pour soi-même, et madame, en contribuant à vous faire rendre aujourd'hui vos biens.

GUSTAVE. Quoi ! madame...

MADELEINE. C'est ça, il faut qu'il soit riche pour qu'il se marie à son gré.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Bien qu'à l'voir, entre nous, j'devine
Que sa tristesse vient de là.
C'est quelqu'amour, je lis ça sur sa mine,
V'nons à son s'cours, car nous connaissons ça !
Il n'faut pas long-tems laisser prise
A ces chimèr' qui trottent dans l'esprit;
Quand la jeunesse réfléchit,
C'est qu'elle veut faire une sottise.

J'ai mis le doigt dessus, j'aurais parié qu'il y avait quelqu'anguille sous roche.

LA MARQUISE. Dans la position où Gustave s'est trouvé jusqu'à présent, je conçois qu'il n'ait pas osé former des projets, exprimer des espérances... il aurait dû voir pourtant qu'il était l'objet d'une bienveillance toute particulière.

GUSTAVE, *à part.* Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'elle va se déclarer déjà ? je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

MADELEINE. Ah ! s'il est l'objet d'une... comment dites-vous ça? d'une bienveillance toute particulière ; ça veut dire en bon français qu'il y en a une qui en tient pour lui, et je le crois de reste ; elle n'est pas dégoûtée, celle-là. Eh bien ! jeune homme, vous êtes muet comme un poisson, est-ce la joie ?

LA MARQUISE. Ce trouble annonce combien il sent le prix de ce qu'on fera peut-être pour lui !... la préférence qu'il peut obtenir a été si souvent sollicitée !...

GUSTAVE, *à part.* Oui, avant la révolution.

LA MARQUISE. Tant d'hommages, tant de vœux empressés ont cherché celle qui pourrait le choisir !...

MADELEINE. Ah ! diantre! il paraît que c'est du fameux !... Quelque fille de général, c'est sûr !... et tout l'état-major lui faisait la cour... Dans le militaire, ils sont fièrement séducteurs !... c'est beau, jeune homme, de l'emporter !.. vous qui êtes dans le civil !... Sans vouloir vous faire de tort...

LA MARQUISE. Ah! Gustave est d'une noble famille ; et il ne peut, il ne doit penser qu'à une personne de son rang.

MADELEINE, *riant.* En voilà une bonne ! comme si votre vieille noblesse qui dure depuis si long-tems qu'elle doit être usée, valait la nôtre qui est toute battant neuve ! (*Bas à Gustave.*) Elle a de singulières idées!

GUSTAVE, *bas.* Oh! oui!.. bien singulières!

MADELEINE. Au reste, s'il aime quelqu'un, l'important c'est qu'il l'épouse, n'est-il pas vrai?... Est-elle bien jolie, la poulette en question ?

GUSTAVE, *à part.* Quelle poulette ?

MADELEINE. A-t-il déclaré son amour ?

LA MARQUISE. Un peu sévère, un peu imposante peut-être, elle a expliqué son silence par sa timidité, mais l'instant est venu...

GUSTAVE, *à part.* Elle n'en démordra pas!

MADELEINE. Puisqu'elle est si bien disposée, dites donc quelque chose, si vous désirez que le mariage se fasse.

GUSTAVE, *bas à Madeleine.* Vous voulez que j'épouse la marquise ?

MADELEINE. Hein ?... Qu'est-ce que vous dites? êtes-vous fou ?

GUSTAVE, *bas.* Je vous dis que c'est d'elle qu'il est question.

MADELEINE, *riant aux éclats.* Ah! en voilà une bêtise !... Je ne vous croyais pas si jocrisse que ça, mon garçon.

LA MARQUISE. Qu'y a-t-il donc ?

MADELEINE. Savez-vous ce qu'il me conte?

LA MARQUISE. Quoi?

MADELEINE. Je ne sais pas, en vérité, si j'oserai le répéter tout haut !... Ne va-t-il pas s'imaginer... mais ça n'est pas possible... il vous prête des idées absurdes !...

LA MARQUISE. Achevez.

GUSTAVE, *bas à Madeleine.* Prenez garde de l'offenser.

MADELEINE, *riant.* Non, c'est trop bête. Ne s'avise-t-il pas de croire que c'est vous qui pensez à l'épouser? Est-il assez bon enfant ?... riez donc avec moi.

GUSTAVE, *à part.* La bombe éclate!... pas moyen de l'empêcher!

LA MARQUISE. Mais, madame....

MADELEINE. Est-ce que vous ne trouvez pas cela drôle?.. Ah! vous êtes fâchée peut-être qu'il vous suppose des idées si ridicules?

LA MARQUISE. Voilà qui est étonnant!..

MADELEINE. N'est-ce pas que c'est étonnant ?.. Vous qui seriez sa mère !...

LA MARQUISE, *à part.* L'insolente! (*Haut.*) Vous m'expliquerez sans doute, Gustave...

GUSTAVE. Croyez, madame la marquise, que je serai désolé de tout ce qui vous affligerait.

MADELEINE. Allons, allons, il ne faut pas le gronder !... il a imaginé une bêtise, mais c'est un bon garçon, il soignera la vieillesse de sa protectrice...

LA MARQUISE, *à part.* Vieillesse! je suffoque!

MADELEINE. Qu'est-ce donc que vous avez, madame ?...

LA MARQUISE. Eh! madame, Gustave est un sot, et vous êtes une impertinente...

MADELEINE. Eh bien! à qui est-ce qu'elle en a?.. Que monsieur Gustave soit un sot,

c'est possible, je n'ai pas de raisons de penser le contraire; mais moi une impertinente! quand je me tue à vous faire des politesses, des amitiés et des complimens! impertinente, moi!.. et pourquoi ça?.. est-ce parce que je vous trouve vieille?

LA MARQUISE. Vieille!... vieille!... qui vous l'a dit?

MADELEINE. Pardine, votre visage!...

GUSTAVE, *bas à Madeleine*. Je vous en prie!...

MADELEINE. Moi, j'ai le cœur sur la main, mais il ne faut pas me dire de gros mots, parce que je suis Saint-Jean bouche d'or, voyez-vous!... Vous êtes un petit peu mijaurée, mais c'est pas votre faute; on dit que l'ancienne cour c'était comme ça; dans la nouvelle, c'est différent!... il faut que l'Europe nous prenne et se laisse prendre avec nos manières de garnison, notre franchise de soldat, et notre courage *idem!*... Et aussi vrai que je m'appelle Madeleine Gorju, je n'ai pas voulu vous offenser; vous avez eu quinze ans tout comme une autre! dam! ça passe!... et moi qui vous parle, dans une douzaine d'années, je ne vaudrai pas mieux que vous... Chacun son tour, ainsi sans rancune..

LA MARQUISE. Il suffit, madame. (*A part.*) Ah! je n'y peux plus tenir!.. Quelle horrible chose qu'une révolution!

(Elle sort par le fond.)

SCENE XVI.

MADELEINE, GUSTAVE, *puis* DUCROC.

GUSTAVE, *à part*. Quelle leçon!...

MADELEINE. Elle s'en va colère, elle accuse la révolution!... Est-ce que les jeunes gens étaient amoureux des vieilles femmes sous l'ancien régime?

GUSTAVE. Je gagerais volontiers qu'ils aimaient mieux les jeunes et jolies femmes comme vous.

MADELEINE. Ah! ah! voilà la parole qui vous revient!

GUSTAVE. C'est que, bien que je sois affligé du chagrin de la marquise, vous m'avez rendu un grand service!...

MADELEINE, *riant*. Je crois bien.

GUSTAVE, *à part*. Comme elle est jolie!

MADELEINE. Qu'est-ce que vous dites?

GUSTAVE. Je dis que je me sens à l'aise auprès de vous.

MADELEINE. Dam! je ne suis pas fière, moi, je ne rougis pas d'avoir tenu boutique, quoique je me trouve pour le quart-d'heure femme d'un général de division; et pourtant ce n'est pas de la petite bière! Au reste, si la marquise est vexée, et vous abandonne, moi, je pourrai vous être utile, car je suis fièrement en crédit, allez!... Il n'y a pas deux mois, à Ulm, l'Empereur m'a demandé, en riant, si je ne serais pas capable de déchirer une cartouche dans l'occasion! Je lui ai répondu: *A votre service sire!* Pas plus gênée que ça; et, s'il était nécessaire, je lui demanderais à lui-même, de faire ce que vous désirez.

GUSTAVE. Que vous êtes bonne et généreuse!...

MADELEINE. Ah! je ne sais pas dire de belles paroles, mais je tâche de faire de bonnes actions!... Dites-moi, vous étiez donc amoureux?

GUSTAVE. Je l'avouerai, une jeune fille avait touché mon cœur: sa situation, la mienne ne me permettaient point de songer à l'épouser; et d'ailleurs, dès que je lui ai parlé de mes sentimens, elle m'a imposé silence et m'a prescrit de ne plus penser à elle!... Sans doute elle ne m'aime pas.

MADELEINE. Oh! ça m'étonne!.. Vous méritez qu'on vous aime.

GUSTAVE. Vous croyez?

MADELEINE. Voyez plutôt la marquise.

GUSTAVE. Ça ne compte pas.

MADELEINE. Pardon, excuse!... si les vieilles vous aiment, gare aux jeunes.

GUSTAVE. Si vous pensiez ce que vous dites là?

MADELEINE. Eh bien?...

GUSTAVE. Un mot de vous me consolerait de tous mes chagrins, me ferait oublier toutes mes déceptions.

MADELEINE. Oui dà?... mais vous ne songez donc pas que je suis mariée?

GUSTAVE. Qu'est-ce que cela fait?

MADELEINE. Diantre! comme vous y allez!

GUSTAVE. Vous chasseriez à jamais cette tristesse qui me fera mourir.

MADELEINE, *riant*. Pauvre garçon, il a l'air d'un désespéré!

AIR: *Cependant je doute encor.* (Une Passion.)

GUSTAVE.
Rire quand mon trouble augmente!
Cruelle!...

MADELEINE.
Moi!... laissez donc!
Non, je n'fus jamais méchante,
Ceux qui m'connaissent vous l'diront.

GUSTAVE.
Eh bien! d'un regard propice
Daignez me favoriser!...

MADELEINE. Ah! si ce n'est que ça.
(*Elle le regarde.*)
Allons, voyons, qu'ça finisse. (*bis.*)
C'est bien pour n'pas vous r'fuser!...

GUSTAVE.
Ah! mon trouble encore augmente!
Que votre cœur soit touché!...

MADELEINE.
Ah ça! pour qu'on vous contente,

Qu'faut-il donc par d'ssus l'marché?...

GUSTAVE.

Que sur cette main je puisse
Prendre le plus doux baiser!...

MADELEINE. C'est plus fort de café !. . mais bah !...

Allons, prenez, qu'ça finisse;
C'est bien pour n'pas vous r'fuser!...

(*Gustave lui baise la main.*)

Un moment! les officiers d'housards eux-mêmes ne seraient pas plus entreprenans.

GUSTAVE. Est-ce que la cavalerie légère a tenté l'attaque?

MADELEINE. C'est possible! mais elle a été repoussée.

GUSTAVE. N'y aurait-il pas moyen d'espérer une capitulation?

MADELEINE. Un bon commandant ne se rend qu'à la dernière extrémité.

GUSTAVE. Il est peu de places qui n'aient été prises.

MADELEINE. Il faut savoir les défendre.

GUSTAVE. Il est si doux de les attaquer.

(Il lui prend la main.)

MADELEINE. A bas les mains!... la bataille ne fait que commencer!

GUSTAVE. Nous vivons dans le tems où on les gagne au pas de course. Demandez à l'empereur!

MADELEINE, *riant*. Vous ne laissez pas à l'ennemi le tems de respirer.

GUSTAVE. C'est sa tactique...

AIR: *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Ainsi que lui, d'un conquérant
Près de vous je poursuis la gloire;
Pourtant ce serait différent
Si je remportais la victoire!...
Tous ces princes domptés par lui,
A ses pieds soudain il les jette!...
Et moi je voudrais aujourd'hui
Tomber aux pieds de ma conquête!...

(*A la fin du couplet, Ducroc sort de la porte de gauche, le projet de décret à la main; il voit Gustave serrant de près Madeleine.*)

DUCROC, *à part*. Ah! ah!

(Il reste ébahi à la porte latérale.)

MADELEINE, *à Gustave*. Assez, jeune homme, assez; peste! vous prenez feu comme une gargousse!... Je veux entrer au bal; ma pauvre petite protégée est peut-être déjà venue et me cherche; mais qu'est-ce qu'on n'oublierait pas auprès de vous?

GUSTAVE. Permettez-moi de vous offrir la main et d'espérer la prochaine contredanse.

MADELEINE. A la bonne heure! une contredanse, c'est moins dangereux qu'un tête-à-tête.

SCENE XVII.

DUCROC, *puis* LA MARQUISE.

DUCROC, *seul un instant*. Voyez-vous le petit ci-devant!... pendant que je suis là bêtement à travailler pour lui faire rendre ses biens, il essaie de me souffler ma conquête! Oh! oh! ça ne se passera pas ainsi!.. Et d'abord il attendra long-tems la restitution.

(Il met le papier dans sa poche.)

LA MARQUISE, *entrant, à part*. Il m'a laissé outrager, et il est auprès d'elle; il ne la quitte plus!

DUCROC, *à part*. La marquise! commen lui dire que son protégé n'est plus le mien

LA MARQUISE. Ah! vous voici, monsieur le baron! où donc étiez-vous?

DUCROC. Dans cette pièce, madame la marquise, je m'occupais...

LA MARQUISE Oui, je me souviens, de la restitution des biens de M. de Saverny: c'est beaucoup de peine que vous preniez là.

DUCROC. Un désir exprimé par vous est si puissant!

LA MARQUISE, *à part*. L'imbécille aura déjà tout fait. (*Haut.*) Il était inutile de tant vous presser, et je vous remercie.

DUCROC. Oh! ne me remerciez pas!

LA MARQUISE. Je vois que vous avez réussi, que tout sera accordé?

DUCROC. Je vous en demande bien pardon, mais je crois que c'est impossible.

LA MARQUISE. Vraiment?

DUCROC. Vous m'excuserez.

LA MARQUISE. Eh! bon Dieu! je n'y tiens pas du tout.

DUCROC. Qu'entends-je? Mais tantôt...

LA MARQUISE. Oh! depuis tantôt, j'ai réfléchi; les droits de ce jeune homme sont fort douteux.

DUCROC. Ils sont presque nuls.

LA MARQUISE. Eh bien! n'en parlons plus.

DUCROC, *à part*. Quel changement!

LA MARQUISE, *jetant un coup-d'œil dans les salons du bal, à part*. Sans cesse auprès d'elle!

DUCROC, *à part et la regardant*. Ah! je commence à comprendre; la jalousie nous met d'accord.

LA MARQUISE. M. de Saverny n'a plus besoin de nous, il a maintenant une protectrice puissante.

DUCROC. C'est juste, elle peut aller jusqu'à l'impératrice et tout obtenir.

LA MARQUISE. Vous croyez? mais si l'on faisait rendre les biens à l'héritière des de Ferrières, dont les droits sont incontestables, m'avez-vous dit?

DUCROC. Vous avez raison. (*A part.*) Qu'une vengeance de femme est ingénieuse!

LA MARQUISE. Alors, il n'y aurait plus à revenir là-dessus.

DUCROC. Merveilleusement imaginé.

LA MARQUISE. Vous êtes magistrat, et

il me semble que l'intérêt de la justice vous dicte votre devoir.

DUCROC. Et je cours le remplir à l'instant même.

LA MARQUISE. C'est très-bien, monsieur le baron : de l'impartialité avant tout!

DUCROC. C'est cela, de l'impartialité... (*Haut.*) Le jeune muscadin en sera pour ses biens.

LA MARQUISE, *à part.* Je serai vengée.

DUCROC. J'aurai bientôt l'honneur de vous revoir.

SCÈNE XVIII.

LA MARQUISE, *seule.*

Oui, je serai vengée de Gustave, de cet ingrat dont je ne peux plus supporter la vue. Quoi ! il a su que je l'aimais, et il a repoussé le bonheur que tant de gens autrefois... Autrefois! y a-t-il donc si longtems? Ah ! quelle belle époque que celle des états-généraux ! comme je dansais au grand bal qui fut donné à cette occasion !... Seize ans ont passé depuis ce bal où l'on me trouva si belle... Seize ans !... et quel changement autour de nous !... Elle me l'a dit, cette femme... moi aussi j'ai dû changer... En est-ce donc fait?... suis-je réellement vieille ?... oh ! je ne sais pas si je pourrai m'accoutumer à cette idée... (*Elle s'approche d'une glace.*) Peut-être une toilette plus habilement préparée... (*Elle s'éloigne de la glace.*) Non, il n'est plus question de jeunesse... il semble que les paroles de cette femme et la froideur de Gustave aient arraché de mes yeux un bandeau qui me cachait la vérité... Qu'ils ont été cruels !.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Mademoiselle de Ferrières!

LA MARQUISE. De Ferrières! quel étrange hasard?... Faites entrer. (*Louise entre.*) Que vois-je?

SCÈNE XIX.

LA MARQUISE, LOUISE.

LOUISE. Pardonnez-moi, madame, de reparaître chez vous ; si j'avais su où l'on me conduisait...

LA MARQUISE. Comment? que signifie ce nom ?

LOUISE. C'est le mien, madame ; le malheur de ma position m'a contrainte à le cacher quand je n'ai eu d'autre ressource que de travailler pour vivre.

LA MARQUISE. Vous, mademoiselle de Ferrières! mais qui vous ramène chez moi?

LOUISE. Mme la générale Gorju, dont le mari fut jadis protégé par mon père, m'a recueillie tantôt quand je sortais de chez vous sans asile... elle m'a envoyé chercher, mais j'ignorais...

LA MARQUISE. C'était vous?... Pauvre fille !... (*A part.*) Oui, je l'avais chassée... Comme la jalousie m'avait rendue cruelle !

LOUISE. Quand j'ai reconnu votre hôtel, j'aurais dû sans doute ne pas entrer.

LA MARQUISE. J'ai été bien dure avec vous, Louise.

LOUISE, *à part.* Comme elle a changé de ton et de manières! Gustave se serait-il expliqué? l'aurait-il obligée à réfléchir ?

LA MARQUISE, *la regardant.* Vous êtes bien jolie... et moi... il ne me reste plus qu'à être généreuse. Allons... il le faut !

LOUISE. Que dites-vous, madame ?

LA MARQUISE. Si je vous faisais retrouver une fortune? si par mes soins vous obteniez le bonheur que vous n'osiez espérer?

LOUISE. Comment?

LA MARQUISE. Oui, mon enfant, oui... tu épouseras Gustave ; tu seras heureuse... et cette autre femme, si cruellement franche, sera humiliée à son tour.

LOUISE. Qui donc?

LA MARQUISE, *indiquant les salons du fond.* Tiens, regarde.

LOUISE. Ciel ! M. Gustave avec la générale !... Il a l'air de lui faire la cour.

LA MARQUISE. Hélas ! mon enfant !...

LOUISE. Cela se pourrait-il ?... il me l'avait dit ce matin, je ferai la cour à toutes les femmes; mais je ne croyais pas qu'il commencerait sitôt.

LA MARQUISE. Oh ! ces messieurs n'ont pas de tems à perdre.

LOUISE. Ah ! elle le quitte... elle vient par ici...

LA MARQUISE. Silence! Louise, et laissez-moi faire.

SCENE XX.

LA MARQUISE, MADELEINE, LOUISE.

MADELEINE, *entrant, à elle-même.* Charmant jeune homme !... aimable au possible !... Oh ! il était tems de le quitter... (*Elle aperçoit Louise.*) Qu'ai-je vu ?... c'est vous, ma belle demoiselle? vous m'attendiez ici ? pardonnez-moi.

LOUISE, *un peu contrainte.* Madame...

MADELEINE. Vous avez encore l'air triste?... Est-ce que vous pensez toujours à cette maîtresse si méchante?...

LOUISE. Oh ! non, ce n'est plus elle qui fait maintenant couler mes larmes. (*A part.*) Comme elle est jolie, celle-là !..

MADELEINE. Qui est-ce donc qui vous afflige ?

LOUISE. Cette noble dame dont je croyais avoir à me plaindre, elle me protège, à présent, elle m'aime !... elle...

MADELEINE. Ah ! ah !

LOUISE, *indiquant la marquise*. Sans doute!... c'est madame.

MADELEINE. Madame!... c'est elle qui t'avait chassée, mon enfant!... Eh bien! elle ne te chassera plus!... Viens avec moi, allons-nous-en...

LOUISE. Oh! non... pas avec vous!... partez sans moi...

MADELEINE. Comment! tu me quitterais?... tu me ferais cet affront-là?... et pourquoi?...

LOUISE, *à part*. Elle me demande pourquoi!

LA MARQUISE. Mademoiselle de Ferrières a sans doute des motifs graves.

UN DOMESTIQUE, *entrant*. Une lettre qui arrive d'Allemagne, et qu'on apporte de l'hôtel de Mme la générale Gorju.

MADELEINE, *prenant la lettre*. Merci, mon garçon!... (*Elle ouvre la lettre.*) Ah! c'est de mon homme!... (*Elle lit.*) « Ma » chère Madeleine, les Autrichiens viennent encore d'être battus à plate couture, » et les braves lapins que je commande » ont fait merveille. L'empereur m'a fait » duc et général en chef, et il m'a fait » remettre ce matin, par le camarade » Duroc, un bon de cent mille francs sur » le trésor. Je te l'envoie avec deux gros » baisers. Ton mari. »

LA MARQUISE, *à part*. Duc!... un soldat sans éducation!

MADELEINE. Pauvre cher homme!... Il me fait duchesse... et moi, je le ferais... Ah! Dieu!... il y aurait conscience!... Pas de ça, Lisette!... (*A Louise.*) Écoute, ma belle enfant, tiens, je t'en prie, ne me quitte pas, car je suis bien à plaindre.

LOUISE. Vous, madame?...

MADELEINE. Oui, sauve-moi de là!... (*A la marquise.*) Et vous aussi, marquise, vous qui avez de l'expérience, donnez-moi des conseils, et pas de rancune!... Je ne sais pas où j'en suis, voyez-vous!...

AIR: *Douce jouvencelle*. (Zampa.)

Ma raison s'égare,
Et mon cœur déclare
La guerre à mon d'voir;
J'peux plus m'y reconnaître,
J'ignor' c'qui peut-être
Arriv'rait ce soir!...
R'mettez-moi vite dans l'bon chemin;
Pour rester jusqu'à la fin
Honnêt' femme
Et sans blâme,
J'sens là qu'j'ai besoin d'un fier coup d'main.

LA MARQUISE, *avec ironie*. En vérité?

MADELEINE. Ce bon jeune homme!... Il m'aime!

LA MARQUISE. Il vous aime!...

MADELEINE. Il ne faut pas vous fâcher, ce n'est pas ma faute!... ça lui a pris tout de suite! Et il est gentil comme tout!... Et il parle, que c'est un charme!... Je n'en avais pas l'habitude, ceux qui m'ont fait la cour n'étaient pas de ce numéro-là! il dit qu'il m'adore, que si je ne l'aime pas, il mourra!...

LOUISE, *à part*. L'infidèle!..

MADELEINE. Je ne voudrais pourtant pas le tuer.

LA MARQUISE. Oh! rassurez-vous... ce matin, il en disait autant à ma femme de chambre.

MADELEINE. A votre femme de chambre! (*A part.*) La vieille est vexée!

LA MARQUISE. Oui, madame la duchesse, à ma femme de chambre.

LOUISE, *allant se placer à l'écart*. Comme il m'a vite oubliée!

SCENE XXI.

LA MARQUISE, GUSTAVE, MADELEINE, LOUISE, *à l'écart dans le fond*.

GUSTAVE, *à la marquise*. Madame, ce que je viens d'apprendre est-il vrai?

LA MARQUISE. Quoi donc, monsieur?

GUSTAVE, *sans voir Louise*. On dit que vous avez chassé de chez vous Mlle Louise; qu'elle est maintenant sans asile, sans protection, exposée à la misère, aux dangers!..

LA MARQUISE. Que vous importe?

GUSTAVE. Comment, que m'importe?... Mais je ne puis, moi, être son protecteur sans la compromettre: que deviendra-t-elle?

LOUISE, *à part*. Que dit-il?

MADELEINE, *à part*. Tiens!... il paraît que la vieille disait vrai!... Voyez-vous, le petit garnement!...

GUSTAVE, *à Madeleine*. Madame, permettez que je m'adresse à vous; car je suis au désespoir; c'est moi, sans doute, c'est mon amour qui cause le malheur de cette pauvre fille.

LA MARQUISE, *à Madeleine*. Qu'est-ce que je vous disais?

MADELEINE. Ah ça! jeune homme, expliquons-nous: qu'est-ce donc que vous me contiez tout-à-l'heure?

GUSTAVE. Eh bien! oui, je l'avoue, j'ai été coupable, car cette jeune personne, c'est elle que j'aime!...

LOUISE, *à part*.... Ah!...

GUSTAVE. J'essayais de l'oublier... elle me l'avait ordonné... et, pour y réussir, je cherchais une femme belle, sensible... je vous avais trouvée...

MADELEINE, *riant*. C'est-à-dire, blanc-bec, que j'étais ton pis-aller!

GUSTAVE. Je vous ai fait la cour... excusez-moi!... ce que je viens d'apprendre

me fait voir clair dans mon cœur, je ne puis aimer qu'elle!

LOUISE, *à part*. Quel bonheur!

MADELEINE. Comme c'est agréable à entendre!

LA MARQUISE, *à part*. Il me venge!

MADELEINE, *à part*. Si je ne m'étais pas tenue à quatre, pourtant!

GUSTAVE. Je sais que je ne puis l'épouser, mais si vous daignez l'accueillir, je ne la verrai plus, je m'éloignerai...

MADELEINE. Eh non! enfant que vous êtes, vous ne vous éloignerez pas!... Tenez, regardez.

(Elle le fait passer près de Louise qui s'est avancée.)

GUSTAVE. Ciel!.. mademoiselle Louise!.. ce costume...

LA MARQUISE. Est celui qui convient à Mlle de Ferrières.

GUSTAVE. De Ferrières!...

MADELEINE. A qui je donne les cent mille francs que mon mari vient de m'envoyer : il ne me désapprouvera pas!... la fille de son ancien général!..

GUSTAVE. Est-il possible?... Ah! mademoiselle! me pardonnerez-vous?

LOUISE. Je ne vous ordonnerai plus de m'oublier.

GUSTAVE. Je vous désobéirais.

MADELEINE, *à part*. Voilà un amour qui me sauve; mais sans ça... ah! mon pauvre Gorju!...

LA MARQUISE. J'entends, je crois, le baron Ducroc.

SCÈNE XXII.

DUCROC, LA MARQUISE, MADELEINE, GUSTAVE, LOUISE.

DUCROC. Veuillez, mesdames, agréer mon hommage. Ce que vous désiriez est fait, marquise : j'ai obtenu la signature de Mgr. le prince archi-chancelier pour les biens en question.

MADELEINE. Ah! ah!..,

GUSTAVE. Monsieur...

DUCROC. Oh! jeune homme, ne vous pressez pas de me remercier! ce n'est pas à vous qu'ils seront rendus, mais à Mlle de Ferrières quand on la retrouvera... Bien fâché, vraiment!

MADELEINE. Oui-dà... eh bien! mon vieux, elle est toute trouvée... la voici.

DUCROC. Mademoiselle!...

LA MARQUISE. Oui, monsieur le baron, et elle épousera M. de Saverny, pour qui Mme la duchesse...

DUCROC. Duchesse!

MADELEINE. Un peu, mon neveu!...

LA MARQUISE. Pour qui Mme la duchesse obtiendra une place de chambellan..

MADELEINE. Chambellan?... avec une clef pendue au bas du dos? Laissez donc... plus souvent que j'en voudrais faire un chambellan!... Non!... je veux qu'il soit digne de la femme que je vais lui garder. Il va aller passer un an à l'armée; ce sera le meilleur pour lui, pour elle, et pour tout le monde... Je l'enverrai à Gorju, il lui donnera de l'avancement; il lui apprendra à se conduire en brave... n'est-ce pas?... Et écoute, mon garçon : tu lui diras, à ce cher homme, que tandis qu'il me gagne des honneurs sur le champ de bataille aux dépens des Autrichiens, sa femme défend le sien contre les muscadins de Paris. (*A part.*) Et quelquefois ce n'est pas sans peine.

GUSTAVE. Que de bonté!... et combien je vous dois de reconnaissance!

MADELEINE. Allons donc... (*A la marquise.*) Vous ne m'en voulez plus, madame la marquise?

LA MARQUISE. Non, vous m'avez ouvert les yeux... j'ai pris mon parti.

MADELEINE. Et vous avez bien fait... voyez-vous, il faut que les jeunes gens aillent avec les jeunes.

DUCROC. Comme on chante à l'Opéra-Comique :

> Rose qui meurt cède au bouton
> Les baisers de l'amant de Flore.

MADELEINE, *riant*. Comme tu dis, bouffi!

DUCROC. Madame la duchesse daignera-t-elle se souvenir de la promesse qu'elle m'avait faite?

MADELEINE. Moi! laquelle donc?

DUCROC. Elle m'avait accordé la permission de lui présenter quelquefois mes hommages.

MADELEINE. Vous!... avec plaisir! il n'y a pas de danger.

(Au public.)

AIR : *Jeunes jouvencelles.*

> L'auteur vient d'me dire
> Qu'il n'dat' pas d'l'empire,
> Où rien n'faisait peur;
> S'il craint d'vous déplaire,
> Femm' d'un brav', j'espère
> Lui porter bonheur.
> Vous, amis d'nos vieux lapins,
> En avant contr' les malins!
> Car not' pièce,
> Je l'confesse,
> Messieurs, à besoin d'fiers coups d'mains.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS

LA
PAYSANNE DEMOISELLE,

VAUDEVILLE EN QUATRE ACTES,

Par MM. Xavier et Masson,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 13 MARS 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS	PERSONNAGES.	ACTEURS.
VICTOR DUFOUR, jeune spéculateur	M. DAUDEL.	NANETTE, paysanne au service d'Ernestine	Mlle PAULINE.
ANDRÉ DURIEU, fermier	M. VERNET.	PAYSANS, PAYSANNES.	
LANDURIAU, paysan	M. HYACINTHE.	DOMESTIQUES.	
DOMINIQUE, domestique de Dufour	M. VÉZIAN.	INVITÉS.	
ERNESTINE DUPLESSIS	Mme MARCHETTI.	GARDES-CHAMPÊTRES.	
SUZANNE, cousine d'André et sœur de lait d'Ernestine	Mlle JENNY COLON.		

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un paysage. Une petite ferme est à la gauche du spectateur.

SCENE PREMIERE.

NANETTE, *puis* ANDRÉ.

NANETTE, *entrant, un panier au bras.* Comment! la porte de la ferme n'est pas encore ouverte? est-ce qu'André ne serions pas réveillé à l'heure qu'il est? Oh! il est tems qu'il y eusse une bergeoise ici, et c'te bergeoise, c'est moi que je la sera... Gros joufflu d'André.... t'as beau avoir l'air de pas avoir l'air... j'vois qu'tu m'aimes... On n'pousse pas d'gros soupirs à s'rendre poumonique... on n'donne pas d'grands coups de poing à une fille quand on ne l'aime pas!... J'vas toujours l'appeler ben gentiment... pour qu'y r'connaisse ma voix... ça y fera plaisir... (*Elle frappe à coups redoublés à la porte.*) Ohé!... ohé!... ohé!... la maison!

ANDRÉ, *de l'intérieur.* Qui m'appelle?

NANETTE. Y m'a entendue!... (*Avec volubilité.*) C'est moé, c'est moé, c'est moé.

ANDRÉ, *de l'intérieur.* Veux-tu te taire, monsieur Landuriau, que j'vas prendre ma fourche...

NANETTE. Oh! y croit qu' c'est Landuriau... Je vas recommencer... (*Frappant plus fort.*) Ohé! ohé! ohé!

ANDRÉ, *paraissant avec sa fourche.* Attends!.. j't'en va donner du hoé!...(*S'arrêtant.*) Tiens, c'n'est qu'Nanette! Grosse bête, va!

(Il la pousse en riant.)

NANETTE. Comme y m'a dit ça..... Ça y fait plaisir de me voir...

ANDRÉ, *riant.* Vous v'là déjà, vous?

NANETTE. Tout de même, donc!.. (*Elle rit.*) Hi! hi! hi!

ANDRÉ. Y s'porte bien vot' parrain, M. l'mare?

NANETTE. Comme vous voyez... y s'porte très-bien.

ANDRÉ, *en riant.* Tant pis!...

NANETTE. Tiens... y dit · tant pis!.... (*Elle rit.*) Hi! hi!... Est-ce que c'est comme ça qu'on répond, André?... on dit : j'en suis ben aise, et vous?... vous êtes ben bon!.... ça vous plaît à dire... et une foule d'autres petits mots d'société..... Il est un peu sauvageon, mais je l'formera.

ANDRÉ. Eh bien! moi, j'dis tant pis.... parce qu'il marie tout's nos filles, et que je crains toujours qu'il n'en reste pas pour moi.

NANETTE. Ah! vous croyez que mon parrain ne consentira pas .. Mais, André, j'ai beau être la filleule du mare de Gros-Bois, j'suis pas fiare ... Est-y rougeaud... est-y bien portant ce gros amour-là.... (*Elle le pousse et rit.*) Hi! hi! hi!

ANDRÉ, *riant.* Hé! hé! hé! c'est l'chagrin qui m'fait maigrir, quoi!.. (*A part.*) Ah! ça, qu'est-ce qu'elle m'veut donc, c'te Nanette? elle m'embête, moi!...

NANETTE. Mais soyez tranquille sur l'compt' de mon parrain... y f'ra c'que nous voudrons!... car y m'aimons tant, mon parrain, qu'hier y m'disait encore : « Qui donc qui m'débarrassera d'toi, Nanette?» (*Elle rit*) Hi! hi! hi!

AIR : *De l'aimable Thémire.*

Vous voyez qu'il m'invite
A chercher un époux ;
Faut vous dire que j'hérite
Aussi d'mon oncle Giroux.
Quand Jean L'blanc rendra l'ame,
Y doit me faire un sort.
On peut m'prendre pour femme.

ANDRÉ.

Quand tout c'mond'là s'ra mort.

Qu'est-ce que vous êtes venue chercher ici, Nanette?

NANETTE. Eh bien! c'est des œufs que j'viens qu'ri, quoi!

ANDRÉ. Qu'ri, quoi!... Eh bien! d'mandez-en à Suzanne, si elle est réveillée.

NANETTE. Suzanne, vot' servante?... y a beau jour que je l'ai rencontrée à c'matin, qui s'en allait vendre son beurre à la ville même, qu'y a même un joli jeune homme qu'est dernièrement arrivé d'Paris avec Mme et Mlle Duplessis, et qui l'a étrennée... un jeune homme qu'est matinal et qu'aime le beurre, à ce qu'il paraît.

ANDRÉ. C'est possible, mais apprenez toujours que Suzanne n'est la servante d'personne..... quoiqu'elle ne soit qu'ma cousine ; c'est ma sœur, entendez-vous?... vous n'êtes pas éduquée, vous!... c'n'est pas comme Suzanne,.. grosse maflée!...

NANETTE. Eh ben! j'la respect'ra vot' Suzanne, j'l'appellera vot' sœur ou vot' cousine, qu'est-c'que ça m'fait... j'sais ben qu'elle a d'quoi etre fiare itou.... quand on est la sœur d'lait d'mamzelle Duplessis..... quand on a été camarade avec elle étant petite.... enfin mamzelle Suzanne, c'est une grande dame qui met des sabots parc'que ça lui plaît, et qui porte la hotte pour son plaisir... Voilà!...

ANDRÉ. Elle porte des sabots par goût, quoi!

NANETTE. Mais tout cela ne peut pas vous empecher de songer au mariage.

ANDRÉ. J'crois pas... j'y ai même pensé c'te nuit en rève... Oh! qué reve, Nanette!... j'étais comme qui dirait dans un endroit, j'sais pas... j'voyais une jolie petite femme qui me disait : Je t'ai deviné, André..... tu n'oses pas m'dire tout c'que t'éprouves quand t'es près de moi : mais je me suis bien aperçu de ton amour!.. .. Je ne t'en veux pas ; bien au contraire... Tu désires ma main.. la v'là!

NANETTE, *avec effusion.* Eh ben! oui, André... tu d'sires ma main, v'là la paire.

ANDRÉ. Combien qu'il vous faut d'œufs, Nanette?

NANETTE. Deux douzaines, donc!

ANDRÉ. Allez les chercher au poulailler ; faites comme si vous étiez chez vous!...

NANETTE, *avec enthousiasme.* Fait' comm' si vous étiez cheux vous! v'là donc enfin qu'il parle!.... c'est ben gentil, ça... J'y vas, André!... j'y vas cheux nous!... (*A part.*) Il est timide, mais je l'apprivoisera.

(Elle entre chez André.)

SCENE II.

ANDRÉ, *seul.*

Est-elle cocasse, c'te Nanette! j'crois qu'elle en tient un peu pour moi... elles en tiennent tout's pour moi, ici... mais moi, j'n'en tiens que pour une... et c'est drôle... c'est la seule à qui j'n'ose rien dire... Ah! dam! c'est qu'elle me reprend toujours quand j'parle..... et ça m'coupe mon éloquence comme d'un coup d'sarpe... Ah! ben, tant pire, faut être hardi!... Au fait, j'suis toute sa famille à c't'heure, elle est à moi! bien à moi!... J'suis riche, elle ne l'est pas... elle n's'ra peut-être pas fâchée d'être madame la farmière...

AIR : *Vaudeville de la Revue de Paris.*

Essayons encore,
Suzann', t'en sais plus que moi,
Mais c'que j'ignore
e l'apprendrai d'toi.

J'sign' que mon paraphe,
J'sais pas m'exprimer;
Mais sans ortographe
On peut bien s'aimer!...

(On entend Suzanne.)

(*Parlé.*) La v'là!... Dieu!... quand elle s'ra ma femme!...

Sur queuqu'chose encore
J'en sais plus qu'elle, ma foi!
Mais ce qu'elle ignore
Elle l'apprendra d'moi!

SCENE III.

ANDRÉ, SUZANNE, *elle a une hotte sur le dos, et la dépose en entrant.*

SUZANNE. Ouf!... me v'là, moi... Tiens, prends ça, André... c'est ma r'cette, cinquante-deux sous!... Qu'on dise encore que l'commerce ne va pas...

ANDRÉ. Vous êtes bien fatiguée, cousine...

SUZANNE. Ce n'est rien que ça... (*Avec un soupir.*) Faut bien s'y accoutumer...

AIR : *Je n'étais encore que fillette.*

Chaqu'jour je m'lève à la lumière,
Puis quand j'arrive à la barrière,
V'là que des commis un' bande entière
Vient m'arrêter
Et m'en conter.
Y vant'nt mes attraits,
Y sondent mes œufs frais;
Alors ça m'met toute en colère.
J'leur dis hélas!
Pourquoi ces éclats,
C't'embarras
Qui retient mes pas?
Je n'suis pas sujette à l'amende;
Car, si j'ai tout ce qu'on m'demande,
Messieurs, quant à la contrebande
Vous d'vez ben voir que j'n'en ai pas.
Non, non, messieurs, je n'en ai pas.

ANDRÉ. Tiens, tiens, je n'savais pas ça, moi... Suzanne, vous n'irez plus vendre à la ville... j'n'entends pas qu'les commis vous mett'nt en fourrière...

SUZANNE. Laisse donc, est-c'que je ne finis pas toujours par passer... Si tu m'voyais sur la grande place..

MÊME AIR.

J'm'en vas criant, pour qu'on m'entende:
Voilà, voilà, la p'tit' marchande!
J'ai du beurr' fin pour chaqu' friande.
Pour le gourmet
J'ai du bon lait.
Parfois les chalands
Sont trop exigeans.
Par-dessus l'marché, plus d'un m'demande
Un tendre baiser,
Mais j'sais le r'fuser
Dans c'cas
J'lui réponds tout bas:
Je n'ai pas l'usage de surfaire
Fruits et bouquets de jardinière.
Mais v'là tout c'que je vends d'ordinaire,
Pour des baisers je n'en tiens pas;
Non, non, messieurs, je n'en tiens pas.

ANDRÉ. A la bonne heure! vous faites bien d'leur répondre comme ça; c'est que je n'entends pas ça, vous embrasser! par exemple! personne n'a ce droit-là.... à moins que... Mais tiens... au fait, je n'vous avais pas vue ce matin. (*Otant son chapeau.*) Bonjour, cousine, comment ça va-t-il? (*Il l'embrasse.*) Moi, à la bonne heure!

SUZANNE. Sans doute... tu es mon ami toi, mon seul ami... puisque Ernestine Duplessis, ma sœur de lait, ma compagne d'enfance, m'a oubliée.

ANDRÉ. Oui, v'là comme ils sont dans le grand monde! Mme Duplessis vous a fait apprendre à lire et à écrire avec sa fille, parce que mamzelle Ernestine s'ennuyait d'apprendre toute seule; mais depuis huit ans révolutionnés...

SUZANNE, *le reprenant.* Révolus.

ANDRÉ, *à part.* Bon!... v'la qu'all'me r'prends déjà... (*Haut.*) Oui, révolus.... qu'elle est retournée à Paris, vous a-t-elle donné de ses nouvelles, si ce n'est quand j'y allais porter l'argent de son farmage?..

SUZANNE. Fermage.

ANDRÉ. Ah! oui, son farm...

SUZANNE. Fermage.

ANDRÉ. Son fermage... et qu'elle me disait, avec un p'tit air qui m'déplaisait, à moi... Comment se porte Suzanne? Est-elle toujours gentille, Suzanne? prenez donc garde, vous crottez le tapis... Tout ça en même tems, parce que mes souliers étaient un peu...

SUZANNE. Ah! dam! quand on marche sur des beaux tapis, faut être chaussé à l'avenant.

ANDRÉ. Enfin, depuis quatre jours qu'elle est revenue à sa maison de campagne...

SUZANNE. Elle n'a pas demandé à me voir, c'est vrai... aussi je n'ai que toi pour soutien... Je ne croyais pas que je te serais à charge si long-tems.

ANDRÉ. A charge! laissez donc! ah! laissez donc!

SUZANNE. Et puis, moi, jeune fille, vivre seule avec...

ANDRÉ, *d'un air malin.* Laissez donc, que j'vous dis... ça s'arrangera; oui, ça s'arrangera, Suzanne, et y n'y aura plus rien à dire ni sur moi, ni sur vous.

SUZANNE. Ah ça! pourquoi me dis-tu vous aujourd'hui?... voyons... parle... parle donc!

ANDRÉ. Eh ben!... v'là de quoi qu'y s'agit.

SUZANNE, *riant*. Ah! d'quoi qu'y...

ANDRÉ, *à part*. Allons!.. j'vas tâcher d'ben parler... (*Haut*.) C'est pour vous dire qu'il faut que je prenasse un parti.

SUZANNE. Prenasse!.. mais, mon ami, tu as l'air de le faire exprès.

ANDRÉ. Est-c'que j'ai parlé iroquois?.. (*A part*.) V'là que j'm'entortille de plus fort en plus fort... ça m'prend au gosier... v'là le nez qui m'pique... j'vas pleurer, c'est sûr...

SUZANNE. Eh bien! après?..

ANDRÉ, *avec résolution*. Après, non!.. c'est tout d'suite... je veux m'marier... y a-t-il une faute d'orthographe là-dedans?

SUZANNE. Au contraire; et tu as bien raison... si tu aimes quelqu'un.

ANDRÉ. Si j'aime!.. c'te question!.. oh! Dieu!..

SUZANNE, *riant*. Comment s'appelle-t-elle?..

ANDRÉ, *hésitant*. J'vas vous l'dire... à l'instant... tout-à-l'heure... tantôt...

SUZANNE. Tantôt?..

ANDRÉ. Oui... avant mon départ pour la ville... où c'que j'dois aller voir ma tante Galochard qu'est malade... vous l'saurez... A ce soir!

SUZANNE. Mais celle que tu aimes le sait-elle?

ANDRÉ, *avec un air de malice*. Ah! qu'oui!.. elle le sait ben...

SUZANNE. Vraiment?

ANDRÉ, *à part*. Elle y mord!..

SUZANNE, *s'appuyant sur l'épaule d'André*. Ta future est-elle loin d'ici?

ANDRÉ. Non, tout près!.. (*A part*.) Sur mon épaule.

SUZANNE. Tout près? (*Apercevant Nanette qui sort de la ferme*.) Ah!.. j'crois que j'devine...

ANDRÉ, *à part*. Elle devine... et elle rit!.. Ah! queu bonheur! j'vas aller inviter les amis, les voisins à dîner, j'lui dirai ça devant tout le monde au dessert, je s'rai plus zhardi!

SCENE IV.

LES MÊMES, NANETTE.

NANETTE.

AIR: *On sonne, on fait du bruit.*

Me v'là,
Et j'ai déjà
Su prendre
Ici, sans plus attendre,
Du lait, des œufs chez vous,
Comm' si j'étais cheux nous.

SUZANNE, *à Nanette*.

Comment! c'est vous qu'il aime?

NANETTE.

Oui, mamzell', c'est moi-même.

ANDRÉ.

J'vas dans le pays.

NANETTE.

Oui-dà!
Je vous accompagn'ra.

ANDRÉ. Vous?.. Au fait, en route... (*A part*.) J'vas la faire courir... (*Haut*.) Au r'voir, Suzanne.

NANETTE, *à part*. En tient-y!.. en tient-y!.. (*Haut*.) Prenez donc garde! vous allez casser mes œufs...

ENSEMBLE.

NANETTE, *à part*.

A c'te noc'là,
Déjà
J'voudrais pouvoir me rendre:
Ah! il me sera doux
De l'prendre pour époux!

SUZANNE.

A c'te noc'là
Déjà
J'voudrais pouvoir me rendre;
Car il me sera doux
De l'voir heureux époux.

ANDRÉ, *à part*.

A ma noc' déjà,
Oui-dà!
J'voudrais pouvoir me rendre,
Suzann', c'est avec vous
Que j'veux du nom d'époux!

(Il sort en sautant et en faisant courir Nanette.)

SCENE V.

SUZANNE, *seule*.

Ce pauvre André! il l'aime... au fait, elle est gentille... pour une fille de campagne... ça lui convient, et il sera heureux, je l'espère... D'abord, je resterai avec lui toujours... car je ne me marierai pas... sans doute... Qui épouserais-je?.. qui voudrait de moi, ou plutôt de qui voudrais-je dans ce pays?.. Ils ont tous un air si gauche!.. et quoiqu'il y ait bien long-tems de ça, je pense toujours aux années que j'ai passées près d'Ernestine. Comme il venait de beaux jeunes gens chez Mme Duplessis... les soirs où elle recevait!.. comme ils étaient bien mis!.. Il est fort bien aussi, ce jeune homme que depuis trois jours je rencontre sur mon passage... Ce matin, il m'a demandé mon nom... il connaît Ernestine... il m'a parlé d'elle... aussi je l'écoutais avec un plai-

sir... quoique j'étais bien honteuse d'être en sabots et avec ma hotte... mais lui, il n'avait pas l'air de s'en apercevoir... ce doit être un bien honnête homme!

AIR : *En vain l'orage gronde.*

J'sais q'jadis au village
Les rois ne dédaignaient pas
D'former un mariage;
Mais c'tems est loin, hélas!
Un bourgeois m'suffirait tout de même.
C't'espoir flatteur
Fait battre mon cœur;
Il faudra bien qu'un jour
On m'aime,
Chacun a son tour
Pour l'amour.

SCENE VI.

SUZANNE, ERNESTINE, DUFOUR.

(Ils paraissent tous deux au fond à la fin du couplet, et s'arrêtent en apercevant Suzanne qui ne les voit pas.)

ENSEMBLE.

SUZANNE, *reprenant.*

Un bourgeois m'suffirait tout de même,
etc., etc.

DUFOUR.

Oui, la voilà... C'est elle-même;
C'est votre sœur;
Ah! quel bonheur!
Et la pauvre enfant veut qu'on l'aime.
Chacun a son tour
Pour l'amour.

ERNESTINE.

Oui, la voilà, c'est elle-même,
C'est bien ma sœur;
Ah! quel bonheur!
Je m'attends à sa joie extrême
Par mon retour
Dans ce séjour!

SUZANNE, *apercevant Ernestine.* Ah! mon Dieu! je ne me trompe pas! c'est...

ERNESTINE. Ernestine! oui, Suzanne!..

SUZANNE, *regardant Dufour.* C'est le jeune homme de ce matin.

ERNESTINE, *embrassant Suzanne.* Eh bien! Suzanne, comme te voilà grande!

SUZANNE. Vous êtes bien bonne, mamzelle!..

DUFOUR. Et jolie...

SUZANNE. Vous êtes bien honnête, monsieur.

ERNESTINE. Mamzelle!... Allons, appelle-moi Ernestine, comme autrefois... je suis toujours ton amie, ta sœur de lait.

SUZANNE. C'est bien de l'honneur!

ERNESTINE, *lui relevant le menton.* Voyons! regarde-moi... elle est fort bien!

DUFOUR. Et ce n'est pas sa toilette, je crois, qui la fait valoir.

ERNESTINE. Non!..

SUZANNE, *embarrassée.* Ma toilette!..oh! c'est qu'il est encore de bonne heure... j'ai d'autres habits que ceux-là... Mais vous... que vous êtes bien mise, mamzelle Ernestine!..

ERNESTINE. Tu trouves?.. Oh! c'est un négligé du matin!

SUZANNE. Ces petits souliers-là ne vous gênent pas?

ERNESTINE. Du tout!.. ils me sont trop grands... Mais toi, est-ce que cette toile si grosse ne t'éraille pas les bras?

SUZANNE. Oh! c'est pour tous les jours.

DUFOUR. C'est le dimanche que vous brillez dans tout votre éclat, n'est-il pas vrai?... Il y a de fort jolis costumes chez nos villageoises; mais cela manque de goût, d'arrangement... Parbleu!.. je veux faire un journal des modes pour les campagnes!

ERNESTINE. A l'usage de ceux qui ne savent pas lire?

DUFOUR. Non!.. mais c'est une idée...

ERNESTINE. Encore des projets?..

DUFOUR. Que voulez-vous!.. j'ai le génie inventif... je suis le dieu de l'entreprise!

SUZANNE, *bas à Ernestine.* Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme?..

ERNESTINE. M. Victor Dufour!.. qui est homme d'affaires, et qui me recherche en mariage!

SUZANNE. Ah! (*A part.*) Tout le monde va se marier autour de moi... (*Bas à Ernestine.*) Il doit bien vous aimer!.. vous êtes si bonne! si belle!

ERNESTINE. Cette chère Suzanne!.. que j'ai de plaisir à la voir!

DUFOUR, *à part.* Moi aussi!..

ERNESTINE. Te rappelles-tu notre ancien tems?

DUFOUR, *à part.* L'ancien tems de ces demoiselles!

ERNESTINE. Si tu le veux, ce beau tems va recommencer... car ma mère m'envoie exprès ici pour te chercher...

SUZANNE. Il serait vrai!.. je retournerais près de vous pour long-tems?

ERNESTINE. Pour toujours, si cela te convient...

SUZANNE. Ah!.. mais André!.. il est vrai qu'il va se marier.

DUFOUR. Alors, il ne sera pas seul...

ERNESTINE. Il viendra te voir...

SUZANNE. Ah! quelle joie!..

AIR : *Ah! j'étouffe de colère.*

Désormais plus de tristesse
Pour mon cœur!
Ah! quelle ivresse!
Quel bonheur! (*bis.*)
Enfin, je r'trouve ma sœur,

Des beaux jours de notre enfance
La chaîne aujourd'hui r'commence;
Hélas! à
Ce bonheur-là
J'avais dis adieu déjà!

Ah! combien mon ame est ravie!
Qu'nous allons passer d'doux momens....
A nous rapp'ler et la folie
Et les jeux de nos jeunes ans!
Quand on n'est plus jeune ni jolie,
Sur l'passé l'on craint de r'venir.
Mais à notre âge quel plaisir
De r'trouver un vieux souvenir!

ENSEMBLE.

SUZANNE, ERNESTINE.

Désormais plus de tristesse,
etc., etc.

DUFOUR, *à part.*

Ah! c'est vraiment de l'ivresse!
La belle enfant m'intéresse,
Son bonheur (*bis*)
Emeut et charme mon cœur!
Je me sens heureux d'avance,
De jouir de sa présence;
Certes, de ce bonheur-là
Une part me reviendra.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, ANDRÉ.

ANDRÉ, *sans voir les personnages.* J'ai prévenu les amis; les v'là qui viennent... Nous allons casser le cou à six lapins, et... (*Apercevant Ernestine.*) Mamzelle Ernestine!..

ERNESTINE. Vous avez l'air bien joyeux, André?..

ANDRÉ. Pardon, mamzelle!.. c'est que nous allons faire un beau dîner... n'est-ce pas, Suzanne?

ERNESTINE. Oh! Suzanne n'en sera pas... car nous l'emmenons à la maison.

DUFOUR. Oui, monsieur André, Suzanne ne vous causera plus d'embarras... elle retourne chez Mme Duplessis.

ANDRÉ. Elle retourne!.. elle me quitte!.. elle m'abandonne!... Qu'est-ce qu'a dit ça?

DUFOUR. C'est moi!..

ANDRÉ, *le repoussant.* Je n'vous parle pas, à vous! j'vous connais pas!.. Répondez, Suzanne!.. est-ce vrai?

SUZANNE. Mais, mon ami...

ANDRÉ. Est-ce oui?.. est-ce non?.. est-ce vrai, est-ce faux?..

SUZANNE. Mais... c'est vrai que...

ANDRÉ. Suffit!.. c'est juste, c'n'est pas vot'place à la farme...

SCENE VIII.

Les Mêmes, Paysans, Paysannes.

CHOEUR.

Air *de la Fiancée.*

En ces lieux puisqu'on nous invite,
Nous venons pour nous divertir...
Mettons-nous à table bien vite
C'est dimanche, en avant l'plaisir!

SUZANNE, *à André.*

Pourquoi donc ce changement extrême?...

ANDRÉ.

Moi, j'n'ai rien... j'suis toujours le même.

SUZANNE.

Près de toi bientôt je reviendrai...

ANDRÉ.

A quoi bon?... demain je m'en irai...

SUZANNE.

D'mon départ il ne faut pas gémir.

ANDRÉ.

J'vas chanter si ça vous fait plaisir.

ENSEMBLE.

CHOEUR ET ANDRÉ.

En ces lieux puisqu'on { nous / j'vous } invite.

ERNESTINE, *à Suzanne.*

En ce jour l'amitié t'invite;
Cède enfin à notre désir:
Rejoignons ma mère. Bien vite
Viens chercher un doux souvenir!

(Ernestine et Dufour entrainent Suzanne; les paysans entourent André.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon élégant, ouvert sur le parc.

SCENE PREMIERE.

ERNESTINE, NANETTE, *en costume de mariée; puis* DUFOUR *et* SUZANNE.

(*Au lever du rideau Ernestine attache à Nanette le bouquet de fleur d'orange. Une femme de chambre lui présente des épingles. Les domestiques vont et viennent.*)

ERNESTINE. Mais tenez-vous donc droite, Nanette, vous allez vous faire piquer!

NANETTE. Ah! que j'dois donc êtr'belle comme'ça! ce bon André sera-t-il content... lui qui ne se doute encore de rien.

ERNESTINE. Je le crois bien qu'il sera content... car depuis hier qu'il est de retour de Paris, on ne s'est occupé que de lui... et si pour le surprendre plus agréablement on le retient aux arrêts forcés, du moins on le traite avec égards.

NANETTE. Au fait, il n'y est pas mal en prison... A l'auberge... on lui donne tout ce qu'il veut... On m'l'engraisse, quoi!..

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Sans le prév'nir j'avons à la mairie,
Depuis dix jours fait publier les bans;
Y va trouver ici pour qu'il se marie,
Un habit neuf, un' famill', des gants blancs.
Un' femm', un' bourse, avec queuqu'chos' dedans..
Dieu! quou beau sort! J'crois qu'sa jo.e en sera vive,
Y pourra dire bentôt en me regardant :
J'suis né coiffé, v'là l'bonheur qui m'arrive
Tout comme un accident.

DUFOUR, *entrant.* Autrement dit : une tuile sur la tête! Bravo! je viens de prendre des informations sur notre prisonnier, on nous l'amène... j'ai eu là une idée excellente, et le sort m'a bien servi!

ERNESTINE. Comment cela?

DUFOUR. Vous savez que j'avais imaginé de le faire arreter à son retour par les gardes-champetres pour le conduire au bonheur de brigade en brigade... mais pour l'appréhender au corps, le prétexte nous manquait... Il revenait donc hier, à la nuit tombante, pour regagner sa ferme, lorsqu'en longeant le petit bois, un lièvre, qui peut-être se doutait de notre embarras .. s'avise de lui barrer le chemin. André lui répond par un coup de bâton sur la tête; des gardes-chasse qui le guettaient lui mettent la main sur le collet, le conduisent à l'auberge du *Soleil-d'Or*, où la principale pièce du procès se métamorphosa en civet qui fut aussitôt servi au coupable. Contraint de se nourrir, non de ses remords, mais de son crime... il va donc comparaître devant moi, qui me fais ici, de mon autorité privée, juge d'instruction. Vous voyez que la plaisanterie a réussi à merveille et qu'elle nous promet du plaisir à tous, et ce qui vaut mieux, du bonheur pour André.

ERNESTINE, Oui, car il aura une bonne femme.

NANETTE. Et un'bonn'dot, donc!... car mon parrain m'a dit: Non seul'ment j'te mariera, mais j'te dotera...

DUFOUR. Non seulement il l'a dit... mais voici l'acte par lequel il concède à Nanette Godinet...

NANETTE. C'est mon nom...

DUFOUR. Une petite maison en pierres avec le champ de betteraves y attenant, le tout estimé à la valeur de six mille francs!... Une somme de six mille francs!.. et dans ce moment-ci... ça en vaut trente.

NANETTE. Comment qu'vous dites ça?.. J'ai trente mille francs... à moi?

DUFOUR. Cet argent-là placé dans mes tourbières de Grouy, ou sur ma petite poste au moyen des fils d'archal... c'est vingt cinq pour cent d'intérêts sûrs!...

NANETTE. J'crois qu'un champ d'bett'raves, c'est plus sûr... quoiqu'ça soit sucré... (*Elle rit.*) Hé! hé! hé! (*Allant à la psyché.*) Ah! que je m'voye! que je m'voye!... Oh!... je suis t'y gentille comm'ça... Oh!.. j'suis trop gentille, le loup m'croquera.. (*Elle rit.*) Ah! ah! ah!

ERNESTINE. Très-bien!... Aussi, Nanette, je veux vous conduire vers ma mère... votre figure la réjouira, et elle a besoin de distractions.

NANETTE. Volontiers, mamzelle, vous êtes ben bonne!

SUZANNE, *accourant.* Voilà le marié! voilà le marié! les gardes-champêtres viennent de le faire entrer dans la cour du château.

DUFOUR. Je vais le recevoir, comme nous en sommes convenus.

SUZANNE. J'espère qu'à présent il me pardonnera de l'avoir quitté, puisque quelqu'un va me remplacer auprès de lui?

ERNESTINE. Allons, viens, Nanette.

NANETTE, *en sortant*. Ne m'l'abîmez pas.. entendez-vous?

(Elle sort avec Ernestine.)

SCÈNE II.

SUZANNE, DUFOUR. *Il retient Suzanne qui s'apprête à suivre Ernestine.*

DUFOUR. Voyons, Suzanne, ne pouvons-nous donc nous entendre?

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Je vous aime avec passion,
Avec fureur, avec délire.
C'est une spéculation
Qu'à bonne fin je veux conduire.
Mais dans tout ce que j'entreprends,
Lorsque le sort me favorise,
En serai-je pour les dépens
Dans ma plus charmante entreprise.

SUZANNE. Que dites-vous, monsieur? mais Ernestine!...

DUFOUR. Ernestine ne m'aime pas!

SUZANNE, *avec joie*. Il serait vrai? (*A part.*) Il m'épouserait!... je pourrais devenir une grande dame!...

DUFOUR. Suzanne, je le vois, vous m'aimez!... je m'y connais... croyez-moi!

SUZANNE. Monsieur.... Dieu!.... on vient!... André, sans doute!... Je me sauve!

(Elle sort.)

DUFOUR. C'est égal! ça va très-bien!... Il faut avouer que je suis un profond scélérat... deux dans la même maison; mais moi, je suis comme ça, je ne sais faire les choses qu'en grand! Mais voici le futur; vivat!... je me sens en verve de gaîté... aussi tâchons de ne pas rire et suivons mes instructions.

SCÈNE III.

DUFOUR, ANDRÉ, *amené par deux gardes-champêtres.*

DUFOUR, *avec gravité*. Qu'on fasse approcher le délinquant.

ANDRÉ. Me v'là! qu'est-ce qu'on me veut?... Pourquoi qu'on m'conduit dans cett'maison-ci.

DUFOUR. Parce que j'y demeure.

ANDRÉ. J'vous connais pas, j'crois vous l'avoir déjà dit... Qui êtes-vous?

DUFOUR. Je suis procureur du roi...

ANDRÉ, *ôtant son chapeau*. Procureur du roi!..

DUFOUR. Chargé d'instruire votre affaire. Répondez!... Mais avant, dans la crainte que les forces ne lui manquent pour entendre ce qui me reste à dire, qu'on lui serve d'abord à déjeuner.

ANDRÉ. A déjeuner!... Non, n'vous donnez pas la peine... j'pourrais pas.

DUFOUR. L'émotion?

ANDRÉ. Pas positivement ça... monsieur le procureur, mais sauf votr'respect, j'ai déjà déjeuné deux fois.

DUFOUR. C'est bien.

ANDRÉ. C'est pas pour dire, mais faut avouer qu'la justice s'administre bien à présent... J'n'ai jamais vu tant d'bonnes choses que d'puis hier que j'suis en prison.. toujours une table garnie... J'n'ai pas à m'plaindr' de l'autorité, et si vous voyez le roi, vous l'remercierez d'ma part, monsieur l'procureur.

DUFOUR. Est-ce tout ce que vous avez à dire pour votre défense?

ANDRÉ. Moi!... je n'me défends pas.... J'ai tué un lièvre, c'est vrai!.. mais si j'l'ai tué, je l'ai mangé... et en civet... car on me l'a servi comme ça.

DUFOUR, *avec gravité*. Etait-il bon?

ANDRÉ. Mais pas mauvais.

DUFOUR, *avec gravité*. C'est bien!... Vous n'avez rien à ajouter...

ANDRÉ... Sur le lièvre?... rien, sinon qu'il sentait un peu le brûlé.

DUFOUR. Très-bien!.. Ainsi vous avouez l'avoir tué?

ANDRÉ. Je l'avoue.

DUFOUR, *aux gardes*. Changez les vêtemens de l'accusé pour qu'il puisse entendre sa sentence dans un état convenable.

ANDRÉ, *tandis qu'on lui ôte sa blouse*. Tiens!... qu'est-ce qu'ils vont donc me faire?... ils me déshabillent... Dites donc... dites donc!... pas trop... (*On lui passe un habit.*) Holà!... holà!... Je m'trompe pas... c'est mon habit des dimanches... et un gros bouquet... et des rubans!... Excusez!... mon chapeau neuf à présent!... qu'est-ce que ça veut dire?

DUFOUR. Vous le saurez... Soumettez-vous à la loi.

ANDRÉ. J'm'y soumets... mais elle est drôle, la loi... Eh bien! on n'en a guère fait des changemens dans la justice!

DUFOUR. Silence!... voici votre arrêt... (*Lisant un papier.*) « André Durieu!... »

ANDRÉ. Présent!...

DUFOUR. « En vertu de l'article 1547 » de la Charte constitutionnelle, vous » êtes condamné à vous marier sur-le-» champ. »

ANDRÉ. J'en appelle! on n'a pas l'droit. Me marier!... et avec qui?...

DUFOUR. Avec celle que vous aimez.... !

ANDRÉ, *stupéfait*. Avec celle que j'aime! et où est-elle?

DUFOUR. Elle va venir. (*A part.*) Courons préparer l'entrevue!... (*Haut, aux gardes.*) Et empêchez que le coupable ne s'échappe...

ANDRÉ. Je n'en ai pas envie.

(Dufour sort en riant.)

SCÈNE IV.

ANDRÉ, LES GARDES-CHAMPÊTRES.

ANDRÉ. Comment! me marier à celle que j'aime!.... et on m'amène ici.... chez Mme Duplessis... où elle est!... Je savais ben qu'elle avait deviné... et au fait, n'y avait pas moyen de s'y tromper... (*Sautant de joie.*) J'suis t'y heureux!... Je crois que j'entends quelqu'un... des petits pas... Ça n'a pas l'son d'un garde-champêtre, ça... V'là que j'tremble... Si ça n'allait pas être ce que j'crois... mais si! c'est elle! Suzanne! ma Suzette!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, SUZANNE, *accourant.*

SUZANNE, *lui sautant dans les bras.* André!... mon bon André!... Mais tu pleures...

ANDRÉ. Ne fais pas attention..... c'est d'joie... et ça fait du bien!...

(Les gardes sortent.)

SUZANNE. As-tu quelquefois pensé à moi?

ANDRÉ. A toutes les heures!... à toutes les minutes!... La première journée que j'ai passée à Paris, elle m'a paru ben triste... Le lendemain soir, tu me croiras si tu voudras, y avait encore sur la table mon dîner de la veille... auquel je n'avais pas pensé à toucher.

SUZANNE. Ah! mon Dieu!.. mais c'était dans le cas de te faire mourir.

ANDRÉ. Aussi, je me suis dit: C'est une bêtise que tu fais là!... un jour, Suzanne aura peut-être encore besoin de toi... faut déjeuner, André! Oh! tu déjeuneras; parce que quand je suis seul, je me tutoie. Il était dix heures du soir... je m'suis efforcé d'avoir de l'appétit. Pour m'en donner, j'ai fait mettre un autre couvert en face du mien... c'était l'tien, Suzanne!...

SUZANNE, *à part.* Comme il m'aime!...

ANDRÉ. Je mangeais pour toi, oh! tu buvais bien... Mais quand j'avais ben dîné pour ton compte, j'n'avais plus l'cœur de r'commencer pour moi...

SUZANNE. Pauvre André!... mais tous tes chagrins vont être oubliés... je l'espère.

ANDRÉ. Moi aussi!

SUZANNE, *à part.* Je n'sais pas pourquoi j'n'ose plus lui faire part du bonheur qui l'attend...

ANDRÉ. Qu'est-ce donc?... N'as-tu plus rien à me dire?... parle-moi de toi.

SUZANNE. J'aurais voulu te parler d'une autre.

ANDRÉ. Oh! non... de toi seule!... Qu'as-tu fait pendant notre séparation?

SUZANNE. J'ai bien pensé à toi... aussi souvent... quand j'ai pu me trouver seule... Ernestine m'a entourée de soins et de plaisirs... Nous avons été à une partie de pêche... en char-à-bancs... c'est bien gentil... et puis au bal... dans les environs... enfin, je me suis... bien amusée... (*Vivement.*) Mais, tiens, je te le jure, je n'ai jamais eu le cœur aussi content que dans ce moment-ci... Ah! il faut en etre séparé pour sentir le prix d'un ami véritable!... tel que toi!

ANDRÉ. Oui, je l'crois... Mais tu t'es trouvée avec des beaux mirliflores, qui t'ont fait la cour peut-être...

SUZANNE. Mais dam!... un peu...

ANDRÉ. Et tu les as écoutés?...

SUZANNE. Je ne pouvais pas me boucher les oreilles...

ANDRÉ. Et ton cœur? Voyons! tu m'disais tout autrefois... et ce monsieur qui t'achetait du beurre, et qu'est procureur du roi?..

SUZANNE, *riant.* Procureur du roi!.. non!.. c'est un homme d'affaires... qui imagine un tas de choses... c'était une plaisanterie... il est si gai!.. si aimable!..

ANDRÉ. Une plaisanterie!.. et ce mariage?..

SUZANNE, *avec vivacité.* Ah! pour le mariage... c'est vrai!.. il se fera!

ANDRÉ. Le marié?..

SUZANNE. C'est toi!..

ANDRÉ. Pourquoi donc n'es-tu pas prête encore? pourquoi n'as-tu pas ton bouquet comme moi?

SUZANNE, *interdite.* Moi!.. mais, André, que veux-tu dire... ce n'est pas...

ANDRÉ, *d'une voix éclatante en lui prenant la main.* Ça n'est pas?.. qui donc que c'est?

SUZANNE La mariée!.. c'est elle!.. tu sais!.. Tiens!.. la voilà!

SCENE VI.

LES MÊMES, NANETTE, *puis* ERNESTINE, DUFOUR, QUELQUES INVITÉS.

ANDRÉ, *apercevant Nanette, et quittant la main de Suzanne.* Elle! Nanette!..

CHOEUR.

AIR : *Honneur! honneur!*

Voilà, voilà l'aimable fiancée,
Qui d'un amant comble les vœux!
L'heure des chagrins est passée,
Coulez tous deux
Des jours heureux.

NANETTE. Eh ben! me v'là, moi, André!.. j'espère que vous me trouvez belle?

ANDRÉ. C'est bon!.. laisse-moi.

TOUS. Comment?

NANETTE. L'pus souvent que j'te laissera à présent que j't'a! vous allez etre mon homme. Mais riez donc!.. r'gardez-moi donc!.. c'est nous qu'allons nous épouser ensemble... Eh ben!.. y n'dit rien!.. André!.. j'vous apporte mon cœur... dans eun' maison... soyez donc aimable!.. alle est en pierres d'taille... André!.. André!.. j'te préviens que j'vas pleurer..

ANDRÉ, *qui est resté sombre et réfléchi.* Laissez-moi tranquille...

NANETTE. L'garçon d'la municipalité est là, André!..

ANDRÉ. J'm'en moque.

NANETTE. Y s'moque du garçon d'la municipalité!.. V'là qu'y vesque l'gouvernement à c't'heure... Et l'bedeau qu'est v'nu deux fois?..

ANDRÉ. Qu'il aille au diable!..

NANETTE. Y blasphème le bedeau...

ERNESTINE. Mais qu'avez-vous donc, André?.. N'avez-vous pas désiré ce mariage?

ANDRÉ. Moi!..

NANETTE. Qu' c'est vilain d'être changeur comme ça!..

ANDRÉ. J'suis pas changeur... j'n'aime pas Nanette... Adieu.

SUZANNE. André!.. où vas-tu?

NANETTE. Ah! mais dit's donc... c'est pas honnête c'que vous dites là!..

SUZANNE. Voyons, André, que faut-il donc pour ton bonheur?.. parle... et s'il est en mon pouvoir de te le donner... je jure...

ANDRÉ, *avec joie.* Serait-il vrai!.. (*Avec tristesse.*) Mais non!.. ça n'se peut pas!.. maintenant, ton cœur n'est plus au village... il est à la ville... c'est égal!.. j'vas tout dire... Suzanne, j'vas tout dire!.. c'est toi que j'aime!..

TOUS. Elle!..

SUZANNE, *à part, et regardant Dufour.* Rester au village!

ANDRÉ. Oui, cousine!.. c'est toi, toi seule que j'ai toujours aimée... plus qu'une sœur, plus qu'un père... plus que l'bon Dieu!.. et c'est mal... mais c'est comme ça...

SUZANNE, *à part.* Tant d'amour!..

ANDRÉ. T'as pas pu me comprendre, parc'que tu n'm'aimais pas...

(Suzanne lui tend la main.)

SUZANNE. André!.. si tu savais...

NANETTE. C'était ben la peine de m'mettre de la fleur d'orange.

SUZANNE.

AIR : *Guerriers, défendez votre cœur.*

O ciel! André, ne plus te voir,
Toi, mon soutien, mon espérance;
Mets à l'épreuv' ma r'connaissance, } (*bis.*)
Ose me dicter mon devoir }
Oui, j'accomplirai mon devoir!...

ERNESTINE, *à Suzanne.*

Ton nouvel avenir commence,
Pour Paris nous partons ce soir...

SUZANNE.

Quoi! je ne puis le retenir;
A quels regrets il me condamne!

ANDRÉ.

Ah! du courage! il faut partir...
Adieu, pays! adieu, Suzanne!

SUZANNE, *tombant sur un fauteuil en sanglotant.* André!.. André!.. mon frère!..

ENSEMBLE.

ERNESTINE, DUFOUR.

Pour Paris nous partons ce soir...
Ton / Son } nouvel avenir commence,
Et pour nous pendant son absence
Te / La } consoler est un devoir,

CHOEUR.

Pauvre Suzanne, plus d'espoir,
Tu perds l'ami de ton enfance,
Puisses tu, pendant son absence,
Ne pas oublier ton devoir!

(*André sort; Nanette court après lui en emportant l'habit de marié.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente le cabinet d'un agent d'affaires élégamment meublé. Bureau couvert de papiers et de cartons. Porte au fond; au troisième plan, à droite du public, une porte donnant sur un escalier dérobé; au deuxième plan à gauche, une autre porte ouvrant sur l'appartement de Dufour.

SCENE PREMIÈRE.

DUFOUR, INVITÉS, *puis* DOMINIQUE.

DUFOUR, *aux invités*. Ainsi, mes chers cliens, rappelez-vous que c'est ici que j'ai établi mon nouveau cabinet d'affaires, et que je vous attends ce soir pour célébrer mon installation entre deux verres de champagne.

CHOEUR.

AIR : *Au l'ver de la mariée.*

Ce soir nous viendrons sans faute,
Armés d'un bon appétit,
Pour déguster de notre hôte
Et le bon vin et l'esprit.

(*Ils sortent.*)

SCENE II.

DUFOUR, DOMINIQUE.

DUFOUR. Eh bien! tu as vu Suzanne? as-tu pu lui parler... à elle seule?

DOMINIQUE. A elle seule et sans témoins, comme vous me l'aviez ordonné.

DUFOUR. Bien!... Et comment a-t-elle reçu la soi-disant lettre d'André?

DOMINIQUE. Ça lui a fait bien plaisir, car elle pleurait en la lisant. Pauvre André! disait-elle, c'est pour moi qu'il a appris à écrire!

DUFOUR. A merveille! elle ne soupçonne rien.

DOMINIQUE. Et puis elle a ajouté : Oui, il a raison, je ne dois plus rester chez Mme Duplessis, où je suis traitée comme une femme de chambre.

DUFOUR. Sans doute!

DOMINIQUE. Enfin, elle s'est mise à vous écrire, et voilà :

DUFOUR, *lisant*. « Mon bon André, tu » comprends bien ma position, je ne suis » pas heureuse chez Mme Duplessis... Aussi, » j'accepte avec joie ta proposition... Ces » dames doivent sortir à six heures, je pro» fiterai de leur absence pour suivre le » commissionnaire qui doit me conduire » près de toi... Une lettre que je laisserai » sur la table de Mme Duplessis lui appren» dra que je quitte pour toujours sa mai» son!... Oh! mon cher André! mon ami! » mon seul ami, que de choses j'ai à te » dire, et qui te consoleront peut-être de » tous les chagrins que je t'ai causés! » (*Haut.*) C'est fort tendre, mais elle m'en a écrit de plus tendres que cela autrefois... C'est au mieux!... Dominique... tu quitteras encore une fois ta livrée... tu seras à six heures chez Mme Duplessis, où Suzanne doit t'attendre; tu l'amèneras ici... par la rue voisine et l'escalier dérobé. (*Il regarde à sa montre.*) Cinq heures et demie... va... et n'oublie pas!... trois petits coups à la porte, pour t'assurer que je suis seul.

DOMINIQUE. Oui, monsieur...

(*Il sort.*)

SCENE III.

DUFOUR, *seul.*

DUFOUR. C'est charmant!.. par ce moyen, je me venge de Mme Duplessis, qui m'a prié de ne plus penser à sa fille..Je lui enlève sa protégée, dont je suis amoureux comme un fou, et j'assure son bonheur! Ah! ma Suzannette! vous voulez être à la fois coquette et sage!... vous dites m'aimer... vous me l'écrivez même, et, lorsque j'en exige des preuves, vous croyez en être quitte en m'envoyant mon congé... nous verrons.

AIR : *A soixante ans.*

Je m'attends bien à des cris, à des larmes,
Mais je dirai, quand elle gémira :
Les pleurs vont mal, mon enfant, à vos charmes;
Et j'en suis sûr, ce mot la calmera,
Peut-être même, elle me sourira...
Sexe charmant qu'à deux genoux on prie,
De résister vous vous flattez en vain,
Un allié redoutable et malin
Combat pour nous... c'est la coquetterie
Qui fait toujours la moitié du chemin;
Votre ennemi, c'est la coquetterie,
Qui fait pour nous la moitié du chemin.

SCENE IV.

DUFOUR, ANDRÉ, *passant sa tête dans la porte entrebâillée.*

ANDRÉ. Pardon, excuse... n'est-ce pas ici l'agence d'affaires?...

DUFOUR. Il est trop tard, les bureaux sont fermés.

ANDRÉ, *ôtant un cigare de sa bouche.* Tiens, tiens, tiens! mais je ne me trompe pas. c'est encore vous, monsieur le procureur du roi, qui êtes l'agence d'affaires!... en v'là d'une sévère!

DUFOUR. Dieu me pardonne!... c'est lui!... à Paris!...

ANDRÉ. Eh bien! oui... moi-même, André Durieu.

DUFOUR, *à part.* Que le diable l'emporte! (*Haut.*) Enchanté de vous voir!... ma foi, mon cher, je ne vous aurais pas reconnu!...

ANDRÉ. A cause de l'habit, n'est-ce pas? Je suis fort bien mis, mais ça me va très-mal!... C'est pourtant le chagrin qui m'a rendu beau comme ça... Excusez!... on ne fume pas ici, n'est-ce pas?

DUFOUR. Ah! c'est le chagrin?

ANDRÉ. Comme vous le dites... mon tendre ami... j'ai eu des peines de cœur, et d'fières... J'avais des terres, puis j'ai hérité de ma tante Galochard qu'était très-riche : terres, héritage, j'ai tout vendu... j'ai tout mis en plan... enfoncé!... passé au bleu!... placé à fonds perdus! et allez donc!... Et je suis venu à Paris faire le monsieur... j'ai fréquenté la haute société... les estaminets... les billards... je m' suis rompu aux belles manières.... comme vous voyez!... j'ai mis des bottes... j'ai pris des leçons d'escrime et de savate... je me suis fait éreinter... eh bien! tout ça ne fait pas le bonheur...

DUFOUR. Je le crois bien... le fait est que je vous trouve bien changé!...

ANDRÉ. Oui! j'ai gagné comme éducation... c'est visible!... mais v'là tout.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

V'là quinz'mois qu'dans la capitale,
Je m'promèn', je flâne et j'm'étale;
On dit que l'on change à Paris,
S'lon la façon dont est mis.
J'ai quitté les sabots, la veste,
Mais du pays quequ'chos'me reste.,.
J'ai beau changer d'bottier, d'tailleur. (*bis.*)
Je ne peux pas changer de cœur.

DUFOUR. Mais au fait que désirez-vous de moi?

ANDRÉ. Minute!... y s'agit donc que d'la vente de mon bien et de celui de ma tante Galochard, j'ai deux mille six cents francs de rente renversables sur ma tête...

DUFOUR. Rente viagère?...

ANDRÉ. Ah ça! je ne vous dérange pas?

DUFOUR. Mais un peu.

ANDRÉ, *s'asseyant.* Très-bien!... Alors je peux continuer... Je suis plus pressé que vous... j'ai un ver rongeur à la porte... un sapin... Nous disons donc que deux mille six cents francs de rente, ça doit me faire un capital un peu soigné, et je viens m'entendre avec vous, mon respectable ami, pour que vous m'arrangiez ça en bon enfant et en conscience... si vous jouissez de l'avantage d'en avoir une.

DUFOUR. J'entends!... Vous voulez réaliser... j'y réfléchirai... nous en recauserons.

ANDRÉ. Excusez!... ah! du tout... du tout... j'veux tout d'suite, ou j'vas en trouver un autre.

DUFOUR, *à part.* Et Suzanne qui va venir... mais aussi manquer une bonne affaire... c'est qu'avec un tempérament comme celui de ce gaillard-là .... la rente peut durer long-tems.

ANDRÉ, *se levant.* Ça n'vous va pas?... bonsoir à vos poules...

DUFOUR. Un instant, mon cher monsieur; je ne demande pas mieux que de faire l'affaire, mais nous sommes tous mortels.

ANDRÉ. Je suis mortel... je l'avoue...

DUFOUR. Vous aimez peut-être un peu le bon vin... oh! vous pouvez m'avouer cela... je ne suis pas plus sobre qu'un autre.

ANDRÉ, *à part.* Est-ce qu'il veut m'offrir la goutte!... (*Haut.*) Eh! eh!... je ne déteste pas un petit verre de quelque chose, quand ça se trouve entre-z-amis, et que c'est de première qualité.

DUFOUR. Fort bien!... (*A part.*) Mille francs de moins pour le vin... (*Haut.*) Et puis on ne se refuse pas à faire la petite partie de cartes... moi, tel que vous me voyez, je suis fou de l'écarté.

ANDRÉ. Fi donc les cartes! le billard à la bonne heure... la poule à dix sous... jeu de société... Est-ce que vous voulez en tâter?...

DUFOUR. Quant au sexe, je sais à quoi m'en tenir!... sur votre compte... Nanette Godinet... Suzanne...

ANDRÉ. Hein?... Qu'est-ce que vous dites de Suzanne?...

DUFOUR. Deux à la fois! tout cela diminue terriblement la valeur de votre caution; le jeu, le vin, les femmes, sont des passions funestes... la vie d'un joueur ne tient à rien.

ANDRÉ. Un joueur! ah ça! dites donc... me prenez-vous pour un canard sauvage, ou pour une botte de luzerne!... C'est que ça ne me conviendrait pas, voyez-vous!

DUFOUR. Ah! vous êtes querelleur... il ne manquait plus que ça... Je crois qu'en vous offrant quinze mille francs de votre rente... je cours encore d'assez gros risques.

ANDRÉ. Quinze mille francs, dites-vous?. touchez là!... je les prends... (*A part.*) Dix

mille francs pour Suzanne, cinq pour moi... avec cet argent-là elle pourra envoyer sa dame qui la rudoye! je ne la reverrai pas, mais je la saurai heureuse... c'est tout ce qu'il me faut... moi je sais ce qu'il me reste à faire!... merci... ma bonne tante Galochard.

DUFOUR, *à part, en achevant d'écrire rapidement.* Excellente affaire pour moi... quinze mille francs, c'est à peu près tout qui me reste; mais c'est autant de sauvé... (*On entend frapper trois coups derrière la porte de l'escalier dérobé.*) C'est elle!..

ANDRÉ. Eh bien! me donnez-vous mes espèces?... dites donc, on a frappé là!...

DUFOUR. Bien!... Vous avez vos titres sur vous?...

ANDRÉ. Tenez, v'là toutes les paperasses...(*D'un air entendu en montrant la porte.*) Qu'est-ce que c'est? (*A part.*) Eh bien! il parait qu'il n'en fait guère monsieur Lindor...

DUFOUR. C'est très-bien, nous allons descendre ensemble chez le notaire qui demeure au premier, il dressera l'acte de transfert et vous emporterez votre argent.

AIR : *Quel bonheur.* (de Robert-le-Diable, vaud.

Mais partons,
Dépêchons,
Pour faire
L'affaire...
A l'instant
C'est constant,
Oui, chacun sera content!
(*A part.*)
Je rirai de sa frayeur.

ANDRÉ, *à part.*
Sa peine m'importune.

DUFOUR, *à part.*
Je f'rai sa fortune.

ANDRÉ, *à part.*
Je f'rai son bonheur.

TOUS DEUX.
Mais partons, etc.

(*Ils sortent par le fond*)

SCENE V.

DOMINIQUE, *puis* SUZANNE.

DOMINIQUE, *il entre le premier par la porte de l'escalier dérobé.* Bon!... il n'y a plus personne!... (*A Suzanne.*). Entrez, mademoiselle!... il va venir.

(Il sort.)

SUZANNE, *seule.* Eh bien! on me laisse seule?... Où suis-je donc ici?... C'est bien la voix d'André que je viens d'entendre... mais ce logement... il est vrai que depuis la mort de sa tante il est à son aise... Oh! celui-là... non, la fortune ne l'aura pas changé!... il ne ressemble pas à cette Ernestine qui me dédaigne aujourd'hui, à ce M. Dufour qui faisait semblant de m'aimer... que je croyais aimer aussi!... que je hais à présent... car il ne voulait que ma honte!... il était trop fier pour m'épouser... Et au fait, j'ai dédaigné les garçons de village, les messieurs de la ville me dédaignent, c'est juste!... mais j'ai recouvré la raison... André, je pourrai donc dire ce que je ressens, et tu m'écouteras avec joie... Privée de toi, de tes soins, de ton amour, j'ai senti enfin ce que tu valais!... Oui, André, oui, mon frère, c'est toi que j'aime!... me voir ta femme, ta compagne pour toujours... Oh! c'est là le plus doux de mes vœux!

AIR *nouveau de M. Ch. Tolbecque.*

Erreur de ma jeunesse,
Hélas! vous avez fui;
Je rêvais la richesse.
Je suis pauvre aujourd'hui.
Cher André, ce vain songe
Enfin cesse pour moi;
Ce n'était qu'un mensonge,
Tout est vrai près de toi.
Un autre avec adresse
Flatta ma vanité;
Mais chez lui la tendresse
N'était que fausseté.
André, ce fut un songe;
L'amour, la bonne foi,
Ce n'était que mensonge;
Tout est vrai près de toi.

SCENE VI.

SUZANNE, DUFOUR.

DUFOUR, *entrant avec précaution.* Enfin, j'en suis débarrassé... elle est là.

SUZANNE. Quelqu'un!... c'est lui sans doute!... Ciel!... M. Dufour!

DUFOUR. Moi-même, mon enfant.... Mais pourquoi donc cette frayeur?

SUZANNE. Ce n'est pas vous que je cherchais ici, comment vous y trouvez-vous?

DUFOUR. Je suis chez moi, mon ange!

SUZANNE. Chez vous!... et André?... Je ne dois point rester ici... et je vais...

DUFOUR, *la prenant par la main.* Faire une esclandre!... fi donc!... contre qui tournera-t-elle?... Vous êtes venue ici de votre plein gré... et par le petit escalier dérobé, et qui voudra croire que ce n'était pas pour y fixer votre domicile, après la lettre que vous avez écrite à Mme Duplessis?

SUZANNE. Ah! mon Dieu!... je suis perdue!... Monsieur!... je vous en prie!

DUFOUR. Une prière!... donnez des ordres, Suzanne; ici, vos moindres caprices seront des lois; rien ne me coûtera pour y satisfaire...

AIR : *Quoi! vous gardez le silence.* (Emmeline.)

Quoi! vous gardez le silence!

SUZANNE.
Ah! je me réveillerai!

DUFOUR.
Je vous offre l'opulence.
SUZANNE.
Oui, mais que dirait André?
DUFOUR.
Songez-y bien : d'Ernestine,
Vous rendrez le cœur jaloux,
Tous les biens qu'on vous destine...
SUZANNE.
J'accepte... mais d'un époux...
DUFOUR.
Dans un plus doux esclavage
Vous m'enchaînez sans retour!
SUZANNE.
Je m'résigne au mariage...
DUFOUR.
Il s'agit de mon amour...
SUZANNE.
Ciel ! vous voyez mon effroi !
Monsieur, par grâce !...
DUFOUR.
Écoute-moi !
Écoute moi !
SUZANNE.
Gardez votre or, votre opulence!
Mais de l'honneur je sais la loi ;
Dieu punit toujours qui l'offense !
DUFOUR.
Combien je t'aime !
SUZANNE.
Ah ! plus d'espérance !

ENSEMBLE.

Je suis en sa puissance !
Qui viendra me sauver? comment fuir sa présence?
Il n'est plus pour moi de bonheur ;
Car André seul a mon cœur.
DUFOUR.
Elle est en ma puissance !
Je saurai l'attendrir, grâce à mon éloquence!
Suzanne, écoute ton cœur,
Je ne veux que ton bonheur!

(*A la fin de cet ensemble, il va pour la prendre dans ses bras. On entend une grande rumeur à la porte. Dufour détourne la tête et quitte la main de Suzanne, qui jette un cri et se réfugie dans le cabinet de gauche où elle s'enferme.*)

SCENE VII.

DUFOUR, ANDRÉ, DOMINIQUE.

DUFOUR, *avec emportement*. Qu'est-ce?

DOMINIQUE, *à André qui entre de force*. Mais, monsieur...

ANDRÉ. Au diable! (*A Dufour.*) C'est encore moi!...

DUFOUR, *à part*. Il sait tout!

ANDRÉ. Je suis ruiné... pillé... volé!... aussi vrai qu'vous êtes un honnête homme.

DUFOUR, *à part*. Il ne sait rien! (*Haut.*) Comment, volé?...

ANDRÉ. Voilà! ces quinze mille francs que vous m'aviez donnés!... j'voulais les partager avec Suzanne... en frère!.. dix pour elle... cinq pour moi!... les dix... je charge un pékin de ma connaissance... Ah! le gredin!... ah! le scélérat!... Mais ça n'fait rien.... je le charge de les porter à ma cousine... je n'le vois pas revenir... je m'inquiète... je cours chez la portière de Mme Duplessis... un'bonne femme...., grosse... grasse... réjouie... un peu bavarde.... c'n'est pas d'ça qu'il s'agit, on n'l'avait pas vu... il était parti... délogé!...

DUFOUR. Avec votre argent?

ANDRÉ. C'n'est encore rien que ça...

DUFOUR. Bah!...

ANDRÉ. J'apprends aussi qu'Suzanne est partie... mais d'un autre côté... avec un amant. C'est un scandale dans tout l'quartier...

DUFOUR. Pas possible!...

ANDRÉ. Comme je vous l'dis... (*Se croisant les bras.*) Hein!...

DUFOUR. C'est bien vilain.

ANDRÉ. Alors, j'pense qu'il ne me reste plus qu'une chose à faire, c'est de m'tuer!

DUFOUR. Plaît-il?... Comment, vous tuer!... ah! mon cher ami! ce serait bien peu délicat à vous!... Et ma rente?... songez à moi.

ANDRÉ. Oui, mais je n'songeais qu'à Suzanne!... il s'agissait de trouver l'moyen de se j'ter à l'eau, en plein jour, c'est imprudent, on est repêché... attendre la nuit... j'étais trop pressé.

DUFOUR. Eh! mon Dieu! qu'est-ce qui vous pressait tant?

ANDRÉ. J'dis, j'vais me jeter par une fenêtre... là! .. personne pour vous arrêter en route... j'entre dans la première allée venue... j'monte les escaliers dar!... dar!... jusqu'au quatrième...

DUFOUR. Quelle horreur!...

ANDRÉ. C'n'était pas assez haut... un petit quatrième... je monte encore... j'arrive sur un carré... une porte était entr'ouverte... qu'est-ce que je vois?... c'était Landuriau... un garçon d'mon village, qui allait se brûler la cervelle.

DUFOUR. Il paraît que dans votre pays ils ont le diable au corps.

ANDRÉ. Il est porteur à la banque de France, et il avait perdu cinq billets de cinq cents francs, j'y arrête le bras, j'partage avec lui c'qui me restait, je lui donne une calotte. (*Il frappe sur la tête de Dufour.*) Excusez! et v'là un homme sauvé.

DUFOUR. Ah ça!... mais il partage mon argent avec tout le monde.

ANDRÉ. Alors je prends ces pistolets!

DUFOUR. Ah! mon Dieu!...

ANDRÉ. Mais là je pense à vous...

DUFOUR. Très-bien!

ANDRÉ. Que quand j's'rai mort, vous n'toucherez plus mon r'venu, que c't argent vous appartenait, et comme je suis honnête homme... je viens vous rappor-

ter le reste du restant... c'est tout c'que je peux faire.

(Il lui présente les billets.)

DUFOUR. Gardez-les!... mon cher ami, et vivez heureux et tranquille... long-tems, c'est ce que je vous souhaite du plus profond de mon cœur.

ANDRÉ. C'est plus possible!... vivre sans voir Suzanne... Adieu!...

DUFOUR. Mais vous la reverrez peut-être?

ANDRÉ. Non! après sa faute! elle me fuira toujours... Adieu!...

SCENE VIII.

LES MÊMES, SUZANNE, *sortant du cabinet.*

SUZANNE. André! arrrête!

ANDRÉ. Suzanne!.. ici!... (*A Dufour.*) chez vous?

SUZANNE. Mais quand j'y suis venue, c'est auprès de toi que je croyais me rendre.

ANDRÉ, *à Dufour.* Et... c'est vrai, ce qu'elle dit là?...

DUFOUR. Une légère plaisanterie... mais comme j'étais sûr de son amour... qu'elle me l'avait dit... écrit...

ANDRÉ. C'est vrai, Suzanne? (*Elle baisse les yeux et se tait.*) Mais c'est égal.... se servir de mon nom pour la perdre, vous m'en rendrez raison .. nous allons nous battre! Allons!... j'ai des pistolets.

SUZANNE. Vous battre pour moi?

DUFOUR. Mais, mon ami, c'est impossible!... Que diable!... mettez-vous donc à ma place! je ne peux pas tirer sur ma rente; car enfin, vous représentez ma rente.

ANDRÉ. Non!... au fait!... nous ne nous battrons pas...

DUFOUR. A la bonne heure!... il devient raisonnable..

ANDRÉ. Autre chose.

DUFOUR. D'accord!...

ANDRÉ. Suzanne!... vous l'aimez?

SUZANNE. Moi!...

ANDRÉ. Vous l'avez dit..... vous n'avez pu mentir: après ce qui s'est passé.... après le bruit qui s'est répandu dans l'quartier et qui n'arrivera que trop tôt à nôtr' village, un autre voudrait-il lui donner son nom à présent... (*A Dufour.*) Il faut que vous l'épousiez.

DUFOUR. Mais!...

ANDRÉ. Ou je vous tue,

DUFOUR. Ah ça! mais c'est un enragé...

ANDRÉ. Oui, je vous tue... et je me tue après!

DUFOUR, *à part.* C'est qu'il le ferait comme il le dit. (*Haut.*) A la fin, monsieur, c'est trop fort! Qui vous a dit que mon intention n'était pas d'épouser mademoiselle!...

ANDRÉ. A la bonne heure! mais songez que je serai témoin à la mairie; moi aussi je m'entends aux affaires!

SUZANNE. André!... qu'allez-vous devenir?

ANDRÉ. J'vas me faire soldat!

DUFOUR. Allons!... encore une nouvelle invention! Mais vous n'avez pas le droit, mon ami! (*A part.*) Achetez donc des rentes viagères à des gaillards de cet humeur-là...

DOMINIQUE, *annonçant.* Les cliens de monsieur!

ANDRÉ. Qu'ils entrent... que tout le monde entre... il n'y a plus à s'cacher maintenant...

DUFOUR Sans doute!.... il a raison!.... je ne peux pas leur présenter une future plus aimable.

SCENE IX.

LES MÊMES, INVITÉS.

CHOEUR.

AIR: *Honneur, honneur et gloire.*

L'heure ici nous rappelle,
Hâtons nous, mes amis, d'accourir...
On doit être fidèle
Au signal du plaisir...

DUFOUR, *à Suzanne.*

Donnez-moi votre main charmante
Messieurs, permettez qu'en ce jour,
A vous ici je présente,
Madame Suzanne Dufour!

ANDRÉ, *à Dufour.*

D'mon existenc' j'tâcherai prolonger l'cours,
N'craignez plus rien pour vot' rent' viagère,
Mais vous m'répondez sur mes jours
Du bonheur de sa vie entière...

SUZANNE, *à André.* Mon ami!... Ah! le sacrifice n'est pas que pour vous.

ANDRÉ. Faudra encore bientôt nous quitter... mais un jour ou l'autre, nous nous reverrons, Suzanne.

CHOEUR.

Ah! quelle heureuse nouvelle!
Enfin l'hymen va les unir,
Une chaîne si belle
Promet un heureux avenir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

(Même décoration qu'au premier acte, seulement une maison neuve remplace la vieille ferme d'André.)

SCENE PREMIERE.

LANDURIAU, NANETTE, *puis les* PAYSANS.

LANDURIAU, *arrivant par le fond.* Eh! femme! v'là tous les ouvriers d'la ferme que j't'amenons...

NANETTE. C'est ben heureux!... Où c'que tu t'as amusé, longi?

LANDURIAU, *riant d'un air niais.* Au cabaret, donc.

NANETTE. A-t-il l'air bête, c'cadet-là! Bah, c'est égal, je l'aime comme ça... Eh ben!... où donc qu'y sont les autres?

LANDURIAU. Les v'là, madame Landuriau... les v'là!

CHOEUR, *entrant.*

AIR : *Point de façon, partons soudain.*

Nous voilà tous
Au rendez-vous;
Pour vous rien n'nous arrête,
Parlez, madam' Nanette
A vot' sarvic' nous sommes tous.

NANETTE.

Y m'faut pour c'te grande fête
Le moins laid et le moins bête.
Pour ça parmi vous il est, j'crois,
Malaisé d'faire un choix.

C'est égal!... mettez-vous toujours sur une ligne pour que j'trie. (*Faisant sortir un paysan de la ligne.*) Mais, va-t'en donc d'là, Gallois, y n'faut qu' des garçons! c'est-il ennuyard ces hommes mariés, ça veut toujours s'fourrer partout...

LANDURIAU. Ah! quand j'dis, femme...

NANETTE. Voulez-vous vous taire, toi?

LANDURIAU. Oui, femme!... (*A part.*) Est-elle agaçante, c'te criature-là..

NANETTE. V'là c'que c'est, mes amis: vous savez que d'puis un an nous avons une nouvelle farmière.

LANDURIAU. Ah! oui, mamzelle..... ou plutôt madame...

NANETTE. Ah ça!... auras-tu bientôt fini? à qui que j'parle... (*Aux paysans.*) L'autre jour all' m'a dit comme ça, en mijotant mon petit darnier qu'a six semaines... t'as là un bien bel enfant, Nanette.

LANDURIAU. T'as plusieurs ben bels enfans, Nanette.

NANETTE. Mais, est-ce que ça te regarde, donc?

LANDURIAU. C'est juste.

NANETTE. Comme c't innocent n'est pas encore baptisé, qu'alle a ajouté, si tu veux me trouver dans l'pays queuqu'chose de propre pour m'faire un compère... c'est moi que je l'tiendra. Sur ce coup d'temslà, j'ai pensé à vous tous... Voyons, que celui qui veut être parrain avec la bourgeoise lève la main.

TOUS, *levant la main.* Moi! moi!

NANETTE. V'là qu'ils vont faire une émeute à c't'heure... Une idée!... si j'm'y pernais comme le jour où c'que j'ai choisi c'grand imbécille de Landuriau à son r'tour de Paris?

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Comme le mariage se f'sait attendre,
J'craignais de rester fille trop tard,
Parmi vous n'sachant lequel prendre,
J'vous proposa l'colin-maillard;
Dam!... je tremblais fallait voir comme,
Maint garçon m'avait échappé...
Aussi j'dis en prenant mon homme,
Enfin, c'en est un d'attrapé,
En v'la toujours un d'attrapé.

LANDURIAU. T'as pas évu la main malheureuse.

NANETTE. Eh ben!... ça vous va-t'y l'colin-maillard? c'est moi que j'la sera...

TOUS. Oui, oui... l'colin-maillard!

CHOEUR, pendant lequel on couvre les yeux de Nanette d'un mouchoir.

AIR : *Au marché qui vient de s'ouvrir.*

Nanette ici va sans retard,
Parmi nous pour son p'tit gaillard,
Au doux jeu de colin-maillard,
Chercher un parrain de hasard.

(Pendant les mesures qui précèdent la reprise du chœur, les paysans se rangent autour du théâtre, Nanette, les yeux bandés, essaie d'en attraper un.)

CHOEUR.

Nanette ici va sans retard, etc., etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ANDRÉ *en costume militaire, entrant sans être vu des paysans, et parlant sur la ritournelle qui continue.*

ANDRÉ. Allons, je n'y suis pas encore... Il me semble que la ferme était pourtant bien là!...

NANETTE, *saisissant André.* J'tiens mon compère!... C'est toi qui l'es! c'est toi qui l'es!

ANDRÉ. Eh bien!... quoi... qui... qu'est-ce que je suis. (*La reconnaissant.*) Mais c'est Nanette!

NANETTE, *qui s'est débarrassée du mouchoir.* C'est not' pauvre André !...

TOUS, *avec surprise.* André Durieu !...

CHOEUR.

Il revient à point le gaillard
Pour être parrain sans retard,
S'il est pris au colin-maillard,
C'est bien par l'effet du hasard.

NANETTE. Comment ! c'est vous qu'arrivez tout fin drait pour être mon compère ?.. Ah ! c'est très-bien de votre part.

ANDRÉ. Eh bien ! oui, mes amis !... c'est moi qui r'viens d'garnison en Afrique avec quelques coups de soleil sur la tête, un coup de lance au bras, et un décompte pas mal soigné dans mon gousset.

AIR : *Au tems des amours.*

J'ai fait mes huit ans,
Sans peur et sans reproche,
J'ai fait mes huit ans,
Comm' tous les bons enfans;
Et je r'viens maintenant
Mon congé dans ma poche,
Pour entrer viv'ment
Dans un autr' régiment.
Comme j'avais besoin
De passer ma colère,
Je m'en fus au loin
M'venger sur le bédoin.
Voyez l'sort fatal:
Dès la première affaire,
Au lieu d'me faire tuer j'me fais fair' caporal.
Pour perdre un souvenir
Qui causait ma souffrance,
J'veux toujours mourir,
Plus je m'bats, plus j'avance,
En dépit du brutal.
J'mont' toujours, ça va mal.
De peur d'être général,
Ou p't'êtr' ben maréchal,

Je me dis à quoi ça m'avancera-t-il d'avoir les graines d'épinards et le chapeau à panache?... je suis sergent.., en v'là assez pour la gloire... songeons au bonheur... Mon tems était fini.. je dis adieu aux amis, à toutes ces belles mauricaudes d'Alger; qui n'sont pas plus fidèles que nos Françaises, parce qu'en fait de constance la couleur n'y fait rien... et pas accéléré en avant... marche !... Je r'viens dans mon village dire à celle qui voudra de moi :

J'ai fait mes huit ans
Sans peur et sans r'proche.
J'ai fait mes huit ans
Comm' tous les bons enfans,
etc., etc.

LANDURIAU. C'bon André, j'n'oublierai jamais c'que j'ly dois...

ANDRÉ. Deux mille cinq cents francs... ça ne peut pas me faire de tort.

LANDURIAU. Quand j'avais perdu ces maudits billets de banque... et que j'allais m'casser la tête !... J'lui dois la vie.

ANDRÉ. Oh !... si c'n'est qu'ça, j't'en tiens quitte.

NANETTE. C'est pas pour dire, mais vous êtes joliment gentil comme ça !...

ANDRÉ. Vous trouvez ?.... alors, tant mieux... nous pourrons nous entendre.... mais avant vous allez m'conduire à la ferme de Gros-Bois, mon ancienne demeure.... car je ne peux plus la retrouver... il faut qu'il y ait eu un tremblement de terre dans l'pays.

NANETTE. A la ferme d'Gros-Bois.... mais vous y êtes.

ANDRÉ. Comment ! c'est ça ma vieille chaumière... c'te maison neuve ?

NANETTE. Ah ! dam !... y a évu bien du changement ici... mais nous r'causerons d'ça tout-à-l'heure. (*Aux paysans.*) Vous êtes toujours du baptême..... allez-vous faire beaux, si c'est possible, pour que la bourgeoise n'attende pas. (*A Landuriau.*) Et toi, va t'habiller honnêtement pour ne pas faire peur au p'tit, et lave tes mains.

LANDURIAU. J'y va, Nanette... j'y va !...

CHOEUR.

AIR *de la Dame blanche.*

Allons, allons, il faut que l'on s'apprête,
Allons, allons, mettons nos beaux habits,
Puisqu'un baptême est une fête
Pour les parens, pour les amis.

(*Ils sortent.*)

SCENE III.

NANETTE, ANDRÉ.

ANDRÉ. Ah ça, voyons, Nanette,.. à présent que nous sommes seuls, je n'irai pas avec vous par quatre chemins... suis-je encore à votre convenance. (*Montrant sa décoration.*) Vous l'voyez, on vous portera les armes.

NANETTE. Si vous m'plaisez!.. certainement.. d'abord moi, j'n'ai pas l'cœur changeant.

ANDRÉ. J'en étais sûr ; aussi, je me disais là-bas : il y a un'bonn'fille qui m'aime d'une franche amitié... qui se désole peut-être de mon absence, puisqu'une autre n'a pas voulu faire mon bonheur, eh bien ! j'vas m'dépêcher d'aller faire le sien.

NANETTE. Tiens ! pauvre garçon... vous pensiez à moi comm'ça ?

ANDRÉ. Vous l'voyez bien, puisque je suis r'venu tout de suite.

NANETTE. Oui, après huit ans.

ANDRÉ. Pendant ce tems-là vous languissiez ?...

NANETTE. Comm' vous voyez.

ANDRÉ. Vous pleuriez ?

NANETTE, *riant.* Hi ! hi ! hi ! comm'vous voyez.

ANDRÉ. Vous êtes capable de faire une excellente femme... vous, Nanette.

NANETTE. J'crois ben... d'mandez plutôt à Landuriau.

ANDRÉ. Une bonn'mère de famille?...

NANETTE. D'mandez encore à Landuriau.

ANDRÉ. Et pourquoi voulez-vous que je lui demande tout cela?.. je l'sais aussi bien que lui...

NANETTE. Je n'crois pas (*baissant les yeux*), vu qu'il est mon mari.

ANDRÉ. Vous êtes mariée, Nanette?...

NANETTE. *riant*. Tiens, pourquoi pas?... vous faisiez vos huit ans là-bas... moi j'en ai fait six au pays.

ANDRÉ. Eh bien!.. je n'm'attendais pas à ça de votre part..... faut-il qu'une fille soit pressée!

NANETTE. Ah! mais si vous n'êtes pas mon homme, vous n'en s'rez pas moins mon compère, attendu qu'mon petit a besoin d'un parrain...

ANDRÉ. Elle a même un petit.

NANETTE. Un!... j'en ai bien quatre!

ANDRÉ. Quatre petits!...

NANETTE. Oui, quatre, et tous bien portans.

ANDRÉ. Je n'suis plus si fâché que j'étais, j'aurais eu tout ça, moi.

NANETTE. Il fallait bien que je me rattrapisse.

ANDRÉ. Il paraît d'après ça, Nanette, que vous êtes d'un bon rapport

NANETTE. Ah ça, je vas bien vite avertir notre bourgeoise que j'y ai trouvé un compère. Dites donc, c'est-y drôle l'hasard, M. Landuriau jeune qui s'appellera André.. J'suis-t'y contente, j'suis-t'y contente!

(Elle entre dans la ferme en sautant de joie.)

SCENE IV.

ANDRÉ, *seul.*

Et de deux!... Allons, le pays me porte bonheur. Au fait, celle-là n'a pas eu tort d'épouser Landuriau. J'n'aurais jamais pu l'aimer autant que l'autre; on n'aime bien qu'une fois, comme on dit... C'est drôle!.. et je n'osa demander de ses nouvelles à personne; peut-être qu'elle est bien heureuse à présent..... si elle ne l'était pas, mille z'yeux!... J'irai à Paris.... et si son mari ne marche pas droit.... je le mettrai au pas..... car le bonheur de Suzanne... il m'en a répondu. Mais il faudrait n'y plus penser, et le moyen, quand je suis à cette place où elle venait si souvent travailler auprès de moi?

AIR *de Riquet à la houppe.*

Y m'semble la voir encor'
En bonnet de village,
Un'fleur à son corsage,
Des sabots, sa croix d'or,
Qu'elle était bien comme ça,
Quand je l'appelais la p'tite,
Et qu'ell' m'répondait vite!

SCÈNE V.

ANDRÉ, SUZANNE, *costume de paysanne.*

SUZANNE, *sortant de la ferme.* Me v'là!... me v'là!...

ANDRÉ. Suzanne!..... oh! mais non...... c'est mon rêve de la nuit dernière qui continue. Je ne suis pas au village... ce n'est pas elle que je vois... Je n'ai pas les yeux ouverts... c'est impossible.

SUZANNE.

AIR : *Oui! je l'atteste.*

C'est bien moi-même,
Ici, de jour en jour,
Celle qui t'aime
Attendait ton retour.
Rends-moi tout' ta tendresse,
Mets la main sur mon cœur,
Je n'veux plus d'la richesse,
J'ai le bonheur!

ANDRÉ, *ému.* Son cœur bat tout d'même comme à ma vraie Suzanne.

SUZANNE. Tu ne veux donc pas m'embrasser, André?

ANDRÉ. Oh! de toute ma force.. (*Il l'embrasse.*) C'est bien aussi de vraies joues douces et roses comme celles de Suzette. (*Soupirant.*) Mais ça n'est plus elle. Pardon, madame Dufour!... respect aux propriétés. Je ne suis pas en pays ennemi.

SUZANNE. Si tu savais!... depuis ton départ je n'ai cessé de penser à toi.

ANDRÉ, *à part.* Tiens, elle me tutoie encore.

SUZANNE. J'ai subi le sort que tu m'avais imposé comme une juste punition de mes torts; mais du jour où tu me forças de contracter un mariage que mon imprudence avait rendu nécessaire, ah! je fus bien malheureuse.

AIR : *Vous avez pleuré.* (PANSERON.)

De ce moment commença ma souffrance,
Tu n'as pas su comprendre mes regrets,
Je l'épousai; mais par obéissance,
Auprès de lui, c'est toi que je cherchais.
Oui de l'amour j'ai connu le martyre!
Mais mon secret d'eux tous fut ignoré,
Celui qu'j'aimais, et sans pouvoir le dire,
André, c'est toi! car je t'ai bien pleuré.

ANDRÉ, *à part.* Elle m'aimait!... (*Haut.*) Taisez-vous... madame, si votre chef de file vous entendait.

SUZANNE. André, il ne peut point m'entendre.

ANDRÉ, *levant les mains au ciel.* Mais le général en chef qui est là-haut.

SUZANNE. Oh ! rassure-toi... Je sus remplir auprès de lui tous mes devoirs d'honnête femme. Je renfermai ce tourment dans mon cœur tant que mon mari vécut.

ANDRÉ. Que dites-vous, Suzanne ? il aurait quitté le poste par ordre supérieur ?

SUZANNE. Je suis veuve depuis dix-huit mois.

ANDRÉ. Veuve !... Et vous aimez André ! ! ! Ah ! mille z'yeux ! mille bombes ! mille tonnerres ! ! ! Pardon, Suzanne, je ne jure que quand je suis content ! et je n'ai jamais eu tant envie de jurer qu'aujourd'hui.

SUZANNE.

Même Air.

Je ne suis plus coquette, ambitieuse,
A ma raison, va, tu peux te fier.
Ton amour seul pouvait me rendre heureuse,
Mais je disais : il a dû m'oublier.
Ah! maintenant je r'nais à l'espérance,
Comme autrefois j'retrouv' mon André ;
Ses yeux émus me disent sa constance,
Il m'aime encor, oui, car il a pleuré !

ANDRÉ. Ah ça ! dites-moi donc, Suzanne, est-ce que c'est à vous c'te ferme ?

SUZANNE. Mais non, c'est ton bien que j'ai racheté avec ta rente... Tout cela t'appartient ? veux-tu que nous partagions ?

ANDRÉ. Comment, partager !... C'est-à-dire que c'est à vous ; c'est à toi... Tiens, prends tout le bien et moi avec.

SUZANNE. Mais je n'accepte pas l'un sans l'autre.

ANDRÉ. Elle accepte ! Est-elle bonne ! Oh ! que j'ai bien fait de ne pas me faire tuer ! Merci, bédoins, braves bédoins du bon Dieu ! roulez les drapeaux, nous séjournons ici.

SCENE VI.

LES MÊMES, LANDURIAU, NANETTE, *portant son enfant*, PAYSANS, PAYSANNES.

CHOEUR.

AIR : *Partons pour le baptême.* (ADAM.)

Partons pour le baptême,
Au ciel adressons tous des vœux.
De cet enfant que chacun aime
Le sort doit être heureux !
Allons, que l'on s'apprête,
Amis, songeons qu'en ce jour,
La plus joyeuse fête,
Nous attend au retour !

SUZANNE. Mes amis, je vous présente le nouveau fermier de Gros-Bois.

NANETTE, *à André.* Na !... quand je vous avais dit que vous seriez content d'la commère que je vous donn'ra.

ANDRÉ, *à Landuriau.* Si je suis parrain aujourd'hui, c'est à charge de revanche, et je te le promets avant un an... Partons pour le baptême... Ma commère, voulez-vous permettre ?

(Il donne la main à Suzanne et la conduit devant le public.)

SUZANNE.

AIR : *Douce jouvencelle.*

Dans ce jour prospère,
D'mon sort je suis fière,
Et pourtant hélas !
D'André j'vois la peine,
Il comprend ma gêne
Et mon embarras ;
Il souffre pour moi tout bas,
Messieurs, ne l'affligez pas...
Espérance !
Indulgence !
Dans chaqu'main
Est notre destin.
Espérance,
Indulgence !
Et not' bonheur sera certain !

(Ils se rangent en ordre pour partir.)

CHOEUR.

Allons, partons pour le baptême,
Au ciel adressons tous des vœux.
De cet enfant que chacun aime,
Le sort doit être heureux.

(On entend le bruit d'une cloche.)

La cloche nous appelle,
Allons avec ferveur,
Rendr' grâce à la chapelle
De ce jour de bonheur.

(Les personnages se mettent en marche. André donne la main à Suzanne, Nanette porte son enfant et les suit avec Landuriau. Les autres suivent deux à deux, et le cortège défile devant le public sur la dernière partie du chœur, qu'un bruit de cloche accompagne jusqu'au baissé du rideau. Les paysans tirent des coups de fusil.)

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

UN SOUFFLET,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. CHARLES DESNOYERS et AD. PHILIPPE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 22 MARS 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ÉDOUARD	M. FOSSE.
BALIVET, homme d'affaires.	M. CONSTANT.
MÉLANIE D'HARCOURT, jeune veuve	Mlle CAROLINE ESTIVAL.
FRANCIETTE, femme de chambre	Mlle HÉLOÏSE.

Un salon très-élégant. Deux portes au fond conduisant à un autre salon richement éclairé. Une porte latérale, à la gauche du public, conduisant au boudoir de Mélanie. Sur le devant de la scène, à droite, un guéridon; à gauche, une psyché.

SCENE PREMIERE.

MELANIE, FRANCIETTE.

Mélanie se regarde devant une psyché. Franciette est debout auprès d'elle.

AIR *de la Demoiselle à marier.*

MÉLANIE.

Ah! c'est charmant! (*bis.*)
Ma toilette
Est parfaite;
Ah! c'est charmant!
Oui vraiment
Je ne suis pas mal.
Que de plaisir
Va bientôt m'offrir
Cette fête!
Que de plaisir!
Je serai la reine du bal.

FRANCIETTE.

Ah! c'est charmant! (*bis.*)
J'aime votre toilette;
Ah! c'est charmant!
Oui vraiment
Vous n'êtes pas mal.
Que de plaisir
Va bientôt offrir
Cette fête!
Que de plaisir!
Vous serez la reine du bal.

MÉLANIE.

Ah! pour lui seul je veux être jolie:
Il n'en sait rien; mais je sens en ce jour
Que ce n'est pas de la coquetterie,
J'en ai bien peur, hélas! c'est de l'amour.

Reprise.

Ah! c'est charmant! etc.

Mélanie est debout devant sa toilette, et achève d'arranger ses cheveux. De l'autre côté de la scène sur une chaise est un costume d'homme.

MÉLANIE. Franciette, vous emporterez ces habits d'homme.

FRANCIETTE. Oui, madame, à l'instant; mais permettez-moi de vous faire observer que vous avez eu tort de vous en servir aujourd'hui: monter à cheval, vous fatiguer ainsi un jour où vous recevez, où vous donnez un bal.

MÉLANIE, *se levant.* Eh! mon Dieu! n'y suis-je pas accoutumée? Tu sais bien, Franciette, que sous le costume de ces messieurs je me sens tout autre qu'avec celui de mon sexe... Tu sais bien que je dédaigne ces plaisirs futiles de luxe et de vanité qui font toute la vie des autres femmes.

FRANCIETTE. Oui, madame, je le sais.

MÉLANIE.

AIR: *Il faut souscrire à ma loi.* (De Zampa.)

Briller est un sort flatteur,
Surtout pour une femme,
Mais ce n'est pas le bonheur
Que pour moi je réclame,
Pourtant la toilette et le bal,
J'en conviens, cela n'est pas mal.
Briller est un sort flatteur
Pour une pauvre femme,
Je le sais bien; mais mon cœur
Rêve un autre bonheur.
Dès que le jour commence,
Je porte avec aisance
L'habit de cavalier;
Je cours les bois, la plaine,
Et le bonheur m'entraîne
Au gré de mon coursier.
Puis j'apprends chez Lepage
A venger un outrage... (*bis.*)
Oh! oui, je le voudrais...
Qu'un fat m'insulte en face,
Pour punir son audace,
Et bien! je me battrais! (*bis.*)

Oui ! je me vengerais.
Briller est un sort flatteur,
Surtout pour une femme;
Mais ce n'est pas le bonheur
Que pour moi je réclame;
Pourtant la toilette et le bal
J'en conviens, cela n'est pas mal.
Briller est un sort flatteur
Pour une pauvre femme,
Je le sais bien; mais mon cœur
Rêve un autre bonheur.

FRANCIETTE. En effet, je l'ai déjà remarqué, madame, vous avez deux caractères bien distincts.

MÉLANIE. Tu trouves ?

FRANCIETTE. Et ce n'est pas ce qui enchante vos gens.

MÉLANIE. Pourquoi cela ?

FRANCIETTE. Ils disent qu'ils sont entrés chez vous pour servir une dame seule; mais qu'au lieu de cela, grâce au caractère, aux habitudes de madame, ils servent un ménage complet.

MÉLANIE. Comment ?

FRANCIETTE. Qu'il leur faut ici, et pour vous seule, battre un habit et plisser une collerette, cirer des bottes et repasser une robe.

MÉLANIE. Ah !... dis-moi, Franciette, on n'est pas venu de chez mon costumier ?

FRANCIETTE. Dans deux heures on vous apportera votre habit de marquis; il sera délicieux.

MÉLANIE. Deux heures ! c'est bien.

FRANCIETTE. Mais vous n'y pensez pas... vous allez changer encore une fois dans la soirée de personnage et de costume.

MÉLANIE. Que veux-tu? c'est la mode... tout le monde donne des bals travestis, et je veux...

FRANCIETTE. Faire comme tout le monde; vous avez raison, madame.

AIR *de la Famille de l'apothicaire.*

Les bals à travestissemens
A Paris sont fort à la mode,
Surtout depuis deux ou trois ans;
Aussi, grâce à cette méthode,
Sous l'habit qui lui va le mieux,
Nous r'trouvons chacun à sa place.
Un diplomate en diabl' boiteux,
Et plus d'un ministre... en paillasse.

Ainsi, madame, dans deux heures vous aurez l'audace, la galanterie, la fatuité d'un petit marquis, et d'ici là les caprices, la coquetterie de...

MÉLANIE. Eh bien ?...

FRANCIETTE. Pardon, j'ai bien pu dire les vérités de monsieur devant madame; mais je n'oserai parler de madame que lorsque vous serez monsieur.

MÉLANIE. A t'entendre, il semble que j'aie à la fois les défauts des deux sexes.

FRANCIETTE. C'est bien assez de ceux du nôtre.

MÉLANIE. Il est vrai que nous ne valons pas toujours beaucoup mieux que ces messieurs... ils sont inconstans, infidèles... mais trop souvent nous leur donnons l'exemple de la perfidie.

FRANCIETTE. Oui, madame, si souvent que j'en rougis pour mon sexe.

MÉLANIE. Et comme nous abusons de l'empire que nous avons sur eux !

FRANCIETTE. Oh ! oui, comme nous en abusons, nous pouvons nous en flatter !...

MÉLANIE. Que de femmes se plaisent... Franciette, achève donc ma toilette; je ne suis pas contente de ma coiffure.

Elle s'assied.

FRANCIETTE. Vous êtes difficile.

MÉLANIE. Tiens, cette fleur, ici... Que de femmes se plaisent à torturer le cœur de ceux qui les aiment ! quel excès de coquetterie... ah ! c'est affreux, c'est indigne... et si j'étais homme.

FRANCIETTE. Et moi aussi, si j'étais homme...

MÉLANIE. Je me vengerais !

FRANCIETTE. Et moi donc... je suis d'une rancune... Mais puisqu'à présent vous portez une robe, madame, il est inutile de parler en faveur de ces messieurs.

MÉLANIE. Sans doute, mais qu'importe ? aucun d'eux n'est là pour nous entendre, et puis d'ailleurs, quand j'y pense, ils ont avec nous si peu d'indulgence, si peu de bonne foi... enfin, ce titre d'homme dont ils sont si fiers leur donne sur nous tant d'avantage ! Pour eux le courage, la force, les pensées grandes et généreuses; pour nous au contraire rien que la parure, les chiffons, la toilette... Prends donc garde, ma guirlande est de travers.

FRANCIETTE. Oui, madame.

MÉLANIE, *se levant.* Et puis si j'eusse été homme, je sens que j'aurais aimé à affronter les dangers, à braver les grandes douleurs... Aïe, aïe, aïe, prenez donc garde, vous me piquez... maladroite, vous m'avez fait un mal affreux.

FRANCIETTE. Pardon, madame, c'est que je vous écoutais, vous parlez si bien... vous en étiez à votre courage dans les grandes douleurs.

MÉLANIE. C'est bon, taisez-vous. (*On entend une ritournelle.*) Mais qu'est-ce que j'entends ? déjà du monde ?

FRANCIETTE. Oui, madame, plusieurs personnes de la société... un troubadour, un abbé, un grec... et des paillasses, beaucoup de paillasses... ah ! monsieur Balivet.

MÉLANIE. Monsieur Balivet, l'homme d'affaires ?

FRANCIETTE. Il n'est pas déguisé, celui-là, ni son ami non plus.

MÉLANIE. Son ami ! monsieur Edouard ! Venez donc, Franciette, passez dans ce boudoir... vous n'en finissez pas aujourd'hui.

Elles sortent. Les portes du fond s'ouvrent; on voit plusieurs hommes en costume, puis Édouard et Balivet en bourgeois.

SCÈNE II.

BALIVET, EDOUARD, PLUSIEURS JEUNES GENS.

AIR : *Amis, cette patrie.* (Du Pré aux Clercs.)

BALIVET.

Amis, je dois vous plaire,
Car suivant vos désirs,
Moi je mène une affaire
Au milieu des plaisirs.
Un traité d'importance
Se débrouille bientôt
Avec la contredanse
Et s'achève au galop.

CHOEUR.

Amis, il doit nous plaire,
Car suivant nos désirs,
Il traite chaque affaire
Au milieu des plaisirs.

BALIVET, *distribuant des cartes d'adresse à ceux qui l'entourent.* Oui, messieurs, oui, mes chers amis, voici mon adresse... Charlemagne-Désiré-Sosthène Balivet, homme d'affaires, ami des plaisirs et de la jeunesse, visible tous les jours à son bureau, rue Honoré, 91, depuis huit heures jusqu'à midi inclusivement, et tous les soirs dans le monde ou au foyer de l'Opéra et des Italiens, depuis neuf heures jusqu'à minuit inclusivement.

Reprise.

Amis, il doit nous plaire; etc.

Sortie de tous les personnages, excepté Edouard et Balivet.

SCÈNE III.

ÉDOUARD, BALIVET.

BALIVET. Eh bien! mon jeune ami, mon cher client, qu'avez-vous donc?... pourquoi cet air sombre, mélancolique... en vérité, je ne vous comprends pas.

ÉDOUARD. Laissez-moi.

BALIVET. Toujours de mauvaise humeur, et avec moi votre meilleur ami!... Edouard, vous m'affligez... mais où diable avais-je les yeux, moi Sosthène Balivet, qui me pique de m'entendre en affaires, lorsque je vous ai avancé mes capitaux... Sosthène, mon ami, tu as fait une bêtise.

ÉDOUARD. Eh! mon Dieu, on vous payera, monsieur.

BALIVET. Je me plais à le croire, mon cher client; mais enfin, vous conviendrez qu'en traitant avec vous, j'avais trois garanties : 1° votre signature ; 2° monsieur votre père, qui jouit d'une excellente réputation, de cinquante mille livres de rentes, et d'une santé très-chancelante... 3° votre physique.

ÉDOUARD. Encore vos mauvaises plaisanteries.

BALIVET. Je ne plaisante jamais lorsqu'il s'agit d'affaires... oui, jeune homme, vous avez un physique très-agréable, peut-être même encore plus séduisant que le mien... ce n'est pas de ma faute; mais enfin, la vaccine est un bienfait de la nature, qui ne m'a pas été accordé par la mairie de mon arrondissement... et vous voyez, il m'en est resté un inconvénient physique qui fait le malheur de ma vie.

AIR : *Moi je flâne.*

C'est la grêle
Qui s'en mêle,
Qui me nuit
Près d'une belle,
Oui, la grêle
Me harcèle
Et me poursuit
Jour et nuit.
Séducteur de dix-huit ans,
A fille plus jeune encore,
J'osais dire je t'adore...
Lorsqu'un jour, il était temps!
Voulant qu'elle restât sage,
Le ciel au front me marqua :
Sur ce front gronda l'orage,
Et la grêle me resta.
C'est la grêle, etc.
L'autre jour au bal masqué,
Par une femme charmante,
Pour ma tournure élégante,
Mon cher, je fus remarqué.
Elle excusait mon audace,
Je tombais à ses genoux,
Lorsqu'elle me dit : De grâce,
Mon ami, démasquez-vous.

(*Parlant.*) Je n'étais pas masqué du tout, ma parole d'honneur.

C'est la grêle, etc.

Enfin, il n'y a pas d'avanies, pas de tribulations que ne m'ait fait éprouver auprès des femmes ce fléau dévastateur!... mais revenons à ce que nous disions, mon cher client... donc, je pensais : si mes deux premières garanties viennent à me manquer, il me restera toujours la troisième.

ÉDOUARD. La troisième!

BALIVET. Sans doute, le physique, je me disais; ça lui fera faire un mariage, et il me payera.

ÉDOUARD. Ah! je comprends.

BALIVET. Du reste, je ne pense que vous ayez à vous plaindre de moi : qui est-ce qui s'est chargé de vous quand votre père vous a abandonné il y a deux mois, qui est-ce qui vous a nourri, logé?

ÉDOUARD. Oui, nourri, logé... à Sainte-Pélagie.

BALIVET. C'était dans votre intérêt : je me suis dit, voilà un malheureux jeune homme d'un caractère très-faible, il est capable de signer encore une foule de lettres de change et de dévorer à l'avance tout son patrimoine, et je vous ai fait enfermer pour vous en empêcher.

ÉDOUARD. Grand merci!

BALIVET. Et vous, monsieur, dites, qu'avez-vous fait pour me prouver votre reconnaissance?... ce qu'il a fait, le malheureux?... j'apprends un jour que depuis son enfance monsieur a la monomanie du suicide, et qu'il a voulu se pendre aux barreaux de sa prison! et cela, sans pitié pour moi, sans songer l'in-

grat que sa mort allait ruiner son meilleur ami! Ah! Edouard, vous vous êtes conduit comme un égoïste, et je ne vous le pardonnerai jamais. Autant valait faire comme a fait dernièrement un jeune homme de la haute société... il a convoqué une assemblée de créanciers, et il leur a offert à tous...

ÉDOUARD. Combien?

BALIVET. Rien pour cent... et voilà, monsieur, voilà aussi ce que vous me forciez d'accepter... si on vous avait laissé faire... c'était inconvenant...

ÉDOUARD. Eh bien! consolez-vous, je ne suis pas mort.

BALIVET. A qui la faute?... c'est encore moi qui vous ai sauvé la vie... donc, voyant que la prison était contraire à votre tempérament, je vous en fait sortir et je ne vous quitte plus... vous m'apprenez que vous aimez madame d'Harcourt, qui habite cette maison... moi je me dis : s'il l'aime, il y a gros à parier qu'elle l'aime aussi, ou du moins qu'elle l'aimera... car enfin, il est gentil, de beaux yeux, une jolie tournure... et pas grêlé... Vous me dites que toutes vos ressources sont épuisées, qu'il vous est impossible même de vous présenter chez elle et de lui faire la cour; justement je faisais une vaste entreprise de tailleur, je vous donne... c'est-à-dire, je vous prête... non, je vous vends, toujours sur la garantie de votre physique, un habit à la dernière mode, bleu barbeau, n° 1, pour que vous vous fassiez valoir mutuellement, et l'un portant l'autre, je vous mets dix louis dans une poche, cinq cents de mes adresses dans l'autre, et je vous amène ici.

ÉDOUARD. Ah! croyez à ma reconnaissance... Madame d'Harcourt... Mélanie... la voir, lui parler; lui dire que sans elle je ne saurais plus vivre... oui, voilà ce que je veux... ce que je désire depuis si longtemps... mais quand je suis auprès d'elle, tout mon courage m'abandonne, je tremble... je balbutie, et je ne sais que lui dire.

BALIVET. Eh bien! on parle d'abord de la pluie et de l'obélisque de Luxor, de la chambre des députés et des puces travailleuses. Et puis, tout doucement, tout doucement, on se lance... vous vous lancerez, jeune homme, vous vous lancerez; je connais beaucoup de jeunes gens qui se sont tirés d'affaire au moyen d'un bon mariage... moi, par exemple... Eh bien! moi, je n'ai jamais pu, c'est vrai; mais c'est bien différent, la grêle!...

ÉDOUARD. Ah! mon Dieu! la voilà... je la vois...

BALIVET. Ma grêle?

ÉDOUARD. Madame d'Harcourt.

BALIVET. Eh bien! ne tremblez donc pas comme ça... tenez-vous droit... rabattez un peu le collet de votre habit... là... (*Il lui passe la main sur les hanches, et tire les pans de son habit.*) Allons, de la prestance, jeune homme, de la prestance, et faites valoir ma troisième garantie.

SCENE IV.

LES MÊMES, MELANIE.

BALIVET. Madame... j'ai l'honneur...

MÉLANIE. Ah!... monsieur Balivet... que vous êtes aimable d'être venu...

BALIVET, *à part.* Je suis aimable!... hum! la connaisseuse!

MÉLANIE. Et de nous avoir amené votre ami.... il y a bien longtemps que nous ne l'avons vu, et c'est mal à lui...

ÉDOUARD, *très-timidement.* Croyez, madame, que pour me priver de ce bonheur il a fallu des obstacles... enfermé comme je l'étais...

MÉLANIE. Enfermé!

BALIVET. Oui, madame, enfermé à la campagne.

MÉLANIE. Mais auriez-vous été malade? je vous trouve tout changé.

BALIVET, *à part.* Ah! le malheureux! elle le trouve changé; est-ce qu'elle ne l'aimerait plus?...

ÉDOUARD. C'est le résultat de la tristesse... de l'ennui.

BALIVET. L'ennui de la campagne.

ÉDOUARD. Et puis le chagrin, la solitude.

BALIVET. La solitude de la campagne... il y a des gens qui ne peuvent pas souffrir...

MÉLANIE. Eh bien! monsieur, puisque la solitude vous attriste tant, j'espère que vous viendrez souvent nous voir.

BALIVET, *bas.* Souvent!... elle a dit souvent... jeune homme!

ÉDOUARD. Je ne sais, madame, si j'oserai profiter...

BALIVET, *bas.* Qu'est-ce qu'il dit? Ose donc, malheureux, ose donc. (*A Edouard.*) Allons, dites quelque chose de gentil, de spirituel.

ÉDOUARD. Madame... vous aurez beaucoup de monde aujourd'hui?

MÉLANIE. En effet.

BALIVET. Oh! c'est fini... il me ruinera. (*Edouard froisse les pans de son habit.*) Allons, voilà qu'il dégrade notre habit maintenant.

On entend une ritournelle.

MÉLANIE. Ah! déjà la contredanse.

BALIVET. Invitez-la donc.

ÉDOUARD. Je n'oserai jamais.

La Société entre.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA SOCIÉTÉ.

CHOEUR.

Allons,
Dansons,
La fête commence.
Oui, le plaisir
A nous vient s'offrir;
Allons,
Partons,
De la contredanse
C'est le signal;
On ouvre le bal.

BALIVET.

Quel effroi le glace !
Quoi! si peu d'audace!
On prendra sa place!
Je dois aujourd'hui,
Par prudence extrême,
Inviter moi-même
La femme qu'il aime,
Et danser pour lui.

(*Parlé.*) Madame voudra-t-elle me faire l'honneur...

MÉLANIE, *bas.* Monsieur Balivet, qu'a donc votre ami?

BALIVET. Oh! rien, de l'amour, une fougueuse passion... (*A part.*) Imbécile, va!...

MÉLANIE, *à part.* Pauvre jeune homme!

CHOEUR.

Allons, dansons, etc.

Balivet donne la main à Mélanie; sortie générale; Édouard reste seul.

SCENE VI.

EDOUARD, *seul.*

Pendant ce monologue on entend au fond l'air de la contredanse.

Que je suis malheureux!... encore cette maudite timidité que j'ai toujours eue auprès d'elle... ne pas oser même l'inviter à une contredanse, et souffrir que ce misérable Balivet... Ah! je suis furieux contre lui, contre moi, contre ma mauvaise étoile... Soyez donc aimable, auprès d'une femme comme elle, entourée des adorateurs les plus élégans et les plus riches, lorsque moi, moi!... l'habit que je porte ne m'appartient pas... ah! j'en perdrai la tête. (*Regardant au fond.*) Mélanie! la voilà!... comme elle est jolie!...

AIR: *Trop malheureux Dermont.* (De maison à vendre *.)

RÉCITATIF.

Heureuse loin de moi!..

AIR.

De tous mes vœux... ah! je t'appelle,
Et j'espère un tendre retour;
Mais lorsque je suis auprès d'elle,
Je n'ose lui parler d'amour.
Dans ce bal dont elle est la reine,
Chacun s'empresse sur ses pas...
A moi quand le plaisir l'entraîne,
Sans doute elle ne songe pas...
Hélas! elle ignore ma peine,
Et son cœur ne me comprend pas.
Et cependant ma voix l'appelle,
Tout bas, tout bas, ma voix l'appelle,
J'espère encor tendre retour;
Mais toujours tremblant auprès d'elle,
Je n'ose lui parler d'amour.
Il faut enfin cesser d'être timide,
Dût-elle à l'instant me bannir...
C'en est fait... oui... je me décide,
Il faut parler, c'est trop souffrir!
Reviens, reviens; ma voix t'appelle. (*bis.*)
J'espère encor tendre retour;
Mais, hélas! bientôt auprès d'elle
Je n'oserais parler d'amour; (*ter.*)
Toujours tremblant près de ma belle,
Je n'ose lui parler d'amour,
Non, je n'ose près de ma belle
Jamais parler d'amour, (*ter.*)
Je n'ose, hélas! parler d'amour.

La contredanse est finie... Balivet a quitté Mélanie... mais déjà un autre s'approche d'elle pour l'inviter... elle accepte, et moi je la regarde de loin... Je n'y tiens plus... Balivet! il revient par ici... je ne suis plus en humeur de l'entendre, je me sauve, je vais m'approcher d'une table d'écarté, et je la verrai du moins si je ne puis danser avec elle.

Il sort par une porte, Balivet entre par l'autre.

SCENE VII.

BALIVET, *puis* FRANCIETTE.

BALIVET. Edouard! monsieur Edouard! mon client, mon ami intime... où est-il donc? ah! bien, le voilà... je l'aperçois, je sais où il est... je suis tranquille... il la regarde... très-bien... très-bien, Sosthène, tu peux respirer un instant.

Il s'assied et s'essuie le front. Franciette entre portant un plateau et plusieurs verres de punch.

FRANCIETTE, *s'approchant de Balivet.* Monsieur Balivet désire-t-il...

BALIVET. Ah! c'est toi, mon enfant! Non, pas pour le moment. (*Franciette va pour sortir.*) Mais ça pourra venir; laisse toujours le plateau, et causons ensemble

FRANCIETTE. Volontiers.

Elle pose le plateau.

BALIVET. Ah ça, dis-moi un peu, Franciette, ta maîtresse... lui as-tu parlé quelquefois de mon jeune ami?

FRANCIETTE. De votre client?

BALIVET. Juste.

FRANCIETTE. Certainement, je lui en ai parlé.

BALIVET. Qu'en pense-t-elle?

FRANCIETTE. Du bien.

BALIVET. Vrai?

FRANCIETTE. Beaucoup de bien.

BALIVET. Ah! ma chère amie!

Il met la main dans sa poche.

FRANCIETTE. Eh bien! monsieur?...

BALIVET. Embrasse-moi.

FRANCIETTE. Ce n'est pas la peine.

BALIVET. Si fait; ce n'est pas avec de l'or qu'on paye une parole comme celle-là. Elle en pense beaucoup de bien, je m'en doutais... c'est que je lui porte un intérêt à ce cher Edouard...

FRANCIETTE. Oui, vous êtes très-intéressé... à tout ce qui lui arrive.

BALIVET. Est-il heureux, ce gaillard-là! une femme charmante... tout à l'heure, en dansant avec moi, quelle grâce! quelle élégance!

* Ce morceau de chant peut être supprimé à la représentation.

FRANCIETTE. Oui, à vous deux vous faisiez un joli couple.

BALIVET. Flatteuse!.... un instant il m'a semblé en pressant sa taille qu'elle s'abandonnait... ça m'a donné des vertiges.

FRANCIETTE. En vérité?

BALIVET. Parole d'honneur, j'ai cru sentir de l'abandon... oui, il y avait de l'abandon, et j'allais avoir de l'audace, j'allais lui serrer la main... mais par malheur, en dansant je suis passé devant une glace, je me suis vu en face, j'ai envisagé... mon inconvénient physique et je n'ai plus osé.

FRANCIETTE. C'est dommage! pauvre monsieur Balivet!

BALIVET. Et puis d'ailleurs l'amitié avant tout.

FRANCIETTE. C'est juste. M. Edouard...

BALIVET. Puisqu'il est aimé.

FRANCIETTE. Je n'ai pas dit cela, mais...

BALIVET. Mais...

FRANCIETTE. Pourquoi est-il si timide?

BALIVET. Ah! voilà... qu'est-ce que je lui dis toute la journée!... mon ami intime, mon client, pourquoi êtes-vous...

FRANCIETTE. C'est très-joli la timidité, ma maîtresse l'aime beaucoup... comme toutes les femmes; mais à la longue, ça devient monotone... du moins c'est l'avis de ma maîtresse.

BALIVET. Et de toutes les femmes. Ah! s'il était là pour t'entendre... Mais arrive donc, jeune imprudent, arrive donc.

Édouard entre en scène en courant; il saute au cou de Balivet.

SCENE VIII.

LES MÊMES, EDOUARD.

ÉDOUARD. Mon ami, mon cher ami! que je suis heureux!

BALIVET. Qu'est-ce qu'il a donc?... Mon client, vous allez m'étouffer.

ÉDOUARD. Et toi aussi, ma chère Franciette, il faut que je t'embrasse.

FRANCIETTE. Monsieur!... Mais laissez-moi donc... Si c'est comme ça qu'il est timide!

Elle sort.

SCENE IX.

EDOUARD, BALIVET.

BALIVET. Allons, allons, calmez-vous donc... qu'est-ce que vous avez?

ÉDOUARD. Ce que j'ai?... ce que j'ai? Mon ami... je m'étais assis à une table d'écarté... seulement pour la voir... mais il y avait en face de moi un gros Anglais qui cherchait un partner... il a mis sur la table quatre pièces d'or.

BALIVET. Quatre pièces d'or! de vingt-quatre francs?

ÉDOUARD. Ma foi, moi j'ai voulu avoir l'air aussi riche que lui...

BALIVET. Ah! malheureux jeune homme, vous avez joué!

ÉDOUARD. Et j'ai gagné.

BALIVET. Alors c'est excusable... Combien?

ÉDOUARD. Que sais-je? il a mis le double, j'ai gagné... Le triple, j'ai gagné...

BALIVET. Le quadruple?

ÉDOUARD. J'ai gagné.

BALIVET. Voyez-vous ça?

ÉDOUARD. Et lui, il continuait toujours de jouer et de perdre avec un sang-froid imperturbable.

BALIVET. Les Anglais ne perdent jamais autrement.

ÉDOUARD. Enfin, j'ai de l'or dans toutes mes poches.

BALIVET. Les poches de notre habit... Part à deux!... un petit à-compte.

ÉDOUARD. Certainement... plus tard nous en causerons... maintenant je suis tout à la joie, au bonheur.

BALIVET. Et moi donc?... Cher Edouard, va! il a de la chance au jeu; c'est une quatrième garantie sur laquelle je n'avais pas compté... Un verre de punch!...

ÉDOUARD. Oui, un verre de punch, deux verres de punch... trois verres de punch... (*Il boit.*) Je suis si heureux aujourd'hui!... A propos de bonheur, je vous dirai aussi que je viens d'apprendre que mon père est à Paris; il loge dans cette rue, hôtel d'Artois.

BALIVET. Oui, c'est juste, hôtel d'Artois, dans la rue de ce nom, rue Laffitte. Allons trouver cet homme respectable.

ÉDOUARD. Non, ce n'est pas le moment... il est furieux contre moi... D'ailleurs, la personne qui m'a donné ces détails le quitte il n'y a qu'un instant; il est à dîner chez un ami; il vient sans doute pour me surveiller, pour contrarier encore mes inclinations; mais que m'importe? maintenant j'ai de l'argent, j'en gagnerai davantage encore, et je pourrai m'acquitter envers mes créanciers.

BALIVET. Très-bien, honnête jeune homme: qui paye ses dettes... s'arrondit.

ÉDOUARD. Et puis à présent je ne serai plus timide, honteux près des femmes...

BALIVET. Je crois bien... maintenant que vous êtes riche... C'est si affreux de ne pouvoir offrir quelque chose à celle qu'on aime... une limonade, une demi glace.

ÉDOUARD. Et puis on est si gêné dans un habit qui ne vous appartient pas.

BALIVET. Surtout quand il est trop étroit.

ÉDOUARD. Mais à présent... le bal... le jeu, le punch, tout cela me donne une audace, une intrépidité... Encore un verre de punch.

BALIVET. Voilà, voilà.

Ils boivent encore.

ÉDOUARD. Vive le bal! c'est à lui que je devrai de triompher du cœur de Mélanie.

BALIVET. Et de me payer mes vingt mille francs.

ÉDOUARD *et* BALIVET. Vive le bal!...

ÉDOUARD.

AIR : *Vive la lithographie.*

C'est le bonheur de la vie,

C'est un plaisir très-moral;
Le bal, c'est là ma folie,
J'aime, j'adore le bal.
On se presse, on s'étourdit,
Et là chacun, grâce au bruit,
Est heureux sans contredit,
Ou du moins chacun le dit.
Mais silence,
Plus de danse
A deux heures du matin,
Le souper !.. chacun s'élance...
Allons, pour nous mettre en train,
Le champagne, quel plaisir !
En bouillonnant va partir !
Un cri s'élève bientôt,
Le galop, vite, au galop !
Plus de rang, plus de distance,
Et narguant l'opinion,
Gaîment la doctrine danse
Avec l'opposition.
Ah ! livrons-nous au plaisir...
Trop vite, hélas ! il va fuir.
Tout finit
Avec la nuit,
Et bonsoir,
Jusqu'au revoir.
Tout se replace à merveille,
Et vous retrouvez enfin,
Dans votre ami de la veille,
L'ennemi du lendemain.
Bonsoir à l'égalité,
Fugitive déité;
Ton règne, destin fatal,
Dure l'espace d'un bal.
Votre bourse est à la baisse,
Votre cerveau tout fêlé.
Avez-vous une maîtresse,
Son amour vous est volé.
Migraines, oppressions,
Maux de nerfs et fluxions,
Plus d'un rhumatisme aigu
Et plus d'un mari...

Enfin, c'est égal.

Reprise du refrain.

C'est le bonheur de la vie,
C'est un plaisir très-moral;
Le bal, c'est là ma folie,
J'aime, j'adore le bal.

Décidément, quand je serai riche je donnerai des bals, des bals costumés.

BALIVET. Et moi aussi, j'en donnerai... par souscription... c'est plus économique... Silence ! madame d'Harcourt !

ÉDOUARD. Mélanie... Quel bonheur!

BALIVET. Du courage !... et si vous êtes embarrassé... je vous soufflerai.

SCENE X.

LES MÊMES, MÉLANIE.

MÉLANIE. Ah ! c'est vous, messieurs ! (*Bas.*) Voyons s'il tremblera toujours, et tâchons de l'encourager un peu.

BALIVET, *bas*. Allons, une, deux, partez.

ÉDOUARD. Madame... vous avez donc déserté la danse?

MÉLANIE. Mais vous-même, monsieur Edouard, vous n'y avez pas paru.

ÉDOUARD. Qu'y eussé-je fait, madame? vous dansiez avec un autre.

BALIVET, *bas*. Pas mal... c'est gentil.

MÉLANIE. Vous auriez pu m'inviter comme un autre, monsieur; je ne vous aurais point refusé.

ÉDOUARD. Vous le savez, madame, je suis si timide !

MÉLANIE. Peut-être est-ce un tort à votre âge.

BALIVET, *à part*. Voilà que ça vient, pas mal.

ÉDOUARD. Oui, madame, oui, vous avez raison, j'avais tort; mais à l'avenir on ne m'adressera plus ce reproche, et si celle que j'aime voulait m'encourager un peu.

MÉLANIE. Celle que vous aimez?

BALIVET, *à part*. Très-bien ! Eh, eh, eh ! ça me fait de l'effet.

ÉDOUARD. Oui, madame, celle qui m'est plus chère que la vie, qui d'un mot peut faire mon bonheur ou me perdre à jamais... Mélanie.

BALIVET, *à part*. Bravo !... il va la tutoyer.

MÉLANIE. Quel langage, monsieur! (*Bas.*) Et moi qui voulais l'encourager...

ÉDOUARD. Mélanie... ce mot, refuserez-vous de le prononcer?

MÉLANIE. Monsieur, ici, dans un pareil moment!...

BALIVET, *bas*. Allons à genoux; chauffez, chauffez.

ÉDOUARD, *à genoux*. Oui, chère Mélanie, vous voyez à vos genoux... l'amant le plus tendre... le plus épris.

BALIVET, *bas*. Le plus brûlant... et pas grêlé...

MÉLANIE. Monsieur, relevez-vous donc; que penserait-on de moi si l'on venait?

BALIVET. On ne viendra pas; il y a un Dieu pour les amans.

MÉLANIE. Les amans!... et qui vous a dit, monsieur, que j'aimais monsieur Edouard?

BALIVET. Qui me l'a dit? Eh! parbleu, c'est lui...

MÉLANIE. Vous, monsieur?

ÉDOUARD, *se relevant*. Eh ! pourquoi m'en défendre? mes yeux n'ont-ils pas compris les vôtres?... Oui, belle Mélanie, je vous aime, je vous adore... et depuis longtemps vous le saviez, n'est-il pas vrai? et comme je n'avais d'autre bonheur que de penser à vous, de parler de vous... j'ai dit à cet ami, qui possède toute ma confiance... que sans vous je ne pouvais plus vivre, et que vous partagiez ma tendresse.

BALIVET, *applaudissant avec nonchalance*. Brava, brava !

MÉLANIE, *à part*. Quelle audace ! (*Haut.*) Ah! monsieur, que je vous avais mal jugé!

BALIVET. N'est-ce pas, madame?... et moi aussi je l'avais mal jugé... parce qu'il ne disait jamais rien, qu'il était si gauche, si embarrassé, je l'avais pris pour... du tout, au contraire... c'est un jeune homme de beaucoup d'esprit. (*Musique.*) Ah! le galop !

ÉDOUARD. Cette fois, belle Mélanie, j'ose espérer...

BALIVET. C'est cela... à merveille.

MÉLANIE. Non, monsieur, je refuse.

ÉDOUARD. Est-il possible!...

BALIVET. Elle refuse!

MÉLANIE. Je vous laisse... j'espère, monsieur, que vous ne renouvellerez pas à l'avenir une plaisanterie qui m'offense... Vous vous rappellerez que si trop de timidité est blâmable dans un jeune homme, c'est du moins préférable à l'insolence et à la fatuité.

Elle sort.

SCENE XI.

BALIVET, EDOUARD.

ÉDOUARD. Je suis anéanti.

BALIVET. Je reste inamovible, j'ai la langue clouée au palais et les pieds au parquet.

Il va prendre un verre de punch et en offre un à Édouard qui le refuse.

ÉDOUARD. Suis-je assez malheureux!

BALIVET, *buvant*. Et moi donc!

ÉDOUARD. Une femme que j'aimais.

BALIVET. Un mariage sur lequel je comptais.

ÉDOUARD. Oh! je me vengerai.

BALIVET. Ça ne me payera pas.

ÉDOUARD. Encore quelques billets de mille francs, et je pourrai payer toutes mes dettes; alors plus de raisons pour que mon père m'en veuille... et comme je suis en veine aujourd'hui, je gagne, et demain tout est pardonné; je fais la cour à une autre, je l'épouse... sans l'aimer...

BALIVET. Qu'est-ce que ça fait quand on se venge?

ÉDOUARD. Elle me regrettera... elle sera désolée... elle pleurera... moi aussi, je pleurerai.

BALIVET. Raison de plus; c'est bien ce qui en fait le charme... oui, nous sommes trop bons avec les femmes...A propos de femmes... et cet à-compte que vous vouliez me donner?

ÉDOUARD. Allez au diable.

BALIVET. Mauvais cœur!

ÉDOUARD. Je vais me venger.

BALIVET. Sur qui donc?

ÉDOUARD. Sur mon Anglais.

Il sort en courant.

SCENE XII.

BALIVET, *seul*.

Oh! c'en est fait... ce garçon-là a une étoile malheureuse... et je n'en ferai jamais rien... Si j'avais son physique... je parlerais pour moi-même et je réussirais... car enfin, je vaux mieux que lui, grêle à part; mais j'oubliais, je vais aller me travestir, et avec mon habit de marquis, si je voulais me mêler de faire une déclaration à unefemme... Oui, belle veuve!... adorable veuve... Ah! la voilà! si je pouvais rapapilloter la chose! Elle rêve, c'est bon signe...

SCENE XIII.

BALIVET, MELANIE.

MÉLANIE, *s'asseyant et rêvant sur le devant de la scène*. Il était là... impassible, près d'une table de jeu... après son affreuse conduite, il ne m'a pas même vue quand j'ai passé près de lui... Oh! maintenant tout est fini entre nous.

BALIVET. Oh! madame, ce serait bien cruel pour un pauvre jeune homme qui vous aime... qui vous...

MÉLANIE. Vous êtes son ami, monsieur?

BALIVET. Oui, madame, je vous assure que dans ce moment-là, c'était le jeu qui...

MÉLANIE, *se levant*. Le jeu!... quelle horreur!...

BALIVET. Non, non, c'était le punch.

MÉLANIE. Le punch! singulière excuse!

BALIVET. Eh bien, non, madame... c'était... c'étaient tous les deux... sans cela, madame, vous connaissez sa douceur, sa timidité; certes, ce n'est pas lui qui se permettrait dans son petit ménage... avec sa petite femme... avec sa petite femme. (*A part.*) Ça doit l'émouvoir ce mot-là.

MÉLANIE. Quoi qu'il en soit, monsieur, je vous prie de le prévenir qu'il n'est plus qu'un seul moyen de ne pas me déplaire.

BALIVET. Dites-le, madame, nommez ce moyen, et mon ami s'y cramponne.

MÉLANIE. C'est de ne plus se présenter ici...

BALIVET. Allons, encore une émotion... Madame, quelle rigueur pour lui et pour moi.

MÉLANIE. Pour vous?

BALIVET. C'est sous le couvert de mon ami que je trouvais quelquefois le mien chez vous, et maintenant...

MÉLANIE. Maintenant, monsieur, j'aurai toujours beaucoup de plaisir à vous voir... à vous envoyer des invitations...

BALIVET. Ah! madame, que de reconnaissance! permettez-moi de vous remettre ma carte... je suis flatté de la préférence. (*Tirant sa montre et se parlant à lui-même.*) Il n'est pas dix heures, je vais faire un coup de ma tête, je vais trouver le père du jeune homme, et puis je reviens... en grand costume. (*Haut, en montrant sa carte.*) Charlemagne-Désiré-Sosthène Balivet, rue Honoré, 91. J'ai l'honneur... Ne vous dérangez pas, je vous prie.

Il sort.

SCENE XIV.

MELANIE, *puis* EDOUARD.

MÉLANIE. Enfin, m'en voilà délivrée... Non certes, je ne le recevrai plus, je ne lui enverrai pas d'invitations, à lui surtout... c'est lui sans doute qui a perdu monsieur Edouard par ses conseils... monsieur Edouard! Oh! je ne lui pardonnerai jamais... Le voici!... je ne veux pas qu'il me voie... je me retire.

Elle marche vers la porte de son boudoir. Édouard entrant vivement et sans la voir.

ÉDOUARD. Plus rien ! rien! je suis désespéré.

MÉLANIE, *s'arrêtant*. Qu'a-t-il donc ? comme il a l'air souffrant!

ÉDOUARD. J'ai tout perdu.... et lui, mon Anglais, sans dire un seul mot, toujours avec sa figure immobile, impassible, il reprenait cet or... qui lui appartient après tout, puis mes dix louis, ma seule ma dernière ressource; puis enfin, toujours acharné dans mon malheur, j'ai joué encore sur parole... et j'ai perdu... et il faut que je paye, et je n'ai rien... mon père est furieux contre moi... il m'abandonne... Eh bien! c'est juste, je l'ai mérité... et cela devait être.

MÉLANIE. Pauvre jeune homme!

ÉDOUARD. D'ailleurs, quand j'aurais encore tout cet or que le démon du jeu avait jeté dans mes mains; quand j'aurais une partie de la fortune de mon père, quand ferais-je? à quoi désormais me servirait-elle? Mélanie, Mélanie!... Elle est irritée contre moi... je viens de perdre à jamais, par ma faute, l'espérance de lui plaire... Ah! c'en est trop!... Et c'est ce misérable Balivet qui est cause de tout cela!

MÉLANIE, *à part*. J'en étais sûre.

ÉDOUARD. Et moi, moi... je n'ai plus qu'un parti à prendre... il le faut... je ne puis échapper à ma destinée!

MÉLANIE. Que dit-il?

ÉDOUARD. Oui, me voilà revenu où j'en étais il y a quinze jours, lorsque dans ma prison...

MÉLANIE. Dans sa prison!... Ah! mon Dieu!

ÉDOUARD. Allons, sachons supporter les conséquences de mes fautes. Je vais écrire mes adieux à Mélanie et mon testament.

MÉLANIE. Son testament!

Édouard s'assied devant une table; Mélanie écoute toujours.

ÉDOUARD.

AIR *de la Mansarde*.

Voici ma volonté dernière,
Puisqu'il faut mourir aujourd'hui;
Je lègue d'abord à mon père
Mes créanciers... c'est près de lui
Qu'ils doivent trouver un appui.
Je ne suis aimé de personne,
Eux seuls redoutaient mon trépas;
Mais que du moins on me pardonne,
Lorsque je vais fuir d'ici-bas.

MÉLANIE.

Non, monsieur, vous ne mourrez pas;
Non, vous ne mourrez pas.

Elle va s'approcher de lui.

ÉDOUARD, *se levant vivement*. Mourir ainsi!... un suicide... Ah! plutôt, que ne trouvé-je là quelqu'un qui me provoque, qui m'insulte, avec qui je puisse me battre...

MÉLANIE. Comment se battre!... Ah! si j'étais homme, comme je lui donnerais ce plaisir!

ÉDOUARD.

Même air.

Mais non, car je suis seul coupable,
Et seul je dois être puni;
Mélanie est inexorable...
Ainsi pour moi tout est fini;
Non, plus d'espoir, tout est fini.

Il retourne à la table et écrit encore.

Peut-être après ma dernière heure,
Malgré mes torts tu me plaindras.
Toi que j'aime, il faut que je meure
Si tu ne peux m'aimer, hélas!

MÉLANIE.

Non, monsieur, vous ne mourrez pas;
Non, vous ne mourrez pas.

ÉDOUARD, *après le couplet*. Oui, dans quelques instans elle recevra cette lettre.

Il écrit encore quelques lignes; Mélanie s'est éloignée de son fauteuil, et se trouve au fond du théâtre; Franciette entre par une des portes du fond, et Balivet en costume de marquis, par une porte latérale.

SCENE XV.

LES MÊMES, FRANCIETTE, BALIVET.

BALIVET. Eh bien, belle dame, comment me trouvez-vous?

FRANCIETTE. Madame, on vient d'apporter votre costume de marquis.

BALIVET. De marquis... tiens! comme moi... je suis trop heureux, belle dame!...

MÉLANIE.

AIR : *Chut! parlons plus bas.*

Chut! ne dites rien,
Je vous en prie,
Il y va de sa vie.
Chut! ne dites rien,
Et grâce à nous pour lui tout ira bien.

BALIVET, *à demi-voix*. Comment! il y va de sa vie?

MÉLANIE, *à Balivet*. Veillez sur lui; ne le quittez pas... il s'agit de prévenir un grand malheur! Et toi, Franciette, suis-moi.

Reprise à demi-voix par les trois personnages.

Chut! ne disons rien,
On nous en prie,
Il va de sa vie,
Chut! ne disons rien,
Et grâce à nous pour lui tout ira bien.

Mélanie et Franciette entrent dans le boudoir; Balivet reste en scène avec Édouard.

SCENE XVI.

BALIVET, EDOUARD.

BALIVET. Si j'y comprends rien, je veux bien...

ÉDOUARD, *se levant*. Oui, c'en est fait... et maintenant... Balivet!...

BALIVET. Mon ami intime...

ÉDOUARD. Ah! je vous retrouve enfin; j'en suis bien aise.

BALIVET. Moi aussi; je m'accroche à vous, et je ne vous quitte plus... Je viens de me travestir, comme vous voyez, et j'ai été rendre visite à monsieur votre père... en grand costume... j'espère que je n'ai pas été long.

ÉDOUARD. Vous, malheureux! sans me prévenir!

BALIVET. Ecoutez-moi, jeune emporté... Je lui ai dépeint votre malheur, votre repentir; j'ai eu de très-beaux mouvemens, j'ai employé toute mon éloquence pour exciter sa sensibilité, pour le fléchir, l'attendrir, le faire pleurer.

ÉDOUARD. Eh bien?

BALIVET. Eh bien! il m'a mis à la porte... en grand costume. Il ne veut entendre parler de rien... Heureusement vous avez de l'argent.

ÉDOUARD. Je n'en ai plus... j'ai tout reperdu.

BALIVET. Ah! l'infortuné... Au diable ma quatrième garantie!

ÉDOUARD. Tenez, Balivet, vous remettrez cette lettre à madame d'Harcourt.

BALIVET. Où voulez-vous aller?

ÉDOUARD. Me tuer.

BALIVET. Vous tuer!... allons, voilà sa monomanie qui le reprend... Mais savez-vous bien, jeune homme, tête romanesque, égarée, renversée, abrutie par l'amour et l'adversité, savez-vous que c'est un grand crime que de se tuer? un crime que la loi devrait punir... un crime pour lequel on ne trouve aucune espèce de réparation? le savez-vous bien, mon ami intime... D'ailleurs vous n'en avez pas le droit.

ÉDOUARD. Je n'en ai pas le droit?

BALIVET. Certainement, le code vous le défend; vous m'appartenez... j'ai trois prises de corps pour mes vingt mille francs.

ÉDOUARD. Vous tenteriez en vain de me retenir.

BALIVET. Edouard, mon cher Edouard! songez à votre père, songez à moi, dont toutes les garanties sont épuisées.

ÉDOUARD. Laissez-moi, vous dis-je... Adieu.

Il s'échappe de ses mains.

BALIVET. Non, je ne vous quitte pas.

Le galop s'exécute au fond du théâtre et empêche Balivet de sortir.

SCENE XVII.

BALIVET, LA SOCIÉTÉ.

BALIVET, *criant de toute sa force.* Laissez-moi donc passer... il faut que je sorte... Maudits danseurs! ils ne m'écoutent pas.

CHOEUR.

AIR *d'Amédée de Beauplan.*

Vite au galop, au galop,
Courons, que rien ne nous arrête,
Et que bientôt
Le galop
Nous fasse, amis, perdre la tête.

BALIVET.

De grâce, messieurs, laissez-moi;
Pour mon client je meurs d'effroi;
J'en deviendrai fou, je le croi.
Oui, j'aimais le galop de mes plus jeunes ans,
Mais il va m'en coûter, hélas! vingt mille francs.

C'est le galop,
Allons donc, rien ne les arrête...
Ah! le galop
Va bientôt
Me faire ici perdre la tête.

Reprise du chœur.

Vite, au galop, etc.

Les danseurs s'éloignent.

ÉDOUARD, *à la cantonade.* Misérable! un soufflet!... Tu ne m'échapperas pas.

La danse cesse; Edouard rentre en scène, pâle de colère. Balivet va au devant de lui.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, EDOUARD.

BALIVET. Mon ami intime, expliquez-vous.

ÉDOUARD. J'étais désespéré, je sortais, j'allais en finir, lorsque, dans un corridor, un jeune homme que je ne connais pas, dont j'ai à peine entrevu la figure, mais habillé, tenez, habillé à peu près comme vous, Balivet, seulement un peu plus petit, prononçait à demi-voix le nom de madame d'Harcourt... J'écoute... il parlait avec insolence des hommages que je lui offrais... Je lui demande raison, il se précipite, me frappe...

BALIVET. Un soufflet! (*A part.*) Que Dieu le lui rende... ça retardera du moins son suicide.

ÉDOUARD. Je veux le saisir, il s'échappe, me jette sa carte, monte en voiture et disparaît... Cette carte, où est-elle donc? je l'ai froissée dans mes mains... Ah! mon Dieu! si je l'avais perdue!

SCENE XIX.

BALIVET, EDOUARD.

BALIVET. Un instant; qu'allez-vous faire?

ÉDOUARD. Punir l'insolent.

BALIVET. Vous battre! D'abord êtes-vous bien sûr que c'était un soufflet?

ÉDOUARD. Comment!

BALIVET. Ce n'était peut-être qu'un coup de poing... un simple coup de poing... La nuit, sans lumière, on peut se tromper, et l'on ne se bat pas pour un coup de poing... Moi, par exemple, il m'est arrivé de recevoir bien des coups de pied... Ah! si c'eût été un soufflet, bon... mais un coup de pied, non.

ÉDOUARD. Vous êtes fou.

BALIVET. Du tout: un coup de pied est une insulte trop basse pour que je me batte. Je ne m'occupe jamais de ce qui se passe derrière moi.

ÉDOUARD. Mais qu'ai-je donc fait de cette maudite adresse? Dans ma colère... Ah! la voilà.

BALIVET. Jeune homme, croyez-moi, ne la lisez pas encore.

Il la lui prend.

ÉDOUARD. Que prétendez-vous faire ?... Rendez-moi...

BALIVET. Songez-y ; un duel, préjugé barbare ; un pistolet qui vous tue sans avoir le temps d'embrasser ses amis, son père, qui arrive de province ; d'arranger ses affaires, de payer ses créanciers... (*A genoux.*) Jeune homme, songez à tout cela, et que la voix de la nature qui vous parle par la mienne...

ÉDOUARD. Vous tairez-vous, maudit bavard? me rendrez-vous cette carte?

BALIVET. Mon meilleur ami !

ÉDOUARD, *furieux.* Allons, allons, la... voilà, je vais vous la lire... (*Bas.*) Je crois que l'ai un peu calmé... j'ai eu de l'éloquence.

ÉDOUARD. Enfin !

BALIVET. J'y suis... (*Lisant.*) « Sos... Sos- » thènes... Sosthènes Balivet!... » Quelle indécente plaisanterie !

ÉDOUARD, *lisant.* « Sosthènes Balivet !... » C'était donc vous, misérable!

BALIVET. Moâ !...

ÉDOUARD. En, effet dans l'obscurité je ne pouvais distinguer ses traits, et puis il changeait sa voix, il cherchait même à contrefaire sa taille.

BALIVET. C'est ça, je me dégrossissais pour avoir l'air d'un jeune homme... Ah ! amère dérision !

ÉDOUARD. Tenez, la manière même dont vous vous défendez me prouve que mes soupçons étaient justes... Oh ! n'espérez pas me donner le change... c'était vous, c'était bien vous.

BALIVET. Moi, encore! moi, capable de donner un soufflet à quelqu'un... Mais regardez-moi donc.

ÉDOUARD. Pourtant c'est bien votre nom, votre adresse, c'est bien vous... Oh ! ne croyez pas m'abuser.

BALIVET. Désabusez-vous, au contraire; je vous jure que j'étais ici; il y a alibi.

ÉDOUARD. C'est une ruse dont je ne suis pas dupe, et je vous demande raison.

BALIVET. Raison !... depuis que je vous connais, je cherche à vous la rendre, la raison; c'est absolument comme si je chantais *robe légère.*

ÉDOUARD. Oh ! c'en est trop... vos armes... monsieur, vos armes ?...

BALIVET. Mes armes !... la persuasion... je n'en veux pas d'autres.

SCENE XX.

LES MÊMES, FRANCIETTE.

FRANCIETTE. Monsieur Edouard, voici une lettre qu'on vient d'apporter à l'instant; elle est à votre adresse.

ÉDOUARD. A mon adresse?

BALIVET. Une lettre... elle arrive à point.

FRANCIETTE. C'est, je crois, de la part de monsieur votre père.

ÉDOUARD. De mon père! (*Il lit.*) « Une per- » sonne de tes amis est venue me parler en ta » faveur.

BALIVET. C'est moi, vous savez, tantôt...

ÉDOUARD. » Grâce à l'intérêt qu'elle m'in- » spire...

BALIVET. Je lui inspire de l'intérêt.

ÉDOUARD. » Et par égard pour elle, je te » pardonne.

BALIVET. Par égard pour moi... malicieux vieillard, il m'a mis à la porte... en grand costume.

ÉDOUARD. » Je payerai monsieur Balivet » quand il le voudra.

BALIVET. Tout de suite.

Il va pour sortir.

ÉDOUARD. Arrête... tu ne sortiras pas de mes mains.

BALIVET. De vos mains! qu'est-ce que ça me fait pourvu que je sorte de la maison !

ÉDOUARD, *le tenant au collet et continuant de lire.* » Tu aimes une femme charmante, » je le sais, et je consens à ton mariage, si » elle te trouve encore digne d'elle... »

BALIVET. Mon ami, vous m'étranglez !

ÉDOUARD, *sautant de joie.* Oh ! quel bonheur !... Mon père, mon bon père, ce cher Balivet... et c'est vous qui l'avez attendri.

BALIVET. Eh bien ! vous qui vouliez vous tuer... avouez qu'il a bien fait celui qui vous a empêché en vous froissant un peu... l'amour propre...

ÉDOUARD. En effet je l'oubliais... insensé, je m'abandonnais à des rêves de bonheur, et mon affront est encore impuni... Balivet, cette carte qui est la vôtre... si ce n'est vous, vous devez connaître celui qui l'a remise.

BALIVET. Allons, il va recommencer.

ÉDOUARD. Quel qu'il soit, sa vie ou la mienne; il faut que je me venge, il faut que je le tue.

SCENE XXI.

LES MÊMES, MELANIE, *en Marquis.*

MÉLANIE. Eh bien, tuez-le donc, monsieur, tuez-le, car le voilà.

ÉDOUARD. Mélanie ! c'était vous?

BALIVET. C'était un soufflet de femme ! il n'a pas reconnu ça tout de suite... ce que c'est que de n'avoir pas l'habitude !

ÉDOUARD. Comment, madame, c'était vous !

MÉLANIE. Oui, monsieur, moi, qui n'ai trouvé que ce moyen pour vous forcer à vivre et me venger en même temps de votre impertinence de tantôt... Si vous exigez une réparation...

ÉDOUARD. Ah ! madame !

BALIVET. Moi, je suis un scélérat dans l'âme; si une femme me souffletait... Allons donc, jeune homme, allons donc.

ÉDOUARD, *à Mélanie.*

AIR *du vaudeville de Préville.*

Vous ne pouvez ici me refuser,
Car c'est un droit que de vous je réclame;
Vous le savez, ce droit c'est un baiser

Pour le prix d'un soufflet donné par une femme.
Mais le courroux brille encor dans vos yeux.
Cette colère à genoux je l'implore.
N'hésitez pas... je serais trop heureux
Si vous pouviez me souffleter encore,
A ce prix-là, frappez, frappez encore.
Il lui baise la main.

BALIVET. Certainement, à ce prix-là je voudrais recevoir une grêle... c'est-à-dire non, une foule de soufflets... et maintenant pour compléter la réparation, je ne vois qu'un bon mariage. Seulement un conseil. Aimez-vous toujours bien. (*A Mélanie.*) Soyez père... (*A Edouard*) et mère d'une nombreuse famille, et surtout n'oubliez jamais de faire vacciner vos enfans...

MÉLANIE, *au public.*

AIR *d'Yelva.*

Sous cet habit parfois j'ai de l'audace;
Mais redoutant votre sévérité,
Pour mes défauts je viens demander grâce;
Je me repens... plus de témérité.
Montrant Édouard.
Si ma conduite envers lui fut cruelle,
N'imitez pas tout le mal que j'ai fait,
Et n'allez pas, me prenant pour modèle,
Aux auteurs donner un soufflet.
Daignez, messieurs, prendre un autre modèle,
A nos auteurs épargner un soufflet.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LES

LIAISONS DANGEREUSES,

DRAME EN TROIS ACTES, MÊLÉ DE CHANT,

Par MM. Ancelot et Xavier,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE NATIONAL DU VAUDEVILLE, LE 20 FÉVRIER 1834.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LE VICOMTE DE VALMONT.	M. Lafont.	GEORGES, valet de chambre de Valmont............	M. Armand.
LE CHEVALIER DE CHAVIGNY..................	M. Adrien.	Mme LA PRÉSIDENTE DE TOURVEL............	Mme Albert.
LE CHEVALIER D'ANCENY....................	M. E. Taigny.	Mlle GUIMARD, danseuse à l'Opéra..............	Mme Wilmen.
L'ABBÉ ANSELME habit brun, culotte et bas noirs, point de rabat, perruque sans calotte.	M. Mathieu.	Mme DE ROSEMONDE, tante de Valmont............	Mme Lacaze.
LE COMTE DE CRISSÉ....	M. Balard.	CÉCILE DE VOLANGE....	Mme A. Beauchêne.
PRÉVAL................		JULIE, femme de chambre de Mme de Tourvel.........	Mme Fanny.

La scène se passe, au premier acte, chez le chevalier de Chavigny, à la campagne; au deuxième acte, chez Mme de Tourvel; au troisième acte, chez Valmont.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un pavillon de chasse élégant; porte au fond; portes latérales.

SCENE PREMIERE.

Au lever du rideau, Chavigny, Crissé, Préval, d'Armincourt, Mlle Guimard et autres convives, sont à table et paraissent y être depuis long-temps. Georges, la serviette sous le bras, dort dans un coin.

GEORGES, *dormant dans un coin*, PRÉVAL, CRISSÉ, Mlle GUIMARD, D'ARMINCOURT, CHAVIGNY, *à table au milieu du théâtre.*

CHAVIGNY. Je vous l'avais bien dit, Valmont se dérange: le jour vient de paraître, et on ne l'a point vu à notre souper; peut-être même n'assistera-t-il pas à notre chasse?... Qu'il y prenne garde, sa dévote est capable de le perdre.

LA GUIMARD. Je crois le contraire; c'est bien plutôt lui qui la perdra.

CHAVIGNY. Mais non, du tout! Vous ne savez pas ce que c'est qu'une prude, ma chère Marianne, il y en a fort peu parmi les danseuses de l'Opéra.

LA GUIMARD. C'est vrai!... ou du moins, s'il y en a, vous devez me rendre la justice de convenir que leur exemple ne m'a pas pervertie.

TOUS, *en riant*. Bravo! bravo! accordé!

LA GUIMARD. Mais, cette belle dame, de quel genre de prude est-elle? car il y en a de toutes les espèces.

AIR *de la Catacoua.*

On peut être prude et coquette,
Et, bravant le qu'en dira-t-on,
Savoir faiblir en tête-à-tête
Et moraliser au salon.
J'ai vu de ces vertus si rudes,
Qui, nous dérobant leurs faux pas,
Dans plus d'un cas,
Sans embarras,
Savent unir, en soupirant tout bas,
A l'honneur de passer pour prudes
Le plaisir de ne l'être pas.

CRISSÉ. Ah! celle-là est de la pire espèce, c'est une femme vertueuse, purement et simplement.

LA GUIMARD. Vraiment, vertueuse?... là! pour tout de bon?

CRISSÉ. Chavigny en sait quelque chose, il lui a fait la cour.

CHAVIGNY. Moi! non.

CRISSÉ. Allons, je t'ai vu amoureux d'elle. (*Bas à son voisin.*) Il en a été fou!

CHAVIGNY, *à Crissé, d'un air nonchalant.* Monsieur le comte, vous êtes un impertinent; si j'avais songé à Mme de Tourvel, elle serait sur ma liste.

CRISSÉ. Oh! je ne conteste ni ta supériorité, ni tes succès, ils ont fait assez de bruit dans le monde. Le chevalier de Chavigny a mérité cent fois son beau surnom d'irrésistible; c'est notre maître à tous, messieurs.

LA GUIMARD. Oui, votre maître en perfidies.

CHAVIGNY. Des perfidies! mot vide de sens; on ne vit que de cela aujourd'hui: plus observateur que sensible, je m'aperçus en débutant dans le monde, que la société se partage en deux grandes catégories: les dupeurs et les dupés, les tyrans et les esclaves... de ce jour mon choix fut décidé.

LA GUIMARD. Ainsi, chevalier, vous n'avez jamais éprouvé ce qu'on appelle un amour véritable?

CHAVIGNY. Vous êtes curieuse, Marianne. Je veux bien l'avouer; malgré la rigidité de mes principes, j'y fus pris comme un sot, une fois, une seule fois! je fus repoussé, dédaigné, et cette femme devint l'épouse d'un autre qui certes ne me valait pas.

CRISSÉ, *à demi-voix aux autres.* Je crois que je devine.

LA GUIMARD. Et, depuis ce temps-là, revenu à vos grands principes, vous croyez qu'aucune autre femme ne peut vous résister?

CHAVIGNY. Je n'attribue pas cela à mon mérite, mais à mon savoir faire. Veux-tu me mettre au défi, Marianne? je me sens quelque goût pour toi.

LA GUIMARD. Réellement?

CHAVIGNY. Sur l'honneur!

LA GUIMARD, *se levant.* Eh bien, vive Dieu! j'accepte!... Vous trouverez enfin une rébelle, aussi vrai que j'ai le cœur d'une bonne fille et l'ame d'un honnête homme, que je suis premier sujet à l'Opéra, et que je m'appelle Marie-Anne Madeleine Guimard.

CHAVIGNY. Quelle vivacité!... Rasseyez-vous, belle dame.

CRISSÉ. Il serait curieux de voir l'honneur du sexe vengé par une dame d'Opéra.

LA GUIMARD, *à Chavigny.* Maintenant, revenons, je vous en prie, au plus brillant de vos élèves, à ce vicomte de Valmont, qui m'intéresse.

CHAVIGNY. En vérité?

LA GUIMARD. Elle est donc bien jolie, cette présidente?

CHAVIGNY. Pas mal.

LA GUIMARD. Veuve?

CHAVIGNY. Non, mais son mari voyage en ce moment, ce qui revient au même.

LA GUIMARD. Et Valmont triomphera?

CHAVIGNY. Sans doute, s'il veut m'écouter.

CRISSÉ. Il s'est attaqué là à une femme formidable de vertu et de dévotion.

CHAVIGNY. Eh! qu'importe, s'il suivait une marche savante; mais je n'entends plus rien à sa manière; il louvoie, il temporise, Valmont est faible... Je le répète, cette femme-là est capable de le perdre. Vous voyez que déjà il nous manque de parole. Quelle raison a pu l'empêcher de se trouver à notre joyeux rendez-vous de chasse?

CRISSÉ. Mais ne nous a-t-il pas envoyé son fidèle Georges pour nous prévenir qu'une affaire importante le retiendrait quelque temps?

CHAVIGNY. Georges est fort bon pour le service; tenez, le voilà qui dort. (*Frappant sur la table.*) Allons, allons, Georges!

TOUS, *frappant leurs verres sur la table.* A boire! à boire! à boire!

GEORGES, *se réveillant.* Quel tapage tu fais, Julie!

TOUS. Julie! (*Ils rient.*) Ah! ah! ah!

GEORGES, *tout-à-fait réveillé.* Ah! pardon, messieurs.

LA GUIMARD. Qu'est-ce que c'est que cette Julie, Georges?

CRISSÉ. La femme de chambre de Mme de Tourvel.

GEORGES. Oui, une corvée que mon maître m'a donnée.

CHAVIGNY. La tactique n'est pas mauvaise pour être instruit des mouvemens de l'ennemi; c'est de moi qu'il emprunta cette mesure de précaution.

GEORGES. Le ciel vous bénisse, monsieur le chevalier; aussi, quand mon maître a une idée quelque part, la femme de chambre me regarde absolument... qu'elle soit laide ou qu'elle soit belle... ce n'est pas toujours agréable.

LA GUIMARD. Et elle est donc laide, cette Julie?

GEORGES. Non pas, madame, mais c'est sans esprit, sans manières, ça tient à la noblesse de robe; et si ce n'était par égard pour M. le vicomte, je n'aurais pas gardé ça plus de huit jours. *On rit.*

TOUS. Ah! ah! ah!

GEORGES. Au lieu que je prévois qu'il me faudra, par ordre supérieur, lui rester fidèle au moins une année entière.

CHAVIGNY. Ton maître n'avance donc pas?

GEORGES. Ah! c'est déplorable! il n'y a pas de sa faute, car depuis quinze jours qu'il vit au château de sa tante, avec son entourage de bigotes, il a fait tout ce qu'il était humainement possible de faire, je lui rends justice; jusqu'à aller à la messe! Et il soupire, et il fait des yeux au ciel, et il écrit lettres sur lettres.

LA GUIMARD. Elle les reçoit?

GEORGES. Il le faut bien, il en fourre partout, jusque sous l'enveloppe de celles qu'elle reçoit de son mari.

TOUS. Ah! très-bien! très bien!

GEORGES. Dans les commencemens elle a répondu; une petite correspondance s'était établie, mais tout-à-coup elle a cessé:

AIR: *Et voilà comme tout s'arrange.*

Maintenant le moindre billet
Nous est renvoyé sans scrupule:
Il porte encor notre cachet!...
Ceux qu'on ne rend pas, on les brûle.
Vous jugez de notre embarras!
Notre tâche est loin d'êtr' remplie;
On r'cul, dès qu' nous faisons un pas,
Ce qui fait qu' nous n'arrivons pas!...
Et que j'aime toujours Julie!
Et j' crains d' l'aimer toute ma vie!

CRISSÉ. C'est donc un marbre que cette femme-là?

GEORGES. C'est bien pis: je crois qu'elle est amoureuse de son mari.

TOUS. Ah! ah! ah!

CHAVIGNY. Ne riez pas, messieurs, ça s'est vu.

GEORGES. Cependant, pour être vrai, je dois dire que je ne la crois pas tout-à-fait insensible à notre égard, car nous avons retrouvé dans ses poches des lettres qu'elle était censée avoir brûlées.

LA GUIMARD. Dans ses poches! et par quel moyen?

GEORGES. Eh bien! et Julie donc?

LA GUIMARD. Ah! la pauvre femme!... Quelle trahison!

GEORGES. Mais tout cela ne prouve pas grand'chose; moi, je crois que M. le vicomte a tort de courir deux lièvres à la fois.

CHAVIGNY. Comment?

GEORGES. Oui; il s'occupe aussi de M[lle] Cécile Volange.

CRISSÉ. Mais elle est dans les adorations avec ce brave Danceny, le plus naïf chevalier du monde.

GEORGES. Oui, monsieur le comte; mais M[me] de Volange, qui a surpris le secret de ces amours-là, a mis M. le chevalier Danceny à la porte de chez elle, sous le prétexte qu'il n'était pas d'assez bonne noblesse pour aspirer à la main de sa fille. M[lle] Cécile a été envoyée à la campagne, chez la tante de M. le vicomte, lequel a trouvé le moyen de devenir le confident des deux amans, et je crois fort qu'en ayant l'air de travailler pour l'autre, il ne travaille que pour lui.

CHAVIGNY. Ah! ce pauvre Danceny, il en est bien digne à tous égards.

TOUS. Ah! ah! ah!

On rit.

CHAVIGNY. Cette petite Cécile est fort jolie, c'est une éducation à faire; mais il lui faut un guide.

Valmont entre; tout le monde se lève; on place la table, dans un coin.

SCENE II.

PRÉVAL, CRISSÉ, M[lle] GUIMARD, VALMONT, CHAVIGNY, D'ARMINCOURT.

VALMONT, *entrant*. Il se présentera, gardez-vous d'en douter.

TOUS. Valmont! Ah!

CHAVIGNY. Te voilà donc, enfin!

VALMONT. Eh! bonjour, mes amis. (*A la Guimard.*) Salut à la duchesse de Terpsichore. Vous êtes furieux contre moi, n'est-il pas vrai?

CHAVIGNY. Jusqu'à ce que tu nous aies donné une excuse valable.

VALMONT. J'en ai deux.

LA GUIMARD. A la bonne heure!

CHAVIGNY. Voyons d'abord la première.

VALMONT. C'est la plus importante.

CHAVIGNY. Il s'agit encore de la présidente!

VALMONT. Justement. Vous saurez, mes amis, qu'au moment de venir vous rejoindre, j'ai appris par Julie que la chère petite femme, intriguée de mes fréquentes absences du château, et ne pouvant pas les attribuer à la chasse, puisque je rentrais toujours sans gibier, avait adroitement suggéré à ma vieille tante l'idée de me faire épier par l'un de ses gens.

CHAVIGNY. Bravo!

VALMONT. Vous voyez qu'elle s'occupe de moi; je ne pouvais donc venir ici en ligne directe.

CHAVIGNY. Où la présence de la duchesse Terpsichore pouvait compromettre ta vertu.

LA GUIMARD. Insolent!

VALMONT. Je résolus donc de dépister l'argus, et j'entrai en chasse à travers champs, sans autre but d'abord que de faire courir le drôle qui me suivait. Mais la Pro-

vidence, qui veille toujours sur l'innocence, me le réservait pour être le témoin de mes vertus.

LA GUIMARD. Pas possible?

VALMONT. Parole d'honneur! Après une longue course, j'arrive enfin près d'un village; je vois de la rumeur, je m'avance, j'interroge, et j'apprends qu'on était en train de saisir, de par le roi, les meubles d'une pauvre famille qui ne pouvait payer la taille. L'occasion était superbe, mon espion était là... Je fais venir le collecteur, je paie noblement cinquante-six livres pour lesquelles on réduisait cinq personnes à la paille et au désespoir. Ma dévote le saura.

CHAVIGNY. Sublime! Valmont, viens que je t'embrasse.

VALMONT. Après cette action si simple, vous n'imaginez pas que de bénédictions retentirent autour de moi, quelles larmes de reconnaissance coulaient des yeux du vieux chef de cette famille; j'en pris goût à la bienfaisance, j'avais dix louis sur moi, je les lui donne, quand, tout-à-coup, un autre paysan, plus jeune, conduisant par la main une femme et deux enfans, et s'avançant vers moi à pas précipités, leur dit: Tombons tous aux pieds de cette image de Dieu!

AIR : *Que c'est gentil le mariage.* (Valentine.)

Je voulais fuir!... de toute la famille
Au même instant je suis environné;
Père, grand-père, et la mère, et la fille,
A mes genoux chacun est prosterné,
Moi-même alors je me suis étonné.
Vous l'avouerai-je? oui, je trouvai des charmes
A partager leur attendrissement.
Mon cœur ému contre eux était sans armes,
Et de mes yeux s'échapèrent des larmes!...

TOUS, *riant.*

Ah! vraiment
C'est charmant! } *bis.*
Valmont en pleurs! ah! c'est vraiment charmant!

CHAVIGNY. Tiens, voilà Marianne qui pleure. (*Tout le monde rit.*) Ah! ah! ah!

LA GUIMARD. Et pourquoi pas?

VALMONT. Ma foi, mes amis, je serais tenté de croire que ce que nous appelons les gens vertueux n'ont pas tant de mérite qu'on se plaît à nous le dire, car ils doivent éprouver parfois des jouissances bien vives.

CHAVIGNY. C'est possible, mais il faut éviter de s'abandonner ainsi au point de ne pouvoir plus être maître de soi; ces émotions-là peuvent déranger un calcul. On dit que tu vas à la messe, je commence à craindre...

VALMONT. J'avouerai avec la même franchise que, dans l'église, lorsque des voix harmonieuses se mêlent au bruit de l'orgue...

CHAVIGNY. Qu'est-ce que je disais? Messieurs, méfiez-vous de Valmont, il finira mal.

VALMONT. Du moins, je n'ai pas mal fini ma journée, car je l'ai terminée chez Emilie, votre camarade à l'Opéra, ma chère Marianne.

CHAVIGNY. Je sais aussi que tu t'occupes de Cécile Volange; prends garde, c'est encore là sortir des principes. Règle générale, messieurs, diviser ses forces, compromettre une conquête importante pour un caprice, c'est une faute.

VALMONT. Non pas pour Cécile; j'espère bien prouver que c'est une manœuvre habile, une diversion puissante. M[me] de Volange est celle qui m'a le plus desservi dans l'esprit de la présidente en lui révélant quelques-uns de mes anciens passe-temps. Je la forcerai bientôt de s'occuper de sa fille et non des autres; de plus, Cécile me sert à entretenir un léger mouvement de jalousie dans l'ame de ma dévote; il est bon de se donner une apparence de torts dont on peut se justifier facilement, car je n'ai jamais dit un mot d'amour à cette petite pensionnaire ignorante et coquette; c'est toujours sous le manteau de Danceny que je me présente à elle. Si d'un côté j'agis avec prudence, avec lenteur, ici il faudra brusquer le dénouement; il faut que ma victoire arrive comme un coup de foudre qui l'éblouisse, qui l'épouvante sans lui laisser seulement le temps de se reconnaître et de crier grâce.

CHAVIGNY. Et pourquoi ne point faire de même avec la présidente?

VALMONT. C'est que ce serait tout perdre.

CHAVIGNY. Tiens, mon ami, tu agis avec elle comme si tu avais peur de réussir.

VALMONT. L'avenir me justifiera.

CHAVIGNY. Prends garde qu'un autre plus adroit que toi...

VALMONT. Non, car elle m'aime.

CHAVIGNY. Elle te l'a dit?

VALMONT. Pas encore, mais je le sais, moi; mais je connais cette ame si craintive et si forte en même temps; il fallait donner à cet amour le temps de prendre racine. Il faut qu'elle ne songe à lutter contre lui que lorsqu'il sera plus fort qu'elle. Ah! qu'elle se rende, mais qu'elle combatte, que sans avoir la force de vaincre, elle ait celle de résister; quel délice d'être tour à tour l'objet et le vainqueur de ses remords! Loin de moi l'idée vulgaire de détruire les préjugés qui l'assiégent, pour rendre sa chute plus facile, de la corrompre pour la

séduire ; non, ma gloire sera plus grande. Qu'elle croie à la vertu, mais qu'elle me la sacrifie ; que ses fautes l'épouvantent sans pouvoir l'arrêter ; et qu'agitée de mille terreurs, elle ne puisse les oublier, les vaincre que dans mes bras.

LA GUIMARD. Voilà un raffinement de scélératesse que je n'aurais jamais soupçonné.

CHAVIGNY. Valmont, crois-moi, hâte-toi d'en finir avec cette femme pour te sauver du ridicule d'en devenir amoureux.

VALMONT. Amoureux ? moi ?

CRISSÉ. Cela pourrait bien être.

VALMONT. Fi donc ! me croyez-vous si faible ? Je serai digne de mon maître, je le jure !

CHAVIGNY. Eh bien ! je reçois ton serment. Vous l'entendez, messieurs, c'est la chute éclatante de cette grande réputation de vertu qu'il vient de nous promettre !

CRISSÉ, *à part.* Je crois fort que, dans tout cela, Chavigny ne voit qu'un moyen de se venger d'elle.

LA GUIMARD. Quelle horreur ! Ah ! les hommes !.... Vraiment, messieurs, je commence à m'apercevoir que je suis ici en fort mauvaise compagnie ; je vais faire mes préparatifs et donner des ordres pour mon départ, car je rougirais de de prolonger mon séjour ici.

Elle sort par une porte latérale à droite.

CHAVIGNY, *la conduisant.* Du moins, Marianne, vous permettez que nous vous fassions nos adieux. (*Il revient en scène.*) Allons, un dernier verre de Champagne : A la chute de l'ange !

AIR *nouveau de M. Doche.*

TOUS.

Jurons (*ter*)
Qu'avant peu nous verrons
Tomber cette vertu rebelle.
Valmont, point de pitié pour elle !
Qu'elle succombe, et nous rirons !

CHAVIGNY.

Songes-y bien, j'ai reçu ta promesse ;
Sois vainqueur, et point de faiblesse !
Tous nos amis t'observent comme moi.
Si tu triomphes, gloire à toi !

TOUS.

Jurons (*ter*)
Que nous triompherons.

CHAVIGNY.

Mais, silence !
Quelqu'un s'avance.

TOUS.

Valmont, point de pitié pour elle !
Qu'elle succombe, et nous rirons.

Tous boivent.

LA GUIMARD, *rentrant.* Eh bien ! messieurs, avez-vous terminé vos abominables complots ? et que vous a donc fait cette pauvre prude ?

CHAVIGNY. Elle est d'un mauvais exemple pour les autres femmes : mais êtes-vous donc décidée à nous quitter, Marianne ?

LA GUIMARD. Dès que mes chevaux seront attelés.

SCENE III.

LES MÊMES, GEORGES, *puis* DANCENY.

GEORGES, *annonçant.* M. le chevalier Danceny.

VALMONT. Allons, il va venir encore me parler de sa Cécile ! Du décorum devant lui, messieurs, c'est un amoureux des anciens temps, un vrai berger d'Arcadie !

Georges sort.

CRISSÉ. Mais s'il voit Marianne ?

VALMONT. Il arrive de sa province : c'est tout au plus s'il est allé deux fois à l'Opéra : il ne la reconnaîtra pas.

DANCENY, *entrant.* Pardon, messieurs, si je vous dérange. (*Apercevant la Guimard et la saluant.*) Madame...

VALMONT, *le présentant à la Guimard.* Madame la duchesse, j'ai l'honneur de vous présenter M. le chevalier Danceny, dont vous avez sans doute entendu parler.

LA GUIMARD. Je connais monsieur de réputation, et certainement...

Elle lui fait une grande révérence.

DANCENY. Vous êtes trop bonne. (*A Valmont.*) Ah ! c'est une duchesse ?

VALMONT, *à demi-voix à Danceny.* De la première volée. Une femme que vous verrez peut-être un jour s'élever très-haut ! Silence ! elle est en ce lieu incognito ! Mais comment diable êtes-vous venu ici ?

DANCENY. Je vais vous dire... je ne pouvais plus tenir à l'impatience de savoir si vous aviez parlé pour moi à Cécile.

VALMONT. Certes, je lui ai parlé pour vous. C'est une affaire qui me regarde à présent, et que je prends à cœur de plus en plus.

DANCENY. Que vous êtes bon !

VALMONT. Ah ! mon Dieu ! c'est un service que je vous rendrai avec bien du plaisir ; mais il faut que vous m'aidiez. Je vous l'ai dis, quelle confiance peut-elle avoir en moi quand je lui parle en votre nom, si vous ne lui dites par une lettre...

DANCENY. La lettre, la voici !

VALMONT, *prenant la lettre.* A la bonne heure.

DANCENY. C'était pour vous la remettre que ce matin j'étais allé rôder autour du château de Mme de Rosemonde, votre tante, espérant trouver l'occasion de vous rencontrer, lorsque je vis Cécile elle-même...

VALMONT. Vraiment?

DANCENY. Oui, avec Mme la présidente et Mme votre tante. La voiture de Mme de Tourvel les attendait à l'entrée du bois. Ne vous voyant point avec elles, alors j'ai pensé que vous étiez ici, chez M. de Chavigny, et j'y suis venu au grand galop de mon cheval.

GEORGES, *rentrant*. Monsieur, monsieur, en voilà bien d'une autre : la voiture de Mme la présidente est au bout de l'avenue.

DANCENY. Tiens, elles venaient ici!

VALMONT C'est une erreur!

GEORGES. Parbleu! ce sont bien ses chevaux et son cocher. Je les connais assez tous trois!

CHAVIGNY. Par quel hasard pareille visite m'arrive-t-elle?

VALMONT. Il n'y a pas un moment à perdre! Vite, Georges, débarrasse tout cela.

Il lui montre la table chargée encore de verres et de bouteilles.

DANCENY. Comment! vous avez déjà déjeuné?

Il va dans le fond regarder.

CHAVIGNY. Ah! des chasseurs!

LA GUIMARD.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Votre amour de l'ordre peut-être
M'ordonne de prendre congé;
Adieu donc; je dois disparaître,
Pour qu'ici tout soit bien rangé.
Devant des vertus si sévères
Il faut toujours, je comprend ça,
Cacher les bouteilles, les verres,
Et les dames de l'Opéra.

VALMONT. Allons! madame la duchesse, puisque vous voulez absolument prendre congé de nous, M. Danceny va vous offrir la main jusqu'à votre voiture. (*Bas à Crissé.*) Si on la voit, nous dirons que c'est lui qui l'a amenée.

DANCENY. Comment donc! j'aurai même l'honneur d'escorter Mme la duchesse, si elle veut bien me le permettre.

CHAVIGNY. Ah! Mme la duchesse permet tout.

LA GUIMARD, *à Chavigny, à demi-voix*. Pas à vous, du moins, car je me rappelle mon serment.

CHAVIGNY, *à demi-voix*. Ah! Marianne, tu ne seras pas inexorable! Parole d'honneur, j'ai un caprice pour toi.

LA GUIMARD, *à Danceny*. Allons, chevalier...

DANCENY. Madame la duchesse... (*Bas à Valmont.*) J'aurais cependant bien voulu revoir encore Cécile.

VALMONT. Allez, ça ne regarde plus que moi.

Danceny et la Guimard sortent.

SCENE IV.

PRÉVAL, CRISSÉ, CHAVIGNY, VALMONT, D'ARMINCOURT, GEORGES, *dans le fond.*

VALMONT. Maintenant, messieurs, il n'y a pas un instant à perdre pour reprendre nos figures de circonstance.

GEORGES, *dans le fond*. La voiture s'arrête; on ouvre.

CHAVIGNY, *prenant un fusil*. Moi, je prends mon fusil.

VALMONT. Moi un livre, c'est plus sentimental; parce qu'on sait que lorsque j'ai un livre dans les mains, c'est que je pense à tout autre chose.

GEORGES, *au fond*. Une, deux, trois femmes! Ah! mon Dieu! elles sont quatre! Julie en est aussi!

CHAVIGNY. C'est donc une invasion!

VALMONT. Rentre, Georges; il faut que nous soyons surpris, sans cela l'effet est manqué.

Il se jette dans un fauteuil, le coude appuyé sur une table, son livre à la main et l'air rêveur. Georges sort par la porte latérale.

CRISSÉ. Ma foi, moi qui n'ai pas d'intérêt dans tout cela, j'ai bien envie, pour apprendre à ces dames à venir ainsi à l'improviste, d'entonner une petite chanson de garnison.

CHAVIGNY, *vivement*. Chut! les voilà!

SCENE V.

PRÉVAL, CRISSÉ, D'ARMINCOURT, CHAVIGNY, Mme DE TOURVEL, Mme DE ROSEMONDE, VALMONT, CÉCILE, JULIE.

Mme DE ROSEMONDE. Salut à ces messieurs.

CHAVIGNY. Qu'est-ce? (*Se retournant et de l'air de la plus grande surprise.*) Ah! quoi! mesdames...

VALMONT, *se levant en simulant le plus grand trouble à l'aspect de Mme de Tourvel.* Comment!...

CHAVIGNY. Eh! mesdames, qui donc me vaut cette bonne fortune?

Mme DE ROSEMONDE. Je suis franche, chevalier; quoique nous vivions ensemble sur un pied de bon voisinage, ce n'est pas absolument pour vous que nous venons. (*A Valmont.*) Allons, mon neveu, que je vous embrasse!

VALMONT. Très-volontiers, ma bonne tante; mais qui peut me valoir cet accueil inusité?

Mme DE ROSEMONDE. Votre beau trait d'hier avec ces pauvres paysans!

CHAVIGNY, *bas à Crissé*. Tiens, je l'a-

vais déjà embrassé pour le même motif.

VALMONT, *à Mme de Rosemonde.* Et qui vous a déjà informée?

Mme DE ROSEMONDE. Eux-mêmes! Ils sont venus ce matin au château pour vous revoir, pour vous remercier encore! Alors Mme de Tourvel a eu l'heureuse idée...

Mme DE TOURVEL, *vivement.* Moi, madame! N'est-ce pas vous, au contraire, qui avez proposé une promenade de ce côté? Si l'idée est heureuse, elle m'a été suggérée par vous-même, qui, depuis hier soir, étiez si joyeuse et si impatiente de revoir M. de Valmont.

CHAVIGNY, *bas à Crissé.* Depuis hier soir, et elles n'ont vu les paysans que ce matin: elles manquent d'habitude.

Mme DE TOURVEL. Ce n'est pas que je ne sente vivement tout le mérite d'une action...

VALMONT. Eh! madame, est-ce une raillerie, ou quelle opinion aviez-vous donc de moi, si un acte aussi simple, et dont tout le bénéfice m'est revenu, peut exciter ainsi votre étonnement? Il est si doux et si facile de soulager de telles infortunes!...

CHAVIGNY, *à Crissé.* Écoute-le prêcher.

VALMONT. D'arracher au désespoir une famille entière dont la misère était le seul crime, et qui, pour être heureuse, n'avait besoin que de la rencontre de ce qu'ils appellent un riche! Car, quel autre à ma place n'en eût fait autant?

CÉCILE, *bas à Julie.* C'est un bien honnête homme que M. de Valmont.

CHAVIGNY, *à Valmont.* Mais tu ne nous avais pas raconté cette histoire. Du reste, ça ne m'étonne point.

Mme DE TOURVEL. Si ma surprise a pu vous choquer, je vous en demande pardon, monsieur le vicomte!

VALMONT. Ah! madame...

Mme DE TOURVEL. Mais je pensais que, jeune encore, jeté au milieu d'un monde frivole, entouré de plaisirs, dont vous aviez semblé faire votre principale occupation, vous pouviez ignorer tout ce qu'il y a de douceur et de joies pures dans la bienfaisance.

VALMONT. Alors votre exemple me l'eût révélé, madame.

Mme DE ROSEMONDE. Je vous le disais, ma chère petite: Valmont a du bon.

CRISSÉ, *à Chavigny.* La tante qui se mêle aussi d'endoctriner la présidente.

Mme DE ROSEMONDE. Sa mère était une folle, mais son père avait un excellent cœur. Il tient de ces deux naturels.

VALMONT. Ma tante, merci pour ma mère et pour moi.

Mme DE ROSEMONDE. Il n'y a pas de quoi, mon neveu. Mais ces messieurs se disposaient à partir pour la chasse: nous ne voulons pas les gêner.

CHAVIGNY. Comment donc, mesdames! ces messieurs peuvent entrer en campagne, puisque vous le permettez, mais j'aurai l'honneur de vous accompagner.

VALMONT, *bas à Cécile.* J'ai à vous parler de la part de Danceny.

CÉCILE. Quel bonheur! Mais comment faire?

VALMONT, *bas.* Ici, dans un quart d'heure.

CHAVIGNY, *à Mme de Rosemonde.* Nous visiterons mes jardins.

Mme DE ROSEMONDE. Volontiers.

CRISSÉ. Alors, mesdames, nous prenons congé de vous.

AIR: *Final du hussard de Felsheim.*

Braves chasseurs, allons, en route!
Mesdames, je veux vous offrir
Un gibier qui bientôt, sans doute,
Pour vous sera fier de mourir!

TOUS.

Braves chasseurs; etc.

On entend le bruit des cors; tous les chasseurs saluent et sortent.

SCENE VI.

JULIE, Mme DE TOURVEL, CHAVIGNY, Mme DE ROSEMONDE, CECILE.

CÉCILE, *à part.* Mais il ne m'a pas donné un moyen pour le rejoindre. Que dirai-je?

CHAVIGNY. Nous allons d'abord visiter mes serres. J'ai des fleurs magnifiques.

Mme DE ROSEMONDE. Vous aimez donc la belle nature?

CHAVIGNY, *en jetant un coup d'œil à Mme de Tourvel.* J'aime tout ce qui est beau, madame.

Mme DE ROSEMONDE. C'est un goût qui devient à la mode, mais c'est ruineux.

CHAVIGNY, *avec intention.* Sans doute, on ne réussit pas toujours. Alors il faut savoir commander à son goût, s'arrêter à temps; on se résigne (*à part*) ou on se venge! (*Haut.*) Partons.

CÉCILE, *faisant un mouvement de douleur.* Ah! je vous prie de m'excuser. Je ne sais... un engourdissement subit au pied...

Mme DE TOURVEL, *avec intérêt.* Comment?

CÉCILE. Oh! ce ne sera rien! Allez toujours; je vous rejoindrai bien vite.

Mme DE ROSEMONDE. C'est cela.

CÉCILE, *à part.* Bon! ça réussit!

Mme DE ROSEMONDE. Julie, tenez compagnie à mademoiselle. (*A Mme de Tourvel.*) Vous permettez?

Mme DE TOURVEL. Je l'exige.

CÉCILE, *à part*. Ah! que c'est contrariant!

Chavigny offre la main aux deux femmes et sort.

SCENE VII.

JULIE, CÉCILE.

CÉCILE, Julie, c'est bien ennuyeux pour vous de rester là.

JULIE. Oh! mademoiselle, moi je n'aime pas la promenade.

CÉCILE. Rien ne vous empêche de marcher, de courir, vous!

JULIE. Je ne m'en soucie guère.

CÉCILE. Qu'allez-vous faire?

JULIE, *tirant de l'ouvrage de son sac*. Je vais travailler près de mademoiselle, si elle veut me le permettre.

Elle s'assied.

CÉCILE, *à part*. La voilà qui s'assied. (*Haut.*) Oh! je puis bien rester seule, allez.

JULIE. Oh! non, mademoiselle.

CÉCILE, *à part*. Et il a à me parler de la part de M. Danceny! que c'est donc désagréable!

Ici Georges paraît dans le fond et fait signe à Julie de venir le rejoindre. Julie se lève.

CÉCILE. Pourquoi vous levez-vous?

JULIE. C'est que je pense que... si ma compagnie n'amuse pas beaucoup mademoiselle...

CÉCILE. Je ne dis pas ça; restez, Julie.

JULIE. Cependant...

CÉCILE. Puisqu'on l'exige.

JULIE. C'est que... il fait bien beau... et puis j'ai un mot à dire au cocher de madame.. c'est de sa part... j'avais oublié.

CÉCILE. A votre aise!

JULIE. Je reviens à l'instant.

Elle sort.

CÉCILE, *sautant de joie*. Ah! la voilà partie!

SCENE VIII.

CÉCILE, VALMONT.

VALMONT, *paraissant tout-à-coup*. Me voilà!

CÉCILE, *avec joie*. Ah! que Julie s'en est allée à propos.

VALMONT, *à part*. Je le crois bien; j'avais envoyé Georges.

CÉCILE. Eh bien! monsieur?

VALMONT. Je l'ai vu ce matin même, ici!

CÉCILE. Ah! monsieur, que vous êtes heureux!

VALMONT, *souriant*. Heureux! ce n'est pas moi qu'il veut épouser! Ah çà! vous l'aimez donc toujours?

CÉCILE. Si je l'aime? jugez-en, puisque vous qui n'êtes que son ami vous lui portez tant d'intérêt!

VALMONT, *lui prenant la main*. Ah! oui, ma chère Cécile, il peut dire qu'il a en moi un ami... un ami dévoué. (*Il lui baise la main.*) Que ne ferais-je pas pour lui! Mais, écoutez, il faut que je vous gronde, enfant de vous êtes... (*Cécile fait un mouvement pour s'éloigner de Valmont.*) Que je vous gronde de sa part.

CÉCILE, *se rapprochant*. De sa part.

VALMONT, *d'un air mystérieux après avoir regardé autour de lui*. Oui; il se plaint, ce pauvre ami, que vous vous êtes soumise bien vite aux ordres de votre mère.

CÉCILE. Il l'a bien fallu; je lui dois obéissance.

VALMONT. C'est répondre comme une petite fille qui sort du couvent. Si vous voulez obéir à votre mère, il faut cesser d'aimer Danceny, mon enfant, rompre entièrement avec lui, me repousser loin de vous, moi qui ne suis ici que son interprète, n'avoir pitié ni de son amour ni de son désespoir; alors vous aurez accompli votre devoir dans toute sa sévérité. Cécile, je ne vous en blâmerai pas, mais que deviendra mon malheureux ami? Vous en sentez-vous la force?

CÉCILE, Non.

VALMONT, *lui baisant le front*. A la bonne heure! Eh bien! donc, il ne faut pas craindre de risquer quelque chose pour faire changer les résolutions de votre mère. Danceny sait un moyen sûr, il veut vous voir, vous parler à ce sujet.

CÉCILE. Le voir! je le voudrais bien! mais comment faire?

VALMONT. Le jour, c'est impossible, vous êtes trop observée; mais écoutez!

AIR : *Travaillez et ne regardez pas.*

Il est une porte secrète
Du parc à votre appartement;
Il faudrait, je vous le répète,
En avoir la clef.

CÉCILE.

Non vraiment.

VALMONT.

Ne l'aimez-vous plus maintenant?

CÉCILE.

Un homme chez moi! quel scandale!...
La nuit!...

VALMONT.

Vous tremblez déjà!...
Ne craignez rien pour la morale;
Cécile, je serai là.

ENSEMBLE.

VALMONT.

M'y voilà! (*bis*)
Car c'est moi seul qui serai là.

CÉCILE.
S'il est là, (*bis*)
Que pourra-t-on dire à cela?

CÉCILE. Si l'on nous surprenait!

VALMONT. Enfant, il faudrait bien alors que votre mère consentît au mariage.

CÉCILE. Vous croyez? Mais c'est égal, ce serait un bien vilain moyen; certainement la décence, l'honneur... Et puis cette clef, je l'ai déjà bien cherchée, je n'ai jamais pu la trouver!

VALMONT, *à part*. Elle est parfaite! (*Haut*.) Alors n'en parlons plus! (*La prenant dans ses bras comme dans un mouvement d'attendrissement*.) Mais, Cécile, mon malheureux ami n'a donc plus d'espoir?

CÉCILE, *se reculant*. Prenez donc garde! Vous m'empêchez de réfléchir... Oui, je me souviens qu'il y a la clef d'une armoire qui ouvre aussi cette porte; mais c'est Julie qui l'a, et elle la porte toujours sur elle.

VALMONT. Eh bien!

CÉCILE. Mais ce serait me compromettre... et puis, monsieur, j'ai bien confiance en vous; mais cependant je vous avoue que moi, qui connais bien le caractère de M. Danceny, il me semble singulier que lui, qui ne me donnait que de bons conseils, il ait eu de pareilles idées. Enfin, c'est impossible!

VALMONT, *d'un ton grave, et en riant à part*. Puisque mes intentions sont suspectées, je me retire, mademoiselle.

CÉCILE, *à part*. Il est fâché...

VALMONT. Je m'étais trop exagéré à moi-même les devoirs de l'amitié, je le sens. Restez soumise à votre mère, c'est le parti le plus sage.

CÉCILE, *à part*. Mais comment avoir des nouvelles de M. Danceny, à présent?

VALMONT. Il me serait facile de vous forcer de me rendre justice, car cette lettre...

CÉCILE, *vivement*. Elle est de lui?

VALMONT. Adressée à vous... Mais je commence à comprendre que je joue ici un rôle qui ne me convient pas... Adieu, Cécile.

CÉCILE, *le retenant*. Ah! je vous en prie, donnez-moi la lettre.

VALMONT. A quoi bon?

CÉCILE, *d'un ton caressant*. Mon cher monsieur de Valmont!

VALMONT, *en lui laissant prendre la lettre*. Non.

CÉCILE, *lisant vivement*. « Ayez pleine et » entière confiance en mon ami... Fiez-» vous à lui comme à moi-même; il est » mon conseil, mon confident, mon ange » tutélaire, qu'il me remplace auprès de » vous. » (*A Valmont*.) Oh! pardon! à présent, je ferai tout ce que vous voudrez... Mais voici quelqu'un! c'est Mme de Tourvel.

SCENE IX.

CÉCILE, Mme DE TOURVEL, VALMONT.

Mme DE TOURVEL. Eh bien! Cécile, cela va donc mieux?

CÉCILE. Ah! madame, beaucoup mieux.

Mme DE TOURVEL. Mme de Rosemonde a éprouvé le besoin de se reposer, et je venais pour vous tenir compagnie; mais je crois que ma présence était inutile.

CÉCILE. Elle ne peut qu'être agréable, madame, quoique la société de M. de Valmont le soit aussi... Il est de si bon conseil! il a tant de raison! Si vous avez des chagrins, madame, vous pouvez vous en rapporter à lui pour vous rendre courage. (*A part*.) Je vais rejoindre Julie.

Elle sort.

SCENE X.

Mme DE TOURVEL, VALMONT.

Mme DE TOURVEL. Je n'en doute pas... la raison et les bons conseils de M. de Valmont... (*Avec surprise en ne voyant plus Cécile*.) Eh bien! elle est partie! (*A Valmont, en le saluant*.) Pardon, monsieur.

Elle fait un mouvement pour sortir.

VALMONT. Eh! madame, d'où peut donc venir cet empressement cruel que vous mettez à me fuir?

Mme DE TOURVEL. Cette question pourrait me sembler au moins singulière. J'y vais répondre cependant avec franchise, monsieur. A compter du jour de votre arrivée dans le château de madame votre tante, vous avouerez, je crois, qu'au moins votre réputation m'autorisait à user de quelque réserve avec vous. Je conviens volontiers que vous vous êtes d'abord montré sous un aspect plus favorable que je ne l'avais imaginé; aussi n'ai-je pas craint de répondre aux premières lettres que vous m'avez adressées: c'était une imprudence, et je m'en suis aperçue quand vos lettres devenues offensantes...

VALMONT. Offensantes!... quoi!... l'expression du sentiment le plus vif, le plus pur!

Mme DE TOURVEL. Vous oubliez encore, monsieur le vicomte, à qui vous parlez: il ne peut exister de pureté que dans un amour vertueux; le vôtre ne peut l'être, car la femme à qui vous vous adressez n'est plus libre de faire un choix.

VALMONT. Eh qu'importe! si je n'exige point, si je n'espère point de retour; si, entraîné par un sentiment irrésistible, je n'implore qu'une grâce, c'est d'être écouté, non accueilli; si en échange de mon amour, je ne demande qu'un sentiment permis à toutes les ames tendres... la pitié, la compassion, est-ce se montrer trop exigeant?

Mme DE TOURVEL. On sait que monsieur le vicomte de Valmont ne se contente pas si facilement.

VALMONT, *à part.* Je le crois bien! (*Haut.*) Ah! que je reconnais là, madame, les impressions défavorables qu'on a cherché à faire naître en vous sur mon compte. On vous a dit mes erreurs, sans vous en dévoiler la cause, et vous vous plaisez à confondre ce que je fus alors avec ce que je suis à présent.

Mme DE TOURVEL. Qui donc aurait pu vous changer ainsi tout-à-coup?

VALMONT. Qui? ne le devinez-vous pas? un amour véritable, le premier de ma vie.

Mme DE TOURVEL, *en souriant.* Le premier!... Pardon, monsieur; mais que de fois vous avez dû parler ainsi!

VALMONT. Oui, je l'avoue...

Mme DE TOURVEL. Vous avez de la franchise, du moins.

VALMONT. Pourquoi feindre quand on ne veut pas tromper? J'ai pu m'abuser aussi. Entré dans le monde, jeune et sans expérience, séduit, fasciné par des femmes, qui toutes se hâtent de prévenir par leur facilité une réflexion qu'elles sentent devoir leur être défavorable, était-ce donc à moi de donner l'exemple d'une résistance qu'on ne m'opposait point? Mais, je puis le dire, cette ivresse des sens n'a point passé jusqu'à mon cœur. Entouré d'objets séduisans, mais méprisables, quel autre moyen qu'une prompte rupture pouvait me justifier d'un choix honteux? On m'offrait des plaisirs, je cherchais des vertus; et moi-même enfin, je me crus inconstant, parce que j'étais délicat et sensible. (*A part.*) C'est assez bien tourné.

Mme DE TOURVEL, *à part.* C'est cependant là l'accent de la vérité! (*Haut.*) Je crois en effet, monsieur, que vos premiers penchans pouvaient vous conduire au bien; mais l'habitude de la dissipation a rendu le retour impossible.

VALMONT. Il est possible, madame, je le jure, je le sens. Ce changement, ce retour, sera-ce donc là l'un des plus grands miracles d'un amour vrai? Entouré de gens sans mœurs, j'ai imité leurs vices; j'ai peut-être mis de l'amour-propre à les surpasser. Séduit de même ici par votre exemple, sans espérer de vous atteindre, j'ai au moins essayé de vous suivre, et cette action, dont vous me louez aujourd'hui, c'est vous, vous seule qui me l'avez inspirée. Voulez-vous donc détruire un amour qui fait ma gloire? ne croyez pas que je vous outrage par une criminelle espérance; je serai malheureux, je le sais; mais mes souffrances me seront chères, et je me croirai consolé parce que vous m'aurez plaint. Essayez de me ramener au bien; je ne demande que vos conseils, votre bienveillance: mettez-moi sous la protection de votre vertu! sauvez-moi! par pitié! par grâce! sauvez-moi!

Mme DE TOURVEL, *avec exaltation.* Et qui me sauvera, moi?...

VALMONT, *transporté.* Quoi!...

Mme DE TOURVEL, *se cachant la figure dans ses mains.* Ah! malheureuse!...

VALMONT. Adèle!

Mme DE TOURVEL, *comme sortant d'un rêve pénible, et cherchant à se donner des forces.* Qu'ai-je donc dit?... rien... rien... dont j'aie à rougir un jour... ce me semble... Chérie, estimée d'un mari que j'aime, je suis heureuse, et je dois l'être... Ah! sans doute, s'il existe des sentimens plus vifs, je ne les connais point, je ne veux point les connaître... Oui, je chéris les liens qui m'enchaînent; je pourrais les rompre que je ne le voudrais pas; si j'avais encore à choisir, c'est lui, c'est encore M. de Tourvel que je choisirais!... oui... Ah! on vient! tant mieux!

VALMONT, *à part.* C'est là une véritable prière des agonisans, mais qui ne la sauvera pas.

SCENE XI.

Mme DE TOURVEL, LA GUIMARD, DANCENY, VALMONT.

DANCENY, *arrivant, donnant le bras à la Guimard.* Ah! Valmont!... mon cher ami! pardon: c'est encore nous.

VALMONT, *à part.* D'où tombent-ils tous les deux?

DANCENY. La voiture de madame la duchesse a versé ici près, elle s'est trouvée mal.

LA GUIMARD. Oui, mon cher Valmont..

VALMONT, *lui montrant Mme de Tourvel.* Silence!

LA GUIMARD. Est-ce que...?

DANCENY. J'ai pensé qu'on trouverait des secours ici.

VALMONT, *troublé.* Sans doute... sans doute.

Mme DE TOURVEL, *à la Guimard.* Asseyez-vous, madame... je vais faire venir... faire appeler...

VALMONT. Non... non... ce ne sera rien.

Mme DE TOURVEL. Il serait plus convenable, je crois, de transporter madame la duchesse chez madame votre tante.

VALMONT, *à part*. Allons, elle aussi, elle en fait une duchesse!

LA GUIMARD, *assise*. Je vous remercie mille fois, madame... ça n'a été que l'effet d'un premier saisissement... c'est la faute de mon butor de cocher...

VALMONT, *cherchant à lui couper la parole et passant auprès d'elle*. Ou de vos chevaux, peut-être?

LA GUIMARD. Oh! non... ils sont fort doux. Vous savez, Valmont, ce sont ceux que m'a donnés le marquis d'Aranda.

VALMONT. Oui, oui, votre cousin.

LA GUIMARD. Oh! nous ne le sommes plus.

Mme DE TOURVEL. Il est heureux, madame, que vous vous soyez trouvée près de ce pavillon.

LA GUIMARD. Encore par la gaucherie de mon cocher qui s'est trompé de route, est revenu sur ses pas et m'a ramenée... (*S'apercevant des signes que lui fait Valmont.*) Il n'y a pas de danger... je me sens mieux.

Mme DE TOURVEL. Oui, voilà les couleurs qui reviennent... Respirez ce flacon, madame.

DANCENY, *bas à Valmont*. Et Cécile? l'avez-vous vue?

VALMONT. Oui...

DANCENY. Vous lui avez parlé de moi? vous lui avez remis ma lettre?

VALMONT. Oui; dormez tranquille, à présent. Je crois que tout réussira au gré de mes désirs.

DANCENY. Oh! tant mieux!... voilà un ami!

VALMONT, *à part*. Ils sont presque tous comme ça.

LA GUIMARD, *à part, examinant Mme de Tourvel occupée à lui prodiguer ses soins*. Quoi! c'est là cette pauvre femme qu'ils veulent perdre!... Comme elle est douce et bonne!

Mme DE TOURVEL. Si vous ne pouvez accepter la proposition que je vous fais au nom de Mme de Rosemonde, du moins, madame, ma voiture sera à vos ordres. Nous pouvons facilement regagner le château à pied.

LA GUIMARD, *à voix basse*. N'est-ce point vous qui êtes madame la présidente de Tourvel?

Mme DE TOURVEL. Oui, madame; ai-je l'honneur?...

LA GUIMARD. Il faut que je vous parle... à vous seule... il le faut! (*On entend le retour de la chasse.*) Je suis tout-à-fait bien...

VALMONT, *à Danceny*. Allons, chevalier, remplissez votre charge.

Il lui fait signe d'offrir sa main à la prétendue duchesse.

LA GUIMARD, *à Mme de Tourvel*. J'accepte votre bras, madame.

Ici Chavigny, Crissé et quelques chasseurs entrent et paraissent stupéfaits en voyant la Guimard donner le bras à Mme de Tourvel. Ils saluent ces dames.

DANCENY. Au revoir, messieurs! je reconduis la duchesse qui a été indisposée.

SCENE XII.

CRISSÉ, PRÉVAL, D'ARMINCOURT, VALMONT, CHAVIGNY, ETC.

CHAVIGNY *et* CRISSÉ, *riant aux éclats*. Ah! c'est charmant! ah! ah! ah!

CHAVIGNY. La dévote et la Guimard!

CRISSÉ. Bras dessus, bras dessous!

CHAVIGNY. Votre chasse a été bonne, messieurs?

VALMONT. La mienne a été meilleure! car demain, si je le veux, vous verrez la rebelle à mes pieds. Elle avoue enfin sa défaite; elle est vaincue, et ne combat plus que pour les honneurs de la guerre.

CHAVIGNY. Vivat! elle se rendra?...

VALMONT. Sans capitulation, je le jure!

CHAVIGNY, CRISSÉ, PRÉVAL, D'ARMINCOURT, CHASSEURS.

AIR: *Final du premier acte du Bouffon du prince.*

Ah! pour lui quelle gloire!
Célébrons tous en chœur
La rapide victoire
De cet adroit chasseur.
Il a suivi la piste
Quand nous sonnions du cor.
Mais le gibier résiste,
Crains qu'il n'échappe encor.

La musique chantée s'arrête; l'orcheste continue en sourdine.

SCENE XIII.

PRÉVAL, D'ARMINCOURT, CHAVIGNY, Mme DE ROSEMONDE, CÉCILE, VALMONT, CHASSEURS ET GARDES-CHASSE.

Mme DE ROSEMONDE. Eh bien! messieurs, vous avez donc laissé partir Mme de Tourvel?

VALMONT. Comment?

Mme DE ROSEMONDE. Oui, elle vient de prendre congé de moi tout-à-coup; elle est en route pour Paris dans sa voiture.

VALMONT. Madame de Tourvel?...

Mme DE ROSEMONDE. Elle-même: une lettre qu'elle prétend avoir reçue du président!... Elle aime tant son mari!

TOUS, *riant*. Ah! ah! ah!

Mme DE ROSEMONDE. Eh bien! messieurs, qu'est-ce donc qui vous fait rire?

CHAVIGNY. Oh! peu de chose, madame! nous rions d'un de nos compagnons de chasse qui croyait avoir frappé une biche au cœur, et qui l'a vue fuir à toutes jambes...

VALMONT, *à part*. Je me vengerai!

CÉCILE, *bas à Valmont*. Voici la clef!... Prenez.

VALMONT, *bas*. A ce soir!... j'y serai!... (*A part*.) C'est un dédommagement.

ENSEMBLE.

CHOEUR D'HOMMES.

Ah! pour lui quelle gloire!
Célébrons tous en chœur
La rapide victoire
De cet adroit chasseur.
Il s'est cru sur la piste,
Quand nous sonnions du cor.
Le gibier qui résiste
Courra long-temps encor.

CHOEUR DE FEMMES.

Messieurs, chantez la gloire
De cet adroit chasseur;
Donnez à sa victoire
Un éloge railleur.
Quand le gibier résiste,
Et fuit au bruit du cor,
Partons!... Dieu vous assiste
Si vous chassez encor.

Chavigny offre la main à Mme de Rosemonde : Cécile et Valmont se font des signes d'intelligence. La toile tombe.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon chez Mme de Tourvel. Portes au fond, portes latérales; des fauteuils de chaque côté; une table à gauche de l'acteur. Sur un panneau à droite est le portail en grand de M. de Tourvel, en costume de président.

SCENE PREMIERE.

L'ABBÉ ANSELME, Mme DE TOURVEL.

Au lever du rideau ils sont assis à gauche de l'acteur près de la table.

L'ABBÉ. Qu'est-il donc arrivé pendant le long séjour que vous avez fait à la campagne? Depuis un mois que vous êtes revenue, je vous observe : vous êtes rêveuse, triste; vous fuyez le monde, vous vivez dans une retraite absolue; j'ai plus d'une fois surpris des larmes dans vos yeux!... Parlez, confiez-moi vos peines.

Mme DE TOURVEL. Ah! comment en avoir le courage?

L'ABBÉ. Depuis votre enfance, n'ai-je pas lu dans votre ame? ne m'avez-vous pas toujours avoué sans crainte toutes vos pensées?

Mme DE TOURVEL. Alors, je ne connaissais pas ces sentimens qui portent dans l'ame un trouble mortel.

L'ABBÉ. Comment?

Mme DE TOURVEL. Oh! j'ai peine à me comprendre... car enfin, je le sais, je n'en peux douter... me perdre, tel était son but et son espérance!... Pourquoi donc ne puis-je détacher ma pensée de cet homme que je n'aime pas, que je ne peux pas, que je ne veux pas aimer? Oh! je suis bien malheureuse!

L'ABBÉ. Celui qui avait porté le trouble dans votre ame a trouvé dans la religion le calme que vous lui demandez.

Mme DE TOURVEL. Valmont!

L'ABBÉ. Je l'ai vu; il m'a tout confié : ses fautes, son repentir, ses projets!... C'est vous, dont la vertu a ramené vers des idées pieuses cette ame que le monde égarait.

Mme DE TOURVEL, *à part*. Il m'aimait donc véritablement?

L'ABBÉ. Après une longue entrevue avec M. de Valmont, j'ai reçu une lettre de lui; c'est de ce qu'elle renferme que je venais vous parler, quand vos confidences m'ont appris ce qui se passe dans votre cœur.

Mme DE TOURVEL. Ah! il l'ignorera toujours.

L'ABBÉ. Il ne m'a parlé que de votre vertu. Écoutez ce qu'il m'écrit : (*Il lit des phrases détachées de la lettre.*)

« Je crois devoir m'adresser à vous :
» j'ai entre les mains des papiers impor-
» tans qui concernent Mme de Tourvel, qui
» ne peuvent être confiés à personne, et
» que je ne dois et ne veux remettre qu'à
» elle seule. »

Mme DE TOURVEL. Mes lettres?

L'ABBÉ, *lisant*. « Demandez-lui pour
» moi une entrevue où je puisse au moins
» réparer en partie mes torts par mes ex-
» cuses; et, pour dernier sacrifice, anéan-
» tir à ses yeux les seules traces d'une er-
» reur qui m'avait rendu coupable envers
» elle. »

Mme DE TOURVEL. Il a écrit cela!

L'ABBÉ. Voyez!

Mme DE TOURVEL, *après avoir parcouru la lettre*. Est-il sincère?

L'ABBÉ. N'en doutez pas! (*A part*.) Oh!

j'en suis sûr... l'hypocrisie ne saurait aller si loin.

Mme DE TOURVEL. Mon Dieu! c'est donc à celui qui ne le demandait pas que vous avez accordé le repos!... (*Elle se lève.*) Je ne veux pas revoir M. de Valmont.

L'ABBÉ, *se levant*. Faudra-t-il donc lui dire que sa prière est repoussée?

Mme DE TOURVEL. Oui!... mais non... ne dites rien encore; laissez-moi le temps de me remettre et de prendre avec plus de calme une courageuse résolution.

JULIE, *entrant par le fond*. Madame?

Mme DE TOURVEL. Eh bien! qu'y a-t-il?

JULIE. Mme de Rosemonde.

Mme DE TOURVEL. Ah!... je ne puis l'éloigner... Faites entrer.

Julie sort.

L'ABBÉ. Je vous quitte; réfléchissez, je reviendrai.

Mme DE TOURVEL. Oui, revenez, j'ai tant besoin de vos avis! Pourquoi mon cœur est-il plus troublé que jamais?

L'abbé sort par la porte de gauche.

SCENE II.

Mme DE TOURVEL, Mme DE ROSEMONDE, DANCENY, CÉCILE.

Mme DE TOURVEL. C'est vous que je revois, mon excellente amie, votre présence m'est bien précieuse! Que vois-je? M. Danceny avec vous! oh! que j'en suis contente... pour vous, ma chère Cécile!

Mme DE ROSEMONDE. C'est comme son futur époux que je vous le présente.

Mme DE TOURVEL. Je savais bien qu'on finirait par lui rendre justice.

DANCENY. Je n'ignore pas tout ce que je vous dois, madame.

Mme DE ROSEMONDE. Et mon neveu, chère amie, a secondé vos efforts.

Mme DE TOURVEL. Ah!

Mme DE ROSEMONDE. Oui, Valmont, dont l'esprit vraiment supérieur apprécie à leur juste valeur les titres et les distinctions dont il pourrait être fier, pour n'attacher de prix qu'au mérite, a si bien parlé, que Mme Volange a été convaincue, et la main de Cécile est accordée au chevalier. J'ai les pleins pouvoirs de la mère que des affaires retiendront un mois en province.

DANCENY. Ah! que ne dois-je pas à Valmont?

CÉCILE, *à part*. Je suis au supplice. Que faire? que résoudre?

DANCENY. C'est que vraiment il a tout fait pour moi. N'est-il pas vrai, ma bien-aimée Cécile?

CÉCILE. Lui!

DANCENY. Qu'avez-vous donc?

Cécile s'assied à gauche triste et pensive.

Mme DE TOURVEL, *à Mme de Rosemonde*. Je suis charmée d'apprendre que M. de Valmont est l'auteur de cette bonne action.

Mme DE ROSEMONDE, *s'asseyant à droite*. De bonnes actions? sa vie ne se compose plus que de cela; on a peine à reconnaître le joyeux et volage étourdi sous cette raison sévère qui maintenant dirige toute sa conduite.

Mme DE TOURVEL. Cette ame si belle était faite pour le bien.

Mme DE ROSEMONDE. Des liaisons dangereuses l'avaient égaré; mais il n'est plus le même. Je ne vous cache pas pourtant que son état m'alarme : son dégoût du monde, sa profonde mélancolie, ont quelque chose d'effrayant. Je viens de le voir.

Mme DE TOURVEL. Vous l'avez vu?

Mme DE ROSEMONDE. Les détails que m'avait donnés son valet de chambre m'inquiétaient, car Valmont est le seul intérêt de ma vieillesse, c'est l'enfant chéri de mon cœur; je suis allée chez lui, et je tremble...

Mme DE TOURVEL, *inquiète*. Quoi donc! qu'y a-t-il? ah! ne me cachez rien!

Mme DE ROSEMONDE. Je l'ai trouvé pâle, défait, entouré de papiers qu'il semblait mettre en ordre. Il s'est troublé en me voyant, il a parlé de départ, d'adieu éternel.

Mme DE TOURVEL. Il n'a pas dit cela.

Mme DE ROSEMONDE. J'ai voulu le forcer de s'expliquer, mais il a rétracté les paroles qui lui étaient échappées, s'est obstiné à garder un silence qui m'effraie, et je venais vous interroger à ce sujet.

Mme DE TOURVEL. M'interroger? mais je ne sais rien, et mon inquiétude est égale à la vôtre.

Mme DE ROSEMONDE. Vous ne l'avez pas vu?

Mme DE TOURVEL, *avec embarras*. Non, je n'ai pas cru devoir...

Mme DE ROSEMONDE. Je crains, je l'avoue, quelque résolution désespérée.

Mme DE TOURVEL. Oh! non, non, rassurez-vous! (*A part.*) Il faut que je le voie, et que je le rappelle à la raison.

Mme DE ROSEMONDE. Pauvre enfant! comme vous êtes pâle aussi!

DANCENY, *à Cécile*. Vous me répondez à peine, Cécile... qu'avez-vous donc?

Mme DE ROSEMONDE, *passant entre Mme de Tourvel et Danceny*. Eh bien! qu'y a-t-il, chevalier?

DANCENY. Cécile est triste et contrainte avec moi. Aurait-elle cessé de m'aimer?

Mme DE ROSEMONDE. Elle dépérissait de chagrin et d'ennui quand elle ne vous voyait pas.

DANCENY. Qu'est-il donc arrivé?

Mme DE ROSEMONDE. Ce n'est rien, ne vous alarmez pas! Mes chers enfans, je ne croyais guère revenir encore à ces souvenirs que l'âge avait effacés : puisse mon amitié être aussi clairvoyante qu'elle est sincère, et éloigner de vous les chagrins! c'est bien dommage pourtant que l'expérience ne profite qu'à ceux qui l'ont acquise à leurs dépens.

JULIE, *annonçant*. M. de Chavigny.

SCENE III.

Mme DE TOURVEL, Mme DE ROSEMONDE, CHAVIGNY, DANCENY, CÉCILE.

Mme DE TOURVEL, *à part*. Il faut que j'écrive à l'abbé Anselme; ne l'abandonnons pas à son désespoir.

CHAVIGNY, *entrant*. Daignez, mesdames, agréer mes hommages respectueux; je suis bien heureux de vous trouver réunies. Madame la présidente est-elle donc souffrante?

Mme DE TOURVEL. Nullement, monsieur, mais j'attends de vous et de l'amitié de ces dames la permission de passer un instant dans mon cabinet pour écrire une lettre pressée. (*A Mme de Rosemonde.*) Je vous retrouverai, n'est-ce pas?

Mme DE ROSEMONDE. Allez, ma chère!

Mme de Tourvel sort par la porte de droite.

CHAVIGNY, *goguenard*. Eh bien! Danceny, quelle rêverie profonde! Ah! je n'y pensais pas; oui, le mariage... cela fait rêver : c'est une belle chose, n'est-il pas vrai? sortir de cet état pénible de célibataire où l'on n'aime qu'en fraude, où il faut plaire par sa propre industrie!

Mme DE ROSEMONDE. Que dites-vous donc?

CHAVIGNY. Je dis que le mariage est bien la plus belle institution du monde. C'est si doux d'être propriétaire! et quoi qu'en disent les mauvais sujets, comme Valmont, par exemple...

CÉCILE, *à part*. Toujours ce nom!

CHAVIGNY, *à part*. La petite se trouble.

Mme DE ROSEMONDE. Vous êtes dans l'erreur sur mon neveu.

CHAVIGNY. Ah! oui, je sais qu'aujourd'hui on le dit tout-à-fait changé, qu'il nous abandonne, que c'est un renégat, mais naguère encore, il ne partageait pas mes idées sur le mariage.

SCENE IV.

Mme DE ROSEMONDE, Mme DE TOURVEL, CHAVIGNY, DANCENY CÉCILE.

Mme DE TOURVEL, *appelant*. Julie! qu'on aille tout de suite porter cela chez l'abbé Anselme. (*A Mme de Rosemonde et aux autres.*) Vous me pardonnerez mon absence?

Mme DE ROSEMONDE. Je reviendrai, ma chère amie, pour causer avec vous plus intimement que nous ne pourrions le faire aujourd'hui; permettez-moi donc de prendre congé de vous.

Mme DE TOURVEL. Vous voulez me quitter?

Mme DE ROSEMONDE. Il le faut.

CÉCILE, *bas à Mme de Tourvel*. Sans adieu j'ai besoin de vos conseils et je ne tarderai pas à revenir.

Mme DE ROSEMONDE. Mon pauvre neveu m'inquiète, je vais retourner chez lui.

AIR : *Premier chœur de la Fiancée.*

Mme DE TOURVEL.

Adieu donc!... votre présence
Calmera son désespoir.
Oui, consolez sa souffrance.
Et vous viendrez me revoir.

CÉCILE, *bas à Mme de Tourvel.*

Adieu donc! votre prudence
Me dictera mon devoir;
Vous calmerez ma souffrance;
Bientôt je vais vous revoir.

Mme DE ROSEMONDE.

Adieu donc!... par ma présence
Je veux le rendre à l'espoir;
J'adoucirai sa souffrance,
Et je viendrai vous revoir.

CHAVIGNY.

Danceny sur sa constance
A fondé tout son espoir;
Il en apprendra, je pense,
Plus qu'il n'en voudra savoir.

DANCENY.

Quelle est donc cette souffrance?
Cécile craint de me voir.
Grand Dieu! quelle différence!
Faut-il perdre tout espoir?

SCENE V.

Mme DE TOURVEL, CHAVIGNY.

CHAVIGNY. Vous permettez, madame, que je profite de votre solitude pour prolonger le plaisir d'être avec vous? Convenez pourtant que vous n'avez pas été juste envers moi.

Mme DE TOURVEL, *souriant*. Ah! l'on est injuste avec monsieur quand on résiste au langage séduisant qui trompa tant de femmes.

CHAVIGNY. Mais on pourrait placer plus mal et plus imprudemment ses affections.

Mme DE TOURVEL. Quand on a su triompher d'un pareil danger, il n'en est plus de redoutables.

CHAVIGNY. Vous croyez ? Mais vous vivez dans une bien profonde retraite, madame, et il me semble que vos rigueurs ont bien vite découragé des gens qui pourtant ont été moins maltraités que moi.

Mme DE TOURVEL. Je ne sais ce que vous voulez dire.

CHAVIGNY. Ah ! je vois que vous m'avez compris.

Mme DE TOURVEL, *à part*. Le méchant homme !

CHAVIGNY. Seriez-vous assez bonne pour me dire où Valmont va chercher des consolations, puisqu'il ne paraît plus ici ?

Mme DE TOURVEL. Et savez-vous si je veux le recevoir ?

CHAVIGNY. Oh ! le danger est donc bien grand que la fuite devienne nécessaire ?

Mme DE TOURVEL, *impatientée*. Monsieur de Chavigny, que vous importe ? il est des choses que votre esprit ne peut et ne doit pas comprendre, malgré sa supériorité : ce sont les sentimens que la vertu peut inspirer à une ame délicate.

CHAVIGNY. Et Valmont comprend cela, lui ?

Mme DE TOURVEL. Encore ! Faut-il vous dire, monsieur, que ce ton m'offense, et que je ne vous accorde pas le droit...

CHAVIGNY. Des droits ? je n'en eus jamais, madame... et devant le portrait de votre mari ! oh ! non... seulement j'observe ce qui se passe.

AIR : *Vaudeville de la Robe et les bottes.*

Certain souvenir m'importune :
Faible naguère, et d'amour enivré,
Je vous offris mon nom et ma fortune,
Un autre me fut préféré.
Il jette les yeux sur le portrait.
Celui-là seul avait blessé mon ame,
Et seul il m'était odieux !...
Mais à présent il se pourrait, madame,
Qu'il me fallût en haïr deux.

Mme DE TOURVEL, *à part*. C'est un homme dangereux ; ne l'irritons pas. (*Haut.*) Vos observations, monsieur de Chavigny, sont rarement indulgentes : vous voyez tout en mal.

CHAVIGNY. Je vois du cœur d'une femme ce qu'elle s'en cache à elle-même, et cela m'offre parfois un spectacle curieux.

Mme DE TOURVEL. Mais vous pourriez vous tromper.

CHAVIGNY. Je me trompe rarement, madame.

Mme DE TOURVEL. Vous avez de tout notre sexe une opinion que je crois fausse ; soyez convaincu, monsieur, que, malgré l'exemple, malgré son cœur, peut-être, il est plus d'une femme qui demeure constamment attachée à ses devoirs, et qui sait garder une vertu sévère, même au milieu des dangers du monde.

CHAVIGNY. Si j'en connais une autre que vous, je veux être damné.

Mme DE TOURVEL. Ah ! ça ne se peut pas.

CHAVIGNY. C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

Mme DE TOURVEL. Vous voyez la société de notre époque plus coupable qu'elle n'est.

CHAVIGNY. Et vous la voyez comme elle n'est pas.

Mme DE TOURVEL. S'il est des cœurs égarés, espérons que Dieu les touchera. Il en a déja ramené dont les erreurs...

CHAVIGNY. Ah ! vous voulez parler de Valmont ? On assure, en effet, que sa conversion est complète, mais j'en doute.

Mme DE TOURVEL. Puisse le ciel vous accorder la même grâce qu'à lui !

CHAVIGNY. Quand je croirais, madame, à cette conversion, elle me prouverait que Valmont est devenu fou. Ce fut toujours un esprit faible : c'est étonnant la peine qu'il m'a donnée ! je l'ai mis dans le monde avec les meilleurs principes, et sans moi il aurait fait mille sottises et pas une folie. Sa brillante réputation, il me la doit.

Mme DE TOURVEL. Oui, vous le perdiez, et Dieu a permis qu'il vous échappât.

JULIE, *annonçant par la porte de gauche*. L'abbé Anselme et M. le vicomte de Valmont !

CHAVIGNY. Valmont !

Mme DE TOURVEL. Oui, monsieur. (*A Julie.*) Qu'ils entrent, et vous, veuillez rester.

SCENE VI.

VALMONT, L'ABBÉ ANSELME, *entrant par la porte de gauche,* **Mme DE TOURVEL, CHAVIGNY.**

L'ABBÉ. Votre lettre a trouvé monsieur chez moi.

CHAVIGNY, *à part*. Sa lettre ! et un abbé mêlé à tout cela !

VALMONT, *à Mme de Tourvel*. Combien je vous dois de reconnaissance, madame ! je suis bien aise aussi que Chavigny soit témoin de mon repentir et de mes efforts pour sortir d'une vie mondaine et coupable qu'un jour il quittera, j'espère, comme moi.

CHAVIGNY. Ce sera du moins le plus tard possible.

VALMONT. Le moment viendra où tu déploreras tes longues erreurs.

CHAVIGNY, *à part*. Ah çà ! la tête lui a-t-elle tourné ?

Mme DE TOURVEL, *à part*. Comme ses traits sont changés ! il a donc bien souffert ?

L'ABBÉ. M. de Valmont a désiré que je

l'accompagnasse près de vous, mais d'importans devoirs m'obligent à vous quitter.

VALMONT. Que j'ai de grâces à vous rendre, mon père ! c'est vous, ce sont vos avis qui m'ont conduit dans la bonne voie et détourné du chemin de perdition où m'entraînaient de perfides conseils.

CHAVIGNY, *à part*. Est-il de bonne foi, ou se moque-t-il de nous?

L'ABBÉ, *à Mme de Tourvel*. Adieu! vous voyez que je ne vous trompais pas.

Mme DE TOURVEL. Au revoir!

Elle reconduit l'abbé; au moment où il sort à gauche Cécile entre par le fond.

SCENE VII.

VALMONT, Mme DE TOURVEL, CÉCILE, CHAVIGNY.

CÉCILE, *entrant*. Je suis parvenue à m'échapper un instant...

Mme DE TOURVEL. Je ne suis pas seule.

CÉCILE, *à part*. Ciel! M. de Valmont!

VALMONT. Ma présence chasserait-elle Mlle de Volange? Oh! veuillez approcher. Que ne puis-je réunir ainsi toutes les personnes que ma conduite passée a pu scandaliser!

CHAVIGNY. Qui se serait douté qu'il y aurait un jour saint Valmont?

Mme DE TOURVEL. Qui pourrait refuser son estime à de pareils sentimens?

VALMONT. Si les personnes que j'ai offensées daignent m'accorder mon pardon, si je parviens à convaincre ceux qui ont pu partager mes erreurs que le bonheur véritable n'est point au milieu d'un monde corrompu, si je réussis à les ramener vers la source de tout repos et de toute félicité, je bénirai mon sort, et mon passage sur cette terre n'aura point été inutile.

CHAVIGNY, *souriant*. C'est à moi, sans doute, que cela s'adresse.

CÉCILE, *à part*. Et à moi.

VALMONT. Loin du monde, on retrouve ce calme de l'ame, ce repos de la conscience qui seuls peuvent donner le bonheur; on pardonne à ceux qui ont pu nous entraîner à des actions coupables; on les plaint s'ils persévèrent dans leurs erreurs, on les imite s'ils se repentent, et l'on se souvient que Dieu nous défend de les accuser et de les maudire.

CÉCILE, *à part*. Ah! il a raison, c'est le seul parti qui me reste.

Mme DE TOURVEL. Qu'il y a de conviction dans ses paroles!

CHAVIGNY. En vérité, c'est touchant comme Massillon! il me donnerait envie de me convertir. Eh! mais voyez donc l'impression qu'il produit sur mademoiselle!

Mme DE TOURVEL. En effet, Cécile, comme vous êtes pâle et tremblante!

CÉCILE. O mon amie, vous près de qui je venais chercher des conseils, ma résolution est prise maintenant, bientôt vous la connaîtrez.

Mme DE TOURVEL. Que dites-vous?

CÉCILE. Mon cœur me la dictait: ce que je viens d'entendre achève de me décider.

CHAVIGNY, *souriant, à part*. Est-ce que ce serait une conversion?

Mme DE TOURVEL. Qu'avez-vous, mon enfant? songez à M. Danceny, vous serez son heureuse et sage compagne.

CÉCILE. Ah! au nom du ciel, ne prononcez pas de telles paroles, elles déchirent le cœur et rendent le devoir trop pénible.

Mme DE TOURVEL. Expliquez-vous.

CÉCILE. Non, non... la seule route qui me reste à suivre est tracée. Adieu, mon amie, soyez plus heureuse que moi!

Mme DE TOURVEL. Arrêtez!

CÉCILE. Tout est fini, un jour vous apprendrez... adieu, monsieur de Valmont!

Mme DE TOURVEL, *à Cecile*. Je ne vous laisserai pas partir ainsi, écoutez-moi! Veuillez m'excuser, messieurs.

Elle la suit par le fond.

SCENE VIII.

VALMONT, CHAVIGNY.

CHAVIGNY. Voilà peut-être une ame gagnée au ciel. Vive Dieu! quel succès pour ton début dans la prédication!

VALMONT, *riant aux éclats*. Ah! ah! ah! Eh bien! qu'en dis-tu?

CHAVIGNY, *étonné*. Ah! à la bonne heure!

VALMONT. J'ai vu le moment où je te convertissais aussi.

CHAVIGNY. Je devine tout et je m'incline avec respect devant toi. De ce moment, je te déclare mon maître.

VALMONT. Je savais bien que je te forcerais à m'admirer.

CHAVIGNY. Oh! c'est beau, c'est très-beau.

VALMONT. Dis-moi si je m'entends à conduire un siége... Me voilà introduit dans la place.

CHAVIGNY. Mais elle tient encore.

VALMONT. Elle se rendra.

CHAVIGNY. Peut-être.

VALMONT. Tu verras.

SCENE IX.

VALMONT, Mme DE TOURVEL, CHAVIGNY.

Mme DE TOURVEL. Pardon, messieurs, si je vous ai quittés ; je n'ai pu triompher des émotions de Cécile : elle est partie tout en larmes.

VALMONT. Il faut laisser faire le ciel.

CHAVIGNY. Moi qui crains le pouvoir de ton éloquence et qui tiens encore aux plaisirs du monde, je me retire. Madame, vous permettez?

Mme DE TOURVEL. Rien, je pense, ne s'oppose à ce que vous demeuriez.

CHAVIGNY. Oh! je me sens encore trop mondain pour assister aux graves entretiens qui vont sans doute avoir lieu; veuillez donc agréer mon hommage. (*Il fait quelques pas pour s'éloigner après avoir salué, puis il passe entre Mme de Tourvel et Valmont.*) Au revoir, Valmont; n'oublie pas de m'avertir quand tu entreras chez les Capucins.

AIR : *Vaudeville de l'apothicaire.*

Vers le ciel tu prends ton essor;
Je te quitte, car Dieu t'appelle!
Mais s'il voulait lutter encor,
Triomphe de l'ange rebelle!
Pour le vaincre n'épargne rien.
Après le combat vient la gloire.
Adieu !... je vais, en bon chrétien,
Faire des vœux pour ta victoire.

SCENE X.

VALMONT, Mme DE TOURVEL.

Mme DE TOURVEL, *inquiète et regardant autour d'elle.* Seule avec lui !

VALMONT, *à part.* Seul avec elle !

Mme DE TOURVEL. Monsieur de Valmont, vous avez désiré me parler, mais vous permettrez... (*Elle appelle.*) Julie!...

Julie entre.

VALMONT, *à part.* Diable!... ce n'est pas là mon compte ! (*Haut, tirant des lettres de sa poche.*) Ces papiers, madame...

Mme DE TOURVEL. Ah !... mes lettres!... (*A Julie.*) Julie, portez ces livres dans mon appartement.

VALMONT, *à part.* Je savais bien que je la forcerais de la renvoyer.

Il remet les lettres dans sa poche.

Mme DE TOURVEL, *à part.* Je n'ai plus rien à craindre de lui !... et pourtant je tremble encore !

VALMONT. Eh quoi ! madame, redoutez-vous toujours celui qui n'a désiré venir ici que pour expier des torts involontaires ?

Mme DE TOURVEL. Non !... votre sincère repentir...

VALMONT. Mon repentir !... Oui, des fautes bien graves ont mérité votre colère, mais cet amour...

Mme DE TOURVEL. Monsieur de Valmont!

VALMONT. Oh ! je n'en parle, madame, que pour m'accuser devant vous!... Moi, prétendre à un bonheur dont j'étais si peu digne !... non !... Pour me punir de tous mes torts, le ciel vous a montrée à moi trop tard !

Mme DE TOURVEL. Ce n'est pas pour rappeler ce qu'il faut oublier à jamais.

VALMONT. Aussi, je m'accuse... sans espoir ! Vous saurez tout !

Mme DE TOURVEL, *à part.* Que va-t-il dire?

VALMONT. Cet amour qui vous a paru si coupable, il est la moindre de mes erreurs.

Mme DE TOURVEL. Mais cet amour même, il n'existait pas : me joindre à vos nombreuses victimes, telle était votre espérance.

VALMONT. On vous a dit cela, et vous l'avez cru!... Il en devait être ainsi, et je ne me plains pas !... Je fus si criminel!... j'ai tant de reproches à m'adresser!... ah ! je veux tout vous dire !

Mme DE TOURVEL. Comment?

VALMONT. Pour me punir, madame, il faut que je vous fasse un entier aveu.

Mme DE TOURVEL. Je ne veux rien savoir.

VALMONT. Vous connaîtrez combien j'ai mérité cette aversion que je vous ai inspirée, et qui est mon juste châtiment.

Mme DE TOURVEL. De l'aversion !

VALMONT. Ah ! il fallait que le ciel fût bien irrité contre moi pour placer ainsi la haine dans le seul cœur qui pût satisfaire aux besoins du mien.

Mme DE TOURVEL. Moi!... de la haine !

VALMONT. Ne vous en défendez pas!.. j'en ai trop vu les effets.

Mme DE TOURVEL. Oh! non, non !

VALMONT. Croyez-vous donc que je puisse m'y tromper? la haine, l'amour, ne me sont-ils pas connus? Écoutez-moi!... Je voulais en vain m'étourdir sur l'ennui intérieur dont j'étais accablé! de là sont venues et mes erreurs et mes folies!.. et je ne crains pas de le dire, c'est vous, madame, oui, c'est vous qui les avez causées!

Mme DE TOURVEL. Moi !...

VALMONT. Oui, vous seule !... Mes inconstantes amours, mes infidélités, mes dédains, mes torts envers tant de femmes, sont votre ouvrage! C'est vous, madame, qui, à votre insu comme au mien, dirigiez

toutes mes actions : vous que j'appelais, madame !... Ah ! qu'il m'a fallu faire d'expériences !... Si je vous disais combien je vous ai cherchée, où je vous ai cherchée !... Et quand je la trouve enfin cette femme que rêvait mon cœur, elle me hait !... Mes efforts pour la découvrir, elle me les impute à tort !... Je lui déplais même par les sacrifices que j'ai faits pour la rencontrer, elle, la seule que je puisse aimer véritablement !... Et pourtant, sans les épreuves qu'elle me reproche, qui m'eût appris qu'il n'est qu'une femme au monde dont l'ame est faite pour la mienne ?

Mme DE TOURVEL. Ah ! monsieur, ces femmes que vous avez trompées n'ont-elles pas entendu aussi ces mêmes paroles?

VALMONT, *à part*. De la jalousie !... bon! (*Haut.*) Ne profanez pas, je vous en prie, l'amour que vous m'aviez inspiré, et que seule vous pouviez faire naître !... N'ajoutez pas au mépris que vous m'avez montré.

Mme DE TOURVEL. Ces mots de mépris, de haine, d'aversion, pouvez-vous les employer encore ?

VALMONT. Votre défiance, votre effroi...

Mme DE TOURVEL. Je n'en ai plus.

VALMONT. Maintenant, je le crois; vous savez que pour moi tout est fini; que cette dernière entrevue vous délivrera pour toujours de ma présence.

Mme DE TOURVEL. Non !... Plus calme un jour...

VALMONT. Jamais !... En vous disant adieu, je renonce à tout avenir !... et vous apprendrez bientôt...

Mme DE TOURVEL. Quoi donc ?

VALMONT. Ne parlons plus de cela : que vous importe ? J'ai désiré obtenir de vous le pardon des torts que vous me supposez, afin de pouvoir au moins terminer avec quelque tranquillité des jours auxquels je n'attache plus de prix depuis que vous avez refusé de les embellir.

Mme DE TOURVEL. Mon devoir m'imposait la loi...

VALMONT. Vous m'avez fui.

Mme DE TOURVEL. Ce départ était nécessaire.

VALMONT. Vous m'éloignez, vous me repoussez.

Mme DE TOURVEL. Il le faut.

VALMONT. Pour toujours.

Mme DE TOURVEL. Je le dois.

VALMONT. Votre fermeté me rend toute la mienne ! Eh bien ! oui, madame, nous serons séparés !... et même plus que vous ne pensez ! Et vous vous féliciterez à loisir de votre ouvrage.

Mme DE TOURVEL. Valmont, je croyais que la résolution prise par vous...

VALMONT. Elle est l'effet de mon seul désespoir ! Avez-vous donc pu vous y tromper ? Mes douleurs, mes combats n'ont-ils pas laissé sur mon front des traces assez profondes ?... Vous avez voulu que je fusse malheureux ?... Je vous prouverai que vous avez réussi au-delà même de vos souhaits.

Mme DE TOURVEL. Moi ! vouloir votre malheur !... vous ne le croyez pas.

VALMONT. Ah !... vous le savez bien !... il ne peut exister un instant de bonheur pour moi, séparé de vous... haï, méprisé par vous !

Mme DE TOURVEL. Encore !... Ah !... ne prononcez plus ces mots cruels !...

VALMONT, *se jetant à ses pieds*. Écoutez !... être aimé de vous, c'était la vie pour moi !

Mme DE TOURVEL. Valmont !

VALMONT, *se levant, et d'un ton sombre*. Vous le voulez ?... la mort !...

Mme DE TOURVEL, *avec effroi*. La mort !... Mon Dieu, pardonnez-moi !... Valmont... vous seul...

Elle fait un pas pour se rapprocher de lui.

VALMONT, *à part*. Elle vient !

Mme DE TOURVEL, *levant les yeux sur le portrait de son mari*. Mais, non, non !... jamais !...

Elle tombe sur un fauteuil à gauche.

VALMONT, *étonné et à part*. Eh bien ?... Ah !... le portrait du mari !... Nous sommes encore trois !... (*Il se rapproche d'elle.*) Que vois-je ?... Ah ! je suis bien malheureux !... J'ai voulu vivre pour votre bonheur, et je l'ai troublé !... Je me sacrifie à votre tranquillité, et je la trouble encore !... (*Avec plus de calme.*) Pardon, madame !... peu accoutumé aux orages des passions, je sais mal en réprimer les mouvemens !... si j'ai eu tort de m'y livrer, songez au moins que c'est pour la dernière fois !

Mme DE TOURVEL. Hélas !...

VALMONT. Oh ! calmez-vous !... calmez-vous, je vous en conjure.

Mme DE TOURVEL. Si vous voulez que je me calme, soyez vous-même plus tranquille.

VALMONT, *passant derrière le fauteuil où elle est assise, et s'acheminant vers la porte de gauche*. Eh bien, oui !... je vous le promets !... Si l'effort est grand, du moins ne doit-il pas être long !... Adieu, madame !

Mme DE TOURVEL, *avec effroi*. Mais, monsieur de Valmont... de grâce !...

VALMONT, *d'un air égaré*. Ah oui !... je

suis venu pour vous rendre vos lettres!... Ce douloureux sacrifice me reste à faire!... Ne me laissez rien qui puisse affaiblir mon courage!... Tenez!... reprenez-les!

Il se trouve placé de l'autre côté de Mme de Tourvel, de façon que maintenant elle tourne le dos au portrait.

MME DE TOURVEL. Oh! pourquoi cet emportement, ces regards qui m'effraient?

VALMONT. Que tout soit dit entre nous! Dans ces lettres, vous m'assuriez de votre amitié!... je vous les rends!... Donnez ainsi vous-même le signal qui doit à jamais nous séparer!

MME DE TOURVEL. Juste ciel!... n'aurez-vous donc pas pitié de moi? La démarche que vous avez faite aujourd'hui n'est-elle pas volontaire? N'avez-vous pas approuvé vous-même le parti que j'ai suivi par devoir?

VALMONT, *s'approchant d'elle*. C'est ce parti qui a décidé le mien.

MME DE TOURVEL, *se levant*. Quel est-il?

VALMONT, *faisant quelques pas, et la forçant à reculer*. Le seul qui puisse, en me séparant de vous, mettre un terme à mes peines.

MME DE TOURVEL, *reculant vers la droite de l'acteur*. Mais, au nom du ciel, répondez!... quel est-il?

VALMONT. Ne l'avez-vous pas deviné? Puis-je conserver une vie qui n'a de prix que par vous?

MME DE TOURVEL. Ah!...

VALMONT, *avec passion*. Vous ne saurez jamais quel était cet amour que vous repoussez. Vous ignorerez jusqu'à quel point vous fûtes adorée, et de combien ce sentiment m'était plus cher que la vie!... Puissent vos jours être fortunés et tranquilles! puissent-ils s'embellir de tout le bonheur dont vous m'avez privé!... Payez au moins ce vœu sincère par un regret, par une larme; et croyez que le dernier de mes sacrifices ne sera pas le plus pénible à mon cœur!... Adieu!

Il va pour sortir; elle est dans le plus grand trouble, et le retient fortement.

MME DE TOURVEL, *tournant tout-à-fait le dos au portrait*. Non!... Écoutez!

VALMONT. Laissez-moi!

MME DE TOURVEL. Vous m'écouterez!... je le veux!

VALMONT. Il faut vous fuir!... il le faut!

MME DE TOURVEL. Non!...

VALMONT, *à ses genoux*. Votre amour ou la mort!

MME DE TOURVEL, *dans le plus grand désordre*. Vivez donc!

VALMONT, *avec transport et se levant*. Vous m'aimez?...

MME DE TOURVEL. Mon Dieu!... tu sai si je l'aime!

Elle cache sa tête dans ses mains et pleure.

VALMONT. Des larmes!... mon bonheur fait votre désespoir?...

MME DE TOURVEL. Votre bonheur?

VALMONT. En est-il un semblable?

MME DE TOURVEL. Heureux!... par moi!... heureux!...

VALMONT. Mille fois plus que je ne puis le dire!

MME DE TOURVEL. Dieu me punira!... mais, je le sens, je ne puis plus supporter la vie qu'en la lui consacrant!

Elle se jette sur le fauteuil à droite; Valmont est à genoux devant elle. La toile tombe.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un riche salon chez Valmont. Porte au fond, porte à gauche. Sur le côté droit, au premier plan, est un cabinet dont la fenêtre ouvre sur la salle, et dont la porte ouvre sur le théâtre.

SCENE PREMIERE.

VALMONT, GEORGES.

Au lever du rideau, Valmont écrit, assis à une table dans ce cabinet; Georges est assis sur un fauteuil, de l'autre côté du théâtre.

VALMONT, *écrivant*. « Ah! sans doute il » est inutile que je vous les rappelle; car » vous ne pouvez les avoir oubliés ces sen» timens si tendres qui unissent nos cœurs; » cette volupté de l'ame, toujours renais» sante et toujours plus vivement sentie; » ces jours si doux et si fortunés que cha» cun de nous doit à l'autre; tous ces biens » de l'amour, que lui seul procure! »

GEORGES. Allons, ma vie est maintenant une vie de chanoine!... plus de concierges à séduire, de cochers à enivrer, de coups à recevoir! une seule lettre par jour à porter, et toujours à la même adresse!... Je me rouillerai peut-être; mais, ma foi, je me repose et j'engraisse.

VALMONT. Quel plaisir j'éprouve à lui écrire! les mots viennent d'eux-mêmes se placer sous ma plume!... Oh! je ne soupçonnais pas que cette victoire me donne-

rait autant de bonheur!... Depuis trois mois entiers elle est à moi!... Chacune de ses pensées m'appartient! je commande à toutes ses émotions!... Aujourd'hui je la verrai!... ici!... chez moi!...

Il réfléchit et continue d'écrire.

GEORGES. Du diable, si je me serais douté d'un changement pareil!... M. de Valmont constant!... il ne faudra plus s'étonner de rien!

VALMONT, *ayant plié sa lettre, sort du cabinet et vient en scène.* Allons!... en voilà assez!... Dieu me pardonne, les quatre pages sont remplies!... Elle verra qu'en son absence son souvenir embellissait l'attente!... Vraiment, je n'ose m'examiner!... Quel charme inconnu y a-t-il donc chez cette femme?... elle m'aime!... elle m'a cédé!... eh bien! n'est-ce pas une liaison comme une autre?... non, non! je voudrais en vain me faire illusion, je le sens!... Je ne suis plus le même; et, pour la première fois, le bonheur survit au plaisir!

AIR : *Je sais attacher des rubans.*

Des femmes que je crus aimer,
Rappelant l'image effacée,
Vers les attraits qui surent me charmer
Je veux encor reporter ma pensée.
Ce souvenir d'un fugitif bonheur,
En vain, hélas! je tâche qu'il revienne!...
J'ai beau chercher leur image en mon cœur,
J'y retrouve toujours la sienne.

Ah! tu es là, Georges!

GEORGES. Oui, monsieur le vicomte, j'attends vos ordres.

VALMONT. Tu vas porter cette lettre.

GEORGES, *prenant la lettre sans la regarder.* Tout de suite, monsieur.

VALMONT. Eh bien! tu ne me demandes pas dans quel endroit?

GEORGES. Oh! c'est inutile à présent! Il n'y a plus deux adresses pour votre correspondance.

VALMONT. Ah! tu l'as remarqué?

GEORGES. Près de vous, feu M. de Céladon n'était qu'un volage.

VALMONT. En vérité?

GEORGES. Moi, je trouve cela très-touchant, et surtout fort commode; seulement ça fait beaucoup rire ces messieurs.

VALMONT. Rire!... qui donc?

GEORGES. MM. de Chavigny, de Crissé, et vos autres amis; je sais ce qu'ils disent de vous par ce que racontent les domestiques.

VALMONT. Ah!

GEORGES. C'est égal, croyez-moi, monsieur, persévérez!... Une seule maîtresse, c'est très-agréable... surtout pour le valet-de-chambre.

VALMONT. Trêve de conseils et d'observations; je ne les aime pas.

GEORGES. Pardon, monsieur.

Il sort.

VALMONT, *à lui-même.* Ils rient!... ils se moquent de moi!

GEORGES, *annonçant.* M. le chevalier Danceny.

Il introduit le chevalier et sort.

SCENE II.

VALMONT, DANCENY.

VALMONT. Ah! bonjour, chevalier.

DANCENY. Bonjour, mon ami; vous allez bien, ce matin?

VALMONT. A merveille!... mais vous, mon cher, qu'avez-vous donc? je vous trouve la mine piteuse d'un neveu déshérité.

DANCENY. Hélas! c'est celle d'un amant au désespoir!

VALMONT. Ah! Diable.

DANCENY. Oui, et dans ma détresse je viens implorer votre secours.

VALMONT. Ma foi, mon cher, j'ai déjà fait bien des choses pour vous.

DANCENY, *lui serrant la main.* Je le sais, et je vous en remercie.

VALMONT. Il n'y a pas de quoi.

DANCENY. Oh! pardon!... mais, sans le vouloir aussi, vous m'avez fait bien du mal.

VALMONT. Comment cela?

DANCENY. Figurez-vous que Cécile ne veut plus entendre parler de mariage.

VALMONT. Ah! ah!

DANCENY. Elle est entrée au couvent, et elle a décidé de se faire religieuse.

VALMONT. Eh bien! que voulez-vous que j'y fasse, moi?

DANCENY. Mais c'est votre faute.

VALMONT. Comment ma faute?

DANCENY. Oui, sans doute. Il paraît qu'un jour vous avez développé devant elle avec tant d'éloquence et d'onction les nouvelles idées qui s'étaient alors emparées de vous; vous avez fait un tableau si rembruni des dangers et des séductions du monde, qu'à dater de ce moment elle n'a pas eu un instant de repos, et sa résolution a été prise.

VALMONT. Que voulez-vous, mon ami? quand on a été touché par la grâce!...

DANCENY. Vous aviez bien besoin de vous convertir!... il fallait du moins attendre que je fusse marié.

VALMONT. Choisit-on son moment? Au surplus qu'elle fasse comme moi; je suis revenu au monde.

DANCENY. Il est bien temps!... vous qui avez fait le mal, refuserez-vous de le réparer ?

VALMONT. Et de quelle façon ?

DANCENY. Vous avez conquis un si grand empire sur l'esprit de Cécile, que vous pourriez encore changer ses dispositions à mon sujet. Elle refuse de me voir, mais vous serez reçu, vous.

VALMONT. J'en suis fâché, mon cher, mais je ne me mêle plus de ces sortes de choses : faites maintenant vos affaires vous-même ; je n'ai ni le temps ni la volonté de m'occuper de vos amours. Eh! mais quel est ce bruit?

LA GUIMARD, *dans la coulisse*. C'est bon, c'est bon, ne m'annoncez pas.

SCENE III.

LA GUIMARD, VALMONT, DANCENY.

DANCENY, *à lui-même*. Ah ! c'est la duchesse à qui j'ai donné la main il y a quatre mois.

VALMONT. Comment !... vous, chez moi !...

LA GUIMARD. Oui, mon cher vicomte, il faut que je vous parle !... C'est vous que je retrouve, chevalier !... bonjour !...

DANCENY. Veuillez agréer mon hommage.

VALMONT. Quel heureux hasard vous amène.

LA GUIMARD. Ce n'est point un hasard : je viens réclamer de vous un service.

VALMONT. Comment? vous aussi ! Faut-il que je ramène un infidèle à vos pieds ?

LA GUIMARD. Eh, mon Dieu, non! c'est tout le contraire.

VALMONT. Comment cela?

LA GUIMARD. Il faut que vous m'aidiez à me débarrasser d'un soupirant.

VALMONT. Ce sera plus difficile.

LA GUIMARD. Vous avez bien de la bonté.

VALMONT. Dites que j'ai de bons yeux Mais de qui s'agit-il donc?

LA GUIMARD. De Chavigny.

VALMONT. Ah, ah !...

LA GUIMARD. Depuis trois mois il m'obsède, me persécute, me tyrannise !... Il est fou d'amour !...

VALMONT. Allons donc !... Chavigny!

LA GUIMARD. Ce n'est point une plaisanterie, mon cher vicomte ; je ne sais comment cela s'est fait.

AIR : *Mais à son âge ainsi qu'au vôtre*. (Va-de-bon-cœur.)

Comme un Turc jaloux et maussade,
Il ne rêve que trahison;
Sur mon honneur, j'en suis malade,
Et lui-même en perd la raison.
Il faut que l'un de nous y reste ;
Oui, c'en est fait de moi, sinon de lui !...
Car, s'il meurt d'amour, j'atteste
Qu'il me fera mourir d'ennui.

VALMONT. Quelque confiance que j'aie dans vos charmes, quelque disposé que je sois à croire aux prodiges, vous ne me persuaderez pas que Chavigny, le roué par excellence, le mauvais sujet modèle, ait pu changer ainsi. Il y a là-dessous quelque arrière-pensée, quelque projet qui nous sera révélé un jour.

LA GUIMARD. J'ignore ce qu'il sera dans l'avenir, mais je sais qu'à présent il m'ennuie : je veux que cela finisse, et j'ai compté sur votre secours. C'est tous les jours une scène nouvelle !... Tenez, l'autre soir, j'étais au théâtre ; il est venu m'y retrouver.

DANCENY. Il a osé... dans la loge de Mme la duchesse...

LA GUIMARD. J'étais en train de répéter mon pas de zéphyr...

DANCENY. Comment!... Mme la duchesse fait des pas de zéphyr dans sa loge!...

LA GUIMARD. Ah çà, d'où venez-vous donc, monsieur, et pour qui me prenez-vous?

DANCENY. Mais, madame, n'êtes-vous pas?...

LA GUIMARD. Marie-Madelaine Guimard, première danseuse à l'Opéra.

DANCENY. Oh !... une danseuse !... Valmont! Est-ce qu'on se serait moqué de moi?

VALMONT. Pas le moins du monde ! c'est vous qui avez pris le change.

DANCENY. Mais il y a quatre mois...

LA GUIMARD. Il a quatre mois on a fait une plaisanterie à laquelle j'ai bien voulu me prêter; mais je vous croyais détrompé depuis long-temps. Puisqu'il n'en était rien, je reprends aujourd'hui mon titre. Sachez, monsieur, qu'il y a des centaines de duchesses en France, et qu'il n'y a qu'une Guimard.

DANCENY, *à part*. Une danseuse !...

LA GUIMARD. Mon cher vicomte, vous êtes intimement lié avec Chavigny ; me promettez-vous d'accomplir la mission dont je vous charge? de lui dire que l'obsession de son amour me fatigue; que jusqu'à présent je me suis tue par égard pour sa réputation ; mais que s'il persévère, je parle, et il devient la fable de la ville et de la cour. Enfin, je vous en supplie, faites-lui peur, et rendez-moi le service de m'en débarrasser.

VALMONT. En vérité, me voilà placé dans une étrange situation !... D'un côté, un amoureux qui s'afflige parce qu'on ne

l'aime plus ; de l'autre, une femme qui se désole, parce qu'on l'aime trop!... et moi, chargé de rallumer le feu par ici, pendant que je l'éteindrai par là!... vous avouerez que cette double mission n'est pas facile à remplir!...

GEORGES, *annonçant*. MM. de Chavigny, de Crissé, Préval et d'Armincourt.

Valmont lui fait signe de rester.

LA GUIMARD. Chavigny, je ne veux pas qu'il me voie ici!

VALMONT. Vous avez raison, ce serait tout gâter!... Sortez par cet escalier dérobé. Danceny, donnez la main à madame.

DANCENY, *à part*. La Guimard!...

VALMONT, *le poussant*. Allons donc, chevalier!...

LA GUIMARD, *sortant*. Je vous recommande Chavigny.

VALMONT, *à demi-voix*. Et moi, je vous recommande le chevalier. (*Fausse sortie par la porte de gauche, revenant en scène.*) Elle est folle de croire à cet amour-là!... Chavigny passionné!... et pour la Guimard!... ah!..

SCENE IV.

PRÉVAL, CHAVIGNY, VALMONT, CRISSÉ, D'ARMINCOURT.

VALMONT. Soyez les bien-venus, messieurs!

CHAVIGNY. Il faut bien vraiment venir te chercher, puisqu'on ne te rencontre plus nulle part.

VALMONT. Vous me voyez charmé de vous recevoir.

CHAVIGNY. Nous venons près de toi remplir l'office d'amis dévoués.

CRISSÉ. T'éclairer sur le danger de ta situation.

CHAVIGNY. Te donner encore quelques bon avis.

CRISSÉ. Et te déclarer ensuite que nous t'abandonnons, s'il n'y a plus de ressources.

VALMONT. En vérité, vous m'effrayez!

CHAVIGNY. Valmont, tu es un homme perdu!

VALMONT. Oui-dà?

CHAVIGNY. Jusqu'à présent, nous avons pris ta défense; mais il n'y a plus moyen d'y tenir! les faiseurs de quolibets ont trop beau jeu.

VALMONT. Expliquez-vous!

CHAVIGNY. Comment! que nous nous expliquions? Ah çà! ne devines-tu pas ce qu'on raconte de toi partout: le brillant Valmont est devenu le plus niais des amoureux.

VALMONT. Pardieu! il me paraît plaisant que de pareils reproches me viennent de Chavigny!... de Chavigny, amant jaloux et passionné de la Guimard!...

CRISSÉ *et* LES AUTRES, *riant aux éclats*. Ah, ah, ah! cela serait-il vrai?

CHAVIGNY, *s'efforçant de sourire*. De la Guimard!... ah! ah!... mais qui t'a si bien instruit? Au reste, il ne s'agit pas de cela. N'essaie pas de nous donner le change, vois-tu: c'est de toi qu'il s'agit, Valmont, de ta renommée passée, de ta répugnation future, et tu dois nous savoir gré de notre démarche.

VALMONT. On s'occupe donc beaucoup de moi dans le monde?

CHAVIGNY. Le moyen de parler d'autre chose!... Tous les yeux n'étaient-ils pas fixés sur toi! était-il une femme qui ne s'énorgueillît d'un seul de tes regards?

VALMONT. Ah!...

CHAVIGNY. Tout cela a disparu pour faire place aux railleries amères, aux piquans sarcasmes, aux plaisanteries méritées : ton trône s'est écroulé, Valmont, et c'est une prude qui le renverse.

VALMONT. Vous croyez?

CHAVIGNY. Je l'avouerai, quand je t'ai vu diriger tes projets de ce côté, j'ai rêvé pour toi un beau triomphe!... Cette inexpugnable vertu dont on fait tant de bruit tombera, me disais-je, et c'est à Valmont, à Valmont seul, que cette glorieuse victoire est réservée!... Alors, quelle auréole environnera son front! qui ne se courbera devant lui?

VALMONT. Tu pensais cela?

CHAVIGNY, *à part*. Il y viendra. (*Haut.*) Mon amitié jouissait d'avance de ta gloire!... mais, au lieu de cela, savoir qu'en tous lieux, dans les cercles, au bal, au théâtre, on rit de toi, on te raille, on te chansonne!

VALMONT. Des chansons!...

CHAVIGNY. Oui, pardieu!... et de fort drôles sur ton amour, ta constance et ta passion romanesque...

VALMONT. Est-il possible.

CHAVIGNY. Tiens, en voici une que j'ai retenue.

AIR : *Nouveau de M. Doche.*

Sous le capuchon
Qui cache sa honte,
Dans un long sermon
Qui donc nous en conte?
Bon!
C'est un noble vicomte!
Non?
C'est le frère Valmont.
De l'homme de bien
Approchez, mesdames ;
Ne craignez plus rien.

Bon!
C'est le tendre vicomte!
Non! etc.

Comme il s'est montré
Soumis à sa belle!
Quel *Miserere*
Il chante avec elle!...
Bon!
Paix au constant vicomte!
Non!
Paix au frère Valmont!...

Voyez-les tous deux
Marmotant un psaume!...

VALMONT. Assez, Chavigny! assez.

CHAVIGNY. Ecoute donc, mon cher, il y a trente-trois couplets!

VALMONT. Et vous n'avez pas imposé silence?...

CHAVIGNY. Que diable pouvions-nous dire?... tout cela n'est-il pas de la plus exacte vérité?...

VALMONT. La vérité!... la vérité!...

CHAVIGNY. Ne roucoules-tu pas, depuis trois mois, comme défunt Amadis des Gaules? n'es-tu pas plongé dans une stupide adoration devant la guimpe de ta dévote? ne t'es-tu pas livré, pieds et poings liés, à une passion ridicule qui absorbe tous tes momens, compromet ton avenir, et nous condamne à te plaindre?

VALMONT. Peut-être...

CHAVIGNY, *à part*. Bon!... le voilà qui capitule!... (*Haut.*) Il n'y a pas de peut-être, mon cher: ta passion est un fait.

VALMONT. Qu'en savez-vous?

CHAVIGNY. Pardieu! j'en appelle à ces messieurs!...

VALMONT. Qui vous dit qu'il ne m'a pas pris tout-à-coup une fantaisie d'être discret? Je ne veux plus publier mes bonnes fortunes qu'en masse.

CHAVIGNY. Et nous verrons en tête de la liste?

CRISSÉ, *riant*. Marie-Madeleine Guimard! Ah! ah! ah!

VALMONT, *regardant Chavigny*. Pourquoi pas?

CHAVIGNY. Non, messieurs, nous n'y verrons qu'un seul nom; toujours le même pendant trois mois!... Allons, allons, tu es perdu, et tu attendras que ta chère présidente, effrayée par son confesseur, ramenée par son mari, ou séduite par un autre amant, te donne ton congé.

Ils rient.

VALMONT. Mon congé!... Et si vous étiez tous dans l'erreur?... prenez-y garde! vous vous êtes déjà trompés une fois sur mon compte!... Si les niais qui me raillent, si les insolens qui me chansonnent m'avaient méconnu? si cette prétendue passion n'existait plus? si dans le moment même où vous êtes entrés, j'exerçais mon imagination pour trouver le moyen de rompre avec elle d'une manière éclatante?

CHAVIGNY. Cela serait admirable!... mais cela est impossible!

VALMONT. Impossible!... en es-tu bien sûr?

CHAVIGNY. L'empire de ta présidente est trop bien assuré: elle a trop solidement attaché la chaîne.

VALMONT. Cela n'est pas vrai!

CHAVIGNY. La preuve?

VALMONT. Je romps avec elle.

CHAVIGNY. Quand?

VALMONT. Dès demain!

CHAVIGNY. Oh! demain!... nous savons ce que cela veut dire!... demain n'arrive jamais.

VALMONT. Eh bien, aujourd'hui même! mais le moyen?

CHAVIGNY. Pardieu, il y en a un tout simple! Une lettre bien tournée, dont on fait circuler des copies...

CRISSÉ. J'en retiens une.

VALMONT. Ah oui, je comprends!

CHAVIGNY. Il n'osera pas!

VALMONT. Vous croyez?

CHAVIGNY. Sans doute.

VALMONT. Eh bien, dictez vous-mêmes.

CHAVIGNY. En vérité?

VALMONT. Je vais me placer là, asseyez-vous!... j'écris.

CHAVIGNY. Ma fois, si tu fais cela, je te déclare un héros, et nous te rendons notre estime.

VALMONT, *assis à la table dans le cabinet*. Dictez donc?... vous allez voir!

CHAVIGNY, *à part*. Je savais bien que je l'y amènerais!... (*Haut.*) Allons, soit!... Asseyons-nous, messieurs.

Ils s'asseyent; Valmont est à la table, dans le cabinet.

VALMONT. Je tiens la plume.

CHAVIGNY. Il faut commencer par t'excuser!...

CRISSÉ. C'est juste...

CHAVIGNY. Ah, j'y suis! (*Dictant.*) « On » s'ennuie de tout, mon ange; c'est une loi » de la nature, ce n'est pas ma faute. »

CRISSÉ. Très-bien!

CHAVIGNY. N'est-ce pas, on doit débuter par les procédés. (*A Valmont.*) As-tu écrit?

VALMONT. Oui.

CHAVIGNY, *dictant*. « Si donc je m'ennuie » aujourd'hui d'une aventure qui m'a » occupé entièrement trois mortels mois, » ce n'est pas ma faute. »

CRISSÉ. A merveille!

CHAVIGNY, *à Valmont.* Tu y es, Valmont?

VALMONT. Sans doute.

CHAVIGNY, *dictant.* « Si, par exemple, » j'ai eu juste autant d'amour que toi de » vertu, il n'est pas étonnant que l'un ait » fini en même temps que l'autre; ce n'est » pas ma faute. »

CRISSÉ. Oh! c'est excellent!...

CHAVIGNY, *dictant.* Tiens, ajoute : « Je » sens bien que voilà une belle occasion » de crier au parjure; mais si la nature » n'a accordé aux hommes que la con» stance, tandis qu'elle donnait aux femmes » l'obstination, ce n'est pas ma faute. »

VALMONT. Ah!...

CHAVIGNY, *se levant.* Eh bien, tu t'arrêtes?... Quest-ce que je disais?... Allons, messieurs, il est inutile de continuer.

VALMONT. Pourquoi cela?

CHAVIGNY. Déjà tu fléchis?...

VALMONT. Qui te l'a dit?

CHAVIGNY. Pardieu, je le vois bien... Pauvre garçon!

VALMONT. Tu te trompes, la lettre est charmante!... Je voudrais l'avoir inventée...

CRISSÉ. Écrire, c'est bien!... mais il s'agit maintenant d'envoyer la lettre.

CHAVIGNY. C'est juste!...

VALMONT. Vous doutez encore de mes sentimens?... Tenez, voici l'adresse : (*Il écrit l'adresse.*) « A Madame la Présidente » de Tourvel. »

CHAVIGNY. Ma foi, il n'y a plus rien à dire si elle reçoit cette lettre.

VALMONT. Elle la recevra...

CHAVIGNY. Tu es notre héros, notre orgueil, notre modèle... (*A part.*) Et moi! je suis vengé de la prude!

AIR : *Guerriers, défendez votre cœur.* (Wallace.)

De l'avenir il nous répond:
Depuis trop long-tems il sommeille!...
Inclinons-nous. Il se réveille!
Mes amis, honneur à Valmont!
Honneur! honneur au grand Valmont!

TOUS.

De l'avenir il nous répond, etc.

Ils sortent.

SCENE V.

VALMONT, *seul.*

C'en est fait! Ils m'ont ouvert les yeux. Sans eux, j'étais perdu!... Et que pouvais-je répondre? De quel front me serais-je désormais présenté dans ce monde où je paraissais en conquérant? Qu'entends-je?... on frappe!... C'est elle, sans doute!... Point de faiblesse, voici l'instant de rompre ma chaine. Armons-nous, dès l'abord, de froideur et de dédain...

Il va ouvrir la porte à gauche.

SCENE VI.

VALMONT, Mme DE TOURVEL.

VALMONT. Ah! c'est vous, Adèle!... Vous vous êtes fait bien attendre.

Mme DE TOURVEL, *agitée.* Moi?... Pardon,

VALMONT. Je m'étonnais, je l'avoue: je me demandais quelle occupation si pressante pouvait vous faire oublier l'heure qui m'avait été promise?

Mme DE TOURVEL. Oublier!... Jusqu'à ce jours, Valmont, ma vie n'a-t-elle pas été toute entière dans les momens que j'ai passés près de vous?

VALMONT, *avec quelque effort.* Trois mois de bonheur peuvent paraître longs.

Mme DE TOURVEL. Trois mois! Il les a comptés!

VALMONT, *toujours avec effort.* C'est qu'une affaire importante m'appelle dehors. (*Il remarque l'agitation de Mme de Tourvel.*) Mais qu'avez-vous donc? Pourquoi vous troubler ainsi pour quelques paroles...

Mme DE TOURVEL. Oh non! vos reproches injustes, vos paroles glacées, Valmont, je les recueille aujourd'hui avec avidité! Redoublez avec moi de froideur et d'injustice: tant mieux!... Vous me rendrez du courage, et j'en ai besoin.

VALMONT, *étonné.* Comment?

Mme DE TOURVEL. Oui, Valmont, je suis venue près de vous, résolue à rompre ces nœuds coupables.

VALMONT. Rompre nos nœuds!... (*A part.*) Ah!... ils disaient donc vrai?

Mme DE TOURVEL. Le remords s'est fait entendre. Je veux, je dois renoncer à ce criminel amour qui m'a perdue!... Je viens vous demander ces jours de repos que vous m'avez ravis.

VALMONT. Qu'entends-je! Adèle, est-il possible?... Me quitter! m'abandonner!... Adèle!...

Mme DE TOURVEL. Ah!... ce nom!... c'est le seul que j'aime à entendre sortir de ta bouche!... Car, pour toi, je n'étais, je ne voulais être qu'Adèle!... Mais à ce nom il en a été joint un autre, et l'homme qui me le confia, l'homme à qui j'avais promis de le respecter, il revient!...

VALMONT. Ah!

Mme DE TOURVEL. Bientôt, peut-être, il me redemandera cet amour que je lui ai juré au pied des autels! C'est à ces mêmes autels que je suis allée me prosterner ce

matin, implorant de mon Dieu ses conseils et sa force!... J'ai long-temps prié, Valmont, pour vous et pour moi!... C'est la cause de mon retard, car je n'ai quitté l'église que pour vous rejoindre et vous dire adieu.

VALMONT. Adieu!... vous!...

Mme DE TOURVEL. Ne m'as-tu pas entendue?... Il sera ici bientôt!...

VALMONT. Il revient?...

Mme DE TOURVEL. Ah!... tu le comprends tout ce qu'il y a pour moi de tourmens dans ces deux mots: Il revient!... Eh bien, comprends donc aussi ce que je souffre, tout ce qu'il y a d'horrible dans ma situation! Cet homme, sur qui je n'oserai plus lever les yeux, il ne m'a jamais offensée! Chacun de ses regards déchirera mon cœur; chacune de ses paroles éveillera un remords! Quand il m'environnera des témoignagnes de sa tendresse, car il m'aime aussi lui!... faudra-t-il donc que je ne trouve en moi que l'idée de le trahir, de le tromper encore? Non, non!... Je ne veux point me condamner à une vie d'hypocrisie et de mensonge!... Il saura tout!... Sans cela, il me faudrait voir devant moi avilir sa tendresse si pure? Sans cela il me faudrait trembler sans cesse?... Je n'oserais plus dormir, Valmont, j'aurais peur de mes songes!

VALMONT, *à part, avec émotion*. La perdre!... ah, je le sens maintenant, ce sacrifice est au-dessus de mes forces! (*Haut.*) Ne suis-je donc plus rien pour toi? N'y a-t-il donc de sacré au monde que cet amour tyrannique qu'impose la société? Ton Dieu n'a-t-il pas aussi entendu nos sermens? et plus forts, plus dignes de lui, car ils étaient libres!... Non, tu es à moi, à moi seul, car c'est à moi seul que tu t'es donnée volontairement! En perdant ton amour, il a perdu ses droits!

Mme DE TOURVEL. Oh! tais-toi, Valmont!... ne cherche pas à m'offrir une vulgaire et misérable excuse. Quand je suis tombée, j'ai senti toute la profondeur de ma chute; mais c'était pour toi que je tombais, et ma chute ne m'a point effrayée.

VALMONT. Pour moi!... et maintenant mon bonheur, ma vie, mon amour, tu sacrifies tout à un autre!

Mme DE TOURVEL. Laisse-moi m'en aller!... ne cherche pas à me retenir!..... Ce passage qui m'a conduite vers toi, il est encore ouvert!... adieu!... Ne songe plus à moi, ne t'informe pas de mon sort; d'autres femmes te consoleront, toi!... Eh! qui pourrait ne pas t'aimer?... Adieu!...

Elle va vers la porte latérale, Valmont l'a précédée, a ôté la clef et l'a jetée loin de lui.

VALMONT, *avec passion*. Tu ne sortiras pas!... Tu es à moi!... La voix de mon amour fera taire ces remords insensés qui me désespèrent!... Eh quoi! ai-je donc perdu tout mon empire? Toi, Adèle, renoncer à moi!... Toi, me quitter!

Mme DE TOURVEL. Oh, de grâce, par pitié, ne cherche pas à combattre une résolution qui déjà m'a coûté tant d'efforts... Laisse-moi te fuir!...

VALMONT. Jamais!

Mme de TOURVEL. Tu m'aimes donc encore?

VALMONT. Plus que moi-même je ne pouvais le penser!... Plus que ma vie!

Mme DE TOURVEL. Ah!

VALMONT. Mais toi?

Mme DE TOURVEL. Plus que mon honneur!

VALMONT, *passionné*. Mon Adèle!

Mme DE TOURVEL. Misérable créature que je suis!... un mot, un seul mot de toi m'a déjà rendue à ma faiblesse!... Sois donc le maître de ma destinée! Mais écoute, avant de décider de nouveau de mon sort, de mon avenir tout entier, songe bien quels sacrifices nous nous imposons désormais l'un et l'autre!... Devoirs, sermens, estime publique, je foulerai tout aux pieds! Tous deux il nous faudra braver les mépris de ce monde qui nous observe, et qui nous jugera?... Pour toi, je trahis, j'abandonne l'époux qui m'aime et que je vénère; j'offense le Dieu que je redoute!... Eh bien! je m'en sens la force! mais toi, songes-y, Valmont!... ce monde si brillant qui t'environnait de ses prestiges et de son admiration, il se ferme pour toi!... un seul amour pour toute ta vie!... Quand je renonce à ces devoirs si doux à remplir et qui autrefois faisaient mon bonheur, renonceras-tu, toi, à ces vanités qui autrefois faisaient ta gloire? Encore une fois, songes-y bien... les sarcasmes amers de tous ces faux amis, qui n'honoraient en toi que tes vices, ils vont te poursuivre: te sens-tu la force de les braver?

VALMONT, *passionné*. Oh oui! je te le jure!... Et que me donneraient-ils donc en échange de ce qu'ils me feraient perdre? Ah! que n'ai-je plutôt écouté mes penchans et non leurs leçons!... J'ai trop vécu pour eux et non pour moi!... j'ai trop long-temps sacrifié mon bonheur à leur bon plaisir!... à toi, à toi seule pour la vie.

Mme DE TOURVEL. Pour la vie, Valmont?

VALMONT. Mais tu ne prononceras plus ces mots cruels qui m'ont fait comprendre à quel point je t'aime!... Tu ne parleras plus de me fuir!

Mme DE TOURVEL. Est ce que j'ai dit cela? Est-ce que je l'ai voulu? Te fuir, Valmont!... cela se peut-il? Mais toi tu es mon bien, mon bonheur, mon existence!... Oh! reste, reste là!... dans mes bras!... toujours!... qui donc voulait m'arracher d'ici? qui oserait se placer entre nous? Est-ce que nous n'avons pas été créés l'un pour l'autre? Est-ce qu'il y a dans mon cœur une sensation qui ne soit pas la tienne?... Nous séparer... ah! ils sont fous ceux qui ont dit cela!...

VALMONT. Oui... rien ne nous séparera! Il n'y a pas de bonheur possible sans toi!...

CHAVIGNY, *dans la coulisse*. Ouvrez, ouvrez, vous dis-je, ou j'entrerai malgré vous.

Mme DE TOURVEL. Qu'entends-je?

VALMONT. C'est Chavigny.

Mme DE TOURVEL. Ah!... il faut fuir, Valmont! livrer notre secret à un tel homme!...

CHAVIGNY. Ouvrirez-vous enfin?

Mme DE TOURVEL, *près de la porte latérale*. Cette porte... elle est fermée... la clef... la clef...

VALMONT, *cherchant la clef*. Où la trouver?

CHAVIGNY, *dans la coulisse*. Je l'entends, j'entrerai!

VALMONT. Que faire?

Mme DE TOURVEL. Ah!... dans ce cabinet.

Elle entre dans le cabinet et ferme la porte; au même instant Chavigny entre par le fond.

SCENE VII.

VALMONT, CHAVIGNY, Mme DE TOURVEL, *dans le cabinet*.

CHAVIGNY, *entrant*. Enfin!... on a bien de la peine à parvenir jusqu'à toi.

VALMONT. Et quel motif si pressant te contraint à forcer ma porte?

CHAVIGNY. Le même qui t'oblige à me la défendre.

VALMONT. Que veux-tu donc?

CHAVIGNY. Une femme était ici avec toi.

VALMONT. Que t'importe?

Mme DE TOURVEL, *dans le cabinet*. Oh! je tremble.

Elle s'assied contre la table.

CHAVIGNY, *lui montrant un mantelet qui est à terre*. Tu prétendrais en vain le nier... voici qui l'accuse et te condamne.

VALMONT. Ah çà, es-tu mon père ou mon tuteur?

CHAVIGNY. J'étais ton ami.

VALMONT. Et tu cesserais de l'être parce qu'une femme est venue chez moi?

CHAVIGNY. Oui... si cette femme était celle dont tu me sais occupé; si, me choisissant pour ta dupe, comme j'ai déjà cru m'en apercevoir, tu voulais me donner un ridicule?...

VALMONT. Eh quoi! c'est pour la Guimard.

CHAVIGNY. Pour la Guimard!... soit! mais je sais qu'elle ne voit plus que par tes yeux!

Mme DE TOURVEL, *à part*. Que dit-il?

CHAVIGNY. Un de mes gens l'a vue ce matin venir chez toi!

Mme DE TOURVEL, *à part dans le cabinet*. Serait-il vrai?

CHAVIGNY. Elle y est encore!

VALMONT, *riant*. Ah! ah! je ne m'attendais pas à celle-là.

CHAVIGNY. Voilà une gaîté qui vient mal à propos; je te déclare que ceci est sérieux.

VALMONT. Et moi, je te jure que c'est fort plaisant (*A demi-voix et avec amertume.*) Ah! il fallait renoncer pour être digne de toi à une femme adorable, un modèle de grâces et de dévouement sublime, et cet homme supérieur, si exigeant envers les autres, il est jaloux d'une danseuse.

CHAVIGNY. Jaloux! non.

VALMONT. Elle me l'avait dit... je ne voulais point le croire.

CHAVIGNY. Ah! tu l'as donc vue... elle est donc ici? Je l'ai entendue.

VALMONT. Et si tu t'étais trompé?

CHAVIGNY. Qui donc serait-ce? Ce n'est point Mme de Tourvel, car depuis plus de trois heures son mari est de retour.

Mme DE TOURVEL, *à part*. Qu'entends-je! mon mari!

Elle s'appuie sur la table.

VALMONT. Silence!

CHAVIGNY. Où est Marianne?

VALMONT. Le sais-je?

Mme DE TOURVEL, *à part, jetant les yeux sur la lettre écrite par Valmont*. Une lettre à mon adresse... Ah! puisse-t-il se justifier!

Elle lit la lettre.

CHAVIGNY. Valmont, tu veux te jouer de moi, mais malgré toi je la trouverai.

Mme DE TOURVEL, *qui a achevé de lire la lettre*. Ah! tout est fini!

Elle tombe contre la porte. Le bruit qu'elle fait en tombant éveille l'attention de Chavigny et de Valmont.

VALMONT. Grand Dieu!

CHAVIGNY. Qui est là?

VALMONT. Ce n'est pas elle.

CHAVIGNY. Tu mens.

VALMONT. Malheureux!

CHAVIGNY. J'entrerai.

VALMONT, *se plaçant devant la porte*. Je te le défends.

CHAVIGNY. J'entrerai, te dis-je!

VALMONT. Tu passeras donc sur mon corps!

CHAVIGNY, *tirant son épée*. Eh bien, soit! Je vais te punir de ta perfidie.

VALMONT. Et moi de tes exécrables conseils!

Il se battent.

Mme DE TOURVEL, *revenant à elle*. Ah, quelle horrible scène!... Où suis-je? mais? non, non, non, ce n'est point un songe.... la voilà, cette lettre, la voilà! Où est-il?

Elle se précipite hors du cabinet. Au moment où la porte s'est ouverte, Valmont a reçu un coup d'épée; il place la main sur sa blessure et s'appuie sur un fauteuil. Le duel a cessé. Les personnages sont placés dans l'ordre suivant: Valmont s'appuyant sur le dossier d'un fauteuil, Mme de Tourvel, Chavigny.

CHAVIGNY. Il avait raison!

Il jette son épée loin de lui.

Mme DE TOURVEL. Une épée!... Pourquoi vous battez-vous? Est-ce pour moi? me voilà, Valmont.

VALMONT. Dieu! ma lettre.

Mme DE TOURVEL. Oui, ta lettre, je l'ai reçue; elle est enfin parvenue à son adresse; ô le plus lâche des hommes!.. que t'avais-je donc fait? Pourquoi me défendre de te fuir quand toi-même m'avais déjà si cruellement sacrifiée à tes dignes amis? Mais, Valmont, il se sont joués de toi, car, je n'en doute point, voilà celui qui t'inspira cette noble résolution... Tu ne sais donc point le motif qui le faisait agir? Il m'a aimée avant toi, Valmont, et c'est par toi qu'il s'est vengé de mes dédains.

VALMONT. Lui!

Mme DE TOURVEL. Ainsi trompé, moqué, par ceux qui sans doute t'ont poussé à cette horrible gloire de trahir, d'immoler une femme qui t'avait donné sa vie, tu as été aussi faible que tu as été cruel et méprisable!

VALMONT, *il chancelle et tombe sur le fauteuil*. Ah!

Mme DE TOURVEL. Grand Dieu! que vois-je? blessé... il est blessé.

VALMONT. Et de main de maître... Vous! êtes vengée. Vous voyez que le ciel est juste.

CHAVIGNY. Qu'ai-je fait!

VALMONT. Ah! si le plus coupable avait dû succomber, Chavigny, la Guimard serait débarrassée de tes tendresses.

Mme DE TOURVEL. Valmont! Valmont! Ah! du secours, du secours.

VALMONT. Non! à quoi bon? ils seraient inutiles, et, sur l'honneur, je ne voudrais point recommencer à vivre.

CHAVIGNY. Qui vient? Danceny.

SCENE VIII.

VALMONT, *sur un fauteuil*, Mme DE TOURVEL, DANCENY, CRISSÉ, PRÉVAL, D'ARMINCOURT, CHAVIGNY.

DANCENY, *entrant*. Ah! Valmont, j'ai vu Cécile... Je vous connais, maintenant, et vous me rendrez raison... (*s'apercevant de l'état de Valmont.*) Qu'y a-t-il donc?

VALMONT. Ah! c'est vous, chevalier? Je ne puis plus vous rendre d'autre service que celui de mourir... Soyez les bienvenus, messieurs.

Mme DE TOURVEL. Que lui demandez-vous? Venez-vous encore me disputer ses derniers momens? Maintenant il n'est plus sous votre dépendance, il est à moi, à moi seule.

DANCENY. Qu'ai-je vu!

Mme DE TOURVEL, *montrant Chavigny*. Ne savez-vous pas qu'il l'a tué?... Que voulez-vous encore? Allez-vous-en! laissez-le, laissez-nous!

DANCENY. Vous ici, madame? Ignorez-vous donc que votre mari est de retour?

Mme DE TOURVEL. Que m'importe!

DANCENY. Et qu'il sait tout... Oui, quelqu'un l'a instruit... quelqu'un l'a mis sur la trace de votre correspondance secrète, et c'est M. le chevalier de Chavigny.

Mouvement d'horreur général.

VALMONT, *cherchant à se lever*. Le misérable!... Oh!... secourez-moi! Oh! que je puisse vivre encore pour le punir!

DANCENY. Ce soin me regarde; car il me faut une vengeance!...

VALMONT. Plus d'espoir... je me meurs. (*A Mme de Tourvel.*) Pardon! pardon!... Ne me maudis pas, car, je le jure... je t'aimais, je t'aime encore, Adèle!...

Il meurt.

Mme DE TOURVEL. Valmont!... mort!... il est mort! (*Tombant à genoux.*) Oh! mon Dieu, fais-lui grâce, ne punis que moi, et je te bénis!...

Danceny fait un geste de menace à Chavigny; la toile tombe.

FIN.

PARIS. — Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



LE DOIGT DE DIEU,

DRAME EN UN ACTE,

Par MM. Montigny et Meyer,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 27 MARS 1834.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
CHRISTOPHE KUNTZ, vieux fermier	M. MONTIGNY.
CONRAD, son fils	M. FRANCISQUE.
DUBOIS, curé catholique	M. CONSTANT.
BROWN, ministre du culte protestant	M. THÉNARD.
MULLER, ami de Christophe.	M. CULLIER.
PETERS, domestique chez Christophe	M. GILBERT.
FRITZ, domestique chez Christophe	M. BARBIER.
PAYSANS et PAYSANNES.	

La scène se passe dans un canton de la Suisse.

Le théâtre représente une salle basse chez Christophe Kuntz. Chambre allemande, boisée. Porte au fond conduisant dehors. Porte latérale à droite. Porte latérale à gauche. A droite, au premier plan, une table ; A gauche, un grand fauteuil de famille. Plusieurs chaises. Contre la muraille au fond sont accrochés une faux et un grand couteau. Plus haut une pendule à boîte.

SCENE PREMIERE.

PÉTERS, FRITZ.

Au lever du rideau ils mettent le couvert pour deux personnes.

PÉTERS. Fritz, es-tu descendu à la cave?

FRITZ. Dieu me garde d'y avoir manqué : notre respectable curé ne doit-il pas aujourd'hui souper chez nous? Le père Christophe Kuntz, notre maître, est sorti ce matin pour aller l'inviter.

PÉTERS. C'était bien la peine de se déranger! le saint homme n'attend pas les invitations; il sait bien s'inviter lui-même.

FRITZ. Il faudrait peut-être qu'il fît des cérémonies avec M. Christophe qui est son ami.

PÉTERS. Des cérémonies?... il ne fait jamais de cérémonies pour avaler les bons morceaux.

FRITZ. Allons, mauvais chrétien, on sait que tu n'aimes pas notre bon curé.

PÉTERS. C'est ça qu'il est bon pour moi votre curé... il veut que maître Christophe me chasse de chez lui. Parce que j'ai un frère à Genève, qui s'est fait protestant.

FRITZ. Au fait, pourquoi ton frère s'est-il fait hérétique ?

PÉTERS. Supposé que mon frère ait eu tort, est-ce que c'est moi qu'il faut en punir?... Je te dis que ton curé est un mauvais prêtre... un égoïste qui ne pense que pour lui : il a l'air comme ça de bien aimer notre maître... mais c'est pas notre maître qu'il aime; c'est d'abord, pour l'avenir, sa bonne ferme, ses bonnes terres, ses bonnes rentes, dont il espère bien se faire faire une petite donation... et puis, pour le présent, ses bons dîners, son bon vin.

FRITZ, *impatienté*. Eh bien, s'il aime le bon vin, tant mieux! il en boira... j'en ai monté un joli panier à son intention... (*Il montre un panier de vin près de la table.*) Et maintenant je vais donner un coup d'œil à la cuisine... voir si on a soigné la choucroûte du révérend, sa carpe du Rhin.

Il sort.

PÉTERS, *ironiquement*. Sa carpe du Rhin.. c'est juste... un vendredi... jour d'abstinence. (*A Fritz qui est sorti par la droite.*)

Dis donc, Fritz.. tu rappelleras à dame Gott qu'il faut mettre le poulet gras au maigre.

SCENE II.

PÉTERS, MULLER, *entre par le fond.*

MULLER. Bonjour, Péters. Maître Kuntz est-il chez lui?

PÉTERS. C'est vous, monsieur Muller; le bourgeois est sorti depuis ce matin.

MULLER. Sorti sitôt?... il a tort : à peine remis d'une indisposition violente... à son âge... et par un temps aussi malsain... cet homme-là veut se tuer.

PÉTERS. Essayez de lui faire entendre ça... il se met dans des colères... Ce matin je le rencontre comme il sortait de la maison; le ciel était gris, l'air froid... je le vois avec sa grande figure pâle, appuyé sur son bâton... il prenait le chemin du presbytère. Je vous demande... pour un convalescent... une lieu et demie à pied par un temps pareil. Je m'approche : « Maître, ça n'a pas de raison, vous vous ferez mal. — Va-t'en à tous les diables! » Là-dessus le sang lui monte au visage... je n'ose pas ajouter une parole... j'ai toujours peur que son mal le reprenne. Savez-vous, monsieur Muller?... Je crois qu'un beau jour le bourgeois se mettra si bien en colère... qu'il en étouffera.

MULLER. Et c'est encore chez le curé qu'il est allé?... Mais à quoi attribuer l'ascendant de cet homme sur l'esprit du vieux Kuutz?

PÉTERS. Explique ça qui pourra; toujours est-il qu'il en est coiffé, et que si dans la maison nous tremblons tous devant le bourgeois, le bourgeois à son tour tremble comme la feuille devant le curé. (*Baissant la voix.*) Tenez, monsieur Muller... on dirait quelquefois qu'il y a entre ces deux hommes-là quelque chose de mystérieux... comme qui dirait un secret terrible...

MULLER. Quoi! Péters, vous pourriez croire?...

PÉTERS, *vivement.* Oh! pour croire... je ne crois rien... mais on fait tant d'histoires dans le pays... et puis surtout M. Kuntz, qui n'a peur de personne, a si peur, si peur du curé!...

MULLER. C'est ce que, ce matin encore, me disait Conrad.

PÉTERS. Ah! vous avez vu notre jeune maître? C'est chez vous qu'il a passé la nuit?...

MULLER. Chez moi?... non... mais il y était de grand matin.

PÉTERS. Heureusement le père ne s'est pas aperçu que le jeune homme n'était pas rentré hier soir! ça ferait encore une querelle, et ils sont si rarement d'accord!

MULLER. C'est pour éviter une de ces discussions si pénibles que je me suis chargé de porter la parole au nom de Conrad dans une affaire... de haute importance, celle de son mariage.

PÉTERS. Ah! oui... la grande affaire... l'affaire interminable, l'inépusaible source des mécontentemens du fils et des emportements du père... ce qui a fait encore leur dispute d'il y a quinze jours, à la suite de laquelle maître Kuntz est tombé malade. Ah! monsieur Muller, si vous arrangez la chose, ils vous devront tous les deux un beau cierge!... car, voyez-vous, tant que le mariage de Conrad ne sera pas une affaire bâclée, le père et le fils se chamailleront toujours, et... ça finira mal.

MULLER. Que voulez-vous dire, Péters?

PÉTERS. Je ne dis rien que ce qui est : le père Christophe est taquin en diable, et entêté comme une mule. Vous savez comme il a des caprices... tenez... sans aller plus loin, vous voyez cette grande faux et ce mauvais couteau qui sont pendus là au mur; eh bien, si quelqu'un s'avisait d'y toucher, il n'en faudrait pas davantage pour le mettre dans une fureur...

MULLER. Quel peut être le motif?

PÉTERS. Une idée que le vieux a comme ça... Conrad de son côté n'est pas commode; c'est un bon garçon, c'est vrai... quand on le prend par la douceur; mais dès qu'on le fâche... il ne connaît plus rien... surtout s'il a un peu de vin dans la tête, ce qui lui arrive quelquefois; alors... vous savez... c'est comme l'avalanche de nos montagnes... il renverse et brise tout : enfin c'est le caractère du père quand il avait son âge.

MULLER. Vous croyez que Conrad pourrait oublier le respect?...

PÉTERS. Il y a des moments où l'on oublie tout... le respect tout comme autre chose...

MULLER, *vivement.* Vos craintes sont exagérées, Péters. J'espère faire comprendre à mon vieil ami Christophe le langage de la raison!... Il cédera.

PÉTERS. Céder?.. à un autre que son curé, ça sera la première fois de sa vie. (*On entend chanter plusieurs voix dans la coulisse.*) J'entends nos travailleurs. Je vous quitte, monsieur Muller... et bonne chance!

Il sort par la droite en fredonnant l'air que l'on entend encore à l'arrivée de Christophe Kuntz qui entre par le fond.

SCENE III.

MULLER, CHRISTOPHE; *puis* PÉTERS, *et* FRITZ.

CHRISTOPHE, *marchant lentement, paraît tout pensif et ne voit pas Muller.* Le onze novembre, jour affreux!... Oui, c'est encore aujourd'hui le terrible anniversaire. (*Les chants se font entendre de nouveau.*) Qu'est-ce que cela signifie? On chante dans ma maison... un jour comme celui-ci?... (*Avec colère.*) Holà! Péters, Fritz...

PÉTERS *et* FRITZ, *entrant.* Vous appelez, maître?...

CHRISTOPHE. Misérable fainéans, qui vous a permis de chanter?...

PÉTERS. Maître, nous pensions qu'en travaillant...

CHRISTOPHE, *furieux.* Travaillez, drôles... mais ne chantez pas... N'ai-je pas défendu de chanter?... (*A Péters qu'il secoue avec force.*) Dis... ne l'ai-je pas défendu!... c'est donc pour m'insulter?...

PÉTERS. O maître...

CHRISTOPHE. Taisez-vous!... je ne veux pas qu'on chante! si cela vous arrive encore... je vous chasse!... Eh bien, qu'attendez-vous, paresseux?

PÉTERS. Rien, maître... nous partons.

Péters et Fritz vont pour sortir.

CHRISTOPHE, *rappelant.* Péters!... où est mon fils?... où a-t-il passé la nuit?...

PÉTERS, *embarrassé.* Mais... dans sa chambre, je pense...

CHRISTOPHE. Vous mentez. Ce matin, en me levant, c'est à sa chambre que je suis monté d'abord... Il n'y était pas.

PÉTERS. Maître... je croyais.

CHRISTOPHE. Vous mentez encore! monsieur le curé a raison de dire qu'il n'y a rien de bon à faire d'un hérétique... je vous chasserai...

PÉTERS. Maître, je ne suis pas un hérétique.

CHRISTOPHE, *durement.* Sortez.

Péters et Fritz se retirent.

SCENE IV.

MULLER, CHRISTOPHE.

MULLER, *à part.* Diable! moi qui espérais le trouver dans un moment de bonne humeur... J'ai bien pris mon temps.

CHRISTOPHE, *l'apercevant.* Vous ici, Muller?

MULLER. Eh bien, maître Kuntz, vous êtes donc toujours mécontent?

CHRISTOPHE. Comment ne pas l'être? tout conspire pour me tourmenter.

MULLER. Allons, allons... vous vous créez des tourmens imaginaires. Que vous manque-t-il pour être heureux! d'abord cette ferme, qui n'était autrefois qu'une bicoque, est devenue entre vos mains la plus riche propriété du canton; j'ai ouï dire que quand vous la reçûtes de votre père...

CHRISTOPHE, *vivement.* Mon père est mort, maître Muller!... ne prononcez pas le nom de mon père. (*A part, et d'une voix sombre.*) Aujourd'hui surtout... aujourd'hui!...

MULLER. Pardon... j'ai réveillé un souvenir douloureux... mais du moins votre fils.

CHRISTOPHE. Mon fils est un mauvais fils... je le chasserai, Muller, je le maudirai!

MULLER. Avez-vous contre lui quelque nouveau grief?

CHRISTOPHE. J'en ai de nouveaux tous les jours: hier encore il n'est pas rentré.

MULLER. Pour être chez moi, ce matin, de meilleure heure.

CHRISTOPHE. Vous l'avez vu ce matin?... ivre encore, sans doute... comme avant-hier; quelle honte!..

MULLER. Écoutez, maître Kuntz, parlons tranquillement: Conrad, au fond, n'est pas un méchant garçon; mais, vrai... vous le menez trop durement; vous le contrariez en tout... Que diable, Conrad n'est plus un enfant; ne pouvez-vous lui permettre d'avoir enfin une idée à lui, de penser un peu par lui-même et pour lui-même? Franchement, c'est être trop sévère; êtes-vous bien sûr qu'à son âge vous valiez beaucoup mieux que lui? Vous vous plaignez de ce qu'il n'a pas pour vous tous les égards, tout le respect qu'il devrait avoir? Eh bien, répondez-moi, la main sur le cœur, qu'auriez-vous fait vous-même si vous aviez trouvé chez votre père...

CHRISTOPHE, *l'interrompant.* Je vous ai déjà défendu, Muller, de me parler de mon père! (*Changeant de ton.*) Au reste, il est inutile de prendre tant de détours; je devine où vous en voulez venir: Conrad vous envoie près de moi pour que vous cherchiez à justifier la résistance opiniâtre qu'il m'oppose au sujet de son mariage avec la nièce de notre curé, mademoiselle Dubois: je vous préviens que tous vos efforts seront

inutiles : ce mariage se fera parce que j'ai mis dans ma tête qu'il se ferait ; mon fils épousera la nièce du curé, ou bien je le renie pour mon fils, je le déshérite !... Vous m'entendez... reportez fidèlement à Conrad mes dernières paroles : Epoux de mademoiselle Dubois, sinon... déshérité !

SCENE V.

LES MÊMES, CONRAD.

CONRAD, *qui est entré sur les dernières paroles de son père.* Eh bien donc, que je sois dès ce moment l'enfant déshérité... que je sois le fils maudit de son père !... car je jure par Dieu bien que Mlle Dubois ne sera jamais ma femme !

CHRISTOPHE, *furieux, à Muller.* Vous l'entendez !... il était là... il nous écoutait... et voilà comme il se fait un jeu de braver la volonté d'un père !

CONRAD. Mon père, votre volonté est donc que je sois malheureux ?

CHRISTOPHE. C'est parce que je veux votre bonheur, monsieur, que je prétends vous marier à la nièce de mon meilleur ami, de l'homme que j'aime et que j'estime le plus au monde.

CONRAD. Au risque de vous irriter encore, je vous répéterai, mon père, que je ne partage pas la bonne opinion que vous avez de M. Dubois. Au surplus, si je ne veux pas être le mari de sa nièce, ne voyez dans mon refus rien d'offensant pour cette demoiselle : ma seule raison pour ne pas l'épouser, c'est que je ne l'aime pas, et je ne l'aime pas, parce que j'en aime une autre.

CHRISTOPHE. Et quelle est cette autre, s'il vous plaît ?

CONRAD. Une brave et honnête fille, appartenant à une famille peu fortunée, mais honorable, la demoiselle de M. Brown, le vertueux pasteur du canton de Leuck.

CHRISTOPHE. La fille du pasteur Brown, d'un protestant ?... Et vous avez cru que je consentirais à ce que la fille d'un hérétique entrât dans ma famille ?...

CONRAD. J'ai juré sur l'honneur que Mlle Gertrude Brown serait ma femme.

CHRISTOPHE. Et vous avez eu grand tort; car c'est Mlle Dubois que vous épouserez. Je veux que cela soit ainsi.

CONRAD. Et moi qui ne pourrais vous obéir sans devenir parjure, sans mentir à Dieu et aux hommes, j'oserai vous dire : « Mon père, je ne veux pas. »

CHRISTOPHE, *furieux.* Eh quoi ! malheureux !... tu ne crains pas de m'insulter en face !... Tu me résistes, à moi... moi ton père !... Sors d'ici, ou je ne réponds pas de ma colère.

Il fait un pas vers Conrad.

MULLER, *l'arrêtant.* Arrêtez, maître Kuntz... qu'allez-vous faire ?... Vous oubliez... Conrad est votre fils.

CHRISTOPHE. Lui mon fils! il a brisé tous les liens qui nous unissaient... qu'il parte ! Je ne veux plus le voir !

Il tombe épuisé dans son fauteuil.

CONRAD. Ainsi vous me chassez? ainsi vous me montrez la porte comme on ferait à peine à un ennemi... et vous me dites : Va-t'en... tu n'es plus mon fils ! Et pourquoi? parce que je vous refuse le droit de me faire malheureux pour le reste de mes jours !... Et cela s'appelle être père !... non... non... où vous voyez un père, je ne vois, moi, qu'un tyran ; vous m'appelez fils maudit, je ne suis à mes yeux qu'un esclave devenu libre ; vous me chassez de votre maison... c'est la porte de mon cachot qui s'ouvre... j'en profiterai.

Il fait un pas pour sortir.

MULLER, *le retenant.* Arrête, malheureux, tu blasphèmes ! (*A Christophe.*) Et vous, maître Kuntz, ne le rappelez-vous pas !... oh ! ce n'est pas votre cœur qui parlait quand vous avez dit à votre enfant : « Sors d'ici... je te maudis. » Vous ne le laisserez pas partir chargé de ces terribles paroles ! (*A Conrad.*) Et vous, Conrad, si votre tête de jeune homme a pu s'oublier un moment en face d'un vieillard, vous vous rappellerez que ce vieillard est votre père; qu'un père, quelle que soit l'exigence de sa volonté, qu'un père, dis-je, n'est jamais un tyran !... (*L'attirant par la main.*) Allons, Conrad... faites le premier pas... revenez à votre père qui ne demande, lui, qu'à vous ouvrir ses bras. (*Prenant de l'autre côté la main de Christophe.*) Eh bien ! père Christophe, n'allez-vous pas vouloir lui garder rancune... quand il convient de ses torts ?... Allons, défendez-lui de partir, dites-lui que vous voulez qu'il reste près de vous... et il va se trouver heureux d'obéir.

CHRISTOPHE, *amèrement.* Obéir... à son tyran, n'est-ce pas ?...

CONRAD, *faisant un pas vers lui.* Mon père ! pardonnez... j'avais la tête perdue ! la seule idée d'un mariage avec une autre que Gertrude !... ah ! mieux vaudrait mourir !

CHRISTOPHE. Assez... assez... monsieur, nous n'en parlerons plus, car le ciel m'est témoin que je ne voudrais pas avoir à me

reprocher le malheur ou la mort de mon fils.

CONRAD, *lui prenant la main qu'il baise en s'agenouillant*. Oh ! merci, vous m'avez appelé votre fils... vous m'avez pardonné comme je le voulais, vous m'avez pardonné en père !

CHRISTOPHE, *avec une gravité affectueuse*. Oui, remercie-moi, Conrad... remercie-moi du sacrifice que je te fais; tu ne sauras jamais ce qu'il me coûte.

CONRAD. O mon père, vous êtes bon ! puissé-je vous rendre un jour ce que vous faites aujourd'hui pour mon bonheur! Permettez-moi de vous laisser pour quelques instans : vous m'avez fait porteur d'une bonne nouvelle; je suis pressé de faire des heureux.

CHRISTOPHE. Je ne vous retiens pas, mon fils... j'ai moi-même besoin d'être seul.

MULLER, *s'approchant de Christophe et lui serrant la main*. Au revoir, maître Kuntz, je suis content de vons... voilà une bonne journée.

Conrad et Muller sortent.

SCENE VI.

CHRISTOPHE, *seul*.

Une bonne journée !... le 11 novembre! oh non... cela ne peut pas être... N'est-ce pas, depuis trente ans, un jour de sang et de larmes? le 11 novembre a-t-il passé jamais sans qu'il m'arrivât malheur?... J'ai peur, ce jour-là, de toutes mes actions : tout-à-l'heure je me suis emporté avec mon fils, je lui refusais tout ; et puis j'ai été faible, j'ai tout accordé. Que devais-je faire?... (*A Fritz qui entre et achève de servir le souper.*) Que voulez-vous ?

FRITZ. Maître, M. le curé vient d'arriver... j'ai pensé qu'il fallait servir.

Il sort.

CHRISTOPHE, *à part, avec effroi*. Le curé ! comment lui apprendre ?...

SCENE VII.

CHRISTOPHE, LE CURÉ.

LE CURÉ, *très-gravement*. Bonjour, monsieur Kuntz.

CHRISTOPHE. Mon père, vous m'avez promis ce matin...

LE CURÉ. Il y a des choses que je ne savais pas ce matin ; et vous n'espérez pas, sans doute, que je m'asseoirai à votre table après ce que je viens d'apprendre.

CHRISTOPHE. Mon père, si j'ai pu vous offenser, pardonnez-moi.

LE CURÉ. Je suis venu pour vous dire que toute relation doit cesser entre nous, s'il est vrai, comme on vient de me l'assurer, que votre fils doive épouser la fille du pasteur Brown.

CHRISTOPHE, *troublé*. Quoi ! l'on vous a dit...

LE CURÉ. Conrad s'est vanté tout haut d'avoir obtenu votre consentement, et c'est la première nouvelle dont m'a salué tout-à-l'heure un de vos valets, à mon arrivée chez vous. J'avoue qu'avant d'y croire, j'ai besoin de m'entendre confirmer le fait par vous-même. Répondez, monsieur, est-il vrai que vous ayez donné votre consentement?

CHRISTOPHE, *atterré*. Je l'ai donné !

LE CURÉ, *d'une voix menaçante*. Ainsi vous faites alliance avec l'hérésie ?...

CHRISTOPHE. Mon père, je n'ai pu résister aux prières de mon fils.

LE CURÉ. Et c'est sans doute aussi sur les prières de votre fils que vous comptez pour obtenir du ciel le pardon de vos fautes, pour fléchir un Dieu vengeur, un Dieu justement irrité de votre crime ?

CHRISTOPHE, *avec effroi*. Mon père !...

LE CURÉ, *plus fortement*. J'ai dit de votre crime... et je n'ai pas menti, je pense. En auriez-vous déjà perdu le souvenir? tournez les yeux de ce côté : osez regarder en face ces instrumens de meurtre... cette faux qui abattit la victime... ce couteau qui l'a frappée à mort... J'ai donc eu raison de vous défendre de les faire disparaître ! Regardez-les, vous dis-je, ils vous rappelleront que c'est aujourd'hui le 11 novembre.

CHRISTOPHE. Mon père, mon père !... je m'en souviens !... je déteste mon crime, je voudrais le réparer... Vous qui connaissez mon repentir...

LE CURÉ. Osez-vous bien parler de votre repentir? Vous avez renié votre Dieu, point de pardon pour vous ; le Dieu terrible vous crie par ma bouche : « Malheur et malé-» diction sur vous pendant votre vie, et » après votre mort aussi malédiction ! »

CHRISTOPHE, *hors de lui*. Grâce! grâce ! mon Dieu, ne me maudissez pas... ne me maudissez pas pour l'éternité... Oh! je suis bien coupable!... mais votre miséricorde est grande, ô mon Dieu... pitié ! pitié pour moi !...

Il tombe la face contre terre.

LE CURÉ, *amèrement*. Oui, vous demandez merci.. vous implorez la pitié du Seigneur quand le ministre de ses vengeances

est là, devant vous, armé de l'anathème; et dès que le courroux du ciel a passé, vous redevenez le pécheur endurci, vous rentrez dans le crime, et vous dites : « Il n'est plus » là... Je me repentirai demain. » Mais savez-vous, pécheur, qu'un jour viendra, jour suprême, qui ne sera pas suivi d'un autre jour, mais d'une éternité de souffrances pour le coupable qui ne se sera pas repenti? que ce jour peut venir demain, peut venir aujourd'hui, peut venir à chaque instant de votre vie? Savez-vous que s'il venait en ce moment vous seriez damné pour l'éternité! dites, le savez-vous?...

CHRISTOPHE, *tremblant*. Je le sais, mon père... je le sais... Mais que dois-je faire? comment apaiser mon juge?... comment sauver mon ame?... Dites, mon père... j'obéirai... dites... qu'ordonnez-vous?...

LE CURÉ. Que vous ne conserviez aucun rapport d'amitié avec la famille Brown qui est une famille d'hérétiques.

CHRISTOPHE. Je ne les verrai plus.

LE CURÉ. Que le mariage projeté entre Conrad et leur fille soit rompu dès ce soir.

CHRISTOPHE. Il le sera, mon père. Conrad épousera votre nièce... si toutefois vous le permettez encore.

LE CURÉ. Il n'est point de sacrifice que je ne fasse pour assurer le bonheur d'un ami.

CHRISTOPHE. Ah! oui, vous êtes mon véritable, mon seul ami.

LE CURÉ. J'entends la voix de votre fils... je me retire dans la chambre voisine; ma présence ici serait inutile, vous n'avez pas besoin de moi pour lui faire connaître vos volontés.

CHRISTOPHE. Mon père, vous m'avez dicté mon devoir.

LE CURÉ. Point de faiblesse; songez que Dieu vous voit, et que de là je puis tout entendre.

Il entre dans la chambre à gauche.

SCENE VIII.

CHRISTOPHE, CONRAD; *puis* BROWN *et* MULLER.

CONRAD, *arrivant très-gai*. Ah! mon père, je suis bien aise que vous soyez encore ici. Vous savez que je vous avais quitté pour aller annoncer à M. Brown que vous consentiez à tout. Je n'ai pas eu la peine d'aller chez lui : à quelques pas d'ici, je l'ai trouvé qui dînait chez un de ses amis, notre voisin, Werner l'aubergiste; on m'a forcé de m'asseoir, nous avons vidé quelques bouteilles à votre santé, mon père, ainsi qu'à mon prochain mariage avec Gertrude; et puis le papa Brown s'est levé de table en disant qu'il ne rentrerait pas chez lui sans avoir donné le bonjour au beau-père futur de sa Gertrude : si bien que je vous l'ai amené... notre ami Muller l'accompagne; les voici tous les deux.

Brown et Muller entrent. Brown entre avec un air riant et va droit à Kuntz, à qui il dit en lui tendant la main.

BROWN. Eh! bonjour, maître Kuntz, que je vous remercie de votre excellente nouvelle! vous m'avez mis aujourd'hui la joie au cœur et pour long-temps : votre main dans la mienne, j'avais hâte de presser la main d'un ami... (*Il lui prend la main.*) Maître Kuntz, vous êtes un bon père, vous devez être un ami sûr et fidèle.

CHRISTOPHE, *très-gêné*. Monsieur...

BROWN. Tenez... je n'ai pas voulu vous le dire quand ça paraissait vous contrarier, parce qu'après tout chacun est juge et maître de ses actions; mais vrai, je crois que tous deux nous prenons aujourd'hui le bon parti en mariant nos deux enfans; aussi je ne saurais vous dire tout ce que j'ai éprouvé de plaisir en apprenant que vous donniez votre consentement.

CHRISTOPHE. Si l'on vous a dit que je consentais à ce que mon fils épousât votre fille, monsieur, on vous a trompé.

CONRAD, *au comble de la surprise*. Que dites-vous, mon père?

BROWN. Quoi, monsieur! il n'est pas vrai...

MULLER. Mais, père Christophe, c'est tout-à-l'heure, devant moi.

CHRISTOPHE. Eh bien, c'est tout-à-l'heure, devant vous, qu'on s'est grossièrement trompé sur mes intentions.

CONRAD. Ah çà, mon père, est-ce une plaisanterie, et jouons-nous à un jeu d'enfant?

CHRISTOPHE. Ceci, monsieur, est chose grave; et votre père n'aime pas à plaisanter en matière si sérieuse.

CONRAD. Ainsi vous niez?...

CHRISTOPHE. Je nie que j'aie consenti jamais à ce mariage. Ah! qu'ému de vos prières, touché de votre repentir, j'aie eu la faiblesse de ne pas tenir bon pour votre union avec mademoiselle Dubois, cela peut être vrai; mais que j'aie dit : Oui, au sujet de votre mariage avec la fille de monsieur que voilà, non, non, mille fois non!

BROWN. Conrad, vous m'avez donc trompé, ou bien vous vous trompiez vous-même?

CONRAD, *atterré*. Monsieur Brown, vous me voyez muet d'étonnement et d'indi-

gnation. Mais à qui donc se fier désormais?... être si cruellement trompé par un père!... oh non! cela n'est pas... cela ne peut pas être... c'est une épreuve encore que veut tenter mon père...

CHRISTOPHE. Ce que je viens de dire est la pure vérité.

CONRAD, *s'échauffant par degrés*. Mais savez-vous, monsieur, que votre conduite est infâme? Croyez-vous donc qu'on puisse jouer impunément avec le désespoir d'un homme? n'avez-vous pas prévu qu'un moment devait venir où las de me sentir balloté sans cesse de vos refus à vos consentemens, de vos consentemens à vos refus, je secouerais de gré ou de force le joug intolérable de vos caprices? n'avez-vous pas prévu que ce moment serait terrible?...

CHRISTOPHE, *furieux*. Encore des menaces!... des menaces à moi!

CONRAD. Des menaces à vous?.. non... quoique vous ne soyez plus mon père; mais à l'infâme qui vous anime contre moi, au scélérat dont je reconnais ici les coups... des menaces!.. oh oui! des menaces terribles!.. oh! je ne me trompe pas... Quand je vous ai quitté ce matin, vous aviez dans les yeux des larmes de tendresse, sur les lèvres des paroles de paix et de bonheur; je reviens et je vous trouve un visage de glace, et vous me jetez des paroles de désespoir... Oh! je n'en puis plus douter, l'ennemi de notre famille, votre mauvais génie, M. Dubois est venu ici! (*Avec rage.*) Mais où est-il, où se cache-t-il, le lâche? que je lui parle, que je le voie une minute, le temps de me venger!.. Il est parti, déjà... il s'est sauvé... Oh! je le rejoindrai... et malheur, malheur!... car si une fois je mets la main sur lui je veux faire dire aussi à ceux qui viendront après moi: Conrad Kuntz a passé par là.

Il sort au comble de la fureur.

SCENE IX.

Les Mêmes, excepté CONRAD; *puis entre* LE CURÉ.

BROWN. Le malheureux! ah! si son mauvais génie lui faisait rencontrer M. Dubois... Maître Kuntz, je m'attache à ses pas, j'essaierai de le retenir; vous, courez prévenir votre ami, obtenez de lui qu'il se cache...

LE CURÉ, *paraissant*. Et pourquoi me cacher, monsieur, quand ma conscience est tranquille?

BROWN. Vous ici, monsieur Dubois!.. ah! j'ai tremblé pour vous.

LE CURÉ. Celui qui met sa confiance en Dieu ne tremble pas devant les hommes. J'étais là, j'ai tout entendu; je plains le coupable égarement de ce jeune insensé; mais je ne puis qu'approuver la juste sévérité de M. Kuntz. Dieu a donné aux pères pouvoir et autorité sur leurs enfans; celui qui laisse fléchir sa volonté de père devant les caprices et les exigences de son fils, celui-là renverse les lois de la nature, lois dictées par Dieu lui-même; celui-là est impie!

BROWN. Et c'est le ministre d'une religion de paix qui ne craint pas de faire entendre dans les familles le langage de l'intolérance.

LE CURÉ. Le Dieu de miséricorde est aussi le Dieu fort, le Dieu juste.

BROWN. Et vous trouvez qu'il y a justice à désunir deux êtres qui s'aiment, qui peuvent être heureux l'un par l'autre, qui, séparés, ne peuvent être que malheureux!

LE CURÉ. Ce que je crois avant tout, monsieur, c'est que, dans cette affaire, vous ne pouvez être un juge impartial. Il s'agit d'un mariage avantageux pour votre fille; je trouve tout naturel qu'en bon père vous fassiez tout pour que ce mariage réussisse; mais vous ne devrez pas non plus vous étonner que moi, je détourne mon ami de l'accomplissement d'un projet qui me paraît être contre tous les intérêts de son bonheur spirituel et temporel.

BROWN. Je ne m'offenserai pas, monsieur, de ce que vous cherchez à mettre de choquant pour moi dans vos paroles. Je ne prendrai même pas la peine de vous renvoyer le soupçon de cupidité honteuse que vous me jetez aujourd'hui si gratuitement, fatigué que vous êtes sans doute de vous l'entendre adresser tous les jours par d'autres que moi.

LE CURÉ, *avec colère*. Monsieur Brown:

BROWN, *gravement*. C'est à M. Kuntz que je désire maintenant m'adresser. J'ai à lui faire une dernière demande : cette demande, je ne la ferai qu'en lui révélant ce que j'aurais voulu cacher à tous; mais ce moment est suprême : car votre réponse, maître Kuntz, va décider de l'honneur d'une famille en ce monde; et cette réponse, à vous seul je reconnais le droit de la faire.

CHRISTOPHE, *un peu embarrassé*. Parlez, monsieur, je vous écoute.

BROWN. Vous venez de me déclarer que votre fils ne peut être l'époux de ma fille.

CHRISTOPHE. Telle est ma volonté.

BROWN. Mais si je vous dis, monsieur, que votre fils ne peut refuser d'épouser ma fille sans la déshonorer, que répondrez-vous?

CHRISTOPHE. Que dites-vous, monsieur? et qu'allez-vous m'apprendre?

BROWN. Ce que j'ai moi-même appris hier seulement de la bouche de ma fille en larmes, ce que Conrad lui-meme est venu me confirmer ce matin, en me suppliant à mains jointes de lui promettre par serment (je vais vous répéter ses propres expressions) que jamais un autre que lui ne sera l'époux de celle à qui il devra bientôt le bonheur d'être père.

LE CURÉ. Si vous avez fait ce serment, c'est donc que vous voulez que Mlle Brown reste fille toute sa vie, car la volonté de M. Kuntz...

BROWN, *l'interrompant.* Ne doit être exprimée que par M. Kuntz lui-même.

LE CURÉ. En effet, parlez vous-même, monsieur Kuntz : votre réponse ne peut être douteuse : vous vous êtes prononcé tout-à-l'heure avec votre fils d'une manière assez positive.

CHRISTOPHE, *timidement.* Mais ce que je viens d'apprendre...

LE CURÉ. Vous a fait changer d'avis, peut-être? (*A voix basse, mais très-durement.*) Est-ce que parce que cette femme n'a pas craint de se déshonorer que vous voudriez en faire votre fille! Vous avez compris ce matin que Dieu ne ferait jamais grâce au père d'une hérétique, vous croyez donc qu'il serait plus indulgent pour le père de la prostituée?...(*Christophe fait un geste de terreur, le curé continue.*) Renvoyez cet homme.

CHRISTOPHE. Monsieur Brown, il n'y a pas d'alliance possible entre nos deux familles.

BROWN. Vous voulez donc déshonorer ma fille? vous voulez qu'on dise un jour, en la voyant passer : « La voilà! c'est la » mère de l'enfant sans nom. » Oh! vous êtes père... ce n'est pas là ce que vous voulez!... vous consentirez...

CHRISTOPHE, *après avoir regardé le curé qui lui lance un coup d'œil impératif.* Jamais!

BROWN. Je n'insiste plus, monsieur : ma fille n'entrera pas de force dans votre famille; elle restera chez son père; elle y restera déshonorée peut-être aux yeux du monde, mais non pas aux yeux de son père qui la juge trop malheureuse pour la trouver coupable. Quant à votre fils, ne craignez pas qu'il essaie de se passer de votre consentement; je le ne souffrirais pas. Mieux vaut la douleur et le désespoir dans ma propre maison que la désunion semée par moi dans la maison du prochain! Voilà comme je comprends mes devoirs de ministre du culte; d'autres, au contraire, pour assurer la réussite de leurs projets, ne craignent pas d'armer le père contre le fils : entre eux et moi, que Dieu voie et juge!

MULLER, *à Kuntz, avec intérêt.* Maître Kuntz, vous êtes aveugle, je vous plains. (*Au curé avec conviction.*) Vous, monsieur, vous êtes un mauvais prêtre, je vous méprise.

Il sort.

SCENE X.

CHRISTOPHE, LE CURE.

CHRISTOPHE. Enfin ils sont partis!

LE CURÉ. Il paraît, décidément, que je ne viendrai pas ici sans avoir à essuyer les menaces de votre fils, les sermons d'un prêtre hérétique et les outrages de votre ami Muller?

CHRISTOPHE. Pardon, mille fois pardon, mon père!.. pareil scandale ne se renouvellera pas : à dater d'aujourd'hui, je romps avec M. Muller; M. Brown ne remettra plus les pieds ici; et quant à mon fils, il sera plus respectueux envers vous, ou bien je le chasse.

LE CURÉ. Si vous aviez fait tout cela plus tôt, vous n'auriez pas à vous plaindre aujourd'hui; vous seriez plus heureux.

CHRISTOPHE. Oui... ces querelles sans cesse renaissantes me font beaucoup de mal : je suis aujourd'hui très-souffrant

LE CURÉ. C'est votre faute. Du reste, je souffre aussi beaucoup, moi.

CHRISTOPHE, *alarmé.* Vous souffrez, mon père?

LE CURÉ. Beaucoup, vous dis-je. Ne faites-vous pas servir le souper?

Il s'approche de la table.

CHRISTOPHE. Tout de suite, mon père. (*Il va à la porte à droite.*) Holà, Fritz, Péters... servez à l'instant.

LE CURÉ, *qui s'est assis.* Quel nom dites-vous là?... Péters? Vous me rappelez que vous avez toujours ce garnement chez vous : c'est encore lui qui tantôt m'annonçait en ricanant le prétendu mariage de Conrad avec Mlle Brown. Je vous répète que vous ne pouvez garder chez vous le frère d'un réprouvé.

CHRISTOPHE. Il partira, mon père.

LE CURÉ. Aujourd'hui, à l'instant même.

CHRISTOPHE. A l'instant.

SCENE XI.

LES MÊMES, PÉTERS.

Péters achève de servir le souper; le Curé, après avoir fait à Christophe un signe expressif, commence à manger et continue pendant toute la scène.

CHRISTOPHE, *obéissant au signe du curé*. Péters, il faut vous en aller d'ici.

PÉTERS. Vous me chassez, maître... moi qui vous sers depuis quinze ans!...

CHRISTOPHE. Je ne peux plus vous garder.

PÉTERS. Est-ce par économie, maître, que vous me réformez? Je resterai pour rien.

CHRISTOPHE, *qui a regardé le curé*. Il faut que vous partiez.

PÉTERS. Alors, maître, je vais chercher une condition; et avant huit jours, je vous aurai débarrassé.

CHRISTOPHE, *même jeu*. Il faut que vous partiez aujourd'hui.

PÉTERS. Aujourd'hui! à l'heure qu'il est, et par le temps qu'il fait?... Mais vous ne savez donc pas que la pluie tombe par torrens?...

LE CURÉ, *qui ne cesse pas de manger*. Il tombe de la pluie?... Je ne rentrerai pas ce soir au presbytère; je passerai la nuit chez vous.

CHRISTOPHE. J'allais vous le proposer... En effet il y aurait imprudence... Péters, faites préparer la chambre de M. le curé.

PÉTERS. Maître, elle est toujours préparée d'avance.

LE CURÉ, *toujours mangeant*. Alors, qu'il s'en aille... on n'a plus besoin de lui.

CHRISTOPHE. Vous entendez, Péters?...

PÉTERS. Je m'en vais, maître; je l'aime mieux comme ça: ce n'est pas vous qui me renvoyez... c'est lui. (*A part.*) Allons trouver Conrad; on vient de me dire qu'en revenant de chez le curé, qu'il n'a pas rencontré chez lui, il est entré au cabaret de maître Verner, où il s'est mis à boire; je lui conterai ce qui m'arrive, il empêchera bien qu'on me chasse, lui.

Il va pour sortir.

CHRISTOPHE, *se levant de table, s'approche de Péters, et lui dit tout bas en voulant lui mettre sa bourse dans la main*. Péters, si tu as besoin d'argent...

PÉTERS, *le repoussant*. Non, je n'en veux pas. Pour que vous puissiez me l'offrir, il faut que monsieur là-bas le permette; c'est comme si lui-même me le donnait; j'aimerais mieux mourir de faim que d'accepter un demi-florin de cet homme-là.

Il sort.

SCENE XII.

CHRISTOPHE, LE CURÉ.

LE CURÉ. Insolent valet! n'importe!... Voilà donc enfin une journée qui aura servi à quelque chose: un mariage coupable rompu sans retour; un fils rebelle rangé à l'obéissance; un païen mis à la porte... après cela on peut dormir tranquille. (*S'essuyant la bouche.*) J'ai parfaitement soupé... et vous?...

CHRISTOPHE. Je n'ai rien mangé, mon père; je n'ai pas faim.

LE CURÉ. En effet vous n'avez touché à rien. (*Se levant.*) Je ne vous en blâme pas: c'est en mortifiant votre chair par le jeûne, par la prière, par les veilles que vous pourrez rendre votre repentir agréable à Dieu et vous faire pardonner un crime...

CHRISTOPHE, *avec terreur*. Mon père!...

LE CURÉ. Un crime que vous devez sans cesse rappeler à votre souvenir.

CHRISTOPHE, *plus effrayé*. Oh! pas aujourd'hui, mon père!... pas à cette heure!

LE CURÉ. Aujourd'hui doit être pour vous un jour de pénitence, cette heure une heure de prière. Je me retire pour me livrer au sommeil: Vous, pécheur, vous ne devrez songer à prendre du repos que demain au lever du soleil, après que vous aurez passé la nuit entière à prier Dieu et à pleurer sur votre faute.

Il sort par la gauche.

SCENE XIII.

CHRISTOPHE, *seul*.

Il reste quelque temps immobile et silencieux, osant à peine lever les yeux; puis il promène autour de lui des regards remplis d'un sombre effroi, et dit enfin d'une voix altérée:

Seul!... dans cette chambre... la nuit!... la nuit du onze novembre!... (*Ses yeux s'arrêtent sur la pendule qui marque onze heures.*) Une heure encore.. et l'heure terrible aura sonné!... minuit. Ah! je ne resterai pas ici plus long-temps!... Fuyons!... fuir... non, je ne le dois pas!.. Rester ici... seul, en proie à mes souvenirs, à mes remords, voilà mon châtiment! Oh! ne pouvoir oublier!... voir sans cesse là, devant moi, se dresser, pâle et sanglant, un spectre qui me crie: « Maudit! » (*Il tombe abattu dans un grand fauteuil à gauche et cache sa tête dans ses mains en sanglotant: peu à peu il revient à lui, et reconnaissant avec terreur le fauteuil où il est assis.*) C'est ici qu'il

était... dans ce fauteuil!... oui, je me souviens... j'attendais dehors qu'il vînt m'ouvrir... Je frappai... (*On frappe à la porte.*) Il ne se leva pas... je poussai la porte... (*On frappe plus fort.* Je ne me trompe pas... on a frappé... qui peut venir si tard?

On frappe de nouveau; moment de silence, après lequel la porte s'ouvre brusquement: Entre Conrad, les cheveux et les habits en désordre, dans l'état d'un homme échauffé par la boisson.

SCENE XIV.

CHRISTOPHE, CONRAD.

CHRISTOPHE, *à part.* Conrad!... pourquoi tremblé-je à son aspect? (*Haut.*) C'est vous!

CONRAD. Oui, c'est moi... Il n'y a donc personne pour m'ouvrir, quand je frappe? Il faut que j'enfonce les portes, si je ne veux pas coucher dehors.

CHRISTOPHE. Est-il l'heure d'être dehors?

CONRAD. Pourquoi pas... si cette heure-là me convient?.. N'y a-t-il pas ici des domestiques pour m'attendre! les avez-vous déjà tous chassés, comme Péters... pour faire plaisir à votre curé?...

CHRISTOPHE, *à part.* Le malheureux! dans quel état!...

CONRAD *s'asseoit à table, à la place qu'occupait le curé et se verse à boire.* Je ne veux pas que Péters s'en aille; j'ai besoin d'un domestique pour me servir, moi: Péters est un bon serviteur... je le garde.

Il boit.

CHRISTOPHE. Misérable!... il n'a déjà plus sa raison... (*Il s'approche de lui.*) Je vous défends de boire davantage.

CONRAD, *lui tournant le dos.* Ah! laisse-moi en repos!... je ne me sens pas à mon aise!... mon sang est échauffé... j'ai bu parce que j'étais altéré... et je le suis encore.

Il se verse à boire.

CHRISTOPHE, *s'échauffant.* Je te répète que je ne veux plus que tu boives...

CONRAD. Quoi... parce que je bois le vin de ton prêtre?... (*Montrant les bouteilles vides.*) Il en a bu assez, le saint homme... à mon tour!... (*Il boit.*) C'est dommage que je n'aie pas pu le rencontrer... (*avec un geste terrible*) nous aurions trinqué ensemble.

CHRISTOPHE. Impie!

CONRAD. Mais qu'il ne s'avise plus de remettre les pieds ici!

CHRISTOPHE. Quoi! tu oses...

CONRAD. Oui... je lui défends de rentrer jamais dans la maison... je lui défends!

CHRISTOPHE, *furieux.* Chez moi! fils rebelle, chez moi!...

CONRAD, *exalté.* Oh! chez toi!... la maison m'appartient autant qu'à toi: c'était le bien de ma mère... c'est le mien aujourd'hui... et je ne veux pas que mon plus cruel ennemi vienne dans ma maison... et il n'y viendra pas... ou sinon...

CHRISTOPHE. Si non?

CONRAD. Il n'en sortira pas vivant.

CHRISTOPHE. Et je te dis, moi, qu'il y viendra, et demain... et tous les jours... et que si tu t'avises de lui faire la plus légère insulte... je te chasse!

CONRAD. C'est bon! je ne m'en irai qu'après l'avoir tué!... Tiens... tu vois cette faux...

Il va décrocher la faux qui est pendue à la muraille.

CHRISTOPHE, *épouvanté.* Malheureux! ne touche pas à cette faux... n'y touche pas... c'est un instrument de meurtre et de malédiction... elle est maudite... entends-tu... maudite...

CONRAD, *sans l'écouter.* Je te dis qu'il faut que je l'aiguise... la mauvaise herbe est dure à couper!...

Il décroche aussi le grand couteau, et se met à aiguiser la faux.

CHRISTOPHE, *dans le plus grand désordre.* Conrad... remets cette faux à sa place!... je te l'ordonne.

CONRAD, *ricanant et sans se déranger.* Tu vois bien qu'elle n'est pas encore affilée.

Il continue.

CHRISTOPHE, *courant à lui.* M'obéiras-tu, démon!...

CONRAD. Ne me touche pas...

CHRISTOPHE. Je veux que tu m'obéisses...

CONRAD, *le repoussant.* Arrière, vieillard!

Christophe veut lui arracher la faux; Conrad le repousse rudement. Christophe tombe tout étourdi sur le grand fauteuil; dans la lutte il s'est blessé à la main, son sang coule. Il est dans un état complet d'exaspération et d'égarement; ses yeux tournent dans leurs orbites, sa respiration est pénible, il ne peut proférer que des paroles entrecoupées; la pendule sonne minuit.

CHRISTOPHE, *dans un fauteuil l'œil fixe et hagard.* Comme lui... oui, comme lui!... la malédiction est accomplie!... l'heure a sonné!... Monstre, tu viens de porter la main sur moi... Dieu te punira comme il me punit moi-même. J'ai frappé mon père! ici... le même jour... à la même heure! il est mort en me maudissant... comme il m'a maudit, je...

CONRAD, *tombant à genoux*. Grâce, mon père !

CHRISTOPHE, *avec horreur*. Ne m'approche pas !... (*Apercevant le sang dont il est souillé.*) Je suis taché de sang ! ce sang, c'est le mien, mon père... c'est le mien... mon fils l'a répandu... mon fils t'a vengé ! ah !...

La respiration lui manque.

CONRAD, *avec désespoir*. Mon père ! il va mourir... et c'est moi... moi qui l'ai tué ! du secours... du secours... Mon père, revenez à vous...

SCENE XV.

LES MÊMES, LE CURÉ, PÉTERS, FRITZ, DOMESTIQUES.

LE CURÉ. Pourquoi ces cris ?... Grand Dieu ! maître Kuntz privé du sentiment, Conrad près de lui... et son sang coule ! (*A Conrad.*) Infâme, c'est vous qui l'avez tué. (*Aux domestiques.*) Courez... un chirurgien...

CHRISTOPHE, *d'une voix faible*. Trop tard... je meurs !...

CONRAD. Mon père !... (*Il s'approche de lui.*) Ah ! je suis maudit !...

LE CURÉ. Oui, maudit ! Qu'ainsi s'accomplisse la parole de Dieu : Je poursuivrai les crimes des pères sur leurs enfans et sur les enfans de leurs enfans !.. Fils d'un père maudit reste chargé toi-même de la malédiction de ton père, et que ton fils soit un jour, comme tu viens de l'être, le meurtrier du meurtrier !

CHRISTOPHE, *se soulevant*. Non... non... mon Dieu ! mon Dieu, vous ne voulez pas que ma dernière parole soit une parole de colère... mon fils n'a point versé le sang de son père... vous voulez que je pardonne à mon fils...

LE CURÉ, *faisant un pas vers lui*. Qu'osez-vous dire, pécheur !...

CHRISTOPHE, *retombant*. Ah ! monsieur, laissez-moi ! depuis vingt-huit ans, vous m'avez rendu bien malheureux... ne m'enviez pas cet instant de bonheur où je puis pardonner. (*A Brown.*) Monsieur Brown, j'avais tort... je vous demande pour mon fils la main de votre fille... (*Brown lui prend les mains avec amitié.*) Conrad, le père de ta Gertrude sera ton père aussi... sois heureux, mon fils... je te bénis !...

Il meurt.

CONRAD, *tombant à genoux et embrassant le corps de Christophe*. Mon père !... mon bon père !

LE CURÉ, *s'avançant au milieu du théâtre*. Christophe Kuntz est mort sans avoir obtenu le pardon de l'église ; l'église le repousse et refuse de recevoir sa dépouille mortelle.

CONRAD, *se relevant avec indignation*. Respect à la cendre de mon père !.. je suis seul maître ici... sortez !

Il lui montre du doigt la porte. Le curé confondu s'éloigne lentement, poursuivi par les regards de mépris que lui lancent tous les assistans.

BROWN, *debout près du fauteuil de Christophe*. Christophe Kuntz est mort en pardonnant, Dieu lui pardonnera !

Les paysans s'agenouillent ; Conrad s'incline vers Brown dont il baise la main gauche ; Brown debout étend la main droite au-dessus du cadavre qu'il paraît bénir. — Tableau.

FIN.

PARIS.—IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

LA

FILLE DU COCHER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par M. de Rougemont.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL,
LE 2 AVRIL 1834.

5 SOUS.



A PARIS,

CHEZ MARCHANT, ÉDITEUR, BOULEVART SAINT-MARTIN, Nº 12.

1834.

PERSONNAGES	ACTEURS.
Le Comte de MORVILLE	M. Dormeuil.
Le Colonel	M. Derval.
DURAND	M. Lepeintre.
GRÉVAL, homme d'affaires	M. Sainville.
JACQUES, Domestique	M. Galle.
JULIENNE, Fille du Comte	Mlle Emma.
Mme SCHOUKMAYER, Duègne.	Mme Toby.

L'action a lieu en 1810. — *Le premier acte se passe à Paris, chez le Comte; le deuxième au château du Comte.*

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

LA FILLE DU COCHER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Au lever du rideau, le Comte est assis, il achève de boire un verre d'eau sucrée... Le Colonel est près de lui, un bras sur le fauteuil. Jacques se tient derrière, une assiette à la main.

SCÈNE PREMIERE.

LE COMTE, LE COLONEL, JACQUES.

LE COLONEL. Eh bien! monsieur, comment vous trouvez-vous?

LE COMTE. Bien, parfaitement bien : me voilà tout-à-fait remis, ce n'était qu'un saisissement. (*Il se lève, pose le verre sur l'assiette de Jacques, et lui fait signe de se retirer. Jacques sort. Au Colonel.* Je le répète : sans vous général...

LE COLONEL. Je ne suis que colonel.

LE COMTE. Ma voiture était brisée, et je ne sais vraiment ce qui nous serait arrivé... cet accident pouvait devenir sérieux.

LE COLONEL. C'est trop exagérer l'importance du service que le hasard m'a permis de vous rendre.

LE COMTE. Faites-moi l'amitié, colonel, de regarder désormais ma maison comme la vôtre, et d'admettre le comte de Morville au rang de vos amis les plus dévoués...

LE COLONEL. En vérité, monsieur le comte, je suis confus...

LE COMTE. Vous habitez la capitale?

LE COLONEL. Mon régiment est en garnison à Autun. Je suis absent de Paris depuis six ans. Je ne croyais pas y revenir sitôt... mais un ami de ma famille m'ayant écrit que mon père venait d'éprouver un grand chagrin, que ma présence pourrait peut-être l'adoucir, j'ai obtenu du ministre de la guerre un congé... J'arrive; j'ai quitté il y a dix minutes la diligence de Lyon dans la cour des Messageries impériales... et je me dirigeais vers la maison de mon père, que ma présence surprendra beaucoup, lorsque j'ai aperçu le danger auquel vous exposait la maladresse de votre cocher.

LE COMTE. Colonel, je me flattais de l'espoir de vous posséder toute la journée, mais un père... et surtout un père qu'on n'a pas vu depuis long-tems mérite la préférence.

LE COLONEL. Ah! si vous connaissiez le mien... l'homme le plus respectable, le plus digne d'être aimé...

LE COMTE. Je réclame au moins la permission de me présenter chez vous...

LE COLONEL, *refusant*. Ah! monsieur le comte.. je vous en prie... je ne reste à Paris que huit jours... j'ai l'ordre d'être de retour à Autun le 25... On parle de nous envoyer en Espagne... rejoindre la division du maréchal Màsséna, l'enfant chéri de la victoire.

LE COMTE. Allons, allons... sur huit jours vous m'en donnerez bien un.

LE COLONEL. Je n'ose vous le promettre, et cependant votre insistance est trop aimable pour être payée d'un refus.

LE COMTE. A la bonne heure !

AIR : *Mon ame à l'espoir s'abandonne.*

Nous dînons demain en famille
A mon château des Andelys.
Je veux présenter à ma fille
Le plus jeune de mes amis,
Et le meilleur de mes amis.
Je suis certain que notre fête
Aura pour vous quelques appas,
Mais elle serait incomplète
Si vous ne vous y trouviez pas.

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Nous dînons demain en famille
A mon château des Andelys.
Je veux présenter à ma famille
Le plus jeune de mes amis,
Et le meilleur de mes amis.

LE COLONEL.

Auprès du père et de la fille
Je sens qu'il est doux d'être admis.
Pour votre fête de famille,
Demain je quitterai Paris,
J'irai demain aux Andelys.

SCÈNE II.

LE COMTE, *puis* JACQUES.

LE COMTE, *seul*. Ce jeune officier supérieur a des manières parfaites... quelqu'un des nôtres que sa famille aura décidé à servir

Napoléon... J'étais si troublé, que j'ai oublié de lui demander comment il se nomme. (*Il sonne, Jacques paraît.*) Jacques !...

JACQUES. Plaît-il, monsieur le comte?

LE COMTE. Que l'on remplace le cocher. Dans l'état où il est, il ne peut pas conduire. Et qu'à dix heures ce soir, voitures et bagages soient prêts à se mettre en route.

JACQUES. Pour quel endroit?

LE COMTE. Vous le saurez quand il en sera tems.

JACQUES, *sortant*. Cela suffit, monsieur le comte.

(Il sort.)

LE COMTE, *seul*. Ces domestiques sont si bavards ! (*Après avoir regardé un instant, il court au cabinet.*) Ouvrons maintenant à Julienne.

(A peine a-t-il ouvert le cabinet, que Julienne sort vivement, et regarde partout, étonnée de ne pas trouver ce qu'elle attendait.)

SCÈNE III.

LE COMTE, JULIENNE.

JULIENNE. Quoi... rien... personne !... Il me semblait pourtant avoir entendu.... Vous n'étiez pas seul, monsieur.

LE COMTE. Non, j'étais avec un colonel de cavalerie qui me quitte à l'instant.

JULIENNE, *tristement, à part*. Un colonel!.. ce n'est pas lui! (*Au Comte.*) Puis-je vous demander des nouvelles de mon père nourricier?...

LE COMTE. Julienne, je te l'ai déjà dit: ce nom de père n'appartient qu'à moi seul.. Les soins qu'on t'a donnés pendant mon absence ont dû t'inspirer une reconnaissance que je suis loin de blâmer, mais dont il ne faut pas exagérer les expressions.

JULIENNE. En est-il qui soient au-dessus de la conduite de Durand?

AIR : *L'humble toit de mon père.*

Par de sages leçons dirigeant mon enfance,
Il guida ma raison, éclaira mon esprit ;
Je lui dois les talens qui charment l'existence,
Je lui dois la vertu qui souvent l'ennoblit.
Je fus l'objet sincère
De ses soins assidus,
S'il eût été mon père,
Qu'aurait-il fait de plus?

LE COMTE. C'est fort bien... mais ce n'est pas moins un homme du peuple... un cocher.

JULIENNE. C'est l'ame la plus noble, la plus élevée... Ah! combien je rougirais de lui paraître ingrate!

LE COMTE. Mais tu ne l'es pas, tu ne peux pas l'être... nous ne le serons jamais.. Ce matin j'ai passé chez lui... je ne l'y ai pas rencontré... mais en rentrant il trouvera quelque chose qui lui fera plaisir.

JULIENNE. Ah! je vous en remercie.

LE COMTE. Ne t'y trompe pas, c'est un homme que j'estime beaucoup... mais tu conçois que je ne puis pas le recevoir chez moi...

JULIENNE. Pourquoi?.. Je ne pourrai donc pas le voir avant de quitter Paris?

LE COMTE.

AIR : *Valse de Robin-des-Bois.*

Ne te désole pas, ma fille,
Nous sommes forcés de partir,
Mais une lettre bien gentille
Lui fera le même plaisir.

JULIENNE.

Pourquoi partir? rien ne vous presse.
Mon cœur qu'il sait apprécier
Voudrait lui montrer sa tendresse.

LE COMTE.

Ça se montre sur le papier.

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Ne te désole pas, ma fille,
Nous sommes forcés de partir,
Mais une lettre bien gentille
Lui fera le même plaisir.

JULIENNE.

J'aurai beau la faire gentille,
Je doute, à ne vous point mentir,
Qu'une lettre de votre fille
Lui fasse le même plaisir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES, *annonçant*. M. Gréval.

LE COMTE. Ah ! mon homme d'affaires.

JACQUES. M. Leroi, le marchand de modes de mademoiselle, descend de cabriolet.

LE COMTE. Va le rejoindre, mon enfant, va, prends, achète, choisis tout ce qui te plaira; je veux que la toilette de ma fille fasse envie à toutes les élégantes de l'empire...

(Il embrasse Julienne; elle sort avec Jacques.)

SCÈNE V.

LE COMTE, GRÉVAL.

LE COMTE. Mon cher Gréval, je me disposais à passer à votre cabinet.

GRÉVAL. Monsieur le comte ne m'y aurait pas trouvé. Je sors de déjeuner chez Baleine au Rocher de Cancale.

LE COMTE. Gourmand!

GRÉVAL. Non, nous y avons mangé un turbot délicieux, et arrangé à l'amiable un divorce par incompatibilité d'humeur et de caractère... Il n'y a que là qu'on mange de bon poisson. A quatre heures il faut que je sois au bois de Boulogne.

LE COMTE. Pour essayer un cheval?

GRÉVAL. Pour une transaction... Je dîne à sept heures chez Véry...

LE COMTE. Partie fine.

GRÉVAL. Nous signons une soumission pour la fourniture des hôpitaux... et enfin j'ai rendez-vous ce soir à dix heures à l'Opéra.

LE COMTE. Pour voir les Bardes?

GRÉVAL. Non, pour y discuter un projet de faillite... Je n'ai pas un moment à donner au plaisir.

LE COMTE, *souriant*. Je vous plains, messieurs... Vous gagnez un argent du diable!

GRÉVAL. L'empereur nous a ruinés... il a mis de l'ordre partout. Ah! parlez-moi du directoire... tout se vendait... s'achetait... c'était un commerce universel... Sous Barras j'ai traité pour ma part de plus de 150 radiations d'émigrés... Ça se faisait de compte à demi avec les administrations... c'était l'âge d'or des hommes d'affaires et des garçons de bureau.

LE COMTE. A cette époque-là, moi, j'étais en Russie.

GRÉVAL. Je me flatte que vous y avez un peu entendu parler de nos victoires.

LE COMTE. Condamné à mort par votre république, je n'ai jamais eu grande confiance en votre directoire... Mais quand j'ai vu Bonaparte reconnu par la majeure partie....

GRÉVAL. De l'Europe?

LE COMTE. Non, du faubourg Saint-Germain... j'ai senti que j'aurais mauvaise grâce à le bouder plus long-tems. Je suis revenu à Paris... Napoléon m'a rendu cet hôtel, mon château, et plus tard l'empereur m'a nommé son chambellan. Mais je suis revenu de là-bas très-léger d'argent... l'empereur veut qu'on fasse figure et je suis fort embarrassé... j'ai de vieilles dettes à acquitter... La vente de mon château, l'établissement de ma fille, sont donc deux choses pressées, importantes... que je voudrais termiuer le plus tôt possible... J'ai déjà emprunté cent mille francs sur ce diable de château... Voyons, qu'avez-vous fait?

GRÉVAL. Je vous ai bien trouvé des acquéreurs... mais cela ne vous convient pas... c'est de la bande noire; ça n'achète que pour détruire, pour faire de l'argent avec le fer et les moellons... il vous faut un acquéreur qui tienne à conserver par amour-propre, par orgueil... Un peu de patience, nous trouverons cela parmi les généraux qui ne sont pas trop prodigues, ou parmi les sénateurs qui ne sont pas trop avares.

LE COMTE. Et un gendre?

GRÉVAL. J'en ai deux dans mon portefeuille.

LE COMTE. A merveille, nous pourrons choisir.

GRÉVAL. Numéro un. Quarante-cinq ans, quinze mille francs de rentes, M. le comte de Saint-Exupéri.

LE COMTE. Qu'est-ce que vous dites donc? il est marié à mademoiselle Duchâtelier, la nièce de l'ancien contrôleur-général...

GRÉVAL. Du tout. Elle l'a refusé... elle épouse un négociant de Saint-Quentin.

LE COMTE, *indigné*. Mademoiselle Duchâtelier, c'est impossible.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Mon cher ami, vous me faites un conte.
Eh quoi! cette charmante enfant
A dédaigné la main d'un comte
Pour épouser un petit fabricant...

GRÉVAL.

Mais il est jeune, aimable, intéressant.

LE COMTE.

Un pareil choix serait vraiment ignoble!...

GRÉVAL.

Et cependant le fait est bien certain. (*bis*)
Écoutez donc, le vilain a l'air noble,
Et franchement le noble est fort vilain.

LE COMTE, *souriant*. Révolutionnaire... Passons à l'autre.

GRÉVAL. Numéro deux. Trente-six ans.

LE COMTE. Sa position dans le monde?

GRÉVAL. Il tient, par sa famille, à tous les gouvernemens que nous avons eus.

LE COMTE. Ses mœurs?

GRÉVAL. Un million... sans compter une terre superbe en Bourgogne. L'homme lui-même n'est pas mal. (*Se montrant.*) C'est à peu près cela.

LE COMTE. Son nom?

GRÉVAL. Vous le saurez de lui-même; il tient à vous être présenté.

LE COMTE. Volontiers... amenez-le moi. Que faites-vous demain?

GRÉVAL. Je dejeune tête à tête avec un ancien client... le petit Jérôme, que son frère a poussé... qu'il a fait roi de Westphalie... c'est ma seule opération.

LE COMTE. Venez dîner aux Andelys... avec la personne; les jeunes gens se verront (*souriant*) et peut-être ferons-nous un mariage d'inclination.

JACQUES, *annonçant* M. Durand...

GRÉVAL. Durand le marchand de chevaux?

LE COMTE. Vous le connaissez?...

GRÉVAL. Certainement... Brave homme qui fait bien ses affaires. Il a passé la soirée chez moi avant-hier.

LE COMTE. Nous recevez ces gens-là.

GRÉVAL. Pourquoi pas?

AIR: *Reine du monde, ô France, ô ma patrie.*

Chez mon caissier point de monnaie unique:
Francs de l'empire et gros sous de l'an trois,
Décimes de la république,
Écus d'hier et louis d'autrefois
Sont bien reçus sitôt qu'ils ont le poids.

J'admets chez moi bourgeoisie et noblesse,
Gens de tout rang, de toute opinion,
Ne voulant pas que mon salon
Soit moins tolérant que ma caisse.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

LE COMTE, DURAND.

LE COMTE, *à Jacques*. Faites entrer. (*Durand entre, Jacques sort.*) Eh bien! monsieur Durand?

DURAND. Je viens, monsieur le comte, vous rapporter un portefeuille que vous avez oublié chez moi.

LE COMTE. Je n'ai rien oublié, mon cher Durand, ce portefeuille est à vous.

DURAND. S'il ne contenait rien, je l'aurais gardé comme un souvenir!... mais accepter les 25,000 francs qu'il renferme! (*Il le pose sur le secrétaire.*) Vous vous moqueriez de moi!... vous diriez: Durand m'a sauvé la vie en 94... il a élevé ma fille... Je l'ai payé, nous sommes quittes.

LE COMTE. Où diable allez-vous chercher cela?

DURAND. Je connais le monde... La reconnaissance ressemble aux assignats; c'est démonétisé.

LE COMTE. Puis-je oublier jamais ce que je vous dois?

DURAND. Monsieur le comte, vous n'êtes pas franc. Lorsqu'il y a trois semaines vous vîntes chez moi réclamer votre enfant qui, depuis sa naissance, ne m'avait pas quitté.. je n'hésitai pas à vous la rendre... je ne vous demandai que la permission de venir ici... que le plaisir de revoir, d'embrasser ma pauvre Julienne!... Que m'avez-vous répondu?... Comment donc. Durand, les portes de mon hôtel seront toujours ouvertes pour vous... j'y suis venu une fois, dix fois, vingt fois, à votre hôtel... Mais le concierge avait sa consigne et il l'a exécutée en serviteur fidèle... et intelligent... Il ne se sert jamais des mêmes mots pour dire la même chose... Tantôt c'est: monsieur le comte est sorti... ou bien il travaille, il est à la cour... il est à la chasse... Que sais-je?... Le matin mademoiselle est à la messe... Le soir, mademoiselle est à l'Opéra, aux Italiens, à Feydeau, et je n'aurais pas été plus heureux aujourd'hui si je n'avais forcé la consigne en montrant à votre cerbère le portefeuille que je vous rapporte.

LE COMTE. Mon cher Durand, si j'avais été prévenu, j'aurais donné mes ordres en conséquence... Ma fille est peu libre. Elle a des occupations, des devoir différens de ceux qu'elle avait contractés pendant mon absence... Les rangs se classent... Le mariage de Napoléon avec une archiduchesse d'Autriche est une preuve qu'il est décidé à rétablir l'ancienne noblesse.

DURAND. Ce n'est pas ce qu'il fera de mieux.

LE COMTE.

AIR : *Tous les méchans sont buveurs d'eau.*

Vous voyez bien que l'empereur
Va, dans sa sagesse profonde,
Relever l'éclat, la splendeur
D'un ordre aussi vieux que le monde.

DURAND.

Si le monde était son berceau,
Je n'en veux que vous seul pour juge,
La nobless' s'rait tombée dans l'eau,
C'est bien prouvé par le déluge.

LE COMTE. Il ne serait pas convenable que, dans sa nouvelle position, ma fille conservât un souvenir trop vif de ses liaisons d'enfance.

DURAND. Allons donc... voilà parler.... Est-ce qu'il faut tant de façons pour accoucher d'une belle et bonne ingratitude?

LE COMTE. Mais du tout... vous vous trompez... En toute occasion je vous promets d'être utile à vous et aux vôtres.

DURAND. Moi et les miens, nous n'avons besoin de la protection de personne.

LE COMTE. Ah! vous faites le fier!

DURAND. Le fier!... moi... Cela m'irait bien... Moi qui viens ici les mains jointes, vous prier, vous supplier de me laisser voir un quart d'heure, une minute... un instant.. un seul instant celle dont je me suis séparé avec tant de peine.

LE COMTE.

AIR : *Te souviens-tu?*

Votre demande est vraiment insensée.
J'ai cru qu'enfin vous y renonceriez,
Car je voudrais chasser de sa pensée
Les jours qu'ici vous lui rappelleriez!

DURAND.

Ell' l'oublier! l'orgueil en vain l'espère,
J'connais son cœur et son attachement.
Si d'puis quinze jours ell' vous nomme son père,
Pendant quinze ans j' l'ai nommée mon enfant!

LE COMTE. Eh! mon Dieu, monsieur Durand, vous n'avez que cela à dire... Vous me le répétez sans cesse... et ce n'est peut-être pas très-adroit de votre part... Un bienfait reproché si souvent... si publiquement.. cesse d'être un bienfait.

DURAND. Je vous comprends, monsieur le comte.

AIR : *Mon pays avant tout.* (Vaud. des SCYTHES.)

Faites du bien, mais gardez le silence.
Cette maxime est commode en effet:
Si vous parlez, notre reconnaissance
Ne vous tiendra pas compte du bienfait,
Et notre cœur l'oublira tout-à-fait.

Oui, des ingrats c'est la philosophie.
Moi, quand je puis répandre un peu de bien,
S'en souvient-on, aussitôt je l'oublie; } (*bis*)
Quand on l'oublie, alors je m'en souviens; }
Oui, c'est alors que Durand s'en souvient.

LE COMTE. Je n'oublie rien, monsieur Durand, pas même que je suis chez moi et que j'ai le plaisir de vous y recevoir.

JACQUES, *entrant*. Monsieur le comte, un message de l'empereur.

LE COMTE, *enivré*. De Sa Majesté!... Où est-il?

JACQUES. C'est un officier d'ordonnance... Je l'ai fait passer au salon.

LE COMTE, *troublé*, *joyeux*. J'y vais... j'y cours... Mon cher monsieur Durand, nous nous reverrons... et j'espère que vous ne me garderez pas rancune.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

DURAND, JACQUES.

JACQUES. Eh bien! monsieur Durand, avez-vous vendu une paire de chevaux au bourgeois?

DURAND. Non, mon garçon, je suis venu ici pour une affaire entre lui et moi, qui, je l'espère, s'arrangera plus tard.

JACQUES. C'est égal, ça se rencontre bien, nous avons un cocher qui s'est laissé tomber tantôt... Si vous aviez chez vous un garçon qui voulût entrer ici... les maîtres ne sont pas méchans.

DURAND. Ça peut se trouver plutôt que 20,000 francs de rentes.

JACQUES. Mais voyez-vous, père Durand, il le faudrait tout de suite.

DURAND. C'est donc bien pressé?

JACQUES. Nous partons ce soir.

DURAND. Où allez-vous?

JACQUES. Nous n'en savons rien; je crois, Dieu me pardonne, que M. le comte veut confiner sa demoiselle à la campagne.

DURAND. Vraiment!

JACQUES. C'est l'opinion de l'antichambre.

DURAND. A quelle heure partez-vous?

JACQUES. A dix heures.

DURAND. Cela suffit... Sois tranquille, mon garçon... M. le comte aura un cocher qui le mènera comme il faut.

JACQUES. C'est sûr, n'est-ce pas?

DURAND. Seulement, tu n'as pas besoin de dire à M. de Morville d'où il vient, ni qui te l'a procuré.

JACQUES. Je dirai que c'est un ami... un pays. Mais ne nous manquez pas.

DURAND. J'en réponds comme de moi-même.

JACQUES. Nous voilà sauvés!

(Il sort. — On entend une ritournelle sur laquelle Julienne entre très-gaîment. Durand s'éloigne pour la contempler à son aise.)

SCÈNE VIII.

DURAND, JULIENNE.

JULIENNE, *elle entre en courant toute joyeuse, et tenant à sa main un bouquet de fleurs artificielles*. Ah! que c'est joli.. que c'est joli!... Des robes, des chapeaux, des fleurs, des rubans... Ma toilette sera charmante, qu'est-ce que dirait donc mon bon père Durand en me voyant ainsi?

DURAND. Il dirait qu'il ne t'a jamais vue plus gentille.

JULIENNE. Ah! quel bonheur! vous voilà.

DURAND. Ma bonne petite Julienne.

(Il l'embrasse.)

JULIENNE. Ah! que je suis donc contente, M. le comte me ménageait cette surprise-là!

DURAND, *à part*. Ne la détrompons pas.

JULIENNE. Savez-vous que voilà dix-sept jours que je ne vous ai vu?

DURAND, *souriant*. Tu les comptes donc?

JULIENNE. Ce n'est pas que je m'ennuie.. M. le comte a pour moi tant d'attentions... Je ne peux pas encore m'habituer à dire mon père à un autre. Tous les soirs il me conduit aux spectacles... à l'Opéra... aux Français; je ne sais pas pourquoi il s'imagine que tout cela est nouveau pour moi... je vois qu'il a du plaisir à le penser, et je le lui laisse croire. Mais au milieu de toutes ces dissipations je sens qu'il me manque quelque chose... Je pense toujours à mon bon père Durand... je le cherche des yeux dans la foule... Quelquefois je crois l'apercevoir aux galeries où nous allions... je lui souris.. pas du tout, ce n'est pas lui, j'en suis pour mon sourire et cela me rend toute triste. (*Changeant de ton.*) Et Charles, mon frère, le compagnon de mon enfance, y a-t-il long-tems que vous en avez eu des nouvelles?

DURAND. Aujourd'hui même. (*A part.*) Je sors de l'embrasser.

JULIENNE. Il se porte bien.

DURAND. A merveille.

JULIENNE. Bon Charles!... j'étais bien jeune quand il est parti... Eh bien! j'avais pour lui une amitié que je n'ai ressentie pour aucun autre!.. Il était si doux! Il me témoignait tant d'attachement .. Mais peut-être ne pense-t-il plus à moi?.. et ce serait bien mal de sa part, car moi, voyez-vous, je ne l'oublierai jamais... dites-le lui bien quand vous lui écrirez...

DURAND. Je n'y manquerai pas.

JULIENNE, *avec finesse*. Où est-il?

DURAND. Plus tard vous le saurez.

JULIENNE, *avec une petite moue*. Vous!

DURAND. Je te le dirai... plus tard, mais

à présent que je t'ai vue... que je t'ai embrassée, ma bonne Julienne, il faut que je te quitte.

JULIENNE. Déjà !

DURAND. Une affaire importante me rappelle chez moi.

JULIENNE. Sans savoir quand je vous reverrai.

DURAND. Bientôt !

JULIENNE. Nous partons pour la campagne.

DURAND. Qu'importe !

AIR *d'Arcy.*

De près ou de loin, ma Julienne,
Sur toi je veillerai toujours.
En quelque lieu qu'on te retienne,
Tu peux compter sur mon secours.
Mais le tems fuit... laisse-moi faire,
Va, ton bonheur est tout pour moi ;
Il n'est pas d' pouvoir sur la terre
Qui puisse m'éloigner de toi.

JULIENNE.

Oui, vous serez toujours mon père,
Car mon bonheur est votre loi,
Il n'est pas d' pouvoir sur la terre
Qui puisse l'éloigner de moi.

DURAND, *en sortant.* Patience et courage, avec ces deux vertus-là on triomphe de tout.

SCÈNE IX.

LE COMTE, JULIENNE.

(Le Comte a vu Durand sortir.)

JULIENNE. Ah ! monsieur, que vous êtes bon et que j'étais injuste !

LE COMTE. Comment !

JULIENNE. Vous vous êtes bien moqué de moi... *(Imitant le Comte.)* C'est un homme du peuple... Je ne veux pas le recevoir chez moi !.. *(Riant.)* Et il y vient !.. et vous permettez que je le voie !.. que je l'embrasse.

LE COMTE. Je ne m'y suis point opposé parce que cette entrevue me paraissait sans danger... C'est la dernière.

JULIENNE. La dernière !

LE COMTE. Oui, ma fille... c'est une résolution invariable.

JULIENNE. Oh ! monsieur, c'est impossible.

LE COMTE. Dans un moment où l'empereur cherche à opérer un rapprochement entre les anciens noms et les nouvelles fortunes... Qui sait !... je peux être forcé d'accepter demain pour gendre... un prince... un maréchal d'empire.

JULIENNE. Il me semble que personne ne peut exiger de vous un pareil sacrifice.

LE COMTE. La volonté de Napoléon !

JULIENNE. Et la mienne !

LE COMTE. La tienne !... Tu vois bien... tu voudrais continuer de voir les Durand... et à chaque instant tu me fais rougir des principes que tu as puisés chez eux... Une fille bien née n'a point de volonté... son père commande, elle obéit.

JULIENNE. Et si j'en aimais un autre !... si j'avais placé en lui tout mon bonheur.

LE COMTE. Le bonheur de la vie, mon enfant, c'est la fortune dont on dispose... la considération dont on vous entoure, voilà ce qui rend véritablement heureux... voilà ce que j'ambitionne pour toi, et ce que demain j'aurai peut-être obtenu.

JULIENNE. Demain !...

LE COMTE. Il y a cercle chez l'empereur... je suis mandé aux Tuileries... tu vas partir sans moi.

JULIENNE, *à part.* Si je l'avais su plus tôt.

LE COMTE. Demain je vous rejoindrai... Mais comme ma fille n'est pas raisonnable... comme il m'importe de la mettre en garde contre les tentatives que ne manqueraient pas de faire... les Durand... pour la voir, lui parler, l'endoctriner à leur manière... je viens d'attacher à son service une femme que j'ai connue en Allemagne, et qui m'est entrièrement dévouée. *(Il va à la coulisse.)* Nahert Mme Shoukmayer.

SCENE X.

LES MÊMES, Mme SCHOUKMAYER.

LE COMTE. On ne la séduira pas par de belles paroles, elle ne sait pas un mot de français.

JULIENNE. Cela me fera une compagnie fort agréable !

LE COMTE, *à la duègne.* Verlasse nicht meine tochter einen augenblick.

JULIENNE. C'est bien aimable !... Parler allemand devant sa fille qui ne le sait pas.

LE COMTE. Oh ! qu'à cela ne tienne... mon enfant... je vais me traduire en français. Je lui recommande de ne pas te quitter.

JULIENNE. Bien.

LE COMTE. D'empêcher qu'on t'approche, qu'on te parle.

JULIENNE. A merveille !

LE COMTE. Et je lui ordonne de venir me rendre compte de tout ce qu'elle verra.

JULIENNE. Allons, c'est décidé... Me voilà en surveillance.

(Un domestique et une femme de chambre passent de gauche à droite avec des malles, des cartons.)

JACQUES. Monsieur le comte, vos ordres sont exécutés, on n'attend plus que vous.

LE COMTE. A-t-on remplacé le cocher ?

JACQUES. Oui, monsieur le comte..... j'en ai un...

LE COMTE. Est-il solide ?

JACQUES. Il est aussi gros que vous et moi.

(On aperçoit dans le fond Durand enveloppé dans un grand carrick, un bonnet à poil couvre sa figure, il tient un fouet à la main.)

LE COMTE. Je veux que le séjour de ma fille soit ignoré... A la première indiscrétion, je vous chasse tous.

JACQUES. Merci, monsieur le comte.

(Durand s'est approché. Julienne l'a regardé, elle croit le deviner.)

JULIENNE, *à part*. Je ne me trompe pas... (*Au Comte.*) Monsieur, je suis prête à aller partout où vous voudrez.

LE COMTE. Je retrouve ma fille.

(On entend sonner dix heures.)

ENSEMBLE.

AIR *du Final du premier tableau de* VICTORINE.

LE COMTE.

Ma chère enfant, voici l'heure qui sonne,
Il faut partir sans perdre un seul instant.
Partir sans moi, mon service l'ordonne,
Dans son palais, Sa Majesté m'attend.

JULIENNE.

Il faut partir, mon père me l'ordonne,
A ses désirs j'obéis sur-le-champ.
(*A part.*)
Et si j'en crois ce que mon cœur soupçonne,
Nous voyageons avec l'ami Durand.

DOMESTIQUES.

Obéissons quand le maître l'ordonne,
Nous sommes prêts à partir sur-le-champ.
La route est belle et la nuit sera bonne,
Les ch'vaux sont mis et l'postillon attend.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(Le théâtre représente un endroit du parc peu éloigné de la façade du château. Çà et là des touffes d'arbres, des massifs, une petite porte dans le fond.)

SCENE PREMIERE.

JACQUES, DURAND.

JACQUES. Comment, monsieur Durand, c'était vous qui, hier soir, enveloppé dans un carrick brun et le bonnet à poil sur les yeux, nous avez si lestement conduits de la capitale au château des Andelys?

DURAND. Moi-même, mon garçon. Quand on est cocher de naissance et qu'on a roulé onze ans sur le pavé de Paris....

JACQUES. C'est pourtant vrai que vous avez été cocher... Eh bien! vous êtes un brave homme... vous avez de la mémoire, et vous ne rougissez pas de votre premier métier.

DURAND. En rougir!... et pourquoi!... ne fallait-il pas commencer? Il n'y a que les sots qui rougissent d'être partis de bien bas quand ils sont arrivés bien haut.

AIR *de Préville et Taconnet.*

Aux dignités ainsi qu'à la richesse
Quand un pauv' diable enfin est parvenu,
Avec orgueil ne doit-il pas sans cesse
Voir le ch'min qu'il a parcouru,
Et s'répéter c'est d'là que j'suis venu.
Heureux cent fois celui qui peut se dire,
Je n'dois qu'à moi mes biens ou mon éclat? (*bis*)
Dis-moi, mon vieux, quel maréchal d'empire
A pu rougir d'avoir été soldat?
Je n' connais pas d' maréchal d'empire
Qui ne soit fier d'avoir été soldat.

JACQUES. Et dire que je n'ai pas pu être conscrit!... Il me manque encore deux mois.

DURAND. Ça viendra.

JACQUES. Savez-vous que vous nous avez menés d'un train!... Je défie les postillons de M. de La Valette d'aller plus vite que cela... M. le comte aurait-il été content s'il y avait été!

DURAND, *souriant*. Peut-être!

JACQUES. Et le plus plaisant de l'affaire, c'est qu'il ne vous aurait pas reconnu... Mademoiselle elle-même ne s'est doutée de rien... Ce matin elle m'a fait appeler et elle m'a dit : Jacques, vous remettrez cela au nouveau cocher... (*Il lui montre une pièce de cinq francs enveloppée dans un papier*) Ce qui prouve bien!... Elle n'aurait pas osé offrir un pour-boire à un richard comme vous.

(Il la met dans sa poche.)

DURAND, *tendant la main*. Donne.

JACQUES, *étonné*. Comment, vous acceptez le pour-boire.

DURAND. Oui, pour la rareté du fait... Il y a si long-tems que ça ne m'était arrivé.

JACQUES, *à part*. Il n'est pas fier le père Durand.

DURAND, *lui donnant un napoléon*. Et à ton tour accepte de moi...

JACQUES, *surpris*. Un napoléon pour vous avoir rapporté une pièce de cent sous!... J'ai bien fait des commissions dans ma vie, mais je n'ai jamais été payé de cette façon-là... Vous êtes bien un véritable homme de l'âge d'or... Au revoir, monsieur Durand...

(Il sort.)

SCENE II.

DURAND, *seul.*

DURAND, *seul. Il regarde le paquet avec attendrissement.*)... Oh! oui, je la garderai comme un souvenir précieux!.. Et enveloppée encore!... Délicatesse de femme!... (*Il la défait et regarde.*)... Hé!... hé!... on dirait de l'écriture au crayon. (*Il cherche à lire.*)... Je... je.. je vous... ai... reconnu... (*Chère enfant!...*) Cachez... cachez-vous près de la... de la petite porte qui donne sur

la route de Paris... (*J'y suis.*) Quoique j'aie .. un... un ar... argus qui ne me quitte pas d'un instant, j'espère vous instruire de... de... vous instruire de... (*S'interrompant.*) Impossible de lire... c'est effacé... ou bien la pauvre enfant n'a pas eu le tems d'achever sa phrase... Mais patience, puisqu'elle a, dit-elle, un moyen de tout m'apprendre, attendons... Ferme à notre poste... (*Il examine et voit le bosquet.*) Bon, c'est là !... (*En se retournant il aperçoit son fils.*) Eh bien ! qu'est-ce que je vois donc ?...

SCÈNE III.

DURAND, LE COLONEL.

DURAND. C'est toi ?

LE COLONEL. Mon père !

DURAND. Et par quel hasard as-tu quitté la maison ?

LE COLONEL. En effet, mon père, notre rencontre est bien un hasard !... car je ne m'attendais guère à vous trouver en ces lieux !...

DURAND. Qu'y viens-tu chercher ?

LE COLONEL. La personne que j'ai empêché de verser hier au soir.

DURAND. Comment !... ce serait...

LE COLONEL. M. le comte de Morville.

DURAND. Vraiment !

LE COLONEL. Et je me rends aujourd'hui à l'invitation qu'il m'a faite de venir passer la journée à son château...

DURAND. Eh bien ! je n'en suis pas fâché... je voudrais, morbleu, qu'il lui fût impossible de faire un pas sans se rappeler un service de la famille... voilà comme j'aime à me venger !...

LE COLONEL. Est-ce que vous auriez à vous en plaindre ?

DURAND. Eh ! mon pauvre Charles... M. le comte est le père de Julienne...

LE COLONEL. Il serait possible !...

DURAND. De celle que hier encore tu croyais ta sœur !...

LE COLONEL. Il y a long-tems que je sais qu'elle ne l'est pas.

DURAND. Tu le savais !... Et d'où le savais-tu ?

LE COLONEL Quelques mots qui vous étaient échappés à l'époque où le premier consul fut nommé empereur avaient éveillé mes soupçons... Une conversation avec ma mère... et que j'entendis presque malgré moi, acheva de me faire connaître l'origine de Julienne... Si j'ai consenti avec tant de résignation à m'éloigner, à vous quitter pour aller courir les chances de la carrière militaire, c'était dans l'espérance de me distinguer, de me faire un nom qui pût aller de pair avec celui que je lui supposais alors... J'ai eu du bonheur !... Partout j'ai combattu sous les yeux de Napoléon... et jamais il ne laisse une action sans récompense ?... Aussi on le sert !... Mon avancement, mes croix... j'ai tout reçu des mains de l'empereur, et sur les champs de bataille !... Je sais, par le maréchal Duroc, qu'il s'est souvent informé de moi, de mes parens, qu'il me porte un intérêt particulier... Encore une campagne avec lui, et j'étais général de brigade !... J'attendais ce grade-là pour revenir vous voir, vous embrasser... vous dire : Mon père, je suis digne d'elle, accordez-la moi.

DURAND. L'aurais-je pu ?... La fille d'un ancien comte... du comte de Morville.

LE COLONEL C'est de la noblesse sans importance... Quel éclat ce nom-là jette-t-il dans le monde !... Les Morville, personne ne connaît cela !... Je ne dis pas qu'autrefois... du tems de Charlemagne, ou des croisades, leurs aïeux ne se soient fort distingués... et d'ailleurs, en fait de noblesse, n'avons-nous pas aussi la nôtre, la nouvelle... qui doit ses titres à son courage, à ses exploits... et qui, dans cent ans, ne vaudra pas mieux que l'autre ?

DURAND. Ainsi tu aimes Mlle de Morville ?

LE COLONEL. Elle, l'empereur et vous !...

DURAND. J'espérais qu'en parcourant l'Europe tu aurais trouvé en Allemagne, en Prusse, en Bavière ..je ne sais où, quelque joli minois qui t'aurait fait oublier cette pauvre Julienne !

LE COLONEL.

AIR : *Ah! rendez moi mon beau pays de France.*

Je n'ai jamais, et vous pouvez m'en croire,
De la beauté méconnu les attraits.
J'ai pris partout ma part de la victoire,
J'ai soutenu l'honneur du nom français.
Mais en portant aux pieds de quelques belles
Des vœux d'un jour la douce intimité,
Mes regards seuls pouvaient être infidèles,
Puisque mon cœur en France était resté.

DURAND. Et tu lui as parlé de ton amour ?

LE COLONEL. Jamais. J'ai respecté la maison de mon père.

DURAND. Mais si elle ne t'aimait pas ?

LE COLONEL. Si elle ne m'..... Je n'y avais jamais pensé !... Si elle ne m'aimait pas !... (*Il réfléchit, et reprend vivement.*) Heureusement nous avons la guerre avec l'Espagne !... Avant un mois vous liriez dans le *Moniteur* : Le colonel Durand s'est fait tuer hier à la tête de son régiment, à la bataille de... enfin, à la première bataille où mon régiment aurait donné.

DURAND. Et le lendemain, monsieur, on lirait aussi dans le *Moniteur* : Le vieux Michel Durand n'a pu survivre à la perte de

son fils... Il a succombé en apprenant qu'il n'avait plus d'enfant.

LE COLONEL. Mon père!...

DURAND. Je sais qu'un soldat joue avec le danger et compte la mort pour rien... Mais un fils devrait un peu plus songer à la douleur de son père... Est-ce à ton âge qu'on se décourage, qu'on se livre à un désespoir ridicule?... N'y a-t-il donc qu'une femme au monde?...

LE COLONEL, *voyant de loin Julienne.* Mon père... c'est elle... c'est elle .. Elle se dirige de ce côté avec une vieille femme...

DURAND, *entraînant son fils.* Et vite ici, avec moi, pas un mot, par un geste.

(Tous deux se cachent dans une touffe d'arbres à gauche.)

SCENE IV.

DURAND *et* LE COLONEL, *cachés.* JULIENNE, Mme SCHOUKMAYER.

(Julienne a un livre à la main. Mme Schoukmayer la suit, s'assied, marche et se promène comme elle.)

JULIENNE, *regardant à gauche et voyant remuer.* Bon... le père Durand est là...

(Elle ouvre son livre et vient s'asseoir sur un banc près de l'endroit où sont les Durand, en ayant l'air de continuer sa lecture.)

CHAPITRE PREMIER.—*De l'inutilité d'une camariste étrangère.*—La femme qui m'accompagne est une Allemande qui a l'ordre de ne pas me quitter; mais comme elle ne sait pas un mot de français, elle ne comprendra rien de tout ce que je vais vous dire. M. le comte, forcé de vendre son château. a déclaré que je n'en sortirais que pour épouser l'homme qu'il me présenterait. Un pareil mariage est impossible. Mon cœur et ma main seront à Charles et jamais à d'autre qu'à lui, j'en fais ici le serment devant vous... Depuis l'enfance nous nous aimons tous deux... Nous désunir serait causer ma mort... Écrivez-lui donc bien vite... De sa réponse va dépendre le sort de la pauvre Julienne à laquelle vous avez prodigué pendant quinze ans une amitié de père et qui vous conservera toute sa vie la tendresse de la fille la plus dévouée.

DURAND. Ah!...

JULIENNE. Pas un mot... Retournez à Paris... Mettez-vous à votre bureau, écrivez à Charles... Si je sais où il est, je lui écrirai moi-même... Dans huit jours j'attends votre visite... à l'endroit où me voilà... Et maintenant que mon bon père Durand a ses instructions, je continue ma promenade.

(Elle se lève; Mme Schoukmayer se lève aussi et la suit pas à pas; elles se retirent. A peine ont-elles disparu, que Durand et le Colonel quittent leur cachette.)

SCÈNE V.

DURAND, LE COLONEL.

LE COLONEL. Eh bien! mon père, vous l'avez entendue!...

DURAND. Que trop, morbleu!

LE COLONEL. Si elle ne t'aime pas... disiez-vous... Ah! j'étais bien certain du contraire!

DURAND. Et du caractère dont je la connais, il y va de son bonheur, de sa vie... Nous verrons à tâcher de faire ce mariage-là! Reste ici, puisqu'on t'a fait l'honneur de t'inviter... mais garde-toi de laisser soupçonner que le colonel du 17e de dragons est le fils de l'ancien cocher Durand... Ce n'est pas que j'en rougisse... ni toi non plus... quand on a été droit son chemin... Mais ces gens de l'ancien régime... ces vicomtes, ces marquis... Il y en a qui nous valent... mais ça s'imagine que c'est pétri d'une autre pâte... d'une autre pâte... Ils ne seront jamais aussi solides que nous!...

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE COLONEL.

LE COLONEL. Cacher mon nom!... la profession de mon père... et ne faudra-t-il pas que tôt ou tard il l'apprenne... C'est singulier que ces gens d'autrefois ne veuillent pas perdre le souvenir de ce qu'il ont été... (*Gaîment.*) Ma foi, à leur place nous en ferions peut-être autant.

AIR : *Vous avez aimé Taconnet.*

Le ciel pour nous combat sous nos drapeaux,
Et nous forçons la victoire à nous suivre;
Jamais nos jours ne furent aussi beaux!
Mais des jours malheureux peuvent, hélas! les suivre.
Si contre nous Dieu s'était prononcé....
Si nous étions trahis par la victoire...
N'irions-nous pas demander au passé
De réveiller nos vieux titres de gloire?

SCENE VII.

LE COMTE, LE COLONEL.

LE COMTE. Ah! colonel, c'est bien aimable à vous de vous être rappelé votre promesse...

LE COLONEL. Je m'en voudrais beaucoup de l'avoir oubliée.

LE COMTE. J'arrive du château... Votre empereur est vraiment unique!... Il m'a questionné sur mon intérieur... sur ma position de fortune... sur ma fille... Je ne sais pas comment il a pu savoir que j'en avais une... il sait tout... (*En confidence.*) Entre

nous, je crois que l'empereur a l'intention de s'occuper de son établissement...

LE COLONEL, *inquiet*. Quoi ! monsieur le comte, vous penseriez que Napoléon !...

LE COMTE. Le grand maréchal m'a engagé à ne pas me presser de la marier... Il était tems... car j'avais reçu pour elle des propositions superbes !... Cela ne vous surprendra pas quand vous la verrez... L'éloge d'un père est toujours suspect;.. mais charmante !... et des talens !... une éducation !...

LE COLONEL. Que l'amour paternel a dirigée.

LE COMTE. De loin. (*Confidemment.*) Duroc m'a fait entendre qu'elle plaisait beaucoup à un général.

LE COLONEL, *à part*. Ciel !...

LE COMTE. J'espérais mieux que ça... Vos maréchaux d'empire ne sont pas tous mariés !... Augereau a fait la fortune d'une jeune personne d'ancienne famille... C'est un bel exemple qu'il a donné aux autres.

LE COLONEL. Mais je pense, monsieur le comte, que dans une affaire de cette importance... le goût de mademoiselle de Morville sera consulté...

LE COMTE. Nous sommes de pauvres gentilshommes ruinés... et s'il n'y a que ce moyen-là de relever notre illustre maison, ma fille aime trop son père pour s'y refuser... Et puis vous connaissez les projets de l'empereur avec ces alliances-là.

AIR : *Ils sont les mieux placés.* (de L'ARTISTE.)

Il greffe avec adresse
Quand nous y consentons,
Sa nouvelle noblesse
Sur nos vieux écussons.

LE COLONEL.

Et dans ce beau désordre
Où le cœur n'a point part
Le mari vient par ordre,
Le bonheur part hasard.

LE COMTE, *à demi-voix*. Est-ce que le grand homme ne serait pas de vos amis ?

LE COLONEL. Moi !... je lui dois ce que je suis; ma vie entière lui appartient... mais je ne puis m'empêcher de déplorer cet abus de sa puissance... Ces mariages-là sont des actes de tyrannie... Forcer une jeune fille à épouser un habit brodé... deux épaulettes qu'elle n'a jamais vues !... unir ensemble un soldat vieilli dans les camps, criblé de blessures... et une enfant pleine de grâce, de beauté... forcer de vivre côte à côte sous le même toit... deux éducations si différentes ! c'est un supplice et non pas un mariage ! et quand ces caprices de pouvoir s'attaquent à deux cœurs dont ils brisent les espérances, alors c'est un meurtre, c'est un crime impardonnable.

LE COMTE. Heureusement nous n'avons pas à redouter un pareil danger... ma fille n'a distingué personne ; son cœur est pur, tranquille... Tenez, la voilà qui nous arrive avec sa dame de compagnie... l'incorruptibilité en personne.

SCENE VIII.

LE COLONEL, LE COMTE, JULIENNE, Mme SCHOUKMAYER.

LE COMTE. Approche, mon enfant... Je te présente un de mes nouveaux amis.

JULIENNE, *saluant*. Monsieur... (*Elle lève les yeux et reconnaît Charles.*) Ah !

LE COMTE. Qu'as-tu ?

JULIENNE, *embarrassée*. Rien, mon père ; rien. C'est cet habit d'uniforme qui m'a éblouie... quand on ne s'y attend pas...

LE COLONEL. Je serais au désespoir, mademoiselle, que ma présence vous fît éprouver la moindre contrariété.

LE COMTE. Qu'est-ce que vous dites donc, colonel ? c'est un petit mouvement de surprise dont elle n'a pas été maîtresse, et qui n'a pas laissé de trace... regardez... elle est rayonnante... Non seulement vous nous resterez.. mais je vous demande, moi, la permission de donner quelques ordres... et je remets à ma fille le soin de vous faire les honneurs du château. (*A Julienne.*) Tu le veux bien, n'est-ce pas ?

JULIENNE. Oui, mon père... je vous obéirai...

LE COMTE, *bas au Colonel*. Quand je vous le disais... (*Il va pour sortir et s'arrête.*) Et moi qui ne dis rien à mon dragon... elle serait dans le cas de les empêcher de se parler...

(Prenant Mme Schoukmayer à part, il lui parle bas.)

MADAME SCHOUKMAYER. Ya, mein her, ya.

(Le Comte sort en riant.)

SCENE IX.

LE COLONEL, JULIENNE, Mme SCHOUKMAYER.

LE COLONEL. Julienne ?

JULIENNE. Charles ! Ah ! je savais bien que je ne m'étais pas trompée, hier j'avais reconnu votre voix !

CHARLES. Si vous saviez tout ce qu'il m'a fallu d'empire sur moi-même pour ne pas tomber à vos genoux en vous voyant.

MADAME SCHOUKMAYER., *étonnée*. Was is thas.

JULIENNE. Colonel !... Quoi, monsieur ! vous êtes colonel ! vous avez couru bien des

dangers, n'est-ce pas? Vous avez toujours pensé à moi?

LE COLONEL. Oh! toujours!

MADAME SCHOUKMAYER Was Wasservas!

JULIENNE. Et des croix!... la Légion-d'Honneur!... et puis d'autres que je ne connais pas!... Oh! tenez, à présent je suis folle de l'empereur...

LE COLONEL. Et cependant il va peut-être nous faire bien du mal! Votre père prétend que l'intention de Napoléon est de vous choisir un époux.

JULIENNE. Quand cela serait, croyez-vous donc, mon ami, qu'il y ait une puissance sur la terre capable de me faire renoncer à votre amour? Non. L'empereur serait là, à mes côtés, à mes genoux, que je lui résisterais beaucoup mieux que le roi de Prusse, que l'empereur d'Autriche, que tous les souverains ensemble... Allez, allez, monsieur, on ne triomphe pas du cœur d'une femme comme d'un royaume... c'est plus difficile à prendre quand elle ne veut pas le donner.

MADAME SCHOUKMAYER. Jesus mein Gott!

LE COLONEL. Ah! Julienne!... que tu es belle!... que tu es bonne! quand tu parles ainsi! Ma vie entière pour payer un pareil amour... Je remonte sur-le-champ en cabriolet et je pousse aux Tuileries... deux mots à dire à Duroc, qui me veut du bien, et peut-être fera-t-il changer les projets de l'empereur.

JULIENNE. Ah! Charles, jamais à d'autres qu'à vous... *Il sort, elle revient sur le devant de la scène en disant:*) Maintenant mon père lui-même ne saurait blâmer mon choix.

Pendant toute cette scène Mme Schoukmayer est dans le plus grand embarras, elle le témoigne par des gestes ridicules et multipliés.)

SCÈNE X.

Mme SCHOUKMAYER, JULIENNE. M. GRÉVAL.

(Mme Schoukmayer tire Julienne par sa robe pour l'empêcher de répondre et la faire sortir.)

GRÉVAL. M. le comte de Morville?

JULIENNE. Monsieur, je crois mon père occupé pour l'instant.

(Mme Schoukmayer se place entre eux.)

GRÉVAL. Il suffit, mademoiselle, j'attendrai en me promenant.

JULIENNE. Je vais cependant le prévenir de votre arrivée.

MADAME SCHOUKMAYER, *à Gréval qui s'approche de Julienne*. Nix, nix, mein Her.

(Elle l'écarte de la main et fait rentrer Julienne en continuant de repousser Gréval.)

SCÈNE XI.

GRÉVAL, *seul.*

Nix, nix! est-elle drôle, la camériste de M. le comte... Mais c'est qu'elle est charmante sa fille!.. une tournure... un petit air animé qui lui sied à ravir... M. le comte n'a pas besoin de se presser... à la cour de l'empereur il lui trouvera vingt partis pour un... à présent surtout que la vieille noblesse revient à la mode, il y a une fureur d'ancien régime.

AIR: *Je te fuis, adieu bois charmant.*

La richesse ne suffit plus
A nos gros bonnets de finance.
La moitié de nos parvenus
Rougit de son humble naissance.
On achète des majorats
Pour son fils, son gendre ou sa fille...
Quel est le bourgeois qui n'a pas
Deux ou trois ducs dans sa famille.

SCENE XII.

LE COMTE, GRÉVAL.

LE COMTE. Ah! c'est vous, Gréval... Eh bien! vous êtes venu tout seul?

GRÉVAL. Je n'ai pas pu amener notre célibataire... c'est aujourd'hui le 20... il dîne au Caveau moderne, chez Baleine, avec Piis, Désaugiers... Ces dîners-là sont très-recherchés; n'y est pas admis qui veut... mais je vous apporte une nouvelle délicieuse.

LE COMTE. Laquelle?

GRÉVAL. Je vous ai débarrassé de votre château; je l'ai vendu.

LE COMTE, Vraiment!

GRÉVAL. Vous m'aviez donné carte blanche; c'est conclu, fini, signé, paraphé...

AIR: *Les femmes n'ont pas été faites pour détruire le genre humain.*

J'ai mené rondement l'affaire;
Pour en avoir au moins trois cents,
J'ai demandé de votre terre
Trois cent quatre-vingt mille francs.
LE COMTE.
Franchement, elle en vaut trois cents.
GRÉVAL.
Eh bien! monsieur, malgré la somme,
Il n'a pas marchandé deux fois.
LE COMTE.
C'est acheter en gentilhomme...
GRÉVAL.
Mais il paîra comme un bourgeois.

LE COMTE, *se frottant les mains.* Trois cent quatre-vingt mille francs!

GRÉVAL. Et comptant!... Dans une heure.. et peut-être avant, ils seront ici avec le nouveau propriétaire.

LE COMTE. Vous êtes un homme prodigieux!

GRÉVAL. Je ne suis point un aigle... mais je ne dépare point mes confrères.

SCENE XIII.

LE COMTE, DURAND, GRÉVAL.

LE COMTE, *à part.* Encore cet homme!... (*Se contraignant.*) Puis-je savoir, monsieur Durand, ce qui me procure l'honneur de votre visite?

DURAND, *froidement.* Monsieur le comte, je viens solder mon acquisition.

GRÉVAL. Eh!... justement, le voilà, notre acquéreur.

LE COMTE, *étonné.* M. Durand!

DURAND, *à Gréval.* Voici, monsieur, une inscription de 18, 000 fr. sur le trésor national... et 20 billets de banque.

LE COMTE. Mais c'est impossible... Durand, ce n'est pas pour vous... vous n'êtes qu'un prête-nom dans cette affaire.

DURAND. C'est vrai, monsieur le comte, ce n'est pas pour moi.

LE COMTE. Je m'en doutais bien.

DURAND. C'est un petit cadeau que je veux faire à ma fille d'adoption.

LE COMTE. Ah! vous avez adopté une fille... Et où est-elle?

DURAND. Ici, monsieur le comte... Je l'y ai amenée hier au soir... J'ai consenti à remplacer votre cocher malade... Il y a quelques années qu'on a quitté le métier... mais dans l'occasion on donne son coup de fouet comme un autre.

LE COMTE, *stupéfait.* C'est vous qui avez mené ma voiture!

DURAND, *bas.* Je n'ai trouvé que ce moyen-là de me procurer l'adresse de ma pauvre Julienne.

GRÉVAL. C'est une affaire de famille... Je m'en vais faire un tour de jardin.

DURAND, *l'arrêtant.* Du tout, mon cher Gréval... j'ai besoin de votre appui, de vos conseils... relativement à certaine proposition que je viens faire à M. de Morville... car je me trouve avec M. le comte dans une position singulière... plus singulière qu'il ne le croit.

LE COMTE. Je ne sache pas qu'il y ait entre nous rien de singulier...

DURAND. Nous allons voir!... M. le comte de Morville, ici présent, et qui jouit d'une parfaite santé, fut condamné à mort en 94.

GRÉVAL. Il en a rappelé... c'est fort heureux.

DURAND. Je lui procurai les moyens de passer la frontière... mais sa femme ne pouvait le suivre... Je la cachai dans mon grenier, rue de la Fidélité, n° 4. . Deux mois après elle accoucha de la plus jolie petite fille..... Mais sous quel nom déclarer l'enfant à la municipalité... voilà le hic!... Dire le véritable nom de sa mère, c'était la dénoncer... me dénoncer moi-même pour avoir donné asile à une ci-devant comtesse; enfin c'était nous exposer à périr tous sur l'échafaud..... Ma foi, je me dis : Allons, Durand, il faut donner un croc-en-jambe à la vérité... un mensonge ne pèse pas sur la conscience quand c'est pour rendre service... et voilà que je dis au municipal d'alors, qui était un enragé de cordonnier... Citoyen, c'est un enfant de la nation, père et mère inconnus.

LE COMTE. Comment, monsieur Durand, vous avez osé...

DURAND. On n'a qu'une tête, on y tient... on est bien aise de la garder... quand ce ne serait que l'habitude.

GRÉVAL. Oui, voilà qui s'embrouille.

DURAND. Parfaitement. Chaque jour cette pauvre comtesse dépérissait... Au bout d'un mois... plus personne.

LE COMTE. Pauvre Elvire!

DURAND. Ce n'est pas faute de soins, au moins... Quand ç'aurait été ma propre mère, je n'en aurais pas eu davantage...

GRÉVAL. Oh! je l'ai toujours connu comme ça, et ne prêtant jamais qu'à cinq pour cent.

DURAND. Deux, trois ans se passent... je n'entends parler de rien... Mes affaires prenaient une bonne tournure. J'avais quitté le fiacre... je m'étais lancé dans le foin, la paille et l'avoine... je gagnais des assignats gros comme moi... ce qui ne m'empêchait pas de crier un peu misère, parce que dans ce tems il y avait des coquins de tribunaux qui arrêtaient tout court les amis qui allaient trop vite... Julienne, car elle n'a que ce nom-là... Julienne grandissait, et toujours point de nouvelles de sa famille... Je me disais : J'ai bien fait de ne pas donner de père à cet enfant-là... Si ses parens ne reviennent pas et qu'on m'appelle là-haut.., je n'ai qu'un enfant... il partagera avec elle; et si j'étais mort à cette époque-là, en l'an VI, j'aurais tout de même laissé une centaine de mille francs.

GRÉVAL. Vous avez mieux fait, père Durand... vous avez vécu pour en gagner davantage.

DURAND. Comme de raison.

LE COMTE. Mais c'est donc un millionnaire!

GRÉVAL. Dans ces qualités-là!

DURAND. D'un autre côté... je réfléchissais... Si M. le comte revenait, il ne faut pas

qu'il ait à rougir de sa fille... et ma foi je l'ai élevée comme une duchesse... Elle sait coudre, tricoter, broder, l'écriture, l'orthographe, la peinture... Oh! la peinture, elle y a la main... elle a fait le portrait de ma pauvre défunte... le mien... celui de mon fils... Je ne vous ai pas encore parlé de mon fils... c'est justement là la pierre d'achoppement.

LE COMTE. Votre fils...

DURAND. Plus agé que Julienne de six à sept ans. Il avait pour elle une amitié qui me faisait trembler !... J'avais toujours peur qu'il vînt à savoir qu'il n'était pas son frère.

LE COMTE. Quand il l'aurait su !... je me plais à croire que ma fille n'aurait point oublié...

DURAND. Ce que je ne lui avais pas appris...

LE COMTE. C'est le tort que vous avez eu...

DURAND. Allez donc dire à cette enfant qu'elle est la fille d'un ancien noble, pour que son petit cœur se gonfle d'orgueil, de vanité !... Et si vous n'étiez pas venu, qu'en aurais-je fait avec ces idées-là !... J'ai mieux agi... j'ai coupé court au danger... j'ai fait partir mon fils pour l'armée... Oui, je m'en suis séparé... je me suis exposé à le perdre pour conserver votre estime, pour ne pas cesser d'être honnête homme à mes yeux.

GRÉVAL. C'est beau... très-beau... c'est de la république romaine

DURAND. Mon fils a fait son chemin, mais voilà le diable, Charles a continué d'aimer Julienne... Julienne aime Charles, et tous deux savent maintenant la vérité...

LE COMTE. Ma fille aimer votre fils !

DURAND. C'est du dernier positif... avec ma fortune et ses protections... Charles peut prétendre à tout; je lui donne deux cent mille francs en mariage.

GRÉVAL. Ça paierait une jolie charge d'avoué !...

LE COMTE. J'espère que vous ne vous êtes pas flatté que je consentirais...

DURAND. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour fermer la porte à cet amour-là... mais enfin il est venu...

LE COMTE. Ce mariage est impossible.

DURAND. C'est votre dernier mot...

LE COMTE. C'est la volonté de son père.

DURAND. Prenez garde... Le registre de la mairie de l'an III... porte... père et mère inconnus...

LE COMTE. Aussi dès demain j'en appelle aux tribunaux... et je vous attaque.

DURAND. Moi !

GRÉVAL. Superbe cause !... les deux parties sont riches... c'est une fortune pour un avoué...

DURAND. Vous m'attaqueriez... moi !..... monsieur le comte... à quoi bon ?... écoutez... ce château m'appartient... je l'ai acheté et payé... Eh bien ! j'y établis Julienne... elle l'habitera sous ma protection, sous la vôtre... oh ! je ne vous interdirai pas le bonheur de la voir ?... non... vous... moi nous viendrons quand nous voudrons auprès de cette chère enfant... et à sa majorité, Julienne choisira son époux... et son père... ce sera la première à laquelle ce bonheur sera arrivé.

LE COMTE. Monsieur Durand, je me plais à vous rendre justice, votre conduite a été parfaite... mais je ne reculerai devant aucun sacrifice pour soutenir mes droits !...

SCENE XIV.

LES MÊMES, JULIENNE.

JULIENNE, *accourant*. Monsieur le comte, monsieur le comte, c'est du Château... pressé... très-pressé.

(Elle lui remet une lettre.)

LE COMTE, *à Gréval et à Durand*. Vous permettez.

(Il décachète la lettre.

JULIENNE, *apercevant Durand*. Ah !..... bonjour, mon bon père Durand.

GRÉVAL. C'est le préféré.

(Durand la baise au front et lui fait signe de ne pas parler pour ne point interrompre la lecture du comte.)

LE COMTE, *lisant*. « Je vous l'avais fait » pressentir hiersoir, mon cher comte, il est » question de marier mademoiselle de Morville » avec le général baron de Laybach... Sa Ma» jesté l'empereur et roi y tient beaucoup..... » Je suis heureux, monsieur le comte, d'avoir » à vous annoncer que Sa Majesté a daigné » vous comprendre ce matin dans la nouvelle » promotion des commandans de la Légion» d'Honneur !... » (*Avec transport*.) Refusez donc quelque chose à cet homme-là !

JULIENNE, *timidement*. Eh bien ! mon père !

LE COMTE, *lui passant la main sous le menton*. Eh bien ! madame la baronne... Sa Majesté a daigné s'occuper de vous.

JULIENNE, *inquiète*. De moi !

LE COMTE, *à Durand*. Monsieur Durand, voici une lettre qui nous met tous d'accord !... Sa Majesté l'empereur et roi a disposé de la main de ma fille en faveur d'un de ses plus illustres généraux.

JULIENNE. Je n'y consentirai jamais.

DURAND, *abattu*. L'empereur !

GRÉVAL. Diable d'homme ! il se mêle de tout.

LE COMTE. Ma fille, par toute l'autorité

que j'ai sur vous, je vous ordonne de vous préparer à recevoir M. le général baron de Layback comme votre futur époux.

JULIENNE Oh! monsieur, vous ne me connaissez point encore, vous ignorez tout ce qu'il y a de fermeté dans ce cœur, de résolution dans cette petite tête. J'aime Charles depuis que j'existe... je n'aurai jamais d'autre époux que lui... je l'ai juré. J'attendrai cinq ans... dix ans... s'il le faut... Et que votre baron de Rayback, de Ribrac, ne se présente pas ici avec des prétentions à ma main... car sans m'inquiéter en rien des désirs de l'empereur, je lui déclare, à lui-même et en votre présence, que jamais!....

SCÈNE XV.

JACQUES, *annonçant.*

JACQUES. M. le général baron de Laybach!

JULIENNE. Ah!... nous allons voir!

(Charles Durand entre en habit de général de brigade.)

JULIENNE. Charles!

LE COMTE. Le colonel!

(Dans son étonnement il laisse tomber sa lettre.)

DURAND. Mon fils!

GRÉVAL. Le jeune homme de tantôt.

JULIENNE. Ah! vive l'empereur!

DURAND. Mon fils baron!

GRÉVAL. La savonnette impériale.

CHARLES DURAND, *au Comte.* J'espère, monsieur le comte, que mon titre... mon nouveau grade ne me feront rien perdre de votre amitié.

(Durand passe devant son fils, lui fait signe d'espérer. Il ramasse la lettre que le Comte avait laissé tomber, et la lui présente.)

DURAND, *au Comte.* Monsieur le comte... voici une lettre qui nous met tous d'accord... Sa Majesté l'empereur et roi a disposé de la main de votre fille en faveur d'un de ses plus illustres généraux... on ne peut rien refuser à cet homme-là!

AIR *du Calife de Bagdad.*

Quand il command', vous d'vez l'connaître,
L'empereur veut être obéi.
Il aime assez à fair' le maître,
Et même autre part que chez lui.
Mais d' la soumission la plus ample
Quand tous les rois nous donn'nt l'exemple,
Nous n' pouvons pas, nous autr's bourgeois,
Nous montrer plus fiers que des rois.

LE COMTE. Général, les ordres de l'empereur sont sacrés pour moi... la journée d'hier est encore présente à ma mémoire... et je me félicite de pouvoir vous prouver ma reconnaissance en assurant le bonheur de ma fille.

DURAND. Il sera duc un de ces jours.

AIR: *Par nos chants d'amour.* (LA DANSEUSE.)

Je cède à ses vœux,
Je consens à votre alliance.
Puissiez-vous tous deux
Vivre long-tems et vivre heureux!
Ce héros fameux
Voudrait voir dans toute la France
Anciens et nouveaux
Marcher sous les mêmes drapeaux.

ENSEMBLE.

Il cède à nos vœux,
Il consent à { votre / notre } alliance.
{ Puissions-nous / Puissiez-vous } tous deux
Vivre long-tems et vivre heureux
Ce héros fameux
Voudrait voir dans toute la France
Anciens et nouveaux
Marcher sous les mêmes drapeaux!

FIN.

Jahrg. 1834 - 1846
42 Bände (fehlt Bd. XVII)

